HISTOIRE

DE

JACQUE-AUGUSTE

DE THOU.

TOME SIXIÈME.

HISTOIRE
DE
JACQUE-AUGUSTE DE THOU.

TOME SIXIEME.

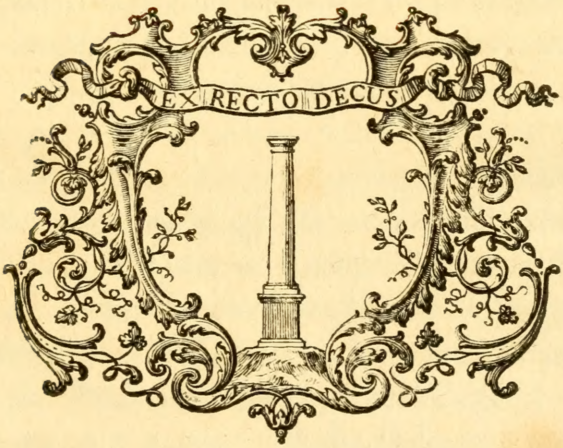
HISTOIRE UNIVERSELLE DE JACQUE-AUGUSTE DE THOU,

Depuis 1543. jusqu'en 1607.

TRADUITE SUR L'EDITION LATINE DE LONDRES.

TOME SIXIEME.

1570. — 1573.



A LONDRES.

M. DCC. XXXIV.

SOMMAIRES
DES LIVRES
CONTENUS DANS CE SIXIÉME VOLUME.

SOMMAIRE DU LIVRE XLVII.

CHARLE IX.
1570.

LE duc d'Albe attend l'événement de la conjuration d'Angleterre. Prodiges extraordinaires. Grands tremblemens de terre à Ferrare, à Modene, à Reggio, à Correggio, à Florence & à Final. Formule proposée par Jacque André pour accorder les Protestans. La même chose tentée en Lithuanie, en Samogitie, & à Sandomire. Jean Casimir fils du duc de Baviere épouse Elisabeth princesse de Saxe fille de l'électeur Auguste. Diéte de Spire. On y examine le différend entre la ville de Hambourg & le comte de Holstein. Anne fille de l'Empereur épouse Philippe II. elle s'embarque en Zélande pour passer en Espagne. Elisabeth seconde fille de l'Empereur épouse Charle IX. & vient en France. Réglemens faits à la diéte. Plaintes qu'on y porta. Ambassadeurs entendus. Magnus duc d'Holstein trouble la Livonie, va à Moscou, y est déclaré roi de Livonie. On négocie à

CHARLE IX. 1570.

Stetin sous l'autorité de l'Empereur pour rétablir la paix dans le Nord. Le baron de la Garde bloque la Rochelle. Jean Sore surprend quelques vaisseaux de la ville de Vanne. Combat précipité des gens de la Nouë contre la Garde. La Nouë prend par composition Noaillé & Marans. Prise des Sables d'Olonne. Puigaillard envoyé par le Roi contre la Nouë prend le château de la Greve, Talmond, & Chizai. Les Protestans accusés d'avoir violé le traité de paix publient une apologie pour s'en justifier. Biron & Malassis viennent trouver les Princes en Languedoc de la part du Roi, de la Reine & du duc d'Anjou avec des lettres pleines de témoignages d'amitié adressées à Coligny : on y parle de paix; mais sans succès. Marche & exploits des Princes tant en Languedoc qu'en Dauphiné. Maladie dangereuse de Coligny à Pont-Saint-Rambert en Forez. Les Princes descendent en Bourgogne, où commandoit Briquemaut; de-là ils vont à Arnai-le-Duc, combattent le maréchal de Cossé avec un avantage égal, viennent à la Charité-sur-Loire, envoyent des députés au Roi pour la paix. Differens exploits en Dauphiné & en Poitou. Bataille de Sainte-Gemme gagnée par la Nouë : sa modestie l'a empêché d'en parler dans ses mémoires. Prise de Luçon & de Fontenai. La Nouë y est blessé au bras : on est obligé de le lui couper. Les Protestans s'emparent de Broüage & de la tour de Moric. Soubize prend Saintes d'assaut, s'empare de Boutteville & de Pons. Monluc fait la guerre en Bearn; il est blessé au visage à Rabasteins, il en a été incommodé tant qu'il a vécu. Jean Sore s'empare d'un vaisseau Portugais. La paix se conclut à Saint-Germain malgré les remontrances de l'ambassadeur d'Espagne. On renvoye les

troupes Allemandes. Le Roi va à Meziere au-devant de la Princesse Elisabeth d'Autriche sa femme. Ambassades des princes Protestans d'Allemagne au Roi pour le féliciter sur son mariage, & pour l'exhorter à maintenir la paix qu'il vient de donner à ses sujets. Mort de Jean Bernard de Sanserino duc de Somme. Extinction de la maison des comtes de Bitsch en Allemagne. Morts de Jean Brentius, des deux du Tillet freres de Jacque Grevin, de Jean Mercier, & de Pierre de Mondoré.

SOMMAIRE DU LIVRE XLVIII.

Relation de la guerre de Grenade. Les Morisques implorent le secours du roi de Fez, & des Turcs. Ils nomment pour leur roi Fernand de Valor sous le nom de Mahamet Aben-Humeïa. Ils vont droit à Grenade, attaquent Alhambra sans succès. Ils font des courses dans toute l'Andalousie, & exercent des cruautés terribles, afin de ne laisser aucune espérance de réconciliation. Ils sont défaits auprès de Tablate par Iñego Lopez de Mendoze marquis de Mondejar. Usage du poison parmi eux. Gasca est tué en trahison par les habitans de Turon. Nouveaux mouvemens à Guajaras. Témérité malheureuse de Jean de Villaroel. P. Fajardo marquis de Velez est chargé en partie de cette guerre. Jalousie de Mondejar contre lui. Jeunes filles sacrifiées cruellement par les Morisques. Jean de Mendoze & Antoine de Luna envoyés par le Roi à Grenade, ce qui diminuë l'autorité de Mondejar, & du comte de Tendille son fils. Les Morisques recommencent la guerre

CHHRLE IX. 1570.

Leur Roi Aben-Humeïa, qui s'étoit caché, paroît avec un cortége Royal. Jean d'Autriche est déclaré Généralissime contre les Morisques. Description de la ville d'Almeria. Son origine. Vase d'Emeraude des Genois. Prise d'Alcudia. Abenxauhar, le boutefeu de cette guerre, meurt de chagrin. Le gouvernement de Grenade ôté à Mondejar à l'arrivée de Jean d'Autriche. Spectacle affreux des Morisques chassés de Grenade; traitemens injurieux que la garnison leur fait. Défaite de Gonçalez à Guadix. Edit du roi Morisque pour montrer sa clémence. Frexiliane est assiégée & prise par les troupes du Roi. Les galéres d'Italie viennent en Espagne, battues de la tempête sur la route. Grandes divisions entre les généraux Espagnols. Inimitiés entre Loüis Quexada, homme d'une grande sévérité, le marquis de Velez, le duc de Sessa, Mondeja, de Deça & de Velez. Etats généraux tenus à Cordoue. Le Roi y vient en personne. Avantage remporté par Velez auprès de Berja, & par les Morisques auprès d'Albañuelas, échec qu'ils reçoivent à Berja. Révolte des troupes de Velez. Débauches d'Aben-Humeïa, son faste, sa sécurité. On conjure contre lui. Il est étranglé par Aquazil. Alcala est élû Roi, il s'excuse d'accepter. Orgiva est assiégée & prise par les Morisques. Confusion dans le camp du Roi. Le duc de Seßa marche au secours d'Orgiva, échec qu'il reçoit. Galera & les villages d'alentour Frexiliane & Filabres, & tout le territoire de Baça se déclarent pour Abdalla. Velez vient camper auprès de Galera. Quejar, forteresse principale des Morisques, est attaquée par Jean d'Autriche, & prise par la retraite des Morisques. Toutes les forces des Espagnols marchent contre Galera.

Déroute du marquis de Favara auprès de Calahorra. Prise de ses bagages. Antoine de Luna reçoit ordre de transporter les Morisques en des Provinces plus éloignées. Il s'éleve une sédition qui l'en empêche. Licence des soldats. Splendeur des maisons des Gusmans, & des Ponces de Leon en Andalousie. On traite avec les Mores par l'entremise des Chefs de ces deux maisons. Un scélérat nommé Melique assassine ceux qui négocioient pour la paix, & trouble le traité. Combat donné auprès d'Arbota, lieu fortifié par les Morisques. Défaite du duc d'Arcos auprès de Monda: cette guerre, qui avoit duré deux ans, finit par la mort du comte de Molique.

SOMMAIRE DU LIVRE XLIX.

Selim veut se rendre maître de l'isle de Chypre. Les Crispes dépoüillés de l'isle de Nixia. Les Turcs déclarent la guerre aux Vénitiens. L'arsenal de Venise brûlé. Préparatifs contre les Turcs. Le Pape & Philippe II. promettent de grands secours. L'Empereur en refuse à cause de la tréve avec le Turc. Ligue contre le Turc concluë à Rome. Marc-Antoine Colonne reçoit la banniere du saint Siége le jour Saint-Barnabé. La flote Venitienne, attaquée de la peste à Zara & à Corfou, fait voile en Candie. Tentative sur le château de Margariti sans succès. Sopoto en Albanie pris par Sebastien Venier Général de la flote Venitienne. Piali met à la voile de l'isle de Negrepont, & va en Chypre, où il débarque sans obstacle. La flote du Pape reste à Otrante en attendant celle du roi d'Espagne.

CHARLE IX. 1570.

Description de l'isle de Chypre. Son ancien gouvernement. Comment elle est venuë aux Vénitiens. Mustapha somme Nicosie de se rendre, comme étant du domaine des Mammelus, aux droits desquels les Othomans ont succédé par la conquête de l'Egypte. Nicosie prise par la faute de Matthieu Dandolo, après un siége de quarante-huit jours. Dandolo y est tué. Sa tête mise au bout d'une pique montrée aux habitans de Famagouste par Piali. Lenteur de la flote Chrétienne pour secourir Chypre. Division entre les Généraux. Doria retarde tout : enfin il se sépare des autres, & chacun prend son parti. Piali parti de Chypre pour aller prendre des troupes nouvelles à Constantinople, combat contre les Vénitiens dans l'Archipel. Vincent Mario Priouli est tué dans ce combat.

1571.

Siége de Famagouste. Jerôme Quirini y fait entrer du secours. La ligue sacrée, projettée dès l'année précédente, est enfin concluë après bien des débats, & beaucoup d'allées & venuës en Espagne. La fin fut que les Vénitiens songérent dès lors à s'accommoder avec les Turcs à quelque prix que ce fût. Le Pape envoye le cardinal Commendon en Allémagne, pour engager l'Empereur & le roi de Pologne à entrer dans la ligue sainte ; mais inutilement. Le cardinal Alexandrin son neveu vient en France pour le même sujet ; de-là il passe en Portugal auprès du roi Sébastien. Situation de Famagouste. Siége de cette place. Elle est enfin renduë par M. Antoine Bragadin après une défense très-vigoureuse. Inhumanité barbare de Mustapha à l'égard des troupes qui s'étoient renduës, & surtout à l'égard de Bragadin contre la foi donnée. Sort malheureux de Jerôme Maggi. Sa mort. Malheurs de Chypre. Succès de la flote Turque en d'autres endroits.

Ligue secrete des Albanois contre les Turcs, pour se mettre en liberté. Les Turcs s'emparent de diverses places en Esclavonie, de Scutari, de Dulcigno & de Sopoto, que tenoit Sarra Martinengo. Antivari rendu aux Turcs par la lâcheté d'Alexandre Donato. Ils font des tentatives sur Curzola & Castelnovo : ces deux places sauvées par le courage des femmes. Tremblemens de terre en Italie surtout à Ferrare. Débordemens prodigieux des fleuves en Allemagne & du Rhône en France.

CHARLE IX. 1571.

SOMMAIRE DU LIVRE L.

Final dans le Milanez surpris par les Espagnols. Toubles de la Mirandole par les dissensions de la bourgeoisie. Jean d'Autriche arrive en Italie, & va joindre la flote à Messine. La flote Othomane se retire dans le golfe de Larta après avoir ravagé Cephalonie. La flote Chrétienne met à la voile. Description des isles de Curzolari, qu'on appelloit anciennement Echinades. Description du golfe de Lepante, appellé anciennement golfe de Corinthe. Bataille fameuse auprès de Sainte-Maure entre les deux flotes. Hali est tué. Pertau s'enfuit. Vlucciali s'ouvre un passage au travers de nos vaisseaux, & gagne la pleine mer. La victoire demeure aux Chrétiens, & surtout à la flote Vénitienne commandée par Veniero. La Mort d'Augustin Barbarigo diminue la joie de cette grande victoire. Ambassade du Pape vers le roi d'Espagne au sujet de la ligue. Dispute entre ces deux Puissances sur la jurisdiction de Sicile & sur son origine. Le Ministre du saint Siége

CHARLE IX. 1571.

passe de-là en Portugal, & propose au roi Sébastien d'épouser Marguerite sœur de Charle IX. fiancée au roi de Navarre. Le Pape sollicite les Perses & les Arabes à déclarer la guerre au Turc, & il écrit pour le même sujet à Menna roi d'Ethiopie. Il fit même en secret solliciter Ulucciali. M. Antoine Colonne entre à Rome en triomphe. M. Antoine Muret prononce son éloge. Le roi d'Espagne envoye au Pape les fils d'Hali tué à la bataille de Lepante. Origine de l'ordre des Humiliés dans le Milanez. Ses richesses ruinérent la discipline Monastique. Le cardinal Charle Borromée entreprend de la rétablir. On lui tire un coup d'arquebuse. Cela fut cause de la destruction entiére de cet ordre: malgré les oppositions de Zuñiga ambassadeur d'Espagne. Négociation entamée en France entre les Comissaires du Roi & les Rochelois au commencement de l'année. Sédition à Roüen. François de Monmorency maréchal de France y va avec des Commissaires du Parlement pour en arrêter les suites. Troubles excités à Orange. Synode de la Rochelle. On y traite de la contribution nécessaire pour payer la solde dûë aux Allemans. Entrées du Roi & de la Reine à Paris. Six jours après, le Roi va au Parlement. Son discours. Réponse modérée de Christophle de Thou premier Président. La Jeune reine Elisabeth est couronnée à Saint-Denis. Edit qui défend de porter des armes: il est suivi d'un tumulte à Paris; mais pour une autre cause. François de Monmorency gouverneur de Paris le dissipe par sa prudence. Le duc de Savoye veut empêcher Jacqueline d'Entremont d'épouser Coligny. Mort du cardinal de Châtillon en Angleterre. Le Roi va à Blois pour y recevoir la reine de Navarre, les Princes de

Navarre

Navarre & de Condé, & Coligny. Pendant qu'il est à Bourgueil en Touraine Ligneroles y est assassiné. Différentes raisons de ce meurtre Arrivée de Coligny à la Cour. Complimens qu'il y reçoit. Joachim électeur de Brandebourg, & Jean son frere sont empoisonnés & meurent. La maison de Plessen en Saxe est éteinte. Mort de Jean Sigismond prince de Transylvanie. George de Tuvry tué par les Turcs dans une embuscade. Morts de Cl. d'Espense, de Henri Serimger, de Loüis Castelvetro, de George Fabricio, & de Joachim Morlin. Conférence avec les Anabatistes ordonnée par l'électeur Palatin à Frankendal avec Saufconduit. Prodiges. Spectre de Prague. Troubles entre les Moscovites en Livonie. Peu s'en faut que Derbe ne soit surpris. Moscou pris & brûlé entiérement par les Tartares. Troubles dans les Païs-bas à cause de l'exaction du dixiéme, ordonnée par le duc d'Albe. Herman Ruiter surprend Lovensten à la sollicitation du prince d'Orange. Repris par les Espagnols. Jean de la Cerda duc de Medina-Celi est nommé pour successeur au duc d'Albe. Emotion générale à l'occasion de la dureté du duc d'Albe. Guillaume de la Marck comte de Lumey vient d'Angleterre en Hollande. Prend la Brille & la fortifie. Les députés du nouveau viceroi d'Ecosse viennent à Londre : ils tâchent de montrer par de nouvelles preuves que Marie reine d'Ecosse est coupable d'un parricide ; demandent qu'elle leur soit livrée, & que son procès lui soit fait. Situation du fort de Dunbritton. Il est pris par un coup hardi. L'Archevêque de Saint-André y est pris : le Viceroi par un jugement précipité le fait pendre, sous prétexte qu'il avoit eu part au meurtre du dernier Viceroi. Factions

CHARLE IX. 1571.

qui divisent le Royaume. Le Viceroi & ses partisans tiennent les Etats à Sterlin, & les Hamiltons à Edimbourg. Sterlin surpris par ruse. Le Viceroi y est surpris & tué. Areskin est mis en sa place : il meurt un an après de mort subite. Robert Ridolfi, & l'évêque de Rosse négocient le mariage de la reine d'Ecosse avec le duc de Norfolck, pendant que d'un autre côté nos Ambassadeurs négocioient par ordre de la Reine mere celui du duc d'Anjou avec la reine Elisabeth.

SOMMAIRE DU LIVRE LI.

AFfaires d'Angleterre. Loix de la Majesté renouvellées. Supplice de Jean Storie. Troubles d'Irlande appaisés. Mort de Jean Yvel. Le duc de Norfolck est mis une seconde fois à la Tour, & avec lui Jean Lesley évêque de Rosse : on trouva dans ses papiers un mémoire qui découvroit la conjuration, le mariage de la reine d'Ecosse & de Norfolck, un projet pour rétablir la religion Catholique, & pour envoyer en Espagne le jeune roi d'Ecosse, dès que sa mere l'auroit entre ses mains. Plusieurs Seigneurs arrêtés pour la même affaire. On agita vivement la cause de l'évêque de Rosse. Horrible tremblement de terre à Kinnaston dans le comté d'Erford. On dit qu'il en arriva depuis un tout semblable à Yvorne dans le canton de Berne.

1572.

Norfolck est déclaré coupable de haute trahison par les Pairs, & condamné à mort : le supplice ordinaire est adouci : on lui tranche la tête. Barney & Mather convaincus par la déposition d'un de leurs complices d'avoir voulu tuer quelques personnes du conseil

& tirer Norfolck de la Tour, sont punis de mort. On publie des édits très-sévéres contre les coupables de haute trahison. On y met la clause : Qu'ils n'auront lieu que pendant la vie d'Elisabeth. Députés envoyés à la reine d'Ecosse par Elisabeth, pour lui déclarer plusieurs chefs de plaintes qu'elle avoit à faire contre elle. La reine d'Ecosse nie une partie, en adoucit une autre, & rend raison sur le reste. Union des villes Anseatiques renouvellée : son origine, ses loix, nombres des villes qui en étoient. Charlotte de Bourbon fille de Loüis duc de Monpensier quitte son couvent, sort de France, & se réfugie auprès de l'électeur Palatin. Elle y est reçûë avec de grands honneurs, & elle y demeura malgré son pere jusqu'au tems où elle épousa le prince d'Orange. Le cardinal Alexandrin vient en France. Sa négociation. Mort de Pie V. Gregoire XIII. lui succéde. Les cardinaux de Lorraine & de Pellevé vont à Rome. Fiançailles du prince de Navarre avec Marguerite de Valois sœur du Roi. Alliance renouvellée avec la reine Elisabeth. G. Schomberg envoyé en Allemagne pour traiter avec les princes de l'Empire sur le même pied. Synode des Protestans à Nîme. Beze s'y trouva. La reine de Navarre vint à la Cour avec son fils, le prince de Condé, Coligny, & d'autres seigneurs Protestans. Elle meurt peut de tems après : on dit alors qu'elle avoit été empoisonnée. On met sur le tapis la guerre de Flandre. Coligny donne au Roi un mémoire sur cette guerre. Morvilliers répond à l'écrit de Coligny, & le refute. Jean d'Hangest de Genlis mene en Flandre un corps de troupes. Il est défait par le duc d'Albe.

CHARLE IX.
1572.

SOMMAIRE DU LIVRE LII.

CHARLE IX. 1572.

Coligny étant à Châtillon-ſur-Loin reçoit pluſieurs avis de ne pas retourner à la Cour. Le Roi l'ayant invité d'y venir à l'occaſion du mariage du roi de Navarre, il y vient. Edit ſur la paix. Célébration du mariage. Fêtes. Tournois. Le régiment des Gardes entre à Paris par ordre du Roi avec l'approbation de Coligny. On délibére d'aſſaſſiner Coligny. Comme il ſortoit du Louvre Maurevel lui tire un coup d'Arquebuſe. On nomme des Commiſſaires du Parlement pour informer du fait. On agite ſi on maſſacrera les Proteſtans : la réſolution en eſt priſe. Meurtres de Coligny, de la Rochefoucaud, de Teligny, du marquis de Renel, de Guerchi, de Baudiné, de Puviau, le baron du Pons ſeigneur Breton, de Lavardin, de Forces, de Loviers, de Montamar, de Montaubert, de Cognée, de Francourt, de Groſlot, de Pardaillan, de Jean de la Place, de Villemor, de Saint-Martin, de Beauvoir, de P. de Salcede & d'autres. P. Ramus ou la Ramée eſt maſſacré d'une maniére barbare. L'effroi qu'en eut D. Lambin lui cauſa la mort. Origine du nom de Politique. *Lettres du Roi pour excuſer cette action. Une épine blanche fleurit pour la ſeconde fois à Paris. Le Peuple en tire un heureux préſage, & s'en ſert pour juſtifier ſa fureur. Le Roi après avoir délibéré quelque tems, vient au Parlement, & ſe charge de toute la haine de ces meurtres. Meaux ſuit l'exemple de Paris. Orleans, Angers, Troie, Bourges, Lyon; & quelque tems après Toulouſe & Roüen en font autant. On*

foüille les papiers de Coligny, & l'on y trouva un mémoire très-sensé, dont la Reine mere voulut se servir pour le rendre odieux, mais ce fut à sa honte.

SOMMAIRE DU LIVRE LIII.

ON raisonne différemment sur le massacre de Paris. Montauban, Nîme, quelques Châteaux des Cevennes, la Rochelle & Sancerre donnent asyle aux Protestans persécutés. Le roi de Navarre & le prince de Condé abjurent le Calvinisme, & prêtent serment à ce sujet. Hugue Sureau du Rosier abjure solemnellement l'erreur, & y retourne. Grande joie à Rome, où étoit le cardinal de Lorraine, à la nouvelle du massacre. Jubilé donné à cette occasion. Ecrit de Camille Capilupi sur cette matiére. Edit du roi de Navarre pour le rétablissement de la religion Catholique dans ses Etats particuliers. Catherine de Medicis travaille à faire tomber le royaume de Pologne à son fils le duc d'Anjou, le roi Sigismond Auguste étant mort sans enfans. Jean de Monluc évêque de Valence est nommé pour aller en Pologne négocier cette affaire : il part avant la Saint-Barthelemi. Lorsqu'il fut à Connin sur la frontiére de Pologne, il écrivit à tous les Archevêques, Evêques, Palatins & grands du Royaume, pour affoiblir l'impression fâcheuse que le massacre avoit faite. Cette action avoit rendu les François odieux. Jacque Cujas écrivit pour le même sujet. Hugue Donneau lui répondit sous le nom de Zacharie Furnester. Pompone de Bellievre fut envoyé en Suisse pour justifier cet événement auprès des

CHARLE IX. 1572.

Cantons. Il se sert pour cela de Pierre Charpentier. Il écrit une lettre à François Porte contre les Protestans. On y répondit aussi bien qu'à l'élégante lettre du célébre Pybrac écrite sur la même matiére, & adressée à Stanislas Elvidius. Arrêt rendu contre Coligny mort. Briquemaut & Cavagne sont traînés au supplice avec l'effigie de Coligny. On attaque les Rochelois, & on négocie en même tems avec eux. Strozzi & le baron de la Garde étoient depuis long-tems à l'ancre auprès de la ville, sous prétexte qu'ils alloient faire un voyage aux Indes. Biron, qui étoit à Saint-Jean d'Angeli, ne perdoit aucune occasion de négocier amiablement avec la Rochelle. Tout cela donne de la défiance aux Rochelois. Elle fut augmentée considérablement par ce qui arriva dans la suite à Bourdeaux. Edit qui assûre les Protestans de la bonté du Roi pour eux, & qui pourvoit à leur sûreté. Commencement du siége de la Rochelle. La Nouë revient de Flandre; le Roi le reçoit en grace, & l'envoye à la Rochelle. Premiéres escarmouches. Les restes des Protestans de la Guienne s'assemblent dans le Quercy, & délibérent sur leurs intérêts. Reniers sauvé du massacre de Paris par une grace singuliére de Dieu, comme on la vû au Livre précédent, se saisit de Villemur sur le Tarn. Autres postes pris par les Protestans dans le Rouergue, le Lauragais, & le comté de Foix, & de Buzet dans le voisinage de Toulouse. Commencement du siége mémorable de Sancerre formé par la Châtre gouverneur de Berry. Tentative faite sur Nîme par les troupes du Roi; elles y sont vigoureusement repoussées. Les Protestans s'emparent du Pousin & de Chelar dans le Vivarez, & de Sommieres qui n'en est pas éloignée,

mais qui est du Languedoc. Damville vient bientôt après camper devant cette place.

SOMMAIRE DU LIVRE LIV.

CHARLE IX. 1572.

TUmulte en Flandre au sujet du dixiéme du prix des meubles avant le massacre de Paris. La Marck chassé d'Angleterre s'empare de la Brille & d'Enchuse, les Espagnols de Flessingue. Middelbourg est en vain assiégé par les confédérés. Rotterdam pris par les Royalistes. Mons surpris par les Protestans. Goude, Dort, Gorcum, Leyden, Louvvestein & Schonhoven se joignent aux confédérés; ensuite Alcmar, Horn, Edam & Medembliick prêtent serment au prince d'Orange. Exploits du comte de Berg dans le Comté de Zutphen & dans l'Overissel. Forces du duc d'Albe, & du prince d'Orange. Valencienne reprise par la garnison du Château. Le duc de Medina-Celi arrive en Flandre pour succéder au duc d'Albe. Ce dernier va camper devant Mons après le massacre de Paris. Genlis trahi par les Courtisans est surpris par les troupes. L'Abbaye d'Epinleu forcée. Louvain, Malines, Ruremonde se joignent au prince d'Orange. Reddition de Mons après plusieurs petits combats. Malines reprise. Vaine tentative des confédérés sur Tergoes en Zélande. Exploits du comte de Berg dans la Gueldre. Après la retraite de Ferdinand de Tolede le comte de la Marck s'approche d'Amsterdam avec sa flote. Révoltes fréquentes dans l'Overissel & dans la Frise. Succès du Général Nedervvormter. Arrivée du duc d'Albe à Mastricht. Pillage cruel de Narden en Frise. Cruauté

CHARLE IX. 1572.

horrible. Secours inopiné. Siége de Harlem. Le cardinal Fabiano des Ursins envoyé en France par le Pape trouve la situation du Royaume bien différente de ce qu'il pensoit. Ses entretiens avec le Roi. Il presse la publication du concile de Trente. Le Roi & la Reine s'excusent là-dessus. Rambouillet va à Rome de la part du Roi. Duras y est envoyé par le roi de Navarre. Nouvelle étoile très-surprenante, qui paroît sous la constellation de Cassiope. Jugemens des Astronomes sur ce Phénomene. Nouvelle maladie nommée la Colique de Poitou. Tentative d'un nouveau tumulte à Paris rendue inutile par les soins du duc de Nevers. Colonne joint la flote de la République à Corfou. Charle de Lorraine marquis de Mayenne accompagné d'une Noblesse choisie se rend à Corfou. François de Noailles évêque d'Acqs, ambassadeur du Roi à la Porte, reçoit ordre d'agir au nom de S. M. pour procurer aux Vénitiens une paix avantageuse. La flote des Chrétiens & celle des Turcs se battent de loin à coups de canon. L'arrivée de Dom Juan d'Autriche fait naître de nouvelles contestations. Descente des Vénitiens à Coron près de Modon, dans la Morée. Quelques légéres escarmouches. La flote se retire au port de Junco. Les Vénitiens assiégent inutilement Navarin. Troubles dans la Romagne à cause des nouveaux droits imposés par le duc d'Urbin. Le nouveau Pape les appaise. Contestation sur le titre de Grand duc de Toscane. Mort du cardinal Hippolyte d'Est. Mort de quelques sçavans ; Gille Schud de Glaris ; Jean VVolfius ; Donat Giannoti ; Hippolyte Salviani ; Antoine Rodolphe ; le Chevalier ; Etienne Zeghedin ; Jean Gines de Sepulveda.

SOMMAIRE

SOMMAIRE DU LIVRE LV.

CHARLE IX. 1573.

LEs Vénitiens s'accommodent avec les Turcs par l'entremise de l'Ambassadeur de France. Ils envoyent des Ambassadeurs au Pape & au roi d'Espagne pour se justifier sur ce point. La Ligue Sainte étant ainsi rompuë, Philippe II. transporte la guerre en Afrique pour s'emparer de la ville de Tunis. Jean d'Autriche s'en rend maître sans combat : il en donne le pillage à ses troupes. Il marque un lieu pour bâtir une citadelle entre la ville & le marais, à l'embouchure duquel est située la Goulette. Il en donne le gouvernement à Gabriel Serbellon. Prise de Biserte. Amidas emmené à Naples avec ses fils. Continuation du siége de Harlem. Le duc d'Albe met à prix la tête d'Antoine Pineyro, qui fit prendre Mons. Sa tête ayant été jettée dans Harlem par les Espagnols, ceux d'Harlem en jettérent onze pardessus leurs murailles, pour payer, disoient-ils, le dixiéme imposé par le duc d'Albe, & la onziéme étoit pour le dédommager du retardement. Débordement effroyable à Louvain. Autres en Frise & en Misnie par un vent de Nord-Ouest. Monstre à deux corps à Amsterdam. Grande éclypse de Lune. Pigeons qui portent des lettres, chose usitée dans l'antiquité. Après huit mois de siége & deux grands assauts, Harlem est aux abois. La ville se rend à discrétion. Le duc d'Albe fait mourir deux mille hommes par la main du bourreau ou autrement. Evénemens differens en Zélande. Middelbourg & Arnemuyden dans l'isle de VValkeren sont réduits à

CHARLE IX. 1573.

l'extrémité. Le comte de Bossu va au secours avec sa flote. Il est défait & pris par la Marck comte de Lubey. Après la prise de Harlem l'armée Espagnole marche à Alcmar. Les assiégés se défendent avec courage. Les Espagnols levent le siége. Julien Romero investit Leyden après s'être emparé des postes des environs. Le château de Ramekens en Zélande se rend au prince d'Orange. Le duc d'Albe quitte les Païs-bas sur la fin de l'année. Le duc de Medina-Celi est aussi rappellé. Loüis de Requesens est nommé pour leur succéder. Il vient à Bruxelle. Le duc d'Albe lui remet l'armée. Pendant que Monluc travaille en Pologne pour le duc d'Anjou, Charle IX. envoye Gaspard de Schomberg aux princes d'Allemagne, pour justifier auprès d'eux le massacre de Paris, ou du moins en adoucir l'horreur. Il leur demande des lettres de recommandation en faveur du duc d'Anjou. Il fait à Francfort un traité avec le prince d'Orange par l'entremise de Loüis de Nassau. Damville vient camper devant Sommiere. Candale son beau-frere fut tué au siége. Gremian rend la place par composition. Pousin situé sur le Rhône surpris. Le Baron & la Pradel s'emparent de Villeneuve par stratagéme. Saint-Vidal presse les Protestans en Velay. Monbrun soûtient leur parti en Dauphiné. Le marquis de Villars les maltraitoit si fort, que toute leur ressource étoit réduite à Sancerre & à la Rochelle. Description & origine de la ville de Sancerre. Siége de cette place. Continuation du siége de la Rochelle. Le comte de Rais est envoyé en Angleterre pour excuser le massacre de Paris. Il prie la Reine Elisabeth de tenir sur les fonds la fille de Charle IX. Elisabeth pense à épouser le duc d'Alençon. Motifs

qui l'y portoient. Après le meurtre du comte de Marre la faction Angloise fait nommer Morton viceroi d'Ecosse. L'éducation du jeune Roi est confiée à Alexandre Areskin. On accorde l'amnistie du passé. Kirkadey qui tenoit la citadelle d'Edimbourg, ne voulant écouter aucune proposition, on assiége cette forteresse. Elle se rend à la discrétion d'Elisabeth. Kirkadey & Jacque son frere sont pendus. L'évêque de Rosse se réfugie en France. Mort de Guillaume Houard baron d'Effingham, & de Renaud Grey comte de Kent. Troubles d'Irlande arrêtés par Perott. Vautier d'Evreux comte d'Essex est envoyé en Irlande à des conditions fâcheuses par une intrigue de Cour. Incommodités qu'il souffre en cette expédition. Victoire mémorable qu'il remporte sur les rebelles.

CHARLE IX.

1573.

SOMMAIRE DU LIVRE LVI.

Continuation du siége de la Rochelle. Le duc d'Anjou arrive au camp. Justification des Rochelois. Raisons de leurs défiances. Aumale tué d'un coup de coulevrine. Inquiétudes de la Nouë. Il étoit venu à la Rochelle avec la permission du Roi ; il en sort par ordre du duc d'Anjou. Excès des Ministres dans la ville. Antoine de Clermont-Talard est blessé à mort. On voit en l'air un dragon volant. Mort de Cosseins & de Scipion Vergano. Arrivée de la flote auxiliaire de Mongommery. On n'en tire pas un grand avantage. Divisions dans le camp du Roi. Le duc d'Alençon, le roi de Navarre, le prince de Condé & le jeune Turenne forment des desseins téméraires. Ils

CHARLE IX. 1573.

prennent conſeil de la Nouë, qui les en diſſuade. Les Proteſtans ſe ſaiſiſſent de Royan. On tente une conférence par le moyen d'Ouarty. Grand aſſaut, où les troupes du Roi ſont repouſſées juſqu'à cinq fois avec perte. La nouvelle de l'élection du duc d'Anjou étant arrivée à la Cour, le Roi envoye Villeroi au camp. On ſe hâte de faire la paix avec les Rochelois. Nîme & Montauban ſont compris dans la capitulation. Ceux de Sancerre en ſont exclus. Pertes que l'armée du Roi fit à ce ſiége. Deſcription du royaume de Pologne. Puiſſance du Roi tempérée par les loix de l'Etat. Succeſſion & élection des Rois. Troubles au ſujet de la religion. Débats de Monluc pour faciliter l'élection. Sa vigilance, ſon adreſſe à déconcerter les rivaux du duc d'Anjou, qui eſt élû le premier Mai. Ambaſſadeurs nommés au Roi élû. Leur venuë en France. Réception magnifique qu'on leur fait à Paris. Capitulation avec les habitans de Sancerre faite par Claude de la Châtre. Il ſauve Jean de Levy. Avanture de Guillaume du Prat ſieur de Viteaux, qui tua pour venger une injure particuliére, Antoine d'Alegre Millaud. Morts de Jean Guillaume duc de Saxe, de Michel de l'Hôpital, d'André Maes, de Charle Langius, de François Fabrice de Duren, de Joachim de la Curée Sileſien, & de Jean-Baptiſte Cynthio Giraldi.

Fin des Sommaires de ce ſixiéme Volume.

HISTOIRE

HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE QUARANTE-SEPTIÉME.

CHARLE IX.
1570.

Affaires des Païs-bas & d'Allemagne.

LE duc d'Albe attendoit tranquillement dans les Païs-bas le train que prendroient les affaires d'Angleterre. Il amusa long-tems les Conjurez par la vaine espérance qu'il leur donnoit de les secourir, & les exposa ainsi à une ruine certaine & manifeste. Après avoir exécuté contre les Protestans les jugemens les plus rigoureux, & fait des exactions criantes dans ces provinces, il chercha le moïen de regagner l'affection des peuples, & de se faire regarder comme le protecteur de la justice. C'est dans cette vûë qu'il fit exécuter à Bruxelles Jean Grovels surnommé Spéelle, premier officier de la chambre criminelle, convaincu de concussion. Conrad & Joachim principaux Conseillers & complices de Spéelle furent traitez de

CHARLE IX. 1570.

même. Il fit arrêter le Grand-maître de la monnoie de Dort avec un jeune homme qui l'avoit aidé à faire de la fausse monnoie : le premier eut la tête tranchée ; mais plusieurs personnes considérables l'aïant sollicité en faveur du second, il eut égard à sa jeunesse, & lui fit grace à certaines conditions : & pour prévenir à l'avenir les fraudes & la falcification des monnoies, il fit défendre par un Edit publié le quinziéme de Mars, toutes les monnoies d'argent qui ne porteroient point le nom & l'empreinte de Philippe. Il voulut en cela faire valoir son zéle pour le bien public : mais le profit considérable qui lui en revenoit y eut bien autant de part que ce zéle. Il songea ensuite à mettre la Religion en sûreté, & la premiére précaution qu'il prit pour cela, fut d'interdire l'usage des livres défendus & d'en faire dresser un catalogue: il chargea les Docteurs de Louvain de cet ouvrage. Pendant qu'ils travailloient aux extraits des livres dignes de censure, Benoît Arias Montanus étant venu d'Espagne en Flandre par ordre de Philippe II. pour présider à l'édition de la bible Royale, se joignit à ces Théologiens pour dresser ce qu'on appelle l'index expurgatoire, & l'année suivante il fut publié par l'autorité du Roi, avec défense expresse d'y ajouter, d'en retrancher, on d'en faire sur l'imprimé des copies manuscrites sans permission du Gouverneur des Païs-bas, & du Conseil.

Il se tint au mois de Juin une assemblée Ecclésiastique à Malines, où l'on parla de la réception du Concile de Trente, & de l'exécution de ses decrets. Le duc d'Albe fit publier dans le même tems des constitutions sur les jugemens criminels, qui paroissoient pleines d'équité. Le seize de Juillet étant à Anvers, il fit lire tout haut sur un théâtre de bois, qu'il avoit fait élever depuis peu, une ordonnance du Roi donnée à Madrid le seize de Novembre 1569, par laquelle S. M. C. du consentement du Pape, & par le conseil du duc d'Albe, vouloit bien accorder une amnistie générale pour le passé ; mais on en excepta tant de gens, & on y ajouta tant de restrictions, que la grace en fut considérablement diminuée. Peu de tems après, trois mille Allemands qui étoient à Valencienne, s'étant mutinez faute de paye, & ayant arrêté le comte Alberic de Lodron ; le Duc chercha un pré-

texte pour les faire revenir à Anvers. Il fit d'abord mettre Lodron en liberté, & lorſque ces mutins furent près d'Anvers, il les fit tout d'un coup inveſtir par les troupes Eſpagnolles : & ayant enſuite mis à part les principaux auteurs de la ſédition, il les fit exécuter devant la citadelle.

Voilà ce qui ſe paſſa dans tout le mois de Septembre. Le mois ſuivant il y eut des débordemens ſi terribles & ſi extraordinaires dans tous les Pays-bas, que les digues furent rompuës en beaucoup d'endroits, ce qui cauſa des pertes infinies dans les provinces de Friſe & de Hollande, dans les îles de Zelande, & ſur-tout à Anvers ; cet événement fut regardé comme un prodige, & il en arriva cette année grand nombre d'autres dans preſque toutes les parties du monde. En effet il y eut pluſieurs villages dans le Tirol aux environs des ſalines de la riviere d'Ins, qui furent frappez du tonnerre & brûlez entierement dans une ſaiſon, où il ne tonne gueres, c'étoit le huit de Janvier. On dit que le deuxiéme jour d'Août ſur les cinq heures du ſoir, il plut du ſang pendant un quart d'heure, auprès de la ville de Donavert en Baviere, & qu'il reſta ſur les feuilles des arbres & ſur les habits de pluſieurs perſonnes, de ces goutes de ſang qui furent envoïées en différens endroits pour preuve d'un fait ſi extraordinaire. Le 27. du mois de Novembre ſuivant il y eut à Veniſe, & dans tous les environs un grand tremblement de terre qui ne fit aucun mal à cette ville, mais qui en fit beaucoup à Ferrare ; car une partie des maiſons en fut renverſée, & les autres furent entr'ouvertes & ſi ébranlées, qu'on fut obligé de les étayer pour empêcher qu'elles ne tombaſſent. Le Duc, ſa cour, & la plûpart de la Nobleſſe ſe tenoient éloignez des édifices & logeoient ſous des tentes : une partie du peuple abandonna la ville, & tout le reſte alloit ſuivre leur exemple, ſi le Prince par un édit auſſi néceſſaire en ce moment qu'il paroiſſoit rigoureux, n'avoit menacé de confiſcation & même de plus grande peine, tous ceux qui ſortiroient de la ville. Les mêmes tremblemens ſe firent ſentir à Modene, à Reggio, à Correggio, à Florence, & juſqu'à Final ſur la côte de Genes.

C'eſt dans ce tems-là que les peuples de Brabant païérent une grande ſomme pour ſe racheter de l'impôt du dixiéme

& du vingtiéme. Sur la fin de l'année, il arriva une chose bien digne de risée, & dont la fin répondit à merveille au commencement. Un mauvais déclamateur prononçant à Louvain un long & ennuyeux discours à la louange du duc d'Albe, qu'il faisoit triompher des François, des Italiens, des Allemands, des Maures, & des Flamands, fut souvent interrompu par les huées de son auditoire, qui insulta assez ouvertement au heros de la piéce. Les chefs de cette université craignant qu'il ne s'en vengeât, députérent Elbert Léonin, & Jean Vames, membres de leurs corps, pour lui en faire des excuses. Ils y allérent avec une longue harangue d'appareil ; & dans le temps qu'ils la débitoient, ils furent à leur tour interrompus par les huées de toute la cour du duc d'Albe. Surpris de ce traitement : ils en demandérent la cause, on leur répondit plaisamment, que cette sorte d'applaudissement répondoit bien aux acclamations du premier discours.

Au commencement de l'année, c'est-à-dire le huitiéme de Janvier, on vit en Allemagne une chose dont il n'y avoit point encore eu d'exemple. Joachim Frederic de Brandebourg, fils de Jean-George & petit-fils de l'Electeur Joachim II. étoit administrateur de l'Archevêché de Magdebourg, dont le Cardinal Albert & Sigismond qui étoient aussi de la famille de Brandebourg, avoient été en possession avant lui : ayant envie de se marier, sans quitter son bénéfice, il épousa à Kastrin du consentement de son chapitre, Catherine de Brandebourg fille de son oncle paternel, & il en eut plusieurs enfans, qui vinrent fort à propos relever cette famille illustre, prête à s'éteindre. Cette nouveauté déplut extrêmement à Pie V. il n'y eut rien qu'il ne fît pour lui ôter son Archevêché. Il sollicita vivement Maximilien de l'aider dans ce dessein : mais ce fut inutilement. L'Empereur jugeant qu'il étoit plus aisé de donner des decrets à Rome, que de les exécuter en Allemagne, tira les choses en longueur, & éluda par sa prudence les importunitez du Pape, qui pouvoient produire de mauvais effets. Maximilien étoit alors à Prague. Les Princes de l'Empire s'y étant rendus pour celebrer le jour de sa naissance, il indiqua une diete à Spire pour le mois de Juillet suivant.

Le dixiéme de Mars Jacque de S. André proposa à Zerbst, (1) où l'on prétend que les Querusques habitoient anciennement, un moyen d'accommoder les Théologiens de Misnie, (2) avec ceux de Thuringe (3) à l'occasion des cinq articles. Après la rupture de la conférence d'Altembourg les disputes s'étoient renouvellées, & même aigries; mais elles furent en quelque sorte accommodées pour lors par la médiation du duc de Brunswick, & de Guillaume prince de Hesse, qui engagerent les deux partis à se rapprocher, & à ne plus emploïer ni dans leurs livres, ni dans leurs prédications les invectives & les injures.

Le duc de Brunswick s'étant rendu à Prague au commencement de l'année avec l'auteur de l'accommodement, & ayant rendu compte à l'Empereur de ce qu'il avoit fait pour y réussir, ce Prince sage, qui comprenoit combien il étoit important pour la tranquillité de l'empire, & pour le succès de la guerre qu'il méditoit contre le Turc, que les Princes Protestans fussent d'accord entre eux, loüa non seulement le dessein de ceux qui avoient commencé à les reconcilier, mais il les exhorta fortement à travailler à les réunir parfaitement. Là-dessus Jacque de S. André fit plusieurs voïages en différentes parties de l'Allemagne, pour ramasser grand nombre de souscriptions des théologiens, afin d'autoriser la formule de conciliation qu'il venoit de proposer à Zerbst : mais cela n'empêcha pas qu'elle ne trouvât des contradictions. Tillman de Heshausen (4) & Mathias Flacius d'Illyrie, à qui Melanchton le plus pacifique des Protestans fut en bute tant qu'il vêcut, l'attaquerent hautement, le premier dans la chaire, & le second par ses écrits; & ils furent cause que les théologiens de Virtemberg changerent de sentiment, & révoquerent leur acceptation, comme on le voit dans les écrits qui furent publiés de part & d'autre en cette occasion. Il s'éleva aussi des disputes entre les Protestans de Samogitie & de Lithuanie. Comme les uns suivoient la confession d'Ausbourg, les autres celle des

(1) Ville de la haute Saxe : c'est la forteresse des princes d'Anhalt.

(2) Misnie, province de Saxe.

(3) Province de la haute Saxe.

(4) Tilman de Heshausen a écrit contre les Calvinistes. Ses livres ont été imprimés à Jene célébre Université dans la Thuringe. Son vrai nom est Mathias Francowitz : il étoit natif d'Albonne en Illyrie, Luthérien rigide, & qui enchérit pardessus son maître.

CHARLE IX. 1570.

Suiſſes, ils penſoient & parloient fort différemment ſur la médiation de J. C. & ſur l'Euchariſtie. Le ſynode qui s'étoit aſſemblé ſur cela à Sandomir, ſe ſépara le quatorze d'Avril. On y convint ſur le premier article, Que la force & l'efficace des mérites de J. C. vient de Jeſus-Chriſt Dieu & Homme, du Pere qui n'eſt point homme, & du Saint-Eſprit qui n'eſt point homme. Sur l'autre point, voici ce qu'ils déciderent; Que ſuivant le ſentiment de ſaint Irenée, la cêne du Seigneur étoit composée de deux choſes, l'une terreſtre & l'autre céleſte; que ces élémens ou ces ſignes n'étoient point des ſignes nuds & vuides, mais qu'ils donnoient & préſentoient réellement par la foi ce qu'ils ſignifioient, à ceux qui avoient la foi. Leur déciſion fut ſignée huit jours après par ceux de Poſnanie.

Au commencement de Juin, Jean Caſimir duc de Baviere, fils de Frederic Electeur Palatin, épouſa à Heydelberg Eliſabeth fille d'Auguſte Electeur de Saxe; ce mariage ſe fit avec beaucoup de pompe, & avec un grand concours de Princes qui y avoient été invitez. Au milieu des réjoüiſſances de cette fête, ils ſe ſouvinrent du malheureux état où la France étoit réduite, & ſe trouvant ainſi raſſemblez, ils écrivirent au Roi. Après les complimens ordinaires exprimés avec beaucoup de politeſſe, ils diſent qu'ils ont vû par la lettre que la Reine avoit écrite au Landgrave de Heſſe, que tout tendoit à la paix. Ils marquent la joie qu'ils en ont, exhortent fortement S. M. à la donner à ſes ſujets, & pour l'amour d'eux, & pour l'amour de lui-même; & proteſtent qu'attendu l'union qui eſt entre la France & l'Empire, ils lui ſouhaitent ſincerement toutes ſortes de proſpérités: que ces guerres de France ſont très préjudiciables aux Etats de l'Empire, tant parce que l'entretien & le paſſage continuel des troupes qui vont en France, les épuiſe, que pour d'autres raiſons très importantes; que d'ailleurs ces guerres de Religion donnoient de la défiance à la plûpart des Princes Allemands; & que ſi le Roi vouloit entretenir leur amitié, d'où dépendoit la grandeur & le bonheur de la France, il étoit neceſſaire qu'il terminât cette guerre, afin que l'Empire n'en ſouffrît plus, & n'eût plus lieu de ſe plaindre: que cela ne pouvoit ſe faire qu'en permettant par tout le Royaume le libre exercice de la Religion réformée, & en remet-

tant tous ses sujets dans une égalité parfaite, sans distinction de Religion. Cette Lettre fut signée de l'Electeur Palatin, de l'Electeur de Saxe, de George Frederic de Brandebourg, de Loüis de Virtemberg, des trois Princes de Hesse, Guillaume, Philippe, & George; d'Adolphe duc d'Holstein, & de Charle marquis de Bade.

Enfin le treiziéme du même mois, l'Empereur suivi d'une Cour nombreuse, se rendit à la Diéte de Spire, avec l'Impératrice sa femme, & ses deux filles Anne & Elisabeth, la premiere promise au roi d'Espagne, & l'autre au roi de France. L'ouverture de la Diéte se fit le treiziéme de Juillet par la Messe qui fut célébrée par Maquard Evêque de Spire. Voici les matiéres dont on parla dans cette assemblée: de reprimer la liberté que les sujets de l'Empire se donnoient de s'engager au service des Princes étrangers; de rétablir l'ancienne discipline militaire; d'assurer la paix par tout l'Empire; de régler les secours que chaque Cercle fourniroit, afin qu'au besoin on pût les avoir plus promtement; de fortifier les places de Hongrie contre les entreprises du Turc; de rembourser l'Electeur de Saxe * des frais de la guerre de Gotha, dont on avoit déja parlé mais sans succès, à la Diéte de Francfort; de rendre également la justice à tout le monde dans la Chambre Imperiale, & pour cela de retrancher tous les détours de la chicane; de recouvrer les païs que l'Empire avoit perdus, ce qui avoit déja été proposé à l'assemblée d'Augsbourg; de remplir la matricule de l'Empire, & d'en régler l'ordre; de régler la monnoie, & de remédier aux abus qui s'y commettoient; on y parla des communautés d'artisans, de la drapperie, de la librairie; de terminer entre quelques membres de l'Empire, les disputes qu'ils avoient pour la presséance. L'affaire qui étoit entre la ville de Hambourg & le duc de Holstein, y fut aussi debattuë avec beaucoup de vivacité, par les députés des deux parties. Voici quelle en fut l'origine: l'an 1544. l'Avocat du fisc impérial ayant voulu contraindre la ville de Hambourg, à payer sa cotte-part des contributions & des charges de l'Empire, elle s'adressa au roi de Dannemarc* & aux ducs de Holstein, & demanda leur conseil & leur protection dans cette affaire. Les ducs de Holstein ayant résolu

* Auguste.

* Christian.

CHARLE IX. 1570.

d'envoyer à ce ſujet une Ambaſſade célebre à Charle Quint, & l'ayant depuis envoyée à Ferdinand ſon ſucceſſeur, prirent la défenſe de cette ville à la Diéte de Ratisbonne, & obtinrent qu'avant toute choſe, la chambre examineroit ſi la ville de Hambourg & le Diocéſe de Sleſwick appartenoient à l'Empire, ou s'ils étoient ſoumis immédiatement aux ducs de Holſtein ; que s'il ſe trouvoit qu'ils fuſſent membres du Holſtein, on les déclareroit exemts des charges de l'Empire, que ſi au contraire ils ſe trouvoient être membres de l'Empire, on les obligeroit à en porter les charges. En attendant la déciſion, la ville fut déchargée, & quatre ans après l'affaire fut renvoyée à la chambre. C'étoit une obligation que les habitans de Hambourg avoient aux ducs de Holſtein, qu'ils reconnurent fort mal dans la ſuite. Auſſi ces Princes firent-ils de grandes plaintes de leur ingratitude, & de leur révolte, & demanderent par leurs Députez que cette affaire fût remiſe au jugement de la Chambre, ſuivant que Charle-Quint & Ferdinand l'avoient ordonné. Les Députez de Hambourg nioient que leur ville eût jamais été dépendante des ducs de Holſtein, que ſi quelques bourgeois s'étoient adreſſez à eux, ils l'avoient fait ſans ordre. Les Députez du Holſtein ſoutenoient le contraire, & pour le prouver, ils diſoient qu'il étoit vrai qu'en l'année 1375 du tems de l'empereur Charle IV. la bourgeoiſie de Hambourg éleva dans la place de la Ville, la ſtatuë de Roland, pour marquer qu'elle étoit libre, & qu'elle ſe révolta à l'exemple de Lubec contre ſes Princes légitimes : mais que l'affaire ayant été remiſe au jugement de Charle IV. qui étoit à Tangermond ſur l'Elbe, ce Prince donna le gain de cauſe aux ducs de Holſtein, & condamna la ville de Hambourg à abattre la ſtatuë de Roland, & à reconnoître ces Princes. Qu'en conſéquence de ce jugement, la ville avoit prêté ſerment à Chriſtian I. & à ſes freres, & depuis à Chriſtian III. qui confirma leurs privileges ; qu'elle avoit fait graver la feuille d'ortie, qui ſont les armes du Holſtein, ſur ſes bannieres, à ſes portes, à l'Hôtel de ville, ſur ſes ſceaux, & ſur ſa monnoie, & que lorſque l'Empereur avoit cité les habitans à la chambre Imperiale, ils avoient refuſé d'y comparoître, ſous prétexte qu'ils étoient ſoûmis à la juriſdiction du Holſtein : qu'ils

qu'ils s'étoient anciennement trouvés aux diétes particulieres du Holſtein, & qu'ils avoient à cet effet une maiſon particuliere à Segeberg. Que depuis ſeize ans même l'armée d'Henri de Brunſwick étant entrée ſur leurs terres, & y faiſant le dégaſt, ils avoient imploré le ſecours des ducs de Holſtein, par l'entremiſe deſquels les différens qu'ils avoient avec la maiſon de Brunſwick avoient été accommodés à Bergerdorpt, & que depuis encore l'avocat du fiſc Impérial les ayant ſommé de payer leur cotte-part des charges de l'Empire ils en avoient appellé aux princes de Holſtein. L'affaire ayant été ainſi debatuë par les deux parties, & n'ayant pas été décidée, fut renvoïée au Conſeil Aulique pour être examinée plus à fond.

Pendant que la diéte délibéroit ſur tous les chefs que nous avons marqués, l'Empereur ayant embraſſé ſa fille Anne d'Autriche, & lui ayant dit les derniers adieux, la mit entre les mains de Jean de Hoyen Evêque de Munſter, & du maître de l'Ordre Teutonique, pour la conduire dans les Païs-bas. Ils s'embarquérent au commencement de Juillet ſur le Rhin, deſcendirent à Nimégue, & ils la remirent avec les cérémonies ordinaires au duc d'Albe, qui s'y étoit rendu, ſuivant qu'il étoit porté par le contrat. La Princeſſe accompagnée de ſes deux freres Albert & Wenceſlas, & conduite par le duc d'Albe, ſe rendit à Anvers, où on lui fit une entrée magnifique, & digne d'une ſi grande Reine. Elle paſſa de-là à Fleſſingue, & elle s'embarqua ſur la flote commandée par le comte Maximilien de Boſſu Amiral des païs-bas. Il étoit accompagné de Ferdinand de Tolede fils du duc d'Albe, de R. de Tolede, & de Chriſtophle de Mondragon, qui s'y étoit rendu de Deventer avec ſon régiment. Eliſabeth par politeſſe envoïa Charle Houard avec une eſcadre Angloiſe ſur laquelle il y avoit quantité de nobleſſe, pour conduire la Reine dans toute l'étenduë de la mer Britannique. Comme ſa haine contre le roi d'Eſpagne n'avoit pas encore éclaté, & que les devoirs de bienſéance & d'amitié n'avoient pas encore ceſſé entre elle & la maiſon d'Autriche, elle crut en devoir uſer ainſi.

Le duc d'Albe avoit déja demandé à Philippe la permiſſion de quitter les païs-bas, & un ſucceſſeur au gouvernement, mais il ne l'avoit pas obtenu. Il demanda alors un congé pour

CHARLE IX. 1570.

mener la Reine en Eſpagne ; ce qui lui fut encore refuſé. L'eſcadre aïant eu le vent favorable, arriva heureuſement à Saint-André ſur la fin de Septembre. La Reine ſe rendit de-là à Burgos, & enſuite à Valladolit, où Rodolfe & Erneſt ſes freres vinrent la joindre. Après qu'on lui eut fait une réception digne de ſon rang, elle alla trouver Philippe à Segovie, où le mariage fut célébré avec toute la pompe & les réjoüiſſances imaginables. Cependant bien des gens étoient ſurpris, & même indignés que Philippe épouſât la fille de ſa ſœur, ſans y être engagé par aucune néceſſité ; puiſque ce mariage ne contribuoit en rien à la paix ; qu'il n'augmentoit point ſes Etats ; qu'il ne lui procuroit aucun avantage, & qu'il ne ſervoit qu'à le rendre odieux, par le mauvais exemple que donnoit une famille qui tenoit le premier rang dans le monde : exemple qui ne manqueroit pas de paſſer enſuite à la nobleſſe, & de la nobleſſe juſqu'au peuple. On croit que le paſſage de cette Princeſſe en Eſpagne, hâta la mort de Floris de Monmorenci baron de Montigni, qui étoit en priſon depuis très-long temps,& qui y avoit été traité d'une maniére très indigne. La Reine en paſſant en Flandre, avoit promis au pere de ce Seigneur de prier le Roi de lui rendre la liberté. Philippe qui avoit réſolu ſa mort,voyant que la Reine alloit arriver, ſe hâta de faire couper la tête à Montigni dans cette priſon où il gémiſſoit depuis près de cinq ans, & où il avoit éprouvé tant de traitemens divers, comme on le peut voir dans le Miroir tragique de Diekenſon. Philippe en uſa ainſi, afin qu'à une premiere entrevuë, ordinairement accompagnée de joie,la Reine n'eût pas le chagrin d'eſſuïer un refus.

Auſſitôt que la Princeſſe fut en Eſpagne, Jean de la Cerda, duc de Medina-Celi, fut nommé Gouverneur des Païsbas à la place du duc d'Albe. Le tems qu'il mit à équiper ſa flote, & la tempête dont il fut battu, retardérent ſon paſſage & donnérent occaſion aux nouveaux troubles de Flandre.

Ce fut vers ce tems-là, c'eſt-à-dire le vingt-troiſiéme d'Octobre, que l'Empereur fit la cérémonie du mariage de ſa fille Eliſabeth avec Charle IX. Le Roi avoit nommé Ferdinand & Charle d'Autriche freres de l'Empereur pour le repreſenter. Daniel Brendell Archevêque & Electeur de Mayence fit la cérémonie. La Princeſſe partit le quatre

de Novembre pour venir en France, elle étoit accompagnée par l'Archevêque *a* Electeur de Treves, Chancelier des Gaules, par l'évêque de Strasbourg *b*, par le marquis de Bade *c*, par le duc d'Arſcot *d*, par les comtes de Hohenloe & de Zolleren, & par Marguerite de la Marck comteſſe d'Aremberg, nommée Dame d'atour de la nouvelle Reine: elle étoit veuve de Jean de Ligne Barbançon qui fut tué au combat donné contre Naſſau: ainſi l'Empereur maria dans le même mois ſes deux filles aux deux plus puiſſans princes de l'Europe; ce qui peut être mis entre les exemples d'un bonheur extraordinaire.

a Jacque

b Jean.

c Charle.

d Philippe.

Enfin l'onziéme de Décembre la diete de Spire fut terminée. On y examina long-tems & avec toute la maturité poſſible tous les points propoſés par l'Empereur. Celui qui regardoit les fortifications des places de Hongrie, les garniſons de ces places, & leur ſolde, paſſa comme l'Empereur le ſouhaitoit; mais les articles concernant la défenſe de ſervir les Princes étrangers, & la conſtruction des arſenaux, furent rejettés. Il y fut arrêté de plus que l'électeur de Saxe * ſeroit rembourſé des frais de la guerre de Gotha par Jean Frederic de Saxe qui étoit priſonnier, & que les quatre bailliages que Jean Guillaume avoit donnés pour tenir lieu de garantie à l'Electeur, ſeroient mis entre ſes mains, juſqu'à ce qu'il fût entiérement payé Après quoi l'Empereur ayant accordé ſes bonnes graces aux fils de Jean Frederic, il leur rendit une portion des états de leur pere, & leur donna des tuteurs. On réforma les procédures de la Chambre de Spire. On propoſa pour la forme divers moyens de recouvrer les villes que l'Empire avoit perduës, & on en laiſſa le choix à l'Empereur, qui promit de faire là-deſſus tout ce qu'il devoit. Pour ce qui regardoit le ſuplément de la matricule de l'Empire, & de la réformation des monnoies, on ſe contenta de renouveller & de confirmer les anciennes conſtitutions de l'Empire. On donna enſuite audience aux députés de Roſtock qui ſe plaignirent des injures qui leur avoient été faites par les princes de Meckelbourg, & après eux on fit entrer les exilés des Païs-bas qui preſentérent des requêtes pour être rétablis dans leur patrie, & qui par le récit affreux de leurs calamités paſſées faiſoient connoître celles dont ils étoient menacés pour

* Auguſte.

CHARLE IX. 1570.

l'avenir. On y reçut aussi les Ambassadeurs des Princes étrangers, entre autres ceux de Sigismond Auguste roi de Pologne, qui après s'être plaint du maître de l'ordre Teutonique, demandérent que la proscription d'Albert de Brandebourg duc de Prusse fût annullée. On y donna aussi audience à Jean d'Hangest Seigneur de Gentils, homme d'une prudence & d'une vertu singuliere ; il y étoit venu comme Envoyé de la reine de Navare, du prince de Bearn, du prince de Condé & de Coligny, pour remercier les Princes protestans des secours considérables qu'ils leur avoient donnés dans leurs besoins, & des lettres qu'ils avoient écrites au Roi depuis peu en leur faveur, dans le tems qu'ils étoient assemblés à Heidelberg, & pour les prier d'envoyer une ambassade au Roi pour eux : ils lui donnérent une audience très-favorable, & l'assurérent qu'aïant à envoïer au Roi une ambassade solemnelle, pour le féliciter sur la cessation des troubles de son roïaume, & sur son mariage avec la fille de l'Empereur, ils en prendroient occasion de l'exhorter à maintenir la paix en France.

Affaires du Nord.

Après avoir parlé des affaires de l'Empire, je dirai un mot des Païs plus éloignés : ce fut dans ce tems-là que la forteresse de Revel, qui est en Livonie, fut perduë. Voici comment la chose arriva. Nicolas Kursel Général de la cavalerie, de concert avec quelques autres gentils-hommes du Païs gagnés comme lui par Magnus (1) duc de Holstein, qui avoit pris le parti du Moscovite, excite une sédition dans la ville, déclare que le roi de Suede lui doit plusieurs mois de solde, & que jusqu'à ce qu'on eût payé ses troupes, il étoit résolu de garder la citadelle & le païs qui en dépend ; en un mot il force Guillaume de Morbuy qui en étoit Gouverneur, & qui n'avoit point d'argent comptant pour le satisfaire, à consentir que cette forteresse fût remise entre ses mains, & qu'elle y demeurât jusqu'à la Pentecôte, en attendant que le Roi lui fît païer ce qui lui étoit dû. Tout cela se faisoit de concert avec Magnus : mais comme il ne fut pas assez prompt à assurer sa conquête, les Suedois reprirent la place de la même maniere qu'ils l'avoient perduë, c'est-à-dire en corrompant la garnison : car la nuit du jeudi-saint, deux hommes qu'ils avoient

(1) Il étoit frere de Frederic II. roi de Dannemarck.

gagnés, firent entrer avec des échelles de corde par un égoût qui avoit une saillie en dehors, environ trois cens Suedois, qui tuérent le peu de soldats qui se presentérent devant eux, & firent prisonniers tout le reste qui étoit sans armes, & qui ne s'attendoit à rien. Les Gentilshommes Livoniens furent mis en prison, & les étrangers renvoyés sous caution : mais la plûpart se mettant peu en peine de la parole qu'ils avoient donnée, prirent parti parmi les Moscovites. Nicolas Kursel qui étoit le chef de la révolte, Frambold Duker, Henri Hack, & quelques autres furent punis de mort. Quelques autres de leurs complices, qui avoient été envoïés en Suede, obtinrent leur grace par l'entremise de Charle duc de Sudermanie frere de Roi.

Magnus ayant ainsi perdu l'espérance de faire par surprise des progrès dans la Livonie, résolut de l'attaquer ouvertement. Dans ce dessein il laisse sur la frontiere les forces qu'il amenoit à Kursel ; il part de Derpt, & s'en retourne à Moscou, où il obtient du Prince la liberté des prisonniers Allemands, & le titre de roi de Livonie, avec vingt-cinq mille hommes. A la tête de cette armée il entre dans cette province au mois d'Août, & vient camper près de Revel. Il écrivit aussi-tôt aux habitans qu'il étoit venu pour tirer les Livoniens, qui étoient du corps Germanique, de la servitude des Polonnois, & pour réünir sous le gouvernement d'un seul prince Allemand toutes ces provinces qui étoient divisées & déchirées d'une maniere digne de compassion ; Que l'empereur des Russes, dont il commandoit l'armée, lui avoit accordé par des lettres autentiques confirmées par le baiser de la croix, la possession de la Livonie à titre de Roïaume, pour lui & ses héritiers ; & qu'au cas qu'il n'eût point d'héritiers, ce roïaume passeroit au roi de Dannemarc, ou à quelqu'un des ducs de Holstein ; Que le prince Moscovite lui avoit cédé généralement tous ses droits sur ces provinces, & ne s'étoit réservé que le titre de protecteur, & qu'il avoit promis d'emploïer toutes ses forces & sa vie même, s'il le falloit, pour le soutenir. Qu'ils devoient par conséquent congédier les Suedois, & se soumettre à lui, qui étoit un prince Allemand ; qu'ils ne devoient pas douter qu'il ne leur accordât des privileges, & des immunités considérables. Mais que s'ils refusoient ses of-

CHARLE IX. 1570.

fres, ils devoient s'attendre a une ruine inévitable. Il emploïa avec cela les exhortations & les prieres de plusieurs gentilshommes Livoniens, qui étoient au service du Moscovite, & entre autres de Jean Dulby & d'Elard Cruci. Toutes ces promesses & ces menaces ne firent pas grande impression sur celui qui commandoit dans la place pour le roi de Suede, ni sur le Sénat de cette ville. Magnus les voyant résolus à se défendre jusqu'à la derniere extremité investit la place, & la fatigua pendant trois mois par un siége aussi opiniâtre qu'incommode, jusqu'à ce qu'enfin la paix ayant été faite entre les Princes voisins, les Moscovites mirent le feu à leur camp, & se retirerent sans avoir rien fait. Dès le mois de Juillet on avoit commencé à Stetin (1) les négociations de la paix du Nord. Les Commissaires de l'Empereur étoient Jean Frederic duc de Pomeranie, Joachim comte de Schlick, Christophle de Carlowitz, & Christophle Minquitz. Les Ambassadeurs de Dannemarc & de Suede s'y trouvérent. Le roi de Pologne y envoïa Crommer écrivain illustre qui nous a donné l'histoire de sa patrie, & Démétrius Solikow. La République de Lubec alliée du Dannemarc y envoïa ses Députés, Charle de Sanzay y assista au nom du roi de France, & Hubert Languet au nom de l'Electeur de Saxe.* Comme on ne trouva pas les pouvoirs des Ambassadeurs de Suede suffisans, ils en demandérent de plus amples, qui n'arriverent que deux mois après; il survint ensuite de nouvelles difficultés : les Danois vouloient qu'on négociât sur le pied du traité de Roschild, mais comme il n'avoit pas été ratifié, on n'y eut aucun égard. Les esprits se trouvérent partagés par les différens interêts des Princes qui avoient leurs Ambassadeurs; les Polonois avoient grande envie d'avoir la Livonie, les Impériaux ne pouvoient souffrir que cette Province qu'ils regardoient comme un membre de l'Empire, en fût séparée, ni que le duc de Holstein, qui en avoit été déclare roi par le Moscovite, prétendît faire valoir ce droit. Enfin après de grandes disputes de la part de toutes les parties interessées, la paix fut concluë, & l'on vit finir une guerre qui duroit depuis neuf ans, qui avoit bien causé des maux à la Suede & au Dannemarc, à la ville de Lubec, & à toute cette côte maritime.

* Auguste.

(1) Ville de la Pomeranie Suedoise.

Eric dont la témérité y avoit donné lieu, s'en étant repenti dans la suite l'avoit en quelque sorte assoupie ; mais comme ce Prince avoit été obligé de se soumettre aux conditions qu'on voulut lui imposer, Jean son successeur Prince opiniâtre ralluma la guerre, qui finit enfin le treize de Décembre de cette année par l'entremise de l'Empereur. Les principaux articles furent que la Suede céderoit à l'Empereur tout ce qu'elle avoit dans la Livonie : que l'Empereur mettroit sous la protection du roi de Dannemarc quelques parties de cette Province, comme le Diocese de Revel, celui d'Ozel, l'Abbaye de Padis, Sonnebourg & Hapsel ; que Revel & Vittenstein demeureroient aux Suedois jusqu'à ce qu'ils eussent réglé avec l'Empereur le remboursement des frais qu'ils avoient faits pour la défense de cette place ; que le roi de Dannemarc empêcheroit le duc d'Holstein son frere & les Moscovites de l'assieger, jusqu'à ce qu'on fût d'accord sur l'ambassade que l'Empereur & les Electeurs de l'Empire devoient envoïer au Czar au nom des rois de Dannemarc, de Pologne, & de Suede pour conclure la paix avec ce Prince, ou pour s'opposer à ses desseins par une guerre vigoureuse, pour laquelle ils réuniroient toutes leurs forces : que les frontieres du Dannemarc & de la Suede demeureroient comme elles étoient du temps de Christiern & de Gustave ; que tout ce qui avoit été pris pendant la guerre sur les sujets des deux couronnes, seroit rendu à ceux à qui il avoit appartenu ; que tous les prisonniers de part & d'autre seroient rendus sans rançon ; que le roi de Dannemarc remettroit de bonne foi aux Suedois la forteresse d'Elsebourg avec son territoire & tout le canon qui s'y trouva le septiéme de Juin qu'elle fut prise : qu'il renonceroit à tous les droits qu'il prétendoit sur la Suede. Que le roi de Suede de son côté céderoit au roi Dannemarc toutes ses prétentions sur la Norwege, la Gottlande, les païs de Halland, de Schonen, & de Blecking, & qu'il renonceroit pour toujours à mettre dans son écusson les armoiries de la Norwege & du Dannemarc ; qu'il rendroit le païs de Jempterland & Herdal qui sont du royaume de Norwege, avec toute la jurisdiction Ecclésiastique : Que les deux Rois pourroient prendre les armes des trois couronnes, que chacun d'eux prétend lui appartenir, en attendant que le procès soit dé-

CHARLE IX. 1570.

cidé par l'arbitrage, de l'électeur de Saxe, *a* du duc de Brunſwick, *b* de l'électeur de Brandebourg, & de George-Jean prince Palatin, au jugement deſquels ils ſeront obligés de ſe ſoumettre par un compromis; que le roi de Suede rendroit au roi de Dannemarc huit vaiſſeaux pris par les Suedois avec toute l'artillerie; que le roi de Dannemarc garderoit les deux vaiſſeaux pris auprès d'Elſebourg, & deux autres mis en ſéqueſtre en Pomeranie, & que le roi de Suede lui païeroit outre cela deux cens mille écus d'or pour les frais de la guerre, en cetain nombre de païemens, dont on conviendroit: que les Sujets des deux princes auroient la liberté de naviger à Narva, ainſi qu'ils l'avoient auparavant, avec les modifications cependant que l'Empereur preſcriroit, en ce qui regardoit les ſujets de l'Empire; qu'on ſupprimeroit de part & d'autre par des ordres très-ſéveres tous les libelles diffamatoires publiés durant la guerre; que Charle frere du roi de Suede ſigneroit le traité de paix; dans lequel l'Empereur, les rois de France, d'Eſpagne, d'Angleterre, de Pologne & d'Ecoſſe, les électeurs de Saxe & de Brandebourg, Jule duc de Brunſwick, Guillaume duc de Lunebourg, tous les ducs de Pomeranie, Vlric de Meckelbourg, les ducs de Holſtein, le duc de Curlande,* & la Republique de Lubec étoient compris de la part du Dannemarc; l'Empereur, le roi de Pologne, l'électeur de Brandebourg, les ducs de Pomeranie, Chriſtophle marquis de Bade, & Ezzard comte de Friſe de la part de la Suede.

a Auguſte.
b Jule

* Gotard.

A l'égard de la ville de Lubec, il fut convenu que le roi de Suede & le Sénat du roïaume confirmeroient les privileges des habitans de cette ville dans les Etats de cette Couronne, ſuivant une formule qui ſeroit ſignée de leurs Députés, & qu'ils en joüiroient paiſiblement à l'avenir. Que le roi païeroit en ſept ans, ſoixante & dix mille Joachims, pour aquitter les dettes de Guſtave, d'Eric & de Jean, à cauſe des marchandiſes & des navires que les Suedois avoient pris aux négocians de Lubec pendant la guerre; que la ville de ſon côté rendroit au Roi toutes les obligations, les billets & les contrats qu'elle avoit ſur la Suede, qui par ce moïen demeureroient éteints & annullés; que les particuliers cependant tant Suedois que de la ville de Lubec, auroient la liberté d'exiger le païement des billets faits à leur profit; que les vaiſ-

ſeaux

ſeaux de Lubec auroient la liberté de commercer à Narva, à condition de ſe ſoumettre au réglement fait par l'Empereur ſur ce point, & en donnant caution de ne point porter de munitions aux Moſcovites contre l'Empire & les Livoniens, & que l'acte de cette tranſaction ſigné du roi de Suede, du Sénat & du frere du Roi, ſeroit remis aux Magiſtrats de Lubec, au gué d'Olans, dans le ſeiziéme de Fevrier prochain.

En France, après la priſe de Marans & des iſles de Saintonge par les troupes du Roi, la Rochelle étant comme inveſtie par terre ſe trouva dans une grande extrêmité. D'un autre côté le Baron de la Garde, à qui l'on avoit rendu depuis quatre ans la charge de Général des galeres après la mort du marquis d'Elbœuf* qui l'en avoit dépoüillé, arriva à Bordeaux avec huit galeres, qu'il amenoit de Marſeille. Il y en laiſſa deux, & en perdit une autre, dont les forçats ſe ſaiſirent, après avoir briſé leurs chaînes, & maſſacré les ſoldats qui étoient deſſus. Avec les cinq qui lui reſtoient, il vint au chef de Baye, proche la Rochelle, à deſſein de s'emparer de l'iſle de Ré, qui eſt vis-à-vis. Cette iſle priſe, la Rochelle étoit inveſtie par mer & par terre. La Riviere Puytaillé qui commandoit à Marans, & qui avoit fortifié Noaillé, ayant rendu inutiles toutes les embuches que les Rochelois avoient dreſſées pour ſurprendre cette place, ſongea lui-même à ſurprendre la Rochelle par le moïen d'un Capitaine qu'il avoit fait priſonnier, & ſur l'eſpérance que cet Officier lui donna de livrer cette place importante, non-ſeulement il le laiſſa aller ſans rançon; mais il lui fit de grandes promeſſes, en cas de réüſſite. Voici les meſures qu'ils prirent : il y avoit un baſtion, appellé le baſtion de l'Evangile, qui étoit ſéparé de la ville par un foſſé, & qui y communiquoit par un pont levis : l'Officier devoit tuer la ſentinelle (1), ſe rendre maître du baſtion, & donner enſuite le ſignal aux troupes du Roi pour monter avec des échelles ſur ce baſtion. Ce ſignal étoit un manteau qu'il devoit deſcendre dans le foſſé extérieur; & lorſque les troupes ſeroient montées, il devoit les conduire dans la ville par le pont levis, & les diſtribuer enſuite dans les poſtes les plus avantageux, d'où ils pourroient ſe rendre maî-

* René de Loraine.

Tentative ſur la Rochelle.

(1) Il y a dans le latin *ſpecula occluſa* qui n'a point de ſens, je lis *ſpecula occiſa*.

CHARLE IX. 1570.

tres des places, faire main-basse sur les corps de garde, & s'emparer de la ville sans beaucoup de peine. La Riviere se mit en chemin pour l'exécution de ce projet; mais on l'avertit que les Rochelois en avoient été informés par le Capitaine même, qui avoit promis de livrer la place, & que tout étoit disposé à le bien recevoir, s'il avançoit plus loin. Sur cet avis il retourna sur ses pas.

Pendant ce tems-là les Huguenots, qui étoient en mer ne se tenoient pas à rien faire. Le Vice-Amiral Jean Sore se rendit maître de deux navires de Vannes, sortis des ports de Bretagne, il les fit suivre d'abord sous prétexte d'amitié, par quelques-uns de ses vaisseaux, puis partie par crainte, partie en leur proposant des conditions honnêtes, il les obligea de se rendre, le plus grand étoit un bâtiment de huit cens tonneaux, & de quarante-cinq piéces de canon: la condition fut que Sore auroit le canon, mais qu'il ne toucheroit point aux marchandises. Malgré cette convention, il se rendit maître & des bâtimens, & des marchandises qui furent estimées cent mille écus d'or. Les vaisseaux furent déclarés de bonne prise, & la reine de Navare ne s'y opposa pas beaucoup: c'étoit cependant une injustice grossiere; le prétexte que firent valoir les Juges pour le décider ainsi, fut que les habitans de Vannes étoient ennemis déclarés des Huguenots, & qu'ils donnoient de l'argent pour faire la guerre contre eux.

La Noüe surprend le baron de la Garde.

Cependant la Noüe cherchoit à s'emparer des postes qui bloquoient la Rochelle, & s'étant rendu à Tonnay-Charente, pour aller ensuite à Broüage, où commandoit la Riviere le cadet, il rencontra la flote du baron de la Garde: elle étoit composée de sa galere Capitane, du vaisseau de Scipion de Fiesque, des deux vaisseaux d'Albert de Gondi Maréchal de Retz, & de la galere de Beaulieu qui avoit pris les devants, tout cela étoit dans la Charente à dessein de s'emparer de Tonnay: c'est un poste dont la situation est très-avantageuse. La Noüe avoit eu grand soin de cacher son arrivée, afin de causer plus de surprise aux ennemis lorsqu'il viendroit fondre sur eux à l'improviste. Mais il ne put jamais arrêter l'ardeur de ses troupes, ce fut une grêle de coups d'arquebuses sur la premiere galere qui parut. Le lieutenant de Beaulieu,& quel-

ques autres Officiers ayant été tués, & la galere ne pouvant ſe tourner dans le lit de la riviere, qui eſt très-étroit; d'ailleurs les forçats à qui on promit la liberté ne ramant pas avec ardeur, cette galere, & les Officiers d'infanterie, qui étoient deſſus, furent pris. On tira enſuite du rivage ſur le reſte de la flote, mais ce fut trop-tôt. Il falloit attendre que la Garde eût mis ſes troupes à terre; ſi les ſoldats de la Noüe avoient exécuté ſes ordres, & ne s'étoient pas tant preſſés, comme ils connoiſſoient le terrain, & qu'ils étoient les plus forts, il eſt certain qu'ils ſe ſeroient emparés de toute cette flote. Après quelque leger combat, les quatre autres galeres à force de rames, regagnerent peu à peu la mer.

CHARLES IX. 1570.

La Noüe voïant qu'après ce qui venoit d'arriver, il ne falloit plus ſonger à prendre Broüage, penſa à ſe rendre maître de Noaillé. Cet avis lui fut donné par Scipion Vergano habile ingénieur, qui avoit ſi bien travaillé à fortifier la Rochelle. La Noüe ordonna à Puviaut, qui étoit dans Surgere d'aller avec ſon régiment joindre Vergano qui conduiſoit cette entrepriſe. Dès que les troupes qu'on y deſtinoit furent aſſemblées, Vergano attaqua ce poſte dès le grand matin; paſſa le foſſé avec Puviaut ſur une planche qu'on mit en travers, & jetta tellement l'allarme parmi la garniſon, qu'après avoir tué quinze ſoldats, le reſte ſe ſauva dans le chateau. La Noüe étant ſurvenu dans le même moment, les Catholiques qui n'avoient aucune eſpérance de ſecours ſe rendirent, à condition d'avoir la vie ſauve, & ſe retirerent à Marans, c'étoit ſur la fin de Fevrier; le vieux la Riviere, Commandant de Noaillé, & qui y étoit malade mourut dans le même tems. C'étoit un très bon Officier, & qui avoit rendu de grands ſervices au Roi. Chaperon qui étoit en Saintonge avec ſon régiment aïant été mis à ſa place par le Maréchal de Coſſé, partit auſſi-tôt pour s'y rendre; mais dans ſa route il fut rencontré à la Rocheynard: obligé de combattre, il perdit ſes bagages, & quatre enſeignes, & arriva à Marans fort délabré. Les ſoldats de la Riviere ne s'accommodant pas de ſon commandement, le quitterent les uns après les autres, en ſorte qu'il ne lui reſta que ce qu'il avoit amené de Saintonge, & quelques Italiens commandés par le Capitaine Jean Albanois, qui gardoit le fort

Priſe de Marans par la Noüe.

CHARLE IX. 1570.

de la bastille. (1) La Noüe informé de l'état des choses pousse sa pointe, détache Puviaut avec son régiment d'infanterie, & une compagnie de cavalerie pour attaquer la bastille. Pour lui, il prend Soubize, Payet, & quelques Gentilshommes de Poitou, qui connoissoient les lieux; marche toute la nuit, passe devant le château de Charon, traverse des marécages, où ses soldats avoient de l'eau jusqu'à la ceinture, & arrive au petit jour devant Marans; la garnison, & Chaperon surtout, qui ne s'étoit point préparé à soutenir un siége, furent si épouvantés, qu'ils s'enfuirent dans le château sans combattre; la Noüe l'investit sur le champ, & réduisit Chaperon à se rendre, la vie sauve. Dans le même tems Puviaut attaque la bastille par devant, & Pondevic Lieutenant de Soubize, par derriere. Dans ces circonstances, le Capitaine la Garde que la Noüe envoïa pour les renforcer, arriva fort à propos devant la place. Sur les assurances qu'il donna aux assiégés que Marans étoit pris, ils se rendirent aux mêmes conditions que Chaperon, & se retirerent à Fontenay. La Garde y fit un butin considérable, mais il y perdit grand nombre de ses gens. Le château de Charon suivit la fortune des autres postes, la garnison s'étant sauvée la nuit par le passage de Beraud. Puviaut fut mis à Marans avec sa compagnie de cavalerie & son régiment d'infanterie: tous les petits forts des environs, qui bloquoient comme de loin la Rochelle, furent pris par la Noüe avec la même rapidité. Guimeniere prit la Greve, & y mit garnison, parce que ce poste étoit avantageux pour faire des courses. Le gué de Velvirc, Langon, Luçon, & Mareüil furent pris tout de suite, les deux compagnies des capitaines Lir & Bonnaut qui les gardoient ayant été taillées en pieces. Puviaut avoit résolu d'attaquer Fontenay: mais ayant appris que la Freseliére lieutenant du C. Dulade y avoit envoïé de Niort cinq compagnies du régiment de Loüis Berenger seigneur du Gast sous la conduite du Masumon, il tira vers les sables d'Olonnes, place ainsi nommée, parce qu'elle est au milieu des sables. Elle appartient à la maison de la Trimouille, c'est la plus riche ville de tous ces cantons, quoiqu'elle n'ait ni murs ni fossés; mais la mer l'entoure presque de tous côtés,

Prise des Sables.

(1) C'étoit un des forts autour de Marans.

& y forme en tournoyant une baye, & une rade, où les vaiſſeaux ſont en ſureté. C'étoit Charle Routiaud ſeigneur de Landereau qui y commandoit. Il étoit homme de condition, & entendoit le métier de la guerre, il avoit été quelque tems dans le parti des Huguenots, mais il les avoit abandonnés, & leur avoit fait bien du mal. Il leur étoit donc devenu très à charge par ſon voiſinage, & très-odieux par le ſouvenir des maux qu'il leur avoit cauſés. Il montoit quatre vaiſſeaux très-bien équipés, avec leſquels il faiſoit continuellement des courſes ſur les Rochelois. La Noüe réſolu d'employer toutes ſes forces contre lui, rappella Sore pour inveſtir la place du côté de la mer avec ſa petite flote: cette tentative réüſſit mal d'abord. La tempête obligea Sore à rembarquer promtement ſes troupes, & à regagner la pleine mer: ainſi la premiere entrepriſe ſur les Sables échoüa: mais la ſeconde eut un meilleur ſuccès. Quoique Landereau dans l'intervalle eût élevé un bon retranchement, & qu'il l'eût bien garni d'artillerie, il ſe vit attaqué du côté de la terre par la cavalerie, & du côté de la mer par l'infanterie que commandoit Payet. Le quinze de Mars les aſſiegeans attaquérent le retranchement que Landereau avoit fait à la tête du port, où la mer eſt la plus haute, & qu'il n'avoit pas eu le tems de pouſſer plus loin; lorſque la mer s'étoit retirée, cet endroit étoit tout découvert, & de peu de défenſe. Cependant il s'y donna un combat terrible, les aſſiegeans étoient animés d'un côté par l'eſpérance, & par la vûë d'un butin qu'on leur avoit fait beaucoup plus grand encore qu'il n'étoit, & les habitans des Sables faiſoient les plus grands efforts pour défendre leurs biens & leur vie. Landereau qui ſçavoit bien la guerre les animoit par ſa préſence & par ſon exemple, mais enfin les ennemis, fort ſupérieurs en nombre, l'attaquant en même tems de deux côtés, & ſes ſoldats commençant à plier, il monta ſur un cheval très-vîte & s'enfuit, ayant à paſſer par des chemins impraticables & par des marais pleins de trous profonds, il y tomba pluſieurs fois, & ſon cheval rendu ne pouvant plus l'en tirer, il tomba preſque mort entre les mains des cavaliers qui le pourſuivoient vivement. Comme il y en avoit entre eux pluſieurs dont il s'étoit attiré la haine, ſa vie fut en grand péril: ce-

CHARLE IX. 1570.

pendant on le ſauva, & on le conduiſit à la Rochelle, où tant de gens demanderent qu'on le menât au ſupplice, que peu s'en falut qu'il ne fût condamné à une mort ignominieuſe. Ainſi fut priſe & pillée la ville des Sables. Vis-à-vis de la baïe qui forme ſon port, il y avoit un bourg qu'on nomme la Chambre, dont les habitans aiderent de tout leur pouvoir à ruiner cette malheureuſe ville, non plus comme autrefois par une jalouſie ſecrette, mais par une haine déclarée, qui venoit de la difference de religion : car ils étoient auſſi zélés pour la nouvelle, que les habitans des Sables l'étoient pour l'ancienne.

Le baron de la Garde vengea, ou pour mieux dire, fit oublier bien-tôt après par une action d'éclat, la perte que l'on avoit faite aux Sables : car pendant que les Huguenots s'arrêtoient à piller la ville, il prit à leur vûë ce grand bâtiment de Vannes, dont ils s'étoient emparés quelques-temps auparavant par un infame brigandage. Ce vaiſſeau avoit été envoïé de la Rochelle, pour y porter le butin fait aux Sables. Le baron de la Garde l'emmena à Broüage. La reine de Navare, princeſſe d'un grand courage, en aïant paru très-piquée, quelques Normans prêts à tout entreprendre, réſolurent de la délivrer de ce chagrin. Ils ſe rendirent donc à Broüage, & étant entrés comme amis dans le port, ils jetterent dans ce bâtiment des feux d'artifices, de la poix, & d'autres matieres combuſtibles qui y mirent le feu, & le vent l'augmenta à tel point, qu'en un moment cette maſſe de bois fut reduite en cendres à la vûë de la garniſon & de l'équipage, ſans qu'il fût poſſible de l'empêcher. Pendant qu'on étoit occupé à le ſecourir, les incendiaires remonterent ſur trois petits bâtimens avec leſquels ils étoient venus, & s'en retournerent ſans aucune perte, bien contens de ce ſuccès : car s'ils n'avoient pû enlever à l'ennemi ſa priſe, ils lui avoient au moins ôté l'occaſion de s'en glorifier.

A quelque temps de là un vaiſſeau Anglois qui croiſoit au Chef de Baye, pour la ſûreté des convois qu'on amenoit à la Rochelle, où les vivres commençoient à manquer, ſe vit tout d'un coup entouré par trois galeres du baron de la Garde. L'Anglois les combattit avec autant de bravoure que de péril, & il ne ſe ſauva que par un accident qui penſa lui être

funeste ; car après un combat opiniâtre, ses vergues étant brisées, son mât abattu par le canon, & la plûpart de ses gens, aussi-bien que ceux des ennemis, hors de combat par leurs blessures, ce qui lui restoit commençoit à perdre courage, lorsqu'un coup de vent le jetta tout d'un coup sur des basses, où sa poupe demeura attachée ; les soldats n'aïant plus rien à craindre ni par derriére ni par les côtés, s'avancerent à la proüe, & se regardant comme en terre ferme, ils recommencérent l'attaque avec tant de résolution, que les ennemis n'osant plus approcher, perdirent l'espérance de se rendre maîtres du vaisseau.

Dans ce même temps Puygaillard eut ordre d'aller en Poitou avec deux compagnies de cavalerie Italienne, l'une commandée par Jule Centurione, l'autre par Charle de Birague. Il avoit outre cela une compagnie d'infanterie, & huit compagnies du regiment des Gardes françoises commandées par Cosseins. Fervaque fut envoyé à Fontenay. A peine furent-ils arrivés, que Langon, le gué de Velvire & Luçon, qui sont dans le voisinage de la Rochelle, se rendirent. On mit quelque cavalerie d'élite dans la derniere de ces places ; mais la Nouë, suivi de la Grange Messac, de Cressonniere, & de quelques autres Capitaines de réputation, s'y rendit la nuit, attaqua la place à l'improviste, tailla en pieces le corps-de-garde, & dissipa tout le reste. Il eut peu de monde de tué, mais on fit beaucoup de prisonniers, & l'on y prit sur tout quantité de chevaux de grand prix. La Noüe en faisant sa retraite rencontra les troupes Italiennes qui étoient en garnison à sainte Gemme. A l'approche de ces Italiens les troupes que la Noüe avoit laissées sous le capitaine la Topane, pour garder le pont de la Charrie, par où il falloit qu'il repassât, abandonnerent lâchement leur poste. Il falut donc combattre, il le fit avec beaucoup de valeur ; & voïant que les Italiens avoient dès le commencement perdu un de leurs principaux Officiers, il les chargea avec encore plus de vigueur, vint à bout de s'ouvrir un passage, & se retira en lieu de sûreté. Jean de Chambes comte de Monsoreau, étoit venu dans ce même endroit avec deux cens arquebusiers, & après avoir fait une tentative inutile sur Talmont & sur la tour de Moric, où commandoit la Riviere saint Martin, il s'en étoit retour-

CHARLE IX. 1570.

né au camp des Catholiques. Ce fut alors qu'on y forma le dessein d'attaquer la Grêve, place très-forte & par l'art & par la nature ; mais comme il n'y avoit point d'eau bonne à boire, que celle d'un puits, Puygaillard aïant trouvé moïen de le tarir par des fossés qu'il fit faire, la garnison se rendit à condition d'avoir la vie sauve, & la liberté d'emporter ses effets. Malgré cette capitulation, le soldat qui ne gardoit aucune régle, en pilla la plus grande partie.

La Grêve ayant été prise par les Catholiques, Talmont fut abandonné par la garnison qui se retira à Marans. Puygaillard content de ses succès en Poitou, mit huit compagnies d'infanterie à Luçon, & s'en alla en Saintonge avec le reste de ses troupes : & aïant mandé Goutiniere gouverneur de saint Jean d'Angely, & la Riviere Puytaillé, qui commandoit à Broüage & dans les isles de la côte de Saintonge, il attaqua Chisay, où Tiffardiere étoit en garnison avec quelque noblesse & un petit nombre de soldats. La place se rendit à des conditions honnêtes, mais mal observées ; la garnison en aïant fait ses plaintes se retira à Angoulême.

Après la prise de Chisay, Goutiniere & la Riviere, qui retournoient à leurs postes, rencontrerent Chaumont & Goulene, qui étoient sortis d'Angoulême avec deux compagnies de cavalerie. On en vint aux mains, & le combat fut rude : Goutiniere y fut tué, les Catholiques mis en déroute, avec perte de deux étendarts que les vainqueurs emporterent à la Rochelle. Ils laisserent Blacons & saint Auban aux environs des isles de Saintonge, pour s'opposer aux entreprises de la Riviere, & pour profiter des occasions qui pourroient se présenter.

Dans ce même temps Puviaut étant sorti de Marans, fut informé que Dante, qui faisoit des courses en Poitou avec une compagnie de cavalerie, étoit venu à Tiré. Il l'y surprit avant le jour, tua le chef, dissipa toute sa troupe, & s'en retourna à Marans. Comme les vivres lui manquoient, il envoïa saint Etienne avec environ trois cens Allemans qui lui restoient, & quelque infanterie françoise, composée de soldats choisis, pour faire une course dans le païs ennemi ; ce qui lui donna moïen de subsister quelque temps.

La garnison d'Angoulême ennuïée des courses du capitaine

ne l'Herbelette & de ses Italiens, détacha Joachim le Vasseur seigneur de Cognée, avec une troupe choisie. L'Herbelette l'aïant rencontré, trouva moïen de l'attirer dans une embuscade. Cognée s'en étant apperçû, & se voïant entre l'Herbelette & les Italiens, se sauva par sa hardiesse du péril où il étoit tombé par son imprudence ; car ayant chargé avec vigueur, il tua l'Herbelette, prit un étendart, & mit en déroute tout ce qui étoit avec lui. De là poussant sa victoire, il tomba avec impetuosité sur les Italiens qui venoient à lui : ils se défendirent d'abord avec beaucoup de courage, mais à la fin aïant commencé à plier, ils laisserent au chef des Huguenots le chemin libre pour se retirer.

Negociation de paix sans effet.

Cependant on remit sur le tapis au commencement de Janvier quelque négociation pour la paix. On en avoit déja parlé sur la fin de l'année précédente ; & même dès le mois de Novembre le maréchal de Cossé avoit eu là-dessus quelques conferences avec les Députés de la reine de Navarre. Il étoit persuadé, à ce qu'ont crû les Huguenots, que la défaite de Moncontour avoit tellement ruiné leurs forces, que quelque dures que fussent les conditions qu'on leur proposeroit, ils se trouveroient trop heureux d'avoir la paix à ce prix. Mais comme on ne leur donnoit aucune espérance d'avoir la liberté de faire des assemblées, & qu'on leur promettoit seulement la liberté de conscience, ils rompirent les conferences. Le Maréchal leur aïant ensuite proposé quelques articles, dont ils jugerent qu'il étoit plus à propos de traiter par Députés que par écrit ; ils furent d'avis de consulter les Princes qui étoient passés en Guyenne, & les personnes de consideration qui étoient à leur suite, & d'envoïer des Députés au Roi dès qu'on auroit leur réponse. Les Députés furent Jean Laffin seigneur de Beauvais, & Charle de Teligny : le Roi étoit alors à Angers, où ils se rendirent. Ils exposerent à S. M. les ordres dont ils étoient chargés. Ils demandoient qu'on leur accordât non-seulement la liberté de conscience, mais celle de tenir des assemblées publiques par tout le Roïaume, sans que cela pût porter préjudice ni à leurs dignités, ni à leur honneur, & qu'en conséquence tous les Arrêts rendus contre eux tant au dedans qu'au dehors du Roïaume, seroient cassés & annullés : que tout ce qu'ils avoient fait seroit approuvé,

CHARLE IX. 1570.

comme fait pour le salut du Roïaume ; que leurs dignités & leurs biens leur seroient rendus, & que S. M. leur donneroit les sûretés qu'elle jugeroit les meilleures & les plus justes pour l'exécution de ce qu'on leur promettroit.

Le Roi répondit qu'on leur donneroit des sûretés suffisantes pour la liberté de conscience, & qu'on leur assigneroit deux villes, qui seroient nommées dans la suite, où il leur seroit permis de tenir des assemblées publiques : qu'au reste il ne tiendroit qu'à eux de vivre dans leurs maisons paisiblement, & sans crainte d'y être inquietés pour la Religion, à condition pourtant qu'ils licentieroient toutes leurs troupes ; qu'ils rendroient toutes les places dont ils s'étoient emparés ; qu'ils renonceroient à tous les traités qu'ils pouvoient avoir faits avec les Princes étrangers, & qu'ils n'en pourroient faire à l'avenir, moïennant quoi ils seroient tous rétablis dans leurs biens & dans leurs emplois, sans en excepter ceux, dont les places avoient été données à des gens qui avoient financé au Roi pour la guerre. Les Députés n'aïant pas le pouvoir d'accepter ces conditions, la negociation fut remise d'Angers à Châteaubriand,(1) où le Roi s'en alloit. Comme on chargeoit les Huguenots de toute la haine de cette guerre, parce qu'ils avoient refusé les conditions qu'on leur proposoit, ils publierent au mois de Mars suivant un écrit pour leur justification, & prétendirent que cette négociation de paix n'étoit qu'un piége pour les rendre odieux, puisque leurs ennemis étoient si éloignés de penser à la paix, qu'ils venoient tout nouvellement d'envoïer leurs émissaires en Angleterre & en Allemagne, pour y répandre la nouvelle qu'elle étoit faite, & cela dans la vûë de ralentir les sécours que la justice de la cause des Protestans ne pouvoit manquer de leur attirer, pendant que ces ennemis jurés du nom françois, & de la tranquillité du Roïaume, faisoient de tous côtés des amas d'hommes, d'argent, & de tout ce qui est nécessaire pour continuer la guerre ; que Raimond de Parie seigneur de Fourquevaux Ambassadeur de France à la cour d'Espagne, avoit été souvent emploïé à de pareilles négociations ; que les Guises negocioient la même chose auprès du Pape : qu'on avoit envoïé exprès Nicolas de Neuville secretaire d'Etat, à l'Empereur

(1) Ville de Bretagne entre Nantes & Rennes.

Maximilien, prince ſage, & vraïement amateur de la paix, pour lui inſpirer que tout étoit tranquille en France; que ce Miniſtre avoit fait tout ſon poſſible pour perſuader la même choſe à l'électeur de Saxe.* Mais que tout cela étoit aſſez refuté par les manœuvres de leurs ennemis, qui en haine de leur religion, ſoûtenoient ouvertement le parti du Pape en Angleterre, entretenoient la revolte des comtes de Northumberland & de Weſtmorland, convaincus à la face de l'Univers, d'avoir conjuré contre la Reine; qu'il étoit conſtant par un grand nombre de témoignages joints aux lettres qu'on avoit interceptées, que ces boute-feux promettoient à ces rebelles de puiſſans ſecours, avec une flote de vingt vaiſſeaux, qui ſeroit bien-tôt ſuivie d'une plus grande que le duc d'Albe devoit envoyer; qu'on avoit intercepté des lettres que le Cardinal de Loraine écrivoit à Paris à ſes amis & à ſes partiſans; que tout ce qui s'étoit fait par rapport à la paix, n'étoit que pour gagner du temps, & amuſer les Huguenots, juſqu'à ce que le Roi eut reçû la réponſe du Pape & du roi d'Eſpagne, c'eſt-à-dire, la réſolution abſoluë ſur les projets concertés avec eux contre les Proteſtans, & à la ruine du roïaume de France. Voilà, diſent-ils, ce qui nous a empêchés d'accepter les conditions de paix qu'on nous offroit; mais dès qu'il s'agira d'une paix ſans fraude & ſans embûches, nous l'accepterons de tout nôtre cœur, pourvû qu'elle ſoit faite d'une maniere aſſez ſolide, pour procurer pour le preſent, & pour l'avenir, une union ſtable entre tous les membres du Roïaume.

* Auguſte.

Pendant ce temps-là on envoïa Biron grand-maître de l'artillerie, & Henri de Meſmes Conſeiller d'Etat, avec Teligny, vers les Princes. Ils avoient paſſé leur quartier d'hyver dans le Quercy & dans l'Agenois, & de là ils étoient entrés dans le Languedoc. Pendant qu'ils étoient aux environs de Toulouſe, où Henri de Monmorency Damville Gouverneur de la Province, & Jean de Nogaret de la Valette s'étoient rendus de leur côté, avec quatre mille hommes de pied, & cinq cens chevaux, il ſe fit au commencement de l'année quantité de courſes de part & d'autre, & il y eût des rencontres aſſez vives. Mongommery, la Louë & Rouvray brûlerent autour de la ville toutes les métairies des habitans

CHARLE IX. 1570.

de Toulouſe, & ſur tout celles du Parlement, qui paſſoit pour être fort ennemi de la tranquillité publique. Ils avoient encore devant les yeux la mort indigne de Rapin, qui aïant été envoïé deux ans auparavant de la part du Roi & du prince de Condé, pour faire publier en cette ville l'édit de pacification, fut arrêté par ordre du Parlement, & condamné à un ſupplice ignominieux. Ils proteſtoient qu'ils vengeroient une ſi horrible injuſtice, par des ravages extraordinaires, & qui ne ſont pas permis ſuivant les loix de la guerre. Cela rendit Damville ſuſpect au peuple, qui n'approfondit rien : il s'imagina que parce qu'il étoit proche parent de Coligny, il ne s'oppoſoit pas autant qu'il pouvoit aux entrepriſes des Huguenots, & il ſe trouvoit aſſez de gens qui fortifioient ces bruits, les uns par jalouſie, les autres par une haine invéterée contre cette illuſtre famille, & parce qu'ils eſperoient de ſe voir infailliblement les chefs du parti Catholique, s'ils venoient à bout de rendre les Monmorencis odieux : mais la Noüe a bien refuté cette calomnie, puiſqu'il aſſure que dans toute cette marche les Huguenots n'avoient point trouvé d'ennemi plus terrible que Damville.

Guerre du côté du Languedoc.

Sur la fin de Janvier l'armée des Princes s'approcha de Caſtres, où ils avoient une garniſon. Elle prit des quartiers aux environs de ſaint Jule, de ſaint Felix, d'Oriac & de Carmain ; & aïant fait venir deux pieces de canon de Caſtres, elle s'empara de tous ces poſtes. A Carmain, qui fut pris le premier, la garniſon fut taillée en pieces : celle d'Oriac & de Leſbons eut le même ſort. Rouvrai ſe rendit en même-temps maître de Montaſtruc & de Cuc, après avoir taillé en pieces les troupes qui les défendoient. Dans le Mirepoix la garniſon de Lafaye ſe défendit d'abord avec beaucoup de courage ; mais voïant que les Huguenots s'opiniâtroient à ce ſiége, elle ſe ſauva la nuit avec ſes meilleurs effets. On fit venir du canon pour forcer ſaint Felix : ce fut le vicomte de Monclaïr qui forma ce ſiége avec ſon regiment. Lorſqu'il eut fait brêche, il donna l'aſſaut ; mais après avoir eu plus de cinquante hommes tués, il fut repouſſé & bleſſé dangereuſement, ce qui l'obligea d'abandonner cette entrepriſe ; il mourut peu de temps après à Caſtres, ou de chagrin, ou de ſa bleſſure.

L'armée des Princes fut fortifiée dans le même temps par

l'arrivée de Baudiné & de Renty. On les avoit laissés à la Rochelle avec le comte de la Rochefoucaud ; mais ennuïés de ne rien faire, ils se mirent en chemin, vinrent à Angoulême & dans le Limousin, passerent la Dordogne à saint Ange, malgré Descars, la Vauguyon & Pompadour, qui les harceloient sans cesse, gagnerent la ville d'Acier, où ils passerent le Lot, vinrent à Montauban, & de là à Castres, sans avoir fait aucune perte. De Piles fut envoïé avec un corps d'élite dans un canton des Pyrenées, où les habitans vivent de brigandage : il avoit ordre de faire des courses au-dessous de la forteresse de Salses, dans l'endroit où la montagne descend vers la mer en pente douce, & de ravager le Roussillon. C'est de là que vint, pendant la premiere guerre civile, ce Pierre de Loubiac, avec ses Petrinats : (c'est ainsi qu'on appelle ces arquebusiers montagnards, à cause de l'espece d'arquebuse dont ils se servent.) Guillaume de Joyeuse étant alors occupé aux siéges de Monpelier & de Limous, Loubiac vint le joindre, comme je l'ai dit ci-devant. Entre ces habitans qui sont divisés en factions, & qui font publiquement le mêtier de brigands, il y en eut qui vinrent en bon équipage & bien armés, offrir leurs services aux deux Princes, quoiqu'ils ne fussent pas de leur religion : ils avoient à leur tête Claude de Levis seigneur d'Odoux, de l'illustre famille des comtes de Mirepoix, & le baron d'Ossun ; mais on les remercia sur les remontrances de Coligni, qui representa que ces gens accoûtumés à combattre dans des montagnes, & dans des lieux impraticables, ne réüssiroient pas dans les plaines ; une raison plus forte, c'est qu'il craignoit qu'à leur exemple l'amour des brigandages ne se communiquât aux troupes, qui n'y sont déja que trop portées. On en choisit seulement quelques-uns des mieux faits, & des plus agiles, que les Princes incorporerent dans leurs Gardes, de peur que si on les mettoit dans les regimens, ils ne débauchassent les autres soldats.

L'armée ayant marché à Montreal, éloigné seulement de trois lieües de Carcassonne, le trouva abandonné. Ce fut là que Biron & Teligny vinrent trouver les Princes, avec les ordres du Roi pour traiter la paix, & avec des lettres particulieres du Roi, de la Reine & du duc d'Anjou, remplies de

Nouvelles propositions de paix.

CHARLE IX. 1570.

témoignages d'amitié pour Coligny, à qui elles étoient adressées, parce qu'on le regardoit comme le chef de tout le parti Huguenot. Après qu'ils eurent exposé leur commission, Pons de la Caze répondit au nom des confédérés, qu'ils rendoient graces au Dieu tout-puissant, qui avoit enfin incliné tous les cœurs à la paix; qu'après Dieu ils remercioient le Roi leur prince & leur légitime maître, des marques de bonté qu'il vouloit bien leur donner: qu'ils le supplioient très-humblement de trouver bon qu'ils joüissent de la liberté de conscience, qui ne seroit jamais entiere, si on ne leur accordoit l'exercice public de leur religion; qu'ils esperoient obtenir de S. M. une chose si conforme à la raison & à la pieté: que sans cela ils se rendroient coupables envers Dieu d'une apostasie affreuse, & seroient justement regardés de tout le monde comme des gens détestables; que le Roi même ne pourroit jamais prendre de confiance en eux, s'ils venoient à manquer de fidélité à Dieu, & à préferer des commodités passageres à ce qu'ils devoient à leur religion. Qu'on ne devoit point leur imputer les suites funestes de cette guerre; que c'étoit malgré eux, qu'ils avoient pris les armes; qu'ils étoient tous prêts de les mettre bas, dès qu'on leur offriroit la paix à des conditions qui mettroient en sûreté, & la gloire de Dieu, & la tranquillité publique. Qu'au reste ils étoient très-obligés à Biron, & qu'ils comptoient d'autant plus sur son zéle pour le Roi & pour l'Etat, & sur sa bonne volonté pour eux, qu'ils connoissoient son courage, dont ils n'avoient que trop souvent fait l'expérience dans cette guerre: qu'ils le supplioient de leur continuer ces sentimens d'amitié, & de montrer autant d'équité & de modération en traitant la paix, qu'il avoit jusqu'alors montré de courage & de vivacité dans les combats. C'est ainsi qu'on répondit à Biron. Le prince de Navare & Coligny lui donnerent des lettres pour le Roi, pour la Reine & pour le duc d'Anjou, par lesquelles ils protestoient qu'ils souhaitoient ardemment la paix; mais qu'ils ne pouvoient y entendre, à moins qu'on ne leur accordât l'exercice public de leur religion, parce qu'ils ne pouvoient & ne vouloient rien faire qui blessât leur conscience.

Dès que Biron fut parti, on envoïa au Roi, comme on en étoit convenu, Teligny, Beauvais, & Brodeau seigneur

de la Chaſſetiere, ſecretaire du prince de Navarre : ils partirent de Montreal le vingt-troiſiéme de Mars pour ſe rendre à Châteaubriand, où étoit la Cour.

Pendant ce temps-là l'armée des Huguenots aïant marché le long de l'Aude, s'arrêta près de Narbonne, & jetta la terreur dans le païs d'alentour. Ceux de Carcaſſonne craignant pour les fauxbourgs qui ſont entre la haute & la baſſe ville, dont ils ſont ſéparés par la riviere d'Aude, & que la priſe des fauxbourgs ne fît naître aux ennemis l'envie de ſe ſaiſir de l'une ou de l'autre de ces villes, par la facilité qu'ils y trouveroient, prirent le parti d'y mettre le feu, & de réduire en cendre de très-beaux Monaſtéres de Mendians, pour ôter aux ennemis le moyen de s'en ſervir. L'armée confédérée prit Caſau près de Narbonne, & s'avança juſqu'à Monpellier. La Loüe & la Goutiniere avoient leur quartier à Lucarc, qui n'en eſt éloigné que d'une lieuë. Les troupes avoient beſoin de repos ; & la Loüe lui-même très-fatigué des marches qu'on avoit faites les jours précedens, ſe mit au lit. Goutiniere faiſoit le guet avec environ cinquante hommes, lorſque ſon frere qui commandoit dans la ville avec deux compagnies de cavalerie, & deux cens arquebuſiers, fit une ſortie la nuit du trente-un de Mars, le chargea vigoureuſement, diſſipa ce qu'il avoit de gens, & tua la Loüe & tout ſon monde avec lui, ſans qu'il en échapât un ſeul. Ainſi finit ce Capitaine fameux qui avoit tant de fois ſurpris les ennemis, & qui par ſes grands ſervices avoit merité la charge de Maréchal de camp général dans l'armée confédérée.

Mort de la Loüe.

Dans la crainte que les troupes du Roi ne fiſſent quelque indigne traitement à ſon corps, on le porta à Colombiere, qui eſt un château très-fort, & on l'y enterra. Antoine de Clermont marquis de Renel vengea en quelque ſorte ſa mort ; car il mit en fuite ceux qui l'avoient tué, & les obligea de ſe ſauver dans la ville. L'armée des Princes marcha de là à Lunel, qu'elle attaqua avec beaucoup de vigueur & d'opiniâtreté ; mais cependant ſans le pouvoir prendre. Elle ne fut pas plus heureuſe à Emargue, château appartenant à Dacier, défendu par deux compagnies d'infanterie ; mais elle prit ou par force ou par compoſition la Marguerite, ſaint Ambrois, ſaint Juſt & ſaint Privat, petites places de peu d'importance :

CHARLE IX. 1570.

elle passa ensuite près d'Uzès, & vint se rafraîchir pendant quelque-temps à Nîmes. Les curieux allerent visiter ce fameux pont construit sur le Gardon, qui passe à saint Privat: ce grand ouvrage qui coûta des sommes immenses, fut fait par les Romains pour joindre deux montagnes, par trois rangs d'arcades bâties les unes sur les autres, afin de conduire à Nîmes une fontaine qui étoit sur l'une de ces montagnes. Au sortir de Nîmes, les Huguenots prirent sainte Marie, & Mansfeld * s'empara de la Vacaire auprès d'Alais; ils marcherent ensuite, le Rhône à leur droite, par Bagnols, le S. Esprit, saint Julien & saint Just; ils passerent le Choson, qui sépare le Languedoc du Vivarez, entrerent dans cette derniere province, passerent la riviere qui baigne les murs d'Aubenas, & laisserent Poyet Dauphinois, pour commander dans la place. Montault fut emporté d'emblée; mais pendant que leur avant-garde marchoit entre le Bourg saint Andiol & Viviers, une partie de la garnison d'Avignon tomba sur l'infanterie de Pujols & du vicomte Paulin, qui faisoient l'arriére-garde, & leur tua beaucoup de monde. Cet accident les engagea à changer leur maniere de marcher, & de camper: car auparavant l'infanterie avoit ses postes d'un côté & la cavalerie de l'autre; mais leurs pertes leur apprirent à mêler ces deux corps, afin que dans les marches qu'ils faisoient par des lieux difficiles & presque impraticables, ils pûssent s'entre-secourir. Ils resolurent en cet endroit d'envoyer leur artillerie de l'autre côté du Rhône, parce qu'il étoit très-difficile de la mener le long de la rive où ils étoient. Loüis de Nassau qui avoit le plus d'autorité dans l'armée après Coligny, fut détaché avec une partie de la cavalerie, pour garder l'autre bord pendant qu'on feroit passer le canon. Lorsqu'il fut passé, saint Andiol qui commandoit dans le bourg de ce nom, en étant sorti avec un détachement de bonnes troupes, mit en déroute ceux qui gardoient le canon, & emmena au bourg saint Andiol les chariots chargés de poudre & de boulets: & voïant que les secours des Huguenots n'arrivoient point, parce que leurs quartiers étoient fort éloignés, à cause de l'incommodité des lieux, il voulut aussi emmener le canon: mais saint Jean frere du comte de Mongommery, y étant accouru, avec quelques gens ramassés à la hâte, & aïant été

* Volrad.

suivi

ſuivi par ce Seigneur & par un troiſiéme frere qu'ils avoient, il ſe donna un rude combat où ſaint Andiol fut tué & les deux freres de Mongommery bleſſés ; le canon fut repris, mais la poudre & les boulets qui étoient déja dans le bourg furent perdus.

Lorſque l'artillerie fut de l'autre côté, on inveſtit Montelimar ville de Dauphiné ſituée près des bords du Rhône: mais le ſoldat fatigué d'une ſi longue & ſi difficile marche montroit peu d'ardeur. Coligny réſolut de quitter ce païs, & de s'avancer vers la Charité. Dans ce deſſein il mit dans Granes, place très-forte, dont les Huguenots s'étoient rendus maîtres depuis peu de tems, (1) tout le canon qu'il avoit de l'autre côté du Rhône : il en laiſſa une autre partie au Pouſſin, (2) petite ville du Vivarez bâtie au pied d'une montagne dans un lieu très-avantageux, avec de bonnes murailles, & un bon château ſur la montagne : elle eſt vis-à-vis de Loriol qui eſt de l'autre côté du Rhône dans le Dauphiné.

Lorſque l'armée des Huguenots ſe fut retirée, Bertrand de Simiane de Gordes Gouverneur du Dauphiné arma quatre barques couvertes, & les poſta devant le Pouſſin, comme s'il eût eu deſſein de l'aſſieger ; mais il vouloit ſeulement empêcher que les troupes qui y étoient ne paſſaſſent le Rhône, & ne fiſſent des courſes dans ſon gouvernement. Ces barques alloient & venoient ſur la riviere, afin d'arrêter tout ce qui paſſeroit d'un bord à l'autre. Monbrun, qui étoit venu au Pouſſin avec ſaint Romain, Mirabel & ſaint Ange, eut ordre de paſſer le Rhône pour aller faire des recruës de fantaſſins, dont l'armée des Huguenots avoit grand beſoin. Car outre que les maladies en avoient fait périr beaucoup, la plûpart de ceux qu'ils avoient laiſſés en differens endroits dans ces marches difficiles qu'ils venoient de faire, s'étoient débandés, en ſorte qu'il étoit d'une néceſſité abſoluë de ſe hâter de faire des levées pour recruter les régimens. Dans ce beſoin Monbrun réſolut d'aller au de-là du Rhône : & afin de pouvoir paſſer ce fleuve & de deſcendre à terre ſans péril, il conſtruiſit à la hâte un fort quarré, où il mit quarante ſoldats choiſis avec de longues arquebuſes pour faire un feu

Monbrun paſſe le Rhône, & défait Simiane.

(1) Ce bourg eſt ſur la rive du Rhône entre Viviers & le Saint Eſprit.

(2) Cette ville eſt un peu au deſſous de Viviers.

continuel ſur les bâtimens de Simiane, qui croiſoient en cet endroit, & les empêcher d'attaquer ſes troupes à meſure qu'elles paſſeroient. Saint Ange, qui entendoit les fortifications, eut ordre de paſſer des premiers avec la compagnie de cavalerie de Monbrun, & celle de Saint Romain commandée par Luſſan gentilhomme de Languedoc ſon Lieutenant. Il eut ſoin de prendre avec lui des pionniers & des inſtrumens à remuer la terre, & dès qu'il fut ſur l'autre rive, il commença à bâtir un peu au deſſous de Loriol, un nouveau fort vis-à-vis du premier, & conſtruit de même. Ce fort étoit déja à la moitié de ſa hauteur, lorſque Simiane qui juſque-là n'avoit rien voulu croire du paſſage de Monbrun, & qui à force de temporiſer lui avoit donné le tems de ſe fortifier ſur cette rive, ſe mit enfin en mouvement avec ſa compagnie de cinquante gendarmes, cent chevaux legers, & environ deux cens arquebuſiers, & vint en diligence attaquer Monbrun. Saint Romain qui étoit reſté au Pouſſin pour attendre l'événement, ayant vû arriver les troupes du Roi, mit au haut du château le ſignal convenu pour avertir Monbrun de leur marche. Dès que ce dernier vit le ſignal, il ſe prépara au combat, & pour le faire avec plus d'avantage, il envoïa le capitaine Piégros ſe ſaiſir d'une ſauſſaye, & d'un bois touffu qui étoit ſur la gauche, pour tirer en flanc ſur les ennemis, dès qu'ils ſeroient à la portée de l'arquebuſe, ce qui fit un grand effet : car du Rouſſet Lieutenant de Simiane marchant droit à Monbrun, qui l'attendoit de pied ferme devant ſon fort, tomba dans cette embuſcade, & fut mis en déſordre avec quelque perte. Gordes qui le ſuivoit ayant voulu rétablir le combat fut renverſé lui-même par les premiers qui fuïoient ſans ordre. Du Rouſſet y fut fait priſonnier, Giffrey de Boutieres fils de ce fameux Boutieres qui s'aquit tant de gloire au combat de Carignan y fut tué avec ſoixante ſoldats. Gordes eut aſſez de peine à ſe tirer du danger par la viteſſe d'un cheval qu'un page lui donna fort à propos, car le ſien étoit rendu, & il ſe ſauva à Creſt. Après cette déroute Loriol ouvrit les portes à Monbrun. On travailla auſſi-tôt à le mettre en état de défenſe auſſi bien que le fort Saint Ange, ainſi appellé du nom de l'Ingénieur qui venoit de le conſtruire. Monbrun fut bleſſé dans ce choc, &

y perdit environ vingt hommes : sa blessure l'obligea de repasser au Poussin, pour s'y faire panser avec plus de tranquillité. Saint Romain alla prendre sa place de l'autre côté du Rhône pour faire des levées dans les évêchés de Gap & de Die.

De Gordes voulant réparer sa faute, assembla douze compagnies d'infanterie, & un corps considérable de cavalerie pour empêcher les ennemis d'achever le fort Saint Ange qui n'étoit qu'à moitié construit. Coligny informé de leur dessein, & jugeant que non-seulement il lui seroit honteux d'abandonner ses gens, mais que s'il les abandonnoit, il ne devoit plus compter sur les recruës qu'il espéroit de ce païs-là, détacha Loüis de Nassau avec quatorze cornettes de cavalerie ; & un bon corps d'infanterie pour obliger les troupes du Roi à se retirer. Nassau ayant pris une coulevrine à Aubenas, la fit passer à force de bras par des rochers impraticables, & arriva en diligence auprès du fort, où il n'y avoit que six-vingts hommes de garnison. Les troupes du Roi l'avoient déja investi de toutes parts, & fait des lignes tout au tour ; & Saintange y avoit été tué. Outre une batterie de deux pieces de canon que les ennemis avoient placée sur une hauteur, & d'où ils faisoient un feu terrible sur le fort, ils avoient sur la riviere deux barques qui le battoient d'un autre côté. Dans cette extrêmité Nassau prit un parti qu'il crut absolument nécessaire ; entre ses gendarmes il en choisit six-vingts des plus braves, & leur ordonna de passer sous le feu des barques, de marcher droit au retranchement des ennemis, & de les attaquer, pour tâcher de les mettre en désordre. Ils traînerent avec eux la coulevrine dont je viens de parler, avec d'autres petites pieces, & en ayant tiré quelques volées aux barques qui étoient sur le Rhône, il les obligerent à s'éloigner ; en même tems ils s'avancereut vers les lignes. Les ennemis craignant qu'ils ne fussent suivis d'un corps considérable de troupes, prirent l'épouvante, & sans attendre que l'ennemi vînt à eux, ils enleverent toutes leurs provisions, & se retirerent. Après la levée du siége les Huguenots mirent dans ce poste Pipet avec une bonne garnison & deux coulevrines. Ce Commandant rendit depuis de grands services, tant pour assurer ce passage,

CHARLE IX. 1570.

que pour d'autres entreprises. Bolac, Broſſay, & ſaint Ravy étoient allés à Donzere pour faire rafraichir leurs troupes ; mais ils y furent ſurpris la nuit même, & taillés en pieces par la garniſon de Pierrelate, petite place du voiſinage : tous leurs drapeaux furent enlevés par les ennemis, & Broſſay qui quelque tems auparavant avoit défait un détachement d'Italiens ſortis de Pierrelate, fut pris lui-même en cette rencontre, & conduit à Avignon.

Il y avoit de l'autre côté du Rhône dans le Vivarez, une tour gardée par quelques ſoldats de la garniſon de Salevas: les Huguenots la prirent par ruſe. Voici comment la choſe ſe paſſa ; ils firent habiller quatre jeunes garçons en femmes, & les envoïerent à la tour ſous prétexte d'y faire moudre du blé : lorſqu'ils y furent entrés, ils ſe jetterent ſur les ſoldats qui étoient au corps de garde, les tuerent & ſe rendirent maîtres de la tour. Les Princes avoient pénétré dans le Forez, & s'étoient rendus dès le vingt-ſixiéme de Mai à St. Etienne, qui avoit été ſurpris par Colombieres. D'Urfé gouverneur de la province ayant été informé de leur arrivée prend avec lui les compagnies de cavalerie de Movron & de la Valette, avec ſix compagnies d'infanterie, & ſe jette dans Monbriſon qui eſt aujourd'hui la capitale du Païs. Coligny de ſon côté ayant détaché ſaint Jean frere de Mongommery pour aller ſe ſaiſir du pont de ſaint Rambert qui eſt ſur la Loire dans un endroit, où elle ne porte pas encore bateau, tomba dans une maladie fâcheuſe, & fut en grand danger : cependant après trois ſaignées que les médecins lui firent faire très-à-propos il recouvra la ſanté. L'armée confédérée fut dans une terrible inquietude, tant que ſa maladie dura : car la vie & la prudence de ce grand homme étoit preſque ſon unique reſſource, & l'on ne peut douter qu'elle n'eût été dans un grand péril ſi la mort l'eût enlevé. Le ſeul homme qui pût le remplacer dans le commandement général étoit Loüis de Naſſau, & l'on peut dire que du côté de la naiſſance & de la valeur, il n'y avoit perſonne qui en fût plus digne ; mais il étoit fort inférieur à Coligny du côté de l'expérience, de la conduite & de la modération ; d'ailleurs il s'en falloit beauconp qu'il n'eût une auſſi grande autorité que lui dans ce parti, & l'on peut dire que toutes ces

Maladie de Coligny.

qualités n'étoient pas moins néceſſaires pour le ſoutenir que les vertus militaires. A meſure que ſa ſanté ſe rétabliſſoit, ſon parti ſembloit reprendre des forces nouvelles. Pendant qu'il étoit en Forez, Biron & Henri de Meſmes y vinrent de la part du Roi pour faire quelques propoſitions d'accommodement : mais ils s'en retournerent ſans avoir rien conclu : on ne voulut pas même leur accorder une tréve, en attendant la concluſion de la paix ; on leur donna ſeulement quelque eſpérance qu'on enverroit inceſſamment des députés à la Cour pour en traiter. Coligny au fond étoit perſuadé que jamais les Miniſtres & tous ceux qui approchoient du Roi n'y penſeroient ſérieuſement, tant que la guerre ſe feroit dans les provinces éloignées de la Cour & de Paris ; que c'étoit donc là qu'il falloit la porter, afin que le peuple fatigué des incommodités qu'elle entraîne, commençât à la déteſter & à déſirer la paix, & que ceux qui cherchoient à gagner ſon amitié, pendant que la guerre ſe faiſoit loin de lui, fuſſent obligés pour lui plaire d'entrer dans les mêmes vûës.

Il y avoit alors autour de Geneve un corps de quatre cens chevaux, & de huit cens arquebuſiers tous françois fugitifs, ramaſſés de tous côtés. Il étoit important aux Huguenots que ces troupes joigniſſent leur armée : pour leur en faciliter le moïen ils deſcendirent en Bourgogne, & écrivirent à Briquemaut qui faiſoit la guerre auprès de la Charité, de venir le plus promtement qu'il pourroit joindre les Princes avec les troupes qu'il commandoit. Il ſe met auſſi-tôt en chemin avec ſa compagnie de cavalerie, celles de Chaumont Guitry, de Clermont, de la Meſſonniere, du Tremblay, & des Eſſars, & huit compagnies d'arquebuſiers. Il traverſa le Nivernois, s'empara de ſaint Léonard, qui avoit été démantelé dans la premiere guerre civile, & après avoir donné une vingtaine de jours à ſes troupes pour ſe refaire de leurs fatigues, il entra dans les montagnes du Morvant, força Tiſy en Charolois, fit planter des échelles à la ville de Layé en Beaujolois, & la prit par compoſition ; delà il marcha vers Charlieu, où il y a une Abbaye fameuſe, & tenta envain de s'en emparer. Les Princes pendant ce tems-là ayant laiſſé ſaint Etienne prirent leur marche par le Forez, par ſaint Symphorien & par Roüanne, & étant venus camper près de

CHARLE IX. 1570.

Clugny, ils ſommerent la place : mais comme il lui vint du ſecours de la ville de Mâcon elle refuſa de leur ouvrir les portes. Les Princes continuerent leur marche par ſaint Leonard, place voiſine de Châlon-ſur-Saône, & arriverent à Arnay-le-Duc, qu'ils prirent, parce qu'ils y arriverent avant qu'on eût rien ſçû de leur marche.

Les Miniſtres du Roi voïant quel étoit le deſſein des Huguenots, font mettre ſur pied une grande armée pour en empêcher l'exécution. On en donna le commandement général au maréchal de Coſſé, * homme également prudent & brave. La Reine lui recommanda ſur-tout d'empêcher que l'armée des Princes n'approchât de Paris, de s'oppoſer à tous les efforts qu'ils feroient pour cela, & de leur donner bataille, s'il trouvoit jour à le faire avec avantage. Coſſé ſe rendit d'abord à Orleans, dont il étoit gouverneur, donna ordre aux garniſons des places, qui étoient ſur ſa route, de le joindre, entra dans le Berry & de-là dans le Nivernois, & le dix-ſept de Juin il paſſa la Loire à Dezize, d'où il vint camper à Autun, puis à Solis, & de-là au Mont Saint-Jean ; & enfin le 25 de Juin il parut à la vuë des ennemis. En arrivant, il commença par ſe ſaiſir d'une colline aſſez étenduë, & couverte de bois taillis entrecoupés de haies, d'où l'on deſcendoit par une pente douce dans une vallée, qui ſéparoit cette colline d'une autre qui étoit vis-à-vis, & ſur laquelle l'armée des Huguenots étoit campée.

* Artus.

Bataille d'Arnai-le-Duc.

Il y avoit dans l'armée du Maréchal quatre mille Suiſſes, ſix mille fantaſſins François, trois mille chevaux tant François qu'Allemans & Italiens, & douze pieces de canon. Voici quel étoit l'ordre de bataille. La premiere ligne étoit appuïée au Mont Saint-Jean & au château de Clomo, & couverte à ſa gauche par les Gendarmes qui occupoient un long terrain. Il avoit placé plus loin un corps d'Arquebuſiers, couvert par les bois : derriere eux & ſur leur droite étoit rangée la cavalerie. Sa bataille s'étendoit ſur la droite du côté d'Arnai ; c'étoit l'endroit de la colline le plus roide & le plus difficile à deſcendre. Il y avoit poſté ſes Suiſſes & quelques Allemans, qui après la déroute de Moncontour, avoient rendu les armes, & pris parti dans les troupes du Roi. Il avoit fait placer deux batteries ſi avantageuſement, qu'elles in-

commodoient extrêmement les confédérés. Leur armée n'étoit composée que de deux mille cinq cens Arquebusiers ; c'étoit tout ce qui leur restoit d'infanterie, excepté quelques recruës peu nombreuses qui leur étoient venuës depuis peu de Dauphiné ; le reste étoit péri par les maladies & par les autres accidens de la guerre, ou s'étoit débandé par l'ennui de la faire si loin de leur païs. Ces recruës nouvelles étoient commandées par Saint-Jean frere de Mongommery, par Briquemaut le jeune, par Rouvray & par Messonniere. Comme elles avoient eu à marcher par des chemins très-difficiles & environnés d'ennemis, on leur avoit permis, pour les soulager, d'avoir des chevaux, dans la pensée qu'elles en seroient plus en état de combattre, s'il étoit nécessaire de le faire : mais cet exemple fut pernicieux par la suite ; car dans le relâchement où tomba depuis la discipline militaire, l'infanterie se donna la liberté d'avoir des chevaux, non plus pour le besoin, mais pour faire des courses loin du camp, & piller le païs. Leur cavalerie n'étoit composée que de deux mille hommes, dont mille étoient des gentilshommes François très-bien équipés, & les mille autres étoient le reste de dix-huit compagnies Allemandes, fort mal armés ; parce qu'en perdant leurs bagages, les uns avoient aussi perdu leurs armes, & que les autres fatigués de leurs poids dans une si longue marche, les avoient jettées. Ils avoient laissé leur artillerie en Dauphiné ; ce qui donna la hardiesse aux païsans de les suivre, & de les harceler sans cesse dans leur marche : ils avoient fait depuis huit mois plus de quatre cens lieuës. C'est avec ces troupes que les Princes sortirent d'Arnai, pour se poster sur la colline opposée à celle qu'occupoit l'armée du Roi. Leur champ de bataille étoit moins long que celui de Cossé, mais plus large & plus coupé de vallons, qui les mettoient à couvert du canon des ennemis. Il y avoit entre les deux armées une vallée coupée par deux étangs d'eau vive, qui se réunissoient en s'écoulant. Saint-Jean se posta au retranchement que les Huguenots avoient fait sur l'étang qui étoit le plus près d'eux, & Rouvrai avec quatre cens Arquebusiers, dans le moulin qui étoit en face de la ville. Nassau menoit la premiere ligne sous le prince de Navarre, & le marquis de Renel la seconde sous le prince de Condé. Les mille chevaux François se partage-

CHARLE IX.
1570.

rent en ſix troupes ; on n'en fit pas davantage, parce que l'expérience avoit appris qu'il y avoit moins de danger à combattre ſerré, qu'à occuper un grand terrain. Les Princes voulurent ſe trouver au combat, pour encourager les troupes par leur préſence. Coligny commandoit la troiſiéme ligne, & les trois qui reſtoient avoient pour commandans, Mongommeri, Genlis *a* & Briquemaut *b*. Volrad de Mansfeld avoit partagé de même ſa cavalerie Allemande. Il y avoit entre les deux collines une petite hauteur qui s'abaiſſoit inſenſiblement ; le haut étoit couvert de grands arbres fort élevés, & en bas c'étoit un bois taillis. Comme ni l'une ni l'autre armée ne s'étoit emparée de cette colline, elle ſembloit réſervée pour être le prix du vainqueur.

a Jean d'Hangheſt.
b François.

Les troupes du Roi commencerent l'action par tenter le paſſage du ruiſſeau qui ſéparoit les deux camps ; mais après un combat opiniâtre de ſept heures, où leurs troupes fatiguées furent ſans ceſſe relevées par des gens frais, ils furent obligés de ſe retirer avec perte. Ils envoïerent enſuite des troupes pour chaſſer Saint-Jean du retranchement qui étoit ſur l'étang, & donnerent ordre à La Valette de les ſoutenir. Ce détachement aïant paſſé le ruiſſeau, & forcé la tête du retranchement, ſe trouva expoſé au feu des Arquebuſiers de Saint-Jean, qui le voïoient en flanc ; & après une perte conſidérable, il commença à plier. La Valette étant accouru à leur ſecours, arrêta leur fuite. Mais de Piles envoïé par Coligni, & ſuivi par Mongommery, eut bientôt rétabli le combat. Rouvrai qui gardoit le chemin qui conduiſoit à la ville, fut attaqué dans le même temps. Coligni appréhendant qu'il ne fût forcé, & que les ennemis maîtres de la place, où il n'étoit point reſté de troupes, ne vinſſent enſuite les prendre par derriere, & les enfermer comme dans des toiles, dont il auroit été preſque impoſſible de ſe ſauver, détacha Renel avec une bonne troupe, pour ſoutenir Rouvrai qui avoit grand beſoin de ce ſecours. L'arrivée de Renel arrêta l'impétuoſité des Catholiques, & rétablit le combat. Dans le même temps Mongommery & Briquemaut deſcendirent dans la vallée, où une partie de l'armée du Roi étoit déja : le combat y fut très-vif de part & d'autre. Strozzi & la Châtre s'y comporterent avec beaucoup de valeur : mais enfin aïant été

repouſſés,

repoussés, & obligés de repasser le ruisseau, ils se retirerent à leur gros qui commençoit à s'ébranler. Les Suisses & la cavalerie Allemande, qui le couvroient, les uns d'un côté, les autres de l'autre, ne firent aucun mouvement pendant tout ce temps-là, & furent simples spectateurs. Bellegarde capitaine de cavalerie fut tué dans l'action, & les Huguenots firent beaucoup de prisonniers. De leur côté ils perdirent Deschamps enseigne de la Colombiere. Clermont & les capitaines James & Brune furent blessés; mais le premier le fut dangereusement. Moneins lieutenant de l'infanterie Françoise poursuivant avec trop d'ardeur les troupes du Roi, qui se retiroient, fut envelopé & pris par un corps d'Italiens qui retournoient au combat. Les Huguenots qui étoient demeurés sur la colline avec la cavalerie Allemande, descendirent alors dans la plaine, & se mirent en devoir de passer le ruisseau: mais comme ils étoient en petit nombre, Coligni les arrêta, quoiqu'il connût leur valeur. Cossé donna ordre à son infanterie de faire un feu continuel sur eux, ce qui les incommoda beaucoup: car comme ils étoient fort serrés, presque tous les coups portoient. Pour y remedier, sans en venir à un combat général, que le Maréchal tâchoit d'engager, Coligni leur envoïa ordre de reculer peu à peu; & pour leur en faciliter le moïen, il fit un détachement de soldats choisis du régiment de Saint-Jean, pour tenir les Catholiques en respect. La journée se passa ainsi. Le lendemain les deux armées reparurent au même endroit, & dans le même ordre de bataille: mais après quelques volées de canon, elles se retirérent sans combat, l'une d'un côté, l'autre de l'autre. Les deux Généraux instruits par l'essai qu'ils avoient fait la veille, jugerent que celui qui voudroit attaquer l'autre dans son poste, ne pourroit le faire sans s'exposer à être battu.

Les Princes aïant marché en diligence par Autun, Moulins-Engilbert (1), Dampierre, & Châteauneuf, vinrent en quatre jours de marche se poster entre la Charité, Sancerre, Antrain (2) & Vezelai, toutes places qui tenoient pour eux. La Valette les poursuivit: mais comme ils marchoient sans

(1) Ce n'est pas Moulins en Bourbonnois, c'est une petite ville du Nivernois qu'on appelle Moulins-Engilbert.

(2) Petite ville entre l'Yonne & la Loire, à quatre ou cinq lieuës de Sancerre.

CHARLE IX. 1570.

bagages, il lui fut impossible de les joindre. Lorsqu'ils furent à la Charité, Coligni qui étoit las de la guerre, leur conseilla d'envoïer au Roi des Députés : on choisit pour cela Teligni, Beauvais, Arnaud de Cavagnes Conseiller au Parlement de Toulouse, & la Chassetiere secretaire du prince de Navarre. Ils partirent le septiéme de Juillet, & se rendirent à la Cour avec plein pouvoir pour traiter.

Tréve de dix jours.

Cependant ils préparerent trois coulevrines & cinq mortiers, avec des piéces de campagne pour quelque entreprise ; mais on n'en fit aucun usage, parce que l'on fit une tréve, qui devoit commencer le quatorziéme de Juillet, & finir dix jours après ; & l'on convint de ne faire aucune hostilité pendant tout ce temps-là. Les ôtages furent donnés de part & d'autre, Saint-Remi pour le Roi, & Saint-Simon pour les Princes.

Cependant la guerre se continua dans les païs éloignés. De Gordes investit Loriol, qui avoit ouvert ses portes à Monbrun après la déroute des troupes qui assiégeoient le fort S. Ange. Mirabel étoit dans la place avec deux cens hommes de garnison. De Gordes y fit venir du canon, & lorsqu'il eut renversé la muraille & fait une brêche considérable, il y fit donner l'assaut : mais ses troupes furent repoussées, & la brêche fut réparée. De Gordes ne jugea pas à propos de les remener à l'assaut, persuadé que la place, qui manquoit de beaucoup de choses, seroit bientôt forcée de se rendre : mais Monbrun qui étoit dans le château de Granes à deux lieuës de-là, trouva moïen, pendant que la garnison étoit aux mains avec les assiégeans, de faire entrer dans la place cinquante païsans chargés de poudre, de méche & de farine. Autant que ce secours abattit le courage des troupes du Roi, autant il releva celui des assiégés ; de sorte qu'ils garderent ce poste jusqu'à la paix. L'entreprise que les Catholiques firent en même temps sur Corp, dans le diocèse de Gap, n'eut pas un succès plus heureux.

Exploits en Saintonge & en Poitou.

La guerre se faisoit avec beaucoup plus de vivacité dans la Saintonge & dans le Poitou. Puytaillé le jeune assiégea Rochefort, où Menil commandoit au nom de Soubize avec soixante hommes. Il l'avoit investi du côté de la terre, & le baron de la Garde, qui étoit à l'ancre à l'embouchure de la Charante, le bloquoit du côté de la mer. La Nouë informé

de cette disposition, partit de la Rochelle avec Soubize, quarante cavaliers choisis, les compagnies des capitaines la Garde, Normant & Mondin, & se rendit, avant qu'on sçût sa marche, sur le canal qui séparoit les galeres de la ville. Il le passa partie sur des poutres que l'on jetta en travers, partie à la faveur du reflux de la marée, ses soldats ayant de l'eau jusqu'à la ceinture; & il jetta une telle épouvante dans le camp des assiégeans, que quelque effort que fît Puytaillé pour les retenir, ils abandonnerent leurs lignes & leurs équipages, & s'enfuirent. Il y en eut une partie, qui faute de connoître les lieux, alla se jetter dans les trous des marais salans, & qui y périt : les autres gagnerent avec beaucoup de peine le rivage de la mer, où le baron de la Garde les reçut sur ses galeres. Le moulin qui étoit sur le canal, & qui étoit gardé par Goioniere, fut attaqué & pris après quelque combat, la garnison s'étant retirée pendant la nuit. Puytaillé également honteux & piqué, & voulant avoir sa revanche, s'en alla à S. Jean-d'Angely joindre Puygaillard, qui songeoit à bloquer de tous côtés la Rochelle. La Noue informé de son dessein, se met en campagne avec des troupes pleines d'ardeur, & fait un détachement pour reconnoître les ennemis. Ses gens s'étant avancés sans précaution, & ayant vû que les Catholiques étoient beaucoup plus forts qu'ils ne s'étoient imaginé, prirent l'épouvante, & s'enfuirent en desordre vers le gros de leurs gens, à qui ils communiquérent leur fraïeur. La Noue emploïa inutilement les caresses & les discours pour les rassurer, tout cela fut inutile; sa troupe se dissipa de côté & d'autre, sans avoir presque vû l'ennemi, & se sauva jusqu'à la Rochelle, comme frapée d'une terreur panique. Ce fut la revanche de la déroute des Catholiques à Rochefort; & la Riviere aïant écrit à la Noue qu'il étoit satisfait, se retira en Saintonge.

Puygaillard avoit fort envie d'attirer à un combat les Huguenots qui étoient dans les garnisons de son voisinage,& qui n'en sortoient que pour faire des courses. Il crut qu'il les y forceroit, s'il bouchoit toutes les avenuës par où l'on arrivoit à la Rochelle. Dans cette vûë, il se met à construire des forts aux environs de Luçon, à Triaise, à Charrie & à Moureilles, où aboutissent les levées sur lesquelles il faut nécessairement

CHARLE IX. 1570.

passer pour aller du Poitou à Marans & à la Rochelle. Ces levées avoient été faites autrefois pour la commodité des voïageurs ; & comme il étoit à craindre qu'elles ne fussent souvent inondées par les débordemens des marais voisins, on avoit fait des fossés au-dessous pour écouler les eaux. Il fit couper ces levées, & fit élever un fort de terre, capable de contenir quatre compagnies de gens de pied, que l'on y mit en effet sur le champ sous le commandement de Mascaron. En peu de temps son fort fut en état de fermer le chemin de la Rochelle aux Confédérés. Après quoi il ne douta plus que les Rochelois ne fissent les derniers efforts pour se délivrer d'un voisinage si incommode. Pour les y engager encore mieux, il sépara ses troupes, & les envoïa partie à Niort, partie à S. Maixent, & partie à Bressuire, & fit adroitement courir le bruit que les Catholiques avoient été taillés en piéces à Arnay-le-Duc, & qu'il avoit ordre d'envoïer au Roi ce qu'il avoit de troupes. La Nouë, qui étoit l'homme du monde le moins crédule, n'ajoûta pas beaucoup de foi à ce bruit. Les bonnes nouvelles, dit-il, qui nous viennent par la voie des ennemis, doivent toujours nous être suspectes, & il est bon d'être en garde contre les piéges qu'ils pourroient nous tendre ; je souhaite pourtant que celle-là soit vraie, & si elle est absolument fausse, je tire de ce qu'on en a publié, un bon augure pour l'avenir ; poussons nos avantages, & agissons de maniere, qu'on ne puisse nous reprocher d'avoir manqué l'occasion. En même temps, il se met en campagne. Puviaut aïant sçû que Girard de Roussiere avoit fait une partie de chasse dans la forêt de Vouvant, & qu'il y avoit invité Puygaillard, l'Evêque de Tulle * & la Freseliere, il voulut avoir sa part de la fête. Dans ce dessein il sortit de Marans avec deux compagnies de cavalerie, après avoir fait prendre les devants à Daviere avec une troupe de gens d'élite. Puygaillard qui craignoit quelque embuscade, avoit de son côté détaché Mascaron avec 30 chevaux armés à la legere: mais étant tombés dans la marche de Daviere, ils furent tous tués ou mis en fuite. Mascaron fut obligé pour sauver sa vie de se cacher dans les bleds, qui étoient déja grands. Daviere poursuivant les fuïards avec trop de chaleur fut tué ; cette perte consola Puygaillard de la sienne. Puviaut étant venu au rendez-vous,

* Genouillac.

où Rouſſiere devoit donner à dîner à Puygaillard, & ayant trouvé le lieu vuide, conſomma les viandes qu'on avoit aprêtées pour d'autres, & ayant à quelque pas de là rencontré Rouſſiere auprès de ſon château de Cudebray, il le prit & le mena à ſainte Gemme. Ayant ſçû des priſonniers qu'il y avoit peu de vivres à Luçon, & que ſi on preſſoit vivement cette place, elle ſeroit bientôt priſe de force, ou obligée de ſe rendre faute de proviſions, avant que Puygaillard eût le tems d'aſſembler ſes troupes, il conſeilla à la Noüe de marcher de ce côté-là. Ce dernier y conſentit volontiers,& ayant pris trois pieces de canon, trois cens Allemans ſous la conduite d'Hector Reynel, onze compagnies d'infanterie, & quatre cornettes de cavalerie, il marcha du côté de Luçon. Puygaillard qui ne ſouhaitoit rien tant que d'engager les Huguenots à un combat général, ayant été averti de la marche de la Noüe par Maſcaron raſſemble toutes ſes forces. Il avoit neuf compagnies tant de Gendarmes que de Chevaux legers, la ſienne, celle de Jean de Sourche de Malicorne, celle de Boüillé gouverneur de Nante commandée par Gaſtemor, guidon de cette compagnie, les deux compagnies Italiennes de Jule Centurione, & de Charle de Birague, trois régimens d'infanterie qui faiſoient dix-huit compagnies preſque toutes compoſées de vieux ſoldats. Toutes ces troupes étant aſſemblées, il laiſſe ſes bagages à Fontenay pour faire plus de diligence, marche deux jours & deux nuits de ſuite ſans prendre preſque ni repos ni nouriture, & il vient camper le quatorze de Juin devant ſainte Gemme. Il commença par s'emparer de l'avenuë du monaſtere de Moreilles qui mene à la Rochelle, afin d'ôter aux Huguenots toute eſpérance de pouvoir ſe ſauver par ce côté-là. Cependant il fit courir le bruit à Fontenay, qu'il étoit malade d'une fievre ardente, & afin qu'on en doutât moins il envoïa chercher des médecins, & tout le monde le vit dans ſon lit la veille de ſon départ. Il prit les devants ſuivi ſeulement de douze cavaliers, & étant arrivé avant ſes troupes à ſainte Gemme, (1) il envoïa un Trompette dans la ville ſous prétexte de traiter de la rançon de Rouſſiere, mais en effet pour y confirmer le bruit de ſa maladie, & pour reconnoître l'état de la

(1) Petite ville à une lieüe environ de Luçon.

CHARLE IX. 1570.

place & de la garniſon. Sa fineſſe tourna contre lui : car Puviaut interrogeant avec beaucoup de curioſité ce trompette, comme cela ſe fait d'ordinaire, le ſurprit en menſonge, & l'ayant menacé de le faire mourir s'il ne lui diſoit la verité, le trompette effraïé lui découvrit le deſſein de Puygaillard, & avoüa qu'il étoit fort près de la ville avec toutes ſes forces, mais très-fatiguées de la marche forcée qu'il leur avoit fait faire. Sur cela Puviaut fait plier bagage & va joindre la Noüe à qui il découvre les deſſeins de Puygaillard.

Les troupes du Roi ne marcherent pas avec autant de ſilence qu'il auroit été néceſſaire, & il leur arriva ce qui arrive preſque toujours dans les marches de nuit, tout y étoit en confuſion, une partie de l'arriere-garde avoit gagné la tête, ceux qui conduiſoient le corps de bataille ſe trouvoient mêlés avec l'arriere-garde, quelques-uns furent engagés dans des marais impraticables par leurs guides qui ne connoiſſoient plus les chemins, & appellant par des ſiflets ou par des cris effroïables leurs compagnons à leur ſecours, ils avoient fait connoître dans tous les environs la marche de cette armée.

Puviaut qui en fut averti par ſes eſpions, & plus encore par le bruit que faiſoient ces troupes en arrivant, ſortit de bonne heure de ſainte Gemme. Les ſoldats de Puygaillard étant entrés dans la place ſe mirent à piller, comme s'il n'y avoit plus eu d'ennemis á craindre, & leur chef eut beaucoup de peine à les faire revenir aux Drapeaux. Entre ceux qui arrivoient, les uns étoient ſi fatigués, qu'ils ne ſongeoient qu'à prendre du repos ; d'autres couroient de côté & d'autre ſans ordre & ſans regle, comme s'ils avoient été hors de péril, & ſe moquoient des ordres de leur général. Dès que Puviaut eut atteint le camp, la Noüe aſſemble les principaux officiers de ſes troupes pour délibérer ſur le parti qu'ils avoient à prendre, il leur fit comprendre, qu'il falloit combattre l'ennemi, ou ſe retirer ſur le champ. Que dans l'incertitude de ce qui s'étoit paſſé entre l'armée du Roi & celle des Princes, c'étoit beaucoup que de hazarder un combat. Que ſi l'armée des Confederés étoit battuë, la victoire ſur Puygaillard, quand même ils la remporteroient, auroit toujours quelque choſe de triſte, puiſqu'ils l'achetoient par

la perte de beaucoup des leurs. Il paroît donc, ajouta-t-il, que nous devons penſer à une prompte retraite ; mais ce dernier parti a encore ſes difficultés & ſes périls. Balancez donc tout, & aviſez à ce que les conjonctures preſentes demandent de nous.

La Noüe par ſon caractere & ſon inclination particuliere, étoit naturellement porté à combattre ; cependant, ſoit modeſtie, ſoit prudence, il paroiſſoit toujours douter du parti qu'il devoit prendre : & comme il étoit beaucoup plus ſenſible au peril d'autrui qu'au ſien propre, il laiſſoit à chacun une entiere liberté de dire ce qu'il penſoit. Enfin on ſe détermina pour le combat ; les chefs étoient tous de cet avis, & Puviaut le fortifia beaucoup par ſon autorité, en diſant que ſi l'on attaquoit vigoureuſement les ennemis fatigués de leur marche, couverts de pouſſiere, & accablés de ſommeil, la victoire étoit indubitable ; mais qu'en tout évenement, le Dieu tout puiſſant, ſous les auſpices duquel ils s'étoient raſſemblés, auroit ſoin de ſes ſerviteurs, & qu'il ne les abandonneroit pas, pourvû qu'ils ne l'abandonnaſſent point eux-mêmes. Tout le monde ayant applaudi à ſon avis, la Noüe s'y rendit auſſi : & ravi de voir cette unanimité parfaite, il diſpoſe tout pour l'action, il recommande aux généraux d'avertir leurs ſoldats de combattre de près, de ſerrer les ennemis, de les charger ſans relâche par tout où ils les verroient en pelotons, de peur qu'ils ne ſe ralliaſſent dans leur fuite, & qu'ils ne revinſſent les charger, lorſqu'ils auroient rompu leurs rangs. Les Miniſtres de leur côté n'oublioient rien pour animer les ſoldats, & les engager à combattre courageuſement. Ce fut dans cette diſpoſition qu'ils ſe mirent en bataille. Le chemin de ſainte Gemme à Luçon eſt bordé de foſſés très-profonds, & de hayes très épaiſſes, pour empêcher les voïageurs d'entrer dans les vignes : car les vignobles dont tout ce païs eſt plein, ſont tantôt contigus, tantôt ſéparés par des intervalles qui vont aboutir aux plaines voiſines. Ce fut là que la Noüe plaça ſes troupes hors du chemin : & voici l'ordre qu'il y mit. Saint Etienne marchoit à la tête avec un corps d'arquebuſiers choiſis & trente gendarmes, la Roche Dugué ſuivoit avec quinze ; & Puviaut fermoit la marche avec quarante. L'infanterie fut poſtée dans un carrefour au-

Combat de ſainte Gemme. Défaite des Catholiques.

CHARLE IX. 1570.

près d'un moulin qu'on rencontre au sortir de Luçon, & Soubize la couvroit sur les flancs. Pour la Noüe, il se plaça avec l'élite de sa cavalerie entre la place qu'il assiégeoit, & l'armée qu'il vouloit combattre : ce parti étoit aussi hardi que dangereux, mais d'une nécessité absoluë dans la conjoncture presente. Par ce moïen il se trouvoit à portée de courir au secours des troupes qu'il avoit laissées devant la place, si elles étoient pressées par la garnison, & de soutenir Puviaut s'il en étoit besoin. Il détacha outre cela quelques volontaires pour charger en même tems que saint Etienne & Puviaut.

Puygaillard ayant à grand peine fait sortir ses gens de sainte Gemme, fit courir le bruit, pour les encourager, que les ennemis avoient pris la fuite, & qu'ils avoient déja passé le canal qu'on nomme le passage de Beraud pour se retirer à Marans. Voici l'ordre de sa bataille. Il mit quelques volontaires derriere ces hayes dont j'ai parlé, & fit avancer un régiment d'infanterie dans la plaine, qui est au dessous de la vallée d'Erauld. Dans le tems qu'il se disposoit à couvrir cette infanterie de quelque cavalerie, La Noüe envoïa dire à saint Etienne de charger ces cavaliers pendant qu'ils passoient le fossé un à un, & de ne leur pas donner le tems de se former. Saint Etienne y courut aussi-tôt, & chargea si furieusement Hervilliers lieutenant de Malicorne qui venoit à lui avec vingt-cinq cavaliers, qu'il le mit en désordre, & le renversa sur le gros de leurs soldats qui en furent ébranlés & prêts à prendre la fuite. Mais Puygaillard les ayant un peu rassurés, ils se disposerent à repousser l'ennemi qui venoit à eux. Ce fut alors que Puviaut qui suivoit saint Etienne tomba sur leur gauche avec tant de vigueur, qu'il la rompit & la renversa sur leur infanterie, qui fut mise en désordre, ou écrasée sous les pieds des chevaux. Puygaillard eut beau rappeller les fuïards, & prendre Dieu & les hommes à témoin, il fut enfin obligé de céder au torrent, & de s'enfuir avec une partie de ses gens jusqu'à Fontenay, qui est à quatre lieües de sainte Gemme. Le combat fut plus opiniâtré entre les volontaires des deux partis. Après avoir fait leur décharge, ils en vinrent aux mains & combattirent pendant un tems considérable homme à homme, corps à corps, jusqu'à ce que ceux du parti du Roi, qui voïoient d'un côté leur propre cavalerie

valerie marcher ſur le ventre à leur infanterie, & les Huguenots faire un grand carnage du reſte, épouvantés de l'autre par les cris horribles de ces malheureux ; ſentant d'ailleurs leurs forces épuiſées, perdirent enfin courage. Dans ces circonſtances, l'infanterie ennemie venant les charger, ce ne fut plus qu'une boucherie affreuſe ; les Allemans qui avoient encore devant les yeux leur défaite de Moncontour, ne faiſoient aucun quartier ; & ſi la Noüe, qui étoit l'homme du monde qui aimoit moins le ſang, n'eût arrêté ces furieux, ils n'en auroient pas laiſſé un ſeul en vie. Du côté de Puygaillard il y eut bien cinq cens hommes de tués, mais preſque tous gens de diſtinction, lieutenans colonels, capitaines & enſeignes : car pour les colonels, comme ils n'aimoient pas à ſervir ſous Puygaillard, ils ne ſe trouverent point à cette action. Le nombre des priſonniers fut beaucoup plus grand, & on enleva aux Royaliſtes ſeize drapeaux & deux étendarts. En parlant des morts, je dois faire mention d'un ancien officier d'un vrai mérite ; c'eſt le capitaine Louis Marguerin né d'une famille obſcure de Graſſe en Provence. Comme il avoit ſervi long-tems en Piemont, en Toſcane, & dans l'iſle de Corſe, & qu'il avoit toute ſa vie été attaché à Pierre Strozzi, la plûpart des Hiſtoriens le font Italien, mais ils ſe ſont trompés. Après la mort de Pierre Strozzi, il s'attacha à Philippe Strozzi ſon fils, colonel général de l'infanterie françoiſe, & il parvint à être le premier capitaine dans le régiment des Gardes. Il en fit les fonctions ce jour-là, & pendant qu'il rempliſſoit tous les devoirs d'un grand capitaine, ſoit en exhortant le ſoldat, ſoit en lui donnant l'exemple, il fut tué en combattant vaillamment à la tête de ſa compagnie. Tel fut le ſuccès du combat de ſainte Gemme qui ſe donna ſous les auſpices, & ſous la conduite de la Noüe. Je me ſuis trouvé d'autant plus obligé d'en parler, que la Noüe le plus généreux des hommes, qui a écrit ſur les guerres civiles avec autant de fidélité que de jugement, toujours diſpoſé à relever le mérite des autres, & très-réſervé ſur le ſien, n'a pas dit un mot de cette victoire.

Après la déroute de l'armée Catholique, les Huguenots retournerent au ſiege de Luçon, & arborerent ſur la tranchée les drapeaux qu'ils venoient de prendre. Maſcaron

rendit la place ſans autre condition, ſinon que lui & ſa garniſon auroient la vie ſauve. On y prit encore quatre drapeaux qui furent joints à ceux de la journée de ſainte Gemme & portés tous à la Rochelle. Maſcaron s'étant plaint qu'on lui avoit enlevé quelques bagages contre la parole qu'on lui avoit donnée, la Noüe obſervateur religieux non-ſeulement de ſa parole, mais encore de celle des autres, lui donna pour le dédommager quatre cens écus d'or qu'il avoit reçûs pour la rançon d'un priſonnier. Comme on déſarmoit les ſoldats, il s'en trouva qui préfererent la mort à la honte de ſe voir ainſi dépoüillés, & qui ſe firent tuer plûtôt que de rendre leurs armes. Un enſeigne entre autres s'étant envelopé dans ſon drapeau déclara qu'on ne le lui arracheroit qu'avec la vie: en effet il fut tué en le défendant.

Puviaut fut d'avis d'aller tout de ſuite à Fontenai; les troupes du Roi en étoient ſorties, & y avoient laiſſé un commandant Breton nommé Bompas avec quatre enſeignes. On prit d'emblée le faubourg qui eſt auprès de la porte ſaint Michel. La ville n'eſt pas forte, ſes murailles ſont mauvaiſes, & ſes tours en trop petit nombre. La Vandée qui y paſſe, & qui y porte bateau lui donne de grandes commodités. Cette riviere tombe dans la Seure auprès de Marans. De l'autre côté de la Vandée il y a un faubourg très-peuplé, à cauſe des foires célebres qui s'y tiennent deux fois l'an. L'attaque ſe fit par cet endroit; mais comme le canon ne faiſoit rien, la Noüe retourna à la porte de ſaint Michel, & s'étant approché ſeul pour examiner avec plus d'attention l'endroit qu'il vouloit attaquer, il reçut au bras gauche un coup qui lui caſſa l'os. La bleſſure fut ſi grande qu'il falut le tranſporter à la Rochelle; la gangrene s'y mit, & il conſentit qu'on lui coupât le bras. Soubize alla prendre ſa place. L'accident de la Noüe ayant rallenti l'ardeur des troupes, & le bruit s'étant répandu que Puygaillard enverroit bien-tôt du ſecours aux aſſiégés, on fut ſur le point de lever le ſiege, on commença même à ôter le canon du lieu où il étoit en batterie, afin d'être plus en état de ſe retirer s'il le falloit. Ce mouvement fit croire aux ennemis qu'on alloit dreſſer la batterie du côté de la porte ſaint Michel; ils craignirent d'être forcés, & demanderent à capituler. Ayant obtenu la vie ſauve, avec armes &

bagages, ils se rendirent, malgré les remontrances de Nicolas Rapin qui commandoit dans la ville, & qui étoit extrêmement haï des Huguenots, parce que c'étoit lui qui leur avoit débauché Landereau.* Cet officier qui avoit autant de jugement que de valeur, voïoit bien que pour peu qu'on fît durer le siége, les ennemis seroient obligés de le lever, parce qu'il ne doutoit pas que Puygaillard qui étoit dans leur voisinage, ne vînt bien-tôt à leur secours. Ainsi il fit tout ce qu'il put pour empêcher que la place ne se rendît, mais inutilement. La garnison sortit le vingt-huitiéme de Juin, & fut conduite en sûreté jusqu'à Niort, suivant la capitulation. Le gouvernement de la place fut donné à Belleville Languillier.

CHARLE IX. 1570.

* De Rouault

Du côté de la Saintonge & de l'Angoumois on avoit beaucoup parlé de se mettre en campagne; mais la jalousie des chefs l'avoit toûjours empêché. Enfin sur le bruit de l'avantage remporté à sainte Gemme, la reine de Navarre s'efforça de les réveiller de leur assoupissement, leur donna pour Général René de Rohan seigneur de Pontivy, son proche parent, & les exhorta à faire quelque entreprise. Rohan se mit donc en chemin avec les compagnies de gendarmes de sainte Memme gouverneur d'Angoulême, de Cognée de Chaumont, de Toret gouverneur de Coignac & de saint Auban, & avec les trois regimens d'infanterie de Blacons, de Glandaye & de Bretauville, il fut joint par les troupes du Poitou & de l'Aunis, conduites par la Rochefoucaud. Le rendez-vous étoit au pont l'Abbé, où tout se rassembla au jour dont on étoit convenu. La premiere entreprise fut contre les isles de Saintonge : on se saisit d'abord de l'avenuë de Marennes; ensuite on prit Yers, (1) & l'on y mit six compagnies d'infanterie, & la compagnie de cavalerie de Soubize sous les ordres de Poyet. De là on alla à Broüage, & à la ville de Pons Mirembeau, qu'on appelloit de son nom Jacopole.(2) La Riviere l'avoit fortifiée depuis peu, par l'avis de l'ingénieur Bellarmat Besano, de Castricio d'Urbin, & du chevalier Horologio. Ces fortifications consistoient en un fossé qu'on avoit creusé autour, & en quatre

(1) Petite ville à une lieuë de Broüage.

(2) Apparemment que ce Pons s'appelloit Jaque.

CHARLE IX. 1570.

baſtions faits avec des mâts enfoncés en terre, remplis de gravois, & couverts de gazon. Cette ville a un canal où les vaiſſeaux marchands ſont en ſûreté contre les vents en quelque ſaiſon que ce ſoit. Les Huguenots aïant fait paſſer leurs troupes derriére la place, ſe poſterent ſur le canal, & envoïerent dans l'iſle d'Oleron leur flote, composée d'un gros vaiſſeau, de deux petits, d'une galére, de trente-cinq barques bien armées, & de quatre cens hommes de troupes reglées, ſous la conduite de la Minquetiere.

L'iſle d'Oleron, qui s'appelloit autrefois l'iſle de Ulies, eſt ſituée vis-à-vis de Broüage : Moncaurel rendit d'abord les forts de ſaint Pierre & de ſaint Denis. Les Inſulaires attachés à la doctrine de Calvin, & fort las des courſes des troupes du Roi, ſe joignirent aux Huguenots, & leur rendirent de grands ſervices. Sarniguet qui commandoit dans le château avec deux compagnies que lui avoit données la Riviere, aïant fait une ſortie avec dix mouſquetaires, fut envelopé & bleſſé à mort. Daniel la Riviere, qui n'étoit qu'enſeigne, prit le commandement à ſa place ; on y fit entrer un ſecours de quarante Italiens, & on y envoïa deux galéres chargées de troupes & de munitions ; mais tout cela ne ſervit de rien, il faloit des ſecours plus conſiderables : ainſi la garniſon ne voïant plus d'eſpérance d'en recevoir de Jacopole, ſe rendit à condition d'avoir vie & bagues ſauves, & fut conduite ſûrement à Bordeaux par l'iſle d'Alvert.

Il ſe donna pendant ce temps-là quelques petits combats entre la flote victorieuſe des Huguenots, & les galéres du baron de la Garde, mais toûjours au déſavantage du dernier, parce que les vaiſſeaux plats comme ſont les galéres, ne ſont pas propres à ſervir ſur cette mer. Enfin les Huguenots jetterent l'ancre à l'embouchure du canal vis-à-vis de Broüage ; où commandoit Dorien en l'abſence de la Riviere, qui étoit alors à ſaint Jean d'Angely. Dorien lui donna avis du péril où ſe trouvoit l'iſle & le château même d'Oleron. La Riviere part auſſi-tôt par des chemins détournés pour s'y rendre ; mais s'étant approché imprudemment du château de Doüet, où il y avoit trente mouſquetaires, il y reçût un coup dangereux au jaret, & ayant été porté à Saintes, il y mourut fort regretté à cauſe de ſa valeur & de ſa vigilance.

Prise de Jacopole.

Les Huguenots pendant ce temps-là avoient poussé leurs tranchées, serroient de près la ville de Jacopole, & s'étoient avancés à la faveur de leurs batteries jusques sur le fossé : le travail étoit conduit par Scipion Vergano, très-entendu dans le génie. La garnison déja fort consternée par la nouvelle de la mort de la Riviere, fut tout-à-fait découragée par l'incommodité qu'elle recevoit d'un gros vaisseau flamand, que l'on fit couler bas dans le port, parce que les assiégeans montant dessus comme sur une élevation, tiroient de là dans la ville. Les assiegés tentérent inutilement de le brûler ; & après avoir en vain chassé une fois le regiment de Blacons, qui gardoit le fossé, réduits enfin à se renfermer dans leurs murailles, & ne voyant plus aucune espérance de secours, ils capitulérent à condition d'avoir la vie sauve, & de sortir avec armes & bagages : mais la licence du soldat étoit si grande, que la capitulation ne fut point observée, & qu'une partie de la garnison fut dépoüillée & traitée d'une maniére indigne. Il y avoit dans la ville pendant le siége six compagnies d'infanterie du regiment de la Riviere, cinq compagnies d'Italiens commandées par Hannibal comte de Coconas, & quelques cavaliers sous les ordres du capitaine Goet.

Prise de Broüage.

Lorsqu'on les eut laissé sortir, ils se retirérent les uns à saint Jean d'Angely, les autres à Saintes, & le reste à Niort. Gillet, le plus riche de toute l'isle, fut arrêté & condamné à mort, premierement, parce que dans le temps que les troupes du Roi s'emparérent de Broüage, il prostitua aux soldats des femmes & des filles qui s'étoient sauvées dans sa maison, dans l'espérance d'y trouver un azile contre ces sortes d'outrages ; & en second lieu, parce qu'il avoit détourné l'argent que la vente des sels avoit produit : on donna à Poyet le gouvernement de cette place, & des troupes pour la garder.

Les Huguenots reprirent encore dans le même temps la tour de Mowic, bâtie au bord de la mer à trois lieües de saint Michel. Puygaillard l'aïant appris dans le temps qu'il étoit en chemin pour aller à son secours, tira du côté de Mozeüil, & y surprit un gentilhomme Poitevin nommé de la Cour de Chiré, bon officier, & d'ailleurs homme sçavant, qui faisoit la fonction de Ministre dans l'armée confédérée. Il attaqua la maison où la Cour s'étoit enfermé, la prit avec perte de

CHARLE IX.

1570.

ſoixante hommes, & ſomma l'officier de ſe rendre. Sur ſon refus il le fit maſſacrer lui & tout ce qu'il avoit de ſoldats. De là il paſſe à ſaint Maixent, où il apprend que Puviaut avoit tiré de Marans la meilleure partie de la garniſon. Comme les eſprits étoient raſſurés par la préſence de François de Bourbon Dauphin, que le Roi avoit envoïé en Poitou, & qui étoit déja arrivé à Poitiers avec le comte du Lude, il crut pouvoir marcher en avant; étant arrivé à l'improviſte à Marans, il s'empara de la ville dégarnie de troupes, fit priſonnier le capitaine Ollin, qui n'eut pas le temps de gagner le château; mais comme la garniſon qui s'y étoit retirée, ne s'en défendoit pas avec moins de vigueur, quoiqu'elle commençât à manquer de proviſions, Puygaillard incertain du ſuccès de cette entrepriſe, prit le parti d'abandonner ſa conquête, après avoir brûlé une partie des maiſons de la ville.

Siége & priſe de Saintes.

D'un autre côté les Huguenots excités par la reine de Navarre, qui ne leur permettoit pas de reſter dans l'inaction, quelque beſoin qu'ils euſſent de repos, tournerent leurs vûës ſur la ville de Saintes. Dans ce deſſein ils font venir de l'artillerie de Tonnai-charante, & la font remonter juſqu'à Saintes par la Charante. Soubize avec les regimens de Blacons & de Glandaye, inveſtit la partie de la ville qui eſt au-delà de cette riviere. Pontivy ſe poſta avec le regiment de Poyet & huit compagnies de cavalerie, au faubourg qui eſt en deçà, & qu'on appelle le faubourg du pont aux Dames, à cauſe d'un beau Monaſtére de filles qui eſt en cet endroit; ce poſte étoit avantageux pour empêcher les ſecours qui pourroient venir du Poitou. Celui qui commandoit dans la ville étoit Jean de Beaufort marquis de Canillac, il avoit avec lui quelques compagnies de gens de pied, & deux compagnies de cavalerie. Le comte de Coconas s'y étoit jetté avec ſes Italiens, & beaucoup de gentilshommes de la premiere nobleſſe du païs. On dreſſa une batterie contre la porte qui eſt vis-à-vis du pont. Les aſſiégés n'avoient pas crû que cela fût poſſible; mais l'habileté de Scipion Vergano vainquit les obſtacles. De là on battit la muraille de côté par le conſeil de ce même ingénieur, & on fit une large bréche. Glandaye avec ſon regiment eut ordre de monter à l'aſſaut, & Hector Reilen avec ſes Allemans fut commandé pour le ſoûtenir; ils étoient ſui-

vis de trois compagnies du regiment de Poyet, & de quarante gendarmes sous la conduite de Soubise; mais malgré toute la valeur & tous les efforts de ce général, qui reçût deux blessures en cette occasion, les assaillans furent repoussés par la vigoureuse résistance de la garnison.

Puygaillard pendant ce temps-là partit de saint Jean d'Angely avec sept cens chevaux, & s'avança jusqu'à la Rochelle, où il pensa prendre la reine de Navarre, qui étoit sortie de la ville pour se promener. De là il s'avança jusqu'à Brisambourg. Puviaut & saint Etienne parurent en armes au bord d'une forêt, faisant mine de vouloir l'attaquer; mais comme ils avoient bien moins de troupes que les ennemis, pour leur cacher leur foiblesse, ils firent mettre en bataille le long du bois les valets, les goujats, & tous les gens de leurs équipages, demeurérent ainsi tout le jour en présence, & allérent à la faveur de la nuit rejoindre leurs troupes qui étoient devant Saintes. La ville étoit extrêmement pressée, & l'on travailloit à applanir la brêche afin d'y donner un nouvel assaut. La garnison n'attendant plus de secours capitula, à condition d'avoir la vie sauve, & de sortir avec armes & bagages; mais malgré la capitulation, la plus grande partie fut dépoüillée à quelque distance du camp, par des soldats qui s'y étoient mis en embuscade. Les chefs, & Soubise même qui en tua quelques-uns de sa main, ne purent empêcher ce desordre. Boutteville, Pons, & tous les châteaux des environs, se rendirent aux vainqueurs, & leur courage augmentant avec leurs progrès, on mit sur le tapis le siége de saint Jean d'Angely. Puviaut étoit fort pour cette entreprise; mais la tréve aïant été publiée sur ces entrefaites, comme un acheminement à la paix, les hostilités cesserent en Poitou.

Exploits en Guienne.

Du côté de la Guienne il y avoit eu entre les chefs (1) de grandes disputes, qui avoient encore été aigries par des écrits injurieux, qui furent publiés de part & d'autre. Blaise de Monluc, qui avoit encore autant de passion pour la gloire que dans sa jeunesse, (2) ennuïé de demeurer oisif pendant que tout le monde étoit occupé à des exploits militaires dans toutes les parties du Roïaume, conseilla au Roi de transporter la guerre en Bearn, où Montamar avoit le commande-

(1) Damville & Monluc.

(2) Il avoit 70. ans.

CHARLE IX. 1570.

ment général : que la reine de Navarre qui avoit fait tomber ſur le Poitou & ſur les provinces voiſines tout le fort de la guerre, effraïée du péril où ſe trouveroit ſon païs, ſeroit obligée d'y envoyer une partie de ſes troupes, & que ſes forces ſe trouvant par ce moïen diviſées, il ſeroit aiſé de la vaincre des deux côtés. Les gens de la Cour étoient fort de cet avis; mais comme on ne fourniſſoit pas à Monluc auſſi promptement qu'il eût falu, l'argent & toutes les choſes néceſſaires pour l'exécution de ce deſſein, il ne ſe preſſoit pas d'agir. Le Roi blama fort ſa lenteur, & lui écrivit des lettres fort aigres. Monluc piqué de ces reproches, ſe met en marche avec quelque argent que Jean de Monluc évêque de Valence lui fit tenir de Bordeaux, & quelques piéces de canon qu'il emprunta des capitouls de Toulouſe; & aïant envoïé devant lui Gondrin & Santoreins à Nogarol, il s'y rendit auſſi-tôt. De là il écrivit à d'Aſpremont vicomte d'Ortet & gouverneur de Bayonne, de lui envoïer le plus promptement qu'il pourroit du canon, & de le faire remonter ſur l'Adour : il le fit, & lui mena de plus de Lux & Dameſan, deux des principaux Seigneurs de la province. On tint conſeil ſur ce qu'il faloit entreprendre avant toutes choſes : les uns étoient d'avis d'attaquer d'abord ſaint Sever, & les autres de marcher tout droit à Pau, capitale du païs. Monluc ne fut pas de cet avis, il crut qu'il valoit mieux commencer par attaquer Rabaſteins, la plus forte place de la province après Navarrins, premiérement, parce qu'on en pourroit faire le ſiége très-commodément, & en ſecond lieu, parce qu'il y avoit ſujet de croire que la priſe de cette place entraîneroit celle de toutes les autres du Bearn. On prit donc ce parti, & en trois jours de marche on vint de Nogarol aux environs de cette forteresſe. On balança ſi l'on attaqueroit d'abord la ville, afin d'aller enſuite à la citadelle par ce côté là; ou ſi ſans ſe mettre en peine de la ville, on attaqueroit la citadelle du côté de la campagne. Monluc fut d'avis de commencer par aſſiéger la ville, & ſon avis l'emporta encore. La garniſon qui ſentoit la foibleſſe de la ville, & qui ne croïoit pas qu'elle pût tenir long-temps, emplit les maiſons de paille, & diſpoſa tout ce qui étoit néceſſaire pour faciliter ſa retraite dans le château. Ainſi dès qu'ils virent que le canon avoit fait bréche, ils mirent

rent le feu à la paille, & se retirérent. Le feu prit avec tant de violence, que tous les efforts des assiégeans ne pûrent empêcher que la ville ne fût presque entierement consumée. Dès qu'ils se virent maîtres de la ville, ils pousserent leurs tranchées vers le château, & placerent dessus des gabions, d'où faisant un feu continuel tant avec le canon qu'avec leurs arquebuses, ils se trouverent le vingt-troisiéme de Juillet, cinquiéme jour de siége, en état de donner un assaut général. La Sale & Lartigues furent commandés pour commencer l'attaque; ils devoient être soûtenus par plusieurs compagnies que l'on fit mettre en bataille, & qui étoient sous les ordres de Santorreins. Comme ces troupes ne faisoient pas bien leur devoir, & qu'elles s'arrêtoient sur le bord du fossé, Monluc, quoiqu'il eût quelque pressentiment de son malheur, s'écria tout en colére: » Ce n'est pas ici l'affaire d'une lâche « soldatesque, c'est l'affaire de la noblesse. « En même-temps aïant dit quelques mots pour animer ses amis qui l'environnoient, entre autres Gondrin, le vicomte d'Uz, Montaut, Leberon, Montespan fils de Gondrin, l'Arbous, Basillac, le vicomte de Labatut, Besoles, & la Chapelle Lozieres, qui avoit amené une belle troupe de Quercy, il se met à leur tête, & prend Goas par la main, va droit à la bréche pour animer le soldat par sa présence, & ordonne qu'on apporte des échelles. Pendant qu'il examinoit tout, il reçût au travers des joües & du nez un coup d'arquebuse; dans le moment il eut tout le visage couvert du sang qui lui sortoit par la bouche & par les narines. Monluc cacha sa douleur, & se retira sans qu'on s'en apperçût, pour ne pas effraïer les troupes, s'étant contenté d'exhorter quelques-uns de ses amis à faire tous leurs efforts pour venger la blessure de leur Général dans le sang de tous ceux qui défendoient la citadelle, après quoi on le mit sur un bidet, & on le conduisit chez lui, non sans peine. Grammont seigneur Gascon, qui étoit demeuré neutre jusque-là, vint de son château de Bidache lui rendre visite. Cependant la citadelle fut forcée, & toute la garnison passée au fil de l'épée, à la réserve du Commandant & du Ministre, qu'on avoit gardés pour être pendus publiquement à la porte de Monluc; mais la chose ne fut pas exécutée, le soldat en fureur les arracha des

mains de ses Officiers, & les mit en piéces.

CHARLE IX. 1570.

Après la prise de Rabasteins, Monluc fit assembler tous les Seigneurs & tous les principaux Officiers de son armée, & leur fit jurer d'obéir à Gondrin, qui par sa noblesse, son âge & sa valeur, tenoit le premier rang parmi eux. Comme on doutoit de sa guérison, Leberon le conduisit à Marsiac; & sans attendre qu'il se fût démis de son gouvernement entre les mains du Roi, on lui fit l'injustice de mettre à sa place Honoré de Savoie marquis de Villars.

Ce fut là le dernier exploit de Monluc, âgé alors de soixante & dix ans. C'étoit un grand Général, qui dans tout le cours de sa vie s'étoit signalé par beaucoup de belles actions. Mais il étoit extrêmement colere, comme il l'avouë lui-même dans ses Commentaires. Sur la fin de sa vie, les mauvais offices qu'on lui rendit auprès du Roi, lui firent ôter un des plus beaux gouvernemens du Roïaume. Malgré sa blessure, dont il souffrit jusqu'à sa mort, il vécut encore quelques années, & le bâton de Maréchal de France lui fut donné, non comme un moïen de rendre service à son Prince, mais comme une récompense de ceux qu'il lui avoit rendus. Pendant le repos de ses dernieres années, il écrivit assez au long les commentaires de sa vie, partie de memoire, & partie sur quelques écrits qu'il en avoit faits dans le tems. Ils ont été publiés après sa mort.

Ce fut dans ce même temps que Jean Sore aïant eu avis que Dom Louis Commandant de la flote de Portugal alloit au Bresil, se mit en mer, & s'en alla aux Canaries: mais comme il étoit trop foible pour attaquer les Portugais, il alla gagner l'isle de Palme, où il trouva le Saint-Jacque, sur lequel il y avoit beaucoup de Religieux, sur-tout de ceux qu'on appelle Jesuites. Ce vaisseau étant séparé du reste de la flote, il l'attaque, & s'en rend maître après un leger combat. Il y perdit deux de ses principaux pilotes, qui aïant accroché le vaisseau ennemi, sauterent dedans: mais les deux vaisseaux accrochés s'étant séparés, les Portugais les massacrerent. Sore fâché de la perte de ses gens, tua tout ce qu'il trouva dans le vaisseau ennemi, & entre autres Ignace Azeveda & Diego Andrada, tous deux Jesuites; & après avoir jetté dans la mer toutes les petites images, les médailles, les chapelets, & les

autres dévotions que ces Religieux donnent aux Néophytes Indiens qu'ils convertiſſent à la foi Chrétienne, il revint heureuſement à la Rochelle ſur la fin du mois d'Aout avec un butin très-conſiderable.

Cependant les Princes qui étoient en Bourgogne marchérent ſur la fin de Juillet du côté d'Antrain & de S. Amand, pour gagner Châtillon-ſur-Loing, château qui appartenoit à Gaſpard de Coligny, & diſtribuerent leur armée aux environs de Montargis & de Bleneau. Coſſé voulant leur ôter le moïen de faire des courſes dans la province de France, vint ſe poſter entre deux. Il deſcendit d'abord dans la vallée d'Aillan, & de-là il paſſa à Joigny, puis à Sens. Le Roi étant de retour de la Bretagne, alla à Saint Germain : ce fut là qu'après bien des conférences qui ſe tinrent entre les Députés des deux partis, la paix fut enfin concluë au grand regret de l'Ambaſſadeur de Philippe II. qui déclara qu'il n'y avoit point de conditions, auſquelles il ne fût prêt de s'engager, pourvû que le Roi ne fît point de paix avec les héretiques & les rebelles ; c'eſt le nom qu'il donnoit aux Proteſtans François. Cela fait juger que Philippe ignoroit alors ce qui s'eſt fait depuis (1), ſoit qu'en effet on n'y eût pas encore penſé, ſoit que la Reine ſeule, à l'inſçû du Roi, eût fait ce projet avec René de Birague, qui venoit d'être nommé Garde des Sceaux par la démiſſion volontaire de Morvilliers, & avec les trois freres Gondis, Albert, Pierre & Charle, qui avoient un grand crédit à la Cour. Mais le motif qui faiſoit agir alors le roi d'Eſpagne, étoit la crainte que la paix étant rétablie en France, toutes les forces du Roïaume ne vinſſent à tomber ſur la Flandre : & comme il ſçavoit que Louis de Naſſau & le prince d'Orange ſon frere mettoient tout en œuvre pour y déterminer le Roi, il faiſoit de ſon côté tout ce qu'il pouvoit pour le détourner de donner la paix à ſes peuples. Bien des raiſons tournoient les eſprits vers la paix, les forces des deux partis ruinées par cette derniere guerre, la diſette extrême d'argent pour païer les troupes, ce qui étoit cauſe qu'il venoit peu de ſoldats au camp, & qu'il en déſertoit beaucoup tous les jours ; l'ennemi dans le voiſinage de Paris, & par conſéquent de la Cour ; la défection aſſurée des troupes

Paix concluë.

(1) Le maſſacre de la S. Barthelemi.

CHARLE IX. 1570.

que l'on avoit fait venir d'Allemagne, qui se préparoient à quitter l'armée du Roi, comme Mansfeld, lorsqu'il arriva sur la frontiere de Bourgogne, l'avoit prédit à Coligny. Tout cela détermina la Reine à changer de batterie; & comme elle vit que la force ouverte ne lui avoit pas réussi, elle résolut d'emploïer la ruse. De l'autre côté la guerre civile ennuïoit Coligny, & lui étoit devenuë insupportable; il disoit qu'il aimoit mieux mourir d'une mort violente, & même ignominieuse, que de reprendre les armes : d'ailleurs il haïssoit la licence, & généralement tous les vices; & comme il avoit fait observer aux troupes une discipline très-exacte, dans le tems qu'il étoit Colonel général de l'infanterie, il étoit au desespoir de la voir se corrompre par la licence des guerres civiles, sans pouvoir s'y opposer. Ajoûtez à cela qu'on lui faisoit esperer qu'après la paix on iroit attaquer la Flandre, & ce fut ce qui toucha le plus vivement ce grand homme, qui haïssoit autant la guerre civile, qu'il aimoit le bien & la tranquillité du Roïaume. Enfin tout fut reglé le huitiéme d'Aout, & l'on fit un Edit qui accordoit l'amnistie de tout le passé, ordonnoit à tout le monde de vivre en bonne union, rétablissoit partout l'ancienne Religion, laissoit aux Huguenots la liberté de conscience, & de s'assembler publiquement pour prier, c'est-à-dire, dans les lieux, dans les temps, & de la maniere que le portoit l'Edit, qui exceptoit nommément Paris & la Cour. On leur accordoit dans toutes les villes des cimetieres, qui seroient marqués par les Gouverneurs. On défendoit les mariages dans les degrés de parenté prohibés par la loi, & il étoit porté que les pauvres & les malades seroient reçus dans toutes les écoles & dans tous les hôpitaux, sans distinction de Religion. Cela fini, le Roi déclare qu'il regarde la reine de Navarre sa tante, & les princes de Navarre & de Condé, comme ses bons & fidéles cousins & sujets, aussi-bien que les Seigneurs, les Chevaliers, & généralement tous ceux qui avoient suivi leur parti, & même tous les étrangers qui les avoient assistés dans cette guerre de leur personne, de leur conseil, & de quelque autre maniere que ce fût; & nommément le duc de Deuxponts, le prince d'Orange, Louis de Nassau son frere, & Volrad de Mansfeld : Qu'il approuvoit & ratifioit tout ce qui s'étoit fait dans cette guerre & dans les

précedentes par les ordres des Généraux de l'armée confédérée, & en particulier l'enlevement des deniers du Roi fait par ordre de la reine de Navarre, défendant qu'on en fît jamais aucune recherche. On déclara que les Huguenots étant tenus de toutes les contributions de l'Etat, seroient aussi regardés comme capables d'en posseder toutes les charges. On y ajouta quelques articles, qui regardoient la rançon des prisonniers, la restitution des meubles pris pendant la guerre, les ruines des maisons, & les exemptions de garnison accordées à quelques villes. A l'égard du prince d'Orange & de ses freres, ils étoient rétablis dans la possession de tout ce qu'ils avoient en France, suivant les traités faits avec la maison de Nassau par les rois Henri II. & François I. pere & aïeul de Charle IX. avec la clause, qu'on rendroit de part & d'autre tous les titres, papiers, contrats & memoires instructifs, qui avoient été pris dans cette guerre, à tous ceux à qui ils appartenoient : qu'on rendra la justice également à tout le monde : que toutes les Sentences tant civiles que criminelles renduës pendant les troubles, seroient révoquées & annullées, en sorte que la prescription n'aura pû courir contre les Huguenots pendant tout le temps que la guerre a duré ; mais qu'à l'avenir ils seront obligés d'observer comme les autres les loix civiles du Roïaume. Et parce que le parlement de Toulouse leur étoit justement suspect, à cause de la memoire encore récente de l'injustice horrible avec laquelle ce tribunal avoit condamné à mort Rapin & l'avoit fait exécuter, il fut reglé que l'appel de leurs causes, qui ressortissoit au parlement de Toulouse, seroit porté à la jurisdiction des Maîtres des Requêtes, qui en ce cas le jugeroient en dernier ressort. Que dans les parlemens de Roüen, de Dijon, d'Aix, de Rennes & de Grenoble, il leur seroit permis de recuser six juges Présidens & Conseillers, c'est-à-dire, trois de chaque classe, & quatre dans chaque classe de celui de Bordeaux, sans être obligés d'en dire la cause. On leur donnoit par le même Edit quatre villes de sureté, la Rochelle, Montauban, Cognac & la Charité, que les princes de Navarre & de Condé, & vingt des Seigneurs de leur parti s'obligeroient par serment de rendre deux ans après. Cet Edit fut publié dans toutes les cours du Roïaume, avec ordre à tous les Gouverneurs & Com-

CHARLE IX. 1570.

mandans tant généraux que particuliers, & autres Officiers, de s'engager par un serment solemnel de l'observer religieusement, sous peine de mort contre tous ceux qui y contreviendroient. Trois jours après, l'Edit fut lû & publié au Parlement à la requête du Procureur général.

Aussi-tôt après, les Princes accompagnés de Coligny, de Loüis de Nassau, de Teligny & de Beauvais, qui avoit rendu de grands services pour la conclusion de la paix, s'avancerent jusqu'à Langres, d'où, après avoir remercié Mansfeld, ils renvoïerent les Allemans, qui étoient à leur solde, beaucoup plus chargés de belles promesses que d'argent; le marquis de Renel les conduisit jusqu'à ce qu'ils fussent sortis du roïaume: après quoi les deux Princes se rendirent à la Charité, & de-là traversant le Limousin & l'Angoumois ils vinrent joindre la reine de Navarre à la Rochelle.

Comme on voit quelquefois sur mer une tempête affreuse suivie tout à coup d'un très-grand calme, il arriva en France quelque chose de semblable. Après une des plus sanglantes guerres qui ait jamais été, on vit regner incontinent dans tous les esprits une sérénité inespérée, & une union admirable.

Mariage du Prince de Navarre avec Marguerite de Valois.

Pendant les négociations de la paix, on parla du mariage de Marguerite de France sœur du roi avec le prince de Navarre, invention merveilleuse pour affermir la paix, ou pour mieux cacher les mauvais desseins que l'on méditoit. La trop grande familiarité de cette Princesse avec le jeune duc de Guise, * aussi bien fait que brave, fit craindre au Roi que l'affaire ne manquât, & fut cause, à ce qu'on dit, que ce Prince soupçonneux, & sensible au de-là de tout ce qu'on peut dire à la moindre injure, résolut de faire assassiner le duc de Guise. Il donna cette commission à Henri d'Angoulesme Grand-Prieur de france son frere bâtard. Pour l'exécution, on convint qu'il prendroit avec lui des gens déterminés, & que dans une partie de chasse avec le duc de Guise, à l'occasion de quelque querelle qu'on feroit naître entre eux, il l'attaqueroit & le tueroit. Le Grand-Prieur fit pour cet assassinat quelques tentatives que son peu de courage rendit inutiles, & le Roi lui ayant reproché sa lâcheté en termes fort piquans, il résolut de le satisfaire à quelque prix que ce fût;

* Henri.

mais le duc de Guise lui en ôta le moïen : car François de Balzac d'Entragues, qui avoit la confiance du Roi, l'ayant averti en secret qu'on en vouloit à sa vie, il ne se trouva plus depuis ce tems-là à ces parties de chasse, & pour éloigner entierement ce soupçon de l'esprit du Roi qui se laissoit aisément emporter à la colere, & qui dans ses emportemens, ne se connoissoit plus, songea à se marier, & de concert avec Anne d'Est sa mere, femme d'une grande sagesse, il épousa avec une espece de précipitation Catherine de Cleve, veuve d'Antoine de Crouy prince de Porcien. Quelques mois auparavant Louis de Bourbon duc de Monpensier avoit épousé à Angers Catherine sœur du duc de Guise : ce fut le Cardinal de Loraine qui fit ce mariage dans l'espérance d'attirer dans son parti ce Prince, qui, quoique ennemi irréconciliable des Huguenots, n'en étoit pas plus ami des Guises.

CHARLE IX.

1570.

L. de Bourbon Monpensier épouse Catherine sœur du duc de Guise.

Cérémonie du mariage du Roi.

Le Roi délivré enfin des embaras de la guerre & de cette inquiétude domestique, qui interessoit aussi l'Etat, songea tout de bon à la célébration solennelle de son mariage, qu'il avoit contracté il y avoit déja quelque tems. Dans cette vûë il s'avança jusqu'à Mezieres sur la Meuse. Il avoit fait partir dès le 24e de Novembre les ducs d'Anjou & d'Alençon ses freres, Charle de Loraine son beau-frere, (1) le duc de Guise, qui ne lui donnoit plus d'inquiétude depuis qu'il étoit marié, les ducs d'Aumale & de Monmorency, & quelques autres grands seigneurs, pour aller au devant de la jeune Reine son épouse, & lui rendre à Sedan tous les honneurs dûs à sa naissance & à son rang. Henri Robert de la Marck duc de Bouillon lui fit dans cette ville une réception magnifique, & de-là accompagné des Princes & des Grands que je viens de nommer, il la conduisit jusqu'à Mezieres dans la maison où le Roi étoit logé. La Reine mere, la duchesse de Loraine, & Marguerite de Valois ses filles, la reçurent dans l'apartement d'enbas avec de grandes démonstrations d'amitié : elles la conduisirent ensuite dans l'apartement qui étoit audessus, où le Roi l'attendoit. Après les complimens ordinaires, l'Archevêque électeur de Treve la remit solennellement entre les mains du Roi au nom de l'Empereur. On fit ensuite la lecture du contrat : après quoi le Roi répondit par le Garde des Sceaux,

(1) Il avoit épousé Claude de Valois sœur de Charle IX.

CHARLE IX. 1570.

qu'il ratifioit tout ce qui avoit été fait, qu'il remercioit l'Empereur, les Electeurs & les princes de l'Empire, & sur-tout l'électeur de Treve, l'évêque de Strasbourg, le marquis de Bade,& le comte de Hohenloë,que l'Empereur avoit nommés pour ses Procureurs en cette affaire, & déclara qu'il honoreroit toujours la reine Elizabeth, & qu'il auroit pour elle toute l'amitié qu'un mari doit avoir pour sa femme.

Le lendemain, vingt-sixiéme de Novembre, le mariage fut célébré avec une pompe vraiment roïale, ce fut le cardinal de Bourbon qui dit la messe, presque tous les Princes & tous les Grands du roïaume s'y trouverent, il y avoit plus de soixante & dix Dames toutes vêtuës d'étoffes d'argent. Le Roi avoit alors un peu plus de vingt ans, & la jeune Reine n'en avoit que seize. On lui avoit donné pour gouvernante Anne de Savoye veuve du Connetable Anne de Monmorency, Dame très-vertueuse, & pour sougouvernante Anne de Vivonne de la Chataigneraye, veuve de Clermont Dampierre, & mere de la comtesse de Retz.* Pour chevalier d'honneur, on choisit Scipion de Fiesque, frere de Louis de Fiesque, qui vingt-trois ans auparavant avoit voulu se rendre maître de la Republique de Genes. Après les libéralités ordinaires en ces occasions, les festins solennels, les tournois, & toutes les autres magnificences des pompes nuptiales, on donna l'audience de congé aux Ambassadeurs de l'Empereur, & on les renvoïa comblés d'honneurs & de presens.

* Le mari étoit Albert de Gondy.

Le Roi vint de Mezieres à Chantilly, beau château du Maréchal de Monmorency,* & de là à Villiers-côte-Rets, magnifique maison de plaisance que François I. son ayeul avoit bâtie pour y aller prendre le plaisir de la chasse. S. M. y donna audience le vingt-trois de Janvier aux Ambassadeurs des Princes de la confession d'Ausbourg, qui dans le tems de la diete de Spire les envoyerent pour féliciter le Roi sur son mariage, & pour l'exhorter à faire observer religieusement les conditions de la paix, qu'il venoit d'accorder à ses sujets. Les Princes qui les envoïoient étoient l'électeur Palatin, celui de Saxe & celui de Brandebourg, le duc de Baviere,*a* George Fredric de Brandebourg, le duc de Brunswick, *b* Louis duc de Virtemberg, Guillaume Landgrave de Hesse, Jean Albert duc de Mekelbourg, & Charle de Bade. Ils firent un assez long

* François fils aîné du Connetable.

a Richard.

b Jule.

long discours dont voici le précis. Que l'alliance que S. M. venoit de contracter avec l'Empereur en épousant sa fille, ne serviroit pas seulement à entretenir une amitié sincere entre ces deux puissans Princes, & par conséquent entre l'Allemagne & la France, mais qu'elle seroit d'une grande utilité pour remedier de bonne heure aux maux, que les disputes de religion causoient dans toute l'Europe. Qu'ils félicitoient S.M. d'avoir étouffé par sa prudence & par son équité, les troubles pernicieux que l'ambition de quelques particuliers avoit excités dans son roïaume. Qu'ils la suplioient de soutenir à l'avenir sa dignité & son autorité qu'il venoit de recouvrer par une paix, qui ne déplaisoit qu'aux méchans, & de ne plus prêter l'oreille à ces gens qui disent qu'il ne faut point garder la foi aux hérétiques, & qu'il ne peut jamais y avoir de tranquillité dans un Etat, où il y a plus d'une religion. Que dans l'empire-même du Turc on ne force point les consciences; que le Grand-Seigneur envoïe tous les ans un present aux Religieux du Mont-Athos. Qu'en Pologne, qui est un des plus grands roïaumes de la Chrétienté, la religion Romaine & la Greque ont toujours subsisté ensemble, & qu'il y a beaucoup de villes, où les Eglises sont communes; que même depuis quelques années la plûpart de la noblesse Polonoise a reçû la confession d'Ausbourg, sans que cette difference de religions ait causé le moindre trouble dans cet Etat, quoique les grandes charges soient possédées par des gens qui pensent differemment sur cet article. Que Charle-Quint avoit reconnu cette verité, mais trop tard, & que Ferdinand son frere, qui lui succéda, n'a jamais pu trouver d'autre moïen de pacifier l'Empire, que d'accorder à tout le monde une entiere liberté de conscience; que quoiqu'il n'y ait jamais eu de Prince plus attaché à l'église Romaine, & qu'il y eût lieu de croire que la permission qu'il avoit donnée, n'étoit que pour les princes feudataires de l'Empire, & non pour ses Etats héréditaires, cependant il tolera d'abord la liberté de conscience dans la Lusace & la Silesie; & que depuis, c'est-à-dire un peu avant sa mort, il la permit dans une bonne partie de l'Autriche. Que Maximilien II. un des plus sages princes de l'Europe avoit tenu la même conduite, qu'ainsi les Princes leurs maîtres supplioient instamment le Roi qui venoit d'épouser sa fille, de suivre

CHARLE IX. 1570.

ſon exemple ſur ce point. Qu'on avoit diſputé ſur la religion dès les commencemens même du Chriſtianiſme, Qu'un bon ſujet, & un bon chrétien étoient deux choſes indépendantes l'une de l'autre. Qu'on ſouffre en Pologne les Tartares qui ſuivent la religion de Mahomet, à Rome les Juifs, en Turquie les Juifs & les Chrétiens. Qu'un Prince auſſi prudent que lui, & à qui l'on ne pouvoit imputer les troubles paſſés, devoit ſe ſouvenir de ne point écouter les mauvais conſeils, & les broüillons qui chercheroient à les renouveller. Que la paix mettoit en vigueur la pieté & les loix; au lieu que la guerre renverſoit également la religion & l'autorité du Prince. Que s'il ſe trouvoit quelque homme aſſez hardi pour entreprendre de faire rentrer dans la guerre civile un Roi ſi bien intentionné pour la paix, leurs maîtres déclaroient à S. M. par leur bouche, qu'ils emploieroient toutes leurs forces & toute leur puiſſance, pour empêcher l'effet d'un ſi pernicieux deſſein, & pour maintenir la paix dans ce roïaume très-floriſſant, dont les biens & les maux intereſſent infiniment la tranquillité de l'Europe.

Le Roi leur fit réponſe le lendemain, & après les avoir remerciés des marques d'amitié que les Electeurs & les Princes leurs maîtres lui donnoient en cette occaſion, il les aſſura que s'il avoit recherché l'alliance de l'Empereur, c'eſt qu'il avoit reconnu que ce Prince qui par ſa dignité tenoit le premier rang entre les ſouverains de l'Europe, méritoit encore plus cette diſtinction par ſa prudence, ſa magnanimité, ſa clémence & ſon équité, & qu'il ſçavoit que Maximilien n'avoit jamais rien épargné pour affermir le repos de la Chrétienté. Qu'à ſon égard il ſe feroit un plaiſir de ſuivre les avis ſalutaires qu'ils lui donnoient, & de répondre de tout ſon pouvoir aux bonnes intentions de l'Empereur, & qu'il entretiendroit religieuſement les liaiſons d'amitié que Henri II. ſon pere, & François I. ſon ayeul avoient toujours eûës avec eux.

Après cette réponſe, les Ambaſſadeurs ayant pris leur audience de congé, & reçû du Roi de grands honneurs, & des preſens conſidérables, s'en retournerent vers leurs maîtres.

A peine l'Edit de pacification eut-il été publié dans les cours Souveraines, & dans les tribunaux inférieurs, que le

Roi se vit accablé des plaintes réciproques des Catholiques & des Huguenots. Pour les satisfaire en partie, & empêcher que les troubles ne recommençassent, on chargea le maréchal de Cossé, & Philippe Goureau seigneur de la Proutiere maître des Requêtes, de se rendre à la Rochelle pour y conferer avec les députés des Huguenots, & convenir avec eux à l'amiable du sens qu'il falloit donner à l'Edit, & de la maniere de l'exécuter : mais cette affaire regarde l'année suivante.

Morts.

Le vingt cinquiéme de Mai de l'année où nous sommes encore, Jean-Bernard de saint Severin duc de Somme, qui s'étoit retiré à Langeais-sur-Loire dont il étoit usufruitier, y mourut à l'âge de soixante & quatre ans d'une mort douce, & qu'il souhaitoit depuis long-tems. Pendant les guerres de Toscane il avoit été attaché au parti de la France, & avoit servi très-fidellement nos Rois. En mourant il institua Charle son héritier pour les biens qu'il possédoit dans le roïaume de Naples, & qui avoient été confisqués par Philippe II. Ce ne fut pas par amitié pour le Roi, qu'il prit ce parti, car il n'avoit pas lieu d'en être content. Depuis que l'avarice s'étoit emparée de la Cour, il n'en avoit pas été traité comme le méritoient ses services, & on lui avoit ôté jusqu'aux moïens de subsister. Ce ne fut pas non plus par haine pour sa famille, sur-tout pour Horace de saint Severin son neveu, qui l'assista dans sa derniere maladie ; le vrai motif qui porta cet homme sage & généreux à faire une pareille disposition, c'est qu'il ne vouloit pas que sa maison réduite à l'indigence pût ajoûter à l'oprobre de sa pauvreté le faste ridicule de grands titres qui ne leur produiroient rien.

Cette même année l'ancienne maison des comtes de Bistch s'éteignit en Allemagne avec Jacque de Bistch fils de Renard, & petit-fils de Simon qui mourut le vingt & un de Mars sans enfans mâles, & qui ne laissa qu'une fille, Marie-Loüise de Bistch mariée depuis dix ans à Philippe d'Hanaw cadet de cette maison. Les ducs de Virtemberg & de Loraine, & l'évêque de Strasbourg se mirent chacun de leur côté en possession des terres qui lui avoient apartenu, comme leur étant dévoluës par droit de fief.

Peu de tems après, c'est-à-dire le onziéme de Septembre,

CHARLE IX. 1570.

Jean Brentzen natif de Weil, ville Impériale de la province de Suabe, Théologien fameux dans ſon parti, & que ſa réputation expoſa à de grandes viciſſitudes, mourut à Stutgard dans le Virtemberg âgé de plus de ſoixante & dix ans.

La même année nous enleva les deux du Tillet freres illuſtres, dont la famille eſt originaire de l'Angoumois. Ils s'appelloient tous deux Jean : l'aîné étoit Greffier en chef du Parlement ; ſes ſoins, ſon exactitude & ſon aſſiduité perpétuelle aux fonctions de ſa charge lui aquirent avec de très-grands biens une véritable gloire ; jamais citoïen n'a eu une connoiſſance plus exacte de notre droit, & de nos antiquités Françoiſes & Gauloiſes. Le cadet fut d'abord évêque de ſaint Brieu & enſuite de Meaux : il fut très-bien inſtruit dans les lettres dès ſon enfance, & il joignit à l'étude de notre hiſtoire, que ſon frere ſçavoit parfaitement. la ſcience des langues, & une grande connoiſſance du droit Romain, & de toute l'antiquité Eccléſiaſtique. Il viſita avec la permiſſion de François I. les grandes bibliothéques des monaſteres fameux, & de tous les autres endroits du roïaume, avant qu'elles euſſent été pillées ou diſperſées, & il s'en fit un tréſor pour ſon uſage particulier, d'où il tira dans la ſuite ces monumens reſpectables de l'antiquité ſacrée & profane qu'il a donnés au public, ouvrage qui lui a tant fait d'honneur de ſon tems, & qui ne lui en fera pas moins dans la poſtérité.

Le cinquiéme de Novembre mourut à Turin dans ſa trentiéme année Jacque Grevin de Clermont en Beauvaiſis. il s'appliqua dès ſon enfance à la poëſie, & il y réuſſit parfaitement, comme on en peut juger par ſa *Gelodairye* * & par quelques autres ouvrages qu'il a mis au jour, qui ne le cedent en rien à ceux des plus grands poëtes de ſon tems, & qui paſſeront infailliblement juſqu'à la poſtérité. Il s'appliqua depuis à la médecine, où il ne réuſſit pas moins qu'à la poëſie. Il traduiſit en vers françois Nicandre, dont Jean des Gorris nous avoit donné une traduction latine très-élégante ; & l'on peut dire que la traduction françoiſe de Grevin ne le cede en rien au grec de Nicandre, ni au latin de Gorris. Il joignit à cet ouvrage un traité françois des poiſons, il avoit donné au public ou compoſé pluſieurs autres traités, auſquels ſa mort prématurée ne lui a pas permis de mettre la derniere main.

* Mélange de ris & de larmes.

Cet homme si aimable par ses talens, & par les agrémens de son esprit fut en crédit à la Cour de Marguerite, femme de Philbert Emmanuel duc de Savoye, Dame dont le mérite fait l'ornement de notre siecle. Elle le mena avec elle en Italie, & elle le prit pour son médecin, & pour son conseil dans ses affaires les plus importantes ; en sorte qu'après la mort de Grevin, elle dit qu'elle avoit perdu en lui non-seulement un médecin excellent qui avoit un soin particulier de sa santé, mais un ami fidele qui sçavoit la consoler dans tous ses chagrins. Non contente de lui avoir fait des obseques très-honorables, elle garda auprès d'elle sa veuve, & Marguerite Emmanuelide sa fille unique, qu'elle avoit tenuë sur les fonts de baptême, les traita avec bonté, leur fit du bien tant qu'elle vêcut, & montra par un exemple de reconnoissance aussi respectable qu'il est rare, qu'après avoir aimé un homme de mérite, elle aimoit encore ses os, & ce qui restoit de lui dans sa veuve, & dans une fille qu'il avoit tendrement aimée.

Jean Mercier natif de la ville d'Uzez en Languedoc mourut aussi cette année. Sa premiere étude fut la Jurisprudence, & comme il entendoit parfaitement les langues Greque & Latine, il traduisit en latin l'abrégé d'Harmenopule. L'élégance de cette traduction & les notes sçavantes dont il l'accompagna, peuvent faire juger du progrès qu'il avoit fait dans une science, qui est aujourd'hui le chemin le plus ordinaire pour amasser de grands biens, & se faire un nom celebre : mais malgré tous les avantages qu'il pouvoit espérer, il quitta cette profession pour se donner tout entier à l'étude des livres saints & des langues Hébraïque & Chaldaïque. Par son assiduité, & un travail infatigable joint à beaucoup de pénétration, il y fit en peu de tems de si grands progrès, que Vatable étant venu à mourir dans ce tems-là, il fut regardé par tous les professeurs & tous les sçavans, comme le seul homme capable de réparer la plus grande perte qu'on eut jamais faite en ce genre de littérature. Il lui succéda donc dans la fonction d'expliquer le texte hébreu de l'Ecriture, & comme il sçavoit très-bien les quatre langues principales ; qu'il travailloit avec une exactitude infinie, & qu'il joignoit à tout cela un jugement admirable ; il est presque incroïable avec quel succès il s'en acquita. Mais ce qui relevoit merveilleusement sa science,

CHARLE IX. 1570.

c'étoit ſa candeur, ſa modeſtie & des mœurs très-innocentes; & l'on peut dire que tout ce qu'il y a aujourd'hui en France d'hommes ſçavans dans les langues Hébraïque & Chaldaïque ſont ſortis de ſon école. Dans la ſuite les guerres civiles que la religion excita, ayant rempli toute la France de troubles, Mercier qui étoit un homme pacifique paſſa à Veniſe, pour y conférer ſur quelques difficultés avec les Juifs de cette ville. Il alla loger chez Arnoul Duferrier Ambaſſadeur de France, qui après avoir donné comme lui ſa jeuneſſe à la juriſprudence, s'appliquoit alors à l'étude des lettres ſacrées. Ils vécurent quelque tems enſemble dans une parfaite union : mais Mercier qui avoit deſſein de revoir ſes ouvrages, & de les mettre au jour reprit le chemin de Paris. En paſſant par Uzez il y fut attaqué de la peſte qui ravageoit toute la contrée, & il trouva la mort dans cette ville qui lui avoit donné la naiſſance. L'homme illuſtre qui lui avoit généreuſement fourni un aſyle pendant les calamités de ſa patrie, eſt celui qui a publié après ſa mort d'excellens commentaires qu'il avoit faits ſur les ſix premiers des petits Prophetes, ſur Job, Salomon, & ſur la Geneſe. Quoique ce ſoient des ouvrages poſtumes, on y connoit toute l'exactitude de ce ſçavant auteur ; & ceux qui ont examiné ces écrits & les autres qu'il avoit donnés de ſon vivant, conviennent tous qu'il n'y a jamais eu de chrétien qui ait fait de plus grands progrès dans l'hébreu. Mais il n'eſt pas mort tout entier, il nous a laiſſé Joſias Mercier digne fils de ſon illuſtre pere, qui a joint à une ſcience parfaite des deux langues, & à une grande connoiſſance de l'antiquité, une critique très-judicieuſe ſur ces matieres. Mais ce n'eſt pas ſeulement dans les lettres qu'a brillé ce jugement exquis, il l'a montré & à l'armée, & dans les négociations, où il a été emploïé pendant les guerres civiles, tems malheureux qui ont arraché à l'étude des lettres des eſprits nés pour cultiver les Muſes, & qui les ont jettés ou dans le tumulte des armes, ou dans l'agitation des affaires publiques.

J'ajouterai à ces hommes illuſtres Pierre de Mondoré Pariſien, homme d'un eſprit excellent, grand Philoſophe, grand Mathématicien, qui non-ſeulement a éclairci les ouvrages des anciens, mais qui a fait lui-même beaucoup de nouvelles

découvertes, outre qu'il a donné des poëſies qui ont eu de la réputation. Les guerres civiles pour la religion troublerent ſouvent ſon repos : enfin s'étant retiré à Sancerre dans l'eſpérance d'y trouver un aſyle aſſuré pour les Muſes & pour lui, il y mourut de chagrin le dix-neuviéme d'Août, n'étant pas encore d'un âge avancé. L'illuſtre Michel de l'Hopital, ſon ami intime, a pleuré ſa mort par des vers où il ſe plaint amerement de l'ingratitude de ſon ſiecle.

HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE QUARANTE-HUITIÉME.

CHARLE IX.

1570.

Guerres de Grenade.

CE fut dans cette année que finirent les troubles des Maures de Grenade ; la confusion qu'ils causerent deux ans durant dans les affaires d'Espagne, en rendit les suites aussi dangereuses, que les commencemens en avoient paru petits & méprisables. Je vais en rapporter l'origine, les causes & les effets, & je le ferai avec d'autant plus d'exactitude que nos auteurs en ont parlé très-succintement, & qu'il n'y a que les Espagnols qui nous en aient donné une histoire complette en leur langue.

L'an de Jesus-Christ sept cens vingt-quatre, les Sarrazins sujets de Jacob Almansor, qui faisoit sa résidence dans l'Arabie heureuse, entrerent sous ses auspices dans ces provinces, qui sont enfermées par la Méditerranée, l'Océan & les Pyrenées. Ce fut Julien comte de la Betique, qui les y attira pour venger une injure particuliere qu'il avoit reçûë du roi

Rodrigue

Rodrigue, comme il leur arrivoit ſans ceſſe des troupes de l'Afrique, dont les côtes ne ſont pas éloignées de celles de l'Eſpagne, ils ſe rendirent avec le tems maîtres de preſque toutes ces provinces. Quelques-unes néanmoins gouvernées par des Princes particuliers, vinrent à bout de ſe ſouſtraire à leur domination, & eurent à ſoutenir contre ces barbares des guerres preſque continuelles, & avec des ſuccès differens, juſqu'au tems de Ferdinand d'Arragon, & d'Iſabelle de Caſtille. De toutes les anciennes conquêtes des Sarrazins en Eſpagne, il ne leur reſtoit plus alors que le roïaume de Grenade. Ferdinand & Iſabelle exterminerent dans toute l'Eſpagne les reſtes de cette abominable ſecte.

Les chrétiens en ſe rendant maîtres des murailles, n'avoient pas ſubjugué les eſprits de ceux qui les habitoient. Pour conſerver leurs biens, la plûpart firent ſemblant d'embraſſer la religion de J. C. & par cette diſſimulation impie, ils obtinrent la liberté de demeurer dans la Betique, que nous appellons aujourd'hui Andalouſie. Mais ils ne changerent ni de cœur ni de ſentimens par raport au gouvernement & à leurs dogmes impies. Les Evêques qui les ſoupçonnerent de diſſimulation, y remedierent du mieux qu'ils purent. Pierre Guerrero archevêque de Grenade homme exact à remplir ſes devoirs, après la tenuë du Concile de Trente, en tint un dans ſa province, où il fit pluſieurs réglemens pour les affermir dans la foi. Les Prélats de l'aſſemblée furent d'avis qu'on priât le Roi au nom du Clergé d'abolir toutes les cérémonies, & toutes les coutumes qui pouvoient conſerver les veſtiges de cette ſecte; que c'étoit ainſi qu'on en avoit uſé dans les Conciles d'Afrique, où l'on avoit aboli tous les reſtes du Paganiſme. Le Roi entra dans les vûës du Concile, & fit publier une ordonnance, par laquelle il enjoignoit aux Moriſques, (c'eſt ainſi qu'on les nomme aujourd'hui) de changer de langue, & de renoncer à toutes les cérémonies qui ſont venuës de leur ſecte, de quitter l'uſage des bains, dont cette nation, qui aime extrêmement la propreté faiſoit ſes délices, de ne plus obſerver dans leurs mariages les formalités preſcrites par leur loi, & enfin de tenir les portes de leurs maiſons ouvertes les vendredis, qui ſont leurs jours ſolennels, afin de ne point donner de ſoupçon contre eux. On défendit aux fem-

CHARLE IX. 1570.

mes d'aller voilées dans les ruës, & l'Inquisition agit avec beaucoup de sévérité contre tous ceux qu'on eut lieu de soupçonner. Mais ce qui les irrita le plus, fut qu'en haine de leur secte on supprima les asyles, & qu'il ne leur fût plus permis de se réfugier dans les églises des Chrétiens, comme c'étoit l'usage auparavant. Il y en eut un grand nombre qui ne croïant pas pouvoir rester dans la ville avec honneur ni avec sûreté, se retirerent dans les montagnes, où ils ne vivoient que de brigandages, de vols & de tuëries. Les plus vieux d'entr'eux, ceux qui avoient le plus d'autorité, & les jeunes gens même qu'ils avoient élevés, se souvenant que depuis Ferdinand & Isabelle, ils avoient pris jusqu'à deux fois les armes pour la liberté, sans qu'il leur en fût arrivé d'autre mal que de n'avoir pas réussi, se laisserent aisément persuader de les reprendre pour une si juste cause, & s'exposerent aux derniers périls pour y réussir, d'autant plus que la conjoncture paroissoit très-favorable.

En effet, la France voisine de l'Espagne, étoit alors embrasée du feu des guerres de religion, toute la Flandre étoit remplie de troubles pour la même raison, & occupoit une partie des forces des Espagnols : il venoit sans cesse des nouvelles d'Afrique, soit vraïes, soit feintes par les chefs de la revolte, que le Turc armoit puissamment par mer pour faire la guerre aux Chrêtiens, & que s'il apprenoit qu'il y eût des troubles en Espagne, il y enverroit infailliblement sa flote ; que c'étoit là le fort & le rempart de toute la Chrêtienté, & qu'il n'y avoit aucune apparence qu'un Prince si puissant vît périr miserablement à ses yeux les restes de sa secte, sans se mettre en devoir de les secourir. Les esprits étant d'un côté prévenus par ces bruits, & indignés de l'autre par les outrages qu'on leur faisoit continuellement, on indiqua une assemblée où les principaux d'entr'eux devoient se trouver, & prendre un parti. Le rendez-vous fut à Cadiar petite ville située entre Grenade, la mer, & le fleuve Almeria, vers l'embouchure duquel il y a une ville du même nom. Ils choisirent ce lieu parce qu'il est à l'entrée de la montagne d'Alpuxara, qui a environ dix-sept lieües de long du levant au couchant, & dix de large. Cette montagne est pleine de rochers, & sterile, excepté du côté où elle va tomber dans

la plaine en pente douce ; car ce canton étoit si bien cultivé par les soins des Morisques, que non seulement il y venoit du blé, mais qu'il étoit couvert de troupeaux de gros & de menu bétail, & qu'il fournissoit quantité de soïe. Ils firent leur place de guerre de cette montagne pour plusieurs raisons. Premierement, l'abord en est très difficile ; en second lieu, elle est voisine de la mer, d'où ils attendoient tout leur secours ; enfin elle étoit presque entierement occupée par leurs gens, qui depuis long-temps alloient s'y établir pour conserver leur liberté. Il vint à l'assemblée des gens de toute espéce & de tout âge, & entre autres des Monfis : c'est une sorte d'hommes assez semblables à ceux que les histoires des Croisades nomment Assassins, meurtriers de profession. On y parla du temps & des moyens de faire sçavoir à tous leurs gens les mesures que l'on auroit prises. Il fut résolu que chacun avertiroit son semblable ; c'est-à-dire, que les veufs avertiroient ceux qui étoient veufs, les mariés ceux qui étoient mariés, & pareillement ceux qui gardoient le célibat. On résolut de prendre la saison de l'hyver, parce que la longueur des nuits faciliteroit aux conjurés le moïen de venir sans bruit des montagnes d'alentour, & de s'approcher de la ville, sans avoir rien à craindre de la flote du Roi, dispersée alors dans les differens ports du Roïaume, sans chiourme & sans soldats. Ils choisirent donc pour leur assemblée générale le jour de Noël de l'année 1568. parce que ce jour là les Chrêtiens sont ou dans leurs Temples occupés de la priére, ou renfermés dans leurs maisons, sans armes, & ne songeant qu'à se garantir du froid. Que les complices bien armés & sans embarras, ne pouvoient choisir un temps plus favorable pour agir avec quelque sûreté. Que dans le temps où l'on verroit le trouble augmenter considerablement dans la ville, quatre mille hommes des montagnes d'Alpuxara se joindroient à ceux d'Albaïzin (1) & viendroient attaquer la ville, & sur tout la partie qu'on appelle Alhambra, (2) soit en tâchant de rompre la porte, soit par escalade.

Grenade a été bâtie par les Mores sur les ruines de l'ancienne Illiberis, que les Espagnols appellent Elvire : elle en-

(1) C'est une partie de la ville de Grenade pleine de Morisques.

(2) Autre partie de la ville.

CHARLE IX. 1570.

ferme dans ſon enceinte le champ des Infans, lieu ainſi nommé parce que deux jeunes princes Dom Pedro & Dom Juan combattant avec beaucoup de courage en cet endroit, y furent tués par le Général de l'armée d'Oſmo Iſmael. Les annales des Arabes nous apprennent qu'on y amena une colonie des environs de Damas, dix ans après que les Gots eurent été entierement chaſſés de l'Andalouſie par Tarifa Abenziet Généraliſſime des troupes du Calife Jacob Almanſor. Que cette ville ne commença à être capitale d'un Roïaume que ſous Bedis fils d'Habud, qui ayant quitté Cordoüe fonda auprès de la tour de ſaint Joſeph dans Alcaçava, la ville appellée communément la ville des Juifs, (1) établit le ſiége de ſon roïaume à ſaint Chriſtophle, (2) & fit élever ſur le ſommet de la montagne une ſtatuë de bronze, armée d'une lance & d'un bouclier, avec cette inſcription : *Le ſage Bedis Aben Habud declare que c'eſt d'ici qu'il faut défendre l'Andalouſie.* On dit qu'il appella ſa nouvelle ville Gard-Nahat, du nom de ſa femme qui s'appelloit *Nahat*, & du mot *Gard*, qui ſignifie occident ; car c'eſt aſſez l'uſage des Sarrazins, ſur tout de ceux de l'Aſie, de donner à leurs villes des noms qui marquent leur ſituation. D'autres en donnent d'autres raiſons, qu'il n'eſt pas néceſſaire de rapporter. Ce qui eſt conſtant, c'eſt qu'on a pris le fruit appellé *Grenade*, pour les armes de la ville, & du roïaume de Grenade, ſoit qu'on l'ait fait par erreur, parce que l'ortographe & la prononciation de l'ancien nom ont changé, comme il eſt encore arrivé pour les armes des roïaumes de Leon (3) & de Galice ; (4) ſoit que la grande quantité de grenades que produit le païs en ait été la veritable cauſe.

Depuis Bedis, Grenade fut le ſiége des rois Sarrazins juſqu'à Aben-Hul, qui chaſſa les Almohades d'Eſpagne, & tranſporta le ſiége à Almeria. Ce Prince aïant été tué par la valeur & par la prudence de Ferdinand Sanche, les peu-

(1) Cela fait aujourd'hui une partie de la ville de Grenade.

(2) Autre partie de Grenade.

(3) Les armes de Leon ſont un lion de gueule en champ d'argent. On ſent bien que ces armes ont rapport au nom moderne de *Leon*, & non à celui de l'origine de la ville, qui eſt *Legio*, parce qu'une legion Romaine s'y établit.

(4) Tout de même il y a dans les armes de Galice un Calice : on voit bien que c'eſt à cauſe du nom moderne, car un Calice n'a aucun rapport à Gallecia, ou Galloecia, qui eſt l'ancien nom.

ples de Grenade choisirent pour leur roi Mahomet Alhamar prince d'Arjona, qui remit le siége de son roïaume à Grenade. Depuis ce temps-là cette ville s'accrût tellement, que les Arabes assurent qu'il y a eu jusqu'à soixante mille maisons. Bulhar qui sçavoit, à ce qu'on dit, l'art de transformer en or les autres métaux, enferma de murs l'endroit appellé Albaïzin, & le sépara du reste de la ville : il bâtit aussi l'Alhambra avec la tour de Commare. Il eut dix successeurs, dont on voit encore aujourd'hui les portraits dans la cour spatieuse d'Alhambra, & on les connoît par tradition. Le roi d'Espagne y a fait de nos jours un château superbe, bâti d'une pierre bleuë taillée avec beaucoup d'art. Dans la place qui est ronde, on voit trois rangs de galeries soûtenuës sur des colomnes de marbre rangées d'une maniere très-agréable, & l'on peut s'y promener fort à l'aise. La ville est située en partie sur quatre collines, & en partie dans la plaine. La basse ville est habitée par des marchands & des ouvriers Espagnols, par le Clergé & par la Noblesse. C'est là qu'est l'Eglise cathédrale admirablement bien bâtie : on y voit le tombeau de Ferdinand d'Arragon, & d'Isabelle de Castille. La partie qu'on nomme Albaïzin, c'est-à-dire, ruë de Baça, n'est presque habitée que par les Morisques : lorsqu'on les chassa de Baça, on en fit comme une colonie que l'on transporta en cet endroit, & on l'appella Albaïzin, à cause du lieu d'où ils venoient. Le Darro passe au milieu de la ville ; ses bords sont pleins de boutiques de teinturiers & de foulons, ce qui est d'une grande commodité pour les habitans ; car ils ont de belles manufactures d'étoffes de soïe & de draps, sur tout dans la partie de la ville qu'ils appellent Antequerula, parce que les Mores d'Antequerula, vinrent autrefois s'y établir. Le Darro sort d'une montagne toûjours couverte de neige, assez près des sources du Xenil, en latin *Singilis*, qui passe hors de la ville, & dont les eaux sont bonnes & très-salutaires : les Mores y venoient en foule d'Afrique pour y rétablir leur santé.

On étoit convenu que dès qu'on seroit maître d'Alhambra & de son canon, le premier coup que l'on tireroit seroit le signal pour attaquer la ville ; qu'ainsi tous ceux qui seroient descendus des montagnes, courroient aussitôt aux portes, les

CHARLE IX. 1570.

briſeroient, & entreroient dans la ville ; qu'enſuite ils ſe répandroient dans toutes les ruës, le feu dans une main & le ſabre dans l'autre, & qu'ils feroient main-baſſe ſur tout ce qui ſe trouveroit ſur leur paſſage, & mettroient le feu à toutes les maiſons pour jetter l'effroi par-tout. En attendant, ils envoïerent des Députés au Bacha d'Alger, au roi de Fez, & à Conſtantinople, demander du ſecours pour la cauſe commune des Mahométans. Ils paſſerent le temps qui leur reſtoit juſqu'à Noël à exercer la jeuneſſe, à amaſſer des vivres dans des cahuttes écartées ſur leurs montagnes, à fabriquer de nouvelles armes, à dérouiller les anciennes qu'ils tenoient cachées, à choiſir un camp avantageux, & à en tracer les fortifications. Leurs Chefs ſe raſſemblerent encore à Churiana pour prendre une derniere réſolution. On trouve que les Magiſtrats de Grenade firent une grande faute en ce temps-là ; car après avoir pris la précaution de défendre aux Moriſques, ſous de grandes peines, tout ce qui auroit la moindre apparence d'aſſemblée, ils leur permirent malgré cela de venir en troupes à un hôpital nouvellement bâti en faveur des nouveaux Chrétiens, ſous le titre d'Hôpital de la Réſurrection. Ils s'y raſſembloient donc tous les jours, ſous prétexte d'y venir ſatisfaire aux devoirs de la piété, ou d'y ramaſſer quelques aumônes : mais en effet pour y concerter leur entrepriſe ; en ſorte qu'ils penſoient bien moins à ſe procurer des aumônes, qu'à amaſſer de l'argent pour les préparatifs & pour les frais de la guerre qu'ils méditoient. Toutes ces menées cependant ne furent pas ſi ſecrétes, qu'elles ne perçaſſent juſqu'aux Commandans : mais comme ils étoient depuis longtemps mal enſemble, qu'ils empiétoient ſans ceſſe les uns ſur les autres, que par envie & par jalouſie l'un renverſoit ce que l'autre avoit fait, & cherchoit à le détruire à la Cour, & à le calomnier, il arrivoit, ou qu'ils puniſſoient ceux qui leur devenoient ſuſpects beaucoup plus rigoureuſement que les loix ne le permettoient, ou qu'ils les laiſſoient faire ce qu'ils vouloient, ſans s'en embarraſſer. Celui qui avoit le commandement général dans la ville, étoit Inigo Lopez de Mendoze, marquis de Mondejar, avec le comte de Tendilla ſon fils : ils deſcendoient de Mendoze premier comte de Tendilla, qui fut fait Gouverneur de la province par Ferdinand & Iſabelle

après la conquête du roïaume de Grenade, & qui y regla tout avec une prudence & une modération admirable, s'étant très-utilement servi des conseils de Ferdinand Talavera, qui fut le premier Archevêque de cette ville. Pierre Deça exerçoit à Grenade la charge de Président de la Chancellerie, c'est le nom que l'on donne au premier juge. Cet homme avoit passé avec honneur par tous les degrés de la robe, & avoit toujours rendu un compte très-exact de sa conduite à l'Archevêque Guerrero & aux autres officiers de l'Inquisition. Deça & Mondejar de concert, autant que le permettoient leurs querelles, qui se réveilloient sans cesse, tâchoient de découvrir le dessein des Morisques dont ils avoient quelque soupçon. Pendant que Deça suit l'affaire de près, Mondejar va en Cour, & demande des troupes à Philippe : ce que l'on eut assez de peine à lui accorder, parce que le mal étoit encore caché, & que les Ministres ne vouloient pas charger l'Epargne d'une dépense inutile, dans un temps où toutes les forces du Roïaume étoient occupées au loin ; d'autant plus qu'il étoit d'une grande importance pour la réputation des armes du Roi, qu'il ne parût pas avoir la guerre dans le cœur de ses Etats. On étoit outre cela frappé des raisons que Deça & l'Archevêque écrivoient en secret au Roi : car ces deux hommes pleins d'ambition, voulant attirer cette affaire à eux, assuroient la Cour que cette entreprise des Mores devoit plûtôt être réprimée par la voie de la justice, qui les regardoit, que par celle des armes, qui regardoit le marquis de Mondejar & son fils. Ainsi on lui donna peu de troupes : ce qui au lieu de renverser les desseins des Morisques, ne fit qu'en hâter l'exécution ; parce que d'un côté ils virent bien qu'ils n'avoient rien à craindre d'une poignée de monde, & que de l'autre ils appréhendoient que l'ardeur des conjurés ne se ralentît, & que la chose ne vînt à être découverte. Sur cela les Monfis, qui avoient distribué sur les montagnes leurs troupes divisées par régimens & par compagnies, alloient de tous côtés les exhorter à prendre les armes sur le champ, & en même temps ils envoïerent des couriers en Afrique, pour donner avis à leurs Alliés du jour qu'on devoit commencer à agir, & les solliciter de hâter le secours qu'ils leur promettoient. Ils prioient ceux d'Alger d'envoïer leurs vaisseaux au

CHARLE IX. 1570.

cap de Gata, qu'on appelloit autrefois le promontoire de Charidême, pour être à portée de ſecourir les peuples d'Almeria & d'Alpuxara : ils ſollicitoient ceux de Tetoüan d'aller à la côte de Marabella, pour encourager par leur préſence les conjurés qui étoient à Malaga & dans les montagnes de Ronda. Ce fut en vain qu'on voulut faire prendre les armes à ceux de cette ſecte qui étoient reſtés dans le roïaume de Valence. Outre qu'ils craignoient l'évenement, ils n'avoient pas encore oublié le malheureux ſuccès de la conjuration qui ſe forma dans les montagnes d'Eſpadan du temps de Charle-Quint. Ils refuſerent donc de s'engager dans cette entrepriſe, avant que de voir quel train les choſes prendroient, réſolus de ſe déterminer ſur l'arrivée des ſecours qu'on attendoit d'Alger & de Tetoüan. (1)

Cependant les conjurés tinrent le vingt-ſept de Septembre une grande aſſemblée à Albaïzin dans la maiſon de Zinzan. Partal de la ville de Narilla, qui n'eſt pas éloignée de Cadiar, homme d'eſprit & fort riche, s'y trouva auſſi. Ils l'envoïerent depuis deux fois en Afrique pour y ſolliciter des ſecours ; mais au ſecond voïage, jugeant que les affaires des Mores tourneroient mal en Eſpagne, il emmena avec lui ſa famille, ſes deux freres & tous ſes effets, & s'établit à Alger. Ce Partal & Xenis, qui conjura depuis contre Aben-Abum, ſecond Roi créé par les Moriſques, & le tua, ſe trouverent à cette aſſemblée en qualité de Députés des habitans d'Alpuxara, non pas pour ſe ſoumettre à la délibération qui y ſeroit priſe : car ils étoient réſolus d'attendre le Roi qu'on devoit envoïer d'Alger ; mais pour entrer dans leurs projets, & faire paroître qu'ils avoient autant de zéle qu'eux pour la liberté commune.

Il s'y trouva encore un homme de grande conſidération parmi les Moriſques, & qu'ils regardoient comme le plus prudent de toute leur nation ; c'étoit Ferdinand Abenjahuar. On le nommoit encore El-Zaguer, c'eſt-à-dire, le jeune, ou Ferdinand de Valor, parce qu'il étoit d'un village des environs nommé Valor. Comme il vit que toute cette multitude confuſe étoit irréſoluë, qu'ils n'avoient aucun projet fixe,

(1) Ville d'Afrique vis-à-vis du détroit de Gibraltar à une lieuë de la mer.

que l'ardeur des esprits se refroidissoit de jour en jour, & qu'il y avoit parmi eux autant de sentimens que de têtes, il leur fit un discours plein de force & de gravité, pour leur persuader d'élire un Roi. » Mes amis & mes compagnons, leur dit-il, » jusques à quand souffrirons-nous lâchement qu'on nous outrage, comme si nous étions nés dans la servitude ? Jusques » à quand nos cruels ennemis nous traiteront-ils comme les » plus méprisables des esclaves ? Ils sont maîtres de nos femmes, de nos enfans, de nos biens ; & après tant de siécles » du plus cruel esclavage, nous ne voïons pas la moindre apparence de liberté : ce sont tous les jours nouvelles charges, nouvelles contributions, nouveaux tributs qu'on nous » impose : autant qu'il y a d'habitans dans la ville, c'est autant de tyrans qui sont sur nos têtes. On nous a ôté les » asiles, qui avoient toujours été ouverts aux coupables de » crimes involontaires, ou à ceux qui vengeoient eux-mêmes » leurs injures particulieres ; faute qu'on excuse ordinairement. Ils nous forcent tous les jours d'aller dans leurs » Eglises, & d'assister au sacrifice de leur Religion. Si nous y » manquons, on nous fait payer de grosses amendes pour » contenter l'avarice de leurs Prêtres : & quand nous voulons nous refugier dans ces Eglises, ils nous en ferment » l'entrée. Quel malheur affreux ! tout commerce nous est » interdit avec Dieu & les hommes : parmi les Chrétiens, » nous passons pour Morisques, c'est-à-dire, pour une secte » abominable ; & parmi les Mores, nous passons pour Chrétiens, ou du moins nous leur sommes si suspects, qu'ils ne » veulent, ni nous parler, ni nous assister, ni avoir aucun commerce avec nous. Nous voilà donc malheureux, de quel- » que côté que nous nous tournions : parce que nous sommes » fidéles à nos tyrans, & que nous rachetons par une lâche » servitude une vie remplie de misere : nous sommes odieux » & suspects aux Mores, & nous ne le sommes pas moins à » nos maîtres. Et pour nous tourmenter en toutes les manié- » res possibles, ils veulent que nous parlions la langue Castillane, que nous ne sçavons point ; si nous le refusons sous » prétexte d'ignorance, on l'interpréte en mauvaise part : » comme si la langue Castillane étoit incompatible avec la » religion Mahométane, ou la langue Moresque avec celle

CHARLE IX. 1570.

» de Jesus-Christ. Ils nous forcent encore d'envoïer nos en-
» fans à leurs assemblées, où on leur donne des principes qui
» ont toujours été abhorrés de nos ancêtres. Tous les jours
» ce sont nouvelles menaces d'arracher nos enfans du sein de
» leurs meres & de la maison de leurs peres, pour les envoyer
» en des climats éloignés, & leur inspirer, s'ils pouvoient, de
» la haine pour ceux qui les ont mis au monde. Quelle cruau-
» té ! quelle barbarie ! Ils veulent que nous quittions l'habil-
» lement en usage parmi nous, pour prendre celui des Castil-
» lans, & ils comptent pour rien la perte qu'ils nous causent
» en interdisant l'usage de nos habits ordinaires, & l'impossi-
» bilité où nous sommes de fournir à la dépense nécessaire
» pour le changement qu'ils veulent introduire parmi nous.
» Ces hommes, dont la haine fait la force, jugent de la Re-
» ligion bien moins par les sentimens du cœur, que par la fi-
» gure de l'habit. Tout ce qu'ils prétendent, c'est de nous
» réduire à la derniére misere dans ce pays de Castille, où
» nous ne possedons rien, en nous forçant, dans la pauvreté
» où nous sommes déja, à changer souvent d'habits comme
» ils font, afin que quand ils nous auront tous réduits à une
» pauvreté extrême, il ne se trouve personne parmi nous en
» état de secourir les autres. Ce n'est pas tout, ils nous ôtent
» l'usage des Négres, & il ne nous est pas permis d'avoir des
» esclaves blancs, parce qu'ils sont de leur nation. Ils nous
» enlevent ceux que nous avons élevés, que nous avons ac-
» coutumés à nos usages & à nos mœurs, afin que ceux d'en-
» tre nous qui n'ont point d'enfans, & qui sont trop pauvres
» pour se faire servir par des personnes libres, soient réduits
» dans leurs maladies & dans leur vieillesse à n'avoir person-
» ne qui les soulage. Ils ôtent à nos femmes, & à nos filles
» qui ne sont point mariées, la permission de porter un voile,
» symbole de la pudeur. Ils veulent que toutes nos portes
» soient ouvertes. Chaque particulier regarde sa maison com-
» me son asile : pourquoi ne veulent-ils pas que les nôtres
» soient fermées, sinon afin que les adultéres, les voleurs, les
» brigands puissent nous insulter quand il leur plaira ? Leur
» haine n'est pas contente de nous avoir dépouillés de toutes
» les commodités de la vie. Leur envie va jusqu'à nous re-
» trancher les plaisirs publics, & les instrumens qui font l'a-

» grément de nos maiſons. Ils nous défendent la muſique,
» les chanſons, les danſes & les bals, qui ont toujours été en
» uſage parmi nous. Ils interdiſent à nos femmes les bains ſi
» néceſſaires pour la propreté & pour la ſanté. Juſqu'à quand
» ſouffrirons-nous qu'on pouſſe à bout notre patience, & qu'on
» ajoûte de nouvelles injures aux anciennes? Que craignons-
» nous? toute la Chrétienté eſt déchirée par les diviſions
» qu'y cauſent les différens ſentimens ſur la religion. Voyez
» les troubles des Pays-bas, examinez ce qui ſe paſſe en Fran-
» ce & en Allemagne, & craignez après cela, ſi vous voulez,
» un Prince, dont les finances ſont épuiſées, les flotes diſper-
» ſées, la chiourme compoſée de gens libres, & qui n'a pour
» commander ſes forces maritimes, que des priſonniers (1)
» bien plus diſpoſés à la révolte qu'à l'obéiſſance. Dans l'état
» où ſont les choſes, il ne faut pas douter qu'il ne vous ſoit
» aiſé, non ſeulement de vous emparer de Grenade, mais de
» recouvrer même toute l'Andalouſie, qui a appartenu jadis
» à vos peres. Si vous ne portez pas vos deſirs ſi loin, qui peut
» vous chaſſer de ces montagnes eſcarpées & effroïables dont
» vous êtes environnés, & dont les vallées ſont par leur ſeu-
» le aſſiette, une eſpéce de camp tout fortifié; vous, dis-je,
» qui êtes accoutumés à ſupporter le froid, le chaud, la ſoif
» & la faim, & qui avez été formés dans la même diſcipline
» que ceux qui viendront vous y attaquer? Mais nous n'avons
» point d'armes. Eh quoi! la nature ne vous fournira-t'elle
» pas des roches & des pierres pour renverſer vos ennemis,
» lorſqu'ils grimperont par des précipices & par des défilés,
» qu'ils ne connoîtront point, pour venir vous attaquer ſur
» vos rochers eſcarpés? Pour une entrepriſe ſi belle, comptez
» ſur l'aſſiſtance du ciel, elle vous eſt promiſe par les aſtres
» & par les prophéties, qui ont toujours fait la confiance de
» nos peres: tant de prodiges, qui ſont ſous nos yeux, n'an-
» noncent à nos adverſaires que des adverſités. Vous avez vû
» il n'y a que quelques jours des armées en l'air, qui ſe bat-
» toient ſur le ſommet d'une montagne couverte de neige.

(1) Je ne ſçai pourquoi il ſe ſert du terme de *Priſonniers*, ſi ce n'eſt qu'il entende les officiers Flamands, auxquels Philippe ne ſe fioit guére; car les Italiens quoiqu'étrangers, & de païs conquis, étoient preſque naturaliſés Eſpagnols.

CHARLE IX. 1570.

» Ces oiſeaux inconnus, que l'on a vû voler au-deſſus de la » ville de Grenade, cet enfantement monſtrueux, ce ſoleil, » dont tous les changemens intereſſent les Chrêtiens, & qui » vient de s'éclipſer depuis peu; tout cela préſage de grands » maux à nos ennemis. La lune qui nous protége, nous & » tout ce qui nous appartient, nous éclaire depuis long-temps » d'une lumiére douce & bien-faiſante. Que nous faut-il d'a- » vantage? Attendrons-nous donc que ce deſſein ſi glorieux » par lui-même, ſi juſte, puiſqu'il eſt néceſſaire, ſi aiſé, ſi » peu perilleux, s'en aille en fumée, à force d'en differer » l'exécution? Attendrons-nous qu'une entrepriſe faite pour » le ſalut de toute la nation, tourne à la ruine de chaque par- » ticulier? Le deſſein que nous formons aujourd'hui, nous » rend tous criminels, nôtre procès eſt fait, s'il échoüe; s'il » réüſſit, il nous aſſure de l'honneur, de la gloire, des richeſ- » ſes, & tous les biens qui accompagnent la liberté. Mais » pour le faire réüſſir, il faut de la celérité, du fer, de l'u- » nion, du ſecret, & un digne chef qui ſupplée à tout. Je » vous conſeille de le choiſir au plûtôt, ſoit qu'à l'exemple » des Xeques vos ancêtres, vous ne vouliez qu'un Général de » vos armées, ſoit que vous jugiez plus avantageux de l'orner » des marques de la dignité roïale, pour le rendre plus reſ- » pectable, & pour renouveller la mémoire de vos anciens » Rois, qui ont rempli toute l'Eſpagne d'une terreur, dont » le ſouvenir dure encore. Vous ne ceſſerez jamais de délibe- » rer, d'opiner, de faire & d'abroger des décrets, juſqu'à » ce que vous aïez créé un chef, qui fixe la variation de vos » conſeils. Voilà aſſez de diſcours, il eſt temps d'agir, com- » pagnons; il vous faut un Roi ou un Général, qui commen- » ce, & qui conduiſe heureuſement cette guerre, que vous » avez réſoluë avec tant de courage & de juſtice.

Le diſcours de Ferdinand fut ſuivi d'un applaudiſſement général, tous crioient à la liberté; mais on convint de remettre l'élection d'un Roi à un autre temps, à cauſe des difficultés qui s'y rencontroient alors, & qu'une partie de l'aſſemblée étoit bien aiſe d'attendre le retour des Ambaſſadeurs qu'on avoit envoïés en Afrique. Et comme ils avoient été ſur le point de prendre les armes dès le jour du vendredi ſaint, & depuis, dans le mois de Septembre, les chefs de la conju-

ration, accompagnés de vingt-six des plus braves habitans des montagnes d'Alpuxara, s'assemblerent pour la troisiéme fois à saint Michel, dans la maison d'un nommé Hardon, homme de main, que Christophle-Ponce de Leon duc d'Arcos, fit punir de mort quelque temps après. Ils choisirent unanimément pour leur chef Ferdinand, surnommé de Valor, du nom du village où il habitoit : il étoit cousin germain de l'autre Ferdinand de Valor, dont on vient de voir le discours pour exorter ce peuple à la guerre. Ce chef, qui étoit un des premiers pour la noblesse, & qui passoit pour être très-riche, n'avoit que vingt-cinq ans. C'étoit au reste un naturel féroce, sans mœurs, & en qui il ne se trouvoit d'autre qualité pour commander, que beaucoup de hardiesse. Ce choix se fit avec les cérémonies ordinaires à ce peuple superstitieux : les hommes veufs étoient séparés de ceux qui avoient des femmes; ceux qui vivoient dans le célibat l'étoient des uns & des autres, & les Monfis avoient leur place d'un autre côté. Alors un Prêtre de cette secte impie lut tout haut les vers d'une prétenduë prophetie, accommodée à l'état present des affaires ; elle contenoit que dans un certain temps après l'hegire de Mahomet, c'est-à-dire, la fuite de ce détestable imposteur, de la ville de la Mecque, (car c'est ainsi que les Sarrazins comptent leurs années) il s'éleveroit un jeune homme de la race de Mahomet, qui après avoir renoncé à sa loi en recevant le baptême des Chrêtiens, tireroit ses compatriotes de leur longue servitude, & les remettroit en liberté. Ce temps marqué par l'oracle tomboit justement dans l'année courante, & le reste de la prédiction quadroit parfaitement avec l'âge & la famille de Ferdinand.

Les Mores élisent un Roi

Après cette lecture, ils le revêtirent de la pourpre, lui mirent autour du cou & des épaules un cordon ou ruban de couleur, & ils étendirent par terre quatre banniéres placées en croix, & tournées vers les quatre parties du monde. Ferdinand s'étant couché dessus la face contre terre, fit une priére secrete, après laquelle il fit serment de garder la loi de Mahomet, & de défendre ses nouveaux sujets qui la suivoient. Il se leva ensuite, & allongea le pied. A l'instant Farax fils d'Abenfarax se prosterna au nom de tous les assistans, & pour marque de leur obéïssance, baisa la terre sur laquelle

CHARLE IX. 1570.

Valor avoit posé son pied : après quoi ils le prennent tous sur leurs épaules, & le proclament Roi en criant : *Que Dieu éléve Mahomet Aben-Humeya roi de Grenade & de Cordouë*, comme cela se pratiquoit au sacre des anciens rois de Cordouë. On partagea ensuite les emplois entre les Officiers tant absens que presens, & l'on disposa tout pour la guerre avec une unanimité si parfaite, qu'il n'y eut qu'un seul homme nommé Cardenas, fils d'un tailleur, mais riche & de beaucoup d'esprit, qui s'opposât à la résolution commune : ce fut même par amour pour ses compatriotes, plûtôt que par crainte, qu'il refusa de prendre part à ce complot criminel. Pour en détourner l'assemblée, il fit un long discours, où après avoir comparé les forces de Philippe & celles des Mores, il excusa la sévérité des ordres du Roi, & celles des juges & des commandans ; il montra qu'il n'y avoit pas moins de crime que de témérité à tenter une entreprise si dangereuse, & que la servitude la plus cruelle étoit préferable au parti que l'on prenoit de livrer la nation à un petit nombre d'hommes qui la flatoient d'une vaine espérance de liberté, mais qui alloient en effet la précipiter dans une ruine certaine qu'on auroit pû éviter par la patience. Ferdinand Zaguer lieutenant général du nouveau Roi, fit une réprimande à Cardenas, & refuta son discours plein de sagesse par de mauvaises raisons, mais qui furent fort applaudies par la jeunesse qui brûloit d'envie de se venger des Espagnols.

Tout le monde se retira ensuite avec un grand silence ; & ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans ce grand nombre de conjurés, il ne se soit pas trouvé un deserteur, un traître, qui ait été reveler ce grand secret. Zaguer, que nous appellerons desormais Abenjahuar, étant retourné à Cadiar où il demeuroit, & voulant obliger par un crime les habitans de ce lieu à persister dans le parti qu'ils avoient pris, il leur conseilla de tuer le Colonel Herrera, logé chez eux pour une nuit seulement, avec quarante soldats qu'il menoit à Abra. Cet attentat fut comme le premier acte de la revolte.

Selim Sultan des Turcs ne sçavoit pas encore la disposition des Morisques ; mais comme il avoit une flote en mer, il pensoit à former contre les Chrêtiens une entreprise digne d'un si puissant armement. Avant de les attaquer il voulut n'avoir

rien à craindre du côté de l'Asie : ainsi il regla avec le roi de Perse les frontieres de l'Armenie : & pour assurer la paix du côté de la Syrie, il donna ordre au Bacha Sinan de reprimer les Arabes qui faisoient des courses & pilloient tous les païs d'alentour. Ces mesures prises, il songea à attaquer les Venitiens & le roi de Tunis ; mais aïant été informé par le bacha d'Alger de la revolte des Morisques d'Espagne, & voulant obliger Philippe II. à partager ses forces, il manda au bacha d'Alger de promettre de sa part du secours à ces malheureux, & de leur faire entendre que si l'affaire prenoit un bon train, il viendroit contre l'Espagne avec toutes les forces de l'empire Ottoman. En conséquence, le Bacha remplit leurs Ambassadeurs de belles espérances : à l'égard de la flote qu'il avoit équipée pour l'expédition de Tunis, il s'excusa de la leur envoïer, jusqu'à ce qu'il en eût des ordres plus précis de la Porte. Son dessein en cela étoit de faciliter au Turc la prise de Tunis & de Biserte, en obligeant Philippe à garder ses forces pour la défense de ses Etats. Il est vrai que c'étoit sacrifier les Morisques d'Andalousie ; mais cette consideration le touchoit peu.

Ils eurent aussi recours au roi de Fez. Ce Prince aïant comparé les forces des Morisques & de leurs alliés, avec celles de Philippe, & ne les aïant pas jugés en état de tenir contre un Monarque si puissant, se contenta de les exhorter à persister dans le dessein de recouvrer leur liberté, & de leur promettre du secours quand il seroit temps.

Après le massacre d'Herrera & de ses soldats logés à Cadiar, ceux qui avoient commis cet attentat par le conseil d'Abenjahuar, ne garderent plus aucunes mesures, & parcoururent tout le païs d'Apulxara & d'Almeria, pour engager les Morisques à prendre les armes. Farax qui le premier avoit rendu l'obéïssance au nouveau Roi, & qui avoit été établi par lui Juge souverain de tous ces peuples, vint aussi à bout, accompagné seulement de cent cinquante hommes d'élite, de ramasser en peu de temps jusqu'à six mille hommes sans armes à la verité, mais tous braves & capables d'être disciplinés. Avec ce corps de troupes il résolut d'attaquer Grenade au jour marqué. On demeuroit tranquille dans la ville. Mondejar qui n'avoit qu'une foible garnison n'osoit

Les Mores attaquent Grenade.

CHARLE IX. 1570.

rien entreprendre, & il ſe contentoit de faire la guerre à l'œil pour prendre enſuite ſon parti ſuivant les conjonctures ; il craignoit d'ailleurs que s'il commençoit, on ne lui imputât d'avoir plûtôt cherché l'occaſion d'exciter les troubles, que de les étoufer. Deça de ſon côté toûjours ennemi de Mondejar, à cauſe de leurs debats continuels pour la juriſdiction, tenoit ſon conſeil à part, quoique l'interêt fût commun, & s'il conferoit quelquefois avec ſon rival, ce n'étoit que dans le deſſein de profiter de ſa négligence pour le perdre à la Cour.

Les choſes étant en cet état à Grenade, il ſurvint un accident qui penſa renverſer tous les deſſeins des conjurés. La nuit de la veille de Noël il neigea horriblement ſur le mont Solaya, que les Eſpagnols appellent autrement Sierra Nevada, ou mont des neiges ; cette montagne eſt ſur le chemin qui méne d'Apulxara à Grenade. La neige ayant bouché tous les précipices, les ſoldats y tomboient à chaque pas & ſe trouvoient accablés ; mais les exhortations de Farax, & l'envie d'aller à la guerre, plaiſir bien doux pour des gens qui n'en avoient point fait l'expérience, leur applanirent toutes ces difficultés. Il arriva donc auprès de Grenade avec ſes cent cinquante hommes ; en même-temps il approche de la porte de Guadix, fait grand bruit de tambours, de harpes & d'autres inſtrumens dont les Moriſques ont accoûtumé de ſe ſervir pour donner de la terreur : il pénétre juſqu'à Albaïzin, & invite le peuple à la liberté. Quand il trouve de la réſiſtance, il joint les menaces aux promeſſes & aux priéres. Il les aſſure qu'il a de l'argent pour payer leurs troupes ; que la flote du roi de Fez & celle d'Alger ſont prêtes d'arriver, & que pour finir leur ſervitude, il ne leur manque que la volonté de ſe rendre libres. Les Chrêtiens furent fort conſternés de ce qu'ils entendoient : ils faiſoient reflexion que ſous un ſi grand Roi, qui avoit tant gagné de batailles en Flandre, & qui entretenoit de ſi grandes armées de terre & de mer, il ne pouvoit s'élever de troubles dans le cœur de ſon Roïaume, qui ne miſſent l'Etat dans un très-grand péril.

Tagaris & Monfaris qui faiſoient auparavant des courſes toutes les nuits aux environs de Ste. Helene, étoient arrivés de la veille aux portes de la ville, munis d'échelles pour s'emparer

parer d'Alhambra : mais comme ils ne sçavoient pas le jour qu'on devoit l'attaquer, & que Farax ne paroissoit point, ils cacherent leurs échelles dans un trou & s'en retournerent. Les neiges qui tomberent le lendemain leur firent croire que leurs associés ne se mettroient point en marche; ainsi ils resterent dans leurs maisons, ce qui porta un grand préjudice à leurs affaires : car la prise d'Alhambra leur étoit de la derniere importance. Ainsi ceux qui vouloient entrer à Albaïzin ayant ordonné qu'on ouvrît le guichet, un vieillard parut à la fenêtre, & leur demanda combien ils étoient. Six mille, lui dirent-ils : c'est trop peu, répondit le vieillard, & vous êtes venus trop-tôt, voulant dire qu'il faloit commencer par s'emparer d'Alhambra, sans quoi il ne faloit pas esperer que ceux d'Albaïzin prissent les armes.

Du côté des Chrétiens, quoique les chefs fussent mal ensemble, & que ce fût le tems de la nuit, on agit pourtant avec quelque ordre, car les commandans des quartiers s'en allerent d'abord chacun à leur poste. Mondejar avoit averti ses gens que s'il arrivoit du desordre, on tireroit trois coups de canon, qui leur serviroient de signal pour sortir d'Alhambra, & se rendre au drapeau. Mais il ne le fit point donner, persuadé que tous les mouvemens qui se font dans les ténebres sont toujours fort dangereux ; & il se contenta d'envoïer des gens sur lesquels il comptoit pour défendre le quartier d'Alhambra jusqu'à ce qu'il fît jour, & ce fut un bonheur : car les conjurés avoient donné sans qu'il le sçût le même signal à leurs complices qui habitoient aux environs de Grenade, & s'ils avoient entendu les trois coups de canon, ils n'auroient pas manqué d'accourir à la ville. Cependant Mondejar va lui-même à Albaïzin, & exhorte les principaux habitans de demeurer fideles, & à ne pas rendre toute la ville coupable du crime de quelques rebelles, en prenant part à leur entreprise. Ceux-ci se défiant du succès & se trouvant plus disposés à se repentir du parti qu'ils avoient pris, qu'à y persister avec opiniâtreté, offrent leurs services, & donnent parole qu'ils ne s'écarteront point de l'obéïssance qu'ils doivent à Philippe. Mondejar content de leur promesse, & n'ayant rien à faire dans ce moment, parce qu'il ignoroit les forces des ennemis, retourne dans la ville ; mais sur la nouvelle que les

conjurés se retiroient vers un endroit, que l'on nomme communément la maison des poules, & que les gens du païs appellent Daralquid, & qu'ils avoient déja passé la riviere de Xenil qui est au dessous, pour gagner la montagne; il envoie quelques soldats choisis pour se mettre en embuscade sur les avenuës. Puis ayant laissé le comte de Tendille son fils avec la cavalerie de la garnison pour défendre la ville au besoin, il partit au point du jour avec quelques troupes choisies pour poursuivre les ennemis. Pierre Zuniga comte de Miranda, un des premiers du païs & par sa dignité & par ses grands biens, l'accompagna avec ce qu'il avoit de gens.

Comme les habitans d'Albaïzin n'avoient fait aucun mouvement en faveur des conjurés, parce qu'Alhambra étoit toujours entre les mains des Chrétiens; comme d'ailleurs ceux qui habitoient les campagnes ne s'étoient point approchés de la ville, parce qu'on n'avoit point tiré les trois coups de canon d'Alhambra; Farax commença vers les huit heures du matin à songer à la retraite, & marchant en bon ordre du côté de Niguela, il se retira sans perte, quoique Mondejar se fût mis à le suivre.

L'argent manquoit dans la ville pour païer les troupes; ainsi les compagnies étoient foibles; & la cavalerie presque toute composée de volontaires ne gardoit aucune discipline: ce qui fit craindre à Mondejar que s'il s'absentoit, les habitans d'Albaïzin ne s'unîssent avec ceux de la campagne, & que cette union ne mît la ville en danger; il revint donc au plus vîte à Grenade pour se mettre en état de soutenir cette guerre, en attendant qu'on pût informer le Roi de l'état des choses. Cependant l'effroi avoit saisi toute la ville; les prêtres, les religieux, les femmes, les enfans, & tous ceux qui n'étoient pas propres à la guerre s'étoient retirés dans les Eglises pour implorer le secours divin, pendant que les autres dans l'incertitude de l'évenement songeoient à sauver leurs effets. Mondejar envoïa ordre aux garnisons de Loxa & d'Alcala de le venir joindre; fit sortir les Chrétiens de Restaval, où il croïoit que les ennemis iroient d'abord; ordonna qu'on les amenât à Grenade, & mit deux compagnies à Durcal pour tomber sur les Morisques qui viendroient de leur païs attaquer la capitale. Diego de Quixada fut chargé de garder

les ponts de Tablette avec deux compagnies, l'une de cavalerie, l'autre d'infanterie, & de fermer de ce côté-là le chemin d'Alpuxara à Grenade.

Deça que ces précautions raſſurerent un peu, & qui avoit autant d'envie de ſatisfaire ſon animoſité contre Mondejar, que de pourvoir à la ſûreté de la ville, écrivit à D. Louis Fajardo marquis de Velez, gouverneur du roïaume de Murcie, & commandant général de la province de Carthagene, de raſſembler le plus de troupes qu'il pourroit, tant des garniſons, qui dépendoient de lui, que de ſes amis & de ſes vaſſaux, & de ſe rendre en diligence à Almeria pour ſauver le roïaume de Grenade. Fajardo & Mendoze étoient depuis long-tems ennemis ſecrets. Le premier avoit ſervi ſous Charle-Quint à la guerre de Tunis, & dans ſon expédition contre la Provence: Mendoze avoit ſervi contre Alger, & tous deux connoiſſoient parfaitement le païs où ils avoient fait la guerre, auſſi bien que les mœurs & le naturel des peuples avec qui ils avoient eu affaire. Fajardo n'eut pas plûtôt reçû des lettres de Deça, qu'il raſſembla tous ſes amis, & ſe prépara à marcher au ſecours du roïaume de Grenade.

Mais Aben-Humeïa nouveau roi des Moriſques, qui comptant ſur les habitans d'Albaïzin, & des campagnes d'alentour, étoit demeuré caché dans Grenade en attendant qu'ils ſe déclaraſſent, voïant que rien ne branloit, prend un mauvais habit tout uſé, ſort ſeul de Grenade, & montant ſur un cheval qui l'attendoit, il évite Lanjaron pour gagner Valor qui eſt au deſſus.

Les Mores en ſe retirant ſéparerent leurs troupes en deux; une partie prit le chemin d'Orgiva, petite ville qui appartenoit autrefois à Ferdinand Gonſalve de Cordoüe ſurnommé le grand Capitaine, & qui appartient aujourd'hui au duc de Seſſe ſon petit-fils: elle a un beau port entre Grenade qu'elle voit au nord, & les gorges des montagnes d'Alpuxara. Au levant elle a la ville d'Almeria, & celle de Salobrenna au couchant. Ils y mirent deux mille hommes diſtribués en vingt Compagnies, ſous les ordres de l'Alcaïde (1) de Mecine, & d'un autre officier nommé Corcéni. Gaſpard Saravia qui com-

(1) Alcaïde veut dire Capitaine, Gouverneur, &c.

CHARLE IX. 1570.

mandoit pour le duc de Seſſe dans la tour d'Orgiva, (1) y reçut environ cent ſoixante Chrétiens qui étoient reſtés dans la ville : les Moriſques pour s'en venger ſe poſterent dans un clocher qui étoit vis-à-vis & les arquebuſoient ſans ceſſe: mais en ayant été chaſſés par les Chrétiens, ils en vinrent à la ſappe: & ce moïen ne leur ayant pas réuſſi, ils emploïerent les ſollicitations les plus vives, les prieres & les menaces pour engager les aſſiegés à ſe rendre : ils leur diſoient que Grenade & Alhambra étoient au pouvoir des Mores ; qu'ainſi, ils n'avoient d'autre parti à prendre qu'à ſe remettre à la clémence de leur roi Aben-Humeïa. Mais tout cela ayant été inutile, ils crierent à leurs gens de ſe préparer à la priere ; ils le firent de vive voix, parce que les Mahométans ne ſe ſervent point de cloches.

Pendant ce tems-là, l'autre partie des Moriſques, deſtinée pour recevoir Farax mena Aben-Humeïa à Valor, où il fut une ſeconde fois proclamé Roi avec les mêmes cérémonies qu'auparavant; Abenjahuar ſon couſin germain fut déclaré Généraliſſime, & Farax, Alguazil, qui étoit la premiere charge après celle de Général.

Le nouveau Roi épouſa auſſi-tôt trois femmes. Il y en avoit une qui tenoit le premier rang, & qu'il menoit toujours avec lui ; la ſeconde étoit d'Almançora, & la troiſiéme de Tavernas. Il parut que ce dernier mariage lui avoit gagné les cœurs de cette province. Il en avoit déja une avant ces trois ; mais le pere appellé Roïas ayant refuſé de ſuivre ſon gendre devenu Roi, fut tué par ſon ordre avec quelques-uns de ſes proches ; la fille de Roïas fut répudiée peu de tems après, cependant à ſa conſidération Aben-Humeïa ne fit point de mal à ſa belle-mere.

Depuis ce tems-là les Moriſques ſe mirent à piller, & commirent des cruautés inoüies, comme s'ils n'avoient plus eu d'ennemis à combattre. Ceux qu'ils traiterent le plus mal furent les Chrétiens du territoire d'Alpuxara, & de celui d'Almeria, où ils profanerent les Egliſes, & firent mourir quantité de religieux par les tourmens les plus cruels. Il y avoit à Guecija un couvent d'Auguſtins : ces religieux s'étant ſauvés dans la tour de l'Egliſe, les Mores la brûlerent ; puis ils jetterent ce qu'ils

(1) C'étoit comme la Citadelle.

avoient de prisonniers dans des chaudieres d'huile bouillante. Ils emploïerent contre le curé de Terque un autre genre de supplice, mais aussi cruel. Après avoir rempli les habits qu'il avoit sur lui de poudre à canon, il y mirent le feu. Ils enterrerent ensuite son Vicaire jusqu'à la moitié du corps, & se divertirent à lui tirer des fleches dans la bouche, en sorte que sa tête servoit de but. Il y en eut d'autres qu'ils enterrerent de la même maniere & qu'ils laisserent mourir en cet état, d'une mort plus cruelle encore que la premiere, puisqu'ils étoient dévorés par la faim, & par les vers qui se formoient dans toutes les parties de leurs corps. Ils en mutilerent d'autres, & les livrerent à des femmes cruelles qui les faisoient mourir à coups d'éguilles. Ils en mirent quelques-uns en croix pour insulter à la religion Chrétienne; mais ils les trouverent si fermes qu'il n'y en eut pas un qui n'aimât mieux souffrir tous ces tourmens que de s'en délivrer en renonçant à sa religion. Abenjahuar s'opposoit au moins en apparence à ces cruautés, & conseilloit de tenter plûtôt la voïe des caresses. Aben-Humeïa affectoit aussi en public de montrer de l'humanité, & de condamner cette barbarie : il défendit même par un Edit de faire mourir aucun enfant au dessous de dix ans, & de maltraiter aucune femme, ou aucun homme sans connoissance de cause.

Cependant il envoïa en Afrique Abdalla son jeune frere pour présenter au bacha d'Alger quelques esclaves; & afin d'engager ce Bacha à le secourir promtement, il avoit donné ordre à Abdalla de jurer fidélité & obéïssance à Selim. Le Bacha reçut honorablement Abdalla, le traita comme frere de Roi, lui fit present de quelques vestes de soye, & l'envoïa à la Porte avec des lettres de recommendation.

Comme la rébellion se répandoit dans tout le territoire d'Almeria, Romis à la tête d'un corps de quatorze cens hommes s'empara du bourg de Chite qui est de la dépendance d'Almeria, se flatant que les Morisques qui étoient dans cette ville, voïant du secours à leurs portes, ne manqueroient pas de prendre les armes. Il y avoit dans Almeria un homme puissant & d'une grande considération, nommé Alfonse de Vanegas, qui descendoit d'un ancien roi de Grenade, nommé Joseph Aben Alma. On lui fit tenir des lettres,

CHARLE IX. 1570.

par lesquelles on lui promettoit le roïaume d'Almeria, s'il vouloit se joindre à Aben-Humeïa, il garda quelque tems ces lettres, & les porta ensuite au Magistrat sans les ouvrir. Comme on le blâmoit extrêmement : » Mes amis, leur dit-il, vous » ne faites pas réflexion combien l'espérance de regner est une » machine puissante, & quelle force elle a pour renverser l'es- » prit.« Se croïant assez justifié par cette réponse, il servit toujours depuis le Roi avec beaucoup de fidélité ; mais ayant reconnu qu'on avoit toujours des soupçons contre lui, il en mourut de déplaisir.

Cependant Garcias de Villa-Roël gouverneur d'Almeria, étant sorti dès le point du jour avec sa garnison, & ceux des habitans sur la fidélité desquels il comptoit, tomba sur ces Morisques pillards & dispersés, & en fit un grand carnage. Romis ayant ramassé les débris de ce corps, & tiré quelques secours d'ailleurs, s'empara de Castelferro qui est au duc de Sesse, & fit main-basse sur tous les habitans, excepté un certain Machin qui lui avoit livré la place. De-là il marcha à Motril, & le brûla avec une bonne partie des habitans ; mais il emmena avec lui les Morisques, de peur que les Chrétiens n'y revinssent & ne vengeassent sur eux le massacre de leurs freres.

D'un autre côté Diego de la Casca, qui après la mort d'Herrera fut pourvû du gouvernement d'Adra, place située sur le bord de la mer, la trouva en état de défense, parce qu'aussitôt que la rébellion éclata, Pierre Verdugo y fit entrer fort-à-propos des troupes & des provisions. Les ennemis ayant marché de ce côté-là, Casca sortit avec cent Arquebusiers, & cinquante Cavaliers, sans dessein d'engager un combat. Mais ayant appelé un Trompette, nommé saint Jacque, & lui ayant crié fort haut de venir lui parler ; ses soldats entendant le nom de saint Jacque, crurent qu'on leur donnoit le signal du combat, comme cela se pratique souvent parmi les Espagnols. En même tems, sans attendre qu'on les eût mis en bataille, ils vont en désordre charger l'ennemi, disposé à les bien recevoir ; aussi après un leger combat furent-ils mis en déroute avec perte de cent de leurs gens.

Pendant que cela se passoit à Orgiva, les bruits de l'arrivée du secours d'Afrique croissant de jour en jour, Aben-

Humeïa en vint aux mains avec Quixada, & le força d'abandonner ſon poſte du pont de Tablette, & de ſe retirer avec perte derriere Durcal. Sur cette nouvelle Mondejar, quoique plus foible que les ennemis, crut qu'il y alloit de ſa réputation de ſe mettre en campagne pour ſecourir Orgiva, ſans attendre que les troupes qu'on lui envoïoit fuſſent aſſemblées. Mais avant que de partir il mit un renfort conſidérable dans Alhambra, & après avoir pourvû à la ſûreté de ce poſte, il ſortit de Grenade avec ce qui lui reſtoit de gens de guerre, laiſſant le comte de Tendille ſon fils pour défendre la place en ſon abſence. Il ſe rendit d'abord à Alhendin avec huit cens hommes de pied & deux cens chevaux, & ayant pris ſon chemin par Padoul, il donna rendez-vous à Durcal, aux troupes qui lui venoient d'Andalouſie. De-là il s'avança vers Tablette pour combattre les ennemis, au nombre de trois mille cinq cens, armés partie d'arquebuſes, partie d'arbalêtes & de frondes. A ſon arrivée ils rompirent une partie du pont, & ſe retirerent en déſordre. Mondejar les ayant ſuivis & chargés, les repouſſa juſqu'aux montagnes voiſines, rétablit le pont à la hâte avec des ſolives & des planches, y mit une garniſon ſuffiſante pour garder ce poſte & aſſurer les chemins qui conduiſent de Grenade à Alpuxara, laiſſa Valdivia avec ſa compagnie pour y commander, & ſur le champ prit la route d'Orgiva, après avoir donné ordre à François de Mendoze ſon fils de marcher par les montagnes, & de couvrir ſes flancs. Les ennemis avoient allumé quantité de feux, & paſſoient la nuit à chanter comme ils font d'ordinaire, loſqu'ils ſe ſont diſpoſés au combat : mais le lendemain dès que les troupes du Roi parurent ils plierent bagage. L'arrivée de Mondejar ranima cette ville qui étoit aux abois, & qui avoit eſſuïé pluſieurs aſſauts. Il y laiſſa des proviſions & une garniſon ſuffiſante pour la mettre hors d'inſulte. Il reçut dans le même tems quelques troupes qui lui venoient de Cordouë, & ayant eu avis qu'Aben-Humeïa étoit en bataille du côté de Poqueyra, il donne l'ordre pour y marcher. Il y a entre Orgiva & Poqueyra un ruiſſeau, ſur les bords duquel les deux armées ſe poſterent auprès du village d'Alfaxarali. L'armée des ennemis étoit de quatre mille hommes : ils en avoient fait un bataillon quarré, dont les côtés étoient en croix de St. André,

Aben-Humeïa avoit mis en embuſcade ſur la droite cinq cens hommes d'élite, armés d'arquebuſes ou d'arbalêtes, & il en avoit poſté pareil nombre au fond d'un vallon. Mondejar n'avoit que trois mille hommes de pied, & quatre cens chevaux; il rangea ſa petite armée ſur un grand front, fortifié ſur les côtés par des arquebuſiers choiſis. Il plaça ſa cavalerie derriere, & il y joignit un bon corps d'infanterie, tout cela rangé autant qu'on le pouvoit être dans les défilés par où il falloit marcher. Il avoit détaché ſon fils avec deux compagnies d'infanterie & cent chevaux, pour ſe ſaiſir du bas des montagnes, & empêcher les Moriſques de s'y retirer. Il deſcendit en cet ordre au ruiſſeau : après qu'on y eut eſcarmouché aſſez long-tems, les Moriſques qui croïoient les Chrétiens fatigués envoïent ordre aux troupes qui étoient en embuſcade, d'en ſortir & d'attaquer le front & les flancs des Eſpagnols, & cependant ils donnoient vivement ſur la derniere ligne. Le choc fut vigoureux, la victoire balança une heure durant, & les Chrétiens coururent riſque d'être battus, leur infanterie ayant perdu du terrain, & leur cavalerie commençant à plier. Mais Mondejar qui ſe trouvoit par tout, rétablit le combat; & les ennemis voïant que leur ſtratagême n'avoit pas eu tout le ſuccès qu'ils en avoient eſpéré, commencerent à gager les montagnes voiſines. Dans ce moment le général Eſpagnol les chargea, les mit en déſordre, les pourſuivit juſqu'à Zubiena pendant une demie lieüe, & leur tua environ cinq cens hommes ſans en perdre plus de dix. François de Mendoze qui leur fermoit le paſſage fut chaſſé de ſon poſte, & courut beaucoup de riſque : mais il ſe ſauva au travers des ennemis combattant toujours avec beaucoup de courage. Alfonſe Portocarrero y reçut un coup de fleche empoiſonnée, il ne laiſſa pas de continuer l'action, juſqu'à ce que le venin eût gagné le cœur, & l'eût fait tomber comme mort.

C'étoit la coutume des Eſpagnols avant l'uſage de l'arquebuſe, & dans le tems que l'arbalête étoit leur arme principale, d'empoiſonner leurs fleches : le poiſon dont ils ſe ſervoient, ſe trouve dans les montagnes de Bejard & de Guadarrama qui ſont dans la Caſtille; c'eſt un eſpece d'ellebore noir, fort commun en ce pays-là; on le fait cuire & diſſoudre, puis

puis on le ſeche au ſoleil, ce qui lui donne une couleur obſcure & rougeâtre ; l'odeur en eſt très-piquante, & cependant agréable. On en trouve d'une autre eſpece ſur la Sierra Nevada, aux environs de Grenade ; les Mores l'apellent *rejalgar*: on la nomme auſſi herbe d'*arbalête* à cauſe de l'uſage que je viens de dire. Les Grecs l'apelloient *lycoctonos* ou *mort au loup*, on croit que c'eſt l'aconit. Cette eſpece eſt auſſi de couleur noire, & d'une odeur forte. Elles produiſent l'une & l'autre les mêmes ſymptômes, des roidiſſemens, des engourdiſſemens, des obſcurciſſemens dans les yeux, des vomiſſemens, de l'écume ſur les levres, & un abatement général, enſorte que tous les corps où ce poiſon a pénétré reſtent ſans force, & tombent quelques momens après ; ſon principal effet eſt de corrompre la maſſe du ſang ; c'eſt inutilement qu'on retire la fleche : dès que le poiſon eſt dans les veines, il paſſe bientôt juſqu'au cœur. Le peuple croit qu'on guerit la plaie en la ſuçant, ſur-tout ſi cela ſe fait promtement, à peu près comme les Pſylles d'Egypte gueriſſoient autrefois les morſures des ſerpens. Aujourd'hui on ſe ſert du ſuc de coin ou de geneſt, dont les feüilles machées ont tant de force qu'elle font ſortir par la plaie le poiſon qui avoit déja pénétré dans les veines.

Après la déroute des ennemis, Poqueyra ouvrit ſes portes au vainqueur, quoique cette place fût très-forte, & que les Moriſques y euſſent mis leurs femmes, leurs enfans, & leurs meilleurs effets comme dans un lieu de ſûreté. Il n'y a point de cruauté & d'infamie que les Eſpagnols n'y commiſſent pour venger celles que les Moriſques avoient exercées en d'autres endroits; ceux qui échaperent à la mort furent emmenés captifs, on brûla une grande partie du butin & la ville même, de peur que les ennemis n'y revinſſent, & ne s'y fortifiaſſent de nouveau ; l'armée alla le lendemain à Pitres, & ſur l'avis qu'elle y reçut, qu'Aben-Humeïa étoit campé avec de nouvelles troupes à Jubiles, place ſur le bord de la mer où ſe trouve un bon port, & qu'il s'y retranchoit ; elle s'achemina de ce côté-là, ayant reçû de Cordoüe un nouveau renfort de deux cornettes de cavalerie, & d'une compagnie de gens de pié. Les Mores n'attendirent pas les Chrétiens, ils allerent audevant d'eux à la faveur d'un brouillard épais, & ils les chargerent ſur le midi par trois endroits, avec tant de

vigueur qu'ils renverſerent leurs corps de gardes avancés, & qu'on eut beaucoup de peine à les repouſſer. Mondejar ayant fait repoſer ſes troupes, continuë ſa marche du côté de Jubiles, & pour tromper ſon ennemi il prend ſa route par Trevel, qui eſt un chemin très-rude & très-embarraſſé, & il paſſe toute la nuit dans les neiges, qui étoient encore fort hautes. Il courut alors un bruit qu'il y avoit de grandes brouilleries parmi les ennemis, & qu'Abenjahuar inſtruit qu'Aben-Humeïa avoit deſſein de le faire aſſaſſiner, inclinoit beaucoup pour la paix.

Pendant la marche, Mondejar détacha Tello d'Aquillar avec ſa compagnie de cavalerie, & lui ordonna de s'avancer vers Jubiles. Dans le même temps il en arriva un Chrêtien accompagné de trois Moriſques : ils aſſurerent que les habitans & la garniſon du château étoient diſpoſés à ſe ſoumettre. On les reçût à compoſition; mais on leur manqua de foi : les femmes, les enfans, & tous ceux qui ſe rendirent furent ou tués ou proſtitués à toutes ſortes d'infamies; les chefs n'aïant pas pû l'empêcher, parce que ce fut ſur le ſoir qu'on entra dans la ville. L'occaſion ou le prétexte d'une ſi horrible cruauté, fut qu'un ſoldat voulant violer une femme, un de ces Moriſques qui s'étoient rendus l'en empêcha : d'autres qui veulent excuſer l'action des Eſpagnols, diſent qu'il le tua.

Dans ce moment Giron & Maçox Officiers de réputation, partirent d'Abuñuelas & de Niguela, arriverent avec cinq cens hommes dans le camp d'Aben-Humeïa, & ſe chargerent de forcer la garde du pont de Tablette, afin de couper les vivres qui venoient par là aux troupes du Roi, & de les faire déſerter. Ils l'exécutérent comme ils l'avoient promis; les Chrêtiens aïant été chaſſés de ce poſte, ſe refugiérent dans une Egliſe. Les Mores y mirent le feu, & brûlerent l'Egliſe avec ceux qui s'y étoient retirés; mais peu de temps après Alvare Manriquez, que le comte de Tendille avoit mandé, arriva avec trois cens fantaſſins & quatre-vingt chevaux du regiment du marquis de Pliego, auſquels on joignit encore quatre cens hommes de pied & ſix-vingt chevaux, & il chaſſa à ſon tour les Moriſques, & reprit le pont.

Mondejar allant de Jubiles à Uxixara, prit en chemin

quelques Moriſques qui s'étoient cachés dans une caverne avec leurs femmes & leurs enfans. Comme on ne pouvoit gueres les forcer là-dedans, il fit allumer du feu à l'entrée, & la fumée qui les étoufoit les obligea de ſe rendre.

Aben-Humeïa s'étoit retranché à Paterna, & avoit envoïé faire des propoſitions de paix à Mondejar. Ce Général retint les députés & continua ſa marche. Dés qu'il fut en preſence des ennemis avec ſon avant-garde, il les chargea vigoureuſement. Ce fut auprès d'Yniga que le combat ſe donna : l'armée des Mores étoit encore de quatre mille hommes ; mais Alfonſe de Cardenas les preſſa ſi vivement avec la cavalerie, qu'ils ſe retirerent avec perte dans les montagnes d'alentour ; la nuit empêcha qu'on ne les pourſuivît plus long-temps. Le lendemain Mondejar vint à Paterna, qui fut abandonnée au pillage. On n'y fit pas moins de cruautés & d'infamies qu'à Poqueyra, & le butin n'y fut pas moins grand : c'eſt la derniere bataille rangée qui ſe ſoit donnée entre Mondejar & Aben-Humeïa. Depuis ce temps-là les Moriſques ſe tinrent dans leurs montagnes, & ne pouvant ſe mettre à couvert par leurs forces, ils chercherent leur ſûreté dans des lieux inacceſſibles. Gaſca qui commandoit à Adra, craignant quelque ſurpriſe de la part des habitans de Taron qui étoient dans ſon voiſinage, parce qu'il ſçavoit qu'ils donnoient retraite aux Moriſques, s'y tranſporta, & n'aïant trouvé aucune reſiſtance, ſe mit à foüiller dans tous les endroits les plus ſecrets, ſous prétexte de chercher les ennemis. Pendant qu'il étoit ainſi occupé, un More lui preſente une fauſſe lettre, Gaſca l'ouvre pour la lire, & le More le tuë d'un coup de ſabre. En mourant il donne ordre que le butin qu'il avoit fait ſur ces malheureux, & qui étoit très conſiderable, fût partagé entre ſes ſoldats, montrant en quelque ſorte par cette derniere action, qu'il déteſtoit la cauſe de ſa mort. (1)

Les victoires de Poqueyra, de Jubiles & de Paterna avoient à peine remis le calme dans l'Alpuxara, qu'on reçût la nouvelle d'autres troubles arrivés du côté de Guajaras ; (2) ce ſont trois bourgades ſituées du côté de l'occident, entre Al-

(1) Son avarice.

(2) Entre Alhuma & Almunneçar, qui eſt ſur le bord de la mer du côté de Malaga.

CHARLE IX. 1570.

muñeçar & la vallée de Lechin : elles ſont au pied des montagnes par où l'on va au port d'Herradura, lieu fameux par la perte de vingt-trois galéres, & par la mort funeſte de l'Amiral Jean Mendoce, capitaine d'une valeur & d'une expérience conſommée, & digne fils de Bernardin de Mendoce. L'avidité des officiers du Roi fut la cauſe de ce malheur ; l'un d'eux, ſeigneur d'une de ces bourgades, s'empara des biens des habitans ſous prétexte qu'ils étoient infectés du Mahometiſme, non content de les en avoir dépoüillés, il vouloit les emmener comme eſclaves, & il permit à ſes troupes de ſatisfaire ſur eux toute leur brutalité. Ces malheureux païſans ſe défendirent pendant quelque temps, & la nuit étant ſurvenuë, ils profitérent de ſon obſcurité pour recommencer le combat, dans le temps que leur ennemi s'y attendoit le moins: ils mettent ſes ſoldats en déſordre, & les pouſſent juſquà une Egliſe voiſine, où ils ſe ſauverent. Auſſi-tôt les païſans mettent le feu à cet édifice ; les ſoldats y perdent la vie, & le maître eſt tué en combattant hors de l'Egliſe. Ces païſans effarouchés plûtôt qu'enflés de ce premier avantage, qu'on les força de remporter lors qu'ils y penſoient le moins, ſe firent des armes de tout ce que la colére leur mit dans les mains, frondes, arbalêtes, caſques, tout leur étoit bon. Bien-tôt ils ſont joints par une multitude confuſe auſſi animée qu'eux contre l'ennemi commun. Ils s'emparent de deux hauteurs qui étoient aux environs, y font quelques retranchemens à la hâte, & Giron, Maçox & Comar, qu'Aben-Humeïa leur envoïa, ſe mirent à leur tête. Mondejar qui étoit venu à Andarax, s'étant emparé du mont Chele, mit en liberté grand nombre de Chrêtiens qu'il envoïa à Grenade. De là étant paſſé à Chane, & aïant appris ce qui venoit d'arriver à Guajaras, il mit des garniſons dans les poſtes où il le jugea néceſſaire, & marcha de ce côté-là avec deux mille hommes de pied & deux cens chevaux. Cependant le marquis de Velez ſollicité ſans ceſſe par les lettres de Deça rival de Mondejar, étoit entré dans le territoire d'Almeria, avec environ deux mille fantaſſins, & trois cens chevaux, & il y avoit déja pris quelques petites places, où il avoit exercé de grandes cruautés, auſſi-bien ſur les femmes & ſur ceux qui s'étoient rendus,

que ſur ceux qui avoient les armes à la main.

L'inimitié des deux Généraux qui commandoient du côté de Grenade, étoit cauſe que l'on envoïoit ſouvent à la Cour des avis très differens. Pierre de Mendoce ayant eu ordre du Roi de ſe tranſporter ſur les lieux, pour voir les choſes de plus près & pour inſtruire la Cour du veritable état de cette guerre, ſe rendit à l'armée. Il y a grande apparence que lorſque Mondejar étoit parti pour cette expédition, l'ambition avoit eu plus de part à ce deſſein, que la raiſon: il craignit que Velez qui arrivoit avec des troupes fraiches, ne lui enlevât l'honneur d'avoir terminé la guerre. Ainſi ſon fils qu'il avoit laiſſé à Grenade, & qu'il auroit plûtot dû charger d'une pareille expedition, lui aïant envoïé un corps de mille fantaſſins, deux compagnies d'infanterie, & cent cinquante chevaux, ſous la conduite de Portocarrero, qui étoit gueri du coup qu'il avoit reçû de cette fléche empoiſonnée dont j'ai parlé, & la preſence du comte de Saint Etienne qui l'étoit venu joindre avec un grand nombre d'amis & de vaſſaux, lui ayant donné une nouvelle confiance, il s'achemina vers Guajaras. Il penſoit à ſe retrancher, lorſqu'il apperçût les ennemis qui marchoient au travers de ces hauteurs qu'ils avoient fortifiées, & qui paſſoient de la plus baſſe à la plus haute, avec les femmes & tous ceux qui n'étoient pas en état de combattre; ce qui lui fit juger que l'épouvante les avoit pris. Il avoit avec lui Jean de Villaroël fils de Garcias gouverneur de Caçorla, qu'on diſoit être proche parent du cardinal de Ximenez, qui avoit été archevêque de Tolede, & Regent du Roïaume. Villaroël n'étoit pas jeune, & il avoit de l'expérience; il avoit été long-temps Intendant des armées, & comme il accuſoit ſans ceſſe les officiers généraux, & les colonels, dès qu'ils manquoient à remplir leur devoir, il s'étoit acquis la réputation d'homme incorruptible, ce qui lui avoit fait donner le gouvernement d'Almeria. D'ailleurs c'étoit un eſprit inquiet & toûjours porté à prendre le parti le plus perilleux: à force d'importuner Mondejar, il en obtint cinquante ſoldats pour aller reconnoître la ſituation de ce fort des ennemis, parce que du camp on ne le voïoit qu'imparfaitement. On y conſentit à condition qu'il ne pourroit prendre que

CHARLE IX. 1570.

cinquante hommes, & qu'il ne pafferoit point au-delà de la plus petite colline des deux; mais dès qu'il eut obtenu la permiffion d'y aller, il ne garda aucune des deux conditions qu'on lui avoit impofées; car il paffa la borne qu'on lui avoit prefcrite, malgré les ordres réïterés que Mondejar lui envoïa de revenir, & au lieu de cinquante hommes, il y en eut huit cens qui le fuivirent, ou par l'amour de la gloire, ou dans l'efpérance du butin, & il leur donna l'exemple d'aller hardiment en avant, au lieu de leur donner celui d'obéïr. D'abord les ennemis refiftoient affez foiblement, après avoir été tant de fois battus, ils redoutoient leurs vainqueurs; mais quand ils virent qu'ils marchoient en defordre, fans Commandans, car c'étoit prefque tous volontaires; que chacun fe regardoit moins comme foldat, que comme Capitaine, & qu'ils alloient de côté & d'autre au hazard, ils revinrent peu à peu de leur frayeur. Les Chrétiens ayant fait leurs décharges, fans faire de mal aux ennemis, étoient à peine au milieu de cette éminence, que leur ardeur commença à fe refroidir: plufieurs hors d'haleine demandoient de la poudre. Les ennemis les voyant en cet état, détacherent d'abord un petit nombre de gens contre eux, puis un plus grand fous la conduite de Camar (1), qui chargea à coups de pierre du haut de la colline les Chrétiens qui étoient hors d'haleine, & les repouffa. Villaroël fut tué dans le combat. Cet homme toujours prêt à condamner les autres, aima mieux périr que d'avoir la honte de témoigner fon repentir & d'avoüer fa faute. Louis Ponce de Leon fils de Louis, Jean Ronquillo qui étoit à la tête des compagnies de Grenade, & le fils unique du colonel Ferdinand d'Oruña refterent fur la place: ce dernier fut tué fous les yeux de fon pere en combattant avec beaucoup de valeur. Il y eut outre cela grand nombre de foldats tués, ou noïés dans le ruiffeau qui étoit au bas de la montagne. Jerôme de Padilla, fils de Goutiere de Lopez, y fut dangereufement bleffé: un efclave de fa maifon le fauva, en le traînant hors de la mêlée à reculons. Pour récompenfe de ce fervice, il eut la liberté.

Mondejar au defefpoir que la témerité de fes troupes eût

(1) L'Auteur l'a appellé Comar ci-devant: cependant les deux éditions de Geneve & de Paris font d'accord.

relevé le courage aux ennemis, envoya Cardenas avec de la cavalerie pour charger les Mores, qui commençoient à se répandre dans la plaine, & pour les repousser dans leurs montagnes. Il s'en acquitta parfaitement bien, & fit trembler derechef ces ennemis, qui commençoient à s'enfler de leurs succès. Le lendemain on les attaqua avec un plus grand nombre de troupes, du côté où l'on peut grimper sur la hauteur par un chemin qui tourne le long de la montagne : car les deux autres côtés sont tout-à-fait inabordables. On embusqua des soldats dans les endroits par où les Mores pouvoient se retirer sur leurs hauteurs, & l'on prit toutes les précautions possibles pour qu'ils ne s'en apperçussent point. Car le caractere de ces peuples est tel, que quand ils seroient enveloppés de toutes parts, sans espérance de pouvoir se sauver, ils font de nécessité vertu, & se battent avec la derniere opiniâtreté, jusqu'à ce qu'ils soient exterminés : au contraire, s'il y a lieu de se sauver, ils prennent la fuite de bonne heure. Après un combat vigoureux, qui dura jusqu'au soir, Mondejar fit sonner la retraite, & resta dans un poste voisin, où il se fortifia. Les assiegés l'ayant remarqué, furent d'avis differens ; les uns vouloient qu'on s'exposât aux dernieres extrémités, les autres donnoient des conseils plus sages. Camar & les autres Monfis, qui connoissoient le païs, s'enfuirent dans l'obscurité de la nuit avec leurs femmes & leurs enfans par des lieux impraticables. Le combat recommença néanmoins le lendemain avec ceux qui étoient restés, & il fut très-opiniâtre : car outre que les hommes combattoient d'eux-mêmes avec beaucoup de courage, les femmes les exhortoient à faire les derniers efforts. Enfin le poste fut emporté, & tout fut passé au fil de l'épée, on n'épargna ni sexe, ni âge : c'étoit l'ordre de Mondejar, & l'on viola les femmes avant que de les tuer ; tout le butin fut abandonné au soldat. Giron qui avoit reçu un coup d'arquebuse à la cuisse, fut fait prisonnier. Camar fut arrêté dans sa fuite, parce qu'il n'eut pas le cœur d'abandonner une fille qu'il aimoit tendrement, & qui étoit trop délicate pour soutenir une si grande fatigue : le péril de sa fille lui fit oublier le sien. Le comte de Tendille le mena à Grenade, où il fut mis en piéces avec des tenailles ardentes.

Mondejar ayant détaché le comte de Saint-Estienne avec

CHARLE IX. 1570.

le gros de l'armée, lui donna ordre de l'attendre à Velez de Benaudalla. Avant que de s'y rendre, il visita Almuñecar, Salobreña, Motril, & tous les autres postes de la côte de Grenade; & ayant laissé par-tout des garnisons suffisantes, & rétabli la tranquillité jusqu'à Ronda, il revint à son camp, & il donna l'intendance de l'armée qu'avoit Villaroël, à François de Mendoze son fils; ce qui fournit un beau champ à ses ennemis pour le calomnier. De Velez il vint à Orgiva: la plûpart des habitans s'étant rendus à discrétion, il leur accorda la vie au nom du Roi, & leur donna quelque espérance de leur laisser leur liberté. Il y avoit bien cinq cens femmes qu'on remit entre les mains de leurs parens, de leurs freres, ou de leurs proches, dont elles n'avoient rien à craindre; & dans la suite, pour décharger la province d'une dépense qui paroissoit inutile, on les renvoya dans leurs maisons. Cela fait, on mit au pillage tout le païs d'Alpuxara; on foüilla dans toutes les maisons; on fit souffrir toutes sortes de tourmens aux gens du païs, pour les obliger à découvrir les effets qu'ils avoient cachés.

Après la fin de la guerre, on traita avec plus de sévérité que jamais tous ceux qui étoient suspects, & l'Inquisition trouva bientôt le secret de les dissiper & de les exterminer. On fit venir à leur place des colonies des autres provinces de l'Espagne.

Jalousie de Mondejar & du marquis de Velez.

La crainte que l'on avoit euë des Morisques ne fut pas plûtôt assoupie, que les anciennes querelles entre Mondejar & Deça se réveillerent. Ce dernier fit si bien par ses artifices, qu'on fit sonner fort haut la fidélité, l'exactitude, la conduite & la valeur du marquis de Velez; & qu'au contraire on blâma Mondejar de compter trop sur son esprit, de garder toute l'autorité pour lui & pour son fils, de ne communiquer rien au Chef de la justice & aux Magistrats, de laisser trop de licence aux Officiers des troupes, d'avoir trop d'indulgence pour le soldat, de ménager mal les vivres, d'être à charge à la province, de dépoüiller les Magistrats de leurs droits, en faisant punir de son autorité seule, & comme il lui plaisoit, ceux même qui se soumettoient. Au contraire, on élevoit beaucoup l'exactitude du Président de la justice, son adresse à découvrir les projets des ennemis, & les soins qu'il s'étoit

donnés

donnés pour faire venir des secours de tous côtés. Ceux qui vouloient excuser Mondejar, disoient que la guerre ne se gouverne pas comme les autres affaires ; que celui qui étoit chargé du commandement général, devoit à la verité instruire de ses desseins les Colonels & les autres Officiers militaires ; mais qu'à l'égard du secret, il ne le devoit communiquer à personne : qu'il n'est pas aisé de retenir les soldats au drapeau, quand on ne les païe point ; ni de leur distribuer des vivres, quand il n'y a point d'argent : mais que quand l'argent & les vivres manquent tout-à-la-fois, on ne doit pas être surpris qu'un Général ait de l'indulgence pour le soldat ; qu'il soit à charge aux provinces dont il est obligé de tirer des vivres, & qu'il relâche quelque chose de la séverité de la discipline. Que le Chef de la justice & les Magistrats peuvent bien ne lui communiquer point leurs affaires ni leur secret, sans qu'il le trouve mauvais ; mais qu'ils doivent convenir aussi que rien n'est si chagrinant pour un homme qui est à la tête des troupes, & toujours exposé à cent dangers, que d'être obligé à recevoir la loi de gens de robe, qui n'ont d'autre occupation que de se promener bien à leur aise par les ruës d'une ville. Malgré toutes ces considérations, les calomnies de Deça contre Mondejar eurent plus de force à la Cour pour le décrier, que toutes les raisons de ses amis pour le justifier ; & depuis ce temps-là Deça ne cessant point de parler mal de son rival, & Velez venant toujours à la charge, on ne chercha qu'un prétexte honnête pour ôter à cet homme, aussi recommandable par ses services que par sa dignité, le gouvernement de cette province.

Le royaume de Grenade ne fut pas plutôt en paix, que la guerre se ralluma du côté d'Almeria, où commandoit Velez. Tacali avoit rassemblé environ mille hommes des débris des rebelles, & s'étoit retranché au pied de la montagne d'Ohane. Velez qui avoit plus de troupes que ce More, en vint deux fois aux mains avec lui, & le mit en fuite : à la derniere action les rebelles perdirent deux cens hommes ; Tacali lui-même, qui avoit en cet endroit sa femme, ses enfans & tous ses biens, fut tué sur la place. Jamais il ne s'est fait plus d'infamies & de cruautés, que les volontaires de l'armée en commirent en cette occasion. Il est vrai qu'ils s'en excusérent sur ce que

CHARLE IX. 1570.

c'étoit pour venger une inhumanité des Mores qui n'avoit point d'exemple. Ils avoient fait vœu d'immoler vingt-quatre jeunes vierges Chrétiennes ; ce qu'ils avoient exécuté ; & l'on voïoit encore à la porte de l'Eglise les têtes de ces victimes infortunées avec leurs cheveux épars. Ils avoient juré de plus, qu'à la prochaine assemblée ils immoleroient un pareil nombre d'idolâtres. C'est ainsi qu'ils appellent nos Prêtres, parce qu'ils se mettent à genoux devant des images. Des Officiers qui avoient servi sous Charle-Quint, lorsqu'il alla contre Tunis, assuroient qu'Hariadin, surnommé Barberousse, avoit fait quelque chose d'approchant, aïant immolé cinq jeunes garçons à la vuë de la flote Chrétienne.

Philippe envoie de Mendoze & Antoine de Luna de Grenade.

Environ ce tems-là le roi d'Espagne envoya à Grenade Jean de Mendoze & Antoine de Luna fils d'Alvaro, pour servir de conseil au jeune comte de Tendille en l'absence de son pere : démarche qui faisoit assez voir que le Roi commençoit à se dégoûter du pere & du fils. La garde de la ville, dont le comte de Tendille avoit été chargé jusque-là, fut donnée à Jean de Mendoze avec le commandement d'une partie de l'infanterie. Antoine eut le commandement du pays d'alentour, avec deux cens chevaux, & un petit corps de fantassins choisis. Mondejar qui étoit alors occupé à ramener les peuples qui se rendoient à discretion, ayant appris qu'Aben-Humeïa qui couroit le pays avec trente cavaliers, avoit sa retraite à Valor dans sa maison & à Mecine, envoya des gens pour l'y prendre ; mais ne l'ayant point trouvé, ils pillerent d'une maniere barbare les lieux qui s'étoient soumis, & emmenerent les paysans prisonniers. Ces malheureux ayant imploré le secours de Mondejar furent remis en liberté. On y renvoya une seconde fois cette sorte d'espions que les Arabes appellent Adalides. Ce sont des hommes très-agiles & très-dispos, & qui sont d'une adresse extrême pour suivre des gens à la trace. Ils avoient ordre, s'ils trouvoient Aben-Humeïa, de l'amener mort ou vif. Ils firent dire qu'ils entendoient au loin un concert de musique à la Morisque ; aussi-tôt l'ordre fut donné à Antoine d'Avila & à Alvaro de Flores de se transporter avec 300 arquebusiers (1) au lieu d'où l'on entendoit ce

(1) L'auteur dit plus bas qu'ils furent taillés en pieces par les Mores, & qu'ils étoient deux mille; il auroit dû marquer comment ce détachement de 300 hommes étoit devenu un corps de 2000.

bruit, & d'avertir lorſqu'ils ſeroient à Valor, les chefs des bourgades de faire leur devoir, d'amener à Mondejar ceux dont on avoit quelque ſoupçon, & du reſte de ne point maltraiter les payſans. Le camp étoit alors fort dégarni de troupes; les ſoldats chargés de butin s'en alloient chez eux ſans demander congé; on ne leur donnoit plus d'autre ſolde, que ce qu'ils pouvoient gagner au pillage; & leur avidité étoit le ſeul commandant à qui ils vouluſſent obéïr. Ces deux officiers qu'on envoyoit ſe ſouciant peu des ordres qu'on leur avoit donnés, attirerent de Valor & des lieux voiſins les chefs des Bourgades, les firent mourir ſans forme de procès, & pillerent tout ce malheureux pays, perſuadés que ce ne ſeroit pas à eux, mais au ſoldat licentieux qu'on imputeroit ces excès: ils emmenerent huit cens priſonniers avec tout le bétail gros & menu, ce qui fut l'occaſion d'une nouvelle révolte. Car les Moriſques indignés de cette injuſtice font élever de groſſes fumées en differens endroits pour avertir par ce ſignal ordinaire parmi eux, ceux qui étoient cachés dans les montagnes & dans les cavernes de prendre les armes. Abucera un des premiers officiers d'Aben-Humeïa accompagné de trois cens hommes, ayant trouvé les Eſpagnols qui marchoient vers Orgiva, avec leur butin & leurs priſonniers, les pria de renvoyer les priſonniers & de garder le butin. Le détachement qui ſe vit envelopé, ne ſçavoit à quoi ſe déterminer, lorſqu'un des officiers élevant ſa voix: » Quoi donc, » dit-il, ſerions-nous aſſez lâches pour rendre ainſi ce que » nous avons gagné au péril de notre vie? ces eſclaves que » j'ai ayant été achetés au prix de mon ſang, je compte les » avoir achetés fort cher, & je prétens les vendre de même, » quand je ſerai vaincu, où prendrai-je de quoi païer ma » rançon? ce que mon ennemi me demande pendant que je » vis, eſt tout ce qu'il peut prétendre, quand je ſerai mort. » Sommes-nous réduits au point qu'il faille prévenir la fin » de la guerre, & abondonner la victoire à notre ennemi » avant qu'il nous ait vaincus? Où eſt donc ce péril qui vous » intimide? devez-vous craindre des brigands que vous avés » fait fuir tant de fois? s'ils comptoient être ſûrs de la victoire, » croïez-vous qu'ils nous parlaſſent avec tant de douceur, » & qu'ils ſe contentaſſent de nos priſonniers? ſi nous les écou-

» tons, notre lâcheté les encouragera, & quand nous leur » aurons rendu nos prisonniers, ils voudront avoir nos bagages & notre vie. Peut-on se fier à des Carthaginois? Un » homme qui combat pour avoir du bien, est un fou, si quand » il en a il s'en dépoüille de peur de combattre. Auparavant » nous n'employions nos armes, que pour défendre notre vie; » à present nous avons à combattre pour défendre notre vie » & notre bien. Pour moi je suis résolu de vivre de celui que » j'ai aquis, ou de mourir si je le perds. Ce butin qui donne» roit des forces à nos ennemis contre nous, je souhaite qu'il » reste en ma possession, si je suis victorieux; & si je suis vain» cu, je le donne à celui qui m'enterrera. « Il n'eut pas grande peine à persuader à des troupes avides de butin, de ne pas abandonner celui qu'elles tenoient.

Abucera n'ayant pas obtenu ce qu'il demandoit commença à harceler ce détachement, qu'il suivit jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans un endroit où étoient en embuscade deux cens hommes d'élite. Ces troupes ayant paru tout d'un coup, dirent en plaisantant à ces prisonniers; il n'est pas raisonnable que vous marchiez si familierement avec ces scélerats. En même tems Partal habitant de Narilla, & ses quatre freres qui portoient le même nom que lui, & tous fort braves tomberent sur l'arriere garde des Espagnols, qui plus attentifs à sauver leur butin qu'à repousser ceux qui vouloient le reprendre, furent aisément mis en déroute, & taillés en pieces. On ne fit aucun quartier, les esprits étoient trop animés par le souvenir récent des outrages qu'on leur avoit faits. De deux mille qu'ils étoient, à peine s'en sauva-t-il quarante, & tout le butin fut repris par les Mores. Ils voulurent se justifier auprès de Mondejar, en lui representant que c'étoit la faute de ceux qui commandoient le détachement & non la leur; puisqu'ils n'avoient fait que repousser une injure par des voies permises en pareil cas: mais comme ils virent qu'on faisoit de plus grands préparatifs qu'à l'ordinaire, ils jugerent que la guerre alloit recommencer.

Aben-Humeïa roi des Mores prend un équipage de Roi.

Dans ce tems-là Aben-Humeïa mal vêtu, erroit de côté & d'autre comme un chef de brigands, ou il se tenoit caché dans des réduits de montagnes, ou dans des cavernes, content du nom de Roi, & sans en faire aucune fonction;

mais ſur ce bruit de guerre, il commença à marcher avec un équipage roïal, ſuivi de quatre cens gardes, & d'un corps de ſoldats diſtribués par régimens & par compagnies, & il établit des colonels, qui avoient ſeuls le droit de porter les Drapeaux. Pour lui il prit l'Etendart de pourpre à l'exemple des derniers rois, avec les armes de Caſtille, & deux têtes de ſerpens. Ce qui étoit venu de ſaint Ferdinand; car Mahomet Alhamar l'ayant ſuivi au ſiege de Seville, lorſque la place fut priſe, il le fit Chevalier, & lui donna cet étendart & ces armes que les rois de Grenade ont toujours portées depuis. Avant ce tems-là les rois d'Andalouſie avoient pour armes des clefs d'azur en champ d'argent, & ils prétendoient faire entendre par ce ſymbole, qu'étant maîtres de Cadis & de la côte, ils avoient en quelque ſorte des clefs pour s'ouvrir la conquête de l'occident: c'eſt ſans doute pour cela qu'ils ont appellé en leur langue le mont Tarteſſe ſitué dans l'iſle de Cadis, la montagne des clefs, & l'on voit encore aujourd'hui ces armes à la porte d'Alhambra. Pour relever davantage la dignité roïale, il fut réſolu qu'Aben-Humeïa auroit déſormais une réſidence fixe, comme à Valor, à Poqueyra, & dans les lieux les plus impraticables de l'Alpuxara; & le zéle de ſes ſujes étoit ſi grand qu'ils donnoient volontiers la dixme de leurs fruits, & le cinquiéme de leur butin pour l'entretien de ſa maiſon, ce qui fut cauſe que les vivres étoient à meilleur marché parmi eux que parmi les Chrétiens.

Mondejar fut très-chagrin de cet accident, il vit que la guerre, qu'il croïoit finie alloit recommencer, & pour une raiſon qui lui attireroit la diſgrace de la Cour. Il manda à Antoine de Luna de venir promtement le trouver à Lanjaron avec mille fantaſſins & cent chevaux; & ayant fait quelques ouvrages à la place, dont il confia la garde au premier Capitaine, il retourna ſur le champ à Grenade, mit une nouvelle garniſon à Alhambra, & leva de nouvelles troupes à Orgiva. Il écrivit enſuite au Roi que la cauſe du malheur arrivé à Valor, venoit de ce que les ſoldats n'étant point païés, ſe portoient à toutes ſortes de licence. Il inſinuoit en même tems qu'il étoit néceſſaire qu'on envoïât de plus grands ſecours; qu'il ne falloit pas négliger les plus legers commencemens dans un païs ſi voiſin des Africains, toujours prêts à envahir l'Eſ-

CHARLE IX.

1570.

pagne, ſur-tout dans la conjoncture preſente, où l'on voyoit que le Turc armoit puiſſamment par mer, ſans qu'on ſçût à quel endroit il en vouloit.

Philippe profitant de cette occaſion pour accommoder les jalouſies des Commandans, donna plein pouvoir à Velez dans tout le territoire d'Almeria, laiſſa le commandement du reſte du royaume de Grenade à Mondejar, & fit Dom Jean d'Autriche ſon frere bâtard Généraliſſime de toutes les forces qui ſeroient employées à cette guerre, ne doutant pas que Mondejar & Velez ne tinſſent à honneur de ſervir ſous lui. Deça qui avoit la meilleure part à ce nouvel arrangement, voulant montrer qu'il ne perdoit pas le tems à de vains diſcours, & qu'il contribuoit autant que perſonne à la ruine entiere des Moriſques, répand le bruit ſur le minuit, que cent cinquante Moriſques avoient conjuré contre la ville; qu'ils devoient en briſer les portes, & faire entrer leurs complices, venus d'Alpuxara, & diſperſés dans les environs; qu'enſuite ils tâcheroient d'exciter une ſédition dans Albaïzin, & de ſe rendre maîtres d'Alhambra. Ces cent cinquante qu'il accuſoit étoient actuellement en priſon, trés-peu propres à la guerre; mais trop riches pour être innocents. Ainſi on attribua à de malheureux priſonniers une révolte que des hommes libres, braves & bien armés n'auroient ni pû ſoutenir, ni même oſé entreprendre. Quelque peu vraiſemblable que fût la choſe, le peuple crédule y ajouta foi. Afin de garder quelque apparence de juſtice dans un affaire où l'on étoit bien réſolu d'en violer toutes les regles, on produiſit contre les accuſés de fauſſes informations. Les émiſſaires de Deça s'en ſervent pour irriter un peuple déja furieux; on s'attroupe, & l'on fait main-baſſe ſur une multitude de malheureux, qui ſe défendent inutilement avec quelques armes que la néceſſité leur fournit, des pierres, des planches, & d'autres uſtenſiles.

Cette action ayant ôté aux Moriſques toute eſpérance de grace, jetta dans le dernier déſeſpoir non ſeulement ceux qui étoient ouvertement révoltés, mais généralement tous ceux qui étoient ſuſpects. Il y en eut un grand nombre qui allerent joindre Aben-Humeïa, & dans le premier conſeil qu'ils tinrent, ils réſolurent de tenter la priſe d'Almeria. Cette ville qui n'eſt pas éloignée du cap de Gate eſt très-avan-

tageuſement ſituée pour recevoir des ſecours d'Afrique. Il y a des Moriſques dans ces quartiers ; c'eſt un territoire très-fertile, qui a de bonnes eaux, des fruits, & de l'huile en abondance. Elle a Grenade au nord-oueſt, Almançor & Bacça au nord-eſt, Carthagene ſur le Moxacar à l'orient, & Almuñeçar & Velez de Malaga au couchant. On croit qu'elle fut d'abord habitée par une colonie de Cordoüe. Elle devint ſi puiſſante ſous la domination des Sarrazins, qu'elle eut un roi particulier nommé Abenhut. L'an 1147 elle fut ruinée par Alfonſe empereur des Eſpagnes, aidé du comte de Barcelone qui ſe rendit devant la place avec ſoixante galeres, & cent ſoixante & trois bâtimens Genois que commandoient deux Doria, l'un nommé Baudouin, l'autre Anſald. Ceux qui ont écrit cette hiſtoire, aſſurent que le beau vaſe d'émeraude que l'on admire aujourd'hui dans l'égliſe cathédrale de Genes, eſt un preſent qu'Alfonſe fit à Doria, pour le récompenſer du ſervice qu'il lui avoit rendu. Mais les annales des Genois aſſurent comme une choſe conſtante, que ce vaſe avoit appartenu quelque tems auparavant à Guillaume Embriaco qui ſervit très-utilement la République à la priſe de Ceſarée de Paleſtine, ſoit qu'on le lui eût donné pour ſa part du butin, ou comme une recompenſe de ſes grands ſervices.

Garcias de Villaroël commandoit dans Almeria ; c'étoit un homme actif & brave ; mais lorſqu'on ſçut le deſſein des ennemis, Philippe jugeant qu'il falloit dans cette place un homme de plus grand relief, jetta les yeux ſur François de Cordoüe, fils du comte d'Alcaudete & de la ſœur de Bernardin de Mendoze, qui avoit autrefois commandé avec réputation la flote d'Eſpagne ; il donna donc ordre à ce Seigneur qui étoit retiré chez lui, & qui y vivoit tranquille, de ſe rendre à Almeria : en même tems il ordonna à Gille Andrada de ſervir ſous ſes ordres avec les galeres qu'il commandoit. Ils délibererent enſemble ſur ce qu'ils pourroient faire : & ſur la nouvelle qui leur vint, que les Moriſques raſſemblés en grand nombre, avoient mené leurs femmes & leurs domeſtiques dans un endroit très-fort du mont Gador, & qu'ils devoient s'aſſembler à Alcudia avec environ trente Turcs, on réſolut de les attaquer avant que leurs forces augmentaſſent ; la tempête qui ſurvint fit remettre l'entrepriſe : mais les vents

CHARLE IX. 1570.

s'étant calmés trois jours après, on attaqua ce poſte par deux endroits. Les ennemis s'y défendirent vigoureuſement, & les femmes même firent en cette occaſion tout ce qu'on peut attendre des hommes les plus braves. A la fin cependant la place fut priſe : on fit autour de mille priſonniers qui furent mis ſur les galeres pour ſervir de recruës à la chiourme, le butin fut partagé entre les ſoldats. Corcuz de Dalias qui commandoit dans la place ſe ſauva, & traîna encore pendant quelques mois une vie miſérable, enfin ayant été pris à Vera, on le conduiſit à Adra, où d'abord on lui creva les yeux; enſuite on lui mit une corde au cou, & on le livra entre les mains de quelques jeunes gens pour l'étrangler. C'étoit un brigand fameux qui avoit long-tems fait le métier de Pirate dans toutes ces mers. Voilà ce qui ſe paſſa dans tout le mois de Fevrier.

François de Cordoüe piqué de ce qu'on avoit donné le commandement général à Velez, demanda ſon congé, & s'en retourna dans ſa maiſon, dont on l'avoit tiré. La licence des troupes du Roi croiſſoit de jour en jour : rien n'étoit capable d'arrêter le ſoldat, ni la force, ni les ordres, ni le reſpect des Commandans. Les gens de robe s'en plaignoient au Roi, & rejettoient la faute ſur les officiers militaires : les militaires de leur côté diſoient qu'il n'étoit pas poſſible de faire obſerver la diſcipline à des troupes qui n'étoient point païées. Ainſi dans tout le roïaume de Grenade, dans les villes, dans les bourgs, auſſi bien que dans les montagnes, tout tendoit à la révolte. Aben-Humeïa de ſon côté concevant de jour en jour de plus grandes eſpérances, n'oublioit rien pour échaufer les eſprits. Ses émiſſaires répandus de côté & d'autre excitoient ceux qui étoient indéterminés, fortifioient par l'eſpérance d'un prompt ſecours ceux qui étoient déja diſpoſés, les prioient, les careſſoient, & ne leur promettoient rien moins qu'une liberté certaine, puiſſante amorce pour la révolte. Mais il arriva un contre-tems facheux; ce fut la mort inopinée d'Abenjahuar cauſée, ou par maladie, ou par chagrin; bien des gens ont cru qu'il étoit devenu ſuſpect au jeune Roi ſon couſin germain. On prétendoit que ſur la mauvaiſe opinion qu'il eut du ſuccès de cette guerre, & voyant que l'argent manquoit pour payer les troupes, il avoit pris des meſures pour paſſer en Afrique avec ſa famille. Abenjahuar

huar déja fort âgé, ne put résister au chagrin qu'il eut de se voir si mal récompensé de tout ce qu'il avoit fait pour Aben-Humeïa : car en effet c'étoit lui qui avoit commencé la révolte, qui avoit proposé de créer un Roi, & qui avoit mis sur la tête de son cousin une couronne qu'il pouvoit mettre sur la sienne. L'ingratitude de cet homme après des services si considérables, lui causa une douleur si sensible qu'il en mourut ; justifiant par son exemple une maxime qui a lieu même à l'égard des Princes légitimes : Qu'ils voyent avec plaisir les services qu'on leur rend, tant qu'ils ont de quoi les payer ; mais que s'ils n'ont point de récompenses proportionnées aux services, pour lors, au lieu de bienfaits, on ne doit attendre d'eux que des injustices & des mauvais traitemens.

Jean d'Autriche étant arrivé à Grenade y fut reçû par les officiers de Philippe, avec des honneurs presque égaux à ceux que l'on rend aux Rois ; il n'y manqua que les cérémonies solennelles qui se pratiquent à leurs entrées. On le traita même d'Altesse, quoiqu'il eût un ordre secret de se contenter du titre d'Excellence. Cette vanité dans une Cour aussi jalouse que celle d'Espagne, lui fit d'abord des ennemis ; & dans la suite mit, à ce qu'on croit, sa vie même en péril du côté de Philippe. Louis de Requesens Grand maître de l'Ordre d'Alcantara, & Général des galeres d'Italie, qui faisoit alors les fonctions d'Ambassadeur auprès du Pape, eut ordre d'aller servir sous lui avec les troupes que commandoit Pierre Padilla ; on ordonna en même tems que les galeres d'Espagne commandées par Sanche de Leve fils de Martin, & cousin germain d'Antoine de Leve, viendroient le joindre pour empêcher le débarquement des secours d'Afrique, & pour amener des convois à l'armée de Dom Jean.

Le parti étoit pris il y avoit long-tems de retirer Mondejar de son gouvernement. Pour colorer cet affront d'un prétexte honnête, on lui envoya ordre, dans le tems qu'il étoit à Orgiva, ou de demeurer aux environs de cette place, avec ce qu'il avoit de troupes, & d'y faire la guerre sans rien hazarder, ou de donner ses troupes à Antoine de Leve, ou à Jean de Mendoze son parent, ce qu'on laissoit à son choix, afin de se rendre à Grenade pour y recevoir Dom Jean. Sur

CHARLE IX. 1570.

cet ordre Mondejar laiſſa Mendoze & ſes troupes à Orgiva & s'en retourna à Grenade, où Ferdinand de Gonſalve duc de Seſſe ſe rendit auſſi par ordre du Roi, & arriva en même tems que lui. Gonſalve revenoit du Milanez qu'il avoit gouverné avec beaucoup de prudence & de modération ; mais les mauvaiſes manœuvres de ſes envieux lui étoient devenuës ſi inſuportables, qu'il s'étoit retiré de toutes les affaires publiques pour vivre dans le repos.

Leur premiere attention fut de pourvoir à la ſûreté de la ville, & de la mettre en état de n'avoir rien à craindre, ni des ennemis du dehors, ni de ceux du dedans ; de purger entierement le quartier d'Albaïzin de tout ce qu'il y avoit de gens ſuſpects; de viſiter exactement toute la ville, & la campagne des environs, mais ſur-tout de garnir bien toute la côte de troupes & de corps de garde ; & l'on, peut dire que l'on pouſſa les précautions beaucoup plus loin que la néceſſité ne le demandoit. Dom Jean avoit amené avec lui Louis Quexada, qui avoit été gouverneur du duc de Seſſe, & avoit ſervi ſous Charle-Quint en qualité de Colonel. Philippe II. en faiſoit grand cas: en effet c'étoit un homme de mérite, mais d'un naturel ſévere, & qui ayant été élevé dans la diſcipline de la guerre, ne pouvoit ſouffrir la licence à laquelle les ſoldats s'étoient accoutumés, ou faute de paye, ou par la connivence de leurs chefs; & il étoit plus occupé du ſoin de réformer les milices, que des meſures qu'on pouvoit prendre contre les ennemis. Dom Jean enflé du grand nom de Charle V. ſon pere, de la puiſſance de Philippe ſon frere, & naturellement avide de la gloire, ne cherchoit que l'occaſion d'en acquerir. Mais l'expérience lui manquoit : auſſi avoit-il des ordres ſecrets de ne rien décider que de l'avis des Généraux qui ſervoient ſous lui, quoiqu'en apparence on lui eût donné un pouvoir illimité.

En attendant l'arrivée des troupes, qui devoient le joindre, il envoyoit des coureurs, qu'on appelle en Eſpagne *Atalayades* pour prendre langue des ennemis, & découvrir leurs deſſeins. Sur les nouvelles qu'on eut, qu'ils ſongeoient à ſe rendre maîtres d'Orgiva, que Jean de Mendoze fortifioit avec toute la diligence poſſible, on réſolut d'y envoyer un renfort de troupes & de vivres. Jean Chaves d'Orellana qui conduiſoit les levées de la ville de Truxillo, ſe chargea de ce ſoin.

mais étant tombé malade sur ces entrefaites, il s'en reposa sur son premier capitaine qui s'appelloit Moris. Cet officier s'étant mis en marche avec 300 hommes, tomba dans une embuscade que lui avoit dressée Macox entre une montagne, & un ruisseau qui passoit au pied ; il fut taillé en pieces, tous ses bagages & les vivres qu'ils conduisoient furent pris, & il n'en échapa que deux hommes. Ceux qui passent en cet endroit, voyent encore aujourd'hui à quelque distance du chemin les os tous blancs de ceux qui y furent tués. Macox étant tombé bien-tôt après entre les mains de Ferdinand de Mendoze, le duc d'Arcos l'envoya à Grenade, où il fut puni du dernier supplice.

Dom Jean sensible à ce premier échec, ayant été informé que les Morisques d'Albuñuelas étoient avec Macox, résolut de venger sur eux la défaite de Moris, quoiqu'ils n'y eussent aucune part. Albuñuelas éloigné de Grenade de cinq lieuës, est situé au pied des montagnes, à la gorge de la vallée de Lechin : c'est un endroit très-fertile, & qui est comme le grenier de toute la province. Les habitans d'Albuñuelas étoient les plus pacifiques de tous les Morisques ; malgré cela Dom Jean croyant qu'il étoit de sa réputation de ne pas laisser impuni un affront qu'il avoit reçû à l'entrée de sa premiere campagne, envoya contre eux Antoine de Luna, avec cinq compagnies d'infanterie & deux cens chevaux, avec ordre de tuer ceux qui se mettroient en défense, de réduire les autres en esclavage ; enfin de piller, brûler & ruiner cette bourgade de fond en comble. Mais ce Général homme sage & moderé, ne pressa point sa marche, soit que ce fût un effet de sa lenteur naturelle, soit qu'il fût bien aise de donner à ces malheureux le temps, non de se repentir, mais de se mettre en sûreté. A son arrivée il ne trouva plus personne dans la ville ; il n'y eut qu'un petit nombre de paresseux qui furent tués, le reste avoit déja gagné les montagnes. Antoine de Luna content d'avoir chassé les habitans, ne ruina point le bourg. Dès qu'il se fut retiré, ils revinrent, firent tranquillement leurs moissons, & cultiverent leurs terres à l'ordinaire.

Pendant ce temps-là Dom Jean étoit à Grenade, songeant moins à agir qu'à concerter les mesures qu'il devoit prendre. A l'instigation de Deça, il écrivit lettres sur lettres à Philip-

pe, pour blamer la négligence de ceux qui avoient eu la conduite de cette guerre avant lui : Que tout ce qu'on faisoit seroit inutile, tant qu'il resteroit aux Morisques quelque espérance de se rendre maîtres de Grenade; & qu'ils l'espereroient toûjours tant qu'ils y auroient leurs parens, leurs freres, leurs amis, & une multitude d'hommes que leur religion & leurs interêts mettoient dans la nécessité de favoriser leurs desseins : Que ces gens les avertissoient d'heure en heure de toutes les mesures que l'on prenoit contre eux; que si par malheur on recevoit quelque échec considerable, il étoit à craindre que les habitans du quartier d'Albaïzin, & tous les autres Morisques qui étoient dans la ville, ne prissent aussi-tôt les armes. Il ne fut pas difficile d'en persuader le Roi. Il envoya donc ordre à Jean d'Autriche de faire une recherche exacte de tous les Morisques de Grenade, de les mettre hors de la ville avec leurs femmes & leurs enfans, & de les faire conduire en quelque lieu, où l'on pût être assuré d'eux, pour les distribuer ensuite dans la Castille & dans l'Andalousie.

Voici comment la chose s'exécuta. Les garnisons des postes voisins ayant été mandées pour empêcher le désordre, le vingt-quatre de Juin on enjoignit aux Morisques de la ville de se rendre chacun dans l'Eglise de leur paroisse. Mondejar qui étoit à Albaïzin les fit tous sortir sans violence, & leur ordonna d'aller à un hôpital qui étoit hors des murs. Ces malheureux ne sçachant point quel alloit être leur sort, avoient tous les yeux baissés, montrant cependant plus de tristesse que de repentir, & conservant toûjours leurs mêmes inclinations dans le cœur. Il s'en trouva même un parmi eux qui se sentant frappé par un soldat, se mit en défense, & le blessa, soit que la colere l'eût emporté, soit qu'il cherchât à se faire tuer pour mettre fin à ses miseres : on prétend même qu'on tira sur Jean d'Autriche, qui étoit à la tête des troupes qu'on avoit fait venir pour cette exécution, & que celui qui avoit fait le coup, fut sur le champ poignardé par les soldats. On vit arriver là deux hommes les mains liées, entre quelques fantassins qui marchoient aux deux côtés, & des cavaliers devant & derriere : spectacle digne de pitié; car on ne pouvoit pas douter qu'on ne les menât au supplice, après les avoir

arrachés de leurs maisons, & leur avoir ôté les petites consolations qu'ils y pouvoient recevoir dans l'état malheureux où ils se voyoient réduits. Malgré les recherches que l'on fit, il ne se trouva que trois mille cinq cens de ces Morisques; beaucoup avoient trouvé le moyen de se sauver sur les montagnes, & plus de femmes encore que d'hommes, parce qu'on leur avoit laissé un certain temps pour préparer leur bagage. Ceux qui les escortoient avoient des ordres précis d'empêcher qu'on ne leur fît aucun tort; mais il auroit fallu une seconde escorte pour empêcher la premiere de les maltraiter. Ainsi ils périrent presque tous de faim, de chaud, de fatigues, avant que d'arriver aux lieux qui leur étoient destinés: & les autres furent dépoüillés, vendus, faits esclaves par ceux que l'on avoit chargés de les défendre.

Si la ruine des Morisques délivra la ville de Grenade d'une grande crainte, elle lui causa aussi de grandes incommodités. Avant ce temps-là, lorsque les soldats manquoient d'argent, de logemens, de meubles, ou d'autres choses aussi nécessaires; ils forçoient les Morisques de les leur fournir; & ces malheureux le souffroient patiemment, pour ne pas s'exposer à quelque chose de pis, parce qu'ils sçavoient que tout le monde les haïssoit. Après leur expulsion, le soldat n'ayant plus cette ressource, molestoit les habitans chrêtiens. & quoiqu'il emploïât moins de violence, cependant on cria beaucoup. Ainsi dans un temps où la ville avoit encore tout à craindre, la plûpart des soldats au lieu de s'y rendre, se répandoient de côté & d'autre pour piller les campagnes, & n'étoient pas moins à charge aux peuples qu'aux ennemis. Pour les contenir on fit venir les regratiers, & les commis des impôts sur les vivres, qui à leur tour furent très à charge aux soldats.

Cependant plusieurs choses contribuerent à relever le courage des Mores, leur propre desespoir, le désordre des affaires du Roi, & les divisions de ceux qui commandoient ses troupes. Le marquis de Velez qui étoit chargé de défendre tout le territoire d'Almeria, craignant quelque mouvement du côté du port de Larraga, par où l'on passe quand on va d'Alpuxara à la ville de Guadix, appellée anciennement Accis, suivant Morales, chargea Ferdinand de Gonsalve de

CHARLE IX. 1570.

chasser les Morisques de ce port, & de s'en emparer. Velez crut Gonsalve propre à exécuter cette entreprise, parce que c'étoit un vieux soldat, qui aïant été long temps en garnison à Oran, sçavoit la maniere dont les Mores font la guerre. Il lui donna cinq cens hommes; mais Gonsalve n'ayant pas eu la précaution de faire reconnoître les passages, s'engagea dans une montagne qui est vis-à-vis de ce port, & monta hardiment jusqu'au sommet avec ses gens. Les Mores qui étoient cachés au haut & au bas de la montagne, sortirent tout d'un coup de leurs embuscades, les enveloperent de toutes parts, les taillerent en pieces & prirent les vivres qu'ils conduisoient. Ceux qui purent s'échaper jetterent leurs armes & se sauverent les uns d'un côté, les autres de l'autre. Ferdinand se retira heureusement à Guadix, avec un fort petit nombre de ses gens.

Jean d'Autriche étonné de cet accident, & craignant pour Guadix, y envoïa promptement François de Molina, qui avoit servi en Allemagne sous Charle V. pour défendre cette place en cas d'attaque. Les Morisques profitant de leur avantage, entrerent dans le territoire de Velez par la montagne de Frexiliana, & se mirent à fortifier la ville de ce nom, qui s'appelloit anciennement *Sexifirmum Julium.*

Aben-Humeïa cependant voulant donner quelque marque de modération, & diminuer la haine que lui avoient attiré les cruautés faites par ses gens dans les montagnes d'Alpuxara, fit publier un Edit, par lequel il défendoit de tuer aucuns Chrêtiens, de les faire prisonniers, de piller leurs biens, & de brûler les Eglises. Cette modération donna de l'inquietude à Dom Jean; il craignit que les ennemis n'attirassent par là dans leur parti beaucoup de gens qui ne souffroient qu'à regret la dureté du gouvernement, & que l'esperance de la liberté pouvoit engager à la révolte. Ainsi il n'eut pas de peine à se rendre aux raisons d'Arevalo de Zuason, juge de Malaga & de Velez, qui lui conseilla de s'opposer de bonne heure aux desseins des Maures de Frexiliana, qui étoient à portée de se saisir de Velez; & de les chasser de leur poste avant qu'ils eussent eu le temps de s'y fortifier.

La garnison de Malaga étoit forte, & les habitans bien intentionnés, ainsi cette place n'avoit rien à craindre; mais

il n'en étoit pas de même de Velez. Arevalo s'y rendit donc avec quatre cens hommes de pied, & quarante chevaux, fit ſortir les habitans de la place, & y mit une garniſon nouvelle; il jetta en même-temps quelques troupes dans Canillas, château de Diego de Cordoüe comte de Commare; ce qui fut regardé comme un affront par ce Seigneur, un des plus conſiderables du païs.

Arevalo ayant encore à ſes ordres mille hommes de pied & quelque peu de cavalerie, réſolut de s'approcher des ennemis pour reconnoître les fortifications qu'ils élevoient, & la ſituation de leur camp. Aben-Hagacil avoit établi Garral à Frexiliana, & lui avoit donné le commandement général des troupes qui la fortifioient. Le deſſein d'Arevalo lorſqu'il auroit gagné le ſommet de la montagne, n'étoit que de ſe montrer aux ennemis, de reconnoître les lieux, & de ſe retirer; ſans engager le combat. Mais l'avidité du butin empêcha ſes troupes de lui obéir. Elles avoient vû que les Mores à leur arrivée s'étoient mis à couvert dans leurs retranchemens, cette eſpece de fuite les ayant enhardies, elles allerent imprudemment les charger; mais elles furent vivement repouſſées. Arevalo leur ayant donné ordre de revenir, elles ſe retirerent avec une grande perte. Il y eut beaucoup de gens tués, & fort peu de bleſſés. Ce ſuccès encouragea les Mores à fortifier la place avec encore plus de ſoin: ils y travailloient ſans relâche dans le temps que Requeſens arriva à Malaga avec vingt-quatre galéres, ayant pris à Carthagene celles de Sanche de Leva.

En partant d'Italie il chargea Alvaro de Baçan, (1) qui commandoit les quatorze galéres de Naples, de cotoïer les iſles de la Mediterranée, & de nettoïer cette mer des corſaires qui l'infectoient. Etant arrivé à Civita-Vecchia pour y faire de l'eau, & y aïant été joint par dix galéres du grand duc Coſme de Medicis, neuf groſſes & une petite, il parut à la vûë de Marſeille, la mer étant fort calme; mais le vent s'étant levé du côté de Narbonne, elle devint tout d'un coup ſi agitée, que la flote penſa périr, après avoir été battuë de la tempête durant trois jours; car à la reſerve de la Capitane, qui arriva à Minorque ſans être maltraitée, tous les autres

(1) C'eſt le marquis de Santa-Crux, ou de Sainte-Croix.

CHARLE IX. 1570.

bâtimens furent diſperſés, perdirent leurs mâts, leurs voiles, leurs gouvernails & leurs rames; enſorte que la chiourme composée de Turcs, voyant les ſoldats accablés de fatigues & de veilles, jetterent de grands cris, & ſongerent à ſe mettre en liberté; mais ce mouvemement fut appaiſé par la mort de quelques-uns que l'on tua, pour donner de la terreur aux autres. Il périt quatre galéres dans cette tempête, & neuf allerent rejoindre la Capitane. Baçan alla enſuite en Sardaigne, & y porta des troupes deſtinées pour la guerre contre les Mores; de là il fut renvoyé croiſer ſur les côtes d'Italie, pour les mettre à couvert des entrepriſes des Pirates.

Requeſens informé par Suazon du péril où ſeroit la province, ſi l'on ſouffroit plus long-temps que les ennemis s'y fortifiaſſent, l'envoya à D. Jean avec Michel de Mendoze, pour lui rendre compte de l'état où étoient les choſes. Il en reçut ordre d'attaquer les ennemis. Il partit là-deſſus avec mille fantaſſins diſtribués en dix compagnies, cinq cens autres tirés de ſes galeres, & trois mille hommes ramaſſés des garniſons de Malaga, de Velez & d'Antiguera, que Suazon & Pierre de Verdugo lui amenerent, & il s'avança du côté de Torrox, d'où il détacha Martin de Padilla fils d'Adelantado de Caſtille avec un corps d'infanterie d'élite, pour aller reconnoître les ennemis du côté de Frexiliane. Il regla enſuite ce que chaque Colonel devoit faire; & voici l'ordre qu'il établit. Pierre Padilla avec une partie de ſes gens, & quelques autres que l'on y joignit juſqu'au nombre de mille hommes, avoit l'avant-garde. Jean de Cardenas, fils du comte de Mirande, marchoit enſuite avec quatre cens volontaires & quelques Italiens choiſis. Martin de Padilla devoit les ſuivre du côté de la mer avec trois cens ſoldats des galeres, & quelques détachemens des garniſons de Malaga & de Velez. Suazon devoit couvrir les flancs avec d'autres troupes, & marcher par les endroits de la montagne les plus eſcarpés, & par conſéquent les moins gardés, afin d'attaquer les ennemis de ce côté-là. L'ordre général étoit de prendre ſi bien leurs meſures, qu'ils puſſent faire leurs attaques tous en même temps. Mais Pierre Padilla, quoique nourri dans la diſcipline militaire, ayant ſervi ſous Charle-Quint en Flandre & en Allemagne

magne, ne tint aucun compte des ordres de ſon Général. Soit vaine gloire, ſoit mépris des ennemis, il ne fut pas plutôt en préſence, qu'il les chargea ſans attendre le reſte de l'armée. Ayant mis en deſordre leurs arquebuſiers, qui étoient ſur les revers des retranchemens, il étoit déja aux mains l'eſponton à la main, que le corps qui devoit le ſoutenir avoit à peine gagné le milieu de la hauteur. Requeſens piqué vivement qu'on n'eût point exécuté ſes ordres, & craignant la ſuite de cette affaire, fait ôter la chaîne à un forçat Turc, qu'il connoiſſoit pour l'homme du monde le plus déterminé, lui promet la liberté & une ſomme d'argent, & l'engage à ſe jetter comme déſerteur dans le fort des ennemis, pour le reconnoître exactement. Ce Turc lui rapporta qu'il étoit impoſſible de réuſſir par l'endroit qu'attaquoit Padilla, & qu'il falloit changer l'attaque ſi on vouloit le prendre. Sur cet avis, Padilla fait faire un mouvement oblique à ſes troupes ; & Cardenas de concert avec lui prend l'ennemi en flanc. Le combat ſe rétablit avec tant de vigueur, que les aſſiégés commencerent à deſeſperer de leur ſalut, & prirent un parti, qu'ils avoient, dit-on, prémedité depuis long-temps : ce fut que les jeunes gens les plus robuſtes, & tous ceux qui étoient en état de ſervir, feroient une ſortie & tâcheroient de ſe ſauver, & que les vieillards, les femmes & les enfans demeureroient à la merci du vainqueur. Il s'en ſauva deux mille, & avec eux Gallar & Melique, qui étoient les deux principaux Officiers. Ils ſe retirerent à Valor, où Aben-Humeïa les reçut avec de grandes démonſtrations d'amitié. Leur retraite rendit la priſe de la place fort aiſée, elle fut forcée de tous les côtés en même temps. Les ennemis eurent cinq cens hommes de tués dans le fort, treize cens à la ſortie qu'ils firent, & cinq cens bleſſés. Il y en eut deux mille de tout ſexe réduits à l'eſclavage. Les Eſpagnols y perdirent trois cens hommes tant tués ſur la place, que morts de leurs bleſſures, entre-autres Pierre de Sandoval couſin germain de l'évêque d'Oſma. Cardenas y fut dangereuſement bleſſé d'un coup de fléche. Requeſens fit vendre le butin à Malaga, & partagea le prix entre les ſoldats, en ayant réſervé la cinquiéme partie pour le Roi, ſuivant la coutume établie depuis le regne de Pelage.

CHARLE IX. 1570.

Après cette conquête, on fut quelque temps ſans rien en-

CHARLE IX. 1570.

treprendre, parce que la diviſion ſe mit entre les Généraux qui ſervoient ſous Jean d'Autriche. Les ducs de Seſſe & de Velez, quoique fort proches parens, étoient mal enſemble. A l'égard de Mondejar & du duc de Seſſe, quoiqu'ils ſe rendiſſent l'un à l'autre tous les devoirs extérieurs qu'exige l'amitié, il y avoit entre eux une jalouſie qu'ils avoient héritée de leurs peres & de leurs ayeux. Mais l'inimitié étoit ouverte entre Mondejar & Velez, comme elle avoit été entre leurs peres: leurs diſputes fréquentes ſur les prérogatives de leur juriſdiction ou de leurs emplois, l'avoient encore fortifiée. Deça ne gardoit plus aucun ménagement pour Mondejar; il l'attaquoit hautement, & de vive voix & par écrit. Quixada avoit une jalouſie ſecrete contre Velez, & il étoit vivement piqué contre Mondejar, qui dans une occaſion lui avoit fait un refus deſobligeant. D'ailleurs il étoit lié d'une amitié très-étroite avec les plus grands ennemis de la maiſon de Mondejar, entre-autres avec Evallo ſecretaire du cabinet de Philippe, & qui étoit en grand credit auprès de ce Prince. Le duc de Feria ne ſe cachoit point d'être ennemi de Mondejar depuis le temps de Bernardin de Mendoze; & d'un autre côté Bernardin de Mendoze, fils du comte de Coruña, ne le haïſſoit pas moins. Le duc de Seſſe & Quixada étoient ſi étroitement & ſi ſecretement unis de cœur & d'intérêts, qu'ils ſe flatoient de l'emporter dans le conſeil de Jean d'Autriche ſur les deux marquis de Mondejar & de Velez. Il y en avoit quelques-uns qui ſe portoient pour médiateurs, & qui pour excuſer Mondejar & Velez, rejettoient la faute des malheurs paſſés, ou du peu de progrès qu'ils avoient fait, ſur les Commandans ſubalternes qui avoient toleré la licence du ſoldat, & ſur d'autres Officiers chargés des affaires de la guerre ou des vivres. Jean d'Autriche ne ſe livroit à perſonne, & traitant tout le monde avec politeſſe, il montroit beaucoup de gravité dans les conſeils, & de fermeté dans ſes réſolutions.

Mais les habitans de Beluduy & de Quejar s'étant révoltés dans ce même temps, les premiers du côté de Guadix, les autres auprès de Grenade, le Roi ſur les inſtances de Deça, donna à Velez ſeul le commandement qui étoit auparavant partagé entre lui & Mondejar; & quelque temps après il écrivit à Mondejar des lettres remplies de témoignages d'amitié

pour le rappeller à la Cour. Ce Général à force d'exagerer les difficultés & les périls de cette guerre, & de demander sans cesse de nouveaux secours de troupes & d'argent, s'étoit rendu insupportable aux Ministres. Velez au contraire étant venu de lui-même dans l'Andalousie à la priere de Deça, avoit d'abord servi le Roi à ses dépens. Il ne parloit point de cette guerre comme d'une chose qui fût fort à craindre, & il assuroit au péril de sa tête, que si on vouloit lui donner cinq mille hommes d'infanterie & trois cens chevaux bien payés, il l'auroit bientôt terminée.

Assemblée des Etats de Grenade.

Dans ce même temps l'assemblée des Etats de la province fut indiquée à Cordouë. Pour donner plus de force aux résolutions qui y seroient prises, le Roi devoit s'y trouver en personne. Il croyoit encore qu'étant près des lieux où se feroit la guerre, sa présence inspireroit du courage à ses Généraux, & donneroit de la terreur à ses ennemis. Il falloit enfin faire perdre aux Africains, aux Mores & aux Turcs l'envie qu'ils pouvoient avoir de fournir du secours aux rebelles de son roïaume. En effet on publioit que le bacha d'Alger avoit une grande armée sur pied : mais on en vit bientôt la destination; car peu de temps après il la fit marcher contre le roi de Tunis.

Velez étant parti de Terque pour commencer la campagne, s'avança jusqu'à Berja afin de fermer les passages aux Afriquains, qui envoïoient des soldats, des armes & des vivres aux Morisques d'Alpuxara. Aben-Humeïa averti de sa marche, rassembla ses troupes d'Almeria, d'Alpuxara, de Beluduy & d'Almançor, où il avoit été joint par trois cens tant Turcs qu'Afriquains, & résolut de tomber sur Velez avant que son armée fût plus forte. Il avoit trois mille tant arquebusiers qu'arbalêtriers, & il y en avoit environ mille qui étoient très-bien armés. Moxacar qui avoit été son secretaire, fut détaché pour prendre les devants avec les coureurs & trois cens hommes d'élite, & vint fondre la nuit sur le quartier de Velez. Comme il s'étoit douté du dessein des Mores, pour opposer la ruse à la ruse, il donna ordre à Diego Fajardo son fils de garnir la place & les portes d'infanterie, & de se tenir prêt avec la cavalerie à bien recevoir les ennemis. Moxacar d'abord culebute le corps de garde, entre

dans la ville, & va droit à la place qu'il croit ſans défenſe, & où il compte n'avoir affaire qu'à des corps de garde endormis : mais il fut bien étonné de la trouver garnie de troupes en bon ordre, & de ſe voir accablé d'une grêle de coups d'arquebuſe. Cependant il ſe défendit avec beaucoup de valeur ; & ce qui l'embarraſſa le plus, fut la retraite. Lorſqu'il voulut la faire, Velez ſuivi de ſon fils, de Jean ſon frere, de Bernardin de Mendoze, de Diego de Leve fils naturel d'Antoine, & d'autres perſonnes de conſidération, le chargea & le mit en fuite. Les ennemis perdirent cinq cens hommes ; le débris alla rejoindre Aben-Humeïa ſur une montagne des environs. Velez dépêche ſur le champ un courier au Roi pour lui porter cette nouvelle : & ce ne fut qu'après, qu'il en informa Dom Jean, en lui marquant qu'il lui étoit bien plus aiſé de combattre, que d'écrire.

Peu de temps après, Dom Jean, ſur les ordres de la Cour, envoya à Velez deux mille hommes d'infanterie, & il donna le gouvernement de Guadix à Rodrigue de Benavides, & celui d'Orvida à François de Molina, avec cinq compagnies de gens de pied ; & il ordonna à Jean de Mendoze qui y étoit en garniſon, d'aller joindre Velez avec quatre mille hommes d'infanterie & quelque cent cinquante chevaux. On recruta auſſi les compagnies de Padilla que Requeſens avoit amenées, & qui avoient beaucoup ſouffert à l'attaque de Frexiliane : on les envoya à Adra. Sanche de Leva amena outre cela mille cavaliers armés de longs mouſquets à la maniere de leur païs: c'étoient de ces gens, qui ayant été proſcrits ou bannis pour crimes, erroient ſur les monts Pyrenées avec quelques reſtes de Vandales. Ceux-ci avoient obtenu leur grace du Roi, en conſidération de ce qu'ils s'engageoient à ſervir dans ſon armée. Laurent Tellez-Sylva marquis de Favara, chevalier Portugais, arriva dans le même temps au camp avec ſix cens hommes levés aux environs de Grenade. Il prit ſa marche au travers de la montagne d'Alpuxara, tant pour connoître par lui-même l'état & les retraites des ennemis, que pour diviſer leurs forces, en attendant que toutes les troupes qui devoient compoſer l'armée de Velez, fuſſent arrivées dans ſon camp, & qu'on pût renforcer les garniſons de Tablette, de Durcal & de Padul, qui étoient, diſoit-on, menacées par les Moriſques.

Jean d'Autriche fit partir pour la ſeconde fois Antoine de Luna avec mille fantaſſins & deux cens chevaux, pour déconcerter les ennemis, ſur tout ceux qui s'étoient raſſemblés à Albuñuelas, & pour reprimer les courſes qu'ils faiſoient continuellement aux environs de Grenade. Il avoit ordre de ravager & de brûler tous les environs d'Albuñuelas, afin que les rebelles ne pûſſent s'y retirer. Il fit plus de diligence que la premiere fois ; mais il ne fut pas plus heureux. Les Mores qui avoient mis en ſûreté leurs femmes, leurs enfans & leurs troupeaux, ſe préſenterent en armes, & firent ſi bonne contenance qu'il jugea devoir ſonger à combattre, & non à faire du butin. Les ennemis avoient à leur tête deux hommes très-braves, l'un nommé Randate, l'autre Lopez ; comme ils connoiſſoient la montagne, & que ſa ſituation étoit avantageuſe pour eux, ils attaquoient ſans relâche les troupes du Roi, de front, en flanc, & quelquefois même en queuë, en ſorte que Garcias Manrique fils du marquis, & Lazare d'Eredia furent obligés pluſieurs fois de faire marcher la derniere ligne à la tête, & de changer tout l'ordre de la bataille pour faire face aux ennemis. Enfin les Eſpagnols furent repouſſés dans la plaine avec perte. Ceſpede capitaine de réputation, combattant loin de Luna dans un vallon plein d'inégalités, & étant venu aux mains avec Randate, fut tué avec environ vingt hommes de ſa troupe. Près de ſoixante périrent dans la déroute, ſans pouvoir être ſecourus par les autres corps dans ces lieux preſque impraticables. A l'occaſion de cet échec on chercha à rendre Luna odieux ; on prétendit que comme il haïſſoit depuis long-temps Ceſpede, il fut ravi de trouver cette occaſion de le faire perir, & qu'il l'auroit ſauvé s'il lui avoit envoyé du ſecours auſſi-tôt qu'il le pouvoit. Ce ſuccès enfla tellement le courage des Moriſques, qu'ils firent depuis des courſes juſqu'aux portes de Grenade, & qu'ils enleverent ſouvent, & ſans que perſonne s'y oppoſât, les troupeaux de gros & de menu bétail qui paiſſoient aux environs de la ville. On donna à Loüis de Cordouë deux cens chevaux pour les couvrir, & faire des courſes ſur les ennemis.

Cependant Velez reſtoit à Adra avec une armée de douze mille hommes de pied & de ſept cens chevaux, ſans rien faire faute de vivres : il y demeura depuis le dix de Juin juſ-

CHARLE IX.
1570.

qu'au vingt-huit de Juillet, ce qui faisoit murmurer tout le monde, & sur tout la ville de Grenade : car la haine qu'ils avoient auparavant contre Mondejar, diminuant de jour en jour, ils commençoient à parler fort désavantageusement de Velez, qu'ils élevoient auparavant jusqu'au Ciel. » Tous » ces Grands, disoient-ils, ne cherchent qu'à prolonger la » guerre ; ce qui fait leur gloire, & l'avantage du soldat, » cause le dégât de la province, & la ruine des peuples. Où » sont ces belles promesses qu'il nous faisoit de terminer cet- » te guerre avec cinq mille hommes de pied & trois cens che- » vaux ? Peut-on accuser Mondejar de nonchalance, lui qui » avoit soûtenu jusqu'alors le poids de cette guerre avec des » troupes volontaires & sans solde ? tandis que son rival à la » tête d'une armée beaucoup plus forte qu'il ne la deman- » doit, ne s'en sert que pour accabler la province. Le » nombre des ennemis augmente de jour en jour ; ils sont » mieux armés qu'ils ne l'ont jamais été ; ce n'est plus à quel- » ques rebelles d'Espagne qu'on a à faire ; mais à l'Afrique, » mais à toutes les forces de l'Orient.

Quoique Velez comptât beaucoup sur ses services, & que naturellement il s'embarrassât peu des discours populaires, il crut pourtant devoir prévenir la suite de ceux-ci. La désertion de ses troupes fut un nouveau motif qui l'y détermina. Il prit donc le parti d'écrire à Jean d'Autriche, ce qu'il faisoit rarement ; & il le pria de faire conduire des convois à Calahorra. Cela fait, il décampa d'Adra, son armée étant déja diminuée de deux mille hommes ; & il donna ordre que chaque soldat eût à se fournir de vivres pour huit jours. Jean de Mendoze menoit l'avant-garde, & Padilla l'arriére-garde ; une partie de la cavalerie fut destinée à escorter les bagages. Il rencontra au-delà de Berja l'armée d'Aben-Humeïa, composée de trois mille arquebusiers & de quelques arbalêtriers en petit nombre. A l'approche de l'armée du Roi les Morisques gagnerent les montagnes, & menerent à la vûë de l'armée chrêtienne leurs femmes & leurs enfans en lieu de sûreté. Au second campement les deux armées se rencontrerent encore. Aben-Humeïa avoit alors six mille hommes, & on le voïoit au milieu de tous ses Alcaïdes ou Colonels avec sa cotte d'armes & son étendart de pourpre, les exhorter à se

comporter en gens de cœur dans la bataille qui s'alloit donner; mais son discours fit peu d'effet : car après un leger combat, où le marquis de Favara se distingua beaucoup, les Mores se débanderent & regagnerent leurs montagnes, sans autre perte que de quinze hommes. Ce fut plûtôt par prudence que par crainte qu'ils prirent ainsi la fuite, parce qu'ils attendoient de jour en jour du secours d'Afrique, & qu'on avoit entendu dire aux confidens d'Aben-Humeïa, que dès que la flote auxiliaire paroîtroit sur la côte, il étoit resolu de passer en Afrique avec ses forces entieres, & d'y garder le nom de Roi, & qu'il ne vouloit pas rester en Espagne jusqu'à ce que son parti y fût tout-à-fait ruiné.

Velez content d'avoir dissipé les ennemis, résolut de ne plus hazarder de combat contre eux, & cessa même de les poursuivre. Etant arrivé à Calahorra sans y trouver de vivres, il marcha du côté de Valor; mais ayant appris en chemin que la flote lui apportoit des provisions, & qu'elle arriveroit bien-tôt, il retourna à Calahorra. C'est un château qui appartient aujourd'hui au marquis de Cenete, & l'on croit qu'il étoit autrefois au comte Julien, celui qui livra l'Andalousie aux Sarrasins. Velez quitta ensuite la côte, que la flote du Roi mettoit suffisamment à couvert, & où il ne pouvoit faire subsister son armée, à cause des dégats qu'on y avoit faits. Il marcha donc vers Grenade, pour s'assurer des villes de Guadix, de Baça, d'Almançora & de Filabre, dont la fidelité étoit suspecte; mais comme les vivres étoient fort rares en tous ces endroits, la désertion recommença, & des murmures on passa à une sédition ouverte; car malgré les défenses des Généraux & des Colonels, quatre cens hommes en plein jour sortirent du camp & se retirerent en bon ordre, l'arquebuse à la main & la méche allumée. Diego Fajardo fils du marquis de Velez, ayant voulu les poursuivre, pensa être tué d'un coup d'arquebuse qu'il reçût à la main. Cependant comme on distribua quelques vivres aux soldats avec beaucoup d'égalité, leur fureur se modera un peu; mais la désertion avoit été si grande, que toute la cavalerie étoit reduite à deux cens hommes, & l'infanterie à quinze cens, en sorte que la victoire qui étoit entre les mains des Espagnols, sembloit être passée sans combat du côté de leurs

[r] Révolte des troupes du M. de Velez.

CHARLE IX. 1570.

ennemis. Pour ſurcroît de malheur, les habitans de Padul enhardis par la foibleſſe de l'armée roïale, après avoir demandé en vain qu'on leur ôtât une garniſon extrêmement à charge, ſe liguérent avec les Moriſques des montagnes pour s'en défaire ; & ils la chaſſerent en effet, après en avoir tué trente hommes & bleſſé beaucoup davantage.

Velez faiſoit à Dom Jean des plaintes continuelles ſur le manquement de vivres, qui étoit cauſe de la déſertion de ſes troupes ; il en avoit auſſi informé le Roi par le moyen de ſes amis. Pour empêcher le mal de gagner, le Conſeil fut d'avis d'envoyer Antoine de Luna & Garcias Manrique à Baça, avec mille hommes de pied & deux cens chevaux ; mais depuis la mi-Août juſquà la mi-Novembre, ils ne firent rien de remarquable. Jean d'Autriche craignant que les plaintes de Velez ne retombaſſent enfin ſur lui, & ne le rendiſſent odieux, fit embarquer quantité de proviſions pour ſon armée, extrêmement diminuée par la déſertion. L'arrivée des convois remit une ſi grande abondance au camp, après une diſette affreuſe, que cent livres de pain n'y coûtoient plus que la douziéme partie d'un écu d'or. Les ſoldats néanmoins ne revenoient point au drapeau ; & l'on apprenoit tous les jours quelques nouvelles révoltes. Velez qui ne vouloit pas demeurer oiſif, partit de Calahorra avec ce qu'il avoit de troupes, & marcha contre les habitans de Beluduy. Il combattit en chemin contre un corps de Moriſques qu'il rencontra, & il perdit plus de monde que les ennemis. Il continua ſa marche du côté de Baça. Antoine de Luna qui y commandoit lui remit ſes troupes ; il aima mieux ſervir ſous Dom Jean, que ſous le marquis de Velez : ainſi ſous prétexte de quelques ordres qu'il diſoit avoir reçûs du Generaliſſime, il s'en retourna à Grenade.

Aben-Humeïa qui ne craignoit plus rien depuis la retraite de l'armée du Roi, marcha avec ſept mille Moriſques & cinq cens Turcs ou Africains du côté d'Adra, dans le deſſein de s'en emparer ; mais n'y ayant pas réüſſi, il s'avança vers Berja, & commença à battre la muraille de cette ville avec deux petites pieces de canon, n'en aïant point de gros. Comme ſon artillerie n'étoit pas aſſez forte pour faire bréche, il leva le ſiége, & s'en alla piller Cuevas ; il brûla les jardins, ruina

ruina les étangs, les vergers, & tout ce que les marquis de Velez avoient fait pendant une longue paix pour embellir ce lieu : après quoi il s'en retourna à Andarax, & commença à y vivre en Roi, comme s'il n'avoit plus eu d'ennemis à craindre. Son avarice & ses débauches, qui s'étoient tenuës cachées dans le temps de l'adversité, se montrerent alors à découvert. Mondejar avoit mis sa tête à prix, comme il se pratique en Espagne contre les bannis & les brigands publics. On avoit promis une grande somme à celui qui le livreroit & l'impunité aux complices de sa révolte. Mais ces avantages n'avoient ébranlé ni l'union ni la fidelité de ses sujets; la douceur de la liberté, ou la haine de leurs persécuteurs, avoient eu plus de force sur leurs esprits, que les promesses de Mondejar : & pendant qu'ils étoient exactement instruits d'heure en heure de tous les mouvemens des Espagnols, il arrivoit rarement que ceux-ci fussent informés par des déserteurs de ce que faisoient les Morisques. Enfin il se trouva parmi eux un mécontent nommé Diego d'Alguazil, qui forma le dessein de tuer Aben-Humeïa : ce qui lui fit prendre cette résolution, fut moins la promesse de la récompense, que la jalousie d'avoir le Roi pour rival dans l'amour dont il étoit épris pour une femme de consideration : d'ailleurs il comptoit sur l'impunité, lorsqu'il auroit exécuté son dessein.

Conjuration contre Aben-Humeïa.

Aben-Humeïa avoit à sa solde quatre cens Turcs; sur la fidélité desquels il comptoit. Pour se les attacher encore davantage, il résolut de s'emparer de la ville de Motril, & de la brûler entierement, parce que la garnison Espagnole qui la défendoit, empêchoit ces Turcs de faire des courses sur les terres des sujets du Roi. Il voulut encore leur procurer un quartier avantageux dans la vallée de Lechin qui est un pays gras Dans cette ville il eut recours à Abdalla Aben-Abo de Mecina, chef des Alcaydes. Cet officier qui étoit en grande considération parmi ceux de sa nation, tant pour le respect qu'ils avoient pour sa naissance, car il descendoit des anciens rois de Grenade, que par l'estime qu'ils portoient à sa sagesse & à sa vertu. Aben-Humeïa lui manda en secret, que dès qu'il verroit un ordre de sa part, il ne manquât pas de lui ramener ces quatre cens Turcs, & deux cens Africains, commandés par Husceni & Çarabaxi. Peu de tems auparavant

CHARLE IX. 1570.

Aben-Humeïa avoit publié un Edit, qui défendoit à tout le monde d'avoir des Morisques pour concubines, mais seulement pour femmes légitimes, & il faisoit observer religieusement cette loi. Entre les femmes Morisques il y avoit une veuve, fille de Vincent Roïas, cousin germain d'un autre Vincent Roïas, pere de la premiere femme d'Aben-Humeïa. Cette veuve étoit d'une grande beauté, & d'un esprit excellent : elle jouoit de la guitarre, & chantoit avec beaucoup plus d'art qu'il ne convient aux personnes qui ont de la pudeur. Elle aimoit à la fureur Diego Alguazil, qui avoit été l'ami intime du mari qu'elle avoit perdu. Aben-Humeïa aimoit éperdument cette femme, & comme Diego avoit une place honorable chez lui, il tâcha de lui persuader de l'épouser, afin qu'elle demeurât à sa Cour. Diego qui aimoit mieux être le favori de la Morisque, que son mari, refusa de la prendre pour sa femme. Le tyran devenu furieux par ce refus, la fit enfermer chez lui, & par force ou par promesse obtint enfin ce qu'il vouloit. Cette femme qui s'étoit flatée de l'épouser, dissimula d'abord l'affront qu'elle avoit reçû : mais lorsqu'elle vit que l'on ne la regardoit que comme une concubine, & qu'il n'y avoit aucune espérance de devenir femme du Roi, elle écrit en secret à son ancien amant qui avoit été éloigné de la Cour sous quelque prétexte. Elle lui represente le péril où il est, & l'exhorte à la vengeance. » Ce tyran, lui dit-elle, » d'un naturel soupçonneux, & qui sçait que je vous aime, ne » sera jamais en repos qu'il ne se soit défait de vous. Pour vous » sauver, il n'y a qu'un moyen, c'est de le prévenir : faites » donc promptement périr ce scélerat haï des Dieux & des » hommes. «

Il ne lui fut pas difficile d'engager Alguazil à cette entreprise ; l'amour dont il brûloit pour elle, & le péril où il se trouvoit l'y animoient suffisamment. Pour en venir à bout il employa la même ruse dont se servit le comte Julien étant à Ceuta pour tromper le roi Rodrigue, ainsi que nous l'apprennent les annales d'Espagne. Voici comment la chose arriva. Abdalla étant à Cadiar, Aben-Humeïa lui envoya un Courier secret comme ils en étoient convenus. Diego surprit ce courier ; & ayant sçû que le Roi faisoit revenir les Turcs, il le tue, prend la lettre qu'il portoit, l'ouvre, & sur

le champ il en fait écrire une autre par un de ſes couſins germains, qui avoit ſervi quelque tems de Secretaire au roi Moriſque, & qui ne le haïſſoit pas moins que Diego ; cela fut d'autant plus aiſé, qu'Aben-Humeïa ne ſçavoit pas écrire. Par cette fauſſe lettre, le Roi ordonnoit à Abdalla de mener les 400 Turcs à Mecina avec Diego Alguazil, qui devoit le joindre avec cent hommes choiſis ; qu'avec ces cent hommes & les habitans de Mecina il maſſacrât ces 400 Turcs, parce qu'il étoit informé qu'ils en vouloient à ſa vie ; qu'Abdalla pourroit ſans peine faire périr ces Turcs fatigués de la marche qu'ils auroient faite, & accablés de ſommeil ; qu'après les Turcs, il ne manquât pas de tuer Alguazil qui lui étoit ſuſpect pour bien des raiſons. Diego donne cette lettre à un homme ſûr pour la porter à Abdalla, & il convint avec lui de l'heure qu'il la preſentera, parce qu'il étoit bien aiſe de ſe trouver à Cadiar dans le tems qu'elle ſeroit renduë.

Abdalla fut extrêmement étonné d'une telle dépêche. Au milieu des agitations que lui cauſent cette lettre, Alguazil ſurvient qui lui dit qu'Aben-Humeïa lui a donné des ordres déteſtables, qu'il ne vouloit point exécuter. » Car pour» quoi, diſoit-il, livrer à la boucherie des troupes que le ba» cha d'Alger & le roi de Maroc ont envoyées à ſon ſecours? » eſt-ce là la récompenſe des ſervices qu'ils lui ont rendus ? » peut-il reſter la moindre eſpérance de rétablir ſes affaires, » ou de recouvrer ſa liberté lorſqu'on voit le chef tourner » contre ſes amis, les armes que ſes ennemis l'ont forcé de » prendre ? Pour moi, ajouta-t-il, j'aime mieux mourir ſur » le champ, & ſouffrir de la part de mes ennemis les ſup» plices les plus cruels, que de tremper mes mains dans le » ſang de tant d'innocens, & de rendre par là mon nom » exécrable à toute la poſtérité. «

Il prononça ces paroles avec une douleur qui paroiſſoit ſincere, & ne laiſſa rien échaper par où Abdalla pût le ſoupçonner d'avoir la moindre connoiſſance de l'ordre qu'il venoit de recevoir pour le faire aſſaſſiner. Cette conſidération augmentoit encore l'inquiétude d'Abdalla. Il étoit au deſeſpoir qu'on l'eût chargé de ces deux commiſſions également odieuſes contre les Turcs & contre Alguazil, d'autant plus qu'il voyoit l'impoſſibilité d'exécuter la premiere ſans le ſe-

cours de celui qui venoit de marquer tant d'horreur pour cette inhumanité. Il craignoit d'ailleurs que s'il ſupprimoit la lettre qu'on venoit de lui rendre, Alguazil n'informât les Turcs de la réſolution priſe contre eux, & regardant le maſſacre dont le Roi le chargeoit, comme la plus déteſtable de toutes les perfidies, il crut qu'il étoit de l'interêt de la République & du ſien, de montrer la lettre à Huſceni & à Carabaxi, & de délibérer avec eux, en préſence d'Alguazil même ſur ce qu'il y avoit à faire en cette occaſion. A la lecture de cette lettre, Alguazil, qui avoit fabriqué toute l'intrigue, paroît extrêmement étonné : les Turcs déteſtent une ſi horrible ingratitude ; chacun eſt effrayé du péril qui le menace : enfin ils décident que l'unique moyen de ſauver leur vie, eſt de l'ôter à un miſérable qui ſembloit n'être né, que pour la ruine de l'Etat & des particuliers.

Alguazil voyant Abdalla ſi bien diſpoſé, pour mettre l'affaire encore en meilleur train, fit eſpérer aux Turcs un butin conſidérable qui leur tiendroit lieu de la ſolde qu'ils perdroient, & il prépara pour tous les complices un breuvage compoſé d'opium & de chenevis, dont les barbares ont accoutumé d'uſer lorſqu'ils ſont prêts d'aller au combat.

Tout étant ainſi réglé, Abdalla fut nommé chef de la conjuration, & on lui fit même eſpérer qu'on l'éliroit à la place de celui dont on avoit réſolu la mort. Après quoi ils partirent dans un très-grand ſilence, au plus fort de la nuit, pour ſe rendre à Andaxara. Alguazil voulant applanir toutes les difficultés, avoit envoyé avertir les ſentinelles & les corps de garde de laiſſer entrer les Turcs ſans difficulté, parce qu'ils étoient mandés par Aben-Humeïa, & que l'Officier qui commandoit les corps de garde en étoit informé. Ils vont donc ſans bruit à la maiſon d'Aben-Humeïa, & après y être entrés, ils en ferment les portes, y mettent un bon nombre de ſoldats, & vont à la chambre du Roi, qui étoit couché tranquillement entre deux femmes ou concubines. A leur arrivée il eut bien de la peine à ſortir de ſon lit au milieu d'une troupe de domeſtiques qui dormoient auprès de lui. Ce ſpectacle, auquel il ne s'attendoit pas, le ſaiſit de frayeur : & comme perſonne ne ſe mettoit en devoir de le défendre, les conjurés le lierent au poteau de la porte. Mais afin de

ſe purger de l'infamie que l'on attache toujours à tout ce qui s'appelle conjuration, ils réſolurenr de le traiter en criminel & de lui faire ſon procès. Plus la témérité des conjurés paroîtra grande, plus on doit être étonné de la lâcheté & de la nonchalance des domeſtiques & des gardes de ce malheureux Roi; car ils ſe laiſſerent déſarmer par les Turcs ſans faire la moindre réſiſtance. Enfin l'on produiſit en preſence d'Huſceni & de Carabaxi les lettres qu'Alguazil avoit contrefaites. Aben-Humeïa les examine, dit qu'elles ſont fauſſes, & qu'elles ont été écrites par un de ſes plus cruels ennemis, couſin germain d'Alguazil: il appelle enſuite à ſon ſecours le nom de Mahomet, celui du grand Seigneur, & du bacha d'Alger, & montre aux conjurés ſon habit de pourpre, marque de ſa dignité Royale. Comme il vit que rien ne les touchoit, il leur demanda en grace de le tenir en priſon, & de lui permettre de ſe juſtifier en juſtice réglée. Après un outrage auſſi ſanglant, il ne devoit pas s'attendre que ſes prieres, ſes plaintes quelques juſtes qu'elles fuſſent, ni le reſpect de ſa dignité paſſée fiſſent un grand effet ſur des ennemis ſi déclarés. Dès le lendemain ils pillent ſa maiſon, partagent entre eux ſes meubles précieux, ſon argent, ſon ſerrail, & proclament roi Abdalla, qui s'excuſa pour lors d'accepter cette dignité.

Aben-Humeïa qui vit que ſa perte étoit réſoluë, après avoir proteſté contre la calomnie, déclara devant tout le monde qu'il n'avoit jamais eu deſſein d'embraſſer la religion de Mahomet, qu'il n'avoit accepté le nom de Roi que pour pouvoir ſe venger des injuſtices que les Magiſtrats du roi d'Eſpagne avoient faites à ſon pere & à lui. En effet étoit-il naturel que comptant parmi ſes ancêtres tant de Rois, tant de Généraux d'armées, il ſouffrît patiemment que les Eſpagnols le dépouillaſſent des armes de ſa famille, qui prouvoient l'antiquité de ſa nobleſſe? Qu'il étoit content de la vengeance qu'il avoit tirée de l'injuſtice de ſes juges; qu'ils pouvoient quand il leur plairoit ſatisfaire la ſoif qu'ils avoient ou de ſon or, ou de ſon ſang; qu'il n'étoit point fâché qu'ils euſſent mis Abdalla à ſa place; qu'il prévoyoit que dans peu il auroit une fin pareille à la ſienne; qu'au reſte il proteſtoit qu'il avoit toujours été Chrétien, & qu'il auroit continué de vivre

CHARLE IX. 1570.

dans cette religion, si sa fortune le lui avoit permis : mais qu'il avoit résolu d'y mourir. Après avoir parlé ainsi, il accommoda ses habits, & se couvrit le visage : sur le champ on lui mit une corde au cou, & on l'étrangla. Comme ses meurtriers ne l'expédioient pas assez vîte, il aida de ses mains à serrer la corde, & il fit paroître à sa mort beaucoup plus de fermeté qu'il n'avoit montré de valeur durant sa vie : car il ne sçut jamais ni commander à des hommes en Roi, ni repousser des injures en homme.

Aben-Humeïa est étranglé.

Abdalla continuant ou par crainte ou par modestie à refuser le titre de Roi, tous les Alcaydes lui défererent unanimement l'autorité souveraine pour trois mois, jusqu'à ce que le bacha d'Alger eût confirmé sa Royauté. Dès que les lettres de confirmation furent arrivées, il fut proclamé roi de Grenade & d'Andalousie, on lui mit entre les mains l'étendart royal, & l'épée nuë, on le revêtit de la pourpre, & on le montra au peuple porté sur les épaules de ceux à qui cette fonction appartenoit. Tout le monde à la réserve d'un fort petit nombre lui rendit l'obéïssance dûë à sa nouvelle dignité; après quoi les Alcaydes distribuerent tous les emplois. Le nouveau Roi régla avec plus de sagesse que son prédécesseur la garde qui devoit l'accompagner, & les postes où il falloit mettre des corps de garde. Ce qui venoit d'arriver à Aben-Humeïa, lui avoit appris qu'il falloit empêcher que des ennemis du déhors ou des sujets conjurés ne pussent entrer si aisément dans sa maison. Il fit la revûë de son armée qui se trouva forte de huit mille hommes tant arquebusiers, qu'arbalestriers. On régla la paye des Turcs à huit cens écus d'or par mois, très-bien payés ; on fournissoit des vivres aux Morisques, & on avoit un très-grand soin qu'ils n'en manquassent jamais.

Abdalla proclamé roi des Mores.

Ce changement n'ayant causé aucun désordre dans les affaires des rebelles, contre l'attente de Jean d'Autriche, & des Seigneurs qui servoient sous lui, Pierre de Mendoze fut envoyé à Orgiva, pour relever Molina qui étoit malade, & pour appaiser la garnison qui menaçoit de se révolter. Peu s'en falut en effet qu'il n'y arrivât beaucoup de désordre : car de tous les officiers de la place, il n'y eut que Gabriel de Montalvo qui se tînt dans le devoir avec sa compagnie, & le

ſoldat ne put être appaiſé que par la retraite de Mendoze. Molina étant gueri, & voulant empêcher que ſes troupes ne s'amoliſſent dans l'oiſiveté, en envoya une partie dans les montagnes pour inquieter les Moriſques : mais il n'en revint preſque aucun.

Dans ce même tems Abdalla mit des munitions de guerre & de bouche dans Caſtel de Hierro, avec une garniſon de cinquante Turcs ſous un chef nommé Leandre. On attendoit de jour en jour Carabaxi, qu'on avoit envoyé à Alger après la mort d'Aben-Humeïa pour en amener du ſecours. Le Roi alla en perſonne à Orgiva, ſur l'avis qu'il eut que les habitans menaçoient de ſe révolter, ſi on ne les délivroit des vexations de leur garniſon. Il y eut d'abord quelques eſcarmouches entre les deux partis:&Molina qui craignoit qu'à la fin les choſes ne tournaſſent point à ſon avantage,écrivit à Jean d'Autriche, & le pria de lui envoyer du ſecours ſous la conduite du duc de Seſſe, officier d'une grande diſtinction. Dom Jean lui donna en effet ſix mille hommes d'infanterie, preſque toute de nouvelles levées, & trois cens chevaux. Une attaque de goute à laquelle le Duc étoit fort ſujet, l'ayant empêché de partir ſur le champ, Quixada ſollicitoit le commandement de ce corps de troupes. Le Duc qui en fut informé, hâta, pour ainſi dire, ſa gueriſon, & ſe mit en marche au commencement de Novembre pour aller au ſecours d'Orgiva, qui manquoit de vivres. Dès qu'il fut près de la ville, il détacha Bilches qui à beaucoup de bravoure joignoit une connoiſſance parfaite du pays. Il lui ordonna de laiſſer le Lanjaron à droite, de prendre par les montagnes, & de ſuivre ce chemin peu fréquenté, juſqu'à ce qu'il fût arrivé aux défilés d'Orgiva, d'où il feroit ſçavoir ſon arrivée à Molina. Il envoya après lui un autre corps de pareil nombre pour aſſurer ſes derrieres & ſes flancs ; & il les ſuivit avec le reſte de ſon armée. Les ennemis inſtruits de cette marche par leurs eſpions, partagent leurs troupes, en laiſſent une partie pour continuer le ſiege, & s'avancent avec le reſte pour attaquer le duc de Seſſe. Hali & Huſceni Turcs parurent les premiers, pendant que Randate & Macox s'embuſquoient, l'un avec 400 hommes dans une vallée pleine de détours & de précipices, par où il falloit que Bilches paſſât, & l'autre der-

CHARLE IX. 1570.

riere lui du côté de Calathajar avec deux cens hommes. Il arriva en cette occasion une chose rare dans les stratagêmes de guerre, & dont il n'y a point d'exemple, c'est que les embuscades des Morisques ne furent découvertes, ni par l'avant garde des Espagnols, ni par les corps qui la suivoient; dans le tems que la premiere embuscade se montra, Hali étoit aux mains avec le duc de Sesse. Bilches qui étoit fort loin de lui, voyant la nuit approcher gagna une hauteur voisine, entourée de sablonieres; mais il y perdit bien du monde. Perez un des officiers qui commandoient sous lui fut taillé en pieces avec la troupe qu'il menoit. Le second corps qui fut aussi très-maltraité par la seconde embuscade, se retira du côté du duc de Sesse qui le soutint. Alors toutes les forces des ennemis étant venuës le charger, le Duc résista pendant quelque tems à leur impétuosité, avec l'aide de Gabriel & Louis de Cordouë, de Jean de Mendoze, & de quelques autres Seigneurs de distinction. La nuit finit le combat; mais comme il ne sçavoit point le chemin, il regagna en bon ordre le lieu d'où il étoit parti le matin. Il montra dans cette action beaucoup de valeur & de prudence, parce qu'ayant surmonté toutes les difficultés d'un chemin impraticable, & propre à dresser des embuches, il suppléa lui-seul par son courage à la témérité du soldat qui n'obeissoit point à ses officiers, & à l'imprudence des officiers qui avoient manqué de vigilance. Ce fut un bruit constant que si les ennemis avoient continué le combat avec la même impétuosité qu'ils le commencerent, ils auroient infailliblement remporté une victoire complette: mais il n'y eut que quatre cens hommes de tués, & beaucoup d'armes perduës, qui furent d'un grand secours aux Mores qui n'en avoient point.

Le lendemain le duc de Sesse fit dire à Molina, que si faute d'eau & de vivres il ne pouvoit plus tenir dans Orgiva, il songeât à se sauver avec sa garnison; mais qu'au lieu de suivre le Lanjaron où les ennemis étoient postés, il prît une route plus sûre, qui étoit celle de Motril. Molina, à qui Jean d'Autriche avoit donné un ordre pareil, fit encloüer & enterrer le canon qu'il ne pouvoit emmener; & se retira par la route de Motril, où il arriva sans perte avec ses bagages, les malades & les blessés, qu'il avoit mis au milieu de ses troupes. Les

Mores

Mores auſſi-tôt pillerent & brûlerent la ville, emmenerent deux pieces de canon qu'ils y trouverent, gagnerent enſuite Guejar & Puntal, deſcendirent dans la plaine, enleverent le bétail, & vinrent brûler Maracéne à une demie-lieüe de Grenade.

Le duc de Seſſe prit ſa marche par Albuñuelas, & vint rejoindre Jean d'Autriche, ayant laiſſé Jean de Mendoze au camp, & ordonné à Louis de Cordoüe de brûler Reſtaval, Belexis, Concha, & toutes les habitations de la Vallée pour empêcher qu'elles ne ſerviſſent de retraite aux Mores.

Jean d'Autriche ſenſible à tant d'adverſités, qu'il imputoit à la licence de ſes ſoldats beaucoup plus qu'à la valeur de ſes ennemis, réſolut de rétablir la diſcipline, de recruter les troupes, & de leur donner de nouveaux Officiers. Pendant ce tems, Galera, petite place ſituée dans le territoire de Baça ſur le chemin de Carthagene, s'engagea dans la révolte à la ſollicitation d'un certain Malequi; ce qui porta un grand préjudice à tous les poſtes du voiſinage. Les habitans de Gueſcar qui en étoient les plus près, jugeant qu'il falloit apporter un prompt remede à cette incendie, y acoururent ſur le champ; mais après avoir demeuré pendant trois jours autour de la place avec ſept cent hommes, ils s'en retournerent ſans autre avantage, que d'emmener quarante Chrétiens qui s'étoient ſauvés dans une Egliſe. Caracajal s'étoit jetté avec cens Turcs dans Galera par l'ordre d'Abdalla, loſqu'il ſçut que les Gueſcariens ſe retiroient, il les pourſuivit, reprit le bétail qu'ils emmenoient, & tua quelques Chrétiens. Les Gueſcariens irrités de cet échec, tuerent en rentrant dans leur ville tous ceux qui leur étoient ſuſpects; forcerent la maiſon du gouverneur, où pluſieurs s'étoient réfugiés, & les en arracherent pour les maſſacrer. Non contens de ce carnage, ils mirent le feu à tous les endroits qui leur avoient ſervi de retraite. Une autre ville de Gueſcar ſituée ſur les confins des roïaumes de Grenade & de Murcie en fit autant. Cette ville étoit autrefois du domaine de la couronne: mais Ferdinand d'Arragon la donna à Frideric de Tolede duc d'Albe, pour le récompenſer des ſervices qu'il lui avoit rendus à la conquête du roïaume de Navarre. Le bourg d'Orze, appellé *Vici* par les anciens, & qui n'eſt qu'à une

lieüe de Galera, se révolta dans le même tems. Ceux de Guescar vinrent aussi-tôt pour le ravager. Mais les nouveaux Chrétiens des environs en avertirent Malequi, & demanderent du secours aux Turcs, qui vinrent au nombre de deux mille. Après un combat très-vif & très-opiniâtre, ces derniers furent obligés de se retirer avec perte de cinq cens hommes. Du côté des Guescariens, il y eut peu de monde de tué, parce qu'ils découvrirent de bonne heure les embûches que les Turcs leur avoient dressées.

Tous les environs d'Almançora, Filabre, Purchena, & tout le territoire de Baça ayant prêté serment à Abdalla, il ne restoit aux Espagnols dans tout ce canton que Serone & Tixola qui appartenoient au Marquis de Villene. La derniere de ces places passoit pour imprénable, mais elle manquoit d'eau. Les Mores firent quelques tentatives contre Serone, & s'en rendirent enfin maîtres après avoir pris le gouverneur, qui faisoit de tems en tems de petits voïages, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. On y trouva quarante pieces de canon de fonte, & une grande quantité de vivres. Tixola, la fosse de Malaca, & les montagnards de Ronda suivirent l'exemple de Serone.

Velez étoit alors à Baça, où arrivoient de jour en jour par ordre du Roi, un grand nombre de Seigneurs de la Cour, qui devoient être suivis par un renfort considérable de troupes que ce Prince vouloit lui envoyer. Velez sans les attendre se mit en marche avec quatre mille fantassins & trois cens cinquante chevaux, & prit la route de Galera. Malequi & son fils épouvantés de son arrivée, abandonnent la place. Deux jours après Caracajal fit assembler les habitans, & leur conseilla de se mettre en sureté pendant qu'il étoit encore tems. Tous répondirent qu'ils aimoient mieux mourir que d'abandonner leurs maisons. Ne jugeant pas à propos de périr avec eux, il fit une sortie vigoureuse la nuit avec ce qu'il avoit de soldats, & se retira heureusement auprès d'Abdalla, qui lui donna la commission de fortifier Guejar. Dès que le rempart en fut achevé, aussi bien qu'un mur de pierre sans ciment qui servoient à joindre deux montagnes opposées, Abdalla en fit sa place d'armes, & y mit Caracajal avec ses principaux officiers, entre autres un

Pierre Mendoze habitant du lieu, qui avoit pris le nom de Mendoze, parce qu'il étoit sujet de cette illustre famille. On comptoit encore Hocein, Chocon, Xoaibi, Macox, Monaxar, Randate, Partal & quelques autres. Comme les troupes de cette Place incommodoient fort la ville de Grenade, Jean d'Autriche fit renforcer la garnison d'Antiquera, afin de la mettre en état de s'opposer à leurs courses. Il donna à Padilla une compagnie de cavalerie pour la défense de Sainte-Foi, & il établit dans la ville même de Grenade un plus grand nombre de corps de garde.

Pendant ce temps-là Velez battoit la ville de Galera avec neuf pieces de canon, six de fonte & trois de fer, mais sans avancer beaucoup, à cause des fréquentes sorties des habitans qui lui tuerent bien du monde, & entre-autres le capitaine Leon. Enfin la rigueur de l'hyver l'obligea à décamper, quoiqu'il fût presque maître du rempart. Il alla à Guescar pour rassembler de nouvelles forces.

Jean d'Autriche Gouverneur général du roïaume de Grenade n'avoit pû jusque-là obtenir la permission de se mettre à la tête de l'armée. Las enfin de demeurer dans l'inaction, il sollicita Philippe si vivement, qu'il consentit qu'on formât deux armées : Que Jean d'Autriche en commanderoit une, ayant sous lui Velez, Requesens & Quexada, & qu'il attaqueroit les rebelles du côté d'Almançor : Que le duc de Sesse commanderoit l'autre, & les attaqueroit du côté d'Alpuxara. On changea d'avis dans la suite, & il fut résolu que pendant que Velez étoit occupé au siége de Galera, on feroit celui de Guejar la principale forteresse des ennemis, afin de ne leur pas laisser le temps de s'y fortifier, & de soulever peut-être le roïaume de Valence, qui étoit dans leur voisinage. On détacha Garcias Manrique & Tello d'Aguilar pour reconnoître la place, l'ordre de leurs gardes & de leurs sentinelles. Les avis des espions ne s'accordant pas sur le nombre de leurs troupes, que les uns faisoient monter à quatre mille hommes, & les autres à beaucoup davantage, on vint à bout d'en avoir des nouvelles par ceux de la place. On apprit que le rempart étoit assez mal gardé, qu'il y avoit peu de sentinelles, & qu'on ne voyoit pas beaucoup de feux allumés pendant la nuit. Là-dessus on marcha contre la ville avec autant d'appareil, que

Siége & prise de Guejar principale place des Mores.

CHARLE IX. 1570.

ſi c'eût été une place en état de réſiſter : car on tira de Grenade neuf mille hommes de pied & ſix cens chevaux ſous la conduite de Jean Rodrigue de Villafuerte. Le comte de Tendille en qualité de Gouverneur de la ville de Grenade, auroit bien voulu avoir le commandement de cette armée, & il fit beaucoup de mouvemens pour l'obtenir ; mais ce fut en vain. Le vingt-troiſiéme de Décembre Villafuerte ſe mit en marche avec huit piéces de campagne pour renverſer les fortifications de la place. Il y a deux chemins pour aller de Grenade à Guejar ; l'un à gauche, qui paſſe à Guadix; l'autre à droite, qui prend par les montagnes. Quexada faiſoit l'avant-garde avec deux mille hommes de pied. Garcias Manrique commandoit la cavalerie. L'arriére - garde étoit conduite par Pierre Lopez de Meza & par François de Solis, gens plus propres à des négociations de paix, qu'à des entrepriſes militaires. Le duc de Seſſe marcha le long de la riviere avec quatre mille fantaſſins & trois cens chevaux. Diego Quexada qui paſſoit pour connoître le païs, étoit à la tête des gardes de Jean d'Autriche. Les Moriſques avertis que Jean d'Autriche les devoit attaquer la nuit ſuivante, commencerent par mettre leurs femmes, leurs enfans & leurs bagages en ſureté : après quoi les Turcs qui étoient dans la place, ſe retirerent dans l'Alpuxara le jour d'après que Garcias & Tello l'eurent reconnuë.

Dès que Jean d'Autriche fut arrivé, Randate, Macox & Partal, qui étoient reſtés dans Guejar avec quatre cens hommes, ſe jetterent dans la plaine pour attaquer les troupes du Roi par derriére, & piller tous les environs. Il ne reſta dans le fort qu'un petit nombre de vieillards & de femmes, qui aimerent mieux mourir, que de prendre la fuite. Il y eut tout au plus quarante hommes tués du côté des ennemis, & moins encore du côté des Eſpagnols, & ce ne fut même que parce qu'ils pourſuivirent les fuyards dans les montagnes : car les Moriſques, qui connoiſſoient mieux le terrain qu'eux, les attaquoient tantôt en flanc, tantôt par derriere. Ce qui leur cauſa encore quelque perte, fut qu'ils prirent les Mores qui fuïoient pour des femmes, parce qu'ils s'étoient coëffés de même. Dans cette perſuaſion ils les pourſuivoient ſans beaucoup de précaution ; mais quand ils en furent près, ils trou-

verent qu'ils avoient affaire à des hommes. Le capitaine Quexada y fut tué d'une grosse pierre qu'une femme fit tomber sur lui d'un endroit élevé. On laissa d'abord Louis de Mendoze à Guejar avec une bonne garnison, & quelques jours après on y mit Alarcon avec les compagnies qu'il commandoit.

Après cette conquête, on tourna toutes les forces contre Galera. Il y arrivoit des Seigneurs & des troupes de tous côtés. Chacun s'empressoit de s'attacher à la fortune de Dom Jean, qui étoit jeune, d'un excellent naturel, & très-respecté à cause de Charle-Quint son pere ; & on étoit persuadé que la guerre sous ses auspices ne pouvoit manquer d'être heureuse. Jusque-là le succès en avoit été fort douteux, soit que par mépris pour les ennemis on eût négligé de faire les préparatifs nécessaires ; soit que la division qui regnoit entre les Chefs, eût été avantageuse aux Morisques. Mais sous la conduite de ce nouveau Général, qui venoit de prendre sans combat leur plus forte place, on comptoit accourir à un triomphe certain. De six-vingt compagnies, dont étoit composé le secours qu'on lui envoyoit, il en détacha une partie pour le marquis de Velez campé du côté de Guadix, & il retint le reste auprès de lui. Après quoi il partagea ses troupes avec le duc de Sesse, à qui il donna ordre de se rendre à Orgiva, & de faire la guerre du côté d'Alpuxara : pour lui il marcha du côté de Galera.

Abdalla fâché de la perte de Guejar, pour s'en dédommager en quelque sorte, fit une tentative la nuit sur la ville d'Almuñeçar, qui s'appelloit anciennement *Menaca* : mais la valeur & la prudence de Lopez de Valençuela, qui la défendoit, rendit ses efforts inutiles, & il fut obligé de regagner bien vîte ses montagnes, sans emporter ses échelles. Une autre tentative que l'on fit sur Salobreña, où commandoit Diego de Ramire, ne réussit pas mieux.

Le duc de Sesse ayant laissé une garnison de quatre mille hommes à Grenade, se rendit à Padul le vingt & un de Février ; & ayant fait mener une grande abondance de vivres à l'armée de Dom Jean, il bâtit des forts du côté d'Albuñuelas & de Guajare dans des lieux situés avantageusement, & y mit de bonnes garnisons pour assurer ses derriéres. De-là il mar-

CHARLE IX.

1570.

cha à Orgiva avec huit mille hommes de pied, & trois cens cinquante chevaux presque tous gentilshommes d'Andalousie. Abdalla qui étoit à Andarax, ne disputa point l'entrée de l'Alpuxara, résolu d'attaquer l'arriére-garde du duc de Sesse lorsqu'elle seroit entrée dans les défilés ; mais il ne se passa rien, parce que les Turcs, à ce qu'on croit, étoient déja en traité avec Jean d'Autriche, à qui ils demandoient un sauf-conduit pour repasser en Afrique : on crut même qu'Abdalla négocioit la même chose pour lui & pour sa famille. Cependant le duc de Sesse allant d'Orgiva à Poqueyra, fut attaqué par André de Meza, qui vint à lui avec quatre cens hommes d'élite. La perte des Espagnols ne fut pas considérable ; elle ne tomba que sur les goujats, les valets & autres gens de cette espéce, qui ne servent qu'à embarrasser les troupes. Le Roi qui vouloit avoir des nouvelles certaines, parce que celles qu'il recevoit de temps en temps ne s'accordoient point, avoit envoyé Pierre de Velasco : ce Seigneur se trouva à cette action, & y courut grand risque, son cheval aïant été tué sous lui.

L'armée marcha ensuite entre Ferréira & Cadiar. On comptoit profiter de la nuit pour lui faire prendre quelque repos, lorsqu'elle fut attaquée par Xoaïbi avec cinq cens arquebusiers. La fatigue qui l'accabloit lui ôta le courage, en sorte qu'il y eut quelques soldats de tués. Elle en auroit perdu bien davantage, si l'attaque avoit été plus vive : mais ce n'étoit presque que de nouvelles levées, qui dans ce tumulte nocturne ne sçavoient où aller, & songeoient bien plus à fuïr, qu'à combattre. Au reste, les deux partis n'avoient point d'envie de hazarder une bataille. Les Généraux du Roi croyoient qu'en temporisant on finiroit plus surement la guerre, & Abdalla qui attendoit du secours d'Afrique, ne vouloit rien tenter d'important avant qu'il fût arrivé. Le duc de Sesse s'avança donc jusqu'à Jubiles ; il trouva le château abandonné, & se mit à le fortifier. Cependant il détacha Loüis de Cordouë son parent, & Loüis de Cardone avec chacun deux mille hommes de pied & cent cinquante chevaux pour faire des courses dans les montagnes voisines. Pour lui il alla de Jubiles à Berja, & de-là à Cadiar : ces deux places sont dans le cœur de l'Alpuxara. Pour l'obliger d'en sortir, Abdalla posta

huit cens hommes entre la ville d'Orgiva & l'armée du Duc, afin de couper les convois qu'on lui ameneroit de Grenade. Il envoya encore Moxacar avec mille arquebusiers du côté du mont Gador, des villes d'Andarax & d'Adra, & des autres postes voisins d'Almeria, à Garral & à Bentomis, où étoit Antoine de Luna; & après avoir mis une bonne garnison & des provisions dans le bourg de Competo, il détacha une partie de ses troupes pour aller faire des courses jusqu'aux portes de Grenade, & ruiner les terres du marquis de Velez. Il garda auprès de lui quatre mille tant arquebusiers qu'arbalêtriers, & avec deux mille autres il harceloit sans relâche l'armée du Duc, qui d'ailleurs avoit à combattre la faim & beaucoup d'autres incommodités, depuis que ses convois de Grenade ne pouvoient plus passer. Car à l'exception de quelques petites provisions qu'il recevoit de temps en temps de Pierre de Verdugo Gouverneur de Malaga, il ne nourrissoit ses troupes que de raisins, de fruits séchés au soleil, de poisson & d'olives. Enfin voyant que tous les passages étoient bouchés, il détache le marquis de Favara avec mille fantassins, cent chevaux, & un grand nombre de bêtes de somme, & lui donne ordre de gagner le port de la Ragua, & d'aller à Calahorra pour lui amener des vivres. Ces troupes qu'il lui donna, c'étoit les compagnies de Seville presque toutes composées d'étrangers & de bandits, qui viennent en foule à cette grande ville la plus florissante de tout l'Occident. La marche de ce petit corps étoit fermée par soixante chevaux : le Général menoit l'avant-garde composée de trois cens hommes de pied & de quarante chevaux : les malades, les prisonniers & les bêtes de somme étoient au corps de bataille. Comme ils marchoient un peu en desordre; que les bêtes de somme, qui étoient avec la bataille, ne suivoient pas d'assez près l'avant-garde; & que les troupes de l'arriére-garde laissoient aussi trop d'espace entre elles & celles du corps de bataille, Abdalla fit avancer Alarabi qui commandoit dans le canton de Cenete, avec cinquante bons soldats, pour les prendre en flanc, pendant que lui avec cent autres attaqueroit le centre; Husceni de Berja avec deux cens hommes, l'arriére-garde; & que Marcepel de Cenete l'attaqueroit en queuë. On prit le temps que l'avant-garde commandée par le marquis de Fava-

Défaite des Espagnols près de Calahorra.

CHARLE IX.

1570.

ra fut tout-à-fait paſſée, & que ſes ſoldats étoient occupés à prendre des vaches & des femmes, que les Mores avoient laiſſées exprès pour les attirer. Alors toutes ces troupes ſortant tout à la fois de leurs embuſcades, tombent ſur les Eſpagnols par trois endroits, les envelopent, & les mettent en déroute. Pendant que les plus avancés ſe mettoient à couvert, & que les derniers, quoique rompus, ſe défendoient de leur mieux, tous les bagages furent pris ou diſperſés, & il reſta ſur la place autour de mille hommes tant goujats que malades. Outre que les vainqueurs reprirent les femmes Moriſques que les Eſpagnols emmenoient, ils firent ſur eux pluſieurs priſonniers, & ſe ſaiſirent de trois cens vaches. Ce combat ſe donna le ſeiziéme d'Avril. Ceux qui échapérent de cette déroute, allérent joindre le marquis de Favara à Calahorra, d'où ils paſſérent à Guadix, où Jean d'Autriche s'étoit rendu.

Le duc de Seſſe ayant appris cet accident facheux, perdit toute eſpérance de pouvoir tirer des convois des villes éloignées de la mer: comme d'ailleurs il comptoit peu ſur les troupes auxiliaires des villes, il réſolut de s'approcher de la mer, & de tourner du côté de Malaga. Son deſſein étoit de ruiner la moiſſon qui faiſoit toute la reſſource des ennemis, & de leur laiſſer la liberté de paſſer en Afrique. Il commença par faire le dégât dans l'Alpuxara, & dans le territoire de Dalias. Il vint enſuite à Berja, où il eut à eſſuïer un petit combat à l'entrée de la ville; mais ſans beaucoup de perte de part ni d'autre.

La déſertion ſe mit auſſi-tôt dans ſon armée, rien ne pût l'empêcher, ni diſcours, ni menaces, ni les bienfaits même. Sans reſpect pour le nom du Roi, ni pour celui de Jean d'Autriche, ou de leurs autres Généraux; ils s'en allerent preſque tous chez eux. Le peu qui reſta dans le camp y jetta encore le trouble par les plaintes & les libelles qu'ils répandirent, ſur tout contre Jean de Mendoze, qui avoit fait punir un ſoldat avec un peu trop de ſévérité. Dans ce même temps trois cens Arquebuſiers ſortis d'Adra où étoit le duc de Seſſe, ſans lui en avoir demandé la permiſſion, tomberent dans une embuſcade de Moriſques commandés par Alarabi, & payerent par leur défaite la peine de leur licence effrenée. Les Moriſques prirent outre cela pluſieurs marchands Italiens

liens & Eſpagnols qui s'en alloient à Salobreña, & s'emparerent de tout l'argent qu'ils portoient. Diego d'Oſorio que Jean d'Autriche envoïoit au duc de Seſſe, avec des lettres qui contenoient les conditions auſquelles il vouloit qu'on reçût les Moriſques qui ſe rendroient volontairement, ſe trouva à ce combat, d'où il eut bien de la peine à ſe ſauver, après pluſieurs bleſſures, & la perte de vingt de ſes ſoldats.

Philippe cependant étoit à Cordouë : on y parloit diverſement des moïens de pacifier ces troubles ; les uns diſoient que dans une conjoncture auſſi delicate qu'étoit celle du grand armement des Turcs, il falloit à quelque prix que ce fût éteindre un feu allumé dans le cœur du Roïaume. Les autres ſoûtenoient qu'il étoit de la réputation de l'Etat de finir la guerre par la force, & qu'il y auroit beaucoup plus de danger à la terminer d'une maniere précipitée, qu'à prendre tout le temps néceſſaire pour la finir avantageuſement. Pendant qu'on diſpute ſur les conditions, on agit avec beaucoup de ſévérité contre les reſtes de cette ſecte impie. On emploïe toute ſorte de violences & d'outrages contre ceux qui ſont ſuſpects ; on les envoïe dans le roïaume de Caſtille, & dans les provinces les plus éloignées de l'Eſpagne. Les ſoupçons étoient augmentés par le crédit qu'Alfonſe de Vanega avoit parmi ces peuples. Nous avons vû qu'ils l'avoient ſollicité d'accepter le titre de Roi d'Almeria, & que quoiqu'il n'eût rien oublié depuis ce temps-là pour donner au Roi des preuves de ſa fidelité, cependant on le regardoit toûjours comme un homme propre à ſe mettre à la tête des rebelles ſi l'occaſion s'en preſentoit. Il y avoit même des gens, qui cherchant matiere à de nouveaux troubles, rempliſſoient de défiance l'eſprit du Roi & des Grands, & ſoûtenoient qu'il valoit mieux retenir ſes forces dans le cœur du Roïaume, que de les envoïer faire la guerre dans les païs éloignés.

Cependant le duc de Seſſe eut des avis certains que les Turcs d'Afrique ſe diſpoſoient à envoyer du ſecours à Abdalla, & à faire une deſcente en Andalouſie du côté de Caſtil de Ferro. Sur cela il réſolut de s'emparer ſur le champ de ce poſte ; & ayant fait venir par mer du canon d'Almeria, & ordonné aux galéres qui étoient à Malaga, de ſe rendre devant la place, il chargea le marquis de Favara de battre

CHARLE IX.

1570.

avec le canon des galéres les murailles qui étoient du côté de la mer, & d'empêcher que les ſecours qui pouvoient venir d'Alger n'abordaſſent. On dreſſa en même-temps du côté de la terre une batterie qui renverſa les tours, fit bréche à la muraille, tua quelques ſoldats de la garniſon, & entre autres Leandre gouverneur du château. Les Turcs qui le défendoient ne voyant aucune eſpérance de ſecours, & ſur la nouvelle que quatorze galéres qui leur en apportoient s'en étoient retournées dès qu'elles avoient entendu le bruit du canon, ils ſortirent par la bréche à la faveur de la nuit, & ſe ſauverent, en ne laiſſant dans le château qu'un petit nombre de vieillards & de femmes. Jean de Mendoze & le marquis de Favare y entrerent par ordre du duc de Seſſe, & y trouverent outre les priſonniers deux mille livres de biſcuit de mer, & quelques pieces de canon. Cette priſe fut très-importante pour tenir en paix tout le païs d'alentour.

Ce fut dans ce même temps que Jean d'Autriche envoya Antoine de Luna avec quinze cens hommes de pied & les compagnies de cavalerie des ducs de Seſſe & d'Alcala, de Jean de Guſman duc de Medina Sidonia, & de Chriſtophle-Ponce de Leon duc d'Arcos, pour mettre les terres de Velez à couvert des courſes des Moriſques de Frexiliane. Luna paſſa d'Antiquera dans les montagnes, & bâtit deux forts, l'un dans les gorges des montagnes, & l'autre à Competo. C'eſt un bourg à qui l'on a donné ce nom, parce qu'anciennement tous les païſans des environs s'y raſſembloient pour célébrer les fêtes Compitales, (1) & l'on en voit encore des veſtiges dans les mazures & dans les ruines qui ſont reſtées. Luna fit en même-temps un détachement de mille hommes d'élite qu'il fit marcher du côté de Chillar pour y faire des courſes, & empêcher les dégâts des ennemis. Il y eut quelques rencontres peu importantes, où la perte des Eſpagnols ne fut pas conſiderable.

Il ne reſtoit plus au duc de Seſſe que quinze cens hommes, avec leſquels il ſe rendit à Adra, réſolu d'y attendre l'occaſion de finir les troubles à des conditions avantageuſes par

(1) Ces fêtes ſe celebroient à l'honneur des Lares, & de la déeſſe Manie leur mere : leur nom vient de ce qu'on les célébroit dans les carrefours, appelés en latin *Compita*.

l'entremiſe d'Alarabi. Il y reçût quantité de proviſions de bouche qui lui furent envoyées par Verdugo gouverneur de Malaga.

Philippe ayant tenu les Etats à Cordouë, remit à prendre ſes dernieres réſolutions ſur ce qui s'y étoit propoſé, au temps où il ſeroit à Madrid. De Cordouë il alla à Seville, & paſſa par Jaen, Ubeda, & Baça, pour étouffer dans leur naiſſance les nouveaux troubles qui s'élevoient dans les montagnes de Ronda. Il crut que le meilleur parti étoit de faire ſortir de Ronda tout ce qu'il y avoit de Moriſques, comme on avoit fait à Grenade, & de les diſperſer dans les provinces du Roïaume les plus éloignées des côtes d'Afrique. Il avertit Jean d'Autriche de cette réſolution, afin qu'il la fit exécuter par Antoine de Luna; qui aïant reçû de la nature une dexterité merveilleuſe pour manier les eſprits, pourroit en careſſant ces peuples, & en leur parlant avec amitié, les engager à y conſentir ſans violence.

Sur les ordres de Jean d'Autriche, Luna partit d'Antiquera le vingt de Juin, avec deux mille cinq cens fantaſſins & ſoixante chevaux, & ſe rendit à Ronda, où il trouva quinze cens fantaſſins & ſoixante chevaux des habitans de la ville; il donna ordre à Pierre de Bermudez, qui en étoit gouverneur, de prendre cinq cens hommes avec lui; de ſe rendre à Rubrique, petite place avantageuſement ſituée; d'en faire ſortir les Moriſques; & d'eſcorter ceux qui les emmeneroient. Il chargea encore d'autres Officiers d'en aller faire autant en d'autres endroits : & afin que la choſe s'exécutât par tout en même temps, on convint de huit heures du matin. Sur les avis ou les ſoupçons que les Moriſques en ont, ils abandonnent leurs femmes, leurs enfans, les vieillards; prennent les armes, & s'enfuïent ſur les montagnes. Les ſoldats qui ne trouvent pas d'hommes dans les maiſons, ſe mettent à piller à leur ordinaire, malgré les défenſes de Luna; violent les femmes & maſſacrent les enfans & les vieillards. Les Moriſques s'en apperçoivent, viennent les attaquer pendant qu'ils ſont diſperſés, & en tuent quelques-uns. De Bermudez qui avoit mis tous ſes priſonniers dans une Egliſe, craignant la ſuite de ce ſoulevement, ſortit de Rubrique, & choiſit un poſte avantageux pour ſe défendre contre les Moriſques.

CHARLE IX. 1570.

Ceux-ci vont aussi-tôt attaquer l'Eglise, combattant avec le courage qu'on peut attendre de gens qui veulent arracher des mains de leurs ennemis leurs femmes, leurs enfans & leurs peres. Après les avoir retirés, ils brûlent l'Eglise & les soldats qui la gardoient, & vont tout de suite attaquer Bermudez. Il y eut beaucoup de gens blessés de part & d'autre, & environ quarante Espagnols de tués.

Luna voïant cette licence effrenée du soldat, toûjours prêt à quitter le drapeau, & uniquement occupé du pillage, sans se soucier ni de l'honneur ni de la discipline, se retira à Ronda avec douze cens hommes. Il eut le déplaisir d'y voir vendre à l'encan des troupeaux d'enfans & de femmes, comme des prisonniers de guerre: & comme il sentoit bien qu'il n'étoit pas le maître de l'empêcher, il alla trouver le Roi à Seville, pour se justifier sur ce qui venoit d'arriver. Les malheureux Morisques, & les gens de la Cour qui défendoient leur innocence, exageroient la chose avec beaucoup d'aigreur, en haine de Luna, ou des autres Généraux. Ils disoient que la parole du Roi étoit engagée, que tout le monde la regardoit comme sacrée, & qu'on n'avoit pû la violer que par un crime horrible, & très préjudiciable à l'honneur de S. M. Que ces peuples étoient tout prêts d'obéïr, & d'aller par tout où le Roi leur ordonneroit, pourvû qu'on leur rendît de bonne foi leur liberté, leurs femmes, leurs enfans, en un mot tout ce qu'on leur avoit enlevé injustement, & contre les ordres de S. M. Le Roi ennuïé de cette guerre domestique, écoutoit volontiers ces discours; mais ce n'étoit pas seulement les soldats que la licence avoit corrompus; le mal avoit gagné jusqu'à la Noblesse, & infecté trop de monde, pour qu'on rendît justice à des malheureux, qui se plaignoient d'injustices criantes & manifestes. Ainsi ce Roi si sage, pour ne pas mécontenter ses Officiers, fut obligé de traiter en ennemis des innocens qui imploroient sa justice, au grand étonnement de bien des gens, qui se souvenoient d'avoir vû la discipline militaire si religieusement observée par les Espagnols dans ces grandes armées que Charle-Quint avoit euës en Allemagne & en Flandre, & depuis encore sous Philippe lui-même auprès de Dourlens.

Philippe voïant qu'il n'y avoit pas moïen de réprimer ces

pillages ; que le ſoldat n'étoit arrêté par aucune conſideration, & qu'il étoit à craindre que cette licence de l'armée qui ſervoit en Eſpagne, ne paſſât juſqu'à celles qui faiſoient la guerre dans les païs étrangers, crut qu'il n'y avoit point de conditions qu'il ne dût accepter pour terminer à l'amiable des troubles ſi pernicieux.

Maiſons des Guſmans & des Ponces de Leon ; leur jalouſie.

Il y a en Andalouſie deux familles très-puiſſantes, illuſtres toutes deux par les grands ſervices qu'elles ont autrefois rendus contre les Sarrazins, rivales l'une de l'autre, & toutes deux établies à Seville : je veux parler des Guſmans & des Ponces de Leon. Ils ſont originaires de Caſtille & de Leon, & comptés entre ce qu'on appelle les *Grands d'Eſpagne*. Ces Grands ont le droit de ſe couvrir devant le Roi, & leurs femmes d'être ſaluées honorablement par la Reine, & de s'aſſeoir auprès d'elle ſur des carreaux. Loüis de Guſman duc de Medina Sidonia, jeune homme d'un naturel admirable, étoit alors à la tête de la famille des Guſmans : & Loüis duc d'Arcos étoit le chef de celle des Ponces de Leon. Celui-ci avoit ſervi en Flandre ſous Philippe il y avoit douze ans, & il poſſedoit autour de Ronda de grandes terres qu'il a reçûës des rois d'Eſpagne à titre de compenſation de l'iſle de Cadiz, qui avoit appartenu à ſes ancêtres, mais dont les rois d'Eſpagne s'emparerent pendant ſa minorité, par la connivence ou du moins la tolerance de ſes tuteurs, malgré l'inégalité de l'échange. Philippe lui donna des ordres & des pouvoirs très-amples pour traiter avec les peuples de ſes terres, auprès deſquels on étoit perſuadé qu'il avoit un grand credit. Après quelques débats, on mit par écrit les articles dont on étoit convenu. Alarabi & Taifari, qui tenoient le premier rang entre les Moriſques, répondoient pour eux. Le duc d'Arcos voulant ôter toute défiance à ces peuples ſoupçonneux, vint parmi eux avec peu de ſuite, les exhorta à ſe ſoûmettre au Roi, & à ſe confier entierement à ſa clémence pour l'avenir ; mais le Roi tarda trop à ratifier le traité : toute la province d'ailleurs retentiſſoit du bruit des préparatifs qu'il faiſoit pour continuer la guerre.

Paix négociée avec les Mores.

Dans ces circonſtances, le duc d'Arcos étant allé à la tête de quelques troupes reconnoître de près les forts que les ennemis avoient ſur les montagnes, & ces endroits funeſtes où

CHARLE IX.

1570.

Melique rompt la négociation.

l'on voïoit encore les ossemens de ses ancêtres exposés aux injures de l'air ; un certain scelerat nommé Melique, frappé depuis peu par le foudre terrible de l'Inquisition, & qui n'en étant devenu que plus féroce, cherchoit l'occasion de tout broüiller, se presenta comme un lion furieux qui s'élance hors de sa loge, & se mit à crier que toute cette négociation n'étoit que fourberie : Que les Roïalistes presentoient les dehors de la paix, pour engager dans leurs piéges un peuple simple & innocent : Que le duc d'Arcos avoit à force d'argent corrompu ceux qui étoient chargés des interêts des Morisques : Que c'étoient des traîtres qui sacrifioient la nation : Que Requesens étoit arrivé à Cadiz avec sa flote chargée de cordes & de chaînes : Qu'une partie des Morisques étoit reservée pour le gibet, & le reste pour ramer sur les galéres : Que les enfans & les jeunes garçons destinés à des infamies plus affreuses que la mort, periroient à la fin de froid & de faim. A force de crier il les engagea à déclarer qu'ils aimoient mieux mourir les armes à la main, que de se voir exposés par une paix trompeuse, aux insultes & aux outrages de leurs ennemis.

Quelque grande que fût l'inconstance de ce peuple, la perfidie des troupes du Roi le fut encore davantage ; car il se trouva parmi les Morisques beaucoup de gens raisonnables, qui sans écouter ni les cris ni les menaces de Melique, entendirent volontiers à la paix, & qui sur l'avis du duc d'Arcos, envoyerent un certain Alborax, & quelques autres députés pour demander très-humblement pardon au Roi pour toute la nation Morisque. D'Arcos qui les avoit engagés à cette démarche, ordonna à la garnison de Montemajor de les conduire, & d'empêcher qu'on ne leur fît aucune injure. Ces miserables accoûtumés de longue main à mépriser les ordres de leurs Généraux, les dépoüillerent dans le chemin, & les massacrerent contre la foi publique. Le duc d'Arcos au desespoir qu'on eût ainsi violé la foi qu'il avoit donnée, & rompu par cette action infame toutes les négociations de la paix, punit rigoureusement les coupables, en fit pendre quelques-uns, & envoïa les autres aux galéres : mais après une injure si atroce, les esprits irrités eurent peu d'égard à une semblable satisfaction. Les auteurs de la députation outrés du mas-

Horrible perfidie des Espagnols.

Les négociations de paix rompuës.

ſacre de leurs concitoïens, & n'attendant plus aucune grace du Roi, rejetterent toute propoſition de paix, & ſe joignirent auſſi-tôt à Melique. Ce furieux ſongea à profiter de l'ocſion, & pour allumer encore plus la fureur du peuple, en le mettant dans la néceſſité d'en venir aux armes, il excita une ſédition, & maſſacra ceux qui étoient chargés des négociations de la paix, afin qu'il ne ſe trouvât plus perſonne qui oſât en parler d'avantage.

Le Duc voyant qu'il falloit recourir à la force contre des gens qui ne vouloient entendre à aucune voie de pacification, retourne à Ronda, ſe met à la tête de quatre mille fantaſſins, & de cent cinquante chevaux; marche aux ennemis, & leur fait de grandes menaces s'ils ne reprennent les négociations de la paix. Un incendie fortuit, ou excité par les ennemis dans ſon camp, & qu'il eut beaucoup de peine à éteindre, l'empêcha d'agir pendant quelques jours: il marcha enſuite à la montagne d'Arbota, à l'entrée de laquelle les Mores avoient élevé un fort, d'où ils firent pluſieurs ſorties ſur les troupes du Duc. Comme la nuit approchoit, il ne ſe paſſa rien. En attendant l'arrivée d'Arevalo de Suazon qui amenoit les milices de Malaga, ont mit des troupes dans un poſte avantageux de la montagne, mais ce ne fut pas ſans combat. On eſcarmoucha pendant trois heures entieres; à la fin les ennemis craignant d'être envelopés ſe retirerent dans leur fort: ils étoient autour de huit cens hommes tous bien armés. Suazon étant arrivé ſur le ſoir avec douze cens hommes de pied & cent cavaliers, on réſolut d'inveſtir le fort le lendemain. Pierre de Bermudez eut ordre d'attaquer du côté du nord ſur la droite avec une troupe de cent cinquante hommes d'élite, & de grimper ſur la montagne par cet endroit qui eſt le moins eſcarpé. Pierre de Mendoze fut chargé de ſe placer à la gauche avec un pareil nombre de ſoldats, & quelques pionniers pour applanir le chemin à la cavalerie. On leur avoit ordonné de laiſſer vuide entre eux un eſpace de terrain, où les ennemis avoient conſumé par le feu tout ce qui étoit ſur la terre, afin de pouvoir faire rouler par là des pierres ſur ceux qui les viendroient attaquer. Suazon ſe poſta avec ſes milices à côté de Mendoze, & il devoit être ſuivi de Louis Ponce de Leon parent du duc d'Arcos, avec

CHARLE IX.

1570.

cinq cens arquebuſiers : le Duc à la tête de ſon artillerie & d'une compagnie de cavalerie s'avança avec quinze cens hommes de pied entre Mendoze & Suazon. La place ſe trouvant inveſtie de toutes parts, hormis le côté qui regarde le mont Iſtan, où le roc eſt tout à fait impraticable, on donna ordre à toutes les troupes d'attaquer en même tems. L'effort des ennemis tomba ſur Mendoze, dont le poſte étoit éloigné, & difficile à ſecourir, parce que c'étoit un endroit fort rude & fort eſcarpé : mais il ne s'abandonna pas lui-même : ayant trouvé un terrain ſolide il y combattit avec toute l'ardeur poſſible. Cependant ſes troupes furent miſes en déſordre ; & comme il étoit trop avancé pour pouvoir ſe retirer, il envoie demander du ſecours au duc d'Arcos. Ce Seigneur y vole ſur le champ, c'étoit un peu avant ſoleil couché. Les ennemis pour lors commencerent à ſe retirer. Pour lui, il voulut réparer l'échec des troupes de Mendoze, & marchant ſur le champ avec ce qu'il avoit de gens frais, & ce qu'il put rallier de ceux qui avoient été mis en déroute, il aſſaillit le fort, avec une extrême vigueur. Le combat ne fut ni long ni opiniâtre : les Moriſques ſe ſauverent, les uns d'un côté, les autres de l'autre par les endroits les plus impraticables de la montagne. Une partie ſe retira du côté de Rioverde, nommé anciennement Berbeſula, petite riviere ſur laquelle ſe trouvoit une ville du même nom, que l'on appelle aujourd'hui Marbella. Quelques-uns gagnerent la montagne de Blauquille ; d'autres celles d'Iſtan, d'autres enfin la ville de Monda, éloignée de trois lieües de l'ancienne Munda, où Ceſar donna contre les enfans de Pompée la bataille qui décida de l'empire des Romains. On voit encore aujourd'hui parmi ſes ruines des monumens antiques de ſa grandeur, à deux lieües de la ville de Ronda. Après ſa deſtruction les habitans ſuivant la coutume des Africains allerent rebâtir une autre ville à trois lieües de là dans une ſituation plus avantageuſe : mais ils lui donnerent ſon ancien nom. On trouva dans le fort d'Arbota environ trois cens femmes, avec d'autres perſonnes incapables de rendre aucun ſervice, & quelque bagage difficile à tranſporter ; on abandonna ce butin à l'avidité du ſoldat.

On ſe ſouvenoit en ces quartiers qu'Alfonſe d'Aguilar

ayeul

ayeul maternel du duc d'Arcos, & un autre Alfonse comte d'Ureña trisayeul de sa femme, y furent autrefois taillés en piéces avec un nombre infini de Chrétiens, dont on voit encore de loin les ossemens blanchâtres ; cela fit croire aux Mores que le duc d'Arcos n'oseroit les attaquer dans un lieu si funeste à ses ancêtres. Mais il étoit persuadé que tout ce qu'on entreprend pour sa patrie & pour son Roi, ne sauroit être de mauvais augure : d'ailleurs l'envie qu'il avoit d'immoler ces infideles aux Manes de ses peres, & de profiter de l'occasion qui se presentoit de venger leur mort, étoit un puissant motif pour l'engager à cette expédition.

Après cet exploit il congédia les milices de Malaga, & ordonna à Suazon de faire des courses dans les païs des environs, afin d'empêcher les ennemis de se réünir en corps d'armée. Pour lui il alla du côté du mont-Istan avec ce qui lui restoit de troupes, dont il détacha quatre compagnies pour faire des courses : trois de ces compagnies furent assez heureuses pour brûler deux grands navires, que les Mores avoient construits pour passer en Afrique : la quatriéme courant & pillant le païs, sans observer ni ordre ni discipline, fut taillée en piéces au bourg d'Alborne, auprès de Monda avec le capitaine Morillo qui la commandoit ; & malgré le secours que leur donna P. de Mendoze envoyé par le duc d'Arcos, qui étoit auprès de là : tout ce qu'on put faire, fut de sauver quelque débris de cette compagnie.

Les Morisques ayant repris courage, défirent tout de suite le gouverneur de Monda & le fameux capitaine Ascaño, qui à l'insçû du Duc ravageoient le pays avec cent cinquante chevaux, & un autre corps de cent chevaux qui escortoient les convois qu'on menoit de Grenade au camp.

Le duc d'Arcos voyant qu'à mesure que l'on coupoit une tête de cette hydre, il en renaissoit toujours d'autres : & qu'il étoit impossible de faire aucun progrès considérable avec des troupes qui n'avoient point de solde, & qui ne vivoient que de pillage, rappelle Suazon à Monda, & fit dire à Sanche de Leve de lui envoyer huit cens arquebusiers de ceux qui servoient sur les galeres ; ce qui fut exécuté sur le champ : ce fut Alfonse de Leve fils de Sanche qui les amena. Ayant ensuite écrit à Bermudez de le venir joindre avec

la garniſon de Monda, il le détacha avec Alfonſe de Leve, & leur donna ordre de ſe rendre à Orgiva par la montagne noire. Bermudez devoit marcher par la gauche avec un corps de mille hommes, & Alfonſe par la droite avec ſes arquebuſiers. Pour lui, ſuivi de ſes vaſſaux dont il avoit un grand nombre, & tous fort braves, il s'avance entre ces deux commandans vers Cornachon, ſitué dans un lieu très-difficile à aborder, il ne ſe trouva aucun ennemi ſur la route. Dès qu'on approcha d'eux, ils s'enfuirent à l'ordinaire dans les montagnes; deſorte qu'Alfonſe fut renvoyé à ſes galeres avec ſes arquebuſiers, & Suazon eut ordre de retourner à Malaga, & de ravager tout ſur ſa route.

Depuis ce tems-là, l'attention des malheureux Moriſques fut moins de ſe mettre en état de combattre les troupes du Roi, que de prendre des meſures pour les éviter. Dans cette vûë ils avoient des ſentinelles diſpoſées dans tous les lieux propres à découvrir leur marche; ils tenoient leurs femmes, leurs enfans & les vieillards dans des endroits inacceſſibles, & il y en avoit toujours quelqu'un qui paſſoit en Afrique à la dérobée: cependant Melique furieux & déſeſpéré, d'autant plus qu'il n'y avoit point de grace à eſpérer pour lui, tâchoit d'inſpirer aux autres ſa fureur & ſon déſeſpoir, & il en trouva l'occaſion. Philippe avoit réſolu en ſecret d'envoyer tous les Moriſques d'Andalouſie en Caſtille, & dans les provinces d'Eſpagne les plus éloignées de la mer, comme il avoit déja fait ceux de Grenade. Le bruit s'en étant répandu, Melique exhorte ſes compagnons à tout hazarder pour l'empêcher, en leur diſant que cette condition à laquelle on les laiſſoit vivre, étoit pire cent fois que la mort. Il n'eut pas de peine à perſuader des hommes qui s'étoient tant de fois laiſſé amuſer par de ſemblables diſcours; d'autant plus qu'on étoit au commencement de Novembre, dans une ſaiſon, où les torrens qui tombent des montagnes ne ſe paſſent point à gué, & où les neiges dont elles ſont couvertes, ne permettent pas au ſoldat d'y pénétrer; que l'hyver leur tenoit lieu dans ce tems-là d'une fortereſſe imprenable, & leur donnoit le loiſir d'attendre les ſecours qui leur devoient venir d'Afrique & de Conſtantinople.

Le duc d'Arcos informé de leur réſolution, & mépriſant

CHARLE IX. 1570.

leur petit nombre, résolut, avant que l'hyver devînt plus rude de les exterminer, de peur qu'au printems il ne fallût recommencer tout de nouveau. Il fit donc revenir les troupes qu'il avoit séparées, & sortit de Ronda avec quinze cens arquebusiers, mille hommes de ses vassaux, & quelque cavalerie. Sur la nouvelle que Melique avoit encore deux mille cinq cens hommes; qu'il avoit posté de sentinelles sur toutes les hauteurs; & qu'il avoit embarrassé les avenuës de grosses pierres, & d'arbres coupés & mis en travers; il ordonna à Pierre de Mendoze de marcher droit à Marbella par le pié des montagnes avec six cens hommes qu'il lui donna, & à Lope de Capate, de se retrancher près de Monda avec un pareil nombre. Le Duc avec la cavalerie & le reste de l'armée, marchoit entre eux deux. Bermudez & Charle de Villegas qui étoient au fort du mont-Istan eurent ordre de gagner le sommet des montagnes chacun avec leur compagnie, & ce qu'ils avoient de cavalerie, afin d'attaquer les ennemis par derriere, & il manda à Suazon de partir de Malaga avec douze cens hommes de pié, & cinquante cavaliers, & de se rendre auprès de Monda. Tous ces corps se mirent en marche à l'entrée de la nuit, pour attaquer tous en même tems, dès que le jour paroîtroit. Mais les Mores avertis de leur approche par un coup d'arquebuse, & se sentant trop foibles pour faire tête à tant de troupes, fortifient leurs postes, & tournent toutes leurs forces contre Mendoze. Le Duc qui s'apperçut de leur ruse, changea les mesures qu'il avoit prises, & marcha fort à propos au secours des troupes de Mendoze qui commençoient à plier, malgré les efforts de leur chef qui combattoit avec beaucoup de courage. Le Duc rétablit le combat, & obligea les Morisques de s'enfuir sur les montagnes après avoir perdu cent hommes, & entre autres Melique, qui, pour venger ses injures particulieres, avoit excité cette nouvelle guerre.

Mort de Melique.

On dit qu'après le signal du combat, le duc d'Arcos dit à Louis de Ponce son fils qui n'avoit que quinze ans, de combattre à ses côtés; suivant la coutume pratiquée de tout tems dans leur famille, où les enfans même en bas-âge font sous leurs peres l'aprentissage des armes qu'ils pourront un jour porter contre les Sarrazins.

CHARLE IX.

1570.
Fin de la guerre des Mores qui dura 2 ans

La mort de Melique mit fin à la guerre de Grenade qui dura deux ans entiers, à compter depuis que la conjuration des Morisques eût été découverte. Elle fut commencée par les marquis de Mondejar & de Velez, rivaux & ennemis. Depuis l'arrivée de Dom Jean, elle fut fort avancée par le duc de Sesse, mais l'honneur de la terminer étoit réservé au duc d'Arcos.

On ne peut s'empêcher d'admirer dans cette guerre la constance opiniâtre de ces peuples, qui combattirent jusqu'à la derniere extrêmité, plus encore pour leur liberté, que pour leur religion, contre toute la puissance & presque sous les yeux d'un Prince, qui avoit emporté grand nombre de victoires, qui étoit soutenu des forces de tant de roïaumes & de provinces, non-seulement d'Espagne, mais d'Italie, de France & d'Allemagne; contre un Prince enfin qui avoit tant de flotes & tant d'armées aux Indes & en Afrique. N'est-il pas étonnant, qu'ils aient établi deux Rois, qu'ils les aïent servi pendant tout le cours de la guerre, avec un zele & une fidélité qui leur ont fait oublier en quelque sorte leurs femmes, leurs enfans; & qu'enfin après tant de défaites & de combats réïtérés, on puisse dire qu'ils ont plûtôt été dispersés, & obligés de passer en Afrique, que vaincus entierement? Dans le parti du Roi au contraire, ce n'étoit que jalousie, que médisances, que calomnies, que haines particulieres entre les chefs; & du côté des soldats une licence affreuse, nulle discipline, nul sentiment d'honneur ni de fidélité, des exemples horribles de cruauté, d'avarice, & des crimes les plus infames. La conclusion qu'on en pourroit tirer, c'est que cette nation, dont le courage & la discipline sont en grande réputation dans les païs étrangers, sera toûjours en un très-grand péril, lorsqu'elle aura la guerre dans son propre païs. Ce qui a ruiné les Morisques, c'est d'avoir découvert leur projet par une course prématurée aux environs de Grenade: cette imprudence leur fit manquer Alhambra: ils ne purent donner le signal dont on étoit convenu; les montagnards ne vinrent point à tems, & ceux d'Albaïzin n'oserent branler. Par là leur entreprise sur Grenade, dont la conquête auroit mis leur parti en crédit, s'en alla entiérement en fumée. Ce coup manqué, les Turcs d'Afrique & les Bachas de Constan-

tinople n'eurent pas grande opinion de cette révolte, & ils ne jugerent pas à propos d'abandonner les vûës qu'ils avoient sur l'isle de Chipre, pour aller porter la guerre dans un païs aussi éloigné que l'Espagne, tout entouré de la mer, excepté du côté de la France, dont il est séparé par les Pyrenées. Cependant les plus sages politiques sont persuadés que jamais la puissance de Philippe n'a été en si grand danger. En effet si les Morisques par leurs seules forces, sans chefs, sans troupes étrangeres, sans argent, sans villes, sans forteresses, ont pû soutenir une guerre de deux ans contre toute l'Espagne, avec un succès varié & douteux; que n'auroit-elle pas eu à craindre si Selim avoit fait marcher à leur secours les forces de l'Afrique & de l'Asie; sur-tout si l'on considere que la flote de Mustapha leur auroit fourni des vivres, & qu'il étoit facile d'en tirer à tout moment de l'Afrique; au lieu que les Espagnols en ont presque toujours manqué? Peut-on douter d'ailleurs que les villes de l'Andalousie, & tout le roïaume de Valence qui s'ébranlerent tant de fois, n'eussent levé l'étendart de la rebellion s'il eut paru un si grand secours sur les côtes? Mais la providence qui regle tous les évenemens en ordonna autrement. Malgré les conseils du Grand Vizir Mahomet fort porté pour soutenir cette guerre de Grenade, Dieu ne permit pas que Selim s'y déterminât; & il ne voulut pas que l'Espagne, dont la meilleure partie avoit été pendant sept cens ans sous le joug des Sarrazins, y fût remise de nouveau. Les Chrétiens non-seulement d'Espagne, mais de toute la terre, lui en doivent des actions de graces immortelles.

HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE QUARANTE-NEUVIÉME.

CHARLE IX.
1570.
Prise de l'isle de Chipre par Selim.

JE vais presentement entreprendre d'écrire une guerre mémorable, qui a duré trois ans entre les Chrétiens & les Turcs, heureuse par une fameuse bataille gagnée contre les infidéles, & malheureuse par la perte de l'isle de Chipre.

Soliman étant mort au siége de Sigeth en 1566. Selim son fils lui succeda. Quatre ans après la mort de son pere, ce Prince adonné au vin & à des débauches infames, mais ambitieux, comme le sont tous les Othomans, songea à étendre son empire, & à bâtir suivant la coûtume des Turcs un hôpital, qu'il doteroit des dépoüilles des Chrêtiens. Il n'étoit plus question que de l'endroit où il porteroit la guerre ; il en délibera avec ses amis, & les principaux Officiers de son empire. Dès le temps qu'il étoit gouverneur de la Cilicie, que nous appellons aujourd'hui Caramanie, il avoit grande envie d'enlever aux Venitiens l'isle de Chypre, voisine de cette côte : & si la conduite de Soliman son pere, religieux observateur du traité qu'il avoit fait avec les Venitiens, ne

lui permettoit pas de se découvrir là-dessus ; il étoit résolu d'entreprendre cette conquête aussi-tôt qu'il seroit sur le trône. Outre qu'il s'y sentoit porté par son inclination naturelle, & par le ressentiment de quelques injures publiques & particulieres ; il en étoit vivement sollicité par ceux qui avoient le plus de credit auprès de lui. D'ailleurs comme il aimoit extraordinairement le vin, & que cette isle en produit d'excellent, il n'étoit pas bien aise de tenir des autres une liqueur qui lui faisoit tant de plaisir : il voulut en être le maître par lui-même, sans s'embarrasser beaucoup de la loi de Mahomet, qui lui en défendoit l'usage. Souvent il s'étoit plaint que les Gouverneurs que la republique de Venise envoïoit dans cette isle, ne lui rendoient pas les honneurs qui lui étoient dûs par leurs maîtres, qui ne tenoient cette isle que comme un fief de l'empire Othoman. Ce qui le piquoit encore, c'est que les corsaires Chrétiens qui infectoient toutes les côtes de l'Asie & de la Syrie, & qui enlevoient souvent, presque sous ses yeux, les navires & les sujets de l'empire Turc, étoient ou natifs de l'isle de Chipre, ou avoient une retraite assurée dans ses ports ; ce qui deshonoroit sa nation, la plus puissante de l'univers. Il faut ajoûter à tous ces motifs les discours pressans de ceux qui l'approchoient le plus, & sur tout de Jean Michès. C'étoit un Portugais descendu des Juifs, qui étoient venus anciennement s'établir en Portugal, & qui pour avoir la liberté d'y demeurer, avoient renoncé à leur religion & embrassé le Christianisme. Michès qui fut banni de son païs, après diverses avantures à Venise, où il ne fut pas mieux traité qu'en Portugal, en sortit fort mécontent des Venitiens, & passa à Constantinople, où il épousa Mendès. Ce mariage le rendit puissamment riche de pauvre qu'il étoit, & lui fit concevoir l'espérance de pousser encore plus loin sa fortune. Dans ce dessein il se rendit en Caramanie auprés de Selim : & comme il étoit maître dans l'art de flatter, il sçût si bien s'insinuer dans l'esprit de ce Prince, qu'après avoir été admis à sa table, & à ses divertissemens ordinaires, il devint le confident de ses plaisirs les plus secrets. Michès toûjours attentif au penchant du Prince, ne manquoit pas de le pousser par ses discours du côté que sa passion l'entraînoit. C'est pour cela qu'il le sollicitoit si vive-

CHARLE IX. 1570.

ment à l'entreprise de Chipre : premierement, pour faire plaisir à Selim : en second lieu, pour satisfaire son ambition propre & son avarice. Car un jour que le vin avoit rendu Selim plus guai qu'à son ordinaire, ce Prince se leve, & appelle Michès qui étoit à un bout de la table ; puis penchant de son côté, & lui donnant un coup sur l'épaule : Michès, lui dit-il, si le Ciel favorise mon dessein sur l'isle de Chipre, tu seras Roi. Cet homme vain & ambitieux fut si flatté de ces paroles, qu'il ne se posseda plus. Dès ce moment il se regarde comme roi de Chipre, & fait faire des étendarts où étoient ses armes, surmontées d'une couronne, avec cette inscription: JOSEPH ROI DE CHIPRE. Il s'appelloit Jean auparavant ; mais aïant été obligé d'embrasser le Judaïsme, pour épouser Mendès qui étoit Juifve, il changea de nom en changeant de religion.

Selim qui depuis s'étoit repenti de la promesse qu'il lui avoit faite un peu legerement en changea l'objet. Car aïant été proclamé Empereur à son retour de Hongrie, & Michès étant allé au-devant de lui pour le féliciter, ce Prince crut bien païer cette espéce de service dont je viens de parler, en lui donnant l'isle de Naxe, appellée aujourd'hui Nexia, dont il dépoüilla l'ancien Seigneur, de l'illustre maison des Crispes, qui de temps immemorial, avoient possedé cette seigneurie sous les Empereurs Chrétiens, & depuis sous les Othomans : il y joignit les isles d'Andro & de Tenos, qu'il ôta à deux Seigneurs tributaires des Crispes. Le Prince dépoüillé eut beau implorer la justice de Selim, & essaïer à force d'argent de mettre les grands officiers de la Porte dans ses interêts ; tout fut inutile : après avoir perdu beaucoup des temps à Constantinople, il fut obligé d'en sortir ; il passa d'abord à Venise, & ensuite à Rome, où il mourut dans une extrême vieillesse, & une si grande pauvreté, qu'il étoit réduit à demander l'aumône. On croit que Selim en usa ainsi à l'égard de Michès, par le conseil du Vizir Mahomet, qui par sa prudence lui avoit conservé l'Empire. En effet, étoit-il raisonnable qu'au préjudice de ceux qui avoient mis la couronne sur la tête du Grand-Seigneur, un homme de rien, un transfuge, qui n'avoit d'autre merite que d'avoir diverti le Prince par des bouffonneries, ou par des services infames,

pût

pût devenir le maître d'un Roïaume qui devoit coûter tant de travaux, tant d'argent & tant de sang? Et si Selim avoit donné un si beau païs à un miserable comme Michès, pouvoit-il manquer de choquer tous les grands de l'Empire, & de s'attirer leur haine? Ainsi pour s'acquitter en quelque sorte d'une promesse excessive & faite à la legere, au lieu de l'isle de Chipre, il lui donna celle de Nixia, avec les deux autres dont j'ai parlé.

Le Senat de Venise sçavoit bien que Selim, heritier présomptif de l'Empire Othoman, étoit mal disposé à son égard; & il n'ignoroit pas le credit de Michès auprès de son maître: aïant d'ailleurs été informé qu'on fortifioit divers postes sur les côtes de la Cilicie, & qu'on faisoit venir de toutes parts de l'artillerie & des munitions de guerre; il songea enfin à mettre l'isle de Chipre en état de défense.

On chargea de cet emploi important Jule Savorgnano, qui s'en acquitta avec autant de zéle que d'habileté. Il ne fut pas d'avis de fortifier Limiso, que quelques-uns croïent être l'ancienne Amathonte; mais après avoir consulté les principaux du païs, il tourna tous ses soins du côté de Nicosie capitale du Roïaume. Il y a des gens qui prétendent que c'est l'ancienne Trimethe; mais d'autres croïent avec assez d'apparence que Trimethe est plûtôt la ville qu'on appelle aujourd'hui Trimitaggia. Nicosie est située dans une plaine directement au milieu de l'isle; & il n'y a autour ni còlline ni hauteur qui la commande. Savorgnano lui donna une enceinte fort grande; il fit construire onze bastions dans la proportion & l'éloignement que demandoient les régles de la guerre. L'ouvrage, qui n'étoit que de terre, fut bien-tôt achevé; on le revêtit ensuite de chaux & de ciment par les soins infatigables de Savorgnano, qui y faisoit travailler jour & nuit. Mais pour le malheur de la Republique, lorsque son temps fut fini, il s'en alla; & on envoya à sa place Nicolas Dandolo homme lâche & paresseux, qui laissa ruiner par sa nonchalance tout ce que son prédecesseur avoit eu tant de peine à faire élever.

Dès que Selim fut sur le trône, il fit bâtir à Andrinople l'hôpital le plus grand & le plus magnifique que l'on ait jamais vû. Quand il se mit en marche pour l'aller visiter, il voulut

CHARLE IX. 1570.

être accompagné par le Moufti, chef de la religion chez les Turcs. Comme ils s'entretenoient ensemble le long du chemin, le Moufti le fit souvenir de la coûtume toûjours observée parmi eux, d'ajoûter à chaque mutation quelque nouvelle province à l'Empire : & voici le fondement de cette coûtume. Les princes Othomans font presque tous bâtir de grandes maisons pous les étrangers qui voïagent dans leurs Etats ; ils y sont très-bien reçûs & traités avec beaucoup d'humanité. On les y nourrit gratis eux & leur suite, aussi-bien que les bêtes qui servent à les porter ; & après trois jours de repos on les congedie. On joint au bâtiment principal une petite Mosquée, au bout de laquelle on éleve de grands corps de logis pour un grand nombre de jeunes enfans, à qui l'on donne des Docteurs de la loi pour les instruire. Ces sortes d'établissemens coûtent beaucoup à entretenir, & les Turcs ne croïent pas qu'il soit permis d'assigner pour cela aucune partie des anciens revenus de l'Empire, ni de rien prendre au tresor, ni sur tous les fonds déja établis. Il faut un fond tout nouveau, qui se tire de quelque province nouvellement conquise. De toutes les œuvres de piété ils regardent celle-ci comme la plus agréable à Dieu, la plus capable d'appaiser sa colére, & d'expier les fautes qui ont soüillé les ames.

Mustapha Bacha de Damas, que Selim avoit fait venir de Syrie pour le mettre à la tête de toutes les affaires de l'Empire, & Piali Bacha, qui souhaitoient fort la guerre de Chipre, commencerent d'abord par sonder l'Empereur sur cette entreprise : l'y ayant trouvé assez disposé, on croit qu'ils gagnerent le Moufti pour l'y déterminer. Celui-ci fit au Prince un grand discours préparé, pour prouver que l'isle de Chipre étoit la province la plus capable de fournir à l'entretien de son magnifique bâtiment. Profitant ensuite de l'idée avantageuse que les Turcs ont de leurs Mouftis, qu'ils croient inspirés de Dieu, il dit qu'une lumiere divine lui faisoit connoître que cette entreprise ne seroit pas moins utile à l'Etat, qu'agréable à Dieu : qu'elle produiroit deux avantages considérables ; premierement, l'entretien de l'hôpital sur les revenus qu'on tireroit de cette nouvelle conquête : secondement, la sureté de la navigation contre les Corsaires, en sorte que les Musulmans ne seroient plus exposés à tomber entre leurs

mains, en allant à la Mecque visiter le tombeau de Mahomet.

Ce conseil qui flatoit la passion de Selim, lui fit grand plaisir; il étoit ravi que le Moufti l'autorisât à faire un parjure déja résolu. Car suivant l'avis de Mahomet premier Visir, il avoit, après la mort de Soliman, renouvellé l'alliance avec les Venitiens, sans rien changer aux conditions des traités précedens. Mahomet ayant voulu donner plus de poids à son sentiment, avoit dit au Prince que c'étoit un des derniers ordres que Soliman lui avoit donnés en mourant. Mais quand il vit que Selim oubliant la foi qu'il avoit jurée, brûloit du desir d'attaquer l'isle de Chipre, & qu'il y étoit encore poussé par ses Conseillers, il emploïa pour l'en dissuader la même ruse, dont les autres s'étoient servis pour l'y déterminer. Il gagna le Moufti à force d'argent, & l'envoya au Sultan, à l'occasion de l'ambassade des Morisques d'Andalousie, pour lui dire qu'il se repentoit du premier conseil qu'il lui avoit donné; qu'il valoit beaucoup mieux secourir ces malheureux, & tourner toutes ses forces contre le Prince qui les opprimoit, que d'aller conquerir l'isle de Chipre; que rien ne lui seroit plus glorieux, & en même temps plus agréable à Dieu, que de tendre la main à ces peuples infortunés, qui imploroient son secours, & qui venoient se jetter entre ses bras; que tout avantage, quelque grand qu'il pût être, devoit céder à un devoir si saint & si religieux. Mais ce second conseil ne fit rien sur Selim, qui avoit pris son parti. Il arriva encore une chose qui l'y affermit davantage. Mehémet Siroco Sangiac d'Aléxandrie prit une galere de Corsaires Chrétiens, & l'envoya à Constantinople avec les prisonniers. On donna la question à quelques-uns, qui avoüérent dans les tourmens que l'isle de Chipre leur servoit de retraite; qu'eux & tous les Corsaires y alloient non seulement pour y faire de l'eau, mais pour y radouber leurs vaisseaux. Selim crut qu'il ne lui en falloit pas davantage pour déclarer la guerre aux Venitiens, puisqu'il pouvoit les accuser d'avoir les premiers violé la foi des traités.

Cependant avant que de fixer sa derniere résolution, il voulut encore une fois prendre les avis de Mahomet & de Mustapha. Le premier fit un discours digne de la majesté d'un

CHARLE IX. 1570.

ſi grand Empire, pour engager Selim à ſecourir les Moriſques de Grenade, & à porter la guerre dans le cœur des Etats du plus grand ennemi des Muſulmans, & qui par ſon ambition s'étoit rendu odieux aux Chrétiens mêmes : Que tout l'invitoit à prendre ce parti, la gloire, l'honneur, la juſtice, la religion, la pieté, ſa propre réputation, les exemples de ſes ancêtres, la grandeur du profit, l'occaſion enfin, qui ne revient guére quand on la laiſſe échaper, & qu'on ne laiſſe guére échaper ſans s'en repentir. Muſtapha d'un avis contraire, étoit appuyé par Piali gendre de Selim, & nommé à la charge de Capitan-Bacha. Il diſoit que la gloire & l'honneur d'une entrepriſe ſe meſuroit par le ſuccès & l'utilité ; que quiconque donnoit un autre conſeil, étoit un téméraire : Que ſi l'on ne travaille à retenir par une modération ſage les paſſions qui emportent trop loin, plus un Empire s'éléve, plus il riſque de tomber d'une maniere honteuſe : Que cette révolte des Mores de Grenade n'ouvroit pas un ſi beau chemin qu'on le prétendoit pour entrer dans le cœur de l'Eſpagne ; que la mer, le ciel, & la nature même ſupérieure à toutes les forces humaines, en mettant un ſi grand eſpace entre les Turcs & l'Eſpagne, ſembloit leur avoir fermé l'entrée de ce roïaume : Que ſi l'on portoit la guerre en Eſpagne, ce ne ſeroit pas à Philippe ſeul, déja très-puiſſant par lui-même, que l'on auroit à faire, mais à toute l'Allemagne, à toute l'Italie, & même à la France, qui venoit de faire alliance avec la Porte : Que les François recherchent, il eſt vrai, l'amitié des Turcs, mais qu'ils ne veulent point de leur voiſinage : » Car, ajouta-t'il, » ſi nos armes s'approchoient d'eux, bientôt vous les verriez » plus ennemis de la Porte, que de l'Eſpagne. Que les Mo» riſques portent la peine d'une révolte mal concertée, plutôt » que d'expoſer pour les ſecourir, la puiſſance, les forces & la » réputation de l'empire Othoman, par une pitié mal placée, » ou pour trop déférer aux vaines opinions du peuple. Il eſt » bien plus raiſonnable de renoncer à une expédition, dont l'é» vénement ſeroit je ne dis pas douteux, mais funeſte, ou tout » au moins fort dangereux ; & s'en aller droit à Chipre, dont » la conquête fera autant d'honneur à Selim, que celle de Rho» de en a fait à Soliman ſon pere.

Le ſentiment de Muſtapha prévalut ; on le nomma pour

commander l'armée destinée à cette conquête, & on lui donna pour collégue Piali Capitan-Bacha. Quant à Mahomet, quoiqu'il ne fût pas moins zélé pour l'intérêt des Venitiens, que pour le sien propre, cependant comme il vit qu'il y alloit de sa tête s'il revenoit à la charge, il prit le parti de n'en plus parler. Le Grand-Seigneur lui ayant ordonné de signifier à l'ambassadeur de Venise Antonio Barbaro la résolution qu'il avoit prise, on dit que Mahomet obtint la permission d'envoyer un Chiaous à Venise pour traiter avec le Sénat, & qu'il fit dire aux Venitiens, qu'il leur conseilloit par l'amitié qu'il avoit toujours euë pour eux, de s'accommoder au temps, & de faire leur paix avec le Sultan à quelque prix que ce fût, plûtôt que de mettre tout leur Etat en danger, en s'attirant sur les bras une puissance, à laquelle ils n'étoient pas en état de résister.

Cette nouvelle étant portée à Venise, excita d'un côté la colere & la juste indignation d'une partie des principaux Sénateurs; mais d'un autre côté ceux qui prévoïoient les maux inséparables de cette rupture, étoient d'avis de ne rien faire par les mouvemens d'une colére impétueuse. Ils représentoient que ce qui devoit les déterminer en cette occasion, n'étoit ni l'atrocité de l'injure, ni la justice de leur cause; mais la considération de leurs forces mises en balance avec celles de leur ennemi: Que le meilleur parti étoit de l'attaquer avec de l'argent; qu'ils avoient l'expérience que de toutes les maniéres de lui faire la guerre, c'étoit celle qui avoit toûjours le mieux réussi: Que sur-tout il étoit important d'agir sur les principaux officiers de la Porte, & de les gagner à force de présens, dont ils sont tous fort avides. Ils songérent ensuite à équiper une flote. Ils avoient déja dans le golfe de Venise, dont Marc Quirini étoit Gouverneur, trente & une galeres commandées par autant de nobles Venitiens; Jacque Celsi étoit Commissaire général de la flote.

Sur ces entrefaites ils apprirent que le Sultan avoit fait arrêter deux de leurs galeres, la Bonalba & la Balba, vers le treize de Janvier, & qu'il se préparoit à la guerre avec tant d'empressement, qu'il alloit en personne visiter l'arsenal & la Tapane, (le magasin général de l'artillerie des Turcs,) & qu'il ordonnoit lui-même ce qu'il vouloit que l'on fît. Le Sé-

CHARLE IX. 1570.

nat jugeant par-là de l'importance de cette affaire, fait sur le champ partir Quirini pour Candie, avec ordre de mettre la flote qui y étoit, en état de tenir la mer. Il sortit du port de Lesina le seiziéme de Février avec deux petites galeres, & il rencontra prés de Raguse Cubath-Chiaous, qui venoit à Venise sur le vaisseau d'Angelo Suriano avec Louis Barbaro fils d'Antoine, qui étoit, comme je l'ai dit, ambassadeur à la Porte.

A la nouvelle de son arrivée, ils mettent à la mer quarante-deux galeres, dont ils donnent le commandement à Jerôme Zeno. Sur la fin de Mars, Selim fit partir Amurat Raïs avec vingt-cinq galeres pour croiser du côté de Rhode, & empêcher que les Vénitiens n'envoïassent du secours dans l'isle de Chipre. Le Sénat de son côté écrivit à ses Ambassadeurs d'Espagne & de Rome, de solliciter du secours contre les Turcs.

Cubath envoyé de Selim, étant arrivé à Venise, eut audience du Sénat au mois d'Avril. D'abord il s'étendit beaucoup sur l'amitié de son maître pour la République, qu'il avoit assez marquée à son avénement à l'Empire, en renouvellant avec elle les anciens traités à des conditions desavantageuses pour lui, ausquelles même on en ajoûta de nouvelles. Il se plaignit ensuite de l'ingratitude de la République, qui bien loin de lui rendre la pareille, avoit donné retraite aux Corsaires dans les ports de Chipre: Que le Sultan étoit très-piqué de cet outrage, & qu'il ne pouvoit plus le dissimuler, sans blesser sa dignité, & se deshonorer lui-même: Que l'unique moyen d'avoir la paix avec la Porte, étoit de lui livrer cette isle, qui avoit donné occasion à leur broüillerie: Que d'ailleurs ayant été de tout temps tributaire des Mamelucs, elle devoit appartenir aux Othomans qui possédoient leur Empire: Qu'un Sénat aussi sage que celui de Venise, devoit volontiers sacrifier une Province de si peu d'importance, pour mériter l'amitié d'un si puissant Prince: Que s'ils refusoient d'y consentir, il étoit absolument résolu, non-seulement de leur enlever cette isle; mais de les poursuivre par terre & par mer, comme les violateurs des traités, & les auteurs de la guerre.

Le Sénat répondit par un discours préparé: Qu'ils avoient

cultivé l'amitié de Selim avec toute la fidélité & toute la religion possible : Qu'ils en prenoient Dieu & leur conscience à témoin ; mais qu'ils étoient déterminés de s'exposer aux plus grandes extrêmités, plûtôt que de consentir, à des conditions si injustes & si indignes de la réputation de la République : Que les Musulmans n'avoient aucun droit sur cette isle, qui n'a jamais obéï aux Mamelucs : Qu'ils avoient toûjours payé exactement le tribut, dont ils étoient convenus : Que tout ce qu'on leur imputoit, n'étoit qu'une pure calomnie inventée par des gens qui ne cherchent qu'un prétexte pour faire une guerre injuste : Qu'aucun Prince ne peut empêcher qu'il ne se commette des injustices dans ses Etats ; que la seule chose qu'il puisse & qu'il doive, est de ne les pas laisser impunies : Que le Sénat ne niera point qu'il y ait eu des corsaires, qui après leurs courses sont venus se mettre à couvert dans l'Isle de Chipre ; mais que les Turcs doivent avoüer à leur tour, qu'il n'est tombé aucun de ces brigands entre les mains des Magistrats de la République, sans avoir porté la peine qu'il méritoit : Que si les Turcs les attaquoient injustement, ils se défendroient avec la confiance qu'inspire à chacun la justice de sa cause, & qu'ils espéroient que Dieu, qui est la justice même, vengeroit les calamités que cette guerre alloit causer, sur ceux qui en seroient les auteurs. Voilà la réponse qu'eut Cubath à son audience de congé.

Arsenal de Venise brûlé.

Cet envoyé avoit ordre de s'informer en passant de ce que c'étoit que l'incendie de l'arsenal de Venise, & si la cherté des vivres alloit aussi loin que le bruit en avoit couru : voici le fait. L'année précédente, le treiziéme de Septembre, le feu prit la nuit par le plus beau tems du monde à trois tours, où l'on gardoit la poudre à canon, sans qu'avec les recherches les plus exactes, on ait jamais pû découvrir la cause & les circonstances de ce terrible accident. Les trois tours tomberent avec un fracas épouvantable : toute la ville trembla, les portes des maisons s'arracherent, les fenêtres furent brisées. Tout le monde aussi-tôt se réveille ; & sur ce qu'on crut d'abord que toutes les foudres du ciel accabloient la ville, chacun se tint dans sa maison. Bien-tôt on apprend que le feu est à l'arsenal. En même tems la crainte de quelque conjuration fait courir aux armes, & l'on se rend à l'Eglise de saint

CHARLE IX. 1570.

Marc. Enfin le jour commençant à paroître, on vit les débris des bâtimens renversés. Outre les trois tours; les murailles nouvelles qui les entouroient, le couvent des Celestins, & tous les bâtimens des environs étoient ruinés de fond en comble. La ville de Murano fameuse par ses manufactures de glaces fut très endommagée: & tous ces ouvrages si beaux, mais trop fragiles, furent en pieces par cette terrible secousse. Il arriva par une grace singuliere de la Providence, qu'il n'y avoit dans ces trois tours que trente barils de poudre. Tout le reste avoit été porté depuis peu dans cinq tours de pierres de taille, couvertes de lames de plomb que le Sénat avoit fait construire; ce qui sauva la plus grande partie de l'arsenal; mais la cherté des vivres incommoda fort le peuple malgré les libéralités que fit le Sénat pour le soulager.

Hanne arriva vers ce tems-là à Zara, il y fut reçû avec de grands honneurs par Hector Trono évêque & comte de Zara, & par André Barbarigo gouverneur du Château. On reçut en même tems la triste nouvelle de la mort de Bernard Malapiero Commissaire général de la cavalerie en Dalmatie. Ce jeune homme qui ne faisoit que d'entrer dans sa trentiéme année, avoit fait sur les Turcs plusieurs courses qui avoient très-bien réüssi: enflé de ce succès, il voulut encore en faire une sans avoir ses armes; mais il reçut un coup de pique à l'épaule, dont il mourut peu de tems après, regreté de tout le monde; & l'on peut dire que ce fut une grande perte pour la République. Le seiziéme de Mars on nomma à sa place Fabio Canale, & l'on donna le gouvernement général de la Dalmatie à François Barbaro qui mourut avant que d'en avoir pris possession. Le Sénat nomma à sa place le chevalier Jean de Leze Procurateur de St. Marc.

Préparatifs des Venitiens.

Marc Quirini étant arrivé le dernier jour de Mars à Candie, fit la revûë de la flote, & prépara avec une ardeur extrême tout ce qui étoit nécessaire pour la guerre. Il lui vint encore dix-sept galeres de Venise toutes commandées par des Nobles Venitiens. Piali partit le dix-sept d'Avril de Constantinople avec quatre-vingt grosses galeres & trente petites, & ravagea en passant l'isle de Tiné; mais il y perdit du monde. Cubath envoyé du Turc à Venise fut de retour à Constantinople le quatorze de Mai; trois jours après, Mustapha mit

à

à la voile avec toute ſon armée, qu'il avoit fait embarquer ſur ſa flote.

Pie V. & Philippe II. promettent du ſecours aux Venitiens.

Pierre de Loredano doge de Veniſe étant mort quelque tems auparavant, Louis Mocenigo Procurateur de ſaint Marc fut élû pour lui ſucceder, & Sebaſtien Veniero gouverneur de Corfou, fut fait Procurateur de ſaint Marc. La République faiſoit cependant demander du ſecours à tous les Princes ſes alliés. Michel Sariano ſon Ambaſſadeur à Rome, parlant là-deſſus à Pie V. le Pape dit que dans la verité il étoit très-touché du peril, où ſe trouvoit la République; mais que d'un autre côté, il étoit ravi d'avoir cette occaſion d'engager tous les Princes chrétiens à ſe liguer contre l'ennemi commun, & que quoiqu'il y eût beaucoup d'apparence que la plûpart ne conſentiroient qu'avec peine à cette ligue qu'il déſiroit depuis ſi long-temps, cependant il offroit d'y travailler avec le roi d'Eſpagne. Sur ce que le Sénat demanda la permiſſion de lever des décimes ſur le Clergé pour cette guerre, la choſe fut propoſée en conſiſtoire, & paſſa tout d'une voix. Le cardinal Antoine Perrenot qui s'y trouva, fit l'éloge de la bonté du Pape, & du zele qu'il marquoit pour les interêts de la République, & n'oſa pas s'oppoſer à ce qui venoit d'être réſolu; il dit au contraire qu'il ne falloit rien ménager pour ſauver l'iſle de Chipre, & il fit un grand détail des maux que ſa priſe cauſeroit, & des avantages que ſa conſervation procureroit à la Chrétienté. Mais après ce préambule, il ſe déchaîna horriblement contre les Venitiens: que ces Républicains, toûjours ſpectateurs tranquilles des malheurs d'autrui, étoient indignes de toute pitié. A ces mots Jean-François Commendon ne pût ſe contenir; & ayant raporté grand nombre de ſervices conſidérables rendus par la République au St. Siege, & ſur-tout, celui d'avoir forcé l'Empereur Frideric à lui rendre l'obeïſſance qu'il lui devoit, il réfuta avec beaucoup de courage l'inſolente invective du cardinal de Granvelle.

Le Pape envoya en Eſpagne Louis de Torres, clerc & tréſorier de la Chambre, ne doutant pas qu'étant Eſpagnol, il ne fût bien reçû de Philippe: en effet ce Prince lui donna depuis l'archevêché de Monroïal en Sicile, qui eſt d'un très-gros revenu. Philippe étoit alors en chemin pour ſe rendre à

CHARLE IX. 1570.

Seville. Torres le joignit à Cordouë, & lui exposa le sujet de son voïage. Le Roi lui accorda le secours qu'il demanda ; à l'égard de la ligue qu'il proposoit, il lui donna de bonnes espérances ; mais il lui fit entendre qu'il falloit un temps plus favorable, & lui marqua d'une maniere assez sensible qu'il n'étoit pas content du Pape. Le cardinal Diego Spinosa, qui étoit en quelque sorte le maître du conseil Roïal, dit à Torres, que quoique Philippe eût toujours été très-disposé à seconder les volontés du Pape, & qu'il donnât des secours considérables pour cette guerre, cependant Pie V. n'avoit jamais été porté pour l'Espagne ; & que dans le tems que le feu de la guerre des Morisques étoit allumé dans son sein, & qu'elle avoit une autre guerre aussi périlleuse à soutenir du côté de la Flandre, le S. Pere au lieu de lui donner du secours, faisoit tous les jours de nouvelles entreprises contre ses droits & son autorité dans le roïaume de Naple & dans le duché de Milan. Philippe envoya aux Cardinaux Pacheco & Granvelle qui étoient à Rome, & à Zuñiga son Ambassadeur en cette Cour, un plein pouvoir de conclure la ligue avec le Pape & les Venitiens, à telles conditions qu'ils jugeroient à propos.

Maximilien refuse d'entrer dans la ligue.

La République envoya en même tems Jacque Soranzo à l'empereur Maximilien : mais ce Prince lui fit dire qu'il ne s'embarrasseroit point dans cette guerre, & qu'il se donneroit bien de garde de s'attirer un si terrible ennemi sur les bras, en rompant la treve qui étoit entre eux ; d'autant plus que l'Allemagne ne vouloit jamais l'attaquer, & que tout ce qu'on pourroit obtenir de ses Princes, étoit de s'opposer à ses desseins, lorsqu'il étoit l'aggresseur. Il ne se contenta pas de lui refuser du secours, il ne voulut pas même lui permettre d'entrer dans Vienne ; & lui ayant donné ordre de se rendre à Ratisbonne, il le renvoya bien-tôt après sans autre réponse. Cette conduite de l'Empereur obligea les Venitiens à faire revenir Antoine Tiepolo qui étoit en chemin pour la Pologne, dans le dessein d'engager le roi Sigismond Auguste à se liguer avec eux. Comme ce Prince avoit encore moins de raisons que l'Empereur de haïr les Turcs, & moins de nécessité d'entrer en cette guerre, ils jugerent bien qu'il ne seroit pas plus disposé à prendre les armes en leur faveur.

Ligue entre le Pape, le roi d'Espagne & les Venitiens.

Les pouvoirs de Philippe étant arrivés à Rome, on entra en négociation pour la ligue. Les Venitiens proposérent de la conclure aux conditions de celle qu'ils firent en 1537. avec l'empereur Charle-Quint & Paul III. mais ils ne voulurent pas que le commandement fût réglé de même, à cause des inconveniens qui en arriverent dans ce temps-là; c'est-à-dire, qu'au lieu d'un Commandant général des trois flotes, ils demanderent que chaque flote eût le sien, & que dans les déliberations le sentiment de deux de cet Commandans seroit suivi: Que le Chef absolu de toutes les forces confédereés seroit chargé de l'exécution, & que ce Chef seroit à la nomination du Pape. Cet article souffrit quelque difficulté; mais les Venitiens déclarerent qu'ils ne se départiroient point des coûtumes de leurs ancêtres, & qu'ils ne feroient jamais de ligues où il n'y eût des vaisseaux du Pape, ses Pavillons & son Général. Enfin le Pape promit qu'il armeroit douze galéres, & nomma Antoine Colonne pour les commander. Les Venitiens se plaignirent à cette occasion, premierement, de ce que le nombre des galéres étoit trop petit; en second lieu, de ce que le Pape en donnoit le commandement à un homme qui devoit leur être suspect, étant entierement attaché aux interêts de Philippe. Mais le Pape n'eut aucun égard à ces plaintes; il prétendit que ce nombre de vaisseaux étoit suffisant, pour qu'il eût son pavillon dans l'armée: Quant au choix de Colonne, qu'il se rendoit garant de sa fidélité; & que les Venitiens n'avoient rien à craindre d'un commandant qui leur étoit attaché par beaucoup d'endroits, puisqu'ils lui avoient donné le droit de citoïen, & qu'ils l'avoient mis du nombre des Nobles. Tout étant réglé, le onze de Juin, jour de la fête de saint Barnabé patron de l'isle de Chipre, Colonne reçût dans l'Eglise de saint Pierre le pavillon du Pape, avec les cérémonies ordinaires; & s'en alla aussi-tôt à Ancone, où les douze galéres furent bien-tôt en état, toute la Noblesse contribuant à l'envi à cet armement, les uns donnant des rameurs, & les autres de l'argent.

Colonne fait Général des galéres du Pape.

Les Turcs n'agissoient pas avec moins de vigueur. Piali aïant radoubé ses vaisseaux à Negrepont, fit voile du côté de Rhode; & après avoir joint Mustapha & Hali, ils arriverent tous ensemble à Rhode le premier Juin. Pendant ce

CHARLE IX. 1570.

temps-là Uluccialì ravageoit les côtes de Sicile & d'Italie. C'étoit un Calabrois que les Turcs prirent jeune, & qu'ils mirent sur leurs galéres ; il avoit embrassé ensuite la religion Mahometane, & s'étoit élevé aux premiers postes de la cour Othomane, par differentes preuves de courage & d'habileté qu'il avoit données en differentes occasions.

La flote de Venise étant à Zara, où elle attendoit celle d'Espagne, y demeura long-temps, & on croit que ce long séjour lui fit manquer une belle occasion. Pour les Turcs, ils ne resterent que trois jours à Rhode pour se radouber, & leur flote se remit aussi-tôt en mer pour se rendre à Finica ville maritime de Cilicie qui est vis-à-vis de l'isle de Chipre ; ils y furent joints par toutes les troupes destinées pour cette guerre, tant infanterie que cavalerie. C'est en cet endroit qu'ils rassembloient depuis long-temps tout ce qui étoit nécessaire pour cette entreprise.

La flote Venitienne attaquée de la peste.

Pendant que la flote Venitienne attendoit en vain celle d'Espagne à Zara, elle y fut malheureusement attaquée de la peste ; & il y mourut tant de monde, que toutes les recrûës qu'on y envoïa, ne purent reparer ses pertes. Comme on jugea qu'il n'y avoit que le changement d'air & l'exercice qui pût les délivrer de ce fleau, le Senat leur envoïa ordre d'aller à Corfou ; mais comme le mal ne diminuoit point, ils se mirent en route pour Candie, & prirent en chemin des recrûës pour leur chiourme à Zante, à Cephalonie & à Cerigo. Sforce Palavicin voulut en passant se rendre maître du fort de Margariti ; mais il n'y réüssit pas. Sebastien Veniero gouverneur de Corfou fut plus heureux dans l'entreprise qu'il fit sur le château de Sopoto sur la côte d'Albanie. Comme ce fut par le conseil & par l'industrie d'Emmanuel Marmori bourgeois de Raguse, qu'il en chassa les Turcs ; il lui en donna le gouvernement, & des troupes pour le garder. Marc Quirini qui avoit pris les devants avec vingt-cinq galéres pour se rendre à Candie, s'empara aussi en passant de la ville de Tenarie.* Cependant Colonne étant parti de la Marche d'Ancone le six d'Août, s'étoit avancé jusqu'à Otrante pour y attendre Doria & la flote d'Espagne.

* Brazzo di Maina ou porto delle Quaglie.

Piali aïant embarqué sur sa flote les Janissaires & les autres troupes, partit de Finica avec deux cens vingt galéres, &

aborda en Chipre le premier de Juillet, à un endroit appellé les Salines. Il s'attendoit d'y essuïer un grand combat ; mais il fit son débarquement le troisiéme de ce mois, sans aucune opposition.

Piali débarque ses troupes dans l'isle de Chipre.

Description de l'isle de Chipre.

L'isle de Chipre est opposée à la Cilicie du côté du septentrion, où elle a le Golfe d'Aïazzo, & la mer de Cilicie : elle a la mer de Caramanie * à son couchant, celle d'Egypte au midi, & celle de Syrie à l'orient. Du cap de Cormachiti jusqu'au cap de Gate, qu'on appelloit autrefois le promontoire de Curias, c'est-à-dire, du septentrion au midi, elle a soixante & six mille pas ; le mont Olympe se trouve directement au milieu de l'isle regardée de ce sens là. Depuis le cap Sant'Epifanio jusqu'à Clidas, appellé aujourd'hui le cap saint André, la terre va peu à peu finir en pointe ; sa longueur en ce sens est d'environ deux cens mille pas, & son circuit de six cens cinquante mille : sa figure a été comparée par les anciens à une peau de mouton. Cette isle est remplie de villes & de bourgs fort peuplés, qui la rendent une des plus agréables de la Mediterranée : & anciennement on ne parloit que de ses richesses ; elle étoit consacrée à Venus, & l'antiquité croïoit que cette déesse en sortant de la mer, y faisoit sa demeure. C'est pour cela qu'elle y étoit honorée d'un culte particulier. C'est dans cette isle que sont les lieux célébres d'Amathonte, de Paphos, de Cythere, & de la forêt d'Idalie si vantée par les Poëtes. Depuis elle eut jusqu'à neuf Rois tout à la fois. Un des plus illustres fut Evagoras, fort estimé des Atheniens à cause de sa vertu, & secouru par eux dans la guerre qu'il eut contre les Perses.

* Pamphylie.

Après la ruine de l'empire des Perses, & la mort d'Alexandre, elle fut soumise aux Ptolemées jusqu'à l'an six cens quatre-vingt-dix-sept de la fondation de Rome, que Caton d'Utique y alla en qualité de Préteur. A son arrivée dans l'isle, Ptolemée Denis, qui étoit alors à Rhode, s'empoisonna de desespoir : cette acquisition ne fit pas honneur au peuple Romain. Sa pauvreté, si l'on en croit quelques historiens, le détermina à s'emparer de cette isle fameuse par ses richesses ; & le droit qu'il y prétendoit étoit bien plus fondé sur l'avarice, que sur la justice. Caton eut soin de ramasser les tresors du Roi mort ; on dit qu'ils montoient à plus de trois cens

CHARLE IX.

1570.

mille écus d'or. Il conduisit ces dépoüilles à Rome avec une fidélité merveilleuse, & l'on tient qu'il enrichit plus le tresor de ce qu'il emporta de Chipre, que n'avoit fait Pompée de tout ce qu'il avoit emporté de l'Asie : parce que Caton alla sans suite en Chipre, & qu'il exécuta les ordres du Sénat, sans qu'il en ait rien coûté à la République ; au lieu que Pompée épuisa presque le tresor pour l'entretien de son armée pendant un long espace de temps, & dans des pays très-éloignés. Depuis ce temps-là, Chipre appartint aux Romains, & ensuite aux empereurs de Constantinople. Mais dans la suite ces insulaires s'étant révoltés, un certain Isaac * homme cruel, & livré aux passions les plus honteuses, s'en rendit maître, & prit le titre de Duc. Ce nouveau possesseur reçut d'une maniere indigne les reines de France & d'Angleterre qui alloient en pelerinage à Jerusalem, & s'attira la haine de tous les princes Chrétiens. Richard d'Angleterre passant par-là pour aller dans la terre Sainte, dissimula son ressentiment: mais lorsqu'il se fut rendu maître de saint Jean d'Acre, il revint contre Isaac, le prit, le tua, & s'empara de l'isle de Chipre. Il la rendit peu de temps après aux Templiers ; la racheta ensuite, & la revendit pour le même prix à Gui de Lusignan, roi de Jerusalem, de la maison des le Brun, une des plus illustres de France, à condition qu'il céderoit à Henri comte de Champagne les droits qu'il avoit sur le roïaume de Jerusalem.

* Isaac Comnene.

Gui se mit en possession de cette isle l'an de J. C. mil cent quatre-vingt-onze ; mais étant mort trois ans après sans enfans, il eut pour successeur Amauri son frere, à qui l'empereur Henri donna le titre de Roi. Les successeurs d'Amauri, tous de la même famille, furent Hugue son fils, Henri I. Hugue II. Hugue III. Jean fils de Hugue III. & Henri II. frere de Jean ; & comme il ne laissa point d'enfans, il eut pour successeur son neveu, Hugue IV. fils de Gui de Lusignan son frere. Hugue IV. eut un fils nommé Pierre, qui laissa le roïaume à Pierino, & celui-ci à Jacque de Lusignan son oncle. Dans le temps que Pierre mourut, Jacque de Lusignan son fils étoit prisonnier des Genois, qui lui firent souffrir toutes sortes d'indignités. Car non contens de le garder dans une prison fort étroite, ils lui avoient mis les fers aux piés. Il

obtint enfin sa liberté, en cédant Famagouste, & son territoire aux Genois, & il fut couronné roi de Chipre à Nicosie. Leon roi d'Armenie étant mort à peu près dans le même tems chez les Turcs, il fut encore proclamé roi d'Armenie & de Jérusalem. Giano succéda à Jacque, & laissa le roïaume à Jean. Celui-ci eut d'Helene Paleologue fille du Despote de Morée une fille nommée Charlote, & d'une concubine un fils nommé Jacque, qu'il fit archevêque de Chipre.

Charlote fut d'abord mariée à Jean prince de Portugal : & après la mort d'Helene sa mere, Jean son pere la maria à Louis comte de Savoïe. Jean étant mort après un regne de vingt-huit ans, Jacque son fils bâtard disputa la couronne à Charlote, & avec le secours du Sultan des Mamelucs, à qui il promit de payer un tribut, il chassa Louis de Savoïe, & demeura maître du roïaume, Pour fortifier son parti, il épousa Catherine Cornaro que le Sénat de Venise avoit adoptée. Il mourut en 1470. laissant sa femme grosse. La Princesse, après la mort de son mari, remit le gouvernement de l'isle entre les mains des Venitiens, & passa bien-tôt après à Venise à la sollicitation de Marc Cornaro son pere, & de Louis Bembo son oncle maternel, que le Sénat avoit prié de l'engager à ce voyage. Elle amena avec elle trois bâtards, Giano, Jean, & Carlo que son mari avoit eus de concubines de bonne maison, & qu'on trouva moyen de faire périr. Le fils posthume qu'elle eut de son mari étant mort avant eux, elle fit une donation de l'isle de Chipre au Sénat, quoique ces bâtards vêcussent encore, & que Louis de Savoïe les eût appellés à la succession au défaut d'héritier légitime, & à leur défaut le plus proche de la maison de Lusignan.

Voilà le droit que les Venitiens avoient sur ce roïaume, qu'ils ont possédé environ quatre-vingt-dix ans, à un titre qui ne valoit peut-être pas mieux que celui des Romains. Les principales villes de l'isle sont premierement, Famagouste, qui qui est très-forte d'assiete : les uns croïent que c'est l'ancienne Tamassus ; d'autres que c'est Salamine : elle est située sur la côte qui regarde la Syrie : secondement, Nicosie située dans le cœur de l'isle : elle fut rebâtie des ruines d'Amathonte que Richard roi d'Angleterre avoit détruite.

La flote Turque aborda donc aux Salines, comme nous l'a-

vons dit:& le Général qui s'attendoit à trouver en cet endroit beaucoup de résistance, fit son débarquement sans combat. Ce fut une horrible faute que firent Nicolas Dandolo Commandant général de l'isle, & Eugene Synclitico comte de Rocas, nommé Général de la cavalerie. Malgré les instances d'Astor Baglione, pour les engager à s'opposer à la descente, & attaquer les Turcs fatigués de l'agitation de la mer, & des maladies inséparables d'une longue navigation, il ne put les mettre en mouvement. Ainsi Mustapha, après avoir débarqué ses troupes & son artillerie le troisiéme de Juillet, se retrancha, & demeura dans son camp en attendant le reste de l'armée, que Piali & Hali étoient allé chercher en Caramanie, se contentant jusqu'à leur arrivée de faire des courses, de piller, & de ravager tous les environs.

Mustapha voyant la consternation si générale dans l'isle, qu'il ne paroissoit pas un homme pour la défendre, envoya un Moine qui se trouvoit parmi les prisonniers, porter des lettres à Nicosie, par lesquelles il sommoit le Commandant de rendre cette isle qui avoit fait partie du domaine des Mamelucs aux droits desquels se trouvoient les Othomans, déclarant que son refus seroit suivi de tout ce que les vaincus peuvent craindre d'une armée victorieuse. Tout le monde fut si épouvanté de cette déclaration, qu'on délibéra si l'on répondroit à la lettre : Dandolo lui-même fut long-temps en balance. Mais enfin son avis fut qu'il ne falloit point faire de réponse à cet ennemi aussi injuste que superbe, & qu'une pareille injure ne se devoit point repousser par des paroles, mais par des actions ; ce qui fut suivi.

Le premier mal qu'attira la lenteur de Dandolo, qui se tint enfermé dans les murs de Nicosie, fut la révolte des habitans du hameau de Lecfara, qui se voyant sans espérance de secours, firent leur traité avec les Turcs, à condition qu'on leur laisseroit leurs biens & la vie sauve ; exemple pernicieux, qui fut bientôt suivi par les habitans des montagnes. Dandolo craignant que cette espéce de contagion ne gagnât de plus en plus, envoya le comte Cesar de Tiene avec un détachement de six cens hommes de pied, & fit ruiner Lecfara, afin que la séverité du châtiment des rebelles empêchât leurs voisins de les imiter.

Piali

Piali de retour de Caramanie, attaque & prend la ville de Cerine, qui par sa situation sur la côte qui regarde le nord, étoit très-propre pour recevoir les convois qui leur viendroient de terre-ferme. Après cette conquête, les Généraux de l'armée Turque tinrent conseil sur ce qu'ils devoient faire. L'avis d'Hali étoit qu'on attaquât d'abord Famagouste : il répondoit que la place, qu'il avoit, disoit-il, bien reconnuë, ne pourroit tenir plus de vingt jours ; que sa prise ôtant aux insulaires toute communication par mer, & les mettant par conséquent dans l'impossibilité de recevoir aucun secours, la garnison de Nicosie au desespoir, seroit forcée de se rendre. Mustapha d'un autre côté vouloit que l'on commençât par Nicosie, qui seroit plus facile à prendre, parce que la garnison de la place étoit foible, & que les fortifications n'en étoient pas achevées : au lieu que si on s'amusoit au siége de Famagouste, on donneroit aux ennemis le temps d'achever les ouvrages de Nicosie, & de mettre cette place à l'épreuve de tous les efforts de la plus nombreuse armée.

Cet avis fut suivi, & les Généraux convinrent chacun de leur département. Piali devoit tenir la mer avec cent trente galeres bien fournies de soldats, pour s'opposer en cas de besoin à la flote Chrétienne, qui pourroit venir au secours des Insulaires. Mustapha se chargea de l'armée de terre, & dès le vingt-quatriéme de Juillet il prit la route de Nicosie. Dandolo informé de sa marche, mande à Baglione, qu'il avoit envoyé commander à Famagouste, de le venir joindre avec une partie des troupes qu'il avoit à ses ordres. Mais Baglione fit réponse qu'on ne sçavoit pas encore sûrement le parti que prendroit l'armée Turque ; que quand les Turcs vouloient attaquer une place, ils avoient coutume de répandre le bruit qu'ils alloient à une autre ; qu'ainsi il y auroit de l'imprudence de quitter son poste & d'en diminuer la garnison. Il y avoit à Nicosie quinze cens Italiens à la solde du Sénat, la plûpart malades ; trois mille hommes de nouvelles levées faites dans l'isle ; deux mille cinq cens hommes des habitans de Nicosie ; deux mille cent insulaires soudoyés par la République ou par des particuliers, qui se cotisoient pour fournir à cette dépense ; cinq cens chevaux & deux cens fantassins Albanois ; deux cens canoniers de l'isle, & soixante autres Italiens. Il s'y trouvoit

CHARLE IX. 1570.

de plus environ mille tant Seigneurs que gentilshommes de distinction ; en sorte que le tout composoit environ douze mille hommes, parmi lesquels étoient grand nombre de malades. On y peut ajouter huit mille paysans, qu'on faisoit travailler aux fortifications de la place : le reste, femmes, enfans, vieillards, en un mot tout ce qui est inutile pour le service militaire, alloit à cinquante-six * mille ames.

* Edit. Gen. 51 mille. J'ai suivi celle de Paris.

L'armée ennemie ayant paru auprès de la ville le vingt-sixiéme de Juillet, le premier soin des habitans fut d'appaiser la colere de Dieu par des prieres & des jeûnes, à l'exemple & par le conseil de François Contarini évêque de Papho, qui leur representa que sans la bonne conscience, & la protection de Dieu, tous les secours des hommes n'étoient pas capables de les défendre contre leur ennemi. Ils commencerent donc par mettre ordre à leurs consciences, après quoi ils se préparerent à souffrir les dernieres extrémités.

Dès les premieres sorties, on perdit André Cortese Albanois, capitaine de réputation. Nicosie est située dans une plaine au milieu de l'isle : elle est de figure ronde, & traversée par une petite riviere qui n'a point de nom particulier ; les Grecs l'appellent *Potamos* *. J'ai déja dit qu'on avoit commencé à la fortifier d'un fossé & d'onze bastions : celui qui regardoit le midi s'appelloit Podocataro : le plus proche en allant du côté de l'orient, s'appelloit Constance : celui d'après, Davila : & les autres de suite, Tripoli, Rocas, Mula, Quirino, Barbaro, Loredano, Atro & Caraffa. Il y a trois portes ; celle qu'on appelle des Salines, est entre les bastions Podocataro & Caraffa du côté du midi. Celle de Troie, qui est vers le couchant, est entre le Tripoli & le Rocas : la troisiéme qui regarde le nord, & qu'on appelle la porte de la Citadelle, est entre le Quirino & le Barbaro.

* c'est-à-dire riviere.

Les Turcs formerent deux camps, l'un du côté de l'église de sainte Marine, & l'autre auprès du couvent de saint George. Après la revuë de leur armée, ils la trouverent de cinquante mille hommes de pied & de deux mille cinq cens chevaux. Il fut résolu dans le Conseil qu'on feroit quatre attaques. Le bacha d'Aléxandrie eut ordre d'attaquer le bastion Podocataro, Musafer celui de Davila, & Dervis celui de Tripoli. Mustapha & Hali se reserverent le bastion de Constance.

Pendant qu'on battroit la ville, les autres Bachas devoient envoyer chacun deux cens hommes des corps qu'ils commandoient, moitié cavalerie, moitié infanterie, pour faire des courses aux environs de la place, & empêcher qu'il n'y entrât ni vivres, ni secours.

Comme il n'y avoit plus à douter si ce seroit Famagouste ou Nicosie, qui seroit attaquée, les assiégés demandent à ceux de Famagouste Baglione, avec un renfort de troupes. Baglione ne se pressa pas d'obéïr, sans qu'on en sçache la raison. Cependant les Turcs poussoient vivement leurs travaux, & ils étoient presque sur le bord du fossé; ils avoient d'ailleurs élevé des cavaliers vis-à-vis des bastions de Podocataro, de Davila, & de Constance, d'où ils faisoient sans cesse pleuvoir une grêle de fléches sur les assiégés. Etant venu à bout de percer la contrescarpe du fossé, ils y descendirent, travaillerent à saper les bastions, & creuserent des trous assez grands pour s'y mettre à couvert : ils y taillerent ensuite des degrés pour monter plus aisément sur le rempart. Mustapha voulant essaïer les forces & le courage des assiégés, fit mine de vouloir donner un assaut général, bien résolu d'attaquer seulement les bastions de Podocataro & de Constance. Ces deux attaques eurent un succès bien different. Ceux qui attaquerent Podocataro furent aussi-tôt repoussés par les troupes qui le défendoient : au lieu que du côté de l'autre bastion les assiégés prirent la fuite dès que les ennemis parurent. Les Turcs profitent de l'occasion, montent sur le haut du fort & y plantent leur drapeau, soûtenus par des troupes fraiches que le Bacha leur envoïoit. Hercule Podocataro & André de Spelle avertis de cet échec, y courent, arrêtent les fuïards, rétablissent le combat, culebutent les infidéles dans le fossé, & les obligent à se retirer.

Cependant les Turcs fort supérieurs en nombre, désoloient par le feu continuel de leurs batteries, & par une grêle de fléches, les troupes emploïées contre leurs travailleurs : la garnison contente de se défendre ne songeoit ni à réparer les bréches, ni à faire des retranchemens derriére les fortifications, pour s'y retirer en cas de besoin dans un assaut. Dandolo qui auroit dû soûtenir tout par sa prudence & sa valeur, s'étoit attiré le mépris par sa lâcheté; & il n'avoit plus

CHARLE IX. 1570.

cette autorité qui fait reſpecter les ordres d'un commandant, & qui arrête la licence du ſoldat. La ville commençoit à manquer de tout, & principalement de vin, dont l'uſage eſt ſi néceſſaire pour ceux qu'on emploïe à des ouvrages fatiguans, & qui demandent des corps robuſtes. Cette diſette ayant fait ceſſer tous les ouvrages, on réſolut d'envoïer une troiſiéme députation à Famagouſte. On choiſit pour cet effet Jean B. de Sainte Colombe, capitaine & bon officier; mais ſon voïage fut inutile : ce ne fut pas la faute de Baglione. Il conſentoit à marcher au ſecours de Nicoſie; la garniſon s'y oppoſa, en lui repreſentant que ſon abſence cauſeroit infailliblement la perte de Famagouſte, ſans ſauver Nicoſie : Que ſa ſortie de leur ville donneroit aux ſoldats l'occaſion de ſe débander : & que les habitans qui ſe verroient alors ſans ſecours & ſans eſpérance, ne manqueroient pas de faire leur traité avec les vainqueurs.

Cette réponſe abattit plus le courage des aſſiégés, que la nouvelle de la perte des Turcs près de Famagouſte, ne ſervit à le relever. Les principaux Officiers de cette derniere ville leur mandoient que trois mille Turcs qui s'étoient poſtés à deux lieuës de Famagouſte, étoient tombés dans une embuſcade que Baglione leur avoit dreſſée; qu'ils avoient été taillés en piéces; qu'il étoit reſté deux mille de leurs ſoldats ſur la place, & qu'on leur avoit pris quelques drapeaux. Ils furent un peu plus conſolés par les nouvelles qu'ils reçûrent des montagnes : ceux qui y commandoient leur écrivirent qu'il s'y étoit retiré près de cent mille hommes tous très-affectionnés à la Republique; qu'ils repouſſoient vigoureuſement les ennemis qui ravageoient & brûloient tout le païs des environs, & que Jean Synglitico leur avoit tué plus de cinq cens hommes.

Cette nouvelle donna occaſion aux murmures de la garniſon : Qu'on les tenoit toûjours enfermés dans des murailles : Que loin d'attaquer l'ennemi, ils ne l'avoient pas même vû de près : Qu'on les faiſoit périr peu à peu, ſans avoir pû donner aucune preuve de leur courage : Qu'au lieu de périr en braves gens, on les laiſſoit égorger comme des bêtes. Quoique les ſorties ne fuſſent gueres du goût des Généraux, à cauſe de la foibleſſe de la garniſon; cependant touchés de leurs plaintes,

ou plûtôt de leurs priéres, ils crûrent qu'il falloit donner quelque chose à l'ardeur qu'ils faisoient paroître. Cesar de Tiene promit d'aller encloüer le canon des ennemis : on approuva son projet, & on lui donna pour l'exécuter deux mille fantassins & quatre cens chevaux Albanois. On fit faire en même-temps deux autres sorties ; l'une du côté du bastion de Constance, sous les ordres de Gregoire Panteo ; & l'autre par la porte Troïenne, sous la conduite de Jerome Calese. Ils furent accompagnés de Cesar Piovéne, du Lieutenant du comte de Rocas, du comte Albert Scotte, de Nicolas Gradenigo, de Zanneto, de Dandolo, & du chevalier Maggi Ingenieur habile. De Tiene étant sorti par la porte des Salines avec quatre compagnies d'infanterie Italienne, devoit s'approcher de Potamos, ce qu'il exécuta avec beaucoup de valeur ; mais la cavalerie chargée de le soûtenir n'arriva point à temps par la faute de Dandolo, qui ne vouloit pas, disoit-il, faire périr de la cavalerie pour sauver de l'Infanterie qu'il comptoit perduë. De Tiene se voïant abandonné, fit tout ce qu'on peut attendre du courage le plus déterminé ; mais enfin après un combat opiniâtre, les forces lui manquerent, & il fut tué sur la place. Le comte Albert Scotti & Jean B. Bertocio eurent le même sort. La perte des Turcs beaucoup plus considérable que celle des Chrétiens, alla à près de mille hommes, au lieu que ces derniers n'en perdirent que quatre-vingt. Ce fut le seiziéme Août que se passa cette action.

Depuis ce jour-là on ne fit plus de sortie, malgré toutes les remontrances du comte de Rocas. Il prenoit Dieu & les hommes à témoin que sa cavalerie Albanoise ne servoit de rien dans la ville, & qu'on l'empêchoit d'en sortir pour aller combattre en campagne contre les Turcs, quoique ce fut le seul service qu'il pût rendre à la Republique, dans l'état où étoient les choses.

Pendant ce temps-là Piali voulant sçavoir des nouvelles de la flote Chétienne, alla à Rhode, & envoïa cinq galéres sur les côtes de Candie : quelques habitans de cette isle que l'on fit prisonniers, rapporterent qu'il n'y avoit que la flote de Venise d'arrivée, qu'elle avoit été battuë de la tempête, & fort affoiblie par les maladies, & qu'elle n'en partiroit point qu'elle n'eût été jointe par la flote d'Espagne, dont on

CHARLE IX.
1570.

Division dans la flote Chrétienne.

n'avoit aucune nouvelle. Sur cet avis il retourne en Chipre.

D'un autre côté Jean-André Doria, qui avoit rassemblé à Messine toutes les galéres que le roi d'Espagne avoit en Italie, déclara malgré les instances du Pape, qu'il ne mettroit point à la voile qu'il n'eût reçû de nouveaux ordres; on ne sçait si ce fut un effet de sa lenteur naturelle, ou de quelque ordre particulier. Quoiqu'il en soit, on perdit tant de temps à les attendre, que la flote Venitienne, déja fort affoiblie par les maladies, & par les autres incommodités qu'elle avoit souffertes, fut absolument ruinée, & se trouva hors d'état de rendre aucun service : la haine en retomba ouvertement sur les Espagnols, qui affecterent toutes ces longueurs, pour ruiner les affaires des Venitiens, contre lesquels ils avoient une envie secrette. Enfin le vingt-uniéme de Juillet Doria mit à la voile, & fut dix-neuf jours à gagner Otrante, où Colonne l'attendoit pour partir. Afin de faire plus de diligence, ils éviterent les isles, en sorte qu'ils arriverent à la vûë de Candie le trentiéme d'Août. Trois jours après ils rencontrerent au Golphe de Suda Marc Quirini, que Zanne y avoit envoïé avec six galéres. Les Généraux des trois flotes s'étant assemblés pour déliberer, les Venitiens les sommerent d'exécuter ce qu'ils avoient promis, & soûtinrent qu'ils devoient aller combattre la flote Turque pour faire lever le siége de Nicosie. Doria qui cherchoit à gagner du temps, leur fit voir sa flote très-bien équipée; qu'il étoit juste de s'assurer si celle de Venise étoit aussi en état de combattre: Que dans une affaire où il s'agissoit de la gloire, de la réputation & du salut de la Chrétienté, on devoit se conduire avec beaucoup de prudence & de maturité, & qu'il seroit téméraire de combattre l'ennemi, sans être instruit de l'état de ses forces. Quelque envie que les Venitiens & Colonne eussent de donner le combat, il falut céder. On détacha donc deux galéres pour aller reconnoître les ennemis. Après leur départ le Général Espagnol fit assez comprendre aux Venitiens qu'il ne leur donneroit aucun sécours, en leur répetant plusieurs fois que les interêts du Roi son maître ne lui permettoient pas de demeurer avec eux après le mois d'Octobre.

Comme la peste qui ravageoit depuis long-temps la flote

des Venitiens, continuoit avec la même violence en Candie, on fut d'avis d'en retrancher quelques vaiſſeaux; ainſi on la réduiſit à cent ſoixante & dix galéres, dont il y en avoit onze à éperons, beaucoup plus grandes que les autres, un gros galion, & huit vaiſſeaux de charge armés en guerre. On envoïa quelques galéres juſqu'à Scarpato pour s'informer de la ſituation des ennemis. On y apprit par les Chrétiens de cette iſle, que la flote Turque avoit été réduite à cent cinquante galéres, pour la même raiſon que celle de Veniſe. Sur cela on tint conſeil, pour examiner ſi, l'été étant auſſi avancé, on devoit ſonger à aller plus loin.

André Doria s'oppoſe au combat propoſé contre la flote Turque.

Doria qui eut ordre de donner ſon avis par écrit, fit ce qu'il pût pour les diſſuader de combattre, ſur ce que la flote Chrétienne, à qui la peſte avoit enlevé une partie de ſa chiourme & de ſes troupes étoit beaucoup plus foible que celle des Turcs: Que ſans compter ce qui manquoit à la chiourme, & à l'équipage des galéres, il faudroit encore une recrûë de cent ſoldats pour chacune, & qu'il étoit à propos de commencer par cette recrûë, avant que de ſe déterminer à un combat général: c'eſt ainſi qu'il s'efforça de juſtifier ſes délais affectés. Mais Colonne réfuta ces raiſons par un diſcours plein de courage & de force: Que la flote Chétienne malgré la diminution de ſes troupes, n'étoit pas ſi foible qu'il le prétendoit: Que les Turcs ſupérieurs en nombre, leur cédoient par beaucoup d'endroits; qu'ils avoient moins de vaiſſeaux que les Chrétiens, qu'ils n'étoient ni ſi bien armés, ni ſi à couvert dans leurs bâtimens: Que ces ſept grands navires qui reſſembloient à des citadelles par leur élevation, & par le nombre de canons qu'ils contenoient, ne pouvoient manquer de contribuer beaucoup à la victoire: D'ailleurs que les Venitiens les ſommoient d'exécuter les conventions: Que ſur la confiance aux promeſſes du Pape & du roi d'Eſpagne, ils ont paſſé tout l'été dans l'inaction, & qu'ils ont laiſſé perdre en attendant leurs alliés, une flote très-floriſſante, & capable de réſiſter ſeule à celle des Turcs: Qu'un plus long retardement porteroit un grand préjudice à leur réputation.
» En effet, ajoûta-t'il, que penſera-t'on de nous, ſi après
» tant de maux que les Turcs nous ont faits, nous ne profitons
» pas d'une occaſion où toutes les forces maritimes de la

CHARLE IX. 1570.

» Chrétienté se trouvent rassemblées. Nos défaites passées
» pouvoient s'imputer à la faute de quelques particuliers ;
» mais aujourd'hui si nous manquons à nôtre devoir, l'infa-
» mie en retombe sur tout le monde Chrétien. Si nous cédons
» aux Turcs, on ne dira pas qu'ils ont été supérieurs par le
» nombre d'hommes & de vaisseaux, puisque cet avantage
» leur a toûjours été propre ; mais qu'ils ont eu plus de valeur
» & de science militaire ; gloire qui jusqu'ici a été réservée
» aux Chrétiens. Quelle honte pour nous ? Je persiste donc,
» ajoûta-t'il, dans mon premier avis, & je me détermine au
» parti qu'éxigent de moi l'honneur, la réputation, l'opinion
» que l'on a de nous, le devoir, la foi & la Religion. Pour-
» rois-je me résoudre à demeurer ici spectateur lâche & desho-
» noré, tandis que les Turcs en devenant les maîtres de Chi-
» pre, causent une perte considerable à la Chrétienté, &
» couvrent d'un opprobre éternel ceux à qui elle a confié ses
» forces ? « Pompée Colonne, & Alvaro de Baçan marquis de Sainte Croix, qui commandoit l'escadre de Naples, furent du même sentiment.

Doria voïant ses artifices sans succès, & qu'il n'avoit de son côté que Jean de Cardonne qui commandoit l'escadre de Sicile, dit qu'il étoit prêt de combattre, & demanda qu'on lui donnât l'aîle droite. Enfin on met à la voile, mais trop tard, pour secourir la place assiégée ; car Mustapha qui pendant long-temps s'étoit contenté de les harceler par de legéres escarmouches, à dessein de les fatiguer & de les obliger à se rendre, fit jetter dans la ville des lettres attachées à des fléches, dans lesquelles il marquoit que jusque-là il n'avoit pas voulu emporter Nicosie d'assaut, afin d'épargner le sang de tant d'hommes, & le sac d'une si grande ville ; mais qu'il n'étoit pas le maître de l'ardeur du soldat, qu'ils songeassent donc au plûtôt à leur sûreté : que le moindre délai seroit suivi de repentir, mais trop tard.

Peu de temps après, c'est-à-dire le trentiéme du mois d'Août, ils attaquerent tout à la fois les quatre bastions qu'ils battoient depuis long-temps, & dont ils avoient rasé les parapets. Le combat fut terrible pendant deux heures, & ne finit qu'avec le jour. Malgré la perte qu'y firent les ennemis, les assiégés dont le nombre diminuoit tous les jours, sentirent

bien

bien que n'aïant point de secours à attendre, ni de la flote Chrétienne, ni de Famagouste, il étoit impossible qu'ils pûssent seuls tenir plus long-temps contre une armée aussi nombreuse. Ils écrivirent donc aux Chefs des Montagnards, & les prierent de leur envoïer dix mille hommes choisis, leur marquant le temps & la maniere d'approcher de la ville, & le signal qu'ils devoient donner pour faire connoître leur arrivée. Mais les lettres furent interceptées par les Turcs, qui ne pouvant les lire, parce qu'elles étoient en chiffre, les attacherent à une fléche, & les renvoïerent dans la place avec d'autres lettres, par lesquelles ils menaçoient de ne donner aucun quartier, si l'on ne capituloit sur le champ. Là dessus les Commandans se trouverent dans une grande perplexité: ils se voïoient sans espérance de secours, & en grand danger d'être forcés, & passés au fil de l'épée. Cependant comme ils ne donnoient point de réponse à Mustapha, il dispose tout pour un assaut général. Après avoir donné quelque temps à ses troupes pour prendre de la nourriture, il les fait marcher en bon ordre vers les quatre bastions attaqués. Les soldats allerent à la bréche avec tant d'impetuosité, que se poussant les uns les autres ils monterent du premier effort jusqu'au haut de ces ouvrages: on y combattit avec une vigueur extrême: on voïoit les Bachas au milieu de leurs troupes les encourager, & faire venir continuellement des hommes frais à la place de ceux qui étoient ou fatigués ou blessés: ce qui dura jusqu'à la nuit. Les ennemis y perdirent beaucoup plus d'hommes que nous; mais par l'état où nous étions, nôtre perte fut plus grande que la leur. Phebo Zappa y périt; & dès le premier choc le comte de Tripoli Officier d'une grande valeur, & très estimé de ses soldats, reçût une blessure dont il mourut peu de temps après.

Mustapha repoussé à ces deux assauts, desespéra d'emporter la place avec ce qu'il avoit de troupes. Il prit donc le parti d'écrire à Piali commandant de la flote, de lui envoyer un renfort; que dès qu'il l'aura reçû, il ne demande qu'un jour pour être maître de Nicosie. Piali, qui ne sçavoit pas quand la flote Chrétienne arriveroit, étoit fâché de dégarnir la sienne; cependant il ne crut pas pouvoir refuser à Mustapha ce qu'il lui demandoit avec tant d'instance, & il detacha cent

CHARLE IX. 1570.

hommes de chaque galere, ce qui faisoit en tout vingt mille hommes, (1) qu'il envoya au camp sous la conduite d'Hali. Ce secours y arriva le huit Septembre.

Le lendemain au point du jour Mustapha fait sortir toutes ses troupes des camps voisins. Le peuple de la ville qui les voit ainsi rassemblés, croit qu'ils se disposent à lever le siege : & la joie commençoit déja à se répandre ; mais quand il s'apperçut qu'on marchoit vers ses murailles, la tristesse & le desespoir prirent la place de cette courte joie. A peine restoit-il quatre mille hommes dans la ville, parmi lesquels il n'y avoit plus que cinq cens Italiens, si fatigués de veilles, de travaux & d'ennui, qu'ils manquoient de force & de courage pour se défendre. Dès le grand matin, Mustapha fait donc avancer ses troupes contre les quatre bastions. Celles qui donnent l'assaut du côté de Podocataro, trouvent les soldats endormis, les tuent presque tous, & se rendent sans peine maîtres de ce bastion. Ceux qui se réveillent assez-tôt pour s'enfuir, se retirent dans un réduit commencé derriere le fort, & soutenus par quelque secours qui leur vient de la ville, ils arrêtent quelque temps l'impétuosité des vainqueurs. Le comte de Rocas, qui logeoit près de là, y accourt ; mais une blessure mortelle le met hors de combat, & tout le reste prend la fuite. Sur le bruit qu'on entend, Dandolo qui étoit de garde à la porte des Salines, & l'évêque de Papho montent à cheval, volent au lieu du combat, visitent tous les corps de garde, exhortent ceux qu'ils rencontrent à faire les derniers efforts. Un moment après l'évêque est tué en repoussant courageusement l'ennemi : Pisani, Bolani, Nicolas Synglitico avec ses deux freres Jerome & le Vicomte Thomas, & Palazzo Maréchal de camp ayant eu le même sort, l'effroi s'empare de tous les cœurs.

La résistance étoit plus vigoureuse aux trois autres bastions & les Turcs y furent repoussés jusqu'à trois fois. Mais comme ils arrivoient continuellement par le Podocataro, & qu'ils s'étoient rendus maîtres du retranchement qui étoit derriére, les habitans inquiets chacun pour leur famille, se retirerent dans leurs maisons pour tâcher de les secourir. Les

(1) Il n'y avoit que 150 galeres, ainsi ce n'est que 15 hommes, ou M. de Thou s'est trompé dans le nombre des galeres.

Italiens qui n'avoient ni femmes ni enfans, combattoient toûjours en desespérés par tout où ils appercevoient l'ennemi. Mais la vûë de leur petit nombre qui ne leur permettroit pas de résister long-temps; & les efforts d'un corps formidable de Janissaires qui tomboient sur eux, les obligérent enfin de se disperser.

Dandolo dans cette extrêmité montra beaucoup plus de vigueur, qu'il n'avoit fait paroître de prévoïance & de soin au commencement de son gouvernement; & il rallia dans la place ce qu'il trouva de troupes. André Pesaro noble Venitien y arrivant dans le même temps l'épée à la main, lui reprocha sa nonchalence, lui dit en colere qu'il étoit cause de la perte de la ville, & pensa le tuer. Le combat fut encore très-vif en cet endroit, & Dandolo l'auroit soutenu plus long-temps, si le bacha d'Alep n'avoit fait amener six pieces de canon. Les Chrétiens ne pouvant plus tenir, se retirérent dans la maison du gouverneur, fermérent les portes, & se préparoient à s'y défendre, lorsque le Bacha leur fit dire par un religieux, que s'ils vouloient cesser de combattre, & se remettre entre ses mains, il leur sauveroit la vie. Dans le temps que le religieux retournoit avec un homme envoyé par Dandolo, les Turcs brisent les portes se jettent dans la maison, tuent tout ce qu'ils rencontrent, le gouverneur même. Alfonse Bragadin, Jean Philippe de Lusignan, Flatro de Flatri, Zanetto de Zores, Hector son fils trouvérent moïen de s'échapper, & de gagner les montagnes.

C'est ainsi que Nicosie fut prise & saccagée après quarante-huit jours de siége, ne manquant encore ni de vivres, ni de munitions de guerre. (1) Tout ce que la cruauté, l'avarice & la brutalité peuvent commettre de plus horrible & de plus infame, y fut exercé sur les hommes, les femmes, les filles & les garçons de condition libre.

Mustapha va assieger Famagouste.

Mustapha laissa deux mille hommes en garnison à Nicosie, dont il donna le gouvernement au bacha Musafer; & après avoir renvoyé à Piali les troupes qu'il lui avoit prêtées, il marcha à Famagouste avec vingt-cinq pieces de canon, tant du sien, que de celui qu'il avoit trouvé dans la ville. Après

(1) Cette circonstance ne s'accorde guere avec ce que l'auteur a dit plus haut, que la ville manquoit de tout, & principalement de vin.

CHARLE IX. 1570.

quatre jours de marche, il arriva le vingt-deux de Septembre devant la place ; & pour intimider la garnison, il fit exposer près des murs la tête de Dandolo attachée au bout d'une pique.

Dès que les habitans eurent nouvelle de la prise de Nicosie, ils firent sortir les bouches inutiles, au nombre de cinq mille personnes, qui s'y étoient réfugiés des bourgades d'alentour. Les Turcs les traiterent avec beaucoup d'humanité, & les renvoyérent dans leurs maisons. Comme ils avoient de l'inquiétude sur les mouvemens de la flote Chrétienne, ils détacherent six galéres legeres sous la conduite de Caccialebin fameux Corsaire. Il alla sur les côtes de Candie, où il sçut par un petit bâtiment Chrétien dont il se saisit, que la flote étoit assemblée, & prête à faire voile du côté de l'isle de Chipre. Il va rejoindre Piali pour l'en informer. Le conseil s'assemble; & Piali n est pas d'avis de hazarder un combat général : Que les Turcs devoient être contens des succès de la campagne, & qu'il ne seroit pas prudent d'exposer sans nécessité, au hazard d'un combat la gloire & les avantages qu'ils avoient acquis. Mustapha & Hali soutenoient au contraire, que l'avis de Piali qui paroissoit sage,étoit bon pour de petits Princes, dont l'interêt doit régler toutes les démarches ; mais qu'un grand Empereur,comme leur maître doit tout rapporter à la gloire. Que celle de Selim perdroit beaucoup,s'ils se retiroient devant la flote Chrétienne qui vient les chercher, & s'ils évitoient le combat qu'elle leur presente. Sur cela Piali fait décharger les galéres des bagages, des gens inutiles, & de tout ce qui n'étoit bon qu'à embarrasser, embarque dessus un bon nombre de soldats, laisse les vaisseaux de charge devant Famagouste, & s'avance jusqu'à Limiso, (1) résolu d'attendre là notre flote, & de la combattre.

Elle étoit partie de Candie le dix-sept de Septembre ; mais il s'éleva en route de nouveaux sujets de dispute entre les généraux du Pape & des Venitiens d'un côté,& Doria de l'autre. Les premiers trouvérent fort mauvais que Doria eût fait mettre son pavillon pendant une nuit : il s'excusa en disant que cette action étoit très-éloignée de l'esprit de division dont on le soupçonnoit : que la nécessité & la crainte d'une tempête

(1) Port de l'isle de Chipre,appellé anciennement Curias.

en étoit la ſeule cauſe. Peu de temps après, la flote du Pape & celle de Veniſe relâcherent à Caſtel-Roſſo. (1) Au lieu de les ſuivre, comme il en avoit ordre, il ſe mit en pleine mer, & dit pour raiſon qu'il étoit fâché que la ſcience de la marine manquât à des Généraux d'ailleurs forts braves : il déſignoit ainſi Colonne, & les généraux Venitiens. Ceux-ci ayant tout lieu de croire que Doria ne faiſoit pas toutes ces difficultés ſans avoir des ordres de Philippe, firent paroître depuis ce tems-là peu de zele pour l'exécution du traité conclu avec ce Prince.

Louis Bembo étant arrivé à Caſtel-Roſſo, leur apprit la perte de Nicoſie. On tint conſeil là-deſſus. Sebaſtien Veniero nommé treſorier général de l'iſle de Chipre, François Duodo qui commandoit les Galeaſſes, & Marc Quirini amiral du golfe de Veniſe, qui avoient droit de dire leur ſentiment, mais non pas de décider, étoient d'avis d'aller en avant : Que puiſqu'on avoit jugé qu'il falloit combattre la flote Turque, la perte de Nicoſie ne changoit rien à cette réſolution, parce qu'on tireroit de la victoire après la perte de cette place, le même avantage qu'on eſpéroit auparavant : Que Nicoſie pourroit être reconquiſe avec autant de facilité, qu'elle avoit été perduë ; & que les Turcs ſeroient obligés, non-ſeulement de lever le ſiege de Famagouſte, mais de ſortir de toute l'iſle. Jerôme Zanne, Sforze, Palavicin, & ſes lieutenans penſoient au contraire qu'il étoit inutile d'aller en Chipre ; qu'il vaudroit bien mieux attaquer Negrepont, ou quelques autres endroits plus à leur bienſéance. Sur cette altercation, ils ſe rendent ſur la Capitane de la flote du Pape. Zanne y déduiſit ſes raiſons en preſence de Colonne, & ſoutint que la priſe de Nicoſie ayant changé l'état des affaires, il falloit changer de deſſein. Doria ravi de cette diviſion, qui l'exemptoit de combattre les avis des Venitiens, ſe contenta de leur propoſer gravement de nouvelles difficultés : Qu'il ne voyoit point de raiſon d'abandonner après la priſe de Nicoſie, leur premier deſſein auquel tout le monde s'étoit rendu : Qu'il ne pouvoit approuver l'avis de Zanne, & de ſes partiſans ſur l'attaque de Negrepont. Dans quelle vûë pouvoit-on attaquer une ville ſituée dans le cœur des Etats du Turc ? combien

(1) Port de l'iſle de Negrepont.

CHARLE IX.

1570.

ſa priſe coûteroit-elle de ſang & d'argent,ſans qu'il fût poſſible de la garder ? Pour moi, ajoûta-t-il, ſi l'on abandonne l'iſle de Chipre, je crois qu'il vaudroit mieux aller attaquer quelque place ſur les côtes de Dalmatie, ou d'Eſclavonie ; parce qu'étant voiſine des Etats du roi d'Eſpagne & des Venitiens, il ſeroit aiſé d'y envoyer du ſecours, en cas que les Turcs tentaſſent de la reprendre. Colonne voyant toutes les chicanes de Doria, & les diviſions des Venitiens, décida qu'il falloit s'en retourner, non qu'il fût en particulier de cet avis : mais parce qu'en l'état où étoient les choſes, il n'y avoit point d'autre parti à prendre.

Séparation de la flote Chrétienne.

Ils partirent donc le vingt & un de Septembre, & allerent juſqu'à l'iſle Scarpato,éloignée de Candie d'environ ving-cinq lieuës.Le lendemain, la mer étant devenuë groſſe & orageuſe, ils furent obligés d'abaiſſer leurs voiles.Toute la flote fut maltraitée & diſperſée ; une des galeres de Veniſe s'entrouvrit, & coula à fond. Ce malheur fut ſuivi d'un autre : les diſputes recommencerent. Doria déclara que la flote du Roi ne leur étant plus d'aucune utilité, il alloit ſe retirer. Les Venitiens le prierent inſtamment de reſter.» Que ſeroit-ce,diſoient-ils, » ſi Piali alloit venir ſur nous après notre ſéparation ? nous » ſommes venus tous enſemble pour ſecourir Chipre;nous de» ſunirons-nous dans le retour, afin qu'après avoir perdu cette » iſle,nous nous expoſions nous-mêmes à périr,au préjudice de » notre honneur,& de l'interêt de ceux qui nous ont envoyés » dans ces mers?« Doria ne céda point,& après une longue altercation entre Colonne & lui, ces deux eſprits peu unis auparavant, s'aigrirent à tel point, que ne pouvant convenir de rien, ils ſe retirerent l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Colonne & les Venitiens allerent enſemble à Candie où Doria les ſuivit, quelques jours après ; c'étoit vers le comencement d'Octobre. Ce fut là qu'il prit congé d'eux, & s'en alla en Sicile. Marc Quirini & Louis Martinengo ſe chargerent de mener du ſecours à Famagouſte ; mais la peſte qui continuoit toûjours, & les diviſions des chefs furent cauſe que cette réſolution s'exécuta lentement.

Zanne laiſſa deux mille hommes à Candie ſous le commandement d'un Calabrois nommé Moretto, & paſſa dans l'iſle de Corfou. Pour Colonne, ayant réduit ſes onze galeres à

cinq, à cauſe des ravages que la peſte avoit faits dans ſon eſcadre, & ayant rendu aux Venitiens ſix corps de vaiſſeaux qu'ils lui avoient prêtés, il s'en retourna avec la gloire d'avoir rempli glorieuſement tous les devoirs de l'emploi qu'on lui avoit confié. Mais ſa navigation fut malheureuſe ; car comme il paſſoit vis-à-vis des montagnes de la Chimere (1), redoutables par les naufrages fréquens qui y arrivent, le tonnerre tomba ſur la Capitane & y mit le feu. Un autre de ſes vaiſſeaux pouſſé par le vent à la côte de Raguſe, échoüa ſur le ſable & ſe briſa : tout ce qu'il put faire, fut d'enlever promptement ſa charge & d'y mettre le feu, de peur que les Turcs n'en profitaſſent. Ainſi il ne lui reſta que trois galeres, avec leſquelles il eut beaucoup de peine à gagner l'Italie. Dès qu'il y fut arrivé, il s'en alla à Rome par terre.

Les ennemis n'ayant plus rien à craindre de notre flote, qui avoit abandonné la mer, ſongerent à ſe ſéparer. Piali avoit laiſſé douze galeres ſous les ordres d'Amat-Rais pour la ſûreté de l'iſle de Chypre, & mis à la voile avec le reſte, afin de pourſuivre la flote Chrétienne : mais n'ayant pû la joindre, il prit la route de Conſtantinople pour y faire les recruës dont il avoit beſoin. Le quatriéme Novembre il rencontra les deux galeres d'Angelo Suriano & de Vincent Mario Priuli au-deſſus de Pario, une des iſles de l'Archipel. Le combat fut vif & ſanglant. Priuli envelopé par cinq galeres ennemies, ſe défendit juſqu'à la derniere extrémité, & fit un grand carnage des agreſſeurs : mais il fut enfin accablé par le nombre & tué. Suriano échapa avec beaucoup de peine, & arriva heureuſement à Candie quatre jours après.

Siége de Famagouſte remis au printemps.

Cependant Muſtapha qui étoit demeuré devant Famagouſte, ayant jugé à propos de remettre le ſiége au printemps ſuivant, & de reculer ſon camp à une lieuë de la ville, les habitans firent une ſortie, & renverſérent tous les forts qu'il avoit conſtruits. Les Turcs étant venus les charger, il y eut pendant cinq heures un combat très-opiniâtré, où les ennemis perdirent beaucoup de monde. Il reſta de leur côté trois cens hommes ſur la place, ſans compter un grand nombre de bleſſés & de priſonniers. Les Chrétiens n'y perdirent que dix hommes. Mais la perte la plus grande que firent les Turcs,

(1) Ce ſont les Acroceraunia des anciens.

fut celle d'un galion que Mustapha envoyoit en present au Grand-Seigneur, & qu'il avoit chargé d'étoffes précieuses, & d'un grand nombre de prisonniers de grande distinction. On tient pour constant que ce fut une femme de qualité qui mit le feu aux poudres, pour se délivrer des insultes & des outrages auxquels son esclavage l'exposoit tous les jours.

Les assiégés résolurent d'envoyer à Venise solliciter un prompt secours. Comme les Turcs étoient maîtres du païs, le voïage exposoit beaucoup celui qu'on députeroit. Mais Ragazzoni évêque de Famagouste voulut bien se sacrifier pour le salut commun. Il s'embarqua sur une galere; & étant sorti du port à la faveur de la nuit, il arriva heureusemenr à Venise.

Voilà ce qui se passa entre les Chrétiens & les Turcs pendant cette campagne. Elle fut d'autant plus funeste aux Venitiens, qu'en leur enlevant Chypre presque entiere, elle les fit entrer en défiance de la sincerité du roi d'Espagne. Ils se persuadérent que ce Prince ne cherchoit qu'à sauver les dehors, & qu'ils n'en tireroient aucun secours réel. C'est ce qui les rendit indifférens pour la ligue qu'on négocioit: & malgré les grandes dépenses qu'ils faisoient, on vit bien qu'ils ne travailloient pas avec ardeur pour la cause commune.

1571. Au commencement de l'année suivante, ceux qui étoient chargés de conduire du secours à Famagouste, choisirent huit cens hommes des meilleures troupes, & les embarquérent sur trois vaisseaux de charge avec toutes sortes de provisions de guerre: ce convoi fut escorté par 16 galeres, dont la chiourme étoit bien complete. On donna le commandement de cette petite flote à Jerôme Quirini, parce que Sebastien Veniero, qui avoit la Lieutenance générale de l'isle de Chypre, étoit resté dangereusement malade dans l'isle de Créte. Quirini eut un temps si favorable, qu'il arriva aux cotes de Chypre en huit jours. Après avoir jetté le secours dans Famagouste, il chassa la flote Turque du golfe de Costanza où elle étoit à l'ancre;& l'ayant canonnée tout le jour, il coula à fond trois de ses galeres, & obligea les neuf qui restoient, à prendre la fuite à la faveur d'une nuit obscure. Il prit encore depuis deux bâtimens chargés de provisions pour les Turcs, & les brûla, ruina tous les forts que les ennemis avoient aux environs,

environs, & se retira ensuite au port de Candie.

CHARLE IX. 1571.

Zanne commandant de la flote Venitienne déposé. Veniero mis à sa place.

Dans ce tems-là les Venitiens casserent Zanne, parce que contre l'ordre qu'il avoit, il étoit revenu sans attaquer la flote des Turcs; & ils nommérent à sa place Sebastien Veniero. Zanne fut mis en prison, & condamné à se justifier dans les liens: mais la mort vint à propos le tirer de cet embarras. Comme Veniero étoit un esprit boüillant & qui ne cherchoit que les combats, on prit un parti sans exemple jusqu'alors; ce fut d'associer au généralat Augustin Barbarigo, pour temperer par sa maturité le courage trop impétueux de son collégue. On nomma pour Commissaires généraux de la flote Zacharie Salomon, & Jerôme Quirini, qui venoit d'acquerir de la gloire par le secours qu'il avoit heureusement conduit à Famagouste. L'on donna à Nicolas Donato deux bâtimens de charge, sur lesquels on avoit embarqué une grande provision de tout ce qui peut être utile à soutenir un siége, pour les transporter à Famagouste. Il mit à la voile aussi-tôt, & se rendit à Candie, où il apprit que la flote Turque étoit en mer, & qu'elle étoit répanduë dans toutes les mers des environs. Sur cela jugeant qu'il y avoit beaucoup de danger à prendre la route de Chypre, il s'amusa mal-à-propos dans les ports de Candie, & perdit l'occasion de porter à Famagouste un secours, qui à ce qu'on croit auroit pû sauver cette place. On lui en fit un crime capital dans la suite, & on l'obligea de plaider sa cause enchainé: mais soit par faveur, soit par la force de ses moyens justificatifs, il fut renvoyé absous.

Veniero ayant reçu la nouvelle de sa promotion, s'embarque sur le champ pour Corfou. Dès que Barbarigo lui eut remis l'armée qu'il commandoit depuis le départ de Zanne, il ne songea qu'aux préparatifs qu'il jugea nécessaires pour cette guerre. Selim de son côté commençoit à agir. Pour obliger la République à diviser ses forces, il envoya le bacha Achmet en Albanie avec une armée de soixante & dix mille hommes, qu'il rassembla de toutes les provinces voi nes. Achmet ayant jetté l'épouvante dans la Dalmatie & dans l'Albanie, mit le siége devant Dulcigno ville maritime d'Albanie.

Piali étoit retenu à Constantinople par maladie, ou pour quelque autre cause que nous ignorons: mais Hali en partit

CHARLE IX. 1571.

avec une flote de quarante galéres, vint aborder à Chio au mois d'Avril, & fut ſuivi peu de jours après par le reſte de la flote que commandoit le bacha de Negrepont. Ils tirerent une partie des garniſons de toutes les places de l'Archipel, & les embarquerent ſur leurs vaiſſeaux. Selim ordonna au bacha Pertau de les joindre, & de faire tout ſon poſſible pour trouver la flote Chrétienne & l'attirer au combat. Hali s'avança juſqu'en Chipre, y débarqua les troupes & les munitions deſtinées pour l'armée de terre, & laiſſant vingt-trois galéres ſous les ordres de Rapamath pour veiller à la défenſe de l'iſle, il mit à la voile ſur la fin de Mai avec ce qui lui reſtoit de vaiſſeaux, & vint en diligence rejoindre Pertau, pendant que Muſtapha ſe diſpoſoit à aſſiéger Famagouſte avec les troupes de la derniere campagne, renforcées par les nouvelles que Selim lui avoit envoyées depuis peu, & celles que l'eſpérance du butin avoit attirées dans ſon camp.

La ligue ſacrée concluë à Rome.

Cependant la ligue entre les Princes Chrétiens, commencée dès l'année précédente, & traverſée chaque jour par de nouvelles difficultés, avoit bien de la peine à réüſſir, malgré les inſtances du Pape, qui envoyoit des Nonces à toutes les Cours pour en preſſer la concluſion, & qui déclaroit que, s'il étoit néceſſaire, il s'embarqueroit lui-même, & ſe trouveroit en perſonne au milieu des combats. A la fin elle fut concluë au Vatican par quatre Cardinaux délegués, qui s'aſſembloient chez Michel Bonelli Cardinal Alexandrin : ces Cardinaux étoient Jean Moron doyen du ſacré College ; Charle Graſſi, qui étant venu à mourir fut remplacé par Paul de la Chieſa ; Jean Aldobrandi ; & Michel Bonelli, chez qui l'aſſemblée ſe tenoit. On convint d'abord de former cette ligue ſur le modele de celle qui fut faite du temps de Paul III. c'eſt-à-dire, qu'elle ſeroit perpétuelle, & non limitée à un certain temps ; parce que, diſoit-on, la limitation à un certain temps ſeroit de mauvais augure, ſi ce temps étoit long ; & de peu d'effet ſur l'ennemi, ſi le temps étoit court. Le ſecond article fut qu'on entretiendroit une flote de deux cens galeres & de cent vaiſſeaux de charge, cinquante mille hommes de pied & quatre mille chevaux. Mais quand il fallut convenir d'un Généraliſſime, on diſputa long-temps avec beaucoup d'aigreur & de vivacité. On nomma d'abord Emmanuel Philbert duc de

Savoye : mais comme il étoit nouvellement rétabli dans ſon ancien domaine entouré de Proteſtans, & qu'il ne pouvoit s'en éloigner ſans péril, Philippe fit ſi bien que le commandement fut déferé à Jean d'Autriche ſon frere bâtard, qui depuis peu avoit eu la gloire de terminer heureuſement la guerre de Grenade. Il y eut encore plus de difficulté pour décider à qui appartiendroit le pouvoir de nommer un Lieutenant pour commander en l'abſence de Dom Jean d'Autriche. Les procureurs de Philippe prétendoient que cette nomination appartenoit de droit à Dom Jean : mais les Venitiens craignoient que les Eſpagnols ne vouluſſent mettre à la tête de la flote confédérée Jean André Doria, également ſuſpect & odieux au Sénat ; & ils croyoient que n'oſant le propoſer ouvertement, on prenoit ce détour pour y parvenir. Dans cette perſuaſion ils s'oppoſoient de toutes leurs forces à la demande des Eſpagnols. Cependant pour ne point retarder la concluſion d'une affaire ſi importante, ils s'en remirent à la volonté du Pape, en qui ils connoiſſoient une fermeté infléxible à ne rien relâcher de ſes droits. Ils ne ſe trompérent pas : car il déclara nettement qu'il mourroit plûtôt, que de ſouffrir que ſous ſon pontificat on portât le moindre préjudice à la dignité de ſon ſiége ; & il écrivit là-deſſus d'une maniere très-vive à Philippe II. Ce Prince voulut bien céder à la vivacité de ce vieillard, dont il reſpectoit la piété, ſans néanmoins donner atteinte à ſon droit:ainſi il nomma au Pape trois ſujets; ſçavoir, Louis Requeſens, Jean-André Doria, & Marc Antoine Colonne, pour avoir le commandement des forces de terre & de mer en l'abſence de Dom Jean; & le Pape choiſit Colonne.

Cette difficulté levée, les Eſpagnols en firent naître de nouvelles, ils vouloient qu'on fît en général une ligue ſacrée contre l'ennemi du nom Chrétien. Leur vûë par cette derniere demande étoit de faire renoncer à faire la guerre en Orient, & de la porter en Afrique. Ce fut une nouvelle ſource de diſputes entre ces eſprits défians & ſoupçonneux. Les Venitiens dirent nettement que cette ligue leur ſeroit plus funeſte qu'utile, ſi l'on emploïoit à envahir les biens d'autrui, des forces deſtinées pour arracher le leur des mains du Turc, & recouvrer l'iſle de Chipre, dont il avoit envahi une partie : Que ce ſeroit expoſer à la merci de l'ennemi leurs provinces dénuées

de troupes. Les Eſpagnols ſoutenoient au contraire qu'il falloit faire marcher ces forces contre Tunis, Tripoli & Alger, villes tributaires des Turcs, qui étoient à l'égard de l'Eſpagne comme un ulcere interne qui rongeoit continuellement ſes côtes : Que ſans cette condition, les Eſpagnols ne devoient pas être contens;& qu'il étoit juſte que ceux qui contribuoient le plus à la ligue,&qui fourniſſoient tant d'hommes & d'argent, fuſſent les premiers à en tirer le profit. Le Pape craignant que toutes ces chicanes des Eſpagnols n'obligeaſſent les Venitiens à ſe détacher d'avec eux, ſe chargea d'accommoder ce different. Pour cet effet, il dépêcha Pompée Colonne en Eſpagne avec des pouvoirs très-amples, & lui donna ordre de traiter directement avec le Roi,& de trancher court ſur les toutes difficultés, que ſes agens ſuſcitoient de jour en jour. Il lui ordonna de plus, que lorſque le traité ſeroit conclu, il demandât avec inſtance que Dom Jean partît ſur le champ, & que le Roi ſollicitât l'empereur Maximilien, & le roi de Pologne à entrer dans la ligue.

Dès que Colonne fut arrivé en Eſpagne, il propoſa au Roi ce dont il étoit chargé. Philippe répondit que ſon zele pour la religion étoit aſſez connu de tout le monde, par la guerre qu'il ſoutenoit contre les hérétiques des Païs-bas avec des dépenſes énormes, & un ſuccès fort douteux : Qu'il auroit pû épargner ces dépenſes, & n'avoir point de guerre en Flandre, s'il avoit voulu leur accorder quelque choſe ſur l'exercice de leur religion :Qu'il pouvoit ſous prétexte de cette guerre s'excuſer d'entrer dans la ligue contre le Turc ; mais que quand il s'agiſſoit de la Religion, il comptoit pour rien tout autre interêt : Qu'outre ſes galeres qui étoient prêtes, il avoit raſſemblé de tous côtés un très-grand nombre de vaiſſeaux de charge, & de bâtimens de tranſport:Qu'il avoit levé dix mille Allemans, huit mille Eſpagnols, & autant d'Italiens, & qu'il enverroit inceſſamment D. Jean d'Autriche en Italie : Mais qu'il appréhendoit que tous ces grands préparatifs ne s'en allaſſent en fumée, parce qu'il ne pouvoit ſe perſuader que les Venitiens agîſſent de bonne foi : Qu'il connoiſſoit depuis long-temps leur éloignement pour la guerre, & qu'il ſçavoit de bonne part qu'ils ne ceſſoient point de négocier leur paix particuliere avec le Turc : Qu'il alloit ſans ceſſe des couriers de

l'un à l'autre Etat, & qu'il y avoit apparence qu'ils ne faisoient semblant de vouloir entrer en cette ligue, que pour faire leur paix avec Selim à des conditions plus avantageuses: Qu'à l'égard de l'Empereur, on ne pouvoit pas douter de sa bonne volonté, mais qu'il n'étoit guere en état de résister à un si puissant ennemi: Qu'ainsi il étoit de sa prudence de ne pas l'irriter mal à propos par une déclaration de guerre: Que s'il le consultoit à ce sujet, il se donneroit bien de garde de l'y engager, & qu'il croïoit que le Pape seroit le premier à l'en dissuader.

Colonne étant retourné à Rome avec cette réponse, il s'éleva de nouvelles difficultés, non du côté des Espagnols, mais de la part du Pape, qui pressoit tant la conclusion de cette affaire; en voici le sujet. Dans la ligue qui fut faite avec Charle-Quint, ce Prince se chargea de payer la moitié des frais, les Venitiens les deux tiers de l'autre moitié, & le Pape payoit le reste. Dans celle-ci, le Pape disoit que le tresor du St. Siege étoit tellement épuisé, qu'au lieu du sixiéme qu'il fournissoit dans la premiere ligue, il ne pourroit dans celle-ci payer que le tiers de ce sixiéme, & que Philippe & les Venitiens devoient s'engager pour le surplus à proportion de leur quote-part. Michel Suriane, à qui on avoit donné pour adjoint Soranzo, se récria fort contre cette prétention: Que le Sénat d'abord ne vouloit payer que le quart: mais qu'il s'étoit enfin rendu aux instances qu'on lui faisoit, & qu'il avoit consenti à un tiers: Qu'il étoit ridicule que le Pape prétextât le défaut d'argent: Que personne au monde n'avoit tant de facilité que lui pour en avoir: Qu'il n'y a point de tribut dans l'univers, qui en produise autant qu'il peut en amasser d'un trait de plume. Moron répondoit à cela, que réellement les revenus du Pape étoient fort diminués depuis qu'on avoit enlevé au patrimoine de l'Eglise Parme & Plaisance, les deux plus riches villes de la Lombardie; & qu'à bien compter, le Pape ne contribuoit pas moins que les autres confédérés; puisqu'à l'occasion de cette guerre, il leur avoit permis de lever sur le clergé des décimes & des impositions, qu'il pouvoit prendre comme lui appartenant en propre, ayant sur ces sortes de biens les mêmes droits que les Princes sur les biens profanes. Enfin après de longues & vives contestations les Venitiens se rendirent, & se chargerent de payer deux

CHARLE IX. 1571.

cinquiémes de ce suplément, & Philippe les trois autres.

Après ces conventions, le Pape, & les puissances confédérées se rendirent le septiéme de Mars, jour de St. Thomas d'Aquin, dans l'église de la Minerve, pour y signer l'alliance après la messe solennelle, & la publier ensuite avec les cérémonies accoutumées. Le cardinal de Granvelle, ennemi déclaré des Venitiens, cherchant à accrocher par quelque endroit l'affaire, qui venoit d'être terminée, publia un écrit, par lequel il déclaroit au nom du roi d'Espagne, que ce Prince ne pourroit fournir cette année que soixante & dix galeres, & qu'il demandoit tout le mois de Mai pour les mettre en état de partir. Tout le monde demeura saisi & immobile à cette déclaration, sur-tout les ambassadeurs de Venise, qui voyoient bien que l'unique but des Espagnols étoit de faire échoüer une ligue, dans laquelle ils ne pouvoient refuser d'entrer sans se deshonorer ; parce qu'il étoit certain que s'il n'y avoit aucune espérance de sauver, ou de reprendre le roïaume de Chipre, la ligue s'en iroit d'elle-même en fumée. Ainsi ils dirent qu'ils écriroient au Sénat, & qu'ils attendroient ses ordres. Cette nouvelle portée à Venise commença à ralentir les plus zélés pour la ligue : & les plus opposés à cette guerre, comme Louis Mocenigo doge de Venise & quelques Sénateurs, saisirent cette occasion pour faire entrer dans leurs sentimens ceux que cet incident avoit déja ébranlés. Dans cette vûë ils exagererent par des discours très-spécieux les chicanes perpétuelles des Espagnols ; mais ce qui fortifia beaucoup leur parti, fut que le Vizir Mahomet, qui avoit toûjours été très-ami de la République, leur faisoit espérer qu'on pourroit négocier la paix avec Selim à des conditions raisonnables. La plus grande partie de la ville écoutoit si volontiers ces propositions, qu'on résolut d'envoyer à Constantinople Jacque Ragazzoni, qui connoissoit parfaitement cette Cour, sous prétexte de traiter de l'échange de ce qui avoit été pris de part & d'autre pendant la guerre ; mais en effet pour traiter de la paix, s'il y trouvoit jour.

Cette négociation secrette changea entierement la face des affaires : les Venitiens qui auparavant pressoient la conclusion de la ligue, & le secours des confédérés, commencerent à tirer les choses en longueur, à faire naître des retardemens,

à chercher des prétextes. Le Pape s'appercevant que leurs Ambaſſadeurs recevoient très-foiblement ſes avis, & qu'ils ne s'y rendoient qu'avec beaucoup de peine, crut qu'il falloit envoyer à Veniſe un homme d'autorité, également inſtruit dans l'art de la guerre, & dans celui de conduire une négociation importante, pour guerir les eſprits ulcérés, & mener à une heureuſe fin une affaire où il ſe trouvoit tant de difficultés à vaincre, & tant d'interêts à concilier. Il jetta les yeux ſur M. Antoine Colonne, qui ſur le champ ſe rendit à Veniſe. Ayant été introduit dans le Conſeil ſouverain, il exhorta vivement les Sénateurs à ne pas s'oppoſer ſeuls à une affaire dont le ſuccès étoit ſi proche, & qui n'étoit entrepriſe que pour eux. Il excuſa même l'écrit de Granvelle, & aſſura que le mal n'étoit pas ſans remede : Que la flote ſeroit compoſée du même nombre de galeres, dont on étoit convenu par le traité ; pourvû que les Venitiens qui avoient des vaiſſeaux, ſuppléaſſent ce qui manqueroit au contingent des Eſpagnols : Que dans ce cas, il étoit garant que Philippe rembourſeroit ce ſurplus de dépenſe.

Après que Colonne eût fait valoir ces raiſons avec autant de force que de dignité, un Sénateur ſe leva pour les réfuter. Il parla avec beaucoup de liberté, & fit voir que les Venitiens ne pouvoient ſans un péril manifeſte perſiſter dans une ligue, qu'on devoit regarder comme imparfaite, & que les Eſpagnols commençoient déja à éluder par de mauvaiſes chicanes: qu'il leur étoit bien plus avantageux de ſonger à un accommodement avec le Turc dans le tems que leurs forces étoient entieres, & de prendre ſagement & de bonne heure un parti ſi ſalutaire, ſans attendre que la ſuite de la guerre les réduiſît à la néceſſité de demander la paix. Colonne ſe leva pour lui répondre, & montra par de bonnes raiſons, qu'après la perfidie qu'ils venoient d'éprouver de la part de Selim, ils ne pouvoient plus compter ſur aucun traité avec ce Prince : Que les Turcs étant beaucoup plus puiſſans qu'eux & par terre & par mer, ils ne devoient pas ſe flater de pouvoir leur réſiſter avec leurs propres forces : Qu'ils devoient donc renoncer à des conſeils timides, & ne penſer plus qu'à les attaquer vigoureuſement pour venger les outrages qu'ils en avoient reçûs, & repouſſer en Aſie cet ennemi qui s'affermiſſoit de plus

CHARLE IX. 1571.

en plus jusque dans le cœur de l'Europe: Que s'ils y réüssissoient, l'Empereur dont les Etats ne sont pas moins exposés à l'avidité du Turc, que ceux de Venise; mais qui demeure en repos, parce qu'il se défie de la solidité de cette ligue, ne manquera pas d'y entrer dès qu'il pourra le faire avec quelque sûreté: Qu'on ne doit pas douter même, que si Jean Sigismond prince de Transylvanie venoit à mourir, les droits respectifs de l'Empereur & du Turc sur sa succession, n'allumassent bien-tôt la guerre entre eux.

Les Venitiens insistant toûjours pour que Philippe fournît le nombre de galeres qu'il avoit promis, Colonne garantit qu'il en donneroit quatre-vingt; qu'à l'égard du reste, les Venitiens n'avoient qu'à prêter les corps des vaisseaux, dont ils avoient une grande quantité, & que le roi d'Espagne fourniroit la chiourme: Qu'il avoit déja donné ordre qu'on la rassemblât dans les roïaumes de Naples & de Sicile, comme le marquoit expressément cet écrit du cardinal de Granvelle, qui les avoit tant irrités: Qu'à l'égard de la dépense, on devoit compter sur la parole de Philippe, & qu'il ne seroit pas honnête aux Venitiens d'exiger qu'un si grand Roi donnât caution de ce qu'il promettoit.

Les Venitiens demandoient encore que les alliés entrassent à proportion de leur cotte-part dans les frais extraordinaires qu'ils seroient obligés de faire, dès qu'une fois la guerre seroit commencée; parce qu'outre les dépenses énormes de leur flote, ils auroient plus de places à fortifier, & plus de garnisons à entretenir, que durant la paix. Leur demande paroissoit raisonnable; le Pape fut d'avis d'en remettre l'examen à un autre tems, de peur que ce nouvel incident ne réveillât les disputes, qu'on avoit eu tant de peine à assoupir; & il donna parole qu'il jugeroit en leur faveur.

Après de grandes contestations, l'affaire fut proposée au conseil des Pregadi en presence du Doge, & il fut résolu que l'on continueroit les négociations avec le Turc, que c'étoit l'unique parti qui fût sûr, & qu'en attendant le succès, tout resteroit en entier; qu'on ne romproit point les conférences pour la ligue; mais qu'on tireroit la conclusion en longueur par les allées & venuës des couriers & par les mêmes artifices qui avoient si bien réussi jusqu'alors aux agens du roi d'Espagne.

Le

Le Doge demanda que ce parti fût approuvé par les suffrages de tout le Sénat : mais Paul Tiepolo ayant obtenu la permiſſion de parler, fit un long diſcours pour prouver qu'il falloit s'en tenir à la ligue : Que la défiance & la haine des Venitiens contre les Eſpagnols, les ruſes de ces peuples, leur peu de fidélité dans l'exécution des traités ne devoient point les obliger à s'en départir : Qu'il étoit même de l'honneur de la République, qui avoit la plus puiſſante marine & les plus beaux arſenaux de l'univers, de ne pas donner occaſion de croire que ce n'étoit pas les forces qui lui manquoient, mais le courage : Que ce parti étoit abſolument néceſſaire pour mettre la République à couvert des prétentions d'un ennemi également redoutable & ambitieux : & que ſi Selim venoit à s'appercevoir que les Venitiens comptent aſſez peu ſur leurs propres forces, pour n'être pas raſſurés par l'alliance avec les plus grands Princes, on devoit s'attendre chaque jour à de nouvelles demandes toutes plus injuſtes les unes que les autres. Il montra enſuite combien il étoit honteux d'acheter la paix, & de recevoir la loi du plus ſuperbe de tous les maîtres : au lieu que s'ils ſçavoient ſe ſervir & de leurs forces, & de celles des Princes leurs alliés : ils ſeroient en état de la lui faire.

Comme le Sénat paroiſſoit ébranlé de ces raiſons, un des partiſans de la paix, appellé Nicolas de Ponte, à qui ſon âge, ſes belles actions, ſa prudence, ſon rare ſçavoir & ſon éloquence avoient acquis une grande autorité dans les conſeils, parla vivement contre ce qu'avoit dit Tiepolo, afin d'en empêcher l'effet. » Ceux, dit-il, qui nous conſeillent » la ligue ſont attaqués de deux maladies, qui renverſent » toutes les Republiques, l'ignorance de leur état, & de ce- » lui de l'ennemi à qui ils ont affaire ; au lieu que les ſages » meſurent leurs projets & leurs entrepriſes ſur leurs forces. » Il eſt étonnant que nous ne connoiſſions pas encore les arti- » fices des Eſpagnols, après avoir éprouvé dans le premier » traité les effets de leur vanité, & le peu de cas qu'ils font » des conventions les plus ſolemnelles, ſans colorer du moin- » dre prétexte l'inexécution de leurs promeſſes. Et quand il a » été queſtion de régler les conditions de cette ſeconde ligue, » n'avons-nous pas eu des preuves évidentes de leurs artifices,

CHARLE IX. 1571.

» & de leurs fourbes ? N'eſt-il pas évident que quand la ligue » ſera bien cimentée, & que nous ſerons engagés dans la » guerre contre le Turc, ils feront enſorte de retirer de l'O- » rient toutes les forces des conféderés, pour les employer » contre Alger, Tunis & Tripoli, qui ſont ſous leurs yeux, » ſans ſe ſoucier des malheurs où ils expoſeront la Chrétienté? Il parla enſuite du commerce, dont la décadence alloit ruiner la fortune d'un grand nombre de citoïens, qui dans la paix faiſoient l'ornement de la Republique, & ſa meilleure reſſource dans des temps malheureux. Par toutes ces raiſons il conclut qu'il falloit ſuivre l'avis des Magiſtrats, qui vouloient la paix; mais le ſentiment de s'en tenir à la ligue & de ne plus ſonger à negocier la paix, l'emporta; en ſorte que le vingt-cinq de Mai la ligue perpetuelle offenſive & défenſive entre le Pape Pie V. Philippe II. roi d'Eſpagne, & Loüis Mocenigo doge de Veniſe, fut ſignée contre le Turc, non ſeulement pour les états qu'il poſſede par lui-même, mais encore pour les villes d'Alger, de Tunis & de Tripoli, qui relevent de ce Prince. L'on convint de plus que ſi dans une année, où il n'y auroit point d'entrepriſe qui intereſſât tous les conféderés, le roi d'Eſpagne faiſoit paſſer une armée en Afrique, les Venitiens ſeroient obligés de lui fournir cinquante galéres bien armées : & que toutes les fois que la Republique feroit quelque entrepriſe dans le Golfe Adriatique depuis Valona juſqu'à Veniſe, l'Eſpagne ſeroit tenuë de lui en fournir un pareil nombre.

On régla la quantité des vaiſſeaux & des troupes ſur le pied que nous l'avons dit ci-devant, & il fut ordonné que toutes ces troupes ſe trouveroient prêtes tous les ans dans la mer d'Orient ſur la fin de Mars ou au commencement d'Avril, & qu'au mois d'Octobre de chaque année les Conféderés détermineroient à Rome le projet de la campagne ſuivante, & les forces qu'on y emploïeroit; que le Pape ſeroit juge de tous les différens qui naîtroient à l'occaſion de cette ligue, & qu'on ſeroit obligé de s'en tenir à ſa déciſion. On reſerva des places honorables pour l'Empereur, & pour les rois de France & de Portugal, s'ils vouloient y entrer. On arrêta auſſi que les troupes des Conféderés & de leurs ſucceſſeurs, ne feroient aucun tort à la republique de Raguſe, ni à tout

ſon territoire, ſi le Pape n'en ordonnoit autrement pour de bonnes raiſons, & que nul des Confédérés ne pourroit entrer en aucune négociation de paix ou de tréve avec le Turc, que de la connoiſſance & du conſentement de tous les autres.

Le traité étant ratifié, on en publia un autre le onziéme de Juin qui étoit ſous ſeing privé. Par celui-ci Philippe s'engageoit d'avoir dans le mois de Mai quatre-vingt galéres toutes équipées dans le port d'Otrante. On avoit auſſi reglé ce que chacun contribueroit pour ſa part.

Dans le même temps on tint conſeil à Veniſe ſur les ordres que l'on donneroit aux Généraux; car cette Republique ne donne jamais la carte blanche à ceux qui commandent ſes armées; les pouvoirs qu'on leur confie ſont toûjours limités, & il leur eſt défendu ſous de très-grandes peines de paſſer outre. On ne peut nier que cette précaution ne ſoit très-ſage & très-ſalutaire dans un Etat ariſtocratique; mais d'un autre côté elle fait ſouvent perdre de très-belles occaſions. Il y fut réſolu unanimément qu'il falloit hazarder une bataille; que la victoire qu'on avoit lieu d'eſpérer, les délivreroit pour toûjours des dépenſes auſquelles ils ſe voyoient obligés pour des nouvelles levées, pour des garniſons, & pour l'armement d'une flote ſi nombreuſe : Que c'étoit l'unique moïen de terminer une guerre, dont la durée ſeroit auſſi ruineuſe pour la Republique, qu'elle paroiſſoit ſouhaitée par l'Eſpagne : Qu'il ne falloit point agir ici mollement, & comme à regret : Que la promptitude gâte quelquesfois les affaires; mais que dans les circonſtances preſentes, c'eſt le ſalut de l'Etat.

On dreſſa ſur cet avis l'Arrêt du Senat, par lequel il eſt ordonné à Veniero de ne laiſſer échapper aucune occaſion de combattre, même avant que les flotes alliées l'euſſent joint, à moins que la flote ennemie ne fût ſi ſupérieure à la ſienne, qu'il ne pût la combattre ſans une témérité extrême. Le Pape donna les mêmes ordres à Colonne. S. S. envoïa en même-temps à l'Empereur le Cardinal Commendon, homme très-propre à manier les affaires les plus délicates, & qui connoiſſoit parfaitement les interêts de l'Allemagne. Il étoit chargé de paſſer de la Cour de Vienne à celle de Pologne, parce qu'il connoiſſoit à fond les intentions du roi

CHARLE IX. 1571.

Sigiſmond Auguſte. Il devoit exhorter ces deux Princes à entrer dans une ligue ſi avantageuſe & même ſi néceſſaire. Paul Odeſcalchi évêque de Penna eut en même-temps ordre du Pape d'aller demander du ſecours à tous les Princes d'Italie ; mais à peine pût-il en obtenir de quoi payer cinq mille hommes de pied.

Le Pape donna au Cardinal Alexandrin (1) ſon neveu une légation plus honorable que celle d'Odeſcalchi, & dont il attendoit plus d'avantages que de toutes les autres : c'étoit auprès de Philippe II. d'où il devoit paſſer à la Cour de Portugal, & enſuite à celle de France.

Siége de Famagouſte.

Pendant toutes ces négociations, Muſtapha Généraliſſime des troupes qui étoient dans l'iſle de Chypre, aïant fait venir quinze pieces de canon de Nicoſie, quitta le camp où ſon armée avoit paſſé l'hyver, & s'approcha de Famagouſte pour en faire le ſiége. Il ſe poſta dans un endroit qui regarde l'orient, & qu'on appelle communément Precipola, où il fit le quinze d'Avril la revûë de ſon armée. Après avoir formé un camp qui avoit quatre mille pas, il travailla à ſe fortifier, releva tous les retranchemens que les Chrétiens avoient raſés, & fit creuſer un nouveau foſſé. Il emploïa à ces travaux quarante mille pionniers qui travailloient nuit & jour.

La ville de Famagouſte s'appelloit autrefois Salamine ; d'autres la prennent pour l'ancienne Tamaſſus ; d'autres encore pour Arſinoé. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt de toutes les villes de Chypre celle où il ſe fait le plus de commerce. Elle eſt ſituée à l'extrêmité de l'iſle qui regarde la Syrie, & elle a du côté du nord un port très-ſpatieux, formé par un banc qui tient à la terre du côté du midi, & qui s'étendant vers la mer de la longueur de mille pas, eſt élevé au-deſſus de l'eau juſqu'à la moitié de cette étenduë, & caché enſuite ſous l'eau juſqu'à ſon extrêmité : cette partie qui eſt ſous l'eau ſe recourbe un peu vers la terre, & va plus loin que la ville. Ce banc par la moitié eſt coupé d'un autre banc plus court, auſſi ſous l'eau, & qui va droit à la citadelle bâtie ſur le bord de la mer ; & il s'en approche tellement vers le milieu de la longueur de la ville, qu'il rend l'entrée du port très-étroite. Les deux pointes qui ferment le port ſont d'un côté ce banc

(1) Michel Bonelli fils d'une ſœur de Pie V.

même, fortifié d'un château à ſon extrêmité, & de l'autre un baſtion tenant à la citadelle, avançant un peu dans la mer, enſorte que les vaiſſeaux y ſont à l'abri de tous les vents; car la partie du grand banc élevée au-deſſus de l'eau, repouſſe les vagues qui viennent de ce côté-là : l'autre partie & le petit banc qui ſont ſous l'eau, arrêtent & briſent celles qui viennent de leur côté, enſorte que les bâtimens du port ne ſçauroient jamais être ni agités ni endommagés. La ville a environ deux mille pas de tour : elle eſt de forme quarrée, entourée de bonnes murailles, & d'un foſſé très-profond, fortifié de treize tours & d'un baſtion. Les deux tours qui couvrent le mur du côté du midi s'appellent les tours de Limiſſo & de l'Arſenal : il y en a une qui flanque la pointe du côté de la mer, & une autre celle qui regarde la terre. Dans l'étenduë du mur qui eſt entre ces deux tours, il y en a trois autres, celle de Campo Santo, celle de Landrucci, & celle de Sainte Nappe. Le côté qui regarde le couchant eſt défendu par les tours de Diocar, de Moracti, de Pulocaſar & de Saint Luc, & par le baſtion qui eſt à l'angle de Martinengo. L'angle maritime du côté du ſeptentrion eſt flanqué de la tour du Diamant; & entre cette tour & l'angle du baſtion eſt la tour de Mozzi. Le quatriéme côté qui eſt ſur la mer regarde le nord & le levant; il eſt fortifié en premier lieu d'une bonne muraille ſans porte; ſecondement, de la citadelle, qui eſt dans le milieu de la longueur de la ville, & enfin de deux tours, l'une appellée la tour de la Madonna, & l'autre la tour de la Porte de la mer. Entre les murailles & la ville s'élevent ſept forts bâtis à la moderne, deux aux deux angles maritimes de la ville, l'un s'appelle le fort de l'Arſenal, qui regarde le midi, & l'autre le fort du Diamant, qui regarde le ſeptentrion. Le troiſiéme & le quatriéme défendent les deux pointes de Sainte Nappe, & du baſtion du côté de la terre : Le cinquiéme eſt placé entre les deux angles de la tour de Moracti : Le ſixiéme, qui eſt le fort de Mozzi, eſt entre l'angle maritime du baſtion qui regarde le nord, & l'autre angle qui tient à la terre : Le ſeptiéme appellé le fort de Campo Santo, eſt placé de même entre l'angle maritime qui regarde le midi, & celui de terre qui eſt à l'oppoſite : Telle eſt la ſituation & la forme de Famagouſte.

CHARLE IX. 1571.

Les Turcs pouſſoient de jour en jour leur tranchée plus près de la muraille, & faiſoient des travaux étonnans, des châteaux & des forts, où ils laiſſoient des embraſures pour le canon, & où ils mettoient des arquebuſiers qui faiſoient un feu continuel ſur nos troupes. Il n'y avoit dans la ville que quatre mille hommes de pied, huit cens chevaux, & trois mille hommes tant de la bourgeoiſie que des païſans d'alentour, avec deux cens Albanois qui ſervirent parfaitement bien pendant tout le ſiége. Le premier Commandant étoit Marc-Antoine Bragadin, le ſecond Aſtor Baglione, & ſous eux Laurent Tiepolo gouverneur de Papho. André Bragadin commandoit dans la citadelle, & Neſtor Martinengo étoit chargé de l'artillerie & des feux d'artifice.

Les aſſiégés faiſoient d'abord des ſorties frequentes pour empêcher les travaux des ennemis; mais il y en eut une où ils eurent trente hommes tuez & ſoixante bleſſés, qui étoient tous gens d'élite. Cette perte les détermina à reſter dans l'interieur de la place, & à ne plus aller chercher l'ennemi au dehors.

Les Turcs ayant élevé dix forts, y mirent ſoixante & quatorze pieces de canon, parmi leſquelles il s'en trouvoit quatre d'une groſſeur énorme, de celles qu'ils appellent baſiliſques. Le vingt & un de Mai ils commencerent à battre par cinq endroits le mur du midi depuis l'angle de l'arſenal juſqu'au port de Limoſo, & Muſtapha viſitoit lui-même les batteries pour donner ſes ordres par tout. Le feu des aſſiegés répondoit parfaitement à celui des ennemis,mais avec plus de ſuccès;car on ſçut d'un priſonnier que le canon de la place leur avoit tué trois mille hommes en quatre jours. Cependant comme les Turcs avançoient toûjours,les générauxChrétiens partagérent entre eux les quartiers de la place. Marc-Antoine Bragadin ſe chargea de défendre la tour d'Andrucci, Baglione celle de ſainte Nappe & Tiepolo celle de Campo Santo. Si on avoit tenu la même conduite à Nicoſie, peut-être auroit-on ſauvé la ville, ou du moins retardé ſa perte.

Au bout de deux jours,pendant leſquels nous perdimesFrançois Francavilla,très-bonOfficier,qui fut tué d'un coup de canon; les Turcs envoyérent un Janiſſaire avec des lettres. Mais Baglione les renvoya, ſans vouloir permettre qu'il entrât. Le

lendemain après une canonade assez vive, les lettres furent trouvées dans le fossé. C'étoit une sommation aux habitans de se rendre, avec promesse de leur conserver à eux, à leurs femmes & à leurs enfans la vie, les biens & la liberté. Les assiegés jugérent à propos de mettre à chaque tour un Officier pour commander l'artillerie. François Bagona eut le bastion de l'Arsenal. Pietro Nestor Martinengo, le comte Hercule Martinengo, Horace Veletri, Robert Malvezzi, se chargérent des autres tours où il y avoit de l'artillerie : cette précaution coûta cher aux Turcs, car on prétend qu'on leur tua bien trente mille hommes, & qu'on leur démonta onze pieces de canon. Mais les assiégés craignant qu'à la fin la poudre ne leur manquât, résolurent pour la ménager, que chaque batterie ne feroit que trois décharges par jour. Dans ces circonstances il arriva un petit bâtiment leger de Candie, qui leur fit espérer un prompt secours.

On agissoit avec vigueur de part & d'autre ; & les Turcs après de très-grandes pertes, se logerent enfin au bord du fossé, se rendirent maîtres de la contrescarpe, & commencerent à combler le fossé avec de la terre, & les décombres des ouvrages qu'ils battoient. Les assiegés de leur côté travailloient jour & nuit à les nettoyer. Mais les Turcs étant venus à bout de percer la contrescarpe en plusieurs endroits, firent un si terrible feu sur ceux qui venoient nettoïer le fossé, qu'ils furent obligés d'abandonner ce dessein. Jean Mormori avoit inventé une certaine machine faite de planches, qui étoit portée par des ouvriers, & qui mettoit les soldats à couvert du feu des ennemis ; mais il fut tué dans une rencontre au grand regret des Chrétiens.

Enfin les Turcs se rendirent maîtres du fossé, & par le moyen d'une ouverture à la contrescarpe, ils le comblerent entierement. Aussi-tôt ils y éleverent deux forts qui s'étendoient jusqu'aux endroits où il y avoit bréche, pour couvrir les flancs des troupes, que l'on y feroit monter, & ils couvrirent leurs forts d'une si grande quantité de sacs de laine, de sarment & de fascines, que le canon ne pouvoit les endommager. Se trouvant ainsi à couvert ils s'approcherent de la muraille de la ville par cinq endroits, & commencerent à travailler à la sape & à miner. Les assiegés de leur côté les

CHARLE IX. 1571.

arrêtoient en jettant continuellement des feux d'artifice dans leurs forts ; & pendant qu'ils s'occupoient à les réparer, les Chrétiens éventoient par des contremines les mines des ennemis. C'étoit sur-tout par l'industrie & l'activité de Baglione, dont le corps étoit aussi infatigable que le courage étoit invincible : il se trouvoit par tout, visitoit tous les ouvrages, exhortoit, rassuroit ses gens, encourageoit les ouvriers ; tantôt loüoit, tantôt blâmoit les soldats, selon les occasions differentes : en un mot il faisoit, & ce qu'il y avoit de plus grand, & ce qu'il y avoit de plus petit avec la même exactitude, & remplissoit également tous les devoirs de général & de soldat.

Le vingt & un de Juin les Turcs mirent le feu à la mine qu'ils avoient faite à la tour de l'arsenal. L'effet en fut terrible ; car malgré l'épaisseur du mur, elle en renversa une si grande partie, qu'elle mit les assiegés à découvert. Les Turcs montérent aussi-tôt à l'assaut avec beaucoup de vigueur, & furent repoussés de même. Ils y retournérent jusqu'à cinq fois, sans d'autre succès que la premiere, Baglione se trouvant toûjours au plus fort de la mêlée, secondé par Bragadin & par Quirini, qui lui envoyoient continuellement des hommes frais pour prendre la place de ceux qui étoient ou blessés ou trop fatigués. Nous perdimes à cette attaque au tour de cent hommes, & entre autres le comte François de Goro, & Bernardin d'Agubio, qui périrent malheureusement par des feux d'artifice, qu'ils avoient eux-mêmes préparés, & qu'on ne fit pas jouer avec assez de précaution. Pietro Conte & Hercule Malatesta y furent dangéreusement blessés ; la garnison de la citadelle tua beaucoup de monde aux ennemis.

Ce qui fatiguoit le plus les assiegés n'étoit ni les combats, ni les blessures, mais le travail & les veilles. Car au moindre bruit des sappeurs & des mineurs, ils faisoient aussi-tôt des coupures en dedans, & bouchoient les bréches avec des bariques & des sacs pleins de terre humide, pendant que les habitans fournissoient avec joye pour les besoins, leurs matelas, leurs draps, leurs tapis, leurs tapisseries, les linges dont ils se couvroient la poitrine & le cou, & tous leurs meubles les plus précieux : & comme le canon des Turcs renversoit sans cesse ces ouvrages faits à la hâte, il falloit sans cesse les

réparer

réparer, & refaire pendant la nuit ce que les ennemis avoient renversé durant le jour. Un autre mal, c'est que les Turcs criant continuellement aux armes obligeoient la garnison à demeurer toûjours armée, ensorte qu'elle n'avoit point de repos, ni jour ni nuit.

Huit jours après les Turcs firent sauter la mine du bastion, qu'ils avoient creusée dans le roc : elle creva avec tant de violence qu'elle entrouvrit le roc, & renversa le mur. Les Turcs y monterent aussi-tôt, & donnerent l'assaut à l'arsenal où étoient les vaisseaux. Cette attaque qui dura six heures entieres, fut soutenuë par les assiegés avec beaucoup de fermeté & de courage, les femmes même en cette occasion servirent utilement. La crainte que la ville ne fût forcée leur faisant oublier la timidité naturelle à leur sexe, elles se mêlérent avec les combattans, & versoient des chaudieres d'eau bouillante sur les Turcs qui montoient à la bréche ; & l'évêque de Limisso, le crucifix à la main, étoit à la tête des combatans, & les exhortoit à bien faire. Meani premier Capitaine d'un régiment, Celio Fuochi, & Erasme de Fermo furent tués en cette rencontre. Soldatello, Antoine d'Ascoli, & Jean d'Istria y furent blessés dangereusement. Du côté de l'arsenal, où la perte des ennemis fut considérable, nous ne perdîmes que Jacque Fabriano & quatre soldats. Les Turcs étonnés de la vigoureuse résistance de la garnison furent quelques jours sans rien entreprendre. Pendant cet intervalle, ils firent venir de nouvelles troupes & de nouveaux canons, changérent leurs batteries, ou pour les approcher de la ville, ou pour les placer plus avantageusement, & ils abatirent tous les creneaux & tous les parapets de nos ouvrages. Les assiegés n'étant pas en état de les réparer se couvroient avec des ais & des planches, faisoient des contremines, & tâchoient de les pousser jusqu'aux postes que les Turcs occupoient.

La troisiéme attaque se fit le neuviéme de Juillet à quatre endroits, sçavoir au fort, qui défendoit la porte de Limisso, à la tour de Sainte-Nappe, à la tour d'Andruzzi, & à celle de l'arsenal des vaisseaux. Le combat y fut plus vif & plus sanglant que tous les précédens, & les Turcs s'en rendirent enfin les maîtres. Mais cette conquête leur coûta cher ; car les assiegés ayant mis le feu à une mine pratiquée sous cet

CHARLE IX. 1571.

ouvrage, firent ſauter en l'air environ deux mille de leurs ſoldats, parmi leſquels furent enveloppés environ cent hommes de la garniſon,qui s'étant mêlés avec les Turcs après la priſe du fort,n'eurent pas le tems de ſe retirer dans la ville. Nous y perdimes Robert Malvezzi avec David Noce maréchal de camp ; & Marchetto de Fermo y reçut une bleſſure dangereuſe.

Le baſtion fut tellement ruiné qu'il étoit impoſſible de le réparer. Le côté gauche de la ville n'avoit point encore ſouffert : & de toutes les fortifications de cette place, c'étoit la ſeule qui fût demeurée entiere : Les ennemis commencérent à la ſapper. Juſqu'alors la porte de Limiſſo étoit toûjours demeurée ouverte, tant pour les ſorties de la garniſon, que pour voiturer dehors les décombres des ouvrages. Le quatorziéme de Juillet les Turcs y firent le quatriéme aſſaut, & donnérent en même tems l'allarme à tous les autres cotés de la ville, afin d'obliger les aſſiegés à partager leurs forces. Mais Baglione à la tête d'un détachement composé de gens d'elite, fit une ſortie dans laquelle il tailla en pieces tout ce qui ſe trouva devant lui, arracha un drapeau Turc des mains de celui qui le portoit, & le rapporta dans la ville ; il y en eut treize autres de pris dans cette action. Outre cet échec, les Turcs eurent encore quatre cens des leurs enterrés ſous les ruines d'une mine qu'on fit joüer à la faveur de cette ſortie.

Cependant les ennemis pouſſoient leurs travaux avec la même vigueur:& à force de creuſer la terre ſur le bord du foſſé,ils vinrent à bout d'y dreſſer leurs tentes,& de les mettre à couvert du feu des aſſiegés, & de placer ſept pieces de canon qui battoient la ville de fort près.Les Chrétiens de leur côté ne montroient pas moins d'ardeur & d'activité. Ils bouchoient les bréches avec des peaux de bœuf remplies de laine & de terre mouillée. Des femmes s'étoient chargées de les coudre & de les attacher enſemble,& elles s'en acquittoient parfaitement. On en avoit fait des compagnies qui exécutoient tout ce qu'on demandoit d'elles avec un zele infatigable; & elles portoient par tout où il falloit, de la terre, des pierres, de l'eau pour éteindre le feu, & généralement tout ce qui étoit néceſſaire pour le ſervice des troupes.

Les ennemis n'ayant pu ſe rendre maîtres de la porte

changérent la maniere d'attaquer. Ils jettérent dans le fossé une grande quantité de bois résineux & sec, & y mirent le feu : ce bois s'étant enflammé excita un incendie horrible, & répandit une odeur si affreuse, que les soldats de la garnison incommodés tout à la fois, & par la chaleur du feu, & par la puanteur de la fumée, furent obligés de se retirer. Les ennemis par ce moyen eurent le tems de descendre dans le fossé, de relever leur fort que les mines avoient renversé, & d'y pointer une piece de canon avec laquelle ils commencérent à battre la porte. Les assiegés à l'instant la bouchérent avec une quantité prodigieuse de terre & de pierres.

Ils étoient réduits à la derniere extrêmité ; les vivres manquoient, & il n'y avoit aucun moyen d'en faire venir. Pendant quelque tems, au lieu de vin, on but du vinaigre mêlé avec de l'eau ; mais le vinaigre avoit aussi manqué. On avoit vêcu de fromage, de chairs salées, & de toutes sortes de grains & de légumes ; toutes ces provisions étant consommées, on avoit mangé les chevaux, les ânes, & les chats. Cependant la prévoïance des généraux & l'ardeur des soldats ne se rallentissoit point : l'espérance du secours qu'on leur promettoit de Candie leur faisoit tout suporter sans se plaindre, quoique les Italiens de quatre mille qu'ils étoient au commencement du siége, fussent réduits à dix-huit cens ; & que les Grecs, & les autres eussent aussi perdu beaucoup d'hommes, & que ce qui en restoit fût si accablé de veilles & de fatigues, que bien loin d'être en état de combattre, ils ne pouvoient pas même se soutenir sur leurs piés, ni porter leurs armes.

Dans ces circonstances, les principaux habitans présentérent une requête à Bragadin, où ils lui représentoient les preuves qu'ils lui avoient données de leur fidélité & de leur zéle pour le service de la République, & le prioient d'avoir pitié d'eux dans l'état malheureux où ils se trouvoient, & de ne se pas exposer lui-même, sa garnison & les habitans infortunés, avec leurs femmes & leurs enfans, à la merci d'ennemis impitoïables, qui leur feroient souffrir toutes sortes de cruautés, d'outrages & d'infamies : Qu'ils le supplioient de les mettre tous à couvert de ces malheurs par une capitulation à des conditions honnêtes, qu'il étoit encore temps d'obtenir. Bragadin leur parla avec beaucoup de douceur, & les consola le

CHARLE IX. 1571.

mieux qu'il put. Il les aſſura que le ſecours de Candie arriveroit bientôt ; qu'il avoit envoyé un bâtiment leger pour le hâter ; que ſi cette unique reſſource venoit à manquer, il n'étoit pas aſſez déraiſonnable pour ſe faire égorger lui-même, toute ſa garniſon, & tant de braves officiers ſans aucune utilité ; & il leur donna parole qu'en ce cas il prendroit le parti qu'ils lui conſeilloient.

Ce diſcours ayant ranimé leurs eſprits, ils ſe préparent à ſouffrir les derniéres extrémités. Cependant les Turcs ayant achevé leurs ouvrages le trente Juillet, & mis le feu à leurs mines, renverſérent la partie du fort qui étoit au-deſſus de la porte, & tout ce qui reſtoit ſur pied de la tour de l'arſenal des vaiſſeaux : un grand nombre des aſſiégés, & une compagnie entiere avec ſon drapeau furent enterrés ſous les ruines. A l'inſtant les Turcs attaquent la muraille avec furie : le combat dure ſix heures, & ils y perdent bien du monde. Le lendemain à midi ils recommencent l'attaque, mais avec moins de vigueur, & moins de perte de part & d'autre.

La ville capitule.

Enfin les habitans n'ayant plus ni vivres, ni poudre, ni eſpérance de ſecours, parce que Barzotto Barbaro qui leur en amenoit de Candie, avoit fait naufrage après avoir été battu par une rude tempête, on convint d'une tréve, pendant laquelle on régleroit les articles de la capitulation. On donna les ôtages, qui furent de notre part Hercule Martinengo, & Mathieu Colti de Famagouſte ; & de la part des Turcs le Lieutenant de Muſtapha, & celui de l'Aga des Janiſſaires. Il fut ſtipulé : Que les Officiers & les ſoldats ſeroient conduits en Candie avec armes & bagages, cinq pieces de canon, & trois de leurs plus beaux chevaux : Que les Turcs fourniroient les galeres pour les y tranſporter : Qu'il ne ſeroit fait aucun mauvais traitement aux habitans : Qu'on leur laiſſeroit tous leurs biens, & qu'ils ne ſeroient point obligés de ſortir du pays, ni de changer de religion. Ces articles ayant été envoyés à Muſtapha, & ſignés de ſa main, on embarqua les ſoldats Chrétiens ſur les vaiſſeaux Turcs.

Cruauté & perfidie de Muſtapha.

Bragadin laiſſa Tiepolo dans la place pour la remettre aux aſſiégeans, & alla ſur le ſoir ſaluer le Général Turc, accompagné de Baglione, de Louis Martinengo, de Jean-Antoine Quirini, d'André Bragadin, de Charle Ragonaſco, de François

Stracco, d'Hector de Breſſe, de Jerôme de Sacile, & de beaucoup d'autre nobleſſe. Muſtapha les reçut d'abord avec beaucoup de politeſſe, & fit aſſeoir Bragadin à côté de lui. Mais étant venu à parler des priſonniers, qu'il diſoit fauſſement que Bragadin avoit fait mourir dans un temps de tréve, & Bragadin ſoutenant le contraire, ce perfide Turc ſe leve en fureur, & ordonne qu'on enchaîne ce Seigneur qui étoit ſans défenſe, & qui imploroit en vain la foi du traité. En même temps tous ces Officiers ſont conduits dans la place qui étoit devant ſa tente, où il les fait tous maſſacrer, à la reſerve de Bragadin ſur qui il vouloit, pour ainſi dire, épuiſer ſa rage & ſa cruauté. Par trois fois il l'oblige de préſenter ſa tête devant la hache, comme s'il eût voulu mettre fin à ſes ſupplices par une prompte mort : mais il ſe contente de lui faire couper le nez & les oreilles. Enſuite on l'étend par terre, où il eſſuie des inſultes plus améres que la mort même. De tems en tems on lui demande où eſt ce Chriſt qu'il adore, & pourquoi ce Tout-puiſſant ne l'arrache pas de ſes mains. Ce barbare en même temps fait dépouiller tous les ſoldats qu'on avoit embarqués ſur ſes vaiſſeaux, & les met à la chiourme. Voilà ce qui ſe paſſa le quatriéme d'Août.

Le lendemain Muſtapha entre dans la ville, & fait pendre Tiepolo. Le dix-ſept d'Août Bragadin tout couvert de bleſſures eſt conduit à tous les endroits de la place, que le canon avoit ruinés, avec deux panerées de terre au cou ; & toutes les fois qu'il paſſe devant Muſtapha, on l'oblige de baiſer la terre. Enſuite on le met ſur un ſiége, lié & garoté, & on l'éleve juſqu'au haut des antennes, pour le donner en ſpectacle aux ſoldats Chrétiens qui venoient d'être mis à la chaîne. Enfin on le mene dans la place publique au ſon des tambours & des trompettes, où il eſt écorché vif. Bragadin ſouffrit tous ces traitemens barbares avec une conſtance héroïque, reprochant à ſon ennemi ſa cruauté & ſa perfidie. Quand il fut écorché juſqu'au nombril, le ſang ſortit de ſes plaies en abondance, & il mourut en implorant ſans ceſſe la miſéricorde de Dieu. Telle fut la fin de ce grand homme, qui avoit ſi bien ſervi la religion Chrétienne.

Les Turcs firent emplir ſa peau de paille, la ſuſpendirent aux antennes, & promenérent cet horrible ſpectacle ſur toute

CHARLE IX. 1571.

la côte de Syrie, d'où elle fut enfin portée à Conſtantinople avec les têtes de Loüis Martinengo, d'André Bragadin, & de Quirini. Hercule Martinengo, qui avoit été donné en ôtage avec Jule-Ceſar Guelfo de Breſſe, échapa malheureuſement pour lui à la cruauté de Muſtapha, par le moyen d'un eunuque qui lui donna retraite. Il auroit bien mieux valu pour ce Seigneur, qu'il fût mort avec ſes compagnons, & qu'il n'eût pas préferé un avantage temporel à ſa religion, à laquelle il renonça peu de temps après avec une perfidie déteſtable. Le comte Neſtor Martinengo ſon parent ayant demeuré quelques jours caché dans la ville, & s'étant rendu eſclave d'un certain Sangiac de Bir, reſta quelque temps avec lui dans le camp, & recouvra enfin ſa liberté moyennant une rançon de cinq cens ſequins. (1)

Eloge de Jerôme Maggi, & ſa mort.

Voici une occaſion de parler du célébre Jerôme Maggi. Après avoir long-tems & inutilement cherché ce grand homme parmi ceux qui périrent dans cette cruelle guerre, pour avoir occaſion de faire ſon éloge, j'ai enfin trouvé le dernier jour de ſa liberté, qu'on peut regarder comme le dernier de ſa vie; puiſque c'eſt ceſſer de vivre, que de vivre eſclave. Maggi Milanois nâquit à Anghiari, qui eſt auſſi la patrie d'Angelo Caninio. Il étudia à Boulogne les humanités, la philoſophie & les mathématiques, & il y fit de grands progrès, comme il paroît par des livres remplis d'une érudition vaſte & recherchée, qu'il a donnés au public. Comme il n'étoit pas riche, & que de toutes les ſciences, celle qui mene le plus ſûrement à la fortune, eſt la juriſprudence, il s'y donna tout entier, & paſſa en Chipre, dans l'eſpérance que cette profeſſion l'enrichiroit encore plûtôt dans cette iſle, qu'en Italie. Il eut à Famagouſte la charge de Grand-Prévôt de l'armée ſous Bragadin, & il en fit les fonctions pendant quelque temps. A la priſe de l'iſle, il fut envelopé dans le malheur commun de tous les Chrétiens; & il perdit ſa bibliothéque & tous ſes ouvrages, les uns commencés, les autres preſque achevés. * Il fut mené de-là dans la partie de l'Aſie qui en eſt la plus proche, & réduit à un triſte eſclavage ſous des maîtres impitoïables, qui le faiſoient ſervir aux emplois les plus vils, & les plus

* Dans l'original il y a *affectis* : je lirois *confectis*.

(1) Le ſequin eſt un ducat d'or de Veniſe : il fut ainſi nommé, parce qu'on le fabriquoit à Secca.

indignes d'un homme d'esprit. Dans cette misére, il se consoloit par les exemples d'Esope, de Monime, de Menippe, d'Epictete, & de quelques autres Sages, qui avoient eu le même sort que lui. Quoiqu'il n'eût aucun secours de livres dans ce pays barbare, & qu'il fût dans les liens, il ne laissa pas de composer de mémoire quelques ouvrages. On fut long-temps sans sçavoir ce qu'il étoit devenu ; & lorsqu'on l'eut appris, on le négligea, ou du moins on ne fit pas tout ce qu'on devoit pour retirer de l'esclavage un homme de ce mérite. Quand la vieillesse l'eut mis hors d'état de travailler, son maître avare & cruel le regarda comme un bœuf qui ne peut plus traîner la charuë ; c'est-à-dire qu'il l'étrangla pour épargner sa nouriture.

La prise de Chipre coûta horriblement aux Turcs: on tient qu'ils y perdirent quatre-vingt mille hommes & plusieurs Officiers de considération ; entre-autres le bacha de Natolie, Mustapha commandant des milices volontaires, le bacha de Tripoli, Fergath Bey de Malathia, Framburaro Sangiac d'Antippe, un des bachas d'Arabie, Musafer nouveau bacha de Nicosie, & plusieurs autres. L'on assure encore qu'en soixante & cinq jours que dura le siége, ils tirérent cent cinquante mille coups de canon, & les boulets que l'on trouva dans la ville après qu'elle fut renduë, en sont la preuve. On en donna le gouvernement à Framburaro, qui avoit celui de Rhode auparavant. La prise de Famagouste assura aux Turcs la possession de cette isle, la plus agréable & la plus riche qui soit dans ces mers. Chipre a souvent été sous la domination des étrangers, & souvent ruinée. Le premier Prince étranger qui s'en rendit maître, fut Amasis roi d'Egypte, elle a été ensuite aux Romains. Sous Trajan, les Juifs dont ce pays étoit plein, s'étant révoltés, toute l'isle en porta la peine : car les troupes que les Romains y envoyérent, firent des ravages épouventables, & massacrérent plus de deux cens quarante mille hommes, comme on le voit dans l'Histoire Ecclésiastique de Nicéphore (1) fils de Calliste. L'an 1154. pendant que Baudoüin III. régnoit à Jerusalem, Renaud prince d'Antioche voulant se venger de quelques injures qu'il avoit reçuës des empereurs de

(1) Il vivoit au commencement du quatorziéme siécle, & avoit composé vingt-trois livres, dont il n'en reste que dix-huit.

Constantinople, alla en Chipre avec sa flote, la ravagea, & en emporta un butin immense. Nous avons parlé ci-devant des ravages de Richard roi d'Angleterre dans son voyage de la Terre-sainte. Elle fut encore très-maltraitée par les Génois sous Pierino de Lusignan. Car ils surprirent & pillérent Nicosie, & portérent tout leur butin à Famagouste, qu'ils fortifiérent si bien, qu'ils en sont demeurés maîtres jusqu'au temps du roi Jean. Alors Melechella prince des Mammelucs ayant fait passer dans cette isle une puissante armée, brûla Limisso, pilla Nicosie, & emmena en Egypte le Roi & la principale Noblesse du pays. Le Roi donna pour sa rançon cent mille écus d'or, se rendit tributaire du vainqueur, & fut renvoyé dans son royaume avec toute sa noblesse, à qui l'on fit aussi payer de grosses sommes. Mais si l'on en excepte ce qu'elle souffre aujourd'hui sous la domination du Turc, elle n'a jamais été dans une situation plus triste, que du temps de la guerre civile qui s'alluma entre Charlote comtesse de Savoye, fille légitime du dernier Roi, & Jacque bâtard de ce même Prince : car les malheurs que causa cette guerre durérent long-temps ; la noblesse fut dépouillée & proscrite ; le commerce interdit, & l'agriculture abandonnée, parce que les paysans n'étoient pas en sûreté lorsqu'ils travailloient. Les Venitiens s'en emparérent depuis en qualité d'héritiers de Jacque ; & les Turcs la leur ont enlevée dans l'espace d'un an de la maniere que je viens de le raconter.

Pendant l'expedition de l'armée de terre en Chipre, Pertau & le Bacha de Negrepont sortirent avec la flote Turque d'un port de Negrepont appellé Castel Rosso, à dessein d'attaquer les Chrêtiens. Ils s'avancérent jusqu'à l'isle de Milo, & de là à Melecca port de Candie, où ils arrivérent le soir à voiles basses. Pertau étant entré dans le golfe de Suda, brûla & pilla tous les villages des environs, & emmena quantité de captifs, qui lui apprirent que les Venitiens avoient trente galéres à Candie, & autant à Canée. Trois jours après il résolut de faire une descente avec quarante galéres pour ravager l'isle ; mais une tempête qui survint l'en empêcha. Pendant que les Turcs étoient à l'ancre dans le golfe de Suda, quatre bâtimens de charge qui portoient un convoi à Candie, arrivérent heureusement dans ce port, & ils furent suivis

ſuivis par un cinquiéme deſtiné pour la garniſon de Canée. On peut dire que ce fut une protection viſible du Ciel: car ces vaiſſeaux ne paſſérent qu'à une lieuë de l'armée navale des Turcs. Ulucciali ayant été envoïé par Hali avec quarante galéres du côté de Rettimo, (1) y fait une deſcente, trouve cette ville ſans défenſe, la prend, la brûle, & en emporte un grand butin, entre autres quantité de ce cuivre que les negocians deſtinent à faire des vaſes pour cuire leurs vins. Ils ravagerent auſſi l'iſle des Tourterelles, (2) & brûlérent tout ce qu'ils trouvérent.

Ils ne furent pas ſi heureux du côté de Canée, car le jour même qu'ils y firent leur deſcente, François Juſtinien bon officier, y arriva avec une très belle compagnie de Corſes qu'il avoit levée à ſes dépens. Après avoir promptement raſſemblé les garniſons de l'iſle, & le renfort qui y avoit été envoïé depuis peu par les Venitiens; il vint fondre ſur les Turcs diſperſés çà & là, & en fit un grand carnage. Le fameux corſaire Caragiali y fut dangereuſement bleſſé. En même-temps la tempête pouſſa contre la côte douze de leurs galéres, & en briſa trois. Les Turcs en ſe retirant comptérent à leur ordinaire avec des féves, ce qui leur manquoit de monde, & ils trouvérent qu'ils avoient perdu trois mille ſept cens hommes, ſoit qu'ils fuſſent reſtés dans l'iſle, ſoit qu'ils euſſent été emportés par les maladies ou l'épée des Chrétiens. De Candie ils firent route vers l'iſle de Cerigo, qui eſt entre Candie & la Morée, abordérent à Saint Nicolas qu'ils ravagérent avec leur barbarie ordinaire, & ſe retirérent à Navarrin qui eſt dans le voiſinage.

Veniero qui étoit à Corfou avec la flote Venitienne, envoïa le premier de Juillet Jean Loredano avec Collane Draſio de Cherſo du côté de Zante, pour apprendre des nouvelles des ennemis. Ils arrivérent le cinquiéme jour à Cefalonie, où ils apprirent que la flote des Turcs étoit venuë de Navarrin à Zante. Ils en donnérent promptement avis au Général Venitien, qui renvoïa une ſeconde fois Draſio & François

(1) Capitale d'une des quatre Provinces de l'iſle de Candie, entre la ville de Candie & celle de Canée, à peu près à égale diſtance de l'une & de l'autre.

(2) Je ne ſçai ce que c'eſt que cette iſle des Tourterelles. Le Dictionnaire ſur M. de Thou, dit que les auteurs d'où nôtre Hiſtorien a pris ce fait, appellent cette iſle Turlurù.

CHARLE IX. 1571.

Trono, pour tâcher d'approcher plus près des ennemis, & d'être mieux informés de leurs desseins. Ils rencontrérent quelques galéres Turques, qui après avoir ravagé l'isle de Cefalonie retournoient joindre le gros de leur armée. Trono voulut prendre le large ; mais il tomba entre les mains des Turcs. Drasio s'étant conduit avec plus de précaution, retourna heureusement à Corfou. Les Turcs instruits par Trono que nôtre flote étoit à Corfou, résolurent sur le champ d'y aller. Veniero de son côté inquiet de se trouver si près des Turcs, résolut de retourner promptement à Messine, pour se joindre au reste de la flote conféderée ; mais auparavant il fit dire à Quirini & à Canale de le suivre avec le plus de galéres qu'il leur seroit possible. Il leur envoïa cet ordre par J. Batiste Benedetti de Chipre.

Les Turcs ravagérent les isles de Zante & de Cefalonie, & en emmenérent plus de six mille captifs : ils vinrent ensuite à Butrinto vis-à-vis de Corfou, où ils espéroient trouver la flote Chrétienne. De là ils passérent en Albanie, où Achmet s'étoit rendu avec le Beglierbey de Grece, & des troupes de terre, parce qu'ils avoient reçû quelques avis que trois cens Albanois, gens braves & déterminés, avoient fait un traité secret avec les Gouverneurs de Dulcigno & d'Antivari, places maritimes appartenantes aux Venitiens, pour mettre leur païs en liberté, & engager la Grece à en faire autant. Les conditions du traité portoient que les Venitiens leur fourniroient six mille hommes, & donneroient deux cens ôtages. Ils exécutérent ce dernier article ; mais les ôtages étoient tous enfans, ou freres, ou très-proches parens des Albanois. Quant au secours, au lieu de six mille hommes on leur envoïa de Cataro une compagnie Italienne de cent hommes, & rien de plus. Les Albanois qui sur la foi de ce traité avoient levé l'étendart de la révolte, s'exposérent à un péril manifeste. Cette mauvaise foi fit grand tort aux Venitiens, & donna à ces peuples qui les croïoient fort puissants, une très-mauvaise idée de leurs forces.

Révolte des Albanois contre les Turcs.

La crainte de cette révolte obligea Achmet de se rendre à Scutari avec un corps d'infanterie. La ville de Scutari est bâtie le long de la côte d'Albanie sur une montagne presque inaccessible : & outre l'avantage que cette situation lui donne,

elle eſt revêtuë de bonnes fortifications. Elle a au couchant un lac de quatre-vingt mille pas de largeur, d'où ſort la riviere de Boïana : autrefois le fleuve Drino baignoit ſes murs du côté de l'orient ; mais il a changé de lit, & il paſſe aujourd'hui auprès de la ville d'Aleſſio, à quatre lieuës de l'embouchure de la Boïana : l'on voit encore aujourd'hui les marques de ſon ancien lit auprès de Scutari. C'eſt un terrein ſi fertile, que ſans être cultivé, les grains qu'on y laiſſe tomber par hazard, rapportent d'excellentes moiſſons, & l'on ne ſouffre pas que les beſtiaux du païs d'alentour y aillent paître, de peur que la graiſſe ne les faſſe mourir.

Conquêtes des Turcs en Eſclavonie.

Achmet attaqua Dulcigno ; mais comme il avançoit peu avec ſes troupes de terre, il écrivit aux Commandans de la flote de faire voile vers cette ville en diligence. Sur cet avis Pertau envoïe ſur le champ quarante galéres ſur la côte d'Albanie pour aller chercher des recrûës, & remplacer les ſoldats qui étoient péris ou reſtés en Candie. Pendant qu'ils s'avançoient de ce côté là, ils apperçûrent deux de nos galéres, l'une commandée par Michel Barberigo, & l'autre par Pierre Bertolazzi du comté de Zara. Nos deux Capitaines voulurent ſe ſauver vers Corfou ; mais ils rencontrérent Ulucciali, qui ayant été détaché de la flote Turque, étoit venu à Caſſiopo, un des ports de l'iſle de Corfou. Ils crurent d'abord que c'étoit une partie de la flote Venitienne, & dans cette confiance ils s'engagérent ſi avant, qu'il n'y eut plus moïen de ſe ſauver. Les galéres Turques les aïant envelopés, ils ſe rendirent, & furent menés à Butrinto où étoit Hali. Le vingt-deux de Juillet Ulucciali attaqua encore deux vaiſſeaux de charge partis de Veniſe le huit du même mois. Ces deux vaiſſeaux ſoûtenus par d'autres qui étoient à Sopoto,(1) & qui accoururent à leur ſecours, ſe défendirent long-temps contre huit galéres Turques, & leur tuérent beaucoup de monde ; mais enfin ils furent pris. Ulucciali alla enſuite avec dix-huit vaiſſeaux ſur la côte de Dalmatie, pour faire le dégât dans la Province. Hali y aïant débarqué un corps de troupes, attaqua vigoureuſement Sopoto, que les Venitiens avoient pris l'année précedente. Il avoit élevé une batterie qui faiſoit un feu ſi terrible ſur la bréche, qu'il étoit impoſſible

(1) Petite ville environ à 12 lieües de Butrinto du côté du nord.

de la défendre. Les Chrétiens alors mirent le feu aux fortifications, & forcérent les lignes des Turcs pour se sauver; mais après leur avoir tué environ cinq cens hommes, ils furent enfin accablés par le nombre, & presque tous tués. Manogli Marmorio gouverneur du fort, & qui avoit beaucoup contribué par sa bravoure à le prendre, tomba avec quelques autres entre les mains des ennemis.

Hali se rendit de là à Durazzo, où Ulucciali le vint joindre, & fit de grandes plaintes contre la république de Raguse, de ce qu'elle avoit donné retraite aux Venitiens, & refusé de les livrer. Enfin étant entré dans le golfe Hadriatique, il alla moüiller devant Dulcigno, où tout le reste de sa flote le joignit.

Ils avoient résolu d'abord d'aller à Messine troubler nôtre armement; mais ils abandonnérent ce dessein, sur ce que Achmet leur envoïoit sans cesse lettres sur lettres, & couriers sur couriers, pour les presser de venir sur les côtes de Dalmatie; que s'ils y manquoient c'étoit perdre la plus belle occasion du monde : que cette côte presque inabordable par terre, étoit fort aisée à attaquer du côté de la mer, & que ce n'étoit qu'avec une armée navale qu'on y pouvoit faire la guerre. Sarra Martinengo qui avoit servi le roi de France dans la derniere guerre civile, commandoit dans Dulcigno. Quand la paix fut faite en France, cet Officier, qui ne pouvoit demeurer dans l'inaction, étoit allé offrir ses services aux Venitiens. Il y avoit déja trente jours qu'il défendoit la place avec beaucoup de valeur, soûtenu par Hermolo Tiepolo commandant des galéres, homme aussi déterminé que vigilant, & qui avoit jetté deux fois dans la place quantité de provisions de guerre & de bouche, & sur tout de l'eau dont on manquoit. Enfin après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre de sa valeur & de sa prudence, & ne pouvant plus tenir sans s'exposer à une perte certaine, Martinengo rendit la place, à condition que la garnison & les habitans auroient la vie & les biens sauves; mais la capitulation ne fut pas gardée, moins cependant par la perfidie des Turcs, que par une dispute qui s'éleva entre les Commandans; car Achmet faché que l'arrivée de la flote qu'il avoit appellée, lui ravît l'honneur de cette conquête, entra dans la place

avec ses troupes, & leur en abandonna le pillage. Les soldats des vaisseaux s'en étant apperçûs, & voulant avoir part à un butin qui étoit sous leurs yeux, accoururent dans cette malheureuse ville, en sorte qu'à peine y eut-il un habitant qui pût se sauver des mains de tous ces pillards : & ce ne fut pas sans peine que les Bachas leur arrachérent Martinengo, & Jerôme Veniero qui y commandoit en chef. Il y a eu des gens qui ont blamé Sarra de s'être rendu trop-tôt ; mais il est certain qu'il étoit au lit d'une blessure qu'il avoit reçûë, & que Veniero lui demandant son avis, il répondit qu'il ne falloit pas consulter un homme qui n'étoit pas en état de combattre.

Il s'en fallut beaucoup qu'Alexandre Donato qui commandoit à Antivari, place très-forte & par son assiette, & par les ouvrages que l'on y avoit construits, s'y défendît avec autant de courage que Martinengo avoit fait à Dulcigno. Dès qu'il eut appris que cette derniére place étoit renduë, sans attendre que la flote & l'armée des Turcs arrivassent, il alla au-devant d'eux, & leur remit la ville, à condition qu'on ne feroit aucun mal ni aux habitans ni à la garnison. Les Turcs observérent le traité à l'égard des habitans, dont la plûpart embrassérent le Mahometisme ; mais pour les soldats, ils furent tous faits esclaves comme des lâches, qui ne méritoient aucune grace. La lâcheté de Donato ayant été regardée à Venise comme une trahison, il fut privé lui & tous ses descendans du droit de citoïen, & banni de tout l'Etat de la République tant sur mer que sur terre. Budoa sur le golfe de Cataro suivit l'exemple d'Antivari, & se rendit avant que d'avoir vû l'ennemi ; mais on n'en fit pas un crime à Augustin Pasqualigo qui y commandoit, parce que cette place n'étoit pas en état de tenir. En effet Zacharie Salomon commandant de Cataro, s'en étant approché quelque temps après, avec les troupes de terre & de mer qu'il avoit sous ses ordres, la reprit avec la même facilité.

Les Turcs tinrent conseil s'ils feroient le siége de Cataro, ou s'ils renonceroient à ce dessein, parce qu'on étoit sur la fin du mois d'Août, & que ce siége pourroit les arrêter longtemps. Il fut résolu qu'on enverroit à Constantinople prendre les ordres du Sultan : & pour ne pas demeurer à rien faire

CHARLE IX. 1571.

en les attendant, on fut d'avis d'entrer avec la flote au fond du golfe. On détacha donc le Général des Corſaires, que quelques-uns nommoient Craïdia, & d'autres Coracozan, & Ulucciali bacha d'Alger, avec ſoixante galeres pour aller à Caſtelnuovo, & enſuite à Curzola, que l'on croit communément être la Corcyre noire des anciens. Ils n'y firent pas beaucoup de ravages, parce qu'Antoine Balbi gouverneur de cette iſle, l'abandonna avec autant de lâcheté, que Donato avoit abandonné Antivari : auſſi fut-il banni comme lui à perpétuité par le Senat. Ce qui fait encore mieux ſentir l'infamie de ce Commandant & de ſes troupes, c'eſt le courage que montrérent les femmes en cette occaſion. Antoine Roſſeleo Dalmate évêque de ce lieu, s'étant mis à leur tête, elles prirent les caſques, les cuiraſſes & les javelines que ces lâches ſoldats avoient laiſſées en fuïant, & ſe preſentérent ſur le rempart en ſi grand nombre & en ſi bonne contenance, que les ennemis perdirent l'eſpérance de s'emparer de la place; enſorte que ſans s'y arrêter, ils marchérent tout de ſuite à Leſina. Le Gouverneur abandonna la baſſe-ville, qui n'étoit défenduë ni par l'art, ni par la nature, & ſe retira dans le château. Les Turcs déſeſpérant de pouvoir le forcer, mirent le feu à la ville, & allérent faire des courſes dans le derriére de l'iſle. Mais les habitans étant allés à leur rencontre, les mirent en déroute. L'iſle del Faro & celle de Liſſa, qui ſont dans la Dalmatie, furent auſſi ravagées & brûlées par Coracozan, qui en emmena plus de quinze cens captifs. Les Turcs s'étant enſuite rembarqués, retournérent joindre leur flote dans le golfe de Cataro, ſans avoir rien fait de conſidérable.

Tremblement de terre en Italie.

Les malheurs qui arrivérent cette année & la ſuivante à la Chrétienté, avoient été annoncés par divers prodiges, & entre-autres par un tremblement de terre qui commença à Veniſe, s'étendit à Florence en Toſcane, paſſa de là à Final ſur la côte de Genes, & ſe fit enſuite ſentir à Modene, à Reggio, & à Correggio dans la Lombardie, mais ſur tout à Ferrare, autrefois une des plus belles villes d'Italie, & où l'on voïoit les plus beaux bâtimens; mais qui n'a plus aujourd'hui que des ruines, & n'eſt, pour ainſi dire, que le cadavre de l'ancienne Ferrare; les maiſons particuliéres étant

presque toutes renversées, ou soûtenuës avec des poutres. Le château même eut des secousses si violentes, que le Prince, sa Cour, & une grande partie de la Noblesse, se retirérent dans les jardins, & logérent sous des tentes pendant tout le mois de Novembre ; & l'on eut beaucoup de peine à faire rester le peuple dans la ville, malgré les menaces que l'on fit de punir très-sevérement ceux qui se retireroient ailleurs.

Débordemens furieux.

Ce tremblement fut suivi de débordemens d'eaux prodigieux. Il en arriva un terrible à Spire le six de Décembre, dans le temps que la Diéte s'y tenoit. Le Rhin s'enfla si furieusement, qu'il entra dans la ville du côté de la Cathedrale, où les murs sont percés d'une grille, par laquelle les barques des pêcheurs passent de l'étang des Liévres dans ce fleuve. Ses eaux montérent jusqu'à une ligne qui fut marquée en 1480. sur une pierre quarrée ; & c'est la plus grande hauteur où le Rhin ait jamais monté. La même chose arriva à Strasbourg & aux environs, ce qui causa beaucoup de perte aux habitans, & plus encore à la campagne. Chez nous le Rhône devint si gros & si violent, qu'il ruina presque entiérement le fauxbourg de la Guillotiere, & emporta une grande partie du pont de Lyon. Du côté de Genéve, à l'endroit où ce fleuve traverse le lac de Lausanne, la violence des eaux fit tomber d'une montagne voisine une roche dans son lit, auprès du pas de la Cluse. Le canal de ce fleuve en fut entiérement bouché ; & les eaux augmentées encore par celles de l'Arve qui y tombe en cet endroit, remontérent avec tant de violence, qu'au grand étonnement de tout le monde, on vit les roües & les meules des moulins tourner contre le cours de la riviere.

Fin du quarante-neuviéme Livre.

HISTOIRE DE JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE CINQUANTIÉME.

CHARLE IX.
1571.
Final surpris par les Espagnols.

GAbriel de la Cueva duc d'Albukerque gouverneur général du Milanez pour Philippe II. levoit des troupes dans toute la Lombardie pour la guerre contre les Turcs : mais on les fit bientôt marcher vers la riviere de Genes sous prétexte de les mettre à portée de s'embarquer, dès que D. Jean d'Autriche qu'on attendoit de jour en jour, seroit arrivé. Le véritable motif de cette marche, fut que les Espagnols se défioient d'Alfonse Carretto marquis de Final, ou plûtôt qu'ils feignoient de s'en défier. Ce seigneur perdoit son tems à la Cour de l'Empereur à demander que les Génois, qui avoient engagé ses peuples à se révolter contre lui, fussent condamnés à lui faire satisfaction. Les Espagnols qui faisoient semblant de craindre que ce Marquis mécontent de la cour Impériale, ne se jettât entre les bras des François ses voisins pour obtenir justice, firent avancer leurs troupes du côté de Final, sous la conduite de Bertrand de la Cueva neveu du duc d'Albukerque. C'étoit un jeune homme sans expérience; mais

mais on le choisit pour cet emploi, à cause de la grandeur de sa maison. Il marcha donc à Final avec six mille Italiens commandés par Sigismond de Gonzague, mille Espagnols, & toute la cavalerie du Milanez; & sur la premiére sommation qu'il fit aux habitans de recevoir garnison, ils ouvrirent aussitôt leurs portes. Jean Alberic Carretto cousin du Marquis, refusa de rendre le Château, qui fut investi sur le champ. L'Empereur informé de l'injure atroce que les Espagnols faisoient à l'Empire, dont Final est un fief, & au Marquis qu'ils dépoüilloient de son bien, envoya des Commissaires pour ménager un accommodement, & faire retirer les Espagnols. Dans la crainte qu'on ne les y obligeât, ils poussérent le siége avec toute la vivacité possible afin d'être maîtres du château avant l'arrivée des Commissaires, & d'avoir un prétexte honnête pour garder leur conquête. Ainsi ayant poussé la tranchée aussi loin que le permettoit un terrain étroit & presque inaccessible, ils batirent le fort avec huit pieces de canon. La garnison qui n'étoit que de cent hommes se défendit d'abord avec beaucoup de courage; mais comme elle n'avoit aucun secours à attendre; que Delphino, un des plus considérables de ses Officiers étoit dangereusement blessé; & que d'ailleurs la bréche étoit grande, elle se rendit à condition qu'elle sortiroit vie & bagues sauves, & que l'on conserveroit au Marquis ses droits, ses revenus & ses péages.

Bertrand mit trois cens Espagnols dans le château, & quand les envoyés de l'Empereur furent arrivés, Albuquerque leur répondit qu'ils étoient venus trop tard, & qu'il n'y avoit plus moyen de faire ce qu'ils demandoient; que l'affaire étoit consommée; qu'il étoit d'ailleurs fort persuadé que l'Empereur & le roi d'Espagne n'auroient point de démêlé là-dessus; & que Philippe donneroit sans doute à l'Empereur, & aux princes de l'Empire, des raisons dont ils seroient contens.

C'est ainsi que les Espagnols s'emparérent de Final, sous prétexte de la crainte qu'ils avoient de la France, qui ne faisoit cependant aucun mouvement du côté de l'Italie. Cette usurpation donna beaucoup à penser à tous les princes d'Italie, & sur-tout à Cosme de Medicis, qui sçavoit que le roi d'Espagne ne lui vouloit pas de bien. Comme les garnisons

CHARLE IX.
1571.

Espagnoles d'Orbitello, de Piombino, & de Porto Hercole, avoient été doublées, il crut qu'il devoit se tenir sur ses gardes. Il fit donc travailler en diligence à achever les fortifications des places de la Romagne, San-Martino, Citta del Sole, Mugello & Pistoie, & il en renforça les garnisons, de peur que le malheur qui venoit d'arriver à la ville de Final ne se communiquât au territoire de Sienne, dont il sçavoit que les Espagnols avoient fort envie.

Troubles de la Mirandole.

Il survint en même temps des troubles dans la Mirandole. Fulvia Correggia veuve du comte Galeoti, dernier Prince de cette ville, conçût des soupçons contre Louis frere de son mari, & tuteur de ses enfans qui avoit renoncé depuis quelque temps à la vie Sacerdotale, après avoir été évêque de Limoge. Persuadée qu'il avoit des liaisons secrettes avec le duc de Ferrare, qui en vouloit depuis long-temps à ce petit Etat, elle le chassa une nuit de la ville avec sa sœur Oliva qui y étoit venuë sous ombre de rendre à ses neveux une visite d'amitié. Sur le champ elle écrivit au Roi, protecteur de la Mirandole, pour expliquer à S. M. les raisons qui l'avoient forcée à prendre ce parti. Arnaud du Ferrier ambassadeur du Roi à Venise fut chargé d'examiner cette affaire; & après s'en être instruit très-exactement par des informations & par d'autres preuves, il en fit rapport au Roi. S. M. loin de condamner la conduite de la veuve, lui donna la tutelle des enfans du feu comte Galeoti, & lui envoya deux cens hommes sous la conduite de l'Artuisio pour renforcer la garnison de la place.

Marc-Antoine Colonne étoit arrivé à Messine avec ses douze galéres, & celles de Cosme de Medicis commandées par Alfonse Appiano. Ils y apprirent que la flote de Venise étoit à Corfou; & comme ils la crurent en danger à cause du voisinage de celle des Turcs, ils écrivirent à Veniero de revenir promptement en Sicile; ce qu'il fit sur le champ, après avoir mandé à Quirini & à Canale qui étoient dans les ports de Candie, de rassembler tout ce qu'ils pourroient de vaisseaux & de venir l'y joindre.

Arrivée de Jean d'Autriche en Italie.

Jean d'Autriche ayant terminé la guerre de Grenade, vint à la Cour. Mais il prit bien-tôt congé du Roi, & se rendit à Barcelone. Après y avoir fait embarquer sur ses vaisseaux

les deux régimens de Michel de Moncade & de Lope de Figueroa, il mit à la voile, emmenant avec lui Rodolphe & Ernest d'Autriche fils de l'Empereur, & laissant à la cour de Philippe leurs deux freres Albert & Venceslas. Il arriva à Genes le vingt-six de Juillet, ayant fait ce trajet en huit jours. Louis de Requesens, que Philippe lui avoit donné pour Lieutenant, étoit parti avant lui pour préparer tout ce qui étoit nécessaire pour la campagne. D. Jean de son côté voulant réparer autant qu'il pourroit le temps qu'on avoit perdu, fit prendre les devants à Alvaro de Baçan marquis de sainte Croix, Général des galéres de Naples, avec un régiment Espagnol, & il lui ordonna de se rendre promptement à Naples, tant pour y faire aussi des préparatifs, que pour donner quelques jours à ce régiment Espagnol, pour s'y délasser des fatigues de la guerre de Grenade.

Il remit à la voile le premier d'Août, & laissa à Genes Jean Doria avec son escadre, & au port de Luna Jean de Cardone Général des galéres de Sicile avec 26 galéres, afin d'y embarquer ses troupes allemandes commandées par Alberic de Lodroñe, & par Vinciguerra comte d'Arco, & les Italiens conduits par Sigismond de Gonzague. Etant arrivé à Naples le 8 d'Août, il y reçut des mains du Cardinal de Granvelle, qui depuis peu avoit été fait Viceroi de Naples, la marque du commandement général, c'étoit un sceptre que le Pape lui avoit envoïé. Sur le champ il donne ordre à Cardone de se rendre à Palerme; pour lui il prend la route de Messine, avec la compagnie Italienne de Sforce, après avoir donné ordre au marquis de sainte Croix qui restoit à Naples avec trente galéres, & quelques bâtimens de transport, de le suivre avec les troupes que le comte de Sarno amenoit. La tempête qu'il essuïa ne l'ayant point empêché de se rendre à Messine, il y fut reçû avec une grande joye par Colonne & par Veniero. Dès le lendemain il assembla le Conseil dans son vaisseau. Outre les Généraux, Requesens, Pompée Colonne, & Augustin Barbarigo s'y trouvérent. Jean d'Autriche ayant parlé de lui-même en peu de mots & fort modestement, & s'étant excusé sur son long retardement, exhorta tout le monde à profiter de l'occasion. Il exposa à l'assemblée quelles étoient les forces qu'il leur amenoit, quatre-vingt-une galéres,

vingt-deux bâtimens de tranſport, vingt-deux mille hommes de pied ; ſçavoir, huit mille huit cens Eſpagnols, onze mille Italiens, & environ trois mille Allemans ; une artillerie nombreuſe, toutes ſortes de proviſions de guerre, beaucoup de jeunes Seigneurs, & quantité de Nobleſſe diſtinguée, que leur courage, & une inſpiration divine avoit engagés à ſacrifier leur vie à la religion & à la gloire. Il déplora les malheurs de la République, aſſûra les généraux Venitiens que Philipe y étoit auſſi ſenſible qu'eux-mêmes ; il ſe plaignit en termes couverts des bruits ſemés par de mauvais eſprits, & promit de les réfuter, non par des paroles mais par des actions, & de montrer que ce n'étoit pas pour fuir une bataille, comme ils le publioient, qu'ils avoient tant tardé à venir, mais que les ſecours n'ayant pu être aſſemblés plûtôt, ç'avoit été un malheur néceſſaire: qu'il ſouhaitoit ardemment de les réparer par ſa vigilance, ſes ſoins, & ſon courage ; & qu'il étoit diſpoſé à s'expoſer aux plus grands périls.

Colonne l'ayant remercié pour les alliés, & tout étant prêt pour mettre à la voile, on n'attendoit pour partir que l'arrivée des vaiſſeaux de Candie. Veniero preſſoit le départ, & & exhortoit les Généraux à aller chercher la flote Othomane. Jean d'Autriche tiroit en longueur, à peu près comme avoit fait Doria l'année précédente : il ſembloit que ce fût un deſſein concerté ; en un mot il déclara que quelque ſenſible qu'il fût à l'état facheux des Venitiens, dont les ports, les terres, les iſles étoient miſérablement ravagées & ruinées par le fer & par le feu, il ne ſortiroit point de Meſſine, que toute l'armée ne fût raſſemblée : Que la flote Othomane étant ſupérieure en tout à la leur, il n'expoſeroit pas une armée, qui étoit l'unique reſſource de tous les alliés, à une perte certaine, en donnant une bataille, avant que toutes ſes forces fuſſent réünies. Ce fut Aſcanio de Cornia qui fut auteur de cet avis, & qui le mit par écrit. On détacha donc Gille de Andrada officier Eſpagnol, très-adroit, & grand marin, avec deux galéres légéres pour aller à la découverte, & tâcher d'apprendre des nouvelles des ennemis.

Les Turcs ayant ſçu que notre flote étoit à Meſſine, quittérent Cataro, & s'en allérent à Corfou, où ils demeurérent quinze jours à l'ancre. Comme ils ne pouvoient faire de mal

aux habitans de la ville, ils s'en vengérent ſur les faubourgs qu'ils brûlérent entiérement. Ils avoient réſolu de combattre la flote Chrétienne, s'ils en trouvoient l'occaſion ; mais comme on étoit à la mi-Septembre, & que le temps de quitter la mer approchoit ; ils reprirent la route de Conſtantinople. Ils mirent encore une fois tout à feu à ſang dans l'iſle de Cefalonie, après quoi ils entrérent dans le golfe de Lepante, d'où ils envoyérent rendre compte au Sultan de l'état de l'armée navale, & prendre ſes ordres. Pertau de ſon côté détacha Caragiali corſaire fameux pour apprendre de nos nouvelles.

Il y avoit dans la flote Othomane ſoixante vaiſſeaux corſaires très-bien armés. Ces gens accoutumés à vivre de pillage s'étoient joints d'eux mêmes aux Turcs dans l'eſpérance de faire un butin conſidérable. Comme l'année étoit avancée, & qu'il y avoit apparence qu'on ne feroit plus rien de la campagne, ſe croyant deſormais inutiles, & jugeant que les Turcs qui avoient triomphé par tout ne ſongeroient plus qu'à ſe repoſer, ils ſe retirérent du conſentement des chefs de la flote. Pertau de ſon côté ayant rafraîchi ſes troupes à Lépante, & laiſſé Hali au golfe de Larta avec cent cinquante galéres pour couvrir la côte, prit la route de Conſtantinople.

Cependant la flote de ſoixante galéres qu'on armoit à Candie pour ſecourir Famagouſte, & qui avoit appris que la ville s'étoit renduë, reçut les ordres de Veniero, prit la route de Meſſine, & y arriva enfin. Ainſi il s'y trouva cent neuf galéres Venitiennes, entre leſquelles il ne reſtoit plus que ſix grandes galeaſſes : car ſix, qui apportoient des vins de Calabre dans le temps que la flote étoit encore à Meſſine avoient fait naufrage, & étoient péries, trois autres avoient été priſes par les Turcs, deux à Corfou, & à Cefalonie : il en étoit reſté onze communes & trois grandes dans le golfe, qui ayant eſſuïé divers hazards ſur la mer, ne purent joindre la flote.

Lorſqu' Andrada revint de ſa courſe, la flote de Candie arriva tout à propos. On délibéra ſur ce qu'il y avoit à faire. Veniero preſſoit Jean d'Autriche de mettre ſur le champ à la voile, & d'aller combattre les ennemis, & s'ils vouloient éviter le combat de les y forcer à quelque prix que ce fût. Jean d'Autriche héſitoit toûjours ; & quoiqu'il ne s'oppoſât

CHARLE IX. 1571.

pas ouvertement à ce dessein, cependant il perdit beaucoup de temps à tenir des conseils particuliers avec les Officiers de sa flote ; ce n'étoit plus un retardement affecté, comme autrefois : c'étoit une division générale, non-seulement entre les commandans en général : mais chaque commandant en particulier n'étoit pas d'accord avec lui-même ; il n'y avoit rien de fixe, ni de stable ; les esprits toûjours flotans étoient aujourd'hui d'un avis & demain de l'autre, il y en avoit même qui parlant toûjours d'une maniére embarrassée ne laissoient point voir ce qu'ils pensoient ; d'autres representoient la grandeur du péril, & après l'avoir beaucoup exagéré, concluoient qu'il ne falloit point donner de bataille. Ceux qui étoient pour le combat, disoient que ce seroit une infamie éternelle pour le nom Chrétien, si l'on étoit assez lâche pour ne pas attaquer la flote ennemie. A quoi bon tant de préparatifs, tant de provisions, tant de troupes, & de Généraux rassemblés de toutes les parties de la Chrétienté ? n'étoit-ce que pour être spectateurs des desastres des Venitiens, qui très-éloignés autrefois de risquer des batailles, faisoient à présent les plus vives instances pour donner celle-ci ; le changement de leur fortune les ayant fait changer de maxime ? étoit-ce afin que Philippe & Jean d'Autriche lui-même parussent insulter au péril d'une des plus célébres villes de la Chrétienté, au grand scandale de tous les gens de bien ? Qu'il falloit donc chercher la bataille ; & que comme les soldats de nos vaisseaux étoient couverts & de leurs armes, & des parapets, & que les Turcs au contraire étoient à découvert & sans armes, il falloit faire sur eux un feu continuel d'arquebuses, qui leur tueroit une infinité de monde s'il duroit long-temps ; & défendre sous de grandes peines d'aller à l'abordage des vaisseaux ennemis, & de combattre de près & l'épée à la main : Que quand à coups d'arquebuses on auroit tué ou blessé la plus grande partie de leurs soldats, & qu'on les auroit mis hors de combat, ce seroit alors le temps de sauter dans leurs vaisseaux, moins pour combattre, que pour les enchaîner. On joignit à cela quelque traits pour piquer Jean d'Autriche, en lui proposant l'exemple du jeune duc d'Anjou, qui ne s'amusoit point à languir dans l'oisiveté, qui n'alloit point à l'armée pour ne rien faire, & pour s'y

donner ſimplement en ſpectacle ; mais qui manioit les armes, qui s'expoſoit à toutes ſortes de périls, & qui preſque au ſortir de l'enfance s'étoit fait un nom célébre dans tout l'univers. Voilà ce qui ſe paſſa dans tous les conſeils qui ſe tinrent devant Jean d'Autriche entre Requeſens, Baçan, Doria, Cardone, Landriano Viceroi de Sicile, Sforce Comte de Santafiore général des troupes Italiennes, Aſcanio de Cornia Maréchal de camp, Gabriel Serbellon commandant de l'artillerie, le comte de Pliego, & François d'Ibarra tréſorier général de l'armée. Ce n'étoit pas les ſeuls qui euſſent aſſiſté à ces conſeils ; Alexandre Farneſe fils du duc de Parme, François Marie de la Rovere, fils du duc d'Urbin, & Paul Jordan des Urſins, s'y étoient trouvés quelquefois. On y avoit même admis par reſpect pour le Pape Michel Bonelli frere du cardinal Alexandrin, jeune homme que le caprice de la fortune avoit tiré du métier de tailleur pour l'élever preſque à la dignité de Général d'armée. On fit entrer encore Paul Odeſcalco évêque de Penna, qui exhortoit ſans ceſſe Jean d'Autriche au nom du Pape à donner bataille aux ennemis, l'aſſûrant ſans héſiter qu'il remporteroit la victoire ; que Dieu avoit inſpiré cette confiance au ſouverain Pontiſice, qui ne ceſſoit d'implorer la bonté & la miſéricorde de Dieu ſur l'armée Chrétienne. Enfin Jean d'Autriche plus par honte que par aucune raiſon qui le convainquît lui & ſa ſuite, ordonna que tout le monde ſe préparât au combat. Jamais ordre ne fut plus généralement applaudi, même de ceux ou qui ne le vouloient pas, ou qui étoient perſuadés que la ſaiſon étant ſi avancée, & les Turcs ayant lieu d'être contens, d'avoir ajoûté à leur empire l'iſle de Chipre, & quantité de places ſur la côte de Dalmatie, & d'avoir réüſſi en tout ce qu'ils avoient entrepris par terre & par mer, ne ſe laiſſeroient pas forcer au combat.

Jean d'Autriche qui ſe regardoit comme chargé auſſi-bien des vaiſſeaux des Alliés, que de ceux du roi d'Eſpagne, fit la revûë de toutes les flotes. Comme celle de Veniſe bien fournie d'ailleurs, manquoit de ſoldats, il y mit quatre mille fantaſſins, quinze cens Eſpagnols, & deux mille cinq cens Italiens. Il renforça de même les vaiſſeaux Génois, & ceux de Savoïe : il ne négligea pas même les vaiſſeaux de charge,

CHARLE IX. 1571.

ſur leſquels il embarqua les Allemans, & nomma Jean d'Avila pour les commander : & en route il rangea ſa flote comme s'il alloit combattre. Il la partagea en quatre diviſions ; trois marchoient ſur un même front, avec leurs pavillons de differentes couleurs, & il avoit laiſſé entre chaque diviſion un eſpace aſſez large pour contenir quatre corps de galéres. Doria commandoit la droite qui étoit tournée vers la haute mer, & compoſée de cinquante galéres. La gauche compoſée auſſi de cinquante galéres, étoit commandée par Auguſtin Barbarigo, qui avoit ordre de s'étendre le long de la côte. Jean d'Autriche prit pour lui le corps de bataille, qui étoit de ſoixante galéres. Alvaro de Baçan avoit l'arriére-garde, avec ordre de ſe porter par tout où l'on auroit beſoin de ſécours. A l'égard des ſix grandes galeaſſes de Veniſe, comme il ne faiſoit pas aſſez de vent, on fut contraint de les remorquer ; on en mit deux devant chaque diviſion pour ſoûtenir le premier effort des Turcs : c'étoit comme des citadelles élevées & deſtinées à rompre les rangs des ennemis, & à les diſſiper par leur artillerie nombreuſe, qui feroit pleuvoir ſur eux une grêle de boulets. Cet arrangement fut d'une grande utilité. On laiſſa dix galéres hors de la bataille pour les accidens imprévûs, & on donna ordre à Jean de Cardone d'aller devant à la découverte, avec huit vaiſſeaux choiſis, commandés par Mario Contarini, Vincent Quirini, M. Cicogna, Pierre-François Malipietro & David Imperiale.

Départ de la flote Chrétienne.

Après cet arrangement Jean d'Autriche mit à la voile le quinze de Septembre, ayant fait prendre les devants aux vaiſſeaux de charge. On fut trois jours à arriver au cap des Colonnes, où l'on reſta trois autres jours à cauſe du vent contraire. Veniero conſeilloit de faire route du côté de Cefalonie, afin que ſi l'ennemi qui étoit encore à Corfou, ſuivant les derniéres nouvelles, vouloit ſe retirer, on pût lui couper chemin, & le forcer au combat. Jean d'Autriche ſoûtint que le vent étant contraire, il falloit aller à Corfou avec toute la flote, & ſon avis l'emporta.

Jean d'Autriche envoïa depuis Baçan à Tarente, & Veniero dépêcha Canale à Gallipoli (1) pour y prendre des troupes, avec ordre de venir promptement rejoindre la flote

(1) Ce n'eſt pas le Gallipoli des Turcs, c'eſt une ville du territoire d'Otrante.

à

à Corfou. D'Andrada fut détaché avec huit galéres pour aller prendre langue des ennemis. Le général Eſpagnol étant parti du cap des Colonnes, arriva le quatriéme jour à Corfou, c'eſt-à-dire le vingt-ſix de Septembre, & le jour même il paſſa dans le continent, & entra dans le port de Gomenizzo, qui eſt aſſez ſpatieux pour contenir les plus grandes flotes. Il y a des Hiſtoriens qui croïent que c'eſt ce que les anciens appelloient Pelode. Andrada y revint joindre la flote, & rapporta qu'il avoit appris à Zante que les ennemis s'étoient retirés dans le golfe de Lepante; que ſoixante vaiſſeaux de differentes grandeurs s'étoient ſéparés de la flote, ſans qu'on ſçût s'ils avoient fait voile vers Conſtantinople, ou s'ils alloient charger des vivres & d'autres proviſions néceſſaires, pour les porter ſur les côtes d'Afrique.

Dans ce même temps Caragiali vieux corſaire, fit un coup hardi, pour ne pas dire téméraire; il entra la nuit dans nôtre flote, compta à ſon aiſe le nombre de nos vaiſſeaux, & étant deſcendu tranquillement à terre, il prit quatre ſoldats qui ſe promenoient ſur le rivage à l'écart, & les mena à Pertau. On les interrogea tous quatre ſéparément, & ils répondirent tous que la flote Chrétienne étoit de deux cens ſix galéres, & de ſix groſſes galeaſſes, & qu'ils venoient à deſſein de donner bataille. Les ennemis furent partagés ſur le parti qu'il y avoit à prendre, d'accepter la bataille ou de l'éviter. Hali qui étoit jeune & d'un naturel boüillant & impétueux, & qui vouloit à quelque prix que ce fût profiter de l'occaſion d'acquerir de la gloire, propoſa d'aller au-devant des ennemis, & il fut ſuivi par le plus grand nombre de ceux qui étoient admis à la déliberation. Pertau (1) qui avoit toûjours montré beaucoup de maturité dans les conſeils, déja ſur le retour de l'âge, jugeoit au contraire que cette réſolution expoſoit beaucoup la flote Othomane; mais il eut peu de partiſans. Ulucciali fut d'un ſentiment qui tenoit le milieu entre les deux autres; ce n'eſt pas qu'il ne ſentît bien ce qu'il y avoit de mieux à faire dans les circonſtances préſentes; mais c'étoit un eſprit fin & adroit, qui ne voulant point choquer aucun des deux Bachas, accommodoit ſon diſcours à ſon

(1) Nôtre Hiſtorien a dit plus haut qu'il avoit pris le chemin de Conſtantinople, comptant qu'on ne feroit rien de l'année; mais il pouvoit être revenu.

CHARLE IX. 1571.

naturel politique,& par des réponſes embarraſſées entretenoit la diſpute des deux principaux Commandans. Tantôt il approuvoit la réſolution de combattre, comme digne de la grandeur de leur maître ; tantôt il paroiſſoit craindre qu'on ne fût pas en état de hazarder une ſi grande affaire ; mais il ajoûtoit auſſi-tôt que c'étoit aux Géneraux à décider : Qu'à ſon égard, ſes galéres étoient fournies de tout ce qu'il falloit pour combattre, & ſur tout de bon nombre de ſoldats qui ſe comporteroient en gens de cœur, & qu'il les ſeconderoit de ſon mieux : Que ſi ſes actions paſſées n'en étoient pas une preuve ſuffiſante, il répondoit que la bataille qu'on étoit prêt de donner, ne laiſſeroit aucun lieu d'en douter. Enfin après bien des diſputes on remit la choſe à la déciſion du Conſeil ; le premier dont on demanda l'avis fut Aſan fils du fameux Barberouſſe bacha d'Alger, & heritier de la fortune de ſon pere, choſe rare en Turquie. Il commença par vanter la vaſte étenduë de l'empire Othoman, ſa puiſſance, ſa fortune, la diſcipline de ſes armées, la valeur & l'habileté de ſes Généraux : aïant enſuite rabaiſſé le courage des nôtres, corrompus, à ce qu'il diſoit, par le luxe & la licence, il parla avec mépris de la puiſſance des Chrétiens, qui eſt partagée entre tant de Potentats ; au lieu que celle du Turc reünie dans un ſeul chef, en eſt plus grande & plus redoutable. Il fut donc d'avis de donner bataille : & aïant exhorté les Officiers à s'y comporter vaillamment, il les aſſura de la victoire: D'ailleurs que la volonté de l'Empereur étoit que l'on combattit la flote Chrétienne, & que de ne lui pas obéïr en cette rencontre, c'étoit non ſeulement une lâcheté, mais une auſſi grande impieté que s'ils refuſoient d'obéïr à Dieu. Cayabeg Sangiak de Smyrne embraſſa ce parti. Mahomet bacha de Negrepont, fils du bacha Sala Rais, fut d'un avis contraire à celui d'Aſan. Ce Bacha homme ſimple & modeſte, mais très-habile dans la marine, rappella à l'aſſemblée les exemples tout récens de ce qui s'étoit paſſé à Malte, à Sigeth, & cette année même à Famagouſte, où les troupes Chrétiennes après tant de preuves de ce qu'elles ſçavent faire & ſouffrir, avoient été vaincuës moins par les forces Othomanes que par la faim & la diſette. Il parla enſuite de la défenſe de Rhode ; leur fit ſentir que la valeur des Chrétiens n'étoit pas ſi fort à

mépriſer, & qu'il ne falloit pas compter ſur la force de la flote Othomane, juſqu'à ſe flater que l'armée ennemie ſe diſſiperoit au ſeul bruit de ſa puiſſance : Qu'à l'égard des ordres donnés à Pertau, c'étoit mal les interpréter que de prétendre qu'on lui eût ordonné de combattre témérairement avec une flote très-affoiblie, dans un temps où l'on ne ſongeoit plus à donner bataille ; que c'étoit livrer aux ennemis ſans combat tout ce qui leur reſtoit de forces maritimes, & perdre imprudemment par une entrepriſe téméraire & mal concertée, le fruit de toutes leurs victoires : Qu'il y avoit de la folie à riſquer une gloire toute acquiſe, pour un honneur beaucoup moindre, & tout au moins incertain. Ainſi ſon avis fut d'éviter le combat ; mais à la réſerve de Siroco bacha d'Alexandrie, & de Carabaxi bacha de la côte maritime de Caramanie, tous deux vieux Officiers, & qui préféroient le certain au brillant ; il eut peu de partiſans. D'ailleurs Pertaut faiſant réflexion que Piali gendre de Selim avoit perdu ſa charge pour avoir manqué de pourſuivre la flote Chrétienne, fut emporté comme malgré lui par le torrent des conſeils téméraires, à une réſolution qu'il condamnoit au fond, & qu'il n'embraſſoit qu'avec chagrin ; mais il fit réflexion qu'il valoit mieux hazarder une bataille, quelque déſavantageuſe que lui parût ſa ſituation, que d'expoſer ſa tête à l'envie & à la malignité de ſes ennemis ; & qu'il lui ſeroit plus glorieux de ſe faire percer par les traits des ennemis, que de périr par la jalouſie & la haine des courtiſans. Et il fut d'autant plus porté à prendre ce parti, que Ulucciali lut tout haut pendant qu'on diſputoit, l'ordre du Sultan pour donner bataille.

Mahomet qui n'étoit pas pour le combat, fut envoïé au fond du golfe de Lepante, pour aller ſur toutes ces côtes ramaſſer le plus qu'il pourroit de troupes. Il revint au bout de cinq jours avec environ trois mille hommes preſque tous de cavalerie, qu'on ſçait être de peu d'uſage dans une bataille navale. Mahumet bacha de Morée tira des places quinze cens chevaux qu'il amena auſſi à la flote, & l'on détacha Caracoſan corſaire actif & entreprenant, pour approcher le plus près qu'il pourroit de nôtre armée, & la reconnoître.

Il arriva un accident de peu d'importance, qui donna

CHARLE IX. 1571.

Broüillerie entre les Généraux Chrétiens.

occasion à une grande broüillerie entre nos Généraux, & qui pensa causer la rupture de la ligue. Un Capitaine du nombre de ceux que Jean d'Autriche avoit donnés aux Venitiens pour renforcer leurs galéres, faisoit tous les jours mille insultes, & mille extravagances. On l'avertit de se conduire avec plus de sagesse ; mais il répondit avec une hauteur extraordinaire. Là-dessus Veniero, en vertu de l'autorité qu'il avoit sur les troupes qu'on lui avoit prêtées, donna ordre de l'arrêter. Le Capitaine tuë celui que le Général avoit envoïé. Veniero outré de cet attentat, fait pendre ce furieux avec tous ceux qui veulent le soûtenir, non seulement sans prendre l'ordre de Jean d'Autriche, mais sans même lui en parler. Cette entreprise du général Venitien le piqua vivement; & les Espagnols le voïant déja fort courroucé, n'oubliérent rien pour l'irriter de plus en plus. Ravis d'avoir trouvé une si belle occasion de renverser la résolution qu'on avoit prise de donner bataille : ils conseillérent à Jean d'Autriche de traiter Veniero comme il avoit traité ce Capitaine ; mais Colonne & Augustin Barbarigo, aïant ménagé une réconciliation avec beaucoup de prudence & de dexterité, Veniero répara par sa douceur & par sa modération, une faute qu'un peu trop d'emportement lui avoit fait commettre, & l'aigreur qui s'étoit emparée des esprits, fut dissipée par la nécessité où l'on se trouva de se réünir. Colonne pria instamment Jean d'Autriche de se vaincre lui-même, de ne pas écouter les mauvais conseils, & de considérer qu'il valoit mieux triompher de l'ennemi commun, que de se venger d'une injure particuliére. Jean d'Autriche consentit à suspendre sa colére, pourvû que Veniero ne parut point devant lui, jusqu'à ce que cette affaire eût été examinée, & il demanda que Barbarigo vînt à sa place au Conseil.

On délibera de nouveau sur le combat, & l'on ne se trouva pas d'accord sur les mesures qu'on devoit prendre ; mais les Espagnols qui n'avoient jamais consenti à la bataille, que dans l'espérance qu'il n'y en auroit point, voulurent éluder l'occasion favorable qui s'en presentoit. Dans cette vûë ils proposérent de retourner dans le golfe Adriatique, & d'assiéger quelqu'une des places que les Turcs avoient prises sur la côte de Dalmatie, supposant que la flote ennemie ne

manqueroit pas d'accourir au ſécours, & qu'alors on la pourroit combattre avec avantage : mais que d'aller l'attaquer dans le golfe de Lepante, c'etoit trop riſquer. Cet avis qui convenoit à des gens qui avoient plus d'envie d'éviter la bataille que de la chercher, fut regardé des Venitiens comme un artifice pour éluder la réſolution qu'on avoit priſe. Pour eux ils diſoient qu'il faloit ſe ſaiſir de l'entrée du golfe, perſuadés que l'orgueil des Turcs ne pourroit ſouffrir cette inſulte, & qu'ils viendroient d'eux-mêmes leur preſenter le combat; que s'ils ne le faiſoient pas, ce ſeroit un aveu honteux qu'ils avoient peur des Chrêtiens. Il y eut un troiſiéme avis qui fut de renoncer à une vanité puerile & ridicule, & de prendre un parti qui tînt le milieu entre les deux que l'on venoit de propoſer, c'eſt-à-dire qu'il ne falloit ni retourner en arriére, comme on l'avoit propoſé d'abord, ni s'expoſer à un péril évident, en allant attaquer l'ennemi au fond du golfe, & ſous ſes fortereſſes, dont il ne s'éloigneroit pas tant qu'il ſe ſentiroit le plus foible : mais qu'on devoit aller en avant, & attaquer Navarrin, Modon, ou quelque autre bonne place de la Morée; qu'une telle entrepriſe ſeroit également utile & glorieuſe; que les Turcs ne ſouffriroient pas qu'on s'emparât de leurs places à leurs yeux; que s'ils venoient au ſécours, ils ſeroient obligés de donner bataille; s'ils les abandonnoient, la priſe de quelques places pourroit faire ſoulever la Gréce, qui gémit ſous le joug des Turcs, & la porter à faire des efforts pour recouvrer ſa liberté.

Conformément à cet avis on réſolut d'aller en avant, de prendre ſon parti ſuivant l'occaſion, & de combattre l'ennemi auſſitôt qu'on le pourroit. Le troiſiéme d'Octobre ils s'éloignent des côtes d'Albanie, & s'avancent du côté de Cefalonie dans le même ordre que nous avons déja dit, mais plus au large, de peur que ſi l'ennemi approchoit tout d'un coup, le mouvement que chacun feroit pour prendre ſa place, ne fût capable de troubler les rangs, ou de cauſer du tumulte & de la confuſion dans l'action. Le premier jour on arriva à l'iſle de Paxu (1), & le lendemain à Cefalonie : & après être entré dans le canal qui ſépare les iſles de Cefalonie & de Tiachi (2),

(1) Petite iſle près de Corfou.

(2) C'eſt l'ancienne Ithaque royaume d'Ulyſſe.

CHARLE IX. 1571.

ils jettérent l'ancre au port du Val d'Aléxandrie. La dispute sur la maniére d'attaquer l'ennemi, que les Espagnols avoient l'adresse de renouveller de temps en temps, s'y réveilla encore avec de grandes contestations ; & quoiqu'ils ne vinssent pas à bout de ce qu'ils prétendoient, cependant en attendant qu'on prît une résolution fixe, suivant les occasions que presenteroit la fortune, il fut résolu qu'on iroit au port de Petalia, qui n'est éloigné que de quarante mille pas au plus de l'entrée du golfe de Lepante. De tous ceux qui ne vouloient point de combat, il n'y en avoit pas un qui crût que les Turcs dûssent venir le presenter ; ainsi ils s'imaginoient ne rien risquer à montrer beaucoup d'envie de s'y trouver.

Les Alliés ayant été arrêtés trois ou quatre fois par le vent dans le port du Val d'Aléxandrie, en sortirent le sixiéme d'Octobre par un beau clair de lune : & le même jour Hali, qui avoit emporté contre l'avis de Pertau, qu'on se prépareroit au combat, & qui craignoit que l'occasion d'attaquer l'ennemi ne lui échapât, conseilla au Bacha de faire avancer la flote jusqu'à Sainte-Maure, pour la renforcer des troupes qui étoient dans cette isle. Pertau sentit bien sa finesse : mais comme après l'ordre de Selim, il pouvoit bien en son cœur desapprouver un parti qu'il jugeoit mauvais, mais non pas s'y opposer ouvertement, il leur permit de faire ce qu'ils croiroient le plus avantageux, & le plus conforme à la volonté du Sultan.

Hali engage la bataille.

Hali mit donc à la voile, sortit de Patras, ville située sur la côte de la Morée, & fort proche des deux châteaux qui ferment l'entrée du golfe, & s'avança jusqu'à un lieu appellé Galanga sur la côte d'Albanie, où il s'arrêta à l'entrée de la nuit. Les deux armées faisoient presque la même manœuvre, & pensoient à peu près de même. Chaque parti étoit persuadé que l'autre ne voudroit pas courir le risque d'une bataille : ainsi n'ayant pas d'espérance de vaincre leur ennemi, ils vouloient avoir la gloire de l'avoir fait fuir. Notre armée arriva sur le soir aux isles de Curzolari, qui n'étoient presque pas connuës alors, mais qui sont devenuës célébres par la victoire des Chrétiens. Se trouvant ainsi fort près du port où étoit la flote Othomane, elle s'arrêta, pour voir ce que feroient les ennemis.

Je crois qu'il n'est pas hors de propos de faire ici une

description exacte de ces mers, pour mettre en quelque sorte sous les yeux un endroit si fameux par les grandes batailles qui s'y sont données. Le cap d'Actium, appellé aujourd'hui Capo-Filago, lieu si fameux par la victoire qu'Auguste y remporta sur Antoine & Cléopatre, ferme le golfe de Larta, & n'est éloigné des isles de Curzolari que d'environ cinquante mille pas. Entre ce cap & ces isles on trouve celle de Sainte-Maure, qu'on appelloit autrefois Leucade, rocher célébre par le saut que les amans malheureux y faisoient, & par la mort de Sapho, qui périt en le faisant. De-là en allant au midi, on rencontre l'isle de Cefalonie, & celle d'Ithaque, que nous appellons Tiachi. Ensuite on rencontre Zante, qui est vis-à-vis du golfe de Castel-Tornese dans l'Elide, & qui n'en est séparée que par un bras de vingt-cinq mille pas de large. Puis rebroussant chemin vers le septentrion le long de la côte de la Morée, on vient à un des châteaux qui ferme le golfe de Lepante, & qu'on appelloit anciennement Rhion. Si de-là on prend par l'autre château qui est à l'opposite, appellé autrefois Antirrhion, & que l'on côtoye le rivage, toute l'étenduë de mer qui est entre deux, ressemble à un lac. C'est là que sont situées les isles de Curzolari, qui, selon l'opinion des anciens, se sont formées du sable & de la bouë que le fleuve Aquéloüs y apporte en quantité. Elles furent nommées Equinades,(1) parce qu'elles ont beaucoup de ressemblance avec le hérisson, par un grand nombre de rochers arides & pointus qu'on y voit. C'est dans ce détroit que se donna la bataille. André Doria & Barberousse s'y rencontrérent autrefois; mais après avoir demeuré long-temps en présence, ils se séparérent enfin sans combattre.

CHARLE IX. 1571.

Description des isles de Curzolari.

La flote Othomane allant à Sainte-Maure, fut rencontrée par la nôtre, qui vouloit passer au-delà des Equinades, un Dimanche septiéme d'Octobre au lever du soleil. Dès qu'on eut apperçu l'ennemi, qui n'étoit éloigné que de quatre à cinq lieuës, Jean d'Autriche fit mettre à loisir sa flote en bataille; & sur l'avis de Doria, il donna des ordres très-précis à Baçan qui commandoit la réserve, de ne point branler de sa place, qu'il ne fût assûré que les ennemis n'avoient point laissé de troupes derriere eux. Rien de plus sage que cette précaution,

Disposition de la flote Chrétienne.

(1) Ἐχῖνος, hérisson, dont on a fait Ἐχινάδες.

CHARLE IX. 1571.

parce qu'un petit nombre de vaiſſeaux frais venant à charger des gens fatigués ſur la fin d'une bataille, eſt capable de décider de la victoire, & qu'il eſt toûjours prudent de garder une partie de ſes forces entiere pour les accidens imprévûs. Doria étendit ſon aîle du côté de la pleine mer. Barbarigo qui commandoit la gauche, s'approcha de terre avec ſa Capitane, auſſi près que la profondeur de l'eau le put permettre; & les autres Capitaines, qui depuis quelque temps s'étoient exercés à ſe mettre à leur place, s'y rangérent tous ſans deſordre & ſans embarras. Il ſe trouva cent ſoixante galéres rangées ſur un front preſque en ligne droite. Les ſix grandes galéaſſes à éperons furent placées à la tête de l'armée ſous les ordres de François Duodo, & Cardone eut ordre de ſe tenir devant l'aîle de Doria pour eſcarmoucher contre les ennemis. Jean d'Autriche étoit au milieu ſur la galére royale, ayant à ſa droite la Capitane de la flote du Pape, à ſa gauche celle de Veniſe, & à côté de ces deux, la Capitane de Savoye & celle de Genes. La premiere étoit commandée par François-Marie de la Rovere, & la ſeconde par Aléxandre Farneſe; & l'on y joignit deux autres galéres du Roi pour les cas imprévûs. Cette diviſion, qui formoit le corps de bataille, étoit fermée du côté gauche par Paul Jordano des Urſins, & à droite par le Gouverneur de Meſſine, Général des galéres de Malte. On fit éloigner tous les petits bâtimens legers, afin d'ôter à tout le monde l'eſpérance de pouvoir ſe ſauver par la fuite.

Diſpoſition des Turcs.

A l'approche de l'armée Chrétienne, les Turcs abaiſſent leurs voiles, lévent leurs antennes, & préparent tout ce qui eſt néceſſaire pour la manœuvre des vaiſſeaux. Comme cette nation eſt très-diſciplinée, il ne falut qu'un moment pour les mettre en bataille. Pertau qui commandoit en chef étoit au milieu, & avoit ſous ſes ordres cent trente galéres rangées à droite & à gauche. Hali prend la droite en tirant vers la terre, avec quatre-vingt vaiſſeaux; & il y en avoit environ ſoixante entre eux deux. L'aîle droite étoit commandée par Mahumet & par Siroco bacha d'Aléxandrie, & la gauche par Ulucciali bacha d'Alger: le front de leur bataille n'étoit point en croiſſant comme ils l'ont d'ordinaire, mais en ligne droite.

Dès que Jean d'Autriche eut arboré le pavillon où étoient

les

les armes des Princes confédérés, il implora le ſecours du ciel, ſe mit dans une barque, donna ordre à Requeſens & à Colonne de faire la même choſe; & tous trois allérent de rang en rang exhorter les Chrétiens à combattre avec courage ſous les enſeignes de Jeſus-Chriſt. Après quoi l'Amiral Eſpagnol étant retourné à ſa place, fit une harangue militaire qui fut ſuivie des acclamations des troupes, qui demandérent qu'on les menât au combat. Il remonta enſuite ſur ſon vaiſſeau. Requeſens & Colonne étant auſſi retournés ſur les leurs, les deux armées donnérent le ſignal chacune par un coup de canon. En même temps la gauche des Turcs qui étoit oppoſée à Doria, & qu'une pointe de terre avoit juſqu'alors cachée aux Chrétiens, commença à s'étendre & à s'avancer au-delà de notre droite. Doria ne marcha pas en ligne droite à l'ennemi, comme on avoit ordonné à tout le monde de faire; mais craignant que les Turcs n'euſſent deſſein de l'enveloper, il crut qu'il falloit oppoſer ruſe à ruſe. Dans ce deſſein ayant fait tourner la prouë de ſa galére contre celle qui donnoit le branle à cette partie de l'armée des Turcs, il ajuſtoit ſa manœuvre à tous les mouvemens que l'autre faiſoit : c'eſt ainſi que Foglietta excuſe l'action de Doria, voulant qu'on regarde comme une marque de ſon habileté, une faute qui penſa faire perdre la bataille; parce qu'à force de s'étendre & de lâcher les rangs, il donna moyen aux Turcs de faire une charge vigoureuſe. Mais par une protection viſible de Dieu, qui ſe déclara pour la bonne cauſe, le vent qui juſqu'alors avoit été contraire aux Chrétiens, tomba tout d'un coup, & fut ſuivi d'un ſi grand calme, qu'il ſembloit qu'on fût ſur terre.

CHARLE IX. 1571.

Bataille des iſles Curzolaires ou de Lepante.

Les deux corps de bataille commencérent alors à combattre l'un contre l'autre : dès que les Turcs furent à portée des deux galeaſſes Venitiennes, ils eſſuyérent pluſieurs décharges de toute l'artillerie de ces bâtimens. Veniero couvrit ſa Capitane des galéres de Loredano & de Malipietro, qui ſoutinrent le premier choc des ennemis; Colonne en fit autant de ſon côté. Les Turcs ayant rompu leurs rangs paſſérent ſans ordre au de-là des galeaſſes qui les foudroyoient, formérent un gros, & s'avancérent contre notre aile gauche : puis en jettant des cris effroïables ſelon leur coutume, ils commencérent le combat à une heure après midi par faire

CHARLE IX. 1571.

pleuvoir une grêle de fléches sur nos vaisseaux. Ce gros envelopa Barbarigo : & quelques-uns de leurs vaisseaux s'étant glissés le long de la côte l'attaquérent en même temps par derriére. Barbarigo fit en cette occasion tout ce qu'on pouvoit attendre d'un grand Capitaine ; il combattit toûjours au plus fort de la mêlée, & il tenoit déja la victoire entre ses mains, lorsqu'il reçut dans l'œil un coup de fléche, dont il mourut le lendemain. Sa blessure l'ayant obligé de sortir du combat, Contarini son neveu * prit sa place, & la remplit parfaitement bien ; mais il mourut aussi dans ce combat aussi bien que Vincent Quirini & André Barbarigo. Enfin les Turcs ne pouvant plus résister de ce côté-là, se sauvent vers le rivage, dont ils étoient maîtres, & laissent leurs vaisseaux sur les rochers, & sans défenseurs.

* Fils de sa sœur.

On ne vit rien de semblable au corps de bataille : comme il n'y avoit pas moyen de s'échaper, pas un vaisseau Turc ne sortit de la ligne, en quelque mauvais état qu'il fût. Pendant que Hali & Jean d'Autriche étoient aux mains, la galére Turque, qui portoit les deux fils du Général, fut prise par les deux galéres qui étoient aux deux côtés de la roïale. Pendant ce tems-là le combat fut ranimé avec plus d'ardeur que jamais, sur-tout par Veniero & Colonne secondés par Pompée Gentile, par Antoine Caraffe duc de Mondragon, par Pyrro Malvezzi, & par Mathurin de Lescut de Romegas chevalier de Malte françois, qui a rendu son nom si redoutable dans tout l'Orient, que les méres encore aujourd'hui n'ont qu'à le prononcer pour faire trembler leurs enfans.

Jean d'Autriche, qui avoit auprès de lui quatre cens hommes du régiment de Sardaigne commandés par Lopez de Figueroa, & grand nombre de jeunes Gentilshommes très-braves, attaqua Hali qui lui opposa trois cens Janissaires & cent archers. Après un long combat, le commandant Espagnol se rendit maître de la Capitane Turque, & Hali lui-même fut tué. De notre côté Loredano & Malipietro qui s'avancérent au milieu des ennemis avec trop d'ardeur, furent emportés par le canon. Leurs soldats loin d'être découragés par cet accident, n'en chargérent que plus vivement les infideles, pour venger la mort de leurs Commandans, & s'emparérent de deux galéres ennemies : en même temps Veniero

& Colonne en prirent chacun deux autres : mais les Venitiens y perdirent Jerôme Veniero, François Buono, Jean-Baptiste Benedetti de Chipre, & Jacque Tressino de Vicenze : Jean Bembo, Theodore Balbi & quelques autres y furent blessés dangereusement. Honoré Cajetan qui commandoit le Griphon, une des galéres du Pape, en vint aux mains avec le fameux Caracosa, & après quelque combat, il tua ce corsaire, & se rendit maître de son vaisseau.

La mer étoit rouge de sang & couverte de têtes coupées, de bras & de jambes. L'air obscurci par la fumée de l'artillerie, retentissoit de tous côtés des hurlemens & des voix lamentables d'hommes à demi morts, qui périssoient au milieu des eaux & des feux avec des tourmens effroïables:& ce bruit étoit encore augmenté par les cris affreux des combattans, & par le fracas horrible des arquebuses & du canon. Pendant ce temps-là, les galéres des deux armées venoient fondre les unes sur les autres, proües contre proües, poupes contre poupes ; d'autres s'approchant de la poupe de leurs ennemis, les attaquoient par derriére ; d'autres enfin s'accrochoient par les côtés : en un mot le caprice de la fortune & du hazard avoit beaucoup plus de part à tous ces mouvemens que la prudence & la raison. Une des galéres de Florence commandée par Thomas de Medicis fut entiérement fracassée, & le Commandant dangereusement blessé. Ascanio de Cornia ayant été envelopé par cinq galéres Turques étoit en danger d'être pris, si Alfonse Appiano qui étoit à l'arriére-garde avec Baçan ne fût accouru à son secours, & ne l'eût tiré de ce péril.

Jamais spectacle ne fut plus afreux, ni plus digne de pitié. On voïoit des Turcs qui venoient à la nage vers nos galéres, & qui prenant les rames ou le gouvernail imploroient la miséricorde des vainqueurs. Mais les soldats furieux, à qui l'ardeur du combat avoit ôté tout sentiment d'humanité, leur coupoient impitoïablement les mains ; il s'en trouva pourtant quelques-uns, qui moins cruels ou plus avares, leur jettérent des cordes, & les tirérent dans les vaisseaux pour les vendre comme esclaves, & en tirer quelque argent.

Pertau avoit soutenu pendant deux heures l'attaque de nos galéres. Mais enfin comme il ne lui restoit plus de soldats,

CHARLE IX.

1571.

& que sa galére dont le gouvernail étoit brisé, alloit au gré des vagues ; il jugea que tous ses efforts devenoient inutiles. Ainsi après mille imprécations contre Hali, & tous ceux dont les avis téméraires l'avoient précipité malgré lui dans l'extrêmité où il se trouvoit, ce brave Commandant se jette dans un brigantin qu'il avoit gardé pour le besoin, se retire du combat, & laisse à la merci des vainqueurs les troupes Turques & toutes les forces maritimes de l'empire Othoman.

Ulucciali, après s'être débarassé de Doria, se jetta au milieu de la bataille, & manœuvroit de maniére qu'il ne s'engageoit dans aucun combat, sans se ménager une sortie. Lorsqu'il vit le pavillon de l'Amiral renversé, & que les affaires des Turcs alloient mal, il crut devoir se conduire avec plus de précaution. Les Chrétiens ayant tué Hali, comptoient sur la victoire : mais ne la jugeant pas entiére tant que les vaisseaux d'Ulucciali avoient la liberté d'aller de côté & d'autre, ils tournent leur efforts contre lui, dans l'espérance que Doria qui s'étoit étendu vers la pleine mer reviendroit à eux, & que Ulucciali se trouvant envelopé, seroit entiérement défait. Mais Doria s'étoit trop éloigné pour venir à temps au secours de nos troupes : & cette faute jointe à la premiére porta un grand préjudice à l'armée Chrétienne. Car ce vieux Pirate étant venu fondre sur nos vaisseaux presque dépourvûs de soldats après un si long combat, les maltraita fort, en prit même quelques-uns, & fit égorger tout ce qu'il y trouva ; ensorte que ce fut par hazard que le prieur de Messine évita ce malheur ; la galére de Pierre Bua de Corfou, & celle de Louis Cipico de Trau qui appartenoit à ce Prieur, furent prises ; mais dans le temps qu'Ulucciali se retiroit en vainqueur, les Chrétiens lui arrachérent ces deux derniers vaisseaux, & retirérent des mains des ennemis Cipico blessé de plusieurs coups. Ce combat nous enleva Benoît Soranzo, qui après s'être défendu long-temps avec beaucoup de valeur, perdit enfin la vie avec son vaisseau. Mais sa mort fut bien vangée : car l'ennemi s'étant jetté dans sa galére, le feu prit aux poudres, & le bâtiment sauta avec tous ceux qui y étoient entrés. Nous perdimes encore Jerôme Contarini, M. Antoine Lando, Jacque Mezzo, M. Antoine Pasqualigo, George Cornelio, & Pierre Bua, dont je viens de parler.

Victoire des Chrétiens.

Doria arriva enfin, & se mit à poursuivre Ulucciali : mais les ténébres épaisses qui le déroboient à la vûë, & la mer qui devint grosse & orageuse l'empêchérent de le joindre. On prit environ trente galéres de celles qui étoient échoüées à la côte. Enfin les Turcs ayant combattu malgré leur désordre avec une extrême opiniâtreté, depuis une heure après midi, jusqu'au soleil couchant, ne firent plus de résistance, & cédérent la victoire entiére aux Chrétiens. Tel fut le succès de la bataille des isles Curzolari. C'est la plus grande victoire qui eût été remportée jusqu'alors sur les Turcs, & celle dont on a tiré le moins d'avantage; les disputes des Commandans, & les interêts contraires des confédérés en firent perdre tout le fruit : parce qu'au lieu de n'avoir en vûë que la gloire de Dieu, & le bien général de la Chrétienté, chacun cherchoit son avantage particulier.

Bien des choses ont contribué à cette victoire. La flote Othomane plus nombreuse que la nôtre, étoit composée de deux cens soixante & quatre vaisseaux; au lieu que les Chrétiens n'en avoient que deux cens cinq, outre les six grandes galeasses; mais nous étions supérieurs par le nombre des combattans. Outre vingt-cinq mille hommes de troupes réglées, nous n'avions point de galére où il ne se trouvât deux cens hommes, ou du moins cent cinquante. Les équipages des vaisseaux & les forçats même, à qui on promit la liberté, combattirent avec beaucoup de courage. A l'égard des vaisseaux Turcs, excepté ceux des grands Officiers, qui portent un croissant à leur pavillon, & qui n'étoient qu'au nombre de quarante, dans tous les autres il n'y avoit que trente ou quarante soldats au plus, & cent dans ceux des chefs. La plûpart de leurs gens étoient infirmes, & mal remis des fatigues de la campagne, exposés d'ailleurs à tous les coups qu'on tiroit sur eux, parce qu'ils manquoient d'armes défensives. Nos soldats au contraire étoient frais, & portoient tous des casques & des cuirasses; ajoûtez encore que les armes étoient bien différentes. Les Turcs ont très-peu d'armes à feu, & le coup de leurs fléches fait bien moins d'effet que celui de l'arquebuse : il n'en fait même aucun sur ceux qui ont de bonnes armes défensives; d'ailleurs quand un arc a tiré quatre ou cinq fois, la chaleur détend les cordes; le coup de

CHARLE IX. 1571.

la fléche en devient si foible, qu'à peine effleure-t-il la peau: & si l'ennemi est cuirassé, la pointe de la fléche s'émousse, & ne va jamais jusqu'au corps; ajoûtons encore que nos galéres ont des espéces de parapets qui couvrent nos soldats, & que celles des Turcs n'en ont point, parce que ces parapets ne sont pas commodes pour tirer de l'arc. De là deux grands avantages pour nos soldats: premiérement leur corps étoit couvert: en second lieu ils pouvoient y appuyer leurs arquebuses, & tirer plus sûrement & plus juste. Il y avoit même une grande différence entre l'artillerie des Turcs & la nôtre. La proüe de leurs galéres n'ayant rien qui la couvrît, leurs canoniers étoient tués d'abord par nos arquebusiers; ensorte qu'après la premiére décharge ils étoient obligés d'abandonner la place. Toutes nos galéres au contraire firent chacune quatre ou cinq décharges, & quelquefois davantage: & dans la plus grande chaleur du combat, lorsqu'elles se trouvoient accrochées avec celles des ennemis, elles pouvoient encore se servir de leurs canons, & tirer même à coup sûr. La construction de nos vaisseaux servit aussi beaucoup: car on en avoit retranché les éperons, dont la pointe recourbée en haut obligeoit de pointer le canon obliquement, & en affoiblissoit le coup: mais après ce retranchement nos canons pointés droit tiroient à fleur d'eau, & ne tiroient guére en vain; ce qui tua beaucoup de monde aux ennemis; au lieu que les canons des Turcs étant pointés haut, leurs boulets passoient presque tous audessus de nos têtes.

On prit cent trente galéres Turques, dont il ne se trouva que quatorze petites; tout le reste de leurs vaisseaux fut ou brûlé ou coulé bas, ou brisé contre la côte; ensorte que de cette grande armée navale, il ne s'échappa que cinquante galéres. Ulucciali s'en alla à Constantinople avec les trente qu'il avoit sauvées du débris. Selim ayant appris cette nouvelle à Andrínople, & craignant qu'elle ne causât quelque émotion à Constantinople, y revint en diligence. Non-seulement il reçut bien Ulucciali, mais il lui donna la charge de Capitan Bacha, & le commandement général de toute la marine de l'Empire. Il s'écarta en cela de la maxime des Turcs, qui punissent toûjours leurs Généraux des échecs qui leur arrivent, quoiqu'on ne puisse point les leur imputer. Un Général

battu par un pur accident de la fortune, eſt étranglé comme s'il étoit cauſe de ſa défaite ; mais la marine du Turc étoit dans un état ſi pitoïable, qu'il ne lui reſtoit de vaiſſeaux que ce qu'Ulucciali en avoit ſauvé. D'ailleurs après avoir perdu à ce combat tant d'Officiers de diſtinction, c'étoit le ſeul Commandant qu'il pût oppoſer aux Chrétiens.

Les Turcs eurent dans cette bataille vingt-cinq mille hommes de tués,& trois mille cinq cens priſonniers. Du nombre des morts furent beaucoup de ces Officiers qu'ils appellent Sangiacs. Pour nous, nous perdimes quinze galéres, dont il y en avoit dix Venitiennes, ſur leſquelles Ulucciali tomba d'abord. A l'égard des troupes, notre perte alla bien à dix mille hommes, dont il ne mourut qu'une petite partie dans le combat : le reſte périt des bleſſures qu'ils avoient reçûës, & qui furent mal penſées. La mort d'Auguſtin Barbarigo diminua beaucoup la joye des Chrétiens : tout le monde le pleura, tout le monde regretta tant de belles qualités, vraiment dignes d'un grand Général, ſa prudence dans le conſeil, ſon habileté, ſa modération, & ſon courage,qui avoient été ſi utiles pendant toute cette guerre, & qui pouvoient l'être encore à l'avenir. On perdit outre cela quelques perſonnes d'une grande diſtinction,entre autre Bernardin de Cardone, & Horace des Urſins ; au reſte la liberté de pluſieurs milliers de Chrétiens qu'on tira des fers, adoucit un peu de ſi juſtes douleurs.

Dieu donna à notre armée des marques de ſa protection, non-ſeulement dans le combat, mais même depuis : car une tempête effroïable étant ſurvenuë la nuit ſuivante, ils trouvérent pour ainſi dire ſous leurs mains un port capable de contenir tous leurs vaiſſeaux.

Les ennemis firent une faute conſidérable : car pouvant ſe mettre en pleine mer, & y donner bataille, ils aimérent mieux combattre ſur une côte dont ils étoient les maîtres, ſans faire réflexion au malheur qui en pouvoit arriver, & qui arriva en effet : car ceux qui combattirent près de la terre, ayant été mis en deſordre dès le premier choc, où les Turcs jettent ordinairement tout leur feu, ils gagnérent auſſi-tôt le rivage, abandonnérent leurs vaiſſeaux, & ſe ſauvérent dans le païs

CHARLE IX. 1571.

d'alentour ; au lieu que ceux qui se trouvérent plus éloignés combattirent jusqu'à la fin.

La flote Chrétienne s'étant mise à l'abri dans le port, la premiére chose que l'on fit fut de réconcilier Veniero avec Jean d'Autriche. Les priéres des Seigneurs, & les grands succès de la bataille engagérent aisément le général Espagnol à oublier son injure particuliére. Lorsque le calme fut revenu, ils allérent au lieu où le combat s'étoit donné, & ils y virent un spectacle qui leur causa en même temps du plaisir & de la pitié. On tint ensuite conseil. Le grand nombre de morts & de blessés de leur armée, le peu de vivres qu'il leur restoit, & la saison fort avancée, les déterminérent à se mettre en quartier d'hyver pour radouber leurs vaisseaux, recruter leurs troupes, donner le temps aux soldats épuisés, de se rétablir pendant le repos de l'hyver, afin de revenir frais à l'entrée du printemps, & de poursuivre les restes de leur victoire. Plusieurs blâmoient ce parti : tout étoit, disoient-ils, consterné à Constantinople & dans les isles voisines ; si nous poursuivons la victoire, rien ne nous résistera : & l'on blâma fort Veniero de ne s'être pas opposé plus qu'il fit au parti de se retirer. On lui reprochoit qu'il étoit plus soigneux de se faire penser d'une blessure qu'il avoit à la jambe, que de retourner chercher des ennemis, & des combats, dont il avoit grand peur. Si l'on en croit les discours malins des Espagnols, c'étoit là, disoit-on, ce qui l'avoit engagé à se rendre si facilement à l'avis de Jean d'Autriche. Mais on peut excuser Veniero sur ce qu'il connoissoit parfaitement la disposition des Espagnols, qui toûjours ennemis secrets des Venitiens, les avoient joüés dès le commencement, leur avoient refusé du secours dans le temps où ils en avoient le plus de besoin, & n'avoient même consenti à cette bataille, que parce qu'ils comptoient absolument que les Turcs ne la risqueroient point. Ainsi voïant Jean d'Autriche déterminé à ne rien entreprendre de cette campagne, sous prétexte que Philippe ne vouloit pas que sa flote passât l'hyver loin de ses Etats ; jugeant d'ailleurs que comme les conquêtes que l'on feroit dans la Morée devoient appartenir à la République, les Espagnols ne s'y porteroient pas avec beaucoup de chaleur, il ne leur proposa rien. D'ailleurs la dispute qu'il avoit euë avec le

général

général Espagnol étoit encore récente : & il ne crut pas devoir s'exposer à en renouveller le souvenir, & à aigrir les esprits par une dispute inutile. Mais ce qui suit ne peut être excusé dans Veniero : & on doit convenir qu'il fit une grande faute. Voici le fait. Avant qu'on sçût la bataille, le Sénat avoit envoyé treize grosses galéasses au secours de la flote. Philippe Bragadin Amiral du golfe, qui conduisoit ce renfort, ne joignit l'armée qu'après la victoire. Au désespoir de n'y avoir point eu de part, il pria instamment Veniero de lui donner cinquante galéres, afin de poursuivre les débris de la flote Othomane, de jetter l'épouvante dans leur païs, & de régler ses entreprises sur les occasions qui se présenteroient. Mais Veniero ne voulut jamais y consentir, & déclara qu'il ne souffriroit pas qu'un autre fît ce qui étoit de sa charge.

La nouvelle de la victoire fut portée à Venise par Onufre Giustiniano, & y fut reçûë avec grande joye. Jean d'Autriche résolu de s'en retourner se rendit cependant aux instances des Venitiens, qui le priérent de faire en passant une tentative sur sainte Maure. Il détacha donc Ascanio de Cornia, & Gabriel Serbellon pour aller reconnoître la situation & la force de la place, & pour examiner si c'étoit une affaire de peu de jours. Sur le rapport qu'ils firent que ce siége pouvoit durer quinze ou vingt jours, Jean d'Autriche ne jugea pas à propos de l'entreprendre, sous prétexte que cette conquête ne pouvant augmenter beaucoup les forces des Chrétiens, ni leur être d'un grand secours, elle ne valoit pas la peine qu'on s'y arrêtât. Ainsi ils passérent outre. Quand ils eurent gagné Corfou, ils y partagérent le butin. Philippe eut pour sa part cinquante-huit galéres communes & une moitié ; six petites galéres & demie ; cinquante-huit canons & demi ; huit gros pierriers & demi ; six-vingts plus petits ; & dix-sept cens treize prisonniers. Les Venitiens eurent trente-neuf galéres communes & une moitié ; quatre petites & demie ; trente-neuf gros canons & demi ; cinq pierriers & demi ; quatre-vingt six plus petits ; & onze cens soixante & deux prisonniers. Le Pape eut dix-neuf galéres communes ; deux petites ; dix-neuf gros canons ; trois pierriers ordinaires ; & quarante-deux petits ; & huit cens quatre-vingt-un prisonnier. Jean d'Autriche &

Colonne s'en allérent à Messine chacun avec leur flote, & entrérent dans le port en triomphe.

Après la retraite des alliés, les Venitiens attaquérent Margariti appartenant aux Cimariots, dans le voisinage de Corfou. Ces barbares se rendirent le 12. de Novembre, à condition d'avoir vie & bagues sauves; les vainqueurs mirent le feu à ce fort & le ruinérent. Soppoto ayant été abandonné par les Turcs, les Albanois s'en emparérent, & le remirent aux Venitiens, qui le rendirent depuis à Selim.

Cependant le Pape avoit envoyé pour Légat en Espagne le cardinal Alexandrin son neveu, qui devoit aussi aller en France & en Portugal dans la même qualité. Philippe envoïa audevant de lui jusqu'à la frontiére grand nombre de Seigneurs avec des lettres pleines de témoignages d'amitié: & le cardinal Diego Spinosa évêque de Siguença, qui étoit à la tête des affaires du Royaume, alla à sa rencontre à deux journées de Madrid. Le Légat étant arrivé à la Cour y fut reçû par le Roi de la maniére du monde la plus gracieuse. Il avoit ordre d'exhorter ce Prince à pousser vigoureusement la guerre, & à fournir de bonne heure les secours qu'il avoit promis par le traité: que par-là non-seulement ils deviendroient plus utiles, mais que l'exemple de son zele exciteroit celui des autres Princes, & qu'ils auroient plus ou moins d'envie d'entrer dans la ligue contre l'ennemi commun, à proportion de la vivacité ou de l'indifférence qu'ils lui verroient pour une cause dont il étoit le plus ferme appui. C'étoit là le point capital de sa commission. Il étoit encore chargé de prier Philippe d'inviter les rois de France & de Portugal, & sur-tout l'empereur Maximilien son beau-frere, à entrer dans une ligue si sainte. Philippe répondit qu'il étoit très-obligé au Pape d'avoir de lui des sentimens qui lui faisoient tant d'honneur: Qu'il prioit S. S. de vouloir bien faire réflexion sur les soins & sur les affaires fâcheuses, dont il étoit accablé; d'en considérer la multitude & l'importance, & combien la guerre de Flandre lui coûtoit d'argent & d'hommes: Que c'étoit aussi une guerre de religion, d'autant plus dangereuse, que le mal qui pouvoit arriver, étoit bien plus proche, que celui qu'on craignoit de la part du Turc: Qu'il avoit mandé à Jean d'Autriche son frére, de laisser en Italie les

galéres destinées pour la défense des Etats qu'il y possédoit, & de repasser en Espagne avec le reste; mais que pour faire plaisir au Pape, il alloit lui envoïer un contre-ordre, & lui écrire de passer l'hyver en Italie: Qu'à l'égard des rois de France & de Portugal, il espéroit qu'ils se porteroient d'eux mêmes au parti le plus convenable; mais que puisque Sa Sainteté le souhaitoit, il leur écriroit fortement sur ce sujet: Qu'il croïoit pourtant que la résolution de la France dépendroit du parti que prendroit Maximilien, & qu'elle ne se déclareroit point que ce Prince ne fût entré dans la ligue: Qu'ils n'enverroient jamais leurs troupes ni leurs Généraux par mer, ni sur la flote, parce qu'ils ne voudroient pas obéïr à Jean d'Autriche. Et comment les envoïer par terre, si Maximilien demeuroit dans l'alliance du Turc?

Le Légat parla ensuite du titre de grand Duc, que le Pape avoit donné à Cosme de Medicis. Il soûtenoit, comme une chose indubitable, que ce titre ne blessoit ni le Roi, ni le S. Siége; & qu'on ne pouvoit y donner atteinte, sans choquer la dignité & l'autorité de l'église Romaine. Il vint après cela à la jurisdiction Ecclésiastique de Sicile; & il prétendit que les Ministres de Philippe faisoient un tort considérable à l'autorité du souverain Pontife: Qu'à l'égard de la Bulle d'Urbain II. qu'ils alléguoient en leur faveur, outre qu'elle ne s'étendoit qu'à Roger comte de Sicile & de Calabre, & à Simon son fils, ou à quelqu'autre heritier de Roger, elle étoit très-suspecte de faux, par le lieu & le jour de sa date; car elle est datée de Salerne, & de l'année mil quatre-vingt-quinze: or il est constant qu'Urbain II. assista au Concile de Clermont, qui se tint alors en France pour la guerre sainte, & que ce fut le seul soin qui occupa le Pape pendant toute cette année: Que le premier qui en ait parlé est Thomas Fazello écrivain moderne, qui n'a ni réputation ni autorité, & qui n'est que le copiste de Jean-Luc Barberio auteur Sicilien, aussi peu croïable que lui: Qu'il est vrai que Pierre de Luna Pape schismatique, accorda à Ferdinand d'Arragon, & à Martin roi d'Arragon, qui épousa Marie reine de Sicile, que ses Officiers en Sicile ne pourroient être excommuniés par les Evêques du païs; mais que ce privilége fut aboli bien-tôt après sur la requête des trois Etats de ce Roïaume;

CHARLE IX. 1571.

Qu'il demandoit donc que l'ordre établi par le Concile de Trente fût gardé inviolablement dans les Roïaumes de Sicile & de Naples, & que l'on rendît au Clergé la jurisdiction qui lui appartient. Il fit la même demande pour le Milanez.

Philippe répondit au Légat, qu'il n'avoit fait que conserver dans les Etats dont il avoit herité de ses ancêtres, les droits qu'ils lui avoient laissés : Qu'au reste il en écriroit à ses Officiers, & que s'il y avoit des choses qui pûssent ou qui dûssent être réformées conformément aux desirs du Pape, il avoit tant de respect pour la personne de S. S. & pour le saint Siége, qu'on pouvoit s'assurer qu'il lui donneroit toute la satisfaction possible.

Après cette réponse équivoque, le Legat prit congé de ce Prince, & s'en alla en Portugal. Il y fut reçû comme à Madrid, avec beaucoup de pompe & de magnificence ; mais la proposition qu'il fit au Roi d'entrer dans la ligue, ne produisit aucun effet. Le Prince qui ne fit aucune difficulté de s'engager sur le champ dans cette guerre, lui dit qu'il ne sçavoit pas encore par où il attaqueroit le Turc : Qu'il croïoit que le plus commode & le plus avantageux seroit de porter la guerre aux environs de la Mer rouge ; parce que si Selim vouloit défendre ses Etats de ce côté là, il seroit obligé de diviser ses troupes ; qu'il en auroit moins à opposer aux confédérés, qui par ce moïen pourroient l'accabler plus aisément : Que s'il laissoit sans défense le voisinage de la Mer rouge, les Portugais y feroient des progrès considérables, & très-avantageux à la Chrétienté. Le Légat lui parla ensuite du mariage de Marguerite de Valois sœur du roi de France : Qu'il ne pouvoit rien faire de plus agréable au Pape, ni de plus utile à la religion Chrétienne, & à ses propres Etats, que d'épouser cette Princesse : Que ses peuples souhaitoient ardemment de le voir marié, & qu'un des motifs pour lesquels le Pape desiroit extrêmement cette alliance, étoit d'enlever Marguerite de Valois au Prince de Navarre fauteur des Huguenots, à qui il sçavoit qu'on la destinoit : Qu'il en avoit déja fait parler au roi de France par Antoine-Marie Salviati son Nonce en cette Cour : Que jusqu'alors Salviati n'avoit rien pû gagner ; mais qu'il ne doutoit pas que la chose

ne réüſsît, ſi Sa Majeſté Portugaiſe vouloit y penſer ſérieuſement.

Le Roi remercia le Légat, & lui dit que ſi ce mariage ſe concluoit, la ſeule dot qu'il demanderoit au roi de France, ſeroit qu'il renonçât à ſon alliance avec le Turc, & qu'il ſe joignît aux autres Princes conféderés, pour faire la guerre à l'ennemi commun.

Le Pape ſollicite les princes d'Orient à faire la guerre aux Turcs.

Dans ce même temps le Légat reçut la nouvelle de la grande victoire remportée près des iſles de Curzolari, avec des lettres que le Pape écrivoit aux Puiſſances de l'Orient: Sa Sainteté ordonnoit au Légat de remettre ces lettres au roi de Portugal, & de le prier de les envoyer à ces Princes. Elles étoient datées du ſeize & du dix-ſept de Novembre, & adreſſées à Schac Tecmaſes roi de Perſe, & à Serif Mutahar roi de l'Arabie heureuſe. Le Pape leur mandoit la grande victoire que les Chrétiens venoient de remporter ſur Selim, le nombre des vaiſſeaux pris & coulés à fond, celui des morts & des priſonniers, & il les exhortoit à profiter d'une ſi belle occaſion que la providence leur offroit: Qu'ils devoient ſe liguer avec les princes Chrétiens pour exterminer de concert une nation, qui étoit la perte de tout l'Univers: Que la différence de religion ne devoit pas les en empêcher; que dès qu'une même cauſe, & une néceſſité commune nous unit, la diſtance des lieux, & les différentes maniéres de penſer ne ſont pas des motifs ſuffiſans pour rompre une union qui peut avoir des ſuites ſi avantageuſes. Il écrivit dans les mêmes termes à Merma roi d'Ethiopie, qui étoit Chrétien, mais d'une ſecte qui ſur les rits & la doctrine différoit un peu de la Catholique. Il y parloit avec véhemence contre la cruauté barbare du Turc, qui joignoit la perfidie à une ambition démeſurée. Qu'au mépris de la paix & de l'alliance qu'il avoit faite avec les Venitiens, il leur avoit déclaré la guerre ſans qu'ils lui en euſſent donné le moindre prétexte, & leur avoit enlevé l'iſle de Chipre par une injuſtice déteſtable.

Le Légat ſuivant l'ordre que le Pape lui donnoit encore par ce courier, retourna en diligence à Madrid pour féliciter le Roi ſur cette victoire; il lui parla en même-temps d'un projet qui étoit venu dans l'eſprit du Pape depuis ce grand ſuccès, Sa Sainteté croit, ajoûta le Cardinal, que ce qu'on

CHARLE IX.

1571.

peut faire de plus avantageux, c'eſt de ne laiſſer aux Turcs aucun Officier qui entende la marine : Que jamais ils n'avoient eu ſur mer beaucoup de Commandans habiles ; mais que le nombre en étoit encore bien plus petit, depuis que la derniére bataille leur avoit enlevé ceux qui avoient quelque réputation : Qu'il ne leur reſtoit qu'Ulucciali, & qu'il ſeroit peut-être aiſé au roi d'Eſpagne de détacher des Turcs cet homme ambitieux, en lui offrant quelque bon gouvernement en Eſpagne, ou dans ſes états d'Italie : Qu'à la verité on n'étoit pas ſûr de réüſſir ; mais que quelque choſe qui arrivât, cette tentative ne laiſſeroit pas d'être utile aux Confédérés. Si elle réüſſit, ajoûta le Légat, ce ſera un coup de la derniére importance. Si elle manque, & que le ſecret vienne à s'éventer, on aura au moins ſçû rendre ſuſpect à Selim le ſeul homme qui ſoit capable par ſa valeur & ſon habileté, de ſoûtenir les affaires de cet Empire. Car, diſoit S. S. le Sultan ne manquera pas ou de le caſſer & de le chaſſer de la Cour, & par conſéquent de ſe priver des ſervices d'un homme qui lui eſt très-néceſſaire, ou de le faire punir comme un traître: Qu'à cet égard la pieté des Confédérés n'a rien qui doive lui donner le moindre ſcrupule : Qu'il n'y a point de mal à emploïer l'artifice pour faire périr de quelque maniére que ce ſoit, un apoſtat qui a renoncé à la religion Chrétienne.

Philippe loüa beaucoup la prudence de ſa Sainteté, & il proteſta au Cardinal, qu'il ne tiendroit pas à lui que la choſe ne réüſsît ſelon les pieux déſirs de ce Pontife. Le Légat aïant encore reçu de grands honneurs de ce Prince, prit congé de lui, & paſſa en France ſur la fin de l'année.

Le pape ſollicite l'Empereur d'entrer dans la ligue.

Pendant qu'Aléxandrin étoit en Eſpagne, le cardinal Commendon, que le Pape avoit envoyé en Allemagne, étoit arrivé dès le mois d'Octobre à la Cour de Maximilien avant la bataille navale. Ce Miniſtre éloquent fit à l'Empereur un diſcours plein de majeſté, pour l'engager à ſe joindre aux confédérés. » Enfin, lui dit-il, l'exécrable ennemi du nom Chré-» tien, ce tyran qui foule aux pieds les loix divines & humai-» nes, a donc ſoulevé contre lui tous les princes Chrétiens, & » généralement tous ceux dont il veut envahir les Etats. L'in-» juſtice de la guerre qu'il a déclarée aux Venitiens, a réuni » leur haine & leurs forces ; & l'on eſpére tirer avantage des

» malheurs mêmes qui accablent ces Républicains, & qui
» affligent tous les Etats Chrétiens. La perte de Chipre, l'isle
» la plus riche de la Méditerranée, que Selim vient d'envahir
» par une injustice atroce; fera ouvrir les yeux à cette Répu-
» blique, qui a toujours été si liée avec les Turcs : sans doute
» qu'elle se détachera pour toûjours d'une alliance également
» funeste & honteuse, & qu'elle s'unira desormais à la cause
» commune de la Chrétienté.

Commendon ajoûta : Que l'Empereur ne devoit pas sentir moins vivement les injures qu'il en avoit reçuës; les ravages qu'ils avoient faits dans ses Etats, & la perte de la Hongrie : Qu'en attaquant les Othomans par mer, on pouvoit bien affoiblir leurs forces, mais non pas les ruiner; & que quand même la flote de Selim seroit battuë, ce Prince se releveroit toûjours : Que la honte de sa défaite le rendroit plus implacable, & que jamais on ne le réduiroit que par la ruine entiére de ses armées de terre : Que le ciel réservoit cet honneur à Maximilien : Que d'autres Princes avoient remporté des victoires sur les Turcs : mais que l'auguste maison d'Autriche étoit destinée pour les exterminer sans retour. Commendon ayant dit tout ce qu'on pouvoit alléguer sur cette matiére,lui rappelloit souvent les conseils du Pape, & l'exemple de Philippe son cousin germain.

La réponse de l'Empereur ne fut pas favorable.Il commença par étaler ses malheurs, ses pertes, les ravages de ses Etats, les périls dont il étoit menacé, & la nécessité de s'en délivrer. Il ajoûta : Qu'il n'avoit pas besoin de conseil, & qu'on ne lui persuaderoit pas aisément d'entrer dans une guerre si funeste: Que la tréve entre le Turc & lui devoit encore durer deux ans. Quel prétexte prendre pour la rompre ? Qu'il avoit autant de zele pour la religion, que Philippe : mais que les risques qu'ils courroient dans cette guerre étoient bien différens. Quand Philippe perdroit une bataille contre le Turc, quel danger y auroit-il pour ses Etats, si éloignés de ceux du Sultan ? Que pour lui, si son armée étoit défaite, il perdroit son roïaume, l'Empire, & tout ce qu'il possédoit : Qu'il falloit donc auparavant s'assûrer de la disposition des autres Souverains, & particuliérement du roi de Pologne : Qu'il lui enverroit un Ambassadeur pour en être instruit, & que quand

il sçauroit sa volonté, il seroit en état de répondre plus précisément, & de prendre son parti.

Commendon répondit : Que les raisons alléguées par l'Empereur ne lui paroissoient pas soûtenables : Que la considération de la tréve ne devoit pas arrêter un aussi grand Prince ; & que c'étoit un scrupule mal placé, que de se croire lié par la foi des sermens avec le Turc, qui ne connoît ni religion ni foi ; qui méprise les traités les plus saints, où Dieu même a été pris à témoin, sans être arrêté ni par la crainte du Tout-puissant, ni par aucun respect humain : Que cette tréve même que l'Empereur faisoit scrupule de violer, recevoit tous les jours de nouvelles atteintes de la part du Sultan : Que contre les articles du traité, il faisoit des courses, ravageoit des provinces, en enlevoit les habitans, & construisoit de nouveaux forts. Enfin il poussa si vivement l'Empereur, qu'il promit d'entrer dans la ligue, pourvû qu'on lui donnât des secours qui le missent en état de se déclarer. Il les spécifia sur un mémoire que le Cardinal envoïa au Pape.

Lorsque les conditions du mémoire eurent été presentées aux Confédérés, ils les acceptérent sans difficulté, & le Pape l'écrivit sur le champ à son Légat, & lui donna ordre de passer à la cour de Pologne, puisqu'il n'avoit plus rien à faire auprès de l'Empereur. Commendon fut très-fâché qu'on l'obligeât de quitter Maximilien avant la signature & la ratification du traité ; il prévoïoit que le roi de Pologne ne se découvriroit pas sans être bien assuré de la volonté de l'Empereur, & des mesures qu'il prenoit pour cette guerre. Il ne se trompa pas dans sa conjecture ; car outre que Sigismond répondit que ses engagemens dépendroient de ceux de l'Empereur, ce Prince demandoit encore que Maximilien au nom de l'Empire renonçât à toute prétention sur la Prusse, qui appartient à la Pologne, & que la renonciation fût confirmée par une résolution de la diéte de l'Empire : Que les différens entre l'Empire & le roi de Dannemarck fussent réglés par l'autorité de l'Empereur : Qu'il fût défendu de commercer dans la Moscovie par la mer Baltique : Qu'on allât d'abord attaquer les Tartares de la Chersonése Taurique ; que comme la Pologne n'avoit besoin que d'argent, les Alliés lui en fournîssent pour les frais de cette guerre : Qu'on lui restituât

Roſſano & Bari places de la Poüille, qui avoient été données en dot à ſa mére; & qu'on lui permît d'engager ou d'aliéner les revenus de Foïano, pour emploïer cet argent aux frais de la guerre.

L'examen de tous ces articles, & les altercations qu'ils excitérent, rendirent inutile la négociation de Commendon: & Sigiſmond étant mort peu de temps après, le Pape envoïa ordre à ſon Legat de demeurer en Pologne, juſqu'à ce que le nouveau Roi fût inſtallé. Cependant le Palatin Albert Laski homme vif & entreprenant, fit eſpérer qu'il leveroit trente mille chevaux; que Nicolas Turlow en ramaſſeroit autant, & qu'ils feroient des courſes juſqu'à Andrinople: Que les Bulgares qui ſongeoient déja à ſe révolter, ne manqueroient pas de ſe joindre à eux. Laski ajoûta que les Valaques & les Circaſſiens, qui habitent aux extrêmités de la Mer noire, prendroient infailliblement le même parti. Cette affaire fut négociée entre eux & les Venitiens, par l'entremiſe des miniſtres du Saint Siége.

Le Pape avoit nommé Portico, Nonce à la cour de Moſcovie, pour engager le Grand Duc dans la ligue. Comme ce Prince eſt puiſſant en cavalerie; & que ſes Etats, placés au ſeptentrion de l'Europe & de l'Aſie, envelopent de ce côté-là ceux du Turc; le Nonce devoit lui demander qu'auſſitôt que les autres Princes attaqueroient le Turc par mer & par terre, le Moſcovite entrât en même-temps dans la Moldavie & dans la Romanie du côté de l'Europe; & que du côté de l'Aſie il envoïât une partie de ſa cavalerie ravager le Pont & la Cappadoce: mais le Pape aïant fait réfléxion que le Moſcovite n'étoit pas ami de l'Egliſe Romaine, & qu'il s'étoit joüé de ſes Nonces & de toutes les paroles qu'il lui avoit données dans un temps où il craignoit l'invaſion des Polonois, jugea à propos de rappeller Portico.

Colonne entre à Rome en triomphe.

Pendant ce temps-là Jean d'Autriche partit de Meſſine, & s'en alla droit à Naples. Colonne étoit parti un peu avant lui pour Rome: Il étoit près de cette ville, lorſqu'on mit en délibération ſi on lui accorderoit l'honneur du triomphe; mais on fut d'avis de le réſerver pour Jean d'Autriche Généraliſſime de la ligue. Néanmoins le Pape voulant traiter avec diſtinction cet illuſtre citoïen, qui avoit rendu de ſi grands

CHARLE IX. 1571.

ſervices à ſa patrie, & à toute la Chrétienté, permit au peuple Romain de lui élever à la porte de ſaint Sébaſtien deux arcs de triomphe, ornés d'éloges magnifiques. Colonne entra en grande pompe par cette porte, traverſa la ruë Appia, (1) paſſa le Septizone (2) de Severe, précédé de tous les priſonniers, & des étendars du Pape, & vint aux arcs de Conſtantin, de Tite, & de Severe qu'on avoit eu ſoin d'enrichir d'inſcriptions propres à la fête. De-là étant monté au Capitole, il vint à l'égliſe de ſaint Pierre pour rendre graces à Dieu. Après quoi il alla voir le Pape qui le reçut avec toutes les marques d'amitié qu'il méritoit: le ſacré Collége, les Seigneurs, les Prélats, la Nobleſſe venoient en foule l'embraſſer & le féliciter. Le lendemain il ſe rendit à Ara-celi : c'eſt une Egliſe du Capitole, où étoit anciennement le temple de Jupiter Feretrien. Le Pape y fit attacher les dépoüilles des ennemis, pour être à tous les ſiécles un monument de cette grande victoire. On y dit la meſſe avec les cérémonies les plus ſolennelles, & l'éloquent Marc-Antoine Muret, François, prononça le panégyrique de Colonne.

Entre les priſonniers, étoient le fameux corſaire Caragiali, & Mahamet Sangiac de Negrepont, qui n'avoit pas été d'avis de hazarder la bataille, & qui avoit apporté de très-fortes raiſons pour la diſſuader. D'abord on l'avoit reſſerré dans une étroite priſon : mais on lui donna dans la ſuite plus de liberté. Deux ans après, je le vis à Rome qui regardoit par les fenêtres de ſa priſon, une proceſſion ſolemnelle qui ſe faiſoit ce jour-là. Le Pape avec ſa thiare ſur la tête, y étoit porté ſur les épaules de ſes Officiers, & ſuivi d'une foule extraordinaire de Cardinaux & de Prêtres. Cet homme fort attaché à ſa religion, qui traite d'impiété ces ſortes de pompes, fut très choqué d'un tel ſpectacle ; & il marquoit aſſez par un ris moqueur l'opinion qu'il avoit de tout ce faſte de la cour Romaine.

Philippe fit preſent au Pape des deux fils de Hali. Le plus

(1) La ruë Appia fut pavée par le cenſeur Appius depuis la porte Capene, appellée aujourd'hui de S. Sébaſtien, juſqu'à Capouë, & Trajan la continua juſqu'à Brindes. C'eſt par-là qu'entroient ceux à qui l'on avoit accordé l'honneur du triomhpe.

(2) Septizone, il y en avoit un reſte auprès de l'Egliſe S. George, que Sixte V. fit ôter pour accommoder la ruë, c'étoient les ruines d'un ancien bâtiment ſoutenu par trois rangs de Colonnes.

jeune âgé au plus de quatorze ans lui fut envoyé de Naples, & gardé long-temps dans le château ſaint Ange, où il ne recevoit d'ailleurs que de bons traitemens. Pour l'aîné qui étoit dans ſa dix-huitiéme année, l'ennui, la triſteſſe & la crainte de la priſon le firent tomber dans une maladie dont il mourut en chemin.

Abolition de l'ordre des Humiliés.

Avant que nous ſortions de cette ville, j'ai cru devoir parler d'une affaire qui fut agitée dans le grand conſiſtoire avec de grands débats, & à laquelle Jean de Zuniga ambaſſadeur de Philippe s'oppoſa d'abord très-fortement : je veux parler de l'abolition des fréres Humiliés. On dit que cet ordre fut inſtitué l'an onze cens quatre-vingts pour la raiſon que je vais dire. L'empereur Frederic ſurnommé Barberouſſe ayant ſaccagé Milan, emmena captifs en Allemagne la plûpart des habitans de la ville & du Duché : & ce ne fut qu'avec beaucoup de peines, de priéres & de ſupplications, qu'ils furent remis en liberté quelques années après, & qu'on leur permit de retourner dans leur païs. En mémoire de cette délivrance, on inſtitua les fréres Humiliés ſous la régle de St. Benoît, mais avec l'habit blanc ; parce que c'eſt l'habit qui convient à des ſupplians : & cet établiſſement fut approuvé par le pape Luce III. Cet ordre s'étant extrêmement enrichi par la ſuite, le relâchement & la corruption des mœurs s'y introduiſirent peu à peu. Les particuliers s'appropriérent les revenus qui devoient ſervir à la dépenſe commune, & les emploïérent à bâtir des maiſons magnifiques, à faire des feſtins, à ſe donner grand nombre de valets ; en un mot à des uſages qui ne ſont propres qu'à irriter les paſſions. C'étoit un ſcandale pour bien des gens, & ſur-tout pour ceux qui penſoient déja à ſe ſéparer de l'égliſe Romaine. Quatre ans auparavant, Pie V. avoit donné contre eux une bulle, qui en condamnant leur relâchement & leurs déſordres, chargeoit le cardinal Boromée archevêque de Milan leur protecteur de les réformer. Mais le mal avoit jetté des racines trop profondes : & on ne devoit pas eſpérer que des paroles, & de ſimples avis fuſſent capables de les faire paſſer d'une vie criminelle à une vie réglée. Ils s'ennuiérent bien-tôt du joug qui leur fut impoſé par le cardinal Boromée, homme zélé pour l'ancienne diſcipline. Non contens de n'obſerver aucun article de la réforme à

CHARLE IX.

1571.

laquelle ce ſaint homme vouloit les ſoumettre, ils le regardérent comme leur ennemi déclaré, & formérent le deſſein du plus déteſtable de tous les crimes, plûtôt que de renoncer aux débauches dont ils s'étoient fait une douce habitude. Jerôme Lignana prevôt de St. Chriſtophle de Verceil qui ſe mit à leur tête, vint à bout de gagner par argent Donato Farina religieux du même inſtitut. Il entreprit d'abord d'étrangler Fabio Simonetta dépoſitaire de l'ordre, chez qui il eſpéroit trouver de grandes ſommes. Ayant manqué ſon coup, il oſa porter ſes vûës ſur la vie même du cardinal Boromée : & Farina ſon complice ſe chargea d'exécuter cet abominable projet. Il prit le temps que Boromée avec toute ſa maiſon faiſoit la priére du ſoir dans ſa chapelle, & lui tira un coup d'arquebuſe chargée à bales. Mais par une protection viſible de Dieu, une partie des bales tomba ſans force ſur les habits du ſaint, & l'autre ſe diſperſa ou rejaillit d'un autre côté ; en ſorte qu'il ne fut point bleſſé. Le Cardinal étoit ſi appliqué à l'oraiſon, qu'on ne lui vit ni branler la tête, ni faire aucun mouvement. Mais autant qu'il montra de tranquillité d'ame & de fermeté dans une occaſion ſi périlleuſe, autant fit-il paroître de ſévérité dans la ſuite contre le meurtrier & ſes complices. Après les informations, on eut lieu de ſoupçonner que cet attentat venoit des fréres Humiliés, d'autant plus que Lignana & Farina s'étoient ſauvés dans la citadelle de Milan. On ordonna donc aux troupes Eſpagnoles qui y étoient en garniſon de livrer ces aſſaſſins, elles s'en excuſérent d'abord ; enſuite elles intercédérent pour ces ſcélérats, Mais Boromée infléxible à toutes leurs priéres, les menaça des cenſures Eccléſiaſtiques ſi elles refuſoient de livrer les coupables. Et comme c'étoient toûjours de nouveaux délais, elles furent excommuniées, ce qui fit une terrible impreſſion ſur les habitans, & penſa cauſer une ſédition. Pendant ce temps-là on fit évader Farina en habit déguiſé, & on l'envoïa à Chivas place apartenante à Philbert duc de Savoïe, où il prit l'habit de ſoldat, & ſe mêla avec la garniſon. Boromée qui en fut informé, étoit prêt d'excommunier le duc lui-même ; mais on livra enfin ces deux ſcélérats, qui furent punis par l'autorité Roïale, ſuivant toute la rigueur des loix.

Le Pape voulant abolir l'infamie d'une action ſi déteſtable,

donna deux bulles, l'une du ſept, & l'autre du huit de Fevrier, pour l'extinction entiére des fréres Humiliés. Il étoit ordonné aux Profès de ſe retirer dans les lieux qui leur ſeroient marqués, ou de paſſer dans quelque autre ordre plus rigide. Ce réglement fut confirmé par une nouvelle bulle du ſeize Juin, qui rappelant la conſtitution de Boniface VIII. l'étendoit juſqu'à ceux, qui ayant eu connoiſſance d'embûches dreſſées contre des Cardinaux, ſe ſeroient diſpenſés par crainte ou par reſpect humain de venir à révélation.

Négociation de la part du Roi avec les Rochelois.

Du côté de la France, le maréchal de Coſſé & Philippe Guerreau-la-Proutiere maître des Requêtes, ſe rendirent à la Rochelle pour écouter les plaintes des Proteſtans, délibérer enſemble ſur les articles de l'édit qui étoient ou obſcurs ou équivoques, & en faire leur rapport à S. M. Il y fut auſſi queſtion de marier Marguerite ſœur du Roi avec Henri de Navarre ; & pour faire plaiſir à Coligny, qui aſſiſtoit aux conférences, & ſouhaitoit autant la guerre contre l'Eſpagne, qu'il avoit d'horreur pour la guerre civile, on parla d'envoyer des troupes en Flandre au ſecours du prince d'Orange.

Après une exacte diſcuſſion des articles conteſtés, le Maréchal dit qu'il en feroit rapport au Roi. Les Proteſtans aſſurérent les Commiſſaires de leur ſoumiſſion aux ordres de S. M. dont ils connoiſſoient les bonnes intentions pour eux ; mais ils ajoûtérent qu'ils ne pouvoient pas s'empêcher de marquer leur ſurpriſe de ce que les auteurs des troubles, qui avoient été les maîtres du Roi pendant ſon enfance, qui avoient rempli ſon eſprit de faux préjugés, & qui l'avoient enfin engagé, ou pour mieux dire forcé à prendre les armes, fuſſent encore tout puiſſants à la Cour : Que ſi depuis la paix ils ne faiſoient plus la guerre aux Proteſtans les armes à la main, & à force ouverte, ils ne ceſſoient point de les attaquer par des calomnies, & qu'ils cherchoient matiére à de nouveaux troubles, en irritant le Roi contre eux, & en tâchant de ſéduire & de ſoulever les peuples : Que c'étoit bien malgré eux qu'ils renouvelloient la mémoire des maux paſſés ; qu'ils voudroient pouvoir les enſevelir dans un oubli éternel : mais qu'ils y étoient forcés, tant pour la juſtification de leur cauſe, que pour montrer au Roi, & à tous ceux

qui jugeroient ſainement des choſes, que s'ils avoient pris les armes dans les derniéres guerres, ce n'avoit été qu'à l'extrêmité : Qu'ils ſupplioient le Roi de faire attention aux projets formés à la conférence tenuë à Bayonne avec le duc d'Albe, & les miniſtres du Pape : Qu'on y étoit convenu que Philippe enverroit d'Eſpagne une armée contre les Proteſtans de Flandre ; pendant que les ennemis jurés de la tranquillité publique accableroient ceux de France, qui comptant ſur la foi des traités, ne penſoient à rien moins qu'à la guerre : Que dans cette vûë on avoit levé ſix mille Suiſſes, ſous prétexte de mettre à couvert la frontiére, juſqu'à ce que le duc d'Albe fût arrivé dans les Païs-bas ; mais en effet pour favoriſer les deſſeins de ce général Eſpagnol : Car s'il ne s'agiſſoit que de couvrir la frontiére juſqu'à l'arrivée du duc d'Albe, pourquoi garder ces troupes qui coûtoient tant au Roi, après que le Duc & toute ſon armée ont été dans les Païs-bas ? ou enfin s'il étoit de l'intérêt du Roi de les garder, pourquoi ne les pas diſtribuer ſur la frontiére, plûtôt que de les faire venir juſqu'à Château-Thierry, & dans le cœur du Roïaume ? Voilà, ajoûtoient-ils, ce qui a forcé les Proteſtans à prendre les armes ; voilà ce qui a cauſé la guerre : mais cette guerre aïant été preſque auſſi-tôt terminée par un combat ſanglant, pourquoi la paix faite à Lonjumeau a-t'elle été rompuë dès la même année, par la faction déteſtable des ennemis de l'Etat ? Pourquoi le cardinal de Lorraine a-t'il dreſſé des embuches au prince de Condé & à Coligny ? Pourquoi a-t'il entrepris de les arrêter à Noyers ? Pourquoi a-t'on arrêté leur Secretaire, homme de confiance, qui portoit au Roi les lettres par leſquelles ils ſe plaignoient de l'inſulte qu'on leur avoit faite ? Pourquoi Condé, obligé de s'enfuir de Noyers avec Coligny, trouva-t'il en arrivant à Cône ſur la Loire tout le païs armé contre lui ? Pourquoi avoit-on écrit au nom du Roi à tous les Gouverneurs de province, de courir ſus au prince de Condé & à ſes partiſans, comme à des ennemis de l'Etat ?

Que leurs ennemis, qui ſont auſſi ceux de la France, avoient médité toutes ces entrepriſes long-temps auparavant, comme il paroît par la bulle du Pape accordée au Roi dès le mois de Juillet, avant la priſe des armes, pour permettre à S. M.

d'aliéner jusqu'à cinquante mille écus d'or de rentes sur le Clergé pour les frais de cette guerre. Et lorsque ces mêmes gens conseillérent au Roi au mois de Septembre la publication d'un Edit, qui ôtât aux Protestans la permission de s'assembler, & la liberté de conscience ; n'est-il pas clair qu'ils vouloient pousser les choses à l'extrêmité, ôter toute espérance de réconciliation, & allumer une guerre qui ne finît que par la ruine entiére de l'un des deux partis ? Lorsque les Protestans se rappellent tous ces faits, il est bien difficile qu'ils n'ayent quelque inquiétude pour l'avenir, sur-tout quand ils voyent clairement que ce que l'on fit alors contre-eux, se trame encore aujourd'hui. N'est-ce pas une chose criante, que l'on empêche la reine de Navarre d'entrer dans la ville de Lectoure qui lui appartient, & qu'on lui en ôte la possession ? qu'on ait enlevé aux Protestans au mois d'Août dernier la ville d'Aurillac, qui leur a été donnée pour leurs assemblées, & l'exercice de leur religion ? Que par l'Edit nouveau de Villers-Coterets on ait changé, falsifié ou annullé beaucoup d'articles de l'Edit précédent : n'ont-ils pas raison d'être dans la défiance, lorsqu'on envoïe en Guienne avec de nouvelles troupes un comte de Villars * leur ennemi mortel, que le Roi a donné pour Lieutenant au prince de Navarre Gouverneur de cette province ; lorsqu'on refuse au prince de Condé l'entrée dans le château de Valery, tandis que les Dachons qui tiennent cette place ont l'impudence de dire qu'on ne leur en ôtera la possession qu'avec la vie ? Quand on voit le bâtard de Lansac préféré pour l'évêché de Cominge à Charle frére naturel du prince de Navarre ; que Morvilliers Garde des Sceaux refuse de sceller les articles secrets de l'Edit accordé aux Protestans, sous prétexte qu'ils n'ont pas été enregistrés au Parlement ; lorsqu'on éloigne de la Cour, & qu'on dépouille de sa charge, un homme d'un aussi grand mérite que le chancelier de l'Hopital, en haine d'une religion, qu'il est accusé de favoriser en secret ; quand on tient des conseils en plusieurs provinces pour la ruine de la reine de Navarre, de son fils, & de tous les Protestans en général ; qu'on envoïe des Commissaires en Espagne & en Portugal pour faire des amas d'hommes & d'argent contre eux : Quand enfin Blaise de Monluc, irrité de la blessure

* Honoré de Savoïe.

qu'il a reçûë au siége de Rabasteins, & dont la rage n'a pû être satisfaite par le sang de tant d'innocens qu'il a fait égorger, remplit de carnage la province de Guienne, avec le secours de Jean Nogaret de la Valette son confident. N'ont-ils pas raison après cela de craindre que ces mêmes hommes qui ont malheureusement engagé, ou pour mieux dire forcé le Roi à prendre les armes contre ses peuples, n'emploïent encore aujourd'hui leurs intrigues, & l'autorité excessive qu'ils ont à la Cour, & presque par toute la France, pour troubler, contre l'intention du Roi, la tranquillité de ce Roïaume ?

Le Maréchal de Cossé répondit qu'une grande partie de ce qu'ils venoient de dire regardoit le passé, qu'il n'en étoit plus question, & que c'étoit cela même que l'Edit avoit ordonné d'oublier : Que le reste, bien loin de remédier aux anciennes défiances, qu'il faudroit effacer de la mémoire de tous les hommes, n'étoit propre qu'à aigrir les esprits par le souvenir qu'on en rappelloit, & à jetter dans tous les cœurs de nouvelles semences de haine & de division : Que ceux qui aiment véritablement la paix, au lieu de s'occuper de tous ces sujets de plaintes, doivent fermer les oreilles à ces bruits vagues, & aux discours dangereux d'hommes ou soupçonneux ou turbulens, qui ne cherchent qu'à exciter de nouveaux troubles : Que le Roi avoit toûjours souhaité la paix ; que son intention étoit encore de la maintenir ; qu'il n'avoit que trop éprouvé pour son malheur & pour celui du Roïaume, que de tous les maux qui peuvent affliger un Etat, le plus funeste est la guerre civile ; mais que puisqu'ils avoient exposé les raisons de leur défiance, il ne leur dissimuleroit point que depuis l'Edit le Roi en avoit de beaucoup plus justes de se défier de la sincérité de leur soûmission, & de leur fidélité pour son service. Que signifioit en effet cette retraite de la reine de Navarre & de ses enfans, du prince de Condé, de tant de Seigneurs & de Noblesse distinguée, éloignés depuis quatre mois de leurs maisons & de leurs familles, & qui s'étoient rassemblés dans une ville comme la Rochelle, qui a de grands avantages par terre & par mer pour tous ceux qui voudront recommencer les troubles ? Pourquoi ne sont-ils pas tous retournés chez eux ? Quelle

folie

folie en effet! Pendant le plus grand feu de la guerre ils ſouhaitoient avec ardeur de revoir leurs maiſons, leurs femmes, leurs enfans ; & aujourd'hui que la paix leur en donne la liberté toute entiére, ils aiment mieux demeurer dans une terre en quelque ſorte étrangére, où avec de grandes dépenſes, ils ſont privés des commodités qu'ils trouveroient chez eux. Le Roi ne conçoit point cette bizarrerie ; ou plutôt il appréhende fort qu'un ſi long ſéjour ne couve quelque mauvais deſſein. Mais ce qui confirme ſes ſoupçons, c'eſt qu'il a appris que leurs principaux Chefs levent des troupes, & leur donnent une ſolde conſidérable ; qu'il y a à Broüage, à l'iſle de Ré & ſur les côtes voiſines, quantité de vaiſſeaux qui vont continuellement en courſe contre les Eſpagnols & les Portugais, comme ſi la France étoit en guerre avec ces peuples. Il ajoûta que le Roi en recevoit tous les jours des plaintes : Que cette conduite indiſpoſoit fort S. M. & tout ſon Conſeil : Que pour lui il ne ſouhaiteroit rien tant que de voir travailler de part & d'autre à écarter tout ce qui pouvoit occaſionner de nouveaux troubles.

Les Proteſtans répondirent au Maréchal, que dès que la paix avoit été faite, on avoit congédié toutes les troupes étrangéres ; & que s'il avoit paru quelques ſoldats dans ces quartiers, c'étoit à cauſe de l'arrivée de Villars, dont on avoit lieu de ſe défier, & parce qu'on avoit doublé par ordre du Roi les garniſons des places voiſines : Que les Seigneurs étoient reſtés à la Rochelle plus de temps qu'ils n'auroient ſouhaité ; parce que tous ceux qui y avoient été invités, ne s'y étoient pas rendus aſſez tôt : Qu'au reſte le ſujet de leurs aſſemblées ne regardoit que le payement des ſommes conſidérables qu'ils devoient aux Allemands, & la répartition de ce que chacun étoit obligé de fournir pour acquitrer cette dette.

Après ces pourparlers, le Maréchal & la Proutiere retournérent à la Cour, où Teligny, Briquemaut & Arnaud Cavagnes Conſeiller au Parlement de Toulouſe, députés des Proteſtans, ſollicitoient fortement l'éxécution de l'Edit. Ces négociations durérent tout l'hyver, qui fut très-rude cette année : enſorte que la Seine, la Loire & le Rhône furent glacés ; que les bêtes de ſomme, & les charettes toutes

CHARLE IX.

1571.

chargées passoient sur la glace, & que dans la Provence & le Languedoc, les provinces les plus meridionales du Roïaume, presque tous les arbres fruitiers furent brûlés par la gelée.

Sédition à Rouen.

Vers le commencement du printemps, c'est-à-dire le quatriéme de Mars, il y eut quelque tumulte à Rouen, causé par la haine des deux partis mal réconciliés : voici comment la chose arriva. Les Protestans sortant le matin par la porte de Caux pour aller faire leurs priéres, ceux qui étoient à la queuë furent insultés par le corps-de-garde : car malgré la paix, on ne laissoit pas de mettre des troupes aux portes. Des railleries on en vint aux injures, & enfin aux coups. Ce n'étoit là que le prélude d'une seconde attaque qui fut beaucoup plus vive. En rentrant le soir dans la ville, sans seulement penser qu'ils y eussent des ennemis, ils se sentirent poussés par la garde, que le succès du matin avoit renduë plus hardie; elle en tua cinq, en blessa un plus grand nombre, & dissipa tout le reste. Les séditieux de Dieppe voulurent en faire autant; mais le Gouverneur sçut les contenir dans le devoir.

Le Roi aïant appris ce qui s'étoit passé à Rouen, en fut extrêmement irrité; soit qu'il regardât cette action comme un manque de respect à son autorité; soit qu'il craignît que cette violence n'apportât quelque obstacle au dessein qu'il méditoit. Il ordonna donc à François de Monmorency maréchal de France de marcher de ce côté-là avec des troupes; & en même-temps il y envoïa quelques Conseillers du parlement de Paris, gens intégres, éloignés de toute faction, & leur donna pour President Bernard Prevot sieur de Morsan, qui s'étoit acquis une grande réputation de justice & de probité dans cette province, où il avoit déja été envoïé. Ces Juges après quelques informations, firent arrêter & punir de mort quelques-uns des coupables, gens sans nom; ils en condamnérent plusieurs au bannissement, & d'autres à de grosses amendes : trois cens qui s'étoient sauvés furent condamnés à mort par contumace, & leurs portraits envoïés dans tous les païs d'alentour pour les arrêter. Cette satisfaction appaisa un peu les Protestans, naturellement portés à se plaindre.

Troubles à Orange.

Peu de temps auparavant, (au mois de Février) le petit

peuple d'Orange, ville de Provence, qui appartient à la maiſon de Naſſau, mais où le Roi tenoit une garniſon, ſe jetta ſur les Proteſtans, & les maltraita cruellement. Les chefs de la ſédition étoient le jeune Mignoni & Michel de la Baume. Ce furent les habitans du comtat Venaiſſin (de la dépendance du Pape) qui inſpirérent cet eſprit de fureur au peuple d'Orange.

L'émeute dura trois jours, pendant leſquels il y eut pluſieurs perſonnes tuées & bleſſées, & entre autres quelques femmes. Mais ce peuple accoûtumé à verſer le ſang, n'en ſeroit pas demeuré là, ſi Mommejan, à qui Damville avoit donné le commandement du château, ne l'eût arrêté. Pour cela non ſeulement il donna retraite aux Proteſtans dans la citadelle; mais il fit lui-même à la tête de ſa garniſon une ſortie ſur cette populace en fureur.

Loüis de Naſſau qui étoit à la Rochelle, écrivit au Roi pour s'en plaindre au nom du prince d'Orange, & ſupplia S. M. de permettre à ſon frére, ſuivant l'Edit, de mettre un Commandant tel qu'il voudroit dans la ville & dans le château, pour contenir ce peuple fougueux. Le Roi y conſentit volontiers. Berchon que le Prince nomma, aïant été reçû à Orange, commença par faire entrer une bonne garniſon dans le château, & vint à bout en uſant de modération, de pacifier les reſtes de cette émotion paſſagére. Il invita enſuite ceux qui s'étoient retirés de la ville pour leur ſûreté, à y revenir: & quelques mois après, en vertu d'une information ſecrette, il arrêta les auteurs de l'émotion, fit venir avec la permiſſion du Roi, des Juges du Dauphiné & du Languedoc, & fit punir de mort ceux qui furent convaincus d'avoir été les auteurs du mal: Les moins coupables furent condamnés à d'autres peines, & les abſens proſcrits.

La reine de Navarre, les deux Princes, Coligny & pluſieurs Seigneurs étoient toûjours à la Rochelle, fort embarraſſés de la répartition des ſommes dûës aux Allemans. Aux conférences qui ſe tinrent là-deſſus, on mêla quelquefois des plaintes contre le Roi & ſon conſeil: Il eſt dur, diſoient-ils, que des hommes qui païent au Roi des impoſitions annuelles, & qui ont été dépoüillés & ruinés par les derniéres guerres, ſoient encore accablés par une nouvelle charge. Tous les

CHARLE IX. 1571.

ſujets du Roi devroient contribuer à acquitter une dette qui regarde tout le Roïaume : Des dépenſes faites pour procurer la tranquillité publique, devroient être païées par le public. Les plus raiſonnables repréſentoient qu'il ne falloit pas penſer à une ſemblable demande : Que dans le temps où l'on congédia ces Allemans, le Roi pour en débaraſſer plûtôt ſes Provinces, leur avoit païé de ſes coffres quelques mois de ſolde, quoiqu'il n'y fût pas obligé. Enfin après bien des plaintes inutiles, il fut réſolu qu'ils répartiroient entre eux avec le plus d'égalité qu'il ſe pourroit, la ſomme promiſe aux Allemans.

Synode tenu à la Rochelle.

Dans le même temps on tint un Synode à la Rochelle avec la permiſſion du Roy. L'Ordonnance qui fut expédiée à cet effet, portoit qu'il y aſſiſteroit pour le Roi un député que S. M. nommeroit. Antoine de Chandieu & Nicolas de Gallas, avec quelques autres Miniſtres, demandérent que l'on fît venir Theodore de Beze pour y préſider. La reine de Navarre en écrivit au magiſtrat de Genéve ; mais il ne s'y trouva point. On y traita des moïens de rétablir la diſcipline, que les derniéres guerres avoient renverſée en beaucoup d'endroits. Jean Morelli propoſa à ce ſujet quelques nouveaux réglemens qui n'eurent pas lieu. On diſputa ſur quelques articles de doctrine, & ſur la maniére d'adminiſtrer la Cêne : on fit quelques decrets ſur certains points, & on renvoya le reſte au prochain Synode.

Entrée du Roi & de la Reine à Paris

Le Roi débaraſſé de tout ce qui pouvoit lui cauſer de l'inquiétude, cherchoit à procurer de temps en temps de nouveaux divertiſſemens à ſa nouvelle épouſe. Ainſi après les réjoüiſſances pour ſon mariage, il voulut faire une entrée magnifique dans ſa capitale. Tout étant préparé pour cette cérémonie, il ſe rendit le ſeptiéme Mars à la porte S. Denis, où il reçût ſur un thrône qu'on y avoit dreſſé, les harangues de tous les ordres de la ville, des Tribunaux inférieurs, des Cours des Aydes, de la Chambre des Comptes & du Parlement, en préſence des ducs d'Anjou & d'Alençon ſes freres, du Cardinal de Lorraine, de François de Bourbon Dauphin d'Auvergne, & de quantité d'autres Princes & grands Seigneurs, qui ſe faiſoient remarquer par la richeſſe & la ſomptuoſité de leurs habits. Après les complimens, le Roi, précédé

de tous les Corps qui les avoient faits, entra pompeusement dans la ville, armé de toutes piéces, & se rendit à Nôtre-Dame. On lui avoit élevé des arcs de triomphe à l'antique, avec des ornemens superbes & des inscriptions grecques, latines & françoises, de la composition de Jean d'Aurat & de Pierre de Ronsard, deux hommes rares, & qui ont été la lumiére de leur siécle.

CHARLE IX.

1571.

Après qu'il eut fait son action de grace dans la cathédrale, & qu'on y eut chanté le TE DEUM en musique, il alla au Louvre. Six jours après, pour se conformer à la loüable coutume de ses ancêtres, il vint tenir son lit de justice au Parlement, & il prononça ce discours. » Plus je pense aux vicissi-» tudes de la fortune, & aux malheurs dont la France a été » affligée depuis que je me suis chargé du gouvernement; plus » je dois rendre graces au Tout puissant, qui a pris un soin » particulier de mon enfance. Après Dieu, la Reine ma mére » est celle à qui j'ai le plus d'obligation. Sa tendresse pour moi » & pour mon peuple, son application, son zéle, & sa pru-» dence ont si bien conduit les affaires de cet Etat, dans un » tems où mon âge ne me permettoit pas de m'y appliquer, » que toutes les tempêtes des guerres civiles n'ont pû entamer » mon Roïaume. Mais puisque la bonté divine a fait succé-» der la paix à la guerre, il ne me reste plus qu'à suivre les » avis que la Reine m'a donnés, pour régner selon la justice; » qu'à conserver précieusement cette paix, dont je suis rede-» vable à ses soins; & qu'à faire tout mon possible pour fermer » entiérement les plaies que les guerres intestines ont ou-» vertes en différens endroits de mes Provinces. J'espére en » venir à bout avec l'aide de Dieu, les bons conseils de ma » mére, du duc d'Anjou mon frére, que j'ai mis à la tête de » mes affaires, & du duc d'Alençon mon frére puîné, qui » voudra bien seconder nos bonnes intentions, comme me » le persuade l'amitié & l'union sincére, qui a toûjours été » entre nous. Je suis venu ici pour vous faire entendre ce que » je viens de dire afin que vous en instruisiez tout le Roïaume.

Lit de justice.

» Je viens encore déplorer avec vous l'état malheureux » de la France, le renversement de la discipline, & la cor-» ruption des mœurs, montée à un si haut point, que le vice » semble être parvenu à son comble. Je vois avec douleur,

CHARLE IX. 1571.

» que le mal a gagné tous les ordres de l'Etat, & princi-
» palement les juges, tant des siéges inférieurs, que des cours
» souveraines. Je sçai pourtant qu'il en reste encore de bons,
» & de très-intégres, & ce n'est pas à eux que s'adressent mes
» plaintes. Comme rien n'est plus capable d'entretenir la tran-
» quillité publique, que de faire rendre la justice avec l'équité
» la plus éxacte, c'est à quoi je veux travailler de tout mon
» pouvoir, & corriger tous les abus qui s'y sont introduits.
» Mon intention est donc que comme vous avez une auto-
» rité supérieure à tous les autres tribunaux, vous soyez aussi
» les premiers à leur donner bon exemple, vous, qui me re-
» presentez dans le premier Parlement du roïaume; vous,
» à qui j'ai communiqué les principales fonctions de la di-
» gnité Roïale, en vous donnant vos charges; vous enfin,
» entre les mains de qui j'ai remis les biens & la vie des
» peuples que Dieu m'a confiés. Je dois donc pour remplir
» mes obligations, & décharger ma conscience devant Dieu,
» je dois commencer par réformer votre corps, afin que vous
» puissiez affermir le repos public, en rendant la justice à tout
» le monde sans faveur & sans interêt. Travaillez à vous
» mettre en état de remplir mes vœux : éloignez de vous jus-
» qu'au moindre soupçon d'avarice; & s'il se trouvoit parmi
» vous des juges soüillés de vices, qui les rendissent indignes
» de la magistrature, chassez-les de votre corps, de peur que
» le peuple ayant lieu de se plaindre de vos jugemens, n'im-
» pute à toute la compagnie les prévarications des particu-
» liers. Bannissez les factions, les partis, les sollicitations, &
» toutes les brigues : tout cela est essentiellement opposé à
» l'intégrité avec laquelle la justice doit être renduë. Plus
» j'ai de peine à vous donner de tels avis, plus vous devez
» faire d'efforts pour dissiper par votre conduite les préju-
» gés que tout le monde a contre vous. Au reste je vous or-
» donne de garder religieusement les édits & les ordonnances
» des Rois mes prédécesseurs, & de penser que vos places
» vous ont été données pour obéïr aux loix & non pour les
» mépriser. Si dans les ordres que nous vous enverrons, il
» s'en trouve qui exigent de très-humbles remontrances de
» votre part, faites-les sur le champ : nous écouterons
» vos priéres avec bonté. Mais dès que vous connoîtrez

» clairement ma volonté, je vous ordonne de vous y soumettre,
» sans disputer avec votre Roi & votre maître, qui connoît
» mieux que personne ce qui est de son intérêt, & qui se ré-
» serve à lui seul le droit d'en juger. Demeurez donc dans
» les bornes de la modestie qui vous convient. Je vous ai éta-
» blis pour rendre la justice à tout le monde, pour punir les
» crimes, pour garder mes édits & mes ordonnances. Si vous
» le faites éxactement, il n'y a point de graces & d'honneurs
» que vous ne puissiez attendre de moi : mais si vous y man-
» quez, vous vous attirerez mon indignation. J'ordonne donc
» aux Présidens de s'assembler extraordinairement à certains
» jours, & à certaines heures, au Palais ou chez eux, avec
» quatre Conseillers qui seront nommés par le Parlement ;
» de conférer ensemble sur ce qu'ils croiront de plus avan-
» tageux à la justice, & à la réformation des mœurs ; de
» mettre ensuite leur avis par écrit, & de me l'envoyer promp-
» tement. «

Christophle de Thou premier Président du Parlement répondit au discours du Roi avec autant de modestie que de dignité. Après avoir loüé S. M. sur sa bonté pour ses peuples, & le premier tribunal de son Royaume, & sur son zéle pour l'administration de la justice ; il dit quelques mots en faveur du Parlement, pour effacer autant qu'il pouvoit l'opinion desavantageuse que le Roi en avoit conçûë. Il protesta que le corps en général, & chacun d'eux en particulier s'étoit toûjours comporté, & se comporteroit toûjours d'une maniére propre à convaincre tout le monde qu'ils n'ont rien plus à cœur que de contenter, & de prévenir même sur cet article les bonnes intentions de S. M. afin que l'équité avec laquelle ils rendront la justice à ses peuples décharge pleinement sa conscience devant Dieu.

Couronnement de la Reine.

Le vingt-cinq de Mars la jeune Reine (1) alla, suivant la coutume observée de tous temps, prendre la couronne Roïale dans l'Eglise de saint Denis. Quatre jours après elle fit son entrée dans Paris avec d'autant plus de magnificence, que la pompe & les ornemens semblent être réservés pour les personnes du séxe.

Le Roi cherchant toûjours à procurer de nouveaux

(1) Elisabeth d'Autriche.

CHARLE IX. 1571.

divertiſſemens à la Reine, la promenoit dans toutes les maiſons de plaiſance des environs de Paris. Il étoit à Anet, qui appartient à la ducheſſe de Valentinois, & qu'on peut regarder comme un des plus beaux châteaux, & des plus richement meublés qu'il y ait en France, lorſqu'il donna le douziéme de Mai une Ordonnance, pour défendre le port de toutes ſortes d'armes à feu ſous peine de la vie, & de confiſcation de biens.

Tumulte arrivé à Paris.

Quelque temps après, le Roi étant ſorti de Paris, il y arriva quelque tumulte, dont voici l'occaſion. Il y avoit trois ans que Philippe Gaſtines riche marchand, & d'une probité reconnuë, avoit été accuſé de tenir des aſſemblées nocturnes dans ſa maiſon, contre les édits du Roi, & d'y avoir fait célébrer la cêne à la maniére des Proteſtans. Comme on étoit alors dans le feu de la guerre, & que les eſprits étoient fort échauffés, il fut condamné à mort avec Richard ſon frére. Nicolas Croquet ſon beau-frére, bon marchand comme lui, fut condamné au même ſupplice & exécuté le trente de Juin ; & tout ſon bien fut confiſqué. Dans le temps qu'on menoit Gaſtines au ſupplice, ce vieillard vénérable chéri de tous ſes voiſins, ou pour mieux dire de toute la ville, à qui il avoit rendu de grands ſervices, excita la compaſſion de bien des gens ; & cette exécution rendit odieuſe la cabale de certains factieux, qui à force de ſolliciter les Juges, d'émouvoir le peuple, de l'attrouper, de l'engager à ſuivre les Juges au ſortir du Parlement, & à les menacer, vinrent à bout de faire punir de mort dans la perſonne de Gaſtines une faute qui juſqu'alors n'avoit été punie que par l'éxil, ou quelque amende pécuniaire. On avoit pouſſé la rigueur de l'Arrêt, juſqu'à ordonner que ſa maiſon de la ruë ſaint Denis, où les aſſemblées s'étoient tenuës, ſeroit raſée, la place confiſquée au profit du public ; & que pour conſerver la mémoire de ce jugement, le prix des biens confiſqués ſur le coupable ſerviroit à élever dans cette place une pyramide, où l'arrêt rendu contre lui gravé ſur le cuivre, ſeroit attaché & expoſé aux yeux des paſſants. Mais comme le dernier édit portoit que les ſentences, arrêts & tous jugemens portés contre les Proteſtans pendant la guerre en haine de leur religion ſeroient caſſés, & les condamnés rétablis dans leurs biens

biens, leur réputation, & leurs dignités, & que pour abolir entiérement la mémoire du passé, tout ce qui restoit de monumens seroit détruit : les députés demandérent que le jugement de Gastines & Croquet fut déclaré nul ; & que la pyramide, que l'on appelloit communément la croix de Gastines, fût abattuë.

Le Roi trouva leur demande raisonnable ; mais les partisans secrets des séditieux representoient que si pour faire plaisir aux Protestans, on détruisoit un monument regardé par plusieurs comme quelque chose de sacré, il étoit à craindre que le peuple sot & ignorant ne traitât cette affaire d'attentat contre la Religion. On prit un parti mitoyen, & il fut résolu que la pyramide seroit portée la nuit dans le cimetiére de saint Innocent, & que l'arrêt gravé sur la plaque de cuivre seroit effacé, & qu'on y substituëroit une inscription à l'honneur de la croix : Que par-là le peuple de Paris & les Protestans n'auroient aucun lieu de se plaindre. On chargea de l'exécution Claude Marcel prevôt des Marchands : mais la chose ne put se faire si secrétement, que les séditieux n'en eussent connoissance. Ils s'attroupérent, criérent aux armes, & dès le grand matin ils coururent tout armés dans les ruës, forcérent & pillérent quelques maisons du voisinage, qui appartenoient à des gens qu'on soupçonnoit de favoriser les nouvelles opinions.

Au bruit de ce tumulte, François de Monmorency Gouverneur de la ville, homme d'une probité digne des meilleurs siécles, & très-zélé pour la discipline, accourt vers les séditieux, en tuë quelques-uns qui se trouvent sur son passage ; fait arrêter un de ces misérables, homme de néant, qui vendoit des grenades, & le fait pendre sur le champ aux fenêtres d'une maison voisine. Les autres effraïés se dispersent & se retirent chacun dans leurs maisons. Par-là Monmorency vint à bout d'étouffer dans sa naissance une sédition dangereuse, & capable, sans ce prompt reméde, de ruiner l'autorité du Roi dans la capitale du Royaume, comme on l'a vû dans la suite : & cette action du Gouverneur donna aux personnes équitables une grande idée de sa prudence & de sa fermeté ; mais d'un autre côté elle lui attira la haine de la populace corrompuë par la faction de ses ennemis.

CHARLE IX. 1571.

Teligny, Briquemaut & Chavagne ayant pris congé de la Cour étoient retournés à la Rochelle, pour aſſûrer de la part du Roi le prince de Navarre & Coligny, de l'amitié ſincére de S. M. & du déſir qu'elle avoit d'empêcher que la paix ne fût troublée : que pour la rendre plus ſolide, elle penſoit à porter la guerre dans les Païs-bas, & à affermir par une alliance prochaine la réconciliation qui s'étoit faite à la paix. Effectivement Biron arriva peu de temps après eux, chargé de négocier le mariage de Marguerite ſœur du Roi avec le prince de Navarre, & de les engager à venir à la Cour pour conclure cette affaire. Après s'être beaucoup étendu là-deſſus, Biron ajoûta de lui-même que c'étoit une occaſion admirable que Dieu leur preſentoit pour aſſûrer pour toûjours la tranquillité du Royaume ; que s'ils ne s'y prêtoient pas, le Roi ſe trouveroit offenſé de leur refus ; & que les Guiſes qu'ils craignoient, & qu'ils ſavoient être ſur le point de ſe retirer de la Cour, ne la quitteroient pas, & y deviendroient plus puiſſans que jamais : Que le Roi avoit eu quelques conférences avec le Nonce Salviati, pour lever l'obſtacle que la parenté & la différence de religion pouvoient aporter à la concluſion de cette affaire ; & que quoique Pie V. eût refuſé juſqu'alors d'y conſentir, il ne deſeſpéroit pas que ce Pape n'y donnât les mains, quand les deux parties ſeroient d'accord : Qu'ainſi il falloit s'aboucher & conférer enſemble. Venez donc, leur dit-il en finiſſant, & n'entretenez point par des délais perpétuels les défiances de S. M.

La reine de Navarre lui ayant fait de grands remercîmens par un diſcours prémédité, ajoûta qu'une affaire de cette importance demandoit de la réfléxion : Qu'elle ſentoit tout l'honneur & tout l'avantage de cette alliance ; que cependant elle ne ſavoit pas encore ſi ſa conſcience lui permettroit de paſſer par deſſus les obſtacles de la parenté, & de la différence de Religion : Qu'elle conſulteroit ſes Théologiens, & que s'ils n'y trouvoient point de difficulté, elle ſe porteroit de bon cœur aux arrangemens qui pourroient contribuer à la gloire de Dieu & à l'avantage du Royaume : Que dès que ſa conſcience ſeroit en ſûreté, il n'y avoit point de conditions qu'elle n'acceptât dans la vûë de contenter le Roi & la Reine, de leur marquer ſon obéïſſance & ſa vénération,

& d'aſſûrer la tranquillité de l'Etat, pour laquelle elle ſacrifieroit volontiers ſa propre vie.

Le Prince ſon fils n'étoit pas alors à la Rochelle : il étoit allé en Bearn avec le prince de Condé ſon couſin germain & beaucoup de nobleſſe. Mais dès qu'il eut viſité les places du pays, il revint joindre ſa mere. Dans ce même temps on conclut le mariage du prince de Condé avec Marie de Cléve, marquiſe de l'Iſle, ſœur de la ducheſſe de Nevers & de la ducheſſe de Guiſe. Cette Princeſſe ayant demeuré long-temps à la Cour de la reine de Navarre ſa proche parente, y avoit pris les ſentimens de la nouvelle religion.

Quatre ans auparavant, Coligny avoit perdu à Orleans Charlotte de Laval ſa femme : & comme il penſoit à ſe remarier, on lui propoſa Jacqueline d'Entremont, veuve de Claude deBaſtarnay baron d'Anton,qui fut tué au combat de ſaint Denis. Elle étoit héritiére d'une des plus riches & des plus nobles maiſons de Savoye, & proteſtante d'inclination. Philbert-Emmanuel duc de Savoye aïant ſçu que ce mariage ſe négocioit,défendit ſous peine de confiſcation de biens,qu'aucune perſonne de ſes Etats ſe mariât avec des Etrangers ſans ſon conſentement. Quoique le Roi lui eût écrit pluſieurs fois pour l'engager à lever la défenſe en faveur de la Dame d'Entremont, le Duc l'avoit toûjours refuſé : mais cette femme, qui avoit conçu de l'amour pour Coligny ſur la réputation de ſa vertu, ſe mit au-deſſus du danger où elle s'expoſoit, s'en vint à la Rochelle ſans en demander la permiſſion au duc de Savoye, & ſans ſe ſoucier de la confiſcation dont elle étoit menacée, & elle y épouſa Coligny. Le même jour Teligny, jeune homme en qui ſe trouvoient les qualités les plus eſtimables, & qui joignoit beaucoup de valeur à une naiſſance illuſtre, épouſa Louiſe de Châtillon fille de Coligny, qui dans ce mariage ne regarda que le mérite perſonnel de ſon gendre : car il avoit peu de bien. Louis de Teligny ſon pere, qui vivoit encore, avoit épuiſé par ſes profuſions le riche patrimoine qu'il avoit hérité de ſes ancêtres.

Mort du cardinal de Châtillon.

La joïe de ce mariage fut bientôt mêlée de triſteſſe, par la nouvelle que l'on reçut de la mort du cardinal de Châtillon. Il étoit paſſé à Londres pendant la derniére guerre,& il y ſoutenoit les intérêts des Proteſtans auprès de la reine Eliſabeth,

CHARLE IX. 1571.

dont il étoit fort considéré, autant pour sa vertu & son intégrité, que pour sa naissance. Lorsque la paix fut concluë, Gaspard de Coligny son frere lui manda de revenir en France. Il prit donc congé de la Reine, & se mit en chemin; mais il tomba malade à Hampton, où il mourut le quatorziéme de Février à l'âge de cinquante ans, & fut enterré à Cantorbery. C'étoit un homme au-dessus du commun, & qui pour la grandeur d'ame, la candeur, la droiture, la bonne foi, vertu rare en ce siécle, & pour sa pénétration dans les affaires, eut peu d'égaux parmi ses contemporains. Aussi fut-il regretté de tous ceux qui le connoissoient. Dans le moment de sa mort, on soupçonna qu'elle n'étoit point naturelle; & on a sçu depuis que son propre valet-de-chambre l'avoit empoisonné avec une pomme. Ce scélerat ayant été envoyé comme espion à la Rochelle, y fut pris; & à la question il avoüa ce crime.

Tandis que ce Cardinal étoit en Angleterre, le Roi & la Reine mere le chargérent de négocier le mariage du duc d'Anjou avec la reine Elisabeth. Cette Princesse ne le refusa pas ouvertement; mais son aversion naturelle pour le mariage en empêcha la réüssite. D'ailleurs bien des gens ont cru que cette proposition n'étoit pas fort sérieuse du côté du Roi, qui avoit en cela deux vuës; la premiere, d'amuser les Protestans, & de leur faire croire que l'amitié qu'il leur témoignoit étoit sincére; la seconde, de rompre la négociation secrette du mariage de cette Princesse avec le prince de Navarre, qu'il vouloit faire épouser à sa sœur. C'est pourquoi dans le tems qu'on projettoit un traité entre la France & l'Angleterre, le Roi voulant que l'on crût qu'il souhaitoit ardemment cette alliance pour son frere, chargea ses ambassadeurs d'en faire la proposition.

Sur la fin de l'été, le Roi alla à Blois pour y recevoir la reine de Navarre, le prince de Navarre, Condé & Coligny, qu'il pressoit instamment par lettres & par couriers, de se rendre promptement à la Cour. De-là sa Majesté s'avança jusqu'à Bourgueüil (1) en Touraine, où se trouve une abbaye très-agréablement située dans un terrain sablonneux orné de jardins & de bois. La Reine qui se plaisoit à bâtir à grands frais

(1) D'autres le mettent en Anjou. Il est situé près de la Loire à 4 lieües de Saumur.

des maiſons dans toutes les parties du roïaume, avoit deſſein d'en faire conſtruire une en cet endroit. Pendant que la Cour y ſéjournoit, George de Villequier vicomte de la Guierche, accompagné de Henri d'Angoulême fils naturel de Henri II. de Charle de Mansfeld, de Saint-Jean frere du comte de Mongommery, & de quelques autres, attaqua ſur le midi auprès de la halle Ligneroles ſon rival, & ſon ennemi ſecret depuis long-temps. L'ayant envelopé, il lui porte pluſieurs coups, & le tuë. Cette action fut interprétée aſſez diverſement: car il n'y avoit pas d'apparence qu'un homme comme Ligneroles, le favori & le confident du duc d'Anjou, qui avoit été long-temps à la tête de ſa maiſon, & que ce Prince avoit fait élever aux plus grands honneurs, eût été aſſaſſiné en plein midi par des perſonnes des plus conſidérables de la Cour, ſans un ordre du Roi, & ſans le conſentement du duc d'Anjou. Mais on n'en devinoit pas le motif. Les uns diſoient que c'étoit le Roi qui l'avoit fait aſſaſſiner, parce qu'il avoit un commerce de galanterie avec une Dame du premier rang. (1) Selon d'autres, le duc d'Anjou lui ayant confié imprudemment le ſecret du Roi, Ligneroles plus imprudent encore le déclara à ce Monarque, pour s'inſinuer dans ſon eſprit par cette ſotte vanité. Le Roi irrité que ſon ſecret fût éventé, fit venir la Guierche, & lui dit: Voilà une belle occaſion de vous venger d'un ennemi, qui m'a fait à moi-même un outrage ſenſible dans une affaire que je veux étouffer. Je vous donnerai des ſeconds, gens d'expédition, pourvû que vous ayez aſſez de courage pour commencer. Comme la Guierche marquoit de la répugnance pour l'aſſaſſinat, le Roi pour l'y engager, lui dit pluſieurs choſes piquantes, juſqu'à le traiter en face de poltron.

CHARLE IX. 1571.

Ligneroles aſſaſſiné.

Ceux qui ont écrit l'hiſtoire de ce qui ſe paſſa l'année ſuivante, prétendent que ce ſecret regardoit la conjuration déja formée contre Coligny & les autres Seigneurs du parti Proteſtant, dont le duc d'Anjou avoit imprudemment, & contre l'ordre du Roi, fait confidence à Ligneroles, ſur la capacité duquel il comptoit beaucoup. Cependant j'ai entendu dire à pluſieurs Proteſtans, qui étoient alors à la Cour, qu'ils étoient perſuadés que le Roi ne penſoit pas encore dans ce temps-là

(1) La Reine mere.

à l'horrible boucherie qu'il fit faire l'année ſuivante.

CHARLE IX. 1571.

On avoit déja parlé pluſieurs fois de porter la guerre en Flandre. Louis de Naſſau, qui étoit à la Rochelle, preſſé par ſon frere le prince d'Orange, qui lui envoyoit lettres ſur lettres & couriers ſur couriers, ſollicitoit vivement la concluſion de cette affaire. Mais comme elle ne pouvoit guéres ſe traiter que tête à tête & dans des conférences particuliéres, Naſſau prétexta un voyage en Flandre par mer; & après en avoir fait tous les préparatifs, il ſe déguiſa & s'en vint à la Cour avec la Nouë, Charle de Teligny, & Jean d'Hangeſt de Genlis. Le Roi étoit alors à Lumigny en Brie, où il prenoit le divertiſſement de la chaſſe pendant l'automne. Louis de Naſſau eut avec lui pendant ſix jours des entretiens ſecrets, où il lui fit voir la néceſſité de cette guerre, & la maniére de la conduire. Le Roi lui ayant marqué qu'il étoit fort de cet avis, mais qu'il y voyoit des difficultés, ſur leſquelles il avoit beſoin de l'avis de Coligny, qu'il vouloit mettre à la tête de toutes les forces qu'il deſtinoit pour cette entrepriſe, il perſuada à Naſſau de preſſer Coligny de ſe rendre inceſſamment à la Cour. Sur cette réponſe, Naſſau retourne à la Rochelle déguiſé comme il étoit venu.

Coligny ne s'y tenoit pas à rien faire: il avoit armé quelques vaiſſeaux fournis de bonnes troupes, dont il donna le commandement à la Minguetiere grand homme de mer, & fort brave, avec ordre d'approcher le plus près qu'il pourroit des côtes de l'Amérique, & d'en examiner la ſituation & les ports, afin qu'en même temps que l'on attaqueroit la Flandre, on pût y faire une diverſion conſidérable, en ravageant les côtes des pays que les Eſpagnols poſſédent dans les iſles occidentales, & par-là les obliger à partager leurs forces. Mais l'avarice, cette paſſion naturelle à l'humanité, fit échoüer l'entrepriſe. Ceux qu'on avoit envoyés pour reconnoître le pays, ſe mirent à le piller; la douceur du gain leur fit mépriſer le péril; & à force de s'y expoſer, ils périrent: en ſorte qu'ayant été ſurpris dans l'iſle Hiſpaniola (1), ils furent tous égorgés, ſans qu'il en reſtât un ſeul.

Coligny perſuadé par tout ce que lui avoient dit les députés des Proteſtans, & enſuite Loüis de Naſſau, ſe préparoit

(1) On l'appelle aujourd'hui S. Domingue.

enfin à venir à la Cour ; mais il y fut tout-à-fait déterminé par le Maréchal de Cossé son ancien ami, qui lui remit une ordonnance du Roi, par laquelle il lui étoit permis d'avoir auprès de lui, à la Cour même, cinquante Gentilshommes armés pour la seureté de sa personne : & il fut encore confirmé dans cette résolution par les lettres de Monmorency son proche parent (1) & son ami intime, qui l'assuroit qu'il pouvoit compter sur l'amitié du Roi, & qui le prioit instamment de se rendre à la Cour le plûtôt qu'il pourroit. Il y fut reçû avec tous les honneurs & toute la joïe qu'il pouvoit souhaiter : comme il se jettoit à genoux aux pieds du Roi pour lui marquer son respect, S. M. le releva, l'appellant de temps en temps son pere, & protestant qu'il regardoit comme un des plus heureux jours de sa vie celui où il voïoit la guerre finie, & la tranquillité de l'Etat solidement affermie par le retour de Coligny. Puis il ajoûta avec un visage riant : » Enfin » nous vous tenons, nous vous possédons, & vous ne vous » éloignerez plus de nous, quand vous le voudrez. « La Reine mére & le duc d'Anjou le reçûrent avec la même ouverture, & lui parlérent avec une familiarité à laquelle il ne s'attendoit pas ; mais le Duc d'Alençon les surpassa encore, & l'amitié qu'il témoigna à Coligny le rendit suspect, & causa deslors quelque mésintelligence entre les trois fréres.

Arrivée de Coligny à la Cour.

Toutes ces démonstrations extérieures furent accompagnées de réalités, & l'Amiral reçût du tresor roïal cinquante mille livres en dédommagement des pertes qu'il avoit faites dans les derniéres guerres. S. M. lui accorda encore pour un an la joüissance de tous les bénéfices du cardinal de Châtillon son frére, & lui donna une permission signée de sa main, pour révendiquer les meubles magnifiques de ce Cardinal, qui avoient été pillés & vendus. On lui rendit la place qu'il avoit occupée dans le conseil du Roi, & il y donnoit son avis parmi les Maréchaux de France. On fit aussi de grands honneurs à Teligny son gendre : Arnaud de Chavagne Conseiller au Parlement de Toulouse, fut pourvû d'une charge de Maître des Requêtes ; & le Roi à sa recommandation fit du bien à quantité de Gentilshommes, & les gratifia d'emplois

(1) Son cousin germain ; car Coligny étoit fils de Loüise de Monmorency, sœur du Connétable Anne de Monmorency.

CHARLE IX. 1571.

honorables. Mais pour mettre le comble à tant de graces, & pour persuader l'Amiral & tous les Protestans, que la réconciliation étoit sincére, & qu'on ne cherchoit qu'à serrer de plus en plus les liens de la paix concluë avec eux; S. M. voulut qu'on délibérât sur le champ sur les moïens de porter la guerre en Flandre; qu'on renouvellât l'alliance avec la reine Elisabeth, & qu'on s'unît avec les Princes alliés de la confession d'Ausbourg.

Quelques jours après Coligny obtint la permission d'aller passer quelque temps à sa maison de Châtillon-sur-Loing, pour mettre ordre à ses affaires; mais on le rappella presque sur le champ pour conférer avec lui sur les principales difficultés qui se rencontroient dans le plan de la guerre qu'on vouloit porter en Flandre. Il revint, & retourna peu de temps après.

Tout le mois de Septembre s'étant passé de la maniére que je viens de le dire, les députés des Protestans qui avoient souvent supplié le Roi d'avoir la bonté de répondre leur requête, & de vouloir bien interpréter favorablement les articles de l'Edit qui étoient ou obscurs ou ambigus, furent enfin écoutés. Le quatorziéme d'Octobre S. M. se fit lire leurs demandes; leur accorda ce qu'ils souhaitoient, & sur le champ envoïa des Commissaires par tout le Roïaume pour y faire exécuter l'Edit conformément à ce qui venoit d'être réglé.

L'Electeur de Brandebourg & son frére sont empoisonnés.

Cette année ne fut remarquable en Allemagne que par la mort de plusieurs Princes & d'autres personnes distinguées. Dès le deuxiéme de Janvier Joachim II. électeur de Brandebourg, après avoir soupé gaïement au château de Copenic sur la Sprée, environ une lieuë au-dessus de Berlin, y mourut subitement par la force d'un poison qu'un Juif lui donna dans le temps qu'il s'alloit coucher. Le crime de ce Juif ne fut découvert que cinq ans après, par un mot que sa femme laissa échaper dans le feu d'une querelle qu'elle avoit avec son mari. Joachim étoit dans sa soixante & sixiéme année, & en avoit regné trente-six. C'étoit un Prince de beaucoup d'esprit, libéral, doux & modéré sur le fait de la religion, très attentif à accommoder les disputes qui s'élevoient à cette occasion. Et comme il étoit persuadé qu'on y

réüssissoit

réüssissoit beaucoup mieux par des conférences amiables & tranquilles, que par la violence, il détesta toûjours les guerres civiles, & il exhorta tous les Princes qui étoient ou ses amis ou ses alliés, à mettre tout en œuvre pour empêcher qu'il ne s'en allumât dans leurs Etats. Il avoit commandé dans la guerre de Hongrie; mais comme les états de l'Empire ne fournissoient point l'argent qu'ils avoient promis, & qu'on ne lui envoïoit ni vivres ni secours, il passa toute la campagne sans rien faire. Sur quoi Paul Jove le déchire d'une maniére indigne; & cet Historien regarde l'échec de Pest comme un effet de sa négligence, quoiqu'il soit constant que la faute doit moins lui en être attribuée qu'aux autres Confédérés.

Dix jours après, Jean son frére mourut à Custrin situé au confluent de l'Oder & de la Warte. Une prudence consommée, des mœurs dignes de la sévérité de nos ancêtres, & un grand amour de la paix, lui avoient acquis une réputation solide. Ce Prince avoit épousé Catherine fille de Henri duc de Brunswik, de laquelle il eut une fille nommée aussi Catherine, qui en 1570. fut mariée à Joachim Frederic administrateur de Magdebourg, fils de Joachim II. dont je viens de parler : & c'est par ce mariage que cette famille illustre qui sembloit prête à s'éteindre, s'est relevée par le grand nombre d'enfans qu'elle en eut.

Jean-George fils de Joachim II. réünit en sa personne par la mort de Jean, tout l'état de Brandebourg. Cet état est si considérable, que dans toute la Saxe il n'y en a point de plus grand ni de plus peuplé, qui soit possedé par un seul Prince. En Saxe l'ancienne & illustre famille de Plesse fut éteinte cette année par le décès de Theodore de Plesse. Ses terres & ses châteaux passérent au prince de Hesse dont il étoit vassal.

Extinction de la maison de Plesse.

Cette même année fut apporté en Allemagne le corps de Wolfang de Baviere duc de Deuxponts, mort dans le Limousin deux ans auparavant. On l'avoit déposé d'abord à Angoulême, & ensuite à la Rochelle, de peur qu'après la paix il ne fût exposé aux insultes de la populace, à cause de sa religion. Mais Jean Wolf, qui avoit suivi ce Prince en France en qualité de Conseiller, fit mettre son corps sur un

CHARLE IX. 1571.

vaisseau marchand de Lubec, qui aïant essuïé divers hazards sur la mer, arriva enfin le onziéme d'Août au port de Travemonde, appartenant à la ville de Lubec. Après tous les préparatifs nécessaires pour un convoi magnifique, on le fit passer par Lunebourg, Brunswick, Volfenbutel, Minden & Cassel; & par tout on prononça des oraisons funébres à son honneur. Tous les Princes, tous les Magistrats des villes libres, tous les Ordres, suivis d'une foule innombrable de peuple, alloient au-devant de lui en quelque endroit qu'il arrivât. Aïant été conduit de cette sorte jusque dans ses Etats, il fut mis à Meyseinheim dans le tombeau de ses ancêtres. Ce transport, & la magnificence du convoi & de la pompe funébre, coûtérent des sommes immenses.

Mort du prince de Transylvanie

Le quatorze de Mars de la même année, Jean Etienne prince de Transylvanie, que quelques-uns appellent Sigismond, mourut d'épilepsie. Il étoit fils de Jean Scepuse & d'Isabelle sœur de Sigismond auguste roi de Pologne. Ce fut son pere qui donna occasion aux Turcs d'envahir le Royaume de Hongrie un des plus puissans & des plus florissants Etats de l'Europe : le fils lui succéda avec des dispositions très-semblables, & avec une infortune à peu près égale. L'assemblée des Etats fut indiquée à Torda, qui est une des villes de la Province, pour faire l'élection d'un Prince le 24 de Juin. Etienne Batori de Somlio (1) fils d'André y fut élû unanimement pour Vaïvode de Transylvanie sur la recommandation de Selim, dont les lettres furent luës publiquement. Gaspard de Beksol, un des grands Seigneurs du Païs, se déclara son compétiteur : mais toutes les sollicitations qu'il fit à la Noblesse devinrent inutiles.

Etienne Batori élû prince de Transylvanie

Etienne Batori ne fut pas plûtôt reconnu, qu'il fit serment de conserver les priviléges de la Province, & de rendre la justice également à tout le monde. En même temps il reçut le serment de tous les ordres de l'Etat, & dépêcha des Ambassadeurs à Selim pour le remercier de sa protection, pour lui payer le tribut de cinquante mille écus, & pour l'assûrer de son attachement tant qu'il vivroit. Selim de son côté lui envoïa le sceptre & l'étendart pour marques de la souveraineté

(1) Château sur les confins de Transylvanie & de la Hongrie, qui a donné le nom à la famille des Seigneurs de Somlio.

qu'il lui déféroit, à condition qu'il ne se lieroit avec aucun Prince étranger, & qu'il n'entreroit dans aucun traité sans sa participation.

Dans ce même temps George de Thuvry Officier de réputation, qui cinq ans auparavant avoit rendu un grand service à la Religion par la défense de la Palote, sortit de Canise, dont il etoit gouverneur pour l'Empereur, à la tête de quatre vingt hommes pour faire une course dans le païs ennemi. Mais malheureusement il donna dans une embuscade que lui dressérent les Turcs; & après une courageuse & longue résistance, malgré la foiblesse de son détachement, il tomba de cheval & fut tué. Sa tête fut portée à Constantinople; & quatre jours après l'action on transporta son corps de Sigeth à Canise où vingt-six compagnies avec leurs drapaux honorérent ses funérailles.

Mort des Savans.

Je vais maintenant parler des savans qui moururent cette année. Je commencerai par Claude d'Espense dont j'ai fait une mention honorable en divers endroits de cette histoire. Par son pere, il étoit de la maison d'Espense, famille très-illustre de Champagne; & du côté de sa mére, il appartenoit à celle des Ursins, une des premiéres de la Campagne de Rome, & du royaume de Naples. Mais quelque grand qu'il fût par sa naissance, il l'étoit infiniment davantage par sa candeur, sa piété, & par les grandes connoissances qu'il avoit en toutes sortes de sciences. Il mourut à Paris le troisiéme d'Octobre après avoir rendu de grands services à la religion Chrétienne, & fut enterré à S. Cosme. Il avoit été emploïé pendant quarante ans dans l'université de Paris à enseigner les humanités, la Philosophie & la Théologie, & il s'attiroit l'admiration de tous les gens de lettres. François I. l'envoya à Melun, Henri II. à Boulogne, François II. à Orléans, & Charle IX. à Poissi avec les premiers Prélats du Royaume, tantôt en qualité de Commissaire, & tantôt comme Théologien, pour disputer contre les Théologiens du parti contraire sur les points controversés. Dans ces occasions il s'acquitta de l'emploi qu'on lui avoit donné avec toute la droiture & toute la modération possible, & montra toûjours autant de sainteté que de science. Il a très-bien servi la Religion par les explications savantes qu'il a données sur plusieurs

CHARLE IX. 1571.

endroits de l'Ecriture, tant de vive voix que dans plusieurs livres imprimés. On crut qu'il auroit le chapeau de Cardinal; mais il lui est plus honorable de l'avoir mérité, que de l'avoir obtenu. Il mourut enfin de la gravelle, récompense ordinaire des personnes qui consacrent leurs veilles à l'étude des sciences: il n'avoit que soixante ans. On le regretta beaucoup: c'étoit presque le seul homme qui se fût appliqué sérieusement à chercher les moyens de rendre la paix à l'Eglise, & d'ôter le schisme de la maison du Seigneur. Au lieu qu'aujourd'hui nous voyons grand nombre de gens, qui par un zéle mal entendu, cherchent à se signaler dans leur parti, & travaillent bien plus à éterniser la division, qu'a la finir; parce qu'ils éloignent de plus en plus les esprits de leurs adversaires, au lieu de les concilier, & de les ramener insensiblement à l'unité, en leur faisant espérer qu'on travaillera à réformer les abus, & à retrancher ce qui les scandalise.

Henri Scrimger né à Dondi ville maritime d'Ecosse, d'une famille illustre, dont le chef a droit d'avoir son étendart dans le Roïaume, (1) mourut ce même mois à Geneve dans sa soixante & sixiéme année. Il quitta sa patrie, pour venir étudier à Paris, comme font ordinairement les Ecossois. De Paris il alla à Bourges apprendre le droit sous Eginard Baron, & François Duarein Professeurs célébres de cette université. Il y fit connoissance avec Jacque Amiot qui enseignoit alors la langue greque dans cette ville, & que son mérite a élevé depuis à des emplois bien plus considérables. Ce fut à la recommandation de ce Professeur, qu'on lui confia l'éducation des Bochetels. Scrimger s'attacha particuliérement dans la suite à Bernard évêque de Rennes, l'un de ses disciples, si connu par ses ambassades, & il le suivit en Italie. S'étant trouvé à Padouë dans le temps que François Spier y mourut, il écrivit son histoire, qui a été publiée sous le nom de Henri d'Ecosse. Un incendie qui réduisit presque entiérement en cendre une maison qu'il avoit à Geneve, fournit à l'évêque de Rennes une belle occasion de donner à son ancien maître des marques de reconnoissance & de générosité; & il lui envoya de quoi réparer cette perte. Scrimger passa ensuite en Allemagne, & s'attacha à Ulric Fugger, cet illustre protecteur

(1) C'est ce qu'on appelle seigneur Banneret, chevalier Banneret.

des ſciences & des ſavans ; & ce fut à ſes dépens qu'il forma une bibliotheque magnifique, très-bien fournie des plus rares manuſcrits Grecs & Latins. Il retourna à Geneve pour les faire imprimer par le ſavant Henri Etienne, qui étoit auſſi penſionaire de Fugger. Il donna les Novelles de Juſtinien, dont Cujas parla ſi magnifiquement lorſque Grégoire Haloander les eut fait paroître. L'an 1563 il enſeigna publiquement la philoſophie à Geneve : deux ans après il ouvrit une école de droit dans la même ville, qui juſque-là avoit été privée de ce ſecours: ce qu'il continua juſqu'à ſa mort arrivée, comme je viens de dire, au mois d'Octobre de l'année 1571. Par ſon teſtament il laiſſa ſa bibliotheque remplie de très-bons livres, à Pierre Jung ſon neveu, aujourd'hui évêque en Angleterre. Cette bibliotheque a été tranſportée de Geneve en Angleterre par les ſoins d'Alexandre Jung frére de Pierre.

Louis de Caſtelvetro natif de Modéne mourut la même année aux païs des Griſons. Fatigué de pluſieurs diſputes qu'il eut avec Hannibal-Caro ſur la poëſie dramatique, il abandonna ſa patrie pour ſe retirer en Suiſſe, où il réveilla l'étude des lettres anciennes. Entre autres ouvrages il a compoſé en Italien un excellent traité ſur la poëtique d'Ariſtote, qu'il a fait imprimer à Bâle d'un très-beau caractére.

Après Caſtelvetro, je vais parler de George Fabrice de Kemnits, qui a beaucoup contribué au progrès, & à l'honneur des lettres par les leçons qu'il a faites de vive voix, & par les écrits qu'il a laiſſés. Après la mort de Jean Rivius, il il fut chef du collége de Miſne, où il s'acquit beaucoup de réputation par ſon talent pour la poëſie ; talent qu'il n'a employé que ſur des ſujets ſacrés. Il mourut le quinziéme de Juillet âgé de ſoixante & ſix ans. Quelque mois auparavant, étoit mort Joachim Morlin de la ſecte de Luther : il avoit été nommé évêque de Szamland par Sigiſmond auguſte roi de Pologne, dans le temps que ce Prince étoit occupé à régler les affaires de la Pruſſe.

Anabatiſtes en Allemagne.

Il ſembloit que les diſputes ſur la Religion devoient être éternelles en Allemagne. Frederic électeur Palatin ayant appris que la ſecte des Anabatiſtes faiſoit du progrès dans ſon voiſinage & qu'elle avoit déja infecté quelques villes de ſon païs, indiqua une conférence à Frankendal entre Vorme & Spire,

CHARLE IX. 1571.

pour y examiner leur doctrine, & leur donna un sauf conduit pour s'y rendre. Le jour de la conférence fut fixé au dix d'Avril. Les articles sur lesquels on devoit disputer contre eux, furent proposés par Pierre Dathenus & Venceslas Zuleger, Théologiens de ce Prince. Deux très-savants hommes y devoient faire l'office de Greffier: l'un s'appelloit Guillaume Xylander, & l'autre Martin Neander.

Il y a plusieurs sectes de cette espèce de Fanatiques. Les uns rejettent toute interprétation de l'écriture, & ne s'attachent qu'au texte; en sorte qu'ils ne font aucun cas des SS. Péres, & que S. Jerôme, S. Augustin, S. Ambroise & S. Bernard ne sont point une autorité qu'on puisse leur alléguer. D'autres parlent avec emphase d'un troisiéme David, d'une nouvelle Jerusalem: & comme cette secte a beaucoup de rapport à celle des Arabes Mahométans, ils permettent comme eux la pluralité des femmes. Leur chef a été Melchior Hotman. Pour donner au lecteur une idée de ce que peut sur l'esprit humain la doctrine de ces sortes de prédicans; je vais rapporter un fait aujourd'hui très-connu, mais que la postérité aura peine à croire. Il y a vingt-sept ans qu'un Hollandois nommé Jean de Leyden passa à Munster en Westphalie, où il vint à bout de fasciner, pour ainsi dire, les esprits du peuple par sa doctrine abominable, de chasser les magistrats, de prostituer toutes les femmes, & de se faire déclarer Roi. Il y en a parmi eux qui rejettent les commandemens de Dieu; qui possédent tout en commun, les femmes, & les biens, & qui défendent toute sorte de serment, sans en excepter ceux qui sont ordonnés par le magistrat. D'autres appellés Munzeriens du nom de Thomas Munzer leur premier Docteur, rejettent tous les sacremens de l'Eglise; prétendent que tous ceux de leur secte sont justes & sans péché, & ne reconnoissent point de Magistrats. Ce furent eux qui éxcitérent l'an 1525 la guerre des paysans. Lorsqu'on eut dissipé ces Fanatiques, ce qui put échaper se retira à S. Gal & à Appenzel en Suisse. D'autres enfin soutiennent qu'on ne doit pas obéïr aux magistrats; qu'il n'y a qu'eux de justes; que les autres hommes sont des impies; que les loix ne sont pas faites pour eux, & que leur liberté est sans bornes. Ils ont encore d'autres opinions aussi monstrueuses, qui renversent également

les principes fondamentaux de la religion, & ceux du gouvernement civil. Ceux-ci reconnoiſſent pour leurs maîtres Michel Salter, George Vagner, & Léonard l'Empereur.

Les conférences avec les Anabatiſtes commencérent le vingt-huit de Mai, & durérent juſqu'au dix-neuviéme de Juin. Mais comme ces ſectaires ne reconnoiſſoient ni l'autorité de l'écriture, ni celle de la raiſon, il n'y eut pas moïen de guerir leur fanatiſme, ni de les faire renoncer aux erreurs dont ils s'étoient laiſſés prévenir; ainſi l'aſſemblée ſe ſépara ſans fruit. Frederic uſant de ſon droit leur défendit ſous de très-grandes peines d'enſeigner dans le Palatinat, & d'y ſéduire les peuples.

Les Théologiens de Wittemberg publiérent au commencement de l'année un catéchiſme conforme à la doctrine qui s'enſeignoit dans les Egliſes de Saxe & de Miſnie. Ceux d'Yena, de Brunſwik, de Hall, & de Mansfeld écrivirent d'abord contre ce catéchiſme; puis le condamnérent nettement, comme contenant la doctrine de ceux qu'ils appellent *Sacramentaires*. Pour le juſtifier, les premiers publiérent une apologie approuvée par un decret unanime des deux univerſités de Lipſik & de Wittemberg, & de trois conſiſtoires. Ils y expliquent clairement ce qu'ils croïent de la perſonne & de l'incarnation de Jeſus-Chriſt, de ſa majeſté, de ſon aſcenſion, de ſa ſéance à la droite de ſon pére, & de la céne du Seigneur; proteſtent hautement que leur confeſſion eſt conforme à la doctrine reçûë depuis quarante ans du conſentement unanime de toutes les égliſes de Saxe, & qu'ils ne l'entendent point autrement. Ils ſe perſuadérent que cette déclaration devoit ſuffire au jugement de toutes les perſonnes équitables, pour terminer les diſputes: mais au lieu de concilier les eſprits, elle ne ſervit qu'à les aigrir encore davantage.

Prodiges en divers lieux.

On rapporte pluſieurs prodiges arrivés cette année en Allemagne. Comme la diſette y étoit extrême, ſur-tout en Suabe & en Baviere, on reçut miraculeuſement le quinziéme de Juin un ſecours auquel on ne devoit guere s'attendre. Il plut des pois, des raves & du blé en différens endroits, entre autres à Goſtzberg, à Leoberg, & à Lauben (1) en Sileſie. Tout le monde accourut pour ramaſſer ce bled; on le fit

(1) Elle eſt aujourd'huy au Brandebourg.

CHARLE IX. 1571.

moudre, & trois jours après on en eut de très-bon pain. Nous avons déja parlé d'un pareil prodige sur l'année quarante-huit de ce siécle. Il en arriva un autre dans le même mois à Leuvembourg sur l'Elbe : c'est où le prince de la basse-Saxe fait sa résidence. Cette ville n'est qu'à deux milles de Lunebourg, & à six de Hambourg. Deux infames usuriers également avares & cruels, ayant acheté une grande quantité de bled, se disposoient à le mener à Hambourg pour en avoir plus d'argent. Ils vont à leurs greniers, en ouvrent les portes, & voïent leur bled venir audevant d'eux, & s'envoler par les fenêtres, sans qu'il en reste un grain sur le plancher. Un de ces usuriers fut si frappé de ce prodige, qu'il tomba mort ; l'autre prit la fuite, & couroit vers l'Elbe pour s'y noyer ; mais il fut arrêté par quelques crocheteurs qui le garotérent. Le Prince qui étoit à Catzebourg, ayant été informé de cet événement, se rendit sur le champ à Leuvembourg pour en prendre une connoissance plus particuliére. Le malheureux usurier tomba dans le désespoir ; & sans avoir voulu rien écouter des avis qu'on lui donnoit pour son salut éternel, il mourut après avoir été long-tems tourmenté du Démon. Le Prince ordonna que son corps fût brûlé & réduit en cendre, & défendit à tous ses sujets sous peine de la vie & de la perte de tous leurs biens, de faire des magazins ou des amas de blé pour le vendre plus cher.

On assure encore que le vingtiéme de Juillet plusieurs habitans de Prague virent la nuit grand nombre de cavaliers qui couroient avec grand bruit auprès du monastére d'Emaus, & qui traînoient un chariot suivi de huit hommes bottés, mais sans tête ; & qu'il s'éleva un feu très-brillant, & un tourbillon soudain qui en un moment fit tout disparoître. Sur la vérité de ce fait je m'en rapporte à ceux qui l'ont écrit.

Le vingt-neuf de Septembre le disque du soleil parut rouge & sanglant dans toutes ces contrées. Quelques-uns ont écrit qu'il plut du sang sur la fin de l'année aux environs d'Embden ville de la Frise Orientale.

Affaires de Moscovie.

Ce fut dans ce temps-là que les Moscovites, après avoir levé le siége de Revel, entrérent dans la Finlande province de Suede, la ravagérent avec une cruauté inoüie, pillérent & brûlérent les bourgs & les villages, & réduisirent à une

dure

dure captivité plusieurs milliers d'hommes & de femmes. Quelques étrangers à la solde des Moscovites furent outrés de cette barbarie ; & Reinold Rose Commandant de la cavalerie, las d'obeïr à de tels maîtres, résolut d'abandonner le service : Il s'en ouvrit à Jean Dubi & à Elard Cruci, qui entrérent dans ses sentimens. Pour quitter le prince Moscovite avec éclat, ils formérent le dessein de s'emparer de la ville de Derpt, & de la délivrer du joug de cette nation barbare. Mais Reinold se conduisit avec plus de précipitation que de prudence, & il manqua son coup : car les Allemans qui étoient établis dans la ville, ne l'aïant point soûtenu, parce qu'il ne les avoit point fait avertir, il fut repoussé & entiérement défait par la garnison des Russes. Ainsi son entreprise mal concertée ne fit que hâter la ruine de cette malheureuse ville, au lieu de la mettre en liberté. Les Russes tuérent une grande partie des habitans, & s'emparérent de leurs biens. Dubi & Cruci étoient Livoniens ; le duc de Moscovie les avoit avancés aux premiers emplois de ses troupes, dans la vûë d'engager leurs compatriotes à abandonner l'Empire & le roi de Pologne. Après ce qui venoit d'arriver, ces deux Officiers n'osant plus se fier aux Moscovites, allérent demander de l'emploi au roi de Pologne. *

* Sigismond Auguste.

Dieu ne laissa pas impunie la cruauté excessive que les Moscovites avoient exercée sur cette ville innocente : & le vingt-quatre de Mai, qui étoit le temps à peu près où ils égorgeoient les habitans de Derpt, les Tartares nation errante, & qui se jette au hazard tantôt d'un côté tantôt de l'autre, vinrent fondre tout d'un coup au nombre de soixante & dix mille chevaux conduits par Cremski, sur la ville de Moscou capitale des Russes. Comme cette ville est très-grande, & presque toute bâtie de bois, les Tartares qui mettoient le feu aux maisons à mesure qu'ils les pilloient, la réduisirent presque toute en cendre à la réserve du palais du Prince, qui etant construit de pierres, & entouré de murailles, faisoit comme une ville séparée. Après cette expédition ils s'en retournoient chargés de leur butin. Les Moscovites crurent qu'ils fuïoient, & se mirent à les poursuivre ; mais Cremski aïant fait faire volte face à ses troupes, enveloppa les Moscovites, & les tailla en piéces.

CHARLE IX.

1571.

Affaires des Païs-bas.

Du côté de Flandre, le duc d'Albe comptant que tout étoit pacifié, faisoit lever avec beaucoup de rigueur le dixiéme, le vingtiéme & le centiéme, par le ministére de Charle de Barlaimont & du baron de Norkermes. Et comme dans ces recouvremens il naissoit tous les jours de la part des Provinces quelques nouvelles difficultés, & des débats sans nombres, le duc pour tout calmer emploïoit toutes les voïes que la prudence pouvoit lui suggérer, & quelquefois la sévérité.

Les peuples se plaignoient que ces levées portoient un grand préjudice au commerce, ou plûtôt qu'elles le ruinoient totalement, en ôtant la liberté aux négocians : Que le prix des marchandises ne manqueroit pas d'augmenter ; que cette augmentation feroit cesser les manufactures, & obligeroit les ouvriers & les commerçans d'aller s'établir en d'autres païs : Qu'alors ces belles provinces, les plus riches, les plus peuplées & les plus florissantes de l'univers, se verroient bien-tôt réduites à une misére extrême, & ne seroient plus qu'une affreuse solitude. Le duc d'Albe prétendoit au contraire que le premier soin d'un bon gouvernement étoit celui de la Religion, & de la sûreté des provinces : Que pour procurer aux Païs-bas ces deux avantages, il falloit bâtir des citadelles, fortifier des places, & bien payer les troupes : Que la levée du dixiéme & du vingtiéme, qu'on appelloit *Alcavale*, ne devoit pas souffrir de difficulté dans la Flandre, puisqu'elle ne trouvoit aucune opposition dans toute l'Espagne, & qu'elle n'étoit nullement à charge aux laboureurs. Le président Ulric Viglius sieur de Zwichem, se déclaroit pour le peuple, mais foiblement, & sans apporter une résistance marquée aux volontés du Gouverneur. Pour ce dernier, il mettoit tout en œuvre pour contenter la cour d'Espagne : il apportoit des exemples d'impositions semblables ; il avoit recours aux ruses & aux promesses, & leur faisoit entendre qu'en consentant à la levée du dixiéme, ils obtiendroient la décharge d'autres impositions plus onéreuses. Mais voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir des Etats convoqués à Bruxelles pour cette affaire, il dit d'un ton menaçant que ce seroit réduire à rien l'autorité roïale, si dans des besoins pressans on ne pouvoit établir un impôt sans en demander la permission au peuple. Enfin à force de caresses, de sollicitations & de

menaces. Il fit consentir les Etats à cette levée, mais à certaines conditions. Il est constant qu'il fit sourdement de très-grandes promesses aux peuples du Hainaut, de l'Artois & du comté de Namur, pour les engager à donner l'exemple aux autres provinces : mais ceux d'Utrecht résistoient toujours ; & les Etats de quelques autres provinces, & entre autres ceux du Brabant se joignirent à eux.

Pendant qu'on prenoit des mesures pour la levée du dixiéme, le duc d'Albe ordonna qu'on commençât celle du centiéme ; & le dernier Juillet il fit publier un ordre pour lever le dixiéme & le vingtiéme, comme un droit auquel les Etats avoient consenti. Mais les Etats s'y opposérent encore, & Viglius, Schets & plusieurs autres parlant pour la liberté des provinces, assurérent que leur consentement étoit conditionnel, & qu'il étoit même à craindre, si l'on continuoit de les véxer, qu'elles ne s'opposassent à la seconde levée du centiéme denier. Le duc d'Albe outré de cette résistance, déclara que sans attendre le consentement des Etats, il feroit faire les levées ordonnées par l'autorité roïale : & en même tems laissant échapper quelques plaintes contre les conseillers du Roi : ces traitres, ajoûta-t'il, sont les premiers à porter les peuples à la désobéïssance, ou à les défendre quand ils ont désobéï.

Dans ces circonstances, les Etats qui n'avoient aucune grace à attendre de ce Gouverneur, prennent le parti d'envoïer en Espagne une députation composée de gens de la premiére distinction. Les députés étoient déja en route, lorsque le duc d'Albe voulut les faire revenir ; mais ils continuérent leur voïage, dont cependant ils ne tirérent aucun fruit : car il s'éleva bien-tôt après de nouveaux troubles, qui renversérent tout ce qu'on avoit fait pour la paix.

Au commencement de cette annnée un nommé Herman Ruyter homme déterminé, qui avoit été autrefois marchand de bœufs, fit à l'instigation du prince d'Orange qu'il servoit en secret, une des actions les plus hardies dont il soit parlé dans l'histoire. Le onziéme de Janvier il prend avec lui trois de ses amis, se déguise en Cordelier, & entre dans le château de Lowenstein appartenant au duc de Cléve. Ce château est situé sur une pointe de l'isle de Bommel, que le Wahl & la

CHARLE IX. 1571.

Meuſe forment auprès de Gorcum. Ruyter maître du fort, tuë le Gouverneur, ſe fortifie du mieux qu'il peut, & garde ce poſte quelque tems, dans l'eſpérance que le comte de Berg lui enverra du ſecours, comme ils en ſont convenus. Mais Roderic de Tolede qui étoit alors à Bolduc, y envoya Laurent Perea avec deux cens arquebuſiers & dix piquiers, pour reconnoître le lieu de près, & ſaiſir l'occaſion d'agir, ſi elle ſe préſentoit. Laurent s'étant approché du château ſur le ſoir, remarqua qu'il n'y avoit point de corps-de-garde ; à l'inſtant il fait apporter des échelles d'un lieu voiſin, paſſe ſans bruit deux canaux qui entourent le château, plante ſes échelles ſans que la garniſon s'en apperçoive, l'attaque, & l'oblige à ſe retirer dans la citadelle. Enſuite il tire une coulevrine de Bommel pour battre une tour d'où la garniſon faiſoit ſur ſes gens un feu continuel avec des petites piéces de campagne, & y donne l'aſſaut. Pendant qu'ils étoient aux mains, une partie de ſon détachement eſcalade la citadelle par un autre endroit, entre ſans réſiſtance, & maſſacre tout ce qui ſe trouve de ſoldats. Ruyter perſuadé qu'il n'a rien à eſpérer d'une capitulation, gagne une chambre dont le plancher étoit couvert de poudre : là tenant avec ſes deux mains le ſabre dont il avoit tué & bleſſé pluſieurs de ſes ennemis, percé de coups lui-même, épuiſe & hors d'état de faire une plus longue réſiſtance, il met le feu aux poudres avec une méche qu'il avoit toute prête, & à l'inſtant eſt conſumé par la violence des flammes, qui emportent avec lui tous les Eſpagnols qui ſe trouvent les plus près du lieu du combat. La tête de Ruyter fut portée à Bolduc, & miſe dans la place au bout d'un pieu ; ceux de ſes ſoldats que l'on prit furent menés à Anvers, où les uns furent pendus, & les autres écartelés vifs.

Cependant le duc d'Albe preſſoit extrêmement Philippe de lui envoïer un ſucceſſeur ; ſoit qu'il le ſouhaitât en effet, ſoit qu'il feignît de le ſouhaiter, parce qu'il ſçavoit que la cour d'Eſpagne avoit réſolu de le rappeller. Quoi qu'il en ſoit, le Roi nomma le trente de Septembre pour gouverneur des Païs-bas, Jean de Cerda duc de Medina-Celi ; c'eſt celui qui dix ans auparavant avoit conſeillé l'entrepriſe malheureuſe que l'on fit ſur l'iſle de Gelves. (1) Il s'embarqua

(1) Petite iſle d'environ ſix lieuës de tour près de Tunis.

à Laredo (1) pour se rendre à son gouvernement ; mais il fut battu d'une si furieuse tempête, qu'il se vit obligé de retourner en Espagne, & d'attendre le printems.

Les Confédérés & leurs partisans secrets informés de son départ, jugérent que le duc d'Albe quitteroit bien-tôt le païs ; & comme c'étoit une belle occasion pour avancer leurs projets, ils tinrent de fréquentes assemblées, & avisérent aux moïens d'en profiter. Dans ces circonstances Guillaume de la Marck comte de Lumey, à la tête d'un corps de troupes ramassées de tous côtés, & sur-tout d'Angleterre, dont la Reine favorisoit ses desseins, fait une descente dans la province de Hollande, s'empare de quelques isles qui sont sur ses côtes, & le premier Avril prend la Brille, une des plus fortes places du païs. Sur le bruit qui s'en répand, la plûpart des villes insulaires, ennuïées des exactions barbares du duc d'Albe, & amorcées par la douceur de la liberté dont on les flattoit, se joignirent aux Confédérés ; mais ces faits regardent l'année suivante.

Affaires d'Ecosse.

En Ecosse le duc de Lenox nouveau Viceroi avoit indiqué l'Assemblée des Etats au vingt-cinq de Janvier ; mais il la remit ensuite au mois de Mai, parce que le Comte de Sussex avoit prolongé la tréve. On soupçonnoit ce Comte de favoriser le parti de la reine d'Ecosse, soit qu'il ne regardât pas l'affaire du duc de Norfolk comme entiérement désespérée ; soit que dans l'espérance que cette Princesse rentreroit dans ses Etats, il se fût laissé gagner par ses promesses. Pendant ce tems-là les Hamiltons ayant en vain suborné divers meurtriers pour assassiner le Viceroi, s'emparérent de la tour de Pasley dont ils chassérent la garnison, persuadés que dans la confusion générale des affaires, on ne penseroit pas à les inquiéter. Mais le Viceroi y marcha sur le champ, après avoir envoyé en Angleterre dès le cinquiéme de Février Morton, Percarn & Jacque Macgilly, pour discuter avec les Ambassadeurs des Princes étrangers la cause de la reine d'Ecosse. Ils arrivérent à Londre le vingtiéme du même mois, & ils eurent aussi-tôt audience de la Reine, dans un conseil de gens choisis pour l'examen de cette affaire. Après beaucoup d'altercations, les Anglois réduisirent le tout à deux

(1) Place de la côte de Biscaye.

CHARLE IX. 1571.

articles. Ils demandoient premiérement que les Ecossois prouvassent la justice de ce qu'ils avoient fait contre leur Reine, & qu'ils appuyassent les raisons que le comte de Murrai en avoit autrefois rapportées, par des preuves si convainquantes, qu'Elisabeth ne pût pas douter qu'elles ne fussent justes & véritables, & qu'elle eût par ce moyen de quoi répondre à ceux qui lui demanderoient raison du parti qu'elle avoit pris. Ils vouloient en second lieu qu'au défaut de telles preuves, on prît des mesures pour terminer ce grand procès à des conditions raisonnables.

Sur cela les députés presentérent un cahier, où sans parler des preuves apportées par Murrai, qui selon eux, ne souffroient point de réplique, ils prétendoient établir qu'ils n'avoient rien fait que de juste, en punissant avec tant de douceur une Reine convaincuë de parricide, & qui abusoit tous les jours de son pouvoir pour commettre impunément tout ce qu'on peut imaginer de plus horrible : Qu'on voïoit par l'histoire d'Ecosse, que les anciens Rois du païs, qui faisoient un mauvais usage de leur autorité, étoient emprisonnés, bannis, & même punis de mort; que par conséquent ils se conformoient aux anciens usages du Roïaume en poursuivant ainsi la Reine; & que la modération avec laquelle ils l'avoient traitée n'auroit pas dû les rendre odieux : Que les Ecossois, originairement libres, ne s'étoient donnés des Rois qu'à condition que le peuple qui leur déféroit le pouvoir suprême par ses suffrages, pourroit aussi les en dépoüiller, si le bien de l'Etat le demandoit : Qu'il restoit encore des vestiges de ce droit dans les cérémonies du couronnement des Rois, & dans l'institution des Tribuns du peuple : Qu'on pouvoit le prouver par des exemples étrangers tirés de l'histoire Greque & Romaine, par celui de Christierne roi de Dannemarc, chassé de son Roïaume, par l'exemple de Jeanne d'Arragon mére de Charle-Quint, condamnée comme folle à une prison perpétuelle, parce qu'elle vouloit se marier, quoiqu'elle le pût faire sans violer les loix divines ni humaines. Ainsi, concluoient-ils, on peut, & on a toûjours pû réprimer la licence des tyrans qui foulent aux piés la justice, & qui se mettent audessus des loix; & il ne faut pas écouter ces flateurs impudens (1) qui viennent alléguer qu'on ne

(1) Il y a dans le texte *imprudens*: mais je ne doute pas que ce ne soit une faute.

sauroit punir les tyrans sans affoiblir l'autorité des bons Rois, & en avilir la majesté.

Elisabeth ayant lu cet écrit fut offensée, comme elle le devoit, de la liberté avec laquelle on s'y expliquoit : sa possession n'étoit pas si tranquille, qu'elle ne pût craindre un pareil exemple en Angleterre. Cependant comme les députés la pressoient de leur donner une réponse, elle leur dit que les raisons & les exemples qu'ils avoient rapportés, ne l'avoient pas convaincuë : Qu'elle n'étoit pas sans quelque connoissance de ces sortes de matiéres: Qu'elle avoit passé une partie de sa vie à étudier les loix : Qu'ainsi elle étoit d'avis qu'on en vînt au second point, qui étoit de prendre des mesures pour finir les divisions. Elle avoit dit quelque mot sur la demande qu'elle vouloit faire du jeune Roi, qui serviroit d'otage pour sa mére : mais il n'y avoit aucune espérance de l'obtenir des Ecossois. Quoique ce fût le moyen le plus assûré pour tirer la reine d'Ecosse des mains d'Elisabeth; néanmoins les François qui sollicitoient sa liberté, ne vouloient pas que son fils fût mis entre les mains des Anglois.

On employa plusieurs jours à cette discussion, sans rien avancer, les Ecossois ayant assez fait connoître qu'ils ne consentiroient jamais que le pouvoir de leur Roi fût réduit à rien; & la Reine prisonniére ayant marqué par ses lettres qu'elle trouvoit étrange que sa cause fût discutée dans un tribunal composé de ses sujets. Elisabeth fort embarassée, & résoluë de prendre son parti sur l'événement, renvoya les députés sans rien conclure. Mais pour gagner du tems, elle leur dit qu'il étoit à propos qu'on nonmmât des Commissaires des deux partis pour travailler à l'accommodement, & elle vint à bout de le leur persuader. L'évêque de Rosse disoit à l'occasion de ces intrigues : Quelques-uns des Conseillers d'Elisabeth abusent de sa prudence; les Princes étrangers amusent la reine d'Ecosse, & se joüent de sa patience, pendant qu'ils nourrissent les Ecossois d'espérances qui leur deviendront funestes.

La reine d'Ecosse ne voulant plus être amusée davantage, & considérant que pendant toutes ces longueurs, les chefs de son parti avoient souffert des pertes considérables sur la frontiére; qu'on en avoit fait mourir plusieurs d'une

CHARLE IX. 1571.

manière indigne, & qu'on lui avoit enlevé autant qu'on avoit pû toutes ses places, crut n'avoir plus rien à ménager. Ainsi elle rappelle l'évêque de Gallowai & Levingston ; ordonne à l'évêque de Rosse de rester à Londre ; & elle dépêche couriers sur couriers à ses partisans, pour leur ordonner de prendre les armes malgre la tréve, & de repousser à force ouverte les outrages qu'ils essuyoient : en un mot elle se détermine aux derniéres extrêmités. De concert avec l'évêque de Rosse & Parker son secretaire, elle eut recours à un certain Ridolfi arrivé depuis peu d'Italie pour négocier avec Norfolck. Elle donne sa parole à ce Duc, homme généreux, mais simple, ouvert, & sans malice, qu'elle l'épousera : elle lui écrit d'une maniere très-galante, & lui fait remettre un mémoire en chifre, où elle expliquoit le moïen de venir à bout de ce dessein, & même de se défaire d'Elisabeth. Comme Norfolck paroissoit irrésolu, Ridolfi, pour l'y déterminer, l'assûra qu'ayant demeuré quinze ans en Angleterre, il connoissoit parfaitement le génie de la nation : Que ceux qui sous le régne de Marie (1) avoient été en grand crédit, n'étant plus rien sous Elisabeth, aspiroient après une révolution : Que ceux qui étoient demeurés attachés à la religion de leurs ancêtres, fâchés de n'avoir pas la liberté d'en faire profession, ne cherchoient qu'une occasion pour se révolter : Que l'on pouvoit mettre encore de ce nombre ceux dont les affaires étoient ruinées, & qui n'avoient point d'autre ressource que la guerre civile : Que ce ce qui leur manquoit pour agir n'étoit ni la volonté, ni le courage : mais un chef de grande naissance, de l'argent, & des troupes étrangéres: Que s'il vouloit être ce chef, la France, l'Espagne, & le Pape fourniroient volontiers le reste : Qu'on lui avoit déja remis l'année derniére cent mille écus d'or, dans le tems qu'on publioit l'édit de proscription ; qu'il avoit distribué une partie de cette somme aux Anglois bannis pour la religion ; qu'on pourroit l'été prochain, lorsque Medina-Celi viendroit dans les Païs-bas, débarquer quatre mille chevaux & six mille hommes de pied au port de Harwick, qui est dans le comté d'Essex, où Norfolck avoit beaucoup de terres & grand nombre de vassaux,

Négociation de la Reine d'Ecosse pour épouser le duc de Norfolck.

(1) Sœur d'Elisabeth & fille d'Henri VIII. & de Catherine d'Arragon.

Rodolfi

Rodolfi qui ſçavoit que Norfolck, d'un caractére doux & plein d'équité, ne ſe porteroit jamais à aucune violence contre Eliſabeth, lui parla d'un tempéramment qui ſans compromettre la majeſté Royale pourroit faire réüſſir leur deſſein : ce fut d'obliger la reine d'Angleterre à rentrer dans la religion de ſes ancêtres, ou à la tolérer dans ſes Etats, & à conſentir au mariage de la reine d'Ecoſſe & de Norfolck, qui ſeroient comme les garands de la promeſſe d'Eliſabeth ſur le fait de la religion. Ces derniéres vûës ne convenoient pas encore au Duc. Le projet de mettre Marie en liberté lui paroiſſoit d'une difficile exécution : ainſi il demanda du tems pour y penſer. Il commençoit déja à ſe repentir d'avoir écouté ces propoſitions, & le fourbe Italien lui ayant preſenté des lettres de créance pour la reine d'Ecoſſe, il en refuſa la ſignature, & donna ordre à Higford ſon ſecretaire de brûler le mémoire qui lui avoit été remis : mais ce ſcélérat, qui méditoit de faire ſa fortune en trahiſſant ſon maître, au lieu de le brûler le cacha ſous une tapiſſerie de natte ; & c'eſt ce mémoire qui ſervit à prouver la conjuration, dont on n'avoit que des doutes, & qui perdit enfin Norfolck.

Propoſition de mariage entre la reine d'Angleterre & le duc d'Anjou.

Pendant qu'Eliſabeth étoit dans tous ces embaras, la fortune qui ſe plaît à mêler du ridicule aux affaires les plus ſérieuſes, trompa cette Princeſſe par la propoſition d'épouſer le duc d'Anjou. Catherine de Médicis, dont l'ambition n'avoit point de bornes, la lui fit faire d'une maniére ſolennelle ; ſoit dans la vûë de procurer des Roïaumes à tous ſes enfans ; ſoit pour empêcher le mariage d'Eliſabeth avec le prince de Navarre, dont il couroit quelque bruit, & pour ôter aux Proteſtans l'eſpérance de tirer à l'avenir aucun ſecours d'Angleterre. On envoya pour cette négociation quatre Ambaſſadeurs extraordinaires, qui furent la Mauviſſiere, Paul de Foix, Salignac de la Mottefenelon, & Nicolas de Grimoville ſeigneur de l'Archant. On convint aiſément de toutes les conditions : mais quand il fut queſtion de l'article de la religion, on conteſta beaucoup de part & d'autre. Quoiqu'on eût inſinué ſecrétement à la reine d'Angleterre que le duc d'Anjou n'étoit pas fort éloigné de la religion Proteſtante, ayant été élevé par François de Carnavalet qui

CHARLE IX. 1571.

passoit pour la favoriser, & qu'on fût presque d'accord sur la chose, on ne put jamais convenir des termes qu'on emploieroit pour énoncer cet article, & le mettre par écrit. Une si grande affaire rompuë pour une cause si légere, fit croire à tout le monde que les deux partis avoient bien voulu la mettre en négociation, mais que ni l'un ni l'autre n'avoit dessein de la conclure. Les politiques disoient que le but de la France en contractant cette alliance, ou du moins faisant semblant d'y penser, étoit d'empêcher les liaisons de l'Angleterre avec le prince de Navarre & les Protestans: Que pour les Anglois ils y trouvoient leur avantage, en ce que les Protestans qui les fatiguoient sans cesse par leurs demandes, seroient mieux traités à l'avenir par le Roi, par sa mére & par ses fréres: Que les espérances injustes de la reine d'Ecosse seroient renversées, & que les conjurations des Irlandois soutenus des Espagnols & du Pape, s'en iroient en fumée: Qu'Elisabeth avoit peu d'inclination pour le mariage, & qu'elle n'écoutoit ces propositions, que pour l'intérêt de l'Etat qui demandoit qu'elle se mariât. C'étoit ainsi que le comte de Leycester, qui connoissoit la Reine à fond, en parloit dans une lettre à Valsingam ambassadeur d'Angleterre en France,

Prise de Dombriton.

Pendant toutes ces intrigues, la tour de Paslei, dont les Hamiltons s'étoient saisis, se rendit au Viceroi qui vint à bout de détourner l'eau qui entroit dans la place. Gilbert Kennedi qui jusqu'alors avoit été dans le parti de la Reine, le quitta dans le même tems, donna son frere unique en ôtage, & promit de venir à Sterlin. Son exemple fut suivi par Hugue de Mongommery comte d'Eglenton, & par Robert Boyd; & ces deux Seigneurs se rendirent auprès du Viceroi. Sur ces entrefaites, une blessure considérable, que reçut ce dernier en tombant de cheval, l'obligea de se faire porter à Glascou. Pendant qu'il y étoit, un simple soldat voulant se venger de Fleming gouverneur de Dombriton qui avoit fait foüetter sa femme, vint trouver le Viceroi, & lui fit espérer qu'il lui donneroit le moyen de reprendre cette place. Mais avant que d'entrer dans ce détail, il faut parler de la situation, & de la nature de cette forteresse.

Depuis le confluent des riviéres de Clid, & de Levin jusqu'au pied des montagnes voisines, il y a une plaine d'environ mille pas d'étenduë, & dans l'angle où les deux riviéres se joignent, se trouve une roche, d'où sortent trois sources d'eau vive. Cette roche a deux pointes; l'une plus élevée qui regarde le couchant, & au sommet de laquelle est une guérite, d'où l'on découvre de tous côtés une très-grande étenduë de païs. L'autre pointe qui est plus basse, regarde l'Orient. Entre ces deux pointes il y a un espace dont le côté Septentrional qui regarde la campagne, est presque inaccessible. On n'y peut monter que par des degrés qui vont en tournant sur la roche, & qui ont été taillés de main d'homme avec beaucoup d'industrie & encore plus de travail; car la pierre est extrêmement dure, & quand on en casse un morceau, il en sort une odeur de souffre: ce chemin d'ailleurs est si étroit, qu'on n'y peut monter qu'un à un. Au haut de la citadelle est une pierre énorme, qu'on a trouvé moyen d'unir à la roche avec tant d'art, qu'il ne paroît aucune jointure. Le côté qui regarde le midi, & qui est baigné par le Clid, est fort escarpé par le haut; mais il vient peu à peu en pente douce, & étendant ses bras à droite & à gauche, il embrasse une certaine étenduë de terrain, au travers duquel on a bâti quantité de maisons: on y trouve une fort bonne rade pour les navires qui y viennent pour le service de la garnison; & les petites barques peuvent s'approcher par-là jusqu'à la porte de la citadelle. Le milieu de la roche par laquelle on y monte, est couvert de maisons, & forme comme une seconde citadelle séparée de celle qui est sur la hauteur. Du côté du midi & du levant, le Clid & le Levin servent de fossé à cette forteresse; & la marée qui vient baigner le côté de l'Orient, laisse en se retirant une grande plaine, non de sable, mais de boüe, qui se forme de terres grasses qu'elle détrempe: cette plaine est coupée en différens morceaux par les torrens qui se précipitent de la montagne voisine. Cette forteresse s'appelloit anciennement Alcluyd. Les Ecossois qui ne sont séparés des anciens Britons que par la riviére de Levin, l'ont appellée depuis Dombriton, parce qu'elle est située sur les confins du païs des Britons.

Jean Fleming qui la tenoit pour la reine d'Ecosse, avoit

fait dire au Roi par le moyen des Guiſes, que tant qu'il ſeroit maître de cette place, l'Ecoſſe ſeroit pour ainſi dire enchaînée; & quoiqu'il ſçût que les Ecoſſois avoient fait en ſecret leur accommodement avec les Anglois, il ne laiſſoit pas d'aſſurer la cour de France que quand elle n'auroit point d'autres guerres à ſoûtenir, il la mettroit bien-tôt en poſſeſſion de toute l'Ecoſſe, pourvû qu'elle lui donnât des ſoldats. Les Guiſes lui avoient envoyé depuis peu Verac avec une petite ſomme d'argent, dont il faiſoit ſubſiſter ſa garniſon le mieux qu'il pouvoit. Comme la tréve n'étoit pas expirée; que le Viceroi étoit malade de ſa chûte; & que la citadelle d'Edimbourg venoit de ſe révolter, Fleming étoit ſans inquiétude.

Le Viceroi fit prendre les devants à Jean Cunigan avec un détachement de cavalerie, & il fut ſuivi par Thomas Crafort avec de l'infanterie. Ces deux Officiers s'étant joints à Diembar, préparérent des échelles & tout ce qui étoit néceſſaire pour l'exécution de leur deſſein. Le ſoldat qui leur ſervoit de guide ayant promis qu'il monteroit le premier, l'infanterie s'approcha de la citadelle avant le jour : la cavalerie reſta au lieu où elle s'étoit arrêtée, & ſe tint prête à tout événement. L'infanterie trouva deux obſtacles imprévûs : le pont d'un torrent qui coupe la plaine étoit rompu; & du feu qui paroiſſoit dans le voiſinage faiſoit appréhender que l'entrepriſe ne fût découverte : mais le pont fut rétabli très-promptement, & mis en aſſez bon état pour que l'infanterie pût paſſer; & ce feu qu'on croyoit allumé par la garniſon, n'étoit qu'un de ces feux qu'on appelle folets, qui ſe diſſipent preſque auſſi-tôt qu'ils paroiſſent. Il leur vint encore une autre inquiétude; le jour approchoit, & le ciel étoit ſi ſerein, & les étoiles ſi brillantes, qu'ils craignirent d'être découverts par les ſentinelles; mais ils furent bien-tôt raſſurés : car il s'éleva un broüillard épais, qui couvrit tellement le haut de la citadelle, que les ſoldats de la garniſon ne pouvoient rien voir de tout ce qui ſe faiſoit en bas. Ils portérent donc leurs échelles; mais comme ils les avoient placées d'abord à la hâte en des endroits où le roc étoit gliſſant, elles tombérent : ils les replacérent à l'inſtant avec plus de précaution, & ils montérent dans l'ordre qu'on leur avoit preſcrit. Il arriva encore un accident fort extraordinaire; un des

ſoldats qui montoit fut tout d'un coup frappé d'un coup de ſang, & demeura collé ſur l'échelle ſans aucun mouvement, enſorte qu'il empêchoit les autres de monter. Ils auroient pû regarder cet événement comme un mauvais préſage; mais ſans s'effrayer ils liérent le ſoldat à l'échelle, afin qu'il ne tombât pas lorſque le mal ceſſeroit; & ayant tourné doucement l'échelle, ils montérent tous. Lorſqu'ils furent en haut ils trouvérent un mur, où il falut de nouvelles échelles pour paſſer par deſſus; ils en vinrent encore à bout. Alexandre de Ramſey fut le premier qui entra dans la place avec deux ſoldats de ſa compagnie; tous les autres étant montés après lui, la muraille qui étoit vieille & qu'on avoit négligée, parce que la place étoit aſſez forte par elle-même, tomba tout d'un coup; ce qui arriva fort à propos pour Ramſey, qui ſe trouvoit enveloppé par la garniſon; mais elle fut ſi effrayée, lors qu'elle s'entendit ſommer au nom de Dieu, du Roi, & du Viceroi, que les ſoldats au lieu de combattre, ſe diſperſérent les uns d'un côté, les autres de l'autre. Le Gouverneur gagna l'autre côté de la roche, & ſortit par le guichet. Comme c'étoit l'heure de la marée, & que la riviére venoit alors juſqu'au pied des murailles, il monta ſur une petite barque, & ſe ſauva à Argatel. La garniſon de l'autre citadelle qui étoit plus bas, ayant entendu tout ce bruit, prit auſſi la fuite. Jean Hamilton archevêque de S. André, Jean Fleming Bogay, Alexandre de Levingſton, & Verac lui-même furent faits priſonniers,

Le Viceroi étant arrivé le lendemain, traita poliment la femme de Fleming, lui rendit toutes ſes hardes & ſes parures, & lui permit d'aller où elle voudroit. Verac fut auſſi renvoïé libre, ſon nom d'Ambaſſadeur le ſauva. L'Archevêque fut enfermé dans une priſon fort étroite, parce qu'on le ſoupçonnoit d'avoir été preſent à l'aſſaſſinat du Viceroi, & que le nouveau Viceroi croyoit important pour ſa propre ſûreté que la mort de ſon prédéceſſeur ne demeurât pas impunie : cette conſidération l'engagea à précipiter le jugement. L'Archevêque eut beau demander à être jugé ſuivant les loix du païs; quelque juſte que parût cette requête, ſon procès lui fut fait d'une maniére dont on n'avoit point d'exemple; & ayant été condamné à un ſupplice honteux,

Jean Hamilton archevêque de S. André, eſt pendu.

CHARLE IX. 1571.

il fut pendu à Sterlin. (1) On lui imputoit outre cela d'avoir été complice de la mort du Roi, & on prétendoit le sçavoir d'un Prêtre, à qui un autre Jean Hamilton, parent de l'Archevêque, pressé par les remords de sa conscience, l'avoit dit en confession. On prit aussi Jean Hall, qui s'étoit échapé de la conjuration du comte de Derbi, & qui s'étant retiré d'abord dans l'isle de Man, avoit été enfin reçû dans Dombriton à la recommandation de l'évêque de Rosse. On le mena depuis à Londres, où il fut puni comme criminel de haute trahison.

Morton étant revenu de Londres dans ce tems-là, rendit compte de son ambassade dans l'assemblée des Seigneurs, qui se tenoit à Sterlin. Les plus éclairés jugérent sur son récit, qu'Elisabeth n'avoit point d'envie de laisser aller sa prisonniere, dans la crainte qu'elle n'excitât des troubles en Angleterre; mais qu'elle se composoit seulement à l'extérieur, & qu'elle parloit toûjours, comme si elle avoit de grands égards pour une cause qui interessoit toutes les têtes couronnées. Ils tournérent donc toutes leurs pensées du côté de l'assemblée convoquée à Edimbourg pour le premier de May; mais la nouvelle révolte de la citadelle mettoit un grand obstacle à la liberté nécessaire pour la tenir. Cependant le Viceroi ne jugeant pas à propos de la transferer ailleurs, & n'ayant même aucuns préparatifs pour attaquer les rebelles, fit des tentatives sur cette place; elles aboutirent à quelques escarmouches qui incommodérent la garnison & les habitans, & les obligérent de se renfermer dans leurs murailles. Sur cela le Viceroi prit le parti de faire tenir l'assemblée à la porte de la ville. Les complices des meurtres du Roi & du Viceroi y furent de nouveau déclarés criminels de haute trahison. Ceux de la citadelle qui avoient eu quelque part à ce crime, firent de leur côté une assemblée, pour donner de l'autorité à leur parti : elle étoit composée non-seulement de ceux qui étoient actuellement dans la citadelle, mais des suffrages de tous les proscrits qui ne pûrent pas, ou qui ne jugérent pas à propos de s'y trouver.

Pendant que le Viceroi tenoit la sienne, la citadelle faisoit tirer le canon; mais il fut si heureux, que tous les boulets qui

(1) Ville capitale de la province de Sterlin dans l'Ecosse méridionale.

tombérent ſouvent au milieu de ceux qui la compoſoient, ne tuérent ni ne bleſſérent perſonne. L'aſſemblée s'étant ſéparée, les uns & les autres en indiquérent une autre ; le parti du Viceroi à Sterlin, & les autres à Edimbourg, & chacun ſe retira avec la même tranquillité que s'ils fuſſent convenus d'une tréve.

Quelque tems après, la garniſon d'Edimbourg étant ſortie pour ſurprendre Morton à Dalkeyt, trouva ſur la route un détachement des troupes de Morton, qu'elle attaqua : la perte fut égale des deux côtés ; mais les deux partis s'étant encore trouvés en preſence auprès de Leyth, Guillaume Drury Anglois arrêta pour ce moment les effets de leur acharnement réciproque. A force de conjurer les uns & les autres de ne point renverſer par de nouvelles violences l'eſpérance où l'on étoit d'accommoder les différens, il vint à bout de leur faire goûter ſes raiſons. Il s'agiſſoit enſuite de ſçavoir qui décamperoit le premier. Drury ayant fait ſur cela des propoſitions raiſonnables, ceux d'Edimbourg déclarérent que ſi les autres n'abandonnoient leur poſte les premiers, ils le leur feroient quitter avec ignominie. A ces mots Morton en fureur ordonne qu'on marche à eux : ſes troupes commençoient à peine à s'ébranler, que ces fanfarons prirent la fuite : on les pouſſa dans des défilés, où ils furent preſque tous tués, foulés aux pieds des chevaux, ou faits priſonniers. Ceux qui échappérent ayant été reçûs dans la ville, ſe ſauvérent dans la citadelle avec tant d'empreſſement, que ſi les troupes de Morton les euſſent pourſuivis vivement ſans s'arrêter au pillage, ils auroient pû ſe rendre maîtres de la baſſe-ville, qui étoit comme abandonnée. Galuin Hamilton fut tué dans cette déroute avec environ cinquante hommes. Il y en eut cent cinquante de pris, dont les plus conſidérables étoient Alexandre de Humes, & Jacque Culen homme ſans foi, qui par ſes brigandages avoit déſolé tout le païs : auſſi la haine publique ne parut ſatisfaite, que quand on fut aſſuré de ſon ſupplice.

La guerre ainſi rallumée produiſit pluſieurs petits combats. Le Viceroi demeuroit à Leyth, & les chefs du parti contraire à Edimbourg. Les deux Reines ſoûtenoient chacune l'un des deux partis : Eliſabeth étoit pour les Roïaliſtes, & Marie

CHARLE IX. 1571.

pour ses propres défenseurs, à la tête desquels se trouvoient les Hamiltons. Mais l'une & l'autre donnoient beaucoup plus de promesses, que de soldats; & sembloient toutes deux avoir pour objet, non de rendre leur parti victorieux, mais d'empêcher qu'il ne fût vaincu.

Peu de tems après, les deux assemblées furent convoquées: celle d'Edimbourg quoique peu nombreuse, proscrivit deux cens personnes du parti du Roi. Le Viceroi s'étant rendu à Sterlin, y tint son assemblée, où se trouvérent nombre de Seigneurs : on n'y condamna que trente de ceux qui étoient dans le parti de la Reine : Cependant il se donna quelques combats. Patris Lyndesey gouverneur de Leyth, également brave & vigilant, marcha contre les ennemis, & les obligea de se renfermer dans leur ville avec quelque perte; mais comme il s'en retournoit, Jacque Haliburton qui commandoit son infanterie, s'étant un peu écarté de sa troupe, trouva un détachement de cavalerie; & n'ayant pû reconnoître s'ils étoient amis ou ennemis, parce que le jour finissoit, il fut pris & mené à Edimbourg. Bien-tôt après Alexandre de Humes fut délivré par ses gens.

Sterlin surpris par les Hamiltons.

A quelque tems de là, les Hamiltons formérent un projet hardi, dont le succès pouvoit terminer entiérement la guerre. Ce fut George Bel enseigne dans un régiment d'infanterie, & natif de Sterlin, qui leur en fit venir la pensée. Il leur persuada qu'il n'y avoit rien de si aisé que de surprendre & d'accabler tout d'un coup tous les Seigneurs assemblés à Sterlin, parce qu'ils n'étoient point sur leurs gardes : & comme il connoissoit parfaitement les avenuës de la ville, tous les postes avantageux, toutes les maisons où ces Seigneurs étoient logés, il leur promit que s'ils vouloient le suivre, il leur livreroit toute l'assemblée. George Gordon, Claude Hamilton & Gautier Scot baron de Buchluy, étoient les chefs de cette entreprise, qui réüssit comme ils l'avoient projettée; car s'étant approchés de la ville au point du jour, ils la trouvérent si mal gardée, qu'ils pénétrérent jusque dans la place, sans trouver personne; & que s'étant rendu maîtres des avenuës, ils tuérent presque tous ces Seigneurs dans leurs logis. Ils ne trouvérent de résistance que de la part des domestiques de Jacque Duglas; mais ils mirent le

feu

feu à la maiſon ; & comme la fumée alloit l'étouffer, il ſe rendit à Gautier Scot ſon allié. Le Viceroi fut auſſi pris un moment après, avec les comtes de Glencarn & d'Eglenton, qu'on ne garda que pour les faire mourir : car on prétend qu'Hamilton avoit ordonné à ſes gens de tuer tout ce qui tomberoit entre leurs mains. Il ne reſtoit que Jean Areskin gouverneur du château, qui eſſaïa pluſieurs fois d'entrer dans la place, mais toûjours en vain, parce que les gens d'Hamilton s'étoient rendus maîtres des paſſages. Enfin ayant trouvé moyen de pénétrer juſqu'à une maiſon qu'il avoit dans la place, où les ennemis n'avoient mis perſonne, parce qu'on ne faiſoit que commencer à la bâtir, il fit tirer ſur eux & les chargea ſi vigoureuſement, que les ennemis diſperſés, & qui ne s'attendoient à rien de ſemblable, prirent la fuite, abandonnérent la ville ſans ſonger à leurs priſonniers, & perdirent par cette épouvante ſoudaine le fruit d'une victoire qu'ils avoient entre leurs mains. Dans ce tumulte Robert Raven ſeigneur du parti du Roi, fut tué avec Alexandre Stuart Garley. Ceux qui avoient pris Morton & Alexandre Cuningam, ne pouvant plus ſe ſauver, ſe rendirent à leur tour à ceux qu'ils tenoient priſonniers. David Spenſy de Wormeſton commandant de la cavalerie, qui emmenoit le Viceroi, ſçachant que ſes ennemis avoient deſſein de le tuer, fit tout ce qu'il put pour le mettre à couvert ; mais les aſſaſſins qui en vouloient à la vie du Viceroi, bleſſérent Wormeſton lui-même ſi dangereuſement, qu'il mourut le même jour. Ce fut une grande perte ; car il avoit toutes les qualités du corps & de l'eſprit qu'on peut deſirer. Les deux partis comptérent que c'étoit une perte pour eux, & le regrettérent également. Le Viceroi mourut auſſi ce jour-là de ſes bleſſures, après avoir été dans cette place autour de quatorze mois. Deux de ſes meurtriers furent punis de mort, parce qu'ils le maltraitérent après qu'il ſe fut rendu : tous les autres ſe ſauvérent en diligence où ils purent.

Mort du Viceroi d'Ecoſſe.

Après les obſéques du Viceroi qui furent ſans appareil, & telles qu'on les pouvoit faire dans ce tems de trouble, on ſongea à lui donner un ſucceſſeur, de peur que ſi la place vaquoit long-tems, ce ne fût une nouvelle occaſion d'augmenter le déſordre & le trouble dans les affaires. Les

CHARLE IX. 1571.

Seigneurs nommérent trois d'entre eux à qui ils firent aussitôt prêter serment, qu'ils se conformeroient toûjours aux suffrages de la Noblesse, & ils laissérent à la décision des Etats le choix de l'un des trois. C'étoient Gilepsic de Cambell comte d'Argathel, Jacque Duglas comte de Morton, & Jean Areskin comte de Marre. Les Etats se déclarérent unanimement pour ce dernier qui proposa sur le champ de faire le siége d'Edimbourg. Mais comme l'armée n'étoit pas assemblée, on remit cette entreprise au quinze d'Octobre; & ce délai la fit manquer; car l'hyver, qui vient de bonne heure dans cette contrée; la longueur des nuits; la rigueur du froid qui y est terrible; la difficulté d'y porter des vivres; & le défaut des préparatifs nécessaires, les obligérent de se retirer sans avoir rien fait. La viceroyauté d'Areskin ne fut pas plus heureuse que celle de ses prédécesseurs: car il fut emporté l'année suivante par une mort subite: ce qui fit dire à leurs adversaires qu'on ne pouvoit pas douter que leur gouvernement ne fût injuste & contre les loix, puisqu'on voïoit tous les jours la vengeance divine éclater sur eux.

Fin du cinquantiéme Livre.

HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE CINQUANTE-UNIÈME.

CHARLE IX.

1571.

Affaires d'Angleterre.

AVant que de parler du mariage ou plûtôt de la conjuration de Marie Stuart & du duc de Norfolck, je crois qu'il est à propos de rapporter quelques faits singuliers qui ont rélation à cette histoire. Au commencement de cette année, Elisabeth voulant faire croire à tout le monde qu'elle ne souhaitoit rien tant que la paix, dédia solennellement au son des trompettes un vaste péristyle bâti par Thomas Gresham bourgeois de Londres, pour servir de bourse aux marchands; & peu de jours après, elle donna le titre de baron de Burgley à Guillaume Cecil, dont elle connoissoit la prudence & la fidélité. Dans l'espace de douze ans, elle n'avoit fait le même honneur qu'à trois personnes qui avoient rendu de grands services à l'Etat & à elle-même; elle ne prodiguoit pas les récompenses, & elle étoit long-tems à peser le mérite avant que de l'honorer. Elle craignoit que ces titres qui sont regardés comme quelque chose de considérable

quand ils ſe donnent rarement, ne devinſſent mépriſables ſion les accordoit ſans diſcernement.

A l'aſſemblée de Weſtminſter on renouvella les loix de Majeſté, tant pour la tranquilité du Royaume, que pour la ſûreté de la Reine. Et il fut ordonné que quiconque offenſeroit la Reine, ou par des paroles, ou par des actions; qui lui feroit la guerre, ou qui engageroit les autres à la lui faire; qui diroit que le Royaume ne lui appartient pas à titre de ſucceſſion légitime, & qu'il y a quelque perſonne qui y a plus de droit qu'elle; qu'elle eſt Hérétique, Schiſmatique, ou ennemie de la foi; qui uſurperoit le titre de Roi, ou prétendroit avoir droit à la couronne, tant que la Reine vivra; ou qui attribueroitce droit à quelqu'autre; ou qui aſſureroit que les loix & les ſtatuts ne peuvent rien définir ſur cette matiére, encourroit les peines portées par la loi de Majeſté. On ajoûta que ſi quelqu'un venoit à dire du vivant de la Reine, qu'il y a ou qu'il doit y avoir un autre héritier du Royaume, & un autre ſucceſſeur que les enfans qui naîtront d'elle, il ſeroit condamné à une priſon rigoureuſe, & que ſes biens ſeroient confiſqués.

On avoit propoſé dans l'aſſemblée, que ſi Marie Stuart méditoit de nouveau quelque choſe de contraire aux loix du Royaume, on lui feroit ſon procès, & qu'elle ſeroit en ce cas traitée comme la femme d'un pair d'Angleterre: mais Eliſabeth empêcha par ſon autorité que cet article ne paſſât.

On remit ſur le tapis l'affaire de Jean Storie, priſonnier depuis deux ans. Il ſe défendoit par l'incompétence du tribunal, & il diſoit que quoiqu'il fût né en Angleterre, il étoit domicilié en Flandre, & par conſéquent ſujet du roi d'Eſpagne; que n'étant point ſoumis aux loix d'Angleterre, il ne vouloit point répondre aux Juges de cette nation. Quoiqu'il s'obſtinât à garder le ſilence, on procéda contre lui; & ayant été convaincu d'avoir eu des intelligences avec les Eſpagnols pour envahir l'Angleterre, il fut condamné à mort & exécuté.

Il s'éleva vers ce tems-là quelques diſputes entre les Portugais & les Anglois qui commencérent ſur la côte Occidentale de l'Afrique: & l'accommodement ſe fit à condition

que la Reine en faveur du roi Sébastien défendroit à ses sujets, de faire aucun commerce dans les terres que les Portugais avoient conquises hors de l'Espagne; & qu'en cas de contravention, il seroit permis aux Portugais de les poursuivre comme des violateurs des traités. On excepta cependant de cette défense, le Portugal, les Algarves, les Açores, les Canaries, & la côte Occidentale de Barbarie, & la Negricie, ou depuis l'année mil cinq cens cinquante-deux, il avoit toûjours été permis aux Anglois d'aller commercer.

Il s'éleva en Irlande quelques troubles qui n'eurent point de suite. Jacque Fitz-Moris qui avoit pillé Kilmaloc, se mit à faire le dégât dans le païs : mais Jean Perrot gouverneur de Mounster ayant ramassé quelques soldats à la hâte arrêta ses brigandages, & l'obligea à s'aller cacher dans les cavernes, & dans les endroits les plus reculés des bois qui sont dans le voisinage d'Ardagham. Henri Sidney Viceroi du païs, repassa en Angleterre après avoir remis son armée à Guillaume Fitz-Williams son beau-frere.

La mort de Jean Ivel de Denshir, âgé à peine de cinquante ans, fut sensible à la Reine. Ce Prélat avoit été exilé pour la religion sous le régne de Marie fille d'Henri VIII. Elisabeth l'avoit rappellé, & lui avoit donné l'évêché de Salisbury. Il suivoit la confession de foi reçûë sous Edoüard VI. & il en avoit défendu la doctrine contre Thomas Harding, qui l'ayant d'abord approuvée, avoit changé de sentiment dans la suite. Les livres d'Ivel sur cette matiére sont estimés parmi les gens de sa communion.

Conjuration de la reine d'Ecosse & du duc de Norfolck.

Le duc de Norfolck, comme on l'a déja dit, avoit été mis en prison pour être entré en quelque négociation de mariage avec la reine d'Ecosse sans la participation d'Elisabeth : ce qui l'avoit rendu suspect à cette Princesse. Cependant elle lui rendit la liberté quelque tems après : mais sur de nouveaux soupçons, elle la lui ôta pour la seconde fois le douziéme d'Octobre : en voici l'occasion. On arrêta un mandiant qui portoit à la main un bâton creux, dans lequel il y avoit des lettres écrites en chifre, & d'un langage qu'on n'entendoit point : ce qui fut reconnu, parce qu'en repoussant ce gueux avec quelque violence, son bâton se cassa, & découvrit le mystére. Cet accident augmenta les

défiances de la Reine, & on commença dès lors à faire des recherches plus exactes contre le Duc & ses complices. Jean Lesley évêque de Rosse ayant été mis en prison dans le même tems, on trouva parmi ses papiers un mémoire que lui avoit envoyé la Reine prisonniere, écrit en caractéres inconnus, pour l'instruire des résolutions secrettes qu'elle avoit prises. En voici le précis. Marie voyant peu d'espérance de tirer du secours de France pendant la guerre civile, s'étoit déterminée à se mettre entre les mains des Espagnols qui l'en sollicitoient vivement. Si elle pouvoit échaper aux Anglois, elle devoit passer en Espagne pour négocier tête à tête avec Philippe, sur la piété & l'humanité duquel elle comptoit beaucoup; lui expliquer elle-même ses projets, & prendre avec lui des mesures pour leur exécution; que par-là elle éviteroit les longueurs & les embarras de ces sortes de négotiations, quand elles se font par le ministére des Ambassadeurs. Elle étoit assurée, disoit-elle, que le roi de France approuvoit le mariage arrêté entre elle & le duc de Norfolck; de crainte apparemment qu'elle n'épousât Jean d'Autriche, comme les Espagnols l'avoient proposé: Que si elle prenoit ce dernier parti, on ne pouvoit douter que les François par jalousie ne secourussent de tout leur pouvoir les séditieux qui s'étoient révoltés contre elle en Ecosse: Qu'il falloit donc faire trouver bon au roi d'Espagne qu'elle n'épousât point Jean d'Autriche, en l'assurant que Norfolck rétabliroit la religion Catholique en Ecosse: Que ce dernier article tenoit extrêmement au cœur à Philippe II. parce que suivant l'avis du duc d'Albe, il regardoit le rétablissement de la religion en Angleterre, comme l'unique moyen de rétablir son autorité dans les Païs-bas: Que ce qui avoit jusque-là tenu les Espagnols en suspens, c'est que le duc de Norfolck flotoit entre les deux religions, & qu'il étoit presque également suspect aux Protestans & aux Catholiques: Que si elle pouvoit ôter ce soupçon de l'esprit du roi d'Espagne, elle étoit assurée qu'il se soucieroit fort peu qu'elle épousât Jean d'Autriche, & que ce Prince feroit tous ses efforts pour la remettre dans ses Etats: Que pour réüssir, il falloit qu'il se servît du ministére de Ridolfi Florentin, qui étoit à Londres sous prétexte de quelques affaires: Que Ridolfi connu

de Norfolck pourroit aſſurer le Pape de la foi de ce ſeigneur; que le Pape en inſtruiroit Philippe par ſes Miniſtres, & aſſureroit ce Prince qu'il peut prendre une entiére confiance dans la religion du duc de Norfolck : Qu'au reſte ſon avis étoit, ſi Norfolck penſoit de même, qu'on ſe ſaiſît le plûtôt qu'on pourroit du Roi ſon fils, & qu'on l'envoyât en Eſpagne pour y être élevé : Qu'il en arriveroit deux avantages conſidérables; le premier, que le Roi ſeroit élevé dans la religion de ſes ancêtres; & le ſecond, que ſon éloignement ôteroit aux rebelles d'Ecoſſes, qui ſe couvroient de ſon nom, tout prétexte de révolte.

Là-deſſus Ridolfi étoit parti pour Rome,& avoit inſtruit le Pape de ce projet. De retour en Angleterre, il porta ſecrétement au duc deNorfolck des lettres du ſaint pere,par leſquelles il approuvoit ce plan,& promettoit d'agir vivement auprès du roi d'Eſpagne. On trouva une copie des lettres du Pape avec le mémoire de la reine d'Ecoſſe. Comme toutes ces circonſtances chargeoient extrêmement le duc de Norfolck & ſes complices, Eliſabeth l'envoya à la Tour avec le comte d'Arondel, & Lumley ſon gendre, le comte de Soutampton, Robert de Cobhan, & Thomas de Cobhan ſon frere, & les Chevaliers Thomas & Edouard Stanley, Thomas Girard, & André Percy frere du comte de Northumberland, & pluſieurs autres Gentilshommes. Raphaël Sadley, & Thomas Smith conſeillers d'Etat furent nommés Commiſſaires pour interroger Norfolck. Ces meſures priſes, Eliſabeth envoya Smith en France. Il ſe rendit à Amboiſe où la Cour étoit alors, & le premier de Janvier il rendit compte au Roi de la conjuration formée contre la reine d'Angleterre, & des intrigues que ſes ennemis concertoient avec l'Eſpagne.

On étoit très-embaraſſé au ſujet de l'évêque de Roſſe, qui dès le commencement avoit été l'ame & le chef de toute cette conjuration, d'abord avec le comte de Soutampton par des aſſemblées nocturnes, puis avec les Anglois réfugiés en Flandre, & enfin avec le Pape & le duc d'Albe, & tout cela pour envahir l'Angleterre. L'Evêque ſe défendoit par le droit inviolable des Ambaſſadeurs, à qui il eſt permis de procurer l'avantage de leurs maîtres,de quelque maniére que ce ſoit. Les Juriſconſultes les plus verſés dans le droit impérial,

CHARLE IX. 1571.

qui furent consultés là-dessus, répondirent qu'un Ambassadeur qui excite une révolte contre le Prince à qui il est envoyé, est déchu de tous les priviléges des Ambassadeurs, & par conséquent sujet aux peines portées par les loix. On demanda encore si l'agent d'un Prince déposé par une autorité publique a droit aux priviléges des Ambassadeurs? Ils répondirent qu'un Prince légitimement déposé, ne communique point à un agent les priviléges attachés au caractére d'Ambassadeur; puisque le droit d'établir des Ambassadeurs est réservé à la souveraineté. On leur proposa ensuite ces deux autres questions: l'agent d'un Prince qui est venu dans un Royaume étranger où ce Prince a été arrêté, doit-il joüir du droit du privilége des Ambassassadeurs? 2°. Le Souverain déclarant au Prince arrêté, & à son agent, qu'il ne veut plus regarder cet agent comme Ambassadeur; l'Agent nonobstant cette déclaration, peut-il s'en attribuer le privilége? On répondit au premier article, que c'est l'autorité du Prince qui nomme un agent, qui décide si cet agent doit être regardé comme un Ambassadeur ou non. Au second, qu'un Souverain peut défendre à un Ambassadeur d'entrer dans ses Etats; & s'il y est entré, l'en faire sortir, dès qu'il passe ce qui est de la compétence d'un Ambassadeur: mais qu'alors il joüit de son privilége, jusqu'à ce qu'il soit hors du Royaume.

Après cet examen, on fit revenir l'évêque de Rosse de l'isle d'Eli; & on lui fit en presence de plusieurs Seigneurs assemblés une dure réprimende, sur ce qu'il s'étoit écarté des devoirs d'un Ambassadeur. On lui déclara qu'on le regardoit comme déchû de cette qualité, & qu'il devoit être bien content de ce qu'on ne le punissoit pas d'une maniére plus rigoureuse. Le Prélat répliqua qu'il étoit Ambassadeur d'une Reine libre, & injustement déposée; qu'il s'étoit toûjours acquité de ses devoirs avec fidélité, & pour le bien des deux Royaumes; & pour justifier ce qu'il avançoit, il produisit les lettres de créance & les ordres de la reine d'Ecosse. La-dessus Cecil baron de Burgley lui répondit en colére, que les droits d'Ambassadeur & de la foi publique n'étoient pas établis pour mettre à couvert des traîtres qui attaquent la majesté des souverains; que l'on pouvoit procéder contre

contre eux, & les punir comme criminels, ſans quoi le premier ſcélérat viendroit ſous le beau nom d'Ambaſſadeur attenter à la vie des Princes.

L'évêque perſiſta à ſoutenir qu'on pouvoit bien violer le caractére d'un Ambaſſadeur par voie de fait, mais jamais par voie de droit : Qu'ils ſavoient eux-mêmes ce qui venoit de ſe paſſer en France à l'égard de Trokmorton, & en Ecoſſe à l'égard de Randolphe & Tamwerth leurs Ambaſſadeurs. Qu'après avoir eu grande part aux troubles qui agitoient ces Royaumes, on s'étoit contenté de leur ordonner d'en ſortir dans un certain tems limité; & qu'en pouſſant les choſes à toute extrêmité, ils ne pourroient penſer à exercer contre lui un traitement plus rigoureux. Comme on lui répliquoit qu'il étoit chargé par les dépoſitions des Anglois, il dit agréablement qu'une telle dépoſition n'étoit pas recevable, & que ſuivant un uſage conſtant qui avoit force de loi, le témoignage d'un Anglois contre un Ecoſſois, & réciproquement celui d'un Ecoſſois contre un Anglois, étoient comptés pour rien. Enfin après des diſputes très-vives ſur le droit des gens & des Ambaſſadeurs que les deux partis réclamoient, l'évêque de Roſſe fut mené à la Tour comme un ſimple particulier ſans caractére, & reſſerré plus étroitement qu'il n'étoit auparavant. Il y ſubit pluſieurs interrogatoires, auſquels il répondit toûjours à la décharge de la reine d'Ecoſſe. Il dit que cette Princeſſe qui n'avoit jamais pû parvenir à voir Eliſabeth, ni à lui parler, avoit crû que tout moyen capable de la ſauver étoit honnête & légitime : Qu'à l'égard du duc de Norfolck, l'affaire de ſon mariage avec la Reine s'étoit traitée du conſentement des grands du Royaume, & que la promeſſe ſignée de ſa main, qu'il avoit remiſe à Eliſabeth, ne pouvoit le dégager de la parole ſolennelle qu'il avoit donnée à Marie de l'épouſer, puiſqu'il l'avoit donnée en preſence de Dieu & des Anges. » Et pour moi, ajoûta-t'il, aurois-je pû ſans crime » manquer à ce qu'exigeoit de moi le caractére d'Ambaſſa» deur, dont j'étois revêtu, & abandonner dans une ſi fâ» cheuſe extrêmité la cauſe de cette malheureuſe Princeſſe? » Quant au deſſein de ſe rendre maître de la perſonne » d'Eliſabeth, je ne l'avois propoſé que pour ſonder Nor» folck, & pour voir s'il étoit diſpoſé à tout entreprendre. «

CHARLE IX. 1571.

Lorsqu'on nomma au Prélat ses complices, il diminua leur crime avec beaucoup d'adresse, & jamais on ne put lui faire dire les noms des Gentilshommes qui vouloient se saisir de la personne de la Reine, & qui s'étoient engagés par serment à y concourir.

Tremblement de terre furieux en Angleterre.

Je ne dois pas oublier de dire ici qu'il semble que toutes ces agitations du royaume d'Angleterre eussent été annoncées par un furieux tremblement arrivé le dix-huit de Fevrier sur les six heures du soir auprès du village de Kinnaston dans le comté d'Hereford. La secousse fut si violente, que la montagne voisine avec la roche qui étoit au bas, sauta en piéces, & alla se placer plus haut, emportant avec elle les arbres tout droits, & les bergeries avec les brebis. Quantité d'arbres furent engloutis dans l'ouverture qu'elle fit en s'élançant, & ceux qui étoient dans le lieu où elle fut transportée, s'attachérent à cette nouvelle terre comme s'ils y eussent pris racine. Dans l'endroit, d'où la montagne fut arrachée, il resta un goufre long de deux cens quatre-vingt-treize pieds, & large seulement de quarante. On vit aux environs vingt arpens de terre bouleversés; les bois reculés; une chapelle renversée; un if du cimetiére qu'on avoit planté à l'Occident, transporté du côté de l'Orient. Les grands chemins, avec les hayes & les arbres qui les bordoient, changérent de place; les paturages devinrent terres labourables, & les terres labourables furent changées en paturages; plusieurs petites élévations de terre opposées les unes aux autres, se rapprochérent & se réünirent en une seule masse qui forma une coline assez haute. Ce tremblement après avoir duré depuis le Samedi jusqu'au Lundi, & s'être pour ainsi dire promené dans tout le canton, se rallentit enfin, comme s'il eût été fatigué du chemin qu'il avoit fait, ou accablé par le poids dont il s'étoit chargé, & finit entiérement sur le midi. Il en arriva un pareil à Yvorne dans le canton de Berne: nous en avons des rélations faites par des témoins oculaires, qui ont vû avec étonnement la désolation de ces lieux. Il y eut aussi cette année & la précédente des tremblemens à Ferrare & aux environs: mais ils étoient d'une autre espéce.

1572. Procès du duc de Norfolck.

Le seize de Janvier la reine d'Angleterre nomma dix-sept Pairs pour l'affaire du duc de Norfolck; sçavoir, George

Talbot comte de Schrewſbury, qui devoit préſider au jugement en qualité de grand Sénéchal d'Angleterre ; les comtes de Kent, de Worceſter, de Suſſex, de Hutington, de Barwick, de Bedford, de Pembrock, de Leyceſtre, d'Harford ; le vicomte d'Hereford, l'Amiral, le Grand Chambellan, & 14 autres Milords choiſis par la Nobleſſe. Dès qu'ils eurent pris ſéance, on fit lecture des lettres d'Eliſabeth. On produiſit enſuite un mémoire contenant les noms de ceux qu'on avoit cités, & l'on déclara convaincus des charges portées contre eux, tous ceux qui ne comparoîtroient pas. On tira Norfolck de ſa priſon, & on lui lut tous les chefs de l'accuſation intentée contre lui : Qu'il avoit négocié ſon mariage avec la reine d'Ecoſſe, ſans en avertir Eliſabeth, dans le deſſein d'élever Marie ſur le trône d'Angleterre, & de couvrir le crime qu'elle avoit commis en faiſant aſſaſſiner Darley ſon mari ; qu'ainſi il avoit par-là encouru les peines portées par l'ordonnance de Henri VI. de l'année 1427. Qu'il avoit abuſé du pouvoir que la Reine lui avoit donné pour l'expédition d'Yorck, & qu'il avoit malverſé : Qu'il avoit eu part à la révolte excitée contre la Reine, trois ans auparavant, dans les provinces du Nord : Que dans le tems de ſa premiére détention, il avoit fait demander pardon à la Reine, & l'avoit demandé lui-même par des lettres, où il proteſtoit un ſincére repentir, & donnoit parole qu'il ne ſongeroit jamais à ce mariage : Que malgré ces aſſurances, il avoit fait négocier ſecrétement cette affaire, par des gens affidés : Qu'il avoit été en liaiſon avec l'évêque de Roſſe & Ridolfi pour tirer des ſecours du Pape & du duc d'Albe, afin d'exciter des troubles en Angleterre : Qu'il avoit fait compter au mois d'Août dernier des ſommes d'argent aux Ecoſſois rebelles, & ennemis du parti, pour lequel la Reine s'eſt déclarée : Qu'il en avoit fait donner en Ecoſſe & en Flandre aux Anglois qui s'y étoient réfugiés : Qu'il avoit réſolu avec ſes complices d'envahir l'Irlande auſſi-tôt que l'Angleterre ſeroit attaquée, afin de diviſer les forces du Royaume, & d'en rendre la conquête plus facile : Qu'il avoit formé le deſſein de délivrer la reine d'Ecoſſe à force ouverte, ou par ruſe ; d'exciter en même tems une ſédition, pour la proclamer reine d'Angleterre & d'Ecoſſe, & d'envoyer le Roi ſon fils en

CHARLE IX. 1572.

Eſpagne entre les mains des ennemis des deux Royaumes.

Tous ces chefs d'accuſation parurent aux Juges ſuffiſamment prouvés par les lettres, les aveus & les dépoſitions de l'évêque de Roſſe, de Barcker ſecretaire du Duc, deCandiſch, de Baniſter & de quelques autres. Le comte de Schrewsbury lui ayant demandé s'il convenoit des crimes dont on le chargeoit, & l'accuſé ayant répondu qu'il s'en donneroit bien de garde : Voyez donc, ajoûta le Comte, quels Juges vous voulez pour en connoître ? Dieu & ſes Pairs, repliqua Norfolck. Mais auſſi-tôt rabattant un peu de la fierté de cette réponſe, il fit à l'aſſemblée un diſcours flateur, pour tâcher de ſe la rendre favorable. Il dit entre autres choſes qu'il remercioit Dieu & la Reine, de lui avoir donné à ſe juſtifier devant une aſſemblée compoſée de Juges également éclairés & équitables : Que pour leur prouver ſon innocence, il ſuffiſoit de leur faire remarquer qu'ayant pû ſe ſauver, & ſe tirer du péril par le ſécours de ſes amis, il n'avoit point fait difficulté de comparoître à la premiére citation. Qu'au reſte il ſupplioit la Reine & l'aſſemblée de ne lui point faire un nouveau crime de choſes pardonnées, & dont il avoit marqué un ſincére repentir, & de trouver bon qu'il ſe juſtifiât ſeulement ſur les chefs poſtérieurs au pardon qu'il avoit obtenu. Le Sergent royal lui ayant fait alors une réprimande, ſur ce qu'il parloit avec tant d'orgüeil & d'effronterie de ſon innocence, après avoir été parfaitement convaincu des crimes dont on l'accuſoit, & après l'aveu ingénu que la force de la vérité en avoit tiré de ſa propre bouche en préſence de ſes Juges; Norfolck repréſenta que ſa mémoire étoit infidéle, & qu'il ignoroit entiérement les formalités qui regardent l'ordre judiciaire : qu'ainſi il prioit ſes Juges de ſuppléer par leur équité ce qui manquoit à l'eſprit de l'accuſé.

On le renvoya à l'inſtant, & Schrewsbury fit paſſer les Pairs ſeuls dans une autre chambre, & leur ordonna de déclarer ſi Norfolck étoit coupable de haute trahiſon. C'eſt la coûtume en Angleterre, lorſqu'il s'agit de juger à mort un citoyen, que les Juges paſſent dans un lieu ſéparé, ſans avoir de quoi manger ni de quoi boire, ſans feu & ſans lumiére, & ſans parler à aucune autre perſonne qu'aux témoins produits

contre l'accusé, jusqu'à ce qu'ils soient d'accord sur la Sentence qu'il faudra prononcer ; & alors ils viennent faire leur rapport au Président. Après la déliberation, ils déclarérent le duc de Norfolck coupable de haute trahison. On fit revenir l'accusé ; le Président lui déclara l'avis des Juges, & lui demanda s'il étoit en état de se justifier des crimes dont on le trouvoit convaincu. Comme il ne répondit rien, le Sénéchal, à la requête du Sergent royal, prononça ainsi la Sentence : » Thomas duc de Norforck, puisque tu es accusé » de haute trahison, & que tu en as été jugé coupable » par tes Pairs, j'ordonne par ma Sentence que tu sois à l'instant reconduit à la tour, d'où tu seras tiré pour être mis » sur une claye & conduit au supplice hors de Londre, où tu » seras pendu ; & qu'avant que tu sois étranglé & mort, la » corde soit coupée ; qu'on t'arrache en cet état les entrailles » du ventre, & qu'on les jette au feu ; qu'ensuite on te coupe » la tête, & qu'on écartéle ton corps, pour en exposer les » quatre parties où la Reine ordonnera. Dieu veüille avoir » pitié de toi.

La Sentence prononcée, Norfolck parla ainsi : » Puisque » vous m'avez condamné comme convaincu de haute trahison, & que vous m'avez retranché de vôtre corps, je vais » me préparer à souffrir la mort patiemment ; & quoique » j'aye souvent éprouvé la clémence de la Reine, je ne la » fatiguerai plus de priéres inutiles : la seule grace que je lui » demande, c'est qu'elle veüille prendre sous sa protection » mes enfans & ma famille, & faire payer mes dettes. Il prononça ces mots en frappant de tems en tems sa poitrine, & avec une voix entrecoupée de soupirs & de sanglots. Après qu'il eut fait les derniers adieux aux Seigneurs, on le remena à la tour, où il resta encore long-tems de l'avis des Juges, pour convaincre les autres accusés qui y étoient prisonniers, & dont le procès n'avoit pas été examiné.

Peu de jours après, Barney & Marther convaincus d'avoir formé le dessein de tuer quelques-uns des Seigneurs du Conseil, & de délivrer Norfolck, furent punis de mort. Ce fut Herli leur complice, qui pour se procurer l'impunité, se déclara leur accusateur.

Enfin le huit de Mai la Reine tenant une assemblée à

CHARLE IX. 1572.

Westminster, on remit sur le tapis l'affaire du duc de Norfolck, à la sollicitation du Parlement ; mais on croit qu'il n'agissoit que sur les ordres secrets de la Reine même. On demandoit que la Sentence prononcée contre lui fût exécutée ; autrement que la vie de la Reine, d'où dépendoit le salut de l'Etat, & la tranquillité publique, n'étoit pas en sûreté : Qu'on sçavoit les assemblées & les intrigues que Norfolck & ses complices avoient faites ; qu'il étoit à craindre, si on négligeoit ce feu caché sous la cendre, qu'il n'excitât bien-tôt un incendie, qui deviendroit funeste à l'Etat : Que les ennemis de dehors, qui conjuroient la ruine de l'Angleterre, conserveroient toûjours l'espérance de quelque changement favorable à leurs desseins, tandis que Norfolck seroit en vie, & qu'on pourroit ou par adresse ou par force le tirer de la prison, & le mettre à la tête des rebelles : Qu'ils prioient S. M. de songer à elle-même, & d'assurer le salut de l'Etat, en assurant le sien, pour lequel ils ne cesseroient de craindre, tant que les criminels convaincus de haute trahison ne seroient point punis. La Reine ayant consenti a l'exécution de la Sentence, Norfolck fut mené au supplice le deux de Juin sur les sept heures du matin : & ayant été conduit sur une hauteur joignant la tour, il monta sur l'échaffaut, d'où il fit un long discours au peuple. Comme le vicomte de Londre l'interrompoit, sur ce que pour se justifier il accusoit ses Pairs d'injustice : C'est contre mes intentions, lui répondit Nórfolck, & je les crois pleins d'équité : puis il continua son discours. Il avoüa qu'il étoit convenu d'épouser la reine d'Ecosse ; qu'il avoit reçû deux lettres du Pape, & qu'il avoit été en liaison d'affaires & d'amitié avec beaucoup de personnes attachées au parti Catholique ; mais, ajoûta-t'il, jamais je n'ai pensé à détrôner la Reine, à me rendre maître de sa personne, ni à soulever la ville de Londre : Jamais je n'ai eu avec Ridolfi de conférences à ce sujet. Quant à l'accusation de favoriser secrettement la réligion Romaine, il déclara hautement qu'il n'étoit point Catholique, qu'il ne l'avoit jamais été, & que jamais il ne le seroit quand même on lui laisseroit la vie. Il s'étendit ensuite sur la clémence & la bonté de la Reine, qui avoit bien voulu adoucir & différer son supplice, & par ce délai lui donner le tems de reconnoître & de pleurer ses

péchés : Que par un effet de cette même bonté, elle s'étoit offerte d'elle-même à prendre ſous ſa protection ſes enfans & ſa familledéſolée. Après cet éloge d'Eliſabeth, il proteſta qu'il avoit toûjours déteſté les factions, & il conjura le peuple de n'y entrer jamais : Que pour lui il ſouhaitoit ardemment que ſa mort mît fin à tous les troubles & à tous les dangers dont le Roïaume étoit menacé. Après quoi il exhorta tout le monde à changer de vie, de peur qu'il n'arrivât de leur tems ce que Hugue Latimer avoit prédit autrefois dans un diſcours qu'il fit du tems d'Edoüard VI. ſçavoir, que Dieu irrité par les péchés & par les iniquités du peuple, lui enléveroit bien-tôt un ſi bon Roi. Qu'ils devoient craindre de même que Dieu n'abrégeât les jours de leur Reine ; qu'il falloit donc le prier ſans ceſſe de les prolonger, & de lui donner le tems d'affermir la paix de l'Égliſe & la tranquillité de l'Etat. Quant à moi, s'écria-t'il, je ſouhaiterois qu'elle vécût, s'il étoit poſſible, juſqu'à la fin du monde, que je crois n'être pas fort éloignée, & dont pluſieurs d'entre vous pourroient bien être témoins. En finiſſant il ſe recommanda aux priéres des aſſiſtans, afin qu'étant ſur le point de mourir dans la connoiſſance de la vérité, dans la foi, & dans l'eſpérance de la miſéricorde divine, Dieu lui fît la grace de ſortir de cette vie avec beaucoup de tranquillité & de conſtance, pour aller ſe rejoindre à lui. En même-tems il récita des pſeaumes ; & à l'occaſion de quelques endroits où il étoit parlé d'ennemis, il proteſta qu'il leur pardonnoit de bon cœur, ſans en excepter aucun. Norfolck enſuite dit quelque choſe à l'oreille au chevalier Henri Leon, & parla un moment à Alexandre Noell doyen de ſaint Paul, qui l'aſſiſta avec beaucoup de zéle juſqu'au dernier moment : puis il ôta ſa robe & ſe mit à genoux. Auſſi-tôt le doyen de ſaint Paul recita tout haut quelques priéres pour lui ; & le peuple s'étant mis à crier : » Dieu veüille avoir pitié de ſon ame, « le Doyen ordonna à toute l'aſſemblée de faire ſilence, pendant que le criminel prioit en particulier. Enfin le boureau ayant demandé pardon à Norfolck qui le lui accorda, ce Seigneur mit ſa tête ſur le billot ; car la Reine avoit changé le genre de ſon ſupplice : le boureau lui coupa la tête & la montra au peuple. On la laiſſa en ſpectacle environ une heure, après

quoi on la mit dans le cercuëil avec le reste du corps, & ses domestiques le portérent à l'Eglise voisine où il fut enterré à l'ordinaire. Ce fut Noell qui fit la cérémonie des funerailles.

La mort du Duc de Norfolck fit des impressions très-différentes sur les esprits des Anglois. Les uns ne pouvoient sans être attendris, penser à ce Seigneur, qui joignoit à la plus haute naissance les plus beaux dons de la fortune & de la nature; les autres étoient saisis d'effroi lorsqu'ils considéroient la grandeur des maux où l'Angleterre étoit prête de tomber, si une conjuration aussi puissante n'avoit été promptement arrêtée par la sévérité. Mais hors de l'Angleterre, & dans l'isle même, le parti de la reine d'Ecosse reçût un terrible coup par cette mort. Pour la reine Elisabeth, dès qu'elle se vit délivrée du péril qui la menaçoit, elle perdit aisément de vûë les propositions de mariage avec le duc d'Anjou; & ce projet dont nous avons déja parlé, échoüa entiérement.

Après la punition du duc de Norfolck, on tint quelques assemblées où l'on prit des mesures pour arrêter les intrigues & les conjurations qui se formoient de tous côtés dans le Royaume. Dans cette vûë il fut ordonné que tous les partisans du duc de Norfolck, qui se saisiroient des villes, citadelles ou forts de la dépendance de l'Etat; qui s'empareroient des canons, des munitions de guerre, ou des vaisseaux, seroient regardés comme convaincus du crime de haute trahison; qu'ils seroient punis de mort, leurs biens confisqués, & qu'ils perdroient ce qu'on appelle le privilége de la cléricature & du sanctuaire. Par un autre réglement inoüi jusqu'alors en Angleterre, on déclara que personne ne pourroit à l'avenir s'employer pour la liberté d'un prisonnier détenu pour crime de haute trahison; & que quiconque auroit fait quelque tentative pour délivrer un accusé de cette espéce, soit étranger, soit citoyen, il seroit puni de mort comme criminel de haute trahison, & que tous ses biens seroient confisqués: Que si quelqu'un s'employoit pour délivrer un homme coupable de haute trahison après la Sentence portée contre lui, il seroit puni de la même maniére que le criminel qu'il auroit tâché de sauver. Il parut en cela beaucoup de sévérité; mais on la crût nécessaire dans les circonstances

où l'on se trouvoit, c'est pour cela qu'on ajoûta que ces deux Edits ne subsisteroient que pendant la vie de la Reine.

Plaintes d'Elisabeth contre la reine d'Ecosse.

Après la mort de Norfolck, Guillaume Laware, Rodolphe baron de Sadler, & Thomas Wilton jurisconsultes, avec Thomas Bromley avocat du Roi pour le fisc, furent députés vers la reine d'Ecosse pour se plaindre de la part d'Elisabeth de ce qu'elle avoit pris le titre de reine d'Angleterre, & les armes du Royaume, contre la promesse qu'elle avoit faite dans le traité d'Edimbourg d'y renoncer pour toûjours : Qu'elle avoit souffert que ses Ministres dans les Cours étrangéres l'appellassent publiquement reine d'Angleterre : Que c'étoit là ce qui lui avoit fait négocier son mariage avec le duc de Norfolck, non-seulement sans en parler à Elisabeth, mais encore par l'entremise des ennemis du peuple Anglois : Qu'elle avoit soûlevé les provinces septentrionales d'Angleterre : Qu'elle avoit tout mis en œuvre pour tirer Norfolck de prison : Qu'elle avoit soûtenu les Anglois rebelles tant dans les Païs-bas qu'en Ecosse : Qu'elle avoit employé Ridolfi pour demander du secours au Pape, au roi d'Espagne & à d'autres puissances, pour envahir l'Angleterre : Qu'elle avoit mendié à Rome une Bulle fulminante contre Elisabeth : Qu'elle avoit reçû des lettres du Pape, par lesquelles il l'assuroit qu'il la portoit dans son sein avec autant de tendresse qu'une poule en a pour ses poussins, & & qu'il regarderoit comme véritables enfans de l'Eglise tous ceux qui se déclareroient pour elle.

A ces reproches Marie versa un torrent de larmes entremêlées de soupirs, non pas en suppliante ; mais comme une personne à qui la grandeur de ses maux a fait perdre le sentiment. Dès qu'elle eut repris ses sens, elle nia fortement qu'elle eût pris ni le titre ni les armes de reine d'Angleterre, que c'étoit son beau-pere & son mari qui les lui avoient donnés à son insçû ; mais qu'elle les avoit quittés dès que François II. fut mort : Qu'elle ne prétendoit aucun droit sur l'Angleterre pendant qu'Elisabeth ou ses enfans vivroient : Qu'elle n'avoit jamais eu dessein en épousant Norfolck de faire aucun tort à la Reine : Qu'elle avoit crû au contraire que ce mariage seroit avantageux à son Etat : Que dans cette persuasion elle n'avoit pas voulu y renoncer, d'autant plus

CHARLE IX. 1572.

qu'elle s'y étoit engagée par une promesse solemnelle : Qu'elle n'avoit point sollicité la Bulle dont on se plaignoit : Qu'elle n'en avoit vû qu'une copie imprimée, & qu'elle l'avoit jettée au feu dès qu'elle en eut fait la lecture : Qu'elle s'étoit servie de Ridolfi pour tirer de l'argent de Rome, parce qu'il avoit beaucoup de crédit dans cette Cour : Qu'il étoit vrai qu'elle avoit reçû des lettres du Pape, mais qu'elles ne contenoient que des motifs de consolation. Elle nia qu'elle eût demandé ni à lui, ni au roi d'Espagne du secours pour envahir l'Angleterre, & quelle eût jamais excité de sédition. A l'égard des lettres écrites à Rolston, & à Hall en caractéres inconnus, & en langage équivoque, elle dit qu'elle étoit prête à s'en justifier dans l'assemblée du Parlement.

Pendant que ces mouvemens agitoient l'Angleterre, l'Ecosse étoit déchirée par des divisions funestes ; nos Ministres sollicitoient vivement auprès des Etats le rétablissement de la Reine : Que l'honneur de la France seroit blessé si l'on abandonnoit une Princesse qui touchoit au Roi de si près, & dont la déposition injuste devoit intéresser tous les Princes: Que le seul moyen d'accommoder tous ces différens, étoit de choisir des gens de probité des deux partis pour gouverner les affaires du Royaume, sans que ce fût sous le nom du Roi, ni sous celui de la Reine : Qu'on ne pouvoit pas même reconnoître le Roi pour souverain légitime, puisqu'il n'avoit aucun droit au Royaume que par sa mere : Que cette Princesse n'avoit pû être déposée par ses sujets, sans un renversement entier de toutes les loix divines & humaines : Qu'en attendant la fin de ces funestes divisions, il falloit observer l'ancienne alliance contractée entre la France & l'Ecosse. Les Royalistes répondoient que les Ecossois accoutumés à obéïr à des Rois, ne consentiroient jamais à ce gouvernement ambigu : Qu'un pouvoir partagé est sans force ; qu'il est beaucoup mieux dans une seule main : Que la Reine avoit été légitimement déposée, & le Roi sacré selon les régles : Qu'à l'égard de cette ancienne alliance, dont on parloit, ce n'étoit pas entre les personnes, mais entre les Etats qu'elle avoit été contractée.

Pendant que nos Ministres s'employoient avec tant de zéle à pacifier l'Ecosse, les ministres d'Espagne montroient

les mêmes vûes au déhors ; mais sous main ils entretenoient la faction contraire par le moyen d'un certain Seton, qui étant abordé à Harwic avec un mauvais habit de matelot animoit les factieux, & leur distribuoit de l'argent. La reine d'Ecosse voyant qu'il y avoit peu de secours à attendre de nous, pendant que le feu de la guerre étoit allumé dans le Royaume, commençoit à se tourner vers l'Espagne. Notre Cour s'en étant apperçûë, craignit si les Espagnols réüssissoient, qu'ils n'ajoutassent à leurs propres forces celles de tant de Royaumes réünis sur la tête de Marie, & qu'ils ne les tournassent contre la France. Ainsi elle commença à se refroidir beaucoup pour la reine d'Ecosse, & à montrer autant d'indifférence pour ses intérêts, qu'elle avoit auparavant fait paroître de vivacité.

Union des villes Anséatiques.

Cette année, se renouvella l'ancienne querelle entre les villes Anséatiques & les Rois voisins. On appelle villes Anséatiques, plusieurs villes maritimes & quelques autres qui se sont unies depuis long-tems pour le commerce par une alliance appellée Teutonique, & qui joüit de beaux priviléges & de grandes immunités. Voici l'occasion de ce différent. L'année précédente la ville de Lubec après une guerre de huit ans, avoit fait la paix à Stetin avec Jean nouveau roi de Suede. Un des articles du traité portoit qu'à l'avenir les négocians de Lubec auroient la liberté d'aller par mer à Narva. Mais lorsque le roi de Suede se sentit affermi, il défendit aux vaisseaux de Lubec de porter des marchandises à Narva, qui est un port de Russie ; & la guerre qu'il avoit contre les Moscovites, fut le prétexte de cette défense. Sur cela les villes Anséatiques indiquent une assemblée générale pour le commencement de Juin. On y proposa quantité d'affaires, entre autres de renouveller la société Teutonique, & l'union des villes Anséatiques pour le commerce de Russie, que l'on continueroit de faire dans un certain port marqué. On y parla de la nouvelle défense que le roi de Suede venoit de faire d'envoyer des vaisseaux à Narva ; d'une contribution pour payer les dettes de la maison commune des Orientaux à Anvers ; d'envoyer une ambassade en France, & dans les Païs-bas, & de beaucoup d'autres choses qui intéressoient leur société. On prétend qu'elle commença vers l'an mil deux

Charle IX. 1572.

cens un peu avant le tems de Frederic II. Ce fut alors que les villes de la côte de la mer Baltique, & presque toute la basse-Saxe firent un traité d'union pour maintenir la liberté du commerce : elles obtinrent pour cela des priviléges & des immunités de plusieurs Princes voisins, & elles fixérent le siége de leur commerce dans quatre grandes villes des païs etrangers. Cette société fortifiée peu à peu par la multitude de ceux qui s'y joignirent devint dans l'espace de cent ans, si puissante, si riche, & si florissante, qu'elle excita la jalousie des Puissances qui avoient contribué à son établissement ; elle fut dès le commencement composée de plus de quatre-vingt villes, distribuées d'abord en trois classes ou métropoles, puis en quatre, quand la Prusse y fut entrée. Les quatres Métropoles étoient Lubec, Cologne, Brunswic & Danzick. En l'année 1528 on en retrancha quatorze villes ; ainsi il n'en resta plus que soixante-six ; sçavoir, six Vandaliques, huit en Poméranie, six en Prusse, trois en Livonie, treize en Saxe, dix en Westphalie, sept dans le païs de Cleve, ou dans le comté de la Marck, trois dans l'Overissel, sept dans la Gueldre, & trois dans la Frise. A l'exception de ces villes, il n'y avoit personne qui pût joüir des priviléges de la société dans les lieux principaux où leur commerce étoit établi. Les habitans des quatorze villes retranchées n'avoient plus ce pouvoir, & beaucoup moins encore les Anglois, les Ecossois, les Hollandois, les Flamands, les Allemans, les Danois, les Suedois, & les Polonois. A l'égard de ceux qui sont nés dans les petites villes & dans les bourgades des villes de la société, ils n'ont permission d'y faire le commerce que lorsqu'ils ont acquis le droit de bourgeoisie dans quelqu'une des villes dont la société est composée. Londres est aujourd'hui une des quatre grandes villes du commerce de la société : elle y fut unie l'an 1250 par Henri III. roi d'Angleterre. Cette ville ayant toûjours été très-fidelle aux successeurs de ce Prince, & leur ayant donné de grands secours, sur-tout à Edoüard III. dans la guerre qu'il fit contre nous avec de grands succès, ce Prince ordonna qu'à l'avenir tous les commerçans de la société Teutonique, ne pourroient être chargés d'aucune nouvelle imposition sous quelque nom que ce fût de tribut, d'exaction,

de subside, en un mot de quelque contribution que ce pût être. Cette Ordonnance fut confirmée & maintenuë par Richard II. Henri IV. Henri V. & Henri VI. ses successeurs, jusqu'au tems où la guerre s'alluma entre les Anglois & les Danois. Ce fut alors que quelques bâtimens Anglois pris dans le Sund, furent cause de la perte de soixante navires de la société Teutonique, que les Anglois enlevérent par represailles avec les marchandises dont ils étoient chargés. Cette hostilité donna occasion à une guerre qui dura trois ans entre l'Angleterre & les villes Anséatiques. Mais elle fut heureusement terminée par le traité de Mastrick de l'année 1474. conclu par l'entremise de Charle le Hardi duc de Bourgogne qui avoit épousé la sœur d'Edoüard. Depuis ce tems-là les Marchands Allemans ont joüi des priviléges qu'ils avoient en Angleterre, pendant quatre-vingt ans, sous le régne de Richard III. de Henri VII. de Henri VIII. & d'Edoüard VI.

Une autre place capitale de leur commerce étoit Bruge, l'une des plus grandes villes de Flandre, & où se trouvent les plus belles maisons. Les commerçans de la société commencérent à y établir leur négoce en l'année 1262 : mais deux cens vingt six ans après, elle déchut beaucoup de son ancienne opulence, lorsqu'elle enferma dans une prison ignominieuse Maximilien roi des Romains, après avoir massacré sous ses yeux quelques-uns de ses principaux Ministres : Car l'empereur Frederic son pere ayant mis en armes tout l'Empire vint dans les Païs-bas, & ruina le port de Bruge. Aussitôt tout le commerce de cette ville passa à Anvers dans le Brabant, & la société s'y établit dans la suite. Car le roi Philippe ayant confirmé en 1562 à la priére des négocians de Lubec & d'Anvers les priviléges accordés par Jean II. duc de Brabant en 1315, & confirmés par Antoine un de ses successeurs l'an 1409. il fut résolu dans une assemblée générale de la société Teutonique qu'elle auroit à Anvers un collége & une maison publique, où elle établiroit un Conseil pour rendre la justice ; elle fit à cet effet un traité avec le Sénat d'Anvers, & elle dépensa pour cet établissement soixante mille Carolus.

La troisiéme place de commerce accordée à la société

CHARLE IX. 1572.

depuis plus de trois cens ans, est la ville de Novogorod (1) une des plus grandes de l'empire de Moscovie, située à quarante milles de Narva qui est en Livonie, à vingt-six de Pleskow, & à six vingt de Moscou capitale de Russie. Mais ce commerce a été transporté à Revel, & ce fut la perfidie & la cruauté de Jean duc de Moscovie qui en fut cause. Enfin les Moscovites sous prétexte de quelque injure reçûë des habitans de Revel, se rendirent maîtres de Narva, y établirent en 1558 le siége du commerce de la Russie, & firent en sorte que les marchands laissérent Revel pour aller à Narva. Aussi-tôt tous les négocians Anglois, Flamans & François y allérent en foule au grand regret du grand Maître de l'Ordre de Livonie, & de l'archevêque de Riga, qui de concert en portérent leurs plaintes à l'empereur Ferdinand, comme d'une injure dont il falloit tirer raison. Malgré leurs plaintes le commerce continua à Narva, jusqu'à ce qu'Erick roi de Suede, qui se plaisoit à inquiéter tous ses voisins, se saisit de quelques navires de Lubec, qui revenoient de Narva, les fit conduire à Revel & à Stokolm, & en confisqua les marchandises. Cette violence causa une guerre de huit ans qui finit, comme nous avons dit, par la paix concluë à Stetin : mais la mauvaise foi de Jean successeur d'Erick, donna occasion à l'assemblée que la société des villes Anséatiques tint cette année.

Le quatriéme lieu de leur commerce fut établi à Berghen en Norwege ; & c'est l'endroit où il est resté le plus de vestiges de l'ancienne alliance. Dans la suite la noblesse Danoise ayant pris goût au profit que l'on tiroit du commerce voulut aussi le faire sous le régne de Frederic II. ce qui porta un grand préjudice à celui de la société. Les villes en portérent leurs plaintes à ce Prince : & quoique vingt ans auparavant il eût donné une promesse solennelle de ne point toucher à leurs droits, à leurs immunités, à leurs priviléges, cependant il ne voulut point empêcher la noblesse Danoise de commercer par mer, & il abolit les manufactures des ouvriers que les associés Flamans avoient réünis à leurs maisons, & à qui ils permettoient de joüir des priviléges dont ils joüissoient eux-mêmes. Ces raisons & quelques autres encore les

(1) Ville archiépiscopale sur le Wolga.

encouragérent à indiquer l'aſſemblée générale à Lubec. On y renouvella les anciens droits, & l'on y fit pluſieurs ſtatuts, dont quelques-uns regardoient la diſcipline, qui devoit être obſervée entre les aſſociés, & d'autres intéreſſoient les Princes étrangers. Les premiers ſubſiſtent & ſont obſervés; les ſeconds ayant été envoyés aux Princes qu'ils concernoient, ont pour la plûpart été ſans effet.

Affaires de France.

L'année précédente le Roi après ſon entrée ſolennelle à Paris étoit allé à Blois avec la Reine ſa mere, & les ducs d'Anjou & d'Alençon ſes freres, pour affermir par ſa preſence la tranquillité que la paix nouvellement concluë n'avoit pas entiérement rétablie. Pour engager, pendant qu'il ſeroit ſur les lieux, la reine de Navarre, le Prince ſon fils, le prince de Condé, Coligny & tous les Seigneurs du parti proteſtant à ſe rendre à la Cour; il envoya pour la ſeconde fois le maréchal de Coſſé, comme nous l'avons dit, & lui donna ordre de rompre l'aſſemblée de la Rochelle, que bien des raiſons lui rendoient ſuſpecte, & de preſſer le départ de Coligny, ſous prétexte que dans les entretiens que le Roi avoit eus avec Louis de Naſſau ſur le deſſein de porter la guerre en Flandre, il s'étoit trouvé bien des difficultés que lui ſeul pouvoit réſoudre; qu'il étoit par conſéquent néceſſaire d'en conférer avec lui. On aſſure qu'il ſe tint alors un Conſeil, où ſe trouvérent la Reine, le duc d'Anjou, le cardinal de Lorraine, le duc d'Aumale ſon frere, le duc de Guiſe, Birague le Garde des Sceaux, & quelques autres, ſur les moyens d'éxécuter le complot que l'on avoit formé contre Coligny & les autres Seigneurs Proteſtans, & que cette affaire fut diſcutée dans la même chambre, où dix-huit ans après ce même duc de Guiſe fut aſſaſſiné par ordre de Henri III. & les curieux ont obſervé qu'étant ſurvenu de nouvelles difficultés ſur l'éxécution, après que le Roi fut de retour à Paris, on tint un nouveau conſeil à ſaint Cloud dans la maiſon de plaiſance de Jerôme de Gondi, où un an après la mort du duc de Guiſe, le Roi fut aſſaſſiné lui-même d'un coup de couteau que lui porta un exécrable moine.

Il avoit été réſolu d'abord qu'entre les préparatifs pour la ſolemnité des nôces du prince de Navarre & de la ſœur du Roi, on conſtruiroit dans une iſle de la Seine, qui eſt

vis-à-vis du Louvre, une citadelle de bois; qu'on donneroit au duc d'Anjou un corps d'élite, pour y soutenir une espéce de siége; que le prince de Navarre, Coligny & les autres Seigneurs, feroient une attaque pour emporter ce fort; & qu'on tireroit des deux côtés des coups de canons & d'arquebuses sans balles; mais que quand une fois les esprits seroient échauffés par le combat, on donneroit un certain signal pour charger à balle, & qu'on déguiseroit ces meurtres prémédités sous l'apparence d'une querelle qui se seroit élevée au milieu des divertissemens. Le fort fut effectivement bâti dans l'isle : mais comme les esprits défiants en prenoient du soupçon, & qu'il paroissoit que les Seigneurs ne s'exposeroient pas aisément à un combat si dangereux dans un tems où la réconciliation des deux partis étoit trop récente pour avoir étoufé toute leur haine; le Roi fit démolir le fort, & transporter les matériaux, avant que ce soupçon eût jetté des racines plus profondes.

Quelques auteurs ont écrit que le duc d'Anjou avoit fait confidence du secret de cette affaire à Ligneroles, & que ce fut cette confidence qui coûta la vie à ce dernier. Car étant entré un jour dans la chambre du Roi, & l'ayant trouvé de mauvaise humeur, à cause des plaintes déraisonnables, & menaçantes des Protestans, on prétend que par vanité, ou par imprudence, il dit au Roi à l'oreille : » Sire, prenez » patience, cette tour dans peu vous fera raison de ces im- » portuns. « Le Roi, dit-on, frappé de ce mot, ne répondit rien, & fit toûjours mine d'être en colére, comme s'il n'avoit rien compris à ce qu'il venoit d'entendre. Mais il aposta des gens pour assassiner Ligneroles, comme je l'ai dit, de peur que ce grand secret, qui ne devoit être sçû que d'un petit nombre de personnes, & qui se trouvoit déja découvert par l'imprudence de son frere, ne se répandît peu à peu, & ne vînt enfin jusqu'à ceux dont on vouloit se défaire. Mais d'autres attribuent sa mort à une autre cause. On prétend qu'il étoit en commerce de galanterie avec la Reine mére, & que la chose étant venuë à la connoissance du Roi, naturellement violent, & incapable de souffrir une injure, il avoit donné ordre sur le champ qu'on l'assassinât. Ceux qui donnent cette raison du meurtre de Ligneroles, ajoûtent que ce fut la nécessité

nécessité qui fit prendre au Roi le parti violent auquel il se détermina par le conseil de la Reine, & du duc d'Anjou; qu'il n'avoit jamais délibéré là-dessus, & qu'il ignoroit absolument le projet formé par sa mére, & par son frére avec quelques autres (1) que j'ai nommés ci-devant.

Charle IX.

1572.

Charlote de Bourbon fille du duc de Monpensier se sauve en Allemagne, & épouse le Prince d'Orange.

Ce fut environ vers ce tems-là, que Charlote de Bourbon fille de Louis duc de Monpensier se sauva en Allemagne, & alla trouver Frideric électeur Palatin. Elle étoit Protestante aussi bien que Jaqueline de Longwic sa mére, qui lui inspira le Calvinisme, mais en secret, de peur que le Duc son mari ne s'en apperçût. Comme cette famille, quoique très-illustre, se trouvoit alors à l'étroit du côté de la fortune, on prit le parti, pour la soulager, de mettre Charlote dès sa plus tendre jeunesse à l'abbaye de Joüars, dont elle fut Abbesse. Elle garda toûjours dans cette retraite la religion qu'elle avoit apprise en son enfance, suivant en cela le conseil de Jeanne Chabot Abbesse du Paraclet, sa parente très-proche. Celle-ci en faisoit ouvertement profession; cependant elle ne sortit jamais de son monastére, que quand on l'en chassa dans le plus fort de la guerre contre les Protestans, & elle continua toute sa vie à porter l'habit de Religieuse.

L'évasion de l'abbesse de Joüars intrigua la Cour. Christophle de Thou premier Président du Parlement eut ordre de se transporter dans cette Abbaye, pour prendre une connoissance exacte de ce qui s'étoit passé, & en faire son rapport au Roi. Le duc de Monpensier qui étoit alors à Aigueperse en Auvergne, reçut une lettre de l'électeur Palatin datée du quinze de Mars, par laquelle il justifioit sa fille, sur ce qu'elle avoit suivi les mouvemens de sa conscience; & il prioit le Duc son pere de ne lui en savoir point mauvais gré. Monpensier zélé Catholique, & par conséquent très-ennemi des Protestans, répondit le vingt-huitiéme de Mars à l'Electeur, qu'il étoit au desespoir de ce qui étoit arrrivé; & qu'il ne pouvoit écouter aucune excuse. Il s'emporte dans cette lettre contre le libertinage de sa fille; dit qu'elle a violé la promesse qu'elle avoit faite à Dieu d'elle-même en l'absence de son pére & de sa mére; qu'elle a trompé l'espérance de toute sa famille; & manqué au respect qu'elle devoit à son

(1) Le Cardinal de Lorraine, le duc d'Aumale, Guise, Birague, &c.

pére. Il proteste qu'il ne lui pardonnera jamais, si elle ne revient inceſſamment en France ſe ſoumettre aux ordres du Roi, & à la volonté de ſon pére. Il prie l'Electeur de vouloir bien s'entremettre pour l'y engager, & de faire pour un Prince ſon ami & ſon parent, ce qu'il voudroit que l'on fît pour lui-même en pareille occaſion. » Vous ſeroit-il donc » bien honorable, ajoûta-t'il, de retirer dans votre maiſon » des enfans qui quittent leur pére ? N'eſt-il pas plus digne » de vous de leur conſeiller avec bonté de rentrer au plûtôt » dans leur devoir ? « L'Electeur, prince reſpectable & plein de probité, & qui ſçavoit ce que des enfans doivent à leur pere, répondit au duc de Monpenſier, qu'il étoit prêt à lui renvoïer ſa fille, pourvû que le Roi ſe rendît garant qu'on ne la violenteroit point ſur ſa conſcience ; & il en écrivit auſſi au Roi : Mais quelque envie que Monpenſier eût de r'avoir ſa fille, il ne voulut jamais conſentir à cette condition. Le Roi étoit réſolu d'envoyer à l'Electeur Palatin Jean d'Aumont, homme de grande condition, & Lieutenant de Monpenſier, pour ramener cette fille ; mais le pére déclara que ſi elle vouloit perſiſter dans la religion des Proteſtans, il aimoit mieux qu'elle reſtât en Allemagne, que de revenir en France pour ſcandaliſer tout le monde, & faire le malheur de ſa vieilleſſe. Ainſi Charlote demeura dans la maiſon de l'Electeur, qui eut pour elle les égards dûs à ſa naiſſance. Quelque tems après elle épouſa Guillaume de Naſſau prince d'Orange.

Dans ce même tems les Guiſes quittérent la Cour, ſous prétexte que le Roi ſembloit avoir oublié les ſervices que cette illuſtre famille avoit rendus à l'Etat ; qu'il n'avoit tenu aucun compte de venger le meurtre du duc de Guiſe ; & qu'il faiſoit mille careſſes à leurs ennemis mortels. La Reine & le duc d'Anjou en paroiſſoient très-mécontens, & ils n'étoient pas fachés qu'on crût que leurs volontés & leurs ſentimens étoient ſur ce point bien différens de ceux du Roi. Soit ruſe, ſoit réalité de la part du Prince, il eſt certain que ſa conduite à l'égard des Proteſtans & des Guiſes jetta Coligny & ſes amis dans une erreur qui leur a été funeſte, parce qu'ils ſe perſuadérent que Charle vouloit ſincérement la paix, & qu'il la regardoit comme néceſſaire à ſon Etat ; que pour l'affermir

il ſouhaitoit que ſa ſœur épouſât le prince de Navarre, & qu'on portât la guerre en Flandre. Mais les auteurs Italiens nous rendent ce point d'hiſtoire très-problématique, parce qu'en ſe répandant en éloges ſur ce qui ſe paſſa dans la ſuite, ils vantent cette ruſe comme digne de l'eſprit admirable de ce grand Roi, qui ſelon eux médita long-tems le coup que nous lui verrons frapper.

La reine de Navarre étant en chemin pour ſe rendre à la Cour, le cardinal Alexandrin, qui l'année précédente avoit été envoyé par le Pape aux rois d'Eſpagne & de Portugal, eut ordre de paſſer en France au commencement de celle-ci. En courant la poſte, il rencontra la reine de Navarre, & paſſa ſans la ſaluer : On ne ſçait ſi ce fut par fierté, ou par impoliteſſe. Quoi qu'il en ſoit, il alla droit à Blois où étoit la Cour. Il obtint ſur le champ une audience ſecrette, dans laquelle il demanda au Roi au nom du Pape qu'il renonçât à l'amitié du Turc, parce que cette union étoit honteuſe à un Roi très-chrétien, & pernicieuſe à tout l'univers : Qu'il entrât dans la ligue ſacrée : Qu'au lieu de donner ſa ſœur au roi de Navarre, comme il l'avoit réſolu, il la mariât au roi de Portugal : Qu'il s'abſtînt autant qu'il pourroit d'avoir avec les hérétiques des entretiens familiers, qui ſeroient pernicieux pour ſon Royaume & pour lui.

Les hiſtoriens Italiens diſent, qu'à l'égard de la ligue contre le Turc, Alexandrin n'obtint rien, & que ce Cardinal n'en fut point étonné, parce que dans l'état où étoit la France, on ne devoit pas être ſurpris que ne pouvant mettre ordre à ſes propres affaires, elle ne ſe mêlât point de celles des étrangers ; qu'il n'étoit pas poſſible qu'elle fournît de l'argent pour cette guerre, puiſque ſes finances étoient épuiſées par les guerres inteſtines ; qu'elle pouvoit encore moins laiſſer ſortir ſes troupes du Royaume ; que les Proteſtans refuſeroient de ſervir chez les étrangers, de peur qu'on ne les empêchât de rentrer en France ; & que ſi on y envoïoit les gens de bien & les zélés Catholiques, le Roi deſtitué de leur ſecours ſeroit à la merci des Proteſtans. Quant à la négociation du mariage de Marguerite de Valois avec le roi de Portugal, ils prétendent qu'elle fut pouſſée plus vivement, mais ſans ſuccès ; parce que le Roi étoit perſuadé que la tranquillité

CHARLE IX.

1572.

publique dépendoit du mariage de sa sœur avec le prince de Navarre. Ils rapportent que ce Prince, malgré les raisons du Cardinal, persista dans son sentiment ; mais que comme Alexandrin insistoit toûjours, le Roi lui dit : » Que » ne puis-je, M. le Cardinal, vous expliquer tout ce que je » sçais ? vous verriez bien-tôt le Pape & vous ; que ce maria- » ge de ma sœur avec le prince de Navarre est la chose du » monde la plus avantageuse pour établir solidement les af- » faires de la Religion, & pour exterminer ses ennemis. Mais » j'espére que dans peu le succès obligera le Pape à loüer mes » desseins, ma piété & mon zéle ardent pour la Religion. « Jerôme Catena auteur de la vie de Pie V. ajoûte que le Roi ayant pris la main du Cardinal, tira de la sienne une bague qu'il lui présenta, en lui disant : » Recevez ce gage de la » parole que je vous donne de ma soûmission inviolable pour » le saint Siége, & de l'exécution prompte du projet que j'ai » formé contre les hérétiques & les impies : « Que le Cardinal refusa la bague, & dit au Roi qu'il étoit content de la parole que S. M. lui donnoit, & que le Pape s'en contenteroit aussi : Que c'étoit le gage le plus précieux qu'il pût porter au souverain Pontife.

Après une réponse conçûë en termes si clairs, ou plus enveloppés selon quelques auteurs, le Cardinal prit congé de la Cour, qui lui avoit fait tous les honneurs imaginables ; & retourna à Rome en diligence, sur l'avis qu'il eut que la santé de son oncle s'affoiblissoit de jour en jour. Avant son départ de la cour de France, la Reine mére & le duc d'Anjou lui firent de grandes promesses.

Affaires d'Italie. Mort de Pie V.

A l'égard de Pie V. il fut attaqué dés le commencement de l'année d'une fiévre lente, sans que cette indisposition interrompît son travail accoûtumé & ses longues priéres. Au mois de Mars ses douleurs de reins augmentérent considérablement, & ses urines se trouvérent chargées de pus. Il crut alors devoir recourir au lait d'ânesse, son reméde ordinaire ; mais l'ayant pris en trop grande quantité, son estomach en fut si malade qu'il tomba dans une fiévre aiguë, & que pendant quelque tems on le crut mort. Néanmoins il reprit ses forces, monta le jour de Pâques à sa tribune, benit le peuple à son ordinaire, & lui fit une exhortation. Il avoit visité

auparavant presque toûjours à pied, les sept principales Eglises de Rome, comme s'il eût voulu leur dire adieu; après quoi il ne songea qu'à se débarrasser entiérement de toutes les affaires, pour ne s'occuper que de la mort. Enfin ayant reçû le Viatique de la main du Cardinal Alexandrin, qui étoit arrivé de France depuis quelques jours, il mourut deux heures avant la nuit le premier Mai, dans la soixante-huitiéme année de sa vie, & la septiéme de son Pontificat. A cette nouvelle le peuple ne put cacher sa joïe : accoûtumé à la licence, il portoit une haine secrette à ce vieillard chagrin & de mœurs austéres. On détestoit sur-tout la rigueur du tribunal de l'Inquisition sous son pontificat, rigueur insupportable à des gens libres. C'étoit d'ailleurs un saint homme, éloigné de l'avarice & de tout intérêt sordide, & qui ne songea jamais à enrichir sa famille. Cependant un caractére de negligence, un abord difficile pour ceux qui avoient des plaintes à faire, un manque d'application aux affaires de l'Etat, où il n'entendoit rien, laissérent un champ libre à l'insatiable avidité de ceux de sa famille qu'il avoit élevés aux premiéres charges de l'état Ecclésiastique, suivant l'usage ordinaire de cette Cour : ensorte qu'ils firent impunément sentir aux Romains les effets de leur avarice & de leur hauteur pendant tout son pontificat. Jerôme Rusticucci homme sans mérite & sans extraction, que Pie V. ne laissa pas d'élever au Cardinalat, ressentit les premiers effets de la haine qu'on portoit au gouvernement de son bienfaiteur : Car Gregoire XIII. qui lui succeda, défendit à ce Cardinal de paroître à Rome : & pour diminuer le deshonneur de son exil, il lui ordonna de se retirer dans son Diocèse.

Election de Gregoire XIII.

Deux ans auparavant, Pie V. avoit donné le chapeau à Pellevé archevêque de Sens, à la recommandation du cardinal de Lorraine. Lorsqu'on eut reçû en France la nouvelle de la mort du Pape, le cardinal de Lorraine, qui avoit fait d'avance tous les préparatifs pour son voyage, se mit en chemin, & mena avec lui le cardinal de Pellevé pour se trouver au Conclave. Dès le second jour d'après la neuvaine ordinaire, tous les Cardinaux qui étoient au Conclave nommérent unanimement Hugue Buoncompagno de Boulogne, homme savant dans le droit civil & canonique, & que Pie IV. qui

CHARLE IX.

1572.

le mit dans le ſacré Collége, jugea deſlors digne de devenir le chef de l'Egliſe. Hugue prit le nom de Gregoire XIII. Sa nomination fut très-prompte, contre l'ordinaire des Conclaves, qui ſont preſque toûjours longs, turbulens, & accompagnés de diſputes très-vives, que l'animoſité des eſprits & la diverſité des intérêts a coûtume d'y faire naître : mais les circonſtances exigeoient de la célérité. Un long interrégne auroit ſuſpendu les progrès que l'on avoit lieu d'attendre, en continuant la guerre contre le Turc.

Le cardinal de Lorraine apprit en chemin la nomination du Pape ; mais il ne laiſſa pas de continuer ſon voyage : il étoit bien aiſe d'avoir un prétexte pour s'abſenter de la Cour ; & d'ailleurs il vouloit conférer avec le nouveau Pape, ſur les projets concertés avec la Reine mere.

Le mariage du P de Navarre avec Marguerite de Valois arrêté.

Après le départ du cardinal Alexandrin, la reine de Navarre accompagnée de Loüis de Naſſau, parut à la Cour avec un grand cortége. On parla auſſi-tôt du mariage de Marguerite de Valois avec le prince de Navarre, qui arriva peu de tems après avec le Prince de Condé ſon couſin germain, le comte de la Rochefoucaud, & quantité d'autres Seigneurs & de Gentilshommes. Les articles du contrat furent arrêtés le onze d'Avril. Le Roi donna en dot à ſa ſœur trois cens mille écus d'or, l'écu évalué à cinquante-quatre ſols.

Traité entre la France & l'Angleterre.

Huit jours après, le traité d'alliance avec la reine d'Angleterre fut ſigné à Blois par François de Monmorency, René de Birague, Sebaſtien de l'Aubeſpine évêque de Limoge, & Paul de Foix pour la France ; par Thomas Smith & François Heuwick de Valſingham pour l'Angleterre. Les conditions étoient que les deux parties ſe donneroient réciproquement du ſécours contre tous leurs ennemis quels qu'ils fuſſent. Le ſecours fut déterminé à huit vaiſſeaux bien équipés, ſur leſquels on embarqueroit douze cens ſoldats, & des vivres pour deux mois, & à ſix mille hommes de pied, à condition pourtant que ſi la Reine aimoit mieux trois mille chevaux, on les lui donneroit : Que le commerce ſeroit libre entre les deux nations, & que les Anglois joüiroient en France des mêmes priviléges dont ils joüiſſent à Bruge, à Anvers, & à Berghen en Norwege : Qu'on ne les inquiéteroit point

ſur leur religion : Que le Roi & la Reine travailleroient de concert à pacifier l'Ecoſſe, & que les Anglois rendroient dans le terme de quarante jours ce qu'ils avoient pris ſur les Ecoſſois.

Le Roi jura quelque tems après l'obſervation du traité, en préſence d'Edoüard Clinton Amiral d'Angleterre, que la Reine envoya en France pour cette ratification ; & la Reine d'Angleterre en fit autant à Weſtminſter le quinziéme de Juin en préſence de François de Monmorency, de Paul de Foix, & de Bertrand de Salignac, de la Mothe-Fenelon ambaſſadeur de France à Londres. Le lendemain Eliſabeth donna à François de Monmorency l'Ordre de ſaint George ou de la Jartiere, comme une marque de ſa conſidération pour la mémoire du Connetable de Monmorency ſon pére, qui avoit reçû le même honneur de Henri VIII. On parla enſuite d'adoucir la priſon de Marie Stuart, & on propoſa un armiſtice en Ecoſſe, en attendant que les Etats du Royaume puſſent trouver quelque moyen de finir les troubles : & que s'ils ne pouvoient pas s'aſſembler librement en Ecoſſe, on feroit venir leurs Députés à Londres, où ils tiendroient leurs ſéances en preſence des Commiſſaires François & Anglois nommés par les deux Cours. On répondit à cette propoſition, qu'en conſidération du roi de France, on avoit traité Marie avec beaucoup plus de bonté qu'elle ne méritoit, & qu'on le feroit encore à l'avenir, quoique le Parlement fût convaincu que la ſûreté de la Reine & de l'Etat dépendoient de la rigueur dont on uſeroit à ſon égard: Qu'on avoit déja travaillé ſérieuſement à rétablir l'union & la paix en Ecoſſe: Que Drury & du Croq Ambaſſadeur de France étoient allés dans le Païs pour travailler à tout pacifier: mais que Guillaume Kirkadey baron de Grangy, qui étoit maître de la citadelle d'Edimbourg, n'avoit voulu écouter aucune propoſition, ſe flattant apparemment de recevoir du ſecours de France, ou des Païs-bas ; quoique les chefs du parti des Hamiltons, comme le comte de Huntley & d'Arbroth pour ſon pére, ſe fuſſent engagés par écrit à obſerver la paix avec Eliſabeth, & que toute la Nobleſſe du parti de Marie eût juré la même choſe. On ſe ſépara avec de grandes marques d'amitié de part & d'autre.

Il n'y avoit preſque plus aucune eſpérance de réüſſir dans la

CHARLE IX. 1572.

négociation du mariage avec le duc d'Anjou, que Monmorency avoit ordre de remettre ſur le tapis, tant par les nouvelles difficultés qui s'y rencontrérent, que parce que le duc d'Anjou demandoit pour préliminaire que la religion Catholique fût rétablie en Angleterre. Mais la Mothe-Fenelon quelque tems après propoſa le duc d'Alençon cadet du duc d'Anjou, ſuivant les ordres de la Reine mére, femme inquiéte ſur l'avenir, qui en procurant des Royaumes à tous ſes enfans par des alliances, vouloit éviter le triſte préſage de ſe ſuccéder les uns aux autres dans celui de France. Mais on donna depuis une autre interprétation à cette démarche ; & on dit que Catherine qui penſoit deſlors à ce qui s'exécuta dans la ſuite dans Paris, avoit envie par cette marque d'amitié ſi éclatante, d'engager Eliſabeth à n'être plus à l'avenir ſi diſpoſée à ſecourir les Proteſtans. Lorſqu'on parla de ce mariage à Kenelwort deux jours avant le maſſacre de Paris, la Reine s'en excuſa avec modeſtie, alléguant, outre la diverſité de religion, l'inégalité d'âge ; car le duc d'Alençon n'avoit que dix-ſept ans, & Eliſabeth en avoit plus de trente-huit : cependant elle promit d'y penſer avec plus de loiſir.

Mais ſoit que la propoſition de la Reine mére fût ſérieuſe, ou ſeulement l'effet de ſa politique, il eſt certain que le duc d'Alençon depuis ce tems-là ne ceſſa point de ſolliciter vivement Eliſabeth d'y conſentir : & l'amitié de la Reine que cet empreſſement lui acquit, ne lui ſervit pas peu dans les affaires qu'il eut depuis en Flandre.

Mort funeſte de Percy comte de Northumberland.

Dès le mois de Juin précédent Thomas de Percy comte de Northumberland, qui avoit été envoyé en priſon ſur le lac Levin, comme on l'a dit ci-devant, fut livré pour de l'argent, à ce qu'on diſoit, à Mylord Hunſdon gouverneur de Barwick, qui lui fit couper la tête à Yorck. Ce fut Morton qui le vendit, pour récompenſe des grands ſervices que ce Seigneur lui avoit rendus du tems qu'il étoit exilé en Angleterre. Ainſi les deux plus grands Seigneurs d'Angleterre Norfolck & Percy, périrent tous deux la même année par le même genre de ſupplice. Une mort tranquille & naturelle emporta encore Guillaume Pouvel marquis de Winchester, & Edoüard Stanley comte de Derby. Le premier, grand tréſorier d'Angleterre, avoit paſſé par les premiéres charges de l'Etat

l'Etat pendant le cours d'une très-longue vie : car il avoit quatre-vingt dix-ſept ans quand il mourut ; & ſa réputation dans ſes différens emplois avoit toûjours été hors de toute atteinte. Il eut la ſatisfaction avant ſa mort de compter cent trois enfans ſortis de lui. Celui qui lui ſuccéda dans ſa charge fut Cecil baron de Burghley qui après l'avoir exercée longtems avec beaucoup d'intégrité, eut le bonheur aſſez rare de la laiſſer à ſon fils. Stanley étoit un homme aimable, d'une douceur & d'une générosité qui ont rendu ſa mémoire précieuſe à tous ceux qui ont été en liaiſon avec lui. Je ne dois pas oublier le chevalier Guillaume Petré d'Exceſter, homme ſavant & d'une grande prudence, qui fut employé dans les ambaſſades les plus importantes, ſous Henri VIII. Edoüard VI. Marie & Eliſabeth. Les grandes richeſſes qu'il avoit acquiſes pendant une vie longue & laborieuſe lui attirérent de l'envie: pour la diminuer par le bon uſage de ces biens, il donna un gros revenu au collége d'Exceſter, établi à Oxford.

J'ajoûterai encore ſur l'Angleterre quelques faits ſinguliers & preſque domeſtiques. La Reine qui avoit joüi juſqu'alors d'une très-bonne ſanté eut quelques accès de fiévre à Hamptoncour. Elle ne fut pas plûtôt guerie qu'elle fit faire de nouvelles fortifications à Porſtmouth, le port le plus conſidérable de toute l'Angleterre : elle augmenta le nombre des vaiſſeaux dont ſa flote étoit compoſée : elle ordonna de nouvelles levées dans tous les comtés d'Angleterre ; & pour ſe préparer à la guerre au milieu de la paix, elle voulut qu'on accoutumât la jeuneſſe à manier les armes. Elle rendit très-fidélement à ſes ſujets l'argent qu'elle avoit emprunté dans ſes beſoins. Cet acte de juſtice qu'on pouvoit regarder comme une grace, fut ſuivi d'un nouveau bienfait : j'entends la publication d'un Edit qui ordonnoit de pourſuivre ſuivant les loix anciennes, les Seigneurs qui ſe faiſoient plus de vaſſaux qu'ils n'en devoient avoir: parce que ces vaſſaux ſoutenus de la protection des Seigneurs auſquels ils s'attachoient, s'exemptoient des charges de la République, entretenoient des factions dans le Royaume, & en violoient impunément les loix. A cet Edit ſi ſalutaire elle en joignit un autre qui ne fit pas moins de plaiſir au peuple, & qui réduiſit à des bornes très-étroites l'autorité exceſſive d'une eſpéce d'hommes également

CHARLE IX.

1572.

Troubles d'Irlande.

intéressés & avides, qui cherchant à satisfaire leur avarice, sous prétexte de rechercher les droits du Roi, commettoient mille injustices, sur-tout contre les Ecclésiastiques.

Il y eut en Irlande quelques mouvemens de peu de conséquence. Les enfans que le comte Richard de Bourg avoit eus en grand nombre de plusieurs femmes, se soulevérent contre la dureté du gouvernement de Fitton dans la Province de Connaugh. Ils passérent donc la riviére de Sére, entrérent dans la partie Occidentale de Myh, ravagérent cruellement tout le plat païs, & firent un grand butin. Le pére qui étoit un vieillard vénérable, n'ayant pû les ramener par ses avis, alla trouver le Viceroi, auquel il se plaignit de la cruauté de Fitton. En conséquence la Reine révoqua ce gouverneur, & lui donna la charge de Trésorier de l'Isle; après quoi les enfans de Richard allérent faire leur soumission au Viceroi, suivant la parole que leur pére en avoit donnée.

Dans ce même tems les Omores, naturellement portés à la sédition, ayant commencé à remuer, furent déclarés coupables de haute trahison suivant le conseil du comte de Kildar; & cette sévérité les fit aussitôt rentrer dans le devoir. Comme on cherchoit à rémédier efficacement aux troubles qui renaissoient chaque jour dans cette isle, Thomas Smith homme savant & d'une expérience consommée, proposa à la Reine Thomas son fils bâtard, car il n'en avoit pas de légitime, pour le mettre à la tête d'une colonie qu'on enverroit dans la presque-Isle d'Irlande sur la côte orientale d'Ulster, afin d'aprivoiser ces peuples féroces par le commerce qu'ils auroient avec ces nouveaux habitans: Qu'il falloit en même tems lui donner un corps de bonnes troupes capable de les contenir dans l'obéïssance, & de réprimer les courses continuelles des rebelles. Mais la mort de Thomas qui fut surpris & tué par la trahison de Neal Brian, fit échoüer cette affaire.

Ambassade de Schomberg en Allemagne.

Mais revenons à notre continent & aux affaires de France. Gaspard de Schomberg fut envoyé en Allemagne pour faire avec les princes de l'Empire une ligue presque semblable à celle que l'on venoit de conclure avec l'Angleterre, mais offensive, & défensive. Il avoit ordre de demander que le

commandement des troupes Allemandes fût donné à Jean Casimir fils de l'électeur Palatin; & le Roi assigna en même tems à Christophle second fils de l'Electeur, une pension proportionnée à son rang & à sa naissance. Jean Galéas Fregose fut envoyé vers le duc de Florence qui avoit quelque inquiétude pour Sienne, à laquelle il croyoit que les Espagnols en vouloient. Fregose étoit chargé de lui demander une somme d'argent à empruter pour faire la guerre à l'Espagne.

Toutes ces marques d'amitié & de confiance que le Roi donnoit aux Protestans avoient tellement rassuré Coligny, qu'il étoit le premier à détruire les soupçons de ses amis qui montroient quelque défiance, & qui croyoient entrevoir parmi tant de beaux dehors, une envie secrette de leur nuire : il les encourageoit, & les remplissoit d'espérance pour l'avenir. Mais Philippe Strozzi, le baron de la Garde, & C. Rouhaud de Landereau ayant été envoyés en Saintonge pour armer des vaisseaux, les uns destinés, disoit-on, pour une descente en Flandre, & les autres pour aller faire des courses dans les indes Occidentales ; les Rochelois qui craignoient ce qui arriva en effet, envoyérent plusieurs couriers à Coligny pour l'avertir de songer à sa sûreté & à celle de ses amis, & de ne point se laisser prendre aux belles paroles & aux vaines promesses de la Cour. Ce Seigneur au contraire tâchoit de dissiper leurs soupçons, interprétoit tout en bonne part, & il disoit que dans la situation presente des affaires, il devoit beaucoup plus espérer de la bienveillance du Roi, qu'il n'avoit à craindre de sa colére : Que tous les bruits qui couroient là-dessus n'étoient que des artifices des ennemis de la tranquillité du Royaume, qui cherchoient à donner de la défiance aux Protestans, afin de les engager à quelque démarche capable de leur attirer l'indignation du Roi, & de les rendre indignes de ses bontés : Qu'ils devoient fermer l'oreille à ces discours de gens mal intentionnés, & abandonner leurs personnes & leurs biens à la providence divine, & à la bonté singuliére de leur Roi. Pour donner encore plus de poids à ce qu'il leur disoit, il leur conseilla de rendre avant le tems marqué les villes de sûreté qui leur avoient été données par le dernier Edit, ce qui fut exécuté suivant son avis. Le Roi prit de là occasion d'envoyer à toutes les cours du Royaume

Avis donnés à Coligny.

CHARLE IX.

1572.

des lettres patentes, où après avoir loüé la fidélité des Princes & des Seigneurs du parti Protestant, il enjoignoit à tous ses Parlemens de faire exécuter ponctuellement l'Edit qu'il avoit donné en faveur de ceux de cette religion.

Synode de Nîmes.

Au commencement de Mai, le Synode indiqué à Nîmes dès l'année précédente, se tint dans cette ville; & il s'y trouva un grand nombre de Ministres. Théodore de Beze s'y rendit par Valence en Dauphiné, & y présida. On y fit plusieurs réglemens pour le rétablissement de la discipline énervée par la licence des derniéres guerres, & pour donner une forme à leur Clergé. Ce qui étoit resté indécis au dernier Synode, fut encore déterminé dans celui-ci de l'avis de toute l'assemblée.

Arrivée de la Reine de Navarre à Paris & sa mort.

La reine de Navarre partit le quinze Mai de Blois pour se rendre à Paris, afin d'y préparer tout ce qui seroit nécessaire pour la cérémonie du mariage. Elle se logea dans la maison de Jean Guillart évêque de Chartres, qui s'étoit déclaré ouvertement pour la religion Protestante, depuis qu'il avoit été condamné à Rome avec quelques autres Prélats, soupçonnés comme lui de donner dans les nouvelles opinions. Cette princesse ayant demeuré quelques jours dans la ville occupée à ses affaires, fut attaquée le quatriéme de Juin d'une fiévre continuë qui l'emporta le cinquiéme jour dans la quarante-quatriéme année de son âge.

On remarqua toûjours dans cette Princesse beaucoup d'esprit & de courage. Très-attachée à sa religion, elle n'épargna ni travaux, ni dépenses pour la défendre : elle avoit une intrépidité audessus de son sexe: il n'y eut point de péril qu'elle ne méprisât, pour rendre service à la cause qu'elle avoit embrassée. Outre les grandes guerres qu'elle soûtint avec des frais immenses, elle eut soin d'envoyer dans la Biscaye, dépendante du royaume de Navarre, des Ministres qui avoient appris la langue basque, afin d'instruire ces peuples. Elle fit plus : quoique cette langue soit entenduë de très-peu de personnes, & qu'on crût communément qu'il n'étoit pas possible de l'écrire, elle vint à bout de faire traduire en Basque le nouveau testament, le catéchisme, & les priéres qui sont en usage à Geneve; & elle fit imprimer ces ouvrages à la Rochelle en très-beau caractére, afin de les répandre dans le païs. Avant

que de mourir, elle fit son testament, où après avoir recommandé son ame à Dieu; elle déclare qu'elle veut être enterrée sans aucune cérémonie dans le tombeau de Henri d'Albret son pere. Elle recommande très-instamment à Henri son fils d'aimer la piété, de persévérer dans la foi dans laquelle il avoit été élevé, & d'y demeurer si fort attaché, que jamais l'ambition, les plaisirs & la volupté ne soient capables de l'en séparer. Elle le prie de faire observer soigneusement les constitutions qu'elle a publiées là-dessus dans le Bearn, & dans la basse-Navarre; de chasser de sa maison tous ces mauvais esprits qui pensent mal de la divinité; d'éloigner les flateurs & tous ceux qui vivent dans la débauche; de garder les gens de bien qui menent une vie innocente, entre autres Beauvoir, Francour, & de Bethut; d'avoir grand soin de sa sœur Catherine; de la traiter avec douceur & avec tendresse; de la faire élever en Bearn dans la même école de piété, où il a été instruit; & de la marier quand elle sera en âge, à quelque Prince de sa qualité & de sa religion; d'aimer le prince de Condé son cousin germain, comme s'il étoit son frére, & le prince de Conty de même; & de travailler à maintenir pour la gloire de Dieu l'union étroite qui a toûjours été entre eux & Coligny. Après tous ces avis, elle instituë son fils son héritier; & elle prie le Roi, la Reine mére, les ducs d'Anjou & d'Alençon freres du Roi, de prendre sous leur protection le Prince son fils & Catherine sa fille, & de leur laisser le libre exercice de leur religion; enfin elle nomme pour exécuteurs testamentaires le cardinal Charle de Bourbon oncle de ses enfans & Coligny.

Cette mort inopinée donna lieu à bien des discours. Les uns la croyoient de mauvais augure, & jugeoient que le mariage qu'on alloit faire, étant en quelque sorte précédé des flambeaux funébres, ne seroit pas heureux. D'autres publioient que cette Reine avoit été empoisonnée par l'odeur d'une paire de gans, qui lui avoit été venduë par un parfumeur Milanois nommé René, homme scélérat, qu'on avoit suborné pour faire ce coup. Cependant son corps ayant été ouvert, on n'y trouva point de marque de poison, mais seulement au côté gauche un abscès qu'on attribuoit à quelques efforts, & aux fatigues qu'elle avoit souffertes. Les médecins soutenoient que c'étoit-là ce

CHARLE IX. 1572.

qui l'avoit fait mourir, & il y eut même un écrit publié sur sur ce sujet. Il est vrai qu'on ne lui ouvrit point le cerveau, quoique le Roi l'eût commandé très-expressément.

Le Roi qui parut fort affligé de sa mort, prit le deuil, & toute la Cour à son exemple, tant pour marque de la douleur publique, que par la crainte que cet accident n'apportât quelque retardement au projet (1), dont les préparatifs avançoient de jour en jour.

Mons surpris par Nassau.

Pendant que l'affaire de la guerre de Flandre se négocioit avec chaleur, on reçut la nouvelle que Louis de Nassau avoit surpris Mons en Hainaut. Nous rapporterons dans la suite le détail de cet événement, qui fut regardé de tout le monde comme un commencement heureux, & qui promettoit de grands avantages pour l'avenir. Coligny pressoit vivement le Roi de ne pas laisser échaper une si belle occasion, & de déclarer au plûtôt la guerre à l'Espagne, parce qu'il sentoit bien que tant qu'on ne feroit la guerre qu'à la dérobée & sous main, on ne la pousseroit pas avec la vigueur nécessaire pour réüssir ; & que d'ailleurs la Noblesse, quoique fort portée à servir contre les Espagnols, refuseroit d'agir si la guerre n'étoit pas déclarée ; de crainte que s'ils venoient par malheur à tomber entre les mains de cette nation cruelle & barbare, elle ne les traitât, non comme des prisonniers de guerre, mais comme des déserteurs & des brigands sans aveu.

Coligny propose la conquête de la Flandre.

Le Roi n'avoit rien à répliquer à ces raisons. Ce Prince avoit donné parole d'entreprendre cette guerre ; il vouloit d'ailleurs qu'on crût qu'il étoit toûjours dans la même disposition, afin de mieux cacher ses desseins secrets. Ainsi il étoit très-embarrassé. Il n'osoit rejetter le conseil de Coligny, de peur que ce Seigneur n'entrât dans quelque défiance ; d'un autre côté il ne vouloit pas s'avancer jusqu'à déclarer une guerre, qu'il n'avoit aucune envie d'entreprendre ; il ne cherchoit qu'à gagner du tems. Dans cette vûë il dit à Coligny qu'il étoit toûjours dans la même résolution ; mais qu'il souhaitoit fort que son Conseil fût de même avis, afin de ne se pas charger seul de l'événement. Il pria donc Coligny de mettre par écrit ce qu'il pensoit sur cette affaire, afin qu'après que son mémoire auroit été lu & examiné dans le Conseil,

(1) Le massacre de la S. Barthelemy.

on pût commencer cette grande affaire avec toute la maturité & toutes les précautions qu'elle demandoit. Coligny obéït, & remit au Roi ce qui suit.

Ecrit de Coligny sur l'avantage de la guerre contre l'Espagne.

» Sire, ceux qui jugent du renversement prochain des » Royaumes & des Républiques par les signes extérieurs qui » précédent ces événemens, par le mauvais gouvernement, » & par les dangers, dont les divisions d'un Etat sont toûjours » suivies, voyant depuis quelques années la France troublée » par des animosités domestiques, embrasée de toutes parts » par le feu de la guerre civile, livrée à tous les désordres » que le mépris de la magistrature & des loix entraîne avec » lui, ne doutoient pas que ce Royaume autrefois si floris» sant, ne fût bientôt détruit de fond en comble, ou du moins » cruellement déchiré, si Dieu par sa bonté ne nous accor» doit promptement la paix. Il nous l'a donnée enfin cette » paix si nécessaire : & puisque tout est tranquille aujourd'hui, » & qu'on a lieu d'esperer que la France revenuë d'une ma» ladie, qui paroissoit mortelle, va recouvrer ses forces & sa » dignité ; il faut bien prendre garde qu'une rechute ne la » plonge dans les maux, dont elle vient de sortir. Ces maux » sont nos divisions domestiques, & rien n'est plus avanta» geux pour éviter la guerre dans un Etat, que de la porter » au dehors. Les plus sages politiques ont toûjours crû qu'il » falloit qu'un peuple belliqueux eût un ennemi étranger, sans » quoi il tourneroit ses armes contre lui-même. Le caractére » du François est de quitter avec peine les armes, qu'il tient » une fois dans ses mains, & de les tourner contre ses propres » concitoyens, lorsqu'il ne peut pas s'en servir contre les en» nemis du dehors. Les Italiens, les Allemands & les Suisses » retournent chez eux, quand la paix est faite : le François qui » hait sa maison, le repos & tous les arts, ou va chercher » la guerre dans les païs éloignés ; ou s'il n'a aucune occa» sion de continuer ce métier, il s'occupe ordinairement à » voler & à piller les passans. Pour prévenir de bonne heure » un tel désordre, nous avons besoin d'une guerre étrangere, » qui soit juste, facile, avantageuse ; où l'utilité soit jointe à » l'honneur ; & où l'honneur soit suivi d'un avantage considé» rable, La guerre que je propose contre le roi d'Espagne est » de cette espèce : car si vous regardez les injures que vous

CHARLE IX. 1572.

» avez reçûës de ce Prince pendant votre minorité, ou de» puis que vous avez été engagé dans une guerre intestine, » peut-on douter que la guerre que vous lui ferez ne soit » juste? Ce Prince avide du bien d'autrui, ne vous a-t'il pas » dépoüillé de plusieurs provinces voisines de la France, qui » ont appartenu à vos ayeux? mais ce n'étoit pas assez pour » lui; il a persécuté vos sujets avec fureur jusque dans les » indes Occidentales: il les a massacrés dans la Floride avec » une barbarie qui n'a point d'exemple; non content de ces » cruautés, il leur a imposé la nécessité d'en tirer vengeance, » par le trophée superbe qu'il en dressa à la honte du nom » François. Ainsi après avoir ôté la vie & les biens à vos peu» ples, il a voulu deshonorer notre nation, & attenter à la » dignité Royale de Votre Majesté. C'est dans cette vûë qu'à » force de solliciter l'empereur Maximilien son parent, il est » venu à bout de faire refuser en cette cour à vos Ambassa» deurs la préséance qui leur est dûë. Il a si bien pris son » tems, qu'il vous a disputé la même prérogative à Rome au» près du Pape, dont les prédécesseurs ont reçû tant de » bienfaits des vôtres. Depuis peu encore, n'a-t'il pas fait » courir le bruit qu'Alfonse Carreto marquis de Final, en» nuyé des longueurs qu'il essuyoit à la cour de l'Empereur » par les intrigues des Espagnols, avoit pris la résolution de » se jetter entre les bras de V. M.? & pourquoi? pour avoir » un prétexte d'employer contre l'Italie des troupes Ita» liennes destinées contre les Turcs, & de s'emparer de » Final en pleine paix, sans avoir aucune raison pour l'at» taquer. Après avoir donné tant de marques de la haine qu'il » porte à V. M. quel autre parti peut-on prendre que » de poursuivre à main armée la vengeance de tous les ou» trages qu'il fait depuis si long-tems à la France? La guerre » que nous lui déclarerons ne le rendra pas notre ennemi, il » l'a toûjours été. Mais il est votre frére, & il vous est uni » par une double parenté: c'est par-là même que l'injure est » plus criante, & plus atroce, puisqu'elle vous est faite par » un homme qui vous étant attaché par tant de liens, devoit » naturellement être votre ami.

» Mais gardez-vous, Sire, d'écouter ces gens qui viennent » vous dire que dans la premiére guerre civile le roi d'Espagne

vous

» vous a envoyé du ſecours : il a fait en cela comme un » homme qui voyant un furieux réſolu de ſe donner la mort » à lui-même, iroit lui préſenter un poignard. Qui eſt-ce » qui ne connoît pas l'artifice & l'eſprit fourbe des Eſpagnols? » afin d'être en repos chez eux, ils n'oublient rien pour allu- » mer & pour entretenir la guerre chez les étrangers, & en- » tre leurs voiſins. Tout leur but eſt d'être ſpectateurs de » leurs combats, juſqu'à ce que le vaincu vienne implorer » leur ſecours, ou que les deux partis ruinés l'un par l'autre, » ſoient contraints de ſe ſoûmettre à leur ennemi commun, » qui eſt aux aguets pour profiter de leur foibleſſe, & pour » triompher ſans combat. La guerre que nous projettons » eſt donc juſte. C'eſt à vous, Sire, à ne pas laiſſer échap- » per l'occaſion de la faire, de peur que votre droit ne ſe » preſcrive, & ne périſſe. Vous avez aujourd'hui la juſtice » de votre côté ; mais ſi vous différez trop long-tems à vous » la faire rendre, la guerre que vous entreprendrez dans la » ſuite, paroîtra plûtôt un effet de votre haine, qu'une juſte » vengeance des injures que vous aurez reçûës. Mais, dira- » t'on, votre cauſe paroîtra injuſte, parce que vous la pour- » ſuivez dans le tems que votre adverſaire eſt occupé contre » le Turc. Par quelle loi eſt-il donc défendu d'attaquer un » homme en juſtice, dans le tems qu'il plaide contre un » autre ? Mais enfin ſi en faveur de la guerre contre le Turc » entrepriſe pour la foi Chrétienne, nous devions être plus » religieux à entretenir la paix ; pourquoi l'Eſpagnol qui » veut l'exiger aujourd'hui de ſes voiſins, l'a-t'il ſi mal ob- » ſervée lui-même autrefois ? Pourquoi dans ce tems-ci, où » il ſeroit ſi néceſſaire qu'il l'obſervât pour la décharge de ſa » conſcience, & pour appaiſer la colére de Dieu, ne l'obſer- » ve-t'il pas à notre égard ? Pourquoi garde-t'il des provin- » ces qu'il a enlevées à vos ancêtres ? Pourquoi retient-il par » violence le royaume de Navarre, qu'il a envahi ſur des » Rois vos alliés ? Pourquoi la haine que l'on a pour les Turcs » doit-elle tourner à l'avantage d'un Prince, qui doit être » plus déteſté des Chrêtiens que le Turc même, par la rai- » ſon qu'un chien qui dévore un chien, eſt plus odieux qu'un » loup qui exerce la même violence ?

» N'examinons donc plus ſi nous pouvons déclarer la guerre

CHARLE IX. 1572.

» à Philippe, voyons comment nous la lui pouvons faire
» Mais, Sire, vous la devez regarder comme déja déclarée,
» & c'eſt ainſi que Philippe en juge. Il vous compte autant
» pour ſon ennemi, que ſi vous marchiez contre lui à la tête
» d'une armée, enſeignes déployées : c'eſt le ſens qu'il donne
» au bon accüeil que V. M. a fait à Loüis de Naſſau, & aux
» autres Seigneurs de ſon parti. Il ſçait que depuis la priſe de
» Mons, Genlis a été en négociation avec V. M. Il ſçait qu'il
» eſt ſur la frontiére, ſi ce n'eſt pas par vos ordres, au moins
» de votre connoiſſance, & qu'il y léve des troupes pour ſe-
» courir les places que les Eſpagnols aſſiégent ; & il croit que
» vous l'attaquez en ſecret, parce que vous n'oſeriez l'atta-
» quer ouvertement : car à l'égard de l'Eſpagnol, lui mon-
» trer une épée, ou la lui enfoncer dans le cœur, l'offenſe
» eſt égale. Il n'eſt donc plus queſtion de délibérer ſi on dé-
» clarera la guerre, puiſque cette déclaration eſt faite : &
» non ſeulement cette guerre eſt juſte, mais il eſt abſolument
» néceſſaire de la commencer ſans délai, & à viſage décou-
» vert. Remercions Dieu ſeulement de ce que cette guerre
» eſt auſſi facile à ſoûtenir, qu'elle eſt néceſſaire à entre-
» prendre.

» La paix qui réünit toutes vos forces & les augmente,
» ruine & diviſe celles de votre ennemi. Soyez perſuadé,
» Sire, que c'eſt ici une guerre qui ſe fait avec le fer, & non
» avec l'or ; avec des ſoldats, & non avec de l'argent ; & que
» la force de vos troupes conſiſte en ce qu'elles ſont chez vous
» & ſous votre main, & que vous pouvez compter ſur l'ami-
» tié de vos alliés. Voilà deux points en quoi Philippe vous
» eſt de beaucoup inférieur. Aujourd'hui toute la France eſt
» aguerrie ; & ce peuple qui friſſonnoit autrefois au premier
» coup de tambour, maintenant ſaute de joye dès qu'il l'en-
» tend, & court donner ſon nom. Une infinité d'hommes
» qui n'ont ſervi dans les guerres paſſées que comme ſimples
» ſoldats, ſont aujourd'hui en état de commander, après les
» preuves qu'ils ont données de leur valeur. Les villes, les
» bourgs ſont exercés au maniement des armes ; & il ne
» faut pas craindre que les factions allumées par les différends
» ſur la Réligion, & qui ne ſont pas encore éteintes, empê-
» chent le ſoldat d'obéïr à ſes Commandans. Il peut bien

» rester encore quelque semence de division entre les chefs
» des partis ; mais entre les simples soldats, il n'y en reste
» aucun vestige ; la paix a tout dissipé. On en a une belle
» preuve dans ce qui arriva il y a neuf ans ; la paix ne fut pas
» plûtôt concluë, que les soldats des deux réligions se por-
» térent avec une ardeur égale à reprendre le Havre ; jamais
» il n'y eut plus d'union : ainsi il doit passer pour indubitable
» que dès que l'autorité royale paroîtra, tout le monde
» se portera avec joïe à remplir son devoir : dès que le pre-
» mier aura fait un pas en avant, le second ne balancera pas
» à le suivre ; & l'expérience fera voir combien il y a plus à
» compter sur les troupes de l'Etat que sur les étrangéres. Le
» soldat de la nation obéït à son Roi comme à son pére ;
» l'étranger au contraire obéït comme un serviteur à son
» maître, comme un mercenaire à celui qui le paye. Le pre-
» mier combat pour sa patrie & pour la gloire de la nation ;
» il s'imagine que son Prince est spectateur de ses actions & de
» son courage, & il se porte à bien faire tant par l'espérance
» de la gloire & de la récompense, que par la crainte du
» châtiment ; au lieu que l'étranger en suivant votre camp,
» n'a en vûë que le pillage & sa solde ; sans cela il se mutine
» & ne veut pas combattre ; & si l'or le fait marcher, le fer
» des ennemis & la présence du péril le fait reculer. Ajoûtez
» encore que le soldat étranger desole les campagnes ; le feu,
» le butin, le pillage & les ravages ne lui coutent rien ; mais
» le soldat du païs est arrêté par l'amour de la patrie, & fait
» rarement ces cruautés, dont le récit même fait horreur.

» Je supplie V. M. de s'arrêter ici un moment, & de se
» souvenir de cet heureux tems, où la France paisible &
» exempte de discordes intestines, faisoit la guerre sur la
» frontiére. Vos ancêtres ont souvent eu la guerre avec les
» Italiens, les Allemans, les Espagnols & les Anglois, &
» quelquefois même avec la plûpart de ces nations tout à la
» fois. Le peuple qui étoit dans le cœur du Royaume & dans
» les villes, n'étant point accoûtumé aux armes, trembloit
» au premier bruit de guerre ; cependant nos Rois, soûtenus
» de leur noblesse seule, & de quelques Régimens qu'ils
» entretenoient en tems de paix pour la sûreté des frontiéres,
» ont non-seulement arrêté les efforts de tant d'ennemis ;

CHARLE IX. 1572.

» mais les ont repoussés avec perte au-delà des limites de ce » Royaume ; ils ont forcé leurs places, & remporté sur eux » des dépoüilles considérables. Aujourd'hui que les mal- » heurs publics ont accoûtumé les François aux siéges, aux » attaques, aux batailles ; quels ennemis sont assez puissants » pour triompher d'eux ? les Espagnols ? Je ne nie pas qu'ils » ne soient braves ; mais leur nombre n'est pas grand ; leurs » villes ne sont point peuplées ; & l'on assure que Charle » Quint n'a jamais pû rassembler dans son camp plus de sept » mille hommes de pied, & huit cens chevaux. La noblesse » d'Espagne, qui suivant ses priviléges confirmés par des » traités, ne doit le service au Roi que pour la défense des » provinces Espagnoles, passe rarement les Pyrénées : & si » l'on fait des levées en Espagne au-dessus du nombre que je » viens de dire, elles ne sont composées que de païsans, & » de milices qui n'ont jamais manié d'armes ; d'hommes en » un mot, tels que le duc de Medina-Celi en a amenés de- » quis peu en Flandre, & qui furent tous taillés en piéces au » premier combat où ils se trouvérent. La méthode des » Espagnols est de réduire en gouvernement militaire tous » les païs soûmis à leur Roi ; de bâtir grand nombre de for- » teresses, d'y mettre de grosses garnisons, & par conséquent » de diviser extrêmement leurs forces ; d'en avoir en Sicile, » en Afrique, dans le royaume de Naples, dans le Milanez » & en Flandre : dans la frontiére seule qui borde la France » ils ont vingt-sept garnisons qu'ils sont obligés d'entretenir » à grands frais. Faites encore réflexion, Sire, combien la » guerre du Turc occupe d'Espagnols ; combien il en périt » tous les jours par les combats de mer, par les maladies, » & par mille autres accidens.

» Mais la derniére victoire qu'ils viennent de gagner fait » peur à bien des gens, qui s'imaginent qu'elle a considéra- » blement augmenté la puissance de l'Espagne. C'est juger » bien mal des choses, que de s'imaginer qu'un ennemi aussi » puissant que le Turc, & qui a tant gagné de batailles, soit » hors d'état d'agir, parce qu'il vient d'en perdre une. On » doit plûtôt craindre qu'il ne revienne avec des forces plus » nombreuses ; car c'est ce qu'on voit presque toûjours dans » les grands Empires ; après un échec considérable, ils

» mettent ſur pied des armées plus nombreuſes, pour ſoûte-
» nir leur réputation & venger leur défaite. Mais quelle eſt
» donc la perte du Turc ? N'eſt-il pas toûjours maître de
» Chipre ? Les Venitiens ont-ils quelque eſpérance de la re-
» couvrer ? Si le Turc remet une flote en mer, comme il y
» a apparence, combien croïez-vous que cette victoire coû-
» tera au Roi d'Eſpagne ? Il faut pour la ſoûtenir qu'il dépeu-
» ple d'hommes ſes villes & ſes campagnes déja fort déſertes ;
» & tout l'argent des Indes ſuffira à peine aux frais de cette
» guerre. Jettez maintenant les yeux ſur les Païs-bas ; les
» levées que l'Eſpagne y faiſoit autrefois, alloient à trois
» mille chevaux : aujourd'hui que la guerre civile a ſoûlevé
» une partie de la nobleſſe, & fait périr l'autre, ils ont peine
» à en trouver mille. Pour les provinces révoltées, plus le
» duc d'Albe y fait de conquêtes, plus il affoiblit ſon armée :
» chaque bicoque qu'il prend demande une garniſon com-
» poſée des plus fidéles de ſes ſoldats : ainſi plus il force
» de villes & de citadelles, plus le nombre de ſes combat-
» tans diminuë ; au lieu qu'il ſemble que la victoire devroit
» l'augmenter.

» Si l'on m'objecte que Philippe eſt plus puiſſant par mer,
» que les François ; je répondrai que nous n'allons pas lui
» faire la guerre dans les mers d'Italie, où je conviens qu'il
» a une flote nombreuſe ; mais ſur l'Ocean, où l'on ne com-
» bat pas avec des galéres, mais avec des vaiſſeaux ronds &
» de haut bord, & où par conſéquent les Eſpagnols n'ont
» ni les mêmes forces, ni la même expérience que ſur la Me-
» diteranée. Y a-t'il quelqu'un qui doute que les Anglois,
» les Ecoſſois, les Flamans & les Hollandois ne ſoient infi-
» niment au-deſſus d'eux dans la marine de l'Ocean ? Mais
» s'il alloit tourner contre la Provence les forces qu'il deſtine
» contre le Turc ? je crois qu'il n'y réüſſiroit pas mieux
» que Charle-Quint ſon pere. Voilà les troupes, la puiſſance,
» les forces, que Philippe peut tirer de ſes Etats. Examinons
» maintenant ce qu'il peut attendre de ſes amis & de ſes
» alliés.

» Depuis que la nation Eſpagnole, peu connuë autrefois
» parce qu'elle étoit diviſée en pluſieurs Etats, a commencé
» à ſe faire quelque nom, par l'union que Ferdinand & Iſabelle

CHARLE IX. 1572.

» firent de toutes ſes parties, & plus encore par la puiſſance
» de la maiſon d'Autriche, qui y joignit l'Allemagne, la
» Flandre & l'Italie; nos malheurs & nos défaites ſont venus
» non des forces & de l'habileté des Eſpagnols, mais de la
» puiſſance de tant de nations réünies ſous un même Chef.
» Si l'on veut bien examiner les choſes, on verra que quand
» nous avons perdu des batailles, les Eſpagnols ne compo-
» ſoient pas le quart des armées que nous avions à combat-
» tre, & que les Anglois en ont toûjours fait la principale
» force : Car ces inſulaires, nos ennemis de tous tems, li-
» gués encore contre nous avec la Flandre par une ancienne
» alliance, & renouvellée pluſieurs fois avec la maiſon de
» Bourgogne, étoient toûjours prêts à ſe joindre à ceux qui
» nous faiſoient la guerre. Aujourd'hui la face des choſes eſt
» bien changée; les eſprits des Flamans ſont entiérement
» aliénés des Eſpagnols, & les Anglois à qui la proximité de
» la Zelande & de la Hollande eſt ſi avantageuſe, favoriſent
» ſous main la révolte de ces Provinces, & ſe détachent peu
» à peu de l'amitié des Eſpagnols : & quoiqu'ils ne leur aïent
» pas encore ouvertement déclaré la guerre, ils n'en ſont
» pas moins leurs ennemis : ainſi nous n'avons rien à crain-
» dre de ce côté là. A l'égard des Ecoſſois, outre l'alliance
» très-ancienne & très-inviolablement obſervée, qui ſubſiſte
» entre eux & nous, ils ſont encore attachés à votre Majeſté
» par une liaiſon nouvelle : auſſi dans toutes les guerres que
» vous avez euës à ſoûtenir contre l'Angleterre, la Flandre
» & l'Eſpagne liguées enſemble, l'Ecoſſe n'a jamais manqué
» d'accourir à votre ſecours. Mais aujourd'hui que les forces
» de ces trois nations ſont auſſi peu unies que leurs cœurs,
» & qu'il y a par conſéquent moins de péril à ſe déclarer pour
» nous; qui peut douter que les Ecoſſois ne ſoient toûjours
» animés du même zéle en notre faveur ? Mais ſuppoſons que
» le péril où ils ſe trouvent, & les factions qui régnent chez
» eux, ayent changé leurs diſpoſitions à notre égard, quel
» mal peuvent-ils faire à la France ? Déſunis & déchirés par
» l'ambition des Hamiltons, qui aſpirent à la Couronne,
» ils ſont bien moins en état de nous faire du mal, que d'en
» recevoir de nous. A l'égard de l'Allemagne, les diviſions,
» la différence de religion arrivée dans cet Empire, ont

» changé la diſpoſition des eſprits : la haine qu'ils portent
» aux Eſpagnols, & la mémoire encore récente du projet
» formé par Charle-Quint de réduire l'Empire en province,
» projet qui lui fut inſpiré par l'ambition des Eſpagnols, ont
» fait pancher leurs cœurs de notre côté : & il y a tout lieu
» de croire que l'Empereur régnant demeurera neutre entre
» ſes deux gendres. Mais quand on ſuppoſeroit qu'à cauſe du
» nom de la famille, & du grand nombre de liaiſons qui ſont
» entre lui & Philippe, il pancheroit plus pour lui que pour
» vous ; la guerre de Hongrie ne lui donnera-t'elle pas aſſez
» d'affaires ? Quel ſecours pourra-t'il donner à l'Eſpagne ?
» Quel mal pourra-t'il faire à votre Majeſté ? Quant aux prin-
» ces Eccléſiaſtiques, (1) ils ſont ſi foibles, & changent ſi
» ſouvent, qu'ils ne ſont guére en état d'aider l'Eſpagne.
» D'ailleurs l'amour de la patrie, & la crainte d'y voir des
» troubles, les rend peu ſenſibles aux intérêts de la religion,
» dont Philippe a toûjours grand ſoin de couvrir ſa cupidité.
» Pour les Suiſſes, il y a ſept cantons alliés de V. M. les trois
» ligues Griſes le ſont auſſi : à l'égard des autres, leur reli-
» gion ſuffit pour les rendre ennemis des Eſpagnols. Quant
» au Pape, je ſçais qu'il eſt entiérement pour Philippe ; mais
» il a aſſez d'affaires du côté des Turcs, & il n'a d'autre vûë
» que de tourner toutes les forces des confédérés contre
» l'Orient ; en ſorte que nous n'avons rien à craindre de ſa
» part. D'ailleurs le génie de la cour de Rome, comme tout
» le monde ſçait, n'eſt pas de ſe liguer avec un prince Chré-
» tien contre un autre ; mais de ſe rendre l'arbitre de leurs
» différens, & de chercher à profiter de leurs diviſions. Elle
» aime mieux cette neutralité, que de riſquer en ſe décla-
» rant, à partager les dangers & les pertes du vaincu. Quels
» ſecours peut attendre l'Eſpagne des Venitiens, puiſque
» nous les voïons aujourd'hui, après cette grande victoire
» dont on fait tant de bruit, plus ſemblables à des vaincus
» qu'à des vainqueurs, comme ils l'avoüent eux-mêmes ?
» D'ailleurs ils ſont tous les jours en diſpute avec les Eſpa-
» gnols ſur la maniére de faire la guerre ; & on ne doute pas
» qu'à la premiére occaſion ils ne renoncent à la ligue, non
» pour s'engager dans une guerre contre nous, mais pour

(1) Electeurs, Evêques & Abbés ſouverains en Allemagne.

CHARLE IX. 1572.

» vivre en paix avec leurs voisins, pour rétablir en Orient » leur commerce, qui est l'unique ressource de leur Etat, & » pour réparer par la paix les pertes que la prise de l'isle de » Chipre leur a causées. Comme on sçait encore que Jean » d'Autriche a résolu d'employer les forces destinées contre » l'Orient à attaquer l'Afrique, parce que cette guerre est » bien plus avantageuse à l'Espagne; il est certain que Venise » se retirera bien-tôt de la ligue.

» Si vous jettez maintenant les yeux sur tous les autres » princes d'Italie, vous verrez que Philippe n'a rien à espé- » rer d'eux : tout ce qu'ils peuvent épargner avec beaucoup » de peine sur leurs revenus, ils l'employent à regret à la » guerre contre le Turc, ou à la défense des côtes. Mais » voyons-les en détail. Le duc de Savoïe suivant les traités » doit être neutre; la nouvelle alliance qu'il vient de con- » tracter avec votre Majesté, & l'espérance du duché de » Milan, l'empêchera de rien entreprendre contre la France. » Le duc de Ferrare ennemi des Espagnols dans tous les tems, » se trouve aujourd'hui attaché à la France (1) d'une maniére » particuliére. Cosme duc de Toscane n'est lié au roi d'Espa- » gne, que par des devoirs extérieurs de politique; mais au » fond il ne l'aime point : il sçait combien les Espagnols sont » fachés de le voir en possession du petit état de Sienne; & » dans son cœur il est au désespoir que cette nation le tienne » lui & son duché dans une espéce d'entraves par les garnisons » qu'elle entretient dans les places de Piombino, de Porto- » Hercole, de Telamone & d'Orbitello. Guillaume duc de » Mantouë, malgré ses liaisons avec Philippe, s'excusera » aisément sur sa foiblesse, de prendre part à cette guerre : » D'ailleurs comme V. M. a auprès d'elle Loüis de Gonzague » duc de Nevers frére du duc de Mantouë, on ne peut pas » douter que celui-ci n'engage aisément son aîné à ne point » donner de secours au roi d'Espagne. Je compte pour rien » le duc d'Urbin; je sçais qu'il est d'une famille illustre par la » valeur; mais son Etat est si foible, que sa personne en fait, » pour ainsi dire, toute la force : & d'ailleurs son âge avancé » ne lui permettroit pas de s'engager dans cette guerre. Ainsi » de tant de nations liguées autrefois contre la France,

(1) **Il étoit fils de Renée de France fille de Loüis XII.**

Allemans

» Allemans, Anglois, Italiens, Espagnols; les deux premiéres,
» à cause de la circonstance des tems, seront aujourd'hui pour
» vous. Les Italiens demeureront neutres; ou si quelques-uns
» se déclarent pour l'Espagne, ils ne seront pas en état de
» nous porter grand préjudice. Dans ces circonstances, l'Es-
» pagne presque déserte, & obligée de fournir des garnisons,
» non-seulement pour ses propres villes, mais pour la Sicile,
» Naples, le Milanez, & la Flandre; épuisée encore par
» les colonies qu'il faut envoyer aux Indes, se trouvera-t'elle
» en état de soutenir la guerre que nous projettons ?

» Après ce détail des forces militaires de l'Espagne, tant
» domestiques qu'étrangéres, passons aux finances; & voyons
» lequel a le plus de ressources, de V. M. ou de Philippe. Dans
» la derniére guerre que ce Prince eut à soutenir du tems de
» Charle-Quint son pere, il vendit, ou engagea son patri-
» moine, ses péages, & tous ses tributs: & comme il devoit
» de grandes sommes aux Italiens, il trouva moyen de les
» payer, en donnant à des villages & à des bourgs que ses créan-
» ciers possédoient en Sicile & dans le royaume de Naples,
» les titres magnifiques de Comtes, de Principautés, & autres
» semblables. Il devoit aussi beaucoup aux Allemans; & com-
» me ils l'importunoient en Espagne pour être payés, il se dé-
» fit des uns en les menaçant de l'Inquisition; & à l'égard des
» autres, dont la crainte de ce Tribunal ne put le débarrasser,
» il se délivra de leurs persécutions en les faisant excommu-
» nier. Enfin après avoir perdu son crédit en Italie & en Al-
» lemagne, il a fait banqueroute à tous ses créanciers. Mais
» ne peut-il pas tirer de l'argent des Espagnols? Ceux-ci ne
» donneroient pas une obole, si ce n'est pour la défense de
» leurs frontiéres. Les mines qu'il a dans les Indes sont ou
» épuisées, ou noyées par les eaux que l'on a trouvées en les
» foüillant. Il faut donc maintenant, s'il veut remplir son tré-
» sor épuisé par les frais immenses qu'il a faits pour envahir
» le bien d'autrui, ou qu'il en vienne aux proscriptions & aux
» confiscations, ressources dangereuses, quand la guerre ci-
» vile est allumée dans ses Etats; ou qu'il cherche de nou-
» veaux fonds. Les trouvera-t'il dans les Païs-bas? ces Pro-
» vinces suffisent à peine pour la solde des troupes qu'il y en-
» tretient. S'adressera-t'il à la bourse d'Anvers ? c'étoit un

CHARLE IX. 1572.

» ſecours pour lui, quand le Païs étoit en paix, & le com-
» merce floriſſant : mais depuis que les iſles de Zelande ont
» prêté ſerment au prince d'Orange, le commerce des Païs-bas
» Eſpagnols eſt entiérement tombé; en ſorte que les commer-
» çans qui étoient auparavant en état de prêter, ſont réduits
» aujourd'hui à demander du tems à leurs créanciers pour ſa-
» tisfaire à leurs engagemens. J'ai oublié les Genois qui ſont
» en quelque façon dépendans du roi d'Eſpagne : car Charle-
» Quint ayant eu ſouvent envie de bâtir une citadelle à Genes,
» & André Doria, qui aimoit ſa patrie, n'y ayant jamais vou-
» lu conſentir; l'Empereur qui ſouhaitoit à quelque prix que
» ce fût, être le maître de cette ville, ne trouva point de
» meilleur moyen pour y parvenir, que de prendre leur ar-
» gent, en quoi conſiſte preſque toute leur force : car la riviére
» de Genes eſt le païs du monde le plus ſtérile, & le plus dénué
» de tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. Ce Prince habile ju-
» gea qu'ayant tous les fonds des Genois, la crainte qu'ils au-
» roient de les perdre retiendroit ce peuple avare dans le de-
» voir. Depuis ce tems-là ils ont imité les joüeurs, qui pour
» ravoir ce qu'ils ont perdu, achevent de perdre ce qui leur
» reſte : enfin à force de faire des contrats avec leur débiteur,
» & d'accumuler les intérêts au principal, ils ſe ſont ſi bien
» liés à lui, qu'ils ne ſauroient plus s'en dégager : mais com-
» me on ne leur paye ni le fond, ni l'intérêt, ils aimeront
» mieux laiſſer leur argent oiſif dans leurs coffres, que de le
» placer ſur de ſi mauvais débiteurs. Ajoûtez à ces motifs de
» défiance, Final ſurpris depuis peu par les Eſpagnols, dont le
» voiſinage ne peut être que funeſte aux Genois.

» Mais ce qui eſt très-difficile, ou pour mieux dire, im-
» poſſible au roi d'Eſpagne pour les raiſons que je viens de
» dire, ſera, Sire, très-facile pour V. M. il vous en coûtera peu
» pour armer votre Nobleſſe, qui fera votre cavalerie; &
» pour entretenir votre infanterie, des ſommes médiocres
» ſuffiront, pourvû qu'elles ſoient bien aſſurées; outre que
» quand on fait la guerre dans le païs ennemi, on y trouve
» de quoi en payer les frais. D'ailleurs outre les revenus ordi-
» naires de l'Etat, qui ſeront conſidérables pendant que vos
» ſujets vivront en paix les uns avec les autres; le Clergé qui
» poſſéde de ſi grands biens par les libéralités de vos ancêtres

» & des Seigneurs du Royaume, ne manquera pas de vous
» donner, comme son intérêt & son devoir l'y obligent, les
» secours dont vous aurez besoin, pour soutenir une guerre
» si juste & si nécessaire. Puis donc que Philippe n'a ni plus
» de troupes que V. M. ni plus d'argent; pourquoi différer
» plus long-tems une guerre si juste, si indispensable, si aisée,
» & où il se trouve de si grands avantages?

» Mais par où la commencera-t'on? & comment? Du cô-
» té de l'Espagne? les Pyrenées nous arrêtent; de plus l'Es-
» pagne est un païs stérile, plein de montagnes, & qui n'est
» avantageux que pour ceux qui n'employent contre leurs
» ennemis que la ruse & les embuscades. Je dirai de plus qu'il
» y a de l'inconvénient à attaquer les Espagnols dans leur païs:
» parce qu'alors la Noblesse, qui ne sort gueres du Royaume,
» est obligée d'en défendre la frontiére à ses dépens. Marche-
» rons-nous contre l'Italie? Mais outre que cette guerre nous
» a toûjours mal réüssi, il y a encore d'autres raisons qui nous
» empêchent aujourd'hui d'y penser. Les esprits y sont por-
» tés à la tranquillité & à la paix; le souvenir d'une protec-
» tion que nous avions accordée, & dont la providence a
» permis qu'on se soit mal trouvé, est tout récent; les grands
» préparatifs qu'on fait contre le Turc, seroient infaillible-
» ment tournés contre nous: en un mot si notre armée en-
» troit aujourd'hui en Italie, ceux même qui panchent le plus
» de notre côté se déclareroient contre nous. Il n'y a plus
» que la Flandre: elle est sous nos yeux; ou plûtôt elle est
» dans nos mains, éloignée de l'Espagne, éloignée de l'Ita-
» lie, si proche de nous qu'elle semble nous inviter: les peu-
» ples nous tendent les bras, & font pour ainsi dire la moitié
» du chemin; la division qui y régne vous ouvre les portes
» des villes, & renverse toutes les murailles qui défendent
» ces Provinces. Vous y avez même un droit certain; c'est un
» païs que la violence, & le malheur des tems ont arraché
» à vos ancêtres; l'occasion se presente d'y rentrer; vous
» pouvez faire valoir votre droit.

» Pour faciliter l'exécution de ce projet, on traitera avec
» le prince d'Orange qui est très-accrédité dans le païs, &
» que ces peuples respectent comme le défenseur de leur
» liberté; il mettra sous votre protection, dont il a besoin,

CHARLE IX. 1572.

» les villes, les places, les forteresses qui se sont mises sous la
» sienne : il fera désormais la guerre au nom & sous les aus-
» pices de V. M. Voilà par où il faut commencer ; car dès
» qu'on aura gagné les cœurs de ces peuples, ils se joindront
» volontiers à nous pour chasser les Espagnols, qu'ils regar-
» dent comme leurs plus grands ennemis. Ce qu'il faut obser-
» ver, c'est de lever une puissante armée bien disciplinée,
» & qui obéïsse à ses chefs ; une armée qui s'abstienne du
» pillage, & qui se rende redoutable aux ennemis sans être
» à charge aux amis : & ils se feront un plaisir de la recevoir,
» si elle est bien soumise aux ordres de ses Généraux. Mais
» pour être en état d'exiger cette obéïssance, il faut qu'elle
» soit bien payée.

» Une chose qu'il sera surtout important d'observer dans
» cette guerre, c'est de ne point interrompre le commerce ma-
» ritime de ces Provinces, parce que c'est presque leur unique
» ressource. Mais V. M. ne doit pas commencer par attaquer
» la frontiére, & les forteresses qui la défendent. Si le Païs
» étoit en paix, & qu'il n'y eût point de divisions, peut-être
» seroit-il à propos de prendre ce parti : mais en l'état où sont
» les choses, il ne faut point suivre la maniére des anciens
» gladiateurs, qui n'attaquoient que les jambes & les cuisses.
» V. M. doit aller tout d'un coup au cœur de ces Provinces :
» c'est-à-dire aux grandes villes, qui sont placées dans le cen-
» tre du païs, comme Bruges, & quelques autres peu forti-
» fiées. Car ou elles ne seront défenduës que par les habi-
» tans, & en ce cas la conquête n'en sera pas difficile ; ou
» l'ennemi marchera à leur secours, & vous aurez moyen
» de le combattre. Je ne doute pas qu'il ne se trouve plusieurs
» places qui par haine pour les Espagnols, & par l'envie qu'elles
» ont de recouvrer leur liberté, ne vous ouvrent les portes
» d'elles-mêmes. V. M. alors aura l'attention de les remettre
» en liberté ; de confirmer leurs anciens priviléges & leurs
» franchises ; d'y en ajoûter de nouvelles, & de diminuer les
» impôts. Si après avoir donné ces marques de bonté à celles
» qui se seront renduës sans attendre un siége, il s'en trouve
» qui refusent de suivre leur exemple, il faudra les assiéger en
» forme ; & quand on s'en sera rendu maîtres, les traiter avec
» beaucoup de rigueur ; ce ne sera pourtant pas contre le petit

» peuple, qu'il faudra employer la ſévérité ; mais contre les
» chefs qui l'auront porté à ſe défendre opiniâtrément. Si
» V. M. ſuit ce plan, elle aura bientôt fini cette affaire ; &
» le ſuccès également prompt & heureux, donnera à ſes ar-
» mes cette réputation, qui décide ordinairement des événe-
» mens de la guerre. On ne s'amuſera point à attaquer les cita-
» delles, ni les petits forts, où il y a ſouvent beaucoup de péril
» & peu de gloire, & qui ne contribuent que très peu à une
» victoire déciſive. La conquête achevée, il ne ſera pas né-
» ceſſaire d'y mettre de groſſes & nombreuſes garniſons pour
» la garder, ce ſeroit charger inutilement ces Provinces. Dès
» que vous en aurez chaſſé les Eſpagnols, & que vous aurez
» mis entre eux & le Païs-bas une ſi grande étenduë de mer
» & de terre, les Flamans, qui vous ſeront redevables de leur
» liberté, garderont eux-mêmes leur païs, & vous demeure-
» ront fidéles ; & par-là vous vous déferez d'un ennemi éga-
» lement incommode, & pour les Flamans & pour nous : &
» quand vous l'aurez renvoyé au de-là des Alpes & des Py-
» renées, il ne ſera plus à portée de regarder de près ce qui
» ſe paſſe chez vous : votre frontiére s'étendra juſqu'à la
» Meuſe ; & votre Royaume ſe trouvera fortifié par la réünion
» de pluſieurs villes très-riches & très-puiſſantes ; les Fla-
» mans délivrés d'un joug tyrannique, vous reſpecteront
» comme l'auteur de leur liberté ; les Allemans vos voiſins
» vous aimeront comme un Prince bienfaiſant ; la France
» n'aura plus rien à craindre : en un mot vos voiſins & vos ſujets
» publieront à l'envi la clémence, & la liberalité de V. M. & lui
» donneront des loüanges immortelles. Ne différez donc point
» davantage ; déclarez promptement la guerre à un ennemi
» qui vous a outragé : cette vengeance eſt juſte, & même né-
» ceſſaire. Dieu, qui vous preſente une ſi belle occaſion, ſem-
» ble vous dire de la mettre à profit : mais pour réüſſir, il faut
» vous déterminer ſur le champ, & ne pas donner le tems à
» l'Eſpagnol de ſe tirer de l'embarras que lui cauſe la révolte
» du prince d'Orange. Il diſſimule à preſent les injures que la
» France lui fait ſous main ; mais s'il peut triompher de ſes
» ennemis, il vengera à force ouverte ce qu'il fait ſemblant
» d'ignorer aujourd'hui, parce que l'état de ſes affaires ne
» lui permet pas d'éclater. «

CHARLE IX. 1572.

A ces raisons Coligny en ajoûtoit une autre, qui n'étoit pas dans ce mémoire ; mais qu'il avoit souvent dite au Roi en secret, pour lui montrer la nécessité d'entreprendre cette guerre. C'est qu'il étoit presque indubitable, que s'il continuoit à refuser de prendre les Flamans sous sa protection, lorsqu'ils se verroient abandonnés de la France, ils auroient recours à l'Angleterre ; que nous ne devions pas douter que la Reine ne les reçût favorablement ; & que devenuë maîtresse des Païs-bas, elle ne rallumât bientôt le feu mal éteint de ces sanglantes guerres, qui ont duré si long-tems, & qui se sont faites avec tant d'animosité entre deux des plus puissantes nations de l'Europe ; d'autant plus que la haine ancienne des Anglois contre la France se trouveroit fortifiée par celle que les Flamans, & la maison de Bourgogne avoient aussi contre nous. Par ce moyen tout ce que nous avons pû gagner en deux cens ans en reprenant Calais, & en repoussant les Anglois dans leur isle, alloit se perdre en un moment, si par notre indifférence & notre inaction nous les laissions mettre le pied en Flandre, & s'y affermir.

Le Roi qui avoit demandé ce mémoire à Coligny, ne manqua pas de l'approuver quand on le lui presenta. Mais comme ce Prince cherchoit à gagner du tems, sans vouloir qu'on s'en apperçût, il le remit à Jean Morvilliers, à qui son âge & sa capacité avoient donné beaucoup d'autorité dans le Conseil. Comme il n'étoit pas de l'avis de Coligny, le Roi lui ordonna de répondre à l'écrit qu'on vient de lire. Cette réponse fut faite dans le mois de Juin, & donnée au Roi, qui étoit alors au Château de Boulogne à une lieüe de Paris. Morvilliers passoit pour un homme de probité, à qui l'expérience avoit donné de grandes lumiéres. Il avoit été élevé dans la maison du cardinal de Lorraine, mais il n'étoit pas esclave de l'ambition de ces Princes ; l'écrit qu'il fit se sentoit du caractére de son esprit, qui panchoit toûjours pour le côté le plus sûr. La crainte d'un péril present, quelque léger qu'il fût, le rendoit incapable de donner un conseil mâle & vigoureux pour prévenir un péril beaucoup plus grand, & plus difficile à parer. Voici comment il parle au Roi.

Réponse de Morvilliers à l'écrit de Coligny.

» Il n'est pas étonnant, Sire, qu'on paroisse embarrassé, » lorsqu'on a à parler sur un sujet aussi important, & d'un

» ſuccès auſſi incertain & auſſi périlleux, que celui ſur le-
» quel V. M. me demande mon avis : car comme toutes
» les affaires du monde, & ſur-tout celles qui regardent la
» guerre, dépendent beaucoup de la fortune ; il peut arriver
» que ce qu'on a réſolu avec le plus de maturité ait une fin
» malheureuſe ; & qu'un parti témérairement pris ait un ſuc-
» cès très-heureux ; d'où il arrive que le peuple qui juge des
» choſes moins par la raiſon que par l'événement, condamne
» ſouvent une entrepriſe très-ſage, parce qu'elle n'a point
» réüſſi ; & qu'il réſerve ſes loüanges pour une autre qu'on a
» faite contre les régles de la prudence, parce qu'elle a eu
» un heureux ſuccès : c'eſt ce qui empêche bien des gens de
» dire librement leur avis, quand on les conſulte, dans la
» crainte que ſi le conſeil qu'ils ont à donner tourne mal,
» on ne leur impute les malheurs qui en arriveront. Mais
» cette réſerve n'a pas moins d'inconvénient qu'un mauvais
» conſeil ; car il arrive que le Prince que l'on laiſſe indécis ne
» fait pas à tems les préparatifs néceſſaires pour une guerre
» qu'il veut entreprendre, & qui ne laiſſe pas de donner de
» l'ombrage à ſes voiſins, & de les irriter autant que s'il leur
» déclaroit tout d'un coup la guerre. Je dirai donc librement
» à V. M. ce que je penſe, la ſuppliant très-humblement de
» prendre en bonne part le conſeil que je lui donnerai. Je ne
» m'étendrai pas beaucoup à diſcuter ſi cette guerre eſt juſte
» & néceſſaire, ou ſi elle ne l'eſt pas ; parce qu'il paroît ridi-
» cule à bien des gens que les Princes & les miniſtres, qui
» dans tous leurs projets n'enviſagent que l'utilité de l'Etat,
» & l'avantage de l'occaſion, s'arrêtent à ces queſtions ſcru-
» puleuſes. Je crois néanmoins que quand il s'agit d'en-
» treprendre une guerre qui traîne toûjours beaucoup de
» maux après elle, & qui eſt accompagnée de beaucoup de
» périls ; le Prince doit bien examiner ſi la juſtice eſt de ſon
» côté : car c'eſt une grande conſolation dans l'une & dans
» l'autre fortune, quand la conſcience ne reproche rien, &
» qu'on ne craint point d'avoir à répondre au jugement de
» Dieu de l'injuſtice du parti que l'on a pris. Quand une cauſe
» eſt manifeſtement juſte, on marche avec plus de confiance,
» & l'on eſt plus aſſuré dans le péril : le ſoldat même combat
» avec plus de courage, & le peuple contribuë de meilleur

» cœur aux frais de la guerre. Ainsi quoiqu'il soit vrai qu'une
» cause juste n'est pas toûjours victorieuse, comme on le peut
» prouver par une infinité d'exemples, & comme nous ne
» l'avons que trop souvent éprouvé nous-mêmes dans les
» derniéres guerres; je ne conseillerai jamais à un Prince d'en-
» treprendre une guerre, qu'il ne puisse justifier par la néces-
» sité de défendre sa gloire ou sa dignité, qui sont le soutien
» des Empires; & au défaut de la vérité, il faut au moins que
» l'apparence s'y trouve. Mais voyons si cette guerre est fa-
» cile, ou non; pesons en les avantages & les inconvéniens;
» examinons enfin si nous avons les forces nécessaires pour
» la soutenir.

» Ceux qui nous conseillent de l'entreprendre, disent que
» toutes les grandes villes des Païs-bas accablées d'un joug
» insuportable par le duc d'Albe, n'attendent qu'un moment
» favorable pour se révolter; que la mort leur feroit moins
» de peine que l'esclavage où elles sont réduites; qu'elles im-
» plorent le secours du Roi; qu'elles sont disposées à lui
» prêter serment de fidélité, pourvû qu'il veuille bien s'en-
» gager à les secourir: Que dès que les troupes de France
» paroîtront sur la frontiére, tous les habitans des villes se
» déclaréront, & leur porteront les clefs: Que comme il ne
» manque à une si belle occasion, que la volonté d'en pro-
» fiter, le Roi ne doit pas la laisser échaper: Qu'il peut en un
» moment & sans frais se rendre maître des Païs-bas, qui
» étoient autrefois membres du Royaume, & qui en ont été
» injustement retranchés: Qu'il est permis de recouvrer par
» les armes un bien dont on nous a injustement dépoüillés.
» Ils ajoûtent que la reine d'Angleterre suivra l'exemple du
» Roi: Que les Allemans seront pour nous, & qu'ils empê-
» cheront que le duc d'Albe ne leve des troupes en leur Païs:
» Que le prince d'Orange est sur le point d'arriver avec une
» puissante armée, qui augmente tous les jours; & qu'il est
» déja en état de faire tête au duc d'Albe; que Loüis de Nas-
» sau son frére est maître de Mons, place forte, & située très-
» avantageusement pour cette guerre: Que le François veut
» avoir la guerre avec l'étranger, sans quoi il la fait à sa pa-
» trie; que la France remplie de Noblesse, & d'un peuple
» belliqueux, ne demeurera pas long-tems en paix; qu'un Etat
puissant

» puiſſant reſſemble à un corps, qui par trop d'embonpoint
» court riſque d'étouffer, ſi on ne lui ôte une partie de ſon
» ſang : Enfin que les choſes ſont dans un tel état, que le roi
» d'Eſpagne n'eſt pas moins irrité de la guerre ſecrette qu'on
» lui fait, que ſi on la lui déclaroit ouvertement ; que ſi
» nous ne le prévenons, il ne manquera pas de nous attaquer
» auſſi-tôt qu'il aura pacifié les troubles des Païs-bas ; qu'a-
» lors la guerre ſera d'autant plus fâcheuſe pour nous, que
» nous n'y ſerions point préparés ; qu'il vaut mieux brûler la
» maiſon de ſon voiſin, que de s'expoſer à périr dans la
» ſienne en demeurant dans l'inaction.

» En ſuppoſant la vérité de toutes ces raiſons, peut-être
» qu'elles pourroient déterminer à la guerre un Prince en-
» nuyé d'une trop longue paix, & qui ne ſauroit à quoi em-
» ployer les tréſors qu'il auroit accumulés. Je ne nierai pas
» même que les Flamans, à qui la tyrannie du duc d'Albe
» eſt devenuë inſupportable, ne haïſſent à mort les Eſpagnols,
» & qu'ils ne faſſent tous leurs efforts pour ſecoüer ce joug
» de deſſus leurs têtes, & pour allumer la guerre entre les
» rois de France & d'Eſpagne, afin d'arrêter par cette diver-
» ſion la violence de leurs gouverneurs étrangers, & de pou-
» voir enſuite faire leur paix avec Philippe à des conditions
» équitables. Mais j'ai bien de la peine à croire qu'ils ſoient
» diſpoſés à prêter ſerment de fidélité au Roi. Pluſieurs bon-
» nes raiſons m'en font douter ; leur haine naturelle pour les
» François ; la connoiſſance qu'ils ont de l'inconſtance de notre
» nation, dont l'hiſtoire fournit mille exemples ; l'état même
» où ſont les affaires : car l'expérience nous apprend que ceux
» que le déſeſpoir engage à ſe révolter, changent bientôt,
» dès qu'ils voyent luire un rayon de liberté. Ainſi les hommes
» ſages n'ont jamais fait beaucoup de fond ſur les diſpoſitions
» du peuple naturellement inconſtant. Mais enfin en a-t'on dé-
» ja vû quelques-uns venir au nom de leurs villes avec des pou-
» voirs en forme ſupplier le Roi de vouloir bien les pren-
» dre ſous ſa protection, & les mettre au nombre de ſes ſu-
» jets ? S'il s'eſt trouvé des particuliers qui ayent eu recours à
» nous, ils l'ont fait de leur propre mouvement, par néceſ-
» ſité, ou par déſeſpoir, & ſans l'aveu de leurs concitoyens ;
» mais du reſte ils n'ont pas craint de promettre ce qu'il

CHARLE IX. 1572.

» n'étoit pas en leur pouvoir de donner. Personne ne doute » que l'Artois & la Flandre n'aient fait partie du royaume » de France : mais si vous examinez bien notre histoire, vous » verrez qu'ils n'ont jamais obéï de bon cœur à nos Souverains, & que leur soûmission a été interrompuë par des » révoltes fréquentes. Quelque accablés qu'ils soient aujourd'hui sous le joug de la domination Espagnole, il ne » faut pas croire que leur naturel ait changé : ce qui est arrivé depuis peu à Valencienne & à Mons en est une preuve » convaincante : ces villes ne sont pas venuës d'elles-mêmes » entre nos mains, elles y sont venuës par stratagême ; celles que nous n'avons pas pû conserver par la force, sont » déja retournées à leurs anciens maîtres : & ce n'est qu'avec » peine que Nassau retient les autres avec de grosses garnisons. Mais supposons qu'il y en ait qui soient disposées à » se donner au Roi, ne faudra-t'il pas des garnisons pour les » garder, & de l'argent pour payer ces garnisons ? Pour » tirer cet argent, il faudra mettre des impôts sur ces villes, » plus forts peut-être que ce qu'ils payent aux Espagnols : » car de se flater que ces villes nous demeureront fidéles sans » qu'on y mette garnison, ce seroit bien mal connoître la » legereté du peuple qui change toûjours avec la fortune : » & d'aller toûjours en avant sur cette espérance, sans laisser » derriére soi quelque place pour s'y retirer en cas de besoin, » ce seroit le comble de la folie & de la témérité tout ensemble. Ainsi les conquêtes que l'on pourra faire sans beaucoup » de peine, ne pourront se conserver qu'avec de grandes » difficultés, & sans incommoder beaucoup ceux même pour » le soulagement desquels on aura entrepris la guerre ; ce » qui les fera bien-tôt repentir de l'amitié qu'ils nous auront » témoignée.

» Mais si nous nous emparons des provinces de Philippe, » il faut nous attendre à avoir la guerre avec lui jusqu'à ce » que nous lui ayons restitué ce que nous lui aurons enlevé. Un » Prince si riche, si puissant, si attentif à ses interêts, qu'il sçait » faire valoir avec autant de vigueur que de prudence, ne » quittera jamais les armes, s'il les prend une fois, qu'on ne » lui ait donné une entiére satisfaction par des conditions » honorables, & qui mettent sa réputation hors d'atteinte.

» Les exemples encore récens des guerres qui se sont faites
» entre Charle-Quint son pére, François I. & Henri II. ne
» laissent aucun doute sur ce point : nos forces & nos riches-
» ses ne sont point augmentées depuis ce tems-là, ni celles
» de Philippe diminuées. Ce qu'on dit de l'approche du prin-
» ce d'Orange, de ses vassaux, de ses forces, de son armée,
» fait peu d'impression sur moi. Son frére & lui sont des per-
» sonnes de grande naissance, & d'un courage digne de leur
» sang : ils haïssent mortellement le duc d'Albe, qui les a
» proscrits & dépoüillés ; & comme leurs affaires ne peuvent
» guéres être en pire état qu'elles sont, ils mettront tout en
» œuvre pour rendre leur condition meilleure. Mais est-il
» prudent de s'associer avec des gens à qui le désespoir fait
» tout hazarder, qui sont aveuglés par la colére & par l'ar-
» deur de la vengeance, & qui sont disposés à promettre tout
» ce qu'on voudra, pourvû qu'ils puissent satisfaire leur
» passion ? Toutes les personnes raisonnables ne le conseille-
» ront jamais. V. M. doit bien se garder d'écouter plûtôt les
» mauvais conseils de gens de ce caractére, que la raison &
» les avis de gens sages. Si vous voulez sçavoir en quelle situa-
» tion sont les affaires des Nassaux, apprênez-le, Sire, de
» ceux même qui les exagérent autant qu'ils peuvent. Ils
» avoüent déja que l'argent, qui est le nerf de la guerre,
» manque au prince d'Orange, puisqu'il vous demande cent
» mille florins à emprunter, sans quoi cette florissante armée
» qu'il a sous ses ordres va bien-tôt se dissiper. Ces troupes
» cependant ne commencent qu'à se mettre en mouvement,
» & elles n'ont pas encore agi : elles sont à peine sur la fron-
» tiére, où elles s'arrêtent sans rien faire, & on dit qu'elles
» vont se débander. Si le duc d'Albe se met en campagne ;
» si après avoir fait porter dans ses places les munitions
» nécessaires, & les avoir bien garnies de troupes, il marche
» au-devant de cette armée auxiliaire, qu'on nous fait tant
» valoir ; qu'en devons-nous espérer ? que prévoyons-nous
» qui arrivera ?

» On pourroit peut-être encore faire ici une question, qui
» ne seroit pas hors de propos, sçavoir s'il est honnête, &
» s'il n'est pas même dangereux pour la suite de donner se-
» cours à des sujets révoltés contre leur Prince légitime,

CHARLE IX. 1572.

» quelque bonnes raiſons qu'ils allèguent pour juſtifier leur
» révolte ; la choſe eſt d'un exemple pernicieux, & les ſages
» ſçavent combien la maxime eſt vraïe : « Ce qui arrive à un
homme peut arriver à tout homme. » La fortune paſſe d'un
» lieu à un autre ; ce qui arrive aujourd'hui à l'Eſpagne peut
» arriver demain à la France. Mais laiſſons cette queſtion,
» & parlons de la reine d'Angleterre. Que pouvons-nous
» raiſonnablement eſpérer de ſon amitié ? à moins que de
» vouloir nous tromper nous-mêmes, nous n'en eſpérerons
» que ce que les Princes les plus prudens attendent les uns
» des autres. L'amitié ne ſe forme & ne ſubſiſte entre eux
» que par la raiſon d'intérêt : comme elle a vû qu'on lui dreſ-
» ſoit des embuches de toutes parts, la reine d'Ecoſſe d'un
» côté, le duc d'Albe d'un autre, elle a recherché votre
» amitié, parce qu'elle lui étoit utile ; elle a fait alliance
» avec vous ; mais ce n'eſt pas pour augmenter votre puiſſan-
» ce, c'eſt pour ſa propre ſûreté : & elle l'a bien fait voir,
» puiſqu'elle a refuſé de renoncer au traité par lequel elle s'eſt
» obligée à la défenſe de la Flandre : ainſi ſans manquer aux
» engagemens qu'elle a pris avec la France, elle peut envoïer
» des troupes à Philippe pour défendre les Païs-bas ; & on
» doit croire même qu'elle lui en enverra dès que vous ſerez
» en guerre avec lui, & qu'elle ſe verra délivrée du péril où
» elle ſe trouve aujourd'hui, pourvû que l'Eſpagne veüille
» lui donner ſatisfaction, & traiter avec elle à des conditions
» honnêtes, & où il y ait de la ſûreté ; car il y a beaucoup
» de ſympathie de mœurs & d'inclinations entre les Anglois
» & les Flamans ; & pour leur commerce, ils ne ſçauroient
» ſe paſſer les uns des autres. Quant à la Reine, comme ſes
» incertitudes ordinaires ſe trouvent encore augmentées par
» la timidité & la défiance naturelles à ſon ſexe, & qu'étant
» en butte à beaucoup de monde, il faut néceſſairement
» qu'elle ſoit en garde contre beaucoup de gens ; nous ne
» devons pas douter qu'elle ne reçoive à bras ouverts une
» paix ſûre, dès qu'elle verra jour à la faire. Nous ſerons
» même fort heureux, ſi elle ſe contente d'être ſpectatrice
» de nos combats, & ſi lorſqu'elle nous verra engagés dans
» une guerre difficile, elle ne profite pas de notre embarras
» pour renouveller les anciennes querelles des deux nations.

» A l'égard des princes d'Allemagne, nous sçavons bien » qu'ils n'aiment pas les Espagnols, & que ce voisinage leur » déplaît ; mais cette considération ne me persuade pas qu'ils » entreprennent rien en notre faveur, ni qu'ils fournissent » de l'argent pour cette guerre : ils sont gens sages, & qui » ne font rien sans raison : d'ailleurs ils sont très-ménagers » de leurs finances, & ne prêtent pas volontiers leur argent. » Je ne nie pas qu'en secret ils ne panchent de votre côté, » & que si les deux partis faisoient des levées dans leurs » Etats, leurs sujets n'aimassent mieux servir dans les armées » de V. M. que dans celles de Philippe : mais cette faveur » n'est pas d'un grand secours contre toutes les difficultés que » je viens de proposer, ni contre les périls où cette guerre » nous jettera ; & il ne faut pas se flater que le motif de la » religion, quelque puissant qu'il soit, leur donne une grande » ardeur pour entrer dans notre querelle ; leur crainte de ce » côté-là a cessé avec la vie de Charle-Quint. Croyez-vous » d'ailleurs que si quelques princes de l'Empire arment pour » vous, Maximilien de la même maison que Philippe, son » cousin germain & son beau-frére, (1) qui regarde la Flan- » dre comme son patrimoine, qui par conséquent s'interesse » au bien & au mal qui lui arrive, qui redemande tous les » jours la portion héréditaire qui lui en doit revenir ; croyez- » vous que cet Empereur se tienne simple spectateur ? souffri- » ra-t'il qu'après avoir enlevé ces Provinces aux Espagnols on » les mette pour ainsi dire, en piéces en les partageant ? Pour » moi je suis persuadé qu'il y sera aussi sensible, que si on les lui » enlevoit à lui-même. Ce Prince d'ailleurs, dont la maison » est si florissante, & soûtenuë de tant d'enfans (2) en âge » d'aller à la guerre, manque-t'il de moyens pour secourir » le roi d'Espagne ? Tous ces jeunes Princes voleront au se- » cours d'un Roi de leur sang, qu'ils considérent avec raison » comme l'appui de la puissante maison d'Autriche, & dont » ils ne peuvent négliger les intérêts, sans préjudicier aux » leurs propres : tous ces motifs feront d'autant plus

(1) Il avoit épousé Marie d'Autriche fille de Charle-Quint & sœur de Philippe II. mais il étoit aussi beau-pére de Philippe, qui avoit épousé depuis peu sa propre niéce Anne d'Autriche, fille de Maximilien.

(2) Il avoit neuf garçons.

» d'impreſſion, qu'ils ſe trouveront joints à l'amour de la » gloire & de la réputation. On ne peut donc pas douter que » leurs forces, & l'entremiſe de l'Empereur leur pére, ce » Prince d'une prudence conſommée, n'engagent les prin- » ces de l'Empire à faire reſter leurs troupes en Allemagne, » & raccommoder même les affaires de la Flandre, de ma- » niére que les peuples ſoient contens. Qu'on retire le duc » d'Albe du païs; que les Eſpagnols en ſortent; qu'on raſſu- » re les peuples contre la crainte de l'Inquiſition; qu'on faſſe » ceſſer les nouveaux impôts; qu'on leur donne un Prince de » la maiſon d'Autriche; ou que l'on envoye l'Impératrice » même, ſœur de Philippe, dans ces provinces, qui ſe ſont » toûjours accommodées du gouvernement des femmes; & » que l'Empereur ſe rende garant du traité; il eſt certain que » ces peuples, ennuïés d'une guerre qui ruine leur commer- » ce, rentreront ſur le champ dans le devoir, & vous laiſſe- » ront ſeul dans l'embarras d'une guerre également difficile » & périlleuſe. Et que fera Philippe alors? il tournera ſans » doute contre vous ces forces redoutables qu'il a preſente- » ment en Italie; & il s'emparera ſans peine du marquiſat de » Saluces, le ſeul fruit qui vous reſte des dépenſes immenſes » que la guerre d'Italie a coûtées à votre pére & à votre ayeul. » Peut-être même ſe jettera-t'il ſur la Provence, qui comme » V. M. ſçait, n'eſt pas en état de défenſe, & qu'il vous en- » lévera tout ce que vous avez ſur la Méditeranée. Voilà ce » grand avantage que vous tirerez de la guerre que l'on vous » conſeille. Ne ſçait-on pas d'ailleurs que toutes les guerres » que les Princes ſe font les uns aux autres, peuvent bien » ruiner les deux partis; mais qu'il eſt rare qu'elles apportent » une utilité réelle à l'un des deux? En effet, quel profit y » a-t'il à perdre ſon bien pour s'emparer de celui des autres? » Venons à preſent aux Finances.

» Il eſt rare que l'on calcule ſi juſte les ſommes que doit » coûter la guerre, que les frais n'aillent beaucoup plus loin » que l'on n'avoit crû. La guerre eſt un goufre ſi profond, » que les montagnes d'or de la Perſe, & toutes les mines des » deux Indes ne ſuffiroient pas pour le remplir: cet or eſt » pourtant le nerf de la guerre, & vous ſçavez, Sire, que vos » coffres n'en ſont pas bien fournis, & que les reſſources

» ne ſont pas aiſées. Tout votre domaine eſt ruiné ; vos re-
» venus ſont engagés ; les campagnes ſont ravagées ; les
» villes & les places de guerre ont été les unes pillées, les
» autres ruinées par des ſiéges ; & dans la diſette où l'épui-
» ſement de vos finances vous a réduit, l'avarice de vos re-
» ceveurs, & la cruauté des partiſans (cette eſpéce d'hom-
» mes preſque tous étrangers, & toûjours fatale à vos Pro-
» vinces) ont mis en œuvre tout ce qu'elles ont pu inven-
» ter de nouveaux moyens pour tirer de l'argent de vos
» peuples ſurchargés. Les peuples de la campagne ſont tour-
» mentés ſans ceſſe par les paſſages des troupes ; & ils ſont
» de plus ſi accablés d'impôts, qu'à peine peuvent-ils reſpi-
» rer. A l'égard de la Nobleſſe, elle eſt toûjours prête à ſa-
» crifier ſon ſang & ſes biens pour vous, pour l'honneur du
» nom François, & pour le ſalut de la patrie ; mais pour de
» l'argent, V. M. ſçait ce qu'elle peut attendre de ce corps.
» Reſte le Clergé, déja fort accablé de charges de diffé-
» rente nature, pour ne rien dire de plus ; & je le dirai
» pourtant avec la permiſſion de V. M. oüi, Sire, le Clergé
» ſe plaint qu'on l'aſſujettiſſe à la taille. Je ſçais que ces par-
» tiſans dont je viens de parler, ont imaginé depuis peu un
» projet qui doit produire à V. M. des ſommes immenſes.
» C'eſt de prendre pour huit ans & trois mois une partie
» des biens Eccléſiaſtiques, & de payer aux titulaires le même
» revenu qu'ils en tirent. Ces ſortes de traités qui ont pour
» le preſent quelque choſe de ſpécieux, ſi l'on veut porter ſes
» vûës plus loin, ſont au fond très-pernicieux. Et ſi l'on em-
» ploye la violence pour le recouvrement des impôts, quelle
» différence y aura-t'il entre vos ſujets & les Flamans ?
» Qu'eſt-ce que le duc d'Albe a fait de pis ? c'eſt pourtant
» le prétexte de la révolte des Païs-bas. Tout le monde ſçait
» ce que vos ſujets vous doivent ; à l'égard de ce que vous
» leur devez à votre tour, on en laiſſe le jugement à votre
» prudence, & à votre bonté pour eux. Depuis la paix, vous
» leur avez fait eſpérer qu'ils alloient déſormais être en re-
» pos, qu'ils pourroient réparer les pertes que la guerre leur a
» cauſées, rebâtir les maiſons qu'elle a ruinées, & mettre en
» valeur les terres qu'elle a déſolées. Si une nouvelle guerre va
» leur ôter cette eſpérance, que penſeront ces pauvres peuples?

Il eſt tems que V. M. penſe à l'acquit de ſes dettes : elle doit
» de groſſes ſommes à la cavalerie Allemande qui a ſervi pen-
» dant la derniére guerre : elle doit à Jean Caſimir. Les Suiſſes
» lui demandent vingt millions de livres ; & les Proteſtans doi-
» vent aux Allemans plus de cinquante millions dont vous
» avez répondu. Si l'on calcule le montant de toutes ces ſom-
» mes, on trouvera qu'elles vont à quarante millions d'écus
» d'or. Ajoûtez à cela les charges de l'Etat, au payement deſ-
» quelles les revenus ordinaires peuvent à peine ſuffire. Mais,
» nous dit-on, la France eſt remplie de Nobleſſe & de ſol-
» dats : elle régorge en quelque ſorte de ſang ; & ſi on ne la
» ſaigne à propos, elle court riſque d'en être ſuffoquée :
» c'eſt-à-dire pour parler clairement, qu'elle eſt en danger
» de voir recommencer la guerre civile. Il faut remercier le
» ciel de ce qu'il ſe trouve tant de forces dans le Royaume,
» dont la providence vous a confié le ſoin : vous devez les
» ménager de maniére qu'elles ne ſe ruinent point elles-mê-
» mes & prendre des meſures pour retenir par le frein de la
» diſcipline & de l'obéïſſance les eſprits rebelles & licen-
» cieux : il faut les accoutumer inſenſiblement au joug des
» loix, afin de les trouver prêts à l'exécution de vos ordres,
» lorſque vous en aurez beſoin. D'ailleurs n'eſt-il pas ab-
» ſurde de prétendre qu'un Prince puiſſe mieux régler ſes
» ſujets pendant la guerre, que pendant la paix ? & quelle
» honte pour lui ſi cette prétention avoit quelque fonde-
» ment !

» Le dernier & le plus fort retranchement de l'avis que
» je combats, c'eſt la néceſſité. Si vous ne prévenez Phi-
» lippe, en lui déclarant la guerre dès à preſent, dès qu'il
» aura appaiſé les troubles des Païs-bas, il vous la déclare-
» ra ; & vous vous trouverez alors engagé avec beaucoup
» de péril, dans une guerre dont vous ne verrez jamais la
» fin. Sur cela, comme il s'agit de l'avenir, je ne ſçaurois
» rien dire de certain : ce que je puis avancer, c'eſt qu'il n'eſt
» pas d'un homme ſage de ſe jetter dans un malheur pre-
» ſent par la crainte d'un mal à venir. Je veux bien croire
» qu'après la guerre de Flandre Philippe a deſſein de tom-
» ber ſur vos Provinces, parce qu'il ſe perſuade que les
» Proteſtans François qui vont au ſecours des Flamans, ont
ſinon

» sinon des ordres exprès, au moins un consentement tacite
» de V. M. Mais qui peut répondre que cette guerre soit
» sitôt terminée ? D'ailleurs le roi d'Espagne entend-il assez
» mal ses intérêts pour tourner ses armes contre vous,
» quand il pourra les employer plus utilement ailleurs ? au-
» ra-t'il fini la guerre avec les Mores en Afrique, & avec
» les Turcs en Orient ? C'est donc une terreur vaine, que
» vous devez, Sire, rejetter ; & V. M. doit prendre des
» mesures pour conserver la paix avec un Prince très-puis-
» sant, votre ami, & votre allié, & ne lui point donner
» d'ombrage qui puisse vous engager un jour dans une guerre
» funeste. En attendant, profitez de la paix, réglez les af-
» faires de votre Royaume, préparez tout ce qui est néces-
» saire pour soutenir la guerre, afin que si quelque Puis-
» sance tomboit sur vos frontiéres, V. M. appuyée de la
» justice de sa cause, & du témoignage de sa conscience,
» soit prête non seulement à résister aux efforts de celui qui
» l'attaquera, mais à le repousser au de-là de vos limites.
» Mon avis est donc, Sire, que cette guerre étant remplie de
» difficultés, & plus périlleuse qu'utile, vos finances se trouvant
» épuisées, votre réputation n'y étant point intéressée, & man-
» quant, de tout ce qui seroit nécessaire pour la conduire avec
» honneur, vous ne l'entrepreniez point ; & qu'au lieu d'ir-
» riter sans sujet un aussi puissant Prince que le roi d'Espagne,
» V. M. ne songe qu'à soutenir sa réputation, à maintenir
» la tranquillité du Royaume ; à tenir les peuples dans le de-
» voir ; & à gagner leur amour. Cependant comme votre ri-
» val a de grandes armées tant au Païs-bas qu'en Italie ;
» il est de la prudence de V. M. de songer à sa sûreté,
» de fortifier la frontiére, de garnir vos places de troupes,
» de munitions de guerre & de bouche ; & sur-tout de
» rétablir la discipline militaire, en sorte que les soldats dans
» leurs passages se contentent qu'on leur fournisse les vivres
» nécessaires ; qu'ils ne fassent point de concussions, & qu'ils
» ne troublent point les travaux de la campagne. Mais la
» chose la plus importante & la plus digne des soins de V. M.
» c'est d'assoupir tout ce qui peut réveiller les divisions passées ;
» d'obliger les magistrats à rendre la justice avec équité,
» sans faveur, sans avarice, & de réformer les vices, & les

CHARLE IX. 1572.

» désordres qui se sont glissés dans tous les états par la li-
» cence des guerres. Nous ne cesserons jamais de prier Dieu
» auteur de tous les biens, qu'il vous inspire ce dessein : &
» par-là vous serez chéri de vos peuples, utile à vos amis,
» & redoutable à vos ennemis ; vous vous acquerrez une
» gloire immortelle chez les étrangers, & vous laisserez à
» vos successeurs un modéle de prudence & de vertu, qui
» les remplira d'admiration & de respect, & qu'ils se feront
» un devoir d'imiter.

Défaite de Genlis en Flandre.

Pendant que le Roi cherche à gagner du tems par ces disputes, & que Teligny, Briquemaut & Chavagnes vont sans cesse conférer avec Coligny qui étoit à Chatillon sur-Loin, on reçut la nouvelle que les troupes de Genlis avoient été taillées en piéces par le duc d'Albe. Le Roi fit semblant d'y être très-sensible : & il écrivit à Mondoucet son agent auprès du duc d'Albe, de faire tout ce qu'il pourroit pour engager ce Général à mettre en liberté les Gentilshommes François, qu'il avoit fait prisonniers : & Coligny toûjours plein de confiance, étant venu à la Cour contre l'avis de ses amis, le Roi lui permit de lever sur la frontiére autant de troupes qu'il le jugeroit nécessaire.

Fin du cinquante-uniéme Livre.

HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE
DE THOU.

LIVRE CINQUANTE-DEUXIÉME.

CHARLE IX.

1572.

Avis à Coligny de ne pas aler à la Cour.

Le mariage du prince de Navarre avec la sœur du Roi étoit fixé au dix-huitiéme d'Août. Comme le tems approchoit, le Roi écrivit à Coligny pour le presser de se rendre à Paris; il avoit auparavant chargé Marcel Prevôt des Marchands de prendre les mesures convenables pour que l'arrivée de Coligny dans cette ville n'y causât aucun trouble; & le cinquiéme de Juillet S. M. étant au château de Boulogne auprès de Paris, fit publier une ordonnance par laquelle il étoit défendu sous peine de mort, à toutes personnes de quelque condition qu'elles fussent, de rappeller le passé, de donner occasion à de nouvelles querelles, de porter des armes à feu, de se battre avec qui que ce fût, & même de tirer l'épée, sur-tout à la suite du Roi, dans la ville & les fauxbourgs de Paris. Que s'il s'élevoit quelque dispute qui interessât l'honneur & la réputation, les Gentilshommes seroient tenus d'aller porter leurs plaintes au duc d'Anjou son Lieutenant Général dans tout le Royaume, & de lui

demander justice ; si c'étoit des gens du peuple, ils avoient ordre de s'adresser au Grand Prévôt de l'Hotel ; & les personnes domiciliées à Paris, mais non à la suite de la Cour, étoient renvoyées aux Juges ordinaires. Il étoit enjoint par la même ordonnance à tous ceux qui étoient à la Cour, & qui n'avoient point d'affaires qui les y retinssent, ou du moins qui n'étoient attachés à aucun des Princes, des Seigneurs ou des Officiers de la Cour, de même qu'aux vagabonds ou gens sans aveu, qui demeuroient dans la ville & dans les fauxbourgs de Paris, de sortir de la ville & de la Cour vingt-quatre heures après la publication de cette ordonnance, & ce sous peine de la vie. Cela fut publié trois jours de suite à son de trompe dans Paris & à la Cour ; & il étoit porté que cette publication se renouvelleroit tous les samedis. On ajoûta pour plus grande sûreté, quatre cens hommes choisis des Gardes du corps du Roi. Coligny toûjours plein de confiance & d'espérance, interprétoit tout cela en bien ; & il n'appercevoit dans cette conduite du Roi, qu'un grand amour pour la tranquillité publique, & tout au plus un dessein de se tenir en garde contre les séditieux & ceux qui voudroient exciter quelque tumulte. Il vint donc à Paris, malgré les remontrances hardies & importunes même, que lui firent bien des gens pour l'en détourner, les uns de vive voix, les autres par lettres. Après les avoir tous remerciés de leur zéle, il leur répondit en un mot, que la paix étant faite, & l'amnistie du passé accordée, il étoit résolu de demeurer fidéle au Roi, & qu'il aimoit mieux être traîné par les ruës de Paris, que de se rengager dans une guerre civile. Entre autres lettres qu'il reçut depuis son arrivée à Paris, il y en avoit une très-violente, dans laquelle on lui disoit : » Souve-» nez-vous d'une maxime reçûë par les Papistes comme un » point de Religion, & confirmée par l'autorité des Conciles : » Qu'on ne doit pas garder la foi aux hérétiques, & que les » Protestans sont regardés par eux comme tels. Souvenez-» vous encore, que la haine qu'on a contre les Protestans » sera éternelle, à cause des maux que les derniéres guerres » ont faits au Royaume ; ensorte qu'on ne peut pas douter que » le but de la Reine ne soit d'exterminer tous les Protestans » à quelque prix que ce soit. Souvenez-vous qu'une femme

» étrangére, Italienne, d'une famille de Papes, avec qui » les Proteſtans ſont en guerre ; enfin Toſcane, & naturel- » lement fourbe, ne peut manquer de ſe porter aux der- » niéres extrêmités contre ſes ennemis. Voyez encore, lui » diſoit-on, à quelle école le Roi a été élevé, & ce qu'il a » appris ſous ces beaux maîtres qu'il a eus : jurer, ſe parju- » rer, blaſphémer le nom de Dieu, corrompre les filles & » les femmes, déguiſer ſa foi, ſa religion, ſes deſſeins, com- » poſer ſon viſage ; voilà ce qu'on lui a appris de bonne heu- » re à regarder comme un jeu. Et pour l'accoûtumer à voir » répandre le ſang de ſes peuples, on lui a fait un plaiſir dès » ſon enfance de voir égorger & mettre en piéces des ani- » maux. Fidéle diſciple de Machiavel ſon maître, il eſt dé- » terminé à ne ſouffrir d'autre Religion dans ſon Etat que la » ſienne, dans la perſuaſion qu'il n'y aura jamais de paix, » s'il y a deux Religions autoriſées. On n'a ceſſé de lui » répéter que les Proteſtans ont réſolu de lui ôter en même- » tems & la couronne & la vie ; & ainſi il ne ſouffrira ja- » mais que des gens qui ont pris les armes contre lui, juſte- » ment ou injuſtement, joüiſſent du bienfait de l'Edit qu'il » leur a accordé ; & les armes à la main il ſe fera juſtice » du tort que les armes lui ont fait, ſans penſer qu'il ſoit » tenu de garder un traité conclu avec des ſujets armés » contre lui. Tel eſt l'art de régner, telle eſt la politique » des Princes, tels ſont les ſecrets du gouvernement. C'eſt » ainſi que Commode fit aſſaſſiner Julien, (1) qu'il honoroit » & cheriſſoit en apparence comme ſon pére. Caracalla en uſa » de même avec les premiers & les plus conſidérables des jeu- » nes Romains, qu'il avoit fait aſſembler ſous prétexte de choi- » ſir parmi eux des ſoldats. C'eſt ainſi que Lyſander (2) fit » égorger huit cens Mileſiens qu'il avoit attirés auprès de » lui, ſous ombre d'amitié & d'alliance ; & Galba, ſix mille » Iberiens. C'eſt ainſi que preſque de nos jours Spinola

(1) Salvius Julianus général des armées de l'Empire, dont le fils ne voulut pas ſe livrer à l'impudicité de Commode, & c'eſt ce qui cauſa la mort du pére. Lamprid. in Comm.

(2) Lyſander voulant exterminer les Democraties, entre autres à Milet, les principaux habitans s'étoient cachés. Pour les tirer de leurs retraites il jura publiquement qu'il ne leur feroit point de mal, & qu'ils pouvoient ſe montrer. Sur la foi du ſerment il en ſortit environ 800. qu'il fit tous égorger.

CHARLE IX. 1572.

» fit tuer les principaux de l'isle de Corse, dans un » repas où il les avoit invités. C'est enfin par attachement à cette politique, que de notre tems Christierne, » prince cruel & féroce, a fait un massacre épouventable à Stokolm; & qu'autre-fois Charle VII. (1) après s'être » réconcilié avec le duc de Bourgogne, trempa ses mains » dans le sang de ce Prince qui étoit à ses genoux. Tout le » monde sçait, ajoûtoit-on dans cette lettre, l'entretien que » le Roi a eu à Blois avec la Reine sa mére: & qu'entre autres choses le Roi lui ayant demandé en plaisantant, & » en jurant le nom de Dieu à son ordinaire, s'il n'avoit pas » bien fait son personnage à l'arrivée de la reine de Navarre: » Vous avez très-bien commencé, dit la Reine, mais cela ne » servira de rien si vous ne continuez. Je les prendrai tous » au filet, lui répondit-il, en jurant plusieurs fois, & je vous » les livrerai. C'est sur ces discours, dont la vérité vous est » connuë, qu'il faut prendre votre parti; il faut, si vous êtes » sage, vous retirer au plûtôt de la ville, & par conséquent » de la Cour, qui n'est qu'un cloaque infecté.

Coligny ayant lû ce mémoire, en fut extrêmement indigné; cependant pour ne pas paroître mépriser entiérement les priéres & les avis de ses amis, il répondit: Qu'il n'y avoit plus de lieu à tous ces soupçons, & qu'il ne pouvoit se persuader qu'un des meilleurs Princes que la France eût eu depuis plusieurs siécles, fût capable d'une si horrible perfidie: Qu'à la vérité le duc d'Anjou n'aimoit pas les Protestans; mais qu'il y avoit apparence qu'il leur seroit plus favorable à l'avenir en considération du mariage de sa sœur avec le Prince de Navarre: Qu'au reste le traité d'alliance que le Roi venoit de faire avec la reine d'Angleterre, & celui qui se négocioit actuellement avec les princes Protestans de l'Empire, faisoient assez connoître les dispositions favorables de ce Prince pour les Protestans, puisqu'il vouloit avoir à sa Cour un des fils de l'électeur Palatin, & un des seigneurs Anglois qui fût des plus zélés pour cette Religion, comme le comte de Leycestre, ou le baron de Burgley: Qu'il avoit même donné parole au prince d'Orange & à Loüis de Nassau son frére, de leur envoyer du secours contre les Espagnols,

(1) Il n'étoit pour lors que Dauphin.

& qu'il avoit ordonné de faire des levées considérables pour remplacer les troupes de Genlis qui avoient été taillées en piéces : Que Fregose qui étoit arrivé depuis peu de Florence, assuroit que Cosme de Medicis prêteroit au Roi deux cens mille écus d'or pour les frais de cette guerre : Que l'agent du Roi trouvoit moyen de pénétrer tous les desseins du duc d'Albe, & qu'il en informoit S. M. tous les jours ; que c'étoit du Roi lui-même qu'il le sçavoit : Que la flote de Strozzi & du baron de la Garde, qui étoit dans le port de Broüage & sur les côtes du Poitou, n'avoit été mise en mer que pour s'opposer aux desseins de celle d'Espagne, après quoi elle iroit joindre le prince d'Orange à Flessingue : Qu'à l'égard de sa personne & de sa vie, ses amis pouvoient être tranquilles, puisqu'il s'étoit reconcilié avec les Guises par ordre du Roi, & qu'ils avoient des deux côtés promis au Roi de ne renouveller désormais aucunes de leurs prétentions : Qu'il étoit persuadé que les Guises agissoient de bonne foi : En un mot, que le Roi n'étoit occupé que des moyens d'avoir la paix dans son Royaume, & de se mettre en état de faire la guerre au dehors, c'est-à-dire en Flandre & contre l'Espagne : Qu'il prioit l'auteur du mémoire, & ceux qui pensoient comme lui, de ne plus le fatiguer par de semblables soupçons ; qu'il étoit occupé d'affaires plus importantes, & de soins plus dignes d'attention : Qu'ils feroient mieux de joindre leurs priéres aux siennes, pour demander à Dieu de répandre sa bénédiction sur des commencemens si favorables, & de les conduire à une heureuse fin, pour le bien de l'Eglise & de l'Etat.

Coligny recevoit des Rochelois les mêmes avis, & il employoit également la modération & la fermeté pour détruire leurs soupçons, avec tous les ménagemens d'un ami. Quand ils virent qu'ils ne pouvoient rien gagner sur lui, ils s'adressérent au prince de Navarre, & l'exhortérent par les mêmes raisons de se tenir sur ses gardes, & de ne point aller à Paris ; la lettre est du dix de Juillet. Le Prince étoit allé à Blandy pour assister au mariage du prince de Condé & de Marie de Cléve, qui étoient l'un & l'autre ses parens très-proches. (1)

Mariage du prince de Condé avec Marie de Cléve.

(1) Ils étoient germains ; le prince de Navarre & le prince de Condé étant enfans des deux fréres, & Charlote étant fille de Marguerite de Bourbon sœur des péres de ces deux Princes.

CHARLE IX. 1572.

Blandy château situé dans le Bailliage de Melun, appartenoit à Jaqueline de Rohan marquise de Rothelin, mére de Françoise d'Orléans derniére femme de Louis de Bourbon premier Prince de Condé.

La cérémonie du mariage étant faite, les deux Princes suivis d'un grand nombre de Protestans, se rendirent à Paris malgré les remontrances de leurs amis : c'étoit au commencement du mois d'Août. La Reine mére fit naître de nouveaux retardemens pour le mariage du prince de Navarre. On avoit d'abord espéré que le cardinal de Lorraine, qui étoit pour lors à Rome, obtiendroit du Pape la dispense, tant pour la parenté, que pour la différence de Religion : mais le cardinal de Bourbon à qui le Bref fut adressé, parce qu'il en devoit faire la cérémonie, n'en ayant pas été content, il en demanda un autre plus précis : ce qui fit que le Roi rejetta sur lui la faute de ce retardement. Il disoit même pour se moquer de ce Cardinal, que les difficultés qu'il prétexoit, n'étoient que superstition & scrupules mal fondés ; qu'il faisoit en cela grand tort à sa Marguerite (c'est le nom qu'il donnoit à sa sœur) & qu'elle ne trouvoit pas bon qu'on différât si long-tems ce qui lui faisoit tant de plaisir.

Pendant ce tems-là, Coligny pressoit la déclaration de la guerre de Flandre ; en sorte qu'il ne sembloit presque plus possible de reculer. Le Roi néanmoins différoit toûjours, cherchoit des prétextes, & quand il se voyoit trop pressé par Coligny, il lui disoit qu'il ne trouvoit dans son Conseil ni parmi ses Généraux, personne qui eût la fidélité, l'habileté, & la vigilance qu'il auroit souhaitée pour le charger d'une si grande affaire : Que les uns étoient entiérement livrés aux Guises, & que les autres avoient des défauts essentiels. Dans le maréchal de Cossé, c'étoit l'avarice qu'il craignoit ; dans Tavane (1) l'ambition. Que François de Monmorency ne s'occupoit qu'à chasser, & à prendre des oiseaux : Que François de Scepeaux (2) étoit usé par la bonne chere :

(1) Gaspard de Saux.

(2) François de Scepeaux s'appelloit le Maréchal de Vieilleville. Je suis étonné que le Roi le nomme sur la fin de 1572. entre ceux qui pouvoient commander son armée, puisqu'il étoit mort au mois de Novembre 1571.

Que

Que des quatre ſecretaires d'Etat, il n'y avoit que Bernard de Fizes avec qui il pût s'ouvrir ſur un ſecret de cette importance ; enfin ils convinrent de confier l'affaire au maréchal de Monmorency & à Fizes. Ces marques d'ouverture de la part du Roi, cet air familier qui paroiſſoit naturel, trompérent Coligny, qui à ces traits ne reconnoiſſoit que des qualités dignes d'un Roi, & qui ne pouvoit ſe former de ce Prince une idée deſavantageuſe.

Quand toutes les meſures furent priſes par le moyen de tous ces délais, & que les ſentimens des conjurés, qui avoient été long-tems partagés, ſe furent réünis, on convint de faire paroître une lettre (1) de l'Ambaſſadeur du Roi à Rome, par laquelle il informoit S. M. que le Pape avoit enfin accordé une diſpenſe, qui levoit tous les ſcrupules du cardinal de Bourbon, & qu'elle partiroit bientôt de Rome par un courier extraordinaire. Ainſi les fiançailles ſe firent au Louvre le dix-ſeptiéme d'Août : ce fut le cardinal de Bourbon qui fit la cérémonie, & le lendemain on diſpoſa tout pour le mariage. On avoit dreſſé aux portes de l'égliſe de Notre-Dame, un échafaut fort élevé avec un degré, par où l'on deſcendoit ſur un autre échafaut moins élevé, & qui étoit enfermé de tous côtés pour écarter la foule ; cet échafaut conduiſoit par le milieu de la nef juſqu'au chœur: en ſortant du chœur, il y en avoit un autre à gauche entouré de cloiſons de bois, & qui s'étendoit juſqu'au palais Epiſcopal. Le Roi, la Reine ſa mére, les ducs d'Anjou & d'Alençon, les Guiſes, les Maréchaux de France, & les grands du Royaume, tous en habits magnifiques, & avec une pompe vraiment Royale ſe rendirent à l'Evêché, où ils prirent la nouvelle mariée, qui y avoit paſſé la nuit, & la menérent à l'égliſe. De l'autre côté arriva le prince de Navarre avec les princes de Condé & de Conty ſes couſins germains, l'amiral de Coligny, le comte de la Rochefoucaud, & une grande ſuite de ſeigneurs Proteſtans, qui s'y étoient rendus de toutes les parties du Royaume. Le Roi monta ſur le grand échafaut, & le cardinal de Bourbon ayant fait la cérémonie du mariage de la maniere dont on étoit convenu, le roi & le prince de Navarre avec leur ſuite ſe

(1) Cette lettre étoit fauſſe.

rendirent dans le chœur par le petit échafaut,& placérent la mariée devant le grand autel où elle entendit la messe. Pendant qu'on la disoit, le prince de Navarre, Coligny, la Rochefoucaud, & tous les autres Seigneurs de sa suite sortirent par la porte opposée, & s'en allérent à l'Evêché. Après la messe Damville l'étant allé chercher, il revint au chœur, & ayant baisé son épouse en presence du Roi, de la Reine, & des ducs d'Anjou & d'Alençon, il s'entretint pendant quelque tems avec elle : ensuite toute la compagnie alla à l'Evêché, où l'on avoit préparé le dîner : & je me souviens qu'après la messe on me fit entrer dans le chœur par la galerie, & qu'on me mit auprès de Coligny ; & que comme j'avois les yeux attachés sur lui, & que je le regardois avec beaucoup de curiosité & d'attention, je vis qu'il montroit à Damville les drapeaux des batailles de Bassac & de Moncontour suspendus aux murs de l'église, triste monument de la défaite de leur parti, & je lui entendis dire ces mots : » Dans peu on les arrachera de là, & on en mettra d'autres en leur place, qui seront plus agréables à voir.« Il vouloit parler sans doute de ceux que l'on gagneroit dans la guerre contre Philippe, qu'il croyoit résoluë. D'autres cependant interprétérent ces paroles bien autrement, & crurent qu'il vouloit parler d'une nouvelle guerre civile : mais il est certain qu'il la détestoit sincérement.

Après dîner on retourna au Louvre. Tous les ordres de la ville, le Parlement, la Chambre des Comptes, la Cour des Aides, & celle des Monnoies y furent régalés magnifiquement avec les formalités ordinaires. Après le souper on dansa ; mais peu. La danse fut suivie d'un spectacle pompeux : c'étoit des roches artificielles & argentées qu'on fit entrer dans la Sale. Il y en entra d'abord trois, sur l'une desquelles étoit le Roi seul, & ses fréres sur les deux autres. Elles étoient suivies de sept autres, traînées sur des chars, & qui portoient des dieux & des monstres marins. Toutes ces machines passérent au travers de la grande Sale du Louvre qui a une voute au milieu ; & lorsqu'elles s'arrêtoient, des musiciens choisis chantoient des vers françois composés par d'excellens Poëtes. Ce spectacle ayant duré bien avant dans la nuit, on se sépara pour prendre du repos.

Le lendemain on ne ſe leva que fort tard, & on alla dîner ſur les trois heures chez le duc d'Anjou, où il y eut bal après dîner, & ſur le ſoir on ſe rendit au Louvre. Le lendemain, qui étoit un mercredi, il y eut un beau ſpectacle, & un tournoi à l'hôtel de Bourbon près du Louvre. Au côté droit on avoit repreſenté le ſéjour des bien-heureux, & un peu au deſſous les champs Eliſées, où il paroiſſoit douze Nymphes; à gauche on voyoit le Tartare avec quantité de ſpectres épouvantables, qui étant remplis de ſoufre & de feu jettoient une lueur affreuſe. Il y avoit un endroit appellé le paradis, qui étoit défendu par le Roi & par ſes fréres. Quelques Chevaliers errans à la tête deſquels marchoit le roi de Navarre, ayant voulu y entrer de force, furent tous repouſſés, & tout de ſuite précipités dans le Tartare. Auſſi-tôt Mercure monté ſur un coq deſcendit du ciel accompagné de Cupidon, & s'étant approchés l'un & l'autre des trois défenſeurs du paradis, & les ayant complimentés en vers, ils s'en retournérent au ciel. Les trois tenans allérent joindre les Nymphes, qui ſe promenoient dans un verger charmant, & ils les amenérent au milieu de la Sale, où étoit une fontaine, au tour de laquelle on danſa pendant une heure, des danſes très-ingénieuſement figurées, & qui divertirent beaucoup les ſpectateurs.

Les Tenans s'étant rendus aux priéres de l'aſſemblée, allérent tirer du Tartare les Chevaliers errans, qui ſur le champ ſe battirent ſans aucun ordre, & rompirent leurs lances : Enfin on mit le feu à la poudre qu'on avoit miſe dans les tuyaux autour de la fontaine, & auſſi-tôt on entendit un grand bruit accompagné d'un incendie, qui conſuma en peu de tems toutes les machines du ſpectacle ; après quoi tout le monde ſe ſépara.

On donna différentes interprétations à ce ſpectale, ſur ce que les aſſaillans preſque tous Proteſtans, qui en voulant entrer de force dans le paradis, avoient été précipités dans le Tartare, on diſoit que c'étoit une inſulte qu'on leur avoit voulu faire. D'autres prétendoient que cet incident préſageoit quelque choſe de funeſte. Il eſt certain que François de Monmorency maréchal de France, quoiqu'intime ami de Coligny, demanda permiſſion au Roi pendant ces

CHARLE IX. 1572.

ſpectacles de s'en aller à Chantilly rétablir ſa ſanté, ſoit qu'il prévît les malheurs qui étoient prêts d'arriver, ſoit qu'il lui fût reſté quelque indiſpoſition du trajet qu'il avoit fait ſur mer,en repaſſant d'Angleterre en France. Henri de Damville, Charle de Meru, & Guillaume de Thoré ſes fréres demeurérent à la Cour ; ce fut un grand bonheur pour cette illuſtre famille, que l'aîné ſe fût abſenté : car il a paſſé pour conſtant, que ceux qui conſeillérent le maſſacre dont cette Fête fut ſuivie, avoient réſolu d'exterminer les Monmorencis: mais que la crainte qu'ils eurent que celui qui s'étoit abſenté n'en tirât vengeance, ſauva tous les autres.

Le jour ſuivant qui étoit un jeudi, il y eut un tournoi dans la grande place du Louvre. Le Roi, ſes deux fréres, les ducs de Guiſe & d'Aumale habillés en Amazones parurent d'un côté ; de l'autre, le roi de Navarre & ſa ſuite vêtus à la Turque s'avancérent, & combattirent lance contre lance. Il y avoit des échafauts aux deux côtés d'où la Reine mére, la Reine femme du Roi, la ducheſſe de Lorraine (1) & toutes les Dames regardoient les combattans.

Meſures pour le maſſacre de Paris.

Deux jours avant que le maſſacre fût réſolû, le Roi s'étant approché de Coligny avec des démonſtrations de l'amitié la plus ſincére, lui parla ainſi : » Vous ſçavez, mon » pére (il l'appelloit ainſi à cauſe de ſon âge, & de ſon mé- » rite) vous ſçavez la promeſſe que vous m'avez faite de » n'inſulter aucun des Guiſes, tant que vousdemeureriez à » la Cour : De l'autre côté ils m'ont donné parole qu'ils au- » roient pour vous, & pour tous les gens de votre ſuite la » conſidération que vous méritez : je compte entiérement » ſur votre parole : mais je ne me fie pas tant à la leur : car » outre que je ſçais qu'ils ne cherchent qu'une occaſion pour » faire éclater leur vengeance,je connois leur caractére hau- » tain & hardi. & comme ils ont le peuple de Paris à leur » dévotion, & qu'en venant ici ſous prétexte de la ſolennité » du mariage de ma ſœur, ils ont amené avec eux une trou- » pe nombreuſe de ſoldats bien armés, je ſerois au déſeſ- » poir qu'ils entrepriſſent quelque choſe contre vous ; cette » injure retomberoit ſur moi. Cela étant, ſi vous penſez » comme moi, je crois qu'il eſt à propos que je faſſe entrer

(1) Claude de France fille de Henri II. & ſœur du Roi

» dans la ville le régiment des Gardes, avec tels & tels Ca-
» pitaines : (il ne nomma que des gens qui n'étoient point suf-
» pects à Coligny) ce secours, ajoûta le Roi, assurera la
» tranquillité publique, & si les factieux remuent, on aura
» des gens à leur opposer. « L'Amiral qui désiroit ardemment la paix dans le Royaume; & qui s'étoit laissé gagner par les caresses de la Cour, consentit à la proposition, que le Roi venoit de lui faire avec tant de marques de bonté. Ainsi ce régiment entra dans Paris sans que les Protestans en prissent ombrage.

Tout étant disposé, on tint conseil, & après quelque altercation, on se sépara sans avoir rien décidé. Les avis varioient suivant les lieux, où se tenoit le conseil, & les personnes qui le composoient. Devant le Roi accompagné de la Reine sa mére, du duc d'Anjou, & de leurs confidens les plus intimes : voici comme on raisonnoit. Il y a dans le Royaume deux factions, l'une des Monmorencis, dont les Colignis leurs alliés faisoient autrefois partie; mais ils en ont formé une à part des sectateurs de la religion qu'ils ont embrassée : l'autre faction est celle des Guises. Jamais le Royaume ne sera tranquille, & jamais la majesté Royale, que les guerres civiles nées de ces factions ont presque anéantie, ne pourra se relever, qu'on n'ait abattu ces premiéres têtes, qui troublent le Royaume & la tranquillité publique. Mais les troubles ont rendu les chefs des factions si puissans, qu'il n'y a pas moyen de les accabler tous ensemble; il faut donc les prendre les uns après les autres, & les mettre aux mains, afin qu'ils s'entredétruisent; il est à propos de commencer par Coligny : comme il reste seul de sa famille, il sera plus aisé de s'en défaire, & sa ruine affoiblira beaucoup les Monmorencis, qui sont devenus odieux par la liaison qu'ils ont avec lui » V. M. ne doit pas souffrir plus long-tems, disoit-on
» au Roi, qu'un homme qui n'a d'autre prérogative que sa
» Noblesse, & qui tient des mains de son souverain tous
» les honneurs dont il est revêtu, soit devenu à charge à
» tous les Nobles : Qu'il aille de pair avec tous les Princes,
» & qu'il tienne tête au Roi : En un mot qu'il pousse la har-
» diesse & l'extravagance jusqu'à se faire un jeu d'insulter
» tous les jours à la majesté Royale, & d'exciter quand il

CHARLE IX. 1572.

» lui plaît la guerre dans le Royaume. Vous êtes obligé, » Sire, de réprimer ſon inſolence avant toutes choſes, afin » que ſon exemple apprenne aux autres à ne point s'enorgueil- » lir de leur fortune & à en uſer avec modeſtie. Sa mort » n'affoiblira pas ſeulement les Monmorencis, mais elle » ruinera totalement le parti des Proteſtans : comme il en » eſt en quelque ſorte l'ame & le cœur, ce parti qui ſemble ne » reſpirer que par lui, doit expirer avec lui. Sa mort ſera utile » pour affermir la tranquillité du Royaume, ou plûtôt elle » y eſt abſolument néceſſaire; l'expérience nous ayant appris » que comme une ſeule loge ne pouvoit nourrir deux chiens, » ni un même arbre porter deux perroquets, un ſeul Royaume » ne peut ſupporter deux religions. Pour exécuter ce deſſein » ſans péril, & ſans ſe charger de la haine que cette action » ne manquera pas d'attirer; l'on peut engager quelque aſ- » ſaſſin à l'entreprendre; nous en trouverons aſſez qui s'en » chargeront moyennant une récompenſe preſente, ou quel- » que eſpérance pour l'avenir; & il ſera aiſé au meurtrier de » ſe ſauver ſur un cheval fort vîte qu'on tiendra tout prêt. » Les Proteſtans qui ſont dans la ville, jetteront infaillible- » ment leurs ſoupçons ſur les Guiſes; & impétueux comme » vous les connoiſſez, ils prendront les armes pour venger » ſur les Princes de cette maiſon la mort de Coligny. Les » Guiſes plus puiſſans que les Proteſtans, parce qu'ils ont » le peuple de Paris pour eux, tailléront en piéces tout ce » parti; & peut-être que les Monmorencis peu aimés des Pari- » ſiens ſe trouveront enveloppés dans le maſſacre

» Mais ſuppoſé que les choſes n'aillent pas ſi loin, voici » toûjours l'avantage que vous tirerez de cette exécution : » la haine au lieu de tomber ſur vous, tombera ſur les Guiſes, » que l'on ſoupçonnera de l'avoir fait faire pour venger le » meurtre de leur pére; & quand vous vous ſerez défait de » leurs rivaux, il vous ſera plus aiſé de les réduire. Par là » vous ſerez maître du ſort des autres chefs des Proteſtans » que vous tenez dans vos mains, & perſonne ne doute qu'ils » ne reviennent à la religion de leurs ancêtres, & qu'ils ne ren- » trent dans leur devoir dès que vous leur aurez ôté les mau- » vais conſeillers qui les en empêhent. «

Lorſque le Conſeil ſe tenoit chez la Reine mére, & au

milieu de ses confidens, on poussoit les choses plus loin; on ne s'en tenoit pas aux Colignis & aux Monmorencis, on n'en vouloit pas faire à deux fois, & les Guises devoient être massacrés comme eux. La Reine qui les avoit souvent offensés mortellement, ne pouvoit se fier à eux, ni les épargner; car voici comment ses conseillers raisonnoient : Si les Protestans entreprennent de venger la mort de Coligny, eux & les Monmorencis se trouvant les plus foibles, seront exterminés par la populace : mais ce ne sera pas sans qu'il en coûte beaucoup à leurs ennemis. Pendant ce tems-là le Roi fera venir beaucoup de troupes au Louvre; & après avoir été spectateur du combat, lorsqu'il sera fini, il attaquera les vainqueurs affoiblis & las de tüer; & sous prétexte qu'ils auront excité cette sédition, & qu'ils auront pris les armes sans son ordre, il les fera tous massacrer sans en laisser échaper un seul, & fera en même-tems main basse sur les Seigneurs qui auront été attachés à quelqu'un des partis; parce que tant qu'il en restera quelqu'un, il y aura toûjours des plaintes & des murmures contre la Reine, que les séditieux veulent à toute force éloigner du gouvernement, sous prétexte qu'elle est étrangére.

Voilà les différens projets qui se proposoient suivant la différence des conseils; mais ils se réünissoient pour la maniére de l'exécution. Enfin on mit Guise de la confidence pour le meurtre de Coligny, sans lui parler du reste. Il s'agissoit de trouver un assassin, que l'on ne chercha pas long-tems. Maurevel se présenta sur le champ, il s'en étoit déja chargé autrefois, & pour l'exécuter plus aisément, il avoit passé de l'armée Catholique dans celle des Protestans; mais effrayé par le péril, il s'étoit désisté de l'entreprise. Cependant de peur qu'on ne lui reprochât de n'avoir rien fait, il tua en traître Artus de Vaudré seigneur de Moüy, & depuis ce tems-là il étoit toûjours demeuré caché dans les maisons des Guises, où il avoit été nourri dès l'enfance; mais il changeoit de tems en tems de demeure. On choisit pour le lieu de l'assassinat une maison du cloître S. Germain de l'Auxerrois, où logeoit Pierre de Piles de Villemur, qui avoit été précepteur du duc de Guise, parce que Coligny en s'en retournant chez lui le soir au sortir du Louvre, passoit toûjours devant cette maison.

CHARLE IX. 1572.

Le vendredi, après qu'on eut parlé de beaucoup d'affaires dans le Conſeil du Roi, où étoit le duc d'Anjou, & qu'on eut accommodé un différend entre deux Gentilshommes de la premiére nobleſſe de Bourgogne, tous deux très-braves, (c'étoient Antoine Marafin de Guerchy, & Leonard de Damas ſeigneur de Thiange) le Roi ſuivi de Coligny, alla joüer à la paume auprès du Louvre. Après la partie que le Roi avoit faite avec Guiſe & Teligny, Coligny s'en retourna chez lui. Lorſqu'il fut vis-à-vis de la maiſon de Villemur, marchant fort lentement, parce qu'il liſoit un mémoire qu'on venoit par hazard de lui préſenter, Maurevel lui tira un coup d'arquebuſe d'une fenêtre, devant laquelle étoit un rideau de toile : le coup bleſſa Coligny de deux bales, dont l'une lui coupa l'index de la main droite, & l'autre lui fit une grande bleſſure au bras gauche. Guerchy étoit à ſa droite, & Sorbiers des Pruneaux à ſa gauche, qui furent effrayés du coup auſſi-bien que toute ſa ſuite. Coligny ſans la moindre émotion leur montra la maiſon d'où le coup étoit venu ; & auſſitôt il manda à Armand de Clermont ſeigneur de Piles & à François de Monins, d'aller trouver le Roi de ſa part, & de lui dire ce qui venoit de lui arriver : enſuite il fit bander ſon bras, & s'en alla à pied à ſon logis ſoûtenu par ſes domeſtiques. Comme quelques-uns de ſa ſuite lui diſoient de prendre garde que ces bales ne fuſſent empoiſonnées ; il en arrivera ce qu'il plaira à Dieu, répondit Coligny. Sur le champ on attaque la maiſon d'où l'on avoit tiré, on briſe les portes, & l'on trouve dans une chambre baſſe une ſervante, un laquais & une arquebuſe ; la ſervante & le laquais furent arrêtés. Pour Maurevel, il ſe ſauva par une porte de derriére, monta à cheval, gagna la porte ſaint Antoine, où il trouva un cheval tout frais, & s'enfuit.

Aſſaſſinat de Coligny par Maurevel.

Le Roi à cette nouvelle s'écria d'un air conſterné : » N'aurai-je jamais de repos ? quoi toûjours de nouveaux troubles ? « & ayant jetté ſa raquette par terre, il rentra dans le Louvre. Guiſe ſortit du jeu de paume par un autre côté, & ſe retira. Tout le monde fut ſurpris d'une action ſi indigne : bien des gens parurent troublés & inquiets des ſuites qu'elle auroit ; mais il n'y eut preſque perſonne qui ne la déteſtât, même parmi les ennemis de Coligny.

Le

Le roi de Navarre & le prince de Condé se rendirent bientôt chez lui, & le virent panser. Ce Seigneur ne donna aucune autre marque de ressentiment, sinon qu'il leur dit : » Est-ce là cette belle réconciliation dont le Roi s'est rendu » garant ? « Et se tournant vers More ministre de la feuë reine de Navarre : » Mon frére, lui dit-il, je vois que Dieu » m'aime, puisqu'il a permis que je reçusse ces blessûres pour » son saint nom ; puisse-t'il me faire la grace de n'oublier ja- » mais la miséricorde qu'il exerce sur moi. « Ambroise Paré ayant été d'avis de lui couper le doigt, parce que la gangréne y étoit déja, & ayant essayé de le faire avec des ciseaux mal aiguisés, Coligny sentit une douleur très-vive ; mais il ne laissa échaper aucune plainte, quoique le Chirurgien eût ouvert & refermé trois fois les ciseaux. Lorsqu'il fallut panser le bras gauche, Merlin ministre du prince de Condé s'y trouva ; & pendantqu'il consoloit le blessé par des passages de la sainte Ecriture qu'il lui rapportoit, Coligny s'écrioit de tems en tems : Mon Dieu, ne m'abandonnez pas dans l'état où je suis, & continuez à me faire sentir les effets de votre miséricorde accoûtumée. Après quoi il dit à l'oreille à l'un de ceux qui soûtenoient son bras, que l'on donnât cent écus d'or à Merlin pour distribuer aux pauvres de l'Eglise de Paris. J'ai souvent entendu Paré raconter ce fait à peu près dans les mêmes termes que je viens de rapporter. De là le roi de Navarre & le prince de Condé vont chez le Roi pour se plaindre d'une action si détestable ; & ils le prient de trouver bon qu'ils se retirent, puisqu'il n'y a point à Paris de sûreté pour eux, ni pour leurs amis. Le Roi fut le premier à exagérer l'atrocité du crime, & il leur donna sa foi avec les plus grands sermens qu'il eût jamais faits, qu'il puniroit le meurtrier, les auteurs, les fauteurs & les complices du crime, d'une maniére dont Coligny & ses amis seroient satisfaits, & qu'il en feroit un exemple à la postérité : Que personne n'étoit plus faché que lui de ce qui venoit d'arriver ; mais que comme il n'y avoit pas moïen d'empêcher que la chose ne fût faite, il alloit sérieusement penser au reméde, & qu'il mettroit tout le monde en état de comprendre que si Coligny avoit reçû la blessûre, c'étoit le Roi qui l'avoit sentie ; & il pria les Princes de rester pour en être eux-mêmes les témoins,

CHARLE IX. 1572.

Catherine qui étoit presente, continua sur le même ton : Que ce n'étoit point à Coligny, mais au Roi, qu'on avoit fait outrage ; qu'on pousseroit bien-tôt l'insolence jusqu'à attaquer le Roi dans sa maison, si on laissoit un pareil attentat impuni : Qu'il falloit chercher toutes les voïes imaginables pour en tirer une vengeance proportionnée au crime. Ces paroles qu'elle prononça d'un air plein d'indignation, adoucirent le roi de Navarre & le prince de Condé, qui ne s'imaginérent jamais qu'il n'y eût rien de sincére dans tout ce qu'ils entendoient : ainsi on ne parla plus de quitter la Cour. On dépêcha des gens pour courir après le meurtrier, qu'on ne connoissoit pas encore. On le fit chercher dans Paris ; & afin qu'il ne pût échapper, s'il y étoit, on ferma toutes les portes, excepté deux qu'on réserva pour l'entrée des vivres ; mais le Roi y fit mettre des gardes.

Pendant ce tems-là Christophle de Thou & Bernard Prevôt seigneur de Morsan, présidens du Parlement, & Jacque Viole conseiller, interrogérent séparément la servante & le laquais qui avoient été arrêtés dans la maison de Villemur. La servante déclara qu'il y avoit quelques jours que Villiers seigneur de Chailly, attaché aux Guises, avoit amené dans cette maison une espéce de soldat, & qu'il le lui avoit recommandé, en lui disant : Ayez-en autant de soin que si c'étoit le maître du logis, parce que c'est un de ses intimes amis : Que là-dessus elle l'avoit mis coucher dans la chambre & dans le lit même de Villemur ; mais qu'on avoit eu grand soin de ne le point nommer. Le laquais qui servoit depuis quelques jours cet assassin, dit que cet homme n'avoit jamais dit son vrai nom ; qu'il se nommoit lui-même tantôt Bolland, tantôt Bondol Archer à cheval de la garde du Roi ; que le matin du jour qu'il fit l'action, il l'avoit envoyé chez Chailly pour le prier de lui tenir prêts les chevaux qu'il lui avoit promis.

Tous ces indices ne découvroient pas encore le criminel ; mais comme les deux prisonniers s'accordoient sur le sieur de Chailly, on donna ordre à Gaspard de la Châtre seigneur de Nançay, capitaine des Gardes, de l'arrêter ; & de l'amener. Le Roi écrivit à tous les Gouverneurs des provinces, pour leur faire entendre qu'il détestoit cet assassinat, & leur

ordonner d'inſtruire tout le monde de ſes diſpoſitions, & qu'il en feroit un exemple très-ſévére. Les maréchaux de Damville, de Coſſé & de Villars vinrent voir Coligny ſur le midi. Après l'avoir ſalué avec de grandes marques d'amitié; ils lui dirent qu'ils n'étoient point venus pour l'exhorter à ſouffrir ſon mal avec beaucoup de courage & de patience; que tout cela lui étoit naturel; & qu'étant en poſſeſſion de donner ces conſeils aux autres, ils étoient très-perſuadés qu'il ne s'abandonneroit pas lui-même. » Je vous » proteſte, leur dit Coligny d'un viſage gai, que la mort ne » m'effraye point : C'eſt de Dieu que je tiens ma vie; quand » il me la redemandera, je ſuis tout prêt à la lui rendre. » Mais je voudrois bien voir le Roi avant que de mourir; j'ai » à lui parler de choſes qui regardent ſa perſonne, & le ſalut » de ſon Etat, que je ſuis aſſuré qu'aucun de vous n'oſeroit » lui dire. « Je vais en avertir S. M. reprit Damville; & auſſitôt il ſortit avec Villars & Teligny, laiſſant dans la chambre le Maréchal de Coſſé. » Vous ſouvenez-vous, lui dit Coli- » gny, des avis que je vous ai donnés il y a quelques heures? » Vous ferez bien de prendre vos ſûretés. « Tout le monde n'entendit pas ce que Coligny vouloit dire par là.

Le Roi va voir Coligny.

Le Roi ayant été informé par Damville du deſir que Coligny avoit de lui parler, S. M. y conſentit en apparence aſſez volontiers, & elle vint le voir ſur les deux heures après midi, accompagnée de la Reine mére, des ducs d'Anjou & d'Alençon, du Cardinal de Bourbon, du duc de Monpenſier, du duc de Nevers, des maréchaux de Coſſé & de Tavanes, de Villars, Meru & Thoré fréres de Damville, de Nançay & du comte de Rais, qui entrérent dans la chambre avec le Roi. On fit retirer les autres perſonnes qui y étoient, excepté Teligny & un Gentilhomme qui demeura à la porte. On lit dans quelques mémoires que Coligny avoit dit quelque choſe au Roi en ſecret; mais d'autres aſſurent qu'il ne lui parla point en particulier, & que la Reine, qui commençoit à ſe défier du Roi, empêcha qu'il ne le fît, de peur qu'il ne gagnât l'eſprit de ce Prince, & qu'il ne le fît changer de ſentiment. Mais voici ce que tout le monde entendit. Coligny ayant remercié le Roy de ſa bonté, S. M. d'un air triſte & rêveur, l'interrogea ſur ſa ſanté, lui proteſta qu'il étoit

CHARLE IX. 1572.

très-faché de cet accident, & lui dit ces mots : » La blessure » est pour vous, & la douleur est pour moi. Mais je jure (& il » y joignit ses imprécations ordinaires) que j'en tirerai une » vengeance si terrible, que jamais elle ne s'effacera de la » mémoire des hommes. Dieu, devant qui je paroîtrai ap- » paremment bientôt, reprit Coligny, m'est témoin que j'ai » été toute ma vie très-fidéle & très-attaché à V. M. & que » j'ai toûjours souhaité de tout mon cœur que son régne fût » tranquille & florissant. Je sçais cependant qu'on m'a voulu » faire passer pour un traître, un rebelle, un perturbateur » du Royaume ; mais ce qui fait ma confiance, c'est que Dieu » jugera entre mes ennemis & moi ; & quand il lui plaira » de me retirer de cette vie, je suis tout prêt de lui aller ren- » dre compte de la fidélité & du respect que j'ai toûjours » conservé pour V. M. Henri votre pére m'ayant comblé » d'honneurs, & V. M. ayant eu la bonté de me conserver » mes emplois, la fidélité & le zéle que je dois avoir pour » vos interêts, exigent de moi que je vous supplie avec toute » l'instance possible, de ne pas perdre l'occasion présente, » dont la France peut tirer de grands avantages. J'en parle » d'autant plus librement à V. M. que vous avez fait connoî- » tre assez clairement quelles sont vos dispositions sur la » guerre de Flandre ; on peut dire même que vous avez pris » des engagemens pour l'entreprendre : mais si vous en restez » là, & que vous ne poursuiviez pas ce que vous avez » commencé, vous exposez le Royaume à un péril évident. » N'est-ce pas une chose indigne, qu'on ne puisse rien agiter » dans votre Conseil secret, que le duc d'Albe n'en soit » instruit dans le moment ? Quelle honte pour la France que » ce Duc ait fait pendre, ou périr par d'autres supplices, » plus de trois cens tant Gentilshommes que soldats qui fu- » rent faits prisonniers à la défaite de Genlis ! Cependant » on s'en divertit à la Cour, & on en fait des railleries. Le » troisiéme chef dont je voulois parler à V. M. est le peu » d'égard que l'on a pour votre Édit de pacification. Vos » Juges sont les premiers à s'en mocquer, & tous les jours ils » violent sur des points importans la foi solemnelle que vous » avez donnée à vos peuples, & que vous avez jurée en » présence même de quelques Princes étrangers : cependant

» comme je l'ai dit bien des fois à V. M. & à la Reine votre
» mére, le moyen le plus sûr, & le plus infaillible pour con-
» server la paix, le repos & la tranquillité publique, c'est d'ob-
» server religieusement les édits. Mais on en fait si peu de cas,
» que tout nouvellement encore on a maltraité à Troies des
» gens de la Princesse de Condé : & cette Dame ayant en
» vertu de l'édit choisi un village appellé l'Isle pour y faire
» l'exercice de notre religion ; un homme, & une nourice,
» avec un enfant que l'on y avoit porté batiser furent tués
» en s'en retournant chez eux, le dix du mois de Juillet
» dernier.

Le Roi lui répondit : » Je vous l'ai dit bien des fois, mon
» Pére, je connois votre bravoure ; je sçai jusqu'où va votre
» fidélité, & votre zéle pour ma gloire : en un mot je vous
» regarde comme un des plus grands Généraux que j'aye
» dans mon Royaume : & si j'avois eu de vous une autre idée,
» je ne vous aurois point donné tant de preuves de mon es-
» time. A l'égard de mon édit, j'ai toûjours souhaité, & je
» souhaite encore qu'il soit religieusement observé ; j'ai en-
» voyé des Commissaires dans toutes les Provinces pour y
» veiller ; & je suis prêt à en nommer d'autres, si ceux-là
» vous sont suspects. « Le Roi parloit ainsi, parce que Co-
ligny avoit dit entre autres choses, qu'il tenoit pour suspects
des Commissaires qui l'avoient jugé digne de mort, qui l'a-
voient condamné au gibet, & qui avoient mis sa tête à cin-
quante mille écus d'or. Pour finir cet entretien, le Roi ajoû-
ta : » Je m'apperçois, mon pére, que vous parlez avec beau-
» coup d'action : je crains que la violence que vous vous faites,
» ne nuise à votre santé, & ne retarde la guérison de votre
» blessure : j'aurai soin de tout. Et il lui répéta en jurant le
» nom de Dieu : Je vengerai l'insulte que vous avez reçûë
» comme si elle m'étoit faite à moi-même ; soyez assuré que
» j'en punirai sévérement les auteurs. Ils ne sont pas bien
» difficiles à trouver, reprit Coligny ; les indices sont assez
» clairs : mais je suis content, & je remercie très-humble-
» ment V. M. de la justice qu'elle a la bonté de me pro-
» mettre.

Le Roi ayant ensuite pris en particulier le Gentilhomme
qui étoit à la porte, ordonna qu'on lui apportât la bale dont

l'Amiral avoit été bleſſé, & il voulut la voir ; elle étoit de cuivre. Il demanda encore à ce Gentilhomme ſi Coligny avoit perdu beaucoup de ſang ; s'il s'étoit plaint lorſqu'on l'avoit panſé ; s'il avoit jetté des cris ? Le Gentilhomme ayant répondu que non, le Roi loüa beaucoup la grandeur d'ame, & la fermeté de l'Amiral ; & ordonna à ce Gentilhomme de ne le point quitter.

Voilà ce qui ſe paſſa dans la chambre de cet illuſtre bleſſé. Pendant une heure que le Roi y fut, il ne tint que des diſcours vagues pour laiſſer couler le tems, & pour éluder l'affaire de la guerre de Flandre : car Coligny en ayant dit quelques mots, on remarqua que Charle ne lui répondit rien. Pendant ces entretiens, le comte de Rais avoit dit à un ami de l'Amiral qu'il faudroit le tranſporter au Louvre pour le mettre en ſûreté, en cas qu'il arrivât quelque émotion populaire ; & le Roi l'avoit propoſé pluſieurs fois, ce qu'on regardoit comme une preuve de l'intérêt que ce Prince prenoit à la conſervation de ce Seigneur. Mais les médecins, & ſurtout Mazilles premier médecin du Roi, ayant jugé que ſa bleſſure étant auſſi récente, l'agitation que lui cauſeroit le tranſport mettroit ſa vie en danger, on réſolut de le laiſſer où il étoit.

Lorſque le Roi fut retourné au Louvre, les ſeigneurs Proteſtans s'aſſemblérent pour délibérer ſur la conjoncture preſente. Jean de Ferrieres Vidame de Chartre dit au roi de Navarre & au prince de Condé, que la bleſſure de l'Amiral étoit le premier acte de la tragédie, qui finiroit apparemment par le meurtre général de tous ſes amis : Que ſon avis par conſéquent étoit qu'on ſortît à l'inſtant même de la ville ; & pour appuyer ſon ſentiment, il allégua divers indices, & diverſes preuves, qu'il tira des bruits qui avoient couru : Que le jour du mariage, les Catholiques avoient dit aux Proteſtans qui ſortoient de l'Egliſe pour ne pas ſe trouver à la meſſe, qu'ils y viendroient dans peu : Qu'on avoit entendu dire ouvertement à pluſieurs perſonnes conſidérables de la ville, que ce mariage feroit plus verſer de ſang que de vin : Qu'un Préſident du Parlement avoit conſeillé à un ſeigneur Proteſtant de ſes amis de s'en aller pour quelques jours à la campagne avec ſa famille. Il leur rappella que Jean de Monluc en

partant pour l'Ambaſſade de Pologne avoit dit au comte de la Rochefoucaud : » Que la fumée de la Cour ne nous enyvre » point : Quelques careſſes qu'on vous y faſſe,gardez-vous de » vous y laiſſer entraîner:les gens ſages & prudens doivent être » en garde contre ces appas ; trop de confiance vous jettera » dans de grands périls : le parti le plus ſûr pour vous, & pour » tous les autres Seigneurs de votre parti,c'eſt de vous éloigner » autant qu'il vous ſera poſſible. « Mais l'oppoſition de Teligny , & la confiance avec laquelle il parla des bonnes intentions du Roi pour les Proteſtans , rendirent inutile l'avis de Ferrieres , & les raiſons de ceux qui penſoient comme lui.

Le lendemain, on produiſit de nouveaux témoins, & le laquais fut mis à la queſtion en preſence d'Arnaud de Cavagnes. Coligny l'avoit demandé,afin de pouvoir s'aſſurer qu'on avoit apporté à cet examen toute l'attention néceſſaire ; & en effet il n'y manqua rien du côté de l'apparence.

Le jour ſuivant , Coligny envoya Cornaton au Roi & au duc d'Anjou pour les ſupplier au nom de tous les Proteſtans de vouloir bien donner quelques troupes pour garder ſa maiſon , parce qu'ils avoient des avis certains que ſoixante mille Pariſiens , c'eſt-à-dire, ſoixante mille ennemis jurés de l'Amiral, & de tous ceux qui lui étoient attachés , commençoient à ſe mutiner , & à prendre les armes : que s'il arrivoit quelque émotion, la garde du Roi pourroit tenir en reſpect les ſéditieux. Le Roi & le duc d'Anjou accordérent très gracieuſement ce qu'on leur demandoit; & Coſſeins Colonel des gardes Françoiſes eut ordre de prendre quelques ſoldats de ſon régiment , & de demeurer ſous les armes à la porte de Coligny. Pour ôter tout ſoupçon , on y joignit quelques Suiſſes de la garde du roi de Navarre, mais en petit nombre. Pour plus grande ſûreté encore , le Roi ordonna que les ſeigneurs Proteſtans qui étoient à Paris, allaſſent ſe loger aux environs de l'Amiral. Sur le champ l'ordre fut donné aux maréchaux des Logis de leur marquer des maiſons dans ce canton , & tout le monde entendit le Roi qui diſoit à un des Colonels qui étoient là preſens, qu'il le chargeoit d'empêcher aucun Catholique d'approcher de ce quartier : Qu'il fît main baſſe ſur tous ceux qui oſeroient s'y

CHARLE IX. 1572.

presenter. Sur cela on chargea des officiers de Ville de faire la visite par tout ; de prendre la liste des Protestans ; & de les exhorter à aller loger auprès de l'Amiral ; que le Roi le désiroit ainsi.

Ces mesures de la part de la Cour jointes aux bruits qui couroient, suffisoient, ce me semble, pour réveiller les Protestans s'ils n'avoient pas été aveuglés. Mais le Roi se contrefit si bien jusqu'au bout, que jamais l'Amiral ni Teligny ne purent se persuader qu'il fût capable d'un si horrible dessein. Cependant on tint encore là-dessus un conseil chez l'Amiral, dans la chambre de Cornaton ; & le Vidame de Chartre persista dans l'avis qu'il avoit déja donné de sortir sur le champ de Paris, & d'emmener Coligny, qui étoit un peu mieux ce jour-là, malgré le danger qu'il y auroit à le transporter. Teligny soutint au contraire qu'il falloit demeurer ; & son sentiment l'emporta, parce que le roi de Navarre & le prince de Condé furent de même avis. Pouvoit-on, disoient-ils, prendre ce parti, sans outrager le Roi, qui leur témoignoit tant d'amitié? On soupçonna un des Assistans d'avoir été sur le champ rendre compte au Roi de ce qui se passoit. (C'étoit Bayancour seigneur de Bouchavanes, fort connu de la Reine.) En effet il alla en diligence aux Tuilleries, où tous ceux qui étoient du secret tenoient conseil sous prétexte de promenade: & ce fut là qu'on prit les derniéres mesures pour l'exécution de ce complot. Le Roi y étoit avec la Reine, le duc d'Anjou, le duc de Nevers, le bâtard d'Angoulême, Birague, Tavane, & le comte de Rais.

On y supposa que Coligny étoit la source des maux qui affligoient la France ; que c'étoit de là qu'ils se répandoient dans toutes les parties du Royaume ; que le dessein d'y remédier par la mort d'un seul homme n'ayant pas réüssi, puisque les médecins garantissoient sa guérison, il n'y avoit plus d'autre parti à prendre que d'exterminer ceux qui lui étoient attachés, & d'étendre à tous les Protestans une vengeance qui se seroit éteinte dans le sang du seul Coligny, si Dieu n'en eût ordonné autrement : Qu'on avoit eu cette vûë dès le commencement ; mais que dans l'état present des choses c'étoit une nécessité absoluë ; & que le péril qui menaçoit le Roi & le Royaume, ne pouvoit être détourné que par la

mort

mort de Coligny, & par la ruine des Proteſtans : Que ne feroit pas à la tête de ſon parti après une injure ſi ſanglante, celui qui avoit ſi long-tems fait la guerre au Roi, & ravagé le Royaume, dans un tems où il n'avoit aucun ſujet de ſe plaindre ? Qu'au ſortir de Paris, ſemblable à un lion échappé de ſa loge, il extermineroit indiſtinctement tout ce qui ſe préſenteroit devant lui : Que comme on ne pouvoit enviſager ces maux ſans fremir, il n'y avoit qu'à laiſſer agir la populace, aſſez animée d'elle-même ; & qu'il ne falloit plus s'oppoſer à la volonté de Dieu, qui n'avoit pas permis la réüſſite du parti le plus modéré : Que quand la choſe ſeroit faite, on ne manqueroit pas de prétextes pour la colorer ; qu'on en rejetteroit la faute ſur les Guiſes, qui ſe chargeroient volontiers de cette haine. En conſéquence le maſſacre de tous les Proteſtans fut réſolu : & la Reine ſe rendit aiſément à une déciſion ſi conforme à ſes vûës & à ſes maximes.

On mit en délibération ſi l'on excepteroit le roi de Navarre & le prince de Condé. A l'égard du roi de Navarre, tout le monde fut de cet avis : la dignité Royale, diſoit-on, & l'alliance qu'il venoit de contracter avec le Roi, demandoient qu'on en uſât ainſi. D'ailleurs le parti que l'on venoit de prendre déja fort odieux par lui-même, le ſeroit infiniment davantage ſi on alloit maſſacrer un grand Roi proche parent de Sa Majeſté, & qui venoit d'épouſer ſa ſœur, dans la maiſon & à la vûë du Roi ſon beau-frére, & pour ainſi dire entre les bras de la Reine ſon épouſe : Qu'il ne ſeroit pas poſſible de juſtifier une pareille action, & que tout ce qu'on pourroit dire pour en charger les Guiſes, ne laveroit jamais le Roi. Il y eut plus de difficulté pour le prince de Condé : la haine qu'on avoit portée à ſon pére lui faiſoit tort ; cependant ſon rang, ſa dignité, & l'autorité du duc de Nevers qui ſe rendit garant de ſa fidélité & de ſa ſoumiſſion, lui ſauvérent la vie. Outre les anciennes alliances qui étoient entre le duc de Nevers & Condé, ce Prince venoit d'épouſer Marie de Cleves, ſœur d'Henriette, femme du duc de Nevers. Ainſi il fut ôté auſſi bien que le roi de Navarre de la liſte de ceux que l'on devoit égorger.

Au ſortir de ce conſeil, le duc d'Anjou & le bâtard d'Angoulême allant en caroſſe par la ville, font courir le bruit

CHARLE IX. 1572.

que le Roi avoit envoyé ordre au duc de Monmorency de venir à Paris avec un corps de Cavalerie. Dans le même tems on arrête un homme ſoupçonné de meurtre, qui s'avoüe domeſtique de Meſſieurs de Guiſe. Au bruit qui s'en répand, les ducs de Guiſe & d'Aumale, & quelques autres de leurs parens vont trouver le Roi pour ſe juſtifier, & ſe plaignent qu'ils ſont accablés par le crédit de leurs ennemis; que les Juges ſont toûjours diſpoſés à écouter toutes les calomnies qu'on répand contre eux; & que leur innocence n'empêche point qu'on ne les attaque : Qu'ils s'apperçoivent de jour en jour, qu'ils ont encouru la diſgrace du Roi, ſans qu'ils en puiſſent deviner la cauſe : Qu'ils ont diſſimulé toutes ces injures, dans l'eſpérance que le tems, cet excellent maître de la vérité, détrompera le Roi de la mauvaiſe opinion qu'il a conçûë d'eux : mais qu'ils voyent bien qu'il ne reſte aucune reſſource à leur innocence : Qu'ainſi ils ſont forcés malgré eux de ſupplier le Roi qu'il leur permette de ſe retirer. On remarqua que le Roi leur répondit aſſez froidement : ce qui acheva de perſuader les Proteſtans que ce Prince n'aimoit pas les Guiſes.

Sur cela S. M. avertit le roi de Navarre qu'il étoit à propos qu'il fît venir au Louvre tout ce qu'il avoit de gens à lui, ſur leſquels il pouvoit compter; afin de s'en ſervir pour arrêter l'inſolence & l'impétuoſité des Guiſes, qui dans l'agitation violente où étoient les eſprits, pouvoient à l'aide de la populace entreprendre quelque mauvais coup. Le roi de Navarre ſçut très-bon gré au Roi de cet avis; & il fit venir des gens dont il connoiſſoit la bravoure, pour reſter auprès de lui pendant la nuit.

Quelques perſonnes attentives ayant remarqué que les ruës, & les environs du Louvre étoient pleins de gens en armes, qui alloient & venoient; que le peuple étoit dans l'agitation & le mouvement, & qu'on entendoit des menaces de tous côtés, jugérent que tout ſe préparoit à une émotion; & ils en donnérent avis à Coligny. Ce Seigneur qui ſe confioit pleinement en la bonté du Roi, & qui étoit perſuadé que c'étoit un artifice des Guiſes pour ſoulever le peuple, envoya un homme exprès pour en donner avis à S. M. » Coligny n'a rien à craindre, répondit le Roi : Qu'il demeure

» tranquille ; rien ne se fait que par mes ordres ; il s'agit de » calmer une populace que les Guises veulent mettre en » mouvement.

Dans le même tems, on vint avertir Teligny que l'on avoit vû des crocheteurs chargés d'armes, que l'on faisoit entrer dans le Louvre. Mais il méprisa cet avis en disant : » L'on a » grand tort de chercher à multiplier les sujets de défiance » dans les tristes circonstances où nous nous trouvons : Qu'on » ne parle de rien à l'Amiral : Ces armes sont destinées pour » attaquer par divertissement un fort, que l'on a construit » dans le Louvre. Il sembloit que par ce mépris à contre- » tems des sages avis qu'on lui donnoit, & des périls dont » son parti étoit menacé, il eût voulu faire parade de pru- » dence & de modération.

Disposition que fait le duc de Guise pour la S. Barthelemi.

Guise qui avoit été chargé en chef de l'exécution, fit venir fort avant dans la nuit les Commandans des Suisses des cinq cantons Catholiques, & quelques Colonels des troupes Françoises ; & après leur avoir déclaré les ordres du Roi : » Le » tems est venu, ajouta-t'il, de punir ce rebelle haï de Dieu » & des hommes, & d'exterminer tous ses partisans : la bête » est dans les toiles, ne la laissons pas échapper. Songez à » mettre à profit une si belle occasion de terrasser les enne- » mis du Royaume : la gloire des succès remportés dans les » guerres passées qui ont coûté tant de sang aux fidéles su- » jets du Roi, n'est rien en comparaison de celle que vous » pouvez acquerir aujourd'hui.

Après ce discours, il plaça les Suisses & quelques compagnies Françoises au tour du Louvre, avec ordre de ne laisser sortir aucun des domestiques du roi de Navarre, ni du prince de Condé. Cosseins qui gardoit la maison de Coligny, eut ordre aussi de n'en laisser sortir aucun, & de se servir pour l'empêcher des arquebusiers que l'on avoit postés dans toutes les maisons du voisinage. Après que Guise eut disposé les troupes étrangéres, il fit venir Jean Charon President de la cour des Aides, qui avoit enfin obtenu la charge de Prevôt des Marchands qu'il avoit long-tems sollicitée en vain : il lui ordonna d'enjoindre aux Capitaines des quartiers de faire armer leurs compagnies, & de se rendre sur le minuit à l'hôtel de ville, pour y apprendre ce qu'ils auroient à faire.

CHARLE IX. 1572.

Quoique Marcel ne fût plus en place, on ſçavoit néanmoins qu'il étoit en quelque conſidération chez la Reine par les ſervices ſecrets qu'il lui avoit rendus; ce qui lui donnoit encore de l'autorité dans le corps de ville: ainſi on lui fit dire auſſi de ſe rendre à l'hôtel de ville. Comme on le voyoit ſouvent au Louvre, on s'étoit perſuadé qu'il avoit une ſorte de faveur auprès du Roi & de la Reine; & il n'en fallut pas davantage pour lui gagner la confiance & l'amitié de la populace : & ce fut lui qui leur déclara de la part du Roi, que S. M. leur permettoit de prendre les armes : Que ſon intention étoit que l'on exterminât Coligny & tout ſon parti : Qu'ils priſſent garde qu'il n'échapât aucun de ces impies, & qu'on ne les cachât dans les maiſons : Que le Roi le vouloit ainſi, & qu'il donneroit ordre que toutes les villes du Royaume ſuiviſſent l'exemple de la Capitale. On leur dit que pour donner le ſignal, on ſonneroit le tocſin avec la cloche de l'horloge du palais; & que pour ſe reconnoître les uns & les autres, ils porteroient une écharpe de toile blanche au bras gauche, & une croix blanche à leur chapeau : Qu'ils vinſſent donc bien armés & réſolus à bien faire. On ajoûta que pour empêcher qu'il n'arrivât quelque déſordre avant le ſignal, il falloit mettre des flambeaux à toutes les fenêtres. Les ordres & les avis de Marcel furent reçûs avec joye par les Echevins, les Capitaines des quartiers, Dizeniers, & par tous les autres Officiers de ville, qui ſe préparérent tous à cette expédition avec autant de ſilence, que l'état preſent des choſes le pouvoit permettre; & ils diſpoſérent des corps de garde pour toutes les places & les carrefours : mais d'abord on les cacha dans les maiſons voiſines de leurs poſtes. D'un autre côté Guiſe & le bâtard d'Angoulême n'oublioient rien pour que l'affaire réüſſît comme ils le vouloient.

Sur le minuit, la Reine s'imaginant qu'elle avoit laiſſé le Roi dans une eſpéce d'incertitude à la vûë d'une action ſi noire & ſi atroce, & craignant qu'il ne changeât, deſcendit chez lui. Le duc d'Anjou, Nevers, Birague, Tavane, & le comte de Rais, de concert avec elle s'y rendirent auſſitôt; & Guiſe vint les y joindre un moment après. On dit que la Reine, après une aſſez longue conférence avec le Roi,

trouvant encore ce Prince irréfolu, lui reprefenta que ces incertitudes alloient faire perdre l'occafion que Dieu lui prefentoit de triompher de fes ennemis. Ce Prince féroce & accoûtumé à verfer le fang, regardant ce difcours comme un reproche de lâcheté, prend feu tout d'un coup, & ordonne qu'on commence. La Reine faififfant ce mot, & craignant que la colére du Roi ne fe ralentît, fi l'on attendoit davantage, fait donner à l'heure même le fignal, qui ne devoit fe donner qu'une heure avant le jour : & au lieu de la cloche du Palais, elle ordonne qu'on fonne le tocfin à faint Germain de l'Auxerrois, qui étoit plus prês.

Il y avoit déja long-tems que les foldats qu'on avoit poftés dans les ruës, étoient comme en bataille, attendant impatiemment le coup du fignal. Le bruit & le fracas qui s'excite fubitement, réveille les Proteftans qui s'étoient venu loger dans le voifinage par ordre du Roi. Ils fortent de leurs maifons, & vont du côté du Louvre où le gros fe raffembloit. En chemin ils demandent pourquoi tant de flambeaux & de gens armés ? On leur répond qu'on fe prépare à un combat pour le divertiffement de la Cour, & que la curiofité du fpectacle eft caufe de tout ce concours. Comme ils ne laiffoient pas d'avancer, les corps de garde poftés autour du Louvre les repouffent durement, les accablent d'injures, & enfin en viennent aux coups. Ce fut un Gafcon qui commença ; & dès qu'il en eut frappé un, on tombe indiftinctement fur tous ces infortunés.

Maffacre de la faint Barthelemi.

La Reine impatiente de voir l'affaire engagée, faifit l'occafion de cette attaque, & vient dire au Roi qu'il n'eft plus poffible de contenir les troupes ; qu'il eft tems de faire donner le fignal au Louvre ; qu'en tardant davantage il eft à craindre que la confufion ne fe mette dans la ville, & que l'événement ne réponde mal à fon attente. Là deffus le Roi fit fonner le tocfin à faint Germain : c'étoit le vingt-quatriéme du mois d'Août, jour de la fête de faint Barthelemi, qui tomboit cette année au Dimanche. Auffitôt les ducs de Guife & d'Aumale, & le bâtard d'Angoulême s'avancent vers la maifon de Coligny gardée par Coffeins. Coligny s'étant réveillé au bruit, jugea qu'il y avoit quelque émeute ; mais il ne craignoit rien de la part du Roi ; foit que de lui-

CHARLE IX. 1572.

même il comptât sur les assurances que ce Prince lui avoit données ; soit que ce sentiment lui eût été inspiré par Teligny son gendre. Il crut bien qu'il viendroit quelque populace ameutée par les Guises ; mais que sitôt qu'ils verroient les gardes sous la conduite de Cosseins se mettre en devoir de le défendre lui & ses gens, ils se dissiperoient à l'instant.

Cependant le désordre augmente, & il entend tirer un coup d'arquebuse dans sa cour. Jugeant alors sainement de toute cette affaire, mais trop tard pour pouvoir se soustraire aux meurtriers, il sort de son lit, met sa robe de chambre, & se tient debout appuyé contre la muraille pour faire sa priére. Cosseins avoit ordonné de la part du Roi à Labonne qui avoit les clefs de la maison, d'ouvrir la porte ; cet Officier, qui n'avoit aucun soupçon, l'ouvrit sur le champ, & fut un moment après poignardé par les soldats qui entrérent avec Cosseins. Les Suisses qui étoient dans la cour effrayés de cet assassinat, gagnent la porte de l'escalier, la ferment sur eux, & la barricadent avec des coffres, des tables & d'autres meubles ; & dans ce premier choc il n'y eut qu'un Suisse de tué d'un coup d'arquebuse tiré par un des soldats de Cosseins. Mais lorsqu'on eut brisé la porte, Cosseins, Attin, & Corboran de Cardillac de Sarlabouz, colonels des troupes Françoises, avec Petrucci Siénois, & Bême Allemand, qui avoit été domestique dans la maison de Guise, tous armés de cuirasses, montérent à la chambre de Coligny. Guise étoit demeuré dans la cour avec quelques Seigneurs & le reste de sa suite.

Pendant ce tumulte, Coligny faisoit ses priéres qu'il récitoit avec le ministre Merlin. Dès qu'il les eut achevées, adressant la parole à ceux qui étoient auprès de lui, c'est-à-diri à ses Chirurgiens, & à quelques-uns de ses gens, & les regardant d'un visage tranquille & assuré : » Je vois bien, » leur dit-il, qu'on en veut à ma vie. Je n'ai jamais appré- » hendé la mort ; il y a même long-tems que je la prévois, » & je suis disposé à la souffrir patiemment. Je m'estime heu- » reux de mourir avec une entiére connoissance, & de mou- » rir en Dieu, dont la grace me soûtient par l'espérance » qu'elle me donne d'une vie éternelle. Je n'ai plus besoin » du secours des hommes : sauvez-vous promptement, mes

» amis, de peur que vous ne vous trouviez enveloppés dans » mon malheur ; & que vos femmes après ma mort ne me » maudiſſent, comme la cauſe de votre perte : je n'ai beſoin » que de la préſence de Dieu, à qui je recommande mon » ame, qui va bien-tôt ſortir de ce corps. « Auſſitôt ils ſe ſauvérent, les uns dans les chambres d'en haut, les autres ſur les tuiles.

Pendant ce temps-là, les conjurés briſent les portes de l'appartement & ſe jettent dans la chambre de Coligny. Bême l'épée à la main voit l'Amiral derriére la porte, & lui dit : » Eſt-ce toi qui es Coligny ? C'eſt moi-même, ré- » pond ce Seigneur d'un air tranquille ; & il ajoûta : Jeune » homme, tu devrois reſpecter mes cheveux blancs ; mais » fais ce que tu voudras ; tu ne peux m'abréger la vie que » de fort peu de jours. « Pour toute réponſe, Bême lui en- fonce ſon épée dans le corps, la retire pour lui en donner à travers le viſage, & le défigure entiérement ; il redouble encore ſes coups & le jette mort par terre. Quelques-uns ont écrit que Coligny ſe ſentant frappé s'écria : » Au moins ſi » j'étois percé par un homme de cœur, & non par un miſé- » rable valet. « C'eſt Attin un des meurtriers qui l'a conté comme je viens de l'écrire ; & il ajoûtoit qu'il n'avoit jamais vû d'homme enviſager le péril avec tant de fermeté, ni ſouf- frir la mort ſi conſtamment.

Guiſe qui étoit demeuré dans la cour, demanda à Bême ſi l'affaire étoit finie ? Bême répondit qu'oüi. » M. d'An- » goulême, reprit Guiſe, ne le croira point, s'il ne le voit à » ſes pieds. « En même-tems on le jetta par la fenêtre. Le bâtard comptant à peine ſur ſes propres yeux, eſſuye avec un linge le ſang dont ſon viſage étoit couvert ; & après s'être bien aſſuré que celui qu'il voyoit étoit Coligny, on prétend qu'il s'oublia juſqu'à donner pluſieurs coups de pieds à ſon cadavre. Poür lors il ſort avec tout ſon cortége en diſant : Allons camarades, continuons notre ouvrage, le Roi l'or- donne : ce qu'il répéta pluſieurs fois.

La cloche de l'horloge du Palais ayant ſonné dans le mo- ment, on cria aux armes de tous côtés ; & à l'inſtant la po- pulace accourut à la maiſon de Coligny. Après avoir fait mille indignités à ſon corps, elle le jette dans une écurie

CHARLE IX. 1572.

voisine ; & lui coupe la tête, qu'on eut soin d'envoyer à Rome. Ces forcenés peu contens de tels excès, exercent leur fureur sur ses mains, ses pieds, & les parties que la pudeur nous empêche de nommer ; & traînent le tronc par les ruës jusqu'au bord de la riviere ; traitement qu'il sembloit avoir prédit quelque tems auparavant sans y penser. Comme les enfans se disposoient à le jetter dans le courant, on le retira pour le porter à Monfaucon, où il fut pendu par les cuisses avec des chaînes de fer. Au-dessous de ce tronc on alluma du feu qui le grilla sans le consumer, comme si l'on eût voulu que tous les élemens prissent part à son supplice : car il fut tué sur la terre, jetté dans l'eau, exposé au feu, & pendu dans l'air. (1) Il demeura là quelques jours exposé à la curiosité des spectateurs ; mais ce spectacle excita avec raison l'indignation des personnes modérées, qui prévirent deslors que cette barbarie pourroit un jour coûter cher au Roi & au Royaume. François de Monmorency qui lui étoit attaché par les liens de la parenté, & plus encore par ceux de l'amitié, & qui avoit sçû se tirer à propos du péril où l'on vouloit l'envelopper, ayant fait enlever le corps de Monfaucon, le fit porter à Chantilly, & enterrer dans la chapelle du Château.

Après le massacre de tous ceux que l'on trouva dans la maison de Coligny, ou que l'on put tirer des endroits où ils s'étoient cachés, le soldat se met à piller, casse les coffres, prend l'argent & tout ce qui se rencontre de plus précieux, sans toucher aux lettres, ni aux papiers, parce que la Reine l'avoit défendu. Nevers, Tavanes, & Monpensier même, par la haine qu'il portoit aux Protestans, courent par la ville l'épée à la main pour animer le peuple déja disposé par lui-même à ne point faire de quartier. Ils publient que Coligny & ses amis avoient conjuré contre le Roi & ses fréres, contre la Reine & le roi de Navarre : Que c'étoit par une grace singuliére de Dieu que la conjuration avoit été découverte, & que le Roi n'avoit fait que les prévenir : Qu'ils n'épargnassent point le sang de ces impies, ennemis jurés du Roi & de la patrie ; qu'ils s'emparassent de leurs biens,

(1) Cette remarque est puerile, & paroît peu digne du bon goût, & du jugement ordinaire de notre Historien.

comme

comme d'un butin qui leur appartenoit légitimement ; que l'intention du Roi étoit qu'on écrasât cette race de serpens, afin que l'heresie étant entiérement exterminée, il n'y eût à l'avenir dans l'Etat qu'une seule Religion, c'est-à-dire celle de nos péres.

La bride ainsi lâchée à la fureur, chacun poursuit son ennemi & son rival ; plusieurs avides de butin entrent de force dans les maisons, & tous tuënt pêle mêle ce qui s'oppose à leur dessein.

Dans ce même tems, le comte de la Rochefoucaud éprouva le même sort que Coligny. Ce Seigneur aimé du Roi pour sa politesse & l'enjoüement de son esprit, après avoir plaisanté avec ce Prince jusque bien avant dans la nuit, s'étoit retiré chez lui ; lorsque la Barge Officier Auvergnat vint frapper à sa porte, en disant qu'il avoit à lui parler de la part de S. M. La Rochefoucaud ordonne qu'on le fasse entrer, & apperçoit des gens masqués. Croyant que le Roi lui-même étoit de la partie, & qu'ils venoient lui donner des coups de foüet par badinerie, il les prie de le traiter humainement ; mais les meurtriers ne laissent pas long-tems dans l'erreur cet infortuné courtisan, qui après avoir vû piller sa maison à ses yeux, fut cruellement massacré à demi nud par un de ces assassins.

Teligny gendre de Coligny s'étoit sauvé sur les tuiles, & avoit échapé aux poursuites d'une partie de ces furieux, lorsque les gardes du duc d'Anjou l'apperçûrent enfin & l'égorgérent.

Antoine de Clermont marquis de Renel, frére uterin du prince de Porcien, qui avoit un procès pour le marquisat de Renel, contre Loüis de Clermont de Bussi d'Amboise son parent, étoit venu à Paris avec le roi de Navarre, dans l'espérance de terminer enfin une affaire qui lui étoit extrêmement à charge ; mais elle finit pour lui d'une maniére à laquelle il ne s'attendoit guére : car s'étant trouvé dans ce tumulte, il s'enfuïoit par une maison voisine de la sienne, lorsqu'il fut rencontré par sa partie qui le cherchoit, & qui lui enfonça le poignard dans le sein, sans avoir pour le haïr presque d'autre raison que celle de son procès. Quelque tems après, on jugea l'affaire en faveur de Bussy, qui ne profita

CHARLE IX. 1572.

pas long-tems d'une telle victoire, parce qu'en vertu de l'Edit accordé aux Protestans, l'Arrêt qu'il avoit obtenu fut cassé : & Bussy lui-même éprouva le même sort qu'il avoit fait souffrir à son cousin, mais pour une cause bien différente.

Antoine Marafin de Guerchy très-brave Officier, qui avoit prié Coligny la veille de trouver bon qu'il passât la nuit dans sa maison, se voyant surpris par ces meurtriers, sans qu'il eût le tems de se reconnoître, s'envelope le bras de son manteau, met l'épée à la main & se défend long-tems contre eux, sans en tuer pourtant aucun, parce qu'ils étoient tous cuirassés ; enfin il fut accablé par le nombre. Baudiné, (1) Puviaut & Berny furent assassinés par les soldats de la garde du Roi, aussi-bien que Charle de Quellenec baron du Pont en Bretagne, qui avoit épousé Catherine de Parthenai fille & heritiére de Jean de Soubise ; mais il y avoit quelque tems que la mére de Catherine lui avoit intenté un procès, dans le dessein de faire casser le mariage pour cause d'impuissance, & l'affaire n'étoit pas encore terminée.

A mesure qu'on massacroit ces malheureux, on jettoit leurs corps devant le château sous les yeux du Roi, de la Reine, & de toute la Cour : & les Dames venoient en foule avec encore plus d'impudence que de curiosité, considerer ces cadavres nuds, sans qu'il parût qu'un si horrible spectacle leur fît la moindre peine. On en remarqua qui avoient les yeux attachés sur le corps du baron du Pont, pour voir si elles y trouveroient quelque cause ou quelque marque de l'impuissance qu'on lui reprochoit.

Charle de Beaumanoir de Lavardin, parent de ce Baron, & ancien gouverneur du roi de Navarre, étoit tombé entre les mains de Pierre Loup procureur au Parlement, d'un caractére doux, & qui avoit fort envie de sauver son prisonnier. Les émissaires de la Cour vouloient néanmoins qu'il le tuât ; comme c'étoit un esprit plaisant, & qu'il avoit la répartie prête, il leur dit : Attendés un moment, ma colére n'est pas encore bien enflammée ; & par là il vint à bout de retarder pour un peu de tems l'effet de leur barbarie. Mais

(1) Frére d'Antoine de Crussol duc d'Usez, & de Dacier. L'aîné étoit Catholique & les deux puisnés Protestans ; mais Dacier se convertit depuis, & fut duc d'Usez après la mort de son aîné, qui ne laissa point d'enfans mâles.

bientôt après vint un homme qui se disoit envoyé par le Roi, & qui ordonna de sa part à Pierre Loup de mettre Lavardin entre les mains des gardes pour le mener au Louvre. Ceux-ci le poignardérent en chemin, & le jettérent dans la riviere de dessus le pont des moulins.

De Briou Gentilhomme de bonne maison, qui avoit été gouverneur du marquis de Conty, fut tué entre les bras de ce jeune Prince, qui fit tout ce qu'il put pour lui sauver la vie. Mais jamais spectacle ne fut plus digne de pitié, que celui du meurtre de François Nompar de Caumont logé près du Louvre. Il est pourtant vrai que la fortune qui se plaît à se joüer des évenemens humains, en adoucit un peu la douleur, comme on le va voir par le récit que nous allons faire. Caumont étoit couché dans un même lit avec deux enfans qu'il aimoit tendrement; les meurtriers que le zéle de la Religion animoit beaucoup moins que l'avidité du butin, avoient résolu de l'égorger lui & toute sa famille. Ils tuérent donc le pére & un des enfans : l'autre qui avoit à peine douze ans, montrant en cette occasion une prudence au-dessus de son âge, couvrit son corps le mieux qu'il put, de ceux de son pére & de son frére; & comme il nageoit dans le sang, il fit le mort, & les meurtriers le laissérent pour tel. Il vint ensuite une foule de monde pour piller la maison, & on parloit diversement sur les meurtres de ces trois personnes. Plusieurs donnant de grands éloges à cette action : » Ce n'est pas assez, » disoient-ils, de tuer les mauvaises bêtes, il faut aussi étouffer les petits. « D'autres moins inhumains disoient : » A la » bonne heure, qu'on ait tué le pére qui étoit coupable; mais » pourquoi égorger des enfans qui n'avoient aucune part à sa » faute, & qui peut-être un jour se seroient conduits d'une » maniére fort differente. « Sur le soir ce jeune enfant ayant entendu un de ceux qui étoient dans la chambre détester cette action barbare, & dire que Dieu ne la laisseroit pas impunie, il se remua dans son lit, & levant un peu la tête, il dit qu'il n'étoit pas mort. On lui demanda qui il étoit : » Je suis, » leur dit-il, fils de l'un de ces deux morts, & le frére de » l'autre : « & il eut la prudence de ne point dire son nom. Comme on le pressoit, il répondit qu'il le diroit dès qu'on l'auroit mis en lieu de sûreté. On lui demanda où il vouloit

CHARLE IX. 1572.

qu'on le menât : » A l'Arsenal, leur dit-il ; je suis allié de » Biron Grand-maître de l'artillerie, & vous pouvez compter » que vous serez bien payés du service que vous me rendrez. « Cet homme l'y fit conduire avec toutes les précautions nécessaires. C'est ainsi que fut sauvé Jaque Nompar de Caumont d'une des plus illustres familles de Guienne, dont il est aujourd'hui le chef, par la mort de Godefroi de Caumont son oncle, qui n'a laissé qu'une fille. Il semble que Dieu l'ait voulu arracher à la mort pour relever cette maison qui étoit prête à tomber, & qui est aujourd'hui très-florissante par le grand nombre d'enfans qu'il a eus de Charlote de Gontault fille de Biron, (1) & par les dignités que son mérite lui a fait obtenir : car le Roi (2) l'a comblé d'honneurs, l'a fait Capitaine de ses gardes, & lui a donné le gouvernement de Bearn. (3) Au reste il n'a pas été ingrat envers le libérateur que Dieu lui envoïa, & on doit publier qu'il l'a récompensé magnifiquement.

On tua encore le même jour un grand nombre de Protestans très-illustres, entre autres Louviers, Montamar, Montaubert, Rouvrai, Jean le Vasseur seigneur de Coignée, la Roche, Colombieres, Valavoire, Gervais, Barbier de Francour chancellier du roi de Navarre, Jerôme Grôlot bailly d'Orleans, & Germain Garraut Calliste. Ces deux derniers furent traînés long-tems par les ruës avec une barbarie extrême, & jettés ensuite dans la riviere, à l'instigation de ceux qui en vouloient à leurs biens & à leurs charges.

On assassina le même jour Etienne Chevalier sieur de Prunai intendant des Finances pour la province de Poitou, homme d'une grande probité, très-zélé pour le bien public, & qui a fait naître le dessein de bâtir un pont de pierre sur la Vienne dans la ville de Chatelleraud. Des assassins envoyés par Etienne Fergon sieur de la Pataudiere, qui avoit envie de sa charge, après avoir tiré beaucoup d'argent de Prunai, le poignardérent & jettérent son corps dans la riviére. La Pataudiére eut sa charge à la recommandation de Monpensier, dont il étoit Intendant.

(1) Il en eut huit fils & deux filles.
(2) Henri IV.
(3) Loüis XIII. a érigé en sa faveur la terre de la Force en Duché Pairie : il mourut en 1652. âgé de 93. ans.

Denis Perrot, digne fils d'Emile Perrot conseiller au Parlement, homme d'une grande intégrité, & un de nos plus célébres Jurisconsultes, eut le même sort. On n'épargna pas même ceux que le roi de Navarre avoit fait entrer au Louvre : car le Roi qui avoit conseillé à ce Prince de les retirer, leur fit dire de sortir de l'appartement de leurs maîtres, & de descendre dans la cour; ils n'y furent pas plûtôt qu'on leur ôta leurs épées, & qu'on les chassa du château. On en poignarda une partie dès le vestibule; on mena le reste un peu plus loin, où on les massacra tous, entre autres Pardaillan, Saint-Martin, Bourses, & Armand de Clermont Sieur de Piles, illustre par la belle défense qu'il fit au siége de saint Jean d'Angely. Comme on le menoit pour ainsi dire à la boucherie, & qu'il vit les monceaux de morts, dont il alloit augmenter le nombre, on dit qu'il s'écria : » Est-ce donc » là cette parole que le Roi nous a donnée; ces promesses, » cette paix qu'on nous a jurée? Grand Dieu, prenez la » défense des opprimés : juste juge, vengez un jour une per- » fidie & une cruauté si détestable; « à l'instant il ôta un mantau de grand prix qu'il portoit, & le donna à un Gentilhomme de sa connoissance, qui étoit auprès de lui, en lui disant : » Gardez-le comme un monument de la mort » indigne qu'on me fait souffrir. » Mais le Gentilhomme refusa le present à cause de la condition qui y étoit attachée. De Piles fut tué d'un coup de hallebarde qu'on lui donna dans le côté.

De Leyran fort blessé s'échappa des mains des meurtriers, gagna la chambre de la reine de Navarre, & se cacha sous son lit; ce qui lui sauva la vie : car les médecins du Roi le traitérent avec grand soin à la recommandation de cette Princesse. Beauvoir qui avoit été gouverneur du roi de Navarre, & qui depuis long-tems étoit malade de la goute, fut tué dans son lit.

Le Roi fit grace à Antoine de Grammont un des Barons de Gascogne, à Jean de Durfort Seigneur de Duras, à Joachim Rouhaut seigneur de Gamaches & à Bouchavanes, qui lui promirent de lui être attachés à l'avenir, & qui ont tenu parole.

Après tous ces meurtres, le Roi fit venir le roi de

CHARLE IX. 1572.

Navarre & le prince de Condé, à qui il dit que depuis ſon enfance, la tranquillité publique n'avoit point ceſſé d'être troublée par pluſieurs guerres, qui s'étoient ſuccédées les unes aux autres ; que par la grace de Dieu il avoit pris de bonnes meſures pour en étoufer toutes les cauſes : Que c'étoit par ſon ordre qu'on avoit tué Coligny, le chef de tous les troubles, & qu'on traitoit de même dans toute la ville les ſcélérats & les impies infectés des mêmes erreurs que lui : Qu'il n'ignoroit pas combien ils lui avoient fait de mal l'un & l'autre, en ſe mettant à la tête des rebelles, & en lui faiſant la guerre ; qu'il avoit de bonnes raiſons pour ſe venger de l'outrage qu'il avoit reçû d'eux, & que l'occaſion ne pouvoit être plus favorable : mais qu'il vouloit bien en faveur de la parenté & de l'alliance, & en conſidération de leur jeuneſſe oublier le paſſé, & croire que leurs entrepriſes contre le bien du Royaume venoient moins de leurs mouvemens, que des conſeils de Coligny & de ſes partiſans, qui en étoient déja punis, ou qui le ſeroient bientôt, comme leur crime le méritoit : Que leur faute demeureroit enſevelie dans un éternel oubli, pourvû que de leur côté ils vouluſſent la réparer par une fidélité ſincére, & par une ſoumiſſion telle qu'ils la lui devoient : Que pour cet effet il falloit abjurer la doctrine profane qu'ils avoient embraſſée, & revenir de bonne foi à la religion Catholique & Romaine : Que c'étoit celle qu'il avoit reçûë de ſes péres, & qu'il n'en ſouffriroit point d'autre dans toute l'étenduë de ſes Etats : Que c'étoit à eux à voir s'ils vouloient accepter ces conditions, ſans quoi ils pouvoient s'aſſûrer, qu'on leur feroit le même traitement qu'on venoit d'exercer ſur tant d'autres.

Le roi de Navarre le pria humblement de ne point faire de violence à leurs corps ni à leurs conſciences ; que dans tout le reſte, ils ne manqueroient jamais à la fidélité qu'ils lui devoient, & qu'ils étoient diſpoſés à lui donner telle ſatisfaction qu'il exigeroit. Condé ajouta qu'il ne pouvoit ſe perſuader que le Roi, qui avoit engagé ſa foi à tous les Proteſtans du Royaume, & qui l'avoit confirmée par un ſerment ſolennel, voulût aujourd'hui la violer en écoutant les conſeils de leurs ennemis : Que la religion ne ſe commandoit point ; que ſa tête & ſes biens étoient entre les mains

du Roi, & qu'il en pouvoit diſpoſer comme il lui plairoit; mais que pour ſa religion, comme il ne la tenoit que de Dieu, il n'en devoit rendre compte qu'à lui; & qu'il perdroit plûtôt la vie, que de renoncer à des dogmes, dont il connoiſſoit certainement la vérité. Le Roi vivement piqué de cette réponſe le traita d'opiniâtre, de ſéditieux, de rebelle, & de fils de rebelle; & lui déclara que ſi dans trois jours, il ne ſortoit de ſon obſtination, il lui en coûteroit la tête.

Il étoit reſté au faubourg S. Germain pluſieurs Proteſtans, à qui l'on n'avoit pû perſuader d'aller paſſer la nuit dans la ville. De ce nombre étoient Jean de Rohan de Frontenay, Godefroi de Caumont, le Vidame de Chartre, Gabriel de Mongommery, Jean Lafin ſeigneur de Beauvais, Segur, Pardaillan & quelques autres. On avoit chargé Laurent de Mongiron du maſſacre de ces Seigneurs, & l'on avoit ordonné à Marcel de lui envoyer pour cet effet mille hommes des compagnies Bourgeoiſes : mais il exécuta cet ordre aſſez négligemment. Cependant on vint donner avis à Mongommery que toute la ville étoit en mouvement, & que le peuple ſe diſpoſoit à prendre les armes. Il le fait ſçavoir au Vidame, & à tous les autres. S'étant aſſemblés pour délibérer ſur le parti qu'ils prendront, ils ne ſçavent à quoi ſe déterminer, parce que la plûpart comptant ſur la parole du Roi, ſe perſuadent que ce tumulte vient des Guiſes, à qui l'inſolence d'un peuple ſéditieux donne la hardieſſe de tout entreprendre : ainſi pluſieurs ſont d'avis d'aller trouver le Roi, & de lui offrir leurs ſervices pour repouſſer la populace mutinée. Quoique les plus ſages ne doutaſſent point que tout ne ſe fît par ordre du Roi, cependant on paſſa quelques heures dans cette irréſolution; & il auroit été facile aux conjurés de les accabler pendant qu'ils étoient aſſemblés, ſans un contre-tems qui les ſauva. Car Maugiron ayant attendu long-tems les Pariſiens que Guiſe lui avoit promis, mais qu'il ne put envoyer, parce qu'ils s'étoient diſperſés pour piller; ce dernier ennuyé de tant de longueurs, fait venir des ſoldats des Gardes; leur ordonne de paſſer la riviére en bateaux, & prend le parti d'aller lui-même au faubourg. Lorſqu'il fut à la porte de la ville, on reconnut que les clefs qu'on avoit apportées n'étoient pas celles dont on avoit

CHARLE IX. 1572.

besoin. Pendant qu'on va les chercher, le jour qui commence à paroître fait appercevoir les Suisses & les gardes Françoises qui traversent la riviére : on entend en même tems un coup de canon du côté du Louvre, tiré par ordre du Roi, à ce qu'on croit. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer les seigneurs Protestans à prendre le parti de la fuite, & ils étoient déja loin, lorsque les troupes furent passées. Guise poursuivit Mongommery, & ceux qui l'accompagnoient, jusqu'à Monfort l'Amaury, sans pouvoir l'atteindre : il chargea Saint-Leger qu'il trouva dans cette petite ville, de prendre des chevaux frais & de continuer à les suivre : il envoya encore des gens à Oudan & à Dreux pour les arrêter, s'ils y passoient : mais ils ne purent les joindre.

François de Briquemaut ayant échappé aux coups des meurtriers, se sauva chez l'ambassadeur d'Angleterre sur le quay des Bernardins, où il demeura quelques jours. Arnaud de Cavagne se cacha près du même endroit chez un de ses amis : cet ami effrayé du péril où il s'exposoit, dit à Cavagne de chercher un autre asyle. Mais ils furent arrêtés tous deux, & conduits à la conciergerie. Je dirai ailleurs ce qui leur arriva.

Guise avec le duc d'Aumale & le bâtard d'Angoulême, revint pendant ce tems-là à Paris, où les Gardes massacroient les Protestans de quelque distinction, leurs amis pour la plûpart, ou du moins de leur connoissance ; pendant que la populace conduite par les Echevins & par les Officiers des compagnies bourgeoises, exerçoit toutes sortes de barbaries contre leurs concitoyens. La ville n'étoit plus qu'un spectacle d'horreur & de carnage ; toutes les places, toutes les ruës retentissoient du bruit que faisoient ces furieux en courant de tous côtés pour tuer & pour piller : on n'entendoit de toutes parts que plaintes & que hurlemens de gens, ou déja poignardés, ou qui étoient prêts de l'être ; on ne voyoit que corps morts jettés par les fenêtres. Les chambres & les cours des maisons étoient pleines de cadavres. On les traînoit inhumainement dans les carrefours & dans les boües : les ruës regorgeoient tellement de sang qu'il s'en formoit des torrens. Enfin il y eut une multitude innombrable de personnes massacrées, hommes, femmes, enfans, & beaucoup même de femmes grosses.

Anne

Anne de Terriere Seigneur de Chappes, vieillard octogenaire, & l'un des plus célébres avocats du Parlement fut tué ce même jour. Jean de Lomenie ſecretaire d'Etat traita avec Jean Tanchou Prevôt de Paris, & lui abandonna à vil prix un bien qu'il avoit à Verſailles, & pour lequel ils étoient en procès, à condition qu'il lui ſauveroit la vie. Le traité fait il ſe laiſſa mener en priſon, où il donna la démiſſion de ſa charge en faveur d'un autre: mais les perfides avec qui il avoit traité, ne l'en égorgérent pas moins.

Madelaine Briçonnet veuve de Thibaud de Longueuil d'Iverny maître des Requêtes, & niéce du cardinal Briçonnet, femme de mérite, & qui avoit des lettres, ſe ſauvoit, accompagnée de Jean d'Epina, Miniſtre célébre qui demeuroit chez elle, & tenant par la main Françoiſe de Longueuil ſa fille, lorſqu'elle fut rencontrée par les meurtriers publics. Ceux-ci l'ayant reconnuë ſous un mauvais habit qui la déguiſoit, voulurent la forcer d'abjurer ſa religion: mais n'ayant rien pû gagner, il lui donnérent pluſieurs coups de jâveline, & la jettérent à demi morte dans la riviére. Des bateliers voyant qu'elle flotoit ſur l'eau y coururent comme à un chien enragé, & lui donnérent lentement & avec un plaiſir barbare cent coups de crocs pour la faire aller à fond. Pour le Miniſtre, il ne fut pas reconnu, & ſe ſauva parmi la foule; & Marcel ſurvenant à propos, fit grace à la fille à cauſe de ſa jeuneſſe.

Pierre Ramus ou la Ramée né dans le Vermandois, après avoir enſeigné long-tems les belles lettres, la Philoſophie, & les Mathématiques au collége de Prêle, dont il étoit principal, & enſuite au collége Royal, introduiſit enfin des ſentimens erronés dans la Philoſophie, attaquant ſans ceſſe Ariſtote dans ſes leçons & dans ſes écrits. Ces diſputes Philoſophiques le broüillérent d'abord avec Antoine de Govea, & Joachim de Perion; & enſuite avec Jacque Charpentier natif de Clermont en Bauvaiſis. On ne ſçauroit trop loüer Ramus d'avoir employé ſon eſprit, ſes ſoins, ſes travaux, & ſon bien même pour procurer l'avancement des ſciences: & tout le monde ſçait qu'il a fondé une chaire de Mathématique, & laiſſé cinq cens livres de rente pour celui qui en ſeroit pourvû. Dans le deſordre général, il s'étoit caché

CHARLE IX. 1572.

dans une cave : mais Charpentier ſon ennemi qui étoit un des chefs de la ſédition, l'en fit arracher par les brigands, qui étoient à ſes ordres ; & après avoir tiré de lui une ſomme d'argent, il le fit poignarder, & jetter par les fenêtres dans la cour de ſon collége. Comme ſes entrailles ſortoient de ſon corps, de jeunes écoliers furieux, à l'inſtigation de leurs régens, qui étoient comme enragés, les traînérent par les ruës, & mirent en piéces ſon cadavre après l'avoir foüetté, pour inſulter à ſa profeſſion. Denis Lambin de Montreüil Profeſſeur royal en éloquence, connu par beaucoup d'ouvrages très-utiles à la littérature, ayant appris ce qui venoit d'arriver à Ramus, en fut effrayé : & quoiqu'il ne penſât pas comme lui ſur la religion, cependant comme il avoit auſſi eu avec Charpentier de grandes diſputes littéraires, il craignit la vengeance de ce furieux ; & l'effroi dont il fut ſaiſi lui cauſa une maladie facheuſe, dont il mourut un mois après.

Ce ſont leurs diſputes qui ont donné naiſſance au nom de Politique, qui devint depuis un nom de faction, que les Ligueurs tranſportérent à tous ceux qui étoient attachés au Roi, & qui vouloient la paix.

La fureur du peuple enveloppa dans le malheur des Proteſtans, des gens qui ne l'avoient jamais été. De ce nombre fut Guillaume Bertrandi de Villemor maître des Requêtes, fils de Jean Bertrandi Garde des Sceaux, & depuis Cardinal. C'étoit un homme de probité, libéral, & incapable de faire du mal à perſonne : cependant Fergon envoya chez lui ſes ſatellites, qui prirent ſon argent, & le tuérent.

Jacque Roüillard conſeiller au Parlement, & Chanoine de Nôtre-Dame qui n'étoit pas Proteſtant ; mais homme inquiet, querelleux, & ennemi des Officiers des compagnies de ville, demeura quelques jours caché chez un prêtre de ſes amis. Une ſervante qui le reconnut ne put garder le ſecret : ainſi il fut livré aux meurtriers, qui le mirent en priſon. Après lui avoir fait mille inſultes, & l'avoir laiſſé longtems entre la crainte & l'eſpérance, un Orfévre nommé Crucé lui coupa la tête. Je me ſouviens d'avoir vû bien des fois, mais toûjours avec horreur, ce Crucé, homme d'une phyſionomie vraiment patibulaire, qui ſe vantoit inſolemment, en montrant ſon bras nud, que ce bras avoit égorgé

ce jour là plus de quatre cens hommes. Dans la ſuite, ſoit qu'il ſe ſentît bourrelé par les remords de ſa conſcience ; ſoit qu'il fût animé d'un repentir ſincére, & pour ſe ſouſtraire à la vûë des hommes, dont il s'étoit véritablement rendu indigne par ſes cruautés, il ſe retira dans un déſert, ſans renoncer néanmoins à ſon naturel féroce : car dans ces derniéres guerres il fut accuſé & preſque convaincu, d'avoir égorgé un marchand Flamand qui s'étoit réfugié dans ſon hermitage, & d'avoir eu pour complices d'autres hermites qui lui reſſembloient.

Enfin Pierre Salſede Eſpagnol de nation gouverneur de Vic dans le païs Meſſin, qui avoit excité la guerre du Cardinal, dont nous avons parlé ci-devant, fut auſſi tué le même jour, quoiqu'il ne fût point Proteſtant ; mais des perſonnes qu'il avoit offenſées prirent cette occaſion pour ſe venger.

Il y eut même des ſeigneurs Catholiques qui coururent grand riſque, entre autres Thoré, qui avertit Coligny qu'on ne pouvoit pas confier la garde de ſa perſonne à un plus dangereux homme que Coſſeins ; que c'étoit donner la brebis à garder au loup, & qu'il pouvoit compter qu'il n'avoit point de plus cruel ennemi. Mais on croit que l'éloignement de François de Monmorency ſauva ſes trois fréres Damville, Thoré, & Meru. Le maréchal de Coſſé fut auſſi en danger, parce qu'il étoit ami des Monmorencis, & qu'il n'étoit pas du parti des Guiſes. Biron qui étoit à l'Arſenal, & qui n'étoit pas plus aimé des Guiſes que Coſſé, craignant qu'ils ne vouluſſent s'en venger, fit braquer deux coulevrines contre la ville, pendant que la populace & les ſoldats de la garde du Roi rempliſſoient tout de carnage.

Il y eut quelques Proteſtans de nom qui échapérent par un bonheur extraordinaire, entre autres Jean de Saint-Chaumont ſeigneur de Saint-Romain, Cugy & le jeune Briquemaut. Jacque de Cruſſol d'Acier fut épargné par ordre de la Reine, à la conſidération d'Antoine de Cruſſol duc d'Uzez ſon frere. Ce furent les Guiſes qui le ſauvérent avec quelques autres Gentilshommes, à deſſein, à ce qu'on diſoit, de faire retomber ſur le Roi & ſur la fureur populaire toute l'horreur de cet indigne maſſacre, & de faire croire qu'à leur égard ils n'en vouloient qu'au ſeul Coligny, l'ennemi

CHARLE IX. 1572.

particulier de leur maiſon : d'ailleurs ils étoient bien aiſes de ſe faire par là des créatures, & ils y réuſſirent en effet.

Guillaume de Hautemer ſeigneur de Fervaques demanda en vain la même grace au Roi pour François de Monneins : ſa priére ne ſervit qu'à découvrir ce malheureux, & à hâter ſa mort ; car on donna ordre à Marcel d'envoyer ſes ſatellites pour le maſſacrer.

Générosité de Vezins.

Entre tant d'exemples de la plus horrible barbarie, il arriva une choſe mémorable, dont le récit pourra peut-être adoucir un peu l'amertume de tant de meurtres & de carnages. Il y avoit dans le Quercy deux Gentilshommes également braves. Le premier nommé Vezins lieutenant du marquis de Villars (1) gouverneur de la Province, joignoit à cette bravoure un caractére de férocité qui le rendoit odieux à beaucoup de monde. L'autre nommé Regniers avoit beaucoup plus de douceur & de politeſſe dans l'eſprit. Ces deux Gentilshommes ſe haïſſoient mortellement : & leurs amis communs auſſi bien que leurs voiſins, avoient fait tout ce qu'ils avoient pû pour les réconcilier ſans pouvoir y réüſſir. Pendant tout ce tumulte, Regniers ayant toûjours la mort devant les yeux, & s'y préparant le mieux qu'il pouvoit, voit tout d'un coup briſer ſa porte, & Vezins, qui venoit de recevoir un ordre du Roi de s'en aller à Cahors, entra l'épée à la main ſuivi de deux ſoldats. Le premier ne doutant plus de ſa perte ſe proſterne en terre, & implore la miſéricorde de Dieu. Vezins d'une voix terrible lui commande de ſe lever, de le ſuivre, & de monter ſur un cheval qui l'attendoit dans la ruë. Regniers obéïſſant ſans ſçavoir où l'on va le mener, ſort de la ville avec ſon ennemi, qui lui ayant fait donner parole de le ſuivre, l'emmene ainſi juſque dans la Guienne, ſans s'arrêter en aucun endroit, & ſans lui dire un mot tout le long du chemin. Il ordonna ſeulement à ſes gens d'avoir ſoin de lui, & de lui faire donner dans les hotelleries tout ce qui lui ſeroit néceſſaire. Enfin ils arrivérent enſemble dans le Quercy, & au château de Regniers. Alors Vezins lui parla ainſi : » Il n'auroit tenu qu'à moi, comme » vous le voyez, de profiter de l'occaſion que je cherche de» puis long-tems : mais j'aurois honte de me venger ainſi,

(1) Honoré de Savoye.

» d'un homme auſſi brave que vous. Je veux que le péril ſoit » égal en vuidant notre querelle : c'eſt pour cela que je vous » ai ſauvé la vie : & ſoyez perſuadé que vous me trouverez » toûjours auſſi diſpoſé à terminer nos différends, comme il » convient entre Gentilshommes, que vous m'avez trouvé vif à » vous délivrer d'une mort inévitable. « Regniers lui répondit : » Je n'ai plus, mon cher Vezins, ni réſolution, ni force, » ni courage contre vous : votre bienfait m'a tout ôté ; tout » le feu de mon inimitié eſt éteint par votre générosité qui » vivra dans tous les ſiécles, & qui jamais ne ſortira de ma » mémoire. Vous m'avez forcé de vous ſuivre, & vous m'avez » conduit jusque chez moi, ſans qu'il me ſoit arrivé aucun mal. » Je vous ſuivrai déſormais de tout mon cœur par tout où vous » voudrez ; & ſoyez perſuadé que je ſerai toûjours prêt à em- » ployer pour votre ſervice la vie que je vous dois, & le peu » de bravoure que vous m'attribuez. Je tirerai même un » avantage du malheur public qui a fait périr tant de ci- » toyens ; c'eſt que ſenſible autant que je dois au ſervice que » vous m'avez rendu, je ferai tous mes efforts pour que mon » attachement pour vous ſoit déſormais auſſi ſincére & auſſi » vif, que ma haine a été ci-devant irréconciliable. « Après ces mots il ſe jetta à ſon cou. Vezins gardant encore dans ſon air quelque choſe de ſa férocité : » C'eſt à vous à voir, » lui dit-il, ſi vous voulez que je ſois votre ami, ou votre » ennemi : je ne vous ai ſauvé la vie, que pour vous mettre en » état de faire ce choix. « Et ſans attendre de réponſe, il donne un coup d'éperon & s'en va, ſans emmener le cheval ſur lequel Regniers étoit venu. Regniers ne manqua pas de le lui renvoyer : mais Vezins ne voulut pas le reprendre.

Ce même Vezins quelques années après, défendit avec beaucoup de courage la ville de Cahors aſſiégée par le roi de Navarre ; & il fut tué ſur la bréche. C'étoit une opinion conſtante non-ſeulement parmi les ſoldats, mais même parmi les chefs des aſſiégeans, que ſans la mort de ce Commandant la ville n'auroit pas été priſe. Regniers fut plus heureux à la défenſe de Villemur ſur le Tarn : & ce fut lui qui donna occaſion à une grande victoire que l'on remporta quelque tems après.

Je reviens au maſſacre de Paris. Il y eut environ deux mille

hommes de tuez le premier jour. Sur le ſoir, le Roi fit crier par toute la ville que chacun eût à rentrer dans ſa maiſon, ſous peine de mort contre les contrevenans ; & qu'il n'y eût que les Gardes, & les Officiers de ville avec leurs archers à cheval qui puſſent marcher par les ruës. On croyoit que cette précaution feroit ceſſer les meurtres & les pillages ; mais ils recommencérent la nuit d'après, & continuérent les jours ſuivans avec la même fureur.

Le Roi voulant faire retomber ſur les Guiſes toute la haine de cette horrible boucherie, écrivit le jour même à tous les gouverneurs de Province, que le deſordre avoit commencé, ſans qu'il y eût aucune part, & ſans qu'il en eût rien ſçu auparavant ; mais que les Guiſes informés que les amis & les parens de Coligny, qu'il appelloit toûjours ſon couſin, ſe préparoient à venger la bleſſure de cet Amiral, avoient fait armer outre leurs Gentilshommes un ſi grand nombre de Pariſiens, qu'ils avoient renverſé la garde qu'il avoit donnée à Coligny, & qu'ils avoient maſſacré ce grand homme avec tout ce qu'ils avoient pû trouver de ſes partiſans : Que cet exemple s'étoit communiqué à toute la ville avec tant de rapidité & de fureur, qu'il avoit été impoſſible d'y rémédier auſſitôt qu'on l'auroit voulu : Qu'enfin la ſédition cauſée par l'inimitié particuliére de ces deux familles étoit appaiſée ; & que comme elle étoit arrivée contre ſa volonté, ils euſſent ſoin de faire entendre à tout le monde que ce qui venoit de ſe paſſer, ne donnoit aucune atteinte au dernier édit de pacification : Qu'il ordonnoit donc de nouveau qu'on l'obſervât religieuſement par tout le Royaume, & qu'il enjoignoit à tous les Gouverneurs des villes d'empêcher qu'on n'en vînt aux armes les uns contre les autres : Qu'il vouloit que chacun demeurât en repos tant dans les villes qu'à la campagne, ſous peine de la vie contre ceux qui n'obéïroient pas. A la fin de la lettre il y avoit ces mots : » Je ſuis avec le roi de Navarre mon frére, » & avec mon couſin le prince de Condé : s'ils courent quel» que riſque, je ſuis réſolu de le partager avec eux. « La Reine écrivit ſur le même ton, non-ſeulement en France, mais aux diétes des Suiſſes ; & on envoya de pareilles lettres en Angleterre & en Allemagne.

Le lendemain, on continua de tuer & de piller. Pierre de

la Place premier préſident de la cour des Aydes, magiſtrat auſſi illuſtre par ſa ſageſſe & ſon intégrité, que par ſa ſcience & ſes lumiéres, s'étoit juſque-là défendu de la fureur populaire par le moyen d'une groſſe ſomme qu'un certain Capitaine nommé Michel avoit tirée de lui la veille, & avec le ſecours de quelques archers qui lui furent envoyés par Nicolas de Beaufremont baron de Seneçay, & par Charron Prevôt des Marchands. Seneçay avoit été fait Grand-Prevôt depuis peu à la place d'Innocent Tripier de Monſteruc, ſous qui cette charge devint conſidérable; car au lieu que ſa juriſdiction ne s'étendoit auparavant que ſur des gens de néant qui ſuivoient la Cour, on y ſoûmit pour lors juſqu'aux perſonnes nobles; & on commença à lui adjuger la connoiſſance des affaires qui juſque-là avoient été renvoyées pardevant les Maréchaux de France. C'eſt le premier qui ait pris le titre de Grand-Prévôt, au grand regret de ceux qui comptoient qu'on ôtoit à leurs charges tout ce qu'on donnoit à la ſienne. Cette juriſdiction ſi étenduë avoit ceſſé pendant quelque tems, après la mort de Monſteruc; mais le Roi la rétablit en faveur du baron de Seneçay, tant à cauſe de ſa grande nobleſſe, que de ſa ſcience, qualité rare parmi nos guerriers. Seneçay vint donc trouver la Place ce jour-là, & lui dit de la part du Roi, que quoique S. M. eût réſolu d'exterminer tellement les Proteſtans, qu'il n'en reſtât pas un dans le Roïaume; cependant elle avoit réſolu pour bien des raiſons de l'excepter de ce nombre, & qu'elle lui avoit ordonné de le conduire au Louvre pour ſçavoir de lui certaines particularités des affaires des Proteſtans, qu'elle avoit intérêt de connoître. La Place s'excuſoit d'y aller, & prioit Seneçay de lui donner quelques jours, juſqu'à ce que la fureur du peuple fût un peu calmée; & qu'en attendant il ſupplioit le Roi de le faire garder comme il lui plairoit. Seneçay qui avoit des ordres précis de la Reine, le preſſoit de le ſuivre, & il lui donna Pezou un des principaux chefs des ſéditieux, pour empêcher, diſoit-il, que le peuple ne l'inſultât : mais le traître le livra entre les mains de ces furieux, qui après l'avoir jetté en bas de ſa mule, le tuérent à coups de poignard. Son corps fut traîné dans les ruës, & jetté enſuite dans une écurie de l'hôtel de Ville. Sa femme ayant pris la fuite, & ſes enfans

CHARLE IX. 1572.

s'étant ſauvés où ils purent, ſa maiſon fut expoſée trois jours durant au pillage ; & l'on donna ſa charge à Etienne de Neuilly, qui en avoit fait les fonctions pendant la guerre, & l'abſence de la Place. Ce Neuilly homme ſanguinaire, étoit un des plus emportés ; & on croit que ce fut lui qui ſuborna les aſſaſſins.

Aubeſpine fleurit dans le cimetiére des Innocens.

Pendant qu'on verſoit tant de ſang de toutes parts, la fureur populaire qui ſembloit être à ſon comble, fut encore allumée par l'évenement qui ſuit. Le ciel paroiſſant plus ſerein qu'à l'ordinaire, une Aubeſpine du cimetiére des ſaints Innocens fleurit tout d'un coup, dans une ſaiſon où les arbres ne donnent point de fleurs. C'eſt pourtant ce qu'on a vû arriver quelquefois aux arbres qui ſe portent mal, & qui ſont prêts à ſécher : peut-être même que pour impoſer au peuple crédule, on avoit fait pouſſer l'arbriſſeau en l'arroſant d'eau chaude. Quoi qu'il en ſoit, les factieux s'applaudiſſant de leurs fureurs, ne manquérent pas de dire que Dieu marquoit par là que tout ce qu'ils avoient fait juſqu'alors lui étoit agréable. Ils ajoûtérent même que le ciel par ſa ſérénité ſembloit ſe réjoüir de la mort des Proteſtans : & Jaque Charpentier publia un écrit dans lequel il donna à ce jour le nom d'auguſte, par une alluſion au nom latin du mois d'Août.

Sur le bruit qui ſe répandit que cette aubeſpine venoit de pouſſer des fleurs, les ſéditieux aſſemblés ſe livrérent à une joïe ſans bornes, & comme tout leur étoit permis, ils la marquérent par le ſon des tambours qu'ils firent battre par toute la ville. Voilà, s'écrioient-ils, les Proteſtans exterminés ; la religion Catholique & le Royaume vont refleurir & recouvrer leur ſplendeur paſſée. Les Proteſtans y donnoient un ſens tout contraire : Si c'eſt un miracle, diſoient-ils, il ſignifie que quoique l'Egliſe ſemble détruite par la playe qu'on vient de lui faire, on la verra dans peu ſe relever & refleurir de nouveau par des moyens auſſi incompréhenſibles que merveilleux ; ce qu'ils confirmoient par le miracle du buiſſon ardent, qui brûloit ſans ſe conſumer. Ils ajoûtoient que la blancheur de ces fleurs étoit plûtôt pour honorer l'innocence des opprimés, que pour canoniſer la cruauté de leurs bourreaux, & que ce n'étoit pas ſans raiſon que cet arbre avoit fleuri dans un lieu conſacré à honorer les innocens,

Le

Le même jour, Gaſpard de la Châtre comte de Nançay, envoya par ordre du Roi à Chatillon ſur Loin un détachement des Gardes du corps, pour arrêter la femme de Coligny, ſes enfans & ceux d'Andelot ſon frére. Mais François, l'aîné des enfans de Coligny, & Gui de Laval fils aîné d'Andelot, avoient déja pris la fuite : on amena les autres à Paris avec les meubles précieux qui étoient dans le château. L'intention du Roi étoit qu'après le maſſacre des partiſans de Coligny, les Guiſes ſortiſſent de Paris, qu'ils s'en allaſſent dans leurs terres, afin de les faire regarder comme les auteurs de toutes les cruautés qu'on avoit exercées ; mais la Reine & le duc d'Anjou, qui favoriſoient ouvertement le parti des Guiſes, empêchérent le Roi de les éloigner ; & ils l'engagérent petit à petit & comme par degrés, à quelque choſe de bien plus étonnant. Charle qui ne pouvoit oublier le péril où il s'étoit vû lorſqu'il s'enfuit de Meaux, n'en vouloit d'abord qu'à Coligny : ils trouvérent enſuite moyen de l'engager à s'en venger ſur tous les Proteſtans. Après ces deux premiers pas, le Prince ne ſçachant, pour ainſi dire, où poſer le pied, ils lui firent faire une troiſiéme démarche, qui fut de ſe charger ſeul de toute la haine d'une action ſi atroce, afin de ſoulager les Guiſes, qu'un tel poids auroit accablés. Dans cette vûë le duc d'Anjou, de concert avec ſa mére, produiſit des lettres trouvées, diſoit-il, parmi les papiers de Teligny, & écrites de la main de Monmorency, par leſquelles ce dernier déclaroit qu'il regardoit la bleſſure de Coligny, & l'inſulte qu'on lui avoit faite, comme ſi elle étoit faite à lui-même, & qu'il en pourſuivroit la vengeance contre ceux que tout le monde ſçavoit en être les auteurs. La deſſus la Reine & le duc d'Anjou repreſentérent au Roi que dans l'état où étoient les choſes, il ne pouvoit connuer ſa diſſimulation, ſans expoſer à un péril évident la tranquillité de l'Etat, la fortune de ſes ſujets, ſon autorité & ſon honneur même : Que les Guiſes naturellement remuans, & toûjours ravis de trouver l'occaſion de broüiller les affaires, inſtruits encore par ces lettres & par d'autres voïes, des deſſeins de Monmorency, ne quitteroient point les armes que le Roi leur avoit ordonné de prendre ; qu'ils en avoient même un prétexte très-plauſible, en s'autoriſant de la néceſſité

CHARLE IX. 1572.

où ils étoient de se défendre contre les Monmorencis : Qu'ainsi ce qu'on avoit crû devoir mettre fin à une guerre très-funeste, alloit devenir le commencement d'une autre beaucoup plus dangereuse. » Car enfin, disoient-ils au Roi, » les restes des Protestans que vous croyez ruinés, ne man- » queront pas de se joindre aux Monmorencis, déja assez » puissans par eux-mêmes; & par cette union ils reprendront » une nouvelle vigueur. Quelle sera alors la face du Royau- » me ? La majesté royale sera méprisée & foulée aux pieds; » chacun se rendra justice à soi-même, & se livrera à tous les » emportemens de sa haine & de ses passions. Que penseront » les Princes étrangers du roi de France, qui se laisse imposer » des loix par ses sujets, & qui n'a pas la force de les tenir » chacun dans leur rang & dans leur devoir ? Le seul moyen » pour prévenir tous ces maux est que votre Majesté donne » une Déclaration par laquelle elle approuve tout ce qui s'est » passé, comme aïant été fait par ses ordres; par là vous vous » rendrez le maître, en ôtant les armes aux Guises, & en » empêchant les Monmorencis de les prendre. Enfin vous » viendrez à bout par cette résolution d'achever la ruine des » Protestans, en séparant leur cause d'avec celle des Mon- » morencis. « Qu'au reste le Roi devoit se mettre au dessus de la haine que pourroit lui attirer le parti qu'on lui conseilloit; & qu'il étoit infiniment plus dangereux d'avoüer sa foiblesse & son impuissance, que de prendre sur soi une exécution, dont après tout on pourroit diminuer l'horreur par bien des endroits. Que l'aveu de la foiblesse est toûjours suivi du mépris, & qu'un Prince méprisé est en grand danger de périr.

Ce fut ainsi que ce Prince naturellement haut, & qui craignoit moins d'être haï que méprisé, se laissa persuader de déclarer par un acte public que tout ce qui s'étoit fait pendant le tumulte de Paris, avoit été fait par ses ordres; déclaration qui lui parut nécessaire pour contenir dans le devoir les Monmorencis & les Guises.

Lit de Justice.

Ainsi le mardi suivant, le Roi, après avoir entendu une Messe solemnelle, se rendit au Parlement avec ses deux fréres, le Roi de Navarre, & une grande suite de Seigneurs, pour y tenir son Lit de Justice. Ce fut alors que toutes les Chambres assemblées, ce Prince parla des injures atroces

qu'il avoit reçûës depuis son enfance, de Coligny, & d'un grand nombre de scelerats qui prenoient la Religion pour prétexte de leur révolte : Que cependant il avoit bien voulu oublier leurs attentats, pour assûrer la tranquillité publique, & qu'il avoit accordé aux rebelles des Edits de pacification ; mais que malgré sa bonté, Coligny, pour mettre le comble à son crime, avoit conjuré d'exterminer le Roi, la Reine, les ducs d'Anjou & d'Alençon, & le roi de Navarre même, quoique de la même Religion que lui, pour mettre Condé sur le trône, à dessein de le tuer aussi lui-même dans la suite & de s'emparer du Royaume, après avoir exterminé toute la famille royale. Qu'il n'avoit pû parer un coup si affreux, que par un autre très-violent ; mais que comme les maux étoient extrêmes, il avoit été forcé d'en venir aux remédes les plus forts, pour arracher du cœur de l'Etat une peste si rédoutable : Qu'il vouloit donc que tout le monde sçût que ce qui s'etoit fait le vingt-quatriéme d'Août pour punir tant de coupables, avoit été fait par ses ordres.

Le Roi avoüe que le massacre s'est fait par son ordre.

Après que le Roi eut fini, Christophle de Thou premier President du Parlement, fit un discours accommodé au tems, dans lequel il loüa la prudence du Roi d'avoir sçû en dissimulant tant d'injures, prévenir de bonne heure une conjuration qui menaçoit l'Etat d'un si grand péril, & d'avoir, en l'étouffant, affermi la paix du Royaume ; & il y inséra le mot fameux de Loüis XI. » Qui ne sçait pas dissimuler ne sçait pas » régner. « On enjoignit à la Cour de faire faire incessamment des informations sur la conjuration de Coligny, & de ses complices ; & d'ordonner ce qu'elle jugeroit à propos, conformément aux loix & à la justice.

Gui du Faur seigneur de Pibrac Avocat général, s'étant levé, demanda au Roi s'il ordonnoit, 1°. Que cette Déclaration fût inscrite dans les registres publics du Parlement, pour en conserver la mémoire ? 2°. S'il vouloit que l'on travaillât à la réforme du Clergé & de la magistrature, dont il avoit fait de grandes plaintes dans son premier Lit de Justice ? Et enfin si son intention n'étoit pas que l'on fît finir les meurtres & le pillage ? Le Roi répondit à ces trois chefs : Qu'il ordonnoit le premier : Qu'il donneroit ses soins pour le second : Et à l'égard du troisiéme, il commanda sur le champ

CHARLE IX. 1572.

qu'on fît publier dans tous les carrefours de la ville, que le Roi vouloit qu'on cessât de tuer & de piller.

Cette déclaration étonna bien des gens, & sur-tout le premier President de Thou : car jamais homme ne fut moins sanguinaire, ni d'un caractére plus doux. Il lui parut que cet exemple étoit d'une dangereuse conséquence ; & comme il étoit assez libre avec le Roy, il le blâma fort en particulier. Si la conjuration est vraïe, lui dit-il, pourquoi n'avez-vous pas puni les coupables suivant les loix ? Pour lui, il a détesté toute sa vie cette fatale journée, & il lui appliquoit ces vers de Stace, qui regardoient un sujet fort différent :

> Des crimes de ce jour périsse la mémoire,
> Que les siécles futurs refusent de les croire :
> De notre nation taisons ces noirs forfaits,
> Et qu'une épaisse nuit les couvre pour jamais.

Ensorte qu'il est certain que s'il loüa le Roi sur sa prudence, son cœur y eut peu de part, & que ce ne fut que pour s'accommoder au lieu & au tems.

On croit que celui qui conseilla au Roi de faire informer de la conjuration, fut Jean de Morvilliers, qui s'étoit démis de son évêché d'Orleans pour s'attacher à la Cour, homme habile, modéré, aimant la justice, & incapable de donner un conseil sanguinaire. Mais comme ce Prélat ne pouvoit pas empêcher que le massacre ne fût fait, il crut important pour l'honneur du Roi & la tranquillité de l'Etat, d'aviser aux moyens de décharger le Prince d'une partie de la haine que cette barbarie faisoit retomber sur lui, puisqu'il n'étoit pas possible de l'en décharger entiérement. Ainsi quoique l'affaire fût consommée, & qu'on ne put entamer qu'une procédure contraire à l'ordre naturel, néanmois il porta le Roi & la Reine à avoir recours aux régles ordinaires de la justice ; & à faire ramasser les preuves de la conjuration, dans la vûë de rendre un jugement contre les coupables. Ce fut aussi l'avis du premier Président, que Morvilliers consulta là-dessus par ordre du Roi.

Deux jours après on publia le Jubilé, & le Roi & toute la Cour allérent faire leurs stations, avec une grande affluence

de peuple : c'étoit pour rendre graces à Dieu d'avoir si heureusement terminé une affaire de cette conséquence.

Edit qui avoüe le massacre.

Le même jour, on publia un Edit par lequel le Roi déclaroit que tout ce qui étoit arrivé sur ce sujet avoit été fait par ses ordres exprès, non en haine de la Réligion protestante, ni pour déroger à ses Edits, dont il ordonnoit de nouveau l'exécution, mais pour prévenir une conjuration détestable tramée par Coligny & ses complices : Qu'ainsi il vouloit & ordonnoit que tous les Protestans demeurassent en paix dans leurs maisons, & qu'ils vécussent sans crainte sous sa protection : Que tous les Gouverneurs veillassent à ce qu'il ne leur fût fait aucun tort ni dans leurs biens, ni dans leur corps, sous peine de mort pour les contrevenans. On y ajoûta une clause, qui détruisoit, à ce que prétendoient les Protestans, toutes celles qui précédoient ; la voici : Que comme leurs prêches & leurs assemblées publiques donnoient occasion à des troubles & à des querelles, Sa Majesté ordonnoit qu'ils s'abstinssent à l'avenir de toutes assemblées tant publiques que particuliéres, sous quelque prétexte & pour quelque cause que ce fût, jusqu'à ce qu'il en eût été autrement ordonné par le Roi, & cela sous peine de la vie, & de confiscation de biens. Tous ces Edits & ces ordres différens, furent différemment interprêtés dans les provinces, suivant le caractére de ceux qui y commandoient. Les Monmorencis & leurs partisans les exécutérent avec beaucoup de modération. Les autres à qui on avoit donné des ordres secrets, non pas par écrit, mais par des gens envoyés exprès, en uférent avec une barbarie extrême, & se faisoient une loi d'imiter les cruautés qui s'étoient exercées à Paris.

Villes qui suivent l'exemple du massacre de Paris.

Ce fut à Meaux que l'on commença. Comme cette ville est près de Paris, le jour même de la saint Barthelemi, Cosset procureur du Roi de la ville, homme scélérat & perdu d'honneur, secondé d'un sergent nommé Roland, & d'un batellier nommé Pigeon, fit mettre en prison plus de deux cens personnes. Le lendemain, les séditieux attaquérent le marché qui est hors de la ville ; & les hommes s'étant sauvés de côté & d'autre, ces misérables se jettérent sur les femmes, en tuérent vingt-cinq, & en violérent quelques-unes. Le lendemain, après avoir saccagé les maisons de tous ceux qui

CHARLE IX. 1572.

étoient ſuſpects, l'on vint aux priſonniers. Coſſet les fit amener les uns après les autres; & à meſure qu'ils arrivoient, ils étoient égorgés comme des bœufs, & leurs corps jettés dans les foſſés du château; quand les aſſaſſins furent las de tuer, ils en précipitérent la plus grande partie dans la Marne. Après cette premiére expédition, Coſſet alla exhorter les voiſins à continuer ce qu'ils avoient ſi bien commencé.

Il ne ſe fit rien de ſemblable à Senlis: la preſence de François de Monmorency gouverneur de l'iſle de France, qui étoit pour lors à Chantilly, tint en bride les ſéditieux. Mais le déſordre fut terrible à Orléans. Les Proteſtans qui s'en étoient rendu maîtres deux fois, y avoient ruiné la plûpart desEgliſes, & la mémoire en étoit encore toute récente. Le ſouvenir de leurs excès & les ruines des temples qui ſe preſentoient partout à la vûë, allumérent contre eux la fureur du peuple. Le maſſacre commença le lendemain de la ſaint Barthelemi par un conſeiller du Roi nommé Champeaux ſieur de Bouilly, qui ne ſçavoit rien de ce qui s'étoit fait à Paris. Un certain Tecxier ſurnommé la Court, chef des ſéditieux, qui connoiſſoit ce Conſeiller, s'en alla chez lui le ſoir avec ſa troupe, comme pour lui rendre viſite. Champeaux crut qu'ils venoient comme amis ſouper avec lui, & il leur fit la meilleure chere qu'il put. Après ſouper, ils lui diſent ce qui étoit arrivé la veille à Paris, & ils lui demandent ſon argent; à peine l'eurent-ils reçû, qu'ils le maſſacrérent auprès de la table, où ils venoient de manger avec lui. Ce fut comme le ſignal des maſſacres & des vols qui ſe firent pendant trois jours entiers dans tous les quartiers de la ville. Il y eut plus de cinq cens perſonnes maſſacrées, hommes, femmes, & enfans; on jetta une partie de ces corps dans la Loire; pour ceux qu'on égorgea ſur le rempart, on les précipita dans les foſſés. On fit dans cet intervalle un butin très-conſidérable: mais une perte qu'on ne ſçauroit réparer, ce fut la riche bibliothéque du ſçavant Pierre de Mondauré qui étoit mort de chagrin à Sancerre deux ans auparavant. Il avoit eu ſoin de ramaſſer beaucoup de livres Grecs ſur les mathématiques, la plûpart manuſcrits, & il y avoit fait quantité de corrections & de notes ſur les endroits obſcurs. Il y avoit d'ailleurs grand nombre d'inſtrumens néceſſaires pour cette ſcience, travaillés avec

un ſoin extrême : tout cela fut pillé & diſſipé de la maniére du monde la plus barbare.

L'exemple d'Orléans s'étendit aux villes, & même aux bourgades du voiſinage ; & il y eut quelques perſonnes tuées à Gergeau. On fit la même choſe à Angers. On commença par le miniſtre Jean Maſſon la Riviere, qui fut aſſaſſiné dans ſon jardin où il ſe promenoit, par un meurtrier, que ſa femme lui amena, ſans le connoître. La Barbée Cornette de la compagnie du prince de Condé trouva moyen de ſe ſauver, auſſi bien que Rouvrai de Breſſaut, grand ennemi des prêtres, & qui en avoit mutilé pluſieurs ; quelque tems après, ce dernier fut puni de mort.

Les habitans de Troyes, contre leſquels Coligny avoit porté ſes plaintes au Roi, ayant appris ce qui s'étoit paſſé à Paris, mirent des gardes aux portes de la ville, afin qu'aucun des Proteſtans ne pût s'échaper : & ayant mis en priſon le trentiéme d'Août tous ceux qui étoient ſuſpects, ils les en firent tirer cinq jours après, & les maſſacrérent tous par l'ordre d'Anne de Vaudray ſeigneur de Saint-Phal Gouverneur de la ville, & à l'inſtigation de Pierre Bellin qui étoit arrivé nouvellement de Paris avec des ordres ſecrets de la Cour, à ce que l'on crut. On fit une foſſe dans la priſon même, où l'on enterra ces malheureux. Après cette exécution, on publia l'ordre du Roi, qui défendoit les meurtres pour l'avenir ; & on prétend que Saint-Phal, à qui ces défenſes furent adreſſées, les avoit reçûës avant le carnage dont nous venons de parler.

Sur des bruits incertains qui couroient à Bourges, on fit fermer les portes de la ville, & l'on reſta quelques jours ſans répandre de ſang, parce que les lettres qui étoient venuës de la part du Roi s'expliquoient différemment. Ainſi l'on ſe contenta d'abord de mettre en priſon ceux qui étoient ſuſpects d'héréſie ; mais enfin le peuple animé par l'exemple d'Orléans entra dans la même fureur. François Hotman, & Hugue Doneau fameux profeſſeurs en droit furent délivrés du péril qui les menaçoit, par les ſecours de leurs écoliers, & ſurtout des Allemans.

Deux jours après le maſſacre de Paris, la compagnie de Loüis de Gonzague s'empara de la ville de la Charité ſituée

CHARLE IX. 1572.

ſur la Loire audeſſous de Nevers, ſous prétexte d'y paſſer en revûë, & de recevoir ſa ſolde; mais ſur les lettres qui vinrent de Paris, elle fit ſoulever le peuple, & il y eut dix-ſept perſonnes de tuées. Pierre Meletin, & Jean de Lery connu par ſon voyage d'Amérique, ſe ſauvérent contre toute eſpérance des mains dês meurtriers, & trouvérent un azile à Sancerre.

Les meurtres & le carnage ſe firent ſentir ſurtout à Lyon. François Mandelot qui en etoit gouverneur, commença par ordonner qu'on fermât les portes de cette ville : après quoi il fit arrêter & conduire en priſon un grand nombre d'habitans, qu'il vouloit, diſoit-il, ſouſtraire à la fureur populaire. Mais les ſéditieux, ſous prétexte d'exécuter les ordres du Gouverneur, & de mener en priſon des gens ſuſpects, en égorgent pluſieurs dans de petites ruës détournées, & jettent leurs cadavres dans le Rhône & la Saone. Ces aſſaſſins avoient à leur tête un certain Boidon, chargé de toutes ſortes de crimes & d'infamies, qui dans la ſuite le firent condamner à mort, & exécuter à Clermont en Auvergne: digne fin d'un tel ſcélérat.

Après qu'on eut employé trois jours entiers à piller les maiſons des Proteſtans, & à la recherche des gens ſuſpects, le vendredi vingt-neuviéme d'Août, arriva de Paris un certain du Perat ſimple bourgeois de Lyon, mais décoré du collier de S. Michel; foible relief pour ceux qui le portoient depuis qu'on le donnoit à des gens de néant. Ce du Perat muni de lettres de créance de la Reine, avoit encore des lettres de Claude de Rubis & des autres Echevins de Lyon, gens de même étoffe que lui, qui faiſoient à la Cour & à Paris les affaires des Lyonnois. Ces lettres contenoient le détail de ce qui s'étoit fait à Paris, & portoient que le Roi vouloit que la ville de Lyon ſuivît l'exemple de la Capitale. Mandelot, homme prudent, eut horreur de ce deſſein, quoiqu'il paſſât pour attaché aux Guiſes. Les ſéditieux le preſſoient vivement de laiſſer agir la populace: mais il en obtint quelques jours de délai pour délibérer, & pour recevoir les ordres du Roi qu'il attendoit, diſoit-il, d'heure en heure. Dans cet intervalle il fit publier par toute la ville, que les Proteſtans euſſent à ſe rendre à la maiſon du Gouverneur, pour y apprendre les

ordres

ordres du Roi. Ces malheureux ſortirent tous des lieux où ils étoient cachés, dans l'eſpérance d'être ſous la protection du Roi ; & ils vinrent chez le Gouverneur, qui les fit auſſitôt diſtribuer dans les différentes priſons de la ville : car celles de Roanes qui ſont les priſons du Roi, ne pouvoient pas les contenir. Pendant ce tems-la Pierre d'Auxerre procureur du Roi, très-méchant homme, & livré aux débauches les plus infames arriva en poſte. Il n'avoit aucuns ordres par écrit : mais il prétendit qu'un homme de ſa dignité devoit être crû ſur ſa parole. Il dit donc à Mandelot que le Roi & la Reine vouloient qu'on tuât généralement tout ce qu'il y avoit de Proteſtans ou déja arrêtés, ou qu'on pouvoit arrêter dans la ſuite. Mandelot entouré & preſſé vivement par la populace, à qui ce ſcélérat avoit communiqué ſon ſecret, ſe vit forcé d'y donner les mains ; & adreſſant la parole au porteur de cet ordre barbare, *Pierre*, s'écria-t'il, *je te dis la même choſe que Jeſus-Chriſt dit autrefois à Pierre : Ce que tu lieras, ſera lié; ce que tu délieras, ſera délié.*

En même tems les aſſaſſins ſe répandent par toute la ville pour égorger & pour piller. Boidon prend Mornieu & le Clou, deux ſcélérats comme lui, à qui les plus grands crimes ne coûtoient rien : ces dignes aſſociés propoſent au bourreau de les ſuivre : celui-ci leur répond qu'il eſt prêt d'obéïr à la ſentence d'un Magiſtrat légitime ; mais que jamais il ne prêtera ſon miniſtére pour aller maſſacrer des innocens dans les differens quartiers de la ville. La même propoſition eſt faite aux ſoldats de la citadelle, qui répondent : » Sommes-nous donc » des bourreaux ? Ce qu'on nous demande ne convient point » à des ſoldats qui doivent avoir de l'honneur ; quel mal nous » ont fait ces malheureux, pour que nous allions les égorger ? Comme ils ne rencontroient que des gens qui avoient en horreur leur barbare réſolution ; après avoir fait prix avec quelques déterminés bandits qu'ils trouvérent dans le marché, ils s'adreſſérent au régiment de la ville compoſé de trois cens bourgeois, qui ſe chargérent avec joye d'exécuter contre leurs concitoyens, ce que des ſoldats étrangers, & le bourreau même avoient refuſé. On choiſit dans la troupe tout ce qu'il y avoit de plus ſcélérat pour les mettre à la tête ; ils tournérent d'abord du côté des Cordeliers, où l'on avoit

CHARLE IX. 1572.

emprisonné une partie des Protestans : de là ils allérent aux Célestins, où il y en avoit aussi beaucoup. Ils firent main basse sur tous ces malheureux le dimanche dernier jour d'Août. Il y eut quelque tumulte au faubourg de la Guillotiere : pendant que Mandelot y couroit avec Saluce seigneur de la Manse, Gouverneur de la citadelle, les Conjurés fondirent dans l'Archevêché, où les plus considérables Protestans de la ville étoient détenus par ordre du Gouverneur. Après leur avoir pris ce qu'ils avoient d'argent, ils les massacrérent avec la derniére cruauté, sans être touchés des priéres de ces infortunés, qui imploroient vainement le secours de Dieu & des hommes. Spectacle affreux & inoüi jusqu'alors : Les enfans pendus au cou de leur pére ; les péres tenans leurs enfans entre leurs bras ; les fréres & les amis s'entr'exhortant les uns les autres à la patience, sont égorgés comme des bêtes par des bouchers sans pitié, par des crocheteurs, par des bateliers, au milieu des cris, des lamentations, & des hurlemens de toute la ville.

Mandelot revenant de la Guillotiére à grand hâte, trouve l'exécution achevée. Pour faire croire qu'il en est très-faché, & que tout le carnage s'est fait à son insçû, il se transporte sur les lieux où le massacre s'est commis ; appelle les juges Royaux pour instruire l'affaire juridiquement ; en fait dresser une espéce de Procès verbal par un Notaire ; fait crier par toute la ville : Que tous ceux qui connoissent les auteurs de cette boucherie ayent à les déclarer ; & promet cent écus d'or aux dénonciateurs, & à tous ceux qui pourront en découvrir par la suite.

Malgré ces procédures, que l'on prit pour l'effet d'une dissimulation ridicule, les mêmes meurtriers vont sur le soir à la prison de Roane, où ils exercent un nouveau genre de cruauté sur ceux qu'ils y trouvent. Car après leur avoir mis une corde au cou, ils leur font souffrir mille tourmens, & les traînent à demi morts jusqu'à la riviére.

Pendant toute la nuit, ce ne furent que meurtres & que pillage. On emportoit les meubles des maisons, les marchandises des boutiques ; on arrachoit ces malheureux des trous où ils s'étoient cachés pour sauver leur vie, & on les jettoit dans la riviére par monceaux. Cependant la cour de

l'Archevêché étoit encore toute couverte de cadavres. Mandelot saisi d'horreur à la vûë d'un tel spectacle, ordonne qu'on les mette dans des bateaux, & qu'on les porte de l'autre côté de la riviére, pour être enterrés dans le cimetiére de l'abbaye d'Aisnay, où étoit autrefois le fameux autel de Lyon. Il y envoya des fossoyeurs pour cet effet : mais les Moines n'y voulurent pas consentir; sous prétexte que tous ces cadavres étoient indignes de la sépulture Ecclésiastique. Aussitôt, à un certain signal, la populace accourut en fureur, & jetta tous ces corps dans la riviére, à la réserve des plus gras qu'on abandonna aux Apotiquaires qui les demandoient pour en avoir la graisse. C'est ainsi que le racontent ceux qui en ont écrit des rélations, dans un tems, où la mémoire de ces horreurs étoit encore récente.

La licence de ces meurtres n'en demeura pas là; peu de tems après, les Daruts fréres, marchands fameux, la Bessée, Gautier, & Flocard qui étoient de la meilleure bourgeoisie de la ville furent tirés de prison, égorgés & jettés dans le Rhône. On fit le même traitement à Claude Gaudimel un des premiers musiciens de notre tems, qui a composé de très-beaux airs pour les Pseaumes de David traduits en vers françois par Clement Marot, & par Beze. Les Protestans les chantent encore aujourd'hui, tant dans leurs maisons, que dans leurs temples.

Au milieu de tous ces carnages, il y eut plusieurs Protestans qui furent sauvés par la garnison, & le seigneur de la Manse Gouverneur de la citadelle; entre autre Jean Ricaud, & Antoine Caille Ministres de la ville. A l'égard de Jean Langlois, le plus notable d'entre eux, il fut tué dès le commencement de l'émotion. On assûre qu'il y eut bien huit cens personnes de tout âge & de tout sexe, qui périrent en cette occasion. Les corps qui avoient été jettés dans le Rhône, & qui furent entraînés par le courant de l'eau se ramassérent auprès de Tournon en si grand nombre, que les bords de la riviére en furent couverts, & que les habitans de cette ville effrayés coururent aux armes, croyant que c'étoient des ennemis. Bientôt après, l'horreur succéda à la crainte: & quoiqu'ils n'eussent aucune affection pour la religion Protestante, ils détestérent les auteurs de cette barbarie.

Pour ôter de devant leurs yeux un ſpectacle ſi affreux, ils mirent du monde ſur la rive avec des crocs de bateliers, afin de repouſſer dans la riviére les corps que l'eau portoit vers les bords. Valence, Vienne, Bourg, Viviers, le Pont S. Eſprit, & Avignon même, où les Proteſtans ſont plus haïs qu'ailleurs, n'eurent pas moins d'horreur de cette multitude de cadavres que les habitans de Tournon. Mais ceux d'Arles, qui n'ont ni puits, ni fontaines, & qui ne boivent point d'autre eau que celle du Rhône, eurent une raiſon de plus de déteſter cette barbarie, par l'incommodité qu'ils en reçurent, ne voulant plus manger de poiſſon du Rhône, ni boire de ſes eaux, quoiqu'ils n'en ayent point d'autres; en ſorte qu'ils ne regardoient plus ce fleuve qu'avec horreur.

Les choſes ſe paſſérent bien différemment dans la Provence & le Dauphiné par la prudence, & l'humanité de ceux qui commandoient dans ces Provinces. Car Joſeph Boniface de la Mole qui périt deux ans après à Paris, y étant venu avec des lettres du Roi qui ordonnoit les mêmes cruautés, & les ayant preſentées à Claude de Savoïe comte de Tende allié des Monmorencis; ce Seigneur lui dit que ce n'étoit pas S. M. qui donnoit de tels ordres, puiſqu'il en avoit reçu de contraires quelques jours auparavant; qu'ils ne pouvoient venir que des ennemis de la tranquillité publique, qui empruntoient le nom du Roi pour ſatisfaire leurs paſſions; qu'ainſi il prenoit le parti d'obéïr aux premiers ordres, parce qu'ils étoient plus dignes de la juſtice & de la clémence de S. M. Mais il mourut peu de tems après à Avignon preſque ſubitement; fort regretté des Provençaux; & l'on ſoupçonna qu'il avoit été empoiſonné par les émiſſaires des factieux.

Du côté du Dauphiné, Bertrand de Simiane de Gordes, qui avoit été élevé dans la maiſon de Monmorency, ayant reçû un pareil ordre, s'excuſa de l'exécuter ſur la puiſſance de Monbrun & des Proteſtans du Dauphiné; & repreſenta qu'il ſeroit très-dangereux de les réduire au déſeſpoir. Il y en eut pourtant quelques-uns de tués à Valence & à Romans, mais plus tard: car ce ne fut que le 22 de Septembre. D'un aſſez grand nombre qu'on avoit mis dans les priſons, la crainte en fit revenir pluſieurs à la religion de leurs péres: mais il y en eut ſept qui furent poignardés par la populace en fureur.

Saint-Heran gouverneur d'Auvergne, qui étoit aussi attaché aux Monmorencis, se conduisit à peu près de même : il répondit comme le comte de Tende aux émissaires envoyés par la Cour ; & il ajouta de plus qu'il n'obéïroit jamais à de pareils ordres, à moins que le Roi ne les lui donnât de sa bouche.

On ne fut pas si modéré à Toulouse : car la nouvelle du carnage fait à Paris y étant arrivée le trente & uniéme d'Août, qui étoit un Dimanche ; & les Protestans étant allés au prêche à Castanet, on ferma aussi-tôt les portes de la ville, & l'on prit des mesures pour que personne n'en sortît, mais on n'empêcha personne de rentrer. Plusieurs de ceux qui étoient hors de la ville ayant été avertis de ce qui se passoit, ne jugérent pas à propos d'y retourner, & ils se retirérent les uns à Puylaurent, les autres à Montauban, quelques-uns à Realmont, & d'autres en d'autres endroits. Deux jours après, on publia un arrêt du Parlement, qui défendoit de faire aucune violence, ni aucune insulte aux Protestans : ce qui n'empêcha pas que dès le lendemain on ne mît des corps de gardes aux portes de la ville, & dans les carrefours, & qu'on ne se saisît de tous ceux qui étoient suspects, qu'on enferma partie dans les couvens, partie dans les prisons publiques. Quelques jours après, Delpech & Madron riches marchands, ennemis jurés des Protestans étant arrivés de la Cour, on conduisit ces malheureux dans les prisons du palais, où on les fit tous égorger la nuit, par des scélérats de profession ; mais surtout par cette espéce de gladiateurs, qui se mêlent parmi les Ecoliers en droit, entre lesquels un certain la Tour s'étoit rendu fameux. Ces assassins tuérent au tour de deux cens hommes, entre autres Jean Coras conseiller au Parlement, & quelques autres du même corps, dont les cadavres, par une double cruauté furent ensuite pendus à l'orme de la Cour du Palais avec l'habit de leur dignité : & tous ces corps furent jettés dans une fosse que l'on creusa dans la maison de l'Archevêque.

Le carnage fut encore plus grand à Roüen. Taneguy le Veneur comte de Carouge, gouverneur de la ville, gentilhomme de la premiére noblesse de la Province, homme d'un esprit doux & modéré, l'empêcha pendant quelque tems ; mais à la fin il fut contraint de céder à la violence des séditieux,

ſur-tout de ceux qui avoient été proſcrits l'année précédente par Sentence des Commiſſaires nommés par le Parlement de Paris, & qui voulurent ſe venger par là de l'injure qu'ils prétendoient avoir reçûë, & abolir la mémoire de l'Arrêt qui les avoit flétris. On mit quantité de perſonnes en priſon; le dix-ſept de Septembre on les fit appeller l'un après l'autre; & à meſure qu'ils paroiſſoient ils étoient aſſommés par ces meurtriers, qui avoient à leur tête un fameux ſcélérat nommé Maronime. On ſe jetta enſuite dans les maiſons particuliéres : il n'y eut point de cruautés qu'on n'y commît deux jours durant, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe : il y eut autour de cinq cens perſonnes de tuées. Après qu'on eut dépoüillé leurs cadavres, on les enterra dans des foſſes que l'on creuſa à la porte de Caux : leurs habits tout enſanglantés furent donnés aux pauvres, en ſorte que l'on mettoit à profit juſqu'aux meurtres pour gagner la populace. Le Parlement fit ſemblant de dèſapprouver une telle noirceur, & d'en vouloir rechercher les auteurs; mais la diſſimulation n'ayant pas duré long-tems, la pourſuite s'en alla en fumée, & les aſſaſſins eurent une entiére liberté de ſe retirer où ils voulurent.

L'exemple des grandes villes paſſa juſqu'aux petites, juſqu'aux bourgs même, & juſqu'aux villages; & pluſieurs ont écrit que ce tumulte avoit fait périr trente mille perſonnes dans le Royaume en diverſes maniéres; mais je crois qu'on a un peu exagéré.

Pendant tout ce carnage dans les provinces, on ne demeuroit pas à rien faire à la Cour, ni dans Paris. La Reine chargea Morvilliers d'éplucher tous les papiers de Coligny; & de voir ſi l'on n'y découvriroit rien qui pût diminuer la haine que cette exécution faiſoit retomber ſur la Cour, tant en France que dans les païs étrangers. Voici un article qu'on trouva dans un journal qu'il faiſoit, & qui a été ſupprimé par ordre du Roi. Il donnoit avis à S. M. de prendre garde en aſſignant l'appanage à ſes fréres, de ne leur pas donner une trop grande autorité. La Reine fit lire l'article devant le duc d'Alençon, qu'elle ſçavoit affligé de la mort de Coligny. » Voilà votre bon ami, lui dit-elle, voyez le conſeil » qu'il donne au Roi. Je ne ſçais pas, lui dit le duc d'Alen» çon, s'il m'aimoit beaucoup; mais je ſçais qu'un pareil

» conſeil n'a pû être donné que par un homme très-fidéle à » S. M. & très-zélé pour ſes interêts. « On trouva encore dans ſes papiers un petit mémoire ſur la guerre de Flandre, où il avoit écrit quelque choſe qui n'étoit pas dans le diſcours qu'il fit donner au Roi, parce qu'il craignoit que cet avis ne tranſpirât, & qu'il ne vouloit le dire qu'au Roi, lorſqu'il pourroit lui parler en ſecret : c'eſt que ſi le Roi ne vouloit pas accepter la condition que les peuples des Païs-bas lui offroient, c'étoit la céder aux Anglois, qui étoient alors en bonne intelligence avec la France ; mais qui deviendroient bientôt ſes plus grands ennemis, s'ils mettoient une fois le pied dans des provinces qui lui ſont contiguës, & qui leur donneroient le moyen de renouveller leurs anciennes prétentions. La Reine eut encore grand ſoin de montrer cet endroit à Walſingham ambaſſadeur d'Angleterre, & de lui faire remarquer l'ingratitude de Coligny envers Eliſabeth, qui lui avoit témoigné tant d'amitié. Walſingham lui répondit qu'il ne ſçavoit pas quels étoient les ſentimens de Coligny à l'égard de la reine d'Angleterre ; mais qu'il ſçavoit parfaitement que c'étoit là le conſeil d'un homme très-fidéle au Roi, très-zélé pour le nom François, & que ſa mort étoit une grande perte pour le Roi & pour le Royaume. Par cette réponſe aſſez ſemblable à celle du duc d'Alençon, la Reine mére eut la honte de voir que ſa fineſſe n'avoit ſervi qu'à montrer ſa malignité.

Sur la fin du mois d'Août, le Roi appréhendant que le déſeſpoir ne portât les Proteſtans des provinces aux derniéres extrêmités, écrivit à tous les Gouverneurs, & en particulier à Eleonor Chabot comte de Charny, Gouverneur de Bourgogne, & il leur donna à tous des ordres très-amples de viſiter toutes les villes de leur gouvernement, de faire beaucoup de careſſes aux Proteſtans, de les inſtruire des grandes raiſons qu'on avoit euës pour agir à Paris comme on avoit fait : Que ce n'étoit point en haine de leur religion ; que cette conduite ne portoit aucun préjudice aux Edits qu'on leur avoit accordés ; que l'on n'avoit eu en vûe que de prévenir une conſpiration dangereuſe que Coligny & ſes amis avoient tramée contre le Roi, la Reine, les ducs d'Anjou & d'Alençon, le roi de Navarre, & tous les autres Princes & grands ſeigneurs du Royaume : Que la volonté du Roi

CHARLE IX. 1572.

étoit que les Edits fussent religieusement observés ; que les Protestans pussent vivre tranquilles sous la protection royale; que les Commandans des lieux où ils seroient leur donnassent des lettres de sûreté ; & qu'on punît de mort tous ceux qui entreprendroient de les insulter ou de les maltraiter : Qu'on les avertît à leur tour de se conduire sagement, de demeurer en repos chez eux, de s'abstenir de leurs prêches & de leurs assemblées publiques, parce qu'on y tenoit souvent des conseils qui donnoient de l'ombrage aux Catholiques, & qui pouvoient occasionner de nouveaux troubles : Qu'en se conduisant ainsi ils pouvoient s'assûrer qu'il ne leur seroit rien fait dont ils pussent se plaindre ; & que le Roi auroit pour eux les mêmes sentimens de bienveillance & de bonté qu'il a pour tous ses autres sujets. Que si malgré ces avis & ces promesses, ils osoient encore tenir des assemblées, exciter des troubles, & prendre les armes sous prétexte de se défendre, S. M. ordonnoit au comte de Charni de les passer tous au fil de l'épée comme des rebelles, & des ennemis de de la patrie. On donna des ordres pareils à Melchior de Monpesat qui commandoit en Poitou, à de Prie gouverneur de Touraine, & à tous les autres Gouverneurs de province.

Chabot se conduisit de son côté avec beaucoup de prudence & de modération : il disoit que la rigueur excessive, & la cruauté dont on avoit usé envers les Protestans, n'avoit servi jusqu'ici qu'à les aigrir & à les effaroucher ; que le meilleur moyen de les ramener étoit d'user de clémence à leur égard, & de les traiter avec humanité. Ainsi il y eut très-peu de sang répandu en Bourgogne ; & presque tous les Protestans revinrent à la réligion de leurs ancêtres, ou d'eux-mêmes,ou par crainte. Le seul homme de considération qui fut tué par la populace furieuse, dans le premier feu de l'émotion que causérent les nouvelles du massacre de Paris, fut Clermont seigneur de Traves, dont Antoine d'Asté seigneur de Grammont avoit épousé la sœur ; & il y a apparence que cette violence ne seroit pas arrivée,si Chabot eût été pour lors à Dijon. Philibert de la Guiche Gouverneur de Mâcon, fit arrêter par ordre du Roi, & mettre en prison tous ceux qui étoient suspects ; mais il ne leur fut point fait d'autre mal.

Fin du cinquante-deuxiéme Livre.

HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE CINQUANTE-TROISIÉME.

CHARLE IX.

1572.

Discours sur les causes du massacre de Paris.

CEtte tempête effroyable qui venoit d'agiter la France, étant en quelque sorte appaisée, & la liberté des meurtres réprimée ; les plus sages de ceux qui n'étoient pas favorables aux Protestans, revinrent de leur éblouïssement, & firent de sérieuses réfléxions sur la triste situation, où l'Etat se trouvoit. Détestant sincérement cette action, ils en recherchérent les causes avec beaucoup de soin, & firent ce qu'ils purent pour trouver de quoi l'excuser. Mais après bien des recherches, ils convinrent que dans toute l'antiquité, il n'y avoit pas de nation dont les annales fournissent aucun exemple d'une pareille cruauté ; qu'à la vérité on y voyoit quelques traits d'une fureur passagére bornée à un certain lieu, à un certain nombre de personnes, & que le premier ressentiment d'une injure toute récente pouvoit excuser, mais qui ne s'étoit étenduë que sur ceux, que le chef de l'émotion avoit intérêt de faire périr. Ce fut ainsi que Mithridate roi de Pont fit égorger le même jour dans toute l'Asie quarante mille

citoïens Romains; que Pierre d'Arragon fit tuer en Sicile huit mille François, qui s'étoient rendu maîtres de l'isle en son absence : mais tout cela étoit bien différent de ce qui s'étoit fait en France. En effet ces Rois n'exerçoient leur cruauté que sur des étrangers : mais ici c'étoit ses propres sujets, confiés à ses soins aussi bien qu'à sa puissance, que le Roi avoit exterminés. Mithridate & Pierre d'Arragon n'étoient liés que par une parole qu'ils avoient donnée à des étrangers : mais Charle IX. venoit tout récemment de s'obliger par un traité solemnel fait avec des Rois & des Princes voisins, de garder la paix qu'il avoit jurée. Les premiers n'avoient employé aucun artifice indigne de la majesté du thrône pour exécuter leur dessein ; Charle pour amorcer ceux qu'il vouloit faire périr, leur avoit donné sa foi ; avoit abusé des cérémonies sacrées du mariage, & avoit presque ensanglanté l'habit nuptial de sa propre sœur.

Ils ajoutoient que les vertus qu'on loüoit surtout dans les Rois, étoient la justice, la douceur, & la clémence : Que la cruauté & l'inhumanité étoient condamnables dans tous les hommes, mais que c'étoient des vices horribles dans un Prince : Que tous les siecles avoient loüé ce mot de Scipion. » J'aime » mieux sauver un citoyen, que de tuer mille ennemis ; « & qu'Antonin surnommé le pieux avoit coutume de dire, que les Rois avoient à la vérité le droit de vie & de mort sur les peuples soumis à leur empire, mais qu'il ne leur étoit permis de l'exercer qu'après avoir bien examiné leur cause, & leur avoir fait leur procès : Que cette fureur & cet aveuglement qui s'étoit emparé des esprits des François, étoit une punition de Dieu pour les juremens horribles & les blasphêmes exécrables qu'ils ne cessoient de prononcer contre son saint nom ; que le Roi lui-même suivant les pernicieuses leçons de sa mére & des Gouverneurs qu'elle lui avoit donnés, s'étoit fait une habitude de ces excès ; que de lui l'exemple avoit passé à toute sa Cour, & ensuite aux villes, & jusqu'aux gens même de la campagne, avec un tel débordement, qu'on ne disoit pas trois mots sans y mêler en blasphêmant, la tête de Dieu, sa mort, son sang, & son ventre : Qu'on avoit lassé la patience divine par des impudicités détestables : Que tout étoit plein de débauches honteuses & d'adultéres : Que la nature

outragée sembloit se plaindre à Dieu de l'excès de sa douceur & de sa patience ; & que la terre même de France sembloit être lasse de porter de pareils monstres : Que tous les prétextes qu'on alléguoit contre Coligny étoient si mal imaginés, & appuyés de preuves si foibles, qu'on auroit eu peine à les faire trouver vraisemblables à des enfans même ; bien loin d'en convaincre des personnes raisonnables. A qui en effet auroit-on jamais pû persuader que cet Amiral fût venu former une conjuration dans les murs de Paris ? En supposant qu'il eût été criminel avant la paix, on ne pouvoit douter qu'il ne fût innocent lorsqu'il vint trouver le Roi, puisque c'étoit après l'édit de pacification, fondé sur la foi publique & sur la parole de S. M. Il n'étoit pas moins constant que personne n'avoit plus d'éloignement que lui pour la guerre civile, & qu'il n'étoit occupé que de la guerre de Flandre. Il y avoit encore moins de vraisemblance à dire que c'étoit depuis sa blessure, qu'il avoit conjuré. A qui auroit-on fait croire que ce Seigneur avec deux blessures considérables, accablé de maladies, dans un âge fort avancé, n'ayant aucun usage des deux bras, & dans le tems que les médecins délibéroient de lui en faire couper un, eût pû former le dessein d'attaquer avec trois cens jeunes gens qui l'avoient accompagné, une armée de soixante mille hommes très-bien armés, & de plus ses ennemis ? S'il en avoit eu la pensée, comment auroit-il pû prendre en si peu de tems des mesures pour une si grande & si détestable entreprise ? Car à peine a-t'il vêcu quarante heures depuis sa blessure, & dans ce peu de tems, les médecins ne lui avoient pas permis de parler à qui que ce fût. Après tout s'il étoit coupable de quelque crime, le Roi ne l'avoit-il pas en sa puissance, puisqu'il l'avoit mis sous la garde de Cosseins, qui s'étoit emparé avec son détachement de toutes les avenuës de la maison de ce Seigneur ? Il ne tenoit donc qu'au Roi de le faire mettre en prison d'un moment à l'autre, s'il l'eût jugé à propos ; de lui confronter des témoins, suivant l'usage des procédures ordinaires ; de lui faire faire son procès, & de le faire punir suivant les loix. Mais enfin si Coligny avoit conjuré contre le Roi avec ses amis & ses vassaux, falloit-il associer à son crime tant de personnes innocentes, tant de Gentilshommes, de méres de familles, de jeunes filles

que la cérémonie du mariage de la sœur du Roi avoit attirées à Paris, tant de femmes grosses, tant de vieillards, tant de malades couchés dans leurs lits, tant de personnes enfin de tout sexe & de toute profession, qui ne pouvoient sçavoir les derniers projets de Coligny ? A qui d'ailleurs n'auroit-il point paru absurde & ridicule, que Coligny eût si mal pris son tems pour tramer une conspiration contre le roi de Navarre qui professoit la même religion que lui; & qu'il avoit eu auparavant à sa discrétion pendant quatre années de suite ?

Voilà quels étoient les raisonnemens que faisoient la plûpart des personnes sensées, & l'on étoit persuadé qu'une action si indigne & si atroce rendroit à l'avenir le nom François odieux & infame, & que la postérité en auroit horreur. Mais le comble de la folie, c'est d'avoir voulu tirer gloire d'une chose si détestable, & d'avoir à l'exemple des empereurs Romains fait frapper à cette occasion des médailles d'or & d'argent, que l'on presenta au Roi le sept Septembre avec cette inscription: *Virtus in Rebelles*, Courage contre les Rebelles; & sur le revers, deux colonnes qui étoient la devise du Roi avec ces mots, *Pietas excitavit justitiam*, La piété a excité la justice. On en fit d'autres, où d'un côté étoit la tête du Roi avec cette inscription Françoise, *Charle IX. vainqueur des rebelles*; & sur le revers, un Hercule tenant un flambeau d'une main, & une massue de l'autre, & combattant contre l'hydre.

Les affaires des Protestans étant ruinées dans la plûpart des Provinces, ils cherchérent divers asyles les uns à la Rochelle, les autres à Montauban, à Nîmes, dans le Vivarez, & dans quelques châteaux des Cevennes : beaucoup d'autres que la crainte avoit obligés de quitter leurs maisons, après avoir erré en différens endroits, prirent le parti d'aller s'établir hors du Royaume. La reine d'Angleterre, l'électeur Palatin, qui étoit un Prince rempli d'humanité, les cantons de Zurik & de Berne, & surtout la ville de Geneve les reçurent à bras ouverts. Mais comme ils souffroient dans cette ville, parce que le pillage & l'abandon de leurs biens les avoient réduits à une grande pauvreté, Beze & ses collégues eurent grand soin de les soulager par des quêtes qu'ils firent faire pour eux. Les deux fils aînés de Coligny furent sauvés du péril; le comte de Laval fils de Dandelot, & Loüise de Coligny

veuve de Teligny, se retirérent d'abord à Geneve, d'où ils passérent à Bâle, & y demeurérent quelques mois; enfin ils allérent demeurer à Berne, où ils furent reçûs par la République avec autant d'honneur que d'humanité. Beaucoup d'autres n'ayant pas assez de courage pour souffrir les incommodités de l'exil, & pour vivre éloignés de leurs maisons, de leurs femmes, & de toutes les autres liaisons que chacun a dans le lieu de sa naissance, cédérent à la violence, & s'accommodant au tems, retournérent à la religion de leurs ancêtres. On dressa à Paris une formule d'abjuration, qu'on fit faire à ceux qui prirent le parti de demeurer dans leurs maisons.

Quoique les entreprises du Roi eussent eu jusque-là tout le succès qu'il pouvoit souhaiter, il y avoit pourtant trois choses qui l'inquiétoient; la premiére étoit de voir que le roi de Navarre & le prince de Condé ne vouloient point quitter leur religion; la seconde qu'en Pologne & en Suisse, où nous avions alors un grand intérêt qu'on eût bonne opinion du Roi, on avoit jugé très-desavantageusement du massacre de Paris; la troisiéme, que la Rochelle serviroit toûjours d'asyle aux Protestans qui auroient assez de courage & de hardiesse pour prendre les armes; trois circonstances facheuses qui demandoient un reméde prompt & convenable, parce que dans ces sortes d'affaires, le moindre retardement peut avoir des suites dangereuses. A l'égard du roi de Navarre & du prince de Condé, c'étoit en quelque façon perdre le fruit de tant de sang répandu dans Paris, si le Roi, qui croyoit avoir triomphé du parti Protestant, étoit obligé de céder à leur opiniâtreté, l'exemple de leur résistance étant capable de rassembler les restes épars & consternés de ce parti, & de les affermir dans leurs premiers engagemens. Sur cela le Roi crut qu'il lui convenoit de prendre le parti de la douceur & de la modération avec le roi de Navarre, dont il connoissoit l'esprit souple & pliant; mais qu'il devoit traiter le prince de Condé avec beaucoup de sévérité & de rigueur, dans l'espérance d'intimider l'un par l'autre. Ainsi le neuf de Septembre, soit que ce fût l'effet d'une colére véritable, ou que ce ne fût qu'une feinte, ayant ordonné qu'on lui apportât des armes, & qu'on fît venir les Officiers du régiment des Gardes,

CHARLE IX. 1572.

il jura qu'il vouloit exterminer les restes des Protestans en commençant par Condé, & il leur commanda à tous de se tenir prêts pour exécuter ses ordres. Mais la Reine femme du Roi, qui avoit une prudence & un courage au dessus de son sexe, s'opposa à ce dessein,& elle se servit de l'autorité qu'elle avoit sur son esprit pour arrêter son impétuosité, en lui representant qu'il ne devoit pas entamer une entreprise de cette importance sans avoir pris l'avis de son conseil; qu'elle étoit du nombre de celles où la trop grande précipitation ne pouvoit être réparée par le repentir. Le Roi touché des priéres de sa femme, qu'il aimoit tendrement, met les armes bas, & congédie ses gardes. Le lendemain, il fait venir le prince de Condé, & lui propose trois choses, dont il lui donne le choix: la messe, c'est-à-dire la religion Catholique, la mort, ou une prison perpétuelle. » A Dieu ne plaise, dit Condé, que je choi» sisse la premiére; pour les deux autres, c'est à V. M. à déci» der, & je prie la providence divine de vouloir bien la con» duire dans le choix qu'elle fera. « Cette réponse pleine de modestie appaisa un peu le Roi; & comme il croyoit qu'il étoit de son honneur, & de l'intérêt de ses affaires de vaincre l'opiniâtreté de Condé, & qu'il cherchoit tous les moyens possibles d'en venir à bout, il arriva heureusement qu'un fameux prédicateur ministre de l'église Protestante d'Orléans, nommé Hugue Sureau du Rosier fut arrêté. Cet homme marqua qu'il avoit envie de retourner à la religion de ses péres, & qu'il avoit des choses importantes à dire au Roi; la suite fera voir que ce n'étoit pas sincérement qu'il parloit ainsi; mais qu'intimidé comme bien d'autres, la vûë du péril, où il se trouvoit, l'avoit engagé à faire cette démarche. C'étoit remporter une grande victoire sur les Protestans, que de détacher du Rosier de leur parti: on l'amene donc au Roi, il déteste ses erreurs en presence de S. M. Il dit qu'il avoit assez montré dès auparavant qu'il étoit dans ces sentimens, ayant toûjours pensé qu'il falloit recourir aux ouvrages des Péres & de l'antiquité pour la décision des points controversés, sans quoi les disputes ne finiroient jamais: Que Dieu l'avoit mis dans l'heureuse néceffité de ne plus reculer, & le forçoit aujourd'hui à faire ce qu'il avoit résolu depuis long-tems; mais qu'il n'oublieroit rien pour réparer par son zéle le tort qu'il

Conversion du ministre du Rosier.

avoit fait à la religion par ses délais ; & que son exemple serviroit de flambeau pour éclairer ceux qui s'étoient égarés, & pour les ramener au sein de l'Eglise.

CHARLE IX. 1572.

Le roi de Navarre, sa sœur, les princesses de Condé se convertissent.

Le Roi saisissant cette occasion le méne chez le roi de Navarre, & chez Catherine de Bourbon sa sœur, chez le prince de Condé, Marie de Cleve sa femme, & Françoise d'Orleans sa belle-mére (1). Du Rosier parla avec beaucoup d'éloquence des marques de la véritable Eglise, de sa succession constante, de la mission legitime de ses Ministres ; & il assura que tous ces avantages ne se trouvoient que dans l'église Catholique, Apostolique & Romaine, & il le prouva par un grand nombre d'argumens, en présence de quelques docteurs de Sorbonne. Les deux Princes & les trois Princesses l'entendirent avec beaucoup d'attention, & tous à la réserve de Condé se rendirent ; mais il y a lieu de croire que la crainte y eut plus de part que la persuasion : cependant Marie de Cleve & Françoise d'Orleans persévérérent jusqu'à la fin dans la religion Catholique : à l'égard du roi de Navarre & de sa sœur, ils retournérent dans la suite à la religion Protestante ; mais comme ils ne cherchoient alors qu'un prétexte honnête pour s'accommoder au tems, & pour mettre leur vie en sûreté, ils furent ravis d'en trouver un aussi plausible que l'exemple de Sureau.

Condé qui n'avoit pas été convaincu par tout ce qui avoit été avancé dans cette conférence publique, prit Sureau en particulier, & lui dit : » Ce que vous nous avez déclaré publiquement, est-il vrai ? avez-vous parlé selon vos véritables sentimens ? n'est-ce point la crainte qui vous a fait tenir un tel langage ? « Sureau l'ayant assuré que non, & ayant encore rencheri sur tout ce qu'il avoit dit alors, Condé lui repliqua : » Si j'étois assuré que la doctrine que j'ai apprise à votre école, & à celles de vos semblables, fût la doctrine de la véritable Eglise, je la défendrois de bon cœur au

(1) Monsieur de Thou l'appelle *Socrum* belle-mére dont on a épousé le fils ou la fille, & c'étoit *Novercam* qu'il devoit dire ; car Françoise d'Orleans étoit la seconde femme de Loüis de Bourbon prince de Condé I. du nom ; la belle-mere *Socrus* de Henri I. du nom, prince de Condé dont il s'agit ici, étoit Marguerite de Bourbon-Vendôme, fille de Charle duc de Vendôme, & sœur d'Antoine de Bourbon roi de Navarre & de Loüis I. ainsi Marie de Cleves étoit cousine germaine de son mari.

CHARLE IX.

1572.

» péril même de ma vie : mais ſi je ſuis dans l'erreur, ſi mes » maîtres m'ont trompé, il faut renoncer à l'erreur, & ſe » rendre à la vérité connuë.

Condé fait abjuration.

Depuis ce tems-là Condé parut ébranlé. Peut-être fut-il bien aiſe de pouvoir rejetter ſa foibleſſe ſur la faute d'un autre, (car on lui fit entendre qu'on lui avoit préparé un logement à la Baſtille) peut-être auſſi que les raiſons du Miniſtre le convainquirent entierement. Quoi qu'il en ſoit, il abjura ſes erreurs après le roi de Navarre & les autres ; fut abſous par le Cardinal ſon oncle au nom du Pape ; & il aſſiſta à une Meſſe ſolemnelle.

Sureau ayant continué de prêcher à Paris en divers endroits avec beaucoup de ſuccès, fut enfin envoyé à Metz avec Maldonat Jeſuite Portugais, homme de beaucoup d'eſprit, & d'une grande érudition, pour ramener par ſon exemple, & par l'éloquence de ſes diſcours, un grand nombre de perſonnes qui s'étoient ſéparées de l'Egliſe. Enſuite le duc de Monpenſier, qui étoit au déſeſpoir que la ducheſſe de Boüillon ſa fille (1) fût Calviniſte, le pria de faire un voyage à Sedan pour la convertir : il y alla, mais il ne la fit pas changer. Le chagrin qu'il en eut, & les lettres continuelles qu'il recevoit de ſes amis d'Allemagne, qui lui reprochoient ſon apoſtaſie, le firent changer une ſeconde fois : ainſi n'ayant plus rien à craindre, il renonça au miniſtére de prédicateur de la religion Romaine, qui ne lui plaiſoit pas, & il ſe retira à Heydelberg. Dès qu'il y fut, il publia un écrit qui rendoit ſa rétractation authentique : il reconnoît qu'il a fait une très-grande faute, il s'en repent, il la déteſte ; après quoi il demande pardon au prince de Condé de l'avoir engagé par ſon miniſtére, auſſi pernicieux qu'impie, à embraſſer une Religion, où ſon ſalut eſt dans un ſi grand danger. Cette conduite de Sureau ne le fit eſtimer d'aucun des deux partis ; on le regarda dans l'un & dans l'autre comme un homme leger & inconſtant ; depuis ce tems-là il vécût tranquillement en Allemagne.

Charle duc de Lorraine jugeant l'occaſion favorable pour

(1) Elle s'appelloit Françoiſe de Bourbon. Ainſi deux filles du duc de Monpenſier ſi zélé Catholique, furent Proteſtantes, celle-ci, & Charlote de Bourbon mariée au prince d'Orange.

porter

porter un coup à la religion Proteſtante, en défendit l'exercice dans tous les païs de ſon obéiſſance, ſous prétexte qu'elle s'y étoit établie ſans ſa permiſſion : l'Edit eſt du quatorziéme de Septembre ; il accorde néanmoins aux Proteſtans la faculté de vendre leurs effets, & de mettre ordre à leurs affaires ; il leur donne un an pour cela, au bout duquel il veut qu'ils ſortent de ſes Etats pour aller où bon leur ſemblera.

Le Roi ayant détaché le roi de Navarre & le prince de Condé du parti des Proteſtans ; & voulant affermir & ſceller, pour ainſi dire, leur profeſſion de foi par un témoignage encore plus autentique, perſuade à ces deux Princes d'écrire au Pape, & de lui envoyer leurs lettres avec une que lui écriroit le cardinal de Bourbon leur oncle. Ce qu'ils firent le troiſiéme d'Octobre. Ils diſoient l'un & l'autre, mais en termes différens, qu'ils avoient une douleur extrême d'avoir été imbus dès leur enfance, d'une doctrine erronée, & d'avoir été ſéparés de la communion de l'Egliſe, moins cependant par la faute de leurs péres, que par celle des faux docteurs qui les avoient ſéduits : Qu'ayant reconnu leur égarement par les avis du Roi & de la Reine ſa mére, par ceux des ducs d'Anjou & d'Alençon, du cardinal de Bourbon, & du duc de Monpenſier, ils l'avoient ſincérement déteſté, & qu'ils avoient fait leur profeſſion de foi en préſence du Miniſtre de ſa Sainteté : Que le ſouverain Pontife étant le Vicaire de J. C. ſur la terre, & le diſpenſateur général des graces que le Ciel répand dans tout cet univers, & portant tous les hommes dans ſon ſein paternel, ils ſe confioient pleinement à ſa bonté, & avoient recours à ſa miſéricorde, le ſuppliant de vouloir bien les recevoir dans ſa communion ; de leur accorder la diſpenſe pour les degrés de parenté qui ſont entre eux & leurs femmes, afin qu'il ne reſtât aucun empêchement, & que les mariages & les enfans qui en naîtroient fuſſent tenus pour légitimes. Le premier Novembre le Pape répondit à leurs lettres avec de grandes marques d'amitié ; & après avoir loüé leur piété, & approuvé leur foi, il leur accorde la diſpenſe qu'ils demandoient ; & confirme par cette grace le mariage qu'ils avoient contracté avant que de la recevoir.

Grande joïe à Rome du maſſacre de Paris.

Lorſque la nouvelle du maſſacre de Paris arriva à Rome, ce fut une joïe au-deſſus de tout ce qu'on peut dire. Les lettres

CHARLE IX. 1572.

du Miniſtre que le Pape avoit à la cour de France, furent lûës le ſixiéme de Septembre dans l'aſſemblée des Cardinaux. Elles portoient que toute l'expédition avoit été projettée & exécutée par l'ordre exprès du Roi ; & ſur le champ il fut réſolu que le Pape accompagné des Cardinaux iroit à l'Egliſe de ſaint Marc pour remercier Dieu ſolemnellement de la grace ſinguliére qu'il venoit de faire au ſaint Siége & à toute la Chrétienté, & que le lundi ſuivant on diroit à ce ſujet une Meſſe ſolemnelle à la Minerve, où le Pape & les Cardinaux aſſiſteroient, & qu'on publieroit un Jubilé univerſel pour les cauſes ſuivantes : Premierement, parce que les ennemis de la vérité & de l'Egliſe avoient été exterminés en France : Secondement, à cauſe de la grande victoire remportée ſur les Turcs, & des heureux ſuccès du duc d'Albe en Flandre : En troiſiéme lieu, pour implorer la miſéricorde divine en faveur du royaume de Pologne, afin qu'on y pût élire un Roi qui eût un véritable zéle pour la défenſe & pour la propagation de la religion Catholique. Sur le ſoir, on tira le canon du château ſaint Ange, & on alluma des feux dans toutes les ruës ; en un mot on n'oublia rien de tout ce qui s'eſt toûjours fait après les victoires les plus grandes & les plus ſignalées, qui ayent été remportées pour l'Egliſe Romaine. Le cardinal de Lorraine comme tranſporté de joye, fit compter mille écus d'or à un Gentilhomme du duc d'Aumale ſon frére, qui lui apporta cette agréable nouvelle, & il témoigna qu'il en avoit une joye inexprimable. Ce fut auſſi ſur ſes inſtances qu'on alla deux jours après en proceſſion à l'Egliſe de ſaint Loüis, où il ſe trouva un grand concours de nobleſſe & de peuple. Les Evêques & les Cardinaux marchoient à la tête ; après eux étoient les Suiſſes, & enſuite les Ambaſſadeurs des têtes couronnées ; puis le Pape ſous un dais, & à ſes côtés les Cardinaux diacres, parmi leſquels étoit au premier rang le cardinal del Monté, à la place du cardinal Loüis d'Eſt qui étoit alors en France. L'ambaſſadeur de l'Empereur portoit la queuë de l'habit du Pape : cette fonction comme la plus honorable, étant toûjours déférée à l'Empereur, le premier des Princes chrétiens. La cavalerie legére fermoit la marche. Lorſqu'on fut arrivé à l'Egliſe dans l'ordre que je viens de dire, le cardinal de Lorraine célébra la Meſſe

avec une pompe ſuperbe ; l'Egliſe même étoit plus magnifiquement ornée qu'à l'ordinaire. On avoit mis à la porte une inſcription qui portoit que le cardinal de Lorraine au nom du roi très-chrétien Charle IX. rendoit graces à Dieu, & félicitoit notre ſaint pére le Pape Gregoire XIII. le ſacré collége des Cardinaux, le Sénat & le peuple Romain, du ſuccès étonnant & incroïable qu'avoient eu les conſeils que le ſaint Siége avoit donnés, les ſecours qu'il avoit envoyés, & les priéres que S. S. avoit ordonnées pour douze ans.

Relation du maſſacre par Capilupi.

Il parut bientôt après à Rome un petit Livre intitulé le Stratagême, compoſé par Camille Capilupi ; c'eſt une relation détaillée du maſſacre de la ſaint Barthelemi. L'auteur reprend les choſes dès le commencement, & il prétend que deux ans auparavant, lorſqu'on fit la paix avec les Proteſtans, tout fut deſlors diſpoſé par la prudence, l'habileté & la politique du Roi & de la Reine pour ce grand ſuccès qu'on a vû depuis. On y lit outre cela que le cardinal de Bourbon refuſant de marier le roi de Navarre, parce qu'il n'y avoit pas de diſpenſe, & qu'il avoit à ce ſujet des ſcrupules dont le Pape ſeul pouvoit le guérir, le Roi pour y engager ce Cardinal qui n'étoit pas du ſecret, & pour tromper en même-tems la Reine, qu'il aſſuroit contre ſa penſée n'être pas diſpoſée à conſentir à ce mariage, à moins que la diſpenſe ne fût obtenuë, ſe concerta avec Coligny, & feignit d'avoir reçû une lettre de ſon Ambaſſadeur à Rome, qui portoit que le Pape avoit accordé la diſpenſe, & qu'elle ſuivroit ſa lettre de près. Cette ruſe, qui étoit fort du goût de Coligny, trompa le cardinal de Bourbon, & fit croire à l'Amiral que le Roi étoit trèsbien diſpoſé en faveur des Proteſtans, puiſqu'il n'avoit pas héſité de tromper ſa mére pour leur faire plaiſir. Là-deſſus le mariage fut fait ſans diſpenſe ; mais le myſtére ayant été découvert depuis, le Cardinal qui avoit encouru les cenſures de l'Egliſe ſans le ſçavoir, avoüa ſa faute au Pape, lui en demanda l'abſolution, & l'obtint.

Capilupi & Jean-Baptiſte Hadriani font monter à trois mille le nombre de ceux qui périrent dans ce maſſacre. Le premier aſſure qu'il y eut quatre cens maiſons de pillées, & que Pierre-Paul Toſinghi ſe trouva avec un de ſes enfans au

meurtre de Coligny, & qu'il eut part au butin ; il ajoute qu'on trouva dans le bureau de Coligny une espéce de médaille ou de monnoye sur laquelle étoient gravées ces trois lettres R. L. P. qui faisoient connoître que son dessein étoit d'exterminer le Pape & la maison de Lorraine. Ce conte ridicule est suivi d'un autre qui est le comble de l'impertinence ; car cet Italien écrit que le Roi étant allé le lendemain au Parlement, le Cardinal de Bourbon demanda à S. M. comme une des plus grandes graces qu'elle lui pût faire, que l'Evêché de Beauvais qu'il avoit depuis la mort du cardinal de Chatillon, fût décoré du titre de Pairie, & que le Roi le lui accorda. Ce trait montre combien cet auteur est ignorant dans notre histoire ; car jusqu'aux enfans il n'y a personne qui ne sçache que de tout tems Beauvais a été une des six Pairies ecclésiastiques. Il dit une autre chose qui n'a pas plus de fondement, c'est que les troupes que Villiers Despots conduisit en Flandre avant la mort de Coligny pour sécourir Nassau, qui étoit fort embarrassé à Mons, furent taillées en piéces par Eleonor d'Orleans duc de Longueville gouverneur de Picardie ; qu'il y eut huit cens hommes de tues, & que tous les Commandans furent faits prisonniers. Ce qui est vrai, c'est que ces troupes ayant appris le meurtre de Coligny se débandérent entiérement, & qu'il n'y eut ni combat, ni tués, ni prisonniers. Il ajoûte enfin que depuis plusieurs années la Reine méditoit de se venger des rebelles à la premiére occasion ; qu'il y avoit plus de quatre ans qu'elle s'en étoit expliquée en termes assez clairs au cardinal de Sainte-Croix, & qu'elle l'avoit prié de le dire à Pie V. qu'elle l'avoit depuis écrit elle-même à ce Pape jusqu'à deux fois ; & il assûre qu'il a vû les lettres, & que c'étoit le but de la conférence qu'elle avoit euë quelques années auparavant avec Jean Corraro ambassadeur de Venise, auquel elle dit que ce qui la consoloit dans ces troubles du Royaume, étoit l'exemple de Blanche de Castille mére de saint Loüis, qui avoit eu les mêmes traverses qu'elle pendant la minorité de son fils ; que c'étoit en ce tems-là que les Albigeois, dont la doctrine étoit peu différente de celle des Protestans, s'étoient revoltés, & que malgré la paix & l'amnistie générale qu'on leur avoit accordée après un combat sanglant où ils avoient été entiérement

défaits, Blanche avoit sçû si bien profiter des occasions, qu'elle les avoit exterminés tous les uns après les autres.

Après ces réjoüissances, le Pape résolu d'envoyer un Legat en France, nomma pour cela le cardinal Fabio Orsino, & lui donna solemnellement la Croix, qui est la marque d'un honneur si distingué. Le Cardinal partit sur le champ.

Hadriani écrit que la Reine avoit formé le dessein de faire assassiner Coligny dès le tems de la conférence qu'elle eut à Bayonne avec le duc d'Albe ; que les guerres continuelles qui survinrent l'ayant empêché de l'exécuter, & les assassins qu'elle avoit engagés à le faire ayant manqué leur coup, elle avoit différé jusqu'alors, mais qu'elle n'avoit pas laissé échaper une si belle occasion. Il faut avoüer que les écrivains Italiens & Espagnols sont fort ingenieux pour nous prêter sur ce fait leur raffinement de politique, & les traits de prévoyance qu'ils ont imaginés après coup. Nos courtisans ont fait tout le contraire ; car ils ont employé leur adresse à excuser l'atrocité de l'action, sur ce qu'elle fut faite sans avoit été préméditée, & par une espéce de hazard que l'occasion fit naître.

Edit du roi de Navarre en faveur de la Religion Catholique.

Le roi de Navarre voulant montrer de plus en plus la sincérité de sa conversion, donna un Edit le seiziéme d'Octobre, par lequel de l'avis de la Reine sa belle-mére, de la Reine sa femme, & du cardinal de Bourbon son oncle, il ordonne que la religion Catholique qui avoit été abolie depuis quelques années dans tout le Bearn par une Ordonnance de sa mére, & de l'avis des Etats, soit rétablie dans cette principauté, & dans tous les autres lieux qui lui appartiennent : Que tous les biens qu'on a enlevés au Clergé lui soient rendus : Que l'exercice de la Religion protestante y soit aboli, & que les Ministres sortent du païs, à moins qu'ils ne se convertissent. Antoine de Grammont qui fut sauvé du massacre, comme nous l'avons rapporté, fut chargé en qualité de Gouverneur de tout le païs, d'y porter l'Edit, & de le faire exécuter ; mais il l'essaya en vain, les Bearnois refusérent d'obéïr, sous prétexte que l'Edit avoit été arraché de force à leur Souverain, qu'ils regardoient comme prisonnier en France.

Le Roi donna de son côté un Edit nouveau qui dépoüilloit tous les Protestans de leurs charges, tant dans la robe que

dans l'épée, même ceux qui avoient renoncé à leur réligion, à l'exception pourtant des petites charges, qu'on laissoit à ceux qui en étoient en possession, à condition qu'ils feroient abjuration, suivant la formule solemnelle prescrite par le Roi.

Après qu'on eut ainsi reglé toutes les affaires au dedans du Royaume, il en restoit encore une qui donnoit beaucoup d'inquiétude au Roi & à la Reine, c'étoit d'excuser le fait auprès des Princes étrangers. On écrivit ; on envoya des ambassades ; en un mot la Reine après avoir commis le crime, n'oublia rien pour en diminuer l'horreur, parce qu'elle craignoit que ce ne fût un obstacle au dessein qu'elle avoit d'engager les grands de Pologne à choisir le duc d'Anjou pour leur Roi ; car cette femme qui avoit de grandes vûës, qui vouloit pénétrer l'avenir, & qui employoit jusqu'aux moyens les plus criminels pour le connoître, avoit consulté des devins, qui lui avoient prédit qu'avant sa mort elle verroit tous ses enfans Rois. Quoiqu'elle donnât à cette prédiction un sens qui la flattoit, il lui restoit toûjours quelque crainte qu'on n'eût voulu lui faire entendre par là que ses enfans régneroient l'un après l'autre en France. Pour éluder donc le pronostic de cette funeste succession, elle promenoit sans cesse son imagination sur les différens Royaumes qu'elle pourroit procurer à ses deux fils, & elle étoit très-attentive à toutes les occasions qui s'en présentoient. C'est ce qui lui avoit fait long-tems auparavant négocier le mariage du duc d'Anjou & du duc d'Alençon avec la reine d'Angleterre ; elle avoit porté ses vûës jusqu'au royaume d'Alger en Afrique, qu'elle croyoit aisé à conquerir sur la foi de quelques marchands de Marseille qui la trompérent. Ils disoient que les forces de Selim étant occupées en Orient, les Algeriens qui sçavoient que le roi d'Espagne en vouloit à leur Etat, aimeroient bien mieux être soûmis à un prince François ami de Selim, que de devenir esclaves de l'Espagnol leur plus cruel ennemi. Si ce projet réüssissoit, elle comptoit y joindre dans peu la Sardaigne, que Philippe avoit offerte autrefois comme un dédommagement de la Navarre qu'il avoit usurpée, & ensuite l'isle de Corse sur laquelle la France a des prétentions : Que ces deux isles qui sont des plus grandes de la Mediteranée,

& très-avantageusement situées pour passer en Afrique, étant jointes à l'état d'Alger formeroient un grand Royaume. C'est dans cette vûë qu'on avoit chargé François de Noailles évêque d'Acqs, qui alloit à la Porte en qualité d'Ambassadeur, de négocier cette affaire avec le grand Vizir, & de faire en sorte que le grand Seigneur y consentît. Selim n'avoit pas d'abord absolument rejetté la proposition, tant que le succès de l'entreprise lui avoit paru douteux ; mais après avoir consulté le Muphti, dont l'avis est nécessaire dans les affaires de cette importance, il refusa de favoriser les projets de la Reine, sous prétexte que sa religion ne lui permettoit pas de consentir que leurs temples, & les choses qui avoient été consacrées par le culte de leurs péres, tombassent en d'autres mains qu'en celles des Musulmans ; mais il dit qu'il vouloit procurer au Roi, & à son frere un avantage plus considérable ; qu'il envoyeroit dans peu sur les côtes de Provence une flote de deux cens galéres bien équipée, avec laquelle il se rendroit maître de toutes les villes, & de toutes les forteresses qui sont sur les côtes d'Espagne & d'Italie, & qu'il remettroit au roi de France toutes les conquêtes que feroit cette flote, qui n'agiroit que pour son service.

Noailles ayant reçû cette réponse, & envoya au Roi une grande lettre de Selim, où il s'agissoit d'une nouvelle alliance entre la France & la Porte, & il conseilloit à la Reine d'en accepter les conditions, en lui representant qu'elle devoit plûtôt penser sérieusement à s'emparer des Païs-bas qui étoient sous sa main, qu'à aller chercher au loin la conquête des Sables de Libie, & à vouloir se soumettre des peuples aussi inconstans que les Africains : Que le succès de cette guerre seroit d'autant plus avantageux, qu'elle pourroit se faire sans aucun risque de la part de la France, puisque les Protestans de Flandre qui venoient de faire leur paix avec le Roi (ceci s'écrivoit avant le massacre de Paris) auroient un intérêt particulier à la soutenir, tandis que d'un autre côté les Turcs ravageroient avec leurs flotes les côtes d'Italie & d'Espagne.

Pendant que la Reine étoit occupée de ces projets, & qu'elle jettoit les yeux sur tous les Royaumes étrangers, Jean de Monluc évêque de Valence, qui étoit son principal ministre dans toutes les affaires d'importance, lui parla du

CHARLE IX. 1572.

royaume de Pologne, & n'eut pas de peine à lui persuader qu'au lieu de songer à un Royaume situé au de-là de la mer, & dont la religion étoit si opposée à la nôtre, elle feroit bien mieux de mettre à profit une occasion que la providence sembloit lui offrir: Que l'on avoit appris dès l'année précédente que la santé du roi Sigismond Auguste étoit absolument désespérée, & que ce Prince n'ayant pas d'enfans, l'élection d'un nouveau Roi seroit dévoluë aux Etats du Royaume. Pour disposer de loin la réüssite de ce projet, on résolut d'envoyer quelque jeune Gentilhomme de la Cour, qui sous prétexte de voyager iroit d'abord à la Cour de Vienne, pour tâcher d'en pénétrer les vûës & les desseins; car on disoit que l'Empereur pensoit à faire tomber cette couronne à son fils Ernest: Que de Vienne ce Gentilhomme passeroit en Pologne, où il feroit son possible pour voir le Roi: Qu'il rendroit visite aux seigneurs, qui dans ce Royaume se piquent de bien recevoir les étrangers; qu'il s'appliqueroit à leur inspirer sans affectation quelque estime pour le nom François, si célébre par toute la terre, mais peu connu alors dans ces cantons éloignés: Qu'il ne négligeroit rien pour les engager à se souvenir de la nation Françoise, lorsqu'il s'agiroit d'élire un Roi. La Reine voulant obliger Monluc, nomma pour ce voyage Jean de Balagny bâtard de cet Evêque, quoiqu'il fût encore fort jeune, & qu'il demeurât alors à Padoüe. Le Roi lui adressa ses ordres, & Monluc son pére homme très-entendu dans ces sortes de négociations y joignit des instructions très-amples. Balagny se mit aussi-tôt en chemin; passa à Vienne suivant l'ordre qu'il en avoit, & se rendit ensuite en Pologne. Il visita les Seigneurs, qui le régalérent souvent & avec beaucoup de magnificence, suivant l'usage du païs; mais il ne lui fut pas possible de voir le Roi, qui s'étoit avancé jusque dans la Lithuanie où il étoit demeuré malade à Knichin. Enfin ce Prince mourut le septiéme de Juillet dans sa cinquante-deuxiéme année. Il ne laissa point d'enfans d'Elisabeth & de Catherine d'Autriche filles de l'Empereur Ferdinand, ni de Barbe Radzewil, qu'il épousa entre ces deux sœurs.

Mort de Sigismond Auguste roi de Pologne.

Après les funérailles du Roi, qui ne furent pas magnifiques, parce qu'il étoit mort dans un lieu écarté, où il n'y avoit rien de tout ce qui est nécessaire pour l'appareil de ces sortes de

de pompes, Balagny ſongea ſur la fin du mois de Juillet à revenir en France, mais il avoit eu ſoin avant ſon départ de parler très-avantageuſement du duc d'Anjou, & de publier ſes vertus par des diſcours étudiés qu'il récitoit dans les repas,& dans toutes les aſſemblées où il ſe trouvoit.Il ſe rendit d'abord à Poltoz ville ſituée ſur le Boug, & qui appartient à l'évêque de Plesko. Ayant ſçu que la princeſſe Anne ſœur du Roi défunt étoit à Blonie aſſez près de là;il lui envoya unGentilhomme nommé Charbonneau pour lui faire compliment, & lui demander la permiſſion de l'aller voir : mais comme elle étoit obſervée par les Sénateurs du Royaume, elle s'excuſa de recevoir ſa viſite. Balagny n'ayant plus rien à faire en Pologne ſe mit ſur la Viſtule, & deſcendit à Danzic, la plus riche ville de toute la Pruſſe, & où ſe fait le plus grand commerce de tous les païs ſeptentrionaux. Il y fut reçû dans la maiſon de Conſtantin Ferber qui étoit magnifiquement meublée, & garnie d'une quantité prodigieuſe de vaiſſelle d'argent. Quelques jours après, Balagny s'étant embarqué ſur un vaiſſeau François nommé l'Ange de Fêcamp, deſcendit en Suede & en Dannemarck, & aborda en France au commencement du mois d'Août.

On y avoit déja appris la mort de Sigiſmond, & l'on ſongeoit à envoyer une grande ambaſſade en Pologne. Monluc, qui avoit donné la premiére ouverture de cette affaire & qui la ſuivoit, avoit d'abord propoſé Gui du Faur de Pibrac avocat général au parlement de Paris, homme de beaucoup d'eſprit, poli, ſçavant, & éloquent, ou Jean Truchon premier Préſident du Parlement de Grenoble;mais le Roi ayant beſoin de Pibrac, & Truchon étant éloigné, & attaqué d'une maladie incurable, * Monluc propoſa de nouveau Michel Seurre chevalier de Malte, qui avoit déja été envoyé en pluſieurs ambaſſades, où il s'étoit fait beaucoup d'honneur, & en dernier lieu Gui de Saint-Gelais fils de Lanſac, jeune homme d'un génie rare, & d'un eſprit très-orné. Pour lui il s'excuſoit de ſe charger de cet emploi ſur ſon grand âge & ſur ſa mauvaiſe ſanté; mais la Reine lui fit tant d'inſtance qu'il ne put ſe diſpenſer de l'accepter. Quelques grands que fuſſent les ſecours & les pouvoirs qu'il avoit reçus de la part du Roi pour traiter une affaire de cette importance, il avoit de ſon

* L'Epilepſie.

Monluc évêque de Valence nommé Ambaſſadeur en Pologne.

CHARLE IX. 1572.

côté de bien plus grands avantages pour la faire réüssir; car il avoit fait connoître sa capacité dans plusieurs ambassades où il s'étoit conduit avec autant de prudence que de bonheur. Il partit donc de Paris le dix-sept du mois d'Août, la veille du mariage du roi de Navarre avec Marguerite de Valois, après avoir averti en partant le comte de la Rochefoucaud de songer à se mettre en sûreté lui & sa famille, comme je l'ai dit ci-devant. Lorsqu'il fut à saint Dizier en Champagne, il tomba malade de la dyssenterie, & ayant été obligé d'y séjourner trois jours, il apprit ce qui s'étoit passé à Paris. Sur cela prévoyant qu'il y auroit de grandes difficultés & du péril même à traverser l'Allemagne dans ces conjonctures, il résolut d'avancer, avant que les princes Allemans eussent eu le tems d'être instruits de cette affaire. Il se mit donc en chemin malgré les remontrances des médecins, & arriva à Saint-Mihel en Lorraine, où il essuya un traitement injurieux, & qui pensa lui coûter la vie, de la part de Manegre Lieutenant du gouverneur de Verdun qui l'arrêta & le fit retourner en cette ville. Ce Lieutenant servoit en cela la passion d'un certain Marcere secretaire de l'évêque de Verdun, qui avoit compté que dès que Monluc seroit tué, le Roi donneroit l'Evêché de Valence à son frere, qui passoit pour un grand Théologien, & qui avoit été autrefois précepteur du duc de Guise : mais le Roi, la Reine & le duc d'Anjou ayant marqué par leurs lettres du sept de Septembre qu'ils desapprouvoient fort l'insulte faite à Monluc, ces deux hommes le laissérent en liberté. Il se rendit de là à Strasbourg, où il avoit donné rendez-vous à Pierre Gilbert Mallot Conseiller au parlement de Grenoble, à Charle de Leberon abbé de saint Ruth, fils de sa sœur, & à Joseph Scaliger très-illustre fils d'un des plus illustres & des plus sçavans hommes de ce siécle. Monluc qui connoissoit sa vaste érudition, se flatoit qu'un homme de ce mérite lui feroit honneur, & lui seroit d'une très-grande utilité. Mais il fut fort chagrin de ne trouver aucun de ces trois hommes à Strasbourg. La nouvelle de ce qui s'étoit passé à Paris les avoit tellement effrayés, qu'ils avoient crû que dans l'état où étoient les affaires Monluc ne partiroit point. Ainsi chacun prit son parti, les uns s'en retournérent chez eux, les autres s'en allérent errant

de côté & d'autre à l'aventure. Scaliger quitta Valence en Dauphiné où il étudioit ſous Cujas, & ſe retira à Geneve avec Emond Bonnefoi célébre Profeſſeur de cette Univerſité, & jamais on ne put le déterminer à ſortir de cette ville quelque inſtance qu'on lui fît. De tous les ſçavans à qui Monluc avoit donné rendez-vous à Straſbourg, il n'y eut que Jean Baſin procureur du Roi au ſiége de Blois, qui s'y rendit. Ils allérent de là à Francfort ſur le Mein, où ils furent encore arrêtés par les Officiers de la cavalerie Allemande qui avoient ſervi en France, & qui ſe plaignoient qu'on ne leur payoit point les ſommes qui leur étoient dûës par les proteſtans François. Monluc ſe tira encore de ce mauvais pas, en promettant trois cens écus d'or à un de ces Colonels nommé Cracow, qui étoit de Pruſſe & Vaſſal du roi de Pologne. Il partit de Francfort le vingt-deux de Septembre avec cet Officier qui le conduiſit à Lipſick ville de l'électorat de Saxe, où ils arrivérent le ſix d'Octobre. L'Electeur * n'y étoit pas, il étoit allé voir le roi de Dannemarck ſon beau-frére. De là Monluc prit ſur la gauche, & laiſſant la Sileſie à droite, il traverſa la marche de Brandebourg, où il crut qu'il courroit moins de riſque parce qu'il n'y étoit pas connu. La peſte qui faiſoit alors de grands ravages dans ces cantons & dans toute la Pologne, ne fut pas capable de l'arrêter. Il arriva à la mi-Octobre à Mejericz ſur la frontiére de Pologne, & peu de tems après à Conin, d'où il écrivit le vingt-huit d'Octobre aux Archevêques, Evêques, Palatins, grands Seigneurs, & ſénateurs de Pologne aſſemblés à Warſovie, pour les engager à être favorables au duc d'Anjou dans l'élection qu'ils alloient faire d'un nouveau Roi de Pologne. Il avoit joint à ces lettres dont Baſin étoit chargé, un mémoire intitulé: *Apologie du duc d'Anjou* contre les calomnies de ſes ennemis, dans lequel on faiſoit valoir tous les motifs qui pouvoient diminuer l'horreur du maſſacre de Paris; car c'étoit là le point qui embarraſſoit le plus Monluc, & il prévoyoit qu'il nuiroit beaucoup à l'objet de ſa négociation. Il excuſoit plûtôt cette action, qu'il ne la juſtifioit, il répondoit aux accuſations en récriminant, il rappelloit le meurtre de Gondrin fait à Valence dans la premiére guerre civile, la cruauté du Baron des Adrets qui avoit maſſacré à Pierrelate (1) tant d'hommes

* Auguſte.

Monluc propoſe le duc d'Anjou pour Roi aux Polonois.

Diverſes apologies pour juſtifier le maſſacre.

(1) Petite ville en Dauphiné.

qui ne se défendoient point; tant d'autres qui avoient été tués à Monbrisson en Forez, & à Mornas dans le Contat Venaissin; Fumel en Quercy blessé & trahi par ses gens, qui forcérent ensuite sa maison, l'arrachérent d'entre les bras de sa femme, & le firent enfin expirer sous les coups de verges & de foüets; tant de Catholiques jettés dans des puits à Nîme, Bernard d'Elbene Evêque de cette ville, homme d'une sainteté exemplaire près d'y être précipité comme les autres, si son Vicaire par une générosité aussi admirable qu'elle est rare ne se fût mis à sa place, & n'eût consenti d'y être jetté pour sauver la vie à ce saint Evêque; en Bearn plusieurs Gentilshommes, qui s'étoient rendus suivant les loix de la guerre, & qui après avoir été bien traités pendant un mois, furent tous cruellement massacrés par ordre de la reine de Navarre, en sortant de souper, & lorsqu'ils avoient tout lieu de compter que les droits de la guerre, & le tems qui s'étoit écoulé depuis leur prison, devoit les mettre à l'abri de toute insulte: Que ce n'étoit pas seulement contre les vivans, que les Protestans avoient fait éclater leur fureur; mais contre les morts & les pierres mêmes: Qu'en effet on avoit déterré à Angoulême & à Clery près d'Orleans les corps des Rois, & qu'on les avoit jettés dans les ruës, afin qu'ils fussent foulés aux pieds par les passans; qu'on n'avoit pas épargné à Vendôme, les péres & les ayeux du roi de Navarre; qu'ils avoient ruiné vingt mille Eglises, & deux mille couvents. D'ailleurs que le duc d'Anjou n'avoit eu aucune part aux derniers massacres; que de l'aveu même des Protestans qui ont écrit l'histoire de ces derniers tems, ce Prince avoit toûjours fait paroître beaucoup de modération dans toutes les guerres précédentes avec beaucoup de clémence; qu'après la bataille de Moncontour, il avoit fort desaprouvé la cruauté de ses soldats, & qu'il avoit ordonné de ménager le sang des François; que lorsqu'on lui demanda son sentiment après qu'on eut découvert la conspiration de Coligny, il répondit: » Je me croirois deshonoré, » si je prenois quelque part au dessein qu'on a d'opprimer des » gens, que j'ai tant de fois vaincus les armes à la main.

Quant au massacre même, Monluc prétendoit l'excuser en disant que ce n'avoit point été un dessein prémédité; que le Roi s'étoit vû forcé d'y consentir par les circonstances où

il se trouvoit : Qu'après la blessure de Coligny, il n'avoit plus été maître de faire ce qu'il vouloit : Qu'il avoit bien vû qu'en ne punissant pas le duc de Guise, qui etoit à la vérité suspect, mais non pas convaincu, il excitoit contre lui un soulévement général de la part des Protestans : Qu'il y avoit d'ailleurs trop de risque pour lui & pour son autorité, à entreprendre de punir sans forme de justice, un homme tel que le duc de Guise, qui s'étoit rendu si agréable au peuple, surtout au milieu de Paris, où tout le monde sçait qu'il y avoit tant de milliers d'hommes armés aux ordres & à la dévotion de sa famille : Qu'ainsi de quelque côté que le Roi se tournât, il se trouvoit dans les plus facheuses extrêmités : Qu'il devoit se préparer à une quatriéme guerre, s'il ne se rendoit maître de Coligny & des principaux chefs des Protestans : Qu'il n'avoit pas eu d'abord d'autre dessein ; mais que pendant qu'il balançoit, le duc de Guise suivi d'une troupe de soldats, s'étoit mis à la tête de la populace pour tâcher de faire tomber sur la tête de ses ennemis le malheur qui menaçoit la sienne, & que les séditieux sans se soucier ni des avis ni des ordres avoient fait main basse sur Coligny, & sur tous ceux de son parti qu'ils avoient pu rencontrer : Que l'affaire étant consommée, & sans reméde, le Roi l'avoit approuvée, ou du moins fait semblant de l'approuver, comme si elle eût été faite par ses ordres.

Il parut deux ans après contre cette apologie un écrit très-envenimé, qui fut composé en Allemagne par un François réfugié sous le nom de Zacharie Furnester. Comme il attaquoit la personne & l'honneur de Monluc, on publia l'année suivante à Lyon en réponse à ce libelle, une apologie pour Jean de Monluc évêque de Valence & comte de Die ; cette piéce est écrite avec beaucoup d'élégance, & ce fut Cujas le plus grand Jurisconsulte de ce siécle qui la composa ; mais sans y mettre son nom. Quoiqu'il ne se fût jamais excercé à ces sortes d'écrits, & qu'il eût des occupations beaucoup plus importantes, il ne put refuser sa plume à un homme avec qui il étoit lié de la plus étroite amitié, & il donna par cet essai une grande idée de ce qu'il étoit capable de faire dans ce genre de littérature.

Dans le même tems, Guy Dufaur seigneur de Pibrac en

CHARLE IX. 1572.

composa une autre, travaillée avec beaucoup plus de soin, & ornée de tout ce que l'éloquence a de plus brillant, qu'il mit au jour le premier de Décembre, sous la forme d'une lettre adressée à Stanislas Elvide. Pibrac faisoit envisager dans cet ouvrage l'expédition de la S^t^. Barthelemi, comme loüable & faite selon les regles de la justice. Le principal motif qu'il apportoit pour la justifier, étoit que le Roi parfaitement instruit de la conjuration de Coligny avoit eu raison de la prévenir, & d'employer la force pour l'étoufer dans sa naissance: Qu'il en avoit connu la réalité par le témoignage uniforme de trois délateurs, qui avoient assisté à un Conseil tenu à ce sujet dans la maison de Coligny; que le Parlement l'avoit confirmée par son autorité, puisqu'après une information très-exacte, il avoit trouvé Coligny coupable, & avoit prononcé contre lui un arrêt dont nous parlerons dans la suite.

Il parut le premier de Janvier une réponse à cette lettre sous le nom de Pierre Burin, & adressée à Guillaume Papon; & le treize d'Avril suivant on publia un autre écrit sous le nom de Stanislas Elvide, à qui Pibrac avoit adressé sa lettre Apologétique, encore plus sanglant que celui de Furnester, & dans lequel on ménage aussi peu la personne de l'auteur que les preuves de sa lettre. Florent Chrétien badina aussi spirituellement sur le titre de cette lettre dans une épigramme qui renfermoit quelques traits mordans contre Pibrac même, dont il cultiva néanmoins très-sincérement l'amitié depuis: Pibrac qui étoit charmé de la beauté de son esprit, n'ayant pas eu de peine à lui pardonner cette saillie, comme il avoit déja fait à l'égard de Ronsard le plus grand poëte, non-seulement de notre siécle, mais de tous ceux qui l'ont précédé, quoiqu'il eût aussi publié dans sa jeunesse des vers très-satyriques contre lui.

Pompone de Bellievre ambassadeur en Suisse tâche d'y justifier le massacre.

Pompone de Bellievre qui avoit été déja Ambassadeur en Suisse, y fut renvoyé pour justifier auprès des cantons le massacre du mois d'Août. Les ayant trouvés assemblés à Bade, voici les raisons qu'il en rendit dans la harangue qu'il y prononça: Que Coligny avoit formé le dessein de tuer le Roi; que par toutes sortes d'artifices & de stratagêmes, il avoit ramassé dans toute la France une quantité prodigieuse d'or & d'argent, pour mettre ses richesses & sa puissance au

niveau de celle du Roi, & pour être en état quand il le jugeroit convenable à ſes intérêts, de lever une armée, & de troubler le Royaume : Que dans le conſeil il avoit oſé menacer hautement le Roi, que s'il ne déclaroit pas la guerre à l'Eſpagne, il ſouleveroit une bonne partie de la France contre lui : Qu'il étoit toûjours environné d'une foule de bandits qui s'étoient fait une habitude des meurtres & des aſſaſſinats: Qu'il en avoit d'autres dans toutes les provinces du Royaume qui le ſervoient avec une promptitude extrême, ſoit pour porter & rapporter ſes ordres, ſoit pour lui lever des troupes : Que c'étoit cela qui l'avoit rendu ſi redoutable au Roi & à toute la France ; que tout bleſſé qu'il étoit, lorſque le Roi l'avoit prié de ſe faire porter au Louvre, il l'avoit refuſé avec une audace & un orgueil incroyable, & qu'ayant remué les bras autant que ſon mal pouvoit lui permettre, il avoit eſſayé devant lui s'ils auroient encore aſſez de force pour entreprendre quelque coup hardi, en répétant plus d'une fois: Il eſt vrai que mes bras ſont malades ; mais ma tête ſe porte bien, & j'ai juſqu'ici plus fait de la tête que de la main. A quoi Bellievre avoit ajouté un grand nombre d'autres traits auſſi fauſſement imaginés, & qui tendoient à ternir la gloire de Coligny, en le repreſentant comme un homme dévoré d'ambition : Qu'il n'avoit jamais rien fait de grand : Que les honneurs & les emplois dont il avoit été revêtu, avoient plûtôt été l'effet de la faveur, que la récompenſe de ſes ſervices, & que le Royaume ne lui devoit que les diviſions funeſtes qui l'avoient agité.

Cette harangue ayant été depuis publiée en Allemand, on y fit une réponſe très-piquante, & très-injurieuſe ſous le nom de Volfang Priſbrach de Cracovie. Bellievre avoit pris en amitié un certain Toulouſain, nommé Pierre Charpentier, qui avoit été profeſſeur en droit à Geneve, & à qui le jour du maſſacre il avoit donné retraite dans ſa maiſon, auſſi bien qu'à quelques autres Proteſtans peu connus ; car un courtiſan n'auroit pas hazardé ſans beaucoup de riſque de retirer chez lui des perſonnes d'un grand nom. Charpentier d'un naturel leger, & prêt à tout faire pour avancer ſa fortune, ne déteſtoit pas le maſſacre en lui-même, mais la cauſe du maſſacre ; c'eſt ainſi qu'il appelloit la faction proteſtante. Il diſoit que tout cet événement étoit

une juſte punition de Dieu ; parce que toute leur religion avoit dégénéré en Faction, & que ces hommes qui ſe piquoient de régularité au lieu de recourir aux larmes, aux priéres, & aux jeûnes, avoient pris les armes contre leur Roi, s'étoient emparés de pluſieurs perſonnes, avoient commis une infinité de meurtres dans toutes les parties du Royaume, & en étoient venus enfin juſqu'à donner des batailles contre leur ſouverain, que c'étoit là ce qui avoit attiré ſur eux la vengeance du Ciel : Que leurs prêches qui n'avoient d'abord été établis que pour y faire des priéres communes, étoient devenus depuis des rendez-vous d'intrigue & de cabale, où au lieu de parler de piété, de doctrine, de morale ; il ne s'agiſſoit plus que de contribution d'argent, de levées ſecrettes de troupes, de liaiſons cachées avec des Princes étrangers, & avec les ſéditieux répandus dans toutes les places du Royaume ; & cela pour renverſer la paix que le Roi avoit eu la bonté de leur accorder : Qu'il ne falloit pas moins que le glaive vengeur de Dieu pour arrêter ces excès, & qu'il reconnoiſſoit viſiblement que Dieu ſeul avoit pu inſpirer ce deſſein au Roi, peu porté par lui-même à la ſévérité. Charpentier ne tenoit d'abord ces diſcours qu'en cachette, & dans les entretiens particuliers qu'il avoit avec Bellievre : mais comme il s'expliqua enſuite hautement & en toute occaſion, le Roi & la Reine le jugérent propre à joüer quelque rôle dans cette affaire, & il ne fut pas difficile de l'y faire conſentir. Une ſomme d'argent comptant qu'on lui donna, de grandes promeſſes de charges & d'honneurs pour l'avenir, l'engagérent à rendre tous les ſervices qu'on lui demanda ; ce qu'il fit avec tant de zéle, qu'il reçut encore plus qu'on ne lui avoit promis. Ayant donc laiſſé Bellievre en Suiſſe, il s'en alla à Straſbourg, où il avoit enſeigné le droit quelque tems pour être de là plus à portée, de répandre dans toute l'Allemagne le ſyſtême qu'il avoit imaginé, pour donner quelque couleur au maſſacre de Paris. Ce fut là qu'il écrivit une grande lettre à François Porto né en Candie, & élevé en Italie dans la maiſon de Renée de France ducheſſe de Ferrare, un des plus ſçavans hommes qu'il y eût alors pour le Grec. Dans cette lettre datée du quinze de Septembre, il attaque ſur-tout une eſpéce de Proteſtans, qu'il appelle Cauſaires. Il diſtingue en France deux

claſſes

classes de Protestans, les uns paisibles, & qui n'ont en vûë que la religion, les autres qui n'ont que la cause dans la bouche, gens de parti, factieux, & ennemis jurés de la paix : Que chacune de ces classes avoit ses ministres particuliers: Que du côté des paisibles, d'Espina, Sureau, Houbraque, Capel, la Haye, & Mercure, étoient gens modérés, & qui ne s'avançoient pas légérement : Que c'étoit pour cela qu'ils déplaisoient aux autres, sur-tout à Théodore de Beze, qu'il appelle la trompette de Seba, (1) & qu'il s'attache principalement à décrier dans tout cet écrit. Il ne se contente pas d'excuser l'action atroce du jour de saint Barthelemi ; il montre fort au long & avec beaucoup d'art qu'il étoit juste, & nécessaire de détruire une faction impie, formée par des hommes ambitieux & ennemis de la patrie pour renverser l'autorité Royale, soulever les villes, troubler la tranquillité publique, & ruiner les Protestans même, & leur religion. On vit paroître le premier de Mars de l'année suivante une réponse très-aigre de François Porto, ou de quelque autre qui prit son nom. Le duc d'Anjou s'adressa aussi à François Baudouin, & le pria d'écrire pour justifier la cour de France. Ce Baudouin étoit un fameux Jurisconsulte qui avoit demeuré quelque tems en Allemagne, où il avoit embrassé la réforme, & qui ayant pris dans la suite des sentimens plus sages & plus modérés par les conseils de George Cassander Théologien célébre, & digne des plus grands éloges, étoit passé en France, & enseignoit le droit à Angers. Mais il se défendit avec beaucoup de modestie d'entrer dans les vûës du duc d'Anjou ; sous prétexte qu'ayant eu des disputes très-vives avec les ministres de Geneve, tout ce qu'il écriroit sur cette affaire seroit très-mal reçû ; mais la véritable cause de son refus étoit qu'il détestoit ce qu'on vouloit qu'il justifiât, & en lisant la lettre de Charpentier il y avoit trouvé bien des fautes, ou de mémoire, ou d'ignorance de l'histoire ancienne.

Ce qu'il y avoit de déplorable, étoit de voir des personnes respectables par leur piété, leur science, & leur intégrité, revêtuës des premiéres charges du Royaume, ennemies d'ailleurs de tout déguisement & de tout artifice, tels que Morvilliers,

(1) Seba fils de Bochri se révolta contre David.

de Thou, (1) Pibrac, & Bellievre, loüer contre leurs sentimens, ou excuser par complaisance une action qu'ils détestoient dans le cœur, sans y être engagés par aucun motif de crainte ou d'espérance; mais dans la fausse persuasion où ils étoient que les circonstances où l'on se trouvoit, & le bien de l'état demandoient qu'ils tinssent ce langage.

Le vingt-neuviéme de Septembre jour de saint Michel, les Chevaliers de l'ordre qui porte le nom de ce Saint, allérent en procession à Nôtre-Dame; & pour éblouïr le peuple, on eut soin que cette cérémonie se fît avec beaucoup de pompe & un nombreux cortége. Le roi de Navarre & le prince de Condé y assistérent. Au dessous du Roi étoient les portraits de Philippe roi d'Espagne, d'Elisabeth reine d'Angleterre, de Frideric roi de Dannemarck, & de Jean roi de Suede; ensuite les ducs d'Anjou & d'Alençon, le roi de Navarre & le prince de Condé; & pour donner plus d'éclat à cette assemblée, on avoit choisi dans cette foule confuse de chevaliers qui commençoit à rendre l'ordre méprisable, ce qu'il y avoit de plus distingué, & par la naissance, & par les services. Après la messe, on presenta au Roi au nom de la Noblesse attachée à l'ancienne religion, une requête concertée dans laquelle on commençoit par dire qu'il restoit encore un grand nombre de Gentilshommes; ce qui avoit été mis à dessein de faire oublier le massacre des Gentilshommes Protestans, & de faire croire que cette perte, que l'on disoit avoir si fort affoibli la France, ne méritoit presque aucune attention. Les auteurs de la requête prioient le Roi d'employer toute son autorité pour bannir de la France toute autre religion, que celle qu'ils avoient reçûë de leurs ancêtres par une tradition constante, & sur laquelle étoit appuyée, & la majesté Royale, & le salut du Royaume; & que le réglement que le Roi avoit fait depuis peu dans cette vûë fût regardé comme une loi perpétuelle; & pour la faire exécuter, ils offroient au Roi leurs services, si Sa Majesté en avoit besoin. Le Roi reçut leur requête avec beaucoup de bonté, & fit réponse qu'il feroit là-dessus ce qu'il jugeroit le plus avantageux pour l'Etat.

Il écrivit dans le même tems au roi d'Espagne, à qui l'expédition de Flandre avoit donné quelque ombrage, pour le

(1) Christophle de Thou pére de notre auteur.

raſſurer en lui marquant qu'il étoit aiſé de reconnoître quel étoit le motif de ſa diſſimulation : Que l'événement avoit fait voir qu'il n'avoit jamais eu en vûë de faire la guerre à des princes Chrétiens, avec qui il avoit des liaiſons ſi étroites : Qu'on ne devoit plus douter que ſon unique objet n'eût été d'exterminer les hérétiques & les rebelles de ſon Royaume : Qu'il le prioit comme ſon ami & ſon allié d'avoir les mêmes ſentimens à ſon égard, & d'obſerver ſincérement & religieuſement l'amitié & la paix qu'ils avoient ſolemnellement jurée.

Dans la crainte que le prince d'Orange n'excitât des troubles ſur la frontiére, on y envoya quelques régimens d'infanterie qu'on avoit nouvellement fait venir de Piémont, pour remplacer ceux que Coligny y avoit fait paſſer, comme nous l'avons dit, après le carnage de Genlis, & qui s'étoient entiérement débandés.

Arrêt du Parlement contre Coligny.

Pendant ce tems-là, on informoit au Parlement contre Coligny & ſes complices, & en particulier contre Briquemaut & Cavagnes, qui avoient été arrêtés depuis peu; enfin le vingt-ſept de Septembre on rendit un arrêt terrible contre Coligny qui le condamnoit comme coupable de leze-Majeſté, ennemi de la paix & de la tranquillité publique, comme l'auteur & l'ame de la conjuration formée contre le Roi ; déclaroit ſes biens confiſqués, ſa mémoire infame ; aboliſſoit à jamais ſon nom ; & ordonnoit que ſon corps, ſi on pouvoit le trouver, ou du moins ſon portrait, ſeroit mis ſur une claye, & traîné dans les ruës par le bourreau ; enſuite pendu à un gibet en place de gréve, d'où il ſeroit tranſporté aux fourches patibulaires de Monfaucon, & expoſé dans l'endroit le plus élevé : Que ſes armes attachées à la queüe des chevaux ſeroient auſſi traînées dans les villes du Royaume pour marque d'une ignominie éternelle ; & que par tout où il s'en trouveroit dans le Royaume d'élevées à ſon honneur, elles ſeroient briſées & lacérées publiquement par la main du bourreau ; que ſes ſtatuës & ſes portraits, en quelque endroit qu'on en trouvât, ſeroient auſſi mis en piéces : Que ſon château Seigneurial de Chatillon-ſur-Loin ſeroit raſé, ſans qu'on pût jamais le rebâtir : Que les arbres du Parc ſeroient coupés à demi hauteur : Qu'on ſemeroit du ſel ſur la terre, & qu'on éleveroit dans la

CHARLE IX. 1572.

cour une colonne, où l'on attacheroit une plaque de cuivre ſur laquelle on graveroit cet arrêt. Ses enfans étoient déclarés roturiers, incapables de teſter, & indignes de poſſéder aucune charge ni aucun bien dans le Royaume, & tous leurs biens, s'ils en poſſédoient, étoient confiſqués. Le même arrêt ordonne qu'on fera tous les ans au jour de ſaint Barthelemi une Proceſſion ſolemnelle dans les ruës de Paris pour rendre graces à Dieu, & pour célébrer la mémoire de ce jour. On rendit le même jour un autre arrêt également ſévére contre Briquemaut, & contre Cavagnes; excepté qu'il n'y étoit point parlé ni de leurs armes, ni de leur nobleſſe, ni de leurs portraits. Lorſqu'on leur prononça cet arrêt dans la chapelle, je me ſouviens (car j'y étois, & j'avois alors dix-neuf ans) je me ſouviens, dis-je, que Briquemaut qui en avoit ſoixante & dix, & qui avoit entendu avec beaucoup de patience tout ce qu'on avoit ordonné contre lui, quand on vint à ſes enfans, demanda ce qu'ils avoient fait pour être traités avec tant de rigueur. Les deux criminels ayant enſuite été attachés ſéparément à des anneaux de fer, comme c'eſt la coûtume; Briquemaut effrayé de la vûë de la mort, eſſaya de s'y ſouſtraire à des conditions indignes. Comme on parloit du ſiége de la Rochelle, il fit dire au Roi par ſes amis, que ſi on vouloit lui ſauver la vie, il donneroit des moyens aſſurés pour s'en rendre maître; que c'étoit lui qui avoit fait commencer & finir par Scipion Vergano, très-habile ingénieur, toutes les fortifications de cette place. Le Roi ne voulant pas lui donner la vie à cette condition, il en propoſa une autre, qui étoit d'avoüer tous les crimes, dont on l'accuſoit, & de reconnoître publiquement & devant tout le peuple, que Coligny avoit véritablement conſpiré contre le Roi; mais cette condition ne fut pas mieux reçûë que l'autre. Cavagnes au contraire marqua une grande conſtance; il avoit toûjours les yeux levez au ciel, & il récita continuellement durant trois heures des pſeaumes latins qu'il ſçavoit par cœur; & voyant que Briquemaut manquoit de courage, & qu'il vouloit racheter aux dépens de ſa réputation un reſte de vie qui ne pouvoit être que très-court, il l'exhorta à ſe ſouvenir de cette fermeté qu'il avoit montrée en tant d'occaſions périlleuſes, & qui lui avoit fait tant d'honneur. A ce diſcours le généreux Briquemaut eut honte

Supplice de Briquemaut & de Cavagnes.

de sa foiblesse ; & ayant repris sa premiére fermeté, il n'eut plus que du mépris pour la mort. Ils se recommandérent ensuite tous deux aux priéres des assistans, & ayant été attachés sur leurs clayes, ils furent traînés par les ruës, & suivis d'une foule de populace qui les chargea d'injures, & les couvrit d'ordures & de bouë ; ils arrivérent en cet état au lieu du supplice, où ils furent pendus & étranglés par le bourreau. Ce ne fut pas assez pour cette canaille qui les avoit suivis ; leur rage s'étendit jusque sur leurs cadavres, qu'ils dépoüillérent & qu'ils mutilérent d'une maniére indigne. On traîna avec éux l'effigie de Coligny faite de paille : on lui avoit mis à la bouche par dérision un morceau de bois de lentisque, parce que ce Seigneur avoit coûtume d'en avoir un à la main pour se nettoyer les dents ; & lorsqu'il rêvoit le plus profondément à quelque chose, il le tournoit continuellement dans sa bouche par habitude, & sans y faire attention. Pendant cette expédition, le Roi accompagné de la Reine sa mére, étoit derriére un rideau à une fenêtre de l'Hôtel de ville, à joüir de ce spectacle indigne des yeux d'un Roi, & il voulut que le roi de Navarre y assistât avec lui.

CHARLE IX. 1572.

Le Roi & la Reine ne doutérent pas que cette derniére exécution n'achevât de confirmer les bruits qu'ils avoient fait répandre de toutes parts, pour persuader que la conjuration de Coligny étoit véritable ; & c'étoit sur-tout par ces Arrêts du Parlement que Pibrac prétendoit la prouver dans l'Apologie dont nous avons déja parlé. Il ne restoit plus qu'à ramener les villes dont les Protestans étoient maîtres, & sur tout la Rochelle, qu'on avoit déja envie de surprendre ; car c'étoit dans cette vûë qu'on avoit envoyé à Broüage une flote commandée par Strozzi, & par le baron de la Garde, sous prétexte de faire voile vers les côtes de la Floride, pour s'emparer de la flote d'Espagne qu'on attendoit des Indes Occidentales, & aller ensuite en Zelande & en Hollande au sécours du prince d'Orange. Les Rochelois ayant entrevû le véritable dessein de cet armement, avoient souvent averti Coligny de se tenir sur ses gardes, & ils avoient de leur côté si bien fait par leur vigilance, qu'ils s'étoient mis à couvert des surprises ; mais lorsqu'ils eurent reçû la nouvelle du massacre fait à Paris, ils redoublérent leur

Tentatives sur la Rochelle.

CHARLE IX. 1572.

attention, pour éviter les piéges qu'on ne manqueroit pas de leur tendre, parce qu'après le massacre de tant de personnes considérables, de tant de Généraux & Officiers, & de tant de milliers d'hommes dans toutes les provinces du Royaume, ils ne doutoient pas que la Cour, persuadée qu'elle n'avoit plus d'ennemis à craindre, ne formât le dessein de les attaquer, & de les exterminer entiérement. Il y avoit alors dans la ville Château-Briand, la Roche-Baritaut, Belleville, & quelques Capitaines de galéres, que le baron de la Garde fit revenir sur le champ.

Les Rochelois voïant que les rélations qui couroient du tumulte de la saint Barthelemi étoient fort différentes les unes des autres, & qu'on faisoit courir dans le public des lettres écrites au nom du Roi à cette occasion, qui n'avoient pas plus de conformité, résolurent de sonder Strozzi. Ils lui écrivent donc qu'ils seroient bien aises d'apprendre de lui la vérité de toute cette affaire : en attendant sa réponse, ils travaillent à mettre la place en bon état, disposent des corps-de-garde en différens endroits, établissent des Officiers de guerre dans les huit quartiers de la ville, & leur donnent à chacun deux cens hommes sans aucune solde. Il y arriva bientôt après cinquante Gentilshommes du voisinage, cinquante-cinq Ministres, & quinze cens soldats des provinces de Poitou & de Saintonge, & d'autres encore plus éloignées, qui avoient été obligés d'abandonner leurs maisons.

Pendant qu'ils sondent Strozzi, & qu'il leur répond d'une maniére ambiguë, on leur rendit une lettre du Roi dattée du trentiéme d'Août, dans laquelle on tâchoit d'excuser le massacre d'une maniére encore différente de ce qui avoit paru. Le Roi en rejettoit toute la faute sur Coligny, qui par une hardiesse détestable avoit conspiré contre sa personne, contre la Reine, contre les deux fréres du Roi, & même contre le roi de Navarre. Du reste il leur protestoit qu'il vouloit que les Edits faits en faveur des Protestans, fussent exactement observés ; & il les exhortoit à s'abandonner à sa clémence, à lui garder inviolablement la foi qu'ils lui devoient, & à donner à toutes les autres villes l'exemple de l'obéïssance & de la fidélité. Audevars controlleur de la maison de la reine deNavarre, avoit été chargé

de leur porter les lettres du Roi, & de leur ordonner de ſa part de recevoir Biron, à qui S. M. avoit donné le gouvernement de leur ville; & de ne point ouvrir d'azile à ces ſéditieux vagabonds, qui vont de province en province exciter les peuples à prendre les armes. Il avoit de plus ordre de leur dire que, quoique le Roi eût interdit par des Ordonnances l'exercice public des Prêches dans ſes Etats pour prévenir toute occaſion de nouveaux troubles, il vouloit pourtant bien leur permettre d'en avoir dans leur ville.

Ce qu'on vient de dire ſur la conjuration de Coligny, Melchior de Monpeſat Lieutenant du roi de Navarre dans le gouvernement de Guienne allant à Bordeaux, & paſſant auprès de la Rochelle, l'écrivit aux habitans de cette derniére ville. Comme ils étoient perſuadés que ce n'étoit qu'en temporiſant qu'ils pouvoient ſe mettre en état de s'oppoſer aux entrepriſes des troupes du Roi, ils témoignérent extérieurement qu'ils obéïroient aux ordres de S. M. pourvû qu'on renvoyât les troupes, qui venoient tous les jours faire des courſes juſqu'aux portes de la ville, & qui ravageoient depuis long-tems toute la campagne. Ils demandoient auſſi que la flote du Roi s'éloignât de leurs côtes. Strozzi le leur fit eſpérer, & leur accorda des paſſeports pour envoyer librement au Roi les Députés qui ſeroient chargés de traiter avec lui pour le renvoi des troupes. Voilà ce qu'on diſoit en public; mais on vit paroître une autre réponſe bien plus choquante, à la lettre du Roi du trentiéme d'Août. Elle étoit écrite par un auteur inconnu, au nom des Gentilshommes, des Capitaines & des habitans de la Rochelle, & elle contenoit en ſubſtance : Qu'ils n'avoient jamais douté des bonnes intentions du Roi; mais que l'horrible exécution qu'on venoit de faire avec une cruauté ſans exemple, montroit aſſez que ce n'étoit pas le Roi qui parloit de lui-même; que c'étoient les Guiſes anciens ennemis du Royaume & de la paix, qui abuſoient du nom & de l'autorité du Roi : Qu'il étoit aiſé de s'en convaincre par les contrarietés & différences ſenſibles qui ſe trouvoient dans les lettres qui portoient le nom du Roi. Que dans les unes ce Prince déteſtoit le maſſacre, & en rejettoit toute l'horreur ſur les Guiſes, tandis que dans les autres il s'en déclaroit l'auteur : Qu'ils ne pouvoient pas ſe

CHARLE IX. 1572.

persuader qu'un Prince dont ils connoissoient la bonté & la clémence, eût pû donner un ordre si barbare; sans quoi, quelle idée pourroient-ils avoir d'un Roi qui assure sans crainte de se deshonorer, ce qu'il a nié peu de jours auparavant; qui déclare qu'il veut qu'on observe un Edit, & qui défend en même-tems sous peine de la vie l'exercice public d'une religion que cet Edit autorisoit; qui sans se soucier de l'auguste cérémonie du mariage de sa propre sœur, ni des droits sacrés de l'hospitalité, avoit fait égorger avec une horrible cruauté tant de Seigneurs, tant de Gentilshommes, tant de braves Officiers, tant de femmes & tant d'enfans, sans aucun égard ni pour la dignité, ni pour le sexe? N'est-ce pas là ce qu'on appelle souffler en même-tems le froid & le chaud? Que s'il se trouvoit quelqu'un assez impudent pour faire cette injure au plus humain de tous les Rois, & pour l'accuser contre toute vérité, d'être l'auteur de tant de crimes, ils étoient tous disposés à prendre les armes contre lui pour venger l'honneur de leur Souverain: Qu'au reste, ils avoient toûjours regardé comme un de leurs premiers devoirs l'obéïssance qu'ils doivent au Roi, & qu'ils ne se départiroient jamais de ce principe, tant qu'on ne leur demanderoit rien qui blessât leur conscience, qui est la seule véritable régle de l'obéïssance qu'on doit au Prince: Qu'ainsi pleins de respect & de soûmission pour les ordres qu'ils sçavent être véritablement émanés de l'autorité roïale, ils avoient pris la résolution, dans le désordre où sont toutes les affaires, de veiller à leur sûreté; d'user tant à l'égard de la Religion que du gouvernement civil, de la liberté que le Roi a eu la bonté de leur accorder; & d'éviter les embuches des Guises qui ont répandu le sang de tant d'innocens, & ont eu la hardiesse de faire violence au Roi même; & qu'après les malheurs qu'on venoit d'essuyer, ils ne seroient pas assez dépourvûs de raison, pour se laisser égorger comme des bêtes par ces étrangers alterés du sang françois, & ennemis jurés du Roi & du Royaume. Cet écrit ayant été rendu public, quoique Audevars s'en fût retourné avec quelque espérance que sa négociation réüssiroit; cependant Biron qui étoit venu à saint Jean d'Angely, & qui avoit rendu visite & marqué beaucoup d'amitié à tous ses amis, qui étoient de la nouvelle religion,

religion, dans la vûë de les engager à être fidéles au Roi, jugeant que les Rochelois ne se laisseroient pas aisément gagner, employa toutes sortes de moyens pour dissiper leurs soupçons, & pour leur donner de bonnes espérances; jusque-là que leurs Députés étant venus lui rendre leurs respects, il les prit en particulier, & les larmes aux yeux il maudit & détesta la cruauté du massacre que l'on avoit fait, & dit qu'il avoit des graces infinies à rendre à Dieu de ce qu'il n'avoit point trempé dans une si infâme & si indigne action. Il pria ensuite les Députés de représenter à leurs concitoyens les périls où ils alloient s'exposer; qu'ils prissent garde que leur repentir ne vînt trop tard & lorsque le mal seroit sans remede : Qu'ils songeassent à profiter des moyens que Dieu leur présentoit pour sauver leur ville : Qu'ils étoient trop foibles pour être en état de se défendre seuls contre toutes les forces du Royaume, & contre toute la puissance royale : Qu'il ne voyoit qu'un reméde pour empêcher leur ruine, qui étoit de le laisser entrer dans la ville avec un ou deux de ses gens pour quelques heures seulement, afin qu'il pût assurer le Roi qu'ils avoient obéï à ses ordres; qu'ils pouvoient se fier à sa parole, & compter que lorsqu'ils lui auroient donné cette marque de soumission, il empêcheroit que l'armée du Roi ne leur fît aucun mal, & feroit retirer la flote. Les Députés se laissérent persuader par ces discours, & étant retournés dans la ville, ils conseillérent à leurs concitoyens d'accepter la proposition de Biron; & un grand nombre des principaux, qui craignoient les maux dont la ville étoit menacée si l'on en formoit le siége, ne s'en éloignoient pas trop : ils croyoient qu'on pouvoit se fier à la parole d'un homme comme Biron, qui non-seulement n'avoit eu aucune part à tous les meurtres qui s'étoient faits; mais qui s'étant rendu suspect à la Cour, avoit lui-même couru grand risque d'être assassiné à Paris, suivant le bruit qui en avoit couru, & qui n'étoit pas sans fondement. Pendant qu'on délibéroit là-dessus, on apporta fort à contre-tems des lettres du baron de la Garde, qui renversérent toutes les bonnes dispositions où ils étoient pour la paix : il leur marquoit que Biron arriveroit bien-tôt avec une armée, & il les menaçoit que s'ils ne le recevoient avec tous les honneurs qui lui étoient dûs,

CHARLE IX. 1572.

ils devoient s'attendre aux plus grandes extrêmités; & que c'étoit par ordre du Roi qu'il leur donnoit cet avis. Le nom du baron de la Garde étoit très-odieux aux Rochelois, ou pour mieux dire, à tous les Proteſtans, par le ſouvenir des meurtres qu'il avoit faits du tems de François II. à Merindol, à Cabrieres, & en d'autres endroits de Provence, comme nous l'avons dit en ſon lieu. Ils ſe fioient beaucoup plus à Strozzi, qu'ils regardoient comme un homme d'honneur, & qui étoit bien intentionné pour eux; mais ce qui pouvoit le leur rendre ſuſpect, c'eſt qu'il paſſoit pour être entiérement dévoüé aux volontés de la Reine, & que la Reine étoit fort prévenuë contre les Rochelois. Il arriva encore une choſe qui fit beaucoup d'impreſſion ſur leurs eſprits, & qui ſuſpendit toute délibération. Ils reçurent dans ce même tems des lettres de Montauban, par leſquelles on leur mandoit que la ville de Caſtres, que les Proteſtans tenoient dans le territoire d'Alby, ayant été remiſe entre les mains du ſieur de la Creuſette Gentilhomme de la premiére Nobleſſe du païs, ſur les promeſſes magnifiques qu'il leur avoit faites au nom du Roi, il n'en fut pas plûtôt maître, qu'il remplit cette malheureuſe ville de meurtres & de carnage, la pilla & la ravagea avec une cruauté inoüie; qu'ainſi ils ſongeaſſent à ne pas tomber dans le même inconvénient. Cette nouvelle les détermina à ne point laiſſer entrer Biron, & le décret en fut auſſi-tôt prononcé. Ainſi ne voyant plus d'eſpérance de paix, ils indiquérent, ſuivant leur uſage, un jeûne pour le neuf & le treize de Septembre, & ils travaillérent à ſe mettre en état de défenſe. Ils donnérent le commandement de leur cavalerie à un Gentilhomme du païs, très-brave, nommé Saint-Etienne, & on lui donna la Guimeniere pour ſon Lieutenant. Biron ne fut point irrité de leur refus, comme ils le craignoient, & il ne ceſſa pas de leur faire de nouvelles inſtances: il leur écrivit de Surgene le vingt-ſix Septembre, qu'il étoit bien faché du parti qu'ils prenoient, parce qu'il ſeroit la cauſe de leur perte; qu'il feroit cependant tout ce qu'il pourroit pour les excuſer auprès du Roi, & pour colorer leur refus de raiſons ſpécieuſes, juſqu'à ce que mieux conſeillés ils priſſent un parti moins périlleux, & qu'il feroit en ſorte que le Roi retirât ſa flote. Ils reçurent dans le même

tems des lettres du roi de Navarre, qui les exhortoit à la paix comme l'unique moyen de ſauver leur ville. Ils en reçurent auſſi du Roi, de la Reine & du duc d'Anjou, qui étoient pleines de témoignages de bienveillance, & il leur arrivoit courrier ſur courrier pour cette affaire. Les habitans dans les réponſes qu'ils firent au Roi commencérent par rendre graces à ce Prince de la bonté qu'il leur témoignoit, après quoi ils le ſupplioient très-humblement de retirer ſa flote de leur voiſinage, que c'étoit pour eux un ſujet de crainte & d'allarmes, qui les empêcheroit de prendre aucune réſolution aſſurée, tant qu'ils l'auroient devant les yeux : Qu'ils regarderoient comme un gage certain de la bienveillance de S. M. pour eux, ſi elle vouloit bien leur accorder cette grace, & que ce ſeroit un nouveau motif de ſe ſoumettre, & de lui obéïr avec plus de zéle que jamais.

Le Roi leur envoya encore Jacque Durand, qui étoit chargé de leurs affaires à Paris, avec des lettres très-preſſantes de Chriſtophle de Thou, dont la Reine attendoit un grand effet ſur les Rochelois, parce qu'ils connoiſſoient de Thou pour un homme paiſible, ennemi de la violence & des conſeils ſanguinaires, & qu'ils le regardoient outre cela comme leur ami : mais il eſt vrai que dans le trouble affreux où étoient alors toutes les affaires, les conſeils des hommes même les plus généralement eſtimés, n'étoient point écoutés des Rochelois, qui croyoient toûjours que ce n'étoit pas d'eux-mêmes qu'ils leur donnoient cet avis ; mais que c'étoit le Roi qui les forçoit d'écrire contre leurs propres ſentimens. On emploïa encore un autre artifice. Ouarty, qui avoit été juſqu'alors dans le parti Proteſtant, eut ordre de leur écrire, & de les prier de laiſſer entrer Biron, & de ſuivre en tout les conſeils de la Rive, qu'il leur envoyoit exprès. Ce même Ouarty ſe fit mocquer de lui quelque tems après, en demandant aux Rochelois une grande quantité de biſcuit & de chairs ſalées, ſous prétexte qu'il étoit prêt à s'en aller par mer en Picardie. Mais comme le baron de la Garde leur avoit déja fait inutilement la même demande, cette récidive ſous un autre nom leur rendit fort ſuſpects les conſeils & la bonne volonté d'Ouarty.

Maſſacre de Bordeaux.

Pendant que toutes ces lettres s'écrivoient de part &

CHARLE IX. 1572.

d'autre, arriva le maſſacre de Bordeaux, qui acheva de renverſer tous les projets de conciliation ; car les plus pacifiques en furent ſi irrités, qu'ils jugérent qu'il ne falloit plus ſonger à la paix, & ceux qui avoient toûjours été pour le parti de prendre les armes, furent plus que jamais confirmés dans leur premier ſentiment. On dit que l'auteur & l'inſtigateur de cette nouvelle cruauté fut un Jéſuite du collége de Clermont, nommé Emond Augier. Cet homme avoit perſuadé à François Baulon conſeiller au Parlement de Bordeaux, qui avoit de très-grands biens, de ſe ſéparer de ſa femme, & il avoit ſçû tirer de lui de quoi fonder un beau collége en cette ville. Ce prédicateur Jéſuite, à l'exemple de ſes confréres de Paris, exhortoit tous les jours ſes auditeurs à faire quelque choſe qui fût digne de leur piété : mais dans ſon ſermon du jour de ſaint Michel, en parlant des Anges qui ſont les diſpenſateurs des graces de Dieu, & les exécuteurs de ſes vengeances, il dit cent fois que les maſſacres de Paris, d'Orleans & d'autres lieux avoient été faits par le miniſtére d'un Ange du Seigneur ; & il blamoit de tems en tems & en public & en particulier deux hommes de ſon parti, qui étoient Romain Mulet Procureur Général, & Charle Monferrand gouverneur de la ville, parce qu'ils n'entroient pas dans ſes vûës avec autant de chaleur & de vivacité qu'il le ſouhaitoit. En effet ces deux hommes contens d'avoir défendu aux Proteſtans leurs aſſemblées publiques, & d'avoir mis de bons corps-de-garde à toutes les portes de la ville, ne faiſoient d'ailleurs aucune violence, & ne verſoient le ſang de perſonne. On croit que c'étoit Strozzi qui leur avoit conſeillé de s'en tenir là, parce que voulant ſe rendre maître de la Rochelle, il craignoit qu'une conduite plus ſévére ne fût un obſtacle à ſes deſſeins. Mais Monpeſat étant venu dans ce même tems à Blaye, comme ſi ſon arrivée eût été le ſignal du carnage, il y eut quelques Proteſtans de tués dans cette ville : & dès qu'il fut à Bordeaux, la populace commença à parler haut, & les ſéditieux à courir dans tous les quartiers de la ville : le prédicateur Jéſuite tonna encore plus fort dans la chaire. Enfin après les conférences ſecrettes que Monpeſat eut avec Monferrand pendant quelques jours, ſans qu'on ait pû ſçavoir ſi c'étoit pour le porter au carnage, ou pour l'en détourner, Monpeſat

s'en alla, & mourut de la dyſſenterie quelques jours après. Ce fut un vendredi troiſiéme d'Octobre. Auſſi-tôt qu'il fut parti, les Jurats ſuivis de leurs Officiers ſe rendirent après dîné dans la maiſon de Monferrand avec une troupe de bandits, de ſcélérats & d'aſſaſſins, que P. de Leſtonac avoit eu ſoin de raſſembler. Après qu'ils eurent reçû l'ordre de Monferrand, ils ſe mirent à courir dans la ville avec des chapeaux rouges, couleur qui convenoit fort à leur deſſein ſanguinaire. Ils commencérent par Jean Guilloche & Guillaume Sevin conſeillers au Parlement, & après les avoir aſſaſſinés chez eux, ils mirent leurs maiſons au pillage. Un autre Conſeiller nommé Boucher ſe racheta par une ſomme conſidérable qu'il donna à Monferrand; mais il ne laiſſa pas de courir grand riſque, & ſa maiſon n'en fut pas moins pillée. Ce ne fut plus après cela que meurtres & que brigandages dans toute la ville, & en trois jours il y eut deux cens ſoixante-quatre perſonnes égorgées, & il y en auroit eu bien davantage, ſi ceux à qui l'on en vouloit ne s'étoient ſauvés dans le Château-Trompette, & dans un autre château. Jacque Benigne de Largebaton, premier préſident du Parlement, penſa être aſſommé dans ce tumulte, & ſes amis eurent beaucoup de peine à le ſauver.

Cette nouvelle étant venuë à la Rochelle, rompit toutes les négociations de paix, & l'on commença à s'y préparer ſérieuſement à la guerre. Le baron de la Garde & Biron écrivirent encore pour renoüer l'affaire; mais leurs nouvelles tentatives n'ayant pas réüſſi, le Roj y envoya François Dufou du Vigean de la premiére nobleſſe de Poitou, dans l'eſpérance que ſa préſence & ſon autorité feroient quelque choſe ſur l'eſprit des habitans; mais comme ils ne voulurent pas le laiſſer entrer dans la ville, il ſe logea à un village nommé Tarlon près de la porte ſaint Nicolas, où les députés des Rochelois vinrent conferer avec lui le vingt-deuxiéme d'Octobre : il fit tout ce qu'il put pour leur perſuader au nom du Roy de recevoir Biron dans la ville, & de lui obéïr. N'ayant pû rien gagner, il ſe retira à Sigogne, diſtant de la Rochelle de trois lieuës; mais quoiqu'il eût un ſauf-conduit des Rochelois, il y fut attaqué par Guimeniere lieutenant de Saint-Etienne, qui tua deux Gentilshommes de ſa ſuite, le bleſſa

CHARLE IX. 1572.

lui-même dangereusement, & s'empara de tous ses bagages. Les Rochelois furent très-fachés de ce contre-tems ; d'autant plus que l'Anguillier de la maison de Belleville, parent très-proche de du Vigean, & qui avoit un grand crédit dans la ville, leur remontra fortement qu'il ne falloit pas laisser la chose impunie ; que cette injustice retomberoit sur eux, & les rendroit odieux, s'ils ne donnoient une satisfaction convenable à du Vigean. D'un autre côté Biron & du Vigean se plaignant hautement de cette insulte, on commença à informer contre ceux qui pouvoient en être les auteurs ; & Guimeniere en ayant été convaincu, parce qu'il avoit le cheval sur lequel du Vigean étoit monté, il fut mis en prison. Mais Saint-Etienne étant revenu dans la ville sur ces entrefaites, soûtint hautement que Guimeniere n'avoit rien fait contre les loix de la guerre, & il fit de si grandes menaces, si on ne le lui rendoit pas, qu'on abandonna la poursuite de cette affaire. Guimeniere étant en liberté, fit réflexion sur ce qui venoit d'arriver, & quoiqu'il eût toûjours été très-attaché au parti des Protestans, il quitta la Rochelle, & alla se rendre au camp de Biron, qui se contenta de cette satisfaction pour l'injure qu'on avoit faite à du Vigean. Peu de tems après Saint-Etienne abandonna aussi les Rochelois, & ayant reçû un sauf-conduit de Biron, il se retira chez lui.

Edit pour rassurer les Protestans.

Le huit d'Octobre le Roi donna un Edit, dans lequel, après avoir déploré le malheur de ceux que la crainte avoit fait sortir de leurs maisons pour aller s'établir dans des villes fort éloignées, & même hors du Royaume, où ils devoient être réduits à une grande misére ; il ordonne à tous les Commandans de faire faire une liste de tous ceux qui se sont absentés, & de les faire citer par trois jours de marchés pour revenir dans leurs maisons, promettant à tous ceux qui obéïroient, la vie & une entiére sûreté, avec la restitution & la possession libre de tout ce qui leur appartenoit : & qu'à l'égard des refractaires, on fît un inventaire de leurs biens, & qu'on en donnât l'administration aux procureurs du Roi. Le vingt-huit du même mois le Roi fit publier un autre Edit en faveur des Protestans, par lequel il ordonne, qu'à la réserve de ceux qui ont conjuré contre lui, on n'inquiéte point les autres pour la Religion ; que s'il y en a qui soient en prison pour ce sujet,

qu'on les mette en liberté sur le champ, qu'on les rétablisse dans leurs biens, & que les Gouverneurs & les Commandans des lieux où ils seront, les prennent sous leur protection, & que s'il leur arrive quelque mal, ils en répondront en leur propre & privé nom. Ces ordres du Roi tendoient à affoiblir le parti de ceux qui avoient pris les armes, & en effet il y eut beaucoup de Gentilshommes, qui flatés par des conditions si équitables retournérent dans leurs maisons, & qui sans cela, ou seroient allés dans les païs étrangers solliciter les Princes à envoyer du secours à ceux qui avoient pris les armes, ou se seroient jettés dans les villes qui étoient au pouvoir des Protestans, & auroient pu se mettre à la tête d'une populace confuse, tremblante, & peu propre à soutenir la guerre par ellemême.

Pendant que la Cour prenoit toutes ces précautions, les Rochelois envoyérent deux fois des Députés en Angleterre, pour prier le comte Gabriel de Mongommery qui y étoit passé avec le Vidame de Chartre, (1) de faire embarquer du secours : ces Députés étoient Pardaillan, le ministre Claude du Moulin, & Jean-David Pair de la ville ; (2) mais la tempête les ayant empêché d'aborder, on y renvoya Jean de la Place. (3)

La Cour voyant que rien ne pouvoit engager les Rochelois à recevoir Biron, à moins qu'ils n'eussent des sûretés plus fortes que des paroles, donne ordre à ce Seigneur de leur déclarer la guerre, s'ils ne le reçoivent sur le champ & sans aucune condition, & de les traiter comme des rebelles & des ennemis de l'Etat. Pendant qu'on fait les préparatifs nécessaires pour cette guerre, on envoya Tosinghi vieux officier Florentin, & gouverneur de saint Jean d'Angeli, Fiesque, & Greguet Genois, & Ramelli de Pezaro célébre ingénieur, avec deux galéres pour reconnoître la situation de la Rochelle, son port, & la profondeur du canal. Pour se mettre en état de faite cet examen de plus près, ils mandent qu'ils ont des lettres du Roi adressées aux habitans, & ils les font porter dans la ville par quelques-uns de leurs gens. Les galéresét ant

(1) Il s'appelloit Jean de Ferriere.

(2) C'est un Officier de l'hôtel de ville, composé du Maire, des Echevins, des Pairs & des Bourgeois. La Popeliniere met Jean-David au nombre des Pairs.

(3) Bourgeois de l'hôtel de ville.

CHARLE IX. 1572.

arrivées sur le midi à la vûë de la Rochelle, Tosinghi se mit à l'ancre assez loin de la ville ; la galére de Fiesque s'approcha plus près, & entra dans le canal : Greguet & Ramelli commencérent à dessiner, & à prendre le plan de la ville, en attendant que leurs gens qui y étoient allés dans un esquif en revinssent : ce qu'ils ne purent faire aussi-tôt qu'ils l'auroient voulu, parce que les Officiers du corps de ville les retinrent jusqu'au soir. Fiesque inquiet de ce retardement, craignit qu'il ne leur fût arrivé quelque chose de sinistre, & songea à se retirer : mais il s'éleva sur le soir un vent si violent qu'il ne put sortir du canal, & il se vit à l'entrée de la nuit entouré par quatre vaisseaux de charges, & par huit autres petits bâtimens à voile & à rames qui croisoient sur la côte. Cette petite flote étoit commandée par des Essarts, qui s'étoit mis en mer dans le dessein de s'emparer de l'isle de Ré, dont la situation étoit très-avantageuse pour cette guerre, & pour la sûreté des convois. Dans ces circonstances, de Fiesque avertit les pilotes de mettre à la voile : aussi-tôt l'équipage reveillé crie aux armes, & les Commandans ordonnent à la chiourme de faire force de rames pour gagner la pleine mer. Mais sur les promesses que leur firent les Rochelois de leur donner la liberté, les rameurs cessérent leur manœure. Alors les Royalistes qui avoient contre eux le vent, la marée, & leur chiourme, prennent les armes pour derniére ressource : mais se voyant foudroyés par le canon, & accablés par le nombre, ils se rendirent. Greguet combattant à la prouë avec une hache dont il s'étoit saisi, fut percé d'une bale. Fiesque reçut deux légéres blessures, & fut pris avec Ramelli. La galére très-maltraitée fut emmenée dans le port, & le lendemain toute la chiourme fut mise en liberté, comme on le lui avoit promis. Tosinghi, qui s'étoit tenu au loin, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de secourir ses gens, & qu'il étoit trop foible pour tenir contre l'ennemi, prit le parti de se retirer suivant l'avis de celui qui commandoit sa galére ; ainsi il vira de bord, & gagna la terre ferme.

La Rochelle assiégée.

On commença dès lors à traiter les Rochelois en ennemis. La guerre ne fut pas d'abord bien vive, & l'on fit encore une tentative pour engager les habitans à se soumettre. Voici ce qui en fit naître l'occasion. Mons capital du Hainaut, où Loüis de

de Nassau & la Nouë s'étoient renfermés, perdit toute espérance de secours après le massacre de Paris, & se rendit au duc d'Albe, comme nous le dirons plus au long dans la suite. La Nouë ne sçachant plus où se retirer, le duc de Longueville gouverneur de Picardie son ancien ami l'engagea à se rendre à la Cour. Il y vint, & contre son attente il y fut très-bien reçû du Roi; qui le prit en particulier dans la maison d'Albert de Gondy. Ce Prince après avoir excusé comme il put l'affaire de la saint Barthelemi, lui fit don des biens de Teligny, dont la Nouë avoit épousé la sœur : & après avoir fait l'eloge de son intégrité, de sa valeur, & de son esprit ennemi des factions, ensuite il le prie & lui enjoint de travailler en même tems à maintenir la tranquillité du Royaume, & à sauver les Rochelois; que pour y réüssir, il ne faut que leur inspirer des sentimens de paix. La Nouë s'en excusa d'abord, & dit au Roi qu'il n'étoit guére propre à négocier une affaire si difficile. Mais sur les instances du Prince, il s'en chargea, à condition que le Roi ne se serviroit point de son ministére pour les tromper, & qu'on ne le mettroit point en situation d'être regardé comme un traître : Que son honneur lui étoit plus cher que sa vie, & que rien au monde n'étoit plus contraire à son caractére que ce personnage de fourbe. Là-dessus le Roi lui donne parole que tout se passera de bonne foi, & le fait partir pour la Rochelle. On lui donne pour l'accompagner Jean-Baptiste Guadagne Florentin, sous prétexte de mettre à ses ordres un homme de confiance qui viendroit rendre compte à la Cour du succès de la négociation; mais en effet pour lui servir d'espion dans toutes ses démarches. Comme cette affaire étoit de nature à donner lieu à bien des discours, la Nouë reçut volontiers l'inspecteur de la Cour : & il étoit bien aise que les deux partis fussent témoins de sa droiture & de sa sincérité. Sur le refus qu'on fit de le laisser entrer dans la ville, il se rendit le cinq de Novembre, comme on étoit convenu, au village de Tadon, accompagné de son inspecteur Florentin. Ce fut là que les députés de la Rochelle le reçurent avec une hauteur qui a peu d'exemples. Car après que ce Seigneur leur eut exposé le sujet de sa commission qu'il leur eut déclaré qu'il avoit à leur parler de la part du Roi, & qu'il eut demandé que les propositions dont il étoit

La Nouë revient à la Cour.

Le Roi charge la Nouë de négocier la paix avec les Rochelois.

chargé fussent rapportées au Conseil ; on se contenta de lui répondre : » Il est bien vrai que nous sommes venus pour » conférer avec M. de la Nouë ; mais M. de la Nouë ne paroît » pas, & nous ne l'appercevons point ici.

Deux jours après on se rassembla au même endroit, & ce furent les mêmes propositions, & la même réponse. » Je suis » étonné, dit alors la Nouë, que vous ayez sitôt oublié celui » qui a reçu il y a trois ans tant de blessures pour vous, & qui a » perdu un bras en combattant pour votre défense. Nous sça- » vons, dirent les députés, qu'il y a eu un la Nouë, qui a vécut » dans une grande liaison avec nous ; mais il n'a jamais fait au- » près de nous le personnage que vous representez aujourd'hui. » Il s'étoit chargé alors de défendre une cause qui nous étoit » commune avec lui, & il l'a toûjours fait avec une valeur & une » fermeté qui ne s'est point démentie. Sourd à toutes les pro- » messes qu'on lui fit alors, il ne nous flata jamais de vaines » espérances ; jamais sous prétexte d'amitié il ne nous invita à » des conférences destinées à nous trahir. Vous avez ses traits ; » mais vous n'avez pas son cœur : ainsi retournez vers ceux » qui vous ont envoyé. » La Nouë dissimulant cet outrage, les pria avec tant d'instances de rapporter ses demandes au Sénat, qu'ils le lui promirent. Enfin on lui permit d'entrer dans la ville, mais la populace le regarda de mauvais œil ; & pour toute réponse on lui fit ces trois propositions, dont on lui donna le choix : Que s'il vouloit rester dans leur ville comme simple bourgeois, la République lui donneroit un logement, des biens & des dignités, à proportion des forces qu'elle avoit. S'il aimoit mieux commander, que toute la noblesse & toutes les troupes de la ville le reconnoîtroient volontiers pour leur Général, & combattroient avec plaisir sous ses auspices : Que s'il ne vouloit ni l'une ni l'autre de ces conditions, il pourroit monter sur un de leurs vaisseaux, & passer en Angleterre, où il trouveroit beaucoup de ses amis.

La Nouë en ayant conféré avec Guadagne, prit le parti qui convenoit le mieux à sa dignité, & qui lui donnoit une grande autorité dans la ville, dans l'espérance qu'il pourroit trouver quelque occasion de s'en servir pour porter les esprits à la paix, suivant la parole qu'il en avoit donnée au Roi : ainsi il accepta le commandement général que les soldats, le peuple

& la Noblesse lui déféroient avec une grande unanimité, sans préjudicier pourtant à l'autorité du Maire. C'est ainsi qu'ils appellent le chef des Echevins & des Pairs. Alors la Nouë revêtu du commandement des armes de la Rochelle, se trouva dans une grande perplexité. Comment servir le Roi suivant la parole qu'il lui en avoit donnée, sans s'exposer au reproche de trahir les Rochelois & leur cause, qu'il s'étoit chargé de défendre? C'est ce qui lui faisoit dire quelquefois que la mort lui feroit beaucoup plus de plaisir que la vie,&qu'il seroit ravi d'avoir occasion de se la procurer, s'il le pouvoit sans offenser Dieu; c'est ce qu'il répétoit à Guadagne toutes les fois qu'il venoit le voir. Mais il se conduisoit avec tant de sagesse, & tout le monde étoit si persuadé de sa candeur & de sa bonne foi,que jamais on n'interpréta mal ni ses paroles,ni ses actions. C'est pourquoi pendant qu'il fut à la Rochelle, où il remplit tous les devoirs d'un excellent Général & d'un zélé défenseur de sa cause, jamais le Roi ne l'accusa d'avoir rien fait d'indigne d'un homme de bien, ni de contraire à la parole qu'il lui avoit donnée : & lorsqu'il se crut obligé de quitter les Rochelois, parce qu'on ne vouloit écouter aucune condition de paix, jamais ils ne le regardérent ni comme un déserteur, ni comme un traitre. Tant qu'il fut parmi eux, il les défendit avec toute la fidélité qu'exigeoit la dignité qu'il avoit acceptée : lorsqu'il n'y fut plus, il montra toûjours la même ardeur pour travailler au salut de la ville; & par une grace singuliére de Dieu, il se conduisit de maniére avec les deux partis,que le Roi ne se plaignit jamais qu'il eût manqué à ce qu'il lui devoit, ni les Rochelois qu'il eût violé la foi qu'il leur avoit donnée.

L'espérance qu'on avoit conçûë de la négociation de la Nouë étant tout-à-fait évanoüie, le Roi fit faire la revuë de ses troupes le quatre de Décembre: on trouva quatorze compagnies d'arquebusiers commandés par Strozzi,* en vertu de son ancienne charge de colonel général de l'infanterie : pour la cavalerie,elle étoit en petit nombre. L'affaire du siége ayant été proposée au Conseil, il fut résolu que Biron, nommé par le Roi gouverneur de la Rochelle, s'approcheroit de la ville avec le gros canon, & l'infanterie de Strozzi : Que le comte du Lude gouverneur de Poitou attaqueroit Marans, petite ville dont les Rochelois étoient maîtres. Normand,Capitaine

* Philippe.

de réputation, qui en étoit commandant n'avoit que trois compagnies d'infanterie, & cinquante chevaux. Comme il se sentit trop foible pour tenir tête aux ennemis en pleine campagne, il jugea à propos de se renfermer dans la ville : mais ayant trouvé Biron sur sa route, il se jetta dans la maison de Grimenaudiere, qui étoit entourée d'une muraille, & défenduë par devant d'un large fossé. On envoya un trompette pour le sommer de se rendre, mais sans aucun succès. Aussitôt on fait approcher du canon, & l'on renverse la tour qui étoit devant la porte de la maison. La nuit qui survint à propos, donna à Normand la facilité de se sauver par les marais dont ce lieu-là est environné. Virolet qui étoit venu avec lui, & qui ne voulut pas le suivre dans sa retraite, parce qu'il étoit plus inquiet de ses chevaux, que de sa propre personne, fut pris le lendemain matin avec ce qu'il avoit de gens. La ville de la Rochelle réserva une compagnie à ce dernier : mais il se piqua de ce qu'on ne payoit pas assez-tôt sa rançon, & lassé de servir des bourgeois, il passa au service du Roi.

Par des lettres du dix Novembre, on avoit aussi sollicité Languillier de quitter la Rochelle, & de se retirer dans sa maison, où il pouvoit vivre en repos sur la foi des édits. Ces lettres lui ayant été renduës trop tard, il y répondit le 8 de Décembre; qu'il avoit été forcé de se retirer dans cette ville pour mettre sa vie à couvert, & pour joüir de la liberté de conscience: Qu'à la vérité le Roi la lui avoit accordée par un édit dont il avoit solemnellement juré l'observation ; mais qu'il la lui avoit ôtée depuis contre la parole qu'il avoit donnée : Qu'il supplie donc S. M. de ne pas trouver mauvais, s'il n'obéït pas à l'ordre qu'il reçoit de retourner dans sa maison, jusqu'à ce qu'on lui ait donné une caution suffisante tant pour sa religion, que pour sa vie.

Après ce premier exploit, Biron alla camper au bourg de S. André à trois milles de la Rochelle ; il y fit un parc d'onze canons de fonte, en quoi consistoit son artillerie : mais il avoit toutes les provisions nécessaires pour un long siége. Strozzi prit son quartier à Pileboreau à deux milles de la ville. Goas Capitaine fameux s'empara de Ronsay avec six compagnies d'infanterie. Il y eut de fréquentes escarmouches entre les deux partis, mais avec peu de perte : elle fut cependant plus

grande du côté des troupes du Roi que des Rochelois, parce que les premiers qui ne connoissoient pas les lieux se trouvoient souvent surpris dans des défilés, entre des buissons & des vignes, où qu'ils alloient s'enfoncer dans les marais salans. On leur prenoit aussi quantité de goujats & de valets, dans le tems qu'ils alloient chercher de l'eau ou du fourage. Il y eut même des soldats de la garnison, qui ayant pris des habits des troupes du Roi, venoient jusque dans le camp pour s'instruire des desseins des assiégeans; & lorsqu'ils trouvoient quelqu'un à l'écart en s'en retournant, ils l'emmenoient prisonnier à la ville. C'est ainsi que fut pris Sainte-Colombe, qui étoit un très-bon Officier.

L'automne ayant été très-beau cette année, les Rochelois avec leur garnison firent une vendange très-abondante; & pendant qu'on étoit occupé à des pourparlers, ils firent entrer dans la ville vingt-cinq mille piéces de vin, & une très-grande quantité de blé : & dès qu'ils se virent menacés d'un siége, ils se hatérent de tirer des hameaux voisins le plus qu'ils purent des provisions, & ce qu'il ne fut pas possible d'emporter, ils le brûlérent, de peur que l'armée du Roi n'en profitât. Elle ne laissa pas cependant d'en trouver encore beaucoup, malgré les précautions qu'ils avoient prises..

Les assiégés faisoient des sorties fréquentes, dans l'une desquelles Saint-Martin surnommé le Luthérien, qui s'étoit joint à Strozzi avec huit cens fantassins d'élite, se trouva si bien envelopé par la cavalerie de la ville, qu'il eut bien de la peine à s'échaper : vingt de ses gens furent tués, & quarante qui s'étoient jettés dans une maison voisine furent faits prisonniers. Mais les assiégeans furent bientôt consolés de cette perte par une à peu près pareille que firent les assiégés. Campet un des plus fameux Capitaines des troupes de la ville fut pris dans un de ces combats tumultuaires, & envoyé prisonnier à Nyort; mais il trouva moyen de se sauver.

Il se donna aussi un combat à Lafont, village situé à six cens pas de la Rochelle, où il y a des sources d'eau douce que l'on conduit dans la ville par des canaux. Les assiégeans ayant tenté inutilement de détourner ces sources, entreprirent de gâter les canaux. Pendant qu'ils y travailloient, la garnison fit une sortie, & vint fondre sur les travailleurs. Le

combat fut vif, & dura jusqu'à la nuit. Les assiégés n'y perdirent que six hommes; mais la perte des assiégeans fut plus grande: la Salle & Fouillou deux de leurs Capitaines y furent faits prisonniers. Le lendemain le combat recommença au même endroit avec un succès pareil à celui de la veille, si ce n'est que les tuyaux furent coupés, & les sources détournées: ce qui ne fit pas grand mal aux assiégés, parce qu'il y a dans la ville un grand nombre de puits d'eau vive, outre que les Magistrats avoient défendu dès auparavant qu'on n'allât prendre de l'eau à ces sources, parce qu'on croyoit que les assiégeans les avoient empoisonnées.

Le seize & le dix-huit de Décembre, il y eut un jeûne solemnel dans la ville. Six jours après, Biron fit ruiner six moulins à vent qui étoient auprès de la porte de Coigne, & l'on y prit ou tua une quarantaine de soldats, à qui l'on avoit fait dire de se retirer dans la ville. Le lendemain, qui étoit le jour de Noel, quelques Gentilshommes firent une course jusqu'à Ronsay, quoiqu'il y eût tant de glace dans les chemins, que l'on avoit peine à s'y soutenir. De Floyac un des plus braves Officiers de la garnison y fut dangereusement blessé d'un coup d'arquebuse. On les rapporta dans la ville, où il mourut quelques jours après, très regretté de tout le monde.

Exploits des Protestans du côté de la Guienne.

Du côté de la Guienne, voici quelles furent les suites des *Matines de Paris*: c'est ainsi qu'on appelloit en ce païs-là le massacre de la saint Barthelemi. Jean de Lomagne seigneur de Serignac, homme de condition & d'une des meilleures maisons du païs, Regniers dont j'ai déja parlé, Moulins & quelques autres s'étant échapés du péril avec peine, se rendirent tous à Montauban dans le Quercy, & tinrent conseil sur le parti qu'il y avoit à prendre. Les vicomtes de Paulin & de Monclar y étoient arrivés avant eux. Ces deux derniers étoient redevables de la vie au marquis de Villars, qui avoit été fait Amiral à la place de Coligny. Villars les avoit fort exhorté d'engager les habitans de Montauban à entrer dans des vûës de paix, pour se rendre dignes des bontés du Roi: & à la considération de leur bienfacteur, ils n'oubliérent rien pour y réussir, excusant du mieux qu'ils purent ce qui s'étoit passé à Paris, & loüant fort la bonté & la clémence du Roi. Mais Serignac vivement touché de l'atrocité de cette

fatale journée, & du péril où il s'étoit trouvé, n'eut pas de peine à réfuter leurs raisons ; & tout ce qu'il dit à ce sujet fut écouté avec grand plaisir. En sorte qu'après avoir tenu conseil avec les députés de Millau, de Castre, & de Nîmes, & avoir envoyé à la Rochelle pour sçavoir le sentiment de cette ville, il fut résolu qu'on prendroit les armes, & qu'on feroit tous ses efforts pour se mettre en état de défense. Aussitôt Regniers s'empare de Villemur sur le Tarn. Caussade, Bioule, Negrepelisse, saint-Antonin, Malause, Flognac & Belleperche, petites places de la province de Roüergue, furent prises dans le même tems, aussi bien que Puylaurent, saint Paul de Damiate & Viterbe dans le Lauragais; Realmont, Lombez, & Roquecourbe dans l'Albigeois ; Mazere, & Mas-d'Azil dans le païs de Foix. Le vicomte de Gourdon se saisit de Cadenas & de Souillac dans le Quercy. Ils s'emparérent outre cela de Terride, sur laquelle Serignac avoit des prétentions. Buzet qui n'est pas éloigné de Toulouse fut pris par escalade, & les habitans ayant voulu se mettre en défense furent tous tués. On fit une tentative inutile sur Rabasteins, parce que les échelles se trouvérent trop courtes.

Après ces conquêtes, on tint conseil à Realmont pour partager les Provinces. Le Quercy échut à Gourdon ; toute la Gascogne au de-là de la Garonne à Serignac ; le Lauragais au vicomte de Paulin, & le Roüergue au vicomte de Panat ; le vicomte de Caumont prit pour lui le Bigorre & le païs de Foix, & ils promirent tous de s'entre-secourir au besoin.

Tentative sur Sancerre.

Cependant on fit aussi une tentative sur Sancerre, qui est une place du Berry très-forte par sa situation. Pendant les derniéres guerres c'étoit l'asile des Protestans, & il y en avoit un grand nombre qui s'y étoient établis depuis peu. Le troisiéme de Septembre, on leur rendit une lettre du Roi, qui leur ordonnoit de recevoir le Gouverneur & la garnison que Claude de la Châtre gouverneur de Berry leur donneroit. Les habitans s'adressérent à Honorat de Bueil seigneur de Fontaine de la maison de Sancerre, qui étoit très-bien avec le Roi, & ils le priérent d'employer son crédit, pour qu'on ne leur envoyât point de garnison, & qu'on leur laissât la liberté de conscience qui leur avoit été accordée par les édits. De Bueil se chargea de les protéger, & il leur dépêcha

CHARLE IX.

1572.

* La Popeliniere l'appelle saint-Pré.

un certain Cadaillet, petit Officier de la venerie du Roi, homme rusé, qui avoit été autrefois domestique chez le pére du comte de Sancerre. Cadaillet, & saint-Pé* que les habitans avoient envoyé au seigneur de Fontaine entrent en négociation avec eux, & leur representent en particulier la grandeur du péril où ils s'exposent en recevant tous les jours quantité d'étrangers chassés de leurs villes comme séditieux; que ces gens-là, s'ils les écoutent, seront infailliblement cause de leur ruine: Qu'ils songent donc à leur salut avant toutes choses: Qu'ils disent à ces nouveaux venus de se retirer, de prendre leurs sûretés, & d'aller chercher un asyle ailleurs, sans quoi ils s'attireront sûrement l'indignation du Roi, & s'exposeront à de grands maux. Voilà ce qui se négocioit en secret: mais en public Cadaillet au nom du Seigneur de Fontaine faisoit de grandes instances pour qu'on envoyât des députés à la Cour, où la protection de ce seigneur lui feroit obtenir des conditions raisonnables. Les habitans par crainte ou par espérance en envoyérent cinq pour presenter leurs soumissions au Roi, comme on leur conseilloit; demander pardon du passé, & déclarer qu'ils étoient prêts d'obéïr aux ordres de S. M.

On leur renvoya aussitôt Cadaillet, qui leur dit que le seigneur de Fontaine arriveroit bientôt avec les ordres du Roi. Les nouveaux habitans effrayés de cette nouvelle vont trouver les ministres qui avoient le plus de crédit dans la ville, les sollicitent, se plaignent les larmes aux yeux qu'on les abandonne impitoyablement; qu'on les livre à leurs ennemis communs; qu'ils sont tous François, tous sujets du même Souverain; que leur cause est la même, & que le péril est commun. » A quoi bon, disoient-ils, cette distinction d'habitans » anciens & nouveaux? elle n'est propre qu'à les diviser, afin » qu'il soit plus aisé de les ruiner les uns après les autres, & » d'accabler tout le corps, lorsqu'on sera parvenu à en di- » viser les membres. Vous ne pouvez ignorer, ajoutoient-ils, » ce qui vient d'arriver à Gien, à Orléans, à la Charité, » ou pour mieux dire dans tout le Royaume: le malheur de » vos voisins doit vous rendre sages, & vous persuader qu'on » ne vous traitera pas mieux que les autres; ces nouveaux » venus qu'on veut vous ôter, n'ont été chassez de leur païs

que

» que pour la même Religion que vous professez : c'est pour
» cela qu'ils sont errans, & qu'on veut les égorger à vos yeux;
» le péril où ils se trouvent doit vous intéresser, & vous ne
» pouvez vous montrer indifférens sur ce qui les touche, sans
» passer dans toute la postérité pour des aveugles, des impies
» & des infâmes.

Les Ministres trouvant ces plaintes bien fondées, en parlérent dans leurs assemblées, mirent le feu sous le ventre au petit peuple, & lui firent entendre que le seul moyen de se sauver étoit de regarder la cause de tous les Protestans comme leur cause particuliére, & de ne se jamais séparer les uns des autres, pour quelque raison & sous quelque prétexte que ce fût.

Là-dessus l'on renvoya brusquement Cadaillet, qui alla rejoindre son maître à Cosne sur la Loire. Après lui avoir rendu compte du peu de succès de sa négociation, il lui dit que les principaux de la bourgeoisie étoient dans ses interêts, sur-tout Julien la Bertauche & Simon-Charle Luchet, qui étant maîtres du château, pourroient l'introduire par là dans la ville. Comme les conditions qui avoient été acceptées par les Députés, se trouvoient rejettées par la ville, il ne restoit plus que cette ressource. On choisit le neuviéme de Novembre pour cette tentative. Charle de Bueil de Racan frére du Seigneur de Fontaine, s'approcha du guichet de la citadelle avec un détachement de gens d'élite; & ayant fait planter sans bruit ses échelles, il monta sur le mur avec environ trente de ses gens, dans le tems qu'il pouvoit compter environ sur un pareil nombre de ceux qui étoient dans le château. Pendant que le reste du détachement gagnoit le haut de la muraille, ceux de la forteresse qui n'étoient pas du complot donnérent le signal à la ville; aussi-tôt on donne l'alarme par tout. La Fleur brave capitaine accourt à la terrasse de saint Denis, & ordonne à Paquelon qui s'étoit sauvé depuis peu de la Charité, de sortir avec un bon détachement d'arquebusiers, pour barrer le chemin aux troupes qui marchoient vers la porte Oison, ce qui fut exécuté : & en même-tems l'on mit un bon corps-de-garde à saint Romble. Les gens du seigneur de Fontaine qui étoient dans les fossés, n'ayant plus d'espérance de pouvoir escalader les murs, se

retirérent vers la riviére par un ſentier détourné. Les habitans de leur côté attaquent le château, prennent la réſolution d'en rompre les portes & de les brûler, & ils obligent les femmes & les enfans de ceux qui étoient dans ce fort, d'y venir eux-mêmes, & d'y mettre le feu. Si les aſſiégés ne tiroient point ſur ces perſonnes, qui devoient leur être ſi chéres, il y avoit beaucoup d'apparence que la place ſeroit bientôt forcée : s'ils les traitoient en ennemis, c'étoit un ſujet de conſolation pour les habitans d'avoir forcé ces traîtres à tuer eux-mêmes leurs femmes & leurs enfans : & on ne pouvoit guéres exercer ſur les conjurés une vengeance plus marquée. Enfin à l'aide d'une troupe de païſans, ils s'avancent juſqu'au pied de la muraille couverts de mantelets, & ils commencent la ſape. Sur le ſoir ils apprennent de ceux des aſſiégés qui n'étoient pas du complot, que les conjurés perdent courage, & que les ſecours promis par le Seigneur de Fontaine n'arrivent pas. Sur cet avis ils font une ouverture au mur, mettent le feu à un amas de paille qu'ils avoient fait apporter, & donnent l'aſſaut. Racan auſſi-tot prend la fuite avec ſes gens, & abandonne la place quinze heures après qu'il s'en fut rendu maître. Cadaillet bleſſé dangereuſement, y fut pris & porté dans la ville : la populace en fureur le tua auprès de la porte ſaint Jean, comme chef de la conjuration. Paquelon ayant pourſuivi quelque tems Racan, rentra dans la ville.

Comme il n'y avoit plus d'eſpérance d'engager les habitans de Sancerre à ſe ſoûmettre, & à recevoir garniſon, le ſeigneur de Fontaine s'en retourna à la Cour. Les Sancerrois ayant reconnu par ce qui venoit d'arriver, que leur diviſion avoit penſé être la cauſe de leur ruine, ſe réünirent tous, & ſans faire aucune diſtinction d'anciens & de nouveaux habitans, ils réſolurent de vivre à l'avenir dans une concorde & dans une amitié parfaite. Comme ils ne pouvoient plus attendre de graces du Roi, ils établirent une milice bourgeoiſe, & ſe preparérent à la guerre, en proteſtant cependant toûjours qu'ils ſeroient très-fachés d'être obligés de la faire : ils nommérent donc pour commandant général André Joanneau, qui avoit donné des preuves de ſon courage dans la guerre précédente. Martinon fut fait capitaine des anciens habitans, qui pouvoient faire cinq cens hommes, y compris

les païſans. On lui donna Claude Pillard pour lieutenant, & Loüis Martinat pour enſeigne. Les principaux Capitaines des nouveaux habitans étoient la Fleur, Chaillou, d'Orleans, Montauban, la Buiſſiere, de Cortaizon, le Buiſſon, la Minée, Paquelon, & d'Orival d'Aubigny, qui avoient trois cens hommes ſous leurs ordres. Il y avoit outre cela les païſans qui combattoient avec des épées, des bâtons ferrés, des arquebuſes & des frondes; & ils ſe ſervoient ſi adroitement de cette derniére arme, qui faiſoit un grand effet de haut en bas, qu'il n'y eut rien qui incommodât tant les troupes du Roi pendant le ſiége: C'eſt de là qu'eſt venu le proverbe des *Arquebuſes de Sancerre*, pour dire des frondes.

Après que le château eut été repris, les capitaines Ladoye, Guichard, le baron Bazarne, & quelques autres des premiers de la ville, ſe retirérent ailleurs, ſans qu'on ſçût le ſujet de leur mécontentement, ce qui fut très-préjudiciable aux aſſiégés.

Il y eut d'autres villes que Sancerre qui ouvrirent leurs portes aux Proteſtans exilés & errans, ſçavoir Montauban dans le Quercy, Millau dans la province de Roüergue, Nîmes, Saint Privat & Anduze en Languedoc; le Pouſin, Aubenas, Villeneuve & Mirabel dans le Vivarez & dans les Cevénes; mais la plûpart des habitans de ces villes ne ſe voyant pas en état de réſiſter à la puiſſance du Roi, ſe retirérent hors du Royaume, les uns à Genéve, les autres en Suiſſe. Pompone de Bellievre ambaſſadeur de France auprès des Cantons, exhorta ces derniers à retourner dans leurs maiſons, & à profiter de la grace que le Roi leur offroit; & d'un autre côté il ſollicitoit les Suiſſes à ne point donner de retraite à des gens qui ne cherchoient qu'à exciter des troubles en France; mais comme il y auroit eu de l'inhumanité à refuſer un aſyle à des malheureux qui cherchoient à mettre leur vie à couvert par la fuite, la pitié fut plus forte ſur le cœur des Suiſſes, que les demandes du Roi & que les plaintes de ſon Ambaſſadeur. A l'égard de ceux qui étoient reſtés dans leurs maiſons, non ſeulement ils perdirent toute eſpérance de ſe ſoûtenir à la vûë de leur foibleſſe; mais ébranlés par le peu de ſuccès qu'ils avoient eu juſqu'alors, ils ſe partagérent encore en différens ſentimens ſur la juſtice de leur

cauſe. Pluſieurs d'entre eux ſoûtenoient qu'il n'étoit pas permis de prendre les armes ſans l'autorité du Prince, ou du chef de la Republique; & que quand même le Roi abuſeroit de ſon pouvoir, il étoit défendu à ſes ſujets d'oppoſer la force à ſes injuſtices. Que Dieu l'avoit aſſez fait voir par le malheureux ſuccès qu'avoient eu juſqu'alors toutes les entrepriſes des Proteſtans de France, quoiqu'ils priſſent pour prétexte l'enfance du Roi, qui n'étoit pas en état de gouverner le Royaume; & la mauvaiſe adminiſtration de ceux qui formoient ſon conſeil, & qu'ils euſſent d'ailleurs à leur tête des Princes, & des perſonnes d'une très-grande conſidération. Qu'aujourd'hui le Roi étoit en âge de conduire ſon Etat; qu'il n'y avoit aucun Prince à qui ils puſſent dire que le gouvernement appartenoit; que d'ailleurs leur Prince legitime proteſtoit hautement qu'il ne vouloit faire aucun préjudice à la cauſe des Proteſtans; que ſi Coligny & ſes amis avoient été accablés, c'étoit parce qu'ils avoient formé une conjuration, & qu'ils prenoient des meſures pour renouveller la guerre: Que le Roi ne s'étoit déterminé à un parti ſi violent que par néceſſité, & dans la ſeule vûë de rétablir la paix dans le Royaume. Que quand même il auroit dans cette occaſion paſſé les bornes de la juſtice, il n'appartenoit pas à un ſujet de s'élever contre lui, de lui demander compte de ſes actions, ni de s'arroger le droit de le punir: Que c'eſt Dieu qui l'a donné pour chef à ſon peuple; qu'ainſi c'eſt à Dieu ſeul qu'il eſt comptable de ſon adminiſtration. Il y en avoit même entre eux qui blamoient hautement la mémoire du prince de Condé & de Coligny, & qui les accuſoient de s'être portés à des excès que le Roi ne devoit pas ſouffrir. Que des priéres & des remontrances ils étoient paſſés tout d'un coup à la violence & aux factions, & que ce n'étoit pas ſans une diſpoſition particuliére de la Providence, que le Roi qui ne cherchoit que la paix, & le maintien des Edits qu'il avoit jugé néceſſaire à la tranquillité du Royaume, s'étoit porté à un parti extrême. Ceux qui parloient ainſi ne diſſimuloient pas les vices que l'oiſiveté & les richeſſes avoient depuis longtems introduits parmi les Proteſtans, & qui avoient attiré ſur eux la colére de Dieu, & la vengeance de leur ſouverain. Que le meilleur parti qu'ils euſſent à prendre étoit de ſe

soûmettre & d'appaiser par leurs priéres & par leur patience, ce Prince qu'ils avoient irrité par leurs armes. D'ailleurs à considérer les choses humainement, quel moyen leur restoit-il d'entreprendre la guerre? & quel succès pouvoient-ils en espérer après la mort de tant de braves gens, de tant de grands capitaines, après la défaite de tant de troupes, après la ruine enfin de tant de familles exterminées ou dépoüillées de tout? Qu'il y auroit de la folie à vouloir résister à toutes les troupes du Royaume, sans places fortes, sans garnisons, sans argent; & qu'il ne falloit plus compter sur les secours étrangers. Quelle apparence en effet que la reine d'Angleterre & les princes d'Allemagne, qui les avoient assistés dans les guerres précédentes, voulussent encore les aider dans l'état déplorable où étoient leurs affaires, & s'engager à des grandes dépenses, qui ne serviroient qu'à épuiser leurs finances, & à leur attirer la haine du Roi? Qu'ils n'avoient donc plus d'autre ressource humaine que de recevoir la loi de leur prince, & d'en obtenir les conditions les plus favorables qu'ils pourroient.

Mais malgré ces considérations, & toutes les difficultés qui renaissoient de tems en tems, l'horreur du carnage de la saint Barthelemi, & la crainte d'un pareil traitement s'ils recevoient garnison dans leur ville, empêcha le plus grand nombre de penser à aucun accommodement, & le désespoir donna du courage & de la force aux plus timides.

Tentative inutile sur Nîmes.

Dans le tems qu'on tâchoit d'engager la Rochelle & Sancerre à recevoir garnison, Guillaume de Joyeuse lieutenant de Damville en Languedoc, & qui commandoit en son absence, faisoit la même proposition à plusieurs villes de cette Province, & sur-tout à celle de Nîmes, qui chanceloit d'abord, n'osant pas refuser absolument, cherchoit des prétextes pour tirer la chose en longueur: mais comme Joyeuse pressant tellement qu'il n'y avoit plus moyen de reculer, la plûpart des habitans, sur-tout les riches, étoient d'avis de s'accommoder au tems, & disoient qu'il ne falloit pas s'exposer témérairement à des malheurs, dont on pourroit se repentir trop tard. Tout panchoit à prendre ce parti; mais Chaussonne un des conseillers du Présidial s'y opposa: & comme il passoit pour un homme ferme & intégre, il eut assez

d'autorité dans le conseil pour empêcher la décision. » Ne » précipitons rien, leur dit-il, il sera toûjours tems de nous » déterminer : C'est ici la cause de Dieu ; soïons assurez qu'il » la soûtiendra : Il ne sçauroit nous arriver rien de pire que » la mort ; & elle est beaucoup plus supportable à des gens qui » ont l'épée à la main, qu'à des malheureux sans armes, qui » se voïent entre les mains des brigands, dont ils n'ont point » d'autre traitement à attendre que celui qu'on vient de faire » aux villes de Paris, d'Orleans, de Castres & de Toulouse, » où ils ont égorgé un nombre infini de personnes avec une » barbarie qui n'a point d'exemple. Il vaut bien mieux être » tué par un ennemi dans un combat, ou sur une bréche, » que d'être assassiné par un voleur, ou de mourir par la » main d'un bourreau. Les armes que l'on prend pour repous- » ser une injustice, sans avoir dessein d'en faire à personne, » ne sont défenduës ni par les loix divines, ni par les loix hu- » maines : ce n'est pas contre le Roi que nous ferons la guerre, » mais contre des impies & scélérats, qui abusent de son au- » torité, pour faire périr tous ceux qui leur déplaisent. Si » dans une cause aussi juste que la vôtre, vous travaillez sé- » rieusement à purifier vos cœurs en confessant sincérement » vos péchés devant Dieu ; s'il est le but de tous vos vœux & » de toutes vos espérances, vous ne devez pas douter qu'il » n'ait pitié de vous, & qu'il ne vous ouvre un chemin de » salut du côté où vous l'espérez le moins. En attendant, » marchez dans la patience, priez, & faites réflexion que » les résolutions précipitées sont toûjours dangereuses, & » qu'au contraire la lenteur jointe à la prudence fournit » presque toûjours des occasions de mettre ses affaires en bon » état : c'est donc à ce dernier parti que vous devez vous » en tenir.

Ces rémontrances de Clausonne furent encore appuyées par les habitans de Montauban, qui soûtenus de leur côté par l'exemple des Rochelois, encouragérent la ville de Nîmes à persister dans la résolution de ne point recevoir de troupes, & de ne point interrompre leurs assemblées. Ainsi ils firent une longue réponse à Joyeuse, où après avoir protesté qu'ils seroient toûjours fideles & soumis au Roi, ils disent que dans la conjoncture où ils se trouvent, ils ne peuvent

pas exécuter ſes ordres ; qu'ils ne conſentiront jamais à recevoir garniſon, à moins qu'on ne leur donne une caution valable, qui mette à couvert leurs biens & leurs vies, & outre cela la liberté de conſcience & l'exercice de leur Religion, qui leur eſt infiniment plus chére que les biens & que la vie même. Ils exagérent enſuite & dépeignent avec des termes pleins d'horreur le carnage fait à Paris, & dans toutes les villes qui avoient ſuivi l'exemple de la capitale. Ils avoüent que ces cruautés les épouvantent, & qu'ils craignent qu'en ſe ſoumettant au joug qu'on veut leur impoſer, ils ne ſoient dépoüillés & égorgés, comme l'ont été leurs amis & leurs fréres, qui penſoient comme eux ſur la Religion. Qu'ils n'en ſeront pas moins fidéles au Roi pour cela, & que quand le tems aura peu à peu diſſipé la juſte crainte dont ils étoient alors ſaiſis, S. M. les trouvera toûjours très-diſpoſés à lui obeïr, non-ſeulement ſur ce point, mais en tout ce qu'il lui plaira d'exiger d'eux.

Sur cette réponſe Joyeuſe faiſant ſemblant de s'intéreſſer vivement à leur ſalut, les preſſa d'interrompre au moins leurs prêches, afin de marquer au Roi par quelque endroit l'envie qu'ils avoient de lui obeïr : Que la defenſe de tenir des aſſemblées ne tendoit ni à lier leurs conſciences, ni à empêcher l'exercice de leur Religion, dont S. M. vouloit leur laiſſer la liberté entiére ; mais ſeulement à ôter pour le preſent toutes les occaſions d'exciter des troubles, & à faire ceſſer tout ce qui étoit capable de donner de l'ombrage. Que le Roi étoit perſuadé qu'il s'y parloit fort peu d'exercices de pieté, de reforme & de rétabliſſement de la diſcipline, & que leurs Préſidens n'avoient guéres d'autre but, que d'exciter des ſéditions, de ſoulever les villes, & de prendre des meſures pour renouveller la guerre. La deſſus la ville voulant montrer les égards qu'elle avoit pour les ordres du Lieutenant général de la province, ou pour mieux dire du Roi, décida après une mûre délibération, que leurs aſſemblées ne ſe tiendroient plus le jour, ni publiquement, mais ſeulement en cachette & pendant la nuit ; ce qui fit murmurer bien des gens. Viviers & quelques autres villes des Cevennes, qui étoient entre les mains des Proteſtans, ſuivirent l'exemple de Nîmes dans l'eſpérance que le Roi les traiteroit plus favorablement.

CHARLE IX.
1572.

Les habitans de Nîmes prévoyant que si la guerre venoit à s'allumer, le premier effort tomberoit sur eux, se préparérent à le soûtenir. Dans cette vûë ils ruinérent un de leurs fauxbourgs, qui étoit très-peuplé, parce qu'en cas de siége il auroit fort incommodé la ville. Le Roi envoya à Viviers un Gentilhomme du païs nommé Logeres connu pour homme de probité. A son arrivée les Protestans s'emparérent du Pousin, place forte sur le Rhône, & très-avantageusement située pour la guerre. Il y a dans le voisinage une petite ville appellée Villeneuve, dont le Bailliage ressortit à Nîmes. Les habitans tant Catholiques que Protestans s'étoient ligués ensemble pour leur sûreté commune, & avoient nommé deux commandans militaires, Mirabel pour les Catholiques, & Baron pour les Protestans. Leur union ne dura pas long-tems, & ceux qui favorisoient le parti du Roi ayant tout à craindre des autres, qui étoient irrités de longue main, & d'ailleurs très-ombrageux, crurent qu'ils ne pouvoient rien faire de mieux que de se mettre entre les mains de Logeres, qu'on sçavoit être ennemi de la violence & des meurtres. Logeres informé par Mirabel de ce qui se passoit, fit avancer ses troupes, & s'étant approché lui-même jusqu'à la porte de la ville, de concert avec Mirabel, il le somma au nom du Roi de lui ouvrir les portes. Baron qui se promenoit près de là sans armes, effrayé de ce discours, & ayant vû Logeres s'avancer avec un air pacifique, & saluer honnêtement tous ceux qu'il rencontroit, il se douta du complot, & s'échappa sans bruit. Logeres maître dans la place se conduisit avec beaucoup de modération, car il n'y eut pas une goute de sang répandu : mais sa réputation ne fut pas tout-à-fait si pure du côté de l'avarice ; car ayant sommé les villes d'Aubenas & de Privas, de recevoir garnison, sur le refus qu'elles en firent, il composa avec les habitans moyennant une somme d'argent qui lui fut promise, & retint un des plus riches bourgeois nommé Valeton, jusqu'à ce que la somme eût été payée.

Baron se retira à Mirabel, qui étoit un des lieux désignés par l'Edit pour y faire le prêche, & il s'en empara par le moyen d'un Gentilhomme nommé Pradel, qui avoit du bien en cet endroit. Cette place lui servit dans la suite à se rendre maître de Villeneuve, d'où il avoit été obligé de se sauver.

Le

Le Dauphiné étoit cependant fort tranquille par la ſage conduite de Bertrand de Simiane de Gordes Lieutenant général de la Province, & commandant en l'abſence de Monpenſier, qui en étoit Gouverneur. Ce qui lui fut d'autant plus aiſé, que les Proteſtans n'y avoient ni villes, ni places de guerre, ni forteresſes; & que Monbrun, qui n'avoit point été au mariage du roi de Navarre, demeuroit caché chez ſes amis, en attendant qu'il ſe preſentât quelque occaſion de ſe montrer.

Pendant ce tems-là Damville vint dans ſon gouvernement de Languedoc, pour réduire les villes qui refuſoient de ſe ſoumettre aux volontés du Roi. Avant ſon arrivée, Joyeuſe ſon Lieutenant avoit aſſemblé une armée par ordre du Roi. Damville ſe mit à la tête; mais il ne ſçavoit par où il devoit commencer. Les habitans de Nîmes croyant que la tempête tomberoit d'abord ſur eux, travailloient ſans relâche à mettre leur ville en état de défenſe.

Quelque tems auparavant, Antoine Dupleix ſeigneur de Gremian, homme de guerre & bon Officier, ayant appris ce qui s'étoit paſſé à Paris, avoit raſſemblé quelques troupes pour ſa ſûreté; & voyant que perſonne ne penſoit à l'inquiéter, il forma le deſſein d'attaquer les autres. Dans cette vûë il marcha à Sommieres, où Joyeuſe qui ne s'attendoit point à cet ennemi, n'avoit laiſſé qu'un petit nombre de cavaliers, & ſes équipages. Dupleix ſe rendit maître de cette place, qui ſervit d'aſyle aux Proteſtans pendant les ſuites du tumulte de Paris. Il y en vint un grand nombre, qui ſe tinrent quelque tems en repos, parce que le Commandant du château leur avoit donné parole que de ſon côté il ne leur feroit aucun mal; mais ſoit qu'ils euſſent quelque ſoupçon que ce Commandant ſe diſpoſât à violer la foi qu'il leur avoit donnée; ſoit que leurs heureux ſuccès leur euſſent enflé le courage, ils formérent le deſſein de s'emparer de la place avec le ſecours de Dupleix, qui étoit à Leques dans le voiſinage. On s'aboucha pour cette entrepriſe avec un maréchal nommé Ribot, & un ſerrurier appellé Guillaume Aimar, qui travailloient pour le Commandant, & qui entroient à tout moment dans le château, ſans que le corps-de-garde les en empêchât. Ces deux ouvriers y vont vers le tems du dîner,

CHARLE IX. 1572.

se saisissent de quelques soldats & les tuent. Le beau-frére du Commandant étant accouru au bruit, est aussi-tôt égorgé: & le Commandant lui-même auroit perdu la vie, s'il ne se fût jetté promptement dans une tour, d'où il donna le signal & cria aux armes. Mais Gremian qui étoit embusqué près de là avec cinq cens hommes d'élite, s'étant présenté à la porte du château, Ribot & Aimar vinrent à bout de l'enfoncer à force de leviers: ce qui donna moyen à Gremian d'entrer avec son détachement. Monperroux enseigne de Joyeuse, qui étoit de la garnison, étant accouru au secours du Commandant, Ribot roula sur lui de grosses pierres, & l'obligea de se retirer avec un petit nombre de gens, vers une tour qui couvroit le pont. Tout le reste de la garnison se dispersa, les uns d'un côté, les autres de l'autre. Enfin les tours capitulérent & se rendirent, à condition que Monperroux & le Commandant auroient la liberté de se retirer où ils voudroient. Ceci arriva le dix de Novembre.

Le même mois on enleva aux Catholiques par une ruse de guerre très-bien concertée, le château de Chelar, un des plus forts du Vivarez, au pied duquel est une ville basse. Le capitaine la Mothe y commandoit avec une bonne garnison. Dans les derniéres guerres les habitans, qui étoient presque tous Protestans, se voyant assiégés par la Torrette, taillérent dans le roc un soûterrain pour se sauver dans une nécessité extrême. Cette issuë étoit connuë de très-peu de monde. Pendant l'absence de la Mothe, qui étoit allé trouver de Gordes à Valence, la bourgeoisie saisit l'occasion de se délivrer des insultes continuelles qu'elle recevoit de la garnison: ainsi après avoir tenu conseil, elle ôta une pierre énorme qui bouchoit l'entrée de ce soûterrain, entra la nuit dans la citadelle, se jetta sur la garnison endormie, & fit main-basse sur ceux qui voulurent se mettre en défense, le reste demeura prisonnier. La Mothe en reçut la nouvelle dans le tems qu'il parloit à de Gordes du château de Chelar comme d'une place imprenable. Comme on n'étoit pas encore bien instruit de la maniére dont les habitans s'en étoient rendus maîtres, il se mit à jurer, & peu s'en fallut qu'il ne donnât un démenti au courrier: mais enfin il devina sans y penser comment la chose étoit arrivée; car il s'écria: » Il faut ou qu'ils y

» ſoient venus par ſous terre, ou qu'ils y ſoient entrés en
» volant.

Damville s'étant mis en marche avec ſon armée, fit une tentative inutile ſur Uſez : il prit enſuite Saint Geny, & força Cauviſſon. Dans le tems qu'on crut qu'il alloit de là à Nîmes, il retourna vers Sommieres, dont le ſiége dura quatre mois. Mais cet événement regarde l'année ſuivante, qui fut célébre par quatre ſiéges fameux, celui de Sommieres, de Sancerre, de la Rochelle & de Harlem en Hollande ; & de plus par l'élection du duc d'Anjou pour roi de Pologne.

Commencement de la quatriéme guerre civile.

Tel fut le commencement de la quatriéme guerre civile de France, qui eut un ſuccès très-différent de ce que l'on penſoit : car après le meurtre de tant de Généraux, la diſperſion de tout ce qui reſtoit de Nobleſſe parmi les Proteſtans, l'effroi des peuples dans toutes les villes, il n'y avoit perſonne qui ne regardât ce parti comme abſolument ruiné : cependant contre l'attente de tout le monde, & contre l'opinion de ceux même qui avoient pris les armes plûtôt malgré eux que de deſſein prémédité, cette guerre, dont les commencemens parurent ſi foibles, rétablit en moins d'un an les affaires des Proteſtans, ſans le ſecours d'aucun Prince étranger, & malgré la diſette d'argent où les avoit réduit le pillage de tous leurs biens. Mais comme le maſſacre de Paris influa beaucoup ſur les affaires de la Flandre, & que par là elles ont eu une très-grande connexité avec les nôtres, l'ordre demande que j'en parle au commencement du Livre ſuivant.

Fin du cinquante-troiſiéme Livre.

HISTOIRE DE JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE CINQUANTE-QUATRIÉME.

CHARLE IX.

1572.

Affaires des Païs-bas.

PEndant que le duc d'Albe est tout occupé de la levée du dixiéme & du vingtiéme, & qu'il l'exige avec autant de dureté que s'il n'y eût point eu d'émotion populaire à craindre, tous les artisans de Bruxelles fermérent leurs boutiques de concert; les boulangers refusérent de cuire, les brasseurs, les droguistes, & généralement tous ceux qui fournissoient des choses nécessaires à la vie, ne voulurent plus rien vendre, afin, disoient-ils, de n'avoir ni dixiéme, ni vingtiéme à payer. Le Duc prenant cette résolution pour une insulte, mit des corps-de-garde dans tous les quartiers de la ville, & résolut de faire pendre à leurs portes tous ceux qui refuseroient d'ouvrir leurs boutiques & de vendre. Déja le jour d'exécuter cette Sentence terrible étoit arrivé; les bourreaux & les autres ministres de sa cruauté n'attendoient que ses ordres; les échelles & les cordes étoient prêtes, lorsqu'il apprit que les confédérés s'étoient rendus maîtres de la Brille en Hollande. Le Duc dissimula le mieux qu'il put le trouble que cette

nouvelle lui causât ; cependant il n'osa punir les coupables. Mais de peur que l'on ne crût qu'il se repentoit d'avoir pris un parti extrême, il publia que l'exécution n'étoit que différée à un tems plus commode.

Prise de la Brille pour les Etats.

Voici comment la place tomba entre les mains des Etats. Un grand nombre de Gentilshommes & d'habitans bannis du païs, & retirés en Angleterre vinrent à bout de former une flote d'environ quarante navires en mauvais état, qu'on appelloit par dérision *les Oyes de la mer*, avec lesquels ils faisoient des courses, & infestoient toutes les côtes. Le duc d'Albe envoya plusieurs couriers en Angleterre pour s'en plaindre, & représenter à la Reine qu'elle ne pouvoit pas donner de retraite à des Corsaires dans les ports de son Royaume, sans violer le traité conclu avec l'Espagne. Quoique Elisabeth ne fût pas fort amie du duc d'Albe, elle ne jugea pas à propos de lui refuser la satisfaction qu'il demandoit : mais elle commença par avertir les Hollandois de ce qu'elle alloit faire. Après quoi elle donna un édit terrible, par lequel elle ordonna aux réfugiés de sortir incessamment de tous ses ports, & particuliérement de celui de Douvre, défendant à tous ses sujets de leur fournir aucunes munitions. Cet édit ne fit pas plaisir aux Hollandois : mais comme ils étoient forcés d'obeïr, ils prirent le parti que la nécessité leur inspira ; & le péril n'ayant fait qu'augmenter leur hardiesse, ils vont à Enchuse, où ils prennent deux navires, l'un d'Anvers richement chargé, & un autre de Biscaye. Comme le vent n'étoit pas favorable, ils furent poussés à l'isle de la Brille, où la Meuse & le Rhin joints ensemble se jettent dans la mer : & ce fut-là que l'occasion leur fit hazarder une entreprise, à laquelle ils n'auroient jamais osé penser. Ils attaquent la ville qui porte le nom de l'isle, & renversent la porte avec des petards ; montent sur la muraille, attaquent la place à l'improviste, & s'en rendent maîtres le premier d'Avril, jour des rameaux. Aussitôt ils pillent toutes les églises & tous les couvens des environs, brisent les images, & se mettent à fortifier cette ville avec une extrême diligence. Le duc d'Albe instruit de ce qui venoit d'arriver, envoye ordre au comte de Bossu de prendre dix compagnies d'infanterie Espagnole qui étoient près d'Utrecht sous les ordres de Ferdinand de Tolede, & de s'en

CHARLE IX. 1572.

aller à la Brille. Comme il abordoit à la côte, les Hollandois allérent au devant de lui. Les Eſpagnols n'oſant s'avancer plus près, & ſe voyant abandonnés de la marée, qui ſe retiroit, font tous leurs efforts pour tirer leurs navires ſur la côte voiſine. Mais comme les ennemis les preſſoient vivement, il y en eut un grand nombre de tués ; & les autres ne pouvant ſe tirer de la bouë reſtérent priſonniers, & leurs vaiſſeaux furent brûlés : le peu qui s'en échappa ſe ſauva du côté de Dort ; mais on ne voulut pas leur ouvrir les portes. Tout cela, ſi l'on croit Mendoze, arriva par la trahiſon du gouverneur de Vlaerdingen ſur la Meuſe, qui avertit le comte de Lumey que les bâtimens Eſpagnols étoient reſtés à ſa garde, & qu'il lui conſeilloit d'y venir mettre le feu. De Dort les Eſpagnols allérent à Roterdam, où ils furent reçûs le 9 d'Avril les uns après les autres par pelotons. Rodrigue Zapata & François de Valdez étoient de ce nombre: dès qu'ils furent entrés, & qu'ils ſe virent en aſſez grand nombre pour ſe rendre maîtres de la place, Boſſu pour leur donner l'exemple tua de ſa main un des ſoldats de la garde. Auſſitôt les Eſpagnols arrachent les portes, font entrer leurs compagnons, ſe ſaiſiſſent des places, tuent tout ce qu'ils rencontrent, & mettent la ville au pillage. Il y eut environ deux cens habitans de maſſacrés en cette occaſion. De-là ils allérent à Delfvhaven, où il y a un bon port : ils s'emparérent de cette place, & y mirent une nombreuſe garniſon commandée par Gaſpard Drea.

Les principaux chefs des confédérés étoient le comte de Lumey, dont je viens de parler, Guillaume de Bois de Trelon, le baron de Sweten, Lancelot de Breterode, Barthelemi Entens, Jean Viger de Stizmo, tous Gentilshommes de Friſe, & quelques autres, qui ayant trouvé les Hollandois & les Zélandois déja fort irrités, par ce qui venoit d'arriver à Roterdam, les ſollicitérent vivement de ſe joindre à eux, & en attirérent en effet un grand nombre dans leur parti.

Révolte de Fleſſingue.

Le duc d'Albe jugeant qu'il étoit d'une grande importance de bien fortifier Fleſſingue dans l'iſle de Walkeren, la plus conſidérable de toutes les iſles de Zélande, & ſituée très-avantageuſement, tira du Brabant huit compagnies d'infanterie Eſpagnole, & les y envoya ſous la conduite d'Oſorio de

Angulo. Ces troupes arrivérent le jour de Pâques, qui tomboit cette année-là au huitiéme d'Avril; & on avoit fait prendre les devants aux maréchaux des Logis. A peine furent-ils arrivés dans la ville, que l'un d'eux prit querelle avec les habitans, jusqu'à donner un soufflet à un bourgeois, qui lui répondoit, disoit-il, avec trop de fierté. Aussitôt la bourgeoisie irritée prend les armes, insulte les maréchaux des Logis, les chasse de la ville, & tue dans ce tumulte Pacheco, à qui le duc d'Albe avoit donné le commandement de la citadelle, qui n'étoit pas encore achevée. Sa tête fut plantée au bout d'une perche & exposée sur les murs, à l'instigation des factieux, qui voulurent par-là engager les habitans de maniére, qu'il ne leur restât plus aucune espérance de réconciliation avec le duc d'Albe. Aussi ils envoyérent sur le champ des députés au prince d'Orange pour lui demander du secours, & ils sollicitérent même en secret la reine d'Angleterre de leur envoyer des troupes. De Angulo n'ayant pu rien faire à Flessingue. Vackem Gouverneur des isles lui conseilla de s'en retourner à Bergue, d'où il étoit venu, & il suivit son conseil.

Dès que le prince d'Orange eut été informé de ce qui venoit d'arriver à Flessingue, il y envoya un secours de cinq cens François sous la conduite de Jerôme de Tseraers. Les Zélandois tâchérent envain d'engager la ville de Middelbourg à suivre l'exemple de Flessingue: Lanoi sieur de Beauvois la retint dans l'obéïssance du roi d'Espagne; mais il ne put empêcher la ville de Canfere, qui étoit l'arsenal de la Zélande, de s'unir aux Flessingois. Depuis ce tems-là ces derniers prirent l'artillerie de tous les vaisseaux qui abordoient chez eux, équipérent une flote, & ravagérent tout le païs qui appartenoit aux Espagnols: il leur vint encore cinq cens François envoyés par le comte de Nassau, & conduits par Jean de Chaumont seigneur de Guitry.

Le duc d'Albe ayant ordonné qu'on lui envoyât du canon de Dunkerque pour aller attaquer Flessingue avant qu'on eût le tems de la fortifier, cette artillerie tomba entre les mains des Anglois, ou par la lâcheté des troupes qui la conduisoient, ou par leur trahison, comme le disent les Espagnols.

Quelque tems après on chargea Lanoi de faire entrer deux

CHARLE IX.

1572.

Siége de Middelbourg par les Etats.

cens hommes à Tergoes, ville capitale de l'isle de Sud Beveland, qui est à l'embouchure de l'Escaut, & de se jetter dans Middelbourg avec un pareil nombre de troupes. Les confédérés se voyant maîtres de toute l'isle de Walkeren, à la réserve de Middelbourg, & de la forteresse d'Armuide; animés d'ailleurs par tant de conquêtes qui avoient surpassé leurs espérances, ils marchérent contre Middelbourg même dans le dessein d'en faire le siége. Pour l'empêher, le duc d'Albe fait venir de Bergue Jean de Salazar avec deux compagnies du régiment de Sicile, & il envoye ordre à Gonçales de Bracamonte de se rendre à Bolduc avec huit compagnies du régiment de Flandre, qui étoient à Ipre; & à Rodrigue de Tolede Colonel du régiment de Naples, de remettre Bolduc entre les mains de Bracamonte, & de conduire ces huit compagnies à Bergue, où deux autres compagnies du même régiment, & quelques compagnies Flamandes des places voisines devoient l'aller joindre. Christophle de Mondragon gouverneur de Danvilliers reçut ordre en même tems de lever un régiment de dix compagnies, & de le mener à Anvers. Lorsque toutes ces troupes furent assemblées, Sancho Davila gouverneur de la citadelle d'Anvers, fut chargé du commandement général de l'armée de mer, parce que le duc d'Albe étoit retenu à Bruxelles par des affaires qui demandoient sa presence.

Davila mit à la voile à la mi-Avril, & vint aborder le soir aux digues: (c'est ainsi qu'on appelle certains ouvrages faits de sable, & d'une herbe que l'on trouve sur les bords de la mer, & élevés à la hauteur nécessaire pour mettre à couvert des inondations le terrain de ces Provinces qui est fort bas; & c'est de là que leur vient le nom de Païs-bas, sous lequel nous les connoissons.) Comme la marée n'étoit pas assez haute pour porter les vaisseaux près de la terre, les soldats se jettérent à l'eau jusqu'à la ceinture, & marchérent ainsi du côté de Middelbourg pour y entrer par derriére, parce que les confédérés qui ne prévoyoient pas qu'on y pût envoyer de secours, ne l'avoient pas investie de ce côté-là. De Liques commandoit l'avant-garde composée de deux cens arquebusiers Flamans: Davila le suivoit avec le reste des troupes, & ils entrérent dans la ville sans combat. Davila y ayant laissé de

de Liques avec deux cens arquebusiers, sortit avec le reste de son détachement à dessein de poursuivre les ennemis. Hernando Añasco de Medinilla avec cent cinquante Espagnols, & Torre avec deux cens Flamans prirent les devants: Davila marchoit ensuite, suivi de Beauvoes avec environ six cens hommes. Etant tombés sur les troupes qui gardoient la tranchée, ils les renversérent, & prirent six piéces de canon avec lesquelles on battoit la place. Les ennemis se jettérent dans un fort voisin, qu'ils abandonnérent dès que Davila parut: & la garnison, qui étoit de deux cens hommes, s'enfuit avec eux. On y prit encore quatre piéces de canon. Les confédérés s'enfuirent jusqu'à Armuide toûjours poursuivis par Davila, qui sur le champ investit la place, & profitant de leur terreur, la presse & la prend, tue environ quatre cens hommes, & dissipa le reste. Ceux qui purent échaper se retirérent à la Veere. Dans le tems que Davila s'en retournoit après avoir mis garnison dans Armuide, Felix de Gusman fils du comte d'Olivarez, & gouverneur de Deventer rencontra un vaisseau ennemi, & après un combat opiniâtre sauta dedans avec un lieutenant de chevaux Légers: mais le feu ayant pris au vaisseau, ils furent brûlés l'un & l'autre.

Davila ayant été rappellé à Anvers par le duc d'Albe, soutint avec dix vaisseaux le choc de trente des ennemis; & il sçut si bien tirer avantage du peu de largeur qu'avoit le canal, qu'il se tira de leurs mains avec honneur.

Peu de tems après, les Espagnols de la garnison de Middelbourg s'embarquérent audessous du château de Sudbourg près de Flessingue. La garnison de Sudbourg s'étant mise en campagne, ils sortirent de leur embuscade, & la poursuivirent de si près, que peu s'en fallut qu'ils n'entrassent dans le Château avec les fuyards; mais dès qu'ils eurent fait venir du canon, la place se rendit. Comme ce poste n'étoit pas de défense, les Espagnols ne jugeant pas à propos de s'exposer à y être assiégés, l'abandonnérent, & s'en étant retournés à Middelbourg, ils se mirent à fortifier le château de Rammekens, qui n'en est pas éloigné.

Enchuse s'unit aux confédérés.

Le vingt-troisiéme de Mai on reçut la nouvelle que la ville d'Enchuse, qui est un des trois plus beaux ports de Hollande, s'étoit unie aux confédérés. Le duc d'Albe en fut au

deſeſpoir, d'autant plus qu'il apprit dans le même tems qu'une flote qui étoit toute équipée dans ce port, étoit auſſi tombée entre les mains des ennemis : & le même jour, environ deux heures après il apprit que Valencienne s'étoit révoltée, à la ſollicitation d'un Gentilhomme de la meilleure Nobleſſe du Païs, nommé Famars ; & que la Noüe à la tête de quatre cens François avoit déja ouvert la tranchée devant la citadelle. Le duc d'Albe y envoya en diligence trois eſcadrons de cavalerie, & un eſcadron d'arquebuſiers à cheval. Garcias de Valdez, qui commandoit ces troupes, détacha incontinent Alonzo de Lombrales Lieutenant d'Antoine de Tolede, & le ſuivit de près. Son arrivée ayant raſſuré la garniſon, le Gouverneur fit ſur le champ une ſortie, s'avança juſqu'à la tranchée ; & ayant pris un drapeau aux aſſiégeans, il rentra victorieux dans la place. Le duc d'Albe fit avancer ſa cavalerie légére juſqu'à Condé pour être à portée de ſecourir les aſſiégés.

Mons ſurpris par Loüis de Naſſau.

La priſe de Mons capitale du Hainaut, dont Loüis de Naſſau s'empara dans le même tems, mit le comble à tant de mauvaiſes nouvelles que le duc d'Albe recevoit coup ſur coup. Voici de quelle maniére Mendoze raconte le fait. Antoine Olivier Héraut d'armes de la province de Hainaut & Peintre, ayant demandé congé au duc d'Albe de venir en France, ſous prétexte de reconnoître en quel état étoient nos affaires, s'aboucha avec Louis de Naſſau & Coligny, & leur fit entendre que s'ils vouloient s'approcher de Mons en petit nombre, il leur ſeroit aiſé d'y entrer, & qu'ils y trouveroient plus de ſept cens hommes de la bourgeoiſie prêts à ſe ranger ſous leurs drapeaux. Le jour pris au vingt-quatre de Mai, Olivier qui avoit déja fait partir pour Mons onze hommes de main, mais ſans armes, y arriva le vingt-troiſiéme du mois avec trois charettes chargées de tonneaux de vin, remplis d'armes. Il dit à ſon hôte qu'il partiroit le lendemain de grand matin, & qu'ainſi il le prioit de faire en ſorte, que la porte de Barlemont fût ouverte avant le jour. Loüis de Naſſau avec une petite eſcorte, dont étoit Guitry un des plus ſages & des plus braves hommes de ſon tems, ne faiſoient que d'arriver, & leurs chevaux étoient ſi fatigués, qu'il en avoit crevé beaucoup en chemin. Naſſau entre dans

la ville, & crie, *France*, *liberté*, *ville prise*, sans qu'il s'apperçoive d'aucun mouvement. Il publie que les Espagnols ont été battus; & que le duc d'Albe est prisonnier du prince d'Orange son frére : mais personne ne prend les armes; & aucun bourgeois ne vient se joindre à lui. Pour lors, il craint qu'on ne lui ait tendu un piége, & commençant à desespérer du succès de son entreprise, il prend le parti de se retirer de la ville, puisqu'il ne la peut prendre. A peine est-il sorti qu'il apperçoit Genlis & la Nouë qui arrivoient avec leurs troupes, & qui avoient abandonné Valencienne pour se trouver à l'entreprise formée sur Mons. Il se repent alors d'avoir lâché pied trop vîte, & il envoye Guitry pour s'en saisir, en cas qu'il soit encore tems. Guitry trouvant déja les chaînes mises, & voyant qu'on commençoit à hausser le pont levis, pique un cheval Espagnol fort léger sur lequel il étoit monté, & saute sur le pont. Le poids du cheval l'ayant fait baisser, les autres le suivent avec leurs écharpes blanches, ornement qui parut nouveau au peuple de cette ville. Voilà comment on prit Mons sans presque verser une goutte de sang : la citadelle qui n'étoit pas bien forte, se rendit aussitôt.

Révolte de plusieurs villes contre les Espagnols.

L'exemple d'Enchuse, l'espérance de la liberté, & les menaces des révoltés entraînérent quantité d'autres villes, comme Goude, Dort, Gorchum, Leyde, Loweestein & Schonhowen : & peu de tems après, Alcmar, Horn, Edam, & Medemblick prêtérent serment au prince d'Orange. En Frise, quelques Gentilshommes de bonnes maisons, que le duc d'Albe avoit proscrits, entre autres le Baron de Nederwormter, & le comte de Schowemberg revinrent dans leur patrie, & furent reçûs dans les villes de Sneeck, de Bolswar, & de Franeker. D'un autre côté Gaspard Robles de Billy seigneur Portugais, que le duc d'Albe avoit envoyé en ce païs-là, fut reçû dans Leawerden, dans Harlinghen, & dans Staveren. Docum, qui avoit été pris quelque tems auparavant, fut repris par les Wallons, & les confédérés ayant commencé à assiéger la citadelle de Staveren, les Espagnols les attaquérent, les mirent en fuite, pillérent la ville, sous le prétexte spécieux de la punir de sa révolte. Du côté de la Gueldre, le comte de Bergh ayant formé un corps de troupes ramassées à la hâte, s'empara de toutes les places

CHARLE IX. 1572.

du comté de Zutphen, de Dotecum, de Duisbourg, de Hardevick, de Hatem, & de Campen, & il prit Sevolle, Hasselt, Steenviczk, Ghoer, & Oldenzeel dans la province d'Overissel. Il n'y eut qu'Amsterdam, & quelques autres petites places, qui ne se rendirent pas ; ce qui réduisit les Espagnols à une grande disette, parce qu'on ferma tous les chemins qui conduisoient en Hollande, tant par les chaussées, que par les montagnes. Pour les secourir, Ferdinand de Tolede fit partir de la Haye Rodrigue Zapata, & Jean de Cepede avec un bon détachement, & un grand nombre de charettes chargées de provisions. Les païsans le harcelérent pendant toute sa marche ; mais il en tua beaucoup avec très-peu de monde: car il y eut des endroits où trente de ses soldats combattirent contre quatre cens païsans, & en d'autres dix contre deux cens. Il prit & brûla Spardam, où il fit Robol prisonnier, & continua sa marche le long du rivage de la mer, où il eut encore les païsans sur les bras ; mais il les battit deux fois toûjours avec le même bonheur, & prit même leur retranchement, qu'il brûla. Après ces succès heureux il revint joindre Ferdinand de Tolede à la Haye, & à Roterdam.

Pendant ce tems-là, le prince d'Orange qui avoit reçû quelque argent de France, & des sommes beaucoup plus grandes des princes de Hesse à qui il engagea tous ses biens, levoit en Allemagne une armée de douze mille hommes de pied, & de sept mille chevaux commandée par Ernest de Mandesloe comte de Barby, & par Henri son frere. Ces troupes ayant passé le Rhin le huit de Juillet, il en fit la revûë en Gueldre. Le duc d'Albe de son côté leva quatorze mille chevaux en Allemagne : Salentin archevêque de Cologne de la maison d'Issembourg en commandoit deux mille ; Adolpe de Holstein frere du roi de Dannemarck deux mille ; Henri de Brunswick trois mille ; Othon de Schauwembourg quinze cens ; François duc de Saxe douze cens ; Pierre Ernest de Mansfeld gouverneur du Luxembourg douze cens, & le comte Albert de Lovestein mille. Il fit encore lever trois régimens d'infanterie Allemande, dont les Colonels étoient le baron de Pollweiller, le comte d'Eberstein, & George de Fronsberg ; & trois d'infanterie Flamande commandés par Maximilien comte de Bossu, par Gille de Barlemont baron d'Hierge,

gouverneur de Gueldre, & par Ladislas de Barlemont comte de Mégue, frére de Gille.

Comme la citadelle de Valencienne se trouvoit de jour en jour plus pressée, le duc d'Albe ordonna à Jean de Mendoze commandant de la cavalerie Légere, de prendre à Oudenarde deux compagnies de cavalerie, avec les troupes que de Capres venoit de lever, & d'aller au secours de la citadelle; & dans le même tems il donna ordre à Bernardin de Mendoze de s'en aller à Maubeuge avec sa compagnie, & celle de Pierre de Taxis, pour empêcher les François qui faisoient des courses sur cette frontiére, de se jetter dans Mons. Jean de Mendoze étant arrivé à Tournay avec son détachement, prit des armes dans l'arsenal de la citadelle pour armer les nouvelles levées qu'il conduisoit, & marcha aussitôt du côté de Valencienne. Après avoir fait entrer deux compagnies Flamandes dans la citadelle, il rengea tout ce qui lui restoit de gens sur la hauteur opposée, & mêla les valets & les goujats avec les troupes, afin qu'elles parussent aux habitans de la ville beaucoup plus nombreuses qu'elles n'étoient en effet; ensuite il fit battre quantité de tambours à la maniére de l'infanterie Espagnole; ce qui épouvanta tellement les bourgeois & les assiégeans, qu'aussitôt ils abandonnérent leurs tranchées. Antoine de Tolede s'en étant apperçu sauta dans la ville par dessus la muraille, & en même tems la garnison de la citadelle y entra d'un autre côté, & attaqua ceux qui faisoient le siége: il y eut quelques François de tués, & neuf drapeaux de pris. Le soldat aima mieux piller la ville, que de poursuivre les fuyards, qui furent presque tous taillés en piéces par les troupes qui étoient à Maubeuge en voulant gagner la frontiére.

Après la prise de Valencienne, Mendoze eut ordre de s'en aller à Maubeuge & à Bavay avec deux compagnies de chevaux Légers, pour couper le chemin aux secours qui iroient à Mons; & Valentin Pardieu seigneur de la Mothe, lieutenant du sieur de Capres entra dans Valencienne, dont on l'avoit fait Gouverneur.

Les Flessingois ne se contentant pas d'infester la mer par leurs courses mirent trois mille hommes à terre, qui après s'être emparés d'Oostbourg, d'Eeclo, & d'Ardembourg, & avoir couru jusqu'aux portes de Bruges & de Gand, pour voir

CHARLE IX.

1572.

si ces villes voudroient s'unir aux confédérés, demeurérent quelque tems dans ces quartiers : mais voyant que rien ne branloit, ils se retirérent.

Dans le même tems Tseraers fit une tentative sur Tergoes, mais sans succès. Le duc d'Albe en s'en allant ordonna à Pacheco, qui tenoit Armentieres, d'aller à Tergoes avec sa compagnie. Les Flessingois ennuyés de Tseraers dont les entreprises ne réüssissoient point, & craignant, disoient-ils, l'insolence des troupes Françoises qu'il conduisoit, ne voulurent pas le recevoir dans leur ville. Les François & quelques Anglois qui étoient avec eux, ayant été obligés de se retirer au bourg de Soetland, s'y fortifiérent autant que le tems le put permettre. La garnison de Middelbourg vint les y attaquer, & les ayant surpris au point du jour leur tua environ cinquante hommes. Enfin ils furent poussés par les Espagnols au milieu du bourg, où il y eut un rude combat : les Espagnols combattant pour la gloire, & les François pour la vie, & s'exhortant les uns les autres en criant, qu'encore un peu d'effort la victoire étoit à eux. Enfin comme le combat continuoit avec la même force, ils tirérent une volée de canon au milieu des ennemis qui étoient très-serrés. Ce coup en ayant jetté par terre un grand nombre, le reste commença à plier. Les nôtres aussitôt reprennent courage ; & quelques soldats de Dieppe qui se trouvérent à cette action, ayant crié à leurs camarades qu'il falloit attaquer les Espagnols qui plioient, tous revinrent au Drapeau, & chargérent si vivement les ennemis, qu'ils les mirent en déroute, leur tuérent beaucoup de monde, & en blessérent encore davantage. Les François irrités de la mort de la Riviére leur Colonel,& piqués de longue main contre la cruauté des Espagnols,ne firent aucun quartier à ceux qui se rendirent.

Après ce combat, les Anglois indignés de l'ingratitude des Flessingois, résolurent de s'en retourner dans leur Païs. Tseraers leur ôta leurs chevaux, sous prétexte qu'il en avoit besoin pour traîner son canon ; & ayant brûlé ses tentes, & une partie de ce bourg, il décampa. Depuis ce tems-là, ses soldats accoûtumés à la licence ne firent plus que courir de côté & d'autre dans cette isle sans se soucier des ordres de leurs Commandans ; d'autant plus qu'ils n'avoient pour vivre

que ce qu'ils pouvoient dérober. Les François qui étoient à Flessingue touchés de la misére de leurs compatriotes, leur jettérent dans le plus fort de la nuit des cordes de dessus les murs, & les tirérent dans la ville. Les Flessingois craignant quelque sédition, permirent aux autres d'y venir; mais ils les en firent bientôt sortir sous prétexte d'une nouvelle tentative sur Tergoes. Tseraers fut chargé de cette expédition, & on lui donna pour cela neuf grosses piéces de canon. On battit de deux côtés cette place qui n'étoit pas forte : dès qu'il y eut bréche, le colonel Creyst fit apporter des échelles & donna l'assaut à la porte de la tête avec un détachement d'élite composé de François & d'Anglois. Comme c'étoit dans la nuit, il ordonna à ses troupes de mettre des chemises blanches par dessus leurs habits, afin de se reconnoître; mais ses échelles s'étant trouvées trop courtes, ils furent culbutés avec des perches & une grêle de pierres. Il y avoit un second détachement commandé pour attaquer d'un autre côté; mais le terrain leur parut si difficile à monter, qu'ils n'entreprirent rien. Sur ces entrefaites il se répandit un bruit qu'il venoit du secours de Middelbourg & d'Anvers. Le soldat effrayé commença à murmurer, & à se disposer à quitter le siége sans attendre l'ordre des Généraux. Tseraers craignant que s'ils venoient à se débander d'eux-mêmes, son artillerie ne fût abandonnée, résolut de lever le siége sans attendre cette extrémité, & il mit à l'arriere-garde les François & les Anglois qui étoient les plus mutins. La garnison les ayant attaqués, ils se mirent à fuir, vinrent tomber sur les autres qui commençoient à s'embarquer, & se jettérent dans les vaisseaux avec tant d'effroi & de confusion, que plusieurs de leurs barques se trouvant trop chargées coulérent à fond. Il y périt près de deux cens hommes tant tués que noyés. On sauva le canon; mais tous les bagages furent pris.

Tseraers ennuyé enfin lui-même du mauvais succès de tout ce qu'il entreprenoit, & sçachant que son malheur le faisoit soupçonner d'intelligence avec le duc d'Albe, alla joindre le prince d'Orange, & le supplia instamment de lui permettre la publication d'un cartel de défi pour tous ceux qui avoient tenu des discours qui attaquoient son honneur : car enfin, disoit-il, ce n'est pas assez pour un homme qui commande en

chef de n'avoir rien à ſe reprocher ; il ne doit pas même être ſoupçonné. Néanmoins ſur les rémontrances de ſes amis, qui lui repreſentérent que le tems le juſtifieroit pleinement ; qu'ainſi ils lui conſeilloient de mépriſer les diſcours qu'on faiſoit courir, il ſe déſiſta du cartel qu'il ſe propoſoit de publier.

Les Anglois retournérent dans leur iſle. Pour les François, ayant demandé pluſieurs fois leur congé ſans l'obtenir, ils eſcarmouchérent encore quelque-tems avec la garniſon de Middelbourg ; mais piqués au vif de ce que le peuple de Fleſſingue les traitoit de lâches & de traîtres, ils ſe débandérent, & ſe retirérent les uns d'un côté, les autres de l'autre.

Medina-Celi nommé ſucceſſeur au duc d'Albe.

Jean de la Cerda duc de Medina-Celi avoit été nommé dès l'année précédente pour ſuccéder au duc d'Albe dans le gouvernement des Païs-bas, & il s'étoit embarqué pour s'y rendre ; mais la tempête l'avoit obligé de rentrer dans les ports d'Eſpagne. Sa navigation fut plus heureuſe cette année 1572. & il arriva le onze Juin à la rade d'Oſtende avec cinquante-quatre bâtimens de toutes grandeurs, ſur leſquels il y avoit ſeize cens hommes commandés par Julien Romero. Il apprend en arrivant que preſque toutes les iſles de Zelande ſe ſont révoltées : auſſi-tôt il monte ſur un brigantin, ſe fait ſuivre de toute ſa flote, & ſe rendit à l'Eſcluſe, où trois de ſes plus plus gros vaiſſeaux échoüent, & ſont brûlés par les Fleſſingois commandés par Pierre Worſt.

Medina-Celi vint de Suſe à Bruges, d'où il ſe rendit à Bruxelles pour y conférer avec le duc d'Albe ſur les affaires des Païs-bas ; & ayant trouvé la révolte bien plus avancée qu'il ne croyoit, il ſe défendit d'accepter le gouvernement, & il proteſta au duc d'Albe qu'il ſerviroit avec plaiſir ſous ſes ordres. Romero & Sanchon Beltran de la Peña étoient reſtés à l'Ecluſe avec deux cens Eſpagnols qui étoient deſcendus à terre, & Jean Oſorio de Ulloa étoit à l'ancre avec le reſte de la flote. Pendant ce tems-là trois navires Portugais qui avoient le vent en poupe, paſſent à la hauteur de l'Ecluſe ſans ſaluer les Eſpagnols ; & ne ſçachant point le changement arrivé à Fleſſigue, ils y vont en droiture. Ulloa les ſuit ; mais pendant que les Fleſſingois attaquent la flote Portugaiſe, il trouve moïen de gagner Middelbourg ; mais il penſa périr près du fort de Rammekens. Les marchandiſes qui étoient

ſur les vaiſſeaux Portugais furent priſes & venduës, & l'argent qui en provint fut deſtiné pour les dépenſes de la guerre.

Cependant le prince d'Orange étant deſcendu dans la Gueldre, y fut joint par le comte de Battembourg, avec quinze cens chevaux & ſix mille hommes de pied, avec leſquels il s'avança du côté de Ruremonde.

Dans la perplexité où l'état préſent des affaires mettoit le duc d'Albe, bien des gens lui conſeilloient de quitter Bruxelles, & de ſe retirer à Anvers, de peur qu'il ne fût forcé dans la ſuite de le faire malgré lui ; ce qui ſeroit une tache à ſa gloire. Mais ce Général qui avoit l'ame grande, ne voulut jamais conſentir à donner la moindre marque qu'il eût mauvaiſe opinion de cette guerre ; & il aima mieux s'expoſer aux derniéres extrêmités, que de paroître céder la place à l'ennemi. Il compta que s'il laiſſoit les confédérés paiſibles poſſeſſeurs de Mons, c'étoit ouvrir les Païs-bas à l'invaſion des François, & y ruiner abſolument les affaires de ſon maître. Dans cette triſte ſituation, abandonné en quelque ſorte de la fortune & des hommes, il ne s'abandonna pas lui-même : il fit donc venir d'Anvers les dix compagnies d'Antoine de Tolede, laiſſa Mondragon à ſa place, fit marcher du côté de Mons les huit compagnies que commandoit de Capres ; les trois que Loüis de Barlemont archevêque de Cambrai avoit levées, & qui étoient aux ordres de Moleyn ; trois autres du regiment de Jean de Croüy comte de Reux, avec trois compagnies de cavalerie de la garniſon de Maubeuge ; & il fit prendre les devans à Frederic de Tolede ſon fils, à Norkerme, & à Chiapin Vitelli maréchal de camp. Après toutes ces diſpoſitions il alla camper auprès du couvent de Bethléem, où il y eut quelques eſcarmouches avec la garniſon de Mons. Rouvrai de ſon côté s'étoit retranché avec nos troupes du côté du monaſtére d'Epinleu. Les Eſpagnols tentérent de le chaſſer de ſon poſte, mais ils furent repouſſés avec perte. Trente cavaliers François en voulant ſe jetter dans la place furent trompés par leurs guides, & livrés entre les mains des ennemis, qui en envoyérent dix-ſept aux Inquiſiteurs de Rupelmonde. Le Tribunal établi en cette ville condamna ces malheureux à la mort, & les uns furent pendus dans une écurie, les autres poignardés & jettés dans

Le duc d'Albe va aſſiéger Mons.

l'Escaut ; & il fut défendu sous de grandes peines de retirer leurs corps, & de leur donner la sépulture.

Les choses étoient en cet état, lorsque Nassau & les autres Généraux furent d'avis d'envoyer Genlis en France informer le Roi de la situation de la place, & demander un prompt secours. Genlis fut très-bien reçû à la Cour, & le Roi après lui avoir donné des marques singuliéres de bienveillance tant pour le comte de Nassau que pour lui-même, le renvoya avec les troupes que Coligny avoit fait lever sur la frontiére, qui montoient à quatre mille fantassins, commandés par Renty, Jumelle & Berangueville, outre deux cens gendarmes, & deux compagnies de chevaux-legers. L'avant-garde étoit commandée par Pierre Buffieres de Genissac, & le reste de la cavalerie par Lafin seigneur de Beauvais. Nassau avoit recommandé à Genlis en partant, & il le lui avoit encore écrit, de ne pas venir droit à Mons ; mais de se détourner par le Cambresis, & de se joindre au prince d'Orange. Genlis ne croyant pas devoir déférer à cet avis, prétexta que Coligny lui avoit donné des ordres contraires.

Cependant il y avoit de fréquentes escarmouches entre les deux partis ; & le onziéme de Juillet la garnison ayant fait une sortie avec quantité de païsans pour couper les bleds, il se donna un combat sanglant, où les assiegés souffrirent le plus ; car dans une derniére charge que fit Bernardin de Mendoze, ils furent rompus, mis en fuite, & repoussés jusque dans leurs murailles, après avoir perdu beaucoup de monde. Vitelli y reçut un coup à la jambe ; Rodrigue de Tolede y fut aussi blessé ; il y eut quelques chevaux-legers Espagnols de tués. Il étoit nouvellement arrivé au camp sept compagnies de cavalerie envoyées par le duc d'Albe, celle de Philippe de Crouy duc d'Arschot, celles de Maximilien comte de Bossu, de Barlemont, de Norkermes, du comte de Mansfeld, & de George de Lignes seigneur d'Estrambourg, lieutenant du comte de Reux ; & l'on attendoit incessamment sept autres compagnies du regiment de Reux, & cinq du regiment de Naple, qui étoient à Utrecht avec le regiment de Nicolas de Pollweillier. Ces troupes devoient arriver de jour en jour, & on leur envoyoit courriers sur courriers pour hâter leur marche.

Diego de Zuñiga ambassadeur d'Espagne à la cour de France, ne sçachant point encore les desseins du Roi, sollicitoit vivement ce Prince d'empêcher que ses sujets ne donnassent du secours aux rebelles des Païs-bas, & il se plaignoit hautement de la conduite de la cour de France à cet égard. Il représentoit que c'étoit aller ouvertement contre le traité conclu entre les deux Couronnes, & que Dieu seroit le vengeur de ces infractions : Que le roi d'Espagne avoit secouru la France dans les deux premieres guerres civiles, & que c'étoit bien mal reconnoître ses bienfaits. Charle répondit qu'il n'avoit point donné lieu aux plaintes de la cour d'Espagne ; qu'il avoit assez fait connoître ses intentions ; que depuis peu encore il avoit proscrit par un Edit tous ceux qui donneroient secours aux rebelles des Païs-bas ; que les troubles des guerres civiles n'étant pas encore entiérement appaisés, il se voyoit obligé de dissimuler jusqu'à ce que la paix eût affermi son autorité, & qu'il fût en état de se faire obéïr de tout le monde. Après cette réponse ambiguë, Zuñiga prit congé du Roi, & sortit de France : mais Mendoze écrit qu'on envoya de la Cour un Gentilhomme au duc d'Albe qui étoit à Bruxelles, & que sur sa route il instruisit Frideric de Tolede du dessein de Genlis, du nombre de ses troupes, & de la route qu'il devoit tenir. Sur cet avis Frideric envoye à Cateau-Cambresis huit cens arquebusiers & quatre cens chevaux, avec ordre de s'embusquer sur la route entre le Cateau & Landrecies. Genlis qui avoit résolu d'aller droit à Mons, fut trompé par ses guides, & passa à Bossu, & de là à Kievrain ; & comme ses troupes incommodoient fort les endroits par où elles passoient, les païsans de ces cantons, irrités de longue main contre les François, se joignirent au nombre de trois mille aux troupes d'Espagne. Mendoze accoûtumé à grossir les objets, rapporte qu'on assura à Frideric que Genlis avoit dix mille hommes d'infanterie & quatre mille chevaux ; que malgré ce grand nombre le général Espagnol, qui n'avoit au plus que trente-deux compagnies d'infanterie & mille chevaux, résolut de l'attaquer, parce qu'il y alloit de son honneur que les ennemis n'entrassent point dans la province sans essuyer un combat. Il considéroit encore que dans la disposition où étoient les Flamans, il falloit quelque coup de

CHARLE IX.
1572.

vigueur pour les rassurer ; & il étoit persuadé que si les Espagnols laissoient entrevoir que leurs affaires étoient ruinées, il falloit s'attendre à une révolte générale ; & que le prince d'Orange venant à paroître avec une armée nombreuse, les villes qui tenoient encore pour eux recevroient toutes garnison, après quoi c'étoit fait de l'autorité du roi d'Espagne dans tous les Païs-bas : Que son pére * n'étoit pas en sûreté à Bruxelles, & que pour prévenir le péril dont il étoit menacé, il n'avoit point d'autre ressource que de combattre l'ennemi, quelque péril qu'il y eût à le faire. Ce parti pris il envoya ses bagages à Binche ; & sur l'avis qu'il reçut que Genlis étoit rentré sur notre frontiere, il s'arrêta jusqu'au dix-sept de Juillet. Il apprit ensuite que les François étoient campés à quatre lieuës de là, occupés à construire un pont sur la Haine, qui a donné le nom de Hainaut à cette Province, appellée anciennement la forêt Charbonniere, & la basse Picardie. La riviére de Haine passe auprès de Mons, & reçoit au-dessous de cette ville la riviére de la Troüille qui la traverse.

* Le duc d'Albe.

Sur cet avis Frideric détache Antoine de Figueroa lieutenant de Bernardin de Mendoze, avec vingt cavaliers, & François-Ferdinand Davila gouverneur de la citadelle de Groningue, avec la compagnie d'arquebusiers à cheval de Garcias de Valdez, pour reconnoître les ennemis par differens côtés, & venir d'heure en heure lui en dire des nouvelles. Il les suivit lui-même avec toutes ses troupes. L'infanterie tant Flamande qu'Espagnole marchoit sous la conduite de Julien Romero, à qui l'on avoit donné pour adjoints de Capres & de Liques maréchaux de camp. Vitelli qui n'étoit pas encore gueri de sa blessure, étoit porté en litiére par des pionniers. Une partie de la cavalerie marchoit sur la droite séparée en trois corps : le reste partagé de même faisoit l'arriére-garde, qui étoit fermée par quatre cens arquebusiers Espagnols, & par la compagnie de cavalerie de Bernardin de Mendoze, pour soûtenir l'effort de la garnison, si elle venoit les attaquer par derriére.

On marcha ainsi vers la ville ; mais on changea l'ordre dans la suite, & l'on fit revenir à la tête la cavalerie qui étoit à la queuë. Quand on fut arrivé à Saint Guilain, l'on sçut

d'un François qui fut pris auprès du village d'Hautaige, que Genlis n'avoit pas encore passé la riviére de Haine. Frideric aussi-tôt la fait passer à sa cavalerie, puis à son infanterie, & marche aux ennemis. Romero qui conduisoit l'avant-garde, étant en vûë de l'armée Françoise, ordonna à Jean de Salazar de Sarmiento de se poster avec soixante hommes armés de longues carabines, entre une haye & une saussaye, pour tirer en flanc sur les François dès qu'on auroit engagé le combat. Les Espagols ayant été repoussés au premier choc, on les fit soûtenir par deux cens Flamans de l'avant-garde, qu'on tira du regiment de Capres, & qui avoient à leur tête de Capres même & Devaux. Ils étoient suivis de deux cens autres commandés par de Liques, qui avoit avec lui le sieur de la Motte en Bergy & Fremenant. La cavalerie legére marchoit ensuite avec deux cens fantassins Espagnols commandés par François Bovadilla, Diego Carvajal & Ferdinand d'Añasco. Le reste de l'infanterie marchoit ensuite ayant le Général à sa tête. Genlis avoit le village d'Hautaige derriére lui. Il y avoit une plaine au-dessous éloignée de la portée d'une coulevrine, & entourée de ruisseaux & d'arbres épais & touffus en forme de theâtre. Nos troupes furent attaquées de front par deux compagnies d'Espagnols commandées par Alfonse de Motero, & par Garcias de Valdez, sur le chemin qui conduit à Mons. Les ennemis gagnoient insensiblement du terrain toûjours en combattant. Genlis étoit à la queuë avec le Rhingrave & Genissac, parce que c'étoit l'endroit où il y avoit le plus à craindre : & comme il marchoit par des défilés & entre des broussailles, il avoit envoyé devant, cent chevaux commandés par Renti, qui étoit suivi de Jumelle. Comme ils sortoient du bois un peu avant que le soleil se couchât, Lopez de Zapata les chargea avec sa compagnie de cavalerie; il étoit suivi de Ferdinand de Tolede, qui conduisoit une seconde troupe avec Antoine de Tolede, & Bernardin de Mendoze; & par Jean de Mendoze qui en conduisoit une troisiéme.

Notre cavalerie ayant commencé à plier, ils la pressent & la renversent sur l'infanterie, qu'elle met en déroute, & aussitôt toute l'armée plia. Et pour empêcher les François de repasser le pont qu'ils avoient jetté sur la Haine, Antoine de

CHARLE IX. 1572.

Figueroa lieutenant de Bernardin de Mendoze y fit avancer des troupes de ce côté là. Nos troupes privées de cette ressource, se débandent par Tournai, Condé & Ath, jusqu'à Valencienne : la plûpart ayant jetté leurs armes, errent çà & là dans le bois, & tombent entre les mains des païsans, qui les dépoüillent & les tuent sans pitié. Il y périt plus de douze cens hommes, entre autres Renty & le Rhingrave. Dolhain tout couvert de blessures entra dans la ville avec environ cent hommes ; mais il mourut le lendemain. Genlis & Jumelle furent pris & amenés à Frideric. Jumelle fut envoyé dans la citadelle de Tournai ; mais il recouvra enfin la liberté par le moyen d'un soldat Espagnol. Pour Genlis il fut conduit à Anvers, & quelque-tems après on le trouva mort dans son lit sans avoir été malade. On ne doute pas qu'on ne l'eût fait étrangler.

Lafin à la faveur de la nuit se sauva à l'abbaye d'Epinleu que nos gens avoient fortifié, & dont Poyet étoit gouverneur. Nos Historiens rapportent que ces troupes furent entiérement défaites presque sans combat, parce qu'on étoit dans des défilés, & qu'on trouva les Espagnols en tête, au lieu qu'on s'attendoit d'être attaqué par derriére, & qu'on ne s'étoit précautionné que de ce côté là. Mendoze au contraire dit que l'on combattit pendant deux heures, & que les François y montrérent beaucoup de valeur. Pour le prouver, il rapporte l'exemple d'un simple soldat, qui se sentant percé d'un coup de lance, en ramassa une qu'il vit à ses pieds, s'appuya dessus, attendit hardiment un cavalier qui venoit sur lui, & combattit avec courage jusqu'à ce que les forces lui manquant tout d'un coup, il tomba mort. Il attribuë aux Toledes & aux Mendozes l'attaque des troupes que menoit Renty ; mais on assure avec plus de vrai-semblance que ce fut Philippe de Sainte Aldegonde baron de Norkerme, qui les renversa.

Du côté des Epagnols Lopes Zapata fut dangereusement blessé ; mais Mendoze assure qu'il n'y eut de tués qu'Alfonse de Lombrales, & Antoine Ceron lieutenant d'une compagnie d'arquebusiers à cheval, avec douze cavaliers & six fantassins.

Sur le soir Frideric ayant fait rappeller les troupes qui étoient à la poursuite des fuyards, retourna à Saint Guilain,

& le lendemain de grand matin il détacha de Capres pour attaquer dix enſeignes Françoiſes qui s'étoient ralliées auprès d'un bois ; mais ayant ſçû qu'il y en avoit trente, il fit revenir ſes troupes. Quelques jours après il partit pour aller voir ſon pére à Bruxelles, & laiſſa le Comte de Lattain au camp pour continuer le ſiége. Il y étoit arrivé auſſi-tôt après le combat treize compagnies d'infanterie conduites par le baron de Pollweiller, & cinq cens Eſpagnols qui étoient en garniſon à Utrecht, & qui furent remplacés par trois compagnies du regiment d'Eberſtein. Aurele de Palerme, Nicolas Baſta & George Machuca y amenérent outre cela trois compagnies de cavalerie Italienne, qu'ils avoient levées depuis peu.

Après la défaite des troupes Françoiſes qui venoient ſecourir Naſſau aſſiégé dans Mons, on délibera dans le conſeil du duc d'Albe ce qu'il y avoit à faire ; une grande partie étoit d'avis, puiſqu'on ne craignoit plus rien du côté de France, de marcher droit en Hollande, pour y arrêter les progrès des Proteſtans, qui augmentoient de jour en jour : Qu'il ſuffiroit pour réduire Mons, de le bloquer & de bâtir des forts à toutes les avenuës, où l'on mettroit de bonnes garniſons pour empêcher qu'il n'y entrât du ſecours. Le duc d'Albe ne fut pas de cet avis ; mais étant ſi près des frontiéres de France, il jugea qu'il falloit abſolument ſe rendre maître de cette place. D'ailleurs comme le prince d'Orange approchoit, il crut qu'il lui ſeroit honteux de lever le ſiége, & qu'il y auroit même du péril à le faire. Il envoya donc ordre à Ferdinand de Tolede & à Gonçalez de Bracamonte, de ſe rendre en diligence au camp devant Mons ; le premier avec ſon regiment, qui étoit partie à Roterdam & partie à Delf ; & le ſecond avec le ſien, & quelques compagnies du regiment d'Eberſtein, qui étoient en marche pour le joindre à Bolduc, où elles arrivérent le dix-huit d'Août. Frideric étant revenu au camp de Mons, prit auſſi-tôt un détachement de mille arquebuſiers Flamans, Italiens & Eſpagnols, & alla attaquer l'abbaye d'Epinleu, où il y avoit deux cens François commandés par Poyet. Après un rude combat, la garniſon fut repouſſée dans le fort par Salazar lieutenant de Pacheco ; mais le canon des François lui tua beaucoup de monde.

CHARLE IX. 1572.

Ferdinand de Tolede, que le duc d'Albe venoit de rappeller de Hollande, marchoit le long des côtes de la mer. Lorsqu'il eut passé Harlem, il donna ordre à Rodrigue de Zapata, qui s'étoit joint auprès de Sparendam (1) avec les troupes Allemandes du comte de Bossu, de s'emparer d'un fort que les habitans avoient bâti à l'embouchure du canal ; ce qu'il fit après avoir taillé en piéces la garnison. Il prit de plus un navire Hollandois qui gardoit l'entrée du canal ; les soldats qui étoient sur ce bâtiment s'étant retirés à Harlem dès que les ennemis parurent. Il y eut plus de huit cens des confédérés de tués dans ce combat, & deux drapeaux de pris. De là Ferdinand vint à Utrecht emmenant avec lui le Senat de Hollande, de peur qu'il ne se joignît aux rébelles, & outre cela tous les Religieux du païs, & toutes les filles devotes de ces maisons, qu'on appelle beguinages ; & il arriva au siége le vingt-trois d'Août, ayant laissé à Valencienne dix piéces de canon qu'il avoit amenées de Bruxelles.

Zapata & Alphonse de Soto-Mayor allérent avec du canon attaquer le fort d'Epinleu, sur lequel leur premiére tentative avoit échoüé. Lorsqu'il y eut bréche, les Espagnols se disposérent à donner l'assaut, & perdirent quatre hommes. Aussi-tôt la garnison se retira dans Mons, suivant l'ordre que Nassau avoit donné. Frideric maître de ce poste y mit quatre compagnies Flamandes du regiment de Capres, commandées par Moleyn. Ce jour-là même le baron de Fronsberg arriva au camp avec treize compagnies d'infanterie, & le lendemain les ducs d'Albe & de Medina-Celi s'y rendirent avec dix escadrons de cavalerie, quinze cens chevaux conduits par l'Archevêque de Cologne en personne, trois cens autres sous la conduite de Jean Roda, & sept cens envoyés par l'électeur de Tréves. Peu de tems après il y arriva de l'artillerie d'Avesne & de Valencienne. De Capres & le comte de Reux eurent ordre de se poster à Nemy avec leurs regimens : ainsi la ville se trouva investie de toutes parts.

Dans ce même tems arriva au camp la nouvelle du massacre de Paris, qui causa aux Espagnols une joïe, qu'il seroit

(1) Petite place auprès de Harlem sur le bord d'un canal qui entre dans le Zuidersée.

difficile

difficile d'exprimer. Ils trouvoient cette action d'autant plus digne d'un prince Chrétien, qu'elle étoit plus avantageuſe pour eux, & plus funeſte & plus honteuſe pour nous. Rien ne fut comparable à leur joïe, ſi ce n'eſt la conſternation des aſſiégés, qui ſe virent privés de tout ſecours du côté de la France, ſur laquelle ils comptoient beaucoup.

A l'arrivée du duc d'Albe on pouſſa la tranchée, & il y eut quelques legéres eſcarmouches. François de Valdez premier Capitaine du Regiment de Lombardie, Chriſtophle Corcuera & Alphonſe de Meſſa furent bleſſés par le feu des aſſiégés. La nuit ſuivante on fit une batterie de vingt-ſix piéces de canon, dont il en creva ſix d'abord.

Pendant ce tems-là le prince d'Orange partit de Duiſbourg avec treize mille hommes d'infanterie Allemande, ſept mille chevaux de la même nation, & trois mille Flamans; & ayant fait paſſer le Rhin à ſon armée, il s'avança vers la Meuſe. Lorſqu'il fut près de Ruremonde, il ſomma la place de lui donner le paſſage & des vivres : ſur le refus qu'on en fit, il brûla les portes, attaqua la ville, la prit le quatriéme d'Août, & la livra au pillage de ſes troupes, qui exercérent toutes ſortes de cruautés ſur les habitans. Il entra de là dans le Brabant, où Louvain ſe rendit dès qu'il parut. Malines qui ne s'étoit point déclarée juſqu'alors, mais qui avoit refuſé la garniſon que le duc d'Albe y envoïoit, reçut la nuit ſix compagnies d'infanterie & cinq cens chevaux. Werth, qui appartenoit au comte d'Horn, & qui avoit été confiſqué lorſqu'on le fit mourir, fut pris deux jours après. Jean de Montiel de Caïas, & François de Mendoze lieutenant de Montero, étoient dans le château avec quelques troupes; mais dès qu'on eut fait ſauter une partie de la muraille, la place ſe rendit. Le prince d'Orange ayant enſuite envoyé une partie de ſes troupes du côté de Tenremonde & d'Oudenarde, ces deux places ouvrirent leurs portes. Les habitans de Tenremonde allérent au-devant des confédérés. Pour ceux d'Oudenarde, il y en eut une partie à qui leur attachement pour les Eſpagnols devint funeſte; car les Flamans s'étant rendus maîtres de la place publique, & ayant donné ordre aux bourgeois de demeurer dans leurs maiſons, ils mirent des gardes à leurs portes, & allérent enſuite au

Palais, y ſurprirent Courteville grand Bailly de la ville, le percérent de mille coups, le dépoüillérent & le jettérent par la fenêtre dans l'Eſcaut : leur fureur n'en étant que plus animée par cette barbarie, ils cherchent les Prêtres, & tuent tout ce qu'ils en trouvent, après leur avoir fait mille inſultes. Ayant enſuite pillé les Egliſes, les Monaſtéres & les maiſons des Prêtres, ils vont aux Egliſes des environs de la ville, les pillent & les ruinent avec la même rage, & ne reſpectent pas même les tombeaux. Ils étoient animés par un certain Jacque Blommaert bourgeois de la ville, qui en avoit été banni ſix ans auparavant pour cauſe de Religion.

Le prince d'Orange qui marchoit avec le reſte de l'armée, ayant pris en chemin Dieſt & Tillemont, qui ſe rendirent à compoſition, ne ſongea plus qu'à délivrer ſon frére aſſiégé dans Mons. Dans cette vûë il s'avança du côté de Nivelle. Le duc d'Albe avoit donné ordre à de Capres de gagner Nemy avec ſon regiment & cinq cens arquebuſiers Eſpagnols gens d'élite, pour fermer le paſſage de ce côté là ; mais ayant appris que les ennemis étoient au village de Peronne, à deux lieuës de Mons, & conjecturant que leur deſſein étoit de paſſer la Haine du côté de Genape, & de jetter du ſecours dans la place, il fit revenir de Capres avec ſon détachement, & raſſembla toutes ſes forces pour preſſer vivement le ſiége. La tranchée ayant été pouſſée juſqu'au bord du foſſé, il commença à le ſaigner ; il fit en même-tems pointer ſix canons ſur une hauteur qui commande le fauxbourg du côté de la porte de Bertemont. Comme de cette hauteur on découvroit dans la ville, il fit tirer ſur les maiſons des habitans. Il plaça le reſte de ſon artillerie en deux endroits, d'où l'on battoit continuellement la porte de Bertemont, & un baſtion avancé qui la couvroit. Cette canonade ayant duré deux jours, fit pluſieurs bréches aux tours qui étoient à côté de la porte, mais ſans les renverſer. Il éleva enſuite au bord du marais une batterie de ſept piéces, qui eut bien-tôt abattu les crenaux de la muraille des deux côtés de la porte ; tout le reſte de ſon artillerie fut employé contre le baſtion, dont les devants furent enfin ruinés. La garniſon fit un foſſé derriére la bréche, & s'y poſta pour la défendre. Une tour de brique, qu'on appelloit la tour de Saint André, fut auſſi ruinée

presque entiérement, en sorte que les soldats n'y pouvoient plus rester. La bréche que le canon faisoit durant le jour, étoit réparée la nuit avec de la laine, des matelats & des sacs à terre. La Nouë s'étoit chargé de la défendre avec cent Gentilshommes fort braves, & avec un détachement d'arquebusiers & de piquiers tous gens d'élite. Il avoit outre cela commandé cinquante hommes pour défendre ce qui restoit du bastion, & il en avoit mis deux cens dans un fort avancé qui couvroit la muraille. On fit ensuite un fossé au dedans de la ville; on éleva des cavaliers aux deux bouts, où l'on pointa deux coulevrines, & cinq canons avec lesquels on tiroit jusque dans les tentes des ennemis; ce qui les incommodoit beaucoup. Outre cela on faisoit continuellement des sorties, qui les empêchoient d'avancer leurs travaux.

Le duc d'Albe n'ayant pû venir à bout de tirer l'eau du fossé fit construire des bateaux couverts de mantelets, & si épais, qu'il n'y avoit point d'arquebuse qui les pût percer; après quoi il fit faire un pont avec des tonneaux couverts de grosses planches attachées avec des cables, afin que le soldat en sortant des bateaux pût aisément monter à la brêhe. Pour empêcher en même tems qu'il n'entrât du secours dans la place, il renforça les troupes qui gardoient les tranchées, & en fit embusquer d'autres sur deux hauteurs qui sont sur le chemin de Genape à Mons: & le duc de Médina-Celi par le conseil de Barthelemi de Camponasse, fit bâtir avec une extrême diligence sur l'une de ces hauteurs un fort quarré en forme d'étoile, afin que les quatre côtés se défendissent l'un l'autre: il y mit deux compagnies d'Allemans avec deux piéces de canon, & donna ordre à Romero de se joindre à eux, s'il étoit besoin, avec deux cens Espagnols, & la compagnie de Salazar. Outre cela il posta de la cavalerie dans les vallées qui étoient au pié des hauteurs, chargea de Capres qui étoit à Nemy de s'y retrancher, donna ordre à Pollweiller & à de Liques de se maintenir dans leurs postes chacun avec leurs régimens, & laissa le baron de Fronsberg avec quelques compagnies du régiment d'Eberstein à la garde de l'artillerie. Après toutes ces dispositions, il fit un détachement de six cens Espagnols d'élite sans leur donner de poste fixe; mais

qui devoient voltiger devant tous ces postes, & donner du secours à ceux qui en auroient besoin.

Le huit de Septembre, jour de la Nativité de la Sainte Vierge, le prince d'Orange étant sorti de Peronne, (1) vint sur le midi avec toute son armée, en vûë de la ville : mais comme il étoit trop éloigné, tout se passa en canonades. Par là le camp des Espagnols se trouva entre le feu du prince d'Orange, & celui de la place, qui incommoda beaucoup leur cavalerie. Le duc d'Albe de son côté ne discontinua point de battre la ville, & fit pointer du canon contre l'armée du Prince. La journée se passa ainsi : le soir toutes les troupes retournérent à leurs quartiers, & le lendemain on recommença de part & d'autre. Le duc d'Albe avoit envoyé Frideric son fils à Genape avec six cens hommes d'élite, parce qu'il croyoit que le prince d'Orange attaqueroit de ce côté-là, ou qu'il s'y retrancheroit. Voici l'ordre dans lequel marchoit l'armée de ce Prince. L'avant-garde étoit composée de deux mille cinq cens chevaux divisés en trois corps : après l'avant-garde marchoient trois cens chevaux suivis de toute l'infanterie & du reste de la cavalerie.

Le prince d'Orange fut fort surpris de trouver sur la hauteur voisine de Genape un fort auquel il ne s'étoit pas attendu ; & comme le canon de ce fort l'incommodoit beaucoup, & qu'il ne pouvoit rester dans son poste sans perdre bien du monde, il résolut de continuer sa marche vers Genape. Pour cet effet il sépara en deux corps l'infanterie Françoise, en quoi consistoit la principale force de son armée, & lui ordonna de marcher de ce côté-là. Sanche Davila détaché par le duc d'Albe venoit d'y arriver : dès que les nôtres parurent, on en vint aux mains, & le combat fut rude. Les Espagnols sortoient du bourg pour aller au combat, ayant à leur tête les principaux Officiers de l'armée, Zapata, François & Marc de Tolede, & Jean d'Ayala avec cent hommes choisis, suivis de Romero, de Ferdinand de Tolede, & de quelques compagnies sous la conduite de Texeda. Le duc d'Albe envoya encore pour les soutenir Jean de Sarmiento de Salazar, & Pierre de Taxis avec soixante gendarmes armés de toutes piéces, & la compagnie de cavalerie du comte de Reux.

(1) Hameau vers les sources de la Haisne près de Binch.

Davila eut d'abord quelque avantage,& il poussa les François dans un fossé qu'on avoit creusé pour recevoir les débordemens de la riviére : mais Henri de Nassau frére du prince d'Orange l'ayant chargé à la tête de la cavalerie, les Espagnols furent très-maltraités : l'étendart de la compagnie de Taxis fut pris, & le cornete percé de plusieurs coups. Les Espagnols étant revenus à la charge, le combat recommença, & la perte fut à peu près égale de part & d'autre : mais l'affaire fut si vive que les ducs d'Albe & de Medina-Celi oubliant en quelque sorte ce qu'ils étoient, quittérent leurs cottes d'armes, & se mêlérent parmi les sodats. Enfin les troupes des deux partis s'étant retirées, le prince d'Orange toûjours incommodé par le fort du duc de Medina-Celi, poursuivit son chemin du côté de Genape, à dessein d'attirer le duc d'Albe au combat ; mais ce dernier content d'empêcher qu'on ne jettât du secours dans Mons, ne voulut pas risquer un combat qui auroit pû ruiner entiérement ses affaires.

Le prince d'Orange s'avança ce jour-là jusqu'à Fremeri à une lieüe du camp du duç d'Albe, & il y resta un jour entier, pour saisir l'occasion de faire entrer des troupes par Saint-Symphorien, où étoit le baron de Pollweiller. Le duc d'Albe y envoya Bernardin de Mendoze avec sa compagnie de cavalerie, deux autres compagnies de cavalerie, & une compagnie d'arquebusiers, & il les fit suivre par cinq autres compagnies de cavalerie Espagnole, & par six cens arquebusiers commandés, comme je l'ai dit, par Marc de Tolede, & par Rodrigue Zapata.

Le prince d'Orange, qui n'étoit qu'à quinze cens pas de la plaine de Saint-Symphorien, avoit dessein de se saisir du bourg d'Armeni ; mais ayant apperçu Mendoze, il détacha quelques troupes pour l'amuser par de légeres escamourches pendant que l'armée dresseroit ses tentes. Mendoze qui avoit logé la veille dans ce bourg, & qui avoit regardé ce lieu comme fort propre pour s'embusquer, & pour faire un coup de main, en donne avis au duc d'Albe. Le général Espagnol y vient avec le duc de Medina-Celi, Norkerme & Romero, & il prend la résolution d'attaquer la nuit le camp ennemi. Il charge son fils Frideric de cette entreprise, & lui donne

un détachement de mille Eſpagnols. Frideric leur fait mettre à tous des chemiſes blanches ſur leurs habits, & marche dans le plus fort de la nuit. De Capres & de Liques, le premier avec ſept compagnies de ſon régiment, & le ſecond avec deux cens fantaſſins Flamans eurent ordre de s'emparer d'un village qui étoit ſur le chemin, afin d'avoir une retraite ſi les ennemis venoient à être informés de leur deſſein. Après avoir pris ces meſures, il s'avance avec Norkerme vers le camp des ennemis, exhorte ſes ſoldats à rappeller toute leur valeur, & à ne pas laiſſer échaper une ſi belle occaſion, & détache Romero avec quatre cens arquebuſiers commandés par Salazar, Moxica, Marc de Tolede, & Zapata, & lui ordonne d'attaquer un quartier. En même tems il fait prendre à Ferdinand de Tolede cent cinquante arquebuſiers commandés par Garcias Suarez, avec ordre de reſter à quelque diſtance de-là. Gaſpard de Guerrea & Chriſtophle de Queſada devoient s'arrêter à cinq cens pas derriere Suarez avec un pareil nombre d'Arquebuſiers. François de Tolede, & Martin de Eraſſo avec deux cens arquebuſiers étoient poſtés près du camp, & ils avoient devant eux Rodrigue Perez à la tête de cinquante piquiers. Romero, Moxica, & Zapata commencent l'attaque, & renverſent les ſentinelles & les corps de garde. Avant que chacun pût prendre ſes armes & ſe ranger au drapeau, il y eut plus de trois cens hommes de tués; & le feu que les Eſpagnols mirent aux tentes en fit encore périr davantage. Enfin tout le camp s'éveille, & l'on apperçoit à la lueur du feu Moxica, qui avec ſoixante hommes s'étoit avancé ſi loin, qu'il étoit impoſſible qu'au premier ſignal il pût rejoindre le gros des Eſpagnols. On va à lui, & on l'enveloppe dans une plaine qui étoit audeſſous du camp, & il y périt avec toute ſa troupe. Frideric s'étoit flatté que l'ennemi n'oſeroit ſortir de ſon camp, parce qu'il ſe perſuaderoit que toute la cavalerie Eſpagnole étoit raſſemblée: & pour le faire croire, Bernardin de Mendoze avoit ordonné à tous les trompettes de ſonner; mais malgré les ténébres de la nuit, le feu qu'ils avoient allumé fit découvrir la ruſe; les confédérés reconnurent le petit nombre des ennemis, & furent plus hardis à les charger dans leur retraite. Neanmoins dès que le jour parut, ils abandonnérent leur camp, laiſſérent leurs

tentes, une partie de leurs bagages, & leurs morts ſans les enterrer ; & après avoir fait dire au comte de Naſſau, que puiſqu'il n'y avoit pas moyen de faire entrer du ſecours dans Mons, il ſongeât à ſa propre ſûreté, ils ſe mettent en chemin, & ſe retirent à Maline. Dans ces circonſtances, la Nouë & les autres généraux François allérent trouver Naſſau qui étoit malade, pour délibérer ſur le parti qu'ils avoient à prendre : & ils furent d'avis de rendre la place à des conditions honnêtes. Ce ne fut pas tant la retraite du prince d'Orange, ni le mauvais état de leurs affaires, qui les y détermina, que le maſſacre de Paris ; car cette nouvelle qui ranima le courage des Eſpagnols, conſterna horriblement les François, qui faiſoient la force de la garniſon ; la triſteſſe qui les accabla ſur l'heure, le déſeſpoir où ce funeſte événement les jetta pour l'avenir, les rendit incapables de rien entreprendre.

Mons rendu au duc d'Albe.

Voici les articles de la capitulation qui fut arrêtée avec Norkerme le vingtiéme d'Août. On convint que les François ſortiroient avec armes, chevaux, bagages, & tous leurs biens tant meubles qu'immeubles : Que Loüis de Naſſau, toute ſa maiſon, & les Gentilshommes Flamans ſeroient traités comme les François : Que les ſoldats Flamans ſortiroient ſeulement avec leurs épées & l'habit qu'ils auroient ſur le corps : Que les habitans qui avoient pris les armes contre le Roi auroient la liberté de ſortir avec tous leurs effets mobiliers, mais ſans armes : Que ceux qui aimeroient mieux demeurer dans la ville ne ſeroient point inquiétés pour le paſſé, à la réſerve néanmoins de ceux qui avoient manié les deniers publics, & qui étoient comptables envers le Roi : Que tous les Proteſtans ſortiroient de la ville aux mêmes conditions que les ſoldats ; qu'aucun ne ſeroit inquiété pour le paſſé ; mais qu'à l'avenir s'ils tomboient entre les mains des officiers du Roi, on les puniroit comme ils le méritoient. Que tous ceux qui ſortiroient, tant Gentilshommes que ſoldats, & bourgeois, feroient ſerment de ne porter les armes d'un an contre le roi d'Eſpagne, ni même contre le roi Très-Chrétien, ſi ce n'étoit pour le ſervice de S. M. Catholique. Que ce ſerment ne regardoit ni Loüis de Naſſau, ni les Allemans, ni les Anglois.

Le duc d'Albe donna pour ôtage, Bertain, d'Aubigny,

Bertencour, & Potelles, qui étoient de la premiére noblesse de Flandre, & qui devoient demeurer avec la garnison jusqu'à ce qu'elle eût été conduite en lieu de sûreté; que Nassau avec sa suite fût arrivé à Ruremonde, & les François à l'arbre de Guise, après quoi les ôtages seroient renvoyés; mais qu'en attendant l'exécution de ce traité, la Noüe, Soyecourt, Ercourt & Cormant demeureroient chez Norkerme gouverneur de Hainaut. Après ces conventions, de Liques entra dans la place par la breche; & Loüis de Nassau, qui étoit en litiére, fut conduit avec toute sa maison par Frideric de Tolede fils du duc d'Albe, par Romero, & par Jean de Morbeque. On donna le gouvernement de la place à de Baux, & on lui laissa quatre compagnies d'infanterie Flamande, avec une partie du canon: le reste fut envoyé au comte de Reux pour faire le siége d'Oudenarde, & l'on détacha Mondragon pour aller faire celui de Tenremonde: mais cette derniére place ne se laissa pas investir, & se rendit à la premiére sommation.

Plusieurs places reprises par le duc d'Albe.

Bien-tôt après le prince d'Orange sortit de Maline, où il laissa quatre compagnies d'infanterie & deux cens chevaux en garnison. Le duc d'Albe étant parti de Bruxelles avec quatre compagnies du régiment de Sicile, reprit en passant Louvain & Tillemont, & marcha du côté de Maline. Fridéric son fils, à qui il avoit fait prendre les devants, emporta les fauxbourgs d'emblée; mais Ferdinand de Tolede fut blessé à cette attaque. La garnison du prince d'Orange ne croyant pas pouvoir défendre cette place s'enfuit la nuit suivante. Le lendemain premier d'Octobre, le grand vicaire de l'Archevêque, & les chanoines de la Cathédrale vinrent de grand matin à la porte de la ville, précédés de la croix & de la banniere, demander grace pour ce peuple; mais les Espagnols, sans respect pour les ornemens sacres des Prêtres, & sans égard pour leurs priéres plantent des échelles le long des murs. Le duc d'Albe qui en vouloit aux habitans ne s'y opposa pas beaucoup: ainsi ils entrérent sans aucune résistance dans cette ville infortunée, & ils y commirent tout ce que l'avarice, la cruauté & l'impudicité la plus horrible peut inspirer à des furieux. Ce ne fut pas seulement pour contenter la juste colére du duc d'Albe, piqué vivement de leur révolte

récente

récente, qu'on permit toutes ces horreurs ; on y fut en quelque sorte forcé par les murmures du soldat, à qui il étoit dû plusieurs mois de paye ; & il étoit à craindre qu'il ne se mutinât.

On envoya en garnison à Louvain quelques compagnies de cavalerie Allemande, & Jean de Mendoze à Lierre avec de la cavalerie légére. Mendoze étant arrivé à Arschot apprit que les ennemis étoient décampés, & que leur marche ressembloit plus à une fuite qu'à une retraite ; ainsi s'étant mis à les poursuivre, il attaqua leur arriére-garde à l'entrée d'un bois, & reprit Diest abandonné par sa garnison. Celle d'Oudenarde s'étant aussi débandée, la ville ouvrit les portes au comte de Reux ; & les bourgeois ayant sçû qu'il s'étoit caché des soldats Protestans dans quelques maisons de la ville, y allérent mettre le feu & les y brûlérent.

Pendant que le duc d'Albe étoit occupé au siége de Mons, les confédérés résolurent de faire encore une tentative sur Tergoes en Zélande. Après beaucoup d'autres qui avoient mal réüssi, un renfort d'Anglois & d'Ecossois qui leur étoit venu, les y détermina. Ils partirent donc de Flessingue avec huit mille hommes de pied, & ils firent une décente dans cette isle le vingt-six d'Août ; le vingt-huit, après quelque combat, ils travaillérent à leurs lignes, & dresserent une batterie de huit gros canons de fonte, & de quatre petits canons de fer, avec lesquels ils battirent la place, renversérent les moulins à vent & les maisons qui étoient auprès. Ensuite ils attaquérent le nouveau bastion, & la porte qu'on nomme de la tête : enfin ils transportérent leur artillerie du côté de la porte Impériale. Au bout de trois jours la bréche se trouva très-grande : pour la reconnoître, ils firent approcher un navire rempli de sacs à terre, & de son mats on découvroit jusque dans la place : s'étant cru en état de donner l'assaut, ils font apporter trente échelles au pied du nouveau bastion, & attaquent en même tems la bréche & le bastion avec deux cens François à leur tête : mais ils furent repoussés par-tout avec beaucoup de perte ; au lieu que les assiégés n'eurent que cinq hommes de tués. Les confédérés affoiblis demandérent du secours au comte de Lumey, qui leur envoya deux mille cinq cens Allemans : ce renfort ayant relevé

CHARLE IX. 1572.

leurs eſpérances, ils pouſſérent leurs tranchées du côté de la porte d'Iſquerque; & y ayant fait bréche, ils prennent la réſolution de donner l'aſſaut en trois endroits tout à la fois. Iſidore Pacheco Gouverneur de la place ſépara en trois ſa garniſon, qui n'étoit pas nombreuſe : il en donna une partie à Gonçalez de Mendoze, une autre à Ferdinand de Saavedra, qui ſe trouvérent par hazard dans la ville lorſqu'on en forma le ſiége, & l'autre tiers à Alfonſe de Miranda, & il s'en réſerva une petite partie pour aller au ſecours de ceux qui ſe trouveroient les plus preſſés. Les confédérés ne ſe croyant pas en état de donner l'aſſaut ce jour-là, remirent l'affaire au lendemain, ce qui ſauva la ville; car Pacheco profitant de cet intervalle, fit élever par les habitans un cavalier à côté de la bréche pour arrêter l'impétuoſité des ennemis. Les aſſiégeans ne s'en étant apperçus que lorſqu'il n'y avoit plus de reméde, ſe repentirent de leur délai, mais un peu tard, & ils ne donnérent point l'aſſaut. La nuit ſuivante, ils retirérent leur canon, & tentérent de brûler la porte avec des pots à peu; mais ſans ſuccès. Ils ont recours à un autre expédient; ils ſe couvrent de ſacs pleins de laine, s'avancent ainſi juſqu'au pied du mur, & commencent à le ſaper; mais leur ouvrage eſt à tout moment troublé par les ſorties de la garniſon, & leurs troupes ſont ſouvent repouſſées, & toûjours avec perte; ce qui les oblige d'en revenir aux mines. Faute de ſuccès encore, ils ſaignent le foſſé, & ſe préparent à attaquer de nouveau la bréche avec des pots à peu. Sur ces entrefaites, ils apprennent que le duc d'Albe envoye du ſecours aux aſſiégés, & ils levent le ſiége.

Le ſecours de Tergoes étoit une entrepriſe hardie & dangereuſe; néanmoins Sanche Davila & Chriſtophle de Mondragon ne laiſſérent pas de s'en charger : ils prirent pour l'exécuter la garniſon de la citadelle d'Anvers, & celles de quelques forts des environs; & comme ils étoient perſuadés qu'ils auroient à combattre par mer auſſi bien que par terre, parce que les ennemis avoient une flote à l'entrée du canal de Tergoes, ils armérent ce qu'ils purent de vaiſſeaux, où ils embarquérent deux piéces de canon, & quelques ſoldats qu'ils firent partir devant eux. Mais le vent contraire & l'orage les ayant fait retourner en arriére, le ſecours qu'ils portoient n'arriva point,

& des deux canons, l'un tomba dans une boüe si épaisse, qu'il fut impossible de l'en retirer. Ce mauvais succès ne découragea point Davila. Les gens du païs,& en particulier un certain Flamand nommé Blommard,lui ayant donné avis que l'isle de Tergoes avoit tenu autrefois à la terre, & que quoique les efforts de la mer l'en eussent séparée, il étoit resté des endroits où l'on pourroit passer lorsque la marée se seroit retirée, il fit sonder ces côtes par des gens sur la fidélité desquels il comptoit. On lui rapporta qu'il y avoit un gué assez sûr ; mais qu'on ne pourroit cependant le traverser sans beaucoup de peine, parce qu'il avoit plus de deux lieües de large, & qu'il s'y jettoit trois riviéres fort profondes. Après s'être concerté avec Mondragon, il s'avance avec quatre mille tant Allemans qu'Espagnols, & suit la côte, sans que les soldats sçussent rien de son dessein. Mondragon déja vieux, mais encore vigoureux, se jette le premier dans le gué, & le passe en deux heures avec ses soldats, qui portoient sur leurs têtes leurs armes & des sacs pleins de poudre, sans autre perte que celle de neuf hommes,qui s'étant écartés du gros, furent engloutis par la rapidité des riviéres dont je viens de parler. Dès qu'il fut à terre il alluma des feux, comme il en étoit convenu avec Davila, pour marquer que ses troupes avoient passé le gué heureusement, & pour faire connoître son arrivée à Pacheco. Il donna quelque tems à ses sodats pour se reposer & pour se secher : & si les ennemis les avoient attaqués dans ce moment, il n'y a pas de doute qu'il ne leur eût été facile de les tailler en piéces. Mais au lieu de saisir l'occasion, ils allumérent des feux, signal convenu avec ceux de Canfere, pour les avertir de leur amener au plus vîte des vaisseaux pour rembarquer leurs troupes : ce qu'ils exécutérent avec tant de précipitation & si peu d'ordre, qu'il y eut beaucoup de soldats qui tombérent dans la mer, en se pressant d'entrer dans les barques. Cependant Pacheco ayant reçû de Mondragon quatre cens hommes conduits par Jean de Porres, Vallejo, & Salvatierra se mit à les poursuivre, tomba sur leur arriére-garde, & leur tua près de huit cens hommes.

Davila s'étant rendu à Tergoes fit fortifier la ville, y mit une bonne garnison, & s'en retourna à Anvers. Le siége dura

CHARLE IX. 1572.

depuis le vingt-six d'Août jusqu'au vingt & un d'Octobre : & il y avoit dans le camp des assiégeans grand nombre de François qui étoient passés en Hollande depuis le tumulte de Paris.

Le comte de Lumey (1) qui étoit alors en Hollande ne s'y tenoit pas à rien faire ; & Ferdinand de Tolede ne fut pas plûtôt sorti de la Province, qu'il fit approcher d'Amsterdam une flote qu'il avoit équipée pour tâcher d'attirer cette ville au parti des confédérés, en empêchant le commerce dont elle subsiste. Cette ville située sur le bord de la mer, & pour ainsi dire, dans la mer même, est aujourd'hui la plus florissante de la Hollande & de tous les Païs-bas. Elle est percée d'une infinité de canaux où la mer entre par des écluses faites avec beaucoup d'art, qui se ferment d'elles-mêmes lorsque la marée monte, & qui s'ouvrent quand elle se retire ; & l'on peut comparer Amsterdam à Venise, cette reine du golfe Adriatique.

Il y avoit dans Amsterdam environ quatre mille habitans bien armés, & commandés par un Bourgmestre, nommé Pierre Peterson, fort attaché au parti du Roi, & très-ennemi des confédérés. Ainsi ce fut inutilement que Lumey les sollicita de s'unir à lui. D'un autre côté cette place étoit trop forte pour qu'il pût se flatter de réüssir en l'assiégeant ; il se contenta donc de brûler près de cent navires qu'il trouva dans le port: ce qui fut pour les habitans une perte de trois cens mille ducats. Après cette hostilité, il marcha contre Schonhoven, dont les habitans ont toûjours été très-étroitement liés avec Amsterdam par l'intérêt commun de leur commerce ; mais comme cette place se trouvoit entourée de villes confédérées, & sans espérance de secours, elle se rendit Le comte de Bossu gouverneur de la Province, étoit alors à Utrecht, qu'il avoit beaucoup de peine à retenir dans le parti du Roi ; mais il faisoit tout son possible pour la garder, parce que c'étoit le seul passage qu'ils eussent pour entrer dans la Gueldre, où Barlemont seigneur d'Hierges avoit une guerre très-facheuse à soutenir contre les partisans du prince d'Orange.

En effet le comte de Berg beau-frére du prince d'Orange,

(1) Il s'appelloit de la Marck.

à la tête d'un corps de cinq mille hommes presque tous païsans, avoit pris quantité de villes dans la Gueldre, & dans les provinces voisines, Zutphen, Doetecom, Duisbourg, Hardevick, Erbourg, Almeloe, Oldenzel,& quelques autres: & étant entré dans l'Overissel, il campa le jour de Saint Laurent auprès de la ville de Campen, & la prit le douziéme d'Août, parce qu'elle manquoit de vivres, & qu'elle n'avoit aucune espérance de secours. Trois autres villes de cette Province ; sçavoir Zwol, Hassel, & Steenwich se rendirent ensuite, & abolirent pour la plûpart la religion Catholique.

François de Vargas, que le duc d'Albe avoit laissé dans ces cantons, tenoit encore Deventer, capitale du Païs,avec quatres compagnies d'infanterie Espagnole, qui faisoient des courses dans tous les environs, & brûloient les bourgs & les villages qui appartenoient aux confédérés & aux villes révoltées ; & ils étoient tous les jours aux mains avec la garnison de Zutphen. Vargas attendoit outre cela un secours d'Allemans que lui amenoient Eric de Brunswick & le duc de Holstein.

En Frise Nederwomter, qui étoit de la premiére noblesse du Païs, se rendit maître de Sneek,de Bolsward, & de Franekere : le comte de Schowembourg, qui commanda après lui, marcha à Docum, & s'empara de la basse ville ; mais la garnison s'étant sauvée dans un clocher fortifié, & ayant espérance qu'on viendroit à son secours, ne voulut écouter aucune proposition, quoique les ennemis eussent mis le feu au clocher : au reste ils ne furent pas trompés dans leur espérance ; car Gaspard de Robles, seigneur de Billy, gouverneur de Groningue, se mit en marche pour les secourir, jetta en passant quelques troupes dans Leewarden, Hardelingue & Staveren, & marcha droit à Docum. Dès qu'il fut arrivé, cette armée de païsans se dissipa ; Docum fut repris le seize de Septembre & abandonné au pillage. Billy retourna à Staveren,dont la citadelle étoit attaquée par les païsans;mais comme cette milice étoit mal disciplinée, il les mit aisément en fuite, délivra la citadelle, & traita la ville aussi inhumainement que celle de Docum : après quoi il reprit le chemin deGroningue avec ses troupes chargées de butin.Les garnisons

de Sneek, de Bolſwart & de Franekere s'oppoſérent à ſon paſſage, à deſſein de reprendre le butin qu'il emportoit; mais leur Commandant ayant été tué au premier choc, le reſte prit la fuite, & laiſſa beaucoup de morts ſur la place.

Après la priſe de Mons, le duc d'Albe vint à Maſtricht, & il renvoya ſa cavalerie Allemande, dont il ne pouvoit eſpérer aucun ſervice pour les ſiéges qu'il méditoit. Il embarqua ſon artillerie ſur la Meuſe, donna cinq compagnies d'infanterie à de Liques pour l'eſcorter, & le ſuivit par eau. Lorſqu'il fut entré dans le Vahal, il remonta la riviére du côté du Rhin, & vint à Mock, (1) où Gaſpard de Gomes gouverneur de Grave tenoit tous prêts de grands pontons. Le duc les fit conduire à la Meuſe, & les ayant bien attachés l'un à l'autre, il en fit un pont très-ferme ſur cette riviére. Après qu'il y eut fait paſſer ſon armée & ſon canon, il alla par terre à Nimegue, où il reſta quelque tems pour concerter ſes entrepriſes. Il fit enſuite embarquer ſon artillerie ſur le Vahal, & la fit remonter juſqu'à Arnheim.

Frideric ſon fils avoit pris les devants avec l'armée; & dès qu'elle parut, Lochem & Durſbourg ſe rendirent. Campen, Zivol, Haſſel, Steenwick, Harderwick & Amerfort qui eſt dans le territoire d'Utrecht, envoyérent leurs députés au duc d'Albe pour lui demander grace, & lui repréſenter que faute de ſecours ils avoient été obligés d'ouvrir leurs portes au prince d'Orange. De là le général Eſpagnol marcha droit à Zutphen, ville ſituée ſur l'Iſſel, & la fit ſommer de ſe rendre; mais la garniſon l'ayant refuſé, il fit venir treize groſſes piéces de canon, qu'il fit pointer contre la porte de Lochem. Il y eut bien-tôt une grande bréche, & la garniſon trop foible pour la défendre, & craignant la cruauté des Eſpagnols, prit le parti de ſe retirer la nuit, & d'abandonner la ville. Le matin les habitans voulurent capituler; mais les Eſpagnols étoient déja entrés dans la ville, où ils exercérent toutes ſortes de cruautés & d'infamies. Le duc d'Albe comptoit jetter par ce moyen la terreur dans tout le païs, & faire tout plier; mais ces inhumanités ne ſervirent qu'à inſpirer aux habitans une haine irreconciliable pour ceux qui en étoient les auteurs; & quoique les comtes de Berg &

Zutphen pris & pillé par les Eſpagnols.

(1) Entre le Rhin & la Meuſe près de Grave & de Nimegue.

de Schovembourg eussent abandonné la Gueldre & la Frise à l'arrivée des Espagnols, cette retraite n'abattit point le courage des gens du païs, & la haine l'emporta sur le péril.

Frideric ayant laissé Pollweiller pour la garde de Deventer & de Zwol, tira Vargas avec quatre compagnies d'Espagnols, & marcha vers Naerden, ville située à l'entrée de la Hollande, & qui n'étoit défenduë ni par son assiéte, ni par ses murailles. Frideric envoya Norkerme & Cressonnieres pour les sommer de se rendre. Pendant qu'on dispute sur les conditions, & qu'ils demandent des sûretés de ce qu'on leur promet, les Espagnols se jettent dans la ville, font main basse sur les habitans, pillent les maisons & y mettent le feu, qui consume toute la ville, à la réserve de l'Eglise & du Beguinage.

Les Espagnols que ces cruautés rendoient odieux, les voulurent excuser sur les loix de la guerre, qui permettent ces sortes de traitemens contre ceux qui refusent de livrer des postes sans défense. Ceux qui ont écrit l'histoire de la prise de Naerden, racontent un fait d'une cruauté singuliére, & où il arriva quelque chose de miraculeux. Un pére de famille qui passoit pour riche, fut horriblement tourmenté par les Espagnols, pour dire où il avoit caché son argent & tout ce qu'il avoit de précieux. Cet homme assûrant toûjours qu'il n'avoit rien détourné, un soldat eut l'insolence de violer sa femme à ses yeux, ce qui lui fut plus sensible que tous les tourmens qu'on lui avoit fait souffrir. Cet infortuné s'en vengea comme il put, en chargeant le soldat d'injures & d'imprécations; mais il fut à l'instant massacré aux yeux de sa femme, qui fut ensuite elle-même penduë par les pieds à une poutre la tête en bas, & les mains derriére le dos. Un jeune enfant témoin du meurtre de son pére, de l'outrage fait à sa mére, & du supplice qu'elle souffroit, ne fut pas épargné par ce barbare, qui le lia auprès d'elle. Après avoir demeuré deux jours dans cet état sans prendre de nourriture, il étoit près d'expirer de faim & de douleur aussi bien que sa mére, lorsqu'il parut un jeune homme parfaitement beau, qui les consola, les délia, leur donna du pain, & les exhorta à mettre leur espérance en Dieu, & à espérer bien de l'avenir. Je ne prétens pas être garant de la vérité de cette histoire.

CHARLE IX.
1572.

De Naerden Frideric alla à Amſterdam : c'étoit dans l'hyver, & le froid étoit ſi violent que toutes les riviéres étoient priſes. Il ordonna que ſa cavalerie commandée par Jean de Mendoze, reſteroit en quartier à Arnhem, Amerfort & Utrecht, places dont Robert de Melun d'Haſſembourg étoit gouverneur. Comme il avoit fort envie de ſe rendre maître d'Harlem, il fit ſolliciter cette ville par celle d'Amſterdam à recevoir garniſon Eſpagnole. On y envoya des Députés pour les faire ſouvenir de leur devoir, & les exhorter à être fidéles au Roi. La ville étoit partagée en deux factions, l'une attachée à Philippe, & l'autre au Prince d'Orange : ce dernier parti l'emporta dans la ſuite. Cependant les autres obtinrent pour lors qu'on enverroit à Frideric, Thierry de Friſe, Chriſtophle de Schagen & Adrien Aſſendelf, pour ſe juſtifier ſur le paſſé, le prier de ne commettre contre eux aucune hoſtilité, & l'aſſûrer qu'ils étoient diſpoſés à obéïr, pourvû qu'on leur accordât des conditions raiſonnables : ce fut le troiſiéme de Decembre. Mais le lendemain tous les habitans s'aſſemblérent pour déliberer ſur le parti qu'ils avoient á prendre. Brederode, Riperda, Friſon, Adrien Janſen, & Stuyver Bourgmeſtre de la ville, ſe trouvérent à l'aſſemblée. Riperda prit la parole, & après avoir fait un long diſcours, où il peignit avec des couleurs très-vives la cruauté des Eſpagnols, il dit aux habitans : » Si vous aimez mieux combattre coura» geuſement pour votre ſalut, que de vous perdre par votre » lâcheté, je m'offre de bon cœur pour être votre chef. « Là deſſus on abolit le dernier décret ; l'on en fit un nouveau, par lequel on déclaroit qu'il valoit mieux ſouffrir les derniéres extrémités, que de ſe rendre aux Eſpagnols, & on l'envoya au Prince d'Orange qui étoit à Leyden. Schagen & Aſſendelf étant revenus d'Amſterdam, furent arrêtés & conduits ſous bonne garde à Leyden. Dans la ſuite Aſſendelf y fut convaincu de trahiſon, & pendu à Delf. Le prince d'Orange envoya à Harlem Lazare Muller avec dix compagnies d'infanterie Allemande, dont les principaux Officiers étoient Stembach lieutenant de Muller, Chriſtophle Vader, Lambert de Wirtemberg & Martin Pruys. Ils prirent leur chemin par la baſſe Hollande, & entrérent dans la ville le quatriéme de Decembre. Le même jour les Egliſes furent pillées

Les Eſpagnols font ſommer Harlem.

&

& les images renversées. Le lendemain il y arriva un homme qui apportoit des lettres de Thierry de Frise, chef de la députation que la ville avoit envoyée à Frideric. Thierry craignant quelque mauvais traitement de la part de ses concitoyens resta auprès de Frideric; & son envoyé étant soupçonné d'être venu pour servir d'espion aux Espagnols, fut mis à la question, & pendu.

Siége de Harlem.

Frideric qui avoit résolu de faire le siége de Harlem, voulut profiter des glaces pour brûler tous les vaisseaux qui étoient dans le canal de cette ville. Il avoit chargé de l'exécution François d'Aguilar, Alvarado premier capitaine du régiment de Martin de Erasso, & Rodrigue Perez. Ils devoient faire passer leurs soldats sur la glace avec des patins, dont il avoit fait faire sept mille paires, & s'avancer ainsi jusqu'aux vaisseaux; mais ayant appris qu'on avoit rompu les glaces qui les environnoient, avec des crocs de fer tout rouges, ils abandonnérent leur entreprise.

Ce coup manqué, on fut d'avis d'attaquer Sparendam, petite ville entre Amsterdam & Harlem, qui sépare un canton toûjours couvert d'eau d'avec le païs haut. Les confédérés l'avoient fortifiée à la hâte pendant l'éloignement de Frideric. Rodrigue Zapata, qui avoit déja pris deux fois cette petite ville, fut chargé du siége: & il eut le bras gauche emporté d'un coup de canon dans une attaque. Ceux d'Harlem avoient envoyé un détachement pour noyer tout le païs des environs en rompant la digue; (1) mais les Espagnols arrivérent avant qu'ils eussent achevé, & ils réparérent avec une diligence extrême la bréche qu'ils avoient commencée. Ainsi rien n'arrêta Frideric, qui sur le champ fit passer son armée sur les riviéres de Spare & de Tie, dont les glaces étoient assez fortes pour porter les fardeaux les plus pesans. La forteresse de Sparendam, qui auroit passée pour imprenable dans une autre saison, fut donc attaquée de tous côtés, & emportée malgré la résistance de la garnison, composée de trois cens hommes. Pruys y périt avec plusieurs soldats de sa compagnie, & le secours envoyé de Harlem fut repoussé avec perte. Cependant Philippe de Marnix de Sainte-Aldegonde, que le prince d'Orange avoit envoyé dans Harlem, y fit changer les Magistrats, &

(1) Cette digue est entre Sparendam, & Sparwoude.

y en établit de nouveaux ; sçavoir quatre Bourgmestres, sept Echevins, & dix Conseillers.

Les choses étant en cet état, Harlem fut investi le douze de Décembre, & Diego de Carvajal avec cinq cens arquebusiers, se saisit du poste de la Maladrerie. L'armée de Frideric étoit composée de soixante & quinze compagnies d'infanterie, vingt-deux Flamandes, seize Allemandes, & trente-sept Espagnoles, de deux compagnies d'arquebusiers à cheval, & de deux cens chevaux Allemans de la compagnie de Scoqueim. On y fit venir outre cela les compagnies de Pacheco & d'Antoine de Tolede, pour se poster sur le chemin qui conduit d'Alcmar, & des marais à Harlem, & sur celui que les vagues de la mer rendent uni & si ferme, que les charettes les plus chargées y roulent sans peine. Leur quartier étoit au fort d'Egmont. Quelques soldats qui alloient pour se jetter dans la place, n'ayant point apperçu à cause du broüillard, une troupe d'Espagnols qui venoient à eux, furent renversés.

On tint conseil dans le camp des assiégeans sur la maniére dont on battroit la place, & de quel côté on l'attaqueroit. Les plus habiles vouloient que ce fût du côté de la forêt avec deux batteries qui se croisassent, parce que c'étoit le côté le plus foible, & où il seroit plus aisé de monter à l'assaut: mais il falloit transporter l'artillerie, & changer les quartiers, & il paroissoit extrémement dur de faire camper le soldat à l'air ou sous des tentes pendant un hyver si rude ; ce qui devenoit absolument nécessaire, si l'on faisoit l'attaque de ce côté-là. Ce ne fut pourtant point cette considération qui empêcha Frideric de suivre ce conseil, mais le mépris qu'il faisoit des ennemis. La prise de Zutphen & de Naerden lui avoit inspiré une confiance téméraire qui lui fit négliger le parti le plus sûr : il disoit que ces bourgeois ne sçavoient point faire la guerre ; qu'en général tous les Hollandois sont de très-mauvais soldats, incapables de soutenir la moindre fatigue ; qu'il n'y avoit dans la place que mille hommes de garnison, qui aux premiers coups de canon qu'ils entendroient, laisseroient la ville au pillage, comme avoient fait les garnisons des autres villes qu'il avoit attaquées. Mendoze, pour excuser les Espagnols, prétend que ce furent Norkerme & Cressonniere qui

lui inſpirérent des ſentimens ſi préjudiciables à ſes intérêts, comme la ſuite le fit voir. On n'ouvrit la tranchée que dans un endroit fort éloigné de la place, où l'on avoit dreſſé une batterie de quatorze piéces de canon, pour couvrir les travailleurs, & l'on commença le dix-huit de Décembre par battre la porte de Sainte-Croix, & l'ouvrage qui étoit vis-à-vis. Dès qu'on eut renverſé la porte, on employa l'artillerie contre cet ouvrage, & la muraille qui s'étendoit juſqu'à la porte de Saint-Jean, que les aſſiégés avoient fortifiée d'un nouveau rempart qui alloit juſqu'au pont de Sainte-Catherine. Pendant trois jours on tira quinze cens quinze coups de canon, & l'on fit bréche : auſſi-tôt on décida qu'il falloit donner l'aſſaut contre l'avis de Romero, qui craignoit une mauvaiſe réuſſite. Mais quoiqu'on n'eût preſque ni boulets, ni poudre, Norkerme & Creſſonniere firent publier que ceux qui devoient monter à l'aſſaut ſe tinſſent prêts. Comme on n'avoit point fait de tranchées, les ſoldats marchérent par une plaine toute découverte, ſous la conduite de François de Vargas, portant avec eux un pont très-ingénieuſement fabriqué par Barthelemi deCampocaſſo, & ils s'avancérent ainſi juſqu'à la bréche, que Steinbach défendoit avec ſes piquiers. A peine furent-ils arrivés, qu'ils montérent ſans attendre l'ordre de leurs Officiers. L'endroit étoit eſcarpé & étroit ; en ſorte qu'il y en eut très-peu qui puſſent gagner le haut. Ce fut alors que Galeas ſuivi de ſes piquiers combattit long-tems contre Steinbach, preſque ſeul à ſeul. Mais enfin les aſſiégés chargérent leurs canons de chaînes de fer, qui obligérent les Eſpagnols de ſe retirer avec une grande perte. Romero qui blâmoit hautement la témérité de cette entrepriſe, reçut un coup de mouſquet dans l'œil en raillant les ſoldats. Les aſſiégeans perdirent plus de cent cinquante hommes à cet aſſaut, & entre autres le capitaine Soinage, & Broot ſon Enſeigne. Ils eurent auſſi pluſieurs Officiers de nom bleſſés dangereuſement, entre autres, François de Vargas, Pierre Benavides Enſeigne de Diego de Carvajal, Tovilla Enſeigne de Gaſpard de Gurrea, & Lama Enſeigne de François de Valdez : Vargas même reſta dans le foſſé, & n'en put être retiré que le lendemain, & Galeas reçut un coup de hallebarde à la cuiſſe.

CHARLE IX. 1572.

Tel fut le ſuccès de ce premier aſſaut, où le courage des aſſiégeans fut ſoutenu & repouſſé avec une vigueur à laquelle ils ne s'attendoient pas. Mais les aſſiégés étoient animés par leur valeur naturelle, par le déſeſpoir que leur inſpiroit la cruauté implacable des Eſpagnols, & ſurtout par la main du Tout-puiſſant, qui vouloit punir cette nation de tant d'horreurs qu'elle avoit commiſes; enſorte que ce ſiége, que Frideric avoit compté achever en peu de jours, dura près de huit mois, & arrêta pendant tout ce tems, contre l'opinion de tout le monde, le cours de la fortune Eſpagnole toûjours victorieuſe juſqu'alors. Enfin le vingt-neuviéme de Decembre, le ſecours promis par le prince d'Orange, qui conſiſtoit en trois compagnies d'infanterie Flamande, entra dans la ville ſous la conduite de Jerôme Tſeraers, pendant que les Eſpagnols de leur côté profitant des broüillards de la ſaiſon, avançoient de toute leur force leurs tranchées & leurs mines, comme nous le dirons ſur l'année ſuivante. Mais l'ordre que nous nous ſommes preſcrit demande que nous rapportions auparavant ce qui s'eſt paſſé chez nous, en Italie, & en Orient.

Le cardinal des Urſins Légat en France.

Lorſque le Pape eut reçu la nouvelle du maſſacre de Paris, il envoya pour Légat en France le cardinal des Urſins, qui fit en chemin quelque ſéjour à Avignon. Il vit à ſon arrivée que la face des choſes étoit bien différente de l'idée qu'il en avoit priſe à Rome. Il trouva les Catholiques ſaiſis d'effroi, les Proteſtans irrités, tout le Royaume rempli de troubles; & il fut bien ſurpris qu'une action qu'on loüoit tant à Rome, étoit généralement déteſtée en France; & que le Roi même, à qui ils donnoient la gloire d'avoir préparé de longue main, & ſi bien concerté le coup qu'il venoit de frapper, étoit réduit à s'en juſtifier auprès de ſes peuples, comme d'un événement que l'occaſion avoit fait naître, auquel il avoit été forcé, mais qui n'avoit point été prémédité. On délibéra même à la Cour ſi on y recevroit le Légat, & ſi le Roi ne chercheroit point quelque excuſe honnête pour ſe diſpenſer de lui parler; mais il craignit en renvoyant le Légat de perdre l'amitié du Pape, qu'il avoit gagnée par le maſſacre de la Saint-Barthelemi: d'ailleurs l'avantage que ce refus affecté pouvoit lui procurer du côté des Proteſtans, étoit trop petit pour le dédommager de la diſgrace du Pape,

que cette injure faite à son Légat lui attireroit infailliblement. Enfin il fut résolu qu'en considération du Pape, & de la famille des Ursins, de tout tems très-attachée à la France, on le laisseroit entrer dans le Royaume. Des Ursins ayant été reçu à Lyon avec les honneurs accoûtumés, donna de grands éloges au zéle de la bourgeoisie, complimenta publiquement ce fameux Boidon qui s'étoit rendu un des principaux chefs de cette horrible boucherie, & lui donna de sa pleine puissance une absolution générale de tout le passé. Les Ministres, par l'avis de Morvilliers, lui avoient fait dire de parler sobrement sur cette affaire ; mais il ne laissa pas d'exalter la prudence du Roi, & de publier en tous lieux, dans toutes les maisons, en public, & en particulier, que ce Prince avoit donné dans cette occasion des marques d'une patience à toute épreuve, & d'une grandeur d'ame peu commune.

A Paris il fut reçu par le Parlement & par tous les Ordres de la ville, avec la magnificence & les honneurs ordinaires en pareil cas, & il alla loger à l'Evêché. Dans l'audience qu'il eut du Roi, il lui fit toutes les instances possibles, & employa les motifs les plus pressans pour engager le Prince à ordonner dans toutes les cours du Royaume la publication du concile de Trente, suspenduë en France depuis neuf ans au grand scandale de la Chrétienté, & de consacrer par l'approbation de ce saint Concile la mémoire de la grande action qu'il venoit de faire pour la gloire de Dieu, & pour l'élévation de la sainte Eglise Romaine : action qui seroit, disoit-il, la matiére des éloges de tous les siécles. Notre siécle, ajouta-t'il, & tous ceux qui le suivront, demeureront convaincus que ce n'est ni la haine, ni la vengeance, ni le ressentiment de quelque injure particuliére, qui ait fait consentir un Prince aussi chrétien que V. M. au meurtre de tant de personnes, mais uniquement le zéle de la gloire de Dieu, afin que la religion de nos ancêtres, c'est-à-dire, la religion Catholique, Apostolique & Romaine, que le concile de Trente vient de purger du poison de l'hérésie, soit désormais établie unanimement dans toute la France sans exception ; ce qu'on ne pouvoit jamais espérer, tant que la faction des Protestans ne seroit pas exterminée.

Le Légat sollicite en vain la publication du Concile de Trente.

Ces raisons & d'autres encore qu'il répétoit sans cesse aux

CHARLE IX. 1572.

oreilles du Roi, & qui étoient d'un grand poids à Rome, paroissoient spécieuses à bien des gens : mais un motif puissant empêchoit le Roi & la Reine d'y déférer : je veux dire, les mesures qu'ils avoient prises pour excuser les meurtres de la Saint-Barthelemi ; car le Roi protestoit dans plusieurs déclarations qu'il avoit fait publier, que ce n'étoit point en haine de la religion Protestante qu'il avoit ordonné ce qui s'étoit fait à Paris : Qu'il n'avoit eu d'autre intention que d'étoufer la conjuration de Coligny & de ses partisans, & qu'il avoit été très-faché que les autres villes du Royaume eussent suivi l'exemple de la capitale. C'est ce qu'on avoit insinué dans toute l'Europe ; & c'étoit le but d'une multitude de lettres, de discours publics, & de livrets, dont j'ai parlé ci-devant. Ainsi pour ne pas démentir les édits qu'on venoit de rendre publics, le Roi se contenta d'assûrer le Légat, qu'on ne pouvoit avoir plus de zéle pour la véritable religion, ni plus de vénération pour le saint Siége ; mais que la situation des affaires ne lui permettoit pas de déférer à ses demandes : du reste il l'accabla en particulier de promesses magnifiques, & le renvoya le plus honorablement qu'il lui fut possible.

Ce qui détermina le Roi au refus, c'est que les Protestans réveillés par l'exemple des Rochelois reprenoient courage, & que l'on craignoit que les Princes étrangers, surtout la reine d'Angleterre, & les princes d'Allemagne ne leur donnassent du secours. Celui qui avoit conseillé au Pape & au sacré Collége de presser alors si vivement la publication du Concile, étoit le cardinal de Lorraine : il leur representoit que cette occasion favorable, qu'ils attendoient avec tant d'impatience, étoit à la fin venuë ; que si on la manquoit, on n'y reviendroit jamais. Ceux, leur disoit-il, qui s'opposent avec le plus de force au succès de cette affaire, sont les meilleures têtes des parlemens du Royaume, sous prétexte de maintenir les Libertés de l'église Gallicane, & les droits de la couronne ; mais la haine universelle qu'on a aujourd'hui pour les Protestans, & l'effroi général que le meurtre de Paris a répandu par-tout, contraindra un peu la liberté des suffrages, & fermera la bouche à bien des gens, qui craindront dans les circonstances presentes, qu'une opposition trop marquée à la publication du Concile ne les rende suspects au sujet de la religion.

Le Pape voulant profiter d'une ſi belle occaſion, avoit très-expreſſément recommandé au cardinal des Urſins de travailler vivement à la faire réüſſir; mais elle échoüa pour les raiſons que je viens de dire. Quelque tems après, le Roi voulant montrer au Pape combien il étoit ſenſible à la légation honorable qu'il lui avoit envoyée, nomma pour ſon Ambaſſadeur à Rome Nicolas d'Angennes ſeigneur de Rambouillet, homme également reſpectable par ſa dignité, & par ſa capacité dans les affaires.

Ce fut dans ce tems-là que Marc-Antoine Muret fit ce diſcours, où pour s'accommoder au théâtre, il rappelle la mémoire de ce qui s'étoit paſſé au tumulte de Paris, & fait avec beaucoup de ménagement l'éloge de la piété du Roi. Peu de tems après Jean de Durfort de Duras, Gentilhomme de diſtinction dans la Guyenne, alla à Rome en qualité d'Envoyé du roi de Navarre.

Depuis le meurtre de Coligny ennemi juré des Lorrains, & l'abaiſſement des Monmorencis, tombés dans la diſgrace du Roi, parce qu'ils étoient unis de parenté & d'amitié avec Coligny, le Cardinal de Lorraine ſe trouvoit au comble de ſes vœux, & il revenoit en France avec le faſte & l'arrogance d'un homme qui alloit déſormais être le maître de la Cour. On voyoit paroître juſque ſur ſon viſage cette joye inſolente, que ce génie élevé ne ſçut jamais cacher ni diſſimuler dans la proſpérité; mais la Reine d'un caractére ſoupçonneux & dominant réprima bien-tôt ces hauteurs, en affectant de ſon côté un air d'empire qui diminua beaucoup les eſpérances de l'orgueilleux Cardinal.

Phénoméne, nouvelle étoile.

Le huit de Novembre il parut une nouvelle étoile ſous la conſtellation de Caſſiopée. Elle formoit un loſange avec la cuiſſe & l'eſtomac de Caſſiopée, & elle demeura ainſi plus d'un an ſans changer de place. Elle parut d'abord auſſi grande, & auſſi brillante que Jupiter au périgée de ſon épicycle excentrique : après quoi elle diminua peu à peu; & elle s'éteignit enfin tout à fait au commencement de l'année 1574. Il y eut un Poëte qui fit de beaux vers à cette occaſion en faveur des Proteſtans, & qui prouva par une comparaiſon ingénieuſe & bien ajuſtée au tems, que c'étoit la même qui apparut aux Mages qui vinrent de l'Orient à Bethlehem adorer

CHARLE IX.

1572.

le Sauveur du monde : & il finiſſoit par des menaces d'un triſte préſage, que l'événement n'a que trop juſtifiées, C'étoit auſſi le ſentiment de Corneille Gemma médecin Friſon, le plus ſçavant aſtronome de notre tems, que le duc d'Albe fit venir à Nimegue pour le conſulter. Il parle fort au long de cette étoile dans ſa coſmocritique, & il dit que depuis la naiſſance de notre Seigneur il n'a point paru de phénoméne dans le ciel, qui approche de celui-là, ſoit pour ſon élévation, ſoit pour ſa durée. Il y a d'autres auteurs qui en ont dit des choſes admirables, entre autres Hagecius & Polus qui l'obſerverent à Vienne en Autriche, & Munius Profeſſeur en langue Hebraïque & en Mathématique à Valence en Eſpagne. Les Anglois, peuple fort attaché aux prédictions, dirent que cette étoile preſageoit la mort funeſte de la reine d'Ecoſſe, ſuivant en cela l'opinion d'un certain aſtrologue d'Oxford, qui prétendoit que Caſſiopée femme du roi Cephée, & dont la conſtellation paroît du côté du Nord, déſignoit quelque Reine, & que les ſeize mois que cette étoile a duré, & après leſquels elle s'éleva plus haut, ſignifioient que cette reine du Nord retourneroit au ciel au bout de ſeize ans : ce que l'événement a juſtifié de point en point.

Nouvelle maladie. Colique de Poitou.

Après cette nouvelle étoile, la France fut affligée d'une maladie juſqu'alors inconnuë parmi nous, qu'on nomma colique de Poitou, parce qu'elle commença à ſe faire ſentir dans cette Province. Elle ſe renouvelloit tous les dix ans, mais toûjours avec plus de violence, & elle a continué de cette ſorte juſqu'en l'année 1606. On la nomma auſſi colique bilieuſe à cauſe des ravages que fait la bile dans cette maladie, & des douleurs horribles qu'elle cauſe. Dès qu'un homme en eſt attaqué, tout ſon corps devient ſans force, & comme frappé de paralyſie ; le viſage devient pâle, & perd entiérement ſa couleur ; le froid s'empare des extrémités des membres ; les forces tombent ; l'eſprit eſt inquiet, & le corps agité ; on ne dort point ; on a des maux de cœur fréquens, des nauſées continuelles, des vomiſſemens, des rapports d'une bile verdâtre, ou un hoquet continuel, qui n'eſt pas moins inſupportable aux malades. Les hypocondres ſont brûlés par une fiévre lente ; on ſent une ſoif qu'on ne peut étancher, une difficulté d'uriner, telle qu'il ſemble qu'on ſoit attaqué

de

de la gravelle ; & ce qui eſt encore plus cruel que tous ces maux, c'eſt une douleur très-violente qui attaque en même tems l'eſtomac, les inteſtins, les flancs, les aines, & les reins. Ce venin ſe répand comme une vapeur acre, pouſſée par une matiére malfaiſante ; & l'on ſent dans les épaules, à la poitrine, & aux mammelles comme des aiguillons qui piquent & déchirent ces parties, & quelquefois mêmes les jambes, & l'os ſacré. Il y en a en qui les tiraillemens d'eſtomac ſont ſuivis de douleurs très-cruelles à la plante des pieds, ſans que leur mouvement en ſoit altéré. Mais quand ces douleurs viennent à ſe relâcher, & que les malades ſe croyent gueris, leurs bras & leurs pieds tombent peu à peu ſans pouvoir ſe ſoutenir ; toute la force répanduë par tout le corps ſe perd dans l'inſtant ; les coudes, les mains, les jambes, & les pieds reſtent ſans mouvement, mais on y ſent vivement comme des piqueures d'une éguille très-pointuë qui entreroit dans la peau, & cette défaillance eſt aſſez ſouvent précédée par des convulſions épileptiques, jointes à un aveuglement de pluſieurs heures, ſans que le malade perde connoiſſance.

Nous trouvons dans Paul Eginete (1) une maladie ſemblable à celle-ci. Elle ſe fit ſentir à Rome il y a douze cens ans, & de-là elle ſe répandit par toute la terre : on y a cherché des remédes par une expérience de pluſieurs ſiécles ; mais en attendant qu'on les trouvât il mourut bien du monde avec des tourmens effroyables. On peut lire à ce ſujet les obſervations que François Citois a recüeillies des mémoires de Jean Pidoux, de François Lavau, de Pierre Milon, & de Paſchal le Coq, médecins de Poitou très-ſçavans & très-expérimentés. Paſſons à d'autres matiéres.

Pendant que tout étoit tranquille à Paris, le Roi étoit réſolu de reconduire juſqu'à la frontiére Claude ſa ſœur ducheſſe de Lorraine. Elle étoit venuë à la cour de France pour ſe trouver au mariage de Marguerite de Valois ſa ſœur avec le roi de Navarre, y ayant été invitée par leurs Majeſtés. Pendant l'abſence du Roi peu s'en fallut qu'il n'arrivât une nouvelle Saint-Barthelemi par la conjuration déteſtable de Henri d'Angoulême ſon frére bâtard. Il avoit à

Conjuration du bâtard d'Angoulême.

(1) Paul Eginete, ou d'Egine, iſle | qui a vécu vers la fin du quatriéme ſiécle près d'Athene, eſt un médecin célébre | ſous l'empire d'Honorius.

CHARLE IX. 1572.

ſa ſuite une bande de ſcélérats amorcés par le butin qu'ils avoient fait au maſſacre du vingt-quatre d'Août. Le bâtard tint conſeil avec eux, & il fut réſolu d'exciter un nouveau tumulte à Paris, & de piller toutes les maiſons des riches ſous prétexte d'héréſie; & pour agir plus ſûrement, il fit marquer ces maiſons d'une croix faite en ſautoir. L'un des complices ne pouvant contenir la joye qu'il goûtoit d'avance, laiſſa échaper quelque parole; on lui entendit dire que dans peu on acheveroit d'exterminer les reſtes de l'héréſie, qui ſe tenoit cachée dans Paris. Ce diſcours & toutes ces croix qui ſe trouvérent le même jour aux portes des perſonnes les plus riches de Paris, réveillérent l'attention des premiers Magiſtrats du Parlement. Ils allérent donc trouver le duc de Nevers, à qui le Roi en partant avoit donné le commandement général dans la ville; ils lui expoſérent les rapports qu'on leur avoit faits, & toutes les marques de la conjuration, & le ſuppliérent de donner ſes ordres pour prévenir le mal dont on étoit menacé. Il arriva par hazard que la même matinée deux des conjurés, qui étoient de la maiſon du chevalier d'Angoulême, eurent l'audace d'aller trouver le duc de Nevers pour l'aſſûrer, ſans autre garantie que leur propre témoignage, que l'intention du Roi étoit qu'on exterminât tout ce qui reſtoit dans Paris de gens ſuſpects de la nouvelle religion. Le Duc les fit ſur le champ mener en priſon, en attendant, diſoit-il, qu'il fût plus inſtruit de la volonté du Roi. Cette nouvelle intimida les autres conjurés, & rompit leur déteſtable complot.

Le cardinal des Urſins de retour à Rome rendit compte au Pape du peu de ſuccès de ſon ambaſſade : & le Pontife ne fut pas content que le Roi eût refuſé la publication du Concile, qu'il regardoit preſque comme aſſûrée ſur la parole du cardinal de Lorraine; mais il s'en conſola par le ſouvenir du maſſacre de Paris, ſe félicitant de ce qu'il étoit arrivé au commencement de ſon Pontificat. D'un autre côté la guerre du Turc l'inquiétoit; il étoit faché qu'après une ſi grande victoire l'ardeur des confédérés ſe fût ralentie, & qu'on ne prît pas les meſures néceſſaires pour en tirer avantage.

Après la mort de Pie V. Marc-Antoine Colonne, qui étoit en chemin pour ſe rendre à ſes vaiſſeaux, revint à Rome

féliciter le nouveau Pape sur son exaltation, & lui dire que comme la mort de Pie V. annulloit les pouvoirs qu'il en avoit reçus, S. S. pouvoit lui donner un successeur. Mais Gregoire lui continua le commandement, & il se remit aussitot en chemin. Quelque diligence qu'il pût faire, il n'arriva à Messine qu'au mois de Juin. Dès que Jean d'Autriche y eut rassemblé toutes les troupes Italiennes, Allemandes, & Espagnoles, qui avoient hiverné en Sicile, il envoya à Corfou vingt-deux vaisseaux de charge remplis de toutes sortes de provisions de guerre & de bouche, & il donna ordre à Alvaro Baçan de les suivre. Jacque Foccarini, commandant général de la flote Vénitienne à la place de Variero, qui fut destitué après la campagne à cause de ses démêlés avec Jean d'Autriche, envoya Jacque Soranho à Messine avec vingt-cinq galéres, & il lui ordonna de presser autant qu'il pourroit le général Espagnol de mettre à la voile. Dom Jean qui n'avoit aucune raison pour différer son départ, montra des ordres de Philippe, qui lui enjoignoient de partager ses forces, parce qu'on craignoit que les François ne portassent la guerre dans le Piémont; d'en donner une partie à Colonne & aux Alliés, afin qu'ils ne pussent pas se plaindre qu'ils les eût abandonnés; & de rester à Messine avec le reste en attendant de nouveaux ordres pour y obéïr: il donna comme malgré lui à Colonne vingt-deux galéres commandées par Gille Andrada, & garda toutes les autres. A cette nouvelle les Vénitiens crient qu'ils sont trahis par la fourbe, ou plûtôt par la haine des Espagnols: Que la premiére année, pour engager le République à entrer dans la ligue, ils n'avoient pas eu de peine à promettre de puissans secours, qu'ils n'avoient envoyés que lorsque la saison d'agir étoit passée, en sorte qu'ils n'avoient servi qu'à arrêter l'ardeur de la flote de Venise; que l'année suivante à peine s'étoient-ils assemblés sur la fin de la campagne, pendant que Famagouste étoit attaquée avec toutes les forces de l'Orient, & qu'ils n'avoient marché vers l'ennemi que lorsqu'il n'y avoit plus d'espérance de pouvoir leur donner bataille: Qu'enfin ayant été assez heureux pour remporter une victoire signalée, la plûpart des grands d'Espagne au lieu de s'en réjoüir, avoient blâmé hautement le parti qu'avoit pris Jean d'Autriche: Que

Différens entre les Vénitiens & les Espagnols.

CHARLE IX. 1572.

plusieurs même avoient osé avancer qu'il falloit punir ce jeune téméraire, qui par un désir de gloire mal placé venoit d'exposer au hazard d'une bataille la flote du roi d'Espagne, qui étoit toute la ressource de l'Italie.

Cette troisiéme année, ajoutent-ils, ils se montrent à découvert, & ils ne nous laissent aucun lieu de douter qu'ils n'ayent dessein d'abîmer la République par des dépenses énormes & sans fruit, afin que nos Etats étant ruinés par les frais d'une si funeste guerre, une partie devienne la proïe du Turc, & que le reste soit à la merci des Espagnols. Quoi de plus ridicule que cette prétenduë crainte d'une irruption des François dans le Piémont? n'est-il pas évident que ce n'est qu'une excuse affectée & sans fondement? On n'apperçoit pas plus de solidité dans les raisonnemens de certains politiques, qui se piquant de percer les mystéres les plus profonds, viennent nous dire que le Pape étant mort, & son successeur incertain, l'Espagne a un intérêt sensible à ne pas dégarnir l'Italie. Il ne faut point chercher d'autre cause de leur supercherie, que leur haine invétérée contre la République; & ces ambitieux regardent tout ce qu'elle perd comme autant de gagné pour eux. Il faut donc prendre son parti sur leurs démarches, & se retirer le plus promtement qu'il sera possible de cette société infidelle, où tout le profit est pour l'Espagne, & tout le danger pour les Vénitiens.

Ces raisonnemens firent ouvrir les yeux à ceux qui les avoient tenus fermés jusqu'alors sur les véritables intérêts de la République; il fut arrêté dans le Sénat qu'on donneroit ordre à Marc-Antoine Barbaro, Baile de la République à la cour de Constantinople, de renoüer les conférences pour la paix avec le grand Vizir Mehemet, & de la traiter à des conditions supportables, & que les Turcs ne pussent refuser; que néanmoins il ne conclût rien sans la participation du Sénat. En même tems ils envoyent Jean Michaeli en France, & Antoine Tiepolo en Espagne, deux grands ministres, qui joignoient à beaucoup d'éloquence une grande expérience dans les affaires. Le premier avoit ordre d'engager le Roi à ne point attaquer l'Espagne; car outre les bruits qu'on faisoit courir sur le Piémont, il y avoit de violents soupçons que la France se préparoit à porter la guerre dans les Païs-bas: le second devoit presser Philippe d'envoyer au plûtôt

La République envoye Tiepolo en Espagne & Michaeli en France.

les ſecours qu'il avoit promis, & de ne pas laiſſer languir une guerre entrepriſe avec beaucoup de courage, & conduite juſqu'alors avec un bonheur encore plus grand.

Pendant ce tems-là Jean d'Autriche alla de Meſſine à Palerme. Colonne ayant eu le vent favorable arriva au commencement de Juillet à Corfou en ſix jours de navigation, & ſe joignit à la flote de la République, où il étoit arrivé quantité de Seigneurs étrangers, entre autres Charle de Lorraine marquis de Mayenne, frére du duc de Guiſe. Peut-être que ce Seigneur informé du projet de la Saint Barthelemi, ne voulut pas prendre part à cette barbarie: peut-être auſſi que le déſir de la gloire lui fit chercher l'occaſion d'en acquerir à l'exemple de ſon frére, qui avoit ſervi en Hongrie, & qu'il fut bien aiſe pendant que la France étoit en paix, d'aller ſignaler ſon courage dans les païs étrangers. La République voulant lui donner des marques d'une eſtime particuliére, le mit au nombre de ſes Patriciens; ce qui eſt à Veniſe le plus grand honneur que l'Etat puiſſe accorder.

Lorſqu'ils furent tous raſſemblés, ils allérent au port de Gomenizze, où ils firent la revûë de la flote, qui ſe trouva de cent quarante voiles. Cependant ils reçurent des lettres de Jean d'Autriche, qui portoient que Philippe n'ayant plus rien à craindre du côté des François, lui donnoit tout pouvoir de ſe joindre à eux; qu'il le feroit inceſſamment, & qu'il prioit Colonne de n'entreprendre rien avant ſon arrivée. Là-deſſus les Vénitiens renouvellent leurs plaintes: Que l'Eſpagne ne cherchoit qu'à les empêcher d'agir, & qu'elle n'avoit d'autres vûës que d'éluder la foi des traités, & les promeſſes ſolemnelles qu'elle avoit jurées; que Jean d'Autriche trouveroit des prétextes pour manquer encore à cette derniére parole; & qu'en cas qu'il vînt, il ſe feroit attendre des années: Qu'enſuite il faudroit délibérer ſi on l'attendroit, ou ſi l'on iroit au devant de ſes galéres: Qu'on perdroit ainſi le tems ſans rien entreprendre; & qu'on expoſeroit l'iſle de Candie, peu fournie de troupes, à être envahie par les Turcs. Ces diſcours piquérent d'honneur Andrada même, & l'on prit le parti d'avancer, mais de n'attaquer ni ville ni Province avant la jonction de Jean d'Autriche: Qu'en attendant on tâcheroit de découvrir quels étoient les deſſeins des

CHARLE IX.

ennemis ; mais qu'on mettroit à profit les occasions qui se presenteroient de remporter quelque avantage sur l'ennemi commun.

1572.

Tiepolo instruit la République de la mauvaise volonté de Philippe.

Tiepolo en arrivant en Espagne trouva l'affaire dont il étoit chargé, entiérement terminée ; néanmoins pour tirer quelque fruit de son ambassade, il sonda Philippe sur l'usage de sa flote à l'avenir : car comme elle s'assembloit toûjours tard, ce qui avoit porté un grand préjudice aux affaires dans les derniéres campagnes, il vouloit tâcher de sçavoir s'il permettroit qu'elle hyvernât dans le païs ennemi, en cas que Jean d'Autriche le jugeât à propos. Il employa les raisons & les priéres pour tâcher de l'y engager, moins dans l'espérance de l'obtenir, que pour s'assurer absolument de ce qu'il pensoit là-dessus. Philippe commença d'abord par faire valoir son zéle pour la cause commune, par representer l'embarras où le mettoit la nécessité de partager ses forces en plusieurs endroits tout à la fois, après quoi il promit merveilles pour l'avenir. Sur la proposition de laisser hyverner sa flote en païs ennemi, il demanda du tems pour y penser, & peu de jours après il fit répondre par un Secretaire, qu'il trouvoit du danger à tenir sa flote si loin de ses Etats, qu'il ne pouvoit y consentir, & qu'il vouloit qu'à la fin de chaque campagne ses galéres revinssent en Occident.

Dès qu'on sçut cette réponse à Venise, il ne se trouva plus personne qui ne fût porté à faire la paix avec les Turcs. A l'égard de Michaeli, la cour de France le renvoya avec une réponse vague & ambiguë : Que le Roi avoit pris ses arrangemens ; qu'il ne feroit cependant rien qui pût porter du préjudice à la Chrétienté, ni à la République de Venise, pour laquelle il avoit toujours été très-bien intentionné.

Michaeli obtient du Roi que son Ambassadeur à la Porte fasse leur paix avec Selim.

Voilà ce qui se passa publiquement chez nous avec le ministre de Venise. S'il parla pour l'Espagne, c'est que la République avoit une attention extrême à ne donner aucun sujet de plainte à Philippe, & même à ne pas laisser croire que les intérêts de ce Prince lui fussent indifférents, ou qu'elle ne se souciât point de s'attirer son amitié par toutes sortes de bons offices. Mais il y avoit un motif secret de cette ambassade beaucoup plus important que celui-là ; c'étoit de prier le Roi d'interposer sa médiation auprès de Selim pour leur

faire obtenir la paix à des conditions raisonnables, & de donner ordre à François de Noailles évêque d'Aqs son Ambassadeur à la Porte, d'agir en leur faveur auprès du Sultan. Le Roi accorda de bonne grace ce qu'on lui demandoit ; ce qui fit grand plaisir aux Venitiens.

Pendant ces négociations la flote Chrétienne sortit de Corfou, & fit route vers Candie. Lorsqu'elle fut arrivée à Cephalonie, on détacha Mathurin de l'Escu de Romegas, Chevalier fameux sur ces mers, pour aller prendre langue. Il s'avança en diligence jusqu'au cap de Maina. Les habitans de ce canton sont les seuls de toute la Morée que les Turcs n'ayent jamais pû subjuguer. Ce n'est pas qu'ils ne leur ayent souvent fait la guerre ; mais outre qu'ils sont braves & aguerris, ils habitent des lieux inaccessibles, qu'ils se sont toujours maintenus libres. Romegas sçut d'eux que la flote Othomane étoit de deux cens vingt bâtimens, entre lesquels il y en avoit quatre fort grands, mais que la plûpart n'étoient que de petits vaisseaux ; qu'elle étoit derriére le cap de Maina au port de Malvasie dans le golfe de Napoli. Romegas content de cet éclaircissement retourne au-devant de la flote qui avoit déja passé Modon, & rend compte de ce qu'il sçait des ennemis. La flote Chrétienne alla sur le champ à l'isle de Cerigo éloignée de la terre ferme de huit mille pas: elle est située vis-à-vis le cap de Maina, qui sépare les deux golfes de Napoli & de Colochina. Son port est au côté de l'isle, opposé à celui qui regarde le cap, ensorte que les vaisseaux qui sortent du port ne sçauroient être vûs du cap. Le port de Cerigo se nomme aujourd'hui le port des Dragonieres, à cause de la figure des rochers dont il est entouré. La flote passa la nuit dans ce port, & le lendemain on envoya des gens à terre pour faire de l'eau : pendant ce tems-là, ceux qui faisoient le guet sur les hauteurs apperçurent la flote des Turcs qui sortoit du port de Malvasie, & qui prenoit la route de Cerigo après avoir doublé le cap de Maina. Ils en donnérent promptement avis à la flote Chrétienne, & aussi-tôt on cria aux armes & l'on sortit du Port. Nos Généraux rangérent leur armée sur trois lignes, & mirent à la tête les vaisseaux de charge & les galeasses.

Flote Chrétienne & Turque en présence.

Les Turcs ayant examiné notre ordre de bataille, couvert

CHARLE IX. 1572.

par nos vaiſſeaux de charge, ne jugérent pas à propos d'avancer, quoiqu'ils euſſent plus de monde que nous. De notre côté, comme notre flote étoit inférieure à la leur, on ne crut pas devoir les attaquer : ainſi on ſe contenta de part & d'autre de ſe canoner tout le jour. Les Turcs ayant un peu reculé, les nôtres les pourſuivirent : mais vers le ſoleil couchant nous rentrâmes dans le port des Dragonieres. A l'égard d'Ulucciali, qui commandoit la flote Othomane, il fit route vers l'Occident, & s'éloigna de la flote des Chrétiens.

Colonne dans ces circonſtances, après avoir aſſemblé le Conſeil dépêcha Pierre Pardo officier Eſpagnol, vers Jean d'Autriche, qu'il croyoit arrivé à Corfou, pour le prier de venir le joindre le plûtôt qu'il pourroit, & lui repréſenter que notre flote étant fortifiée de cinquante-trois galéres qu'il commandoit, ſeroit égale en nombre à celle des Turcs, & qu'on ſe trouveroit en état de la ruiner entiérement : & pour faciliter la jonction ils retournent ſur leurs pas. Le 10. du mois d'Août, jour de ſaint Laurent, ils étoient en haute mer, & doubloient le cap de Matapan, lorſque les ennemis les découvrirent, & ſe rangérent en bataille. Les Chrétiens font bonne contenance, & comme ils avoient le vent, ils marchent droit à l'ennemi, après avoir rangé leurs vaiſſeaux de charge devant toute la flote : mais le vent étant tombé tout d'un coup, il fallut aller à la rame, & remorquer les vaiſſeaux de charge. Ulucciali croyant qu'il étoit important de ſéparer nos vaiſſeaux de charge du reſte de la flote, employa la ruſe, & recula. Les deux flotes étoient ſi proches, que Soranzo avoit déja fait harceler celle des Turcs à coups d'arquebuſe. Les nôtres crurent qu'Ulucciali fuyoit, ſe mirent à le pourſuivre, & laiſſérent leurs vaiſſeaux de charge derriére. Auſſitôt l'amiral Turc fait virer de bord, & retourne à force de rames ſur nos vaiſſeaux. Les nôtres s'apperçurent un peu trop tard de la faute qu'ils avoient faite, & ils marchoient aſſez en déſordre. Colonne ne voulant point s'expoſer au péril & à la honte d'une retraite qui reſſemblât à une fuite, prend un parti très-hardi ; & quoiqu'il n'eût point ſes vaiſſeaux de charge, il tourne la prouë contre l'ennemi, & ordonne que tout le monde faſſe la même manœuvre. Alors Ulucciali voyant les nôtres en bataille, & les vaiſſeaux de charge ſi près, qu'ils

pouvoient

pouvoient se trouver au combat, fait arrêter sa flote, à dessein de se déterminer suivant l'occasion. Les deux armées demeurérent ainsi quelques heures en présence, comme si elles alloient en venir aux mains, se contentérent de se canoner, & se retirérent ensuite l'une d'un côté, l'autre de l'autre.

Pendant ce tems-là Jean d'Autriche étoit arrivé à Corfou avec cinquante-quatre galéres & deux galeasses Florentines commandées par Alfonse Apiani, & beaucoup de vaisseaux de charge. De Corfou il s'étoit avancé jusqu'à sainte Maure, d'où le vent contraire l'obligea de relâcher à Corfou. Pardo, que Colonne avoit envoïé au-devant de lui, l'y vint trouver; & après lui avoir rendu compte de tout ce qui s'étoit passé & de ce qu'il avoit vû de ses yeux, il ajouta que les Flotes en étoient apparemment venuës à une bataille, parce qu'il avoit entendu sur sa route un bruit continuel de canon. A l'instant Jean d'Autriche détache Alfonse Bassano avec deux galéres légeres, & lui donne ordre de s'avancer en diligence jusqu'à ce qu'il apprenne des nouvelles certaines de la flote Chrétienne. A peine ce dernier eut-il passé Zante, qu'il apperçut notre flote qui venoit à lui à pleines voiles, & qu'il prit pour la flote Othomane. Aussi-tôt il revire de bord pour s'enfuir malgré le Pilote. C'étoit un Venitien fort entendu dans la marine, qui crioit à pleine tête qu'il falloit être bien ignorant dans son métier pour ne pas sçavoir que les Turcs n'ont point de vaisseaux de charge. Mais soit jalousie, soit mépris pour les avis d'un Pilote, Bassano s'enfuit à Zante, & va se cacher au fond du Port sous le canon du château. Notre flote s'y rendit bien-tôt après, & faisant route jour & nuit elle arriva à Cephalonie, où Colonne avoit résolu d'attendre Jean d'Autriche. Pour cet effet, il lui renvoïa Bassano avec des lettres, par lesquelles il le prioit de venir promptement les joindre. Mais D. Jean, ou de lui-même, ou par le conseil des officiers de son armée s'en excusa, sous prétexte qu'il y auroit trop de danger à exposer son nombre de vaisseaux à la rencontre des ennemis qui ne pouvoient être éloignés. Ainsi il écrit à Colonne & à Foscarini de venir le joindre à Corfou. Ils y arriverent le dernier jour d'Août; & ce fut autant de tems perdu pour l'action : on en perdit encore beaucoup en disputes, qui recommençoient sans cesse

Don Jean d'Autriche à Corfou.

CHARLE IX. 1572.

entre l'amiral Eſpagnol & Foſcarini. Jean d'Autriche prétendoit qu'il n'y avoit pas aſſez de ſoldats ſur les vaiſſeaux Venitiens, & qu'il ſeroit bon qu'il y en mît des ſiens. Foſcarini répliquoit qu'une flote qui avoit déja fait fuir deux fois cette année celle du Turc avec ſes ſeules troupes, n'avoit pas beſoin d'en emprunter d'étrangeres. Cependant comme Jean d'Autriche ſembloit avoir ordre de ſaiſir toutes les occaſions qui ſe préſenteroient pour empêcher qu'on ne fît quelque entrepriſe, & qu'il étoit déterminé à ne point aller plus loin, ſi les Venitiens perſiſtoient à rejetter ſes offres, Colonne s'entremit pour les accommoder, & l'on convint que les Venitiens prendroient des troupes du Pape ſur leurs vaiſſeaux, & que le général Eſpagnol remplaceroit celles du Pape avec les ſiennes.

Nouveaux débats entre les Généranx Chrétiens.

Enfin, on prit la réſolution d'aller chercher la flote Othomane; & pour faire plus de diligence, on laiſſa les vaiſſeaux de charge, auſquels on ordonna de s'avancer juſqu'à Zante, & d'y attendre les ordres de Don Jean. Ces ordres donnés on mit à la voile le onziéme de Septembre, & on alla d'abord à l'iſle de Paxu : deux jours après on arriva ſur la brune à Cephalonie, après avoir un peu lutté contre le vent. On y appris que les Turcs étoient à Porto-Junco, & que les maladies ravageoient leur armée. Les Chrétiens ayant employé deux jours à faire la revûë de leur flote & à diſpoſer tout pour le combat, mirent à la voile ſur le ſoir avec un vent frais : mais ils n'en profitérent pas beaucoup cette nuit; car ils ne paſſérent pas les iſles de Strivali : ce fut l'avis de Jean de Cardone, & des autres commandans Eſpagnols qui empêchérent qu'on n'allât plus loin. Colonne & Foſcarini remontrérent en vain qu'il n'y avoit point de raiſon de s'arrêter en ſi beau chemin, & que c'étoit laiſſer échaper l'ennemi qu'on tenoit en quelque ſorte, & qu'on pouvoit écraſer à Porto-Junco, où il étoit aiſé de le ſurprendre : il fallut reſter tout le jour dans ces iſles éloignées de dix lieuës de Porto-Junco, de peur que les ennemis n'apperçuſſent notre flote. On remit à la voile ſur le ſoir, & l'on régla qu'on prendroit ſes meſures de maniére qu'on pût arriver au point du jour à la hauteur de Modon, qui eſt à trois lieuës au-de-là de Porto-Junco en tirant vers l'Orient, afin d'empêcher que la flote Othomane, qu'on croïoit

La Flote Chrétienne va chercher celle des Turcs.

Les Eſpagnols arrêtent la marche.

dans ce port ou toute entiére, ou du moins pour la plus grande partie, ne pût s'aller mettre à couvert sous le canon de la forteresse de Modon. Mais on fit encore là une grande faute, soit par l'ignorance du Pilote, soit par la lenteur affectée de Don Juan : en un mot, l'amiral qu'il montoit, au lieu d'avancer vers l'Orient, recula du côté du Couchant; & dans le tems qu'il falloit tirer à Modon, comme on en étoit convenu, il alla aborder à l'isle de Prodano qui est à trois lieuës de Modon vers le Couchant. Par-là les ennemis qui n'avoient que soixante & dix vaisseaux, & qui avoient vû notre flote, eurent la liberté de se retirer sous la forteresse de Modon, ou de se réünir au gros de leur flote, sans crainte de trouver aucun vaisseau de la nôtre. Colonne ayant reconnu l'erreur dès le matin, fit force de rames pour tâcher de joindre les ennemis; & il les poursuivit jusqu'à ce que quelques vaisseaux se séparant du reste, tournérent leurs prouës contre lui : il n'y eut pourtant point de combat; on se canona seulement pendant quelques heures à la vûë des deux flotes, qui ne remuérent pas de leur place.

Le vaisseau de Don Jean recule au lieu d'avancer, & fait perdre l'occasion.

Lorsqu'il n'y eut plus d'esperance de forcer les Turcs au combat, les Chrétiens tirérent vers l'isle de la Sapienza sans ordre de bataille, à dessein de jetter l'ancre au-dessous, pour se mettre à couvert d'un vent d'Ouest, qui étoit très-violent. Les ennemis aïant vû notre flote marcher en désordre, se mirent à la suivre. On se rangea aussi-tôt en bataille, autant que le peu de tems qu'on avoit le permit. Ulucciali, qui vouloit combattre notre flote pendant qu'elle étoit en désordre, en ayant perdu l'envie dès qu'il la vit en bataille, fit arrêter ses vaisseaux, & les nôtres continuérent leur route vers l'isle de la Sapienza, qui est à la hauteur de Modon, & qui n'est séparée de la terre ferme que par un petit détroit. Le lendemain quelques Chrétiens étant allés à terre pour faire de l'eau aux environs de Coron, qui est au-delà de Modon du côté de l'Orient, les ennemis vinrent les attaquer, & eurent d'abord quelqu'avantage : mais Paul Sforce étant venu au secours des nôtres avec des gens d'élite, mit les Turcs en fuite, & nos gens firent de l'eau sans être davantage inquiétés. Les infidéles se postérent ensuite sur une hauteur qui commande Modon, d'où ils faisoient grand feu sur notre flote; &

CHARLE IX. 1572.

comme on vit qu'il n'y avoit pas moyen de les engager au combat, on se retira à Porto-Junco, qu'ils avoient abandonné.

Les habitans du païs avoient promis de prendre les armes, & on résolut d'y rester jusqu'à ce qu'on vît à quoi aboutiroient ces promesses, & d'y attendre les vaisseaux de charge restés à Zante, & qui étoient très bien fournis de troupes, & de provisions de guerre & de bouche : mais de crainte qu'ils n'eussent pas le vent assez favorable, on y envoya vingt-trois galéres pour les remorquer. Ils arrivérent enfin le vingt-huit de Septembre, & l'on tint conseil pour voir ce qu'on pourroit faire dans le peu de tems qui restoit, afin que la campagne ne fût pas tout-à-fait perduë. On parla d'assiéger la ville de Modon qu'on avoit devant les yeux : Colonne, & Doria qui étoit à la solde d'Espagne, ne furent pas de même avis. Le dernier vouloit qu'on l'attaquât avec toute la flote : Colonne au contraire proposoit de laisser la flote à Porto-Junco, de n'employer au siége que les troupes de terre, & de s'emparer de la hauteur de Sainte-Venerande, où les Turcs avoient placé leur batterie lorsqu'ils se rendirent maître de cette ville. Chacun apportoit quantité de raisons pour faire prévaloir son sentiment ; & après avoir long-tems disputé inutilement, ils se réünirent à dire que la saison étoit si avancée, qu'ils ne pouvoient pas conseiller à Jean d'Autriche de demeurer plus long-tems dans les mers : qu'ainsi il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de s'en retourner chacun dans ses Ports. Là-dessus les Venitiens se répandirent en plaintes, & dirent que c'étoit les livrer à l'ennemi, & vouloir ruiner la République.

Dom Jean se trouvoit dans une grande perplexité. D'un côté il avoit des ordres secrets ausquels il étoit obligé de se conformer ; de l'autre il prévoyoit à combien de discours il s'exposoit si on se retiroit avec une si puissante flote, non-seulement sans avoir rien fait pour les Venitiens, mais sans avoir même rien entrepris. Il fut donc d'avis d'attaquer Navarin, qu'on croit être l'ancienne Pylos, & qui est en deçà de Modon en tirant au couchant : & ce fut plûtôt faute de pouvoir rien faire de mieux, que parce que la place en valût la peine. On chargea de ce siége Alexandre Farnese, qui commençoit déja à donner des esperances qu'il a infiniment

Les Chrétiens assiégent Navarin.

ſurpaſſées depuis par la gloire de ſes exploits. On mit du canon à terre, & l'on y dreſſa une batterie. Joſeph Bonello ingénieur du grand Duc, inventa pour l'attaque une nouvelle machine : c'étoient deux galéres attachées enſemble & ſans rames aux côtés, qu'il fit emplir de terre, & couvrir d'un plancher aſſez fort pour porter de gros canons. Mais l'agitation de la mer étoit ſi violente, & le branlement de la machine ſi grand, qu'il étoit impoſſible de tirer juſte : ainſi la machine ne fut d'aucune utilité. Il ſe donna quelques petits combats entre les deux partis, où Paul Sforce ſe ſignala toujours par-deſſus les autres ; mais la premiére faute que l'on fit fut de n'avoir pas mis ſur les chemins, par où il pouvoit venir du ſecours, un corps de troupes capable de l'empêcher : cela fut cauſe que la nuit même que notre flote s'empara du port de Navarin, il entra cinq cens hommes choiſis dans la ville.

Les affaires des aſſiégés étoient néanmoins en mauvais état. Cuſſaïm Bacha, & Seraü Aga, Beglierbey de la Gréce, qui étoient avec des troupes à Monaſtir ville de Macedoine fort avant dans les terres, s'étant mis en marche le 11. de Septembre par ordre d'Ulucciali, trouvérent des chemins ſi difficiles, que malgré leur diligence ils ne purent arriver que le 11. d'Octobre. Après avoir pris leur poſte auprès de Navarin, ils firent de vifs reproches à Ulucciali de ce que par ſa témérité il les avoit mis eux & tout l'empire Othoman à deux doigts de leur perte. D'un autre côté les gouverneurs de Modon, de Coron & de Navarin ſe plaignoient hautement que ſa flote avoit conſommé la plus grande partie des proviſions deſtinées à la ſubſiſtance de ces trois Places, & que les troupes de Cuſſaïm & du Beglierbey s'étoient emparées de ce qu'il avoit laiſſé. Ulucciali prévoyant que ces plaintes lui feroient des affaires fâcheuſes à Conſtantinople, & ſçachant qu'il arrive quelquefois que cette cour fait périr des perſonnes conſidérables pour des ſujets bien moins importans, ne chercha point pour lors à ſe juſtifier ; mais il répondit que la guerre ne ſe fait pas en diſputant ; qu'il falloit agir & non pas employer le tems en altercations. Les Turcs néanmoins ſe trouvoient réduits à la derniére extrémité ; tous leurs vivres étoient conſommés par l'arrivée de tant de troupes de terre

& de mer à laquelle ils ne s'attendoient pas. Ulucciali d'un autre côté ne ſçavoit comment il pourroit ſe retirer de devant notre flote qui étoit ſi près de la ſienne. Dans ces circonſtances il réſolut de ſe ſauver en Afrique avec vingt-ſix galeres qu'il avoit au ſervice du Sultan, & d'attendre que ſa colére fût paſſée.

Lorſqu'il prenoit des meſures pour ſe retirer à la dérobée avec ſon eſcadre, & d'abandonner le reſte de la flote, il tomba une pluïe effroyable qui dura pluſieurs jours ſans diſcontinuer, & qui incommoda horriblement nos ſoldats, qui n'avoient ni marions ni tentes. Les Eſpagnols ſous ce prétexte, & ſur ce que les vivres leur manquoient abandonnérent le ſiége pendant la nuit, & s'en allérent ſans donner aucuns ſignaux, de peur que les ennemis ne s'apperçuſſent de leur retraite. Les Venitiens eurent beau employer les reproches & les priéres, réfuter le prétexte de la diſette des vivres, apporter quantité de raiſons pour les faire demeurer, rien n'ébranla Jean d'Autriche. Ainſi toute la flote mit à la voile le ſept d'Octobre; & lorſqu'elle fut arrivée à Zante, elle ſe ſépara, & chacun s'en alla dans ſes Ports, peu contens les uns des autres & avec des penſées bien différentes.

Siége de Navarin levé.

Don Jean d'Autriche ſe ſépare du reſte de la flote.

Jean d'Autriche demeura à Meſſine; Colonne & Doria partirent pour Rome, d'où ils devoient ſe rendre en Eſpagne. La flote de Veniſe raſa la côte d'Eſclavonie, & prit en paſſant un Fort que les Turcs avoient bâti à l'entrée du Golfe de Cataro. Ce fut Paul des Urſins, & Moreto Calabrois qui fûrent chargés de cette entrepriſe. La République fit courir le bruit qu'elle vouloit continuer la guerre la campagne ſuivante avec plus de vigueur qu'elle n'avoit encore fait; qu'elle leveroit pour cela vingt mille hommes, & qu'elle augmenteroit conſidérablement ſa flote, tandis qu'elle preſſoit la concluſion de la paix avec le Turc par l'entremiſe de l'ambaſſadeur de France, qui ayant été autrefois ambaſſadeur à Veniſe, étoit fort affectionné à cette République. Auſſi négocia-t'il cette affaire avec beaucoup de prudence & de circonſpection.

Affaires d'Italie.

Troubles dans la Romagne.

Il arriva dans ce tems-là une émotion dans la Romagne, qui penſa avoir des ſuites fâcheuſes. Les habitans d'Agubio, mécontens de Guidobaldo de la Rovere leur Prince, qui les

chargeoit d'impôts insuportables pour réparer les grandes sommes que François-Marie son fils avoit dépensées à la cour d'Espagne & à la campagne qu'il venoit de faire contre le Turc, lui envoyérent des Députés pour le prier de les décharger de ces impôts ; protestant que s'il ne le faisoit, ils auroient recours au Tribunal suprême, à qui la seigneurie directe de leur ville appartenoit. C'étoit le Pape qu'ils vouloient dire. Les habitans d'Urbin & de quelques autres lieux de cet état firent la même chose à leur exemple. Le Prince au lieu de les écouter les renvoya avec menaces, & traita leurs priéres de sédition. Comme ils ne paroissoient pas disposés à demeurer en repos, Alfonse duc de Ferrare, dont François-Marie venoit d'épouser la fille, crut que cette affaire étoit d'un exemple dangereux, & que comme Prince & comme allié, il étoit intéressé à y rémédier. Dans cette vûë, il léve des troupes, & en attendant qu'elles fussent assemblées, il envoye sur les lieux Brunoro Zampeschi, homme de guerre qui étoit à la solde des Venitiens, pour faire comprendre aux séditieux, que s'ils continuoient leur mutinerie, ils alloient s'attirer la guerre. Les officiers que Philippe avoit en Italie, étoient déclarés pour le Prince contre ses sujets, & le duc de Toscane lui promettoit aussi du secours. Ainsi ces malheureux qui s'étoient flatés d'exciter par leur exemple les peuples voisins à se mettre en liberté, se voyant attaqués de tous côtés, & n'ayant point de secours à attendre du nouveau Pape, amateur de son repos, & qui ne marquoit que de l'éloignement pour tout ce qui avoit l'apparence de tumulte, reconnurent leur faute, en demandérent pardon à leur Prince, & se reconciliérent avec lui par l'entremise du Pape.

Cette même année, Côme de Medicis, qui avoit été créé Grand-Duc de Toscane par Pie V, & qui après avoir été long-tems malade de la goutte, s'étoit retiré à Pise pour se reposer, & pour rétablir sa santé, y eut une attaque d'apoplexie fort dangereuse, qui fut suivie d'une paralysie sur la langue & sur la main droite. En cet état il remit entiérement le soin des affaires à son fils François, qu'il en avoit chargé dès auparavant.

* Titre de Grand Duc contesté à François fils de Côme.

* Il n'étoit pas aisé à François de Médicis de maintenir la

CHARLE IX. 1572.

qualité de Grand-Duc que son pere avoit acquise, car l'Empereur s'y opposoit formellement, & le roi d'Espagne ne l'avoit point approuvée jusqu'alors. Bien plus, ces deux Princes sollicitoient fortement le nouveau Pape d'abolir le decret de Pie V. son prédecesseur, & de laisser la décision de cette affaire à l'Empereur, de qui la Toscane releve. On lui représentoit que ce Prince ami de Côme, & son allié de fort près, seroit ravi de lui faire plaisir par une autre voye; & qu'en même tems il conserveroit le droit qui appartient à l'Empire: & qu'on ne pouvoit douter qu'il ne lui donnât le même titre, ou un autre équivalent. Dans ce même tems Alfonse duc de Ferrare ayant intenté là-dessus un procès à Côme, le porta au tribunal de l'Empereur, dont il étoit vassal à cause des villes de Modene & de Reggio qui dépendent de l'Empire. Le Pape de son côté pressé par Côme & par François son fils, fit dire à Alfonse feudataire du saint Siége à cause du duché de Ferrare, qu'il eût à se désister du procès qu'il avoit intenté à Côme devant l'Empereur. Mais malgré les instances du Pape, l'affaire se poursuivit, & Côme fut cité par l'Empereur comme vassal de l'Empire, obligé de plaider à son Tribunal, & d'y produire ses titres & ses raisons. Loüis Antinori, & Jean B. Concini ses agens eurent soin de protester qu'ils n'entendoient porter par-là aucun préjudice à la liberté, ni aux immunités de l'état de Florence. Cette cause au reste se plaidoit avec tant de détours & d'incidens, qu'il y avoit apparence qu'elle ne finiroit de long-tems.

Rodolfe fils de Maximilien, nommé par les Etats de Hongrie pour succeder à son pere.

Cependant l'Empereur malade depuis plusieurs années d'une palpitation de cœur, & qui avoit beaucoup d'enfans, cherchoit toutes les occasions possibles de les établir. Dans cette vûë il envoya en Hongrie ses deux fils Rodolfe & Ernest pour assister à la diete du royaume, & il vint à bout d'engager les Etats à nommer Rodolfe son successeur pour la couronne de Hongrie. Peu de tems après il se rendit lui-même à Presbourg avec un cortege superbe, accompagné de l'Imperatrice sa femme, de ses autres enfans & de l'archiduc Charle son frere: & Rodolfe y reçut la couronne royale le vingt-deux de Septembre. Cette cérémonie se fit avec beaucoup d'éclat: & toute la noblesse de Hongrie en armes, & campée hors de la ville sous des tentes suivant la coutume de leur païs,

témoigna

témoigna d'une maniére très-marquée la joïe qu'elle avoit du couronnement de ce Prince. Cette joïe cependant fut un peu troublée par la mort de deux sœurs de Maximilien : c'étoient Barbe d'Autriche, femme d'Alfonse duc de Ferrare, & Anne (1) femme de Sigismond Auguste roi de Pologne. Ce Prince venoit de mourir sans enfans ; l'élection d'un roi étoit dévoluë aux Etats. L'esperance de posséder ce grand royaume, le plus puissant de tout le Septentrion, avoit réveillé grand nombre de compétiteurs, & l'Empereur n'oublioit rien pour faire encore tomber cette couronne à Ernest son second fils.

Mort du cardinal d'Est.

Cette année mourut Hippolyte d'Est, fils d'Alfonse I. duc de Ferrare, & de Lucrece de Borgia. Ce Prince nourri à la cour de France dès sa premiére jeunesse, fut dans la confidence la plus intime de François I. dont il étoit en quelque sorte allié, puisque le roi avoit épousé Claude de France fille aînée de Loüis XII. & que Renée sa cadette avoit été mariée à Hercule d'Est frere d'Hippolyte. François I. le fit entrer dans les plus grandes affaires, lui donna des bénéfices considerables, & le fit nommer cardinal par Paul III. sous Henri II. La République de Sienne s'étant mise sous la protection de la France, Hippolyte la gouverna avec beaucoup de prudence & de justice. Sous Charle IX. il fut chargé d'une ambassade très-importante, & déclaré protecteur des affaires de France à Rome. Les bâtimens superbes qu'il a élevés en France, & ces beaux jardins de Monte-Cavallo & de Tevoli qu'il a fait faire avec une dépense vraiment royale, & que l'on va voir encore aujourd'hui de toutes les parties du monde, seront à jamais des monumens de sa magnificence. Enfin son corps étant usé beaucoup plus par le travail que par les années, car il n'avoit pas soixante ans, il mourut à Rome le deuxiéme jour de Décembre. On le déposa d'abord dans l'isle de sainte Catherine ; depuis il fut transporté à Tivoli, & inhumé dans l'Eglise des Cordeliers.

Mort des gens de lettres.

Je viens aux gens de lettres que la mort nous enleva cette année, & je commence par l'illustre Gille Schud de Glaris,

(1) Monsieur de Thou se trompe ; elle ne s'appelloit pas Anne, mais Catherine. Le roi de Pologne Sigismond Auguste épousa deux sœurs de Maximilien ; la premiére s'appelloit Elizabeth. Celle-ci étant morte il épousa Barbe Radzewil, & ensuite Catherine d'Autriche veuve de François de Gonzague duc de Mantoüe, qui se noya dans le Menzo en 1550.

CHARLE IX. 1572.

qui a écrit en Allemand l'hiſtoire des Suiſſes. Il avoit auparavant compoſé dans la même langue celle des Griſons. Munſter ſon ami la traduiſit en Latin, & la donna au public ſans ſa participation. Schud, écrivain exact, fut au déſeſpoir qu'on eût publié ſous ſon nom cet écrit auquel il n'avoit pas mis la derniére main : il s'appliqua donc à le retoucher avec ſon hiſtoire générale des Suiſſes ; & quoiqu'il ne nous ait été enlevé qu'à l'âge de ſoixante & ſept ans, il n'a pas pû achever ſon ouvrage. Il mourut le dernier jour de Février. Après ſa mort on chargea Joſias Simler de continuer un ouvrage ſi long-tems attendu. Simler homme d'un très-grand mérite traduiſit en Latin tout ce que Schud avoit fait, & continua ce morceau d'hiſtoire dans la même langue : mais il n'a pas aſſez vécu pour nous le donner complet.

La mort de Schud fut bien-tôt ſuivie de celle de Jean Wolfius, né de famille de ſénateurs de la ville de Zurick : c'étoit un théologien ſçavant & fort célébre dans ſa communion, & il a achevé les ouvrages de Pierre-Martyr Vermilis, profeſſeur en théologie à Zurick. Wolfius auteur de beaucoup d'autres écrits mourut à Zurick le dix-ſept de Novembre de cette année, âgé ſeulement de cinquante ans. Gaſpar ſon frére, profeſſeur de médecine dans la même ville, fut ſon héritier. C'eſt à ce dernier que nous ſommes redevables de l'édition de quantité d'ouvrages de Geſner, que ce grand homme né pour le bien public n'avoit pû mettre au jour, ayant été enlevé par une mort prématurée.

Parmi les ſçavans d'Italie morts cette année, le premier qui ſe préſente eſt Donato Granotti qui fut ſecretaire de la république de Florence avant que la maiſon de Médicis y eût la ſouveraineté. Ce zélé Républicain voyant ſa patrie aſſervie aima mieux en ſortir, que de demeurer dans un état où il ne ſeroit plus ce qu'il avoit été. Côme lui offrit en vain des conditions très-honorables, & les premiéres dignités de l'Etat, il ne voulut point revenir. Après s'être beaucoup appliqué aux belles lettres dans ſon enfance, il y avoit renoncé pour ſe donner tout entier aux affaires, pour leſquelles il avoit du talent. Le malheur de ſa patrie, & l'exil volontaire auquel il ſe condamna lui-même, l'ayant éloigné de cet embarras, il donna le reſte de ſes jours à l'étude & aux devoirs

d'une vie privée. Il alla demeurer à Venise dans le dessein d'y respirer, pour ainsi dire, l'air de la liberté, & de vivre en citoyen dans une République quoiqu'étrangére. Et pour marquer sa reconnoissance au Sénat, il écrivit sur la sérénissime république de Venise un traité très-sensé, qu'il publia dans cette ville. Pendant son loisir il composa encore divers traités sur les affaires d'Italie, & sur la république de Florence, qu'il dédia à Paul III, & que l'on conserve dans la bibliothéque du cardinal de Gaddis, & dans celle de Ridolfi. Quand il plaira à Dieu de les faire paroître, ce sera certainement un grand bien pour le public. Granotti est mort à Venise fort vieux, & il y est enterré.

Sa mort fut précédée de celle de Jerôme Salviani, né d'une famille illustre à Citta di Castello, ville de la Romagne. C'étoit un homme d'une vaste érudition, & son traité sur les poissons lui a fait honneur. Il professa pendant vingt-deux ans la médecine à Rome avec un grand concours d'étudians, & il l'exerça en même tems avec une grande réputation. Il mourut le treize d'Avril âgé de cinquante-neuf ans, & il fut enterré dans l'église de sainte Marie sur la Minerve.

Je n'ai d'Italien à ajouter à Salviani, que Jean Argenterio né à Castelnovo en Piémont. C'étoit un homme de basse naissance, mais d'un esprit excellent. Il a beaucoup travaillé sur la philosophie d'Aristote, & a passé pour un grand médecin. Nous avons de lui des écrits dignes de passer à la postérité. Il mourut à Turin le treize de Mai dans sa cinquante-huitiéme année ; & son fils Hercule le fit enterrer honorablement dans l'église de saint Jean.

En France nous perdîmes au commencement du mois de Janvier Jean Grouché de Roüen d'une famille noble, homme d'une grande érudition & très-versé dans toutes les sciences. Il a beaucoup écrit contre Joachim Perion sur le vrai sens d'Aristote, & contre Sigonius sur les principales difficultés qui se trouvent dans les antiquités Romaines. Les écrits qu'il a faits sur cette matiére ont été mis au jour, aussi-bien que ceux de Sigonius. Il a dicté des commentaires sur Aristote dans les écoles publiques de Paris, de Bourdeaux & de Coimbre, où Jean roi de Portugal l'avoit attiré avec quelqu'autres François, en leur faisant des appointemens très-honnêtes. Il est

le premier qui ait dicté en Grec des commentaires ſur Ariſtote. Pendant nos derniéres guerres il fut errant de côté & d'autre : enfin après la troiſiéme guerre civile, les Rochelois, qui comptoient que la paix ſeroit de quelque durée, le firent venir pour enſeigner dans le collége qu'ils avoient réſolu d'établir chez eux. Mais à peine eut-il mis le pied dans la ville, qu'une fiévre lente qui l'avoit pris en chemin, augmenta conſiderablement, & l'emporta avant qu'il eût pû reconnoître la maniére honnête & génereuſe dont la ville avoit agi à ſon égard. Sa mort qui affligea les gens de lettres, doit paroître d'autant plus heureuſe, qu'elle lui a épargné les chagrins du maſſacre de Paris, & la vûë du ſiége d'une ville, qu'il regardoit comme un aſyle pour ſa vieilleſſe.

Il me reſte encore à parler d'un François; c'eſt Antoine Rodolfe le Chevalier, né à Monchamp près de Vire, d'une famille noble de baſſe Normandie. Les deux fréres connus ſous le nom de Chevaliers des Agneaux, & qui ſe ſont fait un nom par leurs poëſies, étoient de cette famille. Celui-ci s'appliqua fort à la langue Hébraïque, qu'il étudia d'abord à Paris ſous François Vatable, & enſuite à Oxfort ſous Paul du Faux. Etant entré dans la maiſon d'Eliſabeth, qui monta depuis ſur le trône, il apprit le François à cette princeſſe qui avoit une grande envie de ſçavoir. Après la mort d'Edoüard VI. il paſſa en Allemagne, où il épouſa la fille de la femme de Tremellius, qu'elle avoit euë d'un premier mari : ce qui a fait croire à bien du monde qu'il étoit gendre de Tremellius. Il fit là de nouveaux progrès dans la langue Sainte, dans laquelle Tremellius étoit très-ſçavant. Il fut appellé à Straſbourg en 1559. d'où il paſſa quelques années après à Genéve, où il a enſeigné cette langue avec beaucoup de réputation & d'utilité pour le public, comme il eſt aiſé d'en juger par la nouvelle édition qu'il donna du tréſor de Pagnin qu'il avoit conſidérablement augmenté. Au bout de quatre ans l'envie de revoir ſa patrie le rappella à Caën, où il demeura paiſiblement juſqu'à ce que la guerre civile l'obligea de s'enfuir en Angleterre, où il fut parfaitement bien reçû de la Reine qui n'avoit point oublié ſes ſervices. Au bout de deux ans le calme reparut en France & le fit revenir à Caën : mais il fut encore obligé d'en ſortir cette année après le maſſacre de Paris,

& de repasser en Angleterre. Infirme depuis long-tems, il se trouva mal sur la mer, & on le débarqua à Grenesey, isle qui appartient aux Anglois. Il y fut attaqué d'une maladie fâcheuse, dont il mourut sur la fin de Septembre âgé de soixante-cinq ans, laissant un fils qui demeure aujourd'hui à Cantorbery. Outre la grammaire Hébraïque & le trésor de Pagnin dont j'ai parlé, il vouloit donner une nouvelle édition de la bible en quatre langues, & il y travailloit avec toute l'exactitude possible. J'en ai vû la premiére partie qui contient le Pentateuque & le livre de Josué, écrite de sa main très-proprement.

Etienne Zegedin, Théologien Hongrois d'une grande réputation parmi les Protestans, a donné plusieurs ouvrages au public. Après avoir fait long-tems la fonction de ministre à Bude & à Pest dans des inquiétudes & des alarmes perpétuelles, il mourut à Kovin en Hongrie dans la soixante & cinquiéme année de son âge.

Le dernier dont je parlerai sera Jean Gines de Sepulveda de Cordouë, chanoine de Salamanque, où il mourut en sa soixante & douziéme année. Il étoit habile dans le Grec & le Latin, & grand Philosophe, comme on le voit par les ouvrages pleins d'érudition qu'il a donnés; mais entêté, & bien éloigné des sentimens de modération qu'il auroit pû puiser dans l'étude de la Théologie dont il fut aussi Professeur. Il y avoit plus de dix-huit ans que Barthelemi de la Caze, confesseur de Charle-Quint, s'étoit plaint à cet Empereur, de la cruauté, de l'avarice, & de l'impudicité des Espagnols dans les Indes Occidentales. Là-dessus il avoit reçû ordre de passer aux Indes pour voir par lui-même ce qui en étoit; & à son retour il assûra dans un Conseil tenu à Valladolid, que les excès dont on avoit fait le récis en Espagne n'approchoient pas de ce qu'il avoit vû de ses yeux. En conséquence, cet Ecclésiastique éclairé fit de grandes instances pour qu'on apportât du reméde à cette licence énorme, sans quoi il arriveroit que Dieu irrité de cette barbarie leur ôteroit l'empire des Indes, & que la prédication de l'évangile, dont on prétendoit colorer la guerre que l'on faisoit à ces peuples, n'y réüssiroit jamais. Malgré ses raisons il se trouva des gens qui pour leurs intérêts particuliers

CHARLE IX. 1572.

entreprirent de justifier cette conduite, & Sepulveda se chargea de la défense de leur cause. Il prétendit que la conduite des Espagnols envers les Indiens étoit conforme à toutes les loix divines & humaines ; qu'il leur étoit permis de traiter leurs prisonniers de guerre comme on traite les esclaves, & il composa un livre là-dessus, qu'il avoit fort envie d'imprimer ; mais la Caze & l'évêque de Segovie s'y opposérent. Ainsi l'affaire fut agitée de nouveau en plusieurs tribunaux d'Espagne, & il fut décidé que comme c'étoit une affaire de conscience, il falloit demander l'avis des Théologiens. C'étoit en 1547. les écoles d'Alcala, de Henarez & de Salamanque consultées sur ce point répondirent après de grandes contestations, qu'il étoit de l'intérêt de la religion que le livre de Sepulveda, qui étoit rempli d'une doctrine dangereuse, ne vît point le jour ; mais Sepulveda sans aucun égard pour leur décision, envoya son livre à des amis qu'il avoit à Rome, afin de l'y faire imprimer. L'Empereur chargea ses Ambassadeurs de l'empêcher, & fit supprimer tout ce qu'on en trouva d'exemplaires en Espagne. Sepulveda ne se rendit point encore, & s'imaginant qu'il étoit de son honneur de ne point céder, il demanda qu'il lui fût permis de disputer en public sur cette matiére contre Barthelemi de la Caze, & contre l'évêque de Segovie ; ce qu'il obtint. Cette dispute se fit trois ans après. Dominique Soto Théologien célébre & confesseur de l'Empereur y assista ; & comme l'Empereur étoit occupé à des guerres d'une autre espéce, la dispute aboutit à permettre plûtôt qu'à approuver les brigandages des Espagnols aux Indes.

Fin du cinquante-quatriéme Livre.

HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE CINQUANTE-CINQUIÉME.

CHARLE IX.

1573.

Paix entre les Venitiens & les Turcs.

TOut l'hyver se passa en négociations de paix entre les Turcs & les Vénitiens, qui convaincus par leur expérience de la mauvaise volonté de Philippe & de ses Officiers à leur égard, n'avoient pas moins d'empressement à sortir de cette guerre, qu'ils en avoient eu à y entrer. Enfin la paix fut conclue entre eux & la Porte par l'entremise de François de Noailles ambassadeur de France auprès de Selim, à des conditions qui furent moins réglées sur la justice que sur la fortune différente des deux partis ; car on convint que les Turcs garderoient outre l'isle de Chipre dont ils s'étoient emparés, Antivari, & Dulcigno en Albanie, & Sopoto que les Vénitiens leur avoient rendu : Que la République leur payeroit trois cens mille écus d'or à certains termes : Que du reste chacun reprendroit & garderoit tout ce qu'il possédoit avant la guerre, & que les prisonniers & les biens des négocians seroient rendus de part & d'autre. Le Sénat envoya André Badoario à Constantinople pour ratifier

CHARLE IX. 1572.

le traité, & Antoine Tiepolo pour ſuccéder à Barbaro dans cette ambaſſade, l'un & l'autre chargés de quantité de preſens pour être diſtribués, ſuivant l'uſage, aux principaux officiers de la cour Othomane.

Cette paix faite à l'inſçû du roi d'Eſpagne, & ſans que le Pape eût été conſulté, fut interpretée très-diverſement. Les Vénitiens voulant perſuader qu'ils avoient pû abandonner la ligue ſans manquer aux loix de l'honneur, & ſans offenſer leurs alliés, attribuérent à la néceſſité le parti qu'ils avoient embraſſé, au lieu de s'en prendre, comme ils auroient pû le faire, aux retardements affectés & à la lenteur maligne des Eſpagnols : & ils publiérent un écrit pour montrer que l'état de leurs affaires les avoit contraints de s'accommoder promptement avec le Turc, pour détourner leur perte qui étoit inévitable : qu'au reſte ce n'étoit pas ſeulement, leurs propres états qu'ils avoient mis à couvert par ce traité; mais encore tous ceux de la Chrétienté, qui ſe ſeroient vûs à la merci des Turcs, ſi une fois la république de Veniſe eût été en leur puiſſance. Ils envoyérent au Pape Nicolas, de Ponte homme célébre par ſon érudition, par ſa prudence & par ſon éloquence, qui d'ailleurs étoit connu & aimé de S. S. ce qui n'empêcha pourtant pas le Pontife, outré de colére contre le Sénat, de le recevoir fort mal, & de le renvoyer avec les termes les plus durs.

Jean Soranzo fut envoyé en Eſpagne. Philippe voyant que le Sénat, ſans entrer dans les reproches qu'il auroit pû lui faire, avoit pour ſa perſonne les égards qu'il pouvoit ſouhaiter, & qu'il recherchoit avec empreſſement ſon amitié, lui fit une réponſe où il n'y avoit pas moins de dignité que de modération; & dans l'audience qu'il donna à Soranzo, il lui dit avec beaucoup de douceur : » Je n'avois aucun ſujet particulier de me plaindre des Turcs; j'ai bien voulu » à la priére du Pape & par zéle pour la religion, joindre mes » armes avec les vôtres, & je n'ai eu pour objet dans cette ligue » que l'avantage & le ſalut de votre République, avec autant de promptitude que de zéle, dans un tems, où j'avois » deux guerres inteſtines à ſoutenir, l'une en Eſpagne, & » l'autre dans les Païs-bas, & où je ne manquois pas de bonnes » raiſons pour me diſpenſer d'entrer dans une nouvelle guerre

auſſi

» aussi difficile que celle dont il s'agissoit. Au reste il est na-
» turel que chacun connoisse ce qui lui convient le mieux,
» & je ne trouve pas mauvais que le Sénat ait fait sa paix avec
» le Turc, s'il a jugé que l'état de ses affaires ne lui permet-
» toit plus de la différer, ni qu'il ait fini une guerre, où l'on
» n'étoit entré que pour ses intérêts. Pour moi, il me suffit que
» les princes de la Chrétienté sçachent que je n'ai pas eu
» moins de constance à soutenir cette guerre jusqu'au bout,
» que j'ai montré de bonne volonté pour l'entreprendre.

Les Vénitiens ayant publié la paix qu'ils avoient concluë avec le Turc, & la ligue des princes Chrétiens se trouvant par-là rompuë, on ne voulut pas en Espagne perdre le fruit des préparatifs que l'on avoit faits, & l'on ne fut pas long-tems à délibérer sur leur destination. On pensa aussi-tôt à l'Afrique qui étoit à la bienséance des Espagnols, & sur laquelle ils avoient déja eu des vûës au commencement de la ligue. Leur dessein étoit de s'emparer du royaume de Tunis, que Charle-Quint avoit autrefois conquis par sa valeur, & dont il sembloit s'être assûré la possession par le fort de la Goulette, qu'il avoit bâti à l'entrée du port qui est audessous de la ville. Les Turcs venoient d'y exciter des révolutions qui pouvoient favoriser ce projet. Amida, en qui les Espagnols n'avoient pas beaucoup de confiance, & qui s'étoit rendu encore plus suspect aux Turcs, étoit fils d'Assan, appellé communément Muley-Hassen, qui pour se rendre maître du royaume de Tunis avoit égorgé cruellement vingt-deux fréres qu'il avoit. Amida avoit détrôné son propre pére, & après s'en être saisi, lui avoit fait crever les yeux; mais il fut à son tour dépoüillé par Ulucciali de ce Royaume qu'il tenoit de son crime & de celui de son pére, & dans cette extrémité il s'étoit réfugié auprès du gouverneur de la Goulette.

Philippe II. porte la guerre en Afrique.

Philippe voulant venger l'injure qu'Ulucciali avoit faite à la nation Espagnole, ordonna de faire passer en Afrique, qui étoit pour lors sans défense, les troupes qu'il avoit destinées pour servir en Orient, & il en donna le commandement général à Jean d'Autriche, qui étoit arrivé à Naples. Dom Jean détacha aussi-tôt Marcel Doria & François Grimaldi avec deux galéres, pour aller apprendre quels pouvoient être les desseins de la flote des Turcs; & sur ce qu'ils rapportérent

CHARLE IX. 1573.

qu'elle étoit à l'isle de Cephalonie, & qu'elle se proposoit de ravager durant cette campagne les côtes d'Italie, il jugea que c'étoit une raison de presser davantage son expédition : ainsi il sortit du port de Naples le cinquiéme jour d'Août ; & ayant eu le vent bon, il arriva deux jours après à Messine avec quatre mille Fantassins Allemans de nouvelles levées, & autant d'Italiens sous la conduite de Pagan frére d'André Doria, & trois mille autres commandés par Octavio de Gonzague, qui avoient été embarqués à Porto Hercole sur des bâtimens Espagnols & Florentins.

Les Espagnols qui étoient à Reggio, & les Italiens qui étoient à Catane, en Sicile s'étant rendus à Palerme le sept de Septembre, Jean d'Autriche y demeura quelques jours pour embarquer sur ses vaisseaux tout ce qui pouvoit lui être nécessaire, après quoi il mit à la voile, & arriva avec toute sa flote à Marsalla ville de Sicile très-ancienne. Il trouva ensuite sur la gauche un port abandonné, mais capable de contenir la flote la plus nombreuse, & de la mettre à l'abri de tous les vents. Il vit avec plaisir la situation commode & avantageuse de ce port, & ayant appris que c'étoit celui de Lilybée si fameux par les guerres des Romains & des Carthaginois, il voulut qu'à l'avenir on l'appellât le port d'Autriche, du nom de son auguste & puissante maison.

La flote de Dom Jean étoit composée de quatre-vingt-dix galéres, & de dix-huit vaisseaux de charge, sur lesquels il y avoit huit mille fantassins Espagnols, dix mille Italiens & quatre mille Allemans avec quatre cens chevaux, des vivres & des munitions de guerre en abondance. On alla d'abord à l'isle de Faragnana(1), d'où l'on partit le huit d'Octobre, & l'on aborda heureusement aux côtes d'Afrique. Jean d'Autriche fit promptement mettre à terre les troupes, le canon, les vivres, & marcha droit à Tunis. A son approche, Rabadan Bacha qu'Ulucciali avoit laissé pour commander dans la place, & Heder Bacha arrivé depuis peu de Constantinople pour succéder à Rabadan, prirent l'épouvante, & se retirérent à Carran, se défiant encore plus de la fidélité de leurs troupes, que de leur nombre : car ils avoient environ douze mille hommes, six mille soudoiés, partie Turcs, partie d'autres

Tunis ouvre les portes à D. Jean.

(1) Petite isle distante de la côte de Sicile d'environ quatre lieües.

nations, & six mille levés dans le païs, mais sur lesquels les Turcs ne comptoient guéres, & qu'ils regardoient comme des esprits légers, qui suivent ordinairement le parti du plus fort. Les Commandants ayant pris la fuite, la ville ouvrit les portes aux Espagnols sans faire aucune résistance: on ne laissa pas d'en donner le pillage aux troupes, avec défense pourtant de toucher aux habitans, à qui on laissa la liberté de se retirer où bon leur sembleroit. On y trouva quantité de vivres, cinquante canons, & beaucoup de poudre.

CHARLE IX.

1573.

D. Jean fait construire une nouvelle forteresse à Tunis.

Jean d'Autriche ayant examiné le lendemain les murailles & la situation de la ville, résolut de choisir entre la ville & l'étang qui est audessous, un lieu propre pour y bâtir une nouvelle forteresse, qui embrasseroit un terrain capable de contenir huit mille hommes, & qui cependant pourroit être suffisamment défenduë avec quatre mille. Il avoit en vûë d'y ménager dans les tems de trouble une retraite à d'autres troupes qu'à celles de la garnison, sans que les habitans de Tunis eussent l'incommodité de leur fournir des logements; car rien ne rend les Princes si odieux aux peuples que ces sortes de vexations: mais dans l'histoire de l'année suivante nous parlerons plus au long de la situation de Tunis, & de la construction des forts qu'on y fit élever. La résolution étant donc prise de bâtir une nouvelle forteresse vis-à-vis la partie du marais qui est la plus proche de la ville, on en chargea Gabriel Serbellon qui fut établi lieutenant de Roi pour l'Afrique, & on lui donna vingt-deux compagnies d'infanterie Italienne commandées par Pagan Doria, & autant d'Espagnols sous les ordres d'André de Salazar. On y joignit encore Lopez Hurtado de Mendoze avec une compagnie d'arquebusiers à cheval. Sinoguerra officier Espagnol fut fait commandant de l'isle qui est au milieu de l'Etang. On nomma roi de Tunis Machmet, fils de cet Assan, dont j'ai parlé ci-devant, & l'on déposa Amida qui s'étoit rendu odieux aux habitans de Tunis par le parricide qu'il avoit commis contre son pére. Il fut d'abord envoyé à Palerme avec ses deux fils. Lorsqu'il eut appris dans la galére qui le portoit, que son frére nommé Machmet, qu'il haïssoit mortellement, seroit fait roi de Tunis, il entra dans une telle rage, qu'il

CHARLE IX. 1573.

voulut se jetter dans la mer, & son fils Amida eut bien de la peine à l'en empêcher. De Palerme on le conduisit à Naples, & on le mit prisonnier au château Saint-Elme, où je le vis en 1574. il me parut très-vieux, & à la vûë je jugeai qu'il n'avoit guéres moins de quatre-vingt ans. Cependant le gouverneur de ce Château m'assûra qu'il couchoit tous les jours avec une esclave Moresse, qui étoit sa concubine. De ses deux fils il y en avoit un boiteux, fort laid & d'une mine desagréable, qu'il aimoit passionnément, & qu'il avoit toûjours dans sa chambre. Il ne pouvoit souffrir l'autre, quoique bien fait, de bonne mine, d'une humeur riante, & qui sçavoit parfaitement manier les armes, & conduire un cheval sans selle & sans bride suivant l'usage de sa nation. Toutes ces belles qualités firent qu'on lui permit de se promener quand il voudroit dans la ville, & on le destinoit même pour succéder à Machmet: car la haine que son pére avoit pour lui n'avoit pas peu contribué à lui attirer l'amitié des Espagnols.

Sarbellon n'augurant pas favorablement des suites de cette entreprise, s'étoit excusé d'abord de la commission que Jean d'Autriche lui avoit donnée: Mille obstacles, disoit-il, empêchoient qu'on ne pût construire une forteresse à l'endroit qu'on lui avoit marqué; il n'avoit ni bois, ni chaux, ni outils, ni charpentiers, ni ingénieurs. Dom Jean lui donna parole qu'on lui enverroit tout cela en abondance: sur sa parole il s'en chargea, mais ce ne fut qu'avec répugnance.

Biserte ouvre ses portes à D. Jean.

Pour assûrer la conquête de Tunis, il étoit important d'enlever Biserte aux Turcs; les habitans de la ville épargnérent aux Espagnols la peine de l'assiéger, car ils leur en ouvrirent les portes après avoir égorgé les Turcs qui étoient en garnison dans le château. Celui des habitans qui avoit conduit toute cette affaire eut le gouvernement de la ville, & l'on mit pour commander dans le château François Davila avec trois cens soldats de sa compagnie.

Dès que Jean d'Autriche eut donné ordre aux affaires d'Afrique, il retourna en Sicile sur la fin de l'automne, d'où il passa bien-tôt après à Naples. Nous allons presentement parler de choses qui se sont passées plus près de nous, & nous commencerons par le siége d'Harlem, qui avoit été formé depuis peu de tems.

Affaires des Païs-bas. Continuation du siége de Harlem.

Les Espagnols se voyant trompés dans l'espérance dont ils s'étoient flatés que cette ville ne tiendroit pas, & ayant été vigoureusement repoussés à leur premier assaut, jugérent nécessaire de creuser des tranchées; mais au lieu de les faire en tournant & avec des angles, comme c'est la coûtume, ils se contentérent, pour ménager le tems & la peine, de creuser un fossé en ligne droite, suivant le conseil de l'ingénieur Campocasso, qui pour mettre les soldats à couvert du feu de la garnison, fit planter des deux côtés de gros pieux, sur lesquels on mit des solives en travers; puis on jetta dessus des sacs pleins de laine: & son dessein étoit encore qu'en cas de besoin, cette couverture pût servir de pont. De ce fossé il en sortoit deux autres, qui en étoient comme les branches, & c'est de-là que le canon battoit continuellement les tours de la ville, la tranchée ayant été poussée jusqu'au fossé de la ville, & les assiégeans & les assiégés étant si près les uns des autres, que l'usage des arquebuses leur étoit devenu inutile, & qu'ils pouvoient à toute heure en venir aux mains. Après beaucoup de combats très-vifs & très-obstinés, la garnison abandonna pendant la nuit du dix-sept Janvier le bastion qui couvroit la porte de Sainte-Croix, pour faire le même jour une sortie du côté de Rostembourg, où les Allemans avoient leur quartier, & ils les taillérent en piéces. La veille on avoit jetté dans la ville une tête d'homme; c'étoit celle d'Antoine Olivier, qui avoit donné à Loüis de Nassau le moyen de s'emparer de Mons en Hainaut. Il avoit été pris & tué par les habitans d'Amsterdam, dans le tems qu'il alloit avec quelques gens d'élite pour rompre les digues de Naerden, afin d'empêcher qu'on ne menât des vivres à l'armée par cet endroit. Le duc d'Albe avoit mis la tête d'Olivier à prix; & Frideric son fils le paya à ceux qui la lui apportérent. Mais les assiégés se vangérent de cette indignité par une action encore plus indigne: car ils firent prendre douze prisonniers, coupérent la tête à onze; leur rasérent la barbe & les cheveux à la façon des gueux, mirent ces têtes dans un sac, & les jettérent dans le camp des Espagnols avec cette inscription: »Porte cela au duc d'Albe, pour le dixiéme qu'on a manqué de » payer, & pour lequel il assiége les villes du Païs-bas, & Har- » lem entre autres: & afin qu'il n'ait pas lieu de se plaindre

CHARLE IX. 1573.

« qu'on ait retardé le payement de quelque tems, qu'il ſçache
» qu'on a ajoûté l'onziéme pour lui tenir lieu d'intérêt.

Cependant on faiſoit des ſorties fréquentes pour faciliter l'arrivée des vivres & l'entrée des ſecours dans la ville, qui par ce moyen reçut ſix cens hommes de diverſes nations pendant tout le mois de Janvier. Il y avoit des François, des Anglois, & des Ecoſſois conduits par les capitaines Vemy, Semuide & Balfour. Deux mille tant Anglois qu'Ecoſſois, Flamans, & Allemans s'étoient mis en marche pendant un broüillard épais pour ſe jetter dans la place; mais quoique les habitans euſſent allumé des flambeaux pour aider à les guider, l'obſcurité les aveugla tellement qu'ils ne purent arriver, & qu'ils ſe partagérent les uns d'un côté, les autres de l'autre; la plûpart cependant ſe rendirent au camp du prince d'Orange. Il arriva de Saſſem en pluſieurs fois trois cens cinquante-ſix chariots chargés de vivres. Ces chariots, qui étoient ſans roües & attelés de deux cavales chacun, couroient avec tant d'impétuoſité ſur la glace, tantôt par un chemin, tantôt par un autre, que toute la vigilance des Eſpagnols ne put empêcher qu'ils n'entraſſent dans la ville.

La garniſon ayant, comme je l'ai dit, abandonné le baſtion, les habitans redoublérent leurs ſoins & leur vigilance pour fortifier la porte de Sainte-Croix, & la partie de la ville qui étoit de ce côté-là : ils ſe ſervirent pour cela de terre, de fumier, de faſcines entaſſées, & de piéces de bois miſes en travers, à la maniére des murs qu'on fait en quelques endroits de France. Tout le reſte du mois ſe paſſa en différents combats, dans l'un deſquels François de Tolede fut dangereuſement bleſſé. Diego Carvajal, & Creſſonniere qui commandoit l'artillerie, furent tués dans une ſortie. Le deſſein de ceux qui la firent étoit d'encloüer le canon; mais ils n'y réüſſirent pas. Valentin Pardieu de la Motte eut la place de Creſſonniere. Du côté des aſſiégés, Lamberg de Wirtemberg fut bleſſé avec trois braves capitaines François, Vemy, Michel & Couſin; mais Pierre Vlaſman fut tué.

Prodiges. Débordement.

Le huit Janvier il arriva à Louvain un débordement affreux, & qui tenoit du prodige : car la Dille qui avoit été glacée pendant tout le mois de Décembre s'étant enflée tout d'un coup par la fonte des neiges, l'eau monta audeſſus des

creneaux des murs, rompit toutes les digues ſur les dix heures du matin, inonda les plaines, & entraîna avec elle toutes les maiſons qui étoient ou baſſes ou vieilles : celles qui étoient ſur le bord du courant de la riviére, ſe trouvérent enfoncées dans l'eau de trente-neuf pieds, & ne ſoutinrent qu'à peine l'impétuoſité des flots. A l'égard des habitans, les uns étoient montés ſur les toits, les autres perçoient les murs, ou rompoient leurs planchers; tous avec des cris confus, & ſouvent d'une voix lamentable demandoient des échelles, des bateaux, des barques : & pendant que tout retentiſſoit des pleurs & des hurlemens des femmes & des enfans; qu'on entendoit le fracas des maiſons qui abymoient de toutes parts, les endroits inondés étoient couverts d'arbres arrachés, de ſtatuës entraînées des Egliſes, de planchers entiers, de couchettes, de lits, de matelats, de coffres, & de tables que le courant entraînoit. Un ſpectacle encore plus affreux ſaiſiſſoit ces malheureux habitans : on voyoit des oſſemens de morts, & des corps entiers arrachés de leurs ſépulcres, floter ſur les eaux. Dans les parties baſſes de la ville, chacun meſuroit le reſte de ſa vie au progrès que l'eau faiſoit ſans ceſſe dans ſon accroiſſement. Dans cette conſternation générale il arriva par une grace ſinguliére de Dieu, que l'une des portes de la ville ayant été emportée par la force de l'eau avec un bruit épouvantable, la Dille qu'elle retenoit ſe répandit tout d'un coup dans les plaines qui étoient audeſſous, & délivra une infinité de malheureux de l'effroi que leur cauſoit une mort qu'ils croyoient inévitable.

Cet événement a été regardé comme un prodige, & c'eſt ainſi qu'en a parlé Cornélius Gemma dans ſa coſmocritique, auſſi bien que d'une exhalaiſon brillante que l'on vit en l'air le vingt-ſept de Janvier, & qui fit paroître le ciel comme entre-ouvert. Cet auteur a prétendu que ces prodiges ſignifioient des irruptions fréquentes d'ennemis étrangers, des ruines de villes, des trahiſons, des combats, & des armées défaites: & il met au même rang l'enfantement monſtrueux d'une femme d'Amſterdam qui accoucha le ſix d'Octobre de deux filles qui ſe tenoient embraſſées, dont les quatre pieds & les quatre bras étoient diſtingués les uns des autres; mais dont

CHARLE IX. 1573.

les poitrines & les machoires inférieures étoient tellement confonduës, qu'il ne paroissoit qu'une seule bouche. Il place encore au nombre des prodiges une grande éclipse de lune, qui arriva le huit de Décembre sur la fin du jour, & qui étoit selon lui de vingt points, quoique Cyrien Leowitz ne la fasse que de dix-sept points & de vingt-quatre scrupules : quoi qu'il en soit, c'est la plus grande qui ait parue depuis 1555. On peut ajoûter à ces prodiges, l'inondation extraordinaire des eaux de l'Océan dans la Frise, laquelle fut causée par un vent de Nord-Ouest très-violent. Ce débordement joint à de grosses pluies qui vinrent en même tems, rompit non-seulement les digues, mais les reversa presque entiérement. Il entraîna les hommes, le gros bétail, & les troupeaux qui se trouvérent surpris par cet accident; il gâta les fourages, & rompit les ponts; mais la partie qu'il endommagea le plus, fut celle qui est aux environs du golfe qui touche aux états de Dannemarck. (1) Il fit moins de dégât du côté de Groningue, parce que outre que cette partie est couverte par deux isles, & par un cap, elle n'est pas si basse que l'autre. Cet accident arriva sur la fin du mois d'Août, & il parut dans le même tems quelque chose de pareil dans le Voigtland* & dans la Misnie : car il y eut des tempêtes si terribles, & les riviéres augmentérent à tel point, que les eaux inondérent toutes les campagnes, & emportérent les bestiaux en bien des endroits, ruinérent les ponts, & firent une vaste solitude de tous les environs.

* Province de Saxe.

A l'égard de Harlem, comme dès le commencement du siége on y craignoit plus la faim que l'ennemi, les Magistrats prirent de sages précautions pour faire distribuer les vivres avec beaucoup d'économie, & mirent un prix raisonnable à chaque livre de bœuf. De plus, quelques villes de la haute Hollande; entre autres Delf, Leyden & Goude donnérent en cette occasion un exemple d'humanité qui mérite de trouver place dans l'histoire. Ces trois villes écrivirent aux habitans d'Harlem, qu'elles étoient prêtes pour les soulager dans leur besoin, à recevoir leurs vieillards, leurs femmes, leurs enfans, & toutes les bouches inutiles qu'ils avoient chez

(1) Je crois que c'est la partie de la Frise qui est voisine du Comté d'Oldembourg vers l'embouchure de l'Ems.

eux, & à se charger des frais de leur nourriture.

Comme toutes les mines que les assiégeans firent faire par des gens du païs de Liége, qui sont très-habiles en ces sortes de travaux, se trouvoient ruinées par les contremines des assiégés, & que les Espagnols avoient perdu quantité de soldats & de mineurs, Frideric, dont l'armée souffroit extrémement par la rigueur de l'hyver, encore plus rude cette année qu'il ne l'est ordinairement, commençoit à s'ennuyer de la longueur de ce siége; & pour y mettre fin, il résolut de donner un assaut général. Pour y réüssir, il fit élever un cavalier de terre sur le bastion dont il étoit maître, & qu'il eut soin de soutenir avec des sacs à terre. Quand cet ouvrage fut fini, & dès la nuit du trente & un de Janvier, Rodrigue & Ferdinand de Tolede, chacun avec cinq compagnies de leurs régimens, furent commandés pour monter à la bréche, l'un à droite, & l'autre à gauche; & les autres compagnies de leurs régimens eurent ordre de les soutenir en s'avançant sur ce fossé couvert en forme de pont dont j'ai parlé. Bracamonte & Romero devoient soutenir ce second corps chacun avec leurs régimens. Gaspard Robles de Billy, qu'on venoit de rappeller de Frise, fut chargé d'attaquer dans le même tems avec ses troupes le bastion de Saint-Jean, tandis que les Allemans & les Flamans se tiendroient rangés en bataille auprès de la forêt pour aller où on les jugeroit nécessaires. Le signal ayant été donné après les priéres accoûtumées, Rodrigue de Tolede & Laurent Perea commencérent l'attaque, & montérent sur le mur avec beaucoup de vigueur; mais la mine qui avoit été pratiquée sous la muraille, produisit un effet contraire à leur attente, à cause de la contremine des assiégés; & la bréche qu'elle fit sauter retomba en dehors, & empêcha ceux qui étoient restés derriére de joindre leurs camarades qui avoient gagné le haut: ainsi les Espagnols se virent exposés en même tems à la violence des mines qu'on fit joüer, au feu du canon & à la vigoureuse résistance des assiégés. Billy ne fut pas plus heureux du côté du bastion de Saint-Jean, d'où il fut repoussé avec une grande perte. Les Espagnols perdirent en cette occasion trois cens hommes tous gens d'élite. Rodrigue de Tolede y reçut une blessure dangereuse; Diego Perez, Etienne de Yllanes, Laurent Perea Portugais, &

Alfonſe Magi, tous Officiers de réputation, reſtérent ſur la place, auſſi bien que le premier Capitaine du régiment de Billy. Du côté des aſſiégés Lambert de Wirtemberg fut bleſſé à mort.

Pendant ce tems-là il entra dans la ville cent ſoixante & dix chariots chargés de vivres, conduits par deux cens hommes choiſis : ce ne fut pas ſans combat, parce qu'ils tombérent dans l'endroit de la forêt, où j'ai dit qu'on avoit poſté un corps d'Allemans ; mais après avoir mis leur convoi à couvert, ils ſe tirérent de ce mauvais pas ſans beaucoup de perte. Le mois de Février ſe paſſa preſque tout entier ſans qu'il ſe fît rien de mémorable, parce que les Eſpagnols jugérent à propos de ne plus donner d'aſſaut, & qu'ils crurent qu'il valoit mieux réduire la ville par la faim. La plûpart même des Généraux étoient d'avis de lever le ſiége ; mais Frideric ayant pris l'avis de ſon pére n'écouta point leurs raiſons, perſuadé qu'il y alloit de ſon honneur de ſe rendre maître de cette place.

Le cinq & le dix du mois ceux qui étoient à la tranchée furent fort incommodés par les mines des aſſiégés. Le même jour les habitans creuſérent un foſſé vis-à-vis la bréche au-dedans de la ville. On y fit auſſi entrer un convoi de cent treize chariots, & peu de jours après quarante hommes choiſis y conduiſirent encore deux mille deux cens quarante boiſſeaux de blé. De plus il y arriva par le lac vingt-huit batimens chargés de proviſions, avec quatre cens ſoldats conduits par Chriſtophle Gunther. On envoya de Leyden & de Dordrecht du canon, des boulets, de la poudre, & toutes ſortes de munitions de guerre. Dès que le tems fut adouci, & que les glaces commencérent à fondre, il ſe donna quelques petits combats par mer entre les habitans de Harlem & ceux d'Amſterdam : ceux de Harlem avoient fait conſtruire un vaiſſeau de quatre-vingt-quatre pieds de long pour tenir libre l'entrée de leur port ; & la plûpart des Officiers de l'armée de Frideric commençoient à déſeſpérer du ſuccès du ſiége : mais le duc d'Albe leur envoya Toribio-Zimbron avec le régiment de Pollweiller, & quatre compagnies du régiment de Sicile qu'il avoit auprès de lui à Nimegue, & il ordonna à Mondragon de leur envoyer auſſi quatre compagnies

de ſon régiment : après quoi il chargea le comte de Boſſu d'armer le plus qu'il pourroit de vaiſſeaux, & de ſe rendre maîre du canal & du lac qui eſt autour de la ville pour empêcher l'entrée des convois. Cette longue galére de Harlem fut attaquée par quatre ou cinq de celles des ennemis, & Girard qui la commandoit ayant été dangereuſement bleſſé, eut beaucoup de peine à ſe ſauver dans ſon eſquif : ainſi la galére fut priſe par celles d'Amſterdam ; mais Jacque-Antoine qui en commandoit une autre de Harlem étant ſurvenu, la reprit avec quelque perte pour les ennemis ; car Ranſcot gentilhomme de Louvain fut fait priſonnier avec deux autres, & tout le reſte fut tué. Le vainqueur alla enſuite à Fuyck, & boucha une ouverture que les ennemis avoient faite à la digue pour faire écouler les eaux du lac, & empêcher qu'on ne pût leur apporter par-là des proviſions de bouche & de guerre.

Au commencement de Mars on commença à faire joüer le canon de la ville par le conſeil de Cunigan Ecoſſois, lieutenant de Balfour. Il fit un feu ſi terrible & ſi continuel ſur le cavalier que les Eſpagnols avoient élevé, qu'il en renverſa la plus grande partie, briſa les affuts de leur batterie & la rendit inutile. La fonte des glaces ayant rendu les chemins impraticables, & les aſſiégés ne pouvant plus avoir de communication comme auparavant avec les villes du voiſinage qui leur étoient unies, comme Saſſeim, Leyden, & Fuyck, ni y envoyer des couriers, ni en recevoir d'eux, on eut recours à un expédient qui a été connu de l'antiquité, & qui fut pratiqué au ſiége de Modéne ſoutenu par Decius Brutus. Ils élevérent des pigeons dans des cages, & les firent porter dans ces villes ; & lorſqu'il étoit néceſſaire de donner quelques avis aux aſſiégés, on leur attachoit des lettres ſous les ailes, & on les lâchoit : ils ne manquoient pas de voler droit à Harlem, & l'on portoit auſſi-tôt aux Magiſtrats les lettres de cette nouvelle eſpéce de couriers.

Pigeons employés à porter des lettres.

Le duc d'Albe de ſon côté voulant encourager ſon fils à pouſſer vivement ce ſiége, lui envoya Henri de Vienne baron de Chevreaux avec ſon régiment Comtois, & l'aſſûra que dans peu ſon armée ſeroit encore renforcée par vingt-cinq compagnies Eſpagnoles qui venoient du Milanez avec

CHARLE IX. 1573.

le régiment de Lopés de Figuéroa ; que Philippe avoit donné ses ordres là-dessus à Requesens gouverneur du duché de Milan. Cette promesse ne fut pas absolument sans effet : car douze compagnies du régiment de Lombardie, & treize de celui de Figuéroa envoyées par Requesens sous la conduite de Lopés de Acuña arrivérent au camp peu de tems après. Le Duc lui dépêcha en même tems Bernardin de Mendoze avec des lettres qu'on affecta de faire lire publiquement au milieu d'un cercle nombreux de Noblesse & de soldats. Elles portoient qu'il ne se rebutât point de la longueur du siége, ni des difficultés qu'il y trouvoit. » Si vous le quittez, disoit-il, » j'irai moi-même en prendre la conduite malgré toutes les » infirmités dont je suis accablé ; & si je ne le puis absolument, » je ferai plûtôt venir d'Espagne votre mére pour y commander, que de laisser sans chef une si glorieuse entreprise. « Quelque tems après il fit partir Mendoze pour l'Espagne, afin d'instruire le Roi de tous ces détails, & de le prier de lui envoyer un successeur.

Pendant ce tems-là les sorties & les mines firent périr bien du monde, entre autres Etienne Quexada, & Sanche de Londoño, premier capitaine du régiment de Bracamonte, & Barthelemi Campocasso ingénieur habile, & qui avoit très-utilement servi dans ce siége par quantité de machines qu'il avoit inventées. Jean de Vargas, premier capitaine du régiment de Naples, avoit été tué dès auparavant. Noerkerme, & Goignies Gentilshommes illustres de Flandre, & Jean d'Ayala furent dangereusement blessés. Enfin le vingt-cinq de Mars dix compagnies ayant fait une sortie du côté de la porte de la riviére sur le quartier des Allemans, ceux-ci reçurent l'attaque par une décharge de quelques canons qu'ils avoient ; mais ils furent si vivement poussés par la valeur des assiégés, & sur-tout par celle de deux cens François qui les accompagnoient, qu'ils se virent bientôt obligés de prendre la fuite. On en fit un grand carnage, & il en resta plus de huit cens sur la place : on brûla leurs tentes, & leurs baraques : on prit sept piéces de canon & neuf drapeaux, que les François arborérent aussi-tôt sur les murs pour marque de leur victoire ; & l'on y fit un butin considérable. Les assiégés n'y perdirent que huit hommes, du nombre desquels fut un capitaine

Wallon nommé Derdeinda, un bon officier. Le lendemain Braſſeman lieutenant de Brederode fut tüé d'un coup de mouſquet.

Quatre jours après le comte de Boſſu étant entré dans le canal avec trente bâtimens armés perça la digue, & ôta entiérement aux aſſiégés l'uſage du lac : il bâtit même un fort auprès de Fuyck, qu'il nomma la Goulette pour y mettre ſes vaiſſeaux à couvert. Les aſſiégés réſolus de s'ouvrir ce paſſage à quelque prix que ce fût, firent entrer à force de rames une troiſiéme galére dans le lac ſous la conduite de Binchorſt & de Manrenaud.

Le mois d'Avril ſe paſſa à faire des mines de part & d'autre ſans beaucoup de ſuccès. Il y eut quelques bâtimens chargés de poudre qui trouvérent moyen d'entrer dans la ville. Le neuf du mois les aſſiégés ſortirent avec douze vaiſſeaux, parmi leſquels il y avoit une galére de cent huit pieds de long : mais ſa longueur exceſſive fut cauſe de ſa perte, parce que ne pouvant ſe tourner avec facilité elle donnoit tantôt ſur les baſes, tantôt contre la digue, en ſorte qu'on fut obligé d'envoyer deux cens hommes au ſecours des ſoldats qui étoient deſſus, & qui ſe trouvoient en grand péril. Ils vinrent à bout néanmoins de les remener ſains & ſaufs dans la ville ; mais les bâtimens demeurérent au pouvoir des ennemis. Les Eſpagnols tirérent un foſſé depuis Fuyck juſqu'à la forêt, afin qu'il ne pût rien entrer dans la ville de ce côté-là.

Le lendemain la flote du prince d'Orange parut à Hemſtede. Les aſſiégés qui crurent qu'elle leur amenoit des troupes, envoyérent cinq cens hommes pour en favoriſer le débarquement ; mais ils furent trompés dans leur attente. Le Prince leur en fit des excuſes quelques jours après par Tſeraers, Roſony & Bordet, qui ſe jettérent dans la place. La flote revint le dix-huit Avril, & débarqua deux mille hommes ; mais ceux de la ville étant ſortis trop tard pour les recevoir, ils furent obligés de ſe rembarquer. L'entrepriſe que Balfour fit la nuit ſuivante dédommagea en quelque ſorte les aſſiégés: car il ſurprit Roſtembourg, & paſſa la garniſon au fil de l'épée. Le lendemain les Eſpagnols voulant le reprendre l'attaquérent avec beaucoup de vigueur, mais ils furent encore plus mal reçus & obligé de ſe retirer avec une perte plus conſidérable.

Sur la fin d'Avril les batteries des Espagnols recommencérent à tirer. Il y eut deux hommes des assiégés de tués, sçavoir Henri Jansen, & un gentilhomme de distinction nommé Christophle Scagen. Dans une sortie qu'ils firent le lendemain ils perdirent encore Margotin, capitaine des gardes du prince d'Orange. Ces petites pertes ne les empêchérent pas de frapper une monnoye d'or, qui avoit d'un côté les armes de la ville de Harlem, & de l'autre cette inscription, VINCIT VIM VIRTUS : *Le courage triomphe de la force.* Cependant les vivres commençant à manquer dans la place, on ne donnoit qu'une livre de pain par jour à chaque homme, une demi livre aux femmes, & une livre pour trois enfans. Dans cette extrémité les assiégés résolurent pour couper les vivres aux assiégeans, & les obliger par-là à lever le siége, de s'emparer de tous les postes qui étoient sur la riviére qui va d'Utrecht à Amsterdam. On fit sortir pendant ce tems-là de Schonhoven cinq cens hommes d'élite sous la conduite de Psaf. Ils étoient suivis de cinq compagnies d'infanterie portées sur des barques chargées de canons & autres munitions. Ces troupes étant arrivées au village de Breuquelen situé sur le bord de la riviére, commencérent à le fortifier, & elles jettérent quarante hommes dans le château de Gunterstein qui étoit sur la rive opposée ; mais Jean B. Taxis qui étoit à Utrecht chargé de faire voiturer des vivres à l'armée rompit leurs mesures par sa diligence : car ayant pris avec lui deux compagnies que le comte de Bossu avoit laissées pour défendre la place, la compagnie de cavalerie de Maximilien de Melun vicomte de Gand, & quelques Espagnols de la garnison du château qui lui furent donnés par Deça, il marcha en hâte aux ennemis, dissipa leurs travailleurs, mit en suite les troupes destinées à les soutenir, & rendit libre la navigation de la riviére.

Paix entre l'Espagne & l'Angleterre.

Le premier Mai la paix qui se négocioit depuis long-tems entre le roi d'Espagne & la reine d'Angleterre, fut enfin signée, Bernardin de Mendoze ayant apporté les pouvoirs nécessaires de Philippe pour la conclure. On la publia aussitôt dans le camp pour donner de la terreur aux assiégés, & leur faire entendre qu'ils n'avoient plus de secours à attendre d'Angleterre. Les jours suivans il se donna à l'occasion de quelques troupeaux plusieurs combats, dans lesquels

on ſe porta à un ſi grand excès de fureur, que les deux partis violérent également toutes les loix de la guerre, & foulérent aux pieds le droit des gens. Les Eſpagnols firent pendre quelques habitans ſur un lieu élevé, afin qu'on les vît de la ville. Les aſſiégés de leur côté firent ſouffrir le même ſupplice á un pareil nombre de priſonniers à la vûë des troupes d'Eſpagne.

Enfin, le vingt-huit de Mai la flotte du prince d'Orange composée d'environ cent voiles, s'étant approchée de la mer de Harlem où étoit le comte de Boſſu avec environ ſoixante vaiſſeaux, les deux armées en vinrent à un combat : celle du prince d'Orange fut diſperſée & miſe en fuite après avoir perdu vingt-un vaiſſeaux. Cette victoire donna beaucoup de courage aux Eſpagnols pour continuer le ſiége, & ils en marquérent leur joïe par pluſieurs décharges de leur artillerie. Ils allérent enſuite attaquer Fuyck. La garniſon ſe défendit avec beaucoup de courage & d'opiniatreté; mais n'ayant aucune eſpérance d'être ſecouruë, & la poudre commençant à lui manquer, elle fut obligée de ſe rendre.

Tous ces échecs ne découragérent pas les habitans de Harlem; & voici la ruſe dont ils s'aviſérent pour tâcher de ſe procurer les ſecours qu'ils n'avoient plus lieu d'eſpérer par le moyen des vaiſſeaux ou des chariots. Ils habillérent de toile pluſieurs ſoldats à la maniére des païſans, & leur donnérent pour arme une demi pique, au bas de laquelle étoit un cercle de bois large de demi pied, pour l'empêcher de s'enfoncer trop dans les moliéres, & pour la rendre plus ſtable ſur un terrein ſolide. Comme ils étoient obligés de marcher par des chemins détournés, cette arme leur fourniſſoit en même tems, & de quoi ſe défendre, & de quoi ſauter les foſſés, dont le païs eſt plein. Il ne s'agiſſoit plus que d'éviter les endroits où les ennemis avoient des poſtes, moyennant quoi ils alloient & venoient dans les villes voiſines, & en apportoient de la farine & de la poudre. Mais les Eſpagnols s'en apperçurent, firent faire auſſi de ces demi piques à leurs ſoldats, & rendirent par-là cette invention inutile aux aſſiégés.

La ville ſe trouvoit inveſtie de toutes parts; les ennemis avoient élevé tout autour des forts, où ils mettoient de groſſes garniſons d'autant plus aiſément, qu'il arrivoit de jour en

jour de nouvelles troupes au duc d'Albe : ainſi il n'y avoit plus moyen de rien faire entrer dans la place. Cependant le prince d'Orange voulut encore faire une tentative, & il envoya des cavaliers qui avoient chacun un ſac en croupe, & qui s'étant avancés à couvert de la forêt étoient près d'entrer dans la ville: mais Loüis Cajetan général des troupes qui arrivoient d'Italie les découvrit, & les tailla en piéces. Le Prince envoya enſuite Battembourg avec un gros détachement pour bâtir un fort ſur le canal d'Utrecht & couper de ce côté-là les vivres aux aſſiégeans : mais François Valdez en empêcha l'exécution. On pouſſoit pendant ce tems-là les mines & les contremines, qui s'entredétruiſoient. Vemy & Couſin, qui étoient deux bons officiers, penſérent y périr; ſur tout Vemy qui auroit été écraſé ſous les ruines, ſi les mineurs n'euſſent promptement écarté tous les décombres.

Frideric ayant réſolu de donner un troiſiéme aſſaut, fit faire à la pouppe d'un vaiſſeau un château de bois qui contenoit deux cens hommes commandés par Pierre de Velaſque, & il y fit joindre un pont levis ſi élevé & ſi long, qu'il pouvoit mettre tout d'un coup les ſoldats au haut de la bréche. Pendant qu'on travailloit à cette machine, Marc de Tolede, capitaine de grande réputation, s'étant approché trop près du mur pour le reconnoître, reçut un coup de mouſquet dont il fut tué. D'un autre côté les cordages qui tenoient le château attaché à la poupe ayant été rompus à coups de canon le trois Juin la machine commença à chanceler, & ceux qui étoient dedans furent réduits à ſauter en bas pour ſe ſauver : ainſi l'invention ne ſervit de rien. Les aſſiégés lâchérent quelques pigeons pour tâcher d'avoir des nouvelles de leurs alliés. Les Eſpagnols de leur côté firent joüer une mine le quinze de Juin, qui écraſa pluſieurs des aſſiégés ſous ſes ruines; & pendant que les tourbillons de fumée empêchoient ceux de la ville de voir ce qui ſe paſſoit dans leur camp, ils montérent à l'aſſaut. Une trentaine gagnérent le haut de la bréche; mais quand ils virent qu'on les attendoit de pied ferme, ils en décendirent bien vîte.

Deux jours après Tſeraers & Gotin ſortirent de la ville pour aller rendre compte au prince d'Orange de l'état où elle ſe trouvoit. La diſette y étoit extrême; il n'y avoit plus de blé,

blé, & le peuple ne vivoit que de peaux de chevaux & de vaches, de chair de chat, & d'un pain qu'on faisoit avec des lentilles & du chenevi. Ils ne laissérent pas de tirer en dedans de la ville un retranchement depuis l'Eglise de sainte Marguerite jusqu'à la porte saint Jean. Enfin le vingt-sept de Juin poussés par le désespoir, ils font une sortie au nombre de sept cens hommes, & s'avancent jusqu'à Fuick, où ils croyoient que le prince d'Orange viendroit avec sa flote, comme il l'avoit promis par des lettres que les pigeons avoient rapportées. Ils le tentérent encore jusqu'à deux fois, mais toujours inutilement, & sans trouver d'ennemis, parce que le général Espagnol instruit par un déserteur Ecossois, de l'extrémité où les assiégés étoient réduits, ne hazardoit plus ses troupes. La garnison qui manquoit de tout, força & pilla les maisons de quelques habitans sous prétexte de chercher des vivres, ce qui causa un grand tumulte; mais dans ce moment un pigeon ayant apporté des lettres qui assûroient que le secours étoit tout prêt, l'émotion se calma.

Cependant on commença dès le premier Juillet à faire des propositions. Jean Vliet bourgmestre de Harlem, accompagné des capitaines Steimback, Rosony, & Pelican sortit de la ville & s'aboucha avec le comte d'Eberstein: mais on ne convint de rien. Les jours suivans Frideric doutant de la vérité du rapport qui lui avoit été fait par le déserteur Ecossois, & ayant sçû par d'autres qu'il y avoit encore quelques vivres dans la place, recommença à la battre, & ruina la tour qui couvroit le pont de sainte Catherine. La brêche étoit grande, & les Espagnols se disposoient à donner l'assaut avec leur machine qu'ils avoient réparée, lorsqu'il s'éleva un vent si furieux, qu'il leur fut impossible de la conduire assez près pour en faire usage. Cependant on fut averti par des déserteurs, que la disette des assiégés étoit extrême: ce qui empêcha Frideric d'avoir recours à de nouvelles machines que l'on avoit préparées.

Vliet, Steimback, Rosony, Soheim, Pelican, & Corneille Matthieu eurent une seconde conférence avec les comtes d'Eberstein & de Bossu; mais on ne conclut rien, parce que la garnison déclara qu'elle ne consentiroit jamais à se rendre, qu'on ne lui permît de sortir avec ses armes.

CHARLE IX. 1573.

Dans ce même tems les assiégés mirent un drapeau noir au haut du clocher de la Cathédrale,pour faire connoître à la flote du prince d'Orange l'extrémité où ils étoient, & l'engager à les secourir. Enfin, le huit ils y arborent un drapeau blanc, & font sortir Nicolas Bernard, pour dire que si dans le troisiéme jour on ne leur améne des provisions jusqu'aux Tonnes (1), ils seront forcés de se rendre. Deux jours après, un pigeon leur apporta une lettre qui les assûroit du secours, & de la maniére dont on le feroit entrer : voici ce qu'elle portoit; Que la flote s'approcheroit de Fuyck, & feroit un feu terrible de son artillerie,pour faire croire que c'étoit par-là qu'on vouloit secourir la ville; & que pendant ce tems-là le secours marcheroit par la forêt & par Mannepat. Ce secours étoit composé de quatre mille hommes qui marchoient sous la conduite de Tseraers. Il y avoit à la tête cent chevaux, ensuite trois mille Zélandois & Hollandois avec six piéces de campagne. Après eux étoient les François, les Anglois, les Ecossois, & les Flamans avec les chariots chargés de provisions de guerre & de bouche. Mais quelques déserteurs ayant donné avis à Frideric du dessein des confédérés, la ruse ne réüssit pas : ainsi il demeura toute la nuit sous les armes, & fit avancer un corps d'Espagnols qui mit en déroute les cent chevaux qui étoient à la tête, & les culbuta sur l'infanterie, dont ils rompirent les rangs; ce qui rendit leur défaite aisée. Il resta autour de douze cens hommes sur la place: il y eut quatorze drapeaux de pris, avec tout le canon & tous les chariots. Au point du jour les Espagnols promenérent tout autour de la ville les drapeaux qu'ils avoient pris, & les assiégés reçurent en même tems une lettre apportée par un pigeon, qui leur apprit que c'étoient les dépoüilles du secours qu'on leur envoyoit. Après cette défaite le prince d'Orange leur fit dire de mettre ordre à leurs affaires le mieux qu'ils pourroient.

Secours de Harlem battu.

A cette nouvelle la consternation fut générale : on voyoit à tout moment des gens mourir de faim: la garnison & les habitans étoient d'avis d'abandonner la ville, & d'y laisser les femmes & les enfans, persuadés que quelque cruels que fussent les Espagnols, ils leur feroient quartier; & ils esperoient que les

(1) Tours bâties à l'entrée du canal de Harlem pour guider les bâtimens qui entroient. On les appelloit ainsi, parce qu'elles ressembloient à des Tonnes.

Généraux prendroient ce parti pour contenir le ſoldat dans la diſcipline. Mais ſur le bruit qui s'en répandit, toute la ville retentit des cris des femmes, qui ſe plaignoient qu'on les abandonnoit ſans pitié à la merci des ennemis ; & leurs gémiſſemens firent tant d'impreſſion, qu'on abandonna ce deſſein. Il fut donc réſolu qu'on feroit un dernier effort pour ſe ſauver, & qu'on ſortiroit dans cet ordre. D'abord ſept compagnies d'arquebuſiers ſuivies des magiſtrats & des habitans avec leurs femmes & leurs enfans, & enſuite neuf autres compagnies qui fermeroient la marche. Pendant qu'on ſe diſpoſe pour cette ſortie avec toute la confuſion & tout le déſordre qu'il eſt aiſé d'imaginer, il ſe répand un bruit dans la ville que s'ils ſe rendoient à diſcrétion, Frideric les traiteroit avec bonté : ce bruit ralentit beaucoup le mouvement impétueux que le déſeſpoir avoit excité : & enfin le douze de Juillet le traité fut conclu par Chriſtophle Vader malgré les oppoſitions & les cris de Roſony, qui ſoutenoit qu'il n'y avoit point d'extrémités auſquelles on ne dût s'expoſer plûtôt que de ſe livrer à la merci des plus cruels de tous les hommes. Auſſi-tôt on fit crier par toute la ville qu'il falloit opter, ou de reſter dans la ville en ſe remettant à la diſcrétion du duc d'Albe, ou d'en ſortir ſans armes. Et ſur la réponſe que l'on aimoit mieux reſter, on déclara de ſa part qu'il accordoit la vie aux Allemans, & aux Ecoſſois ; qu'à l'égard des autres, ils attendiſſent ce qui ſeroit ordonné de leur ſort. Là-deſſus, Bordet officier François très-eſtimé, qui avoit ſervi au ſiége de Mons, craignant d'être le joüet des ennemis, & voulant ſe délivrer de l'inquiétude que lui cauſoit l'incertitude de ſon ſort, engagea à force de priéres un ſoldat qui lui avoit toujours été très-attaché, à lui accorder pour derniére grace, & comme un ſervice qui mettroit le comble à tous ceux qu'il lui avoit jamais rendus, de lui tirer un coup de mouſquet au travers du corps, afin de finir en même tems & ſa vie & ſes malheurs.

Harlem ſe rend à diſcrétion.

Dans le traité pour la reddition de la place les habitans pour ſe racheter du pillage étoient convenus de payer deux cens quarante mille florins, la moitié dans douze jours, & le reſte dans trois mois. Là-deſſus on envoya Philippe Martins, ancien Bourgmeſtre, pour lever cette ſomme ; & l'on donna ordre aux habitans, hommes, femmes & enfans, de porter

CHARLE IX. 1573.

Cruauté du duc d'Albe.

toutes les armes à l'Hôtel-de-Ville, & de se retirer ensuite dans trois Eglises qu'on leur marqua. Les Allemans & les Ecossois, à qui l'on avoit accordé la vie, furent mis dans les églises de sainte Ursule & de sainte Catherine. Après quoi les Capitaines & les Enseignes apportérent leurs drapeaux, & les remirent avec un air de supplians entre les mains du vainqueur. Enfin le quinze du mois le duc d'Albe vint d'Amsterdam à Harlem, pour faire commencer la boucherie. A peine fut-il arrivé, qu'en faisant le tour de la place, il fit pendre trois cens Flamans. Le lendemain il fit couper la tête à Riperda, qui dès le commencement du siége avoit empêché les habitans de se rendre, son lieutenant, & le ministre de Steimback reçurent un pareil traitement. Deux jours après il fit égorger hors des portes de la ville trois cens soldats par la main du bourreau, au nombre desquels se trouva le ministre Simon Simonsen. Il mettoit ainsi quelques jours d'intervale entre ces expéditions, afin que l'horreur de ce spectacle répété fît plus d'impression. Quatre jours après il fit décapiter à Schooten Bredevod, Rosony & le Trésorier de la Brille : & quatre autres jours après il fit mettre en prison tous ceux qui s'étoient sauvés autrefois pour la Religion, ou qui étoient suspects sur ce point, & il trouva moyen de les faire tous périr en différentes maniéres. Deux auteurs Espagnols, sçavoir Mendoze, qui venoit d'arriver d'Espagne, & qui fut présent à toutes ces cruautés, & Pierre Cornelio, qui ont tous deux écrit cette histoire, semblent avoir pris plaisir & s'être fait un honneur d'exaggérer la sévérité & les barbaries qui ont enfin abouti à rendre le nom de Philippe odieux à ces peuples, en faisant monter le nombre des exécutions plus haut que les historiens mêmes du païs, & en assûrant que le duc d'Albe fit périr par le tranchant de l'épée & par le gibet, ou qu'il fit noyer deux mille de ceux qui avoient servi à Mons & à Zutphen, & qui n'avoient pas exécuté leur capitulation.

Telle fut la fin du siége de Harlem, qui ne fut entrepris que parce que l'on compta que la place ne tiendroit guere, & qui dura cependant près de huit mois. Mendoze prétend que ce fut par la faute de ceux, qui pour gagner quatre jours placérent mal leur batterie dès le commencement, &

donnérent le tems aux assiégés de se reconnoître & de fortifier les endroits foibles de la ville. On tira pendant ces huit mois dix mille deux cens cinquante-six coups de canon : il y eut deux grands assauts donnés vigoureusement, & repoussés avec encore plus de vigueur : il s'y livra quatre espéces de batailles ; une navale, dans laquelle les confédérés furent battus & perdirent plusieurs vaisseaux ; deux sur terre entre les troupes qui venoient secourir la place, & celles du Roi, où les premiers furent défaits ; une quatriéme, où les Allemans furent taillés en piéces par les assiégés, & perdirent sept canons & quelques drapeaux. Il y périt du côté des assiégeans beaucoup de Généraux tant Espagnols que d'autres nations, & autour de quatre mille soldats. Les assiégés qui étoient d'abord au nombre de quatre mille, furent enfin réduits à quinze cens ; le reste ayant été tué par les ennemis, ou étant péri par les maladies, par la faim, & par d'autres accidens.

Pendant que Frideric étoit occupé à Harlem, on ne se tenoit pas en repos dans l'isle de Walkren, où les alliés pressoient fort les villes de Middelbourg, & de Rammekens. Sanche Davila gouverneur de la citadelle d'Anvers ayant eu ordre de les secourir, partit au commencement de Mai avec la flote qu'il avoit équipée, & descendit sur l'Escaut ; mais ayant rencontré la flote ennemie, qui étoit plus forte que la sienne, après quelques petits combats il s'en retourna à Anvers sans avoir rien fait. Il y augmenta sa flote, & se remit une seconde fois en chemin ; & ayant encore rencontré les ennemis, il les combattit à la vûë de Flessingue. Après un grand feu de canon & d'arquebuses on en vint à l'abordage ; & dans le tems que Davila ayant le vent sur l'Amiral des ennemis alloit fondre dessus, le feu ayant pris par hazard à un baril de poudre, peu s'en fallut que lui & tout son équipage ne fussent brûlés. Pendant ce tems-là l'Amiral des ennemis ayant gagné le vent revira de bord, & commença à foudroyer à coups de canon la flote du Roi qui étoit sous le vent, & coula à fond plusieurs vaisseaux. Davila se sauva dans une isle avec très-peu de monde, & s'y trouva bientôt dans une fort grande disette. Ce succès ayant relevé le courage des confédérés, & leur ayant fait croire que Davila ne seroit de long

Davila & sa flote battue par celle des Etats.

CHARLE IX. 1573.

tems en état de faire aucune entreprise considérable, ils envoyent Rollet, gouverneur de Canfere, à Tholen en Brabant avec un détachement de huit compagnies. Ayant mis ses troupes à terre le premier de Mai à Rothersivale, il bâtit un fort sur la digue de Saint-Martin, & se rendit maître d'une Eglise fortifiée qui étoit à Portvliet, après avoir fait jetter la garnison dans la mer. Il rembarqua ensuite son monde sur ses vaisseaux, qui étoient au nombre de trente : de-là il s'avança vers Bergopsom, se retrancha en deçà de la digue qui va de cette place à Tholen, & se saisit d'une hauteur qui avoit été abandonnée par la garnison des Espagnols. Il y avoit dans Tholen cent vingt-six hommes commandés par Alemont premier capitaine du régiment de Mondragon. Gille de Vilain, & Pierre Cornelio étoient à Bergues avec deux compagnies du même régiment, le reste étoit allé au camp devant Harlem par ordre du duc d'Albe. Mondragon ayant résolu malgré cela de secourir Tholen à quelque prix que ce fût, livra à Rollet un combat,où il courut grand risque de perdre la vie. Cependant le duc d'Albe lui ayant envoyé Claude Bernard avec un renfort de troupes choisies, il se vit en état de tenir tête aux ennemis, qui avoient déja percé la digue, & qui se disposoient à attaquer le fort. Pour les surprendre, il fit faire un grand circuit à ses troupes, & étant tombé sur eux dans le tems qu'ils s'y attendoient le moins, il les mit en déroute ; en sorte que de plus de mille hommes qu'ils étoient, à peine s'en sauva-t'il vingt, & Rollet lui-même demeura sur la place : ce combat se donna le huit de Mai. Cette perte fut en quelque sorte compensée par la prise de Sainte-Gertrude qui appartenoit au prince d'Orange. Il y avoit dans cette forteresse deux compagnies d'infanterie Flamande, qui ne se tenoient pas sur leurs gardes. Un capitaine François fort brave, nommé Poyet,ayant ramassé quelques bâtimens à Dort, à Worckuns, & dans quelques lieux du voisinage surprit cette place, & passa au fil de l'épée la garnison, qui ne fit aucune résistance, ce qui fit soupçonner qu'il y avoit eu de la trahison : ce fut le treiziéme d'Octobre. Le duc d'Albe vivement touché de cette perte, envoya aussitôt à Breda Bernardin de Mendoze avec sa compagnie de cavalerie, pour empêcher que les ennemis ne fissent des courses dans le Brabant.

Frideric de Tolede fait en vain sommer Alcmar.

Après la prise de Harlem, Frideric de Tolede envoya un trompette sommer Alcmar (1) : mais Nicolas Ruychaver, que le prince d'Orange y avoit envoyé auparavant, ayant été reçû dans la ville, ils refusérent de se rendre. Sur cette réponse les Espagnols, à qui il étoit dû plusieurs mois de paye, & qui s'étoient flattés de piller cette ville, retournérent sur le champ à Harlem sans l'ordre du Général, y excitérent une sédition, cassérent leurs Officiers, en établirent de nouveaux, & menérent dans la ville quatorze piéces de canon. Cette révolte nuisit beaucoup aux desseins de Frideric, & fut très-avantageuse aux confédérés, & en particulier aux habitans d'Alcmar, parce qu'elle leur donna le tems de fortifier la ville, & de revenir de leur premiére frayeur; en un mot, de se mettre en état de soutenir un siége. Il fallut un mois entier pour appaiser la sédition : ce fut Chiapin Vitelli, que le duc d'Albe y envoya le six d'Août, qui en vint à bout: outre qu'il étoit fort aimé des troupes, trente écus d'or qu'il donna par tête aux mutins les firent rentrer dans le devoir.

Le lendemain Lazare Muller, qui commandoit les Allemans qui étoient en garnison à Harlem pendant le siége, fut mené en lieu de sûreté avec ses soldats. Les Espagnols ayant excité un nouveau tumulte dans cette ville, Simon Scorl, qui s'étoit tenu caché jusque-là voulut se sauver; mais il fut reconnu, & mis en prison. Enfin le tumulte étant un peu appaisé, Frideric vint dans la ville le onze d'Août. A son arrivée on fit mourir trois cens tant François qu'Anglois & Flamans, qui étoient demeurés en prison depuis la reddition de Harlem : c'est ainsi qu'on renouvella le carnage, qui avoit été interrompu depuis quelque tems. Quatre jours auparavant on avoit mené à Schooten les principaux habitans d'Harlem & les chefs des troupes Flamandes qui avoient défendu la place, & on les fit mourir le seize du même mois, ce qui jetta le reste des habitans dans une grande consternation.

Le lendemain de l'arrivée de Frideric, Godefroi de Mirloo évêque de Harlem dédia solemnellement l'église de Saint-Bavon, & y dit la messe devant ce Général : & après l'évangile il le fit jurer qu'il conserveroit les immunités de

(1) Ville de la Nort-Hollande dans un païs marécageux.

CHARLE IX. 1573.

l'Eglise, conformément aux articles qu'il lui presenta. Deux jours après on retira des hôpitaux les soldats qui étoient malades, & on les conduisit au supplice. Après quoi on publia une déclaration qui accordoit une amnistie générale pour le passé, à la réserve de cinquante-sept habitans, dont on spécifia les noms. Le gouvernement de la place fut ensuite donné à de Liques avec des troupes Allemandes pour la garder, & on en tira tous les Espagnols pour les envoyer à Alcmar. Medinilla se saisit en arrivant de la tour rouge, qui couvre le canal qui passe au pied, & qui empêche qu'on ne puisse approcher de la ville par cet endroit. Les habitans firent une sortie pour en chasser les Espagnols; mais après un combat opiniâtre ils furent repoussés. Les Espagnols perdirent Medinilla à cette action : enfin le vingt & un d'Août l'armée de Frideric campa devant la place. Il se donna plusieurs combats jusqu'au quinze de Septembre, que les assiégés ayant fait une sortie, entrérent dans la tranchée, remplirent tout le camp d'épouvante, & firent quantité de prisonniers, par qui ils apprirent les desseins des ennemis.

Cependant François Valdez fut envoyé avec ordre de se saisir de toutes les forteresses qui étoient à l'entrée de la Hollande, & d'en bâtir de nouvelles aux endroits qu'il trouveroit propres pour cela, afin qu'après la prise d'Alcmar on pût aisément s'emparer des autres villes de la Province. Pendant qu'il étoit en chemin du côté de Leyderdorp, où il avoit envoyé Gaspard Domblasco Enseigne de Gabriel Niño avec deux cens arquebusiers, il fut attaqué par un corps d'ennemis qui étoit en embuscade, & il se trouva en grand péril, ayant eu un cheval tué sous lui, & ne s'étant sauvé qu'à la faveur d'un autre qu'on lui donna à la place du sien : il perdit plus de cent hommes à cette action.

Cependant les confédérés assiégeoient dans l'isle de Walkren la forteresse de Rammekens, bâtie à l'entrée du canal de Middelbourg, qui étoit alors extrémement resserré : mais Beauvoir amiral de Zélande ayant pris avec lui Mondragon y alla avec sa flote, & ayant fait entrer par terre un convoi dans Middelbourg, il s'en retourna sans rien entreprendre davantage.

Quelques jours après, le duc d'Albe s'étant rendu à

Amsterdam

Amsterdam, fit partir le quatorziéme de Juillet le comte de Bossu avec douze gros vaisseaux, sur lesquels il avoit fait embarquer quelques compagnies d'un régiment Allemand, six compagnies Espagnoles commandées par Corcuera, Garcias Suarez, Antoine Davila, Martin de Orçaez, Texeda, & Alfonse de Ayala : il y avoit aussi quelques compagnies Flamandes commandées par Verdugo. Le vaisseau de Simon Roll, sur lequel étoit la compagnie de Corcuera, faisoit l'avant-garde : il étoit suivi d'un autre, & avoit ordre de forcer l'embouchure du canal de Middelbourg, qu'un grand nombre de vaisseaux enfoncés autour de son enceinte avoit rendu fort étroit. Le troisiéme vaisseau qui marchoit ensuite, étoit appellé l'Inquisition, nom funeste & odieux dans ces Provinces. Les ennemis les ayant apperçus, sortent du canal, & se mettent en bataille. Leur flote étoit composée de vingt-neuf gros vaisseaux, & de quelques autres plus petits : ils s'étoient retirés du côté des basses, où les vaisseaux du Roi ne pouvoient pas venir, parce qu'il n'y avoit pas assez d'eau pour des vaisseaux si pesants. Les Espagnols débarquérent des troupes pour attaquer deux forts que les ennemis avoient élevés sur le rivage, & qui incommodoient extrémement les flotes qui portoient du secours dans l'isle. Ils s'en emparérent sur le champ. Les deux flotes demeurérent seize jours de suite à l'ancre en presence l'une de l'autre. Enfin le comte de Bossu attaqua la flote ennemie par ordre exprès du duc d'Albe. On combattit pendant quatre jours assez légérement ; mais le douze de Septembre Théodore de Sonoy ayant reçû d'Enchuse un renfort de troupes & de vaisseaux attaqua à son tour la flote du Roi ; & sur le midi les deux flotes cherchant à gagner le vent l'une sur l'autre se canonérent assez long-tems. Enfin le comte de Bossu vint fondre sur la proüe de l'Amiral des ennemis, qui bien loin de reculer, tomba à son tour sur le côté droit du vaisseau du Comte, & l'attaqua vigoureusement : en même tems deux autres vaisseaux viennent attaquer la poupe, lancent dans le vaisseau des feux d'artifice, y font tomber une grêle de pierres, jettent dans les yeux des soldats Espagnols de la poudre de chaux vive, pour les aveugler, les pressent vivement, & les combattent avec un grand avantage, étant plus

Bataille navale. Le comte de Bossu Général des Espagnols est défait.

élevés qu'eux & couverts par des parapets faits de grosses planches ; & pour rompre le coup de canon, au lieu de sacs pleins de laine, ils prirent des filets de pêcheurs pour se couvrir. Les autres vaisseaux du Roi voyant leur Amiral en péril prennent la fuite du côté d'Amsterdam, excepté celui où étoit Texeda. Il s'en trouva cinq embarrassés par la marée, qui après avoir combattu sans relâche jusque bien avant dans la nuit, allérent échoüer deux heures avant le jour, sur les basses qui sont entre Edam & Horne.

Dès que le jour parut, les Allemans qui étoient sur le vaisseau du comte de Bossu, passérent sur l'amiral Zélandois malgré les remontrances du Comte & des Espagnols, qui tuérent même quelques-uns de ces déserteurs. Lumey ayant appris par ce moyen en quel état étoit le vaisseau, & ayant reçû un renfort d'Enchuse vint l'attaquer. L'amiral Espagnol, à qui de soixante & dix, tant Gentilshomme s que soldats Espagnols qu'il avoit d'abord, il n'en restoit plus que quinze, ne perdit cependant pas courage : au contraire le désespoir lui ayant donné une nouvelle vigueur, il soutint une & deux fois le choc des ennemis avec toute la valeur possible : enfin il accepta du consentement de Corcuera les conditions que Lumey lui offroit, & ne voulut pas suivre le conseil d'un Espagnol, qui jugeant qu'il n'y avoit point de quartier à attendre des Hollandois, après toutes les cruautés qu'on venoit d'exercer à Harlem, vouloit pendant qu'on étoit en pourparler mettre le feu aux poudres, pour enveloper du moins les ennemis dans leur ruine, puisqu'ils se voyoient dans la nécessité de périr. Les vainqueurs ayant promis la vie sauve au Comte, entrérent librement dans le vaisseau, & dépoüillérent incontinent tous ceux qu'ils y trouvérent, à la réserve du Général, qu'ils menérent en triomphe à Horne, avec Corcuera blessé dangereusement, & onze ou douze autres Espagnols. Quoiqu'on leur eût promis la vie, peu s'en fallut que les femmes ne se jettassent sur eux ; mais n'osant le faire à cause du traité, elles les insultoient par mille railleries, & leur mettoient insolemment le poing sous le nez : les autres prisonniers au nombre de cinquante furent menés à Enchuse.

Malgré tous les mouvemens que se donnérent les Espagnols

pour procurer la liberté au comte de Boſſu, qui leur avoit rendu de grands ſervices, ils n'en purent venir à bout; & quoique ceux qui avoient été pris avec lui l'euſſent obtenuë, les uns par argent, les autres par priéres, il reſta priſonnier juſqu'à la paix de Gand. Cet échec des Eſpagnols releva extrémement le courage de la ville d'Alcmar. La ſituation avantageuſe du lieu, & les bonnes nouvelles que ſes habitans recevoient de toutes parts, les portérent à faire une vigoureuſe réſiſtance; & lorſque les ennemis y eurent fait bréche après deux mille trente-ſix coups de canon, (car il y eut des gens qui eurent la curioſité de les compter,) on donna l'aſſaut le dix-huit de Septembre à la tour rouge, & à la porte de Friſe en même tems, & l'on y combattit pendant trois heures avec une opiniâtreté égale de part & d'autre. Ceux qui furent employés à cette action du côté des Eſpagnols, étoient les deux régimens de Saint Philippe & de Saint-Jacque, dont le Commandant, nommé Lopez d'Acuña, étoit mort de maladie à Harlem. Le pont qui devoit leur ſervir à monter ſur la bréche, étant reſté dans une fondriere, d'où on ne put le tirer, ceux qui étoient à la tête paſſérent à la nage; mais ceux qui marchoient après eux n'ayant pu les ſuivre aſſez promptement, ils furent enfin repouſſés avec perte de plus de quatre cens hommes tant tués que bleſſés. François Bovadilla, & Diego Felizes furent de ce nombre. Baſco Nuñes de Carvajal ayant gagné le haut de la bréche, y combattit long-tems, d'abord avec ſon eſponton, & enſuite avec ſon épée; mais il fut enfin porté par terre d'un coup d'arquebuſe, & il mourut quelque tems après de ſa bleſſure. Les aſſiégés ſe ſervirent en cette occaſion de pierres, de crocs, de cercles de fer rouge, de poix, d'huile boüillante, de plomb fondu, de reſine que les femmes mêmes verſoient d'en haut ſur les ennemis; & firent un ſi grand carnage, que Manuel Cabeça de Vaca qui avoit ordre de ſoutenir ceux qui étoient montés à la bréche, ne put ſe faire un paſſage au travers des monceaux de corps morts, & que Loüis Cajetan prêt à monter ayant été rappellé par Frideric, eut beaucoup de peine à ſe retirer après avoir perdu plus de trois cens hommes de ſa troupe. Les deux jours ſuivans on tira plus de huit cens coups; & dans le tems qu'on

ſe préparoit à un ſecond aſſaut, on vint avertir le duc d'Albe que les ennemis travailloient auprès d'Alcmar dans le Waterland à percer les digues; que s'ils en venoient à bout, tout le païs, & tout le camp couroient riſque d'être noyés. Il écrit ſur le champ à ſon fils de lever promptement le ſiége, & de retirer de bonne heure ſon canon. Sur cet ordre, dès le vingt-ſept de Septembre on leva les tentes, & on commença à rembarquer le canon, en quoi Julien Romero ſervit très-utilement; & le onziéme d'Octobre on s'éloigna tout-à-fait de la place. La ville commençoit à ſouffrir beaucoup, ſurtout par la diſette d'argent, qui étoit ſi grande, qu'on fut obligé de faire dix mille cinq cens écus d'étain pour payer les troupes. Les Eſpagnols en ſe retirant brûlérent quelques maiſons & des moulins : la garniſon les pourſuivit ſans leur cauſer beaucoup de perte; mais la diſette les fit beaucoup ſouffrir du côté d'Egmont & de Harlem, où ils ne purent pas même trouver de légumes pour ſe nourrir. L'armée fut diſtribuée en différens quartiers, tant pour ſe refaire, que pour attendre l'occaſion d'agir. Le grand froid en ce païs-là eſt le tems le plus propre à faire des ſiéges; car lorſque ces eaux, dont toute la Hollande eſt couverte ſont bien gelées, les troupes, les bagages, les canons, les chariots, tout roule ſans peine ſur les glaces; & dans le reſte de l'année on ne peut marcher que ſur les digues. François de Valdez eut ordre d'entrer dans cette Province du côté de Harlem avec les deux régimens de Saint-Jacque & de Saint-Philippe, deux compagnies d'Allemans, deux de Flamans, ſix compagnies de chevaux Légers tant Italiens qu'Eſpagnols, & une compagnie de cavalerie Allemande. Le ſieur de Capres eut ordre de reſter à Egmond avec ſon régiment. D'un autre côté, Romero avec quelques compagnies d'élite tant Flamandes qu'Allemandes, & avec les deux régimens de Ferdinand de Tolede & de Bracamonte, paſſa ſur les digues qui ſont le long de la mer, & s'en alla à la Haye. Valdez s'étant rendu maître des digues mit garniſon dans Souterwoude, Habſerſwoude, l'iſle de Soutermeer, Norden, Bleiſwic, la Capelle, Wetering, & dans tous les poſtes ſitués au bas de cette langue de terre. Romero s'étant emparé de la Haye, prit par compoſition Catwick & Walckembourg, & par force le château de

Siége d'Alcmar levé.

Maeſlandſluis, qu'il fit attaquer par Jean de Contreras avec un détachement de bonnes troupes. On y tua autour de ſix cens païſans, & l'on fit priſonnier Philippe Marnix de Sainte-Aldegonde, qui étoit un homme de grande conſidération, & chef du conſeil du prince d'Orange. Il reprit enſuite Monſter, Graviſſende, & d'autres petits forts; & ſur la fin d'Octobre, il inveſtit de toutes parts la ville de Leyden, dont on vouloit faire le ſiége dès que la gelée ſeroit venuë.

Cependant la fortereſſe de Rammekens qui n'eſpéroit plus de ſecours depuis la défaite du comte de Boſſu. La mine étant prête à joüer, & les aſſiégeans ſe préparant à donner l'aſſaut, fut obligée de ſe rendre au prince d'Orange. La priſe de cette place avança beaucoup celle de toute l'iſle de Walkren.

Il y avoit long-tems qu'il couroit des bruits facheux contre le duc d'Albe, non-ſeulement en Flandre parmi les gens attachés au parti du Roi, mais même en Eſpagne; & ces bruits étoient parvenus juſqu'aux oreilles de Philippe. On diſoit que c'étoit la ſévérité exceſſive de ce Général, & les impoſitions énormes qu'il exigeoit, qui avoient mis ces peuples au déſeſpoir, & qui les avoient en quelque ſorte forcés à ſe révolter. Le duc d'Albe en ayant eu connoiſſance, & ſçachant d'ailleurs combien il avoit d'ennemis & d'envieux à la Cour, crut devoir prévenir un rappel injurieux, & demanda un ſucceſſeur dans le tems que les affaires étoient encore floriſſantes. Philippe qui vouloit en même tems rétablir la paix dans les Païs-bas, où il ſçavoit que le nom du duc d'Albe étoit en horreur, & ſauver cependant l'honneur d'un homme de cette conſidération, lui accorda le congé qu'il demandoit, ſous prétexte que l'air du païs étoit contraire à ſa ſanté, qui s'affoibliſſoit de jour en jour. Il eut pour ſucceſſeur le duc de Medina-Celi, homme d'une grande naiſſance, mais qui n'avoit encore rien fait d'éclatant. Medina-Celi étant arrivé dans un tems où tout ſe diſpoſoit à une révolte générale, ne voulut pas ſe charger du gouvernement; & par une modeſtie affectée, il laiſſa au duc d'Albe tout le poids des affaires, & la haine qui y étoit attachée. Le duc indigné qu'on lui eût envoyé un rival plûtôt qu'un ſucceſſeur garda le commandement, & écrivit au Roi, que s'il vouloit conſerver les Païs-bas, il falloit en rappeller Medina-Celi;

CHARLE IX.

1573.

Le duc d'Albe & Medina-Celi sont rappellés.

Requesens est fait gouverneur des Païs-bas.

que c'étoit un esprit incapable de conduire une guerre, & très-propre à ruiner un Etat pendant la paix. Le Roi les rappella donc tous deux, & nomma pour leur succéder Loüis de Requesens grand Maître de l'ordre de Saint-Jacque, gouverneur du Milanez, homme d'une grande distinction, qui avoit servi en qualité de Lieutenant général, tant dans la guerre contre les Mores de Grenade, que dans celle qui avoit été concluë contre les Turcs, en conséquence de la ligue faite entre le Pape, le roi d'Espagne & les Vénitiens, sous les ordres de Jean d'Autriche, qui étoit Généralissime dans l'une & dans l'autre guerre. Requesens se mit aussi-tôt en marche par la Savoye, la Franche-Comté & la Lorraine, & arriva à Bruxelles le dix-sept de Novembre. Sur la fin du mois le duc d'Albe lui remit le commandement des armées, & partit sur le champ avec Frideric de Tolede son fils, escorté de deux compagnies de Gendarmes, & de trois compagnies d'arquebusiers à cheval. Il gagna l'Italie par la même route qu'avoit tenue Requesens; & s'étant embarqué sur les galéres de Genes, il passa en Espagne, où il trouva un accueil qui ne répondoit gueres aux services qu'il avoit rendus. Le duc de Medina, qui n'avoit pas voulu prendre la même route, fit le voyage par mer; & comme le chemin étoit plus court, il arriva long-tems avant lui.

Affaires de France.

De notre côté, le Roi ayant effacé le mieux qu'il lui avoit été possible l'impression que le massacre de Paris avoit faite sur ses sujets, craignit que les princes d'Allemagne n'en eussent du ressentiment, & qu'ils ne traversassent autant qu'ils pourroient du côté de la Pologne l'élection de son frére qui paroissoit en bon train. Pour les gagner, il leur envoya sur la fin de Février Gaspard de Schomberg, homme d'un grand mérite, & sur la fidélité duquel il pouvoit compter. Il lui recommanda de le justifier des mauvais bruits qu'on faisoit courir contre lui, de réfuter les libelles diffamatoires qu'on répandoit de toutes parts, & d'exhorter ces Princes à ne pas rompre les anciennes alliances qui étoient entre la France & eux: car le meurtre de l'amiral de Châtillon, & la légation du cardinal des Ursins, avoient donné occasion aux ennemis du Roi de dire par-tout que ce Prince s'étoit lié secretement avec le Pape & avec le roi d'Espagne pour exterminer les

Proteſtans. Frideric électeur Palatin, Prince fort zélé pour ſa religion en étoit fortement perſuadé, & ſon fils Jean Caſimir, qui avoit beaucoup d'inclination pour la France, eut bien de la peine à l'en diſſuader. Schomberg ſe rendit d'abord auprès de cet Electeur, à qui il tâcha de perſuader que la néceſſité ſeule avoit été la cauſe de ce qui s'étoit paſſé à Paris. A l'égard de la légation, il dit que le Cardinal avoit demandé deux choſes au Roi; la premiére, qu'il fît publier le concile de Trente en France; & la ſeconde, qu'il entrât dans la ligue contre le Turc. Que ſur le premier article, le Roi avoit répondu que cette publication, qui n'étoit aucunement néceſſaire, ſeroit très-préjudiciable à ſes affaires, & cauſeroit en France de nouveaux troubles; qu'à l'égard de la ligue contre le Turc, il pouvoit aſſûrer S. S. qu'il n'y avoit point de Prince plus zélé pour la religion Chrétienne; mais que l'état où étoient les affaires de ſon Royaume ne lui permettoit pas de s'engager dans des guerres étrangéres: Que ſon unique but étoit de rétablir la paix chez lui, & de l'entretenir avec les Princes étrangers: Qu'il ſçavoit d'ailleurs par expérience qu'il rendoit plus de ſervice à la Chrétienté en demeurant en paix avec le Turc, que s'il lui faiſoit une guerre ouverte; que le Roi avoit renvoyé le Légat avec cette réponſe. Que pour ce qui s'étoit fait à Paris, il n'y avoit eu aucune part; & qu'il n'y avoit pas lieu d'en douter, puiſque depuis que l'orage avoit ceſſé, on n'avoit inſulté aucun Proteſtant, ni dans les villes, ni à la campagne, & qu'on n'avoit gêné la conſcience de perſonne: qu'à la vérité le duc d'Anjou étoit campé auprès de la Rochelle; mais que ce n'étoit pas tant pour faire la guerre aux habitans, que pour les obliger à ſe ſoumettre au Roi, & que la ſeule choſe qu'on leur demandoit, c'étoit de recevoir ce Prince dans la ville, en leur donnant parole qu'on ne leur ôteroit ni la liberté de conſcience, ni celle de s'aſſembler pour l'exercice de leur religion. Que quiconque jugeroit des choſes ſainement & ſans prévention, & connoîtroit le véritable intérêt de la France & l'eſprit du Roi, ſeroit bien éloigné de croire qu'il voulût jamais faire une ligue ſecrette avec le roi d'Eſpagne contre les Proteſtans d'Allemagne, & que ce ſeroit faire tort à la ſageſſe & à la prudence des princes de l'Empire, que de leur attribuer une

CHARLE IX. 1573.

pensée si peu raisonnable : que le Roi connoissoit trop bien les idées ambitieuses de cette nation barbare, pour lui faciliter les moyens d'établir la monarchie universelle, dont elle couve le dessein depuis si long-tems, & d'imposer à toute la Chrétienté le joug de la servitude la plus affreuse, en lui fournissant des secours qui contribueroient à la perte des Princes & des villes dont l'alliance lui est chére. Que le Roi étoit bien éloigné d'être dans de pareilles dispositions; que tous ses vœux ne tendoient, à l'exemple de ses prédécesseurs, qu'à entretenir une amitié & une union très-sincére avec les princes de l'Empire; & qu'une preuve de son inclination pour eux, étoit l'étroite liaison qu'il venoit de faire avec la reine d'Angleterre, qu'il avoit priée de tenir sur les fonds sa fille unique, & à qui il avoit fait proposer de nouveau d'épouser le comte d'Alençon son frére. Qu'il ne desespéroit pas que ce mariage, qui avoit déja été proposé plusieurs fois, & qui étoit également à souhaiter pour la France & pour l'Allemagne, ne réüssît enfin; qu'il prioit les princes de l'Empire & l'électeur Palatin en particulier, dont il connoissoit le crédit auprès de cette Princesse, de se joindre à lui pour la déterminer : Qu'il le conjuroit de plus de favoriser l'élection du duc d'Anjou : Qu'un si grand bienfait, & la possession d'un Royaume si puissant, & si à portée de prêter la main à l'Allemagne, fortifieroit par un double nœud l'amitié qui a toûjours été entre leurs ancêtres, & maintiendroit l'équilibre entre les princes de l'Europe malgré la puissance exorbitante des Espagnols.

Schomberg s'appercevant que toutes ces raisons ébranloient Casimir, qui étoit un Prince plein d'esprit, crut lui faire encore mieux sentir le péril qui menaçoit la liberté des princes de l'Allemagne, s'ils se séparoient du roi de France, en lui faisant confidence d'un conseil tenu depuis peu à Rome. Après lui avoir demandé le secret, il lui dit que la nouvelle étant venuë à Rome que l'électeur Palatin, celui de Saxe, & celui de Brandebourg pensoient sérieusement à faire un Empereur de leur communion, & à donner l'exclusion à la maison d'Autriche, & qu'ils avoient déja gagné l'archevêque de Mayence; le Pape effrayé de ce projet avoit, à l'instigation de l'ambassadeur d'Espagne, tenu un conseil secret avec neuf Cardinaux, où il avoit

avoit été résolu de priver du droit d'élection les Electeurs Protestans, & de se l'approprier, pour prévenir les malheurs dont la conspiration des trois Electeurs menaçoit l'Empire, & toute la Chrétienté. Schomberg ajouta que cette entreprise ne seroit pas fort difficile au Pape soutenu de toutes les forces de la maison d'Autriche, sur-tout si les princes de l'Empire n'avoient aucun secours à attendre de la France, contre laquelle le massacre de Paris les auroit indisposés. Le but de Schomberg étoit de faire envisager à ces Princes le péril auquel ils s'exposoient, & de les engager par-là à se reconcilier promptement avec le Roi, afin que s'ils n'aidoient pas le duc d'Anjou dans sa prétention à la couronne de Pologne, au moins ils ne le traversassent pas ouvertement en faveur de la maison d'Autriche. Ces motifs firent impression sur Casimir, qui promit de travailler pour le duc d'Anjou non-seulement auprès de l'électeur Frideric son pere, mais auprès de tous les autres princes de l'Empire, qui étoient leurs alliés.

Schomberg alla ensuite à Francfort sur le Mein, où il continua une négociation que la Reine avoit fait entamer par Galeas Fregose avec Loüis de Nassau, qui traitoit au nom du prince d'Orange son frere, & il la conclut à ces conditions : Que si le Roi déclaroit la guerre à l'Espagne en faveur des Provinces-Unies, la Hollande & la Zélande seroient remises entre les mains de S. M. qui s'engageroit de son côté à conserver les droits, les franchises, & les priviléges du païs, & à laisser aux habitans la liberté de conscience, & l'exercice public de la religion dont on fait profession dans les villes & dans les campagnes : Que si le Roi ne vouloit pas déclarer ouvertement la guerre à Philippe, & qu'il aimât mieux prêter trois cens mille florins aux Etats, toutes les conquêtes que l'on feroit depuis la conclusion du traité, appartiendroient à S. M. & que le prince d'Orange seroit obligé de l'en mettre en possession : que s'il arrivoit qu'on ne fît aucune conquête, la Hollande & la Zélande seroient remises entre les mains du Roi aux conditions que l'on a marquées, & qu'un prince Allemand se rendroit garant de l'exécution du traité pour le prince d'Orange. Voilà ce que Schomberg négocia secrétement avec Loüis de Nassau.

Le bruit se répandit dans ce tems-là que l'empereur

CHARLE IX. 1573.

Maximilien ſollicitoit vivement les états de l'Empire de l'aider à faire tomber le royaume de Pologne à ſon ſecond fils ; qu'il formoit à cet effet une ligue puiſſante entre les Princes qui lui étoient attachés ; & qu'il étoit réſolu, ſi le duc d'Anjou étoit élû, d'employer la force ouverte pour renverſer ſon élection, & de l'empêcher de traverſer l'Allemagne pour ſe rendre en Pologne ; que l'électeur de Saxe avoit pris des engagemens avec lui, & qu'il lui avoit promis dix mille chevaux payés pour cinq mois : que l'Empereur de ſon côté avoit donné parole, que ſi ſon fils Erneſt étoit nommé roi de Pologne, il reſtitueroit à l'Empire Danzick, & quelques autres villes de Pruſſe, qui en avoient été démembrées, avec la partie de la Livonie, dont la Pologne s'étoit emparée depuis peu : que pour indemniſer l'Electeur des dépenſes qu'il s'obligeoit de faire, l'Empereur lui avoit engagé la partie de la Siléſie, qui touche à l'électorat de Saxe.

Dès que Schomberg eut ſçû tout ce détail de Jean Sturm, il en donna auſſi-tôt avis à Monluc, ambaſſadeur de France en Pologne, & il paſſa enſuite à Caſſel, dans l'intention de ſolliciter le landgrave de Heſſe * d'envoyer des ambaſſadeurs en Angleterre, pour négocier le mariage entre la Reine & le duc d'Alençon. Ce dernier n'y conſentit qu'avec peine, & ce fut à condition que l'électeur Palatin ſe joindroit à lui dans cette négociation auprès de la reine d'Angleterre. Schomberg preſſa enſuite le Landgrave au nom du Roi, d'écrire aux Grands de Pologne en faveur du duc d'Anjou ; mais il s'en excuſa, en diſant qu'il ne pouvoit pas ſe déclarer ainſi publiquement ſans offenſer l'Empereur, à qui tous les princes de l'Empire avoient promis leur ſecours pour ſon fils, & que ces Princes même auroient raiſon de regarder une pareille démarche comme un outrage. Cependant comme Schomberg le preſſoit extrémement, il trouva un expédient pour rendre ſervice au duc d'Anjou, non pas à la vérité en envoyant une ambaſſade publique, comme faiſoient les autres Princes ; mais d'une maniere qui, ſans être ſi éclatante, deviendroit plus efficace : c'étoit de faire tenir par Criſpingen des lettres de recommandation à la princeſſe Sophie, ſœur du feu roi Sigiſmond Auguſte, & de l'infante Anne, veuve du duc de Brunswick *. Comme elle étoit zélée Proteſtante,

* Guillaume.

* Henri.

elle haïssoit souverainement tous les princes de la maison d'Autriche, & l'on croyoit qu'en lui faisant entrevoir quelque espérance de marier l'Infante au duc d'Anjou, la recommandation de cette Princesse seroit d'un grand poids, non-seulement auprès de sa sœur, mais encore auprès de tous les Grands de Pologne, qui pensoient comme elle sur la religion. Le Landgrave, prince généreux & plein de reconnoissance pour la mémoire de Henri II. écrivit à la Reine sa veuve des lettres pleines des témoignages du plus parfait attachement; & quoiqu'il fût sensiblement touché de ce qui s'étoit passé à Paris, il protesta qu'il sacrifioit son ressentiment particulier à l'amitié qu'il avoit pour le feu Roi, pour ses enfans, & en général pour tous les François: qu'il faisoit tout ce qui pouvoit dépendre de lui pour prolonger les troubles des Païs-bas, dans la crainte où il étoit, que si Philippe n'avoit plus cette guerre sur les bras, il ne fondît avec toutes ses forces sur la France, déchirée par une guerre intestine. Au reste, ce qu'il demandoit au Roi comme la plus grande grace qu'il pût lui accorder, étoit que S. M. pour abolir la mémoire du passé, voulût bien rétablir les enfans de Châtillon dans les biens qui avoient appartenu à leur pere, & obtenir la même faveur du duc de Savoie en faveur de sa veuve. La Reine s'excusa de faire cette demande au duc de Savoie, & le Roi refusa de rendre les biens de Châtillon à ses enfans, en disant pour colorer son refus, que tout ce qui s'étoit fait à cet égard, avoit été fait en justice réglée, & qu'il n'étoit pas en son pouvoir de casser un arrêt si solemnellement rendu.

Le Roi ayant besoin des princes d'Allemagne pour faire réüssir les prétentions du duc d'Anjou, Schomberg lui avoit conseillé de faire proposer à ces Princes une ligue défensive en son nom, & au nom de son frere en cas qu'il fût élû; mais Jean de Monluc représenta que les Polonois n'ont rien plus à cœur que de vivre en paix avec leurs voisins, & surtout avec le Turc. De plus il avoit lui-même assûré les Grands du Royaume au nom du Roi, que le duc d'Anjou ne s'écarteroit point de cette maxime : ainsi on ne jugea pas à propos de parler de cette nouvelle ligue, parce que ç'auroit été mettre le roi de Pologne dans la nécessité d'entrer en guerre avec les Turcs, en cas qu'ils eussent attaqué l'Allemagne.

CHARLE IX. 1573.

Schomberg alla de Caſſel à Wolfembutel, moins pour voir le duc Jule de Brunſwick, qu'il ſçavoit n'être pas dans nos intérêts, que pour avoir moyen de traiter plus commodément & avec moins d'affectation avec la princeſſe Sophie ſur ce que le Landgrave lui avoit écrit; ainſi après avoir rendu une viſite de cérémonie au Duc, il alla incontinent à Brunſwick, où il eut une conférence avec Henri Cruton que la Princeſſe lui envoya. Après avoir juſtifié le duc d'Anjou ſur tous les bruits que l'on avoit répandus contre lui, comme étant l'ennemi juré des Proteſtans, il obtint enfin que la Princeſſe écriroit en ſa faveur à tous ſes amis; & on croit que ſa recommandation contribua beaucoup au ſuccès de cette affaire, auſſi-bien que les lettres que François de la Perſonne écrivit à Jean de Poix ſeigneur de Séchelles, qui étoit avec Monluc en Pologne. La perſonne que le prince de Condé avoit envoyée en Allemagne, mandoit à Séchelles, que depuis que le tumulte avoit été appaiſé, le Roi & le duc d'Anjou avoient traité avec toute l'humanité poſſible les Proteſtans, que le péril avoit diſperſés par toute la France. Ce fut encore Schomberg qui ménagea cette affaire; il fit beaucoup valoir en France le ſervice que la Perſonne avoit rendu au duc d'Anjou, & le Roi lui en ſçut très-bon gré.

Schomberg paſſa enſuite à Dreſden, pour conférer avec l'électeur de Saxe, nouvellement arrivé de Vienne, où il étoit allé voir l'Empereur. Il trouva ce Prince fort indiſpoſé contre la France à l'occaſion du maſſacre fait à Paris, & il lui fut impoſſible de lui perſuader que le Roi y eût été forcé, comme on le publioit, pour étouffer la conjuration de l'amiral de Châtillon & de ſes complices; & que ce ne fût pas un deſſein médité de longue main pour exterminer les Proteſtans dans le Royaume. Il dit qu'il ſçavoit de ſcience certaine, que le meurtre de Châtillon avoit été commis par le duc de Guiſe du conſentement du Roi, & par ſon ordre, & que l'on avoit écrit en même tems à tous les gouverneurs des Provinces de faire main-baſſe ſur tous les Proteſtans que l'on trouveroit dans les villes & dans les campagnes. Au reſte tout ce qu'il diſoit en cette occaſion, lui avoit été ſuggéré par l'Empereur, & par les princes de la maiſon d'Autriche, qui malgré la joie qu'ils avoient de ce qui s'étoit paſſé en France,

n'étoient pas fâchés d'y trouver de quoi rendre odieux le Roi & le duc d'Anjou.

Dans ce même tems il parut un écrit en Baviere, qu'on crut de la façon des Jésuites de Munick & d'Ingolstat. On y élevoit jusqu'au ciel cette prudence singuliere, & ce zéle ardent pour la religion, que le Roi avoit fait paroître dans le massacre des hérétiques de son Royaume; mais tous ces éloges ne tendoient qu'à lui attirer la haine de tous les princes Protestans, & à faire échoüer l'affaire du duc d'Anjou que l'on voyoit en fort bon train : ou si malgré toutes ces tentatives on ne laissoit pas de l'élire, on espéroit du moins qu'on l'empêcheroit de passer par l'Allemagne. Schomberg n'oublia rien pour prouver à l'électeur de Saxe, que tous ces bruits n'étoient qu'une invention des ennemis de la France & de la tranquillité de l'Allemagne : mais l'ambassadeur de Maximilien étant arrivé sur ces entrefaites, Schomberg s'en alla à Leipsick, qui n'est qu'à six mille de Dresden, de peur qu'on ne s'apperçût qu'on lui avoit fait moins d'honneur qu'on n'en rendoit au ministre de l'Empereur. Il resta à Leipsick pour rétablir sa santé, & cependant il négocioit toujours avec l'Electeur par l'entremise de ses Conseillers; & s'il n'en obtint rien, au moins le rendit-il plus indifférent pour les intérêts de l'Empereur. Il ne se mit pas en peine de traiter avec l'électeur de Brandebourg pour deux raisons; la premiére, parce qu'il sçavoit ses liaisons avec la maison d'Autriche; la seconde, parce qu'il étoit bien assûré que ce Prince ne feroit rien qui pût préjudicier aux intérêts des princes de Prusse, qui étoient ses parens, & de sa maison.

On s'étoit flatté en France que le massacre de Paris avoit fini la guerre civile; mais elle se ralluma tout d'un coup de toutes parts. Henri de Monmorency Damville, gouverneur de Languedoc, qui auroit été enveloppé dans le massacre des Protestans sans l'absence de son frére, voulant s'accommoder au tems & conserver ses emplois, s'empara de Cauvisson & de Monpesat, & investit ensuite Sommieres (1) le 11. Février avec quatre mille hommes de pied, qu'il logea assez commodément dans les fauxbourgs qui étoient à demi ruinés. Cette place, qui a pris son nom de la montagne au pied de laquelle

Siége de Sommiéres par Damville.

(1) Sur la riviére de Virdoule.

elle eſt bâtie, eſt éloignée de trois lieuës de Monpellier, & autant de Nîme : elle a une très-belle citadelle ſur la hauteur, avec un très-grand vignoble. On y entre par cinq portes, une vers l'Orient, une autre entre le Couchant & le Nord, qu'on appelle la porte du Bourguet, les trois autres regardent le Midi ; & de ces trois, il y en a une qu'on appelle la porte du Pont, à cauſe d'un pont bâti à l'antique ſur une petite riviére qui vient d'une fontaine appellée la Virdoule, groſſie des eaux de quelques ſources, & des ruiſſeaux des environs. Cette petite riviére paſſe aux pieds des murs. Gremian avoit élevé depuis peu un cavalier de terre à l'angle de la tour de Caudas, & un autre auprès d'une autre tour ; & pour la défenſe du foſſé, il y avoit fait en hâte des caſemates : mais comme la ville eſt ſituée ſur un côteau, ceux qui la défendoient étoient fort incommodés des hauteurs des environs, parce que de l'une on tiroit ſur la partie la plus élevée (1) de la ville, & de l'autre ſur la plus baſſe ; mais le courage des aſſiégés ſurmonta long-tems ces difficultés. Grémian avoit avec lui Sanglar, Saint Ravi & Monpezat avec tous leurs domeſtiques, & quelques autres Capitaines qui entendoient la guerre. On commença dès le lendemain à battre la tour qui couvroit le pont, & on mit le feu à la porte, mais inutilement, parce que les habitans l'avoient fortifiée d'une terraſſe par derriére. Trois jours après Damville fit une nouvelle batterie de ſept piéces de canon contre la partie de la muraille de la ville qui tient d'un côté à la citadelle, & de l'autre au vignoble, afin de faire trois bréches, & de pouvoir en même tems donner l'aſſaut à la ville, à la citadelle, & au vignoble. La tour qui défendoit la bréche fut renverſée au bout de trois jours : mais les décombres au lieu de combler le foſſé, comme Damville avoit cru, étoient au contraire tombés ſur l'emplacement de la tour, & s'y étoient entaſſés de maniére qu'ils rendirent la bréche d'un accès plus difficile. On ne laiſſa pas d'y donner l'aſſaut ; mais les aſſiégés, qui avoient l'avantage de combattre d'en haut, firent une vigoureuſe défenſe. Ceux qui ſe ſignalérent le plus dans cette occaſion, furent Barrat de Nîme, & Cognac de Monpellier. Ce dernier fut bleſſé

(1) Il y a dans le Latin *in alterum*, qui n'a point de ſens. Je lis *in altum*, opposé à *deorſum*, qui ſuit deux mots après.

dangereusement : les femmes mêmes s'y signalérent ; elles jettoient sur les troupes du Roi des huiles boüillantes, des planches pleines de clouds, des cercles de fer rouge, en sorte qu'ils furent obligés de se retirer avec perte ; & les sieurs d'Autremencour de Limans, & Monpeyrous, officiers de grande réputation, furent tués sur la place. Les assiégés manquoient de poudre, ce qui les obligeoit à la ménager ; & comme ils ne chargeoient pas assez leurs mousquets, les coups ne blessoient que légérement : à l'égard de leur canon, ils le tiroient de loin à loin. Ils s'étoient persuadés que Damville rebuté leveroit le siége ; mais il crut qu'il y alloit de son honneur de n'en avoir pas le démenti : ainsi le deuxiéme de Mars il recommença à battre la place entre la porte du Bourguet & la tour de Cauda, & il y eut bientôt une grande bréche, quoiqu'elle fût défenduë par ce cavalier de terre que Grémian avoit élevé, comme je l'ai dit : cependant comme il y avoit une piéce de canon & une coulevrine d'une hauteur des environs qui battoient cet endroit de biais, & que les boulets se croisoient, il n'étoit pas possible que la garnison se présentât sur la bréche, en sorte que si l'on eût donné l'assaut dans le même jour, les assiégés couroient risque d'être forcés : mais l'attaque ayant été remise au lendemain, à cause de l'arrivée de vingt-deux compagnies de Gascons, conduits par Henri de Foix de Candale, beau-frére de Damville (1), ce délai donna le tems à la garnison de faire deux retranchemens aux deux côtés de la bréche, & de tirer un fossé en dedans de la ville : en sorte que les Gascons étant montés à l'assaut sur le midi, furent repoussés vigoureusement, & avec une grande perte. Candale naturellement impétueux, crut qu'il seroit deshonoré, s'il se retiroit sans avoir rien fait : ainsi il alla attaquer du côté de la citadelle ; mais il y perdit trois cens hommes, & demeura lui-même sur la place. La veille, s'entretenant avec Damville en particulier, il lui avoit dit, qu'il étoit sensiblement touché des maux publics, & de voir que des François, à la honte de leur nom, s'entrégorgeoient tous les jours pour contenter des coquins & des scélérats : paroles qui ne manquérent pas d'être remarquées. Cette mort causa beaucoup de douleur à Damville, & indisposa contre lui son

(1) Il avoit épousé une fille du Connétable.

CHARLE IX. 1573.

armée : on imputoit ſes mauvais ſuccès à ſa lenteur : on diſoit malignement qu'il traînoit exprès les choſes en longueur, pour abattre le courage des troupes. Ainſi, quoique le Vicomte de Paulin, qui tenoit Puy-Laurent dans le Lauraguez, eût jetté dans Sommiéres ſix-vingts hommes d'élite ſous la conduite du capitaine Flory, Damville piqué des bruits qui couroient contre lui, réſolut d'emporter la place. Le canon recommença donc à tirer, & fit une grande bréche du côté du vignoble : la double tour qui flanquoit un angle, fut renverſée ; mais comme par un hazard, auquel les aſſiégés ne s'attendoient point, elle tomba encore d'une maniére qui ne donnoit aucune entrée aux aſſiégeans, leur ardeur en fut un peu ralentie. On profita de cette circonſtance pour amuſer Damville par des propoſitions, & pendant les conférences, les habitans ſe retranchérent à la hâte ; de ſorte que Damville jugeant qu'il ne pouvoit les forcer ſans perdre beaucoup de monde, les reçut à compoſition d'autant plus volontiers, que Villeneuve qui l'excitoit ſans ceſſe à ſe venger de ces habitans qu'il haïſſoit mortellement, étoit mort d'une bleſſure qu'il avoit reçûë durant le ſiége. Les conditions de la capitulation furent, que les habitans & les ſoldats ſortiroient librement avec leurs armes & tous leurs effets, & qu'on leur donneroit ſept jours tant pour raſſembler ce qui leur appartenoit, que pour ſe retirer. Pour la ſûreté du traité, Damville donna des ôtages que l'on conduiſit à Nîme : ainſi Gremian ſortit de la ville le neuviéme jour d'Avril avec ſix cens arquebuſiers, & les habitans s'en allérent où bon leur ſembla, les uns à Nîme, les autres dans les Cévennes.

Sommiéres ſe rend par compoſition.

Cet événement changea un peu la face des affaires en Languedoc. La conduite de ce ſiége rendit Damville fort odieux au parti du Roi, & Gremian ne le fut pas moins aux Proteſtans pour avoir rendu la place. On le calomnioit hautement, & l'on prétendoit qu'il s'étoit rendu ſans néceſſité, pour faire ſa cour au général Catholique. Depuis ce tems on ne fit aucune entrepriſe dans cette Province ; Damville ſe contenta de diſtribuer ſes troupes dans les places, afin qu'elles puſſent s'y refaire des longues fatigues d'un ſiége ſi incommode & ſi meurtrier. Mais les Proteſtans ne demeuroient pas à rien faire, & bien loin que la perte de Sommiéres leur eût abattu le

le courage, ils comptoient au contraire pour un grand avantage d'avoir arrêté si long-tems l'armée du Roi au siége d'une bicoque. Ainsi dans la résolution de continuer la guerre, ils se saisirent de Florenzat, & de quelques autres postes aux environs de Narbonne, & firent revenir en France Saint-Chaumont de Saint-Romain, gentilhomme d'une très-bonne maison, qui s'étant sauvé avec peine du massacre de Paris, s'étoit retiré à Genéve ; & pour donner plus d'autorité à leur parti, ils le déclarérent Généralissime de leurs forces : ils nommérent ensuite des députés pour aller trouver l'Electeur Palatin, & lui demander du secours. Calver & Desvaux, deux des plus habiles d'entre eux, furent chargés de cette commission. Ils trouvérent l'Electeur très-bien disposé en leur faveur, & le récit qu'ils lui firent de leur état, le toucha sensiblement : il les assûra qu'on ne pouvoit être mieux intentionné qu'il l'étoit, & qu'ils pouvoient compter qu'il ne les abandonneroit pas. Ils s'en retournérent ensuite par des chemins différens : Desvaux arriva heureusement ; mais Calver fut pris par de Gordes, & remis quelque tems après en liberté par l'entremise de Damville.

Exploits divers des deux partis.

Les Protestans surprirent encore le Pousin : ce château situé sur le Rhône, est très-fort, & l'on en peut tirer de grands avantages en tems de guerre, comme la suite l'a fait voir. Ils fortifiérent Crussol, petite ville ruïnée depuis long-tems, & qui étoit aussi sur le bord du Rhône vis-à-vis de Valence. Quelque tems auparavant ils avoient pris par stratagême Villeneuve en Vivarez. Nous avons vû dans le livre précédent que Logiéres s'en étoit emparé au nom du Roi. Baron qui étoit dans la place, se retira à Mirebeau auprès de la Pradele, seigneur d'une famille illustre. De ce lieu situé sur une hauteur, ils avoient sans cesse sous leurs yeux Villeneuve, & cette vûë réveilloit en eux le souvenir de leur patrie perduë. Baron étant à Saint Privat avec quelques troupes, un Chaudronnier vint trouver la Pradele, & lui dit ; qu'il ne seroit pas impossible de prendre Villeneuve, comme on avoit pris Nîme deux ans auparavant (1) ; qu'il ne faudroit que rompre une grille de fer par où s'écoule l'eau qui tombe dans la ville en tems de pluïe. La Pradele fait venir Baron, & lui

Villeneuve prise par stratagême.

(1) Sur la fin de 1569.

CHARLE IX. 1573.

fait entendre qu'il ne faut pas négliger cet avis. Baron trouva la chose très-difficile & très-périlleuse, & il ne croyoit pas qu'on dût l'entreprendre, d'autant plus qu'ils avoient besoin de secours, & qu'ils ne pouvoient réüssir, sans communiquer leur dessein aux habitans d'Aubenas. En effet, on sçut qu'il se machinoit quelque chose, & Logiéres en ayant été averti, envoya un renfort dans la ville, fit arrêter & mettre en prison tous ceux dont il avoit quelque soupçon, fit faire une exacte sentinelle, & passa lui-même plusieurs nuits sans dormir.

Enfin les troupes s'étant assemblées au mois de Mars, Baron vint sur le soir à Mirebeau, où la Pradele l'attendoit ; mais ce ne fut pas si sécrétement que Logiéres n'en fût instruit, & quoiqu'il traitât de visions ces avis qu'on lui donnoit de tems en tems, & dont jusque-là il n'avoit vû aucun effet, cependant celui-ci fit assez d'impression sur son esprit, pour l'engager à prendre des mesures. Il fit fermer les portes de bonne heure, doubla les corps-de-garde sur les murs, & dans les places publiques fit mettre des flambeaux aux fenêtres d'espace en espace ; en sorte que toute la ville étoit éclairée. Il passa toute la nuit à faire la ronde avec quelques soldats choisis, & à visiter tous les corps-de-garde. Il est sûr que si les Conjurés fussent venus à une heure après minuit, comme ils en étoient convenus, ils n'auroient pû éviter d'être découverts par quelqu'une des sentinelles que Logiéres avoit postées de tous côtés ; mais les discussions qui arrivent entre les chefs, lors même qu'étant d'accord sur l'essentiel, ils disputent sur les moyens, & qui d'ordinaire font échoüer les entreprises les plus importantes, furent précisément la cause du succès de celle-ci ; carBaron soutenant toûjours que la difficulté d'exécuter ce projet étoit si grande, qu'on ne devoit pas y penser, & imaginant sans cesse de nouveaux sujets de retardemens, prolongea la dispute bien avant dans la nuit. Mais l'empressement & l'autorité de la Pradele l'emportérent enfin, & l'affaire fut tentée. Ceux qui étoient chargés de l'exécution marchérent à la faveur des ténébres par les sentiers détournés de quantité de hauteurs dont Villeneuve est entourée, & ils n'arrivérent qu'au point du jour à la grille de fer, dans le tems que Logiéres fatigué des mouvemens qu'il s'étoit

donnés pendant la nuit, & persuadé que ce nouvel avis étoit encore une vision, & qu'il n'étoit plus nécessaire de faire une garde si exacte, se retira chez lui pour dormir. Les soldats comptant qu'il n'y avoit plus rien à craindre s'en allérent aussi chacun de leur côté pour en faire autant. Dans ce moment les Protestans arrachent la grille, entrent dans la ville, & tuent sans résistance les soldats du premier corps-de-garde, qu'ils trouvent à moitié endormis; & courent de ruë en ruë, en criant que la ville est prise. Ils vont à une des portes, la rompent, & font entrer tous leurs gens malgré le canon du rempart qui tiroit sur eux. Logieres eveillé par ce bruit sort à demi nud, & voyant que le mal étoit sans remede, il rentre dans sa maison, qu'il avoit fortifiée depuis long-tems. Les vainqueurs tuent tout ce qui se trouve devant eux, & sur-tout les prêtres, qui étoient venus dans la ville pour le Synode : la garnison se rassemble partie à la tour qui étoit devant la plus grande porte de la ville, & partie dans l'Eglise. Logieres se défendit dans sa maison ; mais après avoir combattu trois jours durant, enfin il se rendit. On l'accusa d'avoir trahi la place : mais c'étoit une calomnie. Les soldats s'étant ensuite abandonnés au pillage, il ne se fit rien de remarquable. Les Protestans reprirent pourtant la Gorce & Salvas, qu'ils fortifiérent, & par ce moyen ils assûrérent les passages depuis le Vivarais jusqu'à Nîme.

Cependant Pierre de Châteauneuf Seigneur de Rochebonnay, gouverneur du Velay, qui est un des vingt-deux gouvernemens du Languedoc, signifia aux Protestans que le Roi ne vouloit pas qu'ils s'assemblassent : ce qui n'empêcha pas les habitans de saint Voi de le faire, leur ministre nommé Bonnefoi, qui se retira depuis à Genéve, leur ayant persuadé depuis long-tems qu'ils le devoient.

Le capitaine Vacheresse s'etant saisi par stratagême du château de Baudiné qui étoit important en tems de guerre, se mit à le fortifier. Les païsans des environs s'étant assemblés au son de la cloche essayérent de le reprendre, & mirent en désordre les ouvriers qui y travailloient : mais à l'arrivée de quelques troupes qui vinrent du Vivarais, ces païsans prirent l'épouvante & s'enfuirent. La Vacheresse les poursuivit, en fit un grand carnage, & depuis ce tems-là il courut & ravagea

ſans obſtacle toutes les vallées d'alentour. Antoine de la Tour ſaint Vital gouverneur de Velai, & la Barge gouverneur du Vivarais eſſayérent inutilement de le chaſſer de ce château. Guiard du Puy en Velay s'empara vers ce tems-là d'Iſpaly,qui eſt vis-à-vis du Puy. Saint Vidal marcha auſſi-tôt de ce côté-là, & il y fut bleſſé dangereuſement: mais Guiard ayant été tué par la trahiſon d'un capitaine, on apporta ſa tête avec les clefs de la ville à ſaint Vidal : ce qui fit grand plaiſir aux habitans du Puy, qui étoient très-incommodés des courſes continuelles d'un ennemi ſi près d'eux.

Dans ce même tems, Monjou, qui étoit ſoupçonné d'être l'auteur de la mort de Gondrin tué à Valence plus de dix ans auparavant, & qui avoit été détenu long-tems pour cela dans une dure priſon, paſſa du Dauphiné dans le Vivarais à deſſein de reprendre le château de Faï, qui avoit été livré aux ennemis par un nommé Mathias, à qui l'on en avoit confié la garde: mais il tomba dans une embuſcade, où ſes troupes furent taillées en piéces, & où il fut tué lui-même étant à cheval, & combattant vaillamment. Saint Vidal reprit peu de tems après les forts de S. Quentin & de Châteüil;& avec quelques troupes qui vinrent de Lyon, il alla camper près de Teuſe, à deſſein de la prendre. Les habitans demandérent un pourparler ; & pendant qu'on diſputoit ſur les conditions, les troupes du roi attaquérent la place, l'emportérent & la pillérent avec beaucoup d'inhumanité, juſqu'à éventrer les morts, parce qu'ils ſçurent qu'un homme avoit avalé des piéces d'or. On pendit à divers gibets les miniſtres,comme auteurs des troubles. Chambonet de Miniſtrol y fut pris & conduit, à l'inſtigation de Mathias ſon beau-frére, à Monfaucon en Velai. On l'attacha à un poteau, & on le tua à coups d'arquebuſe. On traita à peu près de même la garniſon de Mons près de Saint Paul. Ce fort qui avoit été pris depuis peu par un officier Proteſtant nommé l'Ange, fut attaqué par les troupes du Roi. La garniſon manquant d'eau parce qu'on avoit détourné les fontaines qui lui en fourniſſoient, ſe rendit à condition d'avoir la vie ſauve ; mais les eſprits étoient ſi animés par les inſultes continuelles qu'on ſe faiſoit de part & d'autre, que malgré la capitulation elle fut paſſée au fil de l'épée. Six de ces malheureux échurent en partage au baron de ſaint Prie en Forêt, il les emmena

avec lui ; & après les avoir fait massacrer, il les fit mettre dans un tombereau, & les fit promener par les ruës de la ville de saint Etienne capitale du Forêt, afin que ce spectacle affreux jettât la terreur dans les esprits des Protestans de la Province. En effet les habitans de saint Voi effrayés de ces cruautés, & se voyant investis de tous côtés de garnisons ennemies, prirent deux partis très-différens, car les uns abandonnérent leurs maisons, & s'en allérent ; les autres abjurérent leurs erreurs, & retournérent à la religion de leurs péres.

Loüis Dupuy sieur de Monbrun s'étoit jusqu'alors tenu caché en différens endroits du Dauphiné sans se déclarer : il sortit enfin de sa retraite, & fit des tentatives sur Valence, Montelimar & Crest, mais sans succès : car de Gordes lieutenant de la Province, instruit de ses desseins, se mit aussi-tôt en campagne, & défit au passage du Rhône les troupes que les Protestans du Vivarais envoyoient joindre Monbrun. Cette premiére entreprise ayant échoüé, les Protestans furent plus heureux dans l'évêché de Die : car ils se rendirent maître d'Orpieres, de la Ferre, & de quelques autres Forts ; & dans le même tems François de Lesdiguieres, Morge & Champoly prirent la ville deMeuze du côté des montagnes & la fortifiérent en diligence, pendant que Monbrun courant de tous côtés avec un camp volant, répandoit par-tout la terreur.

Exploits de Villars en Gascogne.

La Guienne n'étoit pas plus tranquille. Honoré de Savoye Marquis de Villars, lieutenant du roi de Navarre en cette Province, y étoit entré avec huit mille hommes de pied & deux mille chevaux. La premiére place qu'il attaqua fut la Terride, où il y avoit une garnison de six vingts-hommes, qui effrayée du grand nombre des assiégeans se rendit, après avoir essuyé quelques coups de canon d'une batterie de deux piéces. Farques qui la commandoit, fut pendu aux fenêtres du château. La prise de cette place chassa les Protestans de toute la Gascogne qui est au-de-là de la Garonne. Villars passa ensuite cette riviére, & vint camper près de Caussade sur l'Aveyron. La Mote-Pujols bon officier, étoit dans la place avec six cens arquebusiers, & il la défendit si bien que les assiégeans rebutés tant par la rigueur de l'hyver, que par la vigoureuse résistance de la garnison, levérent le siége : mais

CHARLE IX. 1573.

peu de tems après, un des ſoldats de Pajols lui lâcha ſans le vouloir un coup d'arquebuſe au travers du corps & le tua. L'armée du roi ſe vengea ſur les châteaux du vicomte de Gourdon, de la fatigue qu'il lui cauſoit en harcelant ſans ceſſe ſon arriére garde. Villars ne réüſſit pas mieux à Verfeuil, d'où il fut repouſſé avec perte. Le duc d'Anjou ayant envoyé de nouvelles troupes ſous la conduite de Goas, la premiére compagnie fut miſe en déroute par Gourdon au paſſage de la Dordogne; & quoique tout le reſte eût joint l'armée de Villars, il n'entreprit plus rien, ſous prétexte que ſes troupes n'étoient point payées : ce qui fut cauſe que le ſoldat licentieux ne garda plus aucune diſcipline, & que pillant indifféremment tous les lieux où il paſſoit, il rendit le nom des Royaliſtes très-odieux aux gens de la campagne, qui commençoient à courir aux armes de tous côtés. Villars craignant les ſuites de ce ſoulevement ſuivit le conſeil de Jean de Nogaret ſeigneur de la Valette, qui tenoit le premier rang dans ſon armée : c'étoit de ne point employer la force contre la ville de Montauban, mais d'eſſayer de la gagner par de belles promeſſes. Il écrivit donc aux habitans dans cette vuë, pour connoître s'ils étoient diſpoſés à rentrer d'eux-mêmes dans le devoir. Le duc d'Anjou, qui aſſiegeoit alors la Rochelle, les ſeconda de ſon côté le mieux qu'il put : car il écrivit pluſieurs fois par leur conſeil aux Conſuls, & à la Nobleſſe qui étoit dans Montauban, pour les exhorter à la paix, les aſſûrant que le roi oublieroit tout le paſſé, & il s'offroit pour garant de la parole qu'il leur donnoit.

Siége de Sancerre.

Les affaires des Proteſtans étoient de tous côtés dans un état chancelant, & leur ſort dépendoit abſolument de celui des villes de Sancerre & de la Rochelle, qui étoient aſſiégées en même tems. Depuis que les deux fréres de la maiſon de Beüil avoient inutilement employé la voïe de la négociation & de la force pour ſe rendre maîtres de Sancerre, Guillaume Joanneau, qui en avoit été nommé Gouverneur par les habitans, n'avoit pas pris les précautions néceſſaires pour la fournir de vivres, ſe perſuadant trop légérement qu'il n'y avoit rien à quoi la Cour ſongeât moins qu'à faire le ſiége de Sancerre; & que toutes les forces du Royaume étant devant la Rochelle, Sancerre n'avoit à ſe garder que des embuches

& de la ſurpriſe. La plûpart des habitans entraînés par ces diſcours ſe flattoient de joüir bien-tôt de la paix qu'ils déſiroient, & la regardoient comme ſûre. On ne faiſoit pendant ce tems-là aucune proviſion ; on ſe contentoit du peu de vivres qu'on y amenoit journellement de Laſſi, d'Azi, de Jars, de Savigny, de Sulligny, & de quelques autres villages des environs. Les fortifications que l'on avoit commencées, demeuroient ſuſpenduës ; les habitations qui pouvoient incommoder la ville, & qu'il eût été à propos de jetter en bas de bonne heure, étoient toujours ſur pié. Tout ſe faiſoit avec une ſécurité & une nonchalance extrême par le crédit & l'obſtination du commandant, qui ayant dit une fois qu'on n'aſſiégeroit point la ville, n'en voulut jamais démordre, & ſoutint avec autant d'orguëil que d'opiniâtreté ce que ſon imprudence lui avoit fait avancer. Enfin le trois de Janvier, qui étoit un vendredi, les troupes du roi parurent à la vûë de Sancerre, & la compagnie des gens d'armes de Jean de Luxembourg comte de Brienne, & une autre encore approchérent à la portée de la carabine. On fit quelques ſorties ſous la conduite du capitaine la Fleur, qui étoit commandant général des troupes, & du capitaine la Pierre, qui étoit revenu tout nouvellement de Mons en Hainaut. Enfin le neuf du mois toute l'armée parut ſous la conduite de Claude de la Châtre gouverneur de Berry, & la nuit ſuivante elle campa à ſaint Satur, à Fontenay, & à Sury en Vaux. On reconnut alors la faute qu'on avoit faite de ne pas démolir ces endroits. Au bout de trois jours toute l'armée fut aſſemblée. Elle étoit forte de cinq mille fantaſſins & de cinq cens chevaux, parmi leſquels étoient les compagnies de la Châtre, du comte de Brienne, de Jean du Bloſſet ſeigneur de Torcy, de Triſtan de Roſtaing, & de Chartier d'Orleans, qui quoique ſans naiſſance avoit mérité par ſa bravoure d'avoir rang parmi les Seigneurs. Il y avoit outre cela dix-ſept compagnies de pionniers : il y arriva quelques jours après huit compagnies du vieux régiment de Sarrieu, & grand nombre de volontaires des lieux d'alentour ; & l'on amena au port de ſaint Thiboud dix piéces de gros canon & quatre coulevrines. Cinq jours après l'arrivée des troupes, la Châtre envoye un tambour ſommer la place de ſe rendre. Joanneau eut l'impudence de le faire arrêter & de l'inſulter ; ce qui

CHARLE IX.

1573.

C'est apparemment depuis ce tems-là que les évêques de Beauvais sont Comtes.

piqua extraordinairement le Général de l'armée du Roi, & hâta, à ce qu'on croit, la perte de cet orgueilleux Commandant.

Sancerre, ou Château-Sancerre, comme l'appelle Sigebert, fut anciennement le patrimoine d'un évêque de Beauvais nommé Roger; mais l'an mil quatorze, il fut donné en échange pour le comté de Beauvais à Eude comte de Champagne: & il est enfin venu par droit de succession à l'illustre maison de Beuil avec le même titre de Comté. La ville est bâtie sur une montagne fort élevée, & est escarpée de tous côtés. Le terroir en est admirable; il porte de bon blé, & du vin qui est mis au nombre des grands vins du Royaume. La ville est de figure ovale, & presque ronde; elle est très-forte par son assiete, mais foible d'ailleurs: car elle n'est entourée que d'une muraille qui n'a que huit ou neuf tours tout au plus, en y comprenant même celles qui couvrent les portes. Son circuit est d'environ deux mille cinq cens pas. Elle a quatre portes, qui sont la porte César, la vieille porte, la porte saint André, & la porte Orion. Elle n'est qu'à cinq cens pas de la Loire, qui passe au pied de la montagne sur laquelle elle est bâtie. Le côté de la ville le moins escarpé est entre le Midi & le Couchant, & regarde la ville de Bourge capitale du Berry. Elle est fortifiée d'un château au sommet de la montagne entre la porte César & la porte Orion. Au-dessus de ce château, il y a encore une petite montagne, qu'on appelle l'*Ormée au loup*, & qui regarde le Midi. Les Généraux de l'armée Royale bâtirent à Fontenai, qui est fort près de la ville, un château si élevé, qu'il dominoit sur celui de Sancerre; & l'ayant fortifié d'un fossé, d'un rempart, & de palissades, ils y mirent leur canon. Ils en bâtirent ensuite un autre aux Ardilliers, dans la plaine de saint Ladre, avec un bon fossé. Après quoi ils envoyérent dix piéces de canons à la plaine de saint Ladre, & ils en firent monter six à force de bras sur l'Ormée au loup, ce qu'on avoit toujours crû impossible. Après tous ces préparatifs, ils commencérent le dix-neuf Février à battre la muraille depuis la vieille porte jusqu'à celle de saint André, & ils le firent durant quatre jours sans discontinuer: ils y eut trois mille cinq cens coups de tirés, qui ne firent pas beaucoup de mal à la ville, puisque pendant tout ce tems-là elle ne perdit que vingt-cinq hommes.

Les

Les assiégez de leur côté ayant pris la résolution de se bien défendre, partagérent les quartiers de la ville entre leurs chefs. Ils abattirent le haut de la tour César, de peur qu'en tombant, elle ne les incommodât : ils fortifiérent ensuite les endroits foibles du Château, & tirérent un fossé en dedans.

Pendant ce tems-là les assiégeans poussérent leurs tranchées jusqu'au fossé de la place, y firent une ouverture, & jettérent un pont de bois avec une galerie des deux côtés faite de clayes ; en sorte que les soldats pouvoient aller à couvert jusqu'au pied de la muraille. On se préparoit à la sapper, lorsque les assiégés sous la conduite de Martinat & de Pillar firent une sortie, ruinérent le pont & le brûlérent le huit de Mars. Le lendemain dans la nuit les assiégeans en construisent un nouveau plus fort que le premier. Les assiégés après bien des efforts, vinrent encore à bout de le briser avec des crocs de fer, & le brûlérent tout entier ; après quoi ils firent un nouveau fossé en dedans de la vieille porte, qui embrassoit tout ce côté-là de la ville. Les sorties étoient fréquentes ; & comme il s'y faisoit des prisonniers tant de part que d'autre, on les interrogeoit avec soin sur l'état de leurs gens. Il y avoit même un grand nombre de déserteurs des deux partis, qui ne manquoient pas de rendre compte des desseins des ennemis. Les assiégés instruits que l'on minoit, creusérent sept puits de leur côté pour rendre toutes les mines inutiles. On fit ensuite par l'avis du capitaine la Pierre un fossé intérieur du côté de la vieille porte ; & après avoir muré les portes & les fenêtres des maisons d'alentour, on fit des meurtriéres aux murailles, afin que leurs arquebusiers à couvert, pussent tirer de-là sur les ennemis. Le bruit du canon des assiégeans étant redoublé par les échos des bois & des vallons, épouventa tellement les cerfs du païs, qu'il y en eut qui passérent au travers du camp, & qui vinrent jusqu'au fossé de la ville. Au bruit que firent ces animaux, on cria aux armes des deux côtés, & l'allarme fut égale de part & d'autre : on en tua un d'un coup d'arquebuze, & on l'emporta dans la ville. On combattit long-tems & vivement à qui en auroit un autre : les assiégeans en demeurérent enfin les maîtres ; mais il leur coûta cher. Le dix-neuviéme jour de Mars on tenta un assaut général, dont voici l'ordre. Sarrieu avec ses vieilles bandes étoit commandé pour

monter à la bréche de la porte Oiſon ; & il étoit ſoûtenu par la Châtre avec ſes Gendarmes, à qui il avoit fait mettre pied à terre. Ils montérent juſqu'au haut de la bréche,& Ros y planta ſon drapeau. Mais après un combat très-ſanglant, ſes gens en ayant été enfin chaſſés, il rapporta ſon drapeau ſain & ſauf. Henri de Gouffier de Bonnivet attaqua auſſi la même bréche ſuivi de quantité de braves gentilshommes & du capitaine Chartier, ſoutenus par cinq cens hommes, qui cependant ne paſſérent pas le bas du foſſé, quoiqu'on fît en même tems un feu continuel du canon ſur tous ceux qui ſe préſentoient à la bréche : mais ceux des aſſiégeans qui étoient dans le foſſé, ayant été preſque accablés par les décombres de la bréche, furent obligés de ſe retirer fort à propos pour les aſſiégés. Six compagnies de Gaſcons, vieilles troupes, attaquérent la porte vieille & le fort Baudin, ſoutenus par Charle de la Grange de Montigny, lieutenant du comte de Brienne ; & l'on envoya de nouvelles compagnies à la grande bréche. Teſſier qui étoit avec eux fit planter des échelles à la porte Céſar : les troupes du Roi furent repouſſées par-tout. Ceux des aſſiégés qui ſe diſtinguérent le plus dans cette occaſion, furent la Fleur, Chaillou, Montauban, Paquelon, la Renaudiere, Pillar, Martigon, Martinat le jeune, d'Orival qui commandoit les nouveaux habitans & les volontaires, le capitaine d'Alegre, Butſſon & Martinat l'aîné : & ils furent très-bien ſecondés par les païſans avec leurs frondes, qu'on appella depuis à cauſe de celà, *les arquebuzes de Sancerre*. Les femmes ſe ſignalérent dans cette occaſion ; & bravant le péril, elles combattirent ſans relâche avec une préſence d'eſprit étonnante ; roulant ſur les ennemis des pierres & des cercles de fer rouge, & jettant ſur eux de l'huile boüillante & des feux d'artifices : il y en eut même qui ſe mettant au-deſſus de leur ſexe, parurent dans la mêlée les armes à la main.

Après ce grand ſuccès, on rendit publiquement à Dieu des actions de graces. La Châtre étonné d'une telle réſiſtance, changea de deſſein ; & jugeant qu'il lui ſeroit difficile de prendre la place de force, il réſolut de changer le ſiége en blocus, & d'affamer les habitans. Il tenta néanmoins une derniére attaque, mais ſans ſuccès : ce qui le détermina à retirer ſon canon, & à conſtruire dans la plaine ſaint Ladre un

nouveau fort de trois baſtions, qui avoit cent vingt pieds de front. Il en fit faire un autre aux Ardilliers en forme de croix de Jéruſalem : & dans le mois de Mai il en éleva un troiſiéme en forme de cœur, dans un endroit qu'on appelle *le Chaillou de Monte-Vieille* ; & cinq autres plus petits, qui avoient une ligne de communication de l'un à l'autre. Il renvoya tout ſon canon à Saint-Thibaud, congédia les vieilles troupes, & ne garda que les nouvelles avec deux coulevrines, & bloqua ſi bien la ville, qu'on n'y pouvoit aborder d'aucun côté. Il fit auſſi peu à peu retirer ſes gabions & les fit brûler, & ayant abandonné ſes premiéres lignes, il en tira une nouvelle, audedans de laquelle il fit rentrer toutes ſes troupes. Il abandonna même aux aſſiégés une tour de bois roulante, d'où des ſoldats pouvoient tout d'un coup paſſer ſur la bréche ſans être expoſés au feu des ennemis : la garniſon la brûla dans une ſortie qu'elle fit.

Les aſſiégés jugeant par ces diſpoſitions, du parti que la Châtre avoit pris, écrivirent le ſept de Mai aux Proteſtants du Languedoc pour les prier de les ſecourir, & ils chargérent un nommé la Croix de leurs lettres. Ils avoient envoyé quelques jours auparavant Jean Mercandier pour le même ſujet ; mais il fut arrêté à Neronde (1), & ramené à la Châtre. Leur premier ſoin après cela fut de penſer au moyen d'avoir des vivres : on fit la viſite de toutes les maiſons ; on tint un régiſtre de ce qu'il y en avoit dans chacune, & l'on réſolut que tout ce qu'il y avoit de blé ſeroit porté dans les greniers publics, & diſtribué par des Officiers établis pour cela. On fixa pareillement le prix du vin ; car il y avoit dès lors dans la ville une grande diſette de beaucoup de choſes ; & dès le mois de Mars la viande ayant manqué, on avoit commencé par tuer les ânes, enſuite on vendit publiquement au marché les mulets, les chevaux, les chats, les rats, & les taupes. Enfin les chiens & ſurtout les levriers, qui vivent de pain, y furent vendus par ordre du Conſeil. Cela fait, on permit à tous ceux qui voudroient ſortir de la ville de s'en aller. A l'égard de ceux qui demeurérent, ils eurent d'abord une demi-livre de pain par jour, & au bout de huit jours, on ne

(1) Bourg de Bourbonnois à trois lieuës environ de Nevers.

leur en donna plus qu'un quarteron : c'eſt ainſi qu'on paſſa les mois de Mai & de Juin.

La Croix étant revenu du Languedoc rapporta qu'on étoit diſpoſé à les ſecourir ; mais qu'on ne pouvoit le faire avant ſix ſemaines. On renvoya avec lui la Fleur, la Minée, & la Pierre pour hâter les ſecours. Les aſſiégeans inſtruits de leur départ par leurs eſpions, par les déſerteurs ou par les priſonniers, détachérent le capitaine Chartier après eux : la Fleur & la Croix furent pris par la trahiſon de leurs hôtes, la Minée & la Pierre ayant traverſé la Bourgogne & perdu leurs chevaux à Nocle, ſe déguiſérent, & arrivérent en Suiſſe. La Châtre fit donner avis de tout cela aux aſſiégés par la Croix, afin que voyant qu'ils n'avoient aucun ſecours à eſpérer, ils ſongeaſſent de bonne heure à ſe rendre. La Croix écrivit à ce ſujet deux lettres, l'une à ſa femme, & l'autre à un de ſes amis nommé Montauban, qui demeuroit dans la même maiſon que lui : il leur rendoit compte de ce qui étoit arrivé à la Fleur & à lui ; & forcé par la Châtre, il ajouta contre la vérité, que la Minée & la Pierre avoient été tués à ſes yeux.

Les habitans furent horriblement conſternés de cette nouvelle ; mais ils croyoient en avoir trop fait pour pouvoir eſpérer aucune grace. D'ailleurs leurs Miniſtres leur prêchant continuellement la patience, ils perſiſtérent dans leur réſolution ; & le douze Juillet il fut arrêté dans le Conſeil, qu'on ne ſe rendroit point ; que ceux qui n'étoient pas de cet avis n'avoient qu'à ſortir de la ville ; mais que les mutins ſeroient jettés du haut des murs dans le foſſé. Après cela on rétablit les fortifications de la porte vieille ; mais ce n'étoit pas tant les ennemis qu'ils devoient craindre, que la famine. Dès les premiers jours de Juillet ils ſe virent réduits aux nourritures les plus extraordinaires, cuirs de bœuf, peaux d'agneau, de cheval, de chien, & autres ſemblables. Pour les manger, ils racloient le poil, après quoi ils les purifioient ſur le feu, ou avec un fer rouge ; & après qu'elles avoient trempé dans l'eau un jour ou deux, on les faiſoit boüillir ; on les broioit enſuite, puis on les faiſoit frire, ſans en excepter celles qui avoient été préparées avec de la chaux, de l'alun & d'autres drogues acres & puantes. Les peaux de veau étoient

extraordinairement cheres : un pied quarré se vendoit au moins douze sols, & le plus souvent quinze ; une peau entiére venduë en détail produisoit au moins trente francs, c'est-à-dire, plus d'onze écus d'or, suivant la valeur qu'ils avoient alors. De-là on vint au parchemin, & aux vieilles chartres, quelque moisies qu'elles fussent: on mangea jusqu'aux peaux des tambours & des cribles. On n'épargna ni les actes publics, ni les titres des familles, qu'on auroit rachetés si cher en d'autre tems. On mangea les buffles des soldats, les licous, les poitrails, les croupieres, les selles, les ceintures de cuir, les tabliers des ouvriers, les côtés des soufflets, les sangles des basts, les courroies des flacons, les cornes des chevaux, des bœufs, des cerfs & des chevreuils, & jusqu'à des pieds de sanglier qui étoient cloüés aux portes depuis plusieurs années, des os ramassés dans les fumiers, des cornes de lanternes : ce qui ne se faisoit plus par l'autorité du Magistrat, chacun mangeant ce que la nécessité maîtresse de l'invention lui mettoit entre les mains. Les jardins furent d'un grand usage pendant quelque tems ; mais les pauvres qui n'en avoient point cueilloient des herbes inconnuës & quelquefois vénimeuses, s'exposant à perdre la vie pour la prolonger un peu ; car il y en eut qui malgré les avis qu'on leur avoit donnés, mangérent de la cigue, jusqu'à ce qu'ils s'apperçurent qu'ils enfloient. On mangeoit de la graine de lin, du senegré, & de la paille hachée : les coquilles de noix, les ardoises broiées & mises en poudre tenoient lieu de pain : le suif des lanternes, le vieux oint le plus puant étoient des mets délicieux, & qui s'achetoient très-cher. Dès qu'on eut destiné pour la table les chevaux qui servoient pour la guerre, la livre de cheval valoit vingt & vingt-deux sols, la tête sept ou huit francs, la langue trois livres dix sols, les quatre pieds six francs. On tiroit quatorze francs d'un foye vendu par morceaux, parce qu'on en faisoit du boudin en y mêlant quelques herbes. C'étoit à qui ramasseroit jusqu'aux excréments dans les ruës : les crotes des chevaux, de vieilles savates ramassées dans le fumier, & dont l'odeur seule étoit capable d'empester, tout cela servoit de nourriture à ce peuple malheureux. Et afin qu'il ne manquât aucun trait de la nécessité la plus affreuse, une jeune fille de trois ans morte de faim, & déja couverte de terre, en fut

tirée par le conseil d'une vieille, & mangée par son pére & par sa mére. Cependant la chose ayant été sçuë, ils furent condamnés au feu par sentence du Magistrat: en sorte que le siége de Sancerre peut servir de preuve à ce que les auteurs sacrés rapportent de celui de Samarie; à ce que Joseph a écrit de celui de Jérusalem, & à ce que l'histoire Romaine nous apprend de celui de Numance, où la famine porta les assiégés à des extrémités que l'on a peine à se persuader.

Dans cette affreuse situation, on voyoit les uns mourir dans les ruës, les autres qu'on portoit en terre regardés avec envie par ceux qui suivoient leur convoi: des péres qui faisoient enterrer leurs enfans, dire les larmes aux yeux à ceux qui leur restoient, que dans peu on leur rendroit le même office. Il n'y avoit point de jour qu'il ne mourût ainsi trente personnes de faim. La plûpart sortant de la ville, étoient repoussés, & blessés même par les ennemis; en sorte qu'ils restoient dans les fossés à manger des limaçons, des herbes sauvages, ou de ces petits ligamens avec lesquels la vigne s'attache à tout ce qui l'environne. On tiroit sur eux; mais ils ne s'en soucioient pas, & ils mouroient languissans au milieu des cris & des lamentations, moins effrayés de la mort même que de sa lenteur. Il en mourut plus de cinq cens en quarante jours: on en trouva deux cens étiques, & pendant tout le reste du siége, il n'y en eut en tout que quatre-vingt-quatre de tués par les ennemis.

Cependant les Ministres qui avoient le plus d'intérêt dans cette affaire, faisoient tout ce qui étoit en eux; ils exhortoient tout le monde à la patience; ils faisoient de leur propre danger celui de tous les autres, & ils prenoient le tems d'une priére qu'ils avoient établie, & qui se faisoit tous les soirs à l'église de Saint-Jean, pour encourager ceux qui étoient ébranlés: & comme il y avoit beaucoup de gens qui étoient touchés du spectacle affreux des pauvres qui mouroient dans les ruës, on avoit ordonné qu'on fourniroit à ceux qui n'avoient plus rien, un boüillon fait d'herbes, de cuirs & de peaux avec une certaine mesure de vin; & lorsqu'ils n'avoient plus chez eux ni espérance, ni secours à donner, ils leur parloient de secours étrangers, (1) & assûroient hardiment qu'ils

(1) Il y a dans le latin *ad extrema*, je lis *ad externa*, pour opposer à *in seipsis* qui précéde, & le sens justifie ma conjecture.

arriveroient bientôt. Ils marquoient ſurtout une grande confiance dans celui de la Rochelle, à cauſe des bonnes nouvelles qu'on recevoit de jour en jour de cette ville, mais qui ſouvent étoient fabriquées par les Miniſtres ſuivant le beſoin qu'ils en avoient. Ils diſoient qu'en faiſant leur traité avec le Roi, on ne pouvoit pas douter qu'ils n'y fiſſent comprendre tous ceux à qui leur cauſe étoit commune, & en particulier les habitans de Sancerre.

Continuation du ſiége de la Rochelle.

Nous avons vû que le ſiége de la Rochelle avoit été commencé par Biron dès l'année 1572. Le Roi & la Reine y donnoient toute leur attention ſans s'embarraſſer du reſte, parce qu'ils comptoient que la Rochelle renduë, la guerre étoit terminée. Cette ville eſt ſituée dans le païs d'Aunis, qui fait partie de la Saintonge : elle eſt bâtie ſur le bord de l'Océan dans une plaine aſſez étenduë, qui s'éleve imperceptiblement du côté du Levant & du Septentrion. La mer, qui baigne les murs de la ville, forme un canal large de mille pas, & long de cinq cens, qui y fait un port très-ſûr, tant pour les vaiſſeaux de guerre, que pour les vaiſſeaux marchands. A l'entrée du port il y a deux tours de briques très-élevées, & ſolidement bâties, avec des fenêtres qui regardent ſur la mer: ces tours ſont bien garnies de canon, pointé pour tirer à droite & à gauche, de maniére qu'il peut empêcher les plus petits bâtimens d'entrer dans le port. On appelle cet endroit *la Chaîne*, parce qu'il y en a effectivement une qui ferme le port du côté de la mer. Il y a de plus, à deux mille de la Rochelle un cap, appellé communément chef de Baye, qui forme un vaſte golfe, à couvert de tous les vents & de toutes les tempêtes, & capable de contenir la plus grande flote : ces ſortes de golfes s'appellent bayes ſur ces côtes. Aux deux tours qui ferment le port, vient aboutir une muraille très-épaiſſe, qui va rendre à un nouveau boulevard de figure ronde, & d'une grandeur médiocre, qu'on appelle la tour de Garrot, qui domine ſur tout le canal, & qui eſt comme l'Arſenal de la ville : cette même muraille s'étend encore depuis le boulevard juſqu'au de-là du canal par où l'on entre dans le port, & finit à la porte Saint-Nicolas, dans un endroit où l'eau eſt ſi baſſe qu'on la peut paſſer à gué. Cette porte, qui eſt très grande & très-élevée, eſt fortifiée d'un foſſé très

profond, & de plusieurs ouvrages qui la flanquent de tous côtés. La muraille va gagner ensuite un peu obliquement le bastion des Dames, ainsi nommé, parce que dans les derniéres guerres, des Dames de grande condition travaillérent à y porter de la terre. La muraille faisant un angle en cet endroit se courbe en dedans, & s'étend fort loin toûjours en forme de coude, le long des marais salés qui sont au pied, & elle va ensuite en montant jusqu'à la seconde porte appellée de Cogne depuis l'église de Sainte-Marie entiérement ruinée à la réserve de la tour, & dont le terrain est occupé par un nouveau fort qu'on y a bâti. Comme cette muraille par ces différentes courbures qui se regardent, ressemble assez à une tenaille, on lui a donné le nom de *tenaille* suivant la coûtume de nos Ingénieurs. Le fossé est très-profond dans toute cette partie, & il est rempli tous les jours par la marée, qui après avoir inondé les marais salans, se retire peu à peu par un fossé creusé dans le roc du côté du Septentrion.

La porte de Cogne est fortifiée de maniére, qu'elle est enfermée d'un ouvrage de terre fait en pointe, & couverte par de nouvelles fortifications bâties de pierres de tailles, & conduites jusqu'au rempart du côté de la ville par une muraille qui tient toute cette étenduë. Celui qui la fortifia ainsi, fut Scipion Vergano du Frioul, qui servoit alors le prince de Condé & Coligny, & qui passa depuis dans le parti du Roi.

Le clocher de l'Eglise n'est plus aujourd'hui qu'une muraille, depuis que les habitans en ont démoli le haut, pour en faire comme un donjon, sur lequel ils ont placé quelques piéces de campagne qui foudroient tous les lieux d'alentour. Il y vient aboutir un peu obliquement une autre muraille soutenuë en dedans d'un bon rempart, & fortifiée en dehors d'un fossé très-profond, jusqu'à un fort de terre qu'on appelle *la vieille fontaine*, d'où on voit toute la plaine. De-là on descend par une pente douce jusqu'au magnifique bastion de l'Evangile, qui fut autrefois bâti par Gui de Daillon comte de Lude gouverneur de la Province; c'est-là que l'eau commence à entrer dans le fossé. Après ce fort on trouve un mur flanqué d'espace en espace de quantité de tours, qui

se

ſe courbe inſenſiblement en dedans, & s'étend juſqu'au vieux château, & de-là à la porte neuve, fortifiée par devant d'un double foſſé qui s'emplit d'eau dans les hautes marées, & flanquée outre cela d'un beau baſtion de l'ouvrage de Vergano. Au de-là de cette porte, la muraille faiſant encore un coude, va joindre la porte des moulins, d'où elle s'étend juſqu'à l'entrée du port. De toutes les portes de la ville, celle-ci eſt la plus forte : elle a double foſſé, double baſtion l'un dans l'autre, dont la figure n'eſt pas ronde, mais triangulaire ; & chacun de ces ouvrages eſt ſi grand, qu'il peut aiſément tenir deux compagnies. Il y a des ouvertures médiocres vis-à-vis les unes des autres pour mettre du canon, & elles ſont diſpoſées de maniére qu'on peut tirer de tous côtés ſur les ennemis. La ville eſt preſque quarrée, & elle a environ trois mille pas de tour : ſes murailles ſont preſque partout fondées ſur le roc ; & elles ſont ſi hautes, & le foſſé ſi profond, qu'il n'y a preſque point d'endroit qu'on puiſſe eſcalader. La mer qui baigne le pied des ouvrages ne permet pas qu'on les mine, ſi ce n'eſt depuis la porte de Cogne juſqu'au baſtion de l'Evangile. Outre cela les retranchemens tant anciens que nouveaux, qu'on a faits en dedans de la place, la mettent à couvert du canon ; & le bord du foſſé qui regarde la campagne étant plus élevé que les murailles de la ville, ſemble les couvrir. D'ailleurs le flux entre deux fois par jour dans les foſſés ; & quand il ſe retire, on y retient autant d'eau que l'on veut par le moyen des écluſes, & on la fait couler dans la ville pour les moulins à blé, & pour nétoyer les ruës. Il y avoit dans la Rochelle treize cens hommes de troupes réglées, gens d'élite, & deux mille habitans bien armés, & qui ſçavoient ſe ſervir de leurs armes. Ces troupes étoient commandées par des Colonels & des Capitaines très-braves, tels que la Roche-Enard, & des Eſſars homme entreprenant, Chaillou gentilhomme Poitevin, le capitaine Normand très-bon Officier, Sauvage & la Muſe Rochelois, la Salle, Vadorgne, Canopet, de Champagny, & beaucoup d'autres. Ils avoient quinze piéces de gros canon, ſoixante médiocres ou piéces de campagne, & cent autres plus petits ; tout cela de fonte. Ils en avoient un bien plus grand nombre de fer, cent ſoixante mille livres de poudre à

canon, & ils en faisoient tous les jours de nouvelle : ils avoient du vin en abondance, grande quantité de toutes sortes de provisions, & de biscuit, mais très-peu de blé.

Le peuple de la ville composé autrefois de gens grossiers, qui ne s'appliquoient qu'au commerce & à la navigation, étoit d'un naturel orgueilleux & avare ; mais le commerce du monde l'avoit peu à peu rendu plus sociable & plus poli. Cependant les derniéres guerres, & celle dont nous parlons lui ayant fait connoître ses forces, lui avoient rendu son ancienne fierté ; & dans la conjoncture où l'on se trouvoit, le souvenir du massacre de Paris avoit jetté dans leurs esprits effarouchés un mélange de frayeur & de rage, qui les détermina à souffrir les plus grandes extrémités, plûtôt que de se remettre entre les mains de gens, que le sang de leurs amis & de leurs alliés versé avec une cruauté inoüie leur rendoit souverainement odieux. Plusieurs choses contribuoient encore à augmenter leur confiance : d'un côté la force de la place, qui étoit alors telle que je la viens de décrire ; car aujourd'hui, comme la ville s'est considérablement accrue, elle est encore beaucoup mieux fortifiée : d'un autre côté l'espérance de la flote d'Angleterre qui devoit venir à leur secours. Ils comptoient que dès qu'elle paroîtroit, plus de mille Gentilshommes tant de la Saintonge que du Poitou, qui n'attendoient qu'une occasion favorable, iroient aussi-tôt la joindre ; & que Blaye à l'embouchure de la Garonne, & dont la situation est très-avantageuse pour la guerre, se déclareroit pour eux. D'ailleurs le mauvais état des affaires du Roi les consoloit encore : ils sçavoient que les derniéres guerres l'avoient fort endetté ; qu'il avoit besoin de ménager ses finances, ce qui n'étoit pas possible s'il vouloit s'attacher à leur faire la guerre, parce qu'elle lui couteroit des sommes immenses. Ils comptoient encore sur les dissensions, les haines, & les jalousies qui regnoient dans une Cour pleine de gens qui se portoient envie les uns aux autres, & qui tâchoient de s'entre-arracher les premiéres places. D'ailleurs les choses du monde étant sujettes à tant de vicissitudes & de revers, ils se flattoient qu'il pouvoit arriver un coup qui fît abandonner en un moment cette entreprise pour laquelle on montroit tant d'ardeur, comme la mort de la Reine mére, qui

par ſes intrigues Italiennes avoit été, à ce qu'ils croyoient, le boutefeu de cette guerre ; enfin qu'il pouvoit venir des maladies, des diſettes de vivres, & d'autres malheurs preſque inſéparables des longs ſiéges, qui décourageroient les ſoldats fatigués, les rendroient pareſſeux & de mauvaiſe volonté, & feroient abandonner cette entrepriſe aux généraux François par la légereté & l'impatience ordinaire à notre nation : tout cela ſe diſoit, non-ſeulement dans les cercles ; mais dans les chaires des Miniſtres qui étoient en grand nombre : car comme on leur faiſoit la guerre dans tout le reſte du Royaume, & que c'étoit principalement à eux qu'on en vouloit, il s'en étoit réfugié là plus de cinquante, qui s'étudioient dans tous leurs prêches à remplir l'eſprit du peuple de différentes ſortes de terreurs.

Le Maire d'alors étoit un marchand nommé Jacque-Henri, homme élevé ſous l'amiral de Coligny. Il ne paſſoit pas pour un eſprit bien délié ; mais c'étoit un homme ferme, réſolu, fort dur, & ſurtout grand ennemi de la Nobleſſe, qui ſelon lui étoit toûjours très-diſpoſée à ſuivre le vent de la Cour. Son principal conſeil étoit un nommé Salbert bourgeois de la ville, qui y avoit acquis beaucoup d'autorité par la prudence avec laquelle il l'avoit gouvernée pendant les derniéres guerres. La Nobleſſe & la bourgeoiſie étant prêtes à s'égorger en pluſieurs occaſions pour le gouvernement, il étoit toûjours venu à bout de les reconcilier, & il avoit perſuadé à la Nobleſſe de laiſſer le gouvernement au Maire de la ville.

Au commencement de l'année, on aſſiégea la place par mer & par terre. Nos Généaux bâtirent deux forts ſur la mer, des deux côtés du canal qui conduit au port, afin qu'aucun vaiſſeau ne pût entrer ni ſortir. L'un de ces forts appellé le fort de Coureilles étoit gardé par Loüis Beranger ſeigneur du Gaſt, Colonel d'infanterie ; l'autre appellé le fort neuf, par Coſſeins de Guïenne avec deux compagnies des Gardes. On avoit placé dans le canal entre les deux forts un gros vaiſſeau marchand Vénitien, que Jean, Sore qui commandoit la flote des Rochelois, avoit pris dans la derniére guerre, & qui fut repris par les vaiſſeaux du Roi, il étoit ſitué de maniére que la proüe regardoit les murs de la ville,

& on l'avoit empli de ſable, afin qu'il fût plus ferme. Il y avoit deſſus beaucoup de troupes & de canon pour repouſſer les vaiſſeaux que ce même Sore amenoit tous les jours pour entrer dans le port. On tiroit ſans ceſſe de ce vaiſſeau dans la ville, & quoique cette artillerie fît plus de peur que de mal, cependant comme les boulets tuoient quelquefois des femmes qui faiſoient leur ménage, ou des hommes qui travailloient à leurs affaires particuliéres, les ſoldats voulurent ſe délivrer de cet embarras, & ſortirent ſur les neuf heures du ſoir pendant la baſſe marée pour y jetter des feux d'artifice, en quoi ils ſont très-adroits; mais ceux qui la défendoient, les éteignirent ſi promptement, que les Rochelois s'en retournérent ſans être venu à bout de leur deſſein, & avec perte de quinze hommes.

Tout étant ainſi diſpoſé pour l'attaque & pour la défenſe, on attendoit pour agir que le duc d'Anjou fût arrivé. Pour profiter de cet intervalle,le Roi renvoya l'abbé de Guadagne pour faire des propoſitions de paix aux Rochelois. Le huit Janvier Biron leur écrivit qu'il avoit envoyé leurs lettres au Roi par cet Abbé, qu'il étoit revenu, & qu'il avoit des ordres du Roi à leur communiquer. Sur cela Biron demande qu'on faſſe entrer cet Abbé dans la ville, pour expoſer les ordres dont il eſt porteur, & qu'on donne des ôtages pour ſûreté de ſa perſonne. Les Rochelois répondirent qu'ils avoient de bonnes raiſons pour ne point envoyer d'ôtages: Qu'on pouvoit leur communiquer les lettres & les ordres du Roi; & qu'après avoir imploré le ſecours du ciel, ils y répondroient ſur le champ ce qu'ils jugeroient le plus convenable. Biron irrité de cette reponſe écrivit deux jours après à la Nouë & aux Rochelois: Qu'il étoit étonné de voir qu'en rejettant les députés du Roi dont ils étoient les ſujets, ils lui diſputaſſent un droit établi entre tous les Princes, qui reçoivent toûjours les Ambaſſadeurs les uns des autres: Qu'il ne voit pas dans leur lettre les raiſons d'un tel procédé; & qu'il peut encore moins les deviner. Je crains bien, diſoit-il à la Nouë, que les Rochelois en cette occaſion ne ſuivent le préjugé commun, qui eſt de s'imaginer que celui qui parle de paix,ſe ſent le plus foible, d'où il arrive qu'on rejette les meilleurs conſeils, parce qu'on juge mal de l'intention de celui

qui les donne. Toutes les forces du Royaume qui arrivent de jour en jour, tomberont ſur eux ; & ils ſe repentiront alors, mais trop tard, d'une faute où il n'y aura plus de remède.

Ces lettres ne firent pas changer les Rochelois de ſentimens ; ils dirent que leur differend avec le Roi n'étoit pas de la nature de ceux qui ſont entre les Princes ; que ces derniers ordinairement n'ont pas de trahiſons à craindre les uns des autres, & qu'ainſi il n'eſt pas étonnant que leurs Ambaſſadeurs aillent & viennent librement : Qu'ils demandent donc qu'on leur écrive ce qu'on a à leur propoſer, afin d'éviter les ſurpriſes & les périls, preſque inſéparables de ces ſortes de pourparlers. Après ce qui eſt arrivé à Paris, ajoutoient-ils, ne ſeroit-ce pas une folie d'être ſans défiance, lors même qu'on n'apperçoit point de danger ?

Il ſurvint alors pluſieurs incidens qui empêchérent de les preſſer davantage ; car trois jours après il y eut une ſortie à laquelle on ne s'attendoit ni de part ni d'autre, & qui engagea un combat ſérieux : la témérité de deux ſoldats de la compagnie de des Eſſars en fut la cauſe. Les officiers Généraux ayant défendu expreſſément de faire aucune ſortie, ces deux hommes malgré ce réglement deſcendirent dans le foſſé avec des échelles, & allérent imprudemment attaquer les ennemis, qu'ils trouvérent bien mieux ſur leurs gardes qu'ils ne ſe l'étoient imaginé. Ces deux premiers ayant été ſucceſſivement ſuivis par un grand nombre d'autres, ils engagérent inſenſiblement un véritable combat. La Noüe jugea qu'il ne devoit pas négliger le péril, où ſe trouvoient les ſoldats de la ville, & qu'il étoit de ſon honneur de ne pas ſouffrir qu'ils fuſſent battus au premier choc qui ſe donnoit : ainſi il alla à leur ſecours avec un détachement de cavaliers d'élite, combattit pendant cinq heures contre les troupes du Roi, rendit inutiles toutes les embuſcades qu'ils avoient dreſſées en différens endroits, & rentra dans la ville avec peu de perte ; mais elle fut beaucoup plus grande du côté des aſſiégeans. Biron qui s'étoit trouvé en bien des occaſions a dit cent fois qu'après l'affaire de Jaſeneuil, il n'avoit jamais vû de combat de hazard plus vif & plus opiniâtre que celui-ci. La Salle & le Fouilloux furent pris, avec un parent de Puygaillard, qui ayant voulu ſe ſauver fut tué hors de la ville :

on ne ſçait pas ſi ce ne fut point en haine de Jean de Leomont ſeigneur de Puygaillard, qui n'étoit pas aimé des Rochelois.

Quelques jours après, la Thibaudiere gentilhomme de Saintonge, homme qui avoit du ſervice, & qui avoit été autrefois dans le parti des Proteſtans, ſe jetta dans la ville comme déſerteur, mais en effet pour en débaucher la Nobleſſe. Dans cette vûë il parla pour cela à Languillier & à d'autres; mais n'ayant pû rien gagner, il retourna au camp. Cette circonſtance fit naître dans l'eſprit des Rochelois de grands ſoupçons contre la fidélité de ceux qui traitoient avec eux de la part du Roi. Ces ſoupçons augmentérent encore dans la ſuite, lorſque le Maire eut découvert un projet de ſurprendre la ville, dont il avoit été informé par un Gentilhomme qui avoit eu part à la conſpiration. Il y étoit entré, ſous prétexte de déſertion, quantité de ſoldats bien armés, des compagnies de Puygaillard & de Saint-Martin ſurnommé le Luthérien, & on les avoit incorporés dans celle du Capitaine le Normand. Ce nombre croiſſant de jour en jour, le Maire eut peur que, s'il différoit davantage d'y mettre ordre, les conjurés ne devinſſent aſſez puiſſans pour entreprendre à force ouverte ce qu'ils n'avoient encore tenté que par la ruſe: ainſi après avoir pris conſeil de quelques perſonnes, & ſurtout de Salbert, il fit placer ſans bruit pluſieurs corps-de-garde dans la ville, & fit arrêter une partie de ceux qui étoient ſuſpects. Sur le champ ils furent mis en piéces par le peuple en fureur, & jettés dans les foſſés de la porte neuve à la vûë des troupes du Roi: on empriſonna les autres, à la réſerve de trois, à qui on donna la queſtion; c'étoient Jacque de Saux de l'Iſle-Jourdain, Jean Nantel & Pierre Guillochon. Ayant été interrogés ſéparément, ils avoüérent que c'étoit Puygaillard qui les avoit envoyés de concert avec Biron, dans l'eſpérance qu'au premier ſignal pluſieurs ſe joindroient à eux. Ils ajoutérent que Puygaillard les avoit aſſûrés qu'il y avoit dans la ville un homme, dont ils ne ſçavoient pas le nom, qui avoit de fauſſes clefs, & qui devoit leur ouvrir la principale porte pour faire entrer du ſecours. On les envoya enſuite au ſupplice; & cet accident ayant encore effarouché l'eſprit du peuple, il ne fut plus queſtion de pourparler. Ainſi Biron ſe

contenta de leur envoyer par l'abbé de Guadagne les lettres de créance du Roi, datées de Paris & du vingtiéme de Décembre.

Bientôt on reçut la nouvelle de l'arrivée du duc d'Anjou, du roi de Navarre, du prince de Condé, & d'autres grands Seigneurs qui étoient déja à Tours. Sur cela les assiégés firent une sortie, & s'avancérent du côté de Nestré, où ils rencontrérent cent fourageurs qui n'étoient que des valets & des goujeats : ils leur prirent leur fourage sans combat, mirent le feu au village, & se retirérent dans la ville. Les assiégeans de leur côté brûlérent les moulins qui étoient auprès de la porte de Cogne, excepté celui de la Brande, dont les habitans avoient fait present au capitaine Normand. Comme il craignoit que son moulin n'eût le même sort que les autres, parce que le meunier qui y demeuroit se retiroit toutes les nuits dans la ville, il y envoyoit le soir un soldat, qui en faisant un grand bruit, & contrefaisant plusieurs sortes de voix, donnoit lieu de croire aux corps-de-garde des environs, qu'il y avoit beaucoup de monde dans ce moulin. Pour le leur persuader encore mieux, le Normand crioit de dessus le rempart. » Mes enfans prenez courage, défendez-vous bien, » vous aurez dans peu du secours. « Les assiégeans voulant s'en rendre maîtres, tirérent quelques coups de coulevrine, & s'avancérent en criant qu'on ne feroit de mal à personne. Le soldat soutint la gageure, & promit de rendre la place à condition que lui & ses gens auroient la vie sauve. Lorsque les nôtres furent entrés dans le moulin, ils furent si picqués d'avoir été la dupe d'un seul homme, qu'ils vouloient faire pendre ce malheureux ; mais Biron lui sauva la vie, & on se contenta de l'envoyer aux galéres, d'où il se sauva dans la suite.

Le dernier de Janvier les assiégés firent une sortie du côté de Ronsay où il y eut un combat assez vif ; mais trois jours après il s'en fit une autre du côté de Coureil sous la conduite de la Nouë, où le combat fut encore plus sanglant & dura jusqu'à la nuit. On fit même sortir quelques galéres du port.

Comme on ne doutoit plus que le duc d'Anjou ne fût prêt d'arriver, & que tout se préparoit pour attaquer sérieusement la ville, les habitans envoyérent pour la troisiéme fois en

CHARLE IX. 1573.

Angleterre, afin de hâter le ſecours ; & pour rendre leur députation plus conſidérable, ils mirent l'Anguillier à la tête, & lui donnérent pour ſecond Vincent Mereau de la Rochelle : mais la Reine étoit prévenuë par les ambaſſadeurs de France ; en ſorte que les Députés n'avancérent pas beaucoup les affaires des Rochelois. Comme il étoit né au Roi une fille le vingt-ſept Octobre de l'année précédente, Albert de Gondi comte de Rais, confident & favori de ce Prince, avoit été envoyé à cette occaſion en Angleterre ; car le Roi & la Reine ne doutant pas que ſi on reprenoit les armes, les reſtes des Proteſtans ne trouvaſſent toujours du ſecours chés les Anglois, jugérent qu'il falloit aller au-devant. Dans cette vûë, ils envoyérent le comte de Rais pour ratifier le traité qu'on avoit fait depuis peu avec la reine d'Angleterre, & pour prier en même tems cette Princeſſe de vouloir bien être maraine de la fille du Roi, & de donner à S. M. un gage de ſon amitié en lui prêtant de l'argent. Le Comte arriva en Angleterre avec une grande ſuite, & alla trouver la Reine à Cantorbery. Matthieu Pareſler archevêque de cette ville, Primat du royaume, & chef du Conſeil, voulant célébrer la naiſſance d'Eliſabeth, qui tomboit au ſept de Septembre, choiſit pour cette Fête une vaſte ſalle, qu'il avoit fait rebâtir exprès ; & il invita avec la Princeſſe, le comte de Rais, la Motte Fenelon, & toute la nobleſſe Françoiſe. Il s'y trouva tant de monde que les plus vieux ne ſe ſouvenoient pas d'en avoir tant vû depuis un pareil feſtin que Guillaume Warham archevêque de la même ville, avoit donné en 1519. dans cette même ſalle à l'empereur Charle-Quint, & au roi Henri VIII. Pendant le repas, le comte de Rais parla avec tant d'art, & d'une maniére ſi inſinuante, que la Reine ne douta pas qu'on n'agît avec elle de la meilleure foi du monde ; elle n'eut pas la moindre défiance des promeſſes que lui faiſoit ce Favori : il s'étendit fort au long pour montrer que la haine de la Religion n'avoit eu aucune part au maſſacre de Paris ; que le Roi n'avoit eu en vûë que d'étoufer la conjuration de Coligny, & de ſes amis ; qu'il étoit réſolu d'obſerver religieuſement les Edits qu'il avoit donnés en faveur des Proteſtans ; que leurs affaires étoient alors en ſi mauvais état, qu'il étoit bien plus de leur intérêt d'en venir à un accommodement que de courir le hazard de la guerre : que

Ambaſſade du Comte de Rais en Angleterre.

que le Roi prioit la Princesse, en conséquence du traité qu'elle venoit de faire avec lui, de ne point écouter ces gens qui se plaignoient sans cesse, & qui étoient frappés d'une terreur chimérique ; de ne leur donner aucun secours, & de défendre à ses Sujets de leur en fournir : que tout ce qu'elle pouvoit faire pour eux, étoit de les exhorter à la paix & à la soumission : qu'ils avoient plus à esperer de la bonté du Roi que de leurs forces. Soit que la Reine crût que l'exposé du Comte étoit véritable, soit qu'elle pensât que dans le triste état où étoient les affaires des Protestans, il étoit inutile qu'elle se mît en frais pour les secourir, elle voulut bien paroître se rendre à ses raisons. A l'égard de l'argent que le Roi lui demandoit à emprunter, elle s'en excusa. Du reste elle promit d'observer fidélement le traité, & de ne donner aucun sujet au Roi & à la Reine de se plaindre qu'elle eût manqué en rien à l'amitié qu'elle leur avoit jurée. Pour l'emprunt dont lui parla le comte de Rais, le Roi & la Reine ne le demandoient pas comme une chose qu'ils espérassent obtenir ; mais ils vouloient sonder les dispositions de la Reine, & lui fournir un prétexte pour se débarrasser des Protestans, qui lui demandoient avec importunité la même grace.

La Reine après avoir fait au comte de Rais l'accueil le plus honorable, lui donna de grandes marques d'amitié, lorsqu'il prit son audience de congé ; & il fit si bien, que les Anglois furent dans la suite fort lents à donner du secours aux Protestans, & encore plus lents à leur prêter de l'argent ; en sorte qu'ils ne reçurent plus d'Angleterre aucune assistance, ou du moins très-peu.

Le Comte de Worchester tient la fille du Roi Charle IX. au nom de la Reine d'Angleterre.

Quelque tems après, Guillaume de Sommerset comte de Worchester, premier baron d'Angleterre, & attaché au parti du Pape, à ce que disoient les Protestans mécontens d'Elisabeth, vint à la cour de France avec une cuve à baptiser qui étoit d'or massif, & il tint la fille du Roi au nom d'Elisabeth avec les Procureurs de l'impératrice Marie ayeule de l'enfant, & d'Emmanuel Philbert duc de Savoye. On l'appella Marie-Elisabeth du nom de ses deux maraines. Le comte de Worchester en s'en retournant pensa être pris par des Corsaires François ou Flamans, & il courut risque de la vie ;

Affaires d'Angleterre.

La Reine piquée de cette insulte au-delà de tout ce qu'on

CHARLE IX. 1573.

peut dire, ordonna à Guillaume Holſtock, Commiſſaire général de la flotte Angloiſe, d'arrêter tout ce qu'il y avoit de vaiſſeaux François & Flamans dans tous les ports d'Angleterre ; ce qui retarda encore le départ du comte de Mongommery, & les ſecours que l'on deſtinoit aux Proteſtans : mais s'étant depuis appaiſée, elle fit ſemblant d'ignorer le deſſein de ce Comte, qui partit enfin, mais bien tard, & avec une petite flote aſſez mal équipée.

Eliſabeth ſonge à ſe marier.

Depuis ce tems-là Eliſabeth commença à ſonger ſérieuſement au mariage : ſa ſituation lui faiſoit craindre le mépris de ſes Sujets, & les menées des Princes étrangers ; & elle étoit perſuadée qu'un mari & des enfans la mettroient à l'abri de ces allarmes. Les gens de la Cour plus touchés de leur intérêts que de ceux d'Eliſabeth, diſoient que les biens les plus forts & les plus inébranlables du gouvernement étoient la Religion & la Juſtice ; que tant que ces deux fondemens ſubſiſteroient, elle ne devoit pas appréhender le mépris de ſes Sujets, dont les biens, les vœux, les eſpérances dépendoient de ſon ſalut, & dont les cœurs lui étoient attachés par une chaîne que rien ne pouvoit jamais rompre ; & que cette chaîne étoit la ſuite de ſes ancêtres qui avoient été aſſis ſur le trône d'Angleterre. Ils ajoutoient que les yeux de ſes peuples étoient enchantés de l'éclat de ſes vertus, & cent autres choſes que les flatteurs ont toûjours ſous la main. Et comme elle diſoit ſouvent qu'il y avoit peu de peuples qui adoraſſent le ſoleil couchant, ils répliquoient qu'il n'y avoit perſonne qui fût aſſez dépourvû de raiſon pour préférer aux rayons favorables d'un ſoleil éclatant, la lumiére funeſte & confuſe de petites étoiles qui ſe couchent preſque auſſi-tôt qu'elles ſe lévent. Outre cela elle craignoit les Puritains dont j'ai déja parlé : en effet ils avoient ſemé la diviſion entre les Proteſtans, & ils excitoient de jour en jour de nouveaux troubles : ils avoient même déchiré par des libelles diffamatoires Cecile, Bacon, & les principaux Conſeillers de la Reine, qu'ils accuſoient de trahir la Patrie. Il eſt vrai que Jean Whigith, qui fut depuis archevêque de Cantorbery, les refuta de vive voix, & par écrit : mais malgré cela le mal alloit toûjours en croiſſant, & il fallut en venir à des édits très-ſévéres pour le réprimer.

Pour rémédier une bonne fois à tous ces maux, la Reine

brûloit d'envie de ſe marier ; & Catherine de ſon côté s'appliquoit à entretenir ce feu, & à l'allumer davantage par de continuelles ambaſſades en faveur du duc d'Alençon, qui avoit auſſi avec la permiſſion du Roi ſes émiſſaires particuliers à la cour de Londre. Cependant, ce jeune Prince ayant demandé à la Reine la permiſſion de paſſer en Angleterre, lorſque les troubles recommencérent en France, elle s'y oppoſa, ſous prétexte que le ſouvenir du maſſacre de Paris étoit encore trop récent pour qu'on fût bien aiſe de l'y voir, & que les Proteſtans ne manqueroient pas de dire qu'il ſortoit d'un mariage ſoüillé de ſang pour venir en célébrer un autre funeſte à l'Angleterre.

Douglas comte de Morton eſt fait Viceroi d'Ecoſſe.

Les troubles continuoient en Ecoſſe : après la mort de Jean Areskin comte de Marre, Jacque de Douglas comte de Morton nommé viceroi par le crédit d'Eliſabeth, qui fit ſolliciter les Seigneurs en ſa faveur, commença par établir des loix très-ſévéres pour donner une forme au Gouvernement de l'Etat. Son premier ſoin fut l'éducation du Roi, dont il chargea Alexandre Areskin ; le comte de Marre qui avoit un droit particulier à cet emploi, en ayant été exclus à cauſe de ſa grande jeuneſſe. Il fut réglé qu'on ne laiſſeroit approcher du Roi aucun Papiſte ni aucun factieux ; qu'un Comte n'y viendroit qu'avec deux domeſtiques ; un Baron avec un, & tous les autres ſeuls & ſans armes. Envain notre Cour oppoſa à Morton les comtes d'Athol, de Huntley & d'Argathel, Eliſabeth renverſa toute leur brigue, & Henri Killegré ſon ambaſſadeur les réduiſit à accepter ces conditions : Que la Religion reçuë en Ecoſſe ſeroit confirmée : Que tout le monde ſe ſoumettroit au gouvernement de Morton : Que quiconque feroit quelque entrepriſe contre la Religion reçuë, contre le Roi, contre Morton, ſeroit déclaré coupable de haute trahiſon par le Parlement : Que toutes les Sentences portées contre les Hamiltons, & contre les Gourdons ſeroient annullées, & que l'on donneroit une amniſtie générale de tout ce qui s'étoit fait depuis 1567. excepté des meurtres des comtes de Lenox & de Murrai vicerois, dont on laiſſeroit la punition à la volonté de la reine Eliſabeth. Pour empêcher que le Viceroi ne fût encore expoſé au péril d'être aſſaſſiné, & le jeune Roi à être tranſporté en France par les Seigneurs

de la faction contraire, il fut résolu qu'Elisabeth se rendroit garante par un acte public qu'Hamilton & Gordon ne seroient point inquietés pour le meurtre des Vicerois, & qu'on ne pourroit faire aucune poursuite sur cette affaire que de son consentement. Tout cela ayant été réglé dans les Etats du royaume, & approuvé de presque tous les Seigneurs, Kirkadi, à qui Murrai avoit donné deux ans auparavant le gouvernement d'Edimbourg, de Humes, Ledington, l'évêque de Dunckeld, & quelqu'autres gentilshommes qui étoient dans la citadelle, ne voulurent point accepter ces conditions; & méprisant l'autorité de Morton, déclarérent qu'ils tenoient la citadelle, au nom de la reine d'Ecosse. Ce qui les rendoit si hardis, étoit d'un côté la force de la place, & de l'autre, l'espérance dont ils se flattoient que la France leur enverroit du secours: car on attendoit tous les jours Strozzi avec sa flote. Ainsi malgré les priéres du viceroi & de Killegré, malgré les conditions avantageuses qu'on leur offrît pour les engager à la paix, ils ne voulurent écouter aucune proposition.

Citadelle d'Edimbourg assiégés par les Anglois.

Là-dessus leurs adversaires ayant traité avec l'Angleterre, Guillaume Drury qui étoit à Barwick, eut ordre d'entrer en Ecosse avec quinze cens hommes d'élite & un train d'artillerie, & d'assiéger la citadelle d'Edimbourg. Il éleva d'abord cinq plates-formes, d'où il canona continuellement la tour de David, jusqu'à ce qu'il l'eût entiérement ruinée. On donna l'assaut, & les Anglois s'emparérent du bastion d'Espur: ceux qui attaquérent de l'autre côté, furent repoussés avec perte: mais enfin, comme la garnison étoit considérablement diminuée, les uns ayant été tués, les autres étant morts ou de leurs blessures, ou de maladies, & le reste étant fort affoibli par les veilles, on en vint à un pourparler: Henri Ley, & Flet Ecossois, furent donnés en ôtage aux assiégés. Kirkadi & Robert Meluin descendirent par le moyen d'une corde, & déclarérent qu'ils étoient prêts de rendre la citadelle pourvû qu'on leur accordât la vie sauve à eux & à leurs gens. Comme on ne voulut point de conditions, ils retournérent dans la citadelle: mais pour surcroit de malheurs, ils trouvérent que des deux fontaines qu'ils avoient dans la place, l'une avoit été comblée par la chute d'une vieille muraille, & que l'autre étoit si exposée au feu du canon qu'il n'y avoit pas moyen d'y

aller prendre de l'eau. Ainsi la place fut renduë à discrétion aux troupes d'Elisabeth après trente-un jours de Siége. On traita les vaincus avec beaucoup de rigueur. Kirkadi, & Jacque son frere qu'on soupçonnoit d'avoir eu part au meurtre du comte de Murrai, furent pendus : deux orfévres, l'un appellé Musman, l'autre Cock, accusés d'avoir fabriqué de la fausse Monnoye pour le service des rebelles, subirent le même châtiment. On fit grace à Milord de Humes, & à tous les autres par ordre de la Reine. Ledington fut envoyé prisonnier à Leyth, où il tomba malade, & mourut peu de tems après. On crut qu'il avoit été empoisonné. C'étoit un homme qui avoit l'usage du monde, d'un esprit fin & délié, mais fourbe : ce qui a donné occasion à Buchanan de lui donner le nom de Chameleon.

La citadelle se rend à discrétion.

Ce malheur accabla entiérement le parti de la reine d'Ecosse. Jean Lesley évêque de Rosse, qui avoit servi cette princesse avec autant de constance que de fidélité, même au péril de sa vie, ayant eu ordre de sortir d'Angleterre se retira en France, d'autant plus promptement qu'il craignoit le ressentiment du comte de Soutampton, que ses dépositions avoient mis en grand péril, & de Henri Houard qui lui imputoit la mort du duc de Norfolck son frére. Pendant qu'il fut parmi nous, il ne cessa de solliciter en faveur de la reine d'Ecosse, tous les princes Catholiques, le Pape, l'Empereur, les princes d'Allemagne qui n'avoient point abandonné la Religion de leurs ancêtres, & sur-tout le roi de France. Tous les autres serviteurs de la reine d'Ecosse furent dispersés. Peu de tems après mourut Guillaume Houard baron d'Effingham, homme d'une fidélité & d'un courage à toute épreuve, qui avoit été autrefois gouverneur de Calais, & ensuite amiral d'Angleterre. Il étoit fils du fameux guerrier Thomas Houard duc de Norfolck, mari d'une seconde femme. Sa mort fut bientôt suivie de celle de Renaud Grey, que la reine d'Angleterre avoit créé comte de Cantorbery depuis un an. Ce titre avoit vaqué depuis la mort de Richard Grey qui avoit dissipé tout son patrimoine, & qui étoit mort plus de cinquante ans auparavant.

L'évêque de Rosse Ambassadeur de la reine d'Ecosse se réfugie en France.

Il y eut aussi cette année beaucoup de troubles en Irlande. Les maisons d'Oconor & d'Omores, qui sont les plus

Troubles d'Irlande.

puissantes de l'Isle, ayant ramassé une troupe de brigands, pillérent & brûlérent la ville d'Athlone sur la riviére de Siney; & non contens de ces ravages, ils s'avançoient plus loin à dessein de se joindre aux rebelles de la province de Mounster: mais Jean Perott gouverneur du païs alla à leur rencontre, & mit en déroute Jacque Fitz-Moriz, & Fitz-Edmond commandant d'Imokell, leur tua beaucoup de monde, força le château de Main, où ils avoient une garnison Françoise; & les ayant poussés jusqu'à l'Eglise de Kilmaloc, ou de saint Malachie, il les obligea de se soumettre à la Reine, & de lui demander humblement pardon. Dans le même tems le comte de Desmond & Jean son frére auteurs de cette révolte, furent ramenés d'Angleterre en Irlande par Edouard Fitton, & mis en prison à Dublin. Cependant Brian Mac-Phelim, qui s'étoit emparé de la meilleure partie du canton de Clandeboye, brûla la ville de Knocferg dans la province d'Ulster, & excita tout le païs d'alentour à se révolter. La Reine y envoya avec une armée Vautier d'Evereux, qu'elle avoit fait comte d'Essex, parce qu'il descendoit des Bourchers comtes d'Esseck: ce qui fut l'effet d'une intrigue des Courtisans, qui jaloux du crédit que ce jeune homme avoit déja auprès de la Reine, furent ravis de l'éloigner de la Cour. Le jeune Comte ne fut pas la dupe de l'intrigue de ses rivaux: mais comme il avoit un courage boüillant, il aima mieux quitter pour un tems les charmes de la Cour, que de laisser échaper une si belle occasion de signaler sa valeur. Il se chargea de l'entreprise, à condition que lorsqu'il auroit chassé les rebelles du païs de Clandeboye, la moitié seroit pour lui & pour ses troupes, & qu'il seroit obligé d'entretenir deux cens chevaux & quatre cens fantassins pour la garde du païs.

La Reine envoye le comte d'Essex en Irlande.

Pour faire les préparatifs de cette campagne, on emprunta dix mille livres sterlins, & l'on engagea à cet effet les domaines que la Reine avoit dans le comté d'Essex. Fitz-William viceroi d'Irlande, qui n'étoit pas moins jaloux du jeune Comte que les Seigneurs de la Cour, fit tout ce qu'il put pour détourner la Reine du dessein de l'envoyer en Irlande, en lui faisant entendre que si le comte d'Essex venoit en ce païs-là, toute la province d'Ulster se révolteroit infailliblement. L'expédient que l'on trouva pour contenter le Viceroi sans

abandonner l'entreprise, fut que le comte d'Essex prendroit de lui les provisions de son Gouvernement. Il partit donc vers la fin du mois d'Août; & après avoir essuyé une tempête affreuse auprès de Knocferg, il aborda dans cette isle avec les barons d'Arcy & de Rich gentilshommes de distinction; Henri Knoll, & ses quatre fréres; Michelet, Jean Cary; Henri, Guillaume & Jean Norris. Brian Mac-Phelim, dont toute la richesse consistoit en gros & menu bétail qu'il avoit enlevé de côté & d'autre, vint le trouver avec l'air d'un homme qui veut être de ses amis; & après l'avoir félicité sur son heureuse arrivée, il lui offrit généralement tout ce qui étoit en son pouvoir. Mac-Gilespic, Mac-Gùilly, Hugue baron de Dunganon, & d'autres gentilshommes de cette volée en firent autant. Mais Mac-Phelim ne se déguisa pas long-tems, & il alla joindre avec ce qu'il avoit de gens Turlogh de Lesnic. Il y eut quelques escarmouches, entre les troupes du comte d'Essex & celles des Rebelles. Mais toute l'année se passa sans rien faire, tantôt parce que l'argent manquoit, tantôt parce que les vivres venoient tard & presque toûjours gâtés, tantôt à cause des maladies qui régnoient parmi les troupes; tantôt enfin, parce que le Viceroi refusoit de donner au Comte les provisions qu'il lui avoit promises. Le Général de l'armée Angloise ne pouvant soûtenir la dépense qu'il étoit obligé de faire, se plaignit hautement à la Reine de la trahison de ses envieux, qui l'avoient exposé à une perte presque certaine, mais qui retomboit autant sur l'Angleterre que sur sa personne: qu'il la supplioit d'ordonner que l'on payât son armée, & de lui faire don de la presqu'isle de May. La Reine touchée de compassion de l'état où il étoit, avoit résolu de le rappeller; mais ses rivaux, qui obsédoient la Princesse, & qui lui parloient avec beaucoup de malignité de l'ambition du Comte, firent si bien qu'elle changea d'avis. Cependant le Comte d'Essex, n'ayant pû obtenir du Viceroi la permission d'entrer dans la province d'Ulster, & ne voulant pas demeurer oisif, entra dans celle de Mounster, enleva à Cone-Odonel gendre de Turlogh le château de Liffer, & le donna à Hugue Odonel. Il écrivit ensuite à la Reine que si elle vouloit faire bien fortifier trois places dans la province d'Ulster, & mettre des garnisons dans les endroits qu'il lui indiqueroit, elle en

CHARLE IX. 1573.

tireroit par an plus de sept mille livres sterlins, & que dans deux ans elle n'auroit plus de dépense à faire pour l'entretien des troupes.

Défaite des Irlandois par le comte d'Essex.

Pendant que le comte d'Essex étoit dans ces inquiétudes, Mac-Phelim, qui avoit tué depuis peu le capitaine More dans une embuscade qu'il lui avoit dressée, parut tout d'un coup avec Turlogh & les Ecossois des Hebrides. Le Comte marcha droit à eux & les attaqua avec vigueur, leur tua deux cens hommes, & fit prisonniers Brian & sa femme, & Rory Oge frére uterin de Brian. Je viens au Siége de la Rochelle.

Fin du cinquante-cinquiéme Livre.

HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE CINQUANTE-SIXIÉME.

Affaires de France.

Continua- du siége de la Rochelle.

LE duc d'Anjou étant arrivé à ſaint Maixent, écrivit à la Noüe le deux de Février, qu'il étoit plein de bonne volonté pour les Rochelois, & qu'il les exhortoit à rentrer dans leur devoir, afin de le mettre en état de leur en donner des preuves ; qu'il ſeroit dans trois jours au camp ; & que ſi dans ce tems-là ils vouloient ſe ſoumettre aux ordres du Roi, & mettre la ville entre ſes mains, il leur donneroit parole qu'on leur conſerveroit la vie, leurs biens, leurs dignités & leurs priviléges : mais que s'ils perſiſtoient dans leur rébellion, il pouſſeroit les choſes aux derniéres extrémités ; qu'il ne quitteroit point les armes, qu'il ne les eût forcés à ſe rendre ; & qu'il les traiteroit de maniére à ôter aux autres l'envie de ſe révolter. La Noüe n'eut aucun égard à ſa lettre ; & les Rochelois y répondirent par des faits, & non par des paroles : car ils ſe mirent auſſi-tôt à élever de nouvelles fortifications, & ils faiſoient de tems en tems des ſorties pour ſoûtenir leurs pionniers qui alloient chercher du bois. Le ſix de Février il y eut un combat fort vif, où la Noüe ſe trouva, &

CHARLE IX. 1573.

où les troupes du Roi eurent du dessous. Le même jour la garnison entreprit de brûler le bâtiment qu'on avoit enfoncé à l'entrée du port : mais les feux d'artifice qu'ils y jettérent furent à l'instant éteints avec assez de facilité, parce que la marée se retirant alors, l'eau se trouva si basse, que notre cavalerie passoit & repassoit sans peine autour de ce vaisseau dans l'espace qui étoit entre les deux forts que nous avions bâtis à l'entrée du canal ; ce qui étonna beaucoup les Rochelois, qui n'avoient jamais vû cet endroit guéable. Il y eut un autre combat deux jours après ; mais la garnison maltraitée par le canon du vaisseau enfoncé fut obligée de se retirer dans la ville avec perte.

Pendant ce tems-là, le duc d'Anjou arriva à Mauzé à sept lieuës de la ville. Il écrivit encore de-là à tous ceux qui étoient dans la Rochelle, aux anciens & aux nouveaux habitans, & à la Noblesse : il les assûre de sa bienveillance, & les exhorte à rentrer dans le devoir ; que le Roi n'étoit pas si irrité contre eux, qu'ils ne pussent espérer d'obtenir pardon de leur révolte, & de rentrer en grace avec lui, s'ils prenoient le parti de l'obéïssance ; mais que s'ils persistent dans leur obstination, ils doivent s'attendre à éprouver la juste sévérité du Prince, & qu'ils ne pourront s'en prendre qu'à eux-mêmes de leur ruine, qu'il regarde comme inévitable. Les Rochelois lui firent réponse, & après l'avoir remercié, ils le priérent d'intercéder pour eux auprès du Roi, & d'engager S. M. à rétablir la paix & la tranquillité dans le Royaume, & à leur donner des sûretés qu'on leur laissera la liberté de conscience.

Arrivée du duc d'Anjou devant la Rochelle.

Le lendemain le duc d'Anjou arriva au camp, & il s'avança avec quelques cavaliers jusqu'à la porte de Cogne, où il fut salué à l'ordinaire par la décharge de toute l'artillerie. Il s'en alla ensuite à Nieul accompagné du duc d'Alençon son frére, du roi de Navarre, du prince de Condé, du dauphin d'Auvergne fils du duc de Monpensier, des ducs de Guise, d'Aumale, de Nevers, de Longueville, & de Bouillon, d'Antoine de Crussol duc d'Uzez, du bâtard d'Angoulême, du maréchal de Cossé, de Blaise de Monluc, de Christophle de la Chapelle aux Ursins, de François le Roi seigneur de Chavigny, du comte de Rais, & de Michel de Sévre, grand

prieur de Champagne. C'est là qu'il établit son quartier jusqu'à la fin du siége. On resta quelque tems sans rien entreprendre, parce que les troupes qui venoient de Guyenne n'étoient pas encore arrivées. Dès qu'elles furent au camp, on délibéra sur la conduite du siége, & il s'éleva de grandes disputes à ce sujet, parce que les Généraux étoient fort partagés sur la maniére de construire les tranchées : d'ailleurs, chacun demandoit les postes où il y avoit le plus de péril, & par conséquent le plus de gloire à acquérir, & le Général ne pouvoit les donner aux uns sans offenser les autres. Dans cet embarras, voici le parti auquel il se détermina. Comme on avoit ouvert la tranchée en plusieurs endroits différens, il partagea la conduite de toutes ces branches aux ducs de Monpensier, d'Aumale, de Guise, de Nevers, de Longueville & de Bouillon, à Biron, & au comte de Rais, ausquels il joignit encore le marquis de Mayenne, cadet du duc de Guise, Monluc, Chavigny, & de Sévre, qui se chargérent de bâtir un fort auprès du moulin de la Brande, des décombres qui étoient aux environs, parce que c'étoit-là que la tranchée devoit aboutir. L'endroit étoit éloigné de cent-cinquante pas de la porte de Cogne, & de six vingts du côté de la place. Il se donna pendant ce tems-là divers petits combats ; & quatre jours après, le capitaine Mirant, Rochelois, qui commandoit quelques bâtimens armés en guerre, entra dans le port au clair de la lune, & enfin dans la ville, avec un butin de cinquante muids de vin, & de vingt-cinq muids de bled, malgré plus de cent coups de canon qu'on tira contre lui tant des deux forts que du vaisseau enfoncé. Les habitans allérent en pompe au-devant de lui, & le reçurent comme ils auroient pû faire Mongommery, s'il étoit arrivé avec sa flote auxiliaire.

Le lendemain le duc d'Anjou vint dîner au fort de Coureille, & pendant qu'il retournoit à son quartier, on combattit quatre heures durant auprès de la porte de Saint Nicolas. Pendant ce tems-là, le sieur de Grand-Ris s'avança jusqu'au village de Fontaines avec un détachement de cavaliers, qui portoient chacun un arquebusier en croupe ; & après y avoir remporté quelque avantage, & fait des prisonniers, il rentra dans la ville. On essaïa de renoüer le pourparler qui avoit

CHARLE IX. 1573.

été différé jusqu'alors, parce que le peuple craignoit toûjours quelque surprise : sa défiance fut même augmentée par une lettre que Tosinghi, principal conseiller de Strozzi, leur écrivit quelques jours avant l'arrivée du duc d'Anjou. C'étoit pour leur conseiller de s'en aller à la Floride avec toutes leurs familles, afin de ne plus troubler la tranquillité de la France ; & s'ils prenoient ce parti, il s'offroit d'être leur chef. Ce conseil leur parut très-ridicule, & ils le regardérent comme venant d'un Italien, qui auroit été bien aise de dépeupler la France pour y amener de nouvelles colonies de ses compatriotes. Une conjuration qu'on venoit de découvrir tout nouvellement, augmenta encore les soupçons des habitans : un nommé la Blanchardiére, autrefois maître d'hôtel de Téligny, en étoit l'auteur. Il avoit dessein de surprendre la ville, & il avoit tâché d'engager la Noblesse à se joindre à lui pour réüssir dans cette entreprise.

Pourparler sans fruit.

Les Députés que le duc d'Anjou nomma pour la conférence, furent Biron, Strozzi, René de Villequier, & l'abbé de Guadagne : ceux de la ville furent la Noüe, le Maire, de Mortyers, & Morisson. Le comte de Rais y survint aussi, lorsque la conférence étoit déja commencée. Guadagne, qui étoit porteur des ordres du Roi, en fit l'ouverture en disant : » Quoique S. M. ne soit pas obligée de rendre compte » de ses actions, ni de ses desseins, & qu'elle soit en droit de » contraindre tous ses sujets à lui obéïr ; cependant elle veut » bien par une bonté singuliére, entrer en conférence avec » eux. « Après ce préambule, il fit un long discours, pour montrer que ce qui s'étoit passé à Paris n'avoit point été fait en haine de la religion Protestante ; mais pour étoufer une conjuration détestable, que Coligny & ses complices avoient tramée contre le Roi, contre la Reine, contre les fréres du Roi, & contre tout le Royaume : Qu'il étoit vrai que le tumulte de Paris avoit gagné dans d'autres villes, où la sévérité ne devoit pas avoir lieu ; mais que le Roi n'y avoit eu aucune part, & qu'il en avoit arrêté les suites par des défenses très-expresses : Qu'il avoit eu la bonté d'écrire aux Rochelois d'une maniére très-propre à les persuader de sa bienveillance ; mais qu'au lieu de répondre aux bonnes intentions de S. M. ils avoient écouté de mauvais conseils, & pris les

armes contre leur Souverain, surpris ses galéres, maltraité du Vigean, qui leur étoit envoyé de la part du Roi pour les porter à la paix : Que malgré tant de sujets de mécontentemens, le Prince avoit bien voulu donner des assûrances publiques : Qu'il vouloit qu'à l'avenir les édits faits en faveur des Protestans fussent observés inviolablement : Qu'à la vérité il avoit défendu les assemblées; mais qu'ils ne devoient pas croire que cette défense portât aucun préjudice ni à leur religion, ni aux édits qu'on leur avoit accordés : Que le Roi n'avoit eu d'autre vûë par-là que d'affermir la tranquillité publique, qui avoit été souvent troublée par ces assemblées, où ils alloient sous prétexte d'entendre les prédications de leurs Ministres, comme l'expérience ne l'avoit que trop montré ; mais que dès que la tranquillité seroit affermie, le Roi ne manqueroit pas de pourvoir à la liberté de leurs consciences d'une maniére qui ne leur laisseroit rien à désirer : Qu'à l'égard des Rochelois, la volonté du Roi étoit qu'ils eussent la liberté de conscience, telle qu'elle est portée par les édits, & le libre exercice de leur religion dans leur ville, pourvû qu'ils se soumissent au Roi pour le reste, qu'ils reçussent les Commandans qu'on leur enverroit, & qu'ils obéïssent à leurs ordres : Que s'ils vouloient accepter sur le champ ces conditions, ils ne devoient nullement douter que le Roi naturellement bon, ne leur pardonnât tout le passé, & ne les reçût en ses bonnes graces ; mais que s'ils persistoient dans leur désobéïssance, ils devoient s'attendre aux extrémités les plus fâcheuses, & à la ruïne entiére de leur ville : Qu'ils se flattoient en vain du secours des Anglois, & de l'arrivée de Mongommery ; que c'étoit une espérance chimérique dont on les amusoit: Que le Roi étoit parfaitement d'accord avec la reine d'Angleterre, qui ne feroit rien contre la religion du traité conclu entre les deux Couronnes : Que Mongommery ne cherchoit qu'à rentrer dans les bonnes graces du Roi ; qu'ainsi l'espérance qu'ils fondoient sur lui étoit incertaine & trompeuse : Qu'ils devoient donc profiter de ses avis, prendre de bonne heure un parti raisonnable, & ne pas se jetter d'eux-mêmes sans nécessité dans un malheur inévitable.

Les Rochelois répondirent, qu'ils étoient sensiblement touchés de ce qu'on faisoit passer dans l'esprit du Roi pour

CHARLE IX. 1573.

rébellion un parti qu'ils n'avoient pris que dans la néceſſité de défendre leur vie : Que rien n'avoit jamais été plus profondément gravé dans leur cœur, que l'obéïſſance qu'ils doivent à S. M. Que tous les Princes & les Grands de leur parti & de leur religion, & ſurtout Coligny, avoient toûjours eu grand ſoin de les inſtruire de ce devoir, & de les y affermir par leur exemple, par leurs exhortations, & par leurs lettres : Que dans le tems qu'il leur venoit des couriers & des lettres de tous côtés pour les avertir de ſonger à leur ſûreté, & que la vûë du péril, avant le tumulte de Paris, les avertiſſoit aſſez d'y penſer, ils avoient demandé conſeil à Coligny : Que ce Seigneur les avoit non-ſeulement exhortés à rejetter ces ſoupçons ſiniſtres ; mais qu'il les avoit même repris avec force, de ce qu'ils prêtoient trop l'oreille à des gens défians, qui cherchoient à troubler la tranquillité publique : Que depuis le maſſacre, quoiqu'ils euſſent à leurs portes le baron de la Garde, leur ennemi déclaré, qui avoit ſaiſi toutes ſortes d'occaſions de les véxer ; quoiqu'ils viſſent clairement qu'on vouloit les réduire à la néceſſité de ſe défendre, & qu'ils ne pouvoient eſpérer de paix ſolide ; cependant ils étoient toûjours demeurés fidéles : Qu'ils avoient écrit au Roi le quatorziéme de Décembre, qu'ils étoient prêts à ſe ſoumettre à ce qu'il lui plairoit d'ordonner, pourvû qu'on ne les attaquât point ; qu'on fît éloigner la flote du baron de la Garde, & qu'on leur donnât tant pour eux que pour les autres Proteſtans du Royaume, des ſûretés ſuffiſantes qu'on ne toucheroit point à leur religion, à leur vie, à leurs dignités, ni à leurs biens : Qu'on n'avoit eu aucun égard à leurs juſtes demandes ; qu'on leur avoit fait la guerre ; que le baron de la Garde, au lieu de ceſſer ſes hoſtilités, les avoit augmentées de jour en jour ; & que ne pouvant réüſſir à force ouverte, il avoit eu recours à la ruſe : Que ſous prétexte d'un pourparler, il avoit envoyé des galéres pour examiner la ſituation de leur ville, & les endroits par où l'on y pouvoit aborder : que cette fourberie avoit été atteſtée par le témoignage d'Agoſtini, & de Greghetto Giuſtimano, qui furent faits priſonniers : Qu'à l'égard de du Vigean, ils avoient été très-fâchés du fait dont on leur faiſoit un grand crime ; qu'ils l'avoient regardé comme un attentat contraire à toutes les loix : Qu'une partie de ceux qui y avoient

eu part, avoient paſſé dans l'armée du Roi; mais que ceux qui étoient reſtés chez eux, avoient été punis de mort; en ſorte que ſur cet article on n'avoit aucun juſte reproche à leur faire: Qu'au reſte ils remercioient très-humblement S. M. de ce qu'elle vouloit bien leur promettre l'obſervation de ſes édits; qu'ils la ſupplioient très-reſpectueuſement de vouloir bien faire exécuter par le duc d'Anjou, une réſolution ſi équitable, ſi pieuſe, ſi ſainte, & de leur accorder quelque tems pour en donner avis aux Egliſes de leur communion, répanduës dans toutes les parties du monde; parce qu'il ne ſeroit ni juſte, ni ſûr pour eux de rien faire ſans les conſulter: Qu'en attendant ils ſupplioient le Roi de faire ceſſer les hoſtilités, de leur accorder par-tout l'exercice de leur religion & la liberté de tenir leurs aſſemblées. Que S. M. devoit être perſuadée qu'il ne s'y paſſoit rien qui ne regardât la gloire de Dieu, & la tranquillité publique. Ainſi finit cette conférence, où l'on ne convint de rien.

Le lendemain les aſſiégés firent une ſortie, où l'on ſe battit pendant ſix heures. La Nouë y courut riſque de la vie; mais il fut ſauvé par Marſault, qui mourut quelques jours après de ſes bleſſures. Du côté du Roi, Jean de la Garde ſeigneur de Vins, Loüis Breton ſeigneur de Grillon, Joſeph Boniface de la Mole, François de la Madelaine ſeigneur de Ragny, d'Auxy gentilhomme de la chambre du duc d'Anjou, & Serillac Colonel d'infanterie furent bleſſés dans cette action: Boubas & Nanſy y furent tués. Ce qu'il y eut de plus remarquable, ce fut le courage, & la preſence d'eſprit des femmes de la ville, qui ſans ſe ſoucier du péril où elles s'expoſoient, couroient de tous côtés ſur le rempart au milieu des combattans, & portoient avec une activité étonnante du vin, dés confitures, & d'autres rafraichiſſemens ſemblables, à ceux qui étoient ou bleſſés, ou accablés de fatigue.

Les députés qui avoient aſſiſté à la conférence étant de retour dans la ville, rendirent compte au Conſeil en preſence d'un grand nombre de Miniſtres & de nouveaux habitans, des propoſitions faites par l'abbé de Guadagne. La plûpart étoient d'avis que comme on ne pouvoit compter ſur aucun ſecours, & que la ville ſe trouvoit dans une grande diſette de vivres, on ſongeât de bonne heure à la paix; mais les

CHARLE IX. 1573.

Miniſtres,qui penſoient bien différemment,eurent aſſez de cré-dit ſur l'eſprit du peuple pour faire ſuſpendre la réſolution, juſqu'à ce qu'on eût examiné avec plus d'attention les vûës & les deſſeins des ennemis, afin de découvrir s'il n'y avoit point de ſurpriſe à appréhender de leur part: Que d'ailleurs il ne falloit rien faire ſans conſulter leurs fréres: Que cette bonté du Roi, dont on leur parloit, ſe contrediſoit viſiblement, puiſqu'elle promettoit aux Rochelois le libre exercice de leur religion, tandis que par d'autres édits elle le défendoit dans tout le Royaume comme contraire à la tranquillité de l'Etat. Que ſignifioit cette contrariété, ſinon que la vûë de la Cour étoit d'ôter aux Proteſtans par une paix ſimulée, la reſſource d'une juſte défenſe, afin d'exterminer enſuite dans toute la France, l'exercice de la religion qu'on aura permis à la paix ? A ces conſidérations Jean Girard ajouta pluſieurs choſes très-propres à animer les Rochelois. Il appuya ſurtout ſur l'exemple de Saint-Jean d'Angeli. Que quoique cette place fût bien inférieure à la Rochelle, leurs fréres néanmoins y avoient fait une ſi belle défenſe, qu'ils avoient obligé les aſſiégeans à leur accorder des conditions raiſonnables: ſurtout, ajouta-t'il, évitons ces conférences, où nos ennemis n'ont d'autre but que de nous corrompre, ou du moins de nous affoiblir. L'expérience ne nous a-t'elle pas appris qu'elles ſont ſouvent pernicieuſes & rarement utiles? On ſe rangea à ce ſentiment, & l'on réſolut de traiter à l'avenir par écrit, & de ne conſentir à des pourparlers que rarement: Que quand il s'agiroit de paix, il ne falloit rien conclure, ſans y comprendre tous ceux qui faiſoient profeſſion de la même religion.

Les conférences n'ayant rien produit, on dreſſa le dernier Février une batterie contre le mur qui touchoit au baſtion de l'Evangile, & contre la tour qui étoit audeſſus de la porte de Cogne, où les aſſiégés avoient mis deux piéces de canon, qui tiroient continuellement ſur le camp. Dès qu'ils eurent fait bréche, les aſſiégés y coururent en foule, hommes & femmes, pour la réparer avec des ſacs pleins de laine. Pendant qu'ils y travailloient, il arriva un trompette qui les ſomma de ſe rendre; & les Généraux s'étoient perſuadés que le peuple effrayé du fracas du canon, ſongeroit tout

auſſi-tôt

aussi-tôt à capituler. Pour toute réponse, on fit sur le soir deux sorties des deux côtés de la ville, l'une commandée par la Nouë, & l'autre par le capitaine Normand. La Nouë ayant eu affaire à la cavalerie du Roi, fut repoussé & obligé de rentrer dans la ville : pour le Normand, il remporta quelque avantage sur les ennemis, & rentra sans autre perte que d'un seul homme. Le duc de Guise & le comte de Mayenne son frére, qui étoient ce jour-là de tranchée, y combattirent avec beaucoup de valeur. Du côté des assiégeans, Dumont lieutenant de la premiére compagnie du régiment de Strozzi fut tué. Emery de Barbezieres comte de Chemeraut, Claude de Beauvilliers comte de Saint-Aignan lieutenant du duc d'Alençon, Charle Robert de la Marck comte de Maulevrier frére du duc de Bouillon, & Charle de la Grange seigneur de Montigny y furent blessés.

Quoique les Ministres eussent fait décider dans le Conseil qu'on éviteroit à l'avenir les conférences; cependant l'autorité de la Nouë l'emporta, & il fut résolu que l'on tenteroit encore cette voie. Ce grand homme eut le rare talent de se faire également estimer des deux partis. Pendant qu'il fut avec les Rochelois, il se signala pour leur service ; & lorsqu'il trouva le peuple disposé à la paix, il y travailla avec tout le zéle possible; mais toûjours avec tant de prudence, que jamais les habitans n'eurent le moindre soupçon contre lui, & que les Généraux de l'armée du Roi qui jugeoient équitablement des choses, ne trouvérent rien de blamable dans sa conduite. On envoya pour ôtages à la ville, Strozzi, la Batresse chevalier de Malte, Commissaire général des vivres, & Jean du Val de Mandreville : la Nouë, le Maire & Morisson se rendirent au quartier du duc d'Anjou en qualité d'ôtages de la ville. Ce Prince les reçut avec beaucoup de bonté, & leur dit que le Roi n'ajoutoit rien aux conditions proposées par Guadagne : que les Rochelois se flattoient en vain du secours de l'Angleterre ; qu'il le sçavoit par des lettres de Languillier que l'on avoit interceptées. Qu'ainsi ils feroient bien de souscrire aux conditions qu'on leur avoit offertes, & de suivre l'exemple de la ville de Montauban qui les avoit reçûës. Ensuite il tira la Nouë à quartier, & l'entretint seul à seul : il fit la même chose avec les deux autres ôtages, & il leur représenta à

Autre pourparler encore inutile.

CHARLE IX. 1573.

tous le péril, dont ils étoient menacés, & il les exhorta à s'en garantir par une bonne paix.

Cependant les batteries qui ne discontinuoient pas de tirer, ruinérent presque entiérement la tour de la porte de Cogne, & mirent en piéces les deux coulevrines que les habitans y avoient placées : ce qui causa de grands mouvemens dans la ville. Les Ministres, qui avoient plus à craindre que les autres, mettoient tout en œuvre pour empêcher l'accommodement ; tantôt en public dans leurs prêches, & tantôt en particulier ; allant de maison en maison prier, caresser, solliciter les habitans de ne recevoir aucunes conditions, & de continuer à se défendre vigoureusement. Leurs menées ne furent pas sans effet : car il fut résolu qu'on ne recevroit aucune condition sur la religion, qui ne fût générale pour toutes les Eglises qu'ils avoient dans le Royaume.

La conférence ayant recommencé le quatre de Mars, la Noüe, Morisson & le sieur d'Etambé s'y trouvérent pour la ville. Le comte de Rais déclara d'abord que le Roi ne vouloit pour le present accorder l'exercice libre qu'à la seule ville de la Rochelle : Que cette grace s'étendroit pourtant à toutes les autres dans la suite, mais successivement & l'une après l'autre. Cette restriction fit rompre la conférence, & on résolut de renvoyer l'affaire au jugement du peuple, & non à celui du conseil de la ville ; afin que si on jugeoit à propos de préférer une guerre ouverte à une paix desavantageuse & peu sincére, ils se disposassent à souffrir les plus grandes extrémités. Cependant la Noüe qui avoit à soutenir deux personnages très-opposés, celui de défenseur intrépide de la ville, & de conciliateur modéré, n'étoit pas content de sa situation, & il cherchoit tous les jours dans les occasions périlleuses que presentoient les sorties continuelles, le moyen de se retirer par une mort glorieuse d'un état si embarrassant, & si exposé aux calomnies de l'un & de l'autre parti.

Le duc d'Aumale tué.

La veille de la conférence Claude de Lorraine duc d'Aumale fut tué d'un coup de coulevrine dans un combat long & opiniâtre, qui se donna sur le soir. Il étoit caché derriere un mantelet ; mais ce rempart ne fut pas assez fort pour le mettre à couvert du boulet. Le regret que cette perte causa

dans l'armée du Roi ne fut pas comparable à la joie qu'elle répandit dans la ville : & les Miniſtres ne manquérent pas de déclamer dans leurs chaires, que Dieu commençoit à venger le ſang de Coligny & de ſes amis, verſé indignement par des ſcélérats, à la tête deſquels étoit le duc d'Aumale.

La Nouë retourne au camp du Roi, comme il l'avoit promis.

Comme il ne reſtoit plus aucune eſpérance d'accommodement, la Nouë ſommé de ſa parole par le comte de Rais paſſa dans le camp du duc d'Anjou avec la Roche-Eſnard, Champigny & la Salle, qui prétexta une maladie. On fut bien aiſe d'avoir ôté aux habitans un auſſi grand capitaine que la Nouë ; parce que quelque zélé qu'il fût pour la paix, ſa preſence ne laiſſoit pas de ſoutenir le courage des aſſiégés. A l'égard de la ville, les plus ſages & les plus honnêtes gens qui connoiſſoient la vertu & la fidélité inviolable de la Noue, non-ſeulement excuſérent ſa retraite, mais la loüérent : elle fut au contraire fort blâmée des Miniſtres, qui plus inquiets de leur propre péril que du ſalut du peuple, ſe déchaînoient continuellement contre tous ceux qui conſeilloient la paix. Ils pouſſérent l'extravagance juſqu'à déclamer dans leurs prêches emportés contre ceux qui faiſoient des priſonniers dans l'eſpérance d'en tirer de l'argent. Ils les traitoient d'avares & de prévaricateurs de la cauſe de Dieu, & ils ſoutinrent dans une theſe publique, qu'il y avoit de l'impiété à faire quartier aux ennemis dans cette guerre ; ils allérent même juſqu'à publier un écrit, où ils appuyoient cette doctrine par des paſſages de l'écriture, auſquels ils donnoient des ſens forcés pour leur faire ſignifier tout ce qui leur plaiſoit. Il eſt vrai, & il faut l'avoüer à la honte du Clergé, que dans ces derniers tems, nos théologiens de Paris & des principales villes du Royaume, ont ſoutenu comme eux pendant les troubles, cette opinion ſi contraire à l'humanité, aux droits de la guerre, & à la foi publique.

Outre les raiſons que j'ai rapportées de la retraite de la Nouë, on dit que le reſſentiment qu'il eut d'une injure particuliére, dont on ne lui avoit pas donné une ſatisfaction ſuffiſante, avoit hâté ſa ſortie. On prétend qu'ayant un jour parlé vivement dans le Conſeil pour engager les habitans à accepter les conditions qu'on leur offroit, il fut ſuivi en ſortant par un Miniſtre nommé la Place, qui le pourſuivit

jusque dans sa maison; & que ce furieux peu content de l'avoir appellé plusieurs fois traitre & déserteur, poussa l'outrage jusqu'à lui presenter son poing fermé dans le visage. La Nouë, qui par sa grandeur d'ame étoit beaucoup audessus d'une injure de cette nature, n'en fut que légérement émû; & la folie de cet homme lui causa plus de pitié que de colére: mais quelques Gentilshommes, qui étoient dans la maison, ne furent pas si tranquilles, & ils auroient puni cet insolent, comme il le méritoit, si l'offensé ne les en eût empêché. La Nouë se contenta de faire prendre ce Ministre, & de le renvoyer à sa femme, à qui il disoit de tems en tems d'avoir soin de la santé de son mari, qui avoit beaucoup de disposition à devenir furieux, & de ne le laisser plus sortir. En effet ce fut là comme le commencement d'une folie accompagnée de fureur, qui éclata depuis, & qui dura si longtems, qu'on fut obligé de le déposer.

Les habitans furent sensiblement touchés de la retraite de la Nouë, & de quelques autres qui suivirent son exemple, sans néanmoins perdre courage: ils résolurent donc de soutenir le siége jusqu'à la derniére extrémité; & pour s'y engager tous par un nouveau crime, ils tirent des prisons quelques conjurés, qu'ils font exécuter publiquement. Ils choisirent ensuite six des habitans, à qui ils donnérent un pouvoir illimité; à condition pourtant qu'ils ne feroient rien sans la participation du Maire & du conseil de ville. Les six qu'ils nommérent, furent Chaillou, des Essars, le Normand, la Riviére, le Lis, & Gargouillaud.

Les assiégeans recommencérent à battre la place, & continuérent quatre jours de suite. Le quatorze de Mars on apporta des lettres de Mongommery, dont la date avoit plus d'un mois; on les lut en plein Conseil: il s'excusoit sur son retardement, & il leur faisoit espérer qu'il arriveroit dans un mois avec quarante-cinq vaisseaux de guerre, & vingtcinq autres chargés de toutes sortes de provisions. Le lendemain ils reçurent un courier de Sancerre, qui leur apprit la vigoureuse défense des assiégés, qui avoient déja soutenu trois assauts, où ils avoient vigoureusement repoussé les ennemis. La nuit suivante on fit une sortie qui engagea un combat sanglant; car les assiégés s'étant avancés jusqu'à la tranchée,

jettérent l'épouvante dans le camp. Serillac blessé dans le combat du vingt & un Février, fut tué dans celui-ci. L'arrivée de Cosseins arrêta enfin le progrès des assiégés : les piquiers & les cuirassiers fondirent sur eux, & les obligérent à se retirer avec précipitation de la tranchée dans les fossés de la ville, avec perte d'environ douze de leurs gens.

Les Ministres de leur côté ne s'oublioient pas : non contens d'animer le peuple dans leurs prêches, ils avoient des entretiens particuliers avec des scélérats prêts à tout entreprendre. Quelques-uns de ces derniers ayant passé dans le camp du Roi déclarérent que les Ministres les avoient subornés, & leur avoient fait promettre d'assassiner les ducs de Guise & de Nevers, soit que cette accusation fût véritable, & qu'ils s'en repentissent ; soit que ce fût une fausseté qu'ils avançoient pour s'attirer la faveur des assiégeans.

Deux jours après on fit quelque changement dans les batteries ; celle qu'on avoit dressée contre le fort de Coureille fut portée auprès du moulin de la Brande, & pointée contre la porte de Cogne & le bastion de l'Evangile. Cette nouvelle attaque obligea les habitans de porter en diligence de la terre pour fortifier la partie du rempart qui est entre ce bastion & la porte Rambaud. Du côté des assiégeans on poussa jusqu'au bord du fossé la tranchée qui commençoit à Paleran, & l'on y posa des gabions ; mais les assiégés ayant fait une sortie la nuit renversérent ces gabions, passérent au fil de l'épée le corps-de-garde, & repoussérent les assiégeans, après leur avoir tué plus de cinquante hommes. Dans le même tems le comte de Rais reçut, descendant de la tranchée, un coup de mousquet dans le flanc gauche, au même endroit précisément, où Chavigny fut blessé quelque tems auparavant, comme nous l'avons dit ci-dessus.

Les corps-de-garde des deux partis étoient si près les uns des autres, qu'ils pouvoient se parler sans peine. Chaillou étoit mal avec le Maire, & en avoit reçû quelques mauvais traitemens, qui l'avoient rendu suspect au peuple. Un jour qu'il étoit de garde, il fit appeller Goas colonel d'infanterie, avec lequel il étoit lié depuis long-tems, & qui se trouvoit alors de garde du côté des assiégeans ; & s'étant entretenu

familiérement avec cet ancien ami, il le pria de demander pour lui au Général un ſauf-conduit. Goas l'obtint par l'entremiſe du duc de Nevers, & Chaillou ſous prétexte de faire une ſortie, paſſa dans notre camp le vingt-ſix de Mars. On comptoit alors douze mille huit cens quatre-vingt-dix coups de canon tirés contre la ville depuis le commencement du mois juſqu'à ce jour.

Auſſi-tôt après, un détachement de douze cens hommes s'avança du côté de la porte Maubet pour s'emparer de la contreſcarpe, & deſcendre enſuite dans le foſſé à deſſein de ſe rendre maître des caſemates qu'on y avoit faites; mais ils furent vivement repouſſés par les aſſiégés, & il s'éleva tout à coup un vent violent qui les força d'abandonner cette entrepriſe. Enfin il y eut un combat de cavalerie vers le quartier de Tadon. Du côté des aſſiégés, la Lourier fut tué dans cette action, & Guimenier ſon frere y fut fait priſonnier. Les aſſiégeans y tirérent deux cens coups de canon: & comme on jugea qu'ils vouloient attaquer la porte du Colombier, les Rochelois y firent à la hâte de nouveaux ouvrages. Le jour ſuivant nos troupes parurent en armes du côté de la porte de Cogne & de celle de Saint-Nicolas; mais les aſſiégés ne branlérent pas. Sur le ſoir on deſcendit pour la ſeconde fois dans le foſſé du côté de la porte du Colombier & de la porte Rambaud, pour s'emparer des caſemates qui ſont autour du baſtion de l'Evangile: l'entrepriſe échoüa encore, & ceux qui la tentoient furent vivement repouſſés par la garniſon. On tira pendant ce tems-là plus de quatre cens coups de canon.

Deux jours après, le combat recommença du côté de Tadon; & comme le canon des deux partis foüettoit ſur cet endroit, il y eut beaucoup de monde de tué des deux côtés, entre autres le jeune de Loſſes, fils de Jean de Loſſes capitaine des gardes du Roi. Les ſoldats de l'armée Royale commençoient à ſouffrir & à ſe plaindre: il n'y avoit point d'argent pour les payer, peu de vivres, beaucoup de maladies, beaucoup de déſertion dans l'infanterie, beaucoup de murmures parmi la Nobleſſe, qui ſe laſſoit d'un ſiége qui n'avançoit point; en ſorte qu'elle menaçoit hautement de s'en aller ſans demander de congé au Général. On tint conſeil là-deſſus, & le ſeul remède qu'on trouva fut de hazarder un

aſſau t. Le duc de Nevers, qui depuis la mort du duc d'Aumale avoit été chargé de pourvoir aux beſoins du ſiége, prépara tout ce qui etoit néceſſaire, & la nuit même il fit dreſſer trente gabions ſur le bord du foſſé, & les fit garder par quatre cens hommes choiſis : par ce moyen on pouvoit aller à couvert depuis la tranchée juſqu'au foſſé. Le mur de pierre de taille qui étoit devant le baſtion de l'Evangile, ayant enfin été ruiné par le canon, qui tiroit jour & nuit, ces ouvrages enterrés, qu'on appelle aujourd'hui Caſemates commencérent à paroître : il falloit abſolument s'en emparer, ſans quoi il n'étoit pas poſſible de percer le rempart, ni de miner, ni d'en venir aux mains avec l'ennemi. Il y en avoit ſept, entre leſquelles quelques-unes élevées de ſix pieds audeſſus du rez de chauſſée, avoient des ouvertures, d'où l'on faiſoit un ſi grand feu, qu'on ne pouvoit ni deſcendre dans le foſſé, ni même y regarder impunément : les autres étoient ſi baſſes, qu'à peine les voyoit-on, & l'on y alloit par des conduits ſouterrains depuis le mur de la porte de Cogne. Une autre difficulté, c'eſt qu'il y avoit près de quatre pieds d'eau dans le foſſé, & que la terre, qui étoit graſſe & gluante, étoit couverte de cloux & de chauſſes-trapes, qui incommodoient fort ceux qui alloient à l'aſſaut ; & il ne ſe paſſoit point de jour qu'il n'y eût ſur le foſſé quelque Enſeigne, quelque Officier général, quelque Capitaine de tué. Là-deſſus le duc d'Anjou de l'avis des Seigneurs & des Officiers généraux, ordonna qu'on fît des ouvertures au foſſé en pluſieurs endroits ; mais on y trouva de grandes difficultés, parce que le bord du foſſé étoit une eſpéce de roc, où le ciſeau avoit peine à mordre. On les fit pourtant, mais ſi étroites qu'à peine avoient-elles ſix pieds de large. Les ſoldats qui deſcendoient par-là, portoient devant eux des ſacs pleins de laine, des ſtoresi, des ais épais d'un pied, & hauts de cinq, & d'autres mach - nes ſemblables, dont on avoit proviſion. C'étoit comme un rempart portatif, qui couvroit le front & les flancs des ſoldats, & à l'abri duquel ils pouvoient approcher des caſemates, & juſqu'au pied des murailles de la ville. On avoit eu ſoin encore de dreſſer une batterie de trois piéces de canon pour foüetter au haut de la muraille, & en écarter les défenſeurs. On fit de plus porter à la tête de la tranchée deux cens tonneaux

CHARLE IX. 1573.

pleins de pierres & de ſable pour les rouler dans le foſſé par les ouvertures qu'on y avoit pratiquées. Coſſeins & Goas Maréchaux de camp furent chargés de reconnoître la bréche chacun avec cent ſoldats, & Strozzi devoit les ſoutenir.

Le jour de l'attaque fut fixé au ſept d'Avril; & afin que tout ſe paſſât ſans tumulte & en bon ordre, on fut d'avis de tenir caché le jour qu'on devoit donner l'aſſaut. Mais le ſecret n'ayant pas été gardé, le duc de Guiſe, Mayenne, & le bâtard d'Angoulême accoururent au bord du foſſé, ſuivis d'une foule de Nobleſſe. Le duc de Nevers qui avoit ordre de ne laiſſer approcher perſonne que ceux qui étoient commandés pour le travail, ou pour le corps-de-garde, pria ces Seigneurs de s'en retourner, mais inutilement. Il ſe douta que cette jeuneſſe avide de combats & de gloire juſqu'à la vanité, ſeroit cauſe par ſon impétuoſité boüillante, que tout ſe feroit tumultuairement, & ſans garder ni ordre ni rangs dans le combat. Comme ils refuſoient nettement de ſe retirer, le duc de Nevers s'adreſſa au Général, & lui dit que s'il ne ſe faiſoit obéïr par toute cette Nobleſſe, ce jour-là pouvoit bien lui être funeſte. Le duc d'Anjou d'abord employa les priéres aſſez inutilement, & enſuite les menaces : enfin il leur fit parler par les ducs de Longueville & de Bouillon, par Roger de Bellegarde, & par Antoine d'Alegre ſeigneur de Millaud, qui les priérent inſtamment de ſe retirer. Ils firent mine d'obéïr, & s'éloignérent à quelque diſtance; mais bientôt ils revinrent ſur leurs pas, & reſtérent malgré tout ce qu'on put leur dire. Sur le midi toute cette Nobleſſe pêle-mêle avec les ſoldats deſcendit dans le foſſé; & comme elle marchoit en déſordre, elle étoit bien plus propre à donner de l'embarras que du ſecours. Il eſt vrai qu'elle attaqua d'abord les caſemates avec beaucoup de valeur, & qu'elle en prit deux, l'une dont elle chaſſa les défenſeurs, & l'autre qu'elle trouva abandonnée. Antoine de Clermont de Talard auſſi illuſtre par ſon courage que par la nobleſſe de ſa maiſon, l'une des plus illuſtres du Dauphiné, attaqua le plus grand de ces ouvrages; & s'en étant enfin rendu maître, il s'y maintint quelque tems; mais une coulevrine pointée à l'embraſure d'une petite tour qu'on ne voyoit point, l'obligea d'abandonner ce poſte, après y avoir reçu des bleſſures dont il mourut

Attaque des Caſemates. Les troupes du Roi repouſſées.

quelque

quelque tems après, regreté de tout le monde, & sur-tout de ceux qui furent témoins de sa bravoure en cette occasion. Le duc de Guise, qui s'étoit emparé d'une autre de ces casemates, tint ferme long-tems au milieu d'une grêle de pierres, de feux, de pots remplis de poix fonduë, & d'huile boüillante; mais à la fin il se trouva si pressé, qu'il fut obligé de demander du secours au duc de Nevers son beau-frere, qui reçut un coup au bras droit en allant le débarrasser; & Mayenne en se retirant en reçut un audevant de la jambe.

Pendant que l'on combattoit aux Casemates, quelques soldats suivis d'autant de Gentilshommes montérent au haut du bastion de l'Evangile, dont ils furent culbutés un moment après. De ce nombre furent Montagudet & de Vaux, capitaines Gascons, Loüis Berenger, du Gast colonel d'infanterie, le jeune Evrard de Saint-Sulpice fort aimé, du duc d'Alençon, & Enseigne de Strozzi, & Châteauvieux en qui la Noblesse se trouvoit relevée par la bravoure & les agrémens extérieurs. Lorsqu'ils eurent gagné le haut du bastion, il tomba tout d'un coup un pan de muraille, qui ouvrit un large terrein pour l'attaque. Aussi-tôt le Général en donne le signal, & fait avancer quelques compagnies; mais la confusion & le désordre empêchérent qu'il ne fût obéï : un seul soldat monta sur la nouvelle bréche pour secourir ses compagnons, & y resta quelque tems sans voir d'autres combattans que des femmes qui jettoient des pierres & des feux d'artifices; de sorte que s'il eût été soutenu, on ne doute pas qu'on ne se fût rendu maître de cet ouvrage; mais la garnison y étant accouruë, & ayant commencé à repousser nos gens à coups de piques & de hallebardes il fallut se retirer. On y combattit néanmoins pendant deux heures avec beaucoup d'opiniâtreté de part & d'autre; & il fut tiré plus de deux mille cinq cens coups de canon par l'artillerie du Roi. Strozzi, du Gast qui monta jusqu'à deux fois sur le bastion, Bellegarde, Châteauvieux, & Saint-Sulpice y furent blessés; ce dernier mourut de sa blessure. A la fin comme on n'avançoit d'aucun côté, & que la nuit approchoit, le duc d'Anjou fit sonner la retraite. Les assiégés y perdirent plus de soixante hommes, entre autres Fronsac, qui étoit un très-bon Officier, l'Enseigne de la Riviére, & le Lieutenant du capitaine Normand. La

CHARLE IX. 1573.

Dauge qui avoit quitté l'armée du Roi pour ſe jetter dans la ville, ſe diſtingua dans cette action : mais la nuit, comme il faiſoit la ronde ſur le rempart, il fut tué d'un coup d'arquebuſe. Le lendemain du grand matin les aſſiégés allumérent au haut de la bréche un grand feu avec de la poix mêlée d'autre matiére bitumineuſe, ce qui fit une fumée ſi épaiſſe, qu'il étoit impoſſible à nos troupes de voir la bréche : & comme il n'y avoit pas moyen de tirer ſur eux, ils profitérent de ces momens pour la réparer. Lorſque la fumée fut diſſipée, les nôtres ſe mirent en devoir d'y monter, mais ſans ſuccès. Le jour ſuivant nos troupes parurent en armes, comme ſi elles alloient monter à l'aſſaut ; mais un moment après elles rentrérent dans la tranchée ſans avoir rien entrepris: toute la journée ſe paſſa à ſe canonner, & l'on compta qu'on avoit tiré environ ſept cens coups.

La nuit on vit dans le ciel comme un dragon de feu qui traînoit après lui une longue queüe entortillée, & qui diſparut enfin, comme s'il fût tombé dans la mer. Le lendemain il fut réſolu d'attaquer pluſieurs côtés tout à la fois, afin de diviſer les forces des aſſiégés. Dans cette vûë on porta des échelles à l'endroit appellé Tadon, où le comte du Lude ſe rendit avec ſa ſuite, & à la porte des moulins : Bajourdan Colonel d'un régiment Gaſcon, & Biron furent chargés de l'exécution. Le rempart n'étoit pas achevé de ce côté-là, & le mur y étoit plus bas que par tout ailleurs ; ſoit que les habitans comptaſſent que la marée, qui vient juſque-là, le défendoit ſuffiſamment, ſoit qu'ils n'euſſent pas le tems de perfectionner ces ouvrages : en un mot ils s'étoient contentés d'enfoncer à l'entrée du port un vaiſſeau de charge, ſur lequel ils élevérent un château fait de planches fort épaiſſes, & garnies de fer pour réſiſter au canon. Biron qui devoit attaquer la tour de la chaîne, prit un ſi long détour, qu'il n'arriva qu'au ſoleil levé ; & quand il vit que ſon deſſein étoit découvert, il s'en alla ſans rien entreprendre. Pour Bajourdan, ayant fait planter les échelles à la porte des moulins, lorſqu'il faiſoit déja grand jour, fut repouſſé ſi vigoureuſement, qu'il laiſſa ſes échelles & beaucoup de ſes gens ſur la place. Les femmes ſe ſignalérent dans ce combat, & les troupes du Roi les virent avec admiration employer utilement

pour leur parti, non-ſeulement les pierres & les feux d'artifices, mais encore les bâtons ferrés. Il y en eut qui s'avancérent juſque dans le foſſé pour égorger & dépoüiller les ennemis.

Après ce mauvais ſuccès nos Généraux prirent le parti de faire miner, & pour mettre les travailleurs à couvert des batteries du baſtion de l'Evangile, ils élevérent une terraſſe entre deux. Après avoir battu l'ouvrage quatre jours durant, on fit joüer une mine qui en renverſa l'extrémité ; mais par la faute des mineurs, les quartiers de la muraille renverſée ſautérent de côté & d'autre, & tuérent plus de deux cens hommes aux aſſiégeans. Il y eut auſſi quelques-uns des aſſiégés de tués, entre autres des Mortiers, Ronſlac, des Groſles, le Miniſtre Vincent, Talmand & deux ſoldats: les femmes ſe diſtinguérent encore en cette occaſion. Elles vinrent ſur la bréche, où en vomiſſant mille injures contre les troupes du Roi, elles fourniſſoient aux leurs des feux d'artifices, & les lançoient quelquefois elles-mêmes avec une force audeſſus de leur ſexe:mais ſi elles montrérent ce jour-là beaucoup d'intrépidité, elles rendirent deux jours après un ſervice bien plus important. Les aſſiégés ayant fait une ſortie par des souterrains, tombérent ſur les troupes du Roi, en tuérent un grand nombre, & bleſſérent Savaillan, & le lieutenant de la Baſtide : pendant qu'ils étoient aux mains, les femmes brûlérent un pont que l'on avoit commencé, & tous les ouvrages que nous avions faits de ce côté-là. La Muſe qui tenoit pour les Rochelois reçut une bleſſure, dont il mourut quelque tems après.

Le dix-huit d'Avril Coſſeins & Scipion Vergano furent tués dans la tranchée de deux coups d'arquebuſe. La nouvelle de leur mort cauſa une grande joïe dans la ville, & ſurtout celle de Coſſeins, l'un des principaux acteurs de la tragédie de la Saint-Barthelemi. On fut auſſi très-aiſe de l'autre, parce qu'après avoir été autrefois aux gages de Condé & de Coligny pour fortifier la Rochelle, il s'étoit engagé, diſoient-ils, par une déſertion très-infâme à en conduire le ſiége. Les Miniſtres ne manquérent pas d'en tirer avantage dans leurs chaires, & de faire regarder cet événement comme une preuve manifeſte de la vengeance divine.

CHARLE IX.

1573.

Mongommery arrive avec sa flote.

Il y avoit long-tems que le bruit s'étoit répandu que la flote auxiliaire étoit sur le point d'arriver. Elle parut en effet deux jours après à la vûë de l'armée du Roi, ayant le vent en poupe & la marée favorable ; en sorte qu'on ne doutoit pas qu'elle n'allât entrer dans le port à pleines voiles malgré les ennemis, & sans courir aucun risque : on y compta cinquante-trois bâtimens : ce nombre étoit supérieur à celui des vaisseaux du Roi ; mais il s'en falloit beaucoup que cette flote ne fût aussi bien équipée que la nôtre, & que leurs soldats fussent aussi braves & aussi expérimentés que ceux du Roi. Leur avant-garde composée de vingt vaisseaux étoit suivie de la Capitane, sur laquelle Mongommery n'avoit pas jugé à propos de s'embarquer. Le reste qui n'étoit que de petits vaisseaux, faisoit l'arriére-garde. Il y avoit sur toute cette flote deux mille hommes, tant François qu'Anglois & Flamans : Jean Sore & Loret y servoient de lieutenans Généraux sous Mongommery. Lorsqu'ils eurent passé le Chef deBois (1), & qu'ils eurent apperçu la flote du Roi en bon ordre, ils restérent à l'ancre toute la nuit. Les assiégés cependant leur envoyérent le capitaine Mirant avec une galére pour rendre compte à Mongommery de l'état où étoit la ville. Mirant passa malgré tous les coups de canon qu'on lui tira, tant du grand vaisseau de Vanne que les assiégeans avoient à l'entrée du canal, que du fort de Coureille. Scipion de Fiesque combattit quelque tems contre les ennemis, & les galéres de la Bastie s'avancérent les premiéres, & firent quelques décharges sur la flote des Protestans ; mais tout se passa en canonades. Mongommery se retira à l'entrée de la nuit, & le vent ayant changé il mit à la voile, sans que la flote du Roi sçût la route qu'il avoit prise. Il alla à Bellisle, située à l'embouchure de la Loire en Bretagne ; & comme c'étoit de-là que l'armée du Roi tiroit ses vivres, il s'en empara, & résolut de s'y fortifier en attendant quelque conjoncture favorable.

Le Roi donna ordre à son Ambassadeur d'en porter ses plaintes à la reine d'Angleterre. On lui fit réponse que la

(1) Le vrai nom est chef de Baye, c'est-à-dire *entrée de la Baye*; mais le peuple par corruption l'appelloit ché de boi, & l'on prétendoit justifier ce nom par un bois taillis qu'on y voyoit : mais qui étoit planté depuis peu de tems.

Reine étoit résoluë d'observer religieusement le traité qu'elle avoit fait avec la France, & qu'elle ne donneroit jamais lieu au Roi de se plaindre, ni de l'accuser justement d'y avoir manqué : qu'à l'égard de la flote qui étoit allée au secours de la Rochelle, elle étoit composée de Pirates & de bannis, ausquels elle ne prenoit aucun intérêt, & que si on pouvoit s'en saisir, elle seroit ravie qu'on les punît sévérement ; qu'ils s'étoient mis en mer sans son ordre ; que les pavillons qu'ils portoient étoient faux ; qu'ainsi le Roi feroit très-bien de les traiter en corsaires, & qu'en son particulier elle en seroit ravie.

Le Roi parut content de cette excuse, & on eut grand soin de la publier par tout ; parce qu'on jugea qu'il étoit important de faire connoître à tout le monde, qu'une si puissante Reine ne se désunissoit point d'avec nous, & qu'elle étoit très-éloignée de soutenir la révolte des Protestans de France.

Conspiration du duc d'Alençon, du roi de Navarre & du sieur de Condé. La Nouë les retient.

La longueur & le peu de succès du siége de la Rochelle démasquérent enfin les sentimens de quelques Princes & de quelques Seigneurs, qui cherchoient l'occasion de remuer ou en haine du massacre de Paris, ou par attachement au parti des Protestans. Le duc d'Alençon se mit à leur tête, soit par jalousie contre le duc d'Anjou, soit par ressentiment du meurtre de Coligny, qu'il aimoit tendrement. Le roi de Navarre, le prince de Condé, & la Nouë entrérent dans ce projet, qui eut pour négociateur Henri de la Tour vicomte de Turenne, qui n'ayant que dix-sept ans, montroit déja une valeur, & une capacité étonnante pour les affaires : ce qui le fit choisir pour conduire celle-ci, c'est que le roi de Navarre ne se fioit pas à Boniface de la Mole, favori du duc d'Alençon ; & qu'il ne doutoit pas que si on le mettoit dans la confidence, il n'en rendît aussi-tôt compte au duc d'Anjou. Dans le conseil qu'ils tinrent pour concerter les mesures qu'ils devoient prendre, les sentimens se trouvérent fort partagés, comme il arrive d'ordinaire entre gens qui sont tous mécontens, mais dont les vûës sont différentes. Les uns étoient d'avis de s'assûrer d'un certain nombre de gens affidés, pour surprendre Angoulême & Saint-Jean d'Angeli ; que le duc d'Alençon s'y rendît aussi-tôt avec une

troupe de Gentilshommes, dont on seroit assûré, & qui auroient été auparavant sondés par Turenne; qu'il se déclarât en même tems le chef des Protestans; & qu'il invitât tout ce qu'il y en avoit dans le Royaume à prendre les armes, & à se joindre à lui. Mais comme il étoit difficile de se rendre maître de ces deux places, & plus encore de les garder tandis que le Roi avoit une armée qui en étoit si près, l'entreprise étoit des plus téméraires, & l'on exposoit les Princes à un danger évident. La Nouë, pour qui l'on avoit tous les égards qu'il méritoit, & qui étoit en effet l'homme du monde le plus déterminé dans une action, & le plus circonspect dans les délibérations qui souffroient de la difficulté, tempéroit de son mieux par sa maturité le feu de cette jeunesse, & il vint à bout de faire abandonner ce projet.

On parla aussi de surprendre la flote du Roi, ce qui paroissoit d'autant plus aisé, que la garde s'y faisoit avec beaucoup de négligence; car l'avarice commençoit dès lors à se glisser parmi les Colonels: leurs régimens n'étoient pas complets, & ils ne pouvoient envoyer sur la flote, ni dans les postes du siége le nombre des soldats qui étoit nécessaire pour les garder. Turenne étoit déja sur la Capitane du vicomte d'Uza: mais comme la chose n'étoit pas sans péril, & que d'ailleurs, quand on s'en seroit rendu maître, il étoit encore incertain quel usage on en feroit; si l'on entreroit dans la Rochelle, ou si l'on iroit solliciter du secours en Angleterre, on interrompit toute cette négociation par le conseil de la Nouë, & on la reprit à l'arrivée de la flote de Mongommery. Dans ce dessein les Princes se trouvérent à cheval avec Turenne & la Nouë: les plus boüillans vouloient qu'on s'embarquât sur cette flote, & qu'on s'en allât droit en Angleterre, dans la pensée qu'un coup de cet éclat feroit soulever tout le Royaume, que les Protestans abattus reprendroient courage, & qu'on sauveroit la Rochelle, qui étoit près de sa ruine. La Nouë n'étoit pas de cet avis; & d'ailleurs il ne s'accordoit pas avec Mongommery. Il disoit donc que le siége de la Rochelle n'avançoit point; qu'il falloit bien se donner de garde de prendre un parti si dangereux dans la vûë de le faire lever; que la flote sur laquelle on vouloit s'embarquer n'étoit presque composée que

d'Anglois, & qu'on ne ſçavoit pas trop en quelle diſpoſition ils étoient à l'égard des François ; qu'ils s'ennuieroient bientôt d'avoir chez eux des Princes du ſang ; qu'Eliſabeth, qui ne cherchoit que la paix, & le bien de ſes ſujets, s'ennuieroit auſſi bien vîte de la dépenſe qu'elle ſeroit obligée de faire pour eux, & qu'elle ne s'engageroit pas volontiers dans une guerre étrangére ; qu'il ſeroit honteux à des perſonnes de leur rang de faire aſſez peu de cas de leur vie & de leur honneur, pour s'en aller dans un païs étranger ſupplier pour le ſalut des autres. D'ailleurs, ajoutoit la Nouë, quel accueil peuvent-ils eſpérer de la reine d'Angleterre ? Cette Princeſſe, il eſt vrai, eſt la plus gracieuſe & la plus obligeante de tous les Souverains qui regnent aujourd'hui ; mais elle ne voudra pas qu'on puiſſe lui reprocher d'avoir violé le traité qu'elle vient de renouveller avec le Roi : ainſi ou bien elle refuſera abſolument de les voir ; ou ſi elle leur permet de venir à ſa Cour, elle fera au moins ſemblant de blâmer leur conduite : & en cas qu'elle les aide ſous main, ce ſera avec tant de réſerve, qu'un pareil ſecours deviendra plûtôt préjudiciable à leur réputation, qu'utile à leurs affaires : cela étant, on doit ſe contenter pour le preſent qu'elle ait fait connoître combien elle eſt portée d'inclination à ſoutenir la juſtice de leur cauſe ; afin qu'à l'avenir, s'il ſe preſente quelque occaſion avantageuſe, ou ſi quelque néceſſité les y force, ils puiſſent recourir à cette Princeſſe avec une entiére confiance, & ſans détour.

Ces avis d'un homme également eſtimé pour ſa ſageſſe & ſa probité arrêtérent pour lors les projets fougueux de toute cette jeuneſſe ; mais leur intrigue s'étant fortifiée par des voyages qu'ils firent enſemble & des aſſemblées ſecrettes, éclata enfin l'année ſuivante, & devint une conjuration manifeſte.

Le vingt-cinq d'Avril on recommença à battre la place : on ceſſa ſur le midi, & alors Ouarty, & de Vaux frere de des Eſſars qui étoit dans la ville, s'avancérent à la porte de Cogne, & demandérent une conférence de la part du duc d'Anjou. Des Eſſars, le Maire, & Odet de Nort Miniſtre de la ville, ſortirent pour s'y trouver. Dès qu'ils ſe furent ſéparés, on mit le feu à la mine du baſtion de l'Evangile ; & la

CHARLE IX. 1573.

tête s'étant entre-ouverte, il se trouva beaucoup de gens engloutis tant d'un parti que de l'autre: on tenta d'y donner l'assaut ; mais sans succès, & le tout aboutit à tirer deux cens coups de canon. Le lendemain les batteries recommencérent à tirer, pour empêcher qu'on n'entendit le bruit de ceux qui travailloient à une autre mine. Le jour suivant il y eut encore un pourparler ; ceux qui y furent employés se retirérent fort gais, & fort contens les uns des autres. Sur le soir nos troupes attaquérent du côté de Tadon avec tant d'avantage, qu'ils décendirent jusque dans le fossé, qu'il fallut néanmoins abandonner. Il y eut quatre cens coups de canon tirés pendant l'action. Le jour suivant on recommença encore à battre le bastion de l'Evangile, pendant que le fort du vaisseau foudroyoit la ville d'un autre côté, & que les troupes marchoient de toute part, comme si l'on se fût disposé à un assaut général. On combattit de part & d'autre avec beaucoup de valeur. Les femmes de la ville se trouvérent à la mêlée le casque en tête, & y montrérent une intrépidité qui étonna nos troupes. Sur la fin une partie du bastion fut renversée par la mine, mais sans endommager beaucoup la ville. Le combat dura cinq heures, & recommença jusqu'à cinq fois. Il y eut de notre côté environ huit cens coups de canon tirés : mais Bobineau, capitaine d'une compagnie bourgeoise, & commandant du fort voisin de notre pont, fit un si grand feu de canon sur nos gens qu'il voyoit en flanc, qu'il leur fut impossible de demeurer dans un endroit si exposé. Il y eut des combats jusque dans les mines entre nos mineurs & ceux de la ville, à coups de pistolets, d'épées & de lances toutes rouges. Les femmes montrérent encore ici leur courage : car non contentes de combattre dans le besoin, elles étoient en faction sur le rempart & aux mines comme les hommes.

Dans ce tems-là Campet s'étant sauvé de sa prison, passa en Guienne, y rassembla quelques Protestans, & s'empara de Royan, (1) place qui appartient à la maison de la Trimoüille ; & que sa situation près de l'embouchure de la Garonne rend très-propre pour les provisions de blé : mais il ne la garda pas long-temps.

Nos troupes étoient rebutées, tant par le mauvais succès

(1) Elle est du côté de la Saintonge, & près de la mer.

de

de toutes leurs entreprises, que par les incommodités qu'elles souffroient au camp. Il est vrai que l'on faisoit de tems en tems des tentatives qui leur donnoient quelque espérance de se rendre enfin maîtres de la place : mais tout se passoit nonchalamment dans le camp, & les habitans, qui en étoient bien informés par nos gens mêmes, reprenoient un nouveau courage à mesure que les nôtres le perdoient : ainsi ils ne relâchoient rien, ni de leurs demandes dans les conférences, ni de leur vigueur dans le combat. On désertoit peu de la ville, & beaucoup du camp. Quelques jours auparavant, deux cavaliers gentilshommes de Saintonge, s'avancérent en plein midi au-delà de nos corps-de-garde, à la vûë de nos troupes; & s'étant mis dans l'eau jusqu'à la ceinture, ils entrérent dans la ville par la porte des moulins.

Le trente d'Avril les assiégés ayant fait une sortie, attaquérent un fort que nous avions auprès du bastion de l'Evangile: c'étoit Talard qui s'en étoit rendu maître il y avoit du tems; & nous l'avions fortifié avec des mantelets & de grosses planches épaisses. Les ennemis le reprirent, passérent au fil de l'épée tout ce qui s'y trouva, & après l'avoir à demi ruiné, ils l'abandonnérent; échec qui retarda encore le progrès du siége. Le même jour on apporta au duc d'Anjou les demandes des habitans & de la noblesse de la Rochelle : car au milieu de la guerre, qu'on se faisoit vivement, on ne rompit point les négociations de paix.

La nuit du cinq au six de Mai les assiégeans firent avancer une machine qui ressembloit à une gruë, & qui en avoit le nom: ils s'en servoient pour jetter du feu de dessus le pont sur le bastion; mais cela ne fit pas grand effet. Le six Ouarty s'avança jusqu'à la porte de Cogne pour faire quelques propositions. Le Maire vint l'y trouver : on y disputa long-tems & vivement : enfin l'affaire fut renvoyée au neuf du mois. Pendant ce tems-là on fit sauter la mine, & l'on commanda pour l'assaut des soldats qui marchoient à contrecœur, & qui refusoient de monter à la bréche, quelque chose qu'on leur pût dire. Strozzi & du Gast se mirent en devoir d'y monter les premiers pour les encourager par leur exemple: mais le duc d'Anjou les fit revenir. Les choses réüssirent un peu mieux du côté du fossé, & nous y reprimes un ouvrage que nous avions

perdu. Il coûta deux mille coups de canon, & nous ne le gardames qu'un jour : car dès le lendemain les assiégés étant sortis en même tems de la porte de Cogne & d'un fort voisin, en chassérent nos troupes. Peu de tems après Biron, étant sur le haut du fossé, fut blessé à la cuisse d'un coup de fauconneau.

La conférence fut reprise par d'Ouarty : c'étoit le Roi lui-même qui pressoit le duc d'Anjou de finir, & il lui avoit envoyé pour cela successivement Claude Pinard, & Pierre Brulard, tous deux secretaires d'Etat. Il étoit chagrin de voir la durée de ce siége, & bien des raisons lui en faisoient appréhender l'issuë. Le dix de Mai, & le jour suivant on combattit ; mais avec un succès différent. Les assiégés ayant fait une sortie par la porte Maubec, attaquérent le corps-de-garde, en tuérent une partie, & mirent le reste en fuite : d'un autre côté Sainte-Colombe prit le lendemain sur le bastion de l'Evangile le drapeau que la Riviere Lelis y avoit planté avec une centaine de demi piques ; & ce fut-là tout l'avantage que nos gens remportérent sur un corps-de-garde qu'ils trouvérent endormi. Deux jours après ils voulurent réparer leur faute, mais les ennemis ne dormoient plus ; ainsi ils s'en allérent sans avoir rien fait. Les jours suivans, les assiégés mirent le feu à notre pont, & aux forts qui le couvroient. La fumée fut si épaisse, que les soldats qui gardoient ces ouvrages furent, obligés de les abandonner jusqu'à deux fois. Pendant ce tems-là le peuple sortit pour pêcher, & ce qu'on prenoit servoit à nourrir les pauvres : il y eut quelque escarmouche peu importante. Mais le seize de Mai il se donna un combat terrible à la bréche du bastion. Goas, & Sainte-Colombe, avec Etienne Castriot d'Urbin homme de main, étoient à la tête de nos troupes ; l'attaque fut vigoureuse, & la résistance encore plus. Les assiégés accablérent nos gens d'une grêle de bales : Goas, & Castriot y furent dangereusement blessés, & l'on fut obligés de couper la cuisse au dernier ; ce qu'il souffrit avec beaucoup de constance. Nous y perdîmes bien du monde, & entre autres Rancher gentilhomme de Berry de la maison de Gonzague. Du côté des assiégés du Verger de Beaulieu, qui avoit rendu de grands services depuis le commencement du siége, reçut une blessure au nombril, dont il mourut peu de temps après. On recommença à canoner la place, & l'on tira ce jour-là

autour de trois cens coups, & le lendemain deux cens, contre un fort rond, qui incommodoit nos troupes, & qu'on jetta enfin à bas.

Les assiégés manquoient de poudre, & pour la ménager, ils ne tiroient pas un seul coup de mousquet au hazard; ce qui faisoit que nos soldats se tenoient moins sur leurs gardes: mais Mongommery en ayant envoyé sur un bâtiment qui entra heureusement dans la ville, on en distribua en abondance, & quelques-uns de nos gens qui croyoient n'avoir rien à craindre, s'en trouvérent mal. Pouillac qui se promenoit à cheval tout à découvert fut couché en joue par un Gascon, & renversé du coup: on le rapporta au camp, où il mourut le surlendemain: & le même jour Puygaillard fut blessé à la tranchée.

Un régiment Suisse, qu'on attendoit avec grande impatience, arriva deux jours après; & on leur donna leur quartier à Ronsay & à Nestré. Ceux qui étoient de tranchée ne faisoient pas une garde bien exacte: les assiégés qui en furent avertis, comme on le croit, firent une sortie, tuérent tout ce qui s'opposa à eux, mirent le reste en déroute, & encloüérent trois piéces de canon; mais pour n'avoir pas fait leur retraite à tems, ils furent enveloppés par les troupes du Roi. Ils s'en tirérent cependant par leur courage avec perte d'environ vingt hommes, & de quelques blessés. La Maronniere gentilhomme de Poitou, fut du nombre des premiers; & Bobineau fut aussi tué le même jour d'un coup d'arquebuse un peu avant cette sortie. Nous y perdimes de notre côté plus de trois cens hommes, & neuf drapeaux, que les assiégés arborérent sur leurs murailles, au grand déplaisir de nos Généraux. Cependant le duc d'Anjou ne se départit point de la résolution qu'il avoit prise de l'avis des Seigneurs, de miner le bastion, & de le saper par le pied. Ainsi il ordonna cinq nouvelles mines pour renverser toute la muraille depuis l'endroit appellé la vieille fontaine, jusqu'au bastion de l'Evangile; ce que les gens du mêtier croyoient aisé depuis qu'on avoit ruiné les trois casemates. La premiére n'avoit pas couté beaucoup, parce que les ennemis l'avoient abandonnée d'eux-mêmes: la seconde fut prise & reprise plusieurs fois; & la troisiéme fut ruinée par une grosse piéce de canon, qu'on fit avancer jusqu'au pied de l'ouverture. Il y en avoit une quatriéme auprès de la

CHARLE IX. 1573.

porte de Cogne, que l'on battoit de dessus le fossé avec de petites piéces de canon. Ainsi il ne restoit aux assiégés qu'une moitié du fossé : cependant ils y amenérent une piéce de canon, avec laquelle ils commencérent à battre les retranchemens que nos gens avoient faits au pied du bastion de l'Evangile.

Le Duc d'Anjou envoye Monpensier en Bretagne.

Ce fut vers ce tems-là que le duc d'Anjou envoya Monpensier avec des troupes de terre dans son gouvernement de Bretagne, pour empêcher les courses de Mongommery & assûrer les convois de notre armée.

Peu de jours après, le comte de Rais nouvellement fait Marquis de Belle-isle, suivit Monpensier avec la flote du Roi, pour chasser Mongommery de Belle-isle, que le Roi venoit de lui donner après l'avoir érigée en Marquisat. Cette isle faisoit auparavant partie du domaine d'une riche Abbaye des environs, mais on l'en détacha.

Le vingt-six les Suisses marchérent en bataille, & on fit un feu épouvantable de canon. Celui des assiégés les incommoda fort au commencement : enfin on mit le feu aux mines que l'on avoit préparées, & qui étoient, pour ainsi dire, notre derniére ressource. Elles firent tomber un grand pan de muraille, qui fit un effet bien différent de ce qu'on attendoit ; car la terre & les décombres s'étant renversés des deux côtés de la bréche, servirent comme d'un retranchement naturel pour empêcher d'y monter ; & les assiégés s'y étant postés, firent pleuvoir une grêle de bales sur nos troupes. La compagnie de du Gast, & les vieilles compagnies de Cosseins étoient à la tête sous la conduite de Strozzi, qui avoit avec lui trente Officiers tant Capitaines qu'Enseignes, & qui poussa l'attaque avec toute la vigueur possible. Condé & Longueville étoient commandés pour le soûtenir : le premier obéït plus par honneur que par inclination : l'autre avoit avec lui une troupe de gens choisis. Enfin, Guise & le bâtard d'Angoulême y firent avancer la queüe du détachement ; mais nos troupes découragées de longue main, ne combattoient pas aussi vivement que l'auroient voulu ceux qui étoient à la tête, & trompérent absolument l'espérance du Généralissime. On recommença l'attaque jusqu'à cinq fois, & on fut toûjours repoussé. Les femmes combattirent sur la bréche, & dans le fossé avec autant de courage que les hommes. Enfin après avoir eu vingt-huit

Assaut recommencé jusqu'à cinq fois.

Capitaines tués ou blessés, Goas qui étoit monté le premier sur la bréche avec toute l'intrépidité possible, y reçut une blessure, dont il mourut un moment après. C'étoit un vieil officier qui n'avoit jamais été blessé. Les autres effrayés de sa chûte lâchérent pied: nous y perdimes outre cela plus de trois cens soldats, au lieu que les assiégés n'y perdirent que vingt-cinq hommes, parmi lesquels fut le capitaine Blaise, un de leurs meilleurs officiers, qui fut tué d'un éclat de pierre. Nous tirames près de huit cens coups de canon pendant cette action. Du côté de Tadon, où du Lude commandoit, on tenta l'escalade, & le vaisseau de la ville destiné à garder la chaîne fut quelque tems au pouvoir des assiégeans.

La nuit suivante la bréche fut si bien réparée, que l'endroit paroissoit plus fort que jamais. Depuis cet assaut on n'eut plus guere d'espérance de se rendre maître de la place, & on ne cherchoit qu'un prétexte honnête pour lever le siége; & la nouvelle de l'élection du duc d'Anjou arriva très à propos. Il se fit pourtant encore quelques sorties, & il se donna quelques combats; l'on continua même à battre la place, mais fort légérement, & plûtôt pour sauver les apparences, que dans la vuë de continuer sérieusement la guerre.

Pendant ce tems-là on reçut dans la ville des lettres de Mongommery pour avertir qu'il s'en alloit en Angleterre, qu'il avoit fait prendre les devants à Languillier, & qu'il reviendroit dans peu à leur secours. De notre côté on mit des clayes & des gabions autour du bastion que nous avions battu si longtems, & l'on en fit autant au fort de Tadon qui étoit près de la porte S. Nicolas. Ce fut au comte du Lude & à Jean-Pierre Peloye habile ingénieur, que l'on donna cette commission. Le Brave, capitaine estimé, ayant été maltraité par le Maire, passa de notre côté sous prétexte d'une sortie. Sa fuite augmenta les soupçons des habitans, & il y eut bien des gens emprisonnés à cette occasion, sur ce qu'ennuyés de la longueur du siége, ils avoient osé avancer non-seulement dans des entretiens familiers, mais même dans un mémoire qu'ils présentérent, qu'il étoit tems de faire la paix, sans attendre que les vivres qui commençoient à manquer fussent entiérement consommés. Deux jours après les assiégés firent une nouvelle sortie. De notre côté tout se passoit avec beaucoup de

lenteur & de nonchalance : la plûpart des Grands n'étoient plus occupés que du nouveau Royaume, & de leur départ ; & les soldats n'écoutoient plus les ordres de leurs Officiers.

Le roi informé de la situation des affaires, envoya au duc d'Anjou Nicolas de Neuville, seigneur de Villeroi, secretaire d'Etat, sur la prudence & la fidélité duquel il comptoit beaucoup, avec ordre de conclure le traité avec les Rochelois, à quelque prix que ce fût. Pour le faire plus avantageux & plus honorable, au lieu de s'amuser à perdre le tems à des conférences, qui n'avoient rien produit jusqu'alors, on tenta une attaque le treize de Juin. Dans cette vuë, non-seulement on prépara de nouvelles mines, mais on fit avancer la flote qui devoit foudroyer le port & les arsenaux de la ville ; & afin de diviser les forces des assiégés, on donna l'assaut en deux endroits, après avoir comblé le fossé, & sappé la muraille : mais la précipitation de ceux qui étoient à la tête & la lenteur des troupes qui les suivoient, firent échoüer l'entreprise. Il est vrai qu'il monta au haut du bastion de vieille fontaine, environ cent gentilshommes, qui se tinrent même quelque tems sur la brêche : mais ayant reconnu qu'il y avoit un bon fossé au-delà, & des retranchemens aux deux bouts ; voyant d'ailleurs que personne ne s'avançoit pour les soûtenir, ils songérent à la retraite. Les assiégés, à qui ils avoient donné le loisir de se reconnoître, reprirent courage, firent pleuvoir sur eux une grêle de coups d'arquebuses, & les chassérent du poste dont ils s'étoient saisis. Loüis de Clermont d'Amboise, qui a été plus connu depuis sous le nom de Bussy, jeune homme brave & hardi ; Julio Centurione Genois, & quelques autres, furent rapportés au camp très-blessés. On ne réüssit pas mieux au bastion de l'Evangile ; & les soldats commandés pour cette attaque refusérent d'obeïr au duc de Guise, qui y commandoit en chef. Cette désobéissance fut la principale raison qui engagea le duc d'Anjou à casser le lendemain soixante compagnies d'infanterie, à dégrader quelques Colonels & quelques Capitaines, à faire garder la tranchée & les forts par des Seigneurs & par des Suisses. Ce Prince voulut encore les punir de leur lâcheté ; parce que peu de jours auparavant les assiégés feignant une sortie ces troupes en avoient été épouvantées jusqu'à abandonner la tranchée & leurs drapeaux, & à prendre honteusement la fuite.

Cependant il arriva au camp des députés de Montauban. Le duc d'Anjou leur permit de parler aux Rochelois, & il envoya la Noüe avec eux pour exhorter la Rochelle à ſuivre l'exemple de Montauban, & à recevoir les conditions de paix que le Roi propoſoit. La conférence ne ſe paſſa pas ſans diſpute, & les Rochelois perſiſtérent à déclarer qu'ils étoient réſolus de défendre leurs biens, leur vie, leur liberté & leur Religion, & renvoyérent ainſi ces Députés. Le comte du Lude fit recommencer à battre la porte de S. Nicolas, & fit apporter des échelles, dans l'eſpérance de ſurprendre la ville : mais les aſſiégés s'en étant apperçus rendirent l'entrepriſe inutile.

Il régnoit dans le camp une eſpece de maladie contagieuſe, comme il arrive d'ordinaire dans les longs ſiéges ; la mortalité faiſoit de grands ravages ſans qu'on pût y apporter de reméde : on regretta ſur-tout le comte d'Uza, très-bon officier de terre & de mer. Les conférences que l'on avoit déja tenuës, & les meſures que l'on avoit priſes pour lever dans de nouveaux pourparlers les difficultés qui reſtoient, faiſoient eſpérer une paix prochaine, lorſqu'elle penſa être renverſée par un incident auquel on ne s'attendoit guere. Le duc d'Anjou ſe promenant avec le duc d'Alençon ſon frére, & avec le roi de Navarre, & viſitant tous les poſtes qui étoient entre la place & le camp, on tira d'une petite tour qui étoit auprès de là, deux fauconnaux, dont l'un étoit chargé de quantité de petites bales, qui vinrent juſqu'au duc d'Anjou, & le touchérent au cou, à la main gauche & à la cuiſſe, mais ſans le bleſſer. Jean de la Garde, ſeigneur de Vins, fort chéri de ce Prince, ayant apperçu le feu de l'autre piéce, ſe jetta au-devant de lui pour parer le coup, qu'il reçut dans l'eſtomac. On crut cette bleſſure mortelle : cependant il en guérit par les ſoins extraordinaires des médecins, ou par des enchantemens, comme l'ont crû quelques-uns. Le Prince parut peu ſenſible au danger qu'il venoit de courir, & ſans en marquer aucun reſſentiment contre les auteurs, il renvoya ſur le champ des Députés pour une nouvelle conférence. Le tems ſe paſſa ainſi en députations & en eſcarmouches juſqu'au vingt-un de Juin, qu'on fit joüer une mine, dont l'effet fut très-contraire à celui que nous en attendions : car la terre ayant été jettée en déhors, rendit l'approche du baſtion de vieille Fontaine très-difficile, & ne

Mortalité au camp.

servit qu'à mettre la ville plus en sûreté de ce côté-là. On fit avancer trois piéces de canon vers la porte de saint Nicolas, & le comte du Lude en ayant dressé une batterie, fit tirer trois cens coups contre cette porte.

Enfin les commissaires du Roi, qui étoient Jean Descars seigneur de la Vauguion, René de Villequier, François de la Baume comte de Suze, Jean de Sourches de Molicorne, Blaise de Monluc, Hermand Gontaut de Biron, le comte de Rais, la Noüe, & Bernard Fizes secretaire d'Etat, se rendirent au lieu marqué pour la conférence, où se trouvérent le Maire & Gagouillaud commandant de l'infanterie des assiégés, avec les Députés des villes de Montauban & de Nîme. Après de grands débats sur Sancerre, que le duc d'Anjou ne voulut pas comprendre dans le traité, on convint enfin : Que pour le prêche, les batêmes & les mariages, les habitans de Sancerre continueroient à joüir de la liberté dont ils étoient en possession ; mais que pour tout le reste ils seroient exclus de la grace portée par l'Edit : Que la Rochelle, Montauban & Nîme auroient la liberté de professer publiquement leur Religion. On ajoûta pour l'honneur du roi & du duc d'Anjou, que les Rochelois viendroient le supplier comme lieutenant du Roi son frére, de leur pardonner tout le passé. Le même jour les Députés de la ville firent assembler à son de trompe la Noblesse, & ensuite le peuple, & on leur demanda tout haut s'ils approuvoient qu'on acceptât les conditions offertes par le duc d'Anjou. Tout le monde y ayant consenti, ils retournérent le lendemain au camp ; mais on leur répondit que le roi de Pologne, c'est ainsi qu'on nommoit dès-lors le duc d'Anjou, n'avoit pas le tems de les signer pour le présent ; que cependant les Rochelois pouvoient s'assûrer qu'on ne feroit rien contre le traité : c'est qu'on vouloit gagner du tems pour en rendre compte à la Cour & pour en avoir la ratification. En attendant on fit une tréve de six jours, pendant lesquels le roi de Pologne s'en alla à Marans pour rétablir sa santé. Dans cet intervalle le feu prit par hazard à une mine, & la fit sauter avec grand bruit. Les habitans en prirent l'allarme, & crurent que le traité étoit rompu, ou que du moins on cherchoit l'occasion de le rompre ; mais on les appaisa en les assûrant que c'étoit un pur effet du hazard.

Paix avec les Rochelois.

Cependant

Cependant François de Belleville, qui étoit allé porterles articles au roi, revint au camp. Aussi-tôt on retira toute l'artillerie, & chacun emporta ou brûla ses gabions; c'étoit le six de Juillet. Quatre jours après, Biron étant entré par la porte de Cogne précédé de quatre trompettes du Roi, & d'un héraut d'armes, fit publier la paix dans toutes les places de la ville, après quoi on lui donna un festin à l'Hôtel-de-Ville, & le soir il retourna au camp. Les assiégés remarquérent comme un miracle, que pendant toute la durée du siége la marée avoit toûjours apporté une grande quantité d'une espéce d'huîtres qu'ils appellent *sourdons*, & qui avoit suffit pour la nourriture du petit peuple; au lieu qu'après la levée du siége il n'en parut plus : & il prétendent que depuis ce tems-là on n'en a jamais vû en aussi grande abondance.

En conséquence du Traité, on publia un Edit qui accorde l'amnistie de tous les troubles arrivés depuis le vingt-quatriéme du mois d'Août de l'année précédente, qui rétablit la religion Catholique dans tous les endroits où elle a été établie depuis ce tems, & qui permet aux villes de la Rochelle, de Montauban, & de Nîme le libre exercice de la Religion, conformément aux Edits accordés cy-devant en faveur des Protestans. On déclare les habitans des trois villes fidéles sujets de saMajesté : on les exempte de garnisons : on permet à tous ceux qui ont persévéré dans cette religion de retourner chez eux, d'y vivre en liberté de conscience, & d'aller librement par tout le royaume. On permet même aux gentilshommes hauts Justiciers, qui n'ont point abjuré, d'avoir des prêches chez eux, & d'y faire la célébration du Batême, du Mariage & de la Cêne. On casse & on annulle toutes les promesses d'abjurer faites depuis ce tems-là, aussi-bien que les sentences renduës pendant la derniére guerre contre les Protestans, tant en matiére civile que criminelle. On rétablit tout le monde dans ses dignités, dans ses emplois, dans ses biens. On ajoûte à la fin, que pour preuve de l'obéïssance des habitans de ces trois villes, il viendra de chacune quatre des principaux habitans au choix du Roi, qui demeureront trois mois à la Cour, au bout desquels ils seront relevés par quatre autres, & cela pendant deux ans. Le Roi promet de leur choisir des Gouverneurs qui auront soin d'y maintenir la

paix, & de ne leur donner aucun Juge qui leur ſoit ſuſpect. Les habitans de Sancerre ne ſont compris dans l'Edit que par rapport à l'article qui regarde tous les Proteſtans qui ont perſéveré dans leur religion pendant cette derniére guerre. Nous avons vû à quelle horrible diſette ils étoient réduits; cependant ils ſe défendirent avec une opiniâtreté inconcevable, & ſoutinrent le ſiége juſqu'au mois d'Août ſuivant.

Telle fut la fin de la quatriéme guerre civile, qui ſuivit le maſſacre de Paris. Les gens de la Cour croyoient le parti Proteſtant entiérement anéanti par cette exécution; ils ſe trompérent: la guerre recommença par des ſiéges, & finit de même, ſur-tout par celui de la Rochelle qui ſoutint pendant pluſieurs mois avec une opiniâtreté inflexible toutes les forces du Royaume, & en triompha. Outre le duc d'Aumale, Talard, Coſſeins, Goas & ſon frére, il y périt tant dans les combats que par les maladies & les autres accidens de la guerre, quarante mille ſoldats qu'on avoit fait venir de toutes les parties du royaume pour ce ſiége; & dans ce nombre il y avoit ſoixante Capitaines. Cette entrepriſe coûta des ſommes immenſes, conſomma quantité de proviſions de guerre, & réduiſit le Roi à telle extrémité, qu'il compta gagner plus à cette paix qu'il n'avoit fait au maſſacre de Paris, dont on lui avoit fait eſpérer de ſi grands avantages. Après la levée du ſiége nous perdimes encore quelques Seigneurs, qui furent emportés par les maladies contagieuſes qui couroient en France; entre autres Eleonor d'Orleans duc de Longueville, qui mourut à Blois en s'en retournant, & Antoine de Cruſſol duc d'Uzez, qui étant mort ſans enfans, laiſſa ſon duché & ſes biens à Jacque de Cruſſol ſon frére: ce dernier s'appelloit auparavant Dacier, & il avoit quitté le parti des Proteſtans pour s'attacher à celui du Roi.

Le nouveau roi de Pologne étant monté ſur ſa flote avec le duc d'Alençon, le roi de Navarre, le Prince de Condé, & preſque tous les Seigneurs de l'armée, vint aborder à Nante, d'où il remonta la Loire juſqu'à Clery. Après y avoir accompli le vœu qu'il avoit fait à la ſainte Vierge, il arriva le vingt-quatre Juillet à Orleans, qui lui fit une entrée d'une magnificence Royale. Ce fut le Roi ſon frére qui le voulut ainſi: comme ſa puiſſance & ſa grandeur commençoit à lui devenir

ſuſpecte, il avoit beaucoup d'empreſſement de s'en voir délivré ; mais il étoit bien aiſe de le combler d'honneurs en le renvoyant.

Description de la Pologne.

Tandis que je ſuis ſur cet article, je crois qu'il eſt à propos de reprendre dès le commencement l'hiſtoire de ſon élection, dont je n'ai dit qu'un mot dans le livre précédent, & de la détailler ici d'une maniére plus étenduë. J'expliquerai auparavant le plus briévement qu'il me ſera poſſible, les affaires du royaume de Pologne, les provinces dont il eſt composé, les Rois qu'il a eus, la forme de ſon gouvernement, autant que je le jugerai néceſſaire pour l'intelligence de l'affaire dont je me ſuis proposé de parler.

La Viſtule borne l'Allemagne du côté de l'Orient : au-delà de cette riviére ſont les deux Sarmaties, l'Européenne, & l'Aſiatique, qui s'étendent fort avant dans le Nord, & qui ſont ſéparées par le Tanaïs, ou le Dona, comme nous l'appellons, & par la mer de Zabache, que l'antiquité a connuë ſous le nom de *palus Meotides.* Le royaume de Pologne eſt dans la Sarmatie Européenne ; mais il y en a une partie en deçà de la Viſtule, & qui s'étend vers le Couchant, juſqu'à l'Oder. Cette partie comprend non-ſeulement la Pomeranie & la Pruſſe, deux grandes provinces qui relévent de la Pologne, & ſur leſquelles l'Empire prétend avoir des droits ; mais auſſi la Pologne proprement dite, qui a donné le nom à tout le Royaume, & qui eſt ſituée entre la Viſtule & l'Oder, de ſorte que le Royaume s'étend depuis l'Oder juſqu'à la Viſtule, depuis la Viſtule juſqu'au Boryſthene, que nous appellons le Nieper, depuis le Pont-Euxin, que nous appellons la mer Noire juſqu'à la mer Baltique, & depuis l'extrémité de la Lithuanie juſqu'aux frontiéres de la Suede & de la Moſcovie. Huit grandes provinces très-peuplées, toutes ſituées dans la Sarmatie Européenne ſe ſont réünies malgré la différence de leurs mœurs & de leur langage, & ont formé le royaume de Pologne : ces provinces ſont la Pologne, la Pruſſe, la Maſſovie, la Samogitie, la Livonie, la Lithuanie, la Volhinie & la Podolie. La Pologne a été ainſi nommée du mot *Pole* qui ſignifie une plaine, un païs de chaſſe, parce que c'eſt preſque par tout un païs plat, & fort propre pour cet exercice. On la diviſe en grande & petite Pologne : à ſon couchant elle a l'Oder,

CHARLE IX. 1573.

& au-delà de l'Oder la Germanie, qui eſt le plus grand païs de l'Europe; elle a au Midi la Hongrie, & la Lithuanie au Couchant. C'eſt un païs très-fertile, plein de villes, de châteaux, de villages, arroſé de quantité de riviéres, & rempli d'une Nobleſſe courageuſe, qui joint ordinairement l'amour des lettres à l'exercice des armes; c'eſt ce qui porte la jeune Nobleſſe, & les enfans même des plus grands ſeigneurs du Royaume à voyager dans les païs étrangers, d'où ils remportent quantité de belles connoiſſances, & l'uſage de pluſieurs choſes excellentes inconnuës chez eux à cauſe de la rigueur du climat. Leur langue naturelle eſt l'Eſclavon; c'eſt auſſi celle des peuples de Bohême, de Sileſie & de Moravie qui ſont dans la Germanie. Cette langue vient des Eſclavons peuples de la Ruſſie, qui du tems d'Attila roi des Huns vinrent occuper le païs abandonné par les Vandales, & portérent même ſuivant l'hiſtoire de ces tems-là leurs armes victorieuſes bien avant dans l'Allemagne. Leur nation auſſi-bien que leur langue eſt très-étenduë du côté du Septentrion & de l'Orient. Les peuples qui parlent aujourd'hui cette langue, outre ceux que j'ai déja nommés, ſont les Vandales qui habitent ſur les côtes de la mer Baltique, ceux qui occupent la Pomeranie, la Luſace, & la Ruſſie; les Moſcovites dont l'empire eſt très-grand tant en Aſie qu'en Europe; les Circaſſiens, même ceux des cinq montagnes qui ſont ſur le Pont; les Raſciens, les Valaques, les peuples de Servie, de Bulgarie, de Boſnie, d'Albanie, de Dalmatie, d'Iſtrie, de Carniole, & de Carinthie.

En neuf cens ſoixante-cinq les Polonois embraſſérent la religion Chrétienne ſous leur duc Miecíſlas, & ſous le pontificat de Jean XIII. La plus ancienne de toutes leurs villes, c'eſt Gneſne, qu'on prétend avoir été bâtie par Lech premier, Duc de ce païs: il lui donna le nom de Gneſne du mot *gniasd*, qui ſignifie nid, parce qu'il trouva dans le lieu où elle eſt ſituée un nid d'aigle; & c'eſt pour cela que leurs Rois ont pris pour leurs armes une aigle blanche aux aîles eſployées. Gneſne a le titre d'archevêché, & l'Archevêque de cette ville eſt légat né du ſaint Siége, & primat du Roïaume. Après la mort du Roi, il fait les fonctions de la royauté, il envoïe des Ambaſſadeurs aux Princes étrangers,

il fait garder les frontiéres, & convoque les Diétes. Quand le Roi est élû, c'est lui qui l'annonce, qui le sacre, qui lui met le diadême sur le front. Pour marque de la dignité suprême, déposée entre les mains de ce Prélat, on porte devant lui le bâton levé, & lorsqu'il se met à table, on bat aux champs; honneur qui ne se rend qu'aux Rois. Il n'y a de cour en Pologne que celles du Roi & de l'Archevêque; & les domestiques de ce dernier s'appellent courtisans ou officiers, & non pas serviteurs ou valets, comme ceux des autres Evêques. Crac, qui regna, dit-on, vers l'an sept cens de J. C. bâtit Cracovie sur la Vistule, & y établit le siége de son Royaume. Popiel le vieux, dégoûté de ces montagnes où est située Cracovie, transporta son siége à Gnesne: mais l'an mil trois cent vingt, Uladislas le transporta de nouveau à Cracovie, ville considérable, tant par le titre d'évêché dont elle est décorée, que par la citadelle que Sigismond premier y a fait bâtir sur le mont Vovel: & comme les trois villes de Casimirie, de Cléparie & Stradom lui sont contiguës, on y voit toûjours une grande multitude de peuple. Casimirie est séparée de Cracovie par Stradom, & par la Vistule qui passe entre ces deux places; mais il y a un beau pont qui facilite le commerce de l'une à l'autre. La Vistule après avoir reçû quatorze grandes riviéres, va se jetter dans la mer Baltique à Dantzick, l'une des plus considérables villes du Nord, & des plus florissantes pour le commerce. Il y a auprès de Casimirie un village habité par les Juifs: ils y étoient d'abord pêle-mêle avec les Chrétiens; mais ils s'en sont séparés, pour se garantir des insultes de la populace, & ils ont bâti dans leur quartier de grandes & belles maisons. Il y a de plus à Cracovie un beau collége & une université, où l'on enseigne les Mathématiques, la Philosophie, la Théologie, & le Droit. C'est Uladislas premier, de la maison des Jagellons, qui en est le fondateur.

La plus belle ville de Pologne après Cracovie, la plus considérable par la magnificence de ses bâtimens, par les richesses de ses négocians, & par la multitude de ses artisans, est Posna sur la Warte: elle a aussi le titre d'évêché, & l'on y trouve en abondance, non-seulement tout ce qui est

CHARLE IX. 1573.

néceſſaire pour les beſoins de la vie, mais même tout ce qu'on peut déſirer pour le luxe.

Après ces deux fameuſes villes, nous pouvons mettre Uladiſlaw, qu'on appelle auſſi Cujavie, quoiquelle ſoit fort inférieure aux deux autres, tant en richeſſes qu'en bâtimens. Son Evêque a un très-grand territoire; car toute la Poméranie, & Dantzick même en dépend. Il y a beaucoup d'autres villes & de forteresſes, où commandent des Palatins qui en portent le nom. Ces Palatins s'appellent en langue du païs, Vaivodes; c'eſt-à- dire chefs de la milice, & ce nom n'eſt donné qu'aux ſeigneurs qui ont des gouvernemens d'une grande étenduë: ceux dont les gouvernemens ſont petits, ne s'appellent pas Palatins, mais Châtelains.

Après la Pologne, il faut mettre la Lithuanie. C'eſt une grande province, mais déſerte; elle eſt pleine de pâturages, & couverte de bois, & d'ailleurs fort marécageuſe en été, lorſque les neiges ſont fonduës. Elle eſt arroſée de trois grands fleuves fort poiſſonneux, qui ſont le Narva, le Niemen, ou Memel (1), & le Bereſina (2). Il faut ajouter les riviéres de Vilna & de Welie, qui ſe joignent auprès de la ville de Vilna, qui tire ſon nom de la premiére de ces riviéres, & qui eſt la capitale de toute la Province.

Il n'y a point de vignes en Pologne ni en Lithuanie, parce que le climat eſt trop froid: la boiſſon des habitans eſt de la biére faite avec de l'eau, du blé ou de l'orge, & du houblon; & une ſorte d'hydroméle qu'ils compoſent avec de l'eau, du houblon, & du miel. Les Lithuaniens font un grand commerce de peaux de martes, de caſtors, d'hermines, de renards noirs & blancs, de chevreuils, de loups, d'ours & de panthéres, qu'on trouve dans la forêt d'Hercinie, qui tient la plus grande partie de cette Province. On y trouve auſſi des buffles à grandes criniéres, qui reſſemblent aſſez à nos taureaux; mais qui ont les cornes ſi écartées, qu'il pourroit tenir trois grands hommes entre deux. On y voit auſſi des élans, qui approchent de nos cerfs; mais leur bois eſt différent, & leur couleur plus blanchâtre: ils

(1) Ce fleuve eſt appellé Chronus par Ptolémée.

(2) Le Bereſina prend ſa ſource dans le palatinat de Minski, & tombe dans le Nieper, ou Boryſthéne.

courent d'une viteſſe étonnante, & leur allure eſt comme l'amble de nos chevaux. Les ſoldats ſe ſervent à la guerre de peaux de buffles, & de quelques autres qu'ils préparent. La chair de buffle paſſe chez eux pour un mets délicat, & ils croïent que la corne du pied d'un élan, coupée en certain tems, eſt un reméde infaillible pour le mal-caduc. Les Lithuaniens donnent au nom de leur païs une origine fabuleuſe, prétendant qu'il vient d'un exilé Romain, nommé Libon; que de ſon nom ce païs fut d'abord nommé Libonie, puis Lithuanie en changeant quelques lettres; & pour prouver cette fable, ils diſent que leur langue eſt mêlée de quantité de mots Latins. Il y a beaucoup de Nobleſſe, & de grands Seigneurs dans le païs, entre autres le duc de Sluckz, qui eſt ſi riche, qu'il ne le céde en rien à beaucoup de ſouverains d'Allemagne & d'Italie, & les ducs d'Olika de la maiſon de Radzewil, qui a eu l'honneur d'être alliée à celle des rois de Pologne par le mariage de Sigiſmond Auguſte avec Barbe de Radzewil ſœur de Nicolas, qui eſt celui qui a le plus contribué par ſon courage & par ſon habileté, à unir la Lithuanie à la Pologne, comme je l'ai dit ci-devant. Il y a encore d'autres maiſons conſidérables en Lithuanie, comme celle des comtes de Chodkiewiz, les derniers de ces païs Septentrionaux, qui aïent embraſſé la religion Chrétienne vers l'an 1387. quand Uladiſlas Jagellon fit établir un ſiége Epiſcopal à Vilna; mais les ſucceſſeurs de cet Evêque ayant ſuivi depuis le rite Grec comme les Ruſſes, ont reconnu pendant long-tems le patriarche de Conſtantinople, & ont refuſé de ſe ſoumettre au Pape.

Il y a auprès de Vilna, & au-deſſus de la riviére de Vacca, quelques habitations de Tartares. Cette nation vient des anciens Scythes : ceux dont je parle ici, s'occupent au labour, mais ils ſont Mahométans. Ce fut Witolde qui les enleva en 1386. du milieu de la Scythie avec leurs femmes & leurs enfans, & les plaça dans le cœur de la Lithuanie : mais quoiqu'ils ayent leurs loix particuliéres, ils ſont toûjours ſoumis au grand duc de Lithuanie, & les rois de Pologne s'en ſervent dans leurs armées. Il n'y a jamais de paix entre les Polonois & les Tartares; mais la guerre qu'ils ſe font n'eſt pas vive, parce que ces derniers bornent pour

CHARLE IX. 1573.

l'ordinaire leurs courſes à la Ruſſie & à la Podolie. Cette année vers le tems de Paques, il en eſt venu dix-huit cens juſqu'à la fortereſſe de Bara, ſous la conduite de Baca & de Sicoza, & ils ont pillé & brûlé quelques villages & quelques métairies des environs : mais comme ils s'en retournoient chargés de butin, les gens de Buczas, gouverneur de Caminiec, étant ſortis tout d'un coup de cette place, les envelopérent, les taillérent en piéces, & reprirent tout le butin.

Les princes de Lithuanie ont pris le titre de grands Ducs: ce ne ſont point les Empereurs, qui leur en ont donné le droit; mais comme les ſouverains de Moſcovie ont formé un corps d'état de pluſieurs duchés réünis, & qu'ils ſe ſont donnés à eux-mêmes le titre de grands Ducs, il y a grande apparence que les princes de Lithuanie en ont fait autant.

Le plus illuſtre des princes de Lithuanie a été ſans contredit Jagellon fils d'Olgirde, & deſcendant de Gedimin : il eſt le premier qui ait renoncé au Paganiſme pour ſe faire Chrétien. Il prit le nom d'Uladiſlas à ſon batême, & épouſa Héduige, fille de Loüis roi de Hongrie & de Pologne en 1386. & comme les Polonois avoient mis leur couronne ſur la tête de cette Princeſſe, elle la porta en dot à Jagellon. Le mariage ne fut pas plûtôt conſommé, que ce Prince voulant à ſon tour marquer ſa reconnoiſſance à la nation Polonoiſe, réünit & ſoumit pour jamais à la couronne de Pologne la Lithuanie, la Samogitie, & la partie de la Ruſſie qui lui appartenoit. Il a été la tige des derniers rois de Pologne; mais ſa famille vient de finir à la mort de Sigiſmond Auguſte.

La Ruſſie eſt une dépendance de la Lithuanie; cependant elle a une bien plus grande étenduë, comme le porte ſon nom, qui ſignifie *nation repanduë ou diſperſée :* elle comprend en effet tout le païs ſitué entre la mer Baltique, la Livonie, la Suéde, la mer Glaciale, le Volga qu'on appelle aujourd'hui Rha, la mer de Zabache, la mer Noire, les montagnes de Sarmatie, la Pologne, la Lithuanie, & la Samogitie. On la diviſe en deux parties, dont l'une commence aux monts Crapack auprès de Cracovie, & s'étend le long du Nieſter juſqu'aux frontiéres de la Valaquie : de

l'autre

l'autre côté, elle va jusqu'au Nieper, & jusqu'à la mer Noire, & descend ensuite le long des deux bords du fleuve Oczacow, jusqu'au Tanaïs, qui sépare l'Europe & l'Asie, & de-là elle s'étend par des païs immenses jusqu'à Astracan, ville située près de l'embouchure du Volga sur la rive citérieure. Le commerce d'Astracan est très-florissant, & il y a des foires, où les Médes, les Persans, les Arméniens, les Scythes, & les Moscovites se rendent de toutes parts. A quelque distance de-là, le Volga se partage en soixante-dix branches, qui forment quantité d'isles, & il va se jetter dans la mer Caspienne par autant d'embouchures, qui sont toûtes navigables.

Voilà ce que c'est que la Russie au-delà du Niéper; elle s'étend jusqu'aux frontiéres de la Perse, & elle est soumise au grand duc de Moscovie. Celle que nous appellons roïale, comprend les palatinats de Leopol, de Lublin & de Belz, & les provinces de Podolie, de Volinie, de Kiovie, de Circassie, & de Polaquie : auparavant elle étoit unie avec la Lithuanie, & elle a passé avec cette province à la couronne de Pologne, aussi-bien que la Samogitie, qui est située entre la Prusse & la Livonie, & qui touche à la Lithuanie. C'est un païs fertile en blés & en légumes, & où il y a de très-grandes forêts, & des bois très-agréables; mais point de villes, ni de forteresses considérables.

A l'égard de la Masovie, qui a toûjours été fertile en grands hommes, soit pour les sciences, soit pour la guerre, elle étoit autrefois comprise sous le nom de Pologne; mais elle commença à en être séparée, & à avoir son titre particulier, lorsque Maslas ou Masos, échanson de Miécislas, roi de Pologne, s'en empara vers l'an mil trente-quatre de Jesus-Christ, pendant que tout le païs étoit embrasé du feu de la guerre civile après la mort du Roi. Masos l'appella de son nom Masovie; mais ayant été défait par Casimir I. avec l'aide des Prussiens, & même puni du dernier supplice, sa nouvelle souveraineté finit avec sa vie. Le nom resta pourtant à la Province, quoiqu'elle eût été réünie une seconde fois à la Pologne. Elle est arrosée par la Vistule, la Narve, & le Bug : c'est le seul endroit où l'on trouve une espéce de taureaux sauvages noirs, qu'on appelle dans la langue du

CHARLE IX.
1573.

païs, *Turs*, & que les Latins nommoient *Uri*. La capitale de la Province eſt Warſovie ſur la Viſtule : il y a un très-beau pont de bois ſur lequel on paſſe cette riviére, & c'eſt dans cette ville que ſe tiennent les diétes du Royaume, à cauſe de ſa ſituation avantageuſe. La ville qui tient le ſecond rang après Warſovie, c'eſt Plosko, & elles ont toutes deux titre d'Evêché.

Il ne me reſte à parler que de la Pruſſe & de la Livonie, vaſtes provinces qui relévent de la couronne de Pologne ; mais comme j'ai expliqué ſuffiſamment dans les livres précédens de quelle maniére elles ſont venuës à la Pologne, je ne fatiguerai point ici mes lecteurs par une répétition inutile. Dès les premiers tems où la Pologne a fait un corps d'état, elle appartint à un ſeul Prince qui ſe nommoit Lech, comme je l'ai dit. Après ſa mort, la Nation dégoûtée du gouvernement monarchique, ſe choiſit entre les Seigneurs douze Chefs ou Palatins, auſquels elle remit le gouvernement abſolu ; mais elle revint bientôt à l'état monarchique, & vers l'an ſept cens de Jeſus-Chriſt, elle donna la ſouveraineté à Crac, fondateur de Cracovie. Après l'extinction de ſa famille, les Palatins reprirent le gouvernement de la République, juſqu'à ce que Primiſlas, homme ſans naiſſance, mais ruſé, & qui avoit un courage au-deſſus de ſa condition, défit les Hongrois, & fut unanimément proclamé Roi l'an ſept cens ſoixante de Jeſus-Chriſt. Il y eut aprés lui une longue ſuite de Princes juſqu'à Boleſlas I. qui ayant quitté le titre de Duc, dont ſes ancêtres s'étoient contentés, fut déclaré Roi dans la ville de Gneſne par l'empereur Othon III. & appellé allié & ami de l'empire Romain l'an 1001. de Jeſus-Chriſt. Ses Succeſſeurs conſervérent ce titre juſqu'à Boleſlas II. qui en fut privé pour avoir fait maſſacrer Staniſlas, évêque de Cracovie : mais Primiſlas le reprit par le conſeil de la Nobleſſe l'an mil deux cens quatre-vingt-quinze, & il fut couronné par Jácque archevêque de Gneſne.

La puiſſance Roïale en Pologne eſt tempérée par l'autorité du Sénat.

Depuis ce tems-là, les Souverains du païs ont toûjours porté le nom de Roi, & en ont eu toutes les prérogatives, mais non pas une puiſſance illimitée : car quoique le Roi ſoit revêtu de l'autorité ſouveraine, le Sénat du royaume a une

très-grande part dans le gouvernement. Le Sénat au reste n'est composé que de la Noblesse, & le peuple est absolument exclu de toute administration des affaires publiques: ainsi l'on peut dire que le pouvoir des Grands du royaume est tempéré par la puissance Roïale, & que cette puissance à son tour est retenuë dans de justes bornes par l'autorité libre du Sénat & des Nobles. Ce grand Etat est donc décoré du titre de la Royauté; & néanmoins la puissance Roïale, qui s'abandonne si volontiers aux excès & à la licence, lorsque tout lui est permis, & qui devient alors comme une pépiniére de crimes & d'injustices, est obligée par les sages remontrances du Sénat & de la Noblesse, de ne point s'écarter des régles de l'équité. Ainsi, au lieu que chez les autres peuples tout ce que veut le Souverain a force de loi; en Pologne non-seulement le Roi ne peut établir aucune loi sans le consentement du Sénat & de la Noblesse, mais il est soumis lui-même aux loix du Royaume. La majesté Roïale ne laisse pas d'être très-respectée en Pologne, & les sujets y sont pleins de vénération pour le Prince, lorsqu'il n'use de son pouvoir que conformément aux loix (1): car ce qu'il faut bien considérer, c'est que les Rois ont un très-grand pouvoir dans l'exercice de la justice; & quoiqu'ils ne puissent pas faire punir un homme sans l'autorité d'un jugement public, ils ont cependant le droit de remettre les amendes, & d'accorder la grace à un criminel condamné à mort par les loix. Le Roi peut même, en cas d'une invasion soudaine qui mettroit la République en danger, faire prendre les armes à toute la Noblesse, & la faire marcher sous ses étendars contre les ennemis qui voudroient entrer dans le Roïaume; il peut soudoyer des troupes, nommer des Généraux, casser l'armée, & punir les violateurs des loix de la guerre: mais la plus belle prérogative des Rois consiste dans le pouvoir qu'ils ont de créer des Magistrats, & de conférer les honneurs & les dignités de l'Etat à ceux qu'ils en jugent dignes: car ce sont eux qui nomment les Archevêques, les Evêques, les Abbés, les Doyens des Eglises: ce sont eux qui font comme il leur plaît les Palatins, les Châtelains, les Maréchaux, les Chanceliers, les Trésoriers; qui sont

(1) Ex præscripto regum, *je lis* legum.

CHARLE IX. 1573.

tous ſénateurs du Royaume : ce ſont eux qui établiſſent dans toutes les provinces des Gouverneurs, des Capitaines, des Juges & des Magiſtrats, & qui créent des Secrétaires, des maîtres des Requêtes ; en un mot tout ce qu'il y a d'Officiers dans les tribunaux où l'on rend la juſtice : ils ont droit d'anoblir les roturiers, qui ont bien mérité de la République en paix ou en guerre. Si quelqu'un a rendu ſervice à l'Etat, ou à eux-mêmes, ils peuvent lui donner l'uſufruit des châteaux, des bourgs, & des villages, qu'on appelle Royaux : ils peuvent donner à perpétuité à la Nobleſſe les biens des proſcrits, & de ceux qui meurent ſans enfans : en un mot, les ambaſſades, les lettres de créances, les ordonnances, les priviléges, les alliances, les tréves, les guerres, tout cela ſe décide & ſe conclut au nom du Roi, tout cela eſt ſcellé de ſon ſceau ; en ſorte pourtant que le corps de la République y a auſſi une grande autorité.

Leurs revenus ſont conſidérables, & ils ont dans le Roïaume un patrimoine très-étendu. Leur commerce leur rapporte beaucoup, & le ſel que l'on tire tous les ans des mines, fait entrer beaucoup d'argent dans leurs coffres. On trouve de ces mines à Bochne, à Wieliczka, dans la caſtellanie de Cracovie, à Halicz, à Colomeje, à Sale, & en beaucoup d'autres endroits de la Ruſſie. Outre cela il y a un lac auprès du Nieper dans les deſerts de la Podolie, dont l'eau ſe géle à l'ardeur du ſoleil, & forme une glace de ſel ſi dure, qu'on ſe proméne deſſus avec des chariots & des chevaux, comme on fait ſur la glace, & l'on peut en briſer des morceaux, & en emmener par charretées tant qu'on veut.

Il eſt pourtant vrai que le revenu de ce grand Roïaume eſt moindre à proportion que celui des Etats voiſins, parce que les denrées y ſont à très-bas prix, & que la Nobleſſe & le Clergé ne païent rien : car la Nobleſſe eſt exempte de toutes ſortes de contributions, & n'eſt obligée qu'à ſervir à ſes dépens, pour repouſſer l'ennemi qui eſt entré dans le Roïaume. Si le Roi veut la mener hors du Roïaume pour faire la guerre aux étrangers, il doit lui païer de trois mois en trois mois cinq écus d'or pour chaque ſoldat qu'elle fournit.

Le Clergé & la Nobleſſe joüiſſant ainſi d'une exemption générale, les fermiers des gentilshommes ne païent

qu'environ six sous par arpent, & les habitans des domaines du Roi ne fournissent qu'un médiocre tribut. Le Prince peut quelquefois mettre une imposition sur tous les ordres du Roïaume, quand l'utilité commune, & les besoins de l'Etat le demandent ; mais il ne le fait que de l'avis du Sénat. Avec des finances si bornées, le Souverain est en état de mettre sur pied une cavalerie plus nombreuse qu'aucun Potentat de la Chrétienté, parce qu'il peut assembler, s'il le faut, cent cinquante mille gentilshommes, les uns armés pésamment, les autres à la legére ; & ils sont obligés, comme nous l'avons dit, de servir l'Etat à leurs dépens.

Après le Roi, le Sénat a dans le Roïaume une autorité très-grande & très-respectée. Les archevêques de Gnesne, & de Léopol, & sept évêques de Pologne sont Sénateurs nés : mais les évêques de Prusse n'ont pas le même droit. Après les Evêques, les premiers Sénateurs sont les quinze Palatins, parce qu'ils ont eu deux fois le gouvernement du Roïaume entre leurs mains, dans des tems où la Roïauté étoit abolie. Les derniers Sénateurs sont les soixante & cinq Castellans. Le premier de tous les Palatins est celui de Cracovie, & c'est lui qui dit le premier son avis. On met encore au nombre des Sénateurs les deux maréchaux de Pologne & de Lithuanie, les deux Chanceliers, & les deux Vicechanceliers, parce que les premiers ont la garde du grand sceau des deux nations, & les autres du petit sceau. Le grand Secretaire, & les deux maîtres des Requêtes, qui portent au Roi les plaintes de ses sujets, ont aussi leur entrée dans le Sénat : ainsi il se trouve en tout quatre-vingt dix-huit tant grands que petits Sénateurs. Sigismond Auguste y en ajouta quelques-uns dans les derniéres années de sa vie.

Le Roi forme un conseil des Sénateurs qui sont à sa Cour toutes les fois qu'il le juge nécessaire, mais sans y appeller les absens, si ce n'est dans des occasions importantes, comme dans le tems des diétes, ou par la solemnité du mariage du Roi ou de ses enfans, ou lorsque quelque Prince allié ou Vassal du Royaume vient prêter serment de fidélité. Ils sont tous très-zélés pour maintenir la liberté publique & pour étendre les frontiéres du Royaume ; & dans les

CHARLE IX. 1573.

délibérations, ils disent leur avis avec une grande liberté, & quelquefois avec beaucoup d'aigreur : ils osent même blâmer la conduite du Prince, quand ils la jugent répréhensible. Ils soutiennent ordinairement avec beaucoup de force & d'unanimité les loix établies par leurs ancêtres, & les intérêts communs de leur patrie ; & l'on peut dire qu'ils sont incorruptibles sur ce point, & d'une fermeté à toute épreuve. On ne sera point surpris de ce que j'avance, si l'on considére qu'on ne met dans ces places que des Gentilshommes de bonnes maisons ; & que parmi ces Gentilshommes on choisit ceux qui sont les plus distingués par leur naissance & par leurs vertus, & qu'on ne leur donne entrée au Sénat qu'après leur avoir fait prêter serment. Le Roi a pour eux de grands égards, & quand ils l'abordent, il ne manque pas de se découvrir avec un air gracieux, & de leur faire signe de s'asseoir.

Outre les Sénateurs & les grands officiers de la Couronne, il y a encore les trésoriers de l'Epargne, les Capitaines, qui sont au nombre de quarante dans la petite Pologne, de trente dans la grande, & de douze dans la province de Masavie ; l'enseigne de la Couronne, le grand Echanson, le grand maître-d'Hôtel, & le grand Ecuyer tranchant. La charge la plus brillante de la guerre, est celle de grand Général : comme lieutenant du Roi, il est maître absolu dans l'armée ; aussi ne met-on dans ce poste que les plus distingués d'entre les Sénateurs. Il y a d'autres Généraux qu'ils appellent Commandans de campagne, mais dont l'autorité est bien moindre que celle du grand Général.

Ce qui rend en Pologne le pouvoir du Sénat si grand, & celui du Roi si moderé, c'est que la naissance & le sang n'y donnent aucun droit pour monter sur le trône. Dans les autres Etats, le Souverain succéde à son pére ou à ses ayeux ; mais dans ce Royaume, celui qui est couronné est redevable de son rang aux suffrages du Sénat & de l'Ordre équestre, ou à la proclamation de toute la Noblesse : & si l'on a vû dans les tems précédens plusieurs Rois d'une même famille se succéder l'un à l'autre, il ne faut pas attribuer leur élévation à un droit héréditaire ; mais à leurs vertus, ou à l'affection que la noblesse de Pologne a naturellement pour les enfans

de ses Rois. Car dans cette disposition elle se persuade sans peine qu'ils seront héritiers de la vertu de ceux dont ils descendent, & elle se flatte de retrouver dans les enfans ce qu'elle a admiré dans les péres; mais dans le cas dont nous parlons, l'on a toûjours exigé des Souverains, qu'ils reconnoîtroient que ce n'étoit point de leur naissance qu'ils tenoient la couronne, mais du choix de la Noblesse. Rien de plus sage que cet établissement pour la succession à la couronne; parce que si les Rois étoient tentés d'abuser du pouvoir suprême, comme il n'arrive que trop souvent: cette loi les tient en bride; & la tendresse qu'ils ont pour leurs enfans les engage à ménager l'estime de la nation. C'est ainsi que la famille des Piastes a regné chez eux cinq cens ans de suite, & celle des Jagellons deux cens.

Depuis la fondation de ce Royaume, c'est-à-dire, depuis environ l'an cinq cens cinquante de Jesus-Christ jusqu'au roi Sigismond-Auguste, l'on compte neuf interregnes. Le premier, dont il ne nous reste que des témoignages assez obscurs, arriva lorsque la maison de Lech fut éteinte, & que Visimir, qu'on nomme autrement Crac, fut appellé à la couronne par élection. Le second arriva après la mort de Crac; & pendant cet intervalle, le Royaume fut gouverné par douze Palatins. On met le troisiéme au tems où la dispute pour la possession du trône fut jugée par une course de chevaux, & qu'il fut donné à un jeune homme de basse naissance nommé Lescon. Le quatriéme interregne suivit la mort de Popiel II. qui fut mangé par les rats à Cruswick, comme on le lit dans leurs annales: ce fut un Piaste, habitant de Cruswick, homme d'une grande probité, mais simple laboureur, qui fut d'un consentement unanime proclamé Prince. Il y en eut un cinquiéme après la mort de Miecislas II. Les Polonois étoient si mécontens de sa conduite, qu'ils chassérent sa veuve par l'aversion qu'ils avoient pour le gouvernement des femmes, & qu'ils donnérent même l'exclusion à son fils, quoique innocent de la mauvaise administration de son pére. L'on en vit un sixiéme lorsque Primislas fut tué par Othon Lango, & par les princes de Brandebourg: la couronne alors fut donnée à Wenceslas roi de Boheme. Le septiéme arriva après la mort de Casimir fils d'Uladislas, lorsque Loüis

CHARLE IX. 1573.

roi de Hongrie fut élû par les ſuffrages de la Nobleſſe pour lui ſuccéder. Loüis étant mort ſans enfans mâles, donna lieu au huitiéme, qui finit par l'élection de Jagellon qui avoit épouſé la fille de ſon prédéceſſeur. La famille des Jagellons éteinte l'année derniére par la mort de Sigiſmond Auguſte, nous donne le neuviéme interregne.

Histoire de l'élection.

Comme Jagellon n'avoit point d'enfans, bien des Princes ſongeoient dès ſon vivant à ſe procurer une ſi belle ſucceſſion. L'empereur Maximilien, dont il avoit épouſé deux ſœurs (1), vouloit la faire tomber à Erneſt ſon ſecond fils. Jean roi de Suede y penſoit pour Sigiſmond ſon fils, qui ne faiſoit que d'entrer dans ſa neuviéme année, & qui fut en effet depuis placé ſur ce trône, mais dans une autre occaſion. Baſile, grand duc de Moſcovie, avoit un fils nommé Jean, Prince fourbe & cruel, qui étoit encore un des concurrens. La France portoit auſſi ſes vûës de ce côté-là; & ce fut Monluc évêque de Valence qui mit en tête à Catherine de Medicis, cette femme ambitieuſe, de mettre le duc d'Anjou ſur les rangs. Le Prélat fut envoyé lui-même en Pologne avec des pouvoirs très-amples pour y négocier cette affaire: mais la peſte qui ravageoit le païs l'obligea de s'arrêter à Connin. Outre tous ces prétendans, il y avoit en Pologne même une puiſſante faction qui tendoit à faire un Piaſte, ou Polonois, perſuadée qu'il étoit de l'intérêt du Royaume de donner l'excluſion à tous les étrangers. (Ils appellent *Piaſte* un Roi pris de la nation par le ſouvenir agréable de cet ancien Piaſte, dont la famille a regné très-heureuſement chez eux pendant l'eſpace de cinq cens ans.)

Les deux premiers concurrens avoient l'avantage d'être voiſins de la Pologne, & par conſéquent à portée des affaires de ce Royaume; mais Sigiſmond n'étoit qu'un enfant, & quoiqu'Erneſt fût plus âgé, il ne l'étoit pas aſſez pour gouverner par lui-même. A l'égard du Moſcovite, outre la haine invétérée entre les deux nations, deux raiſons lui donnoient l'excluſion; premiérement il étoit de la religion Greque; en ſecond lieu ſa puiſſance auroit porté de l'ombrage aux Turcs, à quoi les Polonois ne vouloient point en donner dans l'élection qu'ils alloient faire. Cette derniére raiſon étoit auſſi

(1) Eliſabeth & Catherine d'Autriche fille de Ferdinand I.

contre

contre Erneſt, & elle contribua beaucoup à le faire exclure, la meilleure & la plus ſaine partie inclinoient pour un Piaſte; mais la difficulté étoit de convenir du ſujet; & il y avoit grande apparence que la jalouſie, l'intérêt, & la différence de religion y apporteroient un grand obſtacle. Toutes ces conſidérations faiſoient eſpérer pour le duc d'Anjou; il étoit de la plus illuſtre maiſon de l'univers, d'une mine avantageuſe, & d'un âge propre à gouverner; pluſieurs actions d'éclat tant en paix qu'en guerre avoient déja fait ſa réputation; ce Prince d'ailleurs n'étoit nullement ſuſpect aux Turcs toûjours amis de la France. Les Catholiques du païs le ſouhaitoient ardemment; & les Proteſtans ne lui étoient pas oppoſés ſur l'idée qu'ils avoient de ſa valeur, & ſur l'eſpérance de trouver en lui un Roi modéré, puiſqu'il venoit d'un Royaume, où les deux religions étoient également permiſes.

Mais la nouvelle du maſſacre de Paris aliéna fort nos partiſans: la noirceur de cette exécution fit une impreſſion terrible ſur tous les eſprits; & il eſt aiſé d'imaginer combien les Miniſtres des autres concurrens l'engagérent encore, ſecondés en cela par quelques Polonois qui étoient à Paris dans le tems de la Saint-Barthelemi, & qui s'en étant échapés avec aſſez de peine, étoient depuis ce tems-là retournés dans leur païs. Pour rendre encore la choſe plus odieuſe, les ennemis & les rivaux de la France firent faire des eſtampes, où l'on voyoit des repreſentations de cruautés inoüies juſqu'alors, qu'ils eurent grand ſoin de répandre de tous côtés. On repreſentoit des méres, à qui l'on ouvroit le ventre pour en tirer leurs enfans; & comme s'il y eût eu trop d'humanité à les égorger d'un même coup, on voyoit maſſacrer ſéparément la mére & ſon malheureux fruit. Ceux qui firent faire ces eſtampes crurent ſans doute que le ſimple récit des horreurs qui ſe commirent alors, ne feroit pas aſſez d'impreſſion ſur les eſprits, & que pour parvenir plus ſûrement à leur but, il falloit les expoſer à la vûë, qui eſt le plus prompt & le plus vif de tous les ſens.

Monluc excuſoit la choſe du mieux qu'il pouvoit, tantôt par des lettres, & tantôt par des diſcours, lorſqu'il en trouvoit l'occaſion. Il en donna même une rélation, où il déguiſoit

les faits avec beaucoup d'art : c'eſt ce qu'il fit par cette lettre, dont j'ai parlé ci-deſſus, & qu'il eut ſoin de répandre par-tout. Pour répondre aux gravûres que les ennemis de la France affectoient de multiplier, il fit expoſer en différens endroits le portrait du duç d'Anjou, & il eſpéroit que la vûë de ſes traits mêlés de douceur & de majeſté, effaceroit des eſprits cette impreſſion de cruauté que ſes ennemis y avoient jettée, & qu'elle lui gagneroit les cœurs de la Nobleſſe.

L'aſſemblée ayant été indiquée au ſix de Janvier, les Nonces de terre (c'eſt ainſi qu'ils appellent les députés de la Nobleſſe des provinces) ſe rendirent au lieu marqué : on commença par délibérer ſur le lieu, ſur le tems de l'élection, & ſur l'audience qu'on devoit donner aux ambaſſadeurs des Princes étrangers. Le Sénat étoit d'avis de la leur donner dans cette premiére aſſemblée, & de les renvoyer enſuite ſur la frontiére ; que c'étoit le moyen d'éviter les troubles, les ſollicitations, & les ſoupçons de diſtributions d'argent ; d'ailleurs qu'il étoit bien plus aiſé d'écouter leurs propoſitions dans une aſſemblée peu nombreuſe comme la leur, que dans une diéte compoſée de cinquante mille hommes : que quand ce grand nombre de Nobleſſe ſeroit aſſemblé, on leur feroit rapport de ce qui ſe ſeroit paſſé dans cette premiére diéte ; & qu'enſuite on procéderoit à l'ordinaire ſans tumulte & ſans trouble à l'élection du Roi, qui ſeroit faite par tous les ordres du Royaume : mais les Nonces de terre déclarérent que leurs pouvoirs portoient ſeulement de délibérer avec le Sénat ſur le lieu & ſur le tems où ſe feroit l'aſſemblée générale, & qu'ils ne pouvoient pas écouter les ambaſſadeurs des Princes. Monluc de ſon côté fit dire que le Roi ſon maître lui avoit enjoint expreſſément de parler à tous les ordres du Royaume : ainſi l'affaire fut remiſe au cinq d'Avril, jour marqué pour l'aſſemblée générale.

Il y eut quelques difficultés ſur le lieu où ſe tiendroit l'aſſemblée : pluſieurs étoient d'avis de choiſir Lublin, parce que cette ville eſt voiſine de la Lithuanie, dont il venoit des nouvelles qui cauſoient de l'inquiétude au Sénat ; car on diſoit que les Seigneurs & toute la Nobleſſe de cette grande province, gagnés par l'argent du Moſcovite, ou fatigués par la guerre continuelle qu'ils ont à ſoutenir contre ce Prince,

avoient résolu, sans attendre la diéte générale, de le reconnoître pour Souverain. Ce qui augmenta encore ce soupçon, c'est que les Nonces ou députés des autres provinces étoient arrivés, & que les Lithuaniens ne paroissoient point encore. Ils arrivérent pourtant à la fin, & déclarérent que la seule difficulté des chemins les avoit empêché de faire plus de diligence. On reçut l'excuse, & on leur demanda s'il étoit vrai, comme le bruit couroit, qu'ils eussent promis leur suffrage au Moscovite. Ils avoüérent de bonne foi, que ce Prince ayant fait sonder par ses Emissaires la disposition des Grands, & employé de vives sollicitations auprès de la Noblesse, la plûpart des Gentilshommes lui avoient écrit d'une maniére propre à flatter sa prétention ; mais que c'étoit en vûë de se mettre à couvert d'une invasion qui seroit fort dangereuse dans un interregne, & qu'il n'y avoit pas un Gentilhomme en la Lithuanie, qui n'aimât mieux mourir mille fois, que de voir son pays démembré du royaume de Pologne.

La ville de Lublin n'ayant pas été agréée pour le lieu de la diéte, on convint de la tenir à Warsovie suivant la coûtume pratiquée de tout tems ; & l'assemblée se sépara. Il s'y étoit élevé entre les deux nations une dispute qui pensa les mettre aux mains. Les Polonois ayant reproché aux Lithuaniens leur engagement avec le Moscovite, ceux-ci reprochérent aux Polonois de s'être laissés corrompre par notre argent, & ils prétendirent que Monluc leur avoit distribué cent mille écus d'or. » Il faudroit, disoit alors le palatin de » Sandomir, nommer ceux sur qui tombe une accusation de » cette nature. « Là-dessus Albert Laski palatin de Siradie, fils de Jerôme Laski, qui avoit servi en France du tems de François I. ayeul du duc d'Anjou, répondit en portant la parole à ce Seigneur ; » C'est de moi, sans doute, dont on » veut parler. Mais ne sçait-on pas que mon pére a porté » long-tems les armes en France ; qu'il a dépensé son bien au » service de cette couronne, & qu'ainsi j'aurois pû recevoir » très-légitimement & à titre de dette, de l'argent du roi de » France ? Néanmoins je proteste devant cette auguste assem» blée, & je prends Dieu à témoin que les François n'ont fait » aucune distribution en ma faveur. « Malgré cette protestation, le castelan de Cracovie ennemi déclaré du parti

CHARLE IX. 1573.

François, ſoutint que ce bruit n'étoit pas ſans fondement ; mais il ne nomma perſonne. Laski néanmoins s'en trouva offenſé, & répondit au Caſtellan avec beaucoup d'aigreur, & des paroles l'on en ſeroit venu aux armes, les amis & les vaſſaux de ces deux Seigneurs, étant prêts de mettre le ſabre à la main, ſi le palatin de Brzeki, homme ſage & pacifique, ne ſe fût entremis pour les concilier. Il dit donc au Caſtellan de Cracovie, qu'il n'y avoit aucune apparence au ſoupçon, dont il avoit parlé ; & Laski ſe contentant de cette ſatisfaction, ces deux Seigneurs des plus conſidérables du païs ſe réconciliérent au grand avantage de leur patrie.

Il arriva ſur ces entrefaites un événement qui diminua beaucoup le crédit des Suedois en Pologne. Un jeune Allemand ayant été arrêté pour avoir contrefait des lettres du roi & de la reine de Suede, fut trouvé le lendemain matin étranglé dans la priſon : & comme il avoit les pieds & les mains liés, on ſoupçonna qu'il ne s'étoit pas donné la mort à lui-même. Il fut tiré de priſon traîné par les ruës avec l'écriteau de *fauſſaire*, & attaché à une potence hors de la ville : Quoique cette affaire ne regardât aucunement les Suedois, elle ne laiſſa pas de porter un grand préjudice à leurs intérêts.

Après que la diéte fut ſéparée, Jean Choiſñin ſecretaire de Monluc, Baſin & d'Elbene retournérent à Connin trouver ce Miniſtre qui les avoit envoyé à cette premiére aſſemblée. Gille de Noailles, frére de l'évêque d'Acqs ambaſſadeur de France à la Porte, y arriva en même tems. La Reine lui avoit ordonné de ſe rendre en Pologne pour y ménager les intérêts de la France, en cas que Monluc fût retenu en Allemagne par maladie, ou autrement ; car elle avoit ſçu qu'il avoit été arrêté en Lorraine, & enſuite à Francfort. Noailles eut ordre de paſſer par l'Italie, quoique le chemin ſoit plus court par l'Allemagne ; mais on jugea qu'il valoit mieux prendre le plus ſûr. Cette route l'empêcha d'arriver à tems, & ſi Monluc ne l'eût pas prévenu, l'affaire étoit échoüée. Monluc informé du deſſein de la Cour, regarda Noailles comme un ſucceſſeur qu'on lui envoyoit pour partager la gloire de la grande entrepriſe qu'il avoit négociée ſeul, & qu'il regardoit comme terminée. C'eſt ce qui l'engagea à prier

le Roi de rappeller ce nouveau Ministre. Mais le courier qui lui portoit l'ordre de rentrer en France, ne put l'atteindre.

Noailles n'étoit pas assez avide de gloire, pour en chercher qu'il n'eût point méritée : ainsi il assûra Monluc qu'il ne pretendoit aucune part à un succès qui lui étoit dû en entier : qu'il ne venoit pas pour être son successeur, mais pour l'aider. Il resta donc en Pologne, & s'en alla à Posnanie, où la peste étoit beaucoup diminuée. De-là il fut envoyé à Constantinople pour succéder à François de Noailles son frére, qui travailloit alors à faire agir les Turcs en faveur du duc d'Anjou.

Les concurrens faisoient leurs brigues dans tout le Royaume; & comme les Ambassadeurs de l'Empereur alloient & envoyoient leurs émissaires de tous côtés sans le moindre ménagement, le Sénat leur dépêcha les évêques de Posnanie & de Cracovie, pour leur déclarer qu'ils eussent à se tenir dans le lieu qu'on leur avoit marqué; on leur donna même quelques Gentilshommes en apparence pour leur faire honneur, mais en effet pour observer leur conduite. On ne prit pas cette précaution à l'égard de Monluc; & comme personne n'étoit chargé d'examiner ses démarches, il eut une entiére liberté pour les sollicitations. Il envoya Basin dans la petite Pologne pour voir ses amis & les affermir, & surtout pour encourager la noblesse de Moscovie, sur laquelle il comptoit le plus. Il tâcha même de gagner le cardinal de Commendon, qui étant venu en Pologne l'année précédente pour engager Sigismond Auguste dans la ligue contre le Turc, devoit rester dans le Royaume jusqu'à la fin de la diète d'élection. Le doyen de Die arrivé depuis peu de France fut employé pour cette négociation, qui donna occasion aux compétiteurs du duc d'Anjou de nous décrier auprès des Protestans : ils poussérent leurs menées jusqu'à contrefaire une lettre du cardinal de Lorraine au cardinal de Commendon, par laquelle on l'exhortoit à appuyer de tout son crédit le parti du duc d'Anjou. Ce Prince, disoit-on dans cette lettre, établira par toute la Pologne la religion Catholique, pour laquelle il s'est toûjours montré très-zélé; il y fera respecter l'autorité du saint Siége, qui commence à tomber dans le mépris; il y extirpera le poison de l'hérésie;

CHARLE IX. 1573.

enfin, ou bien il ramenera tous les Proteſtans par la douceur; ou bien il les exterminera par une nouvelle ſaint-Barthelemi. Mais on reconnu bien-tôt la fauſſeté de cette prétenduë lettre. On répandit auſſi que le roi de France avoit fait faire des excuſes à l'Empereur, déclarant qu'il n'avoit envoyé cette Ambaſſade en faveur de ſon frére, que pour ſe débarraſſer des importunités de l'évêque de Valence: qu'il n'auroit eu garde de penſer au trône de Pologne, s'il avoit ſçû que l'Empereur ſon beau-pére le demandât pour ſon fils: mais qu'il alloit le rappeller inceſſamment.

Pendant que les Compétiteurs, & les Princes qui les appuyoient, faiſoient courir tous ces faux bruits par les Miniſtres chargés de leurs pouvoirs, le tems de l'aſſemblée s'approchoit. Monluc s'étant rendu à Poſnanie, y trouva Gui de ſaint Gelais qui venoit d'être arrêté par le Gouverneur de la ville, parce qu'il étoit entré dans le Royaume ſans permiſſion. Le Prélat en fut quitte pour quelques excuſes, & obtint ſa liberté. Saint Gelais étoit fils de Lanſac qui avoit été chargé de pluſieurs ambaſſades conſidérables, & en particulier de celle que la France envoya au concile de Trente, & qui s'étoit acquis par-tout une grande réputation de ſageſſe.

Monluc avoit ordre du Roi de haranguer à la diéte générale, & il le ſouhaitoit auſſi, perſuadé que ſon diſcours feroit un grand effet ſur l'aſſemblée. Mais afin de le rendre encore plus efficace, il le fit traduire en Polonois par un gentilhomme nommé Solokourski, qui s'en acquita parfaitement bien. Quoique les ſeigneurs Polonois entendent communément le latin, l'évêque de Valence crut qu'ils ſentiroient beaucoup mieux les raiſons, lorſqu'ils les auroient en leur langue. Il fut traduit très-fidélement, & imprimé à Cracovie avec un grand ſecret. On en tira quinze cens exemplaires.

Diéte de Warſovie, pour l'élection d'un Roi.

Le trois d'Avril Monluc ſe rendit à Warſovie avec Noailles & ſaint Gelais. L'ambaſſadeur d'Eſpagne lui ayant diſputé le pas, on pria tous les Ambaſſadeurs étrangers de ne point venir aux Meſſes ſolemnelles. Enfin, l'affaire miſe en délibération, il fut arrêté que le cardinal de Commendon, miniſtre du Pape, auroit la premiére place, l'ambaſſadeur de l'Empereur la ſeconde, Monluc la troiſiéme, & l'ambaſſadeur d'Eſpagne la quatriéme. Il y avoit environ trente mille gentilshommes dans

l'aſſemblée qu'on croyoit devoir être plus nombreuſe. On les logea autour de la ville, & les plus éloignés n'en étoient qu'à quatre milles. Pour les Archevêques, les Evêques, les Palatins, les Caſtelans, & les Gouverneurs, ils couchoient dans Warſovie. L'Aſſemblée ſe tenoit dans une vaſte plaine, où l'on avoit élevé douze grandes tentes à un peu plus d'un mille de la ville. Outre ces douze, on y voyoit une autre tente plus grande que toutes les autres, ſoûtenuë par un mât d'une hauteur prodigieuſe, qui pouvoit tenir ſix mille hommes. C'étoit là que le Sénat s'aſſembloit avec les Gouverneurs, & les Nonces des terres au nombre de huit pour chaque Palatinat. C'eſt une choſe étonnante qu'un corps d'environ cent mille hommes à cheval, reſſerrés autour de Warſovie dans un eſpace de quatre milles, pendant plus de quarante jours, ayent toûjours des proviſions en abondance. Il n'y manqua ni fourage pour les chevaux, ni viande, ni poiſſon, ni aucune ſorte de nourriture, ni vin même pour les hommes : tout y fut à très-bon marché. Mais ce qui eſt preſque incroyable, c'eſt que pendant tout ce tems-là, il n'y eut entre tant de gentilshommes ni querelle, ni diſpute : & il ſembloit qu'uniquement occupés de l'intérêt public, ils fuſſent devenus inſenſibles à toutes les injures particuliéres.

Voici ce qui fut réglé pour l'ordre & la maniére de procéder dans l'Aſſemblée. On convint que comme l'affaire unique étoit d'élire un Roi, on commenceroit par implorer l'aſſiſtance du ciel : Qu'enſuite on donneroit audience aux ambaſſadeurs des Princes, & qu'on fourniroit trente-deux copies de leurs diſcours pour les trente-deux Palatinats : Que chaque Palatin ſeroit chargé d'en faire part à la Nobleſſe de ſon Palatinat : Que quelques-uns des principaux Sénateurs rendroient compte à la diéte du mérite & des vertus de chacun des Compétiteurs, & qu'ils expliqueroient les avantages & les inconveniens qu'on pouvoit attendre de leur élection : Qu'on demanderoit enſuite les ſuffrages des Sénateurs & de la Nobleſſe; & que celui des Candidats pour qui tous les Ordres ſe réüniroient, ſeroit proclamé Roi. Les Sénateurs avoient propoſé de commencer par établir des Loix & des Statuts, & de procéder enſuite à l'élection. Les Proteſtans qu'on appelle en ce païs-là *Evangeliques*, demandoient outre cela qu'on

leur donnât une sûreté suffisante pour leur religion. Les Seigneurs les plus attachés à la religion Catholique, protestérent à ces derniers, que jamais ils ne donneroient atteinte à la liberté de conscience, & qu'il n'y avoit rien qu'ils ne fussent prêts à souffrir plûtôt que d'en venir à une guerre pour cause de religion : mais en même tems ils leur représentérent que si on accordoit une liberté de conscience sans bornes, & qu'elle se trouvât soûtenuë de l'autorité des Loix, on ouvroit la porte à toutes les sectes les plus extravagantes & les plus monstrueuses.

Ces différens objets tiroient les choses en longueur, & il étoit à craindre que la plûpart de la Noblesse ennuyée de ces retardemens, & incommodée de la dépense qu'il lui falloit faire, ne se retirât peu à peu. Nous avions pourtant grand intérêt qu'elle assistât au discours de Monluc ; & cet habile Négociateur obtint que l'on commenceroit par entendre les Ambassadeurs. Le premier qui parla fut celui du duc de Prusse, à qui cette prérogative appartenoit, comme feudataire du Royaume. Après lui ce fut le cardinal de Commendon, qui le fit avec tant de force & de véhémence, que les seigneurs Protestans se crurent obligés de l'interrompre en quelques endroits: il exhorta les Polonois au nom du Pape, à choisir un roi zélé pour la religion Catholique, la seule véritable ; un Roi qui ne donnât point trop de liberté aux Hérétiques, & qui soutînt les droits de l'Eglise, qu'on ne pouvoit ébranler, sans renverser en même tems tous les fondemens du Royaume : » C'est-là, » ajoûta Commendon, ce que j'attens de votre sagesse, dans » l'affaire importante qui vous assemble. Nés dans un Etat li- » bre, vous êtes depuis un tems considérable sans Roi, & en » quelque sorte sans loix, puisque la mort du Prince leur ôte, » pour ainsi dire, leur force & leur vigueur. Cependant vous » avez tous vécu en paix : parmi tant de milliers de gentils » hommes & de gens de guerre, il n'y a eu ni tumulte, ni vio- » lence, ni trouble, ni sédition : la raison, l'inclination, l'a- » mour pour la Patrie, vous ont tenu lieu de loix. Ce pen- » chant pour la tranquillité, & ce concert admirable qui ré- » gne parmi vous, me font espérer que vous vous donnerez » un Roi qui sçaura maintenir entre vous la paix & l'union » dans la Religion ; qui se proposera pour modéle Jesus-

Christ

Christ *notre paix, qui a réüni les deux Peuples, qui a exterminé toutes les inimitiés en lui-même par sa Croix; qui a réconcilié à Dieu dans son corps tous ceux qui étoient divisez, afin que nous allions tous au-devant de lui dans l'unité d'une même foi, & de la connoissance du fils de Dieu, & que nous ayons par lui accès auprès du Pere dans un même esprit.*

CHARLE IX.

1573.

Ephes. *c.* 2. *v* 19. *& seq.*

Guillaume Ursin de Rosemberg, grand burgrave de Bohême, ambassadeur de l'Empereur, parla après Commendon. C'étoit un homme sçavant, mais peu propre à toucher les Auditeurs. On lui avoit donné un Adjoint secret en la personne d'André Dudith, qui auroit apparemment été le chef de l'ambassade, si en conservant son crédit auprès de l'Empereur, il s'étoit conservé lui-même dans la religion de ses péres. L'Empereur, qui connoissoit son attachement à son service, ne voulant pas lui donner la premiére place, de peur de choquer le Pape, lui donna la seconde en qualité de Chef du conseil de Rosemberg; & il sçavoit que sa prudence & ses talens pour parler & pour écrire le rendroient très-utile à son Ministre. Voici les motifs que Rosemberg employoit pour faire préferer Ernest au duc d'Anjou. Il représentoit que le premier sçavoit la langue Esclavone, qui est commune aux Bohêmiens & aux Polonois: Qu'il étoit leur voisin; & que s'ils avoient besoin de secours, ils trouveroient à leurs portes ce qu'ils ne pouvoient pas espérer d'un Prince si éloigné de leur païs: Que s'ils se déterminoient pour la France, il ne seroit pas aisé au duc d'Anjou de venir prendre possession de la Couronne, parce que les princes d'Allemagne ne le laisseroient pas passer sur leurs terres. Il dit à la loüange de Maximilien beaucoup de choses, qui étoient autant de traits satyriques contre le duc d'Anjou; que l'Empereur étoit un Prince prudent, sage, plein de clémence, ennemi du sang & de la cruauté, & qui sçauroit maintenir la paix dans le royaume de Pologne divisé par la religion, comme il l'avoit maintenuë dans l'Empire. Il proposa au nom de l'Empereur les mêmes conditions qu'il sçavoit que nos Ambassadeurs avoient promises en secret, afin de nous prévenir; & que si nous n'avions rien à y ajoûter, nous ne puissions plus en parler, après qu'elles avoient été proposées par un autre.

Le même jour on invita Monluc, qui s'excusa sur une

CHARLE IX. 1573.

indiſpoſition qui lui étoit ſurvenuë ; ce qui déplut extrémement à la faction contraire : mais il vouloit réfuter les raiſons de Roſemberg, & il travailla toute la nuit. Comme ſon diſcours étoit déja imprimé, il y fallut ajouter cinq feüillets, ce qui ſe fit avec une diligence extrême. Il parla donc le dix du mois, & il fut écouté avec beaucoup d'attention. Comme ce diſcours eſt imprimé, & qu'il eſt entre les mains de tout le monde, j'ai cru pouvoir me diſpenſer de l'inſérer ici. Après avoir expoſé les ordres du Roi, il mit dans un beau jour tout ce qui pouvoit rendre le duc d'Anjou recommandable ; la gloire de ſa nation, la ſplendeur de ſa naiſſance, la maturité de ſon âge, ſa probité, ſa pénétration, ſon expérience dans la guerre & dans le gouvernement d'un Etat, & ſon bonheur dans tout ce qu'il avoit entrepris. Il réfuta enſuite le reproche qu'on lui faiſoit d'ignorer la langue Eſclavone, & de ne poſſéder aucun païs qu'il pût joindre à la Pologne. Il s'étendit beaucoup ſur tous les avantages que ſon élection pouvoit procurer au Roïaume : Qu'il n'étoit ennemi d'aucun Prince : Qu'il n'avoit nul différent pour des limites : Qu'il n'avoit jamais été ennemi du Roïaume : Qu'il étoit au contraire d'une nation toûjours amie des Polonois : Qu'il poſſédoit en France de grandes terres, & que le revenu qu'il en tiroit montoit à quatre cens cinquante mille écus d'or : Qu'il pourroit équiper à ſes dépens une flote, pour maintenir le commerce maritime de Narva, & pour tranſporter dans les païs ſeptentrionaux une armée de Gaſcons, s'il en étoit beſoin : Qu'il ne falloit que dix jours pour paſſer des ports de France à Dantzick : Que ſes richeſſes le mettroient en état de relever l'univerſité de Cracovie, & de rétablir ſon collége. Pour répondre aux reproches de cruauté qui regardoient le duc d'Anjou & le Roi ſon frére, il fit un récit ſuccinct de nos affaires, & donna de grands éloges à la patience, à la bonté, & à la clémence de ces deux Princes : Que tout ce qui s'étoit paſſé à Paris avoit été occaſionné par un pur hazard, qui dans la ſuite avoit rendu la ſévérité néceſſaire : Que le Roi avoit pris toutes les précautions poſſibles pour empêcher qu'il n'arrivât du déſordre dans les autres villes du Roïaume ; qu'il l'avoit expreſſément défendu par un édit envoïé ſur le champ dans

toutes les Provinces, avec des peines très-sévéres contre tous ceux qui ne s'y soumettroient pas : Que toutes les villes avoient obéï, à la réserve de six, où il fut impossible de contenir le peuple furieux, & animé par les outrages qu'il avoit reçûs autrefois des Protestans : Que lorsqu'on avoit demandé l'avis du duc d'Anjou, il n'avoit point voulu le déclarer, comptant qu'il lui seroit honteux de faire assassiner sans combat des gens qu'il avoit tant de fois battus à la tête d'armées nombreuses, & d'abandonner à la fureur de quelques gladiateurs, & d'une populace forcenée des gens que la fortune de la guerre avoit épargnés : Qu'on n'avoit jamais vû ce Prince en colére : Que jamais il n'avoit offensé personne, ni dit un mot dont on pût se choquer, ni fait la moindre violence à qui que ce soit : Que si la nation lui donnoit son suffrage, il se conduiroit de maniére à ne la point faire repentir de son choix, & à mériter que ses sujets & la postérité lui donnassent sincérement & sans flatterie, les titres glorieux de pieux, de bon, de prudent, de brave, & de pére de la patrie.

Cette harangue fut suivie de grandes acclamations, & il paroissoit constant que si l'on eût été aux voix sur le champ, le duc d'Anjou auroit eu tous les suffrages. Quelques curieux ont remarqué, que tant que Monluc parla, il y eut une aloüette, que les anciens Gaulois prenoient pour armes, qui demeurant perchée au haut du mâts de la tente où l'on étoit assemblé, sembloit accompagner par son chant la voix de notre orateur, & qu'elle s'envola aussi-tôt qu'il eut cessé de parler ; & qu'au contraire, lorsque l'ambassadeur de l'Empereur & celui de Suéde commencérent leur harangue, un cochon & un liévre coururent au travers des tentes, & que le désordre que causérent les valets en les poursuivant, troubla plusieurs fois les discours de ces deux Ministres. Il arriva encore une chose, dont on tira un bon augure en faveur du duc d'Anjou. Il y a à la cour de Pologne, aussi-bien qu'en celle de France, un grand nombre de Pages aussi pétulans que les nôtres. Pendant qu'on tenoit la diéte pour l'élection d'un Roi, ils voulurent aussi en élire un : ils formérent un Sénat, établirent quatre compétiteurs, autant qu'il y en avoit en effet, & les ayant amenés devant leur Sénat

CHARLE IX. 1573.

burlesque, il s'éleva tout d'un coup une querelle entre eux. Celui des quatre qui répréſentoit Erneſt fut bien battu ; le Suédois fut obligé de quitter la plaine où ſe faiſoit l'élection , & le Piaſte s'enfuit. Cette jeuneſſe auſſi-tôt prit un chariot, qu'on appelle *piaſte* en Polonois , & y mit le feu , en criant, *le piaſte eſt brulé.* Beaucoup de gens regardérent cette badinerie comme un préſage de ce qui devoit arriver , & jugérent qu'Erneſt, Sigiſmond & le Piaſte étant rejettés , il étoit néceſſaire d'élire le duc d'Anjou, puiſqu'il ne reſtoit plus que lui de concurrent.

Après qu'on eut entendu tous les Ambaſſadeurs, on envoïa aux Palatins des copies manuſcrites de leurs diſcours , au nombre que j'ai marqué : mais Monluc, qui avoit fait imprimer le ſien, à deſſein de le répandre, en fit diſtribuer un très-grand nombre, en ſorte que tout le monde le put voir ; au lieu que ceux des autres ne furent lûs que de très-peu de perſonnes. Le miniſtre François enſuite s'occupa à rendre des viſites aux Seigneurs, & à en recevoir ; & ce qu'il ne put faire par lui-même, Noailles, Saint-Gelais, Baſin, le doïen de Die, & Balagny fils de Monluc, y ſuppléérent.

Les ambaſſadeurs de l'Empereur & des autres Princes, n'oublioient rien pour troubler le repos du prélat François : & ce fut à leur inſtigation qu'un certain Reinard de Cracovie, qui avoit ſervi en France ſous Condé & ſous Coligny, déclama à la diéte contre le duc d'Anjou, & par conſéquent contre le Roi. Il parcouroit toutes les tentes, & diſoit à la Nobleſſe, que le roi de France avoit contracté des dettes immenſes : enfin il pouſſa l'inſolence juſqu'à préſenter une requête au Sénat, pour lui demander la permiſſion d'arrêter Monluc, & il montra une promeſſe, par laquelle ce Prélat, en ſortant de Francfort, s'engageoit d'y comparoître quand il faudroit. Mais Monluc ayant fait voir la ſentence du juge de Francfort, qui lui permettoit d'aller où bon lui ſembleroit, le deſſein de Reinard échoüa.

Il arriva un autre contretems, qui dérangea beaucoup nos affaires. Il vint des lettres du Grand-Vizir, qui aſſûroient le Sénat, que Selim ſouhaitoit que l'on mît ſur le trône un Polonois capable de gouverner : Que s'ils ne pouvoient s'accorder ſur le choix d'un Seigneur de leur nation ,

il demandoit qu'ils élussent le duc d'Anjou, frére du roi de France. Ces lettres furent envoïées par Bogdan, prince de Walaquie, qui écrivit aussi de son côté, que la vûë de Selim étoit de faire placer sur le trône de Pologne un Prince puissant & ennemi des princes Chrétiens, afin de s'en servir pour ruïner la Chrétienté, & pour établir son autorité. Nos Ministres répondirent que ce nouvel incident n'étoit qu'un artifice du Walaque, sans ombre de vraisemblance; puisque dans une affaire de cette importance, il ne paroissoit aucun envoïé du Grand Seigneur: Que d'ailleurs il étoit bien certain que la France n'avoit point sollicité une pareille lettre; puisque nous n'avions point alors d'ambassadeur à Constantinople, François de Noailles, évêque d'Acqs, en étant parti depuis quelque tems pour revenir en France. Il est pourtant vrai qu'il n'y revint pas, & qu'ayant reçû à Raguze un contre-ordre du Roi, il retourna à Constantinople.

Cette affaire étant calmée, il s'éleva de nouvelles difficultés, qui firent différer l'élection. En premier lieu, les Evangéliques demandérent des sûretés, & pour cela ils insistoient sur une confédération, qui fût signée de toute la diéte. D'autres prétendoient qu'on devoit avant tout songer à réformer les loix & les statuts. Mais les députés de Masovie, & les Nonces des terres s'y opposérent, & ils vouloient qu'on procédât sur le champ à l'élection. Enfin, pour les contenter tous, on commença à travailler à cette réforme des loix, que l'on souhaitoit si fort: l'on dressa le traité demandé par les Evangéliques, que les Evêques refusérent de signer; & l'on fit espérer aux députés de Masovie, & à tous ceux qui pressoient l'élection, qu'elle pourroit se faire au commencement de Mai. Cependant il fut résolu que les ambassadeurs étrangers se retireroient; Rosemberg à Lowicz, Monluc à Plosko, & l'ambassadeur Suedois dans un château du castellan de Cracovie.

Monluc fit alors un second discours au Sénat, pour demander en premier lieu, que comme il étoit indisposé, il lui fût permis de rester à Warsovie; qu'il espéroit cette grace de l'humanité & de l'équité du Sénat. Après quoi il réfuta en peu de mots les calomnies artificieuses, que les ennemis de la France avoient répanduës contre les conditions

CHARLE IX.

1573.

Nomination du duc d'Anjou.

que le Roi avoit fait offrir. Il réïtéra les mêmes offres au Sénat, & il en fit voir la solidité : ce fut le vingt-cinq d'Avril qu'il eut cette nouvelle audience.

Le tems de l'élection approchoit, lorsque les gentilshommes de Masovie protestérent, que si l'on n'y procédoit au plûtôt, ils alloient se retirer, & que, quand ils seroient dans leurs terres, ils délibéreroient ensemble sur l'élection d'un Roi. L'archevêque de Gnesne, les évêques de Cujavie & de Cracovie, quelques Palatins, & quelques Castellans se joignirent à eux. On prit donc le parti de travailler sérieusement à l'élection, & l'on commença le premier Mai. Tous alors se mirent à genoux, pour implorer l'assistance du ciel dans une affaire d'une si grande importance : plusieurs même s'étoient confessés, & ils priérent Dieu avec toute la ferveur possible de les bien inspirer. Au bout d'une heure, il y eut treize provinces déclarées pour le duc d'Anjou. Le lendemain & le surlendemain on demanda les suffrages des autres provinces, & surtout celui des Lithuaniens, qui ne s'étoient point encore ouverts : mais ils se déclarérent unanimément pour la France, & tous les Sénateurs se conformérent à leur avis. Ce fut le palatin de Sandomir qui donna l'exemple, & il justifia son suffrage par un discours plein de gravité. L'évêque de Cujavie en fit ensuite un autre dans la même vûë ; de sorte que de trente-cinq mille Gentilshommes qui se trouvérent à cette diéte, tous furent pour le duc d'Anjou, à la réserve d'environ cinq cens ; encore eurent-ils tant de honte de leur petit nombre, qu'ils passérent de notre côté, excepté quelques-uns, qui jugérent à propos d'attendre que les Sénateurs eussent examiné pour la seconde fois le mérite des concurrens. On nomma huit Sénateurs pour cet examen, deux pour chaque compétiteur ; & par le rapport qu'ils firent au Sénat le neuf de Mai, veille de la Pentecôte, l'élection du duc d'Anjou fut confirmée.

L'archevêque de Gnesne fut au comble de sa joie ; & comme il craignoit quelque changement pendant les fêtes, il proclama lui-même extraordinairement le duc d'Anjou roi de Pologne. Les seigneurs des palatinats de Cracovie, d'Uladislavie (1) & de Podolie le trouvérent mauvais : ils

(1) C'est la ville qu'on appelle autrement Cujavie sur la Vistule, au-dessous de Plosko,

ſoutenoient que cette proclamation étoit contre l'ordre ; qu'elle appartenoit aux maréchaux du Royaume, & non pas à l'Archevêque ; & qu'ainſi ce qu'il venoit de faire devoit être déclaré nul. Enfin on convint par l'entremiſe de Monluc, que la proclamation de l'Archevêque ne ſeroit regardée que comme une ſimple déclaration d'un particulier, & que la proclamation ſolemnelle ſe feroit à l'ordinaire par les maréchaux du Roïaume, ſur quoi il s'éleva une nouvelle diſpute. Pluſieurs ſoutenoient que la proclamation ſe devoit faire ſous les tentes, ſuivant la pratique de leurs ancêtres. L'Archevêque au contraire prétendoit, que l'élection une fois faite, on ne devoit plus ſortir de la ville, pour retourner dans les tentes : il y conſentit cependant à la priére de Monluc ; & cinq jours après, le très-illuſtre duc d'Anjou fut proclamé roi de Pologne en préſence de nos Ambaſſadeurs, qu'on fit revenir de Plosko : premiérement par Jean Firley Dambrowicz, caſtellan de Cracovie, maréchal du Roïaume ; ſecondement par le maréchal de la Cour, & enfin par le palatin de Samogitie, comme repréſentant le maréchal de Lithuanie. Avant cette proclamation, on avoit fait jurer à nos Ambaſſadeurs, que les conditions expoſées par Monluc, & expliquées par les Sénateurs, ſeroient obſervées par le Prince. Ils avoient de la peine à les ſigner, dans l'état où les Polonois les avoient rédigées : mais comme il falloit y conſentir, ou ſe retirer ſans avoir rien fait, Monluc ſe rendit ; d'autant plus qu'avant l'élection, il en avoit ſignées de bien plus dures, qui lui furent préſentées par les évangéliques de Pologne en faveur des proteſtans de France, & qu'il en avoit promis ſecretement la ratification, lorſque le duc d'Anjou ſeroit élû : ce qui fut dans la ſuite une ample matiére de calomnies pour les ennemis qu'il avoit à la cour.

Quatre jours après l'élection, il arriva de Conſtantinople un Chaous nommé Achmet, avec des lettres de Selim : mais Monluc obtint par ſes amis, qu'on ne lui donneroit audience qu'après la proclamation ; parce que ſi ces lettres étoient en faveur du duc d'Anjou, cette recommandation des Turcs pouvoit indiſpoſer la nobleſſe de Pologne à ſon égard ; & que ſi elles étoient pour quelque autre, la crainte de déſobliger

un Prince si puissant, étoit capable de troubler l'élection déja faite. Après la proclamation, on donna audience au Chaous, & on lut les lettres de Selim. Elles contenoient la même chose que celles qui avoient été envoïées par Bogdan; mais comme l'affaire étoit consommée, elles n'y portérent aucun préjudice. On dressa ensuite le decret d'élection, qui fut enfin muni de tous les sceaux des Evêques, des Palatins, & des Castellans. Il fut question ensuite de l'envoïer en France au Roi élû : on nomma pour cela treize Seigneurs; sçavoir, Adam Cobarski de Cobilin, évêque de Posnanie, Albert Laski palatin de Siradie, Jean-Baptiste comte de Tenczin, Jean Tomickski castellan de Gnesne, André comte de Gorcka, Jean Herbort de Fulstin castellan de Sanock, Stanislas Kriski castellan de Radomski, Nicolas Christophle de Radzevill duc d'Olika, Jean Sari de Zamoski palatin de Belz, Nicolas Firley Dambrovicz castellan de Casimirie, Jean Sborowski castellan d'Odolanovie, Nicolas de Tomiczki fils de Jean, & Alexandre de Prunski, fils du palatin de Kiovie.

Lorsqu'ils furent sur le point de partir, ils firent demander des passeports à l'Empereur, à quelques autres princes de l'Empire, & en particulier à l'électeur de Saxe*: mais comme l'Empereur n'étoit pas content de la préférence, qu'ils avoient donnée au duc d'Anjou sur son fils, il leur répondit qu'il ne pouvoit leur en accorder, sans consulter les princes de l'Empire; & ceux-ci prétextérent qu'ils ne le pouvoient faire sans le consentement de l'Empereur.

* Auguste.

Pendant qu'ils étoient en route, les Evangéliques tinrent un synode général à Cracovie sur la fin de Septembre: ils y confirmérent les decrets qui avoient été faits trois ans auparavant à Sandomir, & laissérent à ceux de la confession de Bohême & d'Ausbourg la liberté de garder leurs rites & leurs usages. On renouvella ces mêmes decrets à Petricow au commencement de Juin en 1577. à Wladislaw le dix-neuf de Juin 1583. & enfin à Thorn au mois d'Août 1595.

Monluc ayant achevé l'affaire dont il étoit chargé, se mit en chemin pour revenir en France, & il conseilla aux envoïés de Pologne de partir sans différer: Qu'il y avoit

depuis

depuis plusieurs siécles une si grande liaison entre l'Empereur, les princes de l'Empire, les rois de France & de Pologne, qu'il n'étoit pas à présumer que l'Empereur, qu'on connoissoit pour un Prince sage, ni aucun des princes de l'Empire voulussent rien faire qui y fût contraire. Il partit donc de Miedzeriez, & se rendit à Leipsick, où les Envoyés arrivérent bien-tôt après lui. Pendant qu'ils y étoient, l'électeur de Saxe leur fit dire qu'il étoit étonné qu'ils se fussent mis en chemin sans attendre la réponse de l'Empereur sur les passeports qu'ils avoient demandés; qu'il avoit donné ordre à ses Officiers de les traiter avec honneur, mais cependant de ne les pas laisser sortir de la ville; que s'ils en sortoient, ils pourroient s'en repentir. Cette défense leur fut signifiée par les Consuls. Bien des gens croyoient que cet ordre de l'Electeur les mettoit dans la nécessité de rester à Leipsick: mais Monluc se persuada que ce Prince, qui avoit de grandes obligations à la maison d'Autriche, n'avoit eu en vûë que de les intimider: ainsi trois jours après ils se mirent en marche. Monluc partit le premier; afin que s'il y avoit quelque mauvais procédé à essuyer, il tombât d'abord sur lui, & laissa Noailles avec les envoyés Polonois. Ces derniers avoient député Jean Herbort castellan de Sanock vers l'électeur de Saxe, pour lui demander un passeport. L'Electeur étoit occupé à une partie de chasse, & Herbort ne put le voir: mais il lui écrivit une belle lettre, par laquelle il lui demandoit permission de passer librement dans ses Etats; permission qu'il ne pouvoit refuser, sans violer l'alliance qui étoit entre la Pologne & lui. Cette lettre a été imprimée.

Pendant ce tems-là, Monluc ayant passé par Herford, Gotha & Isenac, arriva à Cassel, où il trouva le landgrave Guillaume un peu aigri à l'occasion des bruits que l'on avoit fait courir: mais il l'eut bien-tôt appaisé, en lui rendant compte de ce qui s'étoit passé à l'élection, d'une maniére fort différente de ce que les Impériaux en avoient publié. De là, Monluc se rendit à Metz, & de Metz en France, où il fut parfaitement bien reçû du Roi & de la Reine, qui le félicitérent sur l'heureux succès de sa négociation. Le duc d'Anjou n'étoit pas si content, mais il avoit grand soin de ne laisser rien échaper de ses véritables sentimens. Quelque honorable

que fût le rang qu'il alloit tenir, il le regardoit comme un exil; il étoit piqué contre son frére, qui le réléguoit si loin: & ce Prince élevé dans les délices de la cour de France, n'alloit pas de bon cœur dans un païs comme la Sarmatie.

Les envoyés de Pologne ayant tenu la même route que Monluc, arrivérent le dix d'Août à Metz, où ils furent reçûs au nom du Roi avec l'accueil le plus honorable, par Jean de Thevalles gouverneur de la ville, Jean de Luxembourg comte de Brienne, & par Charle Descars évêque de Langre & Pair de France, qui les harangua. Enfin ils arrivérent à Paris le dix-neuf d'Août, sans qu'il leur fût mort personne, & sans qu'il leur fût resté aucun malade sur la route, quoiqu'ils eussent avec eux plus de deux cens cinquante jeunes gentilshommes, outre les Chefs de l'ambassade. Les Magistrats allérent au-devant d'eux jusque hors des portes pour les complimenter. Ils furent suivis de la maison du Roi, & d'une foule de Seigneurs de la Cour, entre autres de François de Bourbon Dauphin, Prince du sang royal, du duc de Guise, du duc de Mayenne son frére, du duc d'Aumale, & du marquis d'Elbeuf ses cousins germains. Paul de Foix, Prélat aussi illustre par sa vaste érudition, que par l'éclat de sa naissance, & dont on ne doit jamais parler qu'avec éloge, porta la parole pour ces Princes, & complimenta les Envoyés.

Entrée des Ambassadeurs de Pologne.

Aprés les complimens ordinaires, ils firent leur entrée par la porte saint Martin, avec cinquante carosses à quatre chevaux. Toute la ville accourut à ce spectacle: l'âge, le sexe, le mauvais état même de la santé n'arrêtérent personne. Les fenêtres qui se trouvoient sur leur passage étoient pleines; les toits même en étoient si chargés, qu'il étoit à craindre qu'ils n'enfonçassent. Enfin les ruës régorgoient; & ces nouveaux hôtes, voyoient avec étonnement, que l'affluence des spectateurs leur laissoit à peine le passage libre. Les Parisiens de leur côté regardoient avec admiration ces hommes d'une taille avantageuse, leur noble fierté accompagnée d'une gravité extraordinaire, ces longues barbes brillantes, ces bonnets garnis de fourrures précieuses & de pierreries, ces cimeterres, ces bottes garnies de fer, ces carquois, ces arcs, ces têtes rasées par derriére, & ces grands brodequins à galoches de fer.

Il n'y en avoit pas un parmi eux qui ne sçût parler Latin, &

plusieurs sçavoient encore l'Italien & l'Allemand : quelques-uns même parloient notre langue si purement, qu'on les eût pris plûtôt pour des hommes élevés sur les bords de la Seine & de la Loire, que pour des habitans des contrées qu'arrose la Vistule ou le Nieper : ce qui fit grande honte à nos courtisans, qui non-seulement ne sçavent rien, mais qui sont ennemis déclarés de tout ce qu'on appelle science. Aussi quand ces nouveaux hôtes les interrogeoient, ils ne répondoient que par signe, ou en rougissant.

Capitulation de Sancerre.

Le même jour que les Polonois firent leur entrée à Paris, Sancerre capitula. Malgré la disette & la famine qui avoit fait périr plus de cinq cens habitans, cette malheureuse ville étoit tellement frappé de l'horreur des derniers massacres, qu'elle avoit résolu de s'exposer à la mort la plus affreuse, plûtôt que de se livrer entre les mains des assiégeans. Mais dès le commencement du mois d'Août, il y avoit eu des conférences, & différens pourparlers, pour lesquels Claude de la Châtre faisoit presque toûjours sortir Jean de Lery. La Châtre avoit ses vûës : il falloit prévenir les habitans en sa faveur. Lery en vint à bout, & il sçut persuader aux Sancerrois que ce Général n'avoit que de bonnes intentions. D'ailleurs ils appréhendoient une sédition, comme ils en étoient menacés depuis long-tems : c'est ce qui les engagea à capituler. Ces bonnes intentions de la Châtre pour les Sancerrois lui étoient inspirées par la Cour : car de lui-même il n'auroit jamais fait de compositions à des gens qui l'avoient offensé par les railleries les plus piquantes, & qui dès le commencement du siége avoient arrêté, puis égorgé un tambour qu'il avoit envoyé pour les sommer de se rendre. Mais la Cour vouloit finir l'affaire de Sancerre avant l'arrivée des Polonois, & elle craignoit que le désespoir ne fît prendre aux assiégés un parti violent & funeste, dont toute la haine retomberoit sur le Roi. D'ailleurs Monluc pressoit pour dégager la parole que les Evangelistes de Pologne avoient extorquée en faveur des Protestans. Il fut donc convenu avec Guillaume Joanneau (1), & Jean Martignon : Que le roi leur pardonneroit tout le passé :

(1) La Popeliniere l'appelle Bailly de Sancerre ; il en avoit été comme le Gouverneur pendant le siége, & même avant, & il l'avoit très-mal pourvûë de vivres.

CHARLE IX. 1573.

Que les habitans anciens & nouveaux, les femmes, & les Commandans des troupes rentreroient dans tous leurs immeubles : Qu'ils racheteroient leurs meubles en payant dans six jours quarante mille livres : Qu'ils joüiroient du bienfait de la paix accordée depuis peu aux Rochelois, & qu'ils auroient l'exercice libre de leur religion, de même que ceux qui étoient nommés dans l'édit de la Rochelle : Que le Roi ratifieroit la capitulation : Que la ville seroit remise aussi-tôt après à la Châtre, qui empêcheroit ses soldats de faire aucune violence aux habitans. Après ces conventions, la Châtre leur demanda douze ôtages, qu'ils donnérent. Après la ratification du Traité, & les quarante mille livres payées, la Châtre entra dans la ville, lui ôta son horloge & ses cloches, & y mit garnison. Joanneau ayant été attiré hors de sa maison, sous prétexte que la Châtre le demandoit, fut tué la nuit dans la ruë par quelques bandits, sans qu'on sçache de qui ils en avoient reçû l'ordre. Il en arriva autant quelques jours après, à un ministre, nommé Pierre Bourgade, qui fut assassiné hors de la ville avec sa femme. Jean de Lery, auparavant ministre de la Charité, qui nous a donné une relation très-fidéle d'un voyage qu'il avoit fait à l'Amerique, & qui est encore auteur d'un journal du siége de Sancerre, obtint un sauf-conduit de la Châtre, & fut mené en lieu de sûreté par le seigneur de Fontaine. Ce fut ce Ministre, qui pendant le siége proposa aux soldats qui étoient de garde sur le rempart, un moyen de résister plus long-tems à la fatigue du travail & des veilles : c'étoit de se faire des lits à la maniére des habitans du Bresil, en attachant leurs matelats, non pas à des arbres comme ces peuples, mais à deux gros pieux plantés à une certaine distance ; parce que par là ils n'auroient ni puces, ni punaises, ni aucune autre vermine de cette espéce : leur corps ne seroit plus brisé, comme il arrive quand on couche sur la dure, & ne sentiroit ni le froid, ni la moiteur de la terre.

Voilà de quelle maniére Sancerre se rendit, après avoir essuyé un siége de huit mois, & cinq mille neuf cens quinze coups de canon, qui leur tuérent quatre-vingt-quatre habitans. Il y en eut encore quelques autres de tués dans les vignes : mais il en périt près de cinq cens par une famine qui peut être mise en parallele avec celle de Sagonte. L'armée

du Roi, outre un grand nombre de bleſſés, y perdit plus de douze cens hommes, parmi leſquels on compte Queriers, lieutenant colonel du régiment d'infanterie de Goas, la Loubiere, guidon du comte de Brienne, & le capitaine Caballole.

Avanture de Guillaume de Viteaux.

Un peu avant l'arrivée des envoyés de Pologne, il ſe paſſa une avanture, qui couvre de honte ſes auteurs, & qu'on auroit, peut-être, pû paſſer ſous ſilence, parce qu'au fond elle n'eſt pas de grande importance : mais comme elle a été écrite par d'autres, & que je puis en parler avec plus de certitude qu'ils n'ont fait, je vais la raconter ici. (1) Antoine Duprat ſeigneur de Nantouillet, petit fils du cardinal Duprat, jadis chancelier de France, & légat du ſaint Siége en ce Royaume, avoit une maiſon ſur le quai des Auguſtins, vis-à-vis du Louvre, la Seine entre deux : il étoit fort riche, & point marié. On le ſollicita vivement d'épouſer une fille de condition qui avoit été maîtreſſe du duc d'Anjou. Non-ſeulement Nantouillet refuſa ce parti ; mais il ajoûta qu'il n'étoit pas homme à donner ſon honneur pour payer les plaiſirs d'un autre, quelque avantage qu'on pût lui promettre. Le duc d'Anjou n'oublia pas cette parole ; & ſa maîtreſſe ayant ſoin de lui en rafraîchir la mémoire, il réſolut d'en tirer vengeance. Là-deſſus le Roi, qui n'aimoit pas Nantoüillet, le nouveau roi de Pologne, le roi de Navarre, le bâtard d'Angoulême, le duc de Guiſe, & quelques autres jeunes Seigneurs entrent la nuit dans ſa maiſon, où logeoient auſſi ſes beaux-fréres (1), & qui par cette raiſon étoit toûjours ouverte. Après avoir fait cent inſultes à Nantoüillet, ils enlévent tout ce qu'ils trouvent dans ſa chambre, & mettent ſon lit & ſes tapiſſeries en piéces. Pendant ce tems-là les gens de leur ſuite emportent la vaiſſelle d'argent, caſſent ſes coffres, & prennent ſon argent : mais peu s'en fallut que le divertiſſement n'eût une fin tragique. Guillaume de Viteaux frére de Nantouillet, qui avoit une vengeance en tête, étoit caché dans une chambre voiſine avec quatre bandits, gens de main, & ſur leſquels il pouvoit compter. Le fracas arrivé dans la maiſon leur ayant fait croire que leur

(1) Fils d'Antoine Duprat, Prevôt de Paris, & d'Anne d'Alegre.

(1) Il y a eu deux ſœurs mariées, Antoinette Duprat, à Chriſtophle d'Alegre baron de ſaint Juſt, & Renée Duprat, à François de Chabane marquis de Curton, & Seigneur de Rochefort.

deſſein étoit découvert, ils ſe mirent en état de ſe défendre; & ſi par hazard on avoit entrepris de forcer la porte de leur chambre, ils alloient ſortir l'épée d'une main, & le piſtolet de l'autre, & auroient tué tout ce qui ſe ſeroit trouvé devant eux, d'autant plus aiſément, qu'ils avoient de bonnes armes, & qu'ils auroient eu à faire à des gens déſarmés, & qui ne connoiſſoient pas les lieux. Je laiſſe à penſer ce que ſeroit devenu le Royaume, ſi l'on avoit tué ces trois Rois, avec les Princes & les Seigneurs qui les accompagnoient; puiſque ſouvent la mort même naturelle d'un ſeul Prince cauſe de grands changemens dans un Etat, & que quelquefois elle le bouleverſe entiérement.

Viteaux étoit venu à Paris pour ſe venger d'Antoine d'Allegre ſeigneur de Millaud, homme illuſtre par ſa naiſſance, par ſon courage, & par ſon érudition, choſe rare parmi notre Nobleſſe. Comme ce dernier parloit & écrivoit très-bien en Latin, le duc d'Anjou avoit jetté les yeux ſur lui pour l'emmener en Pologne, & lui ſervir d'interprête dans un païs, où la langue Latine eſt preſque auſſi commune que la Polonoiſe. Il y avoit environ dix ans que d'Allegre étant en querelle avec Jean du Thier frére de Viteaux, etoit entré un ſoir chez lui, & l'avoit percé de pluſieurs coups, dans le tems qu'il ſe promenoit ſans armes dans ſa cour, au milieu de ſa belle mére, & de ſa femme qui étoit groſſe. Quelque tems après il avoit été arrêté, puis élargi à la recommandation du duc d'Anjou. Comme d'Allegre craignoit Viteaux, qui s'étoit déja défait de Gonnelieu, meurtrier d'un autre de ſes fréres, il étoit ſorti du Royaume, & avoit voyagé en Italie & en Allemagne. De retour en France, il étoit reſté en Auvergne loin de la Cour; & le roi de Pologne ne l'avoit fait venir auprès de lui, qu'en lui donnant parole de le mettre à couvert de ſon ennemi: mais ſes gardes & la faveur du nouveau Roi n'empêchérent pas Viteaux d'exécuter ſon projet, & perça Antoine d'Allegre en plein midi, comme il ſortoit de chez le duc de Nevers avec quelques-uns de ſes gens. Viteaux dans la ſuite ayant été pris avec ſes complices, nia le fait, & apporta quantité de preuves pour montrer qu'il étoit loin de Paris lorſque d'Allegre y fut tué. A l'arrivée des envoyés de Pologne, l'évêque de Poſnanie chef de l'Ambaſſade, ayant été logé chez le ſieur de

Nantoüillet frére de Viteaux, ſupplia inſtamment le Roi d'accorder la grace au meurtrier, qui ne s'étoit porté à cette action que par un motif de vengeance qui paroiſſoit juſte. Mais le roi de Pologne, ſur la foi duquel Millaud étoit venu à la Cour, s'oppoſa fortement à la grace, à l'inſtigation de Loüis Berenger ſieur du Guaſt, qui tenoit le premier rang entre ſes favoris; en ſorte que la grace fut refuſée, & l'affaire renvoyée au Parlement. Lorſque Henri fut parti pour aller prendre poſſeſſion de ſon nouveau Royaume, le Parlement ſuivit cette affaire, & ne jugea pas le crime digne de mort, ſous prétexte que Viteaux ne s'étoit porté à venger l'aſſaſſinat de ſon frére, que parce que la faveur l'avoit empêché d'en tirer raiſon dans un Tribunal réglé; belle leçon pour les Princes: s'ils veulent empêcher l'effuſion du ſang dans leur Royaume, & que les meurtres ne s'y perpétuent pas, il faut qu'ils puniſſent à la rigueur le premier qui ſe commet. Viteaux en fut donc quitte pour une amende. Il apprit dans la ſuite, que le roi de Pologne ne s'étoit oppoſé ſi vivement à ſa grace, qu'à la ſollicitation de du Guaſt. Le reſſentiment de ce mauvais office, joint aux inſtances de quelques Seigneurs des premiers de la Cour qui haïſſoient du Guaſt, lui firent prendre la réſolution de ſe défaire encore de ce nouvel ennemi.

Diverſes morts.

Jean-Guillaume duc de Saxe, fils de l'électeur Frideric, & qui avoit long-tems ſervi en France ſous Henri II. mourut cette année âgé de quarante deux ans, laiſſant de Suzanne de Baviere de la maiſon Palatine, deux fils, Guillaume & Jean. Il fut enterré à Weimar dans le tombeau de ſes ancêtres, & eut pour panégyriſtes Roſinus & Jean Vigond. Tilleman de Heshauſen prononça auſſi un diſcours à ſa loüange dans la ville d'Iena (1): mais le plus beau qui ait paru, eſt celui que fit Juſte Lipſe, qui étoit alors profeſſeur des belles lettres dans l'univerſité d'Iena.

La France perdit auſſi cette année Michel de l'Hopital, André Maes, & Charle Langius: il eſt vrai que ces deux derniers étoient Flamans; mais ſeroit-ce une raiſon pour ne les mettre pas au nombre des François? Ces trois hommes ont fait beaucoup d'honneur à leur ſiécle, ſur-tout le premier, qui après avoir paſſé par tous les degrès de la Robe, avec une

(1) Ville de Turinge, fameuſe par ſon Univerſité.

CHARLE IX. 1573.

haute réputation de ſcience, d'intégrité & de prudence, parvint enfin à la premiére dignité, que la mort de François Olivier chancelier de France laiſſa vacante. Il fut nommé à ſa place dans le tems des plus grands troubles du Royaume: mais l'opinion que l'on avoit de ſa vertu & de ſa fermeté étoit ſi grande, que les fauteurs mêmes de nos diviſions ne purent lui refuſer leurs ſuffrages. L'envie qui s'attache toûjours à la vertu s'oppoſa à ſes deſſeins: il lutta long-tems contre elle avec un courage invincible, & l'on peut dire qu'il lui céda en vainqueur plûtôt qu'en vaincu; car ayant pris le parti de vivre tranquille dans ſa maiſon, il y paſſa le reſte de ſes jours dans un repos glorieux. Tant qu'il fut en place, quelque chagrin qu'il eût de voir qu'on récompenſât ſi mal ſes ſervices, il ne perdit jamais de vûë le deſſein qu'il avoit de réformer l'ordre judiciaire, & il publia des Loix admirables, qui paſſeront à la poſtérité, & rendront à jamais reſpectable la mémoire & la vertu de celui qui les a faites. Il mourut tranquillement dans ſa maiſon de Vignay près d'Etampes, âgé d'environ ſoixante & dix ans. Il fit un teſtament, dans lequel, après avoir rendu compte de ſa vie, il laiſſa pour ainſi dire un temoignage ſcellé de ſa pieté envers Dieu, de ſon amour pour la Patrie, de ſa prudence & de cette force d'eſprit qu'il a conſervée juſqu'au dernier ſoupir. Ce qu'il a écrit ſur le Droit, eſt demeuré juſqu'ici dans les ténébres; & il eſt à ſouhaiter pour le bien du Royaume, que cet ouvrage, véritablement digne de l'immortalité, puiſſe paroître quelque jour. A l'égard de ſes vers, Gui Dufaur, pour qui il eut toute ſa vie une amitié particuliére, a pris ſoin de les faire imprimer. L'Auteur qui négligeoit beaucoup ces ſortes de productions, les avoit diſperſés de tous côtés. Dufaur les raſſembla, & les mit en ordre avec le ſecours de Scevole de Sainte Marthe, qui entre autres talens a beaucoup de goût pour la poëſie. Je les aidai auſſi autant que je pûs dans l'arrangement de ces piéces, qui ſont comparables pour la pureté, l'élégance, la fineſſe, & la ſolidité des penſées, à tout ce que l'antiquité nous a laiſſé de plus parfait en ce genre. Ils ſervent admirablement bien à nous faire connoître ce grand homme, qui non-ſeulement reſſembloit à Ariſtote pour le viſage, comme on le peut voir en comparant leurs têtes, qu'on voit dans tous les cabinets; mais qui renfermoit

renfermoit encore dans son cœur, les mœurs, les sentimens & le jugement de Solon de Lycurgue, de Carondas, de Platon, & des plus sages Législateurs de tous les siécles. Toutes ces rares qualités etoient accompagnées d'une prudence formée par un long usage des affaires du Royaume, & qui régla toutes les actions de sa vie, tant publiques que particuliéres.

André Maes ou Masius, mourut d'hydropisie le sept Avril, à Zwenar au païs de Cleves, dans un âge bien avancé : il avoit servi pendant long-tems, & avec beaucoup de fidélité, Guillaume prince d'Orange, en qualité de premier Conseiller. C'étoit un homme d'un esprit droit, sincére, ouvert, d'un sçavoir rare & profond, possédant parfaitement l'Hébreu, le Chaldéen, & toutes les langues Orientales; fort pieux d'ailleurs, fort versé dans l'étude de l'écriture Sainte, sur laquelle il nous a donné d'excellens Commentaires, qui auroient été suivis de plusieurs autres, si ses maladies presque continuelles ne l'en avoient empêché. On en peut voir l'échantillon dans l'ouvrage sçavant & exact qu'il a fait sur Josué, & qu'il a mis au jour depuis environ deux ans.

Pour Langius, après avoir fait de bonnes humanités dans sa jeunesse, il s'appliqua à l'étude du Droit : mais ne s'accommodant pas des troubles qui régnoient dans sa patrie, il alla chercher une vie plus paisible à Liége, où il fut pourvû d'un Canonicat. Il s'appliqua de nouveau à l'étude des belles lettres; & dans le dessein qu'il avoit formé de commenter les bons Auteurs, il commença par les Offices de Ciceron. Dans le loisir dont joüissoit notre chanoine, naturellement amateur de la simplicité, il s'adonna à la culture des jardins, & il est le premier qui ait fait venir des plantes & des fleurs étrangéres des Indes & du nouveau Monde, non-seulement pour le plaisir des yeux, mais pour enrichir en quelque sorte la nature, & l'aider à trouver des remedes aux nouvelles maladies. Ces plantes étrangéres étoient rangées dans différentes planches de son jardin. Juste Lypse, qui passa par là pour s'en aller en Allemagne & en Italie, alla le voir, & resta quelque tems chez lui pour examiner ces nouvelles plantes. C'est le séjour qu'il y fit, qui a donné occasion au traité, aussi sérieux que sçavant, qu'il nous a laissé, sur la constance. Enfin, la mort finit en même tems le 30. de Juillet les études & les jours

CHARLE IX. 1573.

de Langius, qui étoit pour ainsi dire las de vivre dans l'agitation & les troubles qu'il avoit voulu éviter en quittant sa patrie. Il a laissé imparfaits des ouvrages dignes de l'immortalité.

Sa magnifique Bibliotéque, presque toute composée de manuscrits Grecs & Latins, a éte venduë & dispersée de côté & d'autre. Levin Torrentin, plus connu sous le nom de Torrentius, qui lui étoit très-étroitement uni par le sang, & par l'étude, qui étoit chanoine de la même Eglise, eut soin de ses funerailles, & lui fit ériger un monument dans la Cathédrale.

J'ajoûterai à ces trois illustres morts, François Fabrice né à Duren dans le païs de Cologne à deux milles de Juliers, qui nous fut enlevé cette année dans la ville de Dusseldorp, où il enseignoit. S'il leur est inférieur en dignite & en érudition, il ne laisse pas d'être célébre du côté des lettres, & les ouvrages qu'il a donnés le montrent suffisamment. Il a travaillé sur l'histoire de Ciceron après Sebastien Corrado de Reggio, & il a donné beaucoup d'éclaircissement sur ce point, aussi-bien que sur d'autres bons Auteurs. On peut dire qu'il mourut d'une mort prématurée, puisqu'il n'avoit pas encore quarante-sept ans accomplis.

Joachim de la Curée, né à Freystad en Silesie, qui a fait honneur à sa patrie par les annales de Silesie, qu'il a mises au jour, mourut à Glogau en Silesie le vingt & un de Janvier, à peu près dans le même tems que Fabrice, & plus jeune encore que lui.

Jean-Baptiste Cynthio parent de Lilio Giraldi, homme d'un esprit doux & agréable, qui nous a donné en Italien quelques ouvrages, qui lui ont fait honneur, après avoir passé presque toute sa vie à Padoüe, s'en alla mourir à Ferrare sa patrie, à l'âge de soixante & neuf ans.

Fin du sixiéme Tome.

RESTITUTIONS, DIFFERENTES LEÇONS, OU VARIANTES, NOTES ET CORRECTIONS DU SIXIE'ME VOLUME.

EXPLICATION DES MARQUES dont on s'est servi pour désigner les endroits d'où sont prises les Restitutions qui suivent.

P *. Signifie que le passage restitué étoit dans l'édition de Patisson, *in folio*

MS. Reg. Veut dire que le passage restitué ou la variante est dans le Manuscrit de la Bibliotheque du Roi, qui est celui de l'Auteur même.

MS. Samm. Fait entendre la même chose du Manuscrit de Messieurs de Sainte-Marthe.

P. Désigne les variantes prises de l'édition de Patisson.

D. Dénote les variantes prises de l'édition des Drouarts. La lettre (f) marque l'édition des Drouarts *in folio*, (o) la même *in octavo*, (d) la même *in douze*.

Put. Signifie que la note, ou la correction est de Messieurs Dupuy.

Rig. Que la note, ou correction est de Rigault.

C. Que la note, ou correction est de l'Editeur Anglois.

Edit. Angl. Désigne l'édition d'Angleterre.

Ind. Thuan. L'index des noms propres qui sont dans l'Histoire de M. de Thou.

Tout ce qui n'est précedé ni suivi d'aucune marque, est de nous.

LIVRE QUARANTE-SEPTIE'ME.

PAGE 3. ligne 15. Salines de la riviere d'Ins, *lis.* Salines d'Inspruch.

l. 23. Le vingt-sept, *lis.* le dix-sept.

Pag. 4. l. 25. Kastrin, *lis.* Custrin.

Pag. 5. l. 21. S. André, *lis.* Andrea.

Pag. 7. l. 12. Maquard, *lis.* Marquard.

Pag. 9. l. 31. Houard, *lis.* Howard.

l. 33. De la mer Britannique, *ajout.* qu'elle regardoit comme une portion de son Domaine dont elle joüissoit à la faveur des troubles qui agitoient la France. *Ce trait se trouve dans l'édition de Geneve de 1620. où le recit du voyage d'Anne d'Autriche Reine d'Espagne, qu'on lit ici, y est rapporté plus succintement sur la fin du quarante-sixiéme livre.*

Pag. 10. l. 3. S. André, *ou* S. Andero.

l. 4. Valladolit, *lis.* Valladolid.

Pag. 11. l. 4. Arscot, *ou* Arschot.

Ibid. Zolleren, *ou* Zollern, *ou* Hohen-Zollern.

Pag. 12. l. 6. De Gentils, *lis.* de Genlis, *ou* Jenlis.

Pag. 14. l. 21. Sanzay, *lis.* Charles de Danzay.

Pag. 15. l. 31. Roi Dannemarc, *lis.* Roi de Dannemarc.

l. 32. La Gottlande, *lis.* le Gottland, *ou* le Gothland.

Pag. 17. l. 7. D'Olans, *lis.* d'Olaus.

Pag. 18. l. 8. Les Huguenots. *Nous prions le Lecteur de substituer à ce nom celui de* Protestans *dont M. de Thou se sert toujours, quand il parle en historien.*

l. 31. De Gondi Maréchal de Retz, *not.* Il y a simplement dans le Latin, *Alberti Gondii Radesiani.* D'Albert de Gondy Comte de Retz : Il fut depuis Maréchal de France & ensuite Duc & Pair.

Au reste, nous avertissons le Lecteur, que lorsqu'il s'agit de quelque titre, nous suivons ordinairement le texte Latin : mais le texte n'est pas toujours juste. M. de Thou ne donne point de titre à une personne, qu'il ne l'ait eu en effet. Mais quelquefois il le donne par anticipation ; & il désigne les personnes moins par les titres qu'ils avoient dans le tems où il en fait mention, que par ceux dont ils étoient revêtus, & sous lesquels on les désignoit dans le moment où il écrivoit son histoire. Nous avons quelquefois corrigé ces legers défauts dans des notes : nous prions ceux qui liront notre Traduction, d'y suppléer dans les endroits qui ont pû nous échapper.

Pag. 20. l. 28. Velvirc, *lis.* Velvire.

l. 29. Lir & Bonnaut, *lis.* le Lys, *ou* de Lisy, & Bonneau.

Pag. 20. l. 32. C. Dulade, *lis.* Comte du Lude.
l. 34. Du Masumon, *lis.* de Mascaron.
Pag. 21. l. 2. Routiaud Seigneur de Landereau, *lis.* Rouhaut de Landereau.
Pag. 23. l. 21. Cressonniere, *lis.* Grossiniere.
l. 24. Il eut, *lis.* Il y eut.
l. 38. Talmont, *lis.* Talmond.
Pag. 24. l. 13. Goutiniere, *lis.* Guitinieres.
Pag. 26. l. 34. De Parie, *lis.* de Pavie.
Pag. 28. l. 23. S. Jule, *ou* S. Julio de Capougras.
l. 23. Monclair, *lis.* Monclar.
Pag. 29. l. 5. Descars, la Vauguyon, *lis.* d'Escars de la Vauguyon. *Ce n'est qu'une seule personne.*
l. 11. Au-dessous de la forteresse de Salses, *lis.* dans les montagnes de Sault, au-delà de Salses.
l. 17. Monpelier, *lis.* Montpellier.
Ibid. Limous, *ou* Limoux.
Pag. 31. l. 15. Lucare, *lis.* Lucar, *ou* Lucars.
l. 29. Colombiere, *lis.* Colombiers.
l. 36. Dacier, *lis.* d'Acier.
l. 38. Ambrois, *lis.* Ambroise.
Pag. 32. l. 9. D'Alais, *lis.* d'Aleth.
l. 10. Le S. Esprit, *ou* le Pont S. Esprit.
Pag. 33. l. 13. Poussin, *lisez par-tout*, Pousin.
Pag. 36. l. 1. Brossay & S. Ravy, *lis.* Brossay de S. Gravé. *C'est ainsi que le nomme la Popeliniere l. 22. p. 176.* C.
l. 20. Movron, *lis.* Morron.
Pag. 37. l. 39. Roüanne, *lis.* Roanne.
Pag. 38. l. 19. Solis, *lis.* Sols.
Pag. 41. l. 9. James, *ou* Jamez.
Ibid. Brune, *lis.* Brunet.
Pag. 43. l. 3. Normant, *lis.* Norman.
Pag. 45. l. 12. Reynel, *lis.* Reilen.
l. 18. Sourche, *lis.* Chourses.
Pag. 49. l. 18. Marguerin, *lis.* Margarin.
Pag. 51. l. 23. Toret, *lis.* Tors.
Ibid. Coignac, *lis.* Cognac.
l. 33. A Brouage & à la ville de Pons Mirembeau &c. *lis.* à Brouage, ville appartenante à Pons de Mirembeau,

& qui du nom de ce Seigneur, s'appelloit aussi Jacqueville.

Pag. 52. l. 11. Moncaurel, *lis.* Moncavrel.

l. 18. Daniel la Riviere, qui n'étoit qu'enseigne, *lis.* Le Capitaine Daniel, enseigne de la Riviere. *C'est ainsi que l'appelle la Popeliniere.* C.

Pag. 53. l. 2. Jacopole, *lis.* Broüage *ou* Jacqueville, *& ainsi ailleurs.*

l. 33. Mowic, *lis.* Moric.

Pag. 54. l. 5. François de Bourbon Dauphin, *ajout.* d'Auvergne, *pour éviter l'équivoque, not.* Le Dauphiné d'Auvergne étoit alors dans la maison de Bourbon Montpensier. Le Dauphin d'Auvergne s'appelloit d'abord Comte ; on l'a ensuite appellé Prince.

Pag. 56. l. 15. Santoreins, *lis.* Saint Orens.

l. 16. D'Ortet, *lis.* de Horte.

Pag. 57. l. 18. D'Uz, *lis.* d'Uza.

Pag. 58. l. 38. Azeveda, *lis.* d'Azevedo.

Pag. 64. l. 16. Sougouvernante, *lis.* Sous-Gouvernante.

l. 30. Le vingt-trois de Janvier, *ou suivant l'édition de Londres*, le vingt-trois de Decembre, *not.* La Popeliniere qui donne la harangue, dit que ce fut le vingt-quatre Decembre. Tom. 2. liv. 24. p. 3. *C.*

Pag. 67. l. 11. Somme, *lis.* Somma.

Pag. 68. l. 28. Gelodairye, *lis.* Gelodacrye.

LIVRE QUARANTE-HUITIE'ME.

Pag. 72. l. 11. L'Arabie heureuse, *ou* l'Hiemen.

l. 14. Betique, *ou* Andalousie.

Pag. 74. l. 9. Et de tueries, *lis.* & des dépouilles des voyageurs qu'ils tuoient après les avoir volés.

Pag. 75. l. 11. Monsis, *ou* Monsiez.

l. 37. Illiberis, *ou* Illiberia, *not.* Les Espagnols l'appellent, Elvira. Les Maures, Gebel Elbeyra.

Pag. 76. l. 4. Osmo, *ou* Hosmin.

l. 7. Tarifa Abenziet, *ou* Tarif Aben Ziet.

l. 10. Fils d'Habud, *ou* Aben Habuz.

Pag. 77. l. 7. Albaïzin, *ou* Albaycin.
l. 32. Singilis, *lis. suivant l'édition de Londres*, Singlis.

Pag. 80. l. 3. Tetoüan, *ou* Tetuan.
l. 23. Aben-Abum, *ou* Aben-Abu.
l. 33. Abenjahuar, *lis.* Aben-Xaubar, *ou* Xahuar.

Pag. 83. l. dern. Sur le sommet &c. *lis.* Ce Phenomene s'est montré au-dessus de la montagne de neige, *not.* C'est une montagne près de Grenade que les Espagnols nomment *Sierra Nevada.*

Pag. 85. l. 38. Fils d'Abenfarax, *effacez* fils. Car Aben-Farax *signifie* fils de Farax.

Pag. 86. l. 34. Abra, *lis.* Adra.

Pag. 90. l. 2. Maison des Poules, *ajout.* qui domine sur le Xenil.
l. 3. Daralquid, *ou* Daralluid.
l. 30. Quixada, *ou* Quexada.

Pag. 93. l. 32. Romis, *lis.* Ramix.

Pag. 94. l. 23. Casca, *lis.* Gasca.

Pag. 95. l. 13. Padoul, *lis.* Padula.

Pag. 96. l. 25. Zubiena, *lis.* Bubien.
l. 38. Un espece, *lis.* une espece.

Pag. 97. l. 31. Pitres, *lis.* Pitras.

Pag. 98. l. 11. D'Aquillar, *lis.* d'Aguilar.

Pag. 99. l. 22. Taron, *lis.* Turon.

Pag. 100. l. 30. Chane, *lis.* Ohane, *ou* Ohagnez.

Pag. 102. l. 33. Goutiere, *lis.* Gutierre.

Pag. 107. l. 19. Abucera, *lis.* Abuçeva, *ou* Albuçeva, *ou* Abençava.

Pag. 109. l. 16. Isle de Cadis, *ou* isle de Gadès.

Pag. 114. l. 3. Sesse, *ou* Sessa.

Pag. 115. l. 18. Lechin, *ou* Locrin.

Pag. 116. l. 36. On vit arriver là deux hommes, *lis.* On les conduisoit deux à deux les mains liées, &c.

Pag. 117. l. 29. Pour les contenir &c. *lis.* Pour satisfaire le soldat mécontent, on eut recours à des entrepreneurs, & à cette espece de gens qui ont coûtume de faire des amas de vivres, pour y mettre la cherté. Mais les troupes s'en trouverent encore plus mal.

Pag. 117. l. dern. Morales, *ou* Moralez.

Pag. 118. l. 14. Ferdinand. *Ici & ailleurs l'Editeur Anglois met*, Hernandez.

l. 20. Par la montagne, *not.* C'eſt où eſt ſis aujourd'hui un lieu nommé Penaflor. *Voyez Ortelius.*

Pag. 129. l. 32. Qui étoit, *effacez* qui.

Pag. 135. l. 7. De Hierro, *liſ.* de Ferro.

Pag. 137. l. 6. Prit ſa marche, *liſ.* marcha.

Pag. 138. l. 20. Les montagnards, *liſ.* Serrania de Ronda.

l. 37. Servoient, *liſ.* ſervoit.

Pag. 139. l. 3. Monaxar, *liſ.* Moxaxar.

Pag. 152. l. 25. Blanquille, *liſ.* Blanquilla, *ou* Sierra Blanca.

Pag. 153. l. 27. Aſcanno, *liſ.* Aſcanio.

Pag. 155. l. 7. De ſentinelles, *liſ.* des ſentinelles.

l. 12. Lope de Capata, *liſ.* Lopez de Zapata.

l. 35. Qui n'avoit que quinze ans, *liſ.* qui n'avoit que onze ans.

LIVRE QUARANTE-NEUVIE'ME.

Pag. 158. l. 5. Sigeth, *ou* Szigeth, ville & Comté de la baſſe Hongrie.

Pag. 160. l. 21. Nexia, *liſ.* Naxia.

Pag. 161. l. 7. Nixia, *liſ.* Naxia.

l. 18. Limiſo, *liſ.* Limiſſo, *& ailleurs.*

l. penult. L'hôpital, *not.* C'eſt ce que les Turcs appellent un Karavanſerai, *ou* Karavanſerail; c'eſt-à-dire, la retraite des Caravanes.

Pag. 163. l. 16. Moriſques d'Andalouſie, *liſ.* Maures de Grenade.

Pag. 164. l. 11. Capitan Bacha, *not.* C'eſt le Genéral de la mer.

Pag. 165. l. 7. L'Ambaſſadeur de Veniſe, *not.* On l'appelle à Conſtantinople le Baile de Veniſe.

l. 33. Commiſſaire genéral, *not.* On le nomme Proveditеur.

l. 35. La Bonulba, *liſ.* la Bonalda.

Pag. 166. l. 11. Zeno, *liſ.* Zanne.

Pag. 167. l. dern. A l'Eglise de S. Marc, *lis.* au Palais de S. Marc.

Pag. 168. l. 10. Avoit été porté depuis peu, *lis.* avoit été porté dans cinq tours de pierre, &c. que le Sénat avoit fait construire depuis peu.

l. 15. Hanne, *lis.* Zanne.

Pag. 169. l. 8. Sariano, *lis.* Suriano.

Pag. 172. l. 1. Vlucciali, *ou* Vluzzali.

Pag. 174. l. 14. Les reines de France & d'Angleterre, *lis.* les Reines d'Angleterre & de Sicile, l'une sœur, & l'autre femme du Roi Richard. *C.*

l. 16. *Lisez.* Richard d'Angleterre passant par là dans son voyage de la Terre Sainte, où il se rendit maître de S. Jean d'Acre, tourna d'abord contre lui tout son ressentiment. Il l'attaqua, le prit, &c. *C.*

Pag. 177. l. 35. Deux mille cinq cens hommes, *lis.* deux mille six cens.

Pag. 178. l. 2. Environ douze mille hommes, *lis.* environ onze mille.

l. 24. Constance, *lis.* Costanza.

Pag. 183. l. 3. Onze galeres à éperons, *not.* C'est ce qu'on appelle des Galeasses.

Pag. 186. l. 10. Dans la ville, *ajout.* en état de porter les armes.

l. 28. Nicolas Synglitico, *lis.* Nicolas Girolami; Thomas Visconti, les deux freres Synglitico & Palazzo.

Note au bas de la page l. 2. Quinze hommes, *lis.* quinze mille hommes.

Pag. 187. l. 25. De Zores, *lis.* de Nores.

Pag. 190. l. 13. Scarpato, *lis.* Scarpanto.

Pag. 191. l. 23. Pario, *lis.* Paros.

Pag. 194. l. 1. Chio, *ou* Scio.

Pag. 206. l. 23. Le vingt-un de May, *ou suivant l'édition de Londres*, le dix-neuf.

l. 25. Limoso, *lis.* Limisso.

l. 37. Francavilla, *lis.* Troncavilla.

Pag. 207. l. 7. Pietro Nestor Martinengo, *lis.* Pietro Conti, Nestor Martinengo.

Pag. 208. l. 27. Pietro Conte, *lis.* Conti.

Pag. 210. l. 27. D'y dresser leurs tentes, *lis.* d'y faire un nouveau logement & de le mettre &c.

Pag. 211. l. 23. A dix-huit cens, *lis.* à huit cens.

Pag. 216. l. 8. Jean, *lis.* Giano.

l. 27. Sortirent, *ajout.* le 14. de Juin.

Pag. 217. l. 9. L'isle des Tourterelles, *lis.* l'isle Turtura. *C.*

l. 12. François Justinien, *lis.* Justiniani.

Pag. 220. l. 5. Manogli Marmorio, *lis.* Emmanuel Marmori.

LIVRE CINQUANTIE'ME.

Pag. 226. l. 26. L'Artusio, *lis.* l'Artusie.

Pag. 227. l. 17. Au Port de Luna, *lis.* dans le Golfe de la Specia.

Pag. 240. l. 23. Gouverneur de Messine, *lis.* Grand Prieur de Messine.

Pag. 244. l. dern. Cornelio, *lis.* Cornaro.

Pag. 249. l. 30. Six petites galeres, *lis.* six galiotes.

Pag. 254. l. 28. Sur la fin de l'année, *ajout.* Je rapporterai dans la suite l'entretien qu'il y eut avec le Roi, & quel fut le succès de sa négociation. *D. f. o.*

Pag. 257. l. 11. Nicolas Turlow, *ou* Tarlao.

Pag. 259. l. 31. Une Bulle, *ajout.* datée du premier de May.

Pag. 266. l. 7. Porte de Caux, *lis.* porte Cauchoise, *& ailleurs.*

l. 24. Maréchal de France, *ajout.* & Gouverneur de Roüen.

Pag. 268. l. 33. Des Cours des Aydes, *lis.* de la Cour des Aydes.

Pag. 272. l. 29. Amende pécuniaire, *ajout.* Les gens de bien ne pouvoient surtout le pardonner à Pierre Hennequin, Président au Parlement, homme séditieux, élevé à cette place, qui ne se donnoit auparavant qu'au mérite, par la brigue, & à la recommandation du Cardinal de Lorraine. C'étoit lui qui avoit présidé au jugement de Gastines. *MS. Samm. Put. & Rig.*

Pag. 273. l. dern. De ses ennemis, *lis.* des Guises, *& ajoutez;* Dans le même tems René Benoît Curé de S. Eustache, dont

dont la Religion passoit d'ailleurs pour fort suspecte parmi ses confreres, depuis qu'il avoit donné au public une Bible & des Heures en François, & qui pour cette raison avoit été chassé de la Sorbonne, publia mal-à-propos à cette occasion un long écrit, où il se plaignoit, qu'en transférant ce monument, on détruisoit le signe du chrétien, qu'on mettoit des entraves à la piété des fidéles, & qu'on fouloit aux pieds l'étendart de la Religion. Il parut dans la suite une réponse à ce libelle. *MS. Samm. Put. & Rig.*

Pag. 276. l. 5. Hampton, *lis.* Southampton.

Pag. 278. l. 10. De Genlis, *lis.* d'Argenlieu.

Pag. 279. l. 34. De Chavagne, *lis.* de Cavagne, *& ailleurs.*

Pag. 280. l. 22. Leurs demandes, *ajout.* par Henri de Mesmes.

l. 30. La Sprée, *ou* le Sprew.

Pag. 284. l. 17. Dondi, *lis.* Dundée.

Pag. 288. l. 4. & 16. Leuvembourg, *lis.* Lawenbourg.

l. 15. Catzebourg, *lis.* Ratzebourg.

Pag. 293. l. 33. Percarn & Jacques Macgilly, *lis.* Pitcairn, & Mac-Gill.

Pag. 300. l. 13. Cunigan, *lis.* Cuninghan.

l. 16. Diembar, *lis.* Dunbar.

Pag. 301. l. 22. Argatel, *lis.* Argyle, *& ailleurs.*

l. 24. Fleming Bogay, *lis.* Fleming de Boghall.

Pag. 305. l. 6. Jean Areskin, *lis.* Erskine, *& ailleurs.*

l. 17. Robert Raven, *lis.* Ruthven.

Pag. 306. l. 5. Comte d'Argathel, *lis.* Comte d'Argyle, *& ailleurs.*

LIVRE CINQUANTE-UNIE'ME.

Pag. 308. l. 27. Jean Storie, *lis.* Story.

Pag. 309. l. 19. Denshir, *lis.* Devonshire.

Pag. 311. l. 21. Robert de Cobhan & Thomas de Cobhan son frere, *lis.* Robert Cobham, & Thomas Broke son frere.

l. 24. Raphael Sadley, *lis.* Sadler.

Pag. 315. l. 5. Quatorze autres Milords choisis par la Noblesse, *lis.* quatorze Pairs du rang de Barons ou Lords. C'étoient

les Barons Grey de Wilton, Sandes, Burgh, S. John, Rich, North, Buckhurſt, la War, Burghley, Montjoy, Wentworth, Mordant, Chandos, & S. John de Bletſo. *C.*

Pag. 316. l. 9. Ses Pairs, *liſ.* mes Pairs.

l. 35. C'eſt la coutume, *not.* Il y a d'autant plus de confuſion dans cet endroit, que M. de Thou n'explique point clairement la forme, dont on ſe ſert en Angleterre, pour condamner les coupables, & qu'il ne met aucune différence entre les Juges & les Jurés; entre les criminels de diſtinction, & ceux qui n'en ſont pas. Lorſqu'en Angleterre un roturier eſt accuſé de quelque crime, on lui donne ſes Jurés, ou Inquiſiteurs, que les Anglois appellent *the Jury.* C'eſt à eux à faire les recherches néceſſaires, & à décider du fait porté par l'accuſation; après quoi il appartient aux Juges de prononcer ſur le droit, & de ſtatuer la peine que mérite le coupable. Il eſt certain, que les Anglois regardent comme un grand privilége, de ne pouvoir être cenſés coupables d'aucun crime, quel qu'il ſoit, qu'après avoir été déclarés tels par les ſuffrages unanimes de douze Jurés, enſorte qu'avant cette déclaration, le Juge n'a aucune action contr'eux. A la verité ces Jurés s'aſſemblent dans un lieu ſéparé, où ils ſont obligés de reſter ſans boire ni manger, ſans feu & ſans lumiere, juſqu'à ce qu'ils ſoient convenus de la Sentence qu'ils doivent prononcer. Il ne leur eſt pas même permis pendant tout ce tems-là de parler aux témoins produits contre l'accuſé. S'ils ont beſoin de quelque nouvel éclairciſſement, ils vont au Magiſtrat, à qui ils propoſent leur doute, & qui ayant cité de nouveau les témoins, les interroge ſur la difficulté en queſtion. Ces Jurés doivent toujours être du même rang & de la même condition que l'accuſé, & ne peuvent être plus de douze. Mais lorſqu'il s'agit d'un Seigneur accuſé de quelque crime capital, il ne peut être jugé que par ſes Pairs, c'eſt-à-dire par d'autres Seigneurs comme lui. Ceux-ci ne ſont point obligés, comme les Jurés, de ſe renfermer dans un lieu ſéparé; & pour condamner l'accuſé, il n'eſt point néceſſaire, qu'ils prononcent contre lui tout d'une voix. Outre cela on les aſſemble en plus grand nombre que les Jurés; ce nombre même n'étoit pas limité ſous

le regne d'Elizabeth. On compte jusqu'à vingt-six Pairs, qui assisterent à ce jugement du Duc de Norfolck, & à qui il appartenoit de décider du fait & du droit. Le Sénéchal d'Angleterre qui étoit à leur tête, faisoit en cette occasion l'office de Juge; & c'étoit à lui de prononcer conformément au plus grand nombre de voix. *C.*

Pag. 317. l. 34. Marther, *lis.* Mather.

Pag. 318. l. 23. Le Vicomte de Londres, *lis.* le Sheriff.

Pag. 319. l. 28. Henri Leon, *lis.* Leigh.

Pag. 321. l. 3. Guillaume Laware, *lis.* Guillaume Baron de la War, Rodolfe Sadler, Thomas Wilson Jurisconsulte, & Thomas Bromley solliciteur genéral.

Pag. 323. l. 24. A Narva, *lis.* Nerva, *& ailleurs.*

l. 31. La societé Teutonique, *lis.* la Hanse, *& ailleurs.*

l. dern. On prétend, *not.* Quelques-uns prétendent, que les villes Anséatiques ont été ainsi appellées de ces deux mots Allemans *An Sée*, parce que ces places sont toutes situées sur l'Ocean; mais il est aisé de les réfuter, en remarquant seulement qu'il y en a très-peu qui soient villes maritimes. Le caractére même de ce terme ne permet pas une pareille inflexion; car les Allemans aspirent toujours ces mots *Hansen, Derhansen, Hansestadt.* Les Grecs & les Latins au contraire accoutumés à une prononciation plus aisée & plus coulante, ne se servent point de la lettre aspirée *h*; les Grecs ne la reconnoissent pas même pour une des lettres de leur Alphabet. Qui peut donc douter que ces noms de Hanse Teutonique & de villes Hanséatiques ne viennent des *Ansuariens*, ou *Hansuariens* avec une aspirée? comme si on vouloit marquer par là, que l'union de toutes ces villes est une alliance d'Hansuariens. En effet, il est certain que les Goths & les Teutons appelloient *Hanses* en leur langue, tous ceux qui en grandeur & en puissance surpassoient le reste des mortels, comme des Héros & des demi-Dieux, des gens élevés au-dessus de la condition humaine. Tels étoient chez les Goths ceux qui par leur naissance ou leur dignité tenoient un rang distingué dans la nation; & Jornandès nous apprend liv. 17. de son histoire des Getes, que ce fut à l'occasion d'une

victoire mémorable qu'ils remporterent ſur les Romains; qu'ils acquirent ce privilége. Ce fut à cette occaſion que ces peuples donnerent à leurs Chefs le nom de *Hanſes*, voulant marquer par là que ce n'étoient pas de ſimples hommes, mais des demi-Dieux ſupérieurs à la fortune. Ce terme n'eſt pas même abſolument inconnu à la langue Allemande. Aujourd'hui on appelle encore *Anſes*, ou *Hanſes* en Allemagne les Princes & les Grands au-deſſus du commun; & il eſt vraiſemblable que c'eſt de-là que viennent les noms appellatifs de *Anshelme*, *Ansbrecht*, *Ansfrid*, *Answald*, & autres ſemblables. On voit dans les meilleurs Auteurs, tels que Tacite, Ammien Marcellin, Sulpice Alex. &c. que les *Anſuariens* étoient des hommes du premier rang, diſtingués dans leur nation non-ſeulement par leur naiſſance, mais encore par leur valeur & leurs exploits militaires; qui ſans avoir de demeure fixe ni d'habitation certaine, répandus dans differens païs, formoient cependant entr'eux une societé; enſorte qu'il ne doit pas paroître étonnant, qu'encore aujourd'hui les villes Hanſéatiques ſoient ſouvent fort éloignées les unes des autres. En effet, de ſoixante & douze qu'elles ſont, il n'y en a que quatre qui ſoient villes Métropolitaines, ſçavoir Lubeck, Dantzick, Brunswick & Cologne. Lubeck préſide aujourd'hui aux villes Vandaliques, Dantzick à celles de Pruſſe, Brunswick à celles de Saxe, & Cologne à celles de Weſtphalie. Dans ce dernier cercle ſont encore compriſes les villes voiſines de l'Iſſel & de la Saale, telles que Deventer, Campen, Swol, auſquelles on doit joindre encore Nimegue, Arenac, Harderwick, & quelques autres fameuſes villes de la Gueldre, qui non-ſeulement ont été autrefois de la Hanſe Teutonique, mais qui encore aujourd'hui après une guerre de quarante années ſoutenuë contre l'Eſpagne, pendant laquelle il y a eu une eſpece de ſchiſme entr'elles & les autres villes Hanſéatiques, viennent d'être reconnuës avec une joye & un conſentement général pour membres de la societé. Je tire encore une preuve de ce que j'ai avancé de ce que rapporte Meyer, que l'an 1164. Philippe d'Alſace dix-neuviéme Comte de Flandres, accorda à la ville de Nieuport une exemption

de tout droit de Douane, où, comme on dit, de toute Hanse. Il y a aussi une inscription dans Gruter, où se trouve le terme, non pas d'*Ansuariens*, ou d'*Ansivariens*, car elle est du commencement du regne de l'Empereur Antonin, & le terme d'Ansibariens n'étoit alors guéres connu en Allemagne, mais celui d'*Ansariens*. Enfin on ne lit point dans cette inscription ni les *Ansibariens*, dont parle Tacite, ni les *Ansuariens* ou *Amsivariens*, comme dans Ammien Marcellin & dans Sulpice Alex. ni les *Ampsivariens* comme dans Æthicus, mais les *Ansariens*; ce qui me porte à croire que c'étoit quelque communauté d'artisans, ou de marchands, ou quelqu'autre societé semblable. Peut-être même doit-on entendre par là un certain droit que payoient ces societés. Quoiqu'il en soit, je vais rapporter l'inscription même, afin que d'autres puissent l'examiner & en juger. Elle est tirée d'un ancien marbre trouvé à Rome dans la voïe Salaria dans les Carénes, & qui est aujourd'hui dans les jardins du Palais Cesis.

IMP. CÆSAR M. AURELIUS ANTONINUS AUG.
GERMANICUS SARMAT. ET
IMP. CÆSAR L. AURELIUS COMMODUS AUG.
GERMANICUS SARMATIC.
HOS * LIMIDES CONSTITUI JUSSERUNT
PROPTER CONTROVERSIAS QUÆ
INTER MERCATORES ET † MANCIPES
ORTÆ ERANT UTI FINEM
DEMONSTRARENT VECTIGALI
§ FORICULIARI ET ANSARII
PROMERCALIUM SECUNDUM
VETEREM LEGEM SEMEL DUM
TAXAT ¶ EXIGUNT . . . . .

* D pour T.

† Municipes.

§ Fovencularii.

¶ Exigundum.

C'est-à-dire, Pour mettre fin aux disputes survenuës entre les marchands & les habitans des Bourgs de l'Empire, l'Empereur Cesar M. Aurele Antonin toujours Auguste

le Germanique & le Sarmatique, & l'Empereur Cesar L. Aurelius Commodus, aussi toujours Auguste, le Germanique & le Sarmatique, ont fait poser ces limites, qui détermineront désormais le droit que doivent payer une fois suivant la Loi ancienne, les Fovenculariens & les Ansariens. *Put.*

Pag. 324. l. 15. 1528. *lis.* 1518.

Ibid. l. 16. Soixante-six, *not.* Ces soixante-six Villes sont ;

VI. Vandaliques ; sçavoir, Lubeck, Hambourg, Rostock, Stralsund, Wismar & Lunebourg.

VIII. En Pomeranie ; Stetin, Anclam, Golnon, Gripswald, Colberg, Stargard, Stolp & Rugenwald.

VI. En Prusse ; Culm, Thorn, Elbing, Dantzick, Konisberg & Braunsberg.

III. En Livonie ; Riga, Derpt & Revel.

XIII. En Saxe ; Magdebourg, Brunswick, Goslar, Eimbeck, Gottingen, Hildesheim, Hannover, Ulsem, Boxtehud, Staden, Bremen, Hameln & Minden.

X. En Westphalie ; Munster, Osnabrug, Tremon, Susat, (*ou* Soest) Herword, Paderborn, Lemga, Bilefeld, Lippe & Cosfeld.

VII. Dans le païs de Cleves, ou le Comté de la Marck ; Ham, Cologne, Wesel, Duisbourg, Emmerik, Warbourg & Unna.

III. Dans l'Overissel ; Campen, Swol & Deventer.

VII. Dans la Gueldre ; Nimégue, Zutphen, Ruremonde Arenac, Venlo, Elburg & Harderwick.

III. En Frise ; Groningue, Staveren & Bolsverden. *Put.*

Pag. 326. l. 3. A vingt-six, *lis. suivant l'édition de Londres*, à trente-six.

Ibid. l. 29. Sous le regne de Frederic II. *not.* Hageman dans son Traité de la Hanse Teutonique imprimé à Francfort en 1662. 4°. chap. 5. dit, que ce ne fut pas sous le regne de Frederic II. mais sous celui de Christiern III. que ce fait arriva. *C.*

Ibid. l. 36. Les associés Flamans, *lis.* les associés avoient réunis à leurs maisons, & à qui ils permettoient de joüir à Berghen, &c. *C.*

Pag. 327. l. 26. Birague le Garde des Sceaux, *lis.* Birague

Garde des Sceaux, *&* *ajout.* Albert de Gondi Comte de Retz, & Pierre de Gondi Evêque de Paris, ausquels quelques-uns ajoutent aussi Louis de Gonzague Duc de Nevers, sur les moyens, &c. *MS. Samm. Put. & Rig.*

Pag. 327. l. 29. Dix-huit ans après, *lis.* seize ans après.

Pag. 333. l. 29. Dans son Diocèse, *ajout.* de Fano.

Pag. 335. l. 8. Le quinziéme de Juin, *not.* Selon Camden, ce fut le seiziéme de May. *C.*

Ibid. l. 30. Guillaume Kirkadey, *lis.* Kirkaldie Sieur de la Grange.

Pag. 336. l. 16. A Kenelwort, *lis.* à Kenilworth.

l. 29. Lac Levin, *lis.* Lac Lough-Levin.

l. 37. Guillaume Pouvel, *lis.* Pawlet.

Pag. 337. l. 8. De la laisser à son fils, *not.* Ce ne fut pas le fils du Baron de Burghley, qui lui succéda. Après sa mort, sa Charge de Grand Trésorier fut donnée par Elizabeth au Baron de Buckhurst; & ce ne fut qu'en 1608. sous le regne de Jacques I. que Robert Cecil le plus jeune des fils du Baron de Burghley parvint à cette place, après la mort du Baron de Buckhurst. *C.*

l. 21. Hamptoncour, *lis.* Southampton.

l. 22. Porstmouth, *lis.* Portsmouth.

Pag. 338. l. 8. La riviere de Sére, *lis.* le Shannon.

l. 9. Dans la partie Occidentale de Myh, *lis.* dans le Westmeath.

l. 27. Presque-Isle d'Irlande, *ajout.* appellée Ardes.

Pag. 343. l. 3. Ce qui suit, *not.* Ce discours est imprimé dans le premier volume des Mémoires de Duplessis Mornay. *Put.*

Pag. 358. l. 28. Château de Boulogne, *lis.* château de Madrid, *& ailleurs.*

LIVRE CINQUANTE-DEUXIE'ME.

Pag. 372. l. 15. Quatre cens hommes choisis des Gardes, *lis.* quatre cens hommes d'élite, aux Gardes du Corps du Roi.

Pag. 378. l. 25. On retourna au Louvre, *lis.* on se rendit au Palais.

Pag. 378. l. 35. La grande Salle du Louvre, *lis.* du Palais.

Pag. 380. l. 18. La Reine femme du Roi, *lis.* la Reine regnante.

Pag. 383. l. 21. Etrangere, *ajout.* C'est ce que le Maréchal de Retz sur-tout insinuoit avec soin à cette Princesse également défiante & ambitieuse. Sorti d'une naissance obscure il avoit lui-même tout à craindre de l'indignation du public, qui ne le voyoit qu'avec peine dans le haut rang où il étoit élevé, & où pour tout mérite il n'avoit apporté que le bon plaisir du Roi. Aussi étoit-il un des plus empressés à inspirer à la Reine-mere la crainte dont il étoit frappé, dans l'esperance qu'à la vûë du danger, auquel elle se croiroit exposée, elle mettroit tout en œuvre pour se défaire des principaux Seigneurs de la Cour, afin d'affermir par là sa puissance, & en même-tems celle du Chancelier de Birague & du Maréchal. Voilà les differens projets, &c. *MS. Samm. Put. & Rig.*

Pag. 384. l. 16. Sorbiers, *lis.* Sorbieres.

Pag. 385. l. 5. More, *lis.* le More.

Pag. 387. l. dern. Qu'il étoit très-fâché, *lis.* qu'elle étoit très-fâchée.

Pag. 389. l. 10. Du mois de Juillet, *lis.* du mois d'Août.

Pag. 405. l. 36. Joachim Rouhaut, *lis.* Nicolas. *Voyez hist. Geneal. de la Maison de France par le P. Anselme vol.* 1. *p.* 598. C.

Pag. 407. l. 14. Mongiron, *lis.* Maugiron.

Pag. 411. l. 14. Des personnes qu'il avoit offensées, *lis.* les Guises qu'il avoit offensés. *D. f.* *

Pag. 420. l. 10. Ces vers de Stace : *les voici en Latin.*

> *Excidat illa dies ævo, ne postera credant*
> *Sæcula : nos certe taceamus, & obruta multa*
> *Nocte tegi propriæ patiamur crimina gentis.* Sylv. v. 88.

Pag. 424. l. 4. Meletin ; *not.* il est nommé Minote Italien, dans les mémoires de Charles IX. *C.*

Pag. 426. l. 6. De la Manse, *lis.* de la Mante.

Pag. 428. l. 29. Des factieux, *ajout.* Il eut pour successeur dans ce Gouvernement Albert de Gondy Comte de Retz, dont j'ai si souvent parlé ; ce qui augmenta encore la haine qu'on avoit pour lui à la Cour. Du côté du Dauphiné &c. *MS. Samm.*

Pag. 430.

Pag. 430. l. 33. Par ordre du Roi, *lis.* par ordre de la Reine.
Pag. 431. l. 28. Gouverneur de Bourgogne, *lis.* Lieutenant de Roi.
Pag. 432. l. 20. Qui commandoit en Poitou, *lis.* Senéchal de Poitou.
l. 21. Gouverneur de Touraine, *lis.* Lieutenant de Roi.

LIVRE CINQUANTE-TROISIE'ME.

Pag. 434. l. 15. Et avoit presque ensanglanté, *lis.* avoit en quelque sorte prostitué l'honneur, & presque ensanglanté l'habit nuptial de sa propre sœur. Ils ajoutoient, que chez les anciens il n'y avoit rien de plus sacré que la parole des Rois: Que quiconque étoit capable d'y manquer, ne méritoit pas qu'on eût commerce avec lui, qu'on entretînt aucune liaison avec lui, que les étrangers eussent pour lui ce respect, que rend par-tout le reste des mortels à la Majesté Royale: Que les vertus &c. *MS. Samm.*
Pag. 436. l. 17. Et d'argent, *ajout.* dont Nicolas Favet Conseiller en la Cour des Monnoies fut l'inventeur, & qu'il présenta lui-même au Roi le 3. de Septembre. *MS. Samm.*
Pag. 442. l. 32. Les Cardinaux Diacres, *lis.* deux Cardinaux Diacres, dont le caractere n'étoit pas moins different que la naissance. *D. f. o.* Le Cardinal del Monte, qui renouvelloit par ses excès la memoire infâme de Jules III. & le Cardinal d'Est. *MS. Samm.* Le Cardinal Louis d'Est de qui on peut dire qu'il avoit toutes les qualités d'un grand Prince. *D. f. o.*
Pag. 443. l. 35. Et l'obtint, *ajout.* Bien des gens regardent ce détail comme un conte inventé à plaisir par Capilupi, pour disculper le Pape d'avoir expedié en cette occasion une dispense également extraordinaire & nulle. En effet, tous les Canonistes conviennent que le Pape ne peut pas accorder de dispense à un herétique. Cependant il est très-certain, que pour ne pas manquer une si belle occasion de prendre tous les Protestans au filet, & de les exterminer, Gregoire XIII. sçut fort bien alors se dispenser lui-même de

cette Loi. En effet, j'ai moi-même ſouvent entendu dire au Cardinal de Bourbon, que s'il n'avoit pas reçu la diſpenſe du Pape, il ne ſe feroit jamais mêlé de faire ce mariage. Mais lorſque le miſtere fut découvert, & après le maſſacre qu'on méditoit, le Roi fit rendre la diſpenſe au Nonce, qui la ſupprima. *MS. Samm. Put. & Rig.*

Pag. 445. l. 4. Fabio Orſino, *ou* Fabio des Urſins.

l. 19. Que l'occaſion fit naître, *ajout.* Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que le Pape d'un côté, & de l'autre les Miniſtres de la Cour d'Eſpagne, ayent pris à tâche de tranſmettre à la poſterité d'une vive voix & par écrit, la memoire d'un évenement, qui parmi les Catholiques même fut également déteſté par tous les gens de bien, comme étant d'un exemple très-pernicieux; l'un, parce qu'il ſe mettoit peu en peine de voir le ſang couler, pourvû qu'il ſervît à cimenter ſon autorité; & les autres, parce que cet incident deshonoroit également la nation Françoiſe, & leur offroit à eux-mêmes l'occaſion la plus favorable d'affermir dans les Païs-Bas leur puiſſance, que le parti Proteſtant avoit déja fort ébranlée. Le Roi de Navarre &c. *MS. Samm.*

Pag. 448. l. 35. Barbe Radzewil, *liſ.* Radziwill.

Pag. 449. l. 7. Plesko, *liſ.* Plosko.

Pag. 450. l. 25. Du ſept de Septembre, *liſ.* du cinq.

Pag. 452. l. 9. Son Vicaire, *liſ.* ſon Grand-Vicaire.

Pag. 453. l. 26. Un François réfugié, *not.* c'eſt Hugues Doneau. *C.*

Pag. 456. l. 5. Perſonnes, *liſ.* villes.

Pag. 458. l. 1. Et Belliévre, *ajout.* Car je n'ai garde de mettre Charpentier au nombre de tant d'honnêtes gens, louer &c. *MS. Samm.*

l. 19. Par les ſervices, *ajout.* Le dernier de tous étoit Albert de Gondy Comte de Retz, qu'on ne put voir ſans indignation occuper une place, où la faveur ſeule l'avoit élevé, & qui n'étoit dûë qu'au mérite. Après la meſſe &c. *MS. Samm.*

Pag. 459. l. 20. De Septembre, *liſ.* d'Octobre.

Pag. 461. l. 16. Sans y faire attention, *ajout.* De là étoit venu ce proverbe ſi commun en France, pour marquer une choſe dont on devoit ſe défier; Dieu nous préſerve du

chapelet du Connêtable de Montmorenci, de la Messe du Chancelier de l'Hôpital, du chapeau rouge du Cardinal de Chatillon, & du curedent de l'Amiral de Coligny. Pendant cette expedition &c. *MS. Samm.*

Pag. 462. l. 8. Château-Briand, la Roche-Baritaud, *lis.* Philippe de Château-Briand des Rochesbaritaut. *C'est une même personne.*

l. dern. Controlleur de la Maison de la Reine de Navarre, *lis.* Maître d'hôtel de la Reine de Navarre.

Pag. 466. l. 26. Le neuf & le treize de Septembre, *lis.* le neuf & l'onze de Septembre.

l. 33. Surgene, *lis.* Surgeres.

Pag. 468. l. 8. Augier, *lis.* Oger.

Pag. 469. l. 32. Tarlon, *lis.* Tadon.

Pag. 471. l. 30. Et Greguet, *lis.* Grequet Justiniani.

Pag. 472. l. dern. Capital, *lis.* Capitale.

Pag. 478. l. 21. On les rapporta, *lis.* on le rapporta.

Pag. 479. l. 12. Lombez, *lis.* Loubers.

Pag. 483. l. 14. Le Baron Bazarne, *lis.* Baron, Bazarne. *Ce sont deux personnes.*

Pag. 485. l. 23. Leur ville, *lis.* leurs villes.

l. 30. A celle de Nimes, qui chanceloit, &c. *lis.* à celle de Nimes. Cette ville qui étoit une des meilleures places du parti, & le Siége d'un Présidial, chanceloit d'abord, n'osant pas refuser absolument, & cherchoit &c.

l. 38. Chausonne, *lis.* de Clausonne.

Pag. 486. l. 9. D'Orleans, de Castres, *lis.* d'Orleans, de Lyon, de Castres.

Pag. 488. l. 6. Logeres, *lis.* de Logieres, *& ailleurs.*

l. 35. Mirabel, *lis.* Mirebeau.

LIVRE CINQUANTE-QUATRIE'ME.

Pag. 494. l. 28. Guillaume de Bois, *lis.* de Blois.

l. 29. De Breterode, *lis.* de Brederode.

l. 30. De Stizmo, *lis.* Stizma.

Pag. 495. l. 10. Sa tête fut plantée au bout d'une perche, *not.* Il ne faut pas inférer delà que Pacheco eut la tête tranchée; il fut pendu.

Pag. 495. l. 21. Le Prince d'Orange, *lis.* le Comte Ludovic de Nassau.

l. 27. Camfere, *lis.* Campvere, *& ailleurs.*

Pag. 496. l. 5. La forteresse d'Armuide, *lis.* d'Arnmuyden.

l. 10. Du régiment de Sicile, *ajout.* qui étoient en garnison dans S. Gimond.

Pag. 497. l. 4. Torre, *lis.* de Torres.

Pag. 498. l. 35. De Barlemont, *lis.* de Bertemont.

Pag. 499. l. 32. Leawerden, *lis.* Leuwarden.

Pag. 500. l. 1. Duisbourg, *lis.* Doesbourg, *& ailleurs.*

l. 2. Sevolle, *lis.* Zwol.

l. 3. Ghoer, *lis.* Coevorden. *C.*

l. 15. Spardam, *lis.* Sparedam.

l. 25. Par Ernest de Mandesloe Comte de Barby, *lis.* par Ernest de Mandesloo, par le Comte de Barby.

l. 30. Adolpe de Holstein, *lis.* Adolphe.

l. 35. De Lovestein, *lis.* de Louwenstein.

Pag. 501. l. 2. De Mégue, *lis.* de Meghen.

Pag. 502. l. 5. Le Duc d'Albe en s'en allant ordonna à Pacheco, qui tenoit Armentiéres, d'aller à Tergoes avec sa compagnie, *lis.* Le Duc d'Albe craignant pour ce poste, en donna le commandement à Pacheco qui tenoit Armentiéres, & lui ordonna de s'y rendre avec sa compagnie.

l. 21. Une volée de canon, *lis.* un coup de canon.

Pag. 504. l. 24. Pierre Worst, *lis.* l'Amiral Theobalde Pietersen Worst.

l. 25. Suse, *lis.* l'Ecluse.

l. 30. Sanchon, *lis.* Sancho.

l. 33. Trois vaisseaux Portugais, *lis.* vingt-trois vaisseaux Portugais appellés Carraques.

Pag. 506. l. 33. Seigneur d'Estrambourg, *lis.* d'Estainbruge, qui est un lieu près de Mons en Hainaut.

Pag. 508. l. 11. Binche, *ou* Bins.

Pag. 509. l. 16. Bovadilla, *lis.* Bobadilla, *& ailleurs.*

Pag. 511. l. 5. Lattain, *lis.* Lalain.

l. 29. Delf; *Mendoza met* Delfshaven.

Pag. 513. l. 8. Premier Capitaine, *lis.* Sergent Major, *& ailleurs.*

Pag. 515. l. 26. Camponasse, *lis.* Campocasso.

Pag. 519. l. dern. D'Aubigny, *Meteren l'appelle* le Baron de Doingnies.

Pag. 520. l. 1. Bertencour, *lis.* Bettencourt.

l. 7. Ercourt, Hecourt, *ou* d'Elcourt, *ainsi que le nomme Meteren.*

Pag. 522. l. 26. Pots à peu, *lis.* pots à feu.

Pag. 525. l. 6. Le douziéme d'Août, *lis.* le dixiéme.

l. 31. Hardelingue, *lis.* Harlingen.

Pag. 526. l. 20. Dursbourg, *lis.* Doesbourg.

l. 21. Zivol, *lis.* Zwol.

Pag. 528. l. 30. Leyden, *ou* Leyde.

Pag. 530. l. 10. Scoqueim, *lis.* Schenck.

Pag. 531. l. 6. La porte de sainte Croix, *ou* Cruys poorte.

l. 30. En raillant, *lis.* en ralliant.

Pag. 535. l. 36. Un Poëte, *lis.* Theodore de Beze. *MS. Samm.*

Pag. 536. l. 6. Dans sa Cosmocritique, *ajout.* ch. 3. liv. 2. *C.*

Pag. 539. l. 11. Foccarini, *lis.* Foscarini.

l. 12. Variero, *lis.* Veniero.

l. 14. Soranko, *lis.* Soranzo.

Pag. 541. l. 17. De ses Patriciens, *lis.* des Nobles.

Pag. 544. l. 21. Le vent, *lis.* le dessous du vent.

Pag. 546. l. 22. Porto-junco, *not.* On le nomme aussi Porto Quaglia, *ou* delle Quaglie.

l. 27. Strivali, *lis.* Stivali.

Pag. 553. l. 25. Tevoli, *lis.* Tivoli.

Pag. 554. l. 18. Vermilis, *lis.* Vermilio.

l. 28. Granotti, *lis.* Gianotti, *& ailleurs.*

Pag. 555. l. 30. Grouché, *lis.* Gruchi.

l. 37. Coimbre, *lis.* Conimbre.

Pag. 556. l. 8. L'emporta, *ajout.* au commencement de Janvier.

l. 20. Vatable, *ou* Guastebled.

LIVRE CINQUANTE-CINQUIE'ME.

Pag. 562. l. 29. Faragnana, *lis.* Favignana.

l. 36. Carran, *lis.* Carvan.

Pag. 564. l. 18. Sarbellon, *lis.* Serbellon.

Pag. 566. l. 8. Semuide, *not.* Meteren le nomme Semmade; Mendoze, Simado; c'est peut-être Simonds qu'il faut lire. *C.*

l. 33. De Wirtemberg, *lis.* de Wittemberg. *Voyez Meteren fol.* 78.

Pag. 568. l. 5. Cyrien, *lis.* Cyprien.

Pag. 571. l. 8. Jacque Antoine, *lis.* Jacob Antonis.

l. 18. Cunigam, *lis.* Cuningham.

Pag. 572. l. 28. Porte de la riviere, *ou* Syl poorte.

Pag. 574. l. 17. Psaf, *lis.* Phiff.

Pag. 578. l. 13. Mannepat, *lis.* le Mannepad, *not.* Ce terme est Flamand, & signifie un passage d'hommes. *Put.*

Pag. 579. l. 16. Christophle Vader, *lis.* Christophle & Vader. *D. f. o. d.*

Pag. 580. l. 19. Bredevod, *lis.* de Brederode.

Pag. 581. l. 19. Walkren, *lis.* Walcheren, *& ailleurs.*

Pag. 582. l. 4. Rothersivale, *lis.* Romerswael.

l. 29. Sainte Gertrude, *lis.* Gertruydenberg.

Pag. 584. l. 35. Beauvoir, *lis.* de Lanoy sieur de Beauvois.

Pag. 585. l. 27. Theodore de Sonoy, *ou suivant les éditions de Drouart,* Guillaume de la Marck Comte de Lumey.

Pag. 589. l. 5. Monster, Gravissende, *lis.* Monastir, Gravesande.

Pag. 592. l. 15. Le Comte d'Alençon, *lis.* le Duc d'Alençon.

Pag. 594. l. 38. Veuve du Duc, *lis.* & veuve du Duc.

Pag. 596. l. 15. La personne que le Prince de Condé avoit envoyée, *lis.* la Personne que le Prince de Condé avoit envoyé.

Pag. 601. l. 4. Florenzat, *lis.* Florensac.

Pag. 603. l. 25. Rochebonnay, *lis.* Rochebonne.

Pag. 605. l. 19. De la Ferre, *lis.* de Serre.

Pag. 606. l. 1. Pajols, *lis.* Pujols.

Pag. 607. l. 5. De Lassy, *lis.* Lassay.

l. 36. S. Thiboud, *lis.* S. Thibaut.

Pag. 608. l. 5. Mil quatorze, *lis.* mil treize.

l. 17. La porte Cezar, *ou* Feuhard.

l. 18. La porte Orion, *lis.* la porte Oyson, *& aill.*

Pag. 610. l. 22. Martigon, *lis.* Martignon.

l. 24. Le Capitaine d'Alégre, *lis.* le Sergent d'Alégre.

Ibid. Butſon, *liſ.* Buiſſon.

Pag. *611.* l. 21. Mercandier, *liſ.* Mercadier.

Pag. *612.* l. 25. Le douze Juillet, *liſ.* le treize. *MS. Samm.*

Pag. *616.* l. 37. Comte de Lude, *liſ.* Comte du Lude.

Pag. *617.* l. 32. La Roche Enard & des Eſſarts, *liſ.* la Roche Enard des Eſſards. *C'eſt une ſeule perſonne.*

Pag. *624.* l. 18. Matthieu Pareſler, *liſ.* Parker.

Pag. *626.* l. 35. Whigith, *liſ.* Whitgift.

Pag. *627.* l. 14. Areskin Comte de Marre, *liſ.* Erskine Comte de Marr.

Pag. *628.* l. 30. Henri Ley, & Flet, *liſ.* Henri Leigh & Flech.

Pag. *629.* l. 21. Henri Houard, qui lui imputoit la mort du Duc de Norfolck ſon frere, *liſ.* Henri Howard frere du Duc de Norfolk.

l. 32. Mari d'une ſeconde femme, *liſ.* & de ſa ſeconde femme, *not.* Elle ſe nommoit Agnés Tilnei.

l. 34. Cantorberi, *liſ.* Kent.

Pag. *630.* l. 2. La riviere de Siney, *liſ.* le Shannon.

l. 18. Vautier, *ou* Gautier.

Pag. *631.* l. 2. De ſon Gouvernement, *liſ.* du Gouvernement d'Ulſter. *C.*

l. 5. Les Barons d'Arcy & de Rich, *liſ.* les Lords Darcie & Rich.

l. 6. Michelet, Jean Cary, *liſ.* Michelet & Jean Cary.

l. 15. Turlogh de Leſnic, *liſ.* Turlogh Leinigh.

LIVRE CINQUANTE-SIXIE'ME.

Pag. *638.* l. 35. Giuſtiniano, *liſ.* Juſtiniani.

Pag. *643.* l. 9. Champigny, *liſ.* Champagny.

Pag. *644.* l. 23. Six, *liſ.* cinq. *C.*

l. 25. Les ſix, *liſ.* les cinq.

l. 27. La Riviere, le Lis, *liſ.* la Riviere de Lys. *C'eſt une ſeule perſonne.*

Pag. *647.* l. 31. Des Storeſi, *liſ.* des Stores.

Pag. *652.* l. 23. Vaiſſeau de Vanne, *liſ.* vaiſſeau Venitien.

Pag. *662.* l. 11. Le treize de Juin, *liſ.* le douze.

Pag. *664.* l. 8. Hermand Gontaut, *liſ.* Armand de Gontaut.

Pag. *664*. l. 11. Gagouillaud, *lis.* Gargouillaud.

Pag. *667*. l. 16. Le Dona, *lis.* le Don.

Pag. *668*. l. 1. La Germanie, *lis.* l'Allemagne, *& ailleurs.*

Pag. *669*. l. 18. Vovel, *lis.* Vanel.

Pag. *671*. l. 9. Libonie, *not.* Il est plus vraisemblable que de ce Libon elle fut dès-lors nommée Livonie, par le changement du B en V qui est aisé. *Put.*

l. 33. En 1386. *lis.* 1396.

Pag. *672*. l. 27. Il a été la tige, *not.* La race des Jagellons a duré en Pologne cent quatre-vingt-cinq ans; elle commença l'an 1386. & finit l'an 1571. ayant été préferée par élection à toute autre famille. *Put.*

Pag. *673*. l. 2. Du fleuve Oczacow, *not.* Bonfin le nomme Haksak.

l. 16. Leopol, *ou* Lemberg.

l. 17. Volinie, *lis.* Volhinie.

Ibid. Kiovie, *ou* Kiow.

l. 38. Le Bug, *not.* Mercator croit que ce fleuve est l'Hypanis de la Scythie Européenne. *Put.*

Pag. *676*. l. 21. A Bochne, *lis.* Bochnia.

Pag. *678*. l. 20. Mazavie, *lis.* Mazovie.

Pag. *681*. l. 20. L'engagerent, *lis.* l'augmenterent.

Pag. *685*. l. 24. Moscovie, *lis.* Mazovie.

Pag. *686*. l. 26. Solokourski, Sokolowski, *ou* Solikoski.

Pag. *695*. l. 34. Chaous, *lis.* Chiaous.

Pag. *696*. l. 10. Cobarski, *lis.* Conarski.

Pag. *698*. l. 4. Sarmatie, *lis.* Pologne.

Pag. *699*. l. 13. Frappé, *lis.* frappée.

Pag. 701. l. 15. Une fille de condition, *lis.* Louise Aquaviva d'Atry. *MS. Samm. L'Editeur Anglois la nomme*, Mademoiselle de Châteauneuf de Rieux.

l. 16. Du Duc d'Anjou, *ajout.* & que ce Prince souhaitoit d'établir avantageusement.

Pag. 702. l. 33. Et perça, *lis.* il perça.